



**HAL**  
open science

## Ivan Illich (1926-2002) : The Convivial City

Silvia Grünig Iribarren

► **To cite this version:**

Silvia Grünig Iribarren. Ivan Illich (1926-2002) : The Convivial City. Environnement et Société. Université Paris-Est, 2013. Français. NNT: . tel-00849958v1

**HAL Id: tel-00849958**

**<https://theses.hal.science/tel-00849958v1>**

Submitted on 1 Aug 2013 (v1), last revised 21 Nov 2013 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ÉCOLE DOCTORALE « *VILLE, TRANSPORTS ET TERRITOIRES* »

Thèse de doctorat de l'Université de Paris-Est

Champ disciplinaire : Aménagement de l'espace – Urbanisme

**Silvia GRÜNIG IRIBARREN**

**IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE**

**Thèse dirigée par : Thierry PAQUOT**

Soutenue le 26 avril 2013.

Membres du jury :

**Professeures**

**Barbara DUDEN**

**Chris YOUNÈS**

**Professeurs**

**Serge LATOUCHE**

**Michel LUSSAULT**

**Jean ROBERT**



## PAGES LIMINAIRES

---

### Résumé en français

Ivan Illich (1926-2002) propose dans ses ouvrages une critique radicale des « institutions » (Église, école, hôpital, transports, machines, etc.) qui toutes, à un moment de leur déploiement, se révèlent contre-productives. Peut-on transposer au domaine de l'urbain ses analyses ? Si oui, en quoi contribuent-elles à rendre intelligible ce qui « travaille » les villes à l'ère de l'urbanisation planétaire ? Cette recherche propose une lecture illichienne de « l'entreprise-ville » et suggère des pistes pour sortir de l'impasse productiviste dans laquelle elle est engagée. Elle s'articule autour de deux axes :

Premièrement, dans le contexte du paradigme économiciste de la rareté et du paradigme cybernétique des systèmes, la *Ville* a été substituée par une *entreprise urbaine contre-productive : une anti-ville*. L'urbanisme devient *iatrogène*. C'est « le grand enfermement ».

Deuxièmement, les idées d'Ivan Illich projetées sur l'espace habité nourrissent –et très généreusement– un nouveau paradigme pour sortir de l'industrialisme et reconstruire le territoire à travers des processus de réduction / reconduction. C'est *la ville conviviale*.

### Titre en anglais

*Ivan Illich (1926-2002): The Convivial City*

### Résumé en anglais

In his work, Ivan Illich (1926-2002) makes a radical critique of “institutions” (the Church, schools, hospitals, transport, machines, etc.), alleging that at some stage in their development they become all counterproductive. Can these analyses be transposed to the urban domain? If so, how can they help to make what “shapes” cities intelligible in the age of global urbanisation? This research proposes an Illichian reading of “the business-city” and suggests ways to leave the productivist impasse it is now experiencing. It is structured around two axes:

Firstly, in the context of the economic model of scarcity and of the cybernetic model of systems, the City has been replaced by a *counterproductive urban business: an anti-city*, in which Urbanism becomes *iatrogenic*. It is « the vast enclosure ».

Secondly, Ivan Illich's ideas transposed to the habitable space significantly contribute towards nurturing a new model for leaving industrialism and reconstructing the territory through processes of reduction and reconduction. This is the *convivial city*.

### Mots clés en français

Illich ; autonomie ; contre-productivité ; convivialité ; art d'habiter ; amitié ; milieu ; écologie ; après-développement.

### Mots clés en anglais

Keywords: Illich ; autonomy ; counterproductivity ; conviviality ; art of dwelling ; friendship ; milieu ; ecology ; post-development.

## **Intitulé et adresse du laboratoire où la thèse a été préparée**

LAB'URBA (<http://www.lab-urba.fr>)

Université Paris-Est Créteil Val de Marne (UPEC) | Institut d'Urbanisme de Paris (IUP)  
Site de Créteil : 61, Av. du Général de Gaulle, 94010 CRÉTEIL Cédex.

## **Coordonnées de contact de la chercheuse**

Silvia GRÜNIG IRIBARREN

Cervantes 4 – 08002 Barcelone – Espagne

E-mail : [sgrunig@uoc.edu](mailto:sgrunig@uoc.edu)

## **Dédicace**

Dans les mots de l'écrivain israélien Amos Oz, « nous allons dans la vie enceints de nos parents » : à mon père Freddy, à la mémoire de ma mère Mabel (1935-1994).

À la mémoire de François de Ravignan (1935-2011) qui tenait à ce que cette thèse sur Ivan Illich soit écrite.

Et, bien sûr, à la mémoire d'Ivan Illich, dans le dixième anniversaire de son départ d'avec nous, à « l'ombre lumineuse de son absence ».

## **Épigraphe**

« À l'ombre lumineuse de son absence ».

Jean Robert. Hommage à Ivan Illich dans le dixième anniversaire de sa mort. Cuernavaca, 2012.

## **Remerciements**

Le 17 août 2009 à 15 heures, par un après-midi d'été parisien torride et lumineux, j'ai rencontré Thierry Paquot dans son bureau d'éditeur de la *Revue de l'Urbanisme*, tout près de la Place de la République. Ce jour-là, il a accepté d'emblée de diriger ma thèse (je lévétais !) et il a prononcé ces mots que j'ai toujours gardés à l'esprit :

« C'est la thèse qu'il faut écrire ». (Quelle immense responsabilité !).

Et ensuite « D'où qu'il soit, Ivan va vous aider ».

Il avait raison. Je ne sais pas si le résultat est à la hauteur (il faut sans doute beaucoup travailler encore, je le ferai bien volontiers !), mais ce qui est sûr c'est que le contact intime avec mon auteur, les ateliers des thèses de Thierry Paquot à l'IUP et les amis que j'y ai connus, les rencontres merveilleuses qui m'ont été octroyées, les voyages fréquents à Paris et toute l'aide, le soutien et l'amour de ma famille-amis-amours ont été un vrai cadeau de la vie par l'intermédiaire de cette thèse.

En conséquence je veux exprimer d'abord toute ma reconnaissance à M. Thierry Paquot qui a bien voulu partager avec moi son érudition, son intelligence et son amitié, qui sait créer une ambiance studieuse et chaleureuse dans les ateliers qu'il anime à l'IUP et qui a su me guider en permanence de la façon exacte dont j'avais besoin. Un directeur de recherche passionné du sujet, qui m'a laissé de l'air, qui m'a fait confiance et qui a su, en même temps, être décisif et donner les bons conseils dans les moments opportuns.

Je veux remercier également très particulièrement :

- Les membres du jury Mme Barbara Duden, M. Serge Latouche, M. Jean Robert, et Mme Chris Younès et M. Michel Lussault, les rapporteurs.

- Les membres de l'école doctorale VTT et du Lab'Urba qui ont accueilli et donné support à ma recherche.

Enfin, je tiens à remercier tous ceux qui d'une manière ou une autre ont été mes complices dans ce projet, très notamment :

- Mes très chers amis de l'association La ligne d'horizon-Les amis de François Partant, le vrai berceau de ce projet, pour leur appui, leur intelligence inspiratrice, leur tendresse et leur support pratique et logistique, en particulier la marraine de cette thèse, Silvia Pérez-Vitoria pour ses conseils lucides, toujours bienvenus et bienveillants ; Jacques Julien, d'avoir bien voulu lire attentivement et pour ses appréciations précieuses exprimées entre les murs et dans les jardins de l'abbaye de Fonfroide en ce début automne 2012 ; Sylvie Poignant et Hélène Scaglia, de m'avoir attendue, accompagnée, hébergée et nourrie physiquement, affectivement et intellectuellement dans mes incursions parisiennes ; Bernadette de Villartay pour qui j'ai écrit les paragraphes concernant ville et campagne ; Jean Robert qui a été présent à la distance et a su nourrir ma faim ces années durant et pour l'avenir ; la chère Adela García, complice à Barcelone, et tous les autres. Et bien sûr le regretté François de Ravignan, qui m'a encouragée et qui tenait à ce que cette recherche soit faite, convaincu de l'intérêt fondamental de la pensée d'Ivan Illich.

- Mes amis italiens du Granchio de Kuchenbuch M. et Mme Aldo Zanchetta, qui ont bien voulu m'inviter à la réunion des amis d'Illich à Brême à Pescia en mai 2011, Giovanna Morelli, et les sœurs Oblates qui nous ont accueillis et nourris dans leur beau couvent à Pescia pendant une semaine inoubliable. Merci aussi aux membres du Pudel et très particulièrement à Mmes Barbara Duden et Samar Farage pour leur affection.

- Le groupe de l'Atelier des thèses de Thierry Paquot à l'IUP, pour l'ambiance amicale et studieuse qu'ils savent créer, toujours enrichissante et encourageante.

- Merci également à ceux et celles qui m'ont formée dans l'amour et la connaissance de la langue française, notamment Mme Fanny Dubcovsky, sans lesquels cette thèse n'aurait pas existé ; à ceux et celles qui m'ont révélé quelques fonctions du logiciel qui m'ont facilité grandement la tâche, notamment Pep Baquer et Ariadna Solé ; Ariadna qui, en plus, lectrice incroyablement attentive, a lu et corrigé minutieusement, avec enthousiasme, lucidité et à grande vitesse la version finale de mon mémoire.

- Merci finalement à tous ceux qui par leur présence ou leur parole m'ont donné du support, des idées et des matériaux parfois clés dans ma thèse : Alfons Garrigós, Antonio Lafuente, Nicolas Soulier, Jean-Michel et Geneviève Corajoud, les auteurs des sites Illich sur le web (John W. Verity, les amis d'Illich à Cuernavaca...) et tant d'autres.

Et puis, j'ai à remercier les victimes de cette contradiction qui m'a hantée pendant tout le déroulement de ma recherche : comment écrire une thèse sur la convivialité tout en laissant en suspension pendant trois ans la famille, les amis et les amours...

- Merci donc à tous ceux et celles qui ont partagé les joies mais qui ont eu aussi la patience des absences, particulièrement à mes amis Silvia, Connie, Helle, Alicia, Adela, Pilar, Carmen, Olga, Pepa, Vicky, Barry, Andoni, Daniel, Enric, Paco, Santi, Mario, ceux qui sont passés me voir à Barcelone et ne m'ont quasiment pas vue : Pilar, Philippe, Erika, Françoise, Christian, Pierre, Laurent, Gabrielle, Antonio, Santi, Willy, Merche, Miguel ; tous ceux dont j'ai oublié les anniversaires... et à tous les enfants...

Et, bien sûr, à toi papa !

## Mode d'emploi

Ce texte a été formaté suivant les règles du *Guide pour la rédaction et la présentation des thèses* du Ministère de l'Éducation Nationale, Enseignement Supérieur et Recherche, inspirées dans la Norme ISO 7144:1986, norme expérimentale AFNOR Z41-006, octobre 1983 repris par le Département des Études Doctorales de l'École Doctorale VTT, disponibles sur :

<http://www.abes.fr/Media/Fichiers/Theses-Fichiers/Guide-du-Doctorant>

<http://www.univ-paris-est.fr/fichiers/GUIDE-REDACTION-THESE.pdf> (Dernière consultat. 12-11-2012)

Mise en page sur papier recyclé Nautilus 80 g/m<sup>2</sup>, format A-4 .

Édition électronique réalisée avec le logiciel Word for Windows 2000. Les notes en bas de page, la table des matières, les renvois et les index ont été élaborés avec la fonction automatique du logiciel.

Les polices d'écriture utilisées sont :

Pour le texte : Times New Roman 12 pt., avec un interligne simple et des paragraphes justifiés.

Pour les citations en paragraphe indépendant : Times New Roman 11 pt.

Pour les notes en bas de page et les URL des sites web dans la bibliographie : Times New Roman 10 pt.

Les italiques sont employés pour les sous-titres à l'intérieur d'un chapitre, pour remarquer un usage particulier d'un mot, pour les titres d'ouvrages, pour les mots latins et étrangers (sauf dans les citations où l'auteur ne les aurait pas employés) et pour les citations de poèmes détachés du texte.

Les caractères gras sont destinés aux soulignés. À l'intérieur d'une citation, une note en bas de page élucidera si le souligné est de la chercheuse.

Les guillemets « » délimitent les citations intercalées dans le texte.

Les références entre crochets [ ] renvoient à la bibliographie en fin d'ouvrage. Les crochets sont employés aussi pour toute altération (ellipse ou rajout) faite par la chercheuse dans une citation. Dans la bibliographie, les années placées entre crochets signalent la première édition d'un ouvrage ou l'année d'écriture s'il s'agit d'une publication posthume.

Les soulignés en gris *Signes...* et *■* indiquent le commencement et la fin des *Signes* dans le texte.

Les énumérations sont signalées par a., b., c., lorsqu'il s'agit d'une liste hiérarchisée, par un tiret lorsque la liste n'est pas hiérarchisée, et par un carreau gris *■* lorsqu'il s'agit d'une récapitulation conclusive.

Le mémoire comprend 245.194 mots et 1.558.721 caractères, espaces comprises.

Le mémoire et ses annexes comprennent 262.939 mots et 1.671.644 caractères, espaces comprises.

En ce qui concerne les *Sources*, sauf indication en sens contraire, les citations d'Illich introduites dans le texte ont été relevées dans les traductions françaises de son œuvre, très notamment dans les *Œuvres Complètes* Volumes 1 et 2 éditées par Fayard en 2004 et 2005 respectivement, dans *La perte des sens*, (Paris, Fayard, 2004), les *Entretiens avec Ivan Illich* de David Cayley (Québec, Bellarmin, 1996) et dans Illich et Cayley, *La corruption du meilleur engendre le pire*, (Arles, Actes Sud, 1997). Cela donne parfois des transcriptions différentes d'un même mot que j'ai conservées (p.ex. mythopoétique | mytho-poétique). Pour le reste des citations, prises dans des textes écrits dans d'autres langues, la traduction est de la chercheuse (dans le texte : Trad. S.G.).

Pour les *Références bibliographiques*, deux critères ont été appliqués, l'un pour les ouvrages d'Illich et un autre pour les autres auteurs cités dans le texte. Pour ces derniers, j'ai suivi le critère habituel auteur-date. Pour les ouvrages d'Illich, par contre, ce critère s'avérait à mon avis peu intéressant : la plupart des ouvrages ayant été édités dans les deux volumes des *Œuvres Complètes*, la référence auteur-date était pauvre, d'autant plus que les citations sont nombreuses et variées. J'ai choisi alors un système de sigles combinés qui permettra au lecteur de retrouver facilement la citation dans les éditions référées, mais aussi de savoir à quel essai concret appartient la citation. Les années des ouvrages correspondent à celle de leur première publication. Plusieurs citations courtes appartenant à la même référence, seront référencées une seule fois, après la dernière des citations. La liste des *sigles* employés est consignée dans la page 7.

## Avertissement important

Que le lecteur ne s'étonne pas de retrouver très tôt dans le texte des concepts forgés ou utilisés par Illich, nécessaires à l'exposition des objectifs et du plan de ma recherche. Ces termes seront expliqués au moment opportun suivant la logique du texte. Dans la mesure du possible tous les renvois seront faits. En cas de doute, en page 467 et suivantes, un *Index* sert à repérer dans le texte les mots qui posent problème et dans l'*Annexe 2 : Morceaux choisis*, (page 443) des citations prises dans des textes d'Illich contribueront à éclaircir les concepts. Pour l'exposition des idées illichiennes, j'ai privilégié en général, suivant le critère de Thierry Paquot dans *Introduction à Ivan Illich*, « les citations aux paraphrases, manière aussi de le faire lire » [Paquot, 2012c : 9].

## Sigles employés dans le texte

(en ordre alphabétique)

- CM *La corruption du meilleur engendre le pire*, 2005. (Trad. fr. 2007).
- E *Entretiens avec Ivan Illich*, 1992. (Trad. fr. 1996).
- OC1 *Œuvres complètes-Volume 1*, 2004.  
EQ *Énergie et équité*, 1973, 1974. (Trad. fr. 1975).  
LA *Libérer l'avenir*, 1970. (Trad. fr. 1971).  
LC *La Convivialité*, 1973. (Trad. fr. 1975).  
NM *Némésis médicale*, 1975.  
SE *Une société sans école*, 1971.
- OC2 *Œuvres complètes-Volume 2*, 2005.  
ChC *Le Chômage créateur*, 1977.  
DM *Dans le miroir du passé* 1992. (Trad. fr. 1994).  
AH *L'art d'habiter*, 1984.  
AR *L'alphabétisme informatique et le rêve cybernétique*, 1987.  
DA *Douze ans après Némésis médicale*, 1985.  
DC *Des choix hors économie*, 1988.  
DV *Disvaleur*, 1986.  
H<sub>2</sub>O<sub>b</sub> *H<sub>2</sub>O et les eaux de l'oubli* (Conférence), 1984.  
LM *La langue maternelle enseignée*, 1978.  
LS *Le silence fait partie des communaux*, 1982.  
MA *Pour une étude de la mentalité alphabétique*, 1986.  
MB *Le message de la chaumière de Bapu*, 1978.  
PD *Pour un découplage de la paix et du développement*, 1980.  
TD *Les trois dimensions du choix public*, 1979.  
GV *Le genre vernaculaire*, 1982. (Trad. fr. 1983).  
H<sub>2</sub>O *H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli*, 1985. (Trad. fr. 1988).  
TF *Le Travail fantôme*, 1981.
- PS *La perte des sens*, 2004.  
AS *Auto-stop*, 1992.  
CC *La culture de la conspiration*, 1998.  
EE *L'entreprise éducative actuelle vue par le marginal*, 1988.  
HB *L'histoire des besoins*, 1988.  
HE *Hommage d'Ivan Illich à Jacques Ellul*, 1993.  
LH *Le haut parleur sur le clocher et le minaret*, 1990.  
LK *La sagesse de Léopold Kohr*, 1994.  
NN *Ne nous laissez pas succomber au diagnostic...*, 1998.  
OC *L'origine chrétienne des services*, 1987.  
PM *La perte du monde et de la chair*, 1992.  
PQ *Passé scopique et éthique du regard*, 1995.  
SM *Soins médicaux pour systèmes immunitaires?*, 1994.  
SR *Surveiller son regard à l'âge du show*, 1993.

IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE

Silvia Grünig Iribarren

Sous la direction de M.Thierry Paquot

## TABLE DES MATIÈRES

---

<b>IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE .....</b>	<b>1</b>
<b>PAGES LIMINAIRES .....</b>	<b>3</b>
Résumé en français .....	3
Titre en anglais.....	3
Résumé en anglais .....	3
Mots clés en français.....	3
Mots clés en anglais.....	3
Intitulé et adresse du laboratoire où la thèse a été préparée.....	4
Coordonnées de contact de la chercheuse.....	4
Dédicace.....	4
Épigraphe .....	4
Remerciements.....	4
Mode d'emploi.....	6
Avertissement important.....	6
Sigles employés dans le texte .....	7
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>9</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>19</b>
<b>CHAPITRE 1 - MON PROJET DE RECHERCHE.....</b>	<b>20</b>
1.1    Présentation .....	20
1.1.1. « Illich n'a pas écrit sur la ville ».....	20
1.1.2. Mon approche .....	22
1.2    Contexte et cadre théorique .....	23
1.2.1. Urbanisme. Du Mouvement Moderne à la Société Globale de Marché .....	23
1.2.2. Les inégalités se répandent, la planète s'épuise.....	25
1.2.3. Le mythe du <i>développement</i> .....	27
1.2.4. Sortir de l'industrialisme, reconstruire le territoire .....	28
1.3.    Ma thèse.....	30
1.3.1. De quelles villes parlons nous ?.....	31
1.3.2. La <i>ville conviviale</i> .....	31
1.4    Méthodologie de ma recherche - Plan .....	31
1.4.1. Partie I – De quelles villes parlons-nous ?.....	32

1.4.2. Partie II – La <i>ville conviviale</i> .....	33
1.4.3. Conclusion, Annexes .....	34
1.5. État de la recherche. En quoi mon travail apporte-t-il quelque chose de nouveau ?.....	34
1.6. Pour conclure.....	38
1.7. Brève réflexion finale .....	39
CHAPITRE 2 - IVAN ILLICH (VIENNE 1926-BRÊME 2002) .....	40
2.1. Aperçu biographique .....	40
2.1.1. Ses origines .....	42
2.1.2. Son premier exil à Vienne entre 1932 et 1942.....	43
2.1.3. La conscience de l'ignominie .....	44
2.1.4. Son deuxième exil à Florence en 1942 .....	45
2.1.5. Ses études d'histoire, de philosophie et de théologie qui aboutissent à sa consécration comme prêtre chrétien et à une destinée comme prince de l'Église.....	45
2.1.6. Son refus de cette destinée. L'abandon de la carrière institutionnelle déjà tracée et le choix des plus démunis.....	47
2.1.7. Sa croisade contre le <i>développement</i> .....	49
2.1.8. Le conflit avec le Vatican, « un stupide intermède romain » [E : 142] .....	55
2.1.9. Son éblouissant parcours intellectuel.....	58
2.1.10. Ascèse et amitié .....	77
2.1.11. La cohérence de la fin.....	77
2.1.12. Son moteur et sa flèche .....	78
2.1.13. Sa méthodologie .....	81
2.1.14. L'unité de sa pensée.....	81
2.2. Illich et la ville.....	82
<b>PARTIE I : DE QUELLES VILLES PARLONS-NOUS ? .....</b>	<b>89</b>
Trois hypothèses .....	89
CHAPITRE 3 - PREMIÈRE HYPOTHÈSE : LE <i>DEVOIR SYSTÉMIQUE D'URBANISATION</i> .....	91
Introduction : Un <i>impératif systémique</i> ? .....	91
3.1. Le <i>développement</i> : l'industrialisation des campagnes, la ville comme un « rituel mythopoétique » et la destruction du domaine du vernaculaire .....	98
3.1.1. L'illusion de « nourrir la planète » : l'industrialisation des campagnes .....	98
3.1.2. L'illusion de l'équité et du progrès : la ville comme un « rituel mythopoétique » .....	101
3.1.3. Le <i>développement</i> comme le <i>devoir systémique de s'urbaniser</i> : l'urbanisation des mœurs et la destruction du domaine du vernaculaire .....	103

3.1.4. Le mythe et ses conséquences. Des « concrétudes mal placées » (I) .....	107
3.2. La production intégrée, la croissance et la rentabilité maximale des capitaux associés au monopole de <i>l'urbanisation totalisante</i> .....	108
3.2.1. L'expansion des marchés et des échanges. La ville, <i>lieu des flux</i> .....	108
3.2.2. La ville globale est touristique .....	109
3.2.3. Utopie, « concrétude mal placée » ou l'expropriation du temps .....	113
3.2.4. Les <i>écocrates</i> .....	117
3.2.5. La concentration urbaine et ses conséquences, « concrétudes déplacées » (II) .....	119
3.3. La « pauvreté modernisée ». Manipulation politique, économies clandestines et la « fractalisation de la légalité » dans le <i>slum</i> global .....	119
3.4. Conclusions du chapitre 3 .....	120
3.4.1. <i>L'urbanisation totalisante</i> , un déterminisme techno-économique .....	120
3.4.2. Les logiques de l'industrialisme .....	123
3.4.3. Ville et campagne, deux volets de la même question .....	124
3.4.4. Les conséquences du modèle du point de vue de l'écologie classique .....	125
CHAPITRE 4 - DEUXIÈME HYPOTHÈSE : UNE <i>ENTREPRISE URBAINE CONTRE-PRODUCTIVE</i> .....	128
Introduction : Deux intuitions .....	128
4.1. Une <i>entreprise urbaine</i> ? .....	130
4.1.1. Le déclin de la proportionnalité : démesure et <i>Némésis</i> .....	130
4.1.2. Qu'est-ce qui nous reste de proportionnalité de nos jours ? .....	135
4.1.3. De la ville- <i>polis</i> à l' <i>entreprise urbaine</i> .....	139
4.2. <i>L'entreprise urbaine</i> , est-elle contre-productive ? .....	140
4.2.1. <i>Némésis médicale, Némésis urbaine</i> . Les trois niveaux de la contre-productivité .....	146
4.2.1.1. La contre-productivité technique .....	146
4.2.1.2. La contre-productivité sociale .....	152
4.2.1.3. La contre-productivité structurelle .....	179
4.2.2. <i>Némésis</i> à « l'ère des systèmes ». L'utopie numérique désincarnatrice .....	190
4.2.2.1. La quatrième époque scopique : la dissolution du regard et de l'image dans le « <i>show</i> » .....	193
4.2.2.2. « Le rêve cybernétique » et la dissolution du texte .....	201
4.3. Conclusions du chapitre 4 .....	210
CHAPITRE 5 - TROISIÈME HYPOTHÈSE : L'URBANISME EST <i>IATROGÈNE</i> .	212
Introduction : Urbanistes, espace, loi et « <i>show</i> » .....	212

5.1.	Le monopole des experts et l'enjeu de la « participation » .....	212
5.2.	« Moderniser c'est spacialiser ». Des lieux à l'espace spéculatif : l'urbanisme comme gestion de l'espace économique .....	217
5.2.1.	L'industrie configure l'espace social et impose ses modèles .....	217
5.2.1.1.	L' « art d'habiter » et le « garage humain ».....	217
5.2.1.2.	L' <i>espace public</i> détruit les <i>communaux</i> : le triomphe de la rareté .....	219
5.2.1.3.	Le « transport » annule la capacité des hommes à se déplacer de manière autonome et dicte la configuration de l'espace social .....	222
5.2.1.4.	H <sub>2</sub> O se substitue à l' « eau des rêves » qui arrose les <i>communaux</i> .....	230
5.2.1.5.	La critique des modèles totalisants .....	231
5.2.1.6.	Les lieux deviennent l'espace : l' <i>anti-lieu</i> .....	238
5.3	De la norme proscriptive à la « boulimie normative » : l'urbanisme normatif	244
5.4.	L'urbanisme du « <i>show</i> » .....	250
5.4.1.	Technotopie et « <i>show</i> » .....	250
5.4.2.	La disparition du contexte.....	251
5.4.3.	Des icônes urbaines qui sont une voie vers nulle part .....	252
5.5.	Conclusion du chapitre 5 .....	253
CHAPITRE 6 - CONCLUSION DE LA PARTIE I : VILLE, NON-VILLE, ANTI-VILLE.....		255
6.1.	Le corps <i>iatrogène</i> de la ville elle-même.....	255
6.2.	Ville, non-ville, anti-ville.....	256
<b>PARTIE II : LA VILLE CONVIVIALE.....</b>		<b>261</b>
CHAPITRE 7 - VERS UN « AVENIR CONVIVIAL » .....		262
Introduction : <i>Un nuovo inizio</i> .....		262
7.1.	La « reconstitution partielle du milieu habité urbain ». Une <i>ville conviviale</i> ? Un <i>urbanisme convivial</i> ?.....	265
7.2.	En marche !.....	269
7.2.1.	D'autres choses, autrement .....	269
7.2.2.	Mesures et méthodes d'évaluation inopérantes .....	270
7.2.2.1.	Les « concrétudes mal placées » (IV).....	270
7.2.2.2.	L'entropie comme analogie et comme métaphore .....	272
7.2.2.3.	La critique de la résilience et du Mouvement de Transition.....	274
7.2.3.	Il n'y aura pas de réponses.....	276
CHAPITRE 8 - SORTIR DE L'ENTREPRISE URBAINE... ..		279
Introduction : Réduire, reconduire.....		279
8.1.	Ville hospitalière, ville poreuse .....	281

8.1.1. Convivialité, justice et équité.....	281
8.1.2. Les conditions de la convivialité .....	282
8.1.3. L'hospitalité comme paradigme. La thèse d'Alfons Garrigós.....	287
8.1.4. Ville conviviale, ville hospitalière, ville poreuse .....	289
8.2. La <i>ville conviviale</i> , une ville éducatrice ?.....	291
8.2.1. Les professions de l'urbain dans la ville éducatrice .....	298
8.3. Un <i>contre-urbanisme</i> convivial.....	301
8.3.1. « <i>Contre-projets</i> » et « <i>contre-recherche</i> » .....	301
8.3.2. « On arrête tout, on réfléchit (et c'est pas triste !) » .....	303
8.3.3. Les « nouveaux acteurs » et leurs instruments analytiques .....	304
8.3.4. Autonomie et habitat avec le plus grand nombre / Le logement est votre affaire !.....	307
8.3.5. Autonomie / hétéronomie / loi. Peut-on sortir de la boulimie normative ? ..	310
8.3.6. Les ressources inattendues de l'action personnelle .....	312
8.3.7. Accessibilité, participation et confiance .....	315
8.4. Ville gratuite, ville décente.....	319
8.4.1. J'ai dit « valeurs »? .....	319
8.4.2. Bien et bénédictions.....	320
8.4.3. La <i>common decency</i> orwellienne.....	321
8.4.4. La révolution par la gratuité.....	323
8.4.5. Bénédictions urbaines dans la ville conviviale .....	324
8.5. La ville conspirative et la survie des atmosphères .....	326
8.5.1. Le découplage de la paix et du développement .....	327
8.5.2. La paix des peuples.....	328
8.5.3. La dimension spatiale. La ville conviviale et la survie des atmosphères .....	329
8.6. La <i>ville conviviale</i> : un « projet local » .....	332
8.6.1. À la recherche de la proportion.....	332
8.6.2. Un projet local : échelle et pertinence .....	334
8.6.3. Régionalisme et vitalisme, la leçon de Patrick Geddes .....	336
8.7. La <i>ville conviviale</i> : une ville épiméthéenne .....	339
8.7.1. La « cautèle » épiméthéenne selon Garrigós .....	340
8.7.2. Une ville légère .....	342
Interrègne (crise).....	344
CHAPITRE 8 (Suite).....	346
8.8. La <i>ville conviviale</i> , une ville sensuelle .....	346

8.8.1. Le concept de correspondance.....	346
8.8.2. Le regard de l'autre.....	347
8.9. La ville conviviale, une ville ascétique.....	349
8.9.1. Ascèse et amitié.....	349
8.9.2. Désurbaniser les cœurs.....	351
8.9.3. Hédonisme et célébration.....	353
CHAPITRE 9 - ...RECOUVRER ET FAIRE GRANDIR LES COMMUNAUX.....	354
(En deçà de l'espace public).....	354
9.1. Reprendre la parole qui crée un lieu.....	355
9.2. Une alliance pour le recouvrement des communaux.....	359
9.3. Le travail fait partie des communaux.....	361
9.4. L'art de se nourrir fait partie des communaux.....	363
9.5. Les déplacements font aussi partie des communaux.....	364
9.6. Le patrimoine fait partie des communaux.....	371
9.7. Les communaux, un concept ouvert.....	374
CHAPITRE 10 - CONCLUSION DE LA PARTIE II : LA VILLE, PROBLÈME OU SOLUTION ?.....	376
<b>CONCLUSION DE MA RECHERCHE : QUELLES VILLES ?, QUELLE CONVIVIALITÉ URBAINE ?.....</b>	<b>379</b>
Une synthèse.....	379
Partie I –« Le grand enfermement ».....	379
Partie II - La ville conviviale.....	385
Mes impressions personnelles.....	387
« Entre-deux-eaux » [Paquot, 2002].....	388
Voies de recherche.....	391
Pour finir.....	392
<b>CODA.....</b>	<b>394</b>
<b>SOURCES.....</b>	<b>399</b>
Bibliographie.....	399
Filmographie principale.....	419
Audio.....	420
Sites Web.....	421
Cercles de lecteurs.....	422
<b>ANNEXE 1 – CHRONOLOGIE (Complémentaire du chapitre 2).....</b>	<b>425</b>
<b>ANNEXE 2 - MORCEAUX CHOISIS.....</b>	<b>443</b>

<b>ANNEXE 3 - TABLEAUX D'ANALYSE</b> .....	<b>457</b>
<b>INDEX</b> .....	<b>467</b>

### **Table des signes (Partie 1)**

<b>Signes 1</b> Les lieux de l'expropriation (I). Les portes des villes à l'« ère des systèmes ».	96
<b>Signes 2</b> Où est-il donc passé, le « vernaculaire » ?	106
<b>Signes 3</b> Némésis chavirante.	110
<b>Signes 4</b> Espace surgelé.	112
<b>Signes 5</b> Villes ou parcs à thème ?	112
<b>Signes 6</b> Les temps au pluriel. Les lieux de l'expropriation (II).	115
<b>Signes 7</b> La contre-productivité des institutions municipales dans la gestion des déchets.	150
<b>Signes 8</b> Les lieux de l'expropriation (III). La sardinière de Santurze ou l'expropriation de l'autonomie.	155
<b>Signes 9</b> Les lieux de l'expropriation (IV). Where do the children play ? Ou l'expropriation de l'imagination. Lecture d'une aire de jeux d'enfants	158
<b>Signes 10</b> Histoire de vie 1 et 2	163
<b>Signes 11</b> Comme des enfants.	166
<b>Signes 12</b> Voiture électrique, voiture « verte » ?	167
<b>Signes 13</b> La morphologie de l'espace public comme un outil d'inclusion sociale ?.	168
<b>Signes 14</b> Lecture de deux cas d'impuissance programmée, deux opportunités perdues !	171
<b>Signes 15</b> Jeux Olympiques, Eurovegas, Capitalité Culturelle d'Europe : « La Biblia junto al calefón »	172
<b>Signes 16</b> Les lieux de l'expropriation (V). Des villes ambitieuses ?	188
<b>Signes 17</b> Némésis dansante – La tragédie du Madrid Arena.	192
<b>Signes 18</b> Les lieux de l'expropriation (VI). « L'illa sota la cúpula » (« L'île sous la coupole »). Ou l'expropriation des sens.	197
<b>Signes 19</b> Les lieux de l'expropriation (VII).« Danger, escalier ».Ou l'expropriation du corps.	199
<b>Signes 20</b> Tout le monde sait que...? 20 morts dans un accident de train.	200
<b>Signes 21</b> Le Vélib', évolution ou involution (I)?	201
<b>Signes 22</b> « Hacking the city » et d'autres métaphores cybernétiques.	202
<b>Signes 23</b> PADES. « Faire et en faisant se faire ».	208
<b>Signes 24</b> Professionnels « hors-sol ».	213
<b>Signes 25</b> Participation ? Diagonal / Paral.lél / « ¡Bomba al Vela ! ».	215
<b>Signes 26</b> Pseudo-services, pseudo-urbanisme et simulacre. Le cas des activités de télémarketing et la perte du sens.	216
<b>Signes 27</b> Lecture de l'échec d'un projet « Grand Prix de design » pour des logements sociaux bâtis dans un nowhere's land : Can Tunis	219
<b>Signes 28</b> Lecture des résultats d'une recherche d'un itinéraire piéton sur Internet...	223
<b>Signes 29</b> Lecture des mouvements d'indignation soulevés lors de la réduction de 10 km/à l'heure dans la vitesse limite dans les autoroutes espagnoles.	224
<b>Signes 30</b> Les preuves de la hiérarchie.	225
<b>Signes 31</b> Un sénégalais noyé par le GPS.	229
<b>Signes 32</b> Gares, aéroports, TGV	229
<b>Signes 33</b> Vélib', évolution ou involution (II) ?	230

<b>Signes 34</b>	Qualité de vie dans la ville événement I.....	232
<b>Signes 35</b>	Le logement digne dans la ville-événement I.....	234
<b>Signes 36</b>	Vive la ville compacte !.....	236
<b>Signes 37</b>	Et dans la campagne... la ville. ....	237
<b>Signes 38</b>	Et non seulement les bidonvilles... ..	238
<b>Signes 39</b>	Comme des maquettes (I). Lecture du plan d'expansion de Barcelone d'Ildefons Cerdà (« L'Eixample », 1858). ....	241
<b>Signes 40</b>	Les lieux de l'expropriation (VIII). « Sièges réservés (Loi.../...) ». Ou l'expropriation de l'empathie. ....	247
<b>Signes 41</b>	Les lieux de l'expropriation (IX). « Les pieds... » Ou l'expropriation de l'auto-régulation. ....	249
<b>Signes 42</b>	Les lieux de l'expropriation (X). L'expropriation du site. Ou comme des maquettes (II).....	251
<b>Signes 43</b>	Lecture d'« une nouvelle icône urbaine » : la Torre Agbar de Jean Nouvel à Barcelone.....	252
<b>Table des signes (Partie 2)</b>		
<b>Signes 44</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (I). Empathie urbaine et prosocialité.....	284
<b>Signes 45</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (II). La ville commensale.....	290
<b>Signes 46</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (III). « ¡Toma la plaza! »The (Real) Educating City. ....	294
<b>Signes 47</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (IV). Peu ou rien... ..	304
<b>Signes 48</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (V). « [eP] Espacio elevado al público ». ....	305
<b>Signes 49</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (VI). Quel art d'habiter ? .....	309
<b>Signes 50</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (VII). Outrepasant la norme ? .....	314
<b>Signes 51</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (VIII). Projet Express.....	316
<b>Signes 52</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (IX).Urban Leaks Déclaration des Droits Urbains. ....	317
<b>Signes 53</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (X). Gratuité et partage. ....	324
<b>Signes 54</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (XI). « Domestication urbaine ». ....	337
<b>Signes 55</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (XII). Où jouent les enfants ?.....	343
<b>Signes 56</b>	Il nous faut apprendre à vivre « avec rien » (Gandhi). ....	352
<b>Signes 57</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (XIII) Coopératives de logement en Uruguay : une réponse des « sans terre urbains ». ....	361
<b>Signes 58</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (XIV). Une ville sans panneaux ni feux rouges ?..	362
<b>Signes 59</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (XV). AMAP et jardins partagés. ....	363
<b>Signes 60</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (XVI) « Pedestrian advocacy »/« Cycle Advocacy » .....	367
<b>Signes 61</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (XVII). « La ciudad que queremos ». ....	370
<b>Signes 62</b>	Qu'est-ce qu'ils font ? (XVII) Construire autrement. Le recyclage urbain dans le contexte de la rénovation de l'habitat social. ....	372

IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE  
Silvia Grünig Iribarren  
Sous la direction de M.Thierry Paquot

**IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE**



DU ZHENJUN (Shanghai, 1961), *The Tower of Babel : the Wind* (2010).

Photographie, dimension variable 120 x 160 cm, 180 x 240 cm.

Disponible sur : <http://duzhenjun.com/photography/the-tower-of-babel-the-wind/>

Dernière consultation : 07-12-2012.

(Couverture et quatrième de couverture, la même image traitée en Photoshop par la chercheuse).

## INTRODUCTION

---

*Tu dis : « J'irai vers d'autres pays, vers d'autres rivages  
je finirai par trouver une autre ville, meilleure que celle-ci,  
où chacune de mes tentatives est condamnée d'avance,  
et mon cœur est enseveli comme un mort.  
Jusqu'à quand mon esprit restera-t-il dans ce marasme?  
Où que je me tourne, où que je regarde  
je vois ici les ruines de ma vie,  
cette vie que j'ai gâchée et gaspillée pendant tant d'années. »*

*Tu ne trouveras pas de nouveaux pays,  
tu ne découvriras pas de nouveaux rivages.  
La ville te suivra. Tu traîneras dans les mêmes rues,  
tu vieilliras dans les mêmes quartiers,  
et tes cheveux blanchiront dans les mêmes maisons.  
Où que tu ailles, tu débarqueras dans cette même ville.  
Il n'existe pour toi ni bateau ni route  
qui puisse te conduire ailleurs. N'espère rien  
Tu as gâché ta vie dans le monde entier,  
tout comme tu l'as gâchée dans ce petit coin de terre.*

**Constantin P. CAVAFY, *La ville* (1910)**

**Babel**, la porte du ciel, est, d'après Emmanuel LÉVINAS (1906-1995), une invitation à « l'ouverture à l'autre que l'autre, celui qui m'est radicalement différent, comme voie qui mène au Tout autre ». (Emmanuel Lévinas, *Altérité et transcendance*, Montpellier, Fata Morgana, coll. Essais, 1995).

### ***Le poème***

Ivan ILLICH aimait beaucoup le poète grec Constantin P. CAVAFY (1863-1933) et en particulier ce poème, *La Ville* (1910), qu'il avait appris par cœur en langue grecque. Une jolie version récitée par l'actrice Elli LAMBETI (1926-1983) est disponible sur : <http://www.youtube.com/watch?v=y32nzLanlJY>.  
Dernière consultation: 21-05-2012.

## CHAPITRE 1 - MON PROJET DE RECHERCHE<sup>1</sup>

---

### 1.1 Présentation

#### 1.1.1. « Illich n'a pas écrit sur la ville »

« Illich n'a pas consacré de texte directement à la ville, comme François Partant (1926-1987) ou André Gorz (1923-2007) ne l'ont pas fait non plus<sup>2</sup> ». Voici le défi pédagogique que m'a lancé mon directeur de thèse Thierry Paquot (né en 1952) pour m'acheminer dans ce travail, sur lequel j'ai construit mon intervention au colloque Illich 2010 à l'IUP et qui donna lieu à un texte, *Promenades et questions d'une urbaniste*<sup>3</sup>, dans lequel j'exposais les premières questions que je me suis posées au tout début de ma recherche.

Ivan Illich (Vienne, 1926-Brême, 2002) a écrit largement, depuis les années 1960, sur les effets sociaux de la technique et du dépassement de certains seuils<sup>4</sup> ; plus tard, en historien, il s'est appliqué à mettre en évidence l'étrangeté de notre époque, surtout à partir de la fracture historique qu'il a repérée dans les années 1980 : la « fin de l'instrumentalité » et le passage à « l'ère des systèmes » qui intègrent l'usager dans les processus [CM : 119-120]<sup>5</sup>. Il a fait la critique radicale du paradigme de la croissance, la rareté et l'accumulation, avec notamment l'élaboration d'« une théorie critique des “valeurs vernaculaires”<sup>6</sup> » [Paquot, OC1 : 15], mais il n'a pas écrit d'essai spécifique

---

<sup>1</sup> La thèse va être rédigée en première personne : notre cher et très regretté François de RAVIGNAN (1935-2011) –agronome et économiste français dont les paroles seront citées à plusieurs reprises au long de cette thèse– nous rappelle que la philosophe Simone WEIL (1909-1943) disait que « quiconque met le petit mot “nous” devant le verbe penser commet un agression contre l'esprit ! Ce n'est pas de l'humilité, au contraire c'est de la prétention de représenter quelque chose ». La citation exacte, prise dans *L'enracinement* (1949) est la suivante : « L'intelligence est vaincue dès que l'expression des pensées est précédée, explicitement ou implicitement, du petit mot « nous ». Source : [http://nous-les-dieux.org/images/3/35/Weil\\_Enracinement.pdf](http://nous-les-dieux.org/images/3/35/Weil_Enracinement.pdf). Dernière consultation : 21-05-2012.

<sup>2</sup> Probablement en raison de mon appartenance à l'association d'études sur l'*après-développement*. La ligne d'horizon-Les amis de François Partant (<http://www.lalignedhorizon.net>) la première approche de ma recherche a été transversale : je prétendais établir des rapports entre la pensée d'Ivan ILLICH sur la ville et le territoire et celle d'autres auteurs phares de l'*après-développement* : François PARTANT (1926-1987), Jacques ELLUL (1912-1994), Bernard CHARBONNEAU (1910-1996), ces deux derniers ayant écrit spécifiquement sur la ville : *Sans feu ni lieu. Signification biblique de la grande ville* le premier, *Le jardin de Babylone* et *Homme-auto* le second. Comme mon directeur de recherche me l'a fait voir avec justesse, « je marchais autour du puits ». Après cette prise de conscience j'ai plongé en profondeur –de très bon gré et avec le plus grand plaisir– dans l'œuvre d'Ivan ILLICH, sans pour autant cesser de guetter du coin de l'œil la pensée de ses collègues et ses amis.

<sup>3</sup> La rencontre, organisée par Thierry PAQUOT et Jean ROBERT avec le soutien de La ligne d'horizon, a eu lieu à l'IUP-Institut d'Urbanisme de Paris (Université de Paris-Est/Créteil) les 6-7 mai 2010. Elle a donné lieu à un recueil des interventions (disponible sur demande), et au dossier *Actualité d'Ivan Illich* publié dans la revue *Esprit* 8-9, août-septembre 2010.

<sup>4</sup> Pour la notion de seuil, voir note en bas de page 237 p. 91.

<sup>5</sup> Les références entre crochets renvoient à la bibliographie. Pour la liste des sigles utilisés, voir page 7.

<sup>6</sup> Nous approfondirons dans la notion de « vernaculaire », notamment dans les sous-chapitres 3.1.1. *L'illusion de « nourrir la planète »*, p. 98 et 3.1.3. *Le développement comme le devoir systémique de*

sur la ville.

Et pourtant je me promène dans Paris, je me « transporte » pour rentrer chez moi, j'arpente les rues de ma ville, je me propose de sortir me détendre à la campagne et je rencontre Ivan Illich partout. Et je lis et relis Illich et je retrouve des références, des enseignements, des appels, des voies de recherche et des réflexions qui concernent la ville et le territoire... partout !

Illich n'aurait pas parlé de la ville... Ou bien si ? Dans l'ensemble de son œuvre, lucide, poétique et d'une étonnante actualité, un grand nombre de concepts peuvent être mis en relation avec l'espace habité, nous permettant de mettre en évidence les effets de l'industrialisme et la croissance sur la ville et le territoire, de repérer des manières de les penser autrement à l'« ère des systèmes ». Pour reprendre l'injonction d'Illich dans *H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli* :

Inexorablement le développement transforme les cabanes en taudis. [...] Reconnaître qu'il y a désormais un fossé entre « vivre » et « habiter », [...] cela peut conduire[...] à agir. [...] Certains conçoivent la nostalgie romantique d'une plénitude perdue<sup>7</sup> [...] pour ma part, **je veux en faire le point de départ d'une étude des conditions qui pourraient permettre une reconstitution partielle du milieu habité urbain**<sup>8</sup> [OC2 : 470-H<sub>2</sub>O, 1985].

Je me propose donc d'observer la pensée d'Ivan Illich du point de vue de l'espace habité afin de mieux comprendre les dynamiques de la ville et le territoire à l'« ère des systèmes » et, ensuite, d'imaginer avec Illich les conditions d'un espace habité vivant, *la ville conviviale*, qui vienne nourrir un nouveau paradigme dans le contexte de *l'après-développement* nécessaire : le paradigme de la *convivialité* illichienne. Car...

[l]'imagination n'est pas la faculté de se former des images de la réalité, mais plutôt de se former des images de l'invisible. C'est la faculté qui « chante » la réalité [OC2 : 471-H<sub>2</sub>O, 1985]<sup>9</sup>.

Si, toujours selon Illich, « il nous faudrait nous orienter vers un avenir que j'appellerais

---

*s'urbaniser : l'urbanisation des mœurs et la destruction du domaine du vernaculaire*, p. 103.

<sup>7</sup> On peut deviner qu'il fait référence à Martin HEIDEGGER (1889-1976).

<sup>8</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>9</sup> ILLICH renvoie à BACHELARD qu'il cite quasiment mot par mot. Dans *L'eau et les rêves*, BACHELARD a exploré la « matière » dotée d'une forme par notre imagination [OC2 : 465-H<sub>2</sub>O, 1985]. BACHELARD écrit : « l'imagination [...] est la faculté de former des images qui dépassent la réalité, qui *chantent* la réalité » [Bachelard, [1942] : 25]. Jean ROBERT et Valentine BORREMANS expliquent : « Ces explorations du sens changeant de la matière, de l'*autoception* du corps et des mots pour le dire ne pouvaient manquer de conduire ILLICH à croiser la piste des phénoménologues » [Robert-Borremans, OC1 : 26-27] Pourtant « le rappel illichien de la relation proportionnelle entre le concept et le précepte –plutôt que de la primauté de la perception– [...] se fonde [plutôt] que sur les phénoménologues contemporains (Husserl) sur une compréhension de l'incarnation du *logos* que résume la phrase latine *nihil potest esse in intellectu si non fuerat prius in sensu* : rien ne peut être représentation de la réalité dans la tête qui n'ait été d'abord perception charnelle » [Robert-Borremans, OC1 : 27]. Pierre SANSOT (1928-2005), lui, définissait l'imaginaire comme « la capacité d'outrepasser le sensible ». J'ai apprécié le commentaire d'Yves LE POGAM dans *Corps&culture* 1/1995 (disponible sur : <http://corpsetculture.revues.org/264>), pour qui « [l]'observation de la vie sociale portée par le sensible laisse alors apparaître tout le poids de l'imagination qui conquiert une légitimité et confère aux recherches un nouveau statut : celui d'un « réalisme poétique », [...] la possible conciliation entre la science et la poésie ». Je trouve ce commentaire très pertinent pour une lecture de notre auteur.

volontiers “convivial”, dans lequel l’intensité de l’action l’emporterait sur la production » [OC1 : 287-SE, 1971], quelles seraient les conditions d’un « espace habité vivant » où règne la *convivialité* illichienne ?

### 1.1.2. Mon approche

Mon approche de l’œuvre d’Illich est celle d’une femme architecte et urbaniste née en 1957 dans une grande métropole de l’Amérique latine<sup>10</sup>, qui exerce la profession depuis trente ans déjà à Madrid et à Barcelone et qui enseigne à des jeunes étudiants à l’université. Consciente des limites de la croissance et le développement, je suis engagée dans le mouvement *après-développementiste*, notamment comme membre de l’association La ligne d’horizon-Les amis de François Partant, et c’est de ce point de vue que j’explore la ville et le territoire.

En contraste avec mon directeur de thèse Thierry Paquot, avec les amis d’Illich qui m’ont accompagnée dans ce parcours –personnellement ou à travers leurs œuvres– et avec Ivan Illich lui même, je ne suis ni érudite ni philosophe. Je proviens de ce monde situé entre la technique et l’art qu’est l’architecture, tout en gardant une vision critique de ce qui relève de l’« Absurdistan<sup>11</sup> » [PS : 7] dans notre environnement contemporain ; une vision sur laquelle se fonde un engagement militant, consciente – avec Chombart de Lauwe (1913-1998)–, que « [t]oute création d’espace est un acte politique<sup>12</sup> ».

Ainsi, je veux m’adresser non seulement à des architectes, des urbanistes, des *décideurs*<sup>13</sup>, des chercheurs sur la ville et le territoire, mais aussi à des militants, des

<sup>10</sup> Buenos Aires, Argentine, 1957. J’ai fait mes études d’Architecture à l’université de Buenos Aires (1980) et mes études d’Urbanisme à Madrid (1985) ; mais évidemment, paraphrasant ILLICH, “[m]on éducation n’est pas terminée” [E : 121].

<sup>11</sup> Que j’entends comme le pays de ce qui est absurde, ce qui est insensé. Une notion qu’ILLICH prend probablement de son ami Paul GOODMAN, et son *Growing Up Absurd: Problems of Youth in the Organized Society*, Londres, Victor Gollancz, 1956.

<sup>12</sup> CHOMBART DE LAUWE, Paul-Henry, *Eth(n)ologie de l’espace humain*, Bruxelles, 1972, commenté par Thierry PAQUOT dans *Le philotope*, 07-Juin 2010.

<sup>13</sup> J’emploie ici *décideurs* comme un « mot plastique » systémique. Le concept de « mot plastique » a été défini par Uwe PÖRKSEN (né en 1935), médiéviste et germaniste ami d’ILLICH, dans son livre, traduit par Jutta MASSON et David CAYLEY, *Plastic worlds. The Tyranny of a Modular Language* [Pörksen, 1995]. C’est un concept qu’ILLICH a beaucoup utilisé –souvent sous l’appellation de « mot amibe ». ILLICH les définit comme des « stéréotypes connotatifs » [E : 313], des mots entourés d’« un tas de connotations floues qui le[s] privent de [leur] pouvoir de dénotation précise ». Des mots jetés dans le langage courant avec une nouvelle connotation après un lessivage scientifique qui fait que « celui qui les prononce se sent important, s’incline, fait une déclaration scientifique » [E : 312-313]. Des termes « très respectés, peu nombreux, identiques dans toutes les langues modernes » [E : 313]. Des mots qui « n’appartiennent pas au champ de la connaissance personnelle : ils m’intègrent mais je ne peux les intégrer à ce que je sais vraiment » [CM : 216]. Des mots « propres aux nouvelles tyrannies fondées sur les irréalités séductrices » [Robert-Borremans, OC1 : 25-26]. Des mots qui « sont employés imprudemment pour étayer des déclarations normatives » [E : 322]. Ma collègue à l’IUP Française CREMEL coïncide avec Wolfgang SACHS (né en 1946) dans leur proposition de les appeler « mots toxiques ».

Dans ses entretiens avec David CAYLEY, ILLICH donne comme exemples les mots « sexualité », « crise » ou « information » [CM : 321–Notes]. Il y en a nombreux dans l’architecture et l’urbanisme, dans les sciences de l’espace, dans la politique. Ici les *décideurs*, la catégorie des gens qui sont en position et ont la fonction et le pouvoir de décider (!), en est à mon avis un et je l’utilise à dessein. Plus tard, en 1986, ILLICH établira aussi une différence entre les notions de « terme » et de « mot » : « Les *mots* authentiques ont un nimbe. À l’inverse les *termes* sont privés de connotations » [OC2 :

étudiants, des habitants. Je prétends faciliter la confrontation des idées et la poursuite de la recherche dans le domaine académique certainement, mais aussi l'usage et le débat par les gens. Je prétends en somme faire une recherche humble bien que rigoureuse et systématique, et l'exprimer dans un langage direct. Cela correspond à ma formation et manière d'être, mais je ne crois pas que cette approche, pourvu qu'elle garde la rigueur académique requise, entre en contradiction avec les principes de Maître Ivan<sup>14</sup>.

## 1.2 Contexte et cadre théorique

### 1.2.1. Urbanisme. Du Mouvement Moderne à la Société Globale de Marché

La discipline appelée Urbanisme est apparue au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. C'est Ildefons Cerdà i Sunyer (1815-1876), le concepteur de l'*Eixample* de Barcelone, qui a parlé pour la première fois d'« urbanisation » dans sa *Teoría de la Construcción de Ciudades (Théorie de la construction des villes)* pour indiquer « non seulement tout acte tendant à regrouper le bâti et à régulariser son fonctionnement, mais aussi l'ensemble de principes, doctrines et règles qui doivent être appliquées pour que le bâti et son regroupement, loin de comprimer, dénaturer et corrompre les facultés physiques, morales et intellectuelles de l'homme social, servent à favoriser son développement et sa vigueur et à augmenter le bien-être individuel, dont la somme constitue le bonheur public<sup>16</sup> » [Cerdà, 1859]. Cerdà essayait d'appliquer « une méthode analytique et inductive sur l'«énormité» complexe et inextricable de l'étude de la ville comme une entité abstraite » [García-Bellido, 2000].

L'urbanisme du Mouvement Moderne<sup>17</sup>, produit avancé de la révolution industrielle ou, plus précisément, de la « grande transformation<sup>18</sup> » définie par Karl Polanyi (1886-1964) en 1944 [Polanyi, 1944], nous parlait de développement urbain, fonctionnalisme, zonage, densités, régulation, planification urbaine... Des solutions généralistes qui correspondaient à un modèle utopique moderne d'un « homme nouveau » pour lequel Le Corbusier proposait des plans similaires de sa Ville Radieuse aussi bien à Paris qu'à Buenos Aires ou Chandigarh<sup>19</sup>.

776-DM-DV, 1986]

<sup>14</sup> Dans son *Hommage d'Ivan Illich à Jacques Ellul* (1993) publié dans *La perte des sens*, [Illich, 2004b] ILLICH s'adresse à Jacques ELLUL comme « Maître Jacques ». Je reprends à mon tour le rite comme un hommage aux deux Maîtres, tout en reconnaissant bien sûr le décalage entre le niveau des disciples !

<sup>15</sup> Voir [Coudroy de Lille, 2000]. Pour une généalogie du mot « Urbanisme », voir : [Paquot, 2010c].

<sup>16</sup> Traduction : Silvia GRÜNIG (dorénavant Trad. S.G.).

<sup>17</sup> Constitué autour de l'école du Bauhaus (fondée en 1919) de Mies van der ROHE (1886-1969) et Walter GROPIUS (1883-1969), l'urbanisme du *Mouvement Moderne* qui trouve ses sources dans les mouvements progressistes du XIX<sup>e</sup> siècle, s'est diffusé à travers les onze éditions du CIAM (Congrès internationaux d'architecture moderne) (1928-1959) et de la revue *L'Esprit nouveau*. Il atteignit son aboutissement théorique dans la *Charte d'Athènes* de LE CORBUSIER (1887-1965), reprise des conclusions du CIAM IV de 1933, publiée en 1943. Le mouvement prônait la ville fonctionnelle en opposition à la ville traditionnelle, la séparation des fonctions et des circulations, l'efficacité par la rationalité, l'ordre et la hiérarchie pour améliorer les conditions d'existence dans la ville moderne.

<sup>18</sup> Bernard CHARBONNEAU parle de « la Grande Mue » ; Jean-Claude MICHÉA, de la « représentation de l'Économie comme une sphère autonome et séparée de l'existence sociale » [Michéa, 2007 : 65].

<sup>19</sup> Dans son livre *De la modernidad: ensayo de filosofía crítica (De la modernité : essai de philosophie critique)* [Rubert de Ventós, 1980] le philosophe catalan Xavier RUBERT DE VENTÓS (né en 1939)

L'urbanisme de la Société de l'Information et de la Connaissance, (ou mieux, suivant Carlos Frade [2004], Société Globale de Marché), nous parle de compétitivité, productivisme, innovation, efficacité, rentabilité, mobilité, connectivité, communication, attractivité, image, planification stratégique, concertation public-privé, participation, *marketing* urbain, développement durable, *urban design*. Son encadrement : le système capitaliste néo-libéral, celui de la maximisation du profit. Son objet, la « ville-marque », la « ville-événement », la « ville créative », la « ville globale » : les villes en concurrence dans le marché mondialisé pour attirer des capitaux et du talent<sup>20</sup>. Ses instruments : la communication, la gestion (à travers la norme et le budget) et l'image (à travers le *urban design*).

Face aux solutions généralistes modernes façonnées sur le modèle de l'« homme nouveau », l'urbanisme de la Société Globale de Marché propose la résolution particularisée de chaque situation, mais cette fois-ci en fonction uniquement de la foi aveugle en un marché prétendument régulateur et de ses intérêts. Ainsi les politiques publiques technocratiques –ou dans sa version plus actuelle *écocratiques*– alliées à la finance ne sont-elles capables de proposer, devant les enjeux de la vie urbaine, que la réponse réductionniste des grosses affaires<sup>21</sup>. L'objectif, de rang supérieur et universellement accepté comme paramètre de tous les bienfaits : la croissance du PNB.

En conséquence, les propositions généralistes utopiques hégémoniques modernes, sont remplacées par des propositions fracturées mais toujours hégémoniques postmodernes. À partir des lois du marché et d'une logique spéculative, qu'elle soit publique ou privée, avec la mobilité à la base et la concentration urbaine induite qui est, on le verra, structurelle au système, se développent les modèles uniques de la pensée unique. Typologies de logement, modèles de consommation, offre de loisirs; architecture-spectacle et *marketing* urbain; *gated communities* et tourisme de masses ; « boulimie normative » [Grünig, 2009] et politiques du développement donnent pour résultat homogène (bien qu'avec de différentes manifestations), la fragmentation, l'« *urbanisation* » [Muñoz, 2008], la ségrégation, en somme l'insoutenabilité du modèle dans ses trois sommets classiques : environnemental, économique et socio-

---

amorçait l'idée que au-delà des « limites de la Croissance » il faudrait parler des « limites de la Modernité », cette Modernité qui, selon les mots de Joseph RYKWERT (né en 1926), l'ami d'ILLICH, dans le *Times Literary Supplement* « était un espoir et nous est devenu uniquement une période ». Ainsi, poursuivait RUBERT DE VENTÓS, il faudrait parler également des limites de ses mythes successifs : l'avenir, le désir, le signe, le texte, et des psalmodiques « nouvelles » artistiques, « messages » idéologiques, « images » corporatives ou « alternatives » politiques prêtes à nous être inoculés qui l'accompagnent. RUBERT DE VENTÓS amorce les limites de la Modernité « sans faire appel aux mythes du Postmodernisme : le simulacre, la déconstruction mais à partir de sa propre expérience personnelle et le témoignage que la crise intime de ce temps que nous appelons Modernité produit dans ce lieu que nous appelons *moi* ». Note de l'éditeur de son livre *Crítica de la modernidad* (1998). Disponible sur : [http://www.anagrama-ed.es/titulo/A\\_206](http://www.anagrama-ed.es/titulo/A_206) Dernière consultation 14-06-2012. Trad. S.G.

<sup>20</sup> À lire : CASTELLS, Manuel, *La Galaxia Internet. Reflexiones sobre Internet, empresa y sociedad*, Chapitre 8, *La Geografía de Internet : lugares conectados en red* [Castells, 2001 : 265-310].

<sup>21</sup> Cet exemple l'illustre bien : la ministre espagnole de Fomento Ana Pastor, chargée du logement, des travaux publics et des infrastructures de transport, vient de s'engager publiquement à n'investir de fonds publics que dans des infrastructures qui s'avèrent rentables et qui soient à même de promouvoir la croissance économique. (Déclarations à la presse de la ministre Ana PASTOR après la présentation au Congrès des Députés du Plan d'infrastructures, transport et logement 2012-2024, le 26 septembre 2012).

culturel.

En même temps, les inégalités se répandent et s'accroissent tandis que la planète s'épuise<sup>22</sup>. Pic pétrolier et réchauffement climatique, érosion, sécheresses, inondations et guerres de l'eau d'un côté ; « misère physique et morale » [Rahnema, 2003] de l'autre ; crise multiple, anthropologique, un « dérèglement du monde » selon le mot d'Amin Maalouf (né en 1949) [2009] ; une confluence de crises multiples : crise écologique, crise financière, crise alimentaire, crise culturelle, crise de la civilisation occidentale, crise radicale dès lors que « l'enjeu de la partie, c'est la disparition de l'homme » [OC1 : 338-SE, 1971]. Voilà des symptômes clairs qu'un paradigme s'épuise tandis que, subtilement, certains changements, l'émergence d'alternatives inédites –et aussi de résistances qui sont aussi des symptômes– préannoncent son remplacement par un autre de nouveau.

### 1.2.2. Les inégalités se répandent, la planète s'épuise

Déjà en 1971, Illich écrivait :

Seule une révolution culturelle et institutionnelle qui redonne à l'homme le contrôle sur son milieu peut faire cesser la violence par laquelle une minorité impose le développement d'institutions conçues pour servir son propre intérêt. [...] [U]ne révolution culturelle ou institutionnelle dépend finalement de la nécessité de faire apparaître la réalité véritable [OC1 : 201-202-LA, 1970].

Or, que peut-on dire de cette réalité véritable ?

*Primo*, en 2008, et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, deux seuils d'une importance majeure ont été dépassés à l'échelle planétaire :

Le premier seuil concerne la distribution de l'homme sur la Terre. Selon les estimations des institutions internationales « pour la première fois de son histoire, plus de la moitié de la population du globe, réside déjà en milieu urbain » [ONU, 2007]<sup>23</sup>, et cette population urbaine continue de s'accroître pour des raisons systémiques<sup>24</sup>. Une logique binaire qu'Illich attribuerait certainement à l'essor d'une « mentalité cybernétique<sup>25</sup> » amène directement le discours officiel à conclure que, puisque 50%+1 de la population mondiale habite déjà en milieu urbain, « *le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes* ». Une compétition tacite dont les paysans sont les perdants, les victimes d'un génocide symbolique qui n'est pas sans conséquences : ils sont condamnés à l'oubli, au mépris, à l'extinction. « *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes* » : ces maîtres mots précèdent la plupart des plans et des projets, des mémoires, des prospectives que nous rédigeons, que nous lisons... que nous subissons ! Ils sont prononcés à l'inauguration des grands chantiers publics. Ils président une conception du territoire dans la mondialisation. Les

---

<sup>22</sup> Évidemment je fais ici une réduction anthropocentrique : la planète s'épuise... pour la vie humaine.

<sup>23</sup> ONU-UNFPA, Fond des Nations Unies pour la population, rapport *État de la population mondiale 2007. Libérer le potentiel de la croissance urbaine* [ONU-UNFPA, 2007].

<sup>24</sup> Je fais référence aux besoins systémiques d'obtention de ressources matérielles et main d'œuvre bon marché ; d'expansion des marchés de consommation, fondamentalement urbains ; de l'industrialisation de l'agriculture et de l'alimentation, etc. Nous en parlerons dans le Chapitre 3 *Première hypothèse : le devoir systémique d'urbanisation*. Les arguments ont été amorcés dans mon essai *¿Cuántos millones de habitantes dice Usted que vivirán en megalópolis en 2015 ? El concepto de "necesidad operativa" y de "necesidad cierta" en el urbanismo y en la gestión de la ciudad en la era de la globalización. Hacia un cambio de paradigma* [Grünig, 2007].

<sup>25</sup> À lire : ILLICH, Ivan, *Pour une étude de la mentalité alphabétique* [OC2 : 869-893-DM-MA, 1986].

statistiques et les tendances prospectives des organisations internationales semblent leur donner raison. Selon les prédictions de l'ONU cette tendance s'accroîtra particulièrement dans les villes du monde « en développement<sup>26</sup> » [sic !] et « la plupart des nouveaux citadins seront pauvres ». Et quand l'ONU dit pauvres, dans un contexte global où les gens ordinaires ont été expropriés de toute possibilité de survie en dehors du marché, nous devons comprendre, avec Majid Rahnema [2003], « misérables<sup>27</sup> ». **« Le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes », mais de quelles villes parlons-nous ?** Cette question est au cœur de la première partie de ma recherche, chapitres 3 à 6.

Le deuxième seuil, étroitement relié au précédent est que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'empreinte écologique globale de la planète vient de dépasser l'indice 1. Tout en prenant avec précaution cet indicateur conventionnel ainsi que le catastrophisme des « écocrates » [Riesel-Semprún, 2008<sup>28</sup>], cela signifie que déjà, même si le niveau de consommation de ressources et de production de déchets demeurerait immuable –et l'urbanisation entraîne une empreinte écologique encore plus forte– il nous faudrait désormais plus d'une planète pour satisfaire les besoins de consommation de ressources et d'absorption des déchets de l'ensemble de la population mondiale<sup>29</sup>.

L'indicateur de l'empreinte écologique met en évidence les limites physiques de la planète dont deux conséquences bien connues sont le pic pétrolier et le réchauffement climatique, mais aussi l'inégale répartition des usages, des profits et des dommages. Ceci nous relie à un deuxième aspect de notre « réalité véritable » :

*Secundo*, tandis que l'urbanisation « inéluctable » et l'épuisement écologique se rejoignent, les écarts des niveaux de revenus et de consommation de ressources entre une

<sup>26</sup> « Le phénomène sera particulièrement frappant en Afrique et en Asie où la population urbaine doublera de 2000 à 2030. En d'autres termes, la croissance démographique enregistrée dans ces deux régions depuis le début des temps historiques se répètera en l'espace d'une génération. D'ici 2030, les villes du monde en développement, grandes et petites, abriteront 81 % de la population urbaine de la planète ». Source : rapport ONU-UNFPA. *État de la population mondiale 2007. Libérer le potentiel de la croissance urbaine* [ONU-UNFPA, 2007].

<sup>27</sup> Majid RAHNEMA (né en 1924) est un ami d'ILLICH, ancien ministre des Universités de son pays, l'Iran (1967-1971). Consacré ensuite à l'analyse de la pauvreté et à promouvoir des programmes en faveur des populations démunies auprès des institutions internationales, dans son livre *Quand la misère chasse la pauvreté* [Rahnema, 2003], il établit la différence radicale entre pauvreté et misère, qu'il développera en 2008 dans *La puissance des pauvres*, écrit avec Jean ROBERT [Rahnema-Robert, 2008].

<sup>28</sup> À lire : RIESEL, René et SEMPRÚN, Jaime, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable* [Riesel-Semprún, 2008 : 15] : « Dans tous les discours du catastrophisme scientifique, on perçoit distinctement une même délectation à nous détailler les contraintes *implacables* qui pèsent désormais sur notre survie, les techniciens de *l'administration des choses* se bousculent pour annoncer triomphalement la mauvaise nouvelle, celle qui rend enfin oiseuse toute dispute sur le *gouvernement des hommes*. Le catastrophisme d'État n'est très ouvertement qu'une inlassable propagande pour la survie planifiée –c'est-à-dire pour une version plus autoritairement administrée de ce qui existe ».

<sup>29</sup> Évidemment il y a d'énormes décalages dans la distribution de l'impact selon les styles de vie. Selon le *Living Planet Report 2012* de WWF (données 2008) avec une surface théorique disponible moyenne de 1,8 hectares/an/personne, l'empreinte moyenne en 2008 était de 11,6 ha pour le Qatar, 7,5 ha pour les États-Unis, 5,2 ha pour la France, 2 ha pour la Chine, 0,9 ha pour l'Inde. Source : *Living Planet Report 2012* de WWF, [http://awsassets.panda.org/downloads/1\\_lpr\\_2012\\_online\\_full\\_size\\_single\\_pages\\_final\\_120516.pdf](http://awsassets.panda.org/downloads/1_lpr_2012_online_full_size_single_pages_final_120516.pdf) (pp. 43-44). Dernière consultation : 28-06-2012. Trad. S.G.

minorité privilégiée et la grande majorité de l'humanité ne cessent d'augmenter<sup>30</sup>. Dans les mots de Vandana Shiva<sup>31</sup> : « Sous le masque de la croissance se dissimule, en fait, la création de la pénurie ». Ou, en reprenant les mots d'Illich (en 1970 !) :

Le problème central de notre époque demeure le fait que les riches continuent de s'enrichir et les pauvres de s'appauvrir [OC1 : 191-LA, 1970].

Après plus de quarante ans de croissance et de politiques de développement, cette phrase demeure, malheureusement, on ne peut plus porteuse de vérité.

*Tertio*, je voudrais citer au passage une circonstance de notre « réalité véritable » qui relève d'un domaine plus subtil et donc plus facilement discutable : le « malheur paradoxal ». Contredisant la formule du « bonheur paradoxal » utilisée par Gilles Lipovetsky (né en 1944) [2006], la frustration et l'aliénation plutôt que le bonheur augmentent –issues de la contradiction ellulienne entre milieu social et milieu technicien– dans la société d'hyperconsommation. « La société de consommation, écrit Bauman [2008], prospère tant qu'elle réussit à rendre permanente l'insatisfaction (et donc le malheur) ».

### 1.2.3. Le mythe du développement

(ou : *Combien de générations faudra-t-il sacrifier avant qu'il ne donne ses fruits ?*)

Cependant, malgré ces constatations, un imaginaire puissant maintient encore vivante l'illusion qu'un jour –très bientôt si l'on s'efforce suffisamment– tous les habitants de la planète vivront « comme des États-Uniens » ; une illusion qui transforme progressivement cet objectif en un répertoire de « droits<sup>32</sup> » assimilés à la catégorie de « droits humains » qui, en *faux-amis*, parviennent à s'ériger désormais dans le discours et dans l'imaginaire en une condition du maintien de la paix. Voilà le noyau du mythe du développement.

Aider les pays « *sous-développés*<sup>33</sup> », « *les pays amis*<sup>34</sup> », à sortir de la pauvreté et

---

<sup>30</sup> « Les vastes disparités de revenus au niveau mondial continuent de se creuser ». C'est ce qu'établit un rapport de l'OIT publié par l'ONU la même année 2008.

Disponible sur : <http://www.un.org/apps/news/fr/storyF.asp?NewsID=17561&Cr=OIT&Cr1=crise>.

Dernière consultation : 24-05-2012.

<sup>31</sup> Citée par Serge LATOUCHE [2003 : 18]. Vandana SHIVA (née en 1952) est une épistémologue, écologiste, écrivain, docteur en philosophie des sciences et féministe indienne amie d'ILLICH. Elle défend l'agriculture paysanne et biologique, la biodiversité et le droit des peuples de disposer d'eux mêmes face à l'expansion des multinationales de l'agro-alimentation, le brevetage du vivant, la biopiraterie et les effets pervers du génie génétique. Vandana SHIVA est récipiendaire du *Right Livelihood Award*, le dit Prix Nobel alternatif, 1993.

<sup>32</sup> Des *droits* liés notamment à la consommation dont : la propriété privée, la voiture individuelle, l'ascenseur, l'air conditionné, la disponibilité de produits alimentaires hors saison, la carte de crédit, le téléphone portable, l'ordinateur personnel avec connexion à Internet, etc. Des *faux-amis* dressés en certitudes modernes qu'ILLICH a souvent dévoilés : le couplement paix-développement, PNB-bien-être, marché-démocratie, etc.

<sup>33</sup> Le *discours Truman* a instauré la notion de *sous développement*. L'expression *Tiers monde*, construite à partir du Tiers état français, sera inventée peu après par le démographe Alfred SAUVY (1898-1990) dans son article *Trois mondes, une planète* publié dans *L'Observateur politique, économique et littéraire* du 14 août 1952. C'est une appellation qu'ILLICH utilisait souvent, mais qui a perdu de son sens après le déclin du bloc communiste. En Europe on emploie souvent la formule *pays du Sud* – qu'ILLICH utilisait aussi – une simplification métaphoriquement acceptable mais qui n'est rigoureuse ni du point de vue géographique ni du point de vue politico-économique. Le choix de *pays pauvres* peut être critiquée sous un triple versant : avant tout, il s'agit d'un concept économiciste qui implique

atteindre un degré d'industrialisation et un niveau de vie pareil à celui des pays riches a été l'objectif avoué des politiques du développement mises en pratique par l'Occident à partir du discours d'investiture de son deuxième mandat à la Maison Blanche du président des États-Unis Harry S. Truman (1884-1972) le 20 janvier 1949 ; politiques développementistes qui ont pris le relais du colonialisme dans le contexte de la Guerre Froide et qui, après soixante ans d'échecs, nous amènent à nous demander combien de générations il faudra sacrifier avant qu'elles ne donnent leurs fruits.

Ces politiques, mises en question en raison de leur manque de succès visible sur une planète épuisée pour la vie humaine, se sont travesties pour donner naissance au concept de *développement durable* : une imposture renouvelée pour une nouvelle instance de l'effort à fournir dans la course vers un but inatteignable. Le concept de développement durable, prétendant pouvoir poursuivre le système de marché fondé sur la croissance et la compétitivité tout en préservant la planète et en contribuant à diminuer les inégalités –ce qui s'avère impossible– révèle en conséquence un oxymore qu'Illich ne s'est pas fatigué de dénoncer<sup>35</sup>. Dans l'introduction de *La corruption du meilleur engendre le pire*, David Cayley nous le rappelle :

L'année même où Illich fondait le CIF [Centre de Formation Interculturelle, 1961], Kennedy dévoilait son *Alliance pour le progrès*, un ambitieux plan d'aide au développement pour l'Amérique latine, et créait le *Peace Corps*, le Corps des volontaires de la paix, tandis que le pape Jean XXIII appelait l'Église nord-américaine à envoyer 10% et plus de ses effectifs en mission en Amérique latine. [...] [L]a décennie du développement commençait et l'objectif du centre créé par Illich était de la contrer [Cayley, CM : 28].

#### 1.2.4. Sortir de l'industrialisme, reconstruire le territoire

De quoi parlons-nous quand nous parlons d'*industrialisme* ? De quoi faut-il sortir quand nous parlons de *sortir de l'industrialisme* ? Pourquoi faut-il en sortir ? Quelles alternatives de *reconstruction du territoire* peuvent être envisagées et par quels processus ? Comment peuvent-elles être évaluées ?

L'industrialisme, entendu comme l'application globale de la logique industrielle –avec ou sans industrie– favorisée par l'irruption et la généralisation des nouvelles technolo-

---

l'acceptation d'une unité de mesure reconnue : le PNB ; deuxièmement, à l'intérieur de cette catégorie il y a des pays subitement appauvris par le même système qui les classifie, comme le cas exemplaire de l'Argentine ; mais plus important encore, la distinction entre pays pauvres et riches n'est pas juste : la richesse globale et la misère globale sont transfrontalières : il y a des énormes richesses dans les pays dits pauvres et des couches de misère –croissantes– dans les pays riches. Qu'est-ce qui nous reste ? *Non-industrialisés*, comme *non-développés* ou *émergents*, supposent l'appartenance à des étapes d'une évolution inéluctable. En attendant de trouver quelque chose de mieux je parlerai, avec ILLICH, de *Tiers monde* et aussi selon le contexte de pays ou régions *dits sous-développés* ; ou, suivant la nuance introduite par Wolfgang SACHS dans sa préface à la deuxième édition de *The Development Dictionary*, de « *pays monétairement pauvres (money-poor economies)* » [Sachs, 2010 : viii].

<sup>34</sup> Euphémisme employé à l'époque en général et dans le *discours Truman* en particulier pour faire référence aux pays anti-communistes.

<sup>35</sup> Comme François PARTANT (1926-1987), Jacques ELLUL (1912-1994) et tant d'autres. Pourtant, l'appartenance d'ILLICH à l'Église catholique, pleinement engagée à l'époque au projet du développement, lui a donné une approche très particulière à ce nouveau front de conflit, qu'il comprenait déjà très clairement.

gies de l'information et la communication (TIC)<sup>36</sup> a envahi désormais toutes les sphères de l'activité humaine et en conséquence aussi son support physique, le territoire. De retour de son voyage en Inde et de sa visite à la chaumière de Gandhi à Ouarda, Illich nous alertait :

J'en suis venu à la conclusion que l'on se trompe en voyant dans la civilisation industrielle une voie menant à l'épanouissement de l'être humain [OC2 : 769-DM-MB, 1978].

Mon amie, l'anthropologue de l'Université de Barcelone M<sup>a</sup> Adelina García Muñoz (née en 1953), tient à me rappeler souvent le fait incontestable que les théories et les pratiques tendent à se conformer à partir des options qui ont triomphé et qui se sont imposées de manière hégémonique, laissant de côté les récits et les voies d'action alternatifs, « ce qui aurait pu être », les « autres options », qui restent relégués dans le cours de l'histoire. Ainsi les concepts et les méthodologies d'analyse, de description et de projet urbain et territorial restent souvent fondées sur des concepts qui ne sont plus entièrement valables<sup>37</sup>.

Depuis des années, Ivan Illich, mais aussi François Partant (1926-1987), Jacques Ellul (1912-1994), Bernard Charbonneau (1910-1996), André Gorz (1923-2007), Ingmar Granstedt (né en 1946) et tant d'autres, ont lancé l'alerte sur l'évolution non maîtrisable de ces processus. Dans leur textes et à travers leur pensée, d'une richesse et une générosité inouïes, on peut trouver les repères pour envisager sous d'autres critères l'approche du territoire.

Dans les mots d'Illich,

un nouvel ensemble de concepts analytiques devient nécessaire pour discuter l'*hexis* et la *praxis*<sup>38</sup> de notre époque [PS : 155-HE, 1993].

Des concepts issus d'une reconstruction sociale et politique qui implique à son tour une reconstruction matérielle et mentale –dans l'imaginaire– du territoire, d'autant plus importante que, dans le contexte du dérèglement économique, social et écologique, l'urbanisme d'un nouveau paradigme post-industrialiste –l'alternative nécessaire–

<sup>36</sup> L'appellation TIC (Technologies de l'Information et la Communication) a été globalement adoptée pour les innovations techniques basées notamment sur l'informatique et Internet. Pourtant cette appellation me pose problème pour deux raisons : d'abord je trouve qu'il n'y a aucune raison de ne pas les appeler *techniques*, d'autant plus que technologie signifie « discours sur la technique ». Ensuite, le trait distinctif qui les caractérise est complètement négligé : l'information et la communication dont on parle sont *médiatisées*. Désormais, je parlerai de TIC[M] et il faudra comprendre Techniques de l'information et la communication [médiatisées].

<sup>37</sup> À lire : LOUBIÈRE, Antoine et PAQUOT, Thierry, *Transmettre* [Loubière-Paquot, 2009]. Dans la présentation du dossier *Transmettre* publié dans la revue *Urbanisme* 364, pp. 43-78, 2009, les auteurs se demandent « Comment appréhender des réalités sociales et urbaines inédites avec des notions et des concepts périmés et inadaptés ? ».

<sup>38</sup> De la même racine qu'*avoir*, pour ARISTOTE (384-322 a.C.) l'*Hexis* ( *ἕξις* ), traduite au Moyen Âge par *habitus* et en français par *disposition* ou *manière d'être*, est une disposition acquise, participante, qui fait que l'action soit composée d'actes volontaires effectués de plein gré et organisée par une forme, ce qui la rapproche de la définition aristotélicienne d'une vertu morale. Chez Thomas d'AQUIN (1224-1274), le terme d'*habitus* se réfère à l'intériorisation par un sujet de la perfection à laquelle il aspire, et qui se révèle dans les activités pratiques. *Praxis*, du grec ancien *πρᾶξις*, désigne l'action de l'homme libre sous-tendue par une idée vers un résultat pratique et par extension l'ensemble des activités humaines susceptibles de transformer les rapports sociaux ou de modifier l'environnement.

devrait sans doute nous parler d'autres choses. Soit, dans les mots d'Illich :

Un programme de rechange nous devient indispensable [OC1 : 193-LA, 1970].

Dans ce projet je prétends repérer les idées qui nourrissent cette conception post-industrialiste du territoire dans l'œuvre et la pensée d'Ivan Illich et, à travers la transposition des idées illichiennes, en dériver une méthodologie de lecture et de conception du territoire et de l'espace urbain qui nous permette de développer, de décrire, d'évaluer mais surtout d'imaginer et de vivre des propositions alternatives. Car comme le dit Thierry Paquot dans l'introduction des *Œuvres Complètes*, Volume 2, « [r]étrospectivement, il est aisé de constater que ni l'école, ni l'hôpital, ni l'urbanisme et les transports n'ont bénéficié d'expérimentations ou d'alternatives au productivisme dominant » [Paquot, OC2 : 11].

### 1.3. Ma thèse

À partir des antécédents énoncés ci-dessus, la question principale qui a été à l'origine de ma recherche est la suivante :

Quelles sont les valeurs issues de la pensée d'Ivan Illich susceptibles d'animer une conception *après-développementiste* de l'espace habité et du territoire et comment peuvent-elles se traduire dans une méthodologie alternative de lecture<sup>39</sup> et de conception de l'espace habité « *diverse*, autre, hétérogène, dans le sens de Thomas d'Aquin<sup>40</sup> » [Robert-Borremans, OC1 : 21] de celle que nous impose la pensée hégémonique ?

Ma thèse s'articule donc autour de deux grands axes, dont les hypothèses sur lesquelles je vais travailler à partir de la lecture, l'analyse et la transposition des concepts forts repérés dans l'œuvre d'Illich, sont les suivantes :

---

<sup>39</sup> L'accent que je mets sur la lecture de l'espace habité doit s'accompagner de deux explications préalables :

a. Le professeur et philosophe Alfons GARRIGÓS (né en 1959), suivant George STEINER (né en 1929), affirme que l'école devrait être une « maison de lecture », l'endroit où « aider à lire et lire avec ». Professeuse enfin, si suivant ILLICH une réinstitutionnalisation de la société devrait libérer les « possibilités d'éducation contenues dans les "choses"[pour] parvenir à une conscience nouvelle de la propriété définie comme un bien véritablement public » [OC1 : 315-SE, 1971], le rôle de l'espace habité comme « maison de lecture » est primordial.

b. Mon ami, le cher et admiré François de RAVIGNAN, est mort le 10 juin 2011. J'écris ces lignes à peine quelques jours après son départ, dans la nostalgie de son absence, dans le doux-amer souvenir des adieux par un après-midi printanier de Pentecôte (« je vais voir le printemps » avait-il dit), tiède et lumineux, dans le petit cimetière de son village, sur un coteau ensoleillé à côté de l'église de Greffeil. En 1994 François de RAVIGNAN a écrit avec Bernadette LIZET l'ouvrage: *Comprendre un paysage : guide pratique de recherche*, Inra Éditions, 1994. Ses lectures de paysage faisaient partie des traditions partagées à La ligne d'horizon : il tenait à nous apprendre à lire dans le paysage les traces de l'histoire et des activités de l'homme, des changements sociaux et économiques, de la vie pleine. Un jour, à Cordoue, Silvia PÉREZ-VITORIA et moi passions devant un parc de jeux d'enfants à mes yeux démesuré et j'ai entamé une lecture de la société industrielle à travers la lecture du parc. Mon amie m'a dit : celle-là c'est la thèse que tu dois faire, une lecture de la ville comme les lectures de paysage de François. Je travaillais déjà sur ILLICH mais ce conseil m'a été précieux comme méthodologie de travail, comme attitude et enfin comme projet de futur. Je lui en suis très reconnaissante.

<sup>40</sup> Cf. Thomas d'AQUIN, *Somme Théologique*, Ia, q. 3, a. 8 ad 3 : « Divers se dit absolument, mais tout ce qu'on affirme différer diffère par quelque chose » (cf. ARISTOTE *Métaphysique*, 9, III, 6 [1054b 24]).

### 1.3.1. De quelles villes parlons nous ?

Dans le contexte du paradigme économiciste de la rareté et du paradigme cybernétique des systèmes<sup>41</sup> :

- a. La *Ville* a été substituée par une *entreprise urbaine*.
- b. Cette *entreprise urbaine* est atteinte de *Némésis*<sup>42</sup> urbaine, la manifestation de *Némésis* industrielle sur l'espace habité. Elle est en conséquence *contre-productive*<sup>43</sup>.
- c. *L'entreprise urbaine contre-productive* est l'*anti-polis* : une *anti-ville*.
- d. L'urbanisme, entendu comme la science de l'*entreprise urbaine*, est *iatrogène*<sup>44</sup>.

C'est « le grand enfermement » [OC1 : 456-LC, 1973].

Passé un certain seuil, la société devient une école, un hôpital, une prison. Alors commence le grand enfermement [OC1 : 456-LC, 1973].

### 1.3.2. La ville conviviale

Les idées d'Illich sur la ville et le territoire nourrissent –et très généreusement– un nouveau paradigme pour sortir de l'industrialisme et reconstruire le territoire, à travers des processus de réduction-reconduction :

- a. « La convivialité est multiforme » [OC1 : 475-LC, 1973]. En conséquence une *ville conviviale* ne peut pas être définie selon des modèles abstraits et généralisables mais par un *conditionarium*, un répertoire ouvert des conditions de la convivialité.
- b. Un *contre-urbanisme* convivial est celui qui articule le recouvrement des *communaux*<sup>45</sup>, au-delà de l'espace public.

C'est le paradigme de la *convivialité* illichienne, soit :

[l]a récupération de l'eau du rêve par l'enfant de la ville [OC2 : 470-471-H<sub>2</sub>O, 1985].

## 1.4 Méthodologie de ma recherche - Plan

Du point de vue méthodologique, dans une première étape j'ai effectué un repérage et une analyse critique des concepts clés et des phrases fortes relevés dans l'œuvre d'Ivan Illich ayant une relation avec le territoire et l'espace habité. Un choix des citations, groupées par thèmes, est recueilli dans l'*Annexe 2 : Morceaux choisis*.

---

<sup>41</sup> Rappel : Les concepts forgés ou utilisés par ILLICH seront expliqués au moment opportun suivant la logique du texte. Dans la mesure du possible tous les renvois seront faits. En cas de doute, en p. 467 et *sqq.*, un *Index* sert à repérer dans le texte les mots qui posent problème et dans l'*Annexe 2 : Morceaux choisis*, p. 443 et *sqq.* des citations prises dans des textes d'ILLICH contribueront à éclaircir les concepts.

<sup>42</sup> Pour *Némésis*, voir sous-chapitre 4.1.1, p. 130 et *sqq.*

<sup>43</sup> Pour la définition de *contre-productivité*, voir chapitre 3, Intr., a), p. 89 et *sq.*

<sup>44</sup> Pour la définition de *iatrogenèse*, voir sous-chapitre 4.2, p. 140.

<sup>45</sup> « Les *communaux* étaient ces parties de l'environnement sur lesquelles tous les habitants d'une commune avaient des droits d'usage acquis, non pour en tirer des produits monnayables mais pour assurer la subsistance familiale. Les *communaux* étaient utilisées de façon différente par les différents groupes au sein d'une communauté pour assurer leur subsistance. Le droit coutumier garantissait leur jouissance et imposait des formes spécifiques de respect communautaire ». Voir sous-chapitre 5.2.1.2., p. 219.

Ensuite j'ai transposé ces concepts forts et la réflexion théorique qui s'en dégage, à mes propres réflexions théoriques et à l'observation de la réalité à travers des phénomènes urbains ou territoriaux observés, consignés et décrits sous l'épigraphe *Signes*. *Signes* est ici employé au sens médical du terme<sup>46</sup>, ouvrant la voie à une méthodologie inductive d'aborder le sujet qui nous servira par analogie ou par généralisation tantôt à mettre en lumière des concepts (notamment dans la Partie I)<sup>47</sup>, tantôt à nourrir ou à illustrer des alternatives (dans la Partie II)<sup>48</sup>. Ce critère prend ses sources dans le concept de « *realidad significamentosa*<sup>49</sup> » défini par le philosophe catalan Xavier Rubert de Ventós (né en 1939) dans son livre *De la modernidad: ensayo de filosofía crítica* [1980], concept qui en raison de ma formation et ma culture m'a été très utile pour actualiser la réalité historique sur laquelle travaille Illich et qui rejoint en partie son approche phénoménologique expliquée dans la note en bas de page 9, p. 21.

Le déroulé explicatif et démonstratif résultant a été formulé en deux grandes parties (Partie I et Partie II) qui se correspondent avec chacun des deux grands axes sur lesquels j'ai formulé mes hypothèses (points 1.3.1 et 1.3.2).

#### 1.4.1. Partie I – De quelles villes parlons-nous ?

Cette première partie, transpositive et critique, concerne les logiques et les manifestations de l'industrialisme en relation avec l'espace habité à l'ère des systèmes, permettant de mieux cerner de quoi il faut sortir et pourquoi.

Elle comprend la démonstration de mes hypothèses de départ exposées dans le point 1.3.1 : l'analyse de la ville comme une *entreprise urbaine contre-productive*, atteinte de *Némésis*, une *anti-ville*, la relation entre la ville et le territoire à l'« ère des systèmes » et l'urbanisme *iatrogène*.

<sup>46</sup> Les signes cliniques ou signes médicaux sont « les manifestations objectives de la maladie que le médecin peut constater lors de son examen » *Larousse. Dictionnaire de français*. Les signes se groupent en syndromes. L'ensemble des signes observés chez un patient constituent le tableau clinique.

<sup>47</sup> Les *Signes* sont tirés de la réalité expérimentée donc, pour la plupart et particulièrement dans la Partie I du texte, de la ville où j'habite. Désormais, quand je parlerai de « la ville où j'habite », il s'agit de la ville de Barcelone. Les références spécifiques seront placées dans des notes. L'omission est volontaire car il n'y a là qu'une vocation évocatrice, à titre d'exemple, et non pas une personnalisation dans le bon modèle, les erreurs ou les horreurs de la ville –ou de l'administration de la ville– de Barcelone en concret. Mais c'est la ville dans laquelle j'éprouve le plus souvent l'expérience urbaine, donc je ne peux pas m'empêcher d'y prendre une bonne partie de mes sources et mes exemples. Ceci dit, cette ville étant souvent considérée dans la littérature spécialisée et dans les moyens professionnels comme le paradigme de la *ville-événement* dans le contexte de la Société de l'Information et la Connaissance [médiatisées], et un modèle à suivre du point de vue urbanistique –« le modèle Barcelone »– l'exemple ne paraît pas arbitraire.

<sup>48</sup> Dans la Partie II du mémoire, les *Signes* montrent des réflexions ou des processus, des événements, des situations ou des expériences tournant autour de la production d'alternatives de reconstruction du territoire qui présentent des traces qui les rapprochent, au moins partiellement ou temporellement de la convivialité illichienne. Pour la plupart ce sont des processus qui s'amorcent, qui sont récents, embryonnaires, *in progress* et dont nous ne pouvons pas en conséquence tirer des analyses ou des conclusions définitives. Pour suivre Silvia PÉREZ-VITORIA, je suis loin de prétendre indiquer ce qu'il faut faire, mais plutôt de refléter ce que les gens font.

<sup>49</sup> Comment traduire ce néologisme? Littéralement cela donnerait « significamenteuse » mais l'interférence que peut provoquer le suffixe « menteuse » est absente dans l'original en espagnol ; signifiante ? significationnelle ? Sans doute, c'est « significamenteuse ». Merci à Fernando GONZÁLEZ PLACER de me l'avoir découvert.

Faisant partie de la démonstration des hypothèses, dans cette première partie sont recueillis aussi les thèmes dont Illich a parlé par rapport à la ville et le territoire, par rapport aux logiques qui les sous-tendent et par rapport à l'industrialisme et ses effets.

Illich a parlé, souvent par oppositions comme il aimait le faire, de l'« art d'habiter » et du « garage humain » ; des *communaux* et de leur destruction ; du transit et des transports ; de « l'eau des rêves » et d'H<sub>2</sub>O –ou de la transformation de l'espace en matière par la société industrielle– ; de la ville comme lieu paradoxal de sélection et de rencontre, d'opportunité et d'aliénation. Il nous en a parlé comme historien et comme philosophe et, par conséquent, à l'intérieur de chacun de ces grands sujets il a relevé les aspects transversaux, les logiques qui les sous-tendent, qu'il a approfondis et adaptés aux circonstances des temps tout au long de sa vie. La notion de seuil et « le partage des eaux » [CM : 294], l'entropie comme analogue et comme métaphore, le déclin de la proportionnalité comme concept clé de la modernité, l'institutionnalisation du service et l'instrumentalisation de la notion de besoin, les « concrétudes mal placées », le regard à l'ère du « *show* », la perte des sens et le postmodernisme désincarneur, seront autant de clés qui nous permettront d'aborder la lecture et la compréhension de l'espace habité d'un point de vue illichien.

#### **1.4.2. Partie II – La ville conviviale**

Que faire ? Comment repenser l'espace habité et le territoire ? Quel serait un urbanisme non-iatrogène ? En somme, comment sortir du « grand enfermement » et vers où aller ?

La deuxième partie de mon travail, plutôt propositive, reprendra les aspects énumérés dans 1.3.2. Elle concerne les logiques qui sous-tendent la réinstitutionnalisation de la société pour une reconstruction de l'espace habité ainsi que les valeurs issues de la pensée illichienne afin d'établir une méthodologie de lecture et une conception post-industrialiste de l'espace habité.

Illich nous a invités à faire de la reconnaissance du fossé qui, dans le contexte de l'industrialisme, s'est créé entre *vivre* et *habiter*, un moteur pour agir, pour

en faire le point de départ d'une étude des conditions qui pourraient permettre une reconstitution partielle du milieu habité urbain [OC2 : 470-H<sub>2</sub>O, 1985].

Des conditions qu'il a définies tout au long de son œuvre et qui déterminent le passage du paradigme industrialiste de la rareté et l'accumulation, du paradigme cybernétique des systèmes au paradigme de la convivialité illichienne, *l'après-développement* nécessaire. Des conditions qui tournent autour d'une prémisse qui à son tour les conditionne comme, selon la jolie phrase de Cayley [E : 15], « une rivière qui façonne le paysage qui la façonne » :

La convivialité est multiforme [OC1 : 475-LC, 1973].

Illich ne propose pas d'utopie normative, « mais les conditions formelles d'une procédure qui permette à chaque collectivité de choisir continuellement son utopie réalisable » [OC1 : 475-LC, 1973]. En conséquence, que personne ne cherche dans mon essai des formules, des chiffres, des raccourcis pour assurer la convivialité d'un projet, d'un quartier, d'une ville. Je fais mienne la phrase par laquelle Illich clôt ses interviews avec Cayley en 1999 :

J'espère que personne ne prendra ce que j'ai dit pour des réponses [CM : 306].

Ce travail me permettra aussi de me positionner par rapport à une question qui est dans les médias et que plusieurs collègues m'ont posée pendant ces années de recherche :

« Alors, la ville, est-elle le problème ou la solution ? ».

### 1.4.3. Conclusion, Annexes

Finalement, dans la *Conclusion*, j'exposerai une synthèse des résultats de ma recherche mis en rapport avec les principaux concepts illichien mobilisés. Pour faciliter la lecture je supprimerai ici toutes les références, qui pourront être retrouvées dans les chapitres correspondants.

Ensuite, des voies de recherche ultérieures seront proposées dans des domaines théoriques et empiriques, nourrissant une *contre-recherche* et *des contre-projets* dans le sens qu'Illich donne à ces concepts, pour finir avec une évaluation finale personnelle du travail effectué.

En *Annexe*, à la manière d'un « vocabulaire illichien » [Paquot, 2012c] des *Morceaux Choisis* nous donneront la possibilité d'accéder directement à la voix inspirée d'Illich. Les citations ont été prises dans les différents ouvrages d'Illich consultés pour la rédaction de cette thèse. Le critère de sélection a été absolument subjectif, en conséquence ni systématique ni exhaustif. Les citations choisies sont à mon avis les plus parlantes par rapport aux sujets abordés dans le mémoire. Elles ont été groupées par thèmes organisés en ordre alphabétique. A l'intérieur de chaque thème, les textes suivent un ordre logique en fonction de leur contenu, ce qui relève souvent –mais pas nécessairement– de l'ordre chronologique. Le système de références bibliographiques est le même qui a été utilisé dans le corps du texte. Avec l'*Index*, la *Chronologie* et les *Tableaux d'analyse* qui clorent le travail, ils faciliteront des recherches ultérieures.

Une dernière remarque : je me suis interrogée sur l'opportunité d'inclure des images illustrant les exemples donnés dans le texte. Habituellement je travaille dans le format des micrographies : des photos prises sur le coup avec mon téléphone portable ; mais j'ai débattu le sujet avec mon directeur de recherche et nous avons coïncidé en ce que probablement Illich n'aurait pas aimé. Je me suis donc efforcée de tirer l'essentiel de ces images et de le mettre en paroles.

### 1.5. État de la recherche. En quoi mon travail apporte-t-il quelque chose de nouveau ?

Cette thèse est, à notre connaissance et selon les bases de données disponibles, la première thèse doctorale en langue française centrée sur l'étude de la pensée illichienne du point de vue de l'espace habité<sup>50</sup>.

---

<sup>50</sup> Une thèse doctorale sur *Le Liban et la société conviviale illichienne*, par Georges EID (né 1949), sous la direction de M. Guy AVANZINI a été soutenue le 13 novembre 1982 à l'Université Lumière Lyon 2, Institut de formation aux pratiques psychologiques, sociologiques et pédagogiques, pour l'obtention du doctorat de troisième cycle en Sciences de l'Éducation. Disponible sur : [http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/1982/eid\\_g/download](http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/1982/eid_g/download). Dernière consultation : 24-10-2012. Un mémoire de Licence en relations internationales (*Grado de licenciatura de relaciones internacionales*) sur *La obra de Ivan Illich como un paradigma para el estudio de la sociedad internacional* a été présenté à l'UNAM-Universidad Autónoma de México, Facultad de ciencias políticas y sociales, par Jorge Federico MÁRQUEZ MUÑOZ et Rosa María OLVERA GÓMEZ, dirigés par M. Luis Alberto AYALA BLANCO (en espagnol, sans date). Disponible sur : <http://www.ivanillich.org.mx/LiMarquez1.htm>. Dernière consultation : 24-10-2012. Actuellement, Isabelle LAMAUD prépare, sous la direction de Patrick TROUDE-CHASTENET (directeur des Cahiers Jacques Ellul et président de l'Association Internationale Jacques ELLUL),

Ma recherche a un double but : d'un côté elle devrait permettre de rassembler les textes concernant l'espace habité, l'urbanisation, la ville et le territoire et d'approfondir dans les idées de ce penseur exceptionnel ; de l'autre, de mieux comprendre la ville et le territoire à l' « ère des systèmes » et, dans le contexte particulier du dérèglement multiple qui caractérise le moment actuel, nourrir conceptuellement la recherche d'alternatives sur le paradigme de l'*après-développement* dans les domaines du territoire et de l'espace habité, contribuant ainsi à renforcer le débat sur la notion d'*après-développement* dans l'académie et par les gens.

Je tiens à citer ici comme sources principales de cette recherche, les nombreuses, très savantes et passionnantes études faites par Jean Robert<sup>51</sup> sur la contre-productivité des

---

dans le cadre de École doctorale de droit (Bordeaux 4), une thèse intitulée *Contribution à une critique du discours de la modernisation écologique (1970-2010)*. LAMAUD se demande comment comprendre le paradoxe suivant : la question environnementale semble pensée de manière prépondérante en termes de technicisation de la gestion de l'environnement, alors même que la pensée écologiste émane notamment d'une critique forte de l'emprise technicienne sur les sociétés humaines. En quoi le fait de revenir sur l'importance de la critique de l'emprise technicienne dans la pensée écologiste, représentée ici par les travaux de Jacques ELLUL, Bernard CHARBONNEAU, Ivan ILLICH, et André GORZ, permet-il d'éclairer les enjeux soulevés par la modernisation écologique ? Résumé disponible sur <http://www.theses.fr/s46095>. Dernière consultation : 24-10-2012.

<sup>51</sup> Jean ROBERT, architecte né en Suisse en 1937, est, selon sa propre définition autobiographique, un intellectuel « déprofessionnalisé » dont la biographie intellectuelle commence en 1972, lors de son installation à Cuernavaca. Ami et collaborateur d'ILLICH à Cuernavaca, il réside toujours au Mexique, avec sa femme l'anthropologue féministe Silvia MARCOS. Selon ses propres paroles, c'est la confrontation avec une culture « dans laquelle on peut accomplir tant de choses avec si peu de moyens » qui a mis en question ses certitudes professionnelles. La rencontre avec John F. C. TURNER, architecte ami d'ILLICH et bien connu à Cuernavaca, a été décisive pour l'aider à mettre son choc culturel en paroles, à oublier définitivement ses prétentions d'interpréter de façon professionnelle les habitudes locales, ainsi que sa disponibilité à offrir des « services ». Par la suite, conseillé par ILLICH, il travailla à l'étude de la circulation, « une force majeure dans la configuration des espaces urbains à l'âge industriel » notamment à l'analyse des synergies positives ou négatives entre ce que les gens savent faire par eux mêmes (marcher ou aller à vélo) et ce qui est fait pour eux par des agences de services. Jean ROBERT se consacra alors à explorer la proportionnalité mutuelle des uns et des autres, la relation entre synergie négative (ou contre-productivité) et l'intensité énergétique souvent manifestée sous la forme de vitesse, des notions toutes qu'ILLICH explora dans *Energie et Équité* (1973) et qui, désormais peu explorées, sous-tendent encore aujourd'hui en bonne partie les problèmes urbains et, souligne ROBERT « les catastrophes sociales, climatiques et écologiques actuelles et à venir ». Il étudie donc l'historicité de l'énergie « depuis l'invention du concept au temps du chemin de fer et de la photographie ». Il observe la vitesse et la naissance de la notion de « *landscape* » qui dissout les particularités locales vécues en images rapides sur un espace universel, l'espace coordonné abstrait de la physique mathématique. Et de là vers l'histoire des perceptions spatiales, centrale dans ses interventions à *The Oakland Table* sur lesquelles ILLICH bâtit sa théorie des époques scopiques et l'histoire du regard. En 1976 il a publié avec Jean Pierre DUPUY *La trahison de l'opulence* ; en 1980 *Le temps qu'on nous vole. Contre la société chronophage* ; en 1994 *Water is a commons* et en 2008, avec Majid RAHNEMA, *La puissance des pauvres*, plus une grande quantité d'articles et essais en anglais, allemand, espagnol, sous des pseudonymes divers. Une âme chaleureuse et la combinaison rare d'une érudition manifeste avec une imagination fertile donne des textes parfois difficiles mais toujours surprenants, passionnants et suggestifs. Jean ROBERT combine cette démarche intellectuelle avec une action dans la vie pratique : la recherche d'alternatives aux technologies dominantes de la société industrielle pour augmenter le contrôle des éléments matériels de la civilisation moderne et ce faisant renforcer le pouvoir et les capacités politiques des gens. Une de ses initiatives qui a eu un impact remarquable est l'introduction et la généralisation d'un système de toilettes sèches d'une importance fondamentale

transports « qui paralysent la faculté autonome des gens [...] de se déplacer » [Robert-Borremans, OC1 : 16], sur les effets de la vitesse et ses instruments « qui engendrent le rituel des migrations alternantes et étirent toujours davantage la distance entre le domicile et le travail, le marché, l'école ou le cinéma » [Robert-Borremans, OC1 : 16], sur les *communaux*, dont l'eau<sup>52</sup>. Un autre concept illichien qui me sera très utile et que Jean Robert a exploré en profondeur est celui des « complémentarités asymétriques<sup>53</sup> », dont le genre est le meilleur exemple. C'est pour Jean Robert « [l]'idée véritablement innovatrice d'Illich [dans *Le Genre vernaculaire*]. Cette complémentarité asymétrique des genres « se reflète dans les domaines respectifs qu'ils engendrent : les temps, les lieux, les postures, la démarche, les façons de dire » [Robert-Borremans, OC1 : 19]. La disparition de cette « complémentarité asymétrique » donnera lieu à la spatialisation des lieux que Jean Robert explore : l'histoire de l'espace est pour Robert l'histoire de sa perception, et en particulier la perte de l'acuité des perceptions sensorielles qui accompagne la transition de l'immersion en un *lieu* unique et charnel au concept abstrait et progressivement hégémonique d'*espace*<sup>54</sup> ; les certitudes modernes concernant l'énergie et l'hégémonie des transports motorisés paradigme de l'hétéronomie et de la poursuite de toute autonomie de mouvement étudiées par Sachs<sup>55</sup>, Robert et Dupuy<sup>56</sup> ;

---

pour les conditions physiques et sociales du Mexique. En 2004 Jean ROBERT a écrit avec Valentine BORREMANS la présentation du Volume 1 de la réédition des *Œuvres complètes* d'Ivan ILLICH chez Fayard : une analyse profonde et subtile de l'œuvre du maître. Des textes magistraux, des actions positives et encore de meilleures rencontres personnelles, car Jean c'est quelqu'un qu'on aime bien ! Source principale : <http://www.ivanillich.org.mx>.

<sup>52</sup> À lire : ROBERT, Jean, *Water is a commons* [Robert, 1994].

<sup>53</sup> Plus tard, inspiré par un commentaire de son ami mathématicien Kostas HATZIKIRIAKOU (de son vrai nom Konstantinos CHATZIKYRIAKOU, né en 1959) ILLICH changera le mot par celui de « dissymétriques ». Voir : [CM : 265].

<sup>54</sup> À lire : ROBERT, Jean, *Raum und Geschichte (Espace et histoire)* [Robert, 1998].

<sup>55</sup> Wolfgang SACHS (né en 1946), est un sociologue et théologien collaborateur d'ILLICH, critique du développement et un des penseurs de l'*après-développement*. Membre du groupe de recherche *Énergie et société* à l'Université Technique de Berlin de 1980 à 1984, éditeur du magazine *Development* à Rome de 1984 à 1987, professeur à Penn State University entre 1987 et 1990, chercheur à l'Institut des Sciences Culturelles à l'Université de Essen de 1990 à 1993, il est rattaché depuis 1993 à l'Institut Wuppertal pour le climat, l'environnement et l'énergie où, depuis 2009, il est directeur du siège à Berlin (URL : <http://www.wupperinst.org>). Il a été président de Greenpeace Allemagne de 1993 à 2001, membre du Intergovernmental Panel on Climate Change et du Club de Rome. Professeur Honoraire à l'Université de Kassel, il enseigne régulièrement à Schumacher College, UK, et a enseigné aussi à Berkeley, Rome, Sienne et Aalborg. En 1992 il a co-édité *The Development Dictionary : A Guide to Knowledge as Power*. En 1996 il a publié, avec Gustavo ESTEVA, *Des ruines du développement*, chez Les éditions Écosociété. Il s'intéresse aux relations entre la globalisation et la durabilité, ainsi qu'à l'analyse de nouveaux modèles de richesse. Il compte également parmi les membres fondateurs du Collegium international éthique, politique et scientifique (URL : <http://www.collegium-international.org>) qui s'est donné pour objectif d'« apporter des réponses intelligentes et appropriées face aux nouveaux défis de notre temps ».

<sup>56</sup> Jean-Pierre DUPUY (né en 1941) est un polytechnicien et ingénieur des mines, mathématicien, économiste, épistémologue et philosophe français. Professeur de français et chercheur au Centre d'Étude du Langage et de l'Information (C.S.L.I.) de l'université Stanford, en Californie, il a aussi enseigné la philosophie sociale et politique et l'éthique des sciences et techniques jusqu'en 2006 à l'École polytechnique où il a fondé, en 1982, avec Jean-Marie DOMENACH, le Centre de recherche en épistémologie appliquée (CREA). Il est membre de l'Académie des technologies. Il a été influencé par René GIRARD (né en 1923), Günther ANDERS (1902-1992), John RAWLS (1921-2002) et Ivan ILLICH qu'il a rencontré plusieurs fois au CIDOC et avec qui il collabora dans *Némésis médicale* –dont il s'attribue basiquement le troisième chapitre– à la définition de la notion de *contre-*

l'histoire du corps et du regard et de leur perception étudiées par Illich avec Barbara Duden<sup>57</sup> ; l'historicité<sup>58</sup> de la matière, l'ascèse et la désacralisation de l'urbanisme par Thierry Paquot<sup>59</sup>, philosophe de l'urbain ; la désincarnation et la perte des savoirs

*productivité*. Il écrit *La trahison de l'opulence* avec Jean ROBERT, qui affirme (dans un article signé Émile Zapotek, 2012) que « *Para desvelar lo revolucionario del pensamiento de Dupuy hubiera que inventar una lengua* ». (*Pour dévoiler la portée révolutionnaire de la pensée de Dupuy il faudrait inventer une langue*). Dès l'origine, sa vocation a été double et a concerné aussi bien la modélisation en sciences humaines (modèles d'auto-organisation de systèmes complexes tant cognitifs, qu'économiques et sociaux) que la philosophie des sciences et, en particulier, l'épistémologie des sciences cognitives. Une partie de son travail porte sur les nanotechnologies dont il étudie les effets. Il développe le « catastrophisme éclairé », il met en rapport les idées d'ILLICH, ARENDT et ANDERS dans le sens que le mal peut s'autonomiser par rapport aux intentions de ceux qui le commettent. Dans son livre *La marque du sacré* (Champs Flammarion, 2009), il synthétise sa pensée. Selon René GIRARD « un aveuglement paradoxal fonde la raison contemporaine. J.-P. DUPUY entend réveiller les esprits empêtrés dans l'idéologie et démystifier les grandes formes de la rationalité moderne. La catastrophe (écologique, nucléaire, nano-bio-technologique) a commencé et notre refus du religieux nous empêche de la voir » (Source : <http://www.rene-girard.fr>). Jean-Pierre Dupuy compte également parmi les membres fondateurs du Collegium international éthique, politique et scientifique.

<sup>57</sup> Barbara DUDEN, (née en 1942) est une sociologue et historienne, pionnière dans l'étude de l'histoire du corps. Ce sont les travaux de Barbara DUDEN qui ont éveillé en ILLICH la conscience de l'importance de l'étude de l'histoire du corps et de sa perception, la reconnaissance de la nature historique du corps ressenti. « La matière dont sont faites les sources des historiens, que ce soient des mots, des compétences ou la forme prise par les émotions, c'est la chair de l'époque. Cette chair n'est pas celle d'un humain abstrait. Elle est toujours genrée » explique Duden. Et elle poursuit : « Ivan ILLICH et avec lui plusieurs amis ont vu l'histoire du corps comme un antidote contre l'étendue de la biologisation dans les humanités [...]. Une réduction de la chair à des variations culturelles d'une donnée biologique était loin de notre compréhension du corps comme la source du cosmos d'une époque ! » [Duden, 2005]. Source principale : *New Scare City*, le blog de John W. VERITY, <http://backpalm.blogspot.com.es/2010/11/barbara-duden-on-body-perception-and.html>. Trad. S.G.

En 1976 DUDEN a fait partie de l'équipe fondatrice du journal féministe *Courage* publié mensuellement jusqu'en 1984, et quand le corps féminin émergea comme une issue publique elle alerta sur le danger qu'une libération apparente à travers la science, la médecine et le *self-diagnosis*, entraîne une désincarnation des femmes plutôt qu'une affirmation dans leurs propres perceptions, qui porte atteinte très notamment à leur expérience de la grossesse. L'histoire des sens, ces facultés qui dans le passé mettaient en relation la personne entière à la réalité plutôt que d'être considérées comme des registres de la réalité, aboutit à l'histoire du sens commun, un sens qui reconnaît et juge la correspondance entre les perceptions, la proportionnalité. DUDEN propose de vérifier comme historienne les thèses illichiennes sur le corps reconceptualisé comme l'instance suprême et la plus concrète des relations. Source : *Denken nach Illich*, <http://www.pudel.uni-bremen.de>. Trad. S.G.

<sup>58</sup> Jean ROBERT explique bien la notion d'*historicité* et son importance dans *La guarda del ojo en la época del show*, dans lequel il commente l'essai éponyme d'ILLICH: « le mot *historicité* veut dire plus qu'*histoire*, voire que *caractère historique*. Elle fait référence à des changements et des ruptures qui altèrent non seulement l'aspect des choses mais leur nature profonde, sa substance. Aborder l'*historicité* d'une chose [...] veut dire comprendre que, même sous un même nom, ce sont des réalités hétérogènes qui sont désignées. [...] La compréhension de l'*historicité* des choses a soutenu mon espoir que tout ce qui a eu un début aura une fin » [Robert, 2004]. Trad. S.G.

<sup>59</sup> Thierry PAQUOT (né en 1952) est philosophe de l'urbain, professeur à l'IUP-Institut d'Urbanisme de Paris. Il donne régulièrement des cours et prononce de nombreuses conférences en France et à l'étranger. Éditeur de la revue *Urbanisme* (1994-2012), il est membre du comité de rédaction des revues *Esprit*, *Hermès* et de la *Revue du M.A.U.S.S.* entre autres, et un auteur prolifique. Il collabore régulièrement au *Monde diplomatique*. En 2005 il a préfacé l'édition du Volume 2 des *Œuvres complètes* d'Ivan ILLICH chez Fayard, lui, « le "nouveau", qui n'avais jamais été au Mexique » [Paquot, OC1 : 8] où en plus d'aider efficacement le lecteur à interpréter sa figure et sa méthode, il partage avec lui leur amitié, leurs moments passés ensemble et le chagrin de la séparation. PAQUOT

vernaculaires étudiée par Daniel Cérézuelle<sup>60</sup> sont autant de domaines dans lesquels les auteurs cités ont fait des travaux remarquables. Les réflexions et les questions de David Cayley dans les deux livres d'entretiens sont brillantes et richissimes et ont été éclairantes pour la compréhension de la pensée illichienne. Je m'appuierai aussi très particulièrement sur les réflexions d'Alfons Garrigós, enseignant<sup>61</sup>, qui m'ont été très inspiratrices. *Denken nach Illich*, le site polyglotte du *Pudel*<sup>62</sup> constitue un guide précieux du suivi de l'avancements des travaux des amis et des disciples d'Illich dans chacun de leurs respectifs domaines de recherche. Finalement je constate que j'ai fait dialoguer à plusieurs reprises Jean-Claude Michéa<sup>63</sup>, qui, à ma connaissance, ne cite pas Illich, mais dont la pensée est venue nourrir certaines réflexions au cours de cette thèse. Grands admirateurs de George Orwell tous les deux, c'est sans doute l'esprit orwellien qui les rassemble.

## 1.6. Pour conclure...

Dans le passage final de *Les Villes invisibles*<sup>64</sup> d'Italo Calvino (1923-1985) qu'Illich cite dans *H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli*, Kublai Khan. regarde pensif les cartes des terres promises sur son atlas se demandant vers quel avenir nous poussent les vents propices, car tout est inutile « si l'ultime accostage ne peut être que la ville infernale ». Et Polo de le rassurer :

*L'enfer des vivants n'est pas chose à venir, s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart : accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La*

---

vient de publier en novembre 2012 une *Introduction à Ivan Illich* dans la collection *Repères* de La Découverte [Paquot, 2012c].

<sup>60</sup> Daniel CÉRÉZUELLE est philosophe et sociologue. Il a enseigné en France et aux États-Unis. Il mène des recherches dans les domaines de la philosophie de la technique et de l'imaginaire technicien, ainsi que sur l'exclusion et le rôle socialisant de l'économie non monétaire. Il est directeur scientifique du PADES-Programme autoproduction et développement social.

<sup>61</sup> Quoiqu'il eût sans doute préféré se dire maître d'école ou instituteur. Alfons GARRIGÓS, philosophe, est né en 1959 à Alicante. Il enseigne la philosophie dans un établissement d'éducation secondaire à La Garriga (Barcelona) et s'intéresse particulièrement à l'art de la lecture, à la poésie, aux plaisirs de l'enseignement. Il a découvert les textes d'ILLICH en 1977 et depuis il a suivi l'évolution de sa pensée dans laquelle il a trouvé un stimulus pour réfléchir aux questions qui l'intéressent, particulièrement pédagogiques, philosophiques, politiques et religieuses.

<sup>62</sup> *PUDEL : Circle for Research on Proportionality (CROP) et son site Denken nach Illich*. Jean ROBERT le définit avec humour comme « un groupe qui ne voulant pas s'appeler solennellement Société pour la Recherche de la Proportionnalité, son Déclin et la Résistible Ascension de l'Être Postproportionnel préfère se référer à lui-même par les lettres p u d e l » [Robert, 2010]. *Denken nach Illich*, <http://www.pudel.uni-bremen.de>.

<sup>63</sup> Jean-Claude MICHÉA (né en 1950) est un philosophe et professeur de philosophie –aujourd'hui à la retraite– à Montpellier, auteur notamment de plusieurs essais consacrés à la pensée et à l'œuvre de George ORWELL. MICHÉA prône des principes proches du socialisme d'ORWELL et dans ses ouvrages il fustige la gauche conquise par la « religion du progrès » qui perdu tout esprit de lutte anticapitaliste et qui s'est éloignée du monde prolétarien et populaire, des valeurs morales collectives : la *common decency* orwellienne. Il est également l'un des principaux introducteurs en France de l'œuvre de l'historien américain Christopher LASCH (1932-1994), dont il a préfacé plusieurs ouvrages dans leur traduction en français.

<sup>64</sup> *Les Villes invisibles* se présente comme un ensemble de récits de voyage que Marco POLO propose à KUBLAI KHAN, littérairement connu comme l'Empereur des Tartares. Les descriptions des villes de POLO pourraient très bien être lues comme une espèce de *thèse poétique parallèle* de celle-ci.

*seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage, continuel : chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place [Calvino, [1972] : 200, in OC2 : 478-H<sub>2</sub>O, 1985].*

Comment faire de la place et faire durer ce qui, au milieu de l'enfer, n'est pas de l'enfer, « dans les terres dévastées par le “show”, au milieu des informations écrasantes, des conseils à perpétuité, du diagnostic intensif, de la gestion thérapeutique, de l'invasion des conseillers, des soins terminaux, de la vitesse qui coupe le souffle » [PS : 7], sous la menace du « rêve cybernétique<sup>65</sup> » [E : 71], de la délégation consentante, dans l'impuissance programmée, dans l'expropriation du corps, des sens, de l'imagination, de la puissance, à l' « âge des systèmes » ? C'est dans ce but que j'initie ce travail.

### **1.7. Brève réflexion finale**

Ce matin, alors que je me tenais dans la chaumière où a vécu le Mahatma Gandhi, je me suis efforcé d'assimiler l'esprit qui présida à sa conception et de m'imprégner de son message [OC2 : 767-DM-MB, 1978].

Si je pouvais récupérer la poétique de la persuasion d'Illich... le plaisir, la métaphore, le paradoxe, la provocation dans le récit de ce penseur éblouissant. Essayons ensemble de déceler l'esprit qui préside à la conception des idées chez Ivan Illich, philosophe et clairvoyant mais « avant tout un professeur, un maître » [Paquot, OC2 : 7], et d'appréhender son message afin de pouvoir œuvrer en justice, en amitié et en joie.

Que ce travail serve au moins comme guide pour éveiller dans certains parmi vous le plaisir de lire ou de relire Illich, de témoignage de mon admiration pour l'unité et la totalité de sa pensée et pour *Avancer avec Illich*<sup>66</sup> une fois de plus, cette fois-ci dans une conception conviviale de la ville et du territoire.

---

<sup>65</sup> ILLICH cite Morris BERMAN (né en 1944). Voir p.68 et sous-chapitre 4.2.2.2., p. 201 et *sqq.*

<sup>66</sup> *Avancer avec Illich* est le titre d'un dossier consacré à Ivan ILLICH, publié dans *Esprit* 7-8, juillet-août 1973.

## CHAPITRE 2 - IVAN ILLICH (VIENNE 1926-BRÊME 2002)

---

### 2.1. Aperçu biographique<sup>67</sup>

Ivan Dinko Illich Regenstreif<sup>68</sup> est né à Vienne le 4 septembre 1926 et mort à Brême le 2 décembre 2002.

Pour les détails sur sa biographie en langue française je renvoie à l'introduction de David Cayley aux *Entretiens avec Ivan Illich* [E : 19-92] ainsi qu'à ses riches notes biographiques dans *La corruption du meilleur engendre le pire* [CM : 23-59] ; à la préface de Jean Robert et Valentine Borremans au premier volume des *Œuvres complètes* [OC1 : 7-38, 2004] et à celle de Thierry Paquot au deuxième volume des *Œuvres complètes* [OC2 : 7-22, 2005]. Du même auteur, *Introduction à Ivan Illich* [Paquot, 2012c], qui vient de paraître en novembre 2012 dans la collection *Repères* de *La Découverte*, offre une approche d'Ivan Illich, des ses idées et de ses « élèves, le nom que leur donne Ivan » [Paquot, OC2 : 8] intime et chaleureuse. Ces textes seront d'une grande utilité aussi bien pour l'accès aux données biographiques que pour retrouver des clés d'interprétation de son œuvre.

Pour les lecteurs de langue anglaise, l'écrivain et journaliste Francine du Plessix Gray (née en 1930) publia en 1970 chez Alfred A. Knopf un recueil révisé de ses articles parus dans *The New Yorker*, intitulé *Divine Disobedience: Profiles in Catholic Radicalism*, dont la troisième partie, *The Rules of the Game*, (pp. 231-322) est consacrée à Sergio Méndez Arceo (1907-1992), évêque de Cuernavaca de 1952 à 1982, et Ivan Illich [du Plessix Gray, 1970]. L'article, passionnant et magnifiquement écrit, commence un matin ensoleillé de juin 1968 à Rome, dans un café près de Piazza Navona où Illich prenait son petit déjeuner avant de se rendre au Vatican où il allait comparaître devant le Tribunal du Saint Office, et parcourt rétrospectivement la biographie d'Illich, sa vie publique et ecclésiastique.

Cet ouvrage et la thèse doctorale non publiée de Edith Kohn *Versuch, sich dem Werk Ivan Illichs aus verschiedenen Perspektiven zu nähern. Ein Beitrag zur pädagogischen Ideen und Wirkungsgeschichte einer radikalen Gesellschaftskritik*, soutenue en 2006 à la Johann Wolfgang Goethe-Universität de Frankfurt, sont les sources bibliographiques fondamentales de Martina Kaller-Dietrich dans *Ivan Illich (1926-2002). Sein Leben, sein Denken*<sup>69</sup>[Kaller-Dietrich, 2011]. Paru en allemand en 2007 à la Bibliothek der

---

<sup>67</sup> Il s'agit ici d'un travail de compilation et nullement de recherche dont mes sources principales sont citées dans le texte et pour lesquelles je remercie les auteurs.

<sup>68</sup> Dans KOVA I , Slavko, 2012, *Acta et Documenta Ioannem D. Illich spectantia in Archivo Diocesano Spalatensi*, un intéressant document signé par l'archiviste de l'archive diocésaine de Split, on constate que, en 1949, ILLICH signe comme Joannes Dominicus-Ivan Dinko des lettres envoyées à ses supérieurs ecclésiastiques concernant son ordination sacerdotale. Il est cité comme Johanni Domenico et Joanni Dominico dans des documents ecclésiastiques rédigés en latin et comme Giovanni dans des lettres écrites en langue italienne. Disponible sur : [http://cnc.rato.hr/acta\\_et\\_doc\\_nov.pdf](http://cnc.rato.hr/acta_et_doc_nov.pdf) Dernière consultation : 22-08-2012. Traduction S.G. De son côté, OCAMPO [2011] explique qu'ILLICH utilisait fréquemment les sigles IDI, qu'il attribue à Ivan Dom Illich, pour signer ses écrits.

<sup>69</sup> Voir : [Kaller-Dietrich, 2011 : 197] (note 54) pour du PLESSIX GRAY et [Id. : 195] (note 22) pour KOHN. Toutes les traductions en français de du PLESSIX GRAY et de KALLER-DIETRICH sont

Provinz, l'ouvrage a été traduit en italien par Maria Giovanna Zini avec révision de Giovanna Morelli et publié en 2011, avec une préface de Wolfgang Sachs, sous le titre *Vita di Ivan Illich. Il pensatore del Novecento più necessario e attuale*. Sa parution chez les Edizioni dell'Asino, avec le soutien del Assessorato all'Ambiente del Comune di Venezia, a donné lieu à une belle journée d'études : *Ivan Illich. Un nuovo inizio*, co-organisée par Aldo Zanchetta et l'association des lecteurs d'Illich Il granchio de Kuchenbuch, célébrée à Mestre le 21 mai 2011.

Pour une biographie d'Illich en espagnol, le témoignage de Tarsicio Ocampo Villaseñor<sup>70</sup> *CIF-CIC-CIDOC. En la década de 1960 (Un testimonio)* [Ocampo, 2011] et l'article de Braulio Hornedo *Ivan Illich. Hacia una sociedad convivencial* [Hornedo, 2002] sont disponibles dans le site des amis d'Illich à Cuernavaca.

Une bibliographie commentée en anglais, *Ivan Illich Bibliography: Major Books, Briefly Annotated, in Chronological Order* peut être retrouvée dans l'Appendix 2 de l'article de Carl Mitcham *The Challenges of this Collection*, dans l'ouvrage *Challenges of Ivan Illich* édité par Lee Hoinacki<sup>71</sup> et Carl Mitcham<sup>72</sup> [2002 : 24-28]. Elle inclut

de S.G.

<sup>70</sup> Tarsicio OCAMPO VILLASEÑOR (né en 1942) a été, selon son propre témoignage, à l'âge de vingt ans, professeur d'espagnol au CIC à *Chulavista* pendant le quadrimestre automne-hiver de l'année scolaire 1962-1963. Après une formation exigeante il a remplacé Valentine BORREMANS BAUDEZ comme bibliothécaire et chargé du centre de documentation en 1964. En 1965, il intégra la nouveau conseil d'administration comme Associé académique et Directeur Général chargé de l'administration du centre.

<sup>71</sup> Lee HOINACKI. Né à Lincoln, un petit village d'Illinois en 1928, sa trajectoire auto-biographique inclut un passage par l'Armée des EEUU à l'âge de 18 ans qui le confronta, dès son arrivé en Chine, à ce que les anthropologues appellent le choc culturel ; des lectures –comme *Seven Storey Mountain* de Thomas MERTON– qui ont déclenché des changements importants dans sa vie ; son entrée dans l'Ordre des Dominicains en 1951. Destiné en 1959 à une paroisse dans le *Upper East Manhattan*, en 1960, il va apprendre l'espagnol à Porto Rico où il rencontre Ivan ILLICH. Après quatre années au Chili, il est destiné au Mexique et rejoint le CIDOC où il reste trois ans s'occupant notamment de travaux d'édition. En 1967 il rentre aux EEUU, où il se marie. Conseillé par ILLICH il finit son Ph.D à l'UCLA sous la direction de Johannes WILBERT ; puis il quitte les EEUU pour des raisons morales reliées à la guerre du Vietnam ; il enseigne la science politique, travaille au Vénézuéla, à l'Université expérimentale Sangamon State à Illinois et à Penn State. Depuis, toujours lié d'amitié avec Ivan ILLICH, il essaye, avec sa femme et ses deux enfants, de vivre en agriculteur auto-suffisant en dehors du système monétariste et d'encadrer quelques questions comme la valeur conceptuelle de la notion de Société Technologique, la subsistance ou non des formes de vie modernes, la valeur du travail manuel et ses récompenses insoupçonnées des philosophes grecs, les sources pour élaborer un regard critique de la société contemporaine. Ceci à travers une double volet, intellectuel par l'étude et la parole et actif par le travail manuel. Autour de ces questions il a écrit deux livres *El Camino: Walking to Santiago de Compostela, y Stumbling Toward Justice* et, en 2006 a publié *Dying is Not Death* [Hoinacki, 2006] où il examine d'un point de vue traditionnel, humanistique, l'acte de mourir. Selon ses propres mots, quelques chapitres sont consacrés à des projets entamés avec ILLICH qui n'avaient pas été terminés avant sa mort, un chapitre est destiné particulièrement à la manière dont ILLICH faisait face à la douleur et à sa propre mort. En 2000, il participa à *The Oakland Table* avec une conférence et des classes quotidiennes de latin sur une lecture de Thomas d'AQUIN. En 2002 il a co-édité avec Carl MITCHAM *Challenges of Ivan Illich, (Op. cit.)*.

Sources : *Bienvenido a una lectura con Ivan Illich*, <http://www.ivanillich.org.mx> ; [Cayley, E : 13] ; *New Scare City*, le blog de John W. VERITY, <http://backpalm.blogspot.com/es/search?updated-min=2007-01-01T00:00:00-05:00&updated-max=2008-01-01T00:00:00-05:00&max-results=1>.

À lire: WHITTAKER, Richard, 2000, *Lee Hoinacki: Conscience and Courage*, Oakland, CA, 21 septembre 2000. Disponible sur : <http://www.conversations.org/story.php?sid=5> Dernière

aussi les références des principales traductions.

Dans l'Annexe 1 de ce mémoire, le lecteur trouvera une chronologie qui ne fait pas partie des éditions citées ci-dessus. Et bien sûr et avant tout, je renvoie aux propres paroles d'Ivan Illich dans ses textes.

Je ne retiendrai donc ici que quelques éléments de la biographie d'Ivan Illich que j'ai trouvés significatifs pour comprendre certains aspects de ses motivations, de sa démarche et de sa pensée. Comme le remarque Kaller-Dietrich [2011 : 19] « on ne peut pas séparer la vie d'Illich de son œuvre » ; David Cayley parle de « la signature unique et décisive qui caractérise chaque être humain » [E : 24] ; le professeur Jacques Julien, du « moteur » de chaque personne ; François de Ravignan de « sa flèche » ; Unamuno, cité par un autre ami d'Illich, Lee Hoinacki, de la biographie intime d'un penseur, « ce qui peut signifier le plus pour nous » [Cayley, E : 24].

Je veux rappeler notamment :

### 2.1.1. Ses origines

Son père, Piero Ilic (tel était le nom de famille en graphie serbo-croate)<sup>73</sup> (1890-1942), était un ingénieur civil dalmate formé à Zurich, qui appartenait à une famille catholique possédant des terres –vignobles et oliviers– près de la ville de Split<sup>74</sup>. Armateurs et consuls, les Ilic entretenaient des contacts avec la noblesse italienne et le Vatican.

Sa mère, Ellen Rose (Maexie) Regenstreif-Ortlieb) (1901-1965), née à Munich, descendait d'une famille de banquiers et entrepreneurs d'origine séfarade établie près de Heidelberg et convertie au protestantisme. Fille de Fritz Regenstreif (1868-1941), né en Autriche, qui possédait des scieries en Bosnie<sup>75</sup> et de Johanna Ortlieb (1877-1934) d'origine allemande, la famille résidait dans les environs de Vienne. Ellen, baptisée protestante luthérienne à l'âge de quatre ans, s'est convertie à son tour au catholicisme à

consultation : 12-09-2012.

<sup>72</sup> Carl MITCHAM. Né aux EEUU en 1941, le professeur MITCHAM est un des plus importants philosophes de la technologie contemporains. Il s'intéresse particulièrement à l'éthique de la science, technologie et médecine. Il a reconstruit l'histoire de la philosophie de la technique depuis la première fois que le terme a apparue (en 1877, dans *Principles of a philosophy of technology* d'Ernest KAPP). Il distingue deux approches –technicienne et humaniste– qu'il a essayé de synthétiser dans *Thinking Through Technology, The Path Between Engineering and Philosophy* (1994). MITCHAM a reçu l'influence de Jacques ELLUL, Lewis MUMFORD, et Ivan ILLICH, surtout en ce qui concerne la généalogie des pratiques technologiques et les changements sociaux. Il reprend aussi certains aspects de la pensée de HEIDEGGER avec une attention spéciale aux problèmes que la technologie présente dans ce siècle. Comme philosophe de la technologie, il est voué à revendiquer un rôle pour la philosophie au sein de la technologie, particulièrement par rapport aux questions pratiques comme la bioéthique ou l'environnement afin de parvenir à une synthèse entre des champs de connaissance divers comme l'éthique, la décision politique, l'épistémologie, la métaphysique. Sources : <http://www.egs.edu/faculty/carl-mitcham/biography/> ; *Epistemowiki de la Universidad de Extremadura*, <http://campusvirtual.unex.es/cal/epistemowikia/index.php?title=Epistemowikia> : Qui% C3%A9 nes\_somos.

<sup>73</sup> C'est par hasard que *illic* en latin signifie *là-bas* mais je ne peux pas m'empêcher de signaler la joyeuse coïncidence, pour quelqu'un qui a passé toute sa vie à nous à montrer des chemins de vérité et de bien.

<sup>74</sup> La Dalmatie faisait alors partie de la Yougoslavie et aujourd'hui de la Croatie.

<sup>75</sup> Des photos de l'époque sont disponibles sur ILLICH, Sascha, 2007, *Fritz Regenstreif's Zavidovic. Reproductions of lithographs dating to the early years of the 1900s*. [Illich, Sascha, 2007b].

l'occasion de son mariage avec Piero en 1925.

Le jeune couple habitait l'île de Bra , dans une vieille demeure familiale datant du Moyen Âge<sup>76</sup>. Le serbo-croate, l'italien, l'allemand et le français étaient couramment parlés à la maison.

Les perspectives d'un enfantement difficile avaient emmené le couple Ilic à la ville natale d'Ellen, Vienne. Les médecins ne donnent pas d'espoir au nouveau-né, mais les mauvais pronostiques ne s'accomplissent pas. Avant trois mois le petit Ivan est conduit par sa nurse, en train d'abord et en bateau après, à celle qui était depuis 500 ans la terre de ses ancêtres. Il est béni par son grand père en tant qu'aîné, et baptisé catholique le 1<sup>er</sup> décembre, anniversaire de la Grande Libération<sup>77</sup>.

Dans le même bateau qu'Illich, arrive à l'île de Bra le premier haut-parleur. Illich racontera dans *Le silence fait partie des communaux* [OC2 : 753-DM-LS, 1982] comment cet événement a bouleversé une histoire qui avait en fait peu changé jusque là, privilégiant dès lors les voix de quelques uns par rapport à celles des autres, un changement qui symbolise le début de la fin des *communaux*.

Le petit Ivan vivait –nous raconte-t-il– « une partie de l'année en Dalmatie, une partie auprès de mon autre grand-père, à Vienne, et le reste du temps en France, là où se trouvaient mes parents » [E : 119] ou en voyage avec eux. « J'ai plus ou moins été élevé en dehors de l'école » [E : 93]. L'influence méditerranéenne et médiévale de sa jeune enfance, l'attachement des sens « au Sud, au bleu de l'Adriatique, aux montagnes calcaires de la Dalmatie » [PS : 339-CC, 1998] ont toujours résonné en lui. Elles ont été probablement à la base de ses intérêts pour l'histoire sociale médiévale, pour le domaine du vernaculaire et les *communaux*, pour l'attention donnée à la perception et l'expérience et à leur histoire.

### 2.1.2. Son premier exil à Vienne entre 1932 et 1942

Suite à des mouvements xénophobes et anti-judaïques en Yougoslavie<sup>78</sup>, Ellen) et ses trois fils (Ivan, l'aîné, et les frères jumeaux nés à Vienne en 1928, Micha –Michael– et Sascha –Aleksandar puis Alexander John–) fuient vers l'Autriche. Ivan perd le lien avec la maison familiale en Dalmatie et ne reverra plus son père, mort d'un infarctus en 1942. Entre 1932-1941 il vit comme « demi-aryen » dans la villa que son grand-père Fritz Regenstreif (1868-1941) avait fait construire à l'architecte Friedrich Ohmann (1858-1927) dans le style de la Sécession viennoise à Pötzleinsdorf<sup>79</sup> et que

<sup>76</sup> Des images sont disponibles dans KOVA I , Slavko, 2012 *Acta et Documenta Ioannem D. Illich spectantia in Archivo Diocesano Spalatensi (Op. cit.)*. Disponible sur : [http://cnc.rato.hr/acta\\_et\\_doc\\_nov.pdf](http://cnc.rato.hr/acta_et_doc_nov.pdf). Dernière consultation : 22-08-2012.

<sup>77</sup> Après l'armistice du 11 novembre, le 1<sup>er</sup> décembre 1918 les régions du sud de l'Empire austro-hongrois s'unissent à la Serbie et au Monténégro et forment le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, sous la couronne de Pierre Ier de Serbie (1928-1921).

<sup>78</sup> Où en plus tous les droits de propriété de son grand père Fritz Regenstreif en Bosnie ont été contestés.

<sup>79</sup> ILLICH, Sascha, *Our Pötz Pictures of my Grandfather's Villa in Pötzleinsdorf, Vienna*. [Illich, Sascha, 2007] contient une importante documentation sur la villa (plans et photos). Une photo et un plan de la villa sont également disponibles sur : [http://de.wikipedia.org/wiki/Villa\\_Regenstreif](http://de.wikipedia.org/wiki/Villa_Regenstreif) Dernière consultation : 21-08-2012. J'attends la permission de Mme. Yvonne ILLICH pour accéder aux images de la collection Steven SPIELBERG Film and Video Archive, dans le United States Holocaust Memorial Museum (Musée de l'Holocaust des États Unis) à Washington : *Illich family activities in 1940*, [http://resources.ushmm.org/film/display/detail.php?file\\_num=5436](http://resources.ushmm.org/film/display/detail.php?file_num=5436).

fréquentaient des intellectuels amis de la famille<sup>80</sup>. Ivan y fait la connaissance d'André Gorz<sup>81</sup> (1923-2007) et Gerhard Ladner<sup>82</sup> (1905-1993), des amis qu'il a conservés pendant toute sa vie. Ayant été classifié comme retardé dans le test d'admission à l'école viennoise, il a eu l'opportunité de fréquenter la bibliothèque de sa grand-mère où il se réjouissait parmi les romans et les dictionnaires dans lesquels il cherchait « tous ces détails croustillants qui intriguent les vilains petits garçons de sept ans » [E : 93-94] ; il a appris le serbo-croate en vue d'accéder à l'école en Yougoslavie où son père « occupait une sorte de position officielle » [E : 94], mais son professeur, M. Ivanovich, « n'est pas entièrement satisfait de son élève » [Paquot, 2012].

### 2.1.3. La conscience de l'ignominie

Le souvenir de sa stigmatisation comme « demi-juif » à partir de l'analyse publique des traits de son visage<sup>83</sup> faite en classe par son professeur d'allemand au *Piaristengymnasium* (Écoles Pies) à Vienne en avril 1938, à l'âge de onze ans, un mois après l'instauration des lois de Nuremberg en Autriche ; les multiples poursuites et les émigrations subséquentes et sa prise de conscience de son arrivée à l'âge adulte quand, à la même époque, deux jours avant l'annexion de l'Autriche au Reich, il réalise (ou plutôt décide ?) au cours d'une promenade parmi les vignobles viennois qu'il ne donnera pas d'enfants à vieille maison familiale [E : 114] : voici des moments forts de son enfance qu'Illich racontera en 1988 à David Cayley [E : 114] et, en 1992, dans sa lettre à Hellmut Becker, fondateur de l'Institut Max-Planck pour la recherche en éducation de Berlin à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire, le 19 novembre<sup>84</sup>. Illich écrit : « Je me rappelle encore très bien le jour où j'ai vieilli d'un coup » [PS : 354]. Dans la même lettre il explique comment à douze ans, il a vécu « [l]'exil du corps hors de la trame de l'histoire [...] peu avant que de Berlin ne vienne l'ordre de gazer les fous dans tout le Reich » [PS : 354]. Déjà adulte, Illich comprendra le nazisme « non pas comme un incident de la modernité, mais comme une accélération apocalyptique » [Kaller-Dietrich, 2011 : 34].

<sup>80</sup> Dont le poète Rainer Maria RILKE (1875-1926) que, à l'âge de quatorze ans, il voulait émuler, ou le réformiste Rudolf STEINER (1861-1925), philosophe, occultiste, fondateur de l'anthroposophie, dont son oncle maternel était proche collaborateur.

<sup>81</sup> André GORZ (1923-2007) « dont [Illich] apprécie beaucoup le talent pédagogique, l'analyse environnementale, et moins le marxisme » [Paquot, OC2 : 9]. De son vrai nom Gerhard HIRSCH puis Gérard HORST, ingénieur chimiste et philosophe, journaliste sous le pseudonyme de Michel BOSQUET, co-fondateur du *Nouvel Observateur*, il traduisit en 1971 pour *Le Nouvel Observateur* le texte préparatoire à *La Convivialité*. En 1973 il rencontre, à Paris, Ivan ILLICH qui l'invite à Cuernavaca, où il se rend avec sa femme Dorine en 1974.

<sup>82</sup> Gerhard B. LADNER, (1905-1993) historien médiéviste, d'origine juive, converti au catholicisme en 1933. Auteur de *The Idea of Reform : its Impact on Christian Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 1959 ; revised edition, New York, 1967.

<sup>83</sup> Notamment de son nez. En 1988, dans une interview avec David CAYLEY, ILLICH définira sa démarche en quelque sorte iconoclaste comme une tentative de dégager la route qui mène au mystère et « à ce que dans l'Ancien Testament nous appelons la tentative de marcher sous [le] nez [de Dieu]. *In facie tua...* ». Il soulignera : « Dieu a un nez aussi grand que le mien, apparemment » [E : 299].

<sup>84</sup> « Ce beau texte d'Ivan ILLICH sur la mort [...] a été lu lors de l'enterrement d'Ivan ILLICH à Brême, le 5 décembre 2002. L'hebdomadaire *Freitag* de la même ville l'a publié dans son édition du 13 décembre 2002 ». La lettre a été publiée postérieurement comme *La perte du monde et de la chair* (1992) dans ILLICH, Ivan, 2004, *La perte des sens*, (Op. cit.), pp. 353-357, traduite de l'allemand par Jean ROBERT et Valentine BORREMANS, avec la collaboration de Jean KLEIBER. Disponible sur : <http://habitat.aq.upm.es/boletin/n26/aiil2.fr.html> Dernière consultation : 20-03-2012

Ces ruptures sont probablement non sans rapport avec son parcours pèlerin et déraciné et avec son penchant pour l'« être sans une demeure fixe, le pèlerin en quête d'accueil, les lieux sans État, les communautés sans futur » [Kaller-Dietrich, 2011 : 27] : un nomadisme et des sujets que, depuis, il n'a jamais quittés, comme le remarque son ancien camarade à la Pontificia Università Gregoriana<sup>85</sup> de Rome et à l'Almo Collegio Capranica Domenico Farias (1927-2002) dans son article *In the Shadow of Jerome (À l'ombre de Jérôme)*<sup>86</sup>. « En fait, je n'ai plus jamais eu de chez-moi depuis que j'ai quitté mon île et ma vieille maison de Dalmatie », manifestait-il à David Cayley en 1988 [E : 120]. Les injustices subies et la corruption des institutions ont possiblement inspiré « sa prise de distance envers tout ce qui avait à faire avec les procédures administratives et la bureaucratie » [Kaller-Dietrich, 2011 : 39].

#### 2.1.4. Son deuxième exil à Florence en 1942

Après la mort de son grand-père Fritz Regenstreif en 1941, tout le patrimoine familial est légalement « aryanisé ». Ellen), classée « catholique non aryenne » et citoyenne italienne par son mariage depuis l'annexion de Split à l'Italie fasciste, réussit grâce à ses influences et à la corruption du régime à rester dans une pension à Vienne, dans la clandestinité. En 1942, Piero Illich meurt en Dalmatie. L'indemnité diplomatique dont les Illich-Regenstreif jouissaient est perdue. Les fils sont désormais classés comme « demi-juifs » et contraints d'émigrer<sup>87</sup>. En tant que « catholiques non aryens » le nouvel État d'Israël est hors portée. Ils fuient vers l'Italie, à Florence, où Ivan finit ses études secondaires au Liceo Scientifico Statale Leonardo da Vinci et fait des études de Cristallographie et Chimie inorganique à l'Università di Firenze (1942-1945) « pour une raison purement pratique [...] [o]btenez une carte d'identité me permettant d'entrer dans la légalité sous un faux nom pendant le régime fasciste » [E : 121]. Quelques uns parmi ses professeurs, le considérant « bizarre », le disqualifient pour la vie académique. Il travaille pour aider au maintien de la famille et entre en contact avec la *resistenza* italienne. Malgré le rôle mineur qu'il y joue, il manifestera que dès lors « la résistance est restée dans ma nature<sup>88</sup> ».

#### 2.1.5. Ses études d'histoire, de philosophie et de théologie qui aboutissent à sa

<sup>85</sup> La Pontificia Università Gregoriana-PUG de Rome (Université Pontificie Grégorienne), dite *la Gregoriana*, est une université dirigée par les Jésuites, dépendant du Saint-Siège. Elle est l'héritière de la première école des Jésuites fondée en 1551 par Ignace DE LOYOLA, fondateur de la Compagnie de Jésus.

<sup>86</sup> [Farias in Hoinacki-Mitcham, 2002 : 59-70], cité par [Kaller Dietrich, 2011 : 27]. Dans cet article, écrit à Reggio Calabria et traduit de l'italien à l'anglais par une autre amie d'ILLICH, Mother Jerome NAGEL, O.S.B. (voir note en bas de page 196, p. 76), Domenico FARIAS se propose de « commenter quelques passages autobiographiques du livre de David CAYLEY *Entretiens avec Ivan Illich* et fournit, à partir de la parole de Jérôme, des approches intéressantes à ce qu'il appelle un *hermeneutic leap* (un saut herméneutique) qui ressortirait des interviews.

<sup>87</sup> Selon ILLICH (toujours in Cayley, David, *Entretiens avec Ivan Illich*), le point de rupture fut la mort de son grand-père. « A ce moment-là, selon la loi, j'ai cessé d'être à moitié aryen pour devenir à moitié juif » [E : 120]. Une erreur de transcription est possible parce que la version de CAYLEY –la protection diplomatique en fonction de l'origine catholique de son père Piero– est beaucoup plus vraisemblable.

<sup>88</sup> Dans un entretien inédit au Japon avec Douglas LUMMIS l'hiver 1986-87, in [Kaller-Dietrich, 2011 : 35]. Mes amis les chercheurs Gabrielle SAUVILLERS et Fabio MILANA travaillent sur les liens d'ILLICH avec la Résistance en France et la *resistenza italiana* respectivement. Toute information sera la bienvenue.

### consécration comme prêtre chrétien et à une destinée comme prince de l'Église

Entre 1945 et 1950 Illich fait des études de philosophie et de théologie à la Pontificia Università Gregoriana à Rome et se prépare au sacerdoce à l'Almo Collegio Capranica. Il est ordonné prêtre en mars 1951. Il célèbre sa première messe à Rome, dans les Catacombes. La même année, bloqué à Salzburg après la guerre, il s'inscrit à l'université « ce qui, dit-il, m'a permis de maintenir mon statut légal » [E : 122] : il obtient en 1951 son doctorat *summa cum laude* en Histoire à l'Université de Salzburg avec une thèse sur *Les fondements philosophiques de l'histoire chez Arnold Toynbee (1889-1975)*<sup>89</sup>, de qui il prend une approche scolastique à la connaissance<sup>90</sup>. La thèse est dirigée par Albert Auer, un moine bénédictin qui s'intéressait à l'expérience de la douleur au XII<sup>e</sup> siècle. Auer et un autre professeur, Michel Mùchlin, deviennent ses « grands maîtres en méthodologie historique et en interprétation de textes anciens » [E : 122].

En somme, un parcours intellectuel et personnel qui, en vertu de sa position sociale, de son érudition, de sa connaissance de plus d'une dizaine de langues vivantes et mortes<sup>91</sup> –« je n'ai pas une langue », disait-il<sup>92</sup>–, de son caractère et de sa proximité avec Monseigneur Giovanni Battista Montini (1897-1978), le futur pape Paul VI (1963-1978), et avec le philosophe thomiste français Jacques Maritain (1882-1973), Ambassadeur de France auprès du Vatican (1945-1948), le destinaient naturellement à une position comme prince de l'Église<sup>93</sup>.

<sup>89</sup> *Die philosophischen Grundlagen der Geschichtsschreibung bei Arnold Toynbee (1889-1975)* Une copie du texte dactylographié est disponible sur demande.

<sup>90</sup> « Historien, helléniste et diplomate [TOYNBEE.] n'hésite pas à proposer une ample analyse comparative de toutes les sociétés humaines à travers de l'histoire de l'Humanité dans *A Study of History* en plusieurs volumes [...] La notion qu'il privilégie pour assurer une certaine unité à son impressionnante fresque est celle de "civilisation" » [Paquot, 2012c : 14 ].

<sup>91</sup> Selon KALLER-DIETRICH sa connaissance de « quatre langues mortes et neuf vivantes » [Kaller-Dietrich, 2011 : 31] est documentée, mais elle ne les cite pas toutes. Francine du PLESSIX GRAY [1970 : 242] souligne que plusieurs langues dans lesquelles il était compétent avaient été apprises sur les genoux de ses gouvernantes. Reconstituons : le serbo-croate, l'italien, l'allemand et le français étaient parlés à la maison. Le grec ancien et le latin « complètent sa formation de jeune homme talentueux » [Paquot, OC2 : 9]. Il parle anglais et il apprend l'espagnol dans la paroisse des Portoricains à New York. PAQUOT poursuit : « toujours en situation il apprend [...] le portugais ». Il a été entendu parler avec David DUBINSKY, le syndicaliste américain en yiddish dans une réception de AFL-CIO *American Federation of Labor and Congress of Industrial Organizations* [du Plessix Gray, 1970 : 242]. Enfin, « afin de gagner un point de vue *hors*, ou plutôt *vis-à-vis* de celui du monde de l'alphabet, ILLICH apprit des langues orientales : le tagalog, langue des Philippines dans laquelle il devint rapidement conversant, puis l'ourdou et l'hindi, deux langues mutuellement compréhensibles, mais dotées d'écritures différentes. [...] puis, s'initia aux deux syllabaires japonais, avant d'aborder les signes à valeur idéographique, les *kanji*. Il s'intéressa aux travaux du sinologue belge Pierre RYCKMANS (Simon Leys) [...] mais [il] dut se rendre à l'évidence : à cinquante ans, [...] il devait abandonner l'espoir d'habiter vraiment une topologie mentale non occidentale, voire non alphabétique. Pour lui, la page couverte de caractères alphabétiques était la métaphore du mode de penser occidental » [Robert-Borremans, OC1 : 23].

<sup>92</sup> Ni une nationalité : « ILLICH dédaignait toute classification dans une nationalité, mais lorsqu'il était interrogé sur quel pays il sentait plus proche, sa réponse était qu'il était, dans le cœur, un Romain » [du Plessix Gray : 243].

<sup>93</sup> Effectivement, il avait été sollicité par le Saint Siège pour rentrer dans le *Collegio di Nobili Ecclesiastici*, où les hommes les plus doués de l'Église sont formés pour s'intégrer aux corps diplomatiques vaticans [du Plessix Gray, 1970 : 243].

### 2.1.6. Son refus de cette destinée. L'abandon de la carrière institutionnelle déjà tracée et le choix des plus démunis

Désireux de quitter Rome, il se propose de faire une thèse de post-doctorat<sup>94</sup> sur l'alchimie dans l'œuvre d'Albert le Grand (1206-1280) à Princeton où Jacques Maritain<sup>95</sup> occupait depuis 1948 la chaire de Philosophie morale. Il traverse l'océan en 1951<sup>96</sup>. Le premier soir à New York il entend parler chez des amis de son grand-père résidant à Manhattan de la situation sociale critique des immigrés portoricains. Il passe les deux journées suivantes dans le *barrio*, et ensuite il s'adresse au cardinal de l'archidiocèse de New York Francis Spellman (1889-1967) qui l'assigne comme assistant de Monseigneur Casey –un évêque irlandais qui tient à l'appeler Johnny<sup>97</sup> car « Ivan fait communiste » [du Plessix Gray, 1970 : 140] – à la paroisse de l'Incarnation au quartier portoricain (*Upper West Side*), avec l'espérance de résoudre le conflit de ces fidèles récemment arrivés des Caraïbes avec les catholiques irlandais. « J'ai vécu cinq ans à New York, où j'étais curé de paroisse et travaillais avec les Portoricains de la 175<sup>e</sup> rue » [E : 120] dit-il à David Cayley. Illich apprend l'espagnol à une vitesse de vertige. Après trois semaines de cours et trois mois de contact avec ses paroissiens, par la méthode de poser des questions dans la rue, il parle l'espagnol sans commettre d'erreur et connaît les habitudes et les attentes des Portoricains de sa paroisse. Pendant ses vacances il parcourt à pied, à cheval ou à bicyclette l'île de Porto Rico, sac au dos.

En même temps il entre en contact avec le monde intellectuel, à travers le père William Lynch, éditeur de la revue *Thought* de l'université Fordham, et avec Dorothy Dohen, l'éditrice d'*Integrity*, un journal fait par un groupe brillant de laïques catholiques, dans lequel il signe ses premiers textes sous le pseudonyme de Peter Canon<sup>98</sup>. Il écrit sur la politique ecclésiastique des *yankees* et sur leur ignorance des différences culturelles entre les catholiques de l'Amérique du nord et du sud. Il écrit sur la bureaucratie et le chauvinisme de l'Église américaine : « une attitude critique [...], le fruit du travail dur et de la prière [...], est précisément un des domaines dans lesquels l'amour chrétien pour l'Église peut se développer » écrit-il ; il commence à prôner activement une transformation radicale des méthodes missionnaires à partir d'une « béatitude de pauvreté culturelle », refusant tout sentiment de supériorité culturelle qui est une

<sup>94</sup> L'équivalent d'une *habilitation* pour l'université allemande.

<sup>95</sup> Jacques MARITAIN (1882-1973), Ambassadeur de France auprès du Vatican (1945-1948) « a jeté, disait ILLICH à CAYLEY, les bases du thomisme sur lequel repose mon mode de perception tout entier [...] je lui dois cette structure intellectuelle qui me permet d'aller de Hugues de SAINT VICTOR à KANT [...] voire de pénétrer dans le monde de l'islam sans jamais me disperser. MARITAIN c'est l'homme qui est allé au-delà de ses intentions et qui a découvert dans la pensée de Thomas une somptueuse architecture, un homme éminent et un grand mystique » [E : 203]. MARITAIN, « d'origine hébraïque comme ILLICH, s'était converti au catholicisme en 1906 » [Kaller-Dietrich, 2011 : 36]. Selon Marc ELLIS, professeur d'histoire et culture hébraïque à la Baylor University à Waco, Texas, « la connaissance de la culture juive a probablement facilité l'intégration d'ILLICH dans les cercles intellectuels les plus féconds de la société américaine » [Kaller-Dietrich, 2011 : 197]. C'est par l'intermédiaire de MARITAIN qu'ILLICH prit connaissance « des actions de l'activiste Saul ALINSKI (1909-1972), et incitera ce dernier à publier "sa" méthode *Rules for Radicals*, 1971 » [Paquot, 2012c : 18] traduit en français comme *Manuel de l'animateur social*.

<sup>96</sup> Sa mère et son frère Micha émigrent vers les EEUU la même année. Sascha l'avait fait en 1949. Micha deviendra homme d'affaires et Sascha architecte. Ellen mourra à New York en 1965, Sascha à Nantucket en 2009.

<sup>97</sup> Selon OCAMPO [2011], « Juanito ».

<sup>98</sup> FITZPATRICK, Joseph, [Fitzpatrick in Hoinaki-Mitcham, 2002 : 37].

manifestation du péché originel comme « la confusion des langues à Babel » [du Plessix Gray, 1970 : 244-245]. Actif et enthousiaste en même temps qu'ascétique et rigoureux dans l'orthodoxie, il compte avec l'appui de Joseph P. Fitzpatrick S.J. (1913-1995), prêtre, chercheur et activiste, professeur de Sociologie à la tête du département des sciences sociales à l'université jésuite Fordham qui deviendra un appui institutionnel permanent d'Ivan Illich jusqu'aux années 1970. Le travail d'Illich et Fitzpatrick en faveur des Portoricains aboutit avec la première grande fête en plein air au campus de l'université Fordham, où plus de trente mille fidèles ont célébré le patron des Portoricains Saint Jean le Baptiste : *The Porto Rican Day Parade*<sup>99</sup>. Ce jour-là, le 24 juin 1955, « la nouvelle communauté manifesta toute la confiance qu'Ivan Illich l'avait aidée à acquérir » [Cayley, E : 26].

En 1956, à l'âge de 29 ans et en reconnaissance pour son travail auprès des Portoricains, Illich, qui était depuis 1954 le coordinateur de *Archdiocese's Office of Spanish-American Affairs*, est nommé Monseigneur, le plus jeune des évêques des États-Unis. Du Plessix Gray [1970 : 248] signale : « *Le nom de plume*<sup>100</sup> Peter Canon disparaît. Le nouveau Monseigneur commence à signer ses essais « *The Very Reverend Ivan Illich, Ph.D.* ». « Puis je suis parti à Porto Rico où pendant cinq ans, j'ai occupé des postes officiels dans des organismes d'enseignement » [E : 120], dit-il à Cayley. Sachant qu'il s'agissait d'une activité politique, il refuse de s'occuper d'une communauté chrétienne en tant que prêtre : « À partir du moment où j'ai vécu à Porto Rico, je me suis soustrait à toute forme de liens officiels avec l'évêque pour lequel je travaillais » [E : 141].

Son refus radical du pouvoir l'a amené à prendre toujours le choix des plus démunis, que ce fût dans la paroisse des Portoricains à New York (1951-1956) ; à Porto Rico (1956-1960) –considéré à l'époque un *social laboratory*– comme vice-recteur de la Pontificia Universidad Católica Santa María de Ponce où il était censé former le personnel qui devait avoir affaire aux Portoricains à New York et où il fonda le *ICI-Instituto de Comunicación Intercultural*<sup>101</sup> [Ocampo, 2011 : 10] pour former les prêtres envoyés par Spellman et les volontaires états-uniens au service du *showcase of democracy*<sup>102</sup> « selon des méthodes peu conventionnelles et dans lequel on commence à reconnaître son mode de penser radicalement l'unicité de la dimension locale » [Kaller

<sup>99</sup> À lire : FITZPATRICK, Joseph. S.J., *Ivan Illich as We Knew Him in the 1950s* [Fitzpatrick in Hoinacki-Mitcham, 2002 : 35-42]. Une traduction en espagnol par Jean ROBERT est disponible sur : <http://www.ivanillich.org.mx/LiIxtus3.htm> Dernière consultation : 21-03-2012. FITZPATRICK, pionnier de concept de culture et maître d'ILLICH de qui il se reconnaît disciple à son tour, évoque leurs années de travail avec les communautés portoricaines à New York et à Porto Rico, mettant l'accent sur l'innovation que représentait « prêcher et vivre Dieu depuis le centre des particularités culturelles de chaque peuple », sur son ministère lumineux et sur son intuition des conséquences des actes et des politiques de l'époque dans les années à venir. À lire aussi : FERREE, William, ILLICH, John et FITZPATRICK, Joseph, éd. *The Spiritual Care of Puerto Rican Migrants*, rapport de la Première Conférence éponyme célébrée à San Juan, Puerto Rico, du 11 au 16 avril 1955, Cuernavaca 1970, CIDOC *Sondeos* 74, et FITZPATRICK, Joseph S.J., *The Stranger Is Our Own : Reflections on te Journey of Puerto Rican Migrants* [Fitzpatrick, 1996] un recueil de ses écrits sur son expérience auprès des communautés portoricaines dans l'île et à New York publié un an après sa mort.

<sup>100</sup> En français dans l'original.

<sup>101</sup> *Institute of Intercultural Communications* [du Plessix Gray : 248] un institut d'été qui resta actif pendant vingt-cinq ans.

<sup>102</sup> Pour les politiques états-uniennes Porto Rico devait représenter la démonstration des effets d'un développement économique rapide fondé sur une réforme agraire et sur un projet d'industrialisation (opération *bootstrap*).

Dietrich, 2011 : 51] et sa critique de l'idéologie du développement ; comme membre du *Consejo Superior de Enseñanza* (Conseil Supérieur d'Enseignement) qui gérait le système scolaire de l'île ; au *CIF, Centro Intercultural de Formación*, à Cuernavaca (1961-1966) devenu plus tard le célèbre *CIDOC-Centro Intercultural de Documentación* (1966-1976) ou dans la *Seção Brasileira do Instituto de Comunicação Intercultural* fondée en 1960 à Anápolis avec l'appui de Monseigneur Helder Camara (1909-1999) ; lorsqu'il quitta le Concile Vatican II réuni à Rome (1962-1965) où il était premier conseiller du comité de modération présidé par le cardinal de Malines-Bruxelles Léon-Joseph Suenens à la seconde (29 septembre - 4 décembre 1963) et la troisième sessions (14 septembre - 21 novembre 1964), suite au refus des évêques à condamner « pour le moment » [E : 143] les gouvernements pour détention de bombes atomiques<sup>103</sup>, notamment lors de l'approbation du schéma de l'encyclique *Gaudium et spes* (*Joie et espoir*) sur l'église et le monde en novembre 1964 ; dans ses voyages en autobus, à pied ou en auto-stop en Amérique Latine, en Afrique, dans le Sud-Est asiatique ; ou, plus tard, dans sa vie de « philosophe itinérant » [Robert-Borremans, OC1 : 18] comme enseignant libre dans plusieurs universités dont Penn State University-Philadelphia (la deuxième Université de l'État de Pennsylvania aux États-Unis), State College, Kassel, California-Berkeley, Marbourg, Oldenbourg (chaire Karl Jaspers) et finalement pendant plus de dix ans l'Université de Brême en Allemagne, où il enseigna notamment l'histoire des idées du Haut Moyen Âge.

### 2.1.7. Sa croisade contre le *développement*

Cette prise de parti pour les plus démunis se manifesta dans le rejet des politiques de développement entamées par les États-Unis à partir du discours d'investiture du deuxième mandat du président Harry S. Truman (1884-1972) le 20 janvier 1949, poursuivies ensuite par le président John F. Kennedy (1917-1963) en pleine guerre froide, associant le développement à la lutte contre l'injustice : l'Alliance pour le progrès. Illich, lui, définissait le développement comme « une guerre à l'économie de subsistance<sup>104</sup> » [Cayley, E : 33, CM : 28 et CM : 48], une guerre sans armes, « une campagne militaire contre la pauvreté qui a signifié la mort des paysans » [Kaller-Dietrich, 2011 : 56]. Illich [...] prétendait, poursuit Cayley, que [le développement] « perturberait les adaptations existantes des populations à leur environnement sans leur fournir de solutions de rechange valables » [Cayley, E : 33].

Au-delà de la division en blocs politiques ou en nations, « Illich prend conscience de la scission entre l'extension d'une classe moyenne obnubilée du rêve de l'*american way of life* [...] et une majorité devenue en fait plus démunie. [...] Modernisation, industrialisation et monétarisation de la vie –sous le nom de développement politique et

<sup>103</sup> Les évêques catholiques se montrent favorables aux armes atomiques dissuasives contre l'avancée du communisme en Amérique Latine. Désormais, « catholicisme s'identifie [...] au patriotisme américain » [Kaller-Dietrich, 2011].

<sup>104</sup> « Le point où nous ont conduit seize années de votre guerre contre la subsistance ne peut mieux se repérer que dans le miroir du développement » [OC2 : 787 : DM-TD, 1979]. Ainsi commençait ILLICH son allocution devant la 16<sup>e</sup> assemblée générale de la *Society for International Development*, Colombo, Sri Lanka, 15 août 1979 ! (ILLICH, Ivan, *Les trois dimensions du choix public*, 1979 [OC2 : 786-808-DM-TD, 1979]. Ailleurs, il parle aussi de « l'invasion de l'Amérique Latine par les volontaires » et joue avec RAHNEMA sur le mot « *aids* » (sida en anglais) pour comparer le développement à « une destruction, [...] une injection de choses et de pensées qui détruisent l'immunité face à notre système de valorisation des choses » [Ouvrage collectif, 2003 : 9-10].

social-, allaient rendre les pauvres encore plus pauvres ; la croissance économique à travers le développement allait augmenter la distance entre richesse et pauvreté » [Kaller-Dietrich, 2011 : 45]. Illich avait compris la destructivité du modèle, d'un modèle qui « anéantissait la dignité de l'homme à travers la promesse d'un avenir meilleur » [Kaller-Dietrich, 2011 : 56]. D'un modèle qui consistait à imposer aux autres la forme dont ils devaient vivre et donc un concept qui « exporte la dichotomie typique des sociétés industrielles entre « nous » et « eux » [Kaller-Dietrich, 2011 : 102]. Qui, promettant toujours plus, « conduisit à la création d'un intoxiqué nécessaire » [PS : 105-HB, 1988]. Illich parlera de « pauvreté modernisée » et son ami Majid Rahnema approfondira par la suite dans la différence substantielle entre pauvreté et misère dans *Quand la misère chasse la pauvreté*, un livre passionnant.

Le noyau de cette croisade contre le développement fut le *CIF-Center of Intercultural Formation*. Le CIF avait été fondé à l'université Fordham vers la fin des années 1950, lorsqu'Illich y travaillait comme chercheur et professeur du département de sociologie, mais Illich voulait un siège en Amérique latine. Après avoir parcouru pendant l'hiver 1960-1961 des milliers de kilomètres de Santiago de Chile à Caracas à pied ou en auto-stop dans une sorte de pèlerinage personnel à la recherche d'« une vallée, avec un climat excellent, située à moins d'une heure d'une ville avec une grande bibliothèque et une bonne université, où les prix du logement et de la nourriture permettent d'héberger un grand nombre d'étudiants » [du Plessix Gray, 1970 : 251], Illich fonda, « avec l'aide de deux amis, Miss Feodora Stancioff<sup>105</sup> et le frère Gerry Morris<sup>106</sup> » [OC1 : 78-LA- 1970]

<sup>105</sup> Feodora STANCIOFF. En 1956 ILLICH avait fait la connaissance de Maria Feodora STANCIOFF (*Feo*, qui par ailleurs en espagnol signifie « laid, moche »), une jeune femme appartenant à une famille de la noblesse bulgare émigrée aux États Unis après la chute du roi Siméon II en 1946. C'étaient les descendants de Dimitri, provenant d'une famille commerçante bulgare orthodoxe et Anne, de noble lignée catholique française, dont l'histoire est racontée dans FIRKATIAN, Mari A., 2008, *Diplomats and Dreamers: The Stancioff Family in Bulgarian History*. Lanham, MD, University Press of America. Miss STANCIOFF s'intègre activement à l'équipe de travail du CIC à Cuernavaca. Selon Tarsicio OCAMPO [2011 : 9], « *Feo* avait une capacité innée pour les tâches d'administration et les relations publiques et en outre elle pouvait s'exprimer avec fluidité en six langues ». Elle s'est chargée de la supervision de l'organisation du CIC jusqu'en 1966, où elle a quitté Cuernavaca pour México D.F. à l'occasion de son mariage avec Alfonso de ROSENZWEIG-DÍAZ Jr. [Ocampo, 2011 : 35]. Selon sa nièce, qui dirige actuellement un Institut Pestalozzi dans un village près de Toulouse, Mme. STANCIOFF est décédée il y a maintenant environ dix ans. La maison familiale, bâtie en 1908, nationalisée en 1944 et restituée à la famille par l'état bulgare en 1993, a été donnée par M. Ivan STANCIOFF à une fondation pour les enfants atteints de paralysie cérébrale.

<sup>106</sup> Gerry MORRIS S.M. Dans le premier chapitre d'*Une société sans école* ILLICH évoque que « en 1956, dans le diocèse de New York, on s'aperçut de la nécessité de faire apprendre rapidement l'espagnol à des centaines d'éducateurs, d'aides sociaux et de prêtres, pour qu'ils puissent communiquer avec les Portoricains venus s'installer dans la ville » et comment son ami le frère Gerry MORRIS S.M. (*Society of Mary /Marianistes*) « fit passer une offre d'emploi sur les ondes d'une station diffusant des programmes en espagnol. Il recherchait des natifs d'Harlem parlant cette langue. Dès le lendemain une file de deux cents jeunes s'allongeait devant son bureau. Parmi eux il choisit quatre groupes de douze (beaucoup de ces derniers avaient abandonné l'école). Pendant une semaine, il leur apprit à se servir du manuel d'espagnol édité par l'Institut des langues étrangères, puis ses « enseignants » improvisés durent se débrouiller seuls. Chacun d'entre eux avait en charge quatre New-Yorkais désireux d'apprendre. En six mois, la mission fut accomplie. Le cardinal SPELLMAN pouvait dès lors annoncer que dans chacune des cent vingt-sept paroisses de son diocèse se trouvaient au moins trois personnes capables de s'exprimer en espagnol. Aucun programme scolaire n'aurait pu rivaliser avec ces résultats. [OC1 : 227, SE, 1971]. Il devint par la suite le premier directeur du

le *CIF-Centro Intercultural de Formación* à Cuernavaca, Morelos, constitué administrativement comme *CIC-Centro de Investigaciones culturales* le 5 avril 1961 [Ocampo, 2011 : 15].

Le CIF était conçu comme un centre indépendant, géré par l'archidiocèse de New York avec l'appui institutionnel de l'université jésuite Fordham et en lien étroit avec l'évêque de Cuernavaca Sergio Méndez Arceo (1907-1992), « l'évêque rouge<sup>107</sup> », un personnage exceptionnel dans le cadre d'un clergé mexicain extrêmement conservateur.

Il a démarré ses activités à Cuernavaca en avril 1961 avec le recrutement et la formation du personnel, dans un bâtiment des années 1930, entouré d'un jardin arboré, abandonné depuis les années 1950 situé au sud-ouest de la ville, dans un quartier mal communiqué, l'ancien hôtel *Chulavista*<sup>108</sup>. Il s'agissait, disait Illich, d'un « centre de *de-yankeefication* » qui comptait, paradoxalement, avec l'appui du Cardinal Spellman, de l'université Fordham et de l'*American Bishops Committee on Latin America*. Il avait pour but d'introduire dans la langue et la culture hispano-américaine les missionnaires et volontaires nord-américains envoyés par le Pape pour appuyer l'Alliance pour le progrès et le *Peace Corps* en Amérique latine<sup>109</sup>. Dans les mots d'Illich il s'agissait de pallier les dégâts de l'ordre papal opposant à la mystification de leur ferveur missionnaire et leur ethnocentrisme, la découverte du face à face; introduisant la dignité, l'humanité, la joie, la surprise au centre de leur façon de penser et de vivre.

À Cuernavaca le CIC était géré par un *staff* présidé par Ivan Illich et composé par le frère Gerry Morris et Feodora Stancioff (états-uniens tous les trois) auquel se joignirent plus tard Elizabeth M. Hollants (Betsy) (états-unienne) et Valentine Borremans Baudez qui est devenue désormais une figure de référence<sup>110</sup>. Ocampo [2011] souligne que le

*Centro de Idiomas* à Cuernavaca. Brother Gerald MORRIS S.M. est l'objet du chapitre *Gerry in the Evening* du livre de Lee HOINACKI *Dying Is Not Death* [Hoinacki, 2006]. Le chapitre commence avec la visite à Brother Gerald MORRIS S.M., dans une résidence de soins où il est à l'aise et semble trouver une joie rare dans ces circonstances. Suivent des réflexions sur une vie de simplicité choisie et de service au sein de la *Society of Mary*, dont les structures et les règles lui ont permis, paradoxalement, d'être en liberté radicale face à ce dernier pas, le pas vers la mort, le point où chaque personne de foi voudrait se retrouver.

<sup>107</sup> Sergio MÉNDEZ ARCEO (1907-1992), évêque de Cuernavaca de 1952 à 1982, a été un auto-dénommé Zapatiste : « dire que je suis Zapatiste est dire que je suis un citoyen de Morelos » [du Plessix Gray, 1970 : 257]. Défenseur de la Théologie de la Libération et du mouvement Chrétiens pour le Socialisme il a été à la tête d'une des ailes œcuméniques ultra progressistes au Concile Vatican II en 1962 (un an après l'arrivée d'ILLICH à Cuernavaca), et depuis il a été considéré l'ennemi public des forces les plus réactionnaires du Mexique. Il était pour le rapprochement avec les juifs et les protestants : il aurait voulu être connu comme « l'évêque des deux confessions » comme Karl BARTH [1886-1968] était « le théologien des deux confessions » [du Plessix Gray, 1970 : 263].

<sup>108</sup> Tarsicio OCAMPO fait une belle description très détaillée et de l'emplacement, de l'accès et des installations de l'ancien hôtel, des adaptations entamées et de la vie quotidienne des participants, ainsi qu'une évocation affectueuse du personnel depuis la cuisinière Doña Piedad ou le menuisier, D. Onésimo LEÓN jusqu'aux enseignants et les responsables des différentes activités. [Ocampo, 2011 : 12-35] (en espagnol). De son côté, Francine du PLESSIX GRAY fait une description vivante de la vie quotidienne au CIDOC dans son nouvel emplacement autour des années 1970, de ses occupants et ses activités, et des principes qui y régnaient [du Plessix Gray, 1970 : 273-288].

<sup>109</sup> ILLICH explique lui-même la démarche de l'Église à l'époque et les objectifs du CIF dans le chapitre 5 de son recueil *Libérer l'avenir* intitulé *La charité trahie* [OC1 : 77-79-LA, 1970], publié en janvier 1967 à la revue des jésuites de New York.

<sup>110</sup> Valentine BORREMANS BAUDEZ, de nationalité belge et de mère française, née dans les années

*staff* était soutenu par un groupe constitué par les représentants ou les coordinateurs des congrégations religieuses qui envoyaient des membres aux cours d'espagnol. Parmi eux, les pères Wilbert Wagner SVD et Ceslaus Hoinacki, dominicain (états-uniens tous les deux) ; Jean Lefèvre, belge ; François de L'Espinay, français ; Iván Labelle, canadien ; Alejandro del Corro, jésuite argentin, et sœur Teofana et sœur Marcos, religieuses états-uniennes.

Le CIF avait en fait deux sièges en Amérique Latine : le déjà cité CIC à Cuernavaca, Morelos, dans le bâtiment de l'ancien hôtel *Chulavista* et le CENFI à Petrópolis, Rio de Janeiro, Brésil. *La Seção Brasileira do Instituto de Comunicação Intercultural* fut fondée à partir du contact avec les franciscains d'Anápolis en 1960 avec l'appui de l'évêque auxiliaire de Rio de Janeiro Dom Helder Camara<sup>111</sup> (1909-1999) et installée depuis 1961 à Petrópolis, l'ancienne capitale impériale du Brésil, un lieu de villégiature estivale populaire situé à 42 km de Rio de Janeiro. Le CENFI (*Centro de Formação*

1930 à Kinshasa, est une « graduée du Sacré-Cœur qui travailla comme plongeuse sous-marine avec Jacques Cousteau » [du Plessix Gray, 1970 : 281]. Arrivée au Mexique en provenance de la France après avoir traversé les États-Unis en autobus, elle a participé à la fondation du CIDOC à Cuernavaca à partir de la transformation de la petite bibliothèque de recherche sur le changement social en Amérique Latine du CIC en un magnifique Centre de Documentation qui, dit ILLICH, a été « visité par 18 000 personnes en 12 ans et qui a publié plus de 300 titres ». Elle y a joué un rôle crucial : elle a été la bibliothécaire et s'est occupé de l'école de langue, a participé à plusieurs séminaires avec ILLICH, a édité ses manuscrits et a dirigé le centre, à tel point qu'ILLICH pouvait se considérer lui-même « un usager privilégié ». Aujourd'hui elle est la conservatrice de la librairie d'ILLICH à Ocoatepec où il habitait pendant ses séjours au Mexique. En 1979 elle a publié *Reference Guide to Convivial Tools*, Library Journal Special Report 13, R.R. Bowker Company, New York avec une préface d'Ivan ILLICH, qui le présente comme un « *bibliographic claim to a new kind of territory* » (« un plaidoyer bibliographique pour un nouveau type de territoire »). C'est une méta-bibliographie annoté de 858 livres et articles qui, à leur tour, mentionnent des ouvrages, des auteurs ou des alternatives à la société industrielle. Une critique très intéressante de l'ouvrage se trouve sur le site de l'hydrologue américain résidant en France Michael SLATTERY, consacré aux *Convivial Tools*. Disponible sur : [http://conviviality.ouvaton.org/article.php?id\\_article=35](http://conviviality.ouvaton.org/article.php?id_article=35). Dernière consultation : 22-08-2012 et sur Manas Journal, *Manas, explorations in ethical thought. 1948-1988*, [http://www.manasjournal.org/pdf\\_library/VolumeXXXII\\_1979/XXXII-24.pdf](http://www.manasjournal.org/pdf_library/VolumeXXXII_1979/XXXII-24.pdf). Dernière consultation : 23-08-2012. Dans la e-bibliothèque de la Zambian Open University, se trouve un exemplaire scanné en microfiche. Disponible sur : <http://elearning.zaou.ac.zm:8060/Appropriate%20Tech.%20Library/Disk%203/02-83.pdf>. Dernière consultation : 08-10-2012. [La décharge étant très lente, télécharger pendant toute la nuit, avec l'écran fermé]. Au CIDOC, BORREMANS a rassemblé une collection de matériaux concernant *L'histoire de la religiosité en Amérique Latine circa 1830-1970* sur 50 000 fiches dont une recension est disponible dans le site du Rutgers University's Department of Latino and Hispanic Caribbean Studies. Disponible sur : <http://latcar.rutgers.edu/lauria/advanced/CIDOC2.pdf>. Dernière consultation : 24-08-2012. Elle a fait aussi des recherches sur le travail des femmes et l'adoption vernaculaire des techniques par les femmes, ce qui les préserve du marché et limite la productivité des communautés en termes monétaires. Son paper *Technique and Women's Tool*, publié dans le IFDA Dossier 35, May/June 1983 est disponible sur : [http://www.dhf.uu.se/ifda/readerdocs/pdf/doss\\_35.pdf](http://www.dhf.uu.se/ifda/readerdocs/pdf/doss_35.pdf). Dernière consultation 24-08-2012. D'un autre côté elle a analysé la recherche pour les femmes et ce que la science et les experts entendent par une amélioration de leur bien-être, qui, les insérant dans le développement, tendent à accroître et leur corvées et la discrimination sexiste. Source principale : *New Scare City*. Le blog de John W. VERITY, 20-10-2011. Trad. S.G. Disponible sur : <http://backpalm.blogspot.com.es/2011/10/valentina-borremans.html>.

<sup>111</sup> Helder Pessoa CAMARA (1909-1999), prêtre brésilien, archevêque d'Olinda et Recife (1964-1985), fondateur du mouvement Action Paix et Justice pour la réforme non violente des structures économiques sociales et politiques.

*Intercultural*) partageait les objectifs du CIC de Cuernavaca, en l'occurrence autour de l'apprentissage de la langue portugaise et de l'immersion dans la culture brésilienne. Son premier directeur fut un prêtre franciscain, João Batista Vogel, qui plus tard, depuis 1974, ferait partie de la Rénovation Charismatique au sein de l'Église Catholique brésilienne. Conscient des activités pionnières de la CNBB-*Conferência Nacional dos Bispos do Brasil* et de l'*Ação Católica Brasileira* dans l'action pour une évangélisation inculturée et pour le dialogue entre les Églises des différents continents, Illich instaura un *Conselho Curador*, intégré par des personnalités de ces deux institutions. En même temps les deux centres étaient pareillement adscrits à l'université jésuite Fordham de New York et jouissaient du même statut académique.

Quelques éléments de divergence surgirent dès les premières années de fonctionnement du CENFI. D'abord, les intérêts de Frei Vogel étaient centrés surtout autour de la formation, comme quoi il laissait de côté les autres programmes qui intéressaient vivement Illich. Deuxièmement, il manquait de l'approche critique radicale d'Ivan Illich. Le point de rupture arriva en 1966, lorsque Vogel eut l'occasion d'acheter, dans des conditions très favorables, l'hôtel loué qui était le siège du CENFI, ce qui selon lui donnerait une stabilité accrue au centre, un achat qu'Illich refusa catégoriquement : il défendait avec une radicalité évangélique totale le refus de la possession de biens par les institutions ecclésiastiques. La controverse arriva jusqu'au Conseil de l'université Fordham qui donna son appui à Illich. Vogel renonça à son poste de directeur du CENFI et fut substitué par Monseigneur Cambronne, un prêtre canadien établi au Brésil, qui arrivait au poste avec la mission de choisir et de former un Brésilien qui devrait prendre le relais : le candidat choisi fit le père Celso Pedro de l'archidiocèse de São Paulo avec l'accord du Cardinal Angelo Rossi (1913-1995) alors résident du CNBB. Le CENFI est toujours actif au sein du *Centro Cultural Missionário*, dépendant de la CNBB-*Conferência Nacional dos Bispos do Brasil*<sup>112</sup>.

En 1966 le CIC est refondé sous le nom de CIDOC-*Centro Internacional de Documentación*<sup>113</sup> et emménage dans une maison inoccupée, la *Casa Blanca* (la Maison Blanche) qu'Illich a fait retaper et équiper avec le soutien de son frère architecte Sascha après la reprise du *Chulavista* par son propriétaire : une maison qui reflète les goûts exquis à la fois austères et sophistiqués d'Illich [du Plessix Gray, 1970 : 280]<sup>114</sup>. Le

<sup>112</sup> Sur le site du *Centro Cultural Missionário* qui dépend de la CNBB se trouve le programme 2012 de formation des missionnaires arrivés de l'étranger en 2012. Disponible sur : <http://www.ccm.org.br/public/images/mcefiles/docs/programacenfi02frances.pdf>. Dernière consultation : 14-06-2012.

Une note biographique de Frei Joao Batista VOGEL est disponible sur <http://www.ccm.org.br/public/images/mcefiles/docs/vogel.pdf>. Dernière consultation : 22-08-2012.

<sup>113</sup> L'appellation *Centro Intercultural de Documentación* était née « en 1964 lorsqu'ILLICH décida d'acquérir et de produire prioritairement des documents qui favoriseraient la recherche à partir de sources primaires. La bibliothèque s'est transformé en *Archives CIDOC* et se mirent en marche les projets de publications *CIDOC Dossier*, *CIDOC Sondeos* et *CIDOC Cuadernos* » [Ocampo, 2011 : 21].

<sup>114</sup> Voir la description dans [Ocampo, 2011 : 36-37] et des images dans le film de Gordian TROËLLER et Marie-Claude DEFFARGE, avec scénario de François PARTANT *Kein Respekt vor heiligen Kühen* (*Aucun respect pour les vaches sacrées*), 1976 :

Minutes 2 : 42 à 3 : 04 - Ivan Illich et Valentine Borremans dans les jardins du CIDOC.

Minutes 10 : 06 à 12 : 38 - Les élèves arrivent à la maison et mangent dans le jardin.

Minutes 12 : 38 à 13 : 20 - L'imprimerie du CIDOC.

Minute 13 : 20 à 13 : 42 et 15 : 24 à 16 : 29 - Une toute jeune Valentine Borremans parle du CIDOC.

Minute 13 : 42 à 15 : 24 - Élèves dans un cours et la sortie des cours.

CIDOC est une association civile de droit mexicain, école de langue, centre de conférences, bibliothèque, université libre et maison d'édition. Soutenu toujours par le cardinal Spellman et par l'université Fordham, Illich, comme directeur du centre, était dispensé de son ministère sacerdotal par la diocèse à New York. Valentine Borremans en assumait les responsabilités administratives. Le centre fonctionnait sur des modèles tout à fait originaux –aujourd'hui nous dirions en co-gestion– sur l'échange, la rencontre et l'amitié. De plus en plus sécularisé, la plupart des grandes intelligences de l'époque et quasiment tous « les penseurs s'intéressant aux solutions de rechange » [Cayley, E : 37] sont passés par le CIDOC en 10 ans<sup>115</sup> : des personnalités comme Paul Goodman<sup>116</sup> (1911-1972), Gerhard Ladner<sup>117</sup> (1905-1993), Everett Reimer<sup>118</sup> (?-1998), Erich Fromm<sup>119</sup> (1900-1980), Peter Berger<sup>120</sup> (né en 1929), Paulo Freire<sup>121</sup> (1921-1997), André Gorz<sup>122</sup> (1923-2007), Jean-Pierre Dupuy<sup>123</sup> (né en 1941), Jean Robert<sup>124</sup> (né en 1937) et le même Sergio Méndez Arceo (1907-1992) entre autres<sup>125</sup>. C'est au sein du

<sup>115</sup> Voir LEMMERER, Elizabeth, 2009, *Examining a Sample of the American-Mexican Scientific Cooperation in the 1960s : A Social Network Analysis of the CIDOC-Network*. Travail de Master en Philosophie à l'Université de Vienne, dirigé par Martine KALLER-DIETRICH. Disponible sur [http://othes.univie.ac.at/6734/1/2009-09-24\\_0305546.pdf](http://othes.univie.ac.at/6734/1/2009-09-24_0305546.pdf). Dernière consultation : 22-08-2012.

<sup>116</sup> Voir notes en bas de page 227, p. 85 et 222, p. 84.

<sup>117</sup> Voir note en bas de page 82, p.44 et page 351.

<sup>118</sup> Voir page 58 et note en bas de page 222, p. 84.

<sup>119</sup> Erich FROMM (1900-1980), ami et maître à penser d'ILLICH est un philosophe et psychanalyste humaniste d'origine juive allemande, un des premiers représentants de l'École de Francfort avec ADORNO, MARCUSE et autres. Il quitta l'Allemagne nazie pour les États-Unis et s'installa au Mexique entre 1955 et 1962 où il dirigea le département de Psychanalyse de l'Université de México DF.

<sup>120</sup> Peter BERGER (né en 1929) est un sociologue né en Autriche de nationalité américaine, professeur à Boston University et à Baruch College. Il s'intéresse à la sociologie de la religion, la société et l'individu et à la modernisation. Il est connu par son livre *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge* (New York, 1966), co-écrit avec Thomas LUCKMANN, qui a joué un rôle central dans le constructionnisme social.

<sup>121</sup> Paulo FREIRE (1921-1997), pédagogue brésilien auteur d'un livre mondialement célèbre, *La pédagogie des opprimés*, écrit par l'initiative du Conseil œcuménique des Églises à Genève. Paulo FREIRE s'est consacré fondamentalement à l'alphabétisation des adultes. Il a analysé les processus de prise de conscience de leur oppression pour une véritable éducation, qui se fait entre les hommes. Son action et son expérience furent reconnues à travers toute l'Amérique latine et ailleurs mais cela lui valut aussi des persécutions. Il travailla au Brésil, au Chili, il enseigna à Harvard. Il refuse l'école à plusieurs vitesses, la mise à l'écart des autodidactes et surtout l'incroyable montant des budgets nationaux dédiés à l'école. En 1989 il est nommé secrétaire de l'éducation de Sao Paulo. C'est par l'intermédiaire de Dom Helder CAMARA qu'ILLICH rencontre Paulo FREIRE au Brésil en 1960. Plus tard, grâce à sa connaissance des ressorts du pouvoir, ILLICH le fera sortir de prison où il était enfermé par la dictature militaire avec le leader paysan Francisco JULIAO. Bien que leurs chemins aient divergé, ILLICH n'étant pas d'accord avec le versant réformiste de FREIRE, leurs rapports sont restés affectueux. Voir : [E : 259] et [E : 261].

<sup>122</sup> Voir notes en bas de page 81, p.44 et 404, p.144.

<sup>123</sup> Voir note en bas de page 56, p. 36.

<sup>124</sup> Voir note en bas de page 51 p. 35.

<sup>125</sup> Gabriel ZAID (né en 1934), ingénieur, écrivain, poète et intellectuel est avec Octavio PAZ (1914-1998) un des seuls mexicains à avoir lu ILLICH dans les années 1970. Gustavo ESTEVA souligne que le climat intellectuel dominant, le populisme développementiste du président ECHEVERRÍA, l'image publique d'ILLICH dans ces années-là –un prêtre réactionnaire, rétrograde ou insignifiant pour la gauche, un prêtre rouge, ami de MÉNDEZ ARCEO et de LEMERCIER pour la droite–, son opposition à la fascination pour l'étranger des élites nationalistes mexicaines qui entraînait avec elle les fantaisies des classes populaires, ont été des obstacles à la diffusion de son œuvre et de sa pensée

CIDOC qu'Illich va participer à une analyse critique des institutions et de la société industrielle qui est à l'origine de ses ouvrages les plus diffusés.

« En 1973 je me suis rendu compte que la bonne marche de notre institut était menacée » [E : 257] dit Illich à Cayley. Les raisons sont multiples. Illich se reconnaît incapable de se responsabiliser de la sécurité des collaborateurs après quelques attaques physiques contre les locaux, sur lesquels il a toujours gardé un silence discret ; la mutation de l'économie mexicaine dans le contexte de la crise du pétrole menaçait le financement ; le centre n'était pas à l'écart du risque d'une institutionnalisation comme celle de l'université ; et puis il y avait son propre sentiment « que tout ce que je tenais à y faire et qui pouvait être fait avait été accompli. En fait tout était déjà terminé en 1965 » [E : 257]. Dans un séminaire sur l'économie qui s'est étalé sur trois jours la décision a été prise : on allait créer un fond pour accumuler une masse salariale de l'équivalent d'un an et demi qui une fois obtenue serait divisée en parties égales à la fermeture. Le processus qui a été décidée et géré collectivement par tous les participants a abouti à la fermeture, célébrée par une grande fête, le jour du dixième anniversaire, le 1<sup>er</sup> avril 1976<sup>126</sup>.

### 2.1.8. Le conflit avec le Vatican, « un stupide intermède romain » [E : 142]

Dès les années 1960, notamment à partir de la menace d'excommunication prononcée par les évêques de San Juan, James Davis, et de Ponce, James McManus<sup>127</sup>, contre les votants d'un parti qui ne s'engagerait pas à interdire la vente de contraceptifs dans les pharmacies aux élections présidentielles de 1960 à Porto Rico, Illich entame sa critique de l'ingérence des dignitaires ecclésiastiques aux affaires de gouvernement et dans le débat politique<sup>128</sup>. Il critique la mixture des concepts généralisée par la « caste d'experts de la culture de la consommation de masse » dans le lien sémantique établi dans les concepts de « bombe démographique » ou de « l'explosion de la population », instituant le lien entre développement et contrôle des naissances dont Porto Rico était le laboratoire de recherche ; il dénonce la tiédeur de l'Église par rapport à la condamnation de la bombe atomique et le pari pour le développement dans leur participation enthousiaste à l'Alliance pour le progrès à l'époque du Concile Vatican II (1962-1965). Pour Illich, « c'est un blasphème de mettre l'Évangile au service d'un système social ou politique » [OC1 : 88-LA, 1970].

Cette attitude lui a valu des conflits avec les évêques portoricains –Illich est déclaré

---

au Mexique. Source : *Ivan Illich en México. Conversación de Jean Robert con Gustavo Esteva* [Esteva, 2000].

<sup>126</sup> Quelques-uns de ses membres ont demeuré à Cuernavaca où ils ont entamé un important phénomène culturel et économique. La bibliothèque de 140 000 volumes a été cédée au Colegio de México. (Voir [Paquot, 2012 c : 24]).

<sup>127</sup> DAVIS et McMANUS, les fondateurs de la *Pontificia Universidad Católica Santa María de Ponce*, avaient en l'occurrence créé leur propre parti politique pour s'opposer à la réélection de MUÑOZ MARÍN, un président progressiste envers lequel les hiérarchies catholiques montraient une grande animosité.

<sup>128</sup> ILLICH fait sa critique comme historien, mettant en relief la séparation traditionnelle entre l'Église et l'État aux États-Unis ; comme théologien, il soutient que l'Église n'a pas le droit de parler en faveur d'un parti politique particulier ; comme homme politique, il considère que l'échec du parti Catholique aurait des conséquences désastreuses dans l'encore fragile prestige de l'Église catholique à Porto Rico. Et en plus, il trouvait la campagne électorale ridicule, ce qui a éveillé la rancune tenace de James McMANUS [du Plessix Gray, 1970 : 250].

*persona non grata*<sup>129</sup> – et avec le Vatican au moment où « l'Église est devenue l'agent officiel d'un certain type de progrès »<sup>130</sup>. Après les conférences d'Ivan Illich et de son ami Ceslaus Hoinacki dans un cours d'été du 11 juillet au 19 août 1966 et la publication de l'article *Métamorphose du clergé* (1967) sur le célibat des clercs comme décision volontaire de se convertir au mystère<sup>131</sup> commencent les hostilités ouvertes par la revue de l'Opus Dei *Gente*, par les secteurs ultra-conservateurs au sein de l'Église mexicaine et par les milieux politiques de droite contre Illich, contre Sergio Méndez Arceo, évêque de Cuernavaca, ainsi que contre la communauté établie à Cuernavaca par Gregorio Lemercier<sup>132</sup>. Après la mort du cardinal Spellman en 1967, Illich reçoit des documents formels de la Curie romaine issus de la CIA. « J'ai déclaré à la Curie qu'elle avait fait de moi un objet de scandale, que jamais plus je ne m'engagerais dans une quelconque action considérée comme sacerdotale par l'Église catholique romaine » [E : 142]. La même année, il écrit *Nous vous appelons à célébrer...* [OC1 : 47-50-LA, 1970] où il invite à construire dans l'espérance, la joie et la célébration, libérée du domaine du sacré et portée à la vie quotidienne.

En juin 1968 Illich comparait devant la Congrégation pour la doctrine de la Foi ou Tribunal du Saint Office à Rome, présidé par le cardinal yougoslave Franjo Šeper (1905-1981) dans une cause présidée par Monseigneur Casoria et Monseigneur de Magistris<sup>133</sup>. Il est soumis à un questionnaire tendancieux portant sur ses opinions doctrinales et politiques<sup>134</sup> dans lequel il reconnaît des informations issues de la CIA

<sup>129</sup> ILLICH abandonne l'île en décembre 1960. Il retourne à New York où il est engagé comme enseignant à la faculté de sciences politiques par les jésuites de l'université FORDHAM.

<sup>130</sup> Mais aussi avec les représentants de la gauche révolutionnaire catholique. Dan BERRIGAN, jésuite activiste, accusa ILLICH de « terrorisme intellectuel contre notre gauche religieuse » [du Plessix Gray, 1970, in E : 35]

<sup>131</sup> Barbara DUDEN parle de la *bonne nouvelle* comme un essai de se donner sans conditions, aimant avec fidélité ; ILLICH, de la « Bonne Nouvelle que je choisis l'autre avec qui nouer le lien d'amour » –la liberté radicale du Samaritain–, qui se pervertit en « "besoin" socialement reconnu qu'a l'autre de recevoir des soins » [PS : 13].

<sup>132</sup> Grégoire LEMERCIER (1912-1987) était un moine bénédictin belge arrivé à Cuernavaca en 1951, la même année que MÉNDEZ ARCEO. La communauté qu'il fonda dans les collines près de Cuernavaca chantait la messe en espagnol vernaculaire. En 1961, après une vision qu'il décrit dans son livre *Dialogues avec le Christ. Moines en psychanalyse* (Paris, Grasset, 1966) il entreprit au *Monasterio de Santa María de la Resurrección* près de Cuernavaca une expérience d'introduction de la psychanalyse dans la vie monastique, ce qui lui amena des conflits avec la hiérarchie, la condamnation du Saint Office et la fermeture du monastère en 1967. LEMERCIER renonça aux vœux en 1967, se maria et le monastère se transforma en une communauté séculaire pour des thérapies de groupe. ILLICH était réfractaire à l'expérience de LEMERCIER, à laquelle il était pourtant souvent assimilé par le public et les médias. Les deux hommes se sont rarement rencontrés et leurs relations étaient froides. LEMERCIER disait : « Nos atomes ne se sont jamais crochus » [du Plessix Gray, 1970 : 271]. La présence simultanée de MÉNDEZ ARCEO, ILLICH et LEMERCIER à Cuernavaca est analysée par Lya GUTIÉRREZ QUINTANILLA, dans son livre « *Los volcanes de Cuernavaca : Sergio Méndez Arceo, Gregorio Lemercier, Iván Illich* » [Gutiérrez Q., 2007].

<sup>133</sup> « Monseigneur de MAGISTRIS et Monseigneur CASORIA furent relevés de leurs postes à la Congrégation pour la doctrine de la Foi peu après cet interlude dans les caves du Vatican » [du Plessix Gray, 1970 : 240].

<sup>134</sup> Les questions étaient classées en quatre catégories : « Opinions doctrinales dangereuses », « Idées erronées sur l'Église », « Conceptions bizarres sur le Clergé » et « Interprétations subversives concernant la liturgie et la discipline ecclésiastique » [du Plessix Gray, 1970 : 232]. Celso ALCAINA (né en 1934), *relatore* de la cause vaticane, fait dans son blog *Enigma*, post du 16-08-2010, un intéressant rapport et une appréciation du « cas ILLICH » au Vatican. On y trouve aussi le

ainsi que les accusations du clergé conservateur mexicain. Illich met en question la procédure et refuse le questionnaire qui lui est présenté, car les prémisses sous-tendant les questions le condamnaient déjà, ainsi que le secret auquel il est sollicité. Illich raconte à David Cayley comment le cardinal Šeper, après avoir reçu sa lettre en main, le congédia sur ces mots, prononcés en langue croate « Partez, partez, et ne revenez plus jamais », les mots dans lesquels il reconnaît, quelques instants après, ceux du Grand Inquisiteur à Jésus revenu à Séville et emprisonné dans *Les frères Karamazov* de Dostoïevsky [Cayley, CM : 34] : l'église doit assurer le pouvoir temporel que Jésus dédaigne [Paquot, 2012c : 22].

Illich est discret par rapport à ses conflits avec Rome, « un stupide intermède romain » [E : 142] mais le questionnaire sera publié dans la presse états-unienne par Francine du Plessix Gray dans *The New Yorker* et par Edward B. Fiske au *New York Times*, et le 3 février 1969 dans *Excelsior* au Mexique [Cayley, CM : 33]. En janvier 1969 le CIDOC, devenu dans les faits une université libre, est l'objet d'une interdiction papale. Il est mis à l'*Index*. Les soutiens financiers et le personnel de la diocèse de New York sont arrêtés, les religieux sont tenus de ne pas faire partie de ses activités. Illich exprime sa douleur pour cette décision prise malgré le fait que le centre fonctionnait déjà sans pratiquement aucun soutien économique de l'Église, que les clercs catholiques n'allaient pas au-delà du 15% des participants et que la dispense sollicitée et obtenue de l'archidiocèse de New York lui permettait de vivre en laïque pendant cinq ans pour conclure son travail au Mexique. Conscient que la hiérarchie ne comprendrait pas la distinction qu'il faisait entre l'Église comme *She*<sup>135</sup> –l'Église de l'Amour, l'Église comme instance morale, « dépositaire de la tradition et [...] incarnation vivante de la communauté chrétienne » qu'il évoquait comme « la surprise dans le filet, la perle, [...] le mystère, le Royaume parmi nous » [du Plessix Gray, 1970 : 289 et Cayley CM : 27]–, de l'Église comme *It*, une entité matérielle « gestionnaire de son propre pouvoir temporel » [Cayley, CM : 27] en accord au moment historique, et étant donné que les conditions pour une révocation de l'interdiction du CIDOC étaient inacceptables<sup>136</sup>, Illich abandonne l'institution.

Dans une lettre adressée à son supérieur, l'archevêque de New York Terence Cooke, il renonce à tout service religieux, demande au Pape Paul VI d'être relevé de tout devoir et de tout droit sacerdotal, renonce à ses titres de prélat papal et monseigneur et à tous ses privilèges mais sans renier du sacerdoce, dont il conserve les obligations de la lecture quotidienne du bréviaire et la confession régulière et rénove le vote du célibat. Reste donc au sein de l'Église catholique comme religieux sans développer de fonction sacerdotale. « Illich n'a jamais renoncé à la prêtrise en tant que telle et l'Église ne l'a jamais rayé de ses registres. [...] Il a seulement cessé d'accomplir les fonctions sacerdotales et s'est graduellement détaché du souci ecclésiastique officiel » [Cayley, CM : 35]. Dans une lettre ouverte au pape Paul VI en 1970<sup>137</sup> il continue de se déclarer

---

questionnaire complet, ainsi que la lettre qu'ILLICH envoya au Pape le 22 janvier 1968 [Alcaina, 2010].

<sup>135</sup> Cette distinction entre *She* (*elle* en anglais) et *It* (la forme de la troisième personne du singulier employée pour les choses, qu'on peut assimiler à *ça*), est difficilement traduisible en français.

<sup>136</sup> Finalement l'interdit fut révoqué en juin 1969, et les prêtres et religieuses étaient autorisés à y assister sous certaines conditions [du Plessix Gray, 1970 : 321]. Il faut dire que les religieux progressistes n'avaient pas déserté le centre sécularisé.

<sup>137</sup> Lettre ouverte au pape « stigmatisant son silence et l'implorant de condamner la torture et la terreur comme moyens de gouvernement », *Commonweal*, 4 septembre 1970, p. 428-429 in [Cayley, CM :

comme un « fils humble et obéissant ». « [À] partir de 1960, dit-il à Cayley dans leurs *Entretiens*, j'ai refusé de parler en homme d'Église » [E : 142]. Comme le remarque Cayley, « bien qu'il eût, depuis 1956, [...] refusé de présider une congrégation chrétienne, et [depuis 1960] se soit employé à exprimer son refus d'aborder un quelconque sujet politique en tant qu'homme d'Église, cette distinction semble avoir échappé au Vatican » [Cayley, E : 35].

### 2.1.9. Son éblouissant parcours intellectuel

Un parcours basé autant sur une érudition infinie que sur une liberté de pensée essentielle et radicale, mais toujours inséré dans le contexte d'un engagement actif et constant pour les plus démunis.

Dans un premier temps, dans sa période dans la paroisse des Portoricains à New York où il a fait naître et arrosé la confiance d'une communauté, Illich a commencé à entrevoir la notion d'état collectif « convivial » dans la « triade liturgie, ritualité et fête » [Kaller-Dietrich, 2011 : 44]<sup>138</sup>. Ensuite à Porto Rico, notamment à partir de ses conversations avec Everett Reimer (?-1998), alors président de la *Human Resources Planning Commission*, Illich commence à s'apercevoir comment l'enseignement universel et obligatoire promu par le développement creusait les différences entre les nantis et les plus démunis. Il se questionne sur les notions de *planning*, de *human resources* et la transformation de l'objet *design* en sujet en éducation. Choqué par l'apparition de cet ensemble de nouveaux concepts il va retrouver Maritain à Princeton –« un de mes plus chers amis et conseiller. Son thomisme imaginatif m'inspirait beaucoup » [E : 96], dit-il<sup>139</sup>. Après certaines hésitations, Maritain définit le *planning* comme « [u]ne nouvelle espèce du péché de présomption ! » [E : 96]. À partir de ses conversations avec Reimer « et la lecture des pragmatistes et des empiristes dans la tradition des penseurs et des philosophes anglais » [E : 102], Illich s'engage dans une phénoménologie de l'école. À la même époque, il rencontre Leopold Kohr<sup>140</sup> (1909-1994), économiste et philosophe autrichien qui enseignait à l'Université de San Juan. Kohr, avec Oscar Lewis<sup>141</sup> (1914-1970), Robert Andersen et Everett Reimer, démontrent alors que le *laboratoire social* avait fait faillite. Illich perçoit que la violence militaire va donc se détourner contre le Tiers monde, et il l'annonce dans *Libérer l'avenir*, le recueil d'articles qu'il publie en anglais en 1970, avec une introduction d'Erich Fromm.

**1970 (trad. fr. 1971) : *Libérer l'avenir. Appel à une révolution des institutions.*** Traduit de l'anglais par Gérard Durand, est publié en français par les éditions du Seuil en 1971, son sous-titre esquissait « le mariage d'esprit ludique, d'austérité et de sens de la proportion qui seul, lui semblait-il, pouvait enrayer la technomanie dominante et

---

310-Notes].

<sup>138</sup> Dans la ligne de MAUSS, BATAILLE et le « transfert rituel à travers la fête » des ethnologues. [Kaller-Dietrich, 2011 : 44]

<sup>139</sup> CÉRÉZUELLE [2005] remarque qu'ILLICH prend parfois de MARITAIN l'optique d'une conception essentialiste de la nature humaine qui l'amène à dénoncer l'altération des fonctions du corps par la technique comme une sorte de péché contre l'ordre de la création, mais à laquelle il ajoute une approche plus existentielle et phénoménologique des effets de la technique moderne.

<sup>140</sup> Pour Leopold KOHR, voir note en bas de page 366, p. 130

<sup>141</sup> LEWIS, Oscar (1914-1970) : anthropologue américain, créateur du concept de la « culture de la pauvreté ».

l'hypertrophie institutionnelle » [Cayley, CM : 43]. Un ouvrage lancé dans le contexte d'une époque marquée par « ce qu'Illich appelle un éveil éthique, où une majorité au moins potentielle reconnut que le projet occidental de rebâtir le monde avait atteint un point critique et qu'un moment décisif était imminent » [Cayley CM : 43].

Dans cette étape, et surtout à partir du CIDOC, Illich cherche à influencer le débat public des grands thèmes de l'époque et à convaincre les puissants qu'il a rencontrés et qui l'ont appelé<sup>142</sup>, dans des rencontres auxquelles il se prêtait « sans les rechercher et moins encore les provoquer » [Robert, 2012 : 1]. C'est l'étape qu'il appellera lui-même de ses « pamphlets » et que son ami Jean Robert qualifie avec acuité de *peirastique*<sup>143</sup>. Illich se consacre à l'analyse critique de la société industrielle et du développement : « Je m'applique à analyser les effets des outils sur la société<sup>144</sup> » [E : 151]. Il se propose de repérer et décrire les « conséquences sociales de la domination par le moyen de "la technique" qui rend les institutions contre-productives [et qui] doivent être comprises si l'on veut en mesurer le effets sur l'*hexis* et la *praxis* qui définissent l'expérience de la modernité » [PS : 158-159-HE, 1993] ; il développe les nouveaux instruments analytiques pour une recherche par les gens, libérée du monopole radical des experts.

Illich va bien au-delà des débats courants à l'époque, centrés notamment sur la propriété des moyens de production. En juillet 1973, juste après la publication chez Harper & Row de *Tools for conviviality*<sup>145</sup> dans lequel Ivan Illich entame son « épilogue de l'âge industriel » [OC1 : 453-LC, 1973], Jean-Marie Domenach (1922-1997) et Paul Thibaud (né en 1933)<sup>146</sup> présentent le numéro 7-8 de la revue *Esprit*<sup>147</sup>, intitulé *Avancer avec*

<sup>142</sup> Entre autres Pierre TRUDEAU (1919-2000), (Premier ministre du Canada 1968-1979 et 1980-1984) avec qui, explique Jean ROBERT, « il aimait discuter de questions fondamentales de jurisprudence », la première ministre des Indes Indira GANDHI (1917-1984) qui, toujours selon ROBERT, « l'invitait à des tournées de conférence dans son pays, où elle lui prépara un entretien surprise avec KRISHNAMURTI (1895-1986)», la shabbanu d'Iran Farah Diba PAHLAVI qui « l'invitait à Téhéran et choquait les journalistes locaux en le retenant plus d'une heure en audience privée », le président péruvien Juan VELASCO, Georges POMPIDOU, la reine de Hollande et la propre Église catholique.

<sup>143</sup> Du grec *πειραστικός*, « tentative », c'est l'art de prévaloir dans la discussion en demandant compte de la thèse de l'adversaire, ou bien en la réfutant, notamment par l'exposition de l'absurdité des concepts ou de leurs conséquences (telles les démonstrations mathématiques par l'absurde). Selon Christian FAURÉ (<http://www.christian-faure.net>) c'est la méthode socratique de l'« *elenchus* » qu'ARISTOTE nomme « *peirastique* ». Elle suppose qu'une thèse est réfutée quand et seulement quand on peut déduire sa négation « des propres croyances du répondant » avec, comme unique condition de la part de l'interlocuteur, l'honnêteté de dire ce qu'il pense et croit réellement.

<sup>144</sup> À la même époque André GORZ (1923-2007) et Robert LINHART (né 1944) analysaient le travail, François PARTANT (1926-1987) dressait sa critique du productivisme capitaliste, du développement de la logique de l'État comme solution et prônait le recouvrement du politique comme voie vers un *après-développement* possible. Bernard CHARBONNEAU (1910-1996) s'occupait de l'homme sur la terre : c'est l'époque de sa militance, avec ELLUL, contre la destruction de la côte landaise par le plan d'aménagement pour le tourisme promue par le POS. Jacques ELLUL (1912-1994) poursuivait sa critique de la technique et René DUMONT (1904-2001) combattait pour un engagement écologiste et pour une approche novatrice et pluridisciplinaire de l'agronomie qui permette un développement rural des pays pauvres.

<sup>145</sup> En 1973, après plusieurs réélaborations et publications préliminaires suivies de débats dans des symposiums et à la revue *Esprit*, Harper & Row publie sous le titre *Tools for conviviality* les travaux entrepris par Ivan ILLICH avec Valentine BORREMANS depuis la fin des années 1960. Cet ouvrage a été ensuite réélaboré en français pour être publié par les éditions du Seuil en automne de la même année 1973 sous le titre de *La convivialité*.

<sup>146</sup> Directeur et rédacteur en chef respectivement de la revue *Esprit*.

*Illich* : « Illich pense –affirment-ils– qu’au-delà des rapports de production<sup>148</sup> nous devons mettre en cause une forme de production, l’*industrialisme* »<sup>149</sup>.

« Les années de Cuernavaca d’Ivan Illich [1966-1976] –écrit Jean Robert–, furent marquées par la publication successive de quatre livres<sup>150</sup> qui susciterent des débats dans le monde entier : *Une société sans école* [1971], *Énergie et équité* [1973], *La Convivialité* [1973] et *Némésis médicale* [1975]. Illich décrira plus tard ces ouvrages comme “mes pamphlets” » [Robert-Borremans, OC1 : 12]. Ce sont ses ouvrages « incontestablement les plus connus, les plus lus, les plus cités et les plus discutés. Ce sont de véritables *best-sellers* » [Paquot, OC2 : 12].

**1971 : *Une société sans école*.** Ou les paradoxes de l’instruction. Un recueil d’articles traduits de l’anglais par Gérard Durand et publiés dans les éditions du Seuil la même année de leur parution en anglais –dont *L’enseignement [en Amérique Latine], une vaine entreprise*, publié en *The Saturday Review* le 20 avril 1968–, dans lequel Illich analyse le mythe de la scolarisation obligatoire et ses effets secondaires, le parallélisme entre l’Église et l’école comme voies uniques vers le salut<sup>151</sup>, l’assimilation de l’institution scolaire au « rituel fondamental d’une société de consommation » [Cayley, E : 27], le paradoxe entre l’apprentissage par des hommes libres<sup>152</sup> et un rituel obligatoire et coercitif sur lequel on peut difficilement construire une société libérale

<sup>147</sup> La revue *Esprit*, fondée par Emmanuel MOUNIER (1905-1950), figure du personnalisme chrétien, a grandement contribué à la notoriété d’Ivan ILLICH et à la popularisation de ses idées [Paquot, OC2 : 10 et Paquot, 2012c : 22]. La liste des articles et des numéros consacrés à ILLICH et l’explication des débats autour de sa pensée dans la revue *Esprit* peuvent être retrouvés dans la préface de Thierry Paquot aux *Œuvres complètes*, Volume II, p. 10-11 et dans le numéro 8-9/2010 de la revue *Esprit*, page 125. Une recension historique sur *Esprit* 1932-2002 peut être retrouvée sur : <http://www.esprit.presse.fr/whoarewe/historique.pdf>.

<sup>148</sup> En pleine époque où le changement social, voire la révolution, passent par le marxisme, DOMENACH et THIBAUD reconnaissent qu’ILLICH va au-delà de la critique marxiste centrée sur la propriété des moyens de production et l’accumulation capitaliste, et bien au-delà de l’analyse des effets d’un système, pour mettre en question le mode de production tout entier et s’attaquer à ses fondements mêmes. Dans le même numéro d’*Esprit* (pp. 67-84) un jeune Boaventura de SOUSA SANTOS (né en 1940) a dressé, dans un article intitulé *La loi contre la loi*, un parallèle entre ILLICH et MARX dans lequel on comprend clairement les convergences et les différences de leurs pensées.

<sup>149</sup> Les éditeurs poursuivent : « les textes que nous publions dans ce numéro sont des essais pour avancer avec ILLICH, de redéfinir, en rapport avec sa pensée, une action politique » *Esprit* 7-8, juillet-août 1973, pp. 2-3. Presque 40 ans après, nous sommes sensiblement au même point !

<sup>150</sup> Dont les premières éditions ont été publiées en langue anglaise en raison de la persuasion de son editrice à l’époque, Marion BOYARS (1928-1999) [Kaller-Dietrich, 2011 : 31].

<sup>151</sup> CAYLEY remarque que *skolê*, le mot grec dont dérive « école », signifie « temps de loisir consacré à la connaissance » [Cayley, E : 27].

<sup>152</sup> « Il avait compris que si l’on considérait sa critique comme se rapportant aux écoles en tant que telles, des gens seraient tentés de l’utiliser pour soutenir les efforts des réformateurs visant à “transformer la société en une immense salle de classe”. C’est pour mettre en garde contre ce risque que qu’il présenta alors le mythe de l’éducation [...] comme le véritable problème, faisant remarquer que la salle de classe réformée, la salle de classe libre et “la salle de classe à l’échelle du monde représentent trois étapes dans l’escalade de l’éducation proposée, où chaque marche constitue une menace : celle d’un contrôle social plus subtil et plus pénétrant que celui qu’il remplacerait” » [Cayley, E : 46]. Les réformes consolideraient le mythe que ce soit celui du self-care ou celui de l’école à la maison, par « une institutionnalisation beaucoup plus insidieuse [...] que ne l’étaient l’école ou l’hôpital, et par une annihilation des frontières entre les individus et les systèmes carrément opposée à l’expression autonome de ce sens de la responsabilité individuelle qu’il avait espéré encourager » [Cayley, E : 47].

[Cayley, E : 28] et la différence entre ses buts avérés et les résultats effectifs qui contribuent à creuser le fossé entre les puissants et les plus démunis. Dans les mots de Cayley « l'école contrecarrait les objectifs précis auxquels elle prétendait tendre, soit l'égalité et le choix » [Cayley, E : 27] et, en demandant que l'on sépare le système scolaire de l'État, « Illich [...] refusait que l'on fasse de la participation au rituel scolaire une précondition à d'autres formes de participation sociale » [Cayley, E : 29]. Avant même sa publication et prévoyant les effets secondaires de son livre dans la transformation de l'école en une salle de classe universelle par d'autres moyens et stratagèmes<sup>153</sup> il publie dans *The Saturday Review* celle qu'il considérait « l'analyse critique principale de mon livre » [E : 110], une habitude qu'il n'a plus abandonnée. Il propose alors d'analyser les effets secondaires de l'accrochement à l'éducation qui pousse les gens à croire qu'ils ont besoin d'aide pour comprendre ce qui les entoure et se préparer à vivre et à gagner leur vie [E : 261] ; ensuite, de comprendre l'éducation comme l'apprentissage sous le postulat de la rareté et étudier le cadre mental dans lequel les concepts avec lesquels nous construisons cette idée d'éducation –ce « non sens » [E : 263]– peuvent prendre forme [E : 108-109] : « [j]'ai commencé à dire que ce n'était pas le rituel que l'on utilise pour amener les gens à croire à l'éducation que je voulais mettre en cause mais le milieu et la série de présupposés sociaux à l'intérieur desquels prend naissance l'idée d'éducation » [E : 262]. *Deschooling society*, déscolariser la société, va bien au delà d'« une société sans école » !

**1973 : La Convivialité**, la contre-productivité des outils et des institutions. Écrit à l'époque où il a été invité à participer aux discussions du Club de Rome<sup>154</sup> [E : 151], *Tools for conviviality* a été publié en 1973 chez Harper & Row. La version française, publiée en 1973 chez le Seuil, remaniée à partir de la traduction de l'anglais de Vincent Bardet avec l'assistance de Luce Giard, a servi de base aux traductions ultérieures à d'autres langues. La version définitive pour Illich est la version allemande de 1975 *Selbstbegrenzung : Eine politische Kritik des Technik*, (Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1975), publiée avec une nouvelle préface d'Illich en 1988 (Munich, C.H. Beck).

Illich entame son épilogue de l'âge industriel. Il énonce les notions de contre-productivité des outils et des institutions manipulatrices, du monopole radical qu'ils exercent et du rôle des professions mutilantes. Il dévoile les méthodes inopérantes. Il « expose dans ses grandes lignes une philosophie de la technologie et ébauche une constitution des limites à imposer aux sociétés modernes » [Cayley, E : 37]. Tandis que le Club de Rome évaluait à l'époque les limites à poser à la croissance de la production des biens matériels par rapport à leurs effets sur l'environnement, Illich, lui, était « obsédé par les effets, sur la société, des outils utilisés par les producteurs de services » [E : 152].

À propos de *La Convivialité*, Illich avoue à Cayley dans leurs *Entretiens* : « En 1971, quand j'ai commencé à écrire *La Convivialité* et à parler des seuils multidimensionnels au-delà desquels l'humain s'efforce de devenir destructeur du mode de vie, je me suis effondré. [...] Je ne crois pas que j'aurais continué à écrire si j'avais tenu un fils de ma propre chair dans les bras. Je me serais joint à ceux qui dansent la danse de la pluie »

<sup>153</sup> Développement de formats de scolarisation alternative, de programmes de formation continue (LLL-*Long life learning*), de « responsabilisation personnelle » et de *self-help*. (Voir note précédente).

<sup>154</sup> Sur le Club de Rome et le rapport *Halte à la croissance ?* voir note en bas de page 422 p. 150.

[E : 347]. Ce commentaire, d'une grande intimité, nous donne la mesure de son engagement et de l'ampleur de l'horreur qu'il apercevait<sup>155</sup>.

**1973-1975<sup>156</sup> : *Énergie et équité*.** Un texte rédigé avec l'aide de Luce Giard et Vincent Bardet parut d'abord dans *Le Monde* en trois livraisons en mai 1973 et fut ensuite édité par le Seuil. Soumis à débat au CIDOC de Cuernavaca il a donné lieu à une version anglaise plus longue et plus détaillée et puis à une version en langue allemande. La seconde édition en français a été traduite de l'allemand par Luce Giard, collationnée avec les précédentes versions anglaise et française et suivie d'une annexe rédigée par Jean-Pierre Dupuy intitulée *À la recherche du temps gagné*<sup>157</sup>. Illich aborde les effets « inévitables, irrémédiables, des transports sur la société » [E :158]. Illich approfondit dans les certitudes que les outils créent, comme par exemple la notion de locomotion [E : 160] et dévoile la contradiction entre le progrès technologique débridé et les inégalités sociales [Cayley, CM : 40] : au-delà d'un seuil, plus d'énergie signifie moins d'équité.

**1975 : *Némésis médicale. L'expropriation de la santé***<sup>158</sup>, les limites et le danger de les ignorer [Cayley, CM : 41]. Un ouvrage écrit par la suite de dix-huit mois de recherches en commun dans son séminaire au CIDOC et dont la première version française, traduite et réélaboree par Illich à Cuernavaca en janvier 1975, a compté avec l'assistance, entre autres, de Jean-Pierre Dupuy, Hélène Maillard, Maud Sissung et Paul Thibaud. Jean Robert et Valentine Borremans en font une excellente présentation dans l'introduction du premier volume des *Œuvres complètes*. Braulio Hornedo (né en 1952), disciple d'Illich, dit que celui-ci est son premier vrai traité : un livre érudit, une compilation critique de centaines d'études qui documentent la *iatrogenèse*<sup>159</sup>.

En plus d'ébaucher les idées pour réagir devant la soumission aux institutions modernes, il trace les lignes pour élargir des recherches sur des thèmes peu explorés, dont la prolifération de professionnels de la santé qui réduit de manière inversement proportionnelle la capacité des gens de maintenir et de récupérer leur propre santé. « J'écrivais ce livre, disait Illich à Cayley en 1988, pour discuter de la production de biens lorsqu'un certain niveau d'intensité de l'offre est atteint. En fait je me servais de la médecine comme exemple » [E : 249], un exemple que je vais largement exploiter dans cette recherche. Illich décrit comment, entre 1930-50, l'institution médicale a « œuvré dans le but de séparer le patient de la conscience qu'il a de sa maladie » ; puis « le médecin apprend aux malades ce qu'ils sont censés ressentir » [E : 191] pour ainsi « se constituer patient de son médecin et partager ensuite ses responsabilités dans la coproduction de cette chose étrange qu'est la santé (1965-1980) » [E : 192]. Illich se

<sup>155</sup> « Une danse insensée qui les rend fous », celle que dansent, dit ILLICH, par exemple, « les gens qui parlent de Gaïa et de la responsabilité universelle et qui se disent que certains rêvent de *faire* leur part » [E : 347]. Pour l'hypothèse Gaïa et le « principe responsabilité » de Hans Jonas, voir notes en bas de page 331, p. 118 et 514, p. 191.

<sup>156</sup> Les textes vont et viennent, se remanient, se discutent en ateliers, se rééditent dans des versions enrichies, en plusieurs langues... La richesse de la méthode illichienne rend parfois difficile de fixer une date.

<sup>157</sup> DUPUY, 1975, *À la recherche du temps gagné*. Annexe à *Énergie et Équité* [OC1 : 433-440]. Un texte paru dans le *Bulletin interministériel pour la RCB*, n° 20, mars 1975.

<sup>158</sup> Réédité en 1976 dans une version élargie intitulée *Limits to Medicine*.

<sup>159</sup> *Iatrogenèse* (de *iatros*, médecin et *genesis*, origine) est la maladie engendrée par la médecine ou par le médecin [OC1 : 610-NM, 1975]. On y reviendra (voir sous-chapitre 4.2, p. 140).

déclarait « préoccupé par le côté excessif de cette médicalisation qui détruisait ou minait l'art de souffrir, qui rendait le patient incapable d'assumer sa singularité [...] et qui en fin de compte, détruisait l'art de mourir » [E : 192].

Quelques années plus tard<sup>160</sup>, Illich révisera sa *Némésis médicale* et constatera : « ce livre ne m'intéressait plus » [E : 193].

Le sujet de l'ouvrage était résumé dans la première ligne : L'entreprise médicale menace la santé. Si on me demandait aujourd'hui [...] je répondrais : Oui, mais qu'est-ce que ça change ? [...] Je n'avais pas compris que outre la souffrance, la maladie, la détérioration et l'expropriation de la mort [...] les gens des pays hautement capitalisés ont acquis des corps iatrogènes. Ils se perçoivent eux mêmes et perçoivent leur corps d'après la description que leur en a donnée leur médecin » [E : 191-193].

Pour Illich l'« agent pathogène majeur c'est la focalisation sur la santé » [OC2 : 927-DM-DA, 1985], « la poursuite pathogène de la santé elle-même », [OC2 : 934-DM-DA, 1985] une santé qui est désormais comprise comme une donnée cybernétique<sup>161</sup>.

Depuis 1975, Illich se propose d'écrire une histoire de la perception de la rareté. La rareté : « ce postulat fondamental de la science économique moderne » qui se définit de manière classique comme « l'étude de l'affectation des ressources rares à des usages concurrents » et qui devient la « condition nécessaire à la bonne marche d'un monde considéré comme étant avant tout composé de ressources » [Cayley, E : 48]. Une notion qu'il commence à mettre en question à partir de la lecture des ouvrages de Karl Polanyi qui lui font comprendre l'étrangeté et la nouveauté historique d'une société de marché basée sur la rareté. Ce livre ne sera pas écrit en tant que tel, mais le sujet sous-tend tous les traités suivants ainsi que de nombreux travaux de ses amis et collaborateurs.

En somme, celle-ci est sans doute l'étape la plus connue de la vie et de l'œuvre d'Illich : « Les années de Cuernavaca furent une époque d'intense élaboration conceptuelle et virent la création d'une véritable boîte à outils pour la pensée critique » [Robert-Borremans, OC1 : 16]. De cette époque datent aussi les richissimes éditions du CIDOC, –CIDOC *Cuadernos, Dossiers et Sondeos*– dont les collections presque complètes<sup>162</sup> sont disponibles dans la bibliothèque du LAI, Institut autrichien de l'Amérique latine à Vienne. « Chaque année Illich publiait environ soixante volumes sur les problématiques de la mutation sociale en Amérique latine, avec un tirage de deux-cents à trois-cents

<sup>160</sup> Notamment dans *Douze ans après Némésis médicale : pour une histoire du corps*, une intervention lors du séminaire *Health and Healing in America*, à l'Université de l'État de Pennsylvanie, janvier 1985 [OC2 : 927-934-DM-DA, 1985] et dans « *Ne nous laissez pas succomber au diagnostic, mais délivrez-nous des maux de la santé* » [PS : 327-335], *lezione magistrale* d'Ivan ILLICH au Symposium de Bologne *Maladie et santé comme métaphores sociales*, du 25 au 28 octobre 1998 (version française de l'auteur en collaboration avec Maud Sissung et Valentine Borremans pour sa publication dans *Le Monde diplomatique*).

<sup>161</sup> « "Santé" désigne un *optimum* cybernétique. La santé se conçoit comme un équilibre entre le macrosystème socio-écologique et la population de ses sous-systèmes de type humain. Se soumettant à l'optimisation, le sujet se renie » [PS : 330-NN, 1998]. ILLICH décèle un changement dans le caractère symbolique de l'institution médicale et s'accuse de « ne pas avoir décelé un effet iatrogène symbolique beaucoup plus profond : la *iatrogenèse* du corps lui-même » [OC2 : 927-DM-DA, 1985]

<sup>162</sup> Un guide des contenus détaillés se trouve dans l'ouvrage de Kaller-Dietrich [2011 : 182-192] : *Appendice: La serie delle pubblicazioni del Centro Intercultural de Documentación (1966-1974)*. Voir aussi MITCHAM, Carl, *Les challenges of this collection, Appendix 1, Publications of the Centro Intercultural de Documentación* (pp. 20-24) [Hoinacki-Mitcham, 2002 : 20-24].

copies » [Kaller-Dietrich, 2011 : 25].

Dans un deuxième temps, après la fermeture du CIDOC en 1976, Illich commence une nouvelle vie comme employé à temps déterminé et associé non stipendié à l'université Fordham. Il dispose d'un espace à Ocotepc, « le village mexicain où Valentine Borremans lui avait assuré un refuge à côté d'une bibliothèque d'œuvres choisies » [Robert-Borremans, OC1 : 19].

Ayant perdu l'espoir d'un changement par la voie *peirastique* et par l'exposition détaillée de ce que les techniques *font*, et non par hasard en coïncidence avec la fracture historique qu'il repère dans les années 1980, Illich abandonne progressivement la scène publique pour travailler en nomade avec ses amis et enseigner notamment l'histoire des idées du Haut Moyen Âge en français et surtout en allemand [E : 165] prenant toujours ses notes en latin [Paquot, OC2 : 14].

Il enseigne entre autres aux universités allemandes de Kassel et Marburg, à Oldenburg et Brême ; aux États-Unis, au département de Science, Technologie et Société de l'Université de l'État de Pennsylvania et à Penn State College, Pennsylvania College of Technology ; au Pilzer College de Claremont, Californie et au Séminaire théologique McCormick à Chicago ; c'est une étape que ses amis caractérisent comme celle de l'Illich « archéologue de la culture<sup>163</sup> ». Loin de ses activités *peirastiques*, loin du premier plan des médias, éloigné aussi des hiérarchies de l'Église, Illich approfondit dans sa vocation d'historien pour regarder l'étrangeté de notre époque. « De 1990 à 1994 –raconte-t-il à Cayley– j'ai centré mes lectures et mon enseignement sur l'histoire des sensations, profitant de l'entière liberté que m'a valu mon abandon de tout poste permanent dans l'enseignement » [CM : 151]. « Ce reflux de célébrité fut [...] une bénédiction pour Illich » [Cayley, CM : 53].

Il fait de nombreux voyages aux États-Unis, au Mexique, en Afrique, en Allemagne. Il cherche à « trouver une prise sur les postulats enfouis qui rendaient si intraitables les institutions qu'il avait essayé d'infléchir » en s'exilant de sa propre culture [Cayley, CM : 46] passant un temps en Inde et en Asie du Sud-Est. Il envisage de raconter l'histoire des idées en Occident « dans une langue orientale qui serait suffisamment éloignée des langues que je connaissais pour prendre un peu de recul. J'ai pensé au chinois » [E : 165] mais finalement il abandonne ce projet, un des rares projets qu'il a abandonnés dans sa vie. Il se demande alors « [c]omment atteindre ce point de vue d'Archimède à partir duquel je pourrais jeter, de l'extérieur un regard sur le présent ? » [E : 183] pour en connaître les limites. « L'histoire est la voie privilégiée » [Cayley, E : 22] car elle permet de « voyager entre deux espaces-temps » [E : 180]. « Cette incursion dans un monde totalement différent était une façon très pratique de se distancier du présent » [E : 168].

En historien, et toujours à partir de la méthode inductive qui lui permet de faire de la théorie à partir de l'observation des faits<sup>164</sup>, il prend du recul historique, ce recul

<sup>163</sup> Voir DUDEN, Barbara. *Illich, seconde période. Esprit* 8-9, août-septembre 2010, pp. 136-157, notamment pp. 138-140 : *De « l'archéologie des certitudes modernes » à la « topologie mentale de la modernité tardive »*, un texte présenté à Brême le 7 février 2003 à l'occasion de la journée d'adieux à Ivan ILLICH. DUDEN soutient : « ce n'est pas tant des techniques et des institutions qu'il faut nous libérer, mais des représentations et des modes de perceptions qu'elles génèrent ».

<sup>164</sup> Voir note en bas de page 9, p. 21.

nécessaire à la recherche des origines des changements, à la compréhension de leur nature, à la mise en lumière de l'étrangeté de notre époque<sup>165</sup> et à la mise en question de la prétendue inéluctabilité des processus qui caractérise l'interprétation postmoderne de la fin de l'histoire. Illich a souvent souligné que ses vues étaient fondées sur la tradition et il constatait, étonné, que de telles vues « peuvent paraître tout à fait neuves dans le contexte de l'amnésie culturelle contemporaine<sup>166</sup> » [Cayley, E : 21].

Illich, qui s'autoproclame « historien de l'actualité », va au fond de l'analyse critique de nos certitudes les plus enracinées : la langue maternelle enseignée, la scolarisation, la rareté, certains buts de la modernité comme l'égalité des sexes, etc. « Les trois essais suivants [...] enrichissent considérablement la réflexion critique sur les “institutions” et le “développement”, déjà largement engagée dans ses premiers travaux. Ils sont du reste perçus comme leurs prolongements, leurs suites, d'autant qu'ils paraissent [en France] chez le même éditeur<sup>167</sup> » [Paquot, OC2 : 12].

**1977 : *Le Chômage créateur. Une postface à La Convivialité***, traduit de l'anglais par Maud Sissung et publié en français en 1977 par les éditions du Seuil. Le mode de production hétéronome dominant et la complexité croissante qui appelle l'intervention de spécialistes dans chacun des domaines de la vie quotidienne annulent la capacité personnelle de l'individu d'agir et de fabriquer. La perte d'autonomie de chacun s'accroît tandis que, en même temps, la technique performante travaille à la place de l'homme et le chômage devient structurel. On est dans une impasse, qu'Ingmar Granstedt (né en 1946) explore dans son livre *L'impasse industrielle* [Granstedt, 1980]. Comme François Partant<sup>168</sup>, Illich suggère que la crise peut avoir des vertus libératrices : elle peut « signifier l'instant du choix, ce moment merveilleux où les gens deviennent brusquement conscients de la cage où ils se sont enfermés eux-mêmes, et de la possibilité de vivre autrement ». Ce « vivre autrement » sur l'échange et la créativité et l'utilisation d'outils adéquats que chacun peut maîtriser est au cœur de qu'Illich appelle une société conviviale.

**1981 : *Le Travail fantôme***. Traduit de l'anglais par Maud Sissung et publié en français par le Seuil en 1981, des ébauches de sa « grande étude de l'histoire de la rareté » ; selon Cayley la « première œuvre explicitement écrite par Illich historien » [Cayley, E : 50]. « Illich applique l'intuition de Polanyi à sa propre analyse du développement comme une “guerre à l'économie de subsistance” établissant la différence substantielle entre l'économie fantôme ou occulte et le domaine du vernaculaire<sup>169</sup> » [Cayley, CM : 48]. « Dans une société hyperproductrice de marchandises, dit Illich, le travail humain transformé en valeur d'usage est divisé en deux : une partie est rétribuée, l'autre ne l'est pas, et c'est la seconde qui permet de payer la première » [E : 209]. Cette « distinction entre les activités humaines culturellement déterminées dans la sphère de la subsistance et les activités non rétribuées que les gens sont forcés d'accomplir pour le bénéfice

<sup>165</sup> Comme MAUSS ou LEVI-STRAUSS la regardent depuis l'expérience des communautés primitives.

<sup>166</sup> Et il ajoute « J'ai souvent l'impression que plus mon discours est traditionnel, plus je deviens radicalement étranger ». *Disparition de l'ecclésiastique*, présentation de 1959 [in Cayley, E : 21] et *Libérer l'avenir* [OC1, LA, 1970].

<sup>167</sup> Les éditions du Seuil, Paris.

<sup>168</sup> PARTANT, François, *Que la crise s'aggrave !* [Partant, 1978].

<sup>169</sup> Un terme qu'ILLICH emploie pour désigner « les activités des gens lorsqu'ils ne sont pas motivés par des idées d'échange, un mot qualifiant les actions autonomes, hors marché, au moyen desquelles les gens satisfont leurs besoins quotidiens » [OC2 : 151-152-TF, 1981].

d'une société hyperproductrice » [E : 206] sont en lien avec la séparation du lieu de production et du lieu de consommation, et donc avec une manière d'occuper le territoire. Illich dévoile ensuite le « discours irréflecti et autodestructeur du mouvement féministe » [E : 206] lorsqu'il s'obstine à amener les femmes à rentrer dans le jeu de la compétitivité et la productivité, au lieu de proposer des alternatives de vie plus salutaires autant pour les femmes que pour les hommes. Finalement il rendait compte que la « colonisation du secteur informel [sous la forme de] l'économisation des activités non rétribuées » [E : 206], ouvrait une nouvelle frontière aux économistes du développement qu'Illich a définie, dans sa conférence à la Société pour le développement international à Colombo à l'occasion de son vingtième anniversaire, comme « la dernière frontière de l'arrogance » [E : 209]. Par là Illich dénonce la réinterprétation des activités culturellement établies comme des activités économiques de *self-help* faisant partie de « l'économie informelle » dans un contexte où il n'y aurait jamais autant d'emplois salariés que d'individus et où « la majorité des gens, sur cette terre n'auront jamais d'emploi » [E : 53]. D'où l'importance pour Illich de favoriser le chômage créateur et de distinguer clairement l'économie de subsistance du travail fantôme et, en limitant les marchés, concevoir une dimension analytique autre que celle de droite-gauche : « un axe z allant de l'hyperproduction de marchandises à la subsistance » [Cayley, E : 52].

**1982 (trad. fr. 1983) : *Le Genre vernaculaire***<sup>170</sup>, traduit de l'anglais par Maud Sissung et publié par le Seuil, 1983. La *dé-génération* du monde [Robert, OC1 : 21] et la naissance du sexe économique. Comme le voient clairement Robert et Borremans, « comparée à tous les motifs "culturels" en lesquels s'incarna le genre vernaculaire, la modernité n'est pas tant *différente* que radicalement *diverse*, autre, hétérogène », et le « "descellement"<sup>171</sup> des relations de marché hors du sol de la culture et des coutumes » [Cayley, E : 59] que Karl Polanyi situe au centre de la « grande transformation » est compris par Illich comme « une *dé-génération* progressive » [Robert-Borremans, OC1 : 21]. Illich définit le genre vernaculaire comme « deux domaines asymétriques mais complémentaires [...] symbole d'un monde hétérogène ». Le genre est « une construction sociale plutôt que biologique » qui appartient à une vision métaphysique du monde dans laquelle « une irréductible expérience de l'altérité est fondamentale pour rester en vie » [Cayley, E : 59-60]. « Une ligne de démarcation coupait en deux la trousse à outils, séparant les outils des hommes de ceux des femmes. Une ligne séparait tous les espaces de la vie quotidienne – dans la maison, autour de la maison, dans le village » [E : 228]. Un rapport qui « excluait les relations d'échange au village ou à la maison » [E : 244] et qui fait que « [l']avènement du capitalisme peut être décrit comme la fin du genre » [E : 229].

Il décrit « la transition de l'égide du genre au régime du sexe » [Cayley, E : 59] dans la

<sup>170</sup> À l'époque de sa publication les éditeurs ont eu du mal à accepter le titre *Gender* dans un usage nouveau. Depuis, l'usage de *Gender* (*genre*) s'est généralisé et de nos jours il fait référence justement à l'inverse de ce qu'ILLICH voulait désigner : quand on parle de « questions de genre » on est souvent dans le domaine du « sexe économique » illichien.

<sup>171</sup> Karl POLANYI, historien des idées économiques, « avait décrit la marche à la modernité comme un mouvement progressif d'autonomisation de sphères spécialisées dans une certaine forme d'instrumentalité [...] en rompant avec une trame serrée de relations polyvalentes. Polanyi appela ce processus *disembedding*, terme que ses disciples et lecteurs français, Louis DUMONT en tête, traduisirent par "désencastrement" ou "désincrustation" » [Robert-Borremans, OC1 : 20-21].

société industrielle et démontre comment, quand l'emprise du genre est rompue, « les hommes deviennent interchangeables, la circulation des biens devient un flux global sans restriction » [Cayley, CM : 51] et le sexisme fait irruption, tandis que « [I]à où l'importance des hommes et des femmes est incommensurable, une telle accusation n'existe pas » [Cayley, E : 62]. Illich oppose la trêve des genres vernaculaires à la guerre des sexes économiques et se propose de repérer ce qui reste du genre [Cayley, E : 61]. Ce livre lui vaut un conflit avec les féministes à Berkeley qui n'ont pas compris parmi d'autres choses qu'Illich leur reprochât leur lutte pour l'égalité des sexes au sein du mode de production existant, ce qui pour elles signifiait soit « une libération » [Cayley, CM : 51], soit un mode de légitimer leur action politique.

Ce livre, le dernier à paraître chez un grand éditeur en France, représente un tournant dans l'œuvre d'Illich. Peu à peu Illich se détache de l'analyse des effets de l'industrialisme sur l'*hexis* et la *praxis* de la modernité, de ce que les outils *font* et « comment nous façonnons la réalité en les utilisant » [E : 282], pour s'intéresser à « ce que les outils *disent* à une société, [...] aux effets des outils sur notre perception de la réalité » afin de voir « comment ils façonnent notre esprit » [E : 282] et ce faisant sont capables « de générer en nous un ensemble de certitudes » [E : 157]. Il réfléchit à la question de savoir « pourquoi la société accepte ce qu'ils disent comme une vérité » [E : 156] ; à soulever « le problème épistémologique des modes de perception particuliers à l'Europe moderne et étudier la question des *a priori* spécifiques de notre époque, qui génèrent non seulement nos conceptions mentales mais également nos perceptions sensuelles et nos sentiments envers ce qui constitue la réalité sociale ». [E : 226]. Bref, Illich s'intéresse « aux retombées symboliques de l'utilisation des outils » [E : 282]. « C'est une véritable histoire de la perception celle qui est entamée après *Le genre vernaculaire* » [Cayley, CM : 51], le « premier compte rendu de ses nouvelles explorations » [Robert-Borremans, OC1 : 18]. « Cette fois, l'objet de son attention n'était pas une institution dominante, mais le monopole de certains instruments conceptuels sur la pensée critique. D'abord la sienne propre [...] [qui] n'étais pas lib[r]e des mots clés propagés par la société industrielle moderne » [Robert-Borremans, OC1 : 19].

Toujours en historien, Illich comprend que « c'est en remontant au Moyen Âge européen qu'il prendrait le plus grand recul par rapport aux postulats admis à l'époque moderne » [Cayley, CM : 46] dans le but de comprendre les « partages des eaux » entre les cultures de survie et la culture industrielle. Époque charnière, « [c]'est au XII<sup>e</sup> siècle que je vois poindre plusieurs de ces présupposés qui [...] sont devenus les certitudes d'aujourd'hui » [E : 183] : le corps, le texte qui devient visible (accessible en tant qu'outil), la société édiflée autour d'un contrat, d'un engagement réciproque [E : 184].

C'est l'époque où commencent à émerger les notions de technologie, de conscience, d'individualité, de citoyenneté, une nouvelle conception du moi, les relations comme un texte, voire contractuelles comme celle du mariage. Une époque dont les auteurs : Aelred de Rievaulx (1110-1167) et Hugues de Saint-Victor (vers 1096-1141) notamment, mais aussi Héloïse (de Garlande ?) (vers 1100-1164), Pierre Abélard (1079-1142), Théophilus Presbyter<sup>172</sup> (vers 1070-1125) et autres, l'avaient attiré dès

<sup>172</sup> ILLICH parle d'un « traité anonyme de Théophilus PRESBYTER », une contradiction apparente devant laquelle CAYLEY feint un grand étonnement. ILLICH explique que Theophilus PRESBYTER (« le prêtre qui aime Dieu ») est un pseudonyme que des historiens attribuent à un

l'université [Cayley, CM : 46].

« D'une part, explique Cayley, désireux d'entreprendre une archéologie des « certitudes » modernes – ces idées et sentiments apparemment si évidents et « naturels » que jamais on ne les remet en question –, il en était venu à voir le XII<sup>e</sup> siècle comme un de leurs grands viviers. [...] Mais en même temps, le monde du XII<sup>e</sup> siècle est encore parfaitement étranger à la sensibilité moderne, répondant ainsi à son second motif : mettre en relief de façon frappante, pour lui-même et ses étudiants, l'étrangeté et la nouveauté du monde d'aujourd'hui » [CM : 46].

Illich focalise sur la fracture historique qu'il repère dans les années 1980 : la fin de l'âge instrumental, caractérisé par la fin de la *distalite*<sup>173</sup> entre l'outil-moyen de production et l'usager [CM : 272] et le passage à l'« ère des systèmes » qui intègrent les usagers dans les processus sans qu'il y ait aucune distinction entre les uns et les autres ; la naissance d'une mentalité cybernétique<sup>174</sup> qui vient empiéter sur la mentalité alphabétique dominante depuis la fin de l'oralité ; « l'a-moralité des postmodernes » [Sachs, 2011 : 6-7] ; la critique des services d'assistance de l'état sanitaire et économique, qu'il entend comme une *corruptio optimi quae est pessima*<sup>175</sup>, une perversion de la charité chrétienne transformée en produit et avec elle « le démantèlement des fins personnelles » [Robert-Borremans, OC1 : 20]. Un nouveau seuil, un nouveau « partage des eaux » est franchi.

Peu à peu, Illich diversifie ainsi dans les années 1980 le champ de ses intérêts : « La richesse des thèmes abordés par Ivan Illich est *rhapsodique*, un terme qu'il aimait particulièrement pour son évocation du monde de l'oralité » [Robert-Borremans, OC1 : 8] ; des thèmes qu'il travaille avec d'autres collègues, disciples et amis<sup>176</sup> :

moine bénédictin allemand, probablement Roger de HELMARSHAUSEN (vers 1070–1125).

<sup>173</sup> C'est-à-dire la séparation conceptuelle, la distinction entre la main et le marteau, que dans la tradition grecque et jusqu'au XII<sup>e</sup>. siècle étaient une seule chose: *organon*.

<sup>174</sup> ILLICH emprunte la notion à Morris BERMAN (né en 1944). On lira : *Pour une étude de la mentalité alphabétique* (OC2 : 869-893-DM-MA, 1986) et *L'alphabétisme informatique et le rêve cybernétique* [OC2 : 917-923-DM-AR, 1987].

<sup>175</sup> Le 23 novembre 1987 ILLICH reprend, dans son sermon à la Quatrième Église presbytérienne du Chicago's Loop, « en historien catholique invité [par John McKnight et David Ramage] à prendre la parole devant une communauté méthodiste » [PS : 9-10], une phrase de Saint Jérôme (347-420), *corruptio optimi pessima*, « [r]ien n'est pire que la corruption du meilleur » [Robert-Borremans, OC1 : 10]. « À force de vouloir assurer, garantir, ajuster la Révélation, les meilleurs deviennent les pires » [E : 300], disait ILLICH. CAYLEY l'explique bien : « [l']occident moderne avec sa vaste architecture d'institutions qui prennent en charge les besoins des gens, est une prolongation pervertie de la tentative de l'Église catholique d'institutionnaliser l'Évangile » [Cayley, E : 87].

<sup>176</sup> Ces recherches se développèrent autour du groupe de Brême et de la table de Barbara DUDEN. « Durant dix ans, explique Jean ROBERT, le philosophe itinérant fit escale chaque hiver à Brême » où il put donner « un sens concret au seul projet de "réforme universitaire" qu'ILLICH appela jamais de ses vœux : déplacer le centre de gravité de l'université loin des aulades et salles de classes, vers des lieux plus accueillants, pourvus d'une cuisine à spaghettis et d'une réserve de bon vins, à proximité d'une bonne bibliothèque » [Robert-Borremans, OC1 : 25]. « C'est encore autour de la table d'Ivan que s'est formé le *Pudel*, étrange sobriquet désignant un groupe de recherche sur le sens de la juste mesure et le sens commun » [Robert, OC1 : 26].

Dans la lettre fondatrice du *Circle for Research on Proportionality (CROP)* de septembre 1999, adressée originalement à Jerry BROWN, le *Pudel* se présente « comme un cercle d'amis rencontrés au cours des leçons d'ILLICH et rassemblés autour de la table de spaghetti de Barbara DUDEN à Penn State et à Brême. Parmi ses membres : Johannes BECK, professeur d'éducation, et Antje

l'histoire du corps, les changements dans l'*autoception*<sup>177</sup> et la substantivation de la vie avec Barbara Duden (née en 1942), elle même consacrée à l'histoire du corps, de la grossesse et à la critique de l'implantation de pseudo-percepts dans le corps des femmes enceintes dans les universités de Marbourg, Oldenbourg, Brême et Penn State University ; « si le corps est historique, l'*ubi* qui est son répondant l'est aussi » : Jean Robert étudie l'historicité de l'*ubi*, le lieu dans lequel le corps agit : il écrit « de courts essais en anglais et un livre en allemand sur la destruction des lieux concrets par les instruments, conceptuels d'abord puis mécaniques de la *spatialisation*, c'est à dire de la substitution de l'Espace au Lieu » [Robert-Borremans, OC1 : 25] ; Illich, Robert et Sachs analysent l'histoire de l'invention du concept d'énergie, une certitude moderne ; la notion de « bien » comme ce qui est spécifiquement et incomparablement approprié dans un contexte donné [Cayley, CM : 54] et la proportionnalité, avec Matthias Rieger<sup>178</sup> (né en 1965) ; l'historicité de la matière et la « genèse des absurdités

---

MENK, professeur de linguistique à l'Université de Brême, Barbara DUDEN, historienne à l'Université de Hannover, Constantine HATZIKIRIAKOU, professeur de mathématiques à Crète, Sajay SAMUEL qui enseigne la comptabilité à l'Université de Connecticut et Samar FARAGE, professeur de sociologie à Penn State University. Matthias RIEGER et Silja SAMERSKI finissent leurs thèses en musicologie et biologie respectivement. Lee HOINACKI est un philosophe et théologien collaborateur d'ILLICH depuis longtemps. Dans le but de réfléchir sur la perte du sens de la proportionnalité, nous nous sommes rencontrés pendant les dernières trois années avec des collègues en Allemagne, Italie, les États-Unis et le Mexique. Dans ces conversations, chacun de nous, dans un sens particulier, essaye de suivre une ligne de recherche provoquée par ILLICH. Pour définir en un terme l'objet de nos recherches, nous n'avons pas trouvé mieux que *proportionnalité*. Ce terme reprend ce qui dans le passé correspondait à bon, vrai, adéquat. L'observation en perspective historique de la perte du sens de la correspondance et de ses conséquences ne répond pas à une quête nostalgique du passé ni à une contribution à une spiritualité *new age*, mais à la connaissance de la manière dans laquelle nous percevons les autres et nous-mêmes. La relation Je-Tu est cruciale pour notre conception de la proportionnalité. ILLICH parlait de la parabole du Samaritain pour décrire la relation d'amitié sans précédents dans la civilisation occidentale établie par la liberté de se tourner vers un autre sans que ce rapport soit déterminé par une naissance commune (comme dans la *polis* grecque), ni par un droit commun (la loi romaine), ni par la peur de dieu, ni par l'intériorisation de normes de conscience ou un impératif moral, mais simplement par l'appel Chrétien à l'amitié. L'institutionnalisation de la charité pervertit cet appel en services et transforme les voisins en clients. Cette économie des services est déjà bien comprise ; nous voulons maintenant clarifier la transformation récente qui amène les institutions non seulement à servir des clients mais à gérer leurs profils [...]. Le Tu est devenu un profil de données technogéniques, et c'est dans ce contexte que nous soulevons la question de l'amitié ». Source : *Denken nach Illich* : [http://www.pudel.uni-bremen.de/410en\\_wersindwir.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/410en_wersindwir.html). Dernière consultation : 12-11-2012. Trad. S.G.

<sup>177</sup> L'*autoception* est pour ILLICH et DUDEN la perception charnelle de soi, l'expérience intime du soma, le corps vécu dans sa chair, de l'intérieur. C'est l'objet de l'histoire du corps –la somatique historique– telle qu'ILLICH et DUDEN la comprennent, qui s'oppose à l'histoire de la projection de concepts abstraits sur le corps qui paralysent l'expérience vécue. Source : ROBERT, Jean, 2012b, *El cuidado de la mirada en la era del espectáculo* [Robert, 2012b].

<sup>178</sup> Mathias RIEGER (né en 1965) étudie l'histoire de la perception, particulièrement le sens de la proportion et les conséquences sociales et culturelles de son abandon pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles. Comme musicologue et percussionniste (classique, jazz et joueur de tambour pour la danse du ventre) RIEGER s'intéresse à l'histoire du sens de la proportion comme une lentille optique à travers laquelle il peut étudier une rupture fondamentale dans la manière dans laquelle les gens entendent et la manière de penser sur ce qu'ils entendent. RIEGER décrit le passage de la musique depuis le temps de PYTHAGORE comme une manifestation d'harmonie fondée sur des proportions et un sens commun, à la recherche d'un paradigme scientifique standardisé et mesurable par des instruments techniques au dix-neuvième siècle, où l'oreille devint suspecte. Source : *Denken nach Illich* : [http://www.pudel.uni-bremen.de/427en\\_matthias\\_rieger.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/427en_matthias_rieger.html). Trad. S.G.

technocratiques dans le monde occidental et le Tiers monde » [Paquot, OC2 : 13]. Sachs édite en 1992 *The Development Dictionary* qui devait s'appeler *Toxic Words* : Uwe Pörksen (né en 1935) décrit les mots propres aux nouvelles tyrannies fondées sur des irréalités séductrices. Kuchenbuch<sup>179</sup> (né en 1939), l'histoire de l'émergence du texte comme objet mentalement désincrusté de la matérialité de la page. Silja Samerski<sup>180</sup> (née en 1970), Sajay Samuel (né en 1964), Samar Farage<sup>181</sup> analysent, chacun dans son domaine, les mutations radicales que supposent les changements dans la perception que les humains ont d'eux-mêmes en réaction aux nouvelles technologies de l'information ; l'expropriation de toute autonomie jusqu'à « la perte des sens », titre de son dernier recueil d'articles et conférences, publié en France en 2004, deux ans après sa mort.

« Les livres, conférences et articles d'Ivan d'après 1978 –écrit son ami Jean Robert à l'heure des adieux– abordent successivement : le *genre vernaculaire* (en tant que dualité antithétique du *sexe économique*), l'*archéologie des certitudes modernes*<sup>182</sup> (les slogans

<sup>179</sup> Ludolf KUCHENBUCH (né en 1939). Historien médiéviste orthodoxe, influencé par MARX et ILLICH, et musicien de jazz (saxophone et guitare), il s'intéresse à l'histoire des campagnes médiévales et au féodalisme. Professeur à l'université à distance d'Hagen, où il restera jusqu'à la fin de sa carrière en 2004 et pour laquelle il écrira un grand nombre de matériaux, professeur invité au Collège de France en 2002, sans abandonner en rien ses thématiques précédentes, il se tourne de plus en plus vers l'histoire de la scripturalité (avant tout médiévale, même s'il réfléchit également sur la pratique scripturale des musiciens improvisateurs dans le jazz), ainsi que, quoique de façon moins prononcée, vers l'histoire des déchets. L'invitation de KUCHENBUCH à rédiger un écrit court sur l'histoire du texte pour l'Université à distance de Hagen a mis ILLICH sur la piste du *Didascalicon* d'Hugues de SAINT VICTOR, le premier traité sur l'art de lire.

Source : DUDEN, Barbara, *La desencarnación moderna del yo y del tú*. Disponible sur : <http://www.ivanillich.org.mx/Illich-Barbara.pdf>. Trad. S.G.

<sup>180</sup> Silja SAMERSKI (née en 1970) est une généticienne qui étudie les conséquences sociales et culturelles des conseils professionnels car aujourd'hui chaque situation de vie concevable dispose d'un professionnel spécialisé dans sa gestion. Le conseil est devenu en cinquante ans une des plus importantes technologies sociales.

Source : *Denken nach Illich* : [http://www.pudel.uni-bremen.de/431en\\_silja\\_samerski.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/431en_silja_samerski.html). Trad. S. G.

<sup>181</sup> Samar FARAGE est née et a vécu au Liban, dans une tradition dans laquelle la figure de l'*hakim*, en même temps un médecin et un philosophe, était encore vivante. Elle a étudié la théorie politique, la philosophie et l'arabe classique, un langage et une littérature qui reflètent encore le jumelage entre philosophie et médecine, la correspondance entre un microcosme et un macrocosme et donc une notion de santé (ou d'être au monde) radicalement différente de celle qu'elle a appris pendant ses études en France et aux États-Unis. Pendant dix ans d'études auprès d'Ivan ILLICH à Pennsylvania et à Brême, FARAGE a exploré les raisons fondamentales et les implications de la divergence entre le *hakim* et le médecin, la transformation du corps ressenti dans la tradition de Galien de *Pergame* (129 - c. 210) et de la notion complexe de *krasis* comme une balance des humeurs lorsqu'elles font le passage à l'ouest à travers les interprétations médiévales des arabes. Elle se demande quels sont les éléments linguistiques, culturels et professionnels qui mènent à cette bifurcation. Sa recherche révèle une relation intime entre philosophie et médecine dans l'antiquité à un niveau éthique : vertu et santé impliquent une notion de proportion et demandent une discipline rigoureuse. Cette relation a été altérée avec la transformation des vertus cardinales grecques en vertus morales dans le cadre de la chrétienté qui a ouvert le chemin à la désincarnation des humeurs, et avec la séparation entre philosophie et théologie au XII<sup>e</sup> siècle qui a dissout l'union entre philosophie et médecine, institutionnalisée désormais comme une science pratique, perdant au passage son *telos* et son fondement éthique. La santé devient un état quantifiable et l'être au monde de chacun est radicalement altéré.

Source : *Denken nach Illich* : [http://www.pudel.uni-bremen.de/429en\\_samar\\_farage.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/429en_samar_farage.html). Trad. S.G.

<sup>182</sup> Pour nous demander avec CAYLEY « qu'est-ce qui dote [une certaine idée] de l'énorme inertie qu'elle possède si manifestement ? Dans quelles conditions une idée aussi étrangère à d'autres temps et à d'autres lieux peut-elle apparaître ? » [E : 48].

dont est construite la représentation sociale de la réalité), l'analyse de ce que *dit* la technologie à la différence de ce qu'elle *fait*, la transition de l'ère des *professions dominantes* à celle de la tyrannie des *Systèmes*, l'*histoire du corps*, celle de la *matière* (en mémoire de Gaston Bachelard), celle des *perceptions* en général et de la *vision* en particulier, l'histoire de l'*hospitalité* et celle de l'*amitié*, l'étude du sens de la juste mesure ou "*proportionnalité*", la vision du présent dans le *miroir du passé*, la *disparition du sol* de sous les pieds ». Robert poursuit : « le point où se révèle l'unité des excursions récentes d'Ivan est sa confiance en l'*ensarkosis tou logou*<sup>183</sup>. Mentionner le terme français équivalent aiderait à peine les jeunes lecteurs, dont la difficulté n'est pas tant le manque de confiance que la désincarnation de leur expérience du monde et d'eux-mêmes. Pour Ivan, l'*ensarkosis* rend le verbe et la chair proportionnels ou, comme disait Thomas d'Aquin, *analogues*. C'est ici que l'historien prend le relais de l'homme de foi. La société moderne est le résidu désincarné de communautés rassemblées autour de la foi en l'*ensarkosis*: ceci est une réalité historique indépendante de la foi. La lente marche à la modernité peut alors être décrite comme une perte progressive de la proportionnalité ou analogie entre le mot et la chair, l'homme et la femme, le corps et le monde, les sens et la matière, les pieds et le sol. [...] Le résultat de cette corruption est l'inhospitalité de la modernité que nous connaissons, le divorce entre la parole et la chair, la désincarnation de l'expérience du monde et du soi dans une société issue d'une foi bimillénaire en l'incarnation du verbe et incompréhensible historiquement sans cette foi trahie » [Robert, 2002].

Ses ouvrages de l'époque<sup>184</sup> sont :

**1985 (trad. fr. 1988) : *H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli***, traduction française de Maud Sissung, publié chez Lieu commun en 1988. Une réflexion sur l'historicité de la matière, une « *history of stuff* ». Invité par des Mexicains menacés d'expulsion par le projet de construction d'un grand lac d'eaux vannes recyclées au centre de la ville de Dallas, Illich réfléchit, s'inspirant de Bachelard, à l'historicité de la matière eau, il essaye d'« élucider son ambiguïté séculaire » [E : 301] et oppose l'eau des rêves nécessaire à la vie d'une ville habitable à une substance industrielle technique rare : H<sub>2</sub>O. Dans H<sub>2</sub>O, explique Paquot, « l'essentiel ne concerne pas l'architecture, ni l'urbanisme, mais la transformation de l'espace en "matière" par la société industrielle et son agent

<sup>183</sup> L'incarnation du Verbe. « La véritable incarnation du Verbe n'est pas une conversion ou transmutation de l'homme en Dieu avec la conséquente absorption de l'un ou la confusion de deux, ni, de l'autre côté, une simple habitation de l'un dans l'autre, ni encore moins une connexion ou conjonction transitoire mais une union réelle, ferme et constante des deux en une personne vivante. Source :

[http://christianbookshelf.org/various/creeds\\_of\\_christendom\\_with\\_a-History-and\\_critical\\_notes/#1](http://christianbookshelf.org/various/creeds_of_christendom_with_a-History-and_critical_notes/#1)

Dans une conférence prononcée en octobre 2004, à l'occasion d'un colloque sur Jacques Ellul, Daniel CÉRÉZUELLE a soutenu que le protestant Jacques ELLUL, l'agnostique Bernard CHARBONNEAU et le catholique Ivan ILLICH se réfèrent à la notion d'incarnation comme à un des fondements de leur critique du monde industriel et de la société technicienne. Disponible sur : <http://agora.qc.ca/Dossiers/Incarnation>.

« L'incarnation consiste dans le fait d'avoir une chair -davantage peut-être : d'être chair. Des êtres incarnés ne sont donc pas des corps inertes qui ne sentent et n'éprouvent rien, n'ayant conscience ni d'eux-mêmes ni des choses. Des êtres incarnés sont des êtres souffrants, traversés par le désir et la crainte, ressentant toute la série des impressions liées à la chair parce que constitutives de sa substance - une substance impressionnelle donc, commençant et finissant avec ce qu'elle éprouve ». Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Seuil, 2000, p. 9.

<sup>184</sup> Ses quatre derniers essais, publiés en France par quatre éditeurs différents « ne suscitent aucune réaction, paraissent dans une sorte de désintérêt total, de *black-out* » [Paquot, OC2 : 13].

destructeur, le bulldozer » [Paquot, OC2 : 19]. Ce faisant, il aborde le sens profond du verbe *habiter* et son devenir, et précise la définition de l'espace vernaculaire et des *communaux*.

Persuadé d'assister à une rupture historique bien plus profonde encore qu'il n'osait le prédire dans *La Convivialité* et *Némésis médicale*, et cherchant à la fois à éclairer cette mutation et à prendre du recul, Illich se tourne vers des mutations comparables dans le passé :

**1988 (trad. fr. 1990) : *ABC : l'alphabétisation de l'esprit populaire*.** Écrit avec Barry Sanders, alors professeur de langues au Pitzer College, en Californie, traduit en français par Maud Sissung et publié chez La Découverte<sup>185</sup>. Une histoire de l'écriture, depuis l'impact qui a eu l'écrit sur l'esprit des laïcs à la fin du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au code binaire qui accompagne la mondialisation. Les auteurs s'interrogent sur « la portée des campagnes d'alphabétisation alors que croît le nombre de ceux qui demeurent fonctionnellement illettrés, et l'effet, sur leur perception de la réalité, qu'a eu chez nos collègues la théorie de la communication qui ne fait plus de la langue qu'un code. [...] Comprendre ce que fut il y a huit siècles l'impact du parchemin et du sceau, de l'encre et de la plume, sur la vision du monde conduit à un paradoxe : l'alphabétisme n'est pas moins menacé, de nos jours, par l'enseignement que par la communication. Les techniques qui ont composé l'écriture alphabétique (consonnes, voyelles, séparations entre les mots, paragraphes, titres) se sont constituées historiquement. Certains concepts qui ne peuvent exister sans référence à l'alphabet –pensée et langage, mensonge et mémoire, traduction et, surtout, le moi, – se sont développés parallèlement à ces techniques de l'écriture. Puisque ces catégories ont une origine, elles peuvent aussi avoir une fin. Ancrés sur la terre de l'écrit, nous discernons deux fractures épistémologiques : l'une nous coupe du domaine de l'oralité, l'autre, qui s'élargit pour nous engloutir, assimile les lettres à des "bits" d'information, dégradant ainsi la lecture et l'écriture » [Note de l'éditeur].

**1991 : *Du lisible au visible : la naissance du texte. Un commentaire du Didascalicon de Hugues de Saint-Victor*,** traduit de l'anglais par Jacques Mignon, révisé par Maud Sissung et paru chez les Éditions du Cerf en 1991. Illich nous introduit au *Didascalicon*, *L'art de lire*, un ouvrage que Hugues (v. 1096-1141), un chanoine régulier flamand de l'abbaye de Saint-Victor<sup>186</sup>, hors les murs de Paris, rédigea à l'intention de ses élèves,

<sup>185</sup> Cet ouvrage, un chef d'œuvre, n'a pas été inclus dans les *Œuvres Complètes* éditées par Fayard en 2004 et 2005 pour des raisons qui nous sont inconnues.

<sup>186</sup> Hugues de SAINT-VICTOR était pour ILLICH la première et la dernière personne en Europe à avoir eu une philosophie alternative de la technologie [E : 225] : le premier à l'isoler en tant que sujet, le dernier à souligner qu'elle faisait vraiment partie de la philosophie [Cayley, E : 73]. Hugues avait « une vision modeste des outils » [E : 281] qui pour lui servaient à « faire du monde un meilleur endroit pour vivre » [E : 280], à remédier « aux dégâts que nous avons causé au monde » [E : 281] par notre « intervention écologique, ce péché » [E : 277]. ILLICH oppose cette interprétation [de l'outil réparateur] aux philosophies modernes de la technologie : « La Bible a poussé les peuples occidentaux à considérer la technologie comme un moyen de dominer la nature [...] Au XIII<sup>e</sup> elle était déjà considérée comme un moyen d'assujettir la terre » [E : 278-279]. « L'outil dans le sens où ILLICH le conçoit –explique CAYLEY– amplifie et aiguise nos sens et appartient de ce fait au règne physique du sol et du corps au-dessus desquels la philosophie occidentale s'est élevée » [Cayley, E : 81].

L'abbaye de SAINT-VICTOR avait été fondée au début du XII<sup>e</sup> siècle par Guillaume de CHAMPEAUX, archidiacre et directeur de l'école cathédrale de Notre-Dame de Paris dans un

situé à la croisée des chemins de cette mutation qu'Illich appelle « alphabétisation laïque » : le passage « d'une population orale à une population alphabétisée sans qu'ils sachent [nécessairement] écrire » [E : 289-290].

Illich se propose de faire une « histoire de la formulation de la pensée occidentale –ou du cadre de la pensée occidentale– à travers l'existence de la technologie de l'alphabet » [E : 284-289] et la naissance du texte. « Ivan Illich pratique le décalage –observe Thierry Paquot – : il observe le monde contemporain à partir de sa compréhension du XII<sup>e</sup> siècle [et] de ce que [cette époque] porte en elle pour la compréhension des époques suivantes » [Paquot, OC2 :15]. Paquot poursuit : « L'émergence du “je” au cours de cette période est grandement associée à la constitution d'une culture alphabétique, d'une langue écrite, parlée et de plus en plus lue silencieusement pour le lecteur solitaire. En gros, l'affirmation de la singularité de l'individu, processus lent et compliqué, s'effectue en Occident chrétien entre le XII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle » [Paquot, OC2 : 15].

En effet c'est à l'époque de Hugues de Saint-Victor que le livre prend peu à peu la forme que nous lui connaissons aujourd'hui grâce à une succession d'inventions techniques et de perfectionnements de la page écrite : la séparation des mots par des blancs, les paragraphes isolés, l'amélioration de la ponctuation, les retraits, la division en chapitres et l'insertion de titres et de rubriques, la numérotation des pages, les tables des matières et index classés dans l'ordre alphabétique, les gloses marginales, etc. qui transforment la lecture « monacale » en lecture « livresque » (le mot est de George Steiner) au début du XII<sup>e</sup> siècle. C'est la naissance de ce qu'Illich nomme le « texte visible » qui donna « une nouvelle conception du moi », un nouvel individu que le lecteur découvre « dans le miroir du parchemin » [E : 289] : le moi perçu comme un texte intérieur –d'où la notion d'examen de conscience et des relations entendues comme un texte, le contrat de mariage comme « *copula*, un concept littéraire<sup>187</sup> » [E : 289-290] ; un morceau de papier substitue le serment : c'est la naissance de la société contractuelle ; la mentalité livresque des illustrés ; l'Église ; la foi globalisatrice ; la croyance au développement ; le mythe du titre universitaire et du mode de vie moderne ; ce que le poète mexicain Gabriel Zaid a appelé « la tribu invisible » [Hornedo, 2002], une culture du livre et de la lecture qui a transformé les rapports avec la nature et avec autrui.

---

ermitage abandonné près d'une chapelle dédiée à Saint Victor, au pied de la montagne Sainte-Geneviève, sur la Bièvre. L'abbaye resta hors des murs de l'enceinte de Philippe Auguste (XII<sup>e</sup> siècle), sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui l'université Jussieu et le Jardin des Plantes. La congrégation fut dissoute par la Révolution en 1790, les bâtiments vendus et démolis en 1811.

« Il n'y avait pas de moines dans cet ordre, mais des religieux augustins qui s'employaient à l'édification de la population chrétienne des communautés urbaines ; leur but était de *docere verbo et exemplo*, enseigner par la parole et donner l'exemple. Ils enseignaient comment vivre dans la cité » [E : 276]. (Voir WALKER BYNUM, Caroline, 1979, *Docere verbo et exemplo: an aspect of twelfth-century spirituality*, Harvard theological studies N° 31, Scholars Press). En quelques années elle est devenue l'un des centres les plus importants de la vie intellectuelle de l'Occident médiéval et les Victorins une des plus illustres congrégations du XII<sup>e</sup> siècle, dans une orientation urbaine et intellectuelle. Grâce à Hugues et son enseignement complet, l'école prend une dimension universaliste. Saint-Victor devient un lieu de retraite prisé par Bernard de CLAIRVAUX (1090-1153) ou Thomas BECKET (1118-1170).

<sup>187</sup> *Copula*, le verbe qui relie le sujet à l'objet.

Ces retombées symboliques qu'Illich nomme la « mentalité lettrée » (*lay literacy*) « devraient [...] nous aider à comprendre comment l'homme moderne reformule sa conception de lui-même à l'image de l'ordinateur » [Cayley, CM : 56-57].

**1992 (trad. fr. 1994) : Dans le miroir du passé<sup>188</sup>. Conférences et discours 1978-1990**, traduit de l'anglais par Maud Sissung et Marc Duchamp et publié chez Descartes & Cie en 1994. Un recueil magnifique de dix-neuf discours et articles publiés entre 1978-1990 « qui constituent dix-neuf étapes dans le parcours d'Ivan Illich. Chacune apparaît comme une sorte de miracle de l'intelligence » [Paquot, OC2 : 21]. L'élément qui les rassemble est celui qui lui donne son titre : le *miroir du passé* est l'élément qui, en fournissant les clés de la genèse, le déploiement et l'emprise de nos idées et nos certitudes sur notre vie actuelle, nous permet d'en évaluer la validité.

Des articles comme *Le découplage de la paix et du développement*, *Le silence fait partie des communaux*, *L'art d'habiter*, *Disvaleur* (et l'histoire du déchet), ainsi que ses analyses de la mentalité cybernétique, la *Némésis* du développement, l'histoire du corps *Douze ans après Némésis médicale* et la vie comme un nouveau fétiche, sont des balises importantes pour notre sujet de recherche.

**1992 (trad. fr. 1996) : Entretiens avec Ivan Illich.** En 1988, David Cayley<sup>189</sup> obtient, avec l'appui de Wolfgang Sachs, l'accord d'Illich pour une série d'enregistrements sur sa vie et l'ensemble de son œuvre à être diffusés dans la radio canadienne. Bien qu'Illich s'était promis de ne plus jamais parler pour les médias, la confiance que Cayley lui inspirait<sup>190</sup> le détourna de ses préjugés. Cayley s'est rendu à State College, Pennsylvania, en septembre 1988. Il y est resté huit jours. A l'époque se tenaient les « consultations de salon » (*living room consultations*) autour du sujet *Et après le développement ?* qui donneraient lieu à *The Development Dictionary* coordonné par Wolfgang Sachs, dont l'objectif était de marquer la fin de l'ère du développement par une anatomie de ses concepts clés [Cayley, E :12]. Cinq émissions somptueuses ont été diffusées l'hiver 1989<sup>191</sup> sous le titre *Part Moon, Part Travelling Salesman : Conversations with Ivan Illich*, un titre inspiré dans un poème du poète chilien Vicente

<sup>188</sup> Un livre avec le même titre, ZILLIACUS, I.R., *The Mirror of the Past*, avait été recensé par ORWELL pour *The Observer* en 1944 [*Essais*, Vol.III, p. 152, Ivrea-Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances]. Il s'agit, écrit ORWELL, d'« [u]ne offensive « bien menée et bien documentée » contre l'impérialisme libéral et les politiques économiques qui ont conduit aux deux guerres mondiales ». Source : Michéa [2002 : 92]. Nous ne savons pas si ILLICH le connaissait.

<sup>189</sup> David CAYLEY (né en 1946) est un écrivain canadien, journaliste et producteur à CBC Radio, Toronto. Dans la préface des *Entretiens avec Ivan Illich* il raconte comment, en 1968, il a découvert ILLICH à travers la lecture d'un extrait d'une conférence prononcée plus tôt dans l'année à Chicago devant un groupe de jeunes volontaires américains, « au cours de laquelle il leur avait dit, sans mâcher ses mots, de rester chez eux ». CAYLEY venait de rentrer au Canada après un séjour de deux ans dans un petit village chinois au nord de Bornéo où il avait été enseignant du SUCO, Service universitaire canadien outremer. Il était chargé de l'intégration de l'école du petit village de Kwong Hwa au nord de Bornéo qui venait de se reconverter à l'enseignement en anglais et de s'intégrer au système malais. Perplexe et troublé par l'expérience, raconte-t-il « l'article d'ILLICH fut l'agent qui permit à mes questions de précipiter » [E : 7-8].

<sup>190</sup> Un sentiment d'amitié spontanée qu'il avait ressentie pour lui, motivée notamment, dit CAYLEY par la confiance mutuelle qu'il avait perçue entre ses enfants et lui lors de leur rencontre au colloque sur l'oral et l'écrit à Emmanuel College, Toronto, 1987 [E : 11-12].

<sup>191</sup> *Ideas*, CBC Radio, 1989. Disponible sous forme audio : Ideas Transcripts, P.O. Box 500, Station A, Toronto ON M5W1E6 Canada. Tel. 416.205.6010 Fax 416.205.2376 / Attn: Ian Godfrey ideastran@toronto.cbc.ca - <http://www.cbc.ca/ideas/program-copies>.

Huidobro (1893-1948) qu'Illich cite dans son introduction de *Du lisible au visible*<sup>192</sup>. Une dernière émission, *Life as an Idol (La Vie comme une idole)*, a été enregistrée à Brême au mois de février 1992 et diffusée le 30 avril 1992<sup>193</sup>. Il semble qu'Illich ne les écoutât jamais. Les enregistrements ont été transcrits et annotés par Lee Hoinacki, édités par David Cayley et publiés au Canada en 1992 sous le titre de *Ivan Illich in Conversation* (Toronto, House of Anansi Press). Le livre se compose de dix chapitres dont chacun représente une session d'enregistrement [E : 16]. La traduction en français de Paule Noyard, *Entretiens avec Ivan Illich*, est parue en 1996 au Québec, chez Bellarmin.

**2004 : *La perte des sens*.** En 2004 paraît chez Fayard *La perte des sens*, un recueil d'articles issus de notes de conférences<sup>194</sup> (1987-2002) rassemblés par Valentine Borremans, traduits de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et peaufinés par Illich pendant un été qu'il passa retiré dans un appartement de la rue Mouffetard à Paris. Dans le livre Illich reprend les réflexions que lui ont suggérées les retours des audiences. Illich plaide « pour une renaissance des pratiques ascétiques pour maintenir vivants nos sens » à l'ère des systèmes dans des textes écrits « au cours d'une décennie consacrée à la *philia* : cultiver le jardin de l'amitié au sein de cet Absurdistan » [PS : 7]. Dans chaque cas, Illich le dit aussi dans la préface, « [j'ai été] amené à interrompre le cours de mes pensées et à réorienter mes ruminations afin qu'elles correspondent à une question de mes hôtes » [PS : 7]. Cependant les dix-sept textes ont une unité : ils « apparaissent comme des bornes sur le vaste territoire que j'ai parcouru en tous sens au cours de vingt ans d'un enseignement constamment centré sur l'exégèse d'une source du XII<sup>e</sup> siècle. Cherchant cependant toujours à avoir un pied ferme dans le passé afin de gagner une perspective sur le présent ». Illich précise : « dans les mots de mon maître Paolo Prodi<sup>195</sup>[...] en tant qu'historien qui essaie de faire ressortir ce qui du passé est part de nous-mêmes » [PS : 8].

Enfin, David Cayley publie en **2005 (trad. fr. 2007) *La corruption du meilleur engendre le pire. Entretiens avec David Cayley***, considéré le testament idéologique

<sup>192</sup> *Je suis un peu lune et commis voyageur/J'ai la spécialité de trouver les heures/Qui ont perdu /leur montre//Croyez-moi bien/Sous mon œil d'amiral tout se rencontre/Et ce n'est pas plus rare que les cas d'enfants/Perdus dans les magasins// Il y a des heures qui se noient/Il y en a d'autre mangées par les cannibales/Je connais un oiseau qui les boit/On peut les faire aussi mélodies commerciales//Mais dans les bals atlantiques ainsi déguisées/C'est très difficile de les distinguer.* HUIDOBRO, Vicente. *Obras poéticas en francés* (Édition bilingue), Santiago de Chile, Editorial Universitaria S.A., 1998, p. 324. De son recueil *Tout à coup. Poèmes 1922-1923*, Éditions Au sans pareil, Paris, 1925.

<sup>193</sup> *Life as Idol*, Ideas, CBC Radio, 1992.

<sup>194</sup> Dont une bonne partie, par exemple *Hommage d'Ivan Illich à Jacques Ellul (1993)* ou *Passé scopique et éthique du regard (1995)*, étaient destinés à un deuxième volume de *Dans le miroir du passé* qui n'a pas vu le jour. D'autres ont été publiés en anglais dans d'autres recueils, comme par exemple *La culture de la conspiration (1998)* dans [Hoinacki-Mitcham, 2002] et sur *Denken nach Illich*, <http://www.pudel.uni-bremen.de>.

<sup>195</sup> Paolo PRODI (né en 1932), appartient à une famille de professeurs, hommes politiques et intellectuels. Gradué en Sciences politiques à l'Université Catholique de Milan, il a été professeur d'histoire moderne à l'université de Bologne et de Trente. Il a occupé des postes de direction dans plusieurs facultés et universités, à l'Istituto storico italo-germanico de Trento qu'il a fondé en 1973 avec son maître Hubert JEDIN, à la Giunta Centrale per gli Studi Storici. Il est membre dell'Accademia Austriaca delle Scienze e dell'Accademia Nazionale dei Lincei et co-fondateur en 1965 de l'association de culture et politique Il Mulino. Auteur de plusieurs ouvrages majeurs, il écrit et publie aussi en latin.

d'Ivan Illich. Son titre original en anglais, *The Rivers North of Future*, est un extrait d'un poème de Paul Celan<sup>196</sup> (1920-1970) envers qui « Illich éprouvait une profonde affinité ». Ces « fleuves au nord du futur » [...] « évoquent un autre temps où l'on place l'espoir » [Cayley, CM : 19-20]. Cayley interviewe de nouveau Illich pour approfondir dans la *corruptio optimi quae est pessima*, la phrase de Jérôme qui sous-tend la totalité de l'ouvrage : son interprétation de l'Occident moderne comme une trahison de la foi chrétienne [Cayley, CM : 59]. Les quatorze premiers chapitres ont été enregistrés en 1997 à Ocotepéc, près de Cuernavaca, au printemps et au début de l'été chez Valentine Borremans. Les Chapitres XV à XXII, lors d'un second séjour à Ocotepéc, en 1999. Un feuillet radiophonique de cinq heures a été diffusé en janvier 2000 par la radio canadienne sous le titre *The corruption of Christianity : Ivan Illich on Gospel, Church and Society*<sup>197</sup>. Au printemps 2002 « Illich approuvait sans équivoque que la transcription intégrale de nos conversations soit préparée pour publication » [Cayley, CM : 18]. Il n'a pas pu relire le manuscrit. La traduction en français par Daniel De Ruycker et Jean Robert, a été publiée chez Actes Sud en 2007.

Selon Cayley, « toute la carrière d'Illich [doit être entendue] comme une démarche en vue de redonner vie au projet de Hugues [de Saint-Victor] et de réenchâsser la technologie dans une matrice philosophique et théologique [Cayley, E : 81]. Illich affirmait en 1988 : « Le sujet de mes écrits [...] a toujours été la perception du sens en rapport avec notre manière de vivre » [E : 67].

Mais laissons Illich se manifester lui-même :

Dans mes écrits des années 1960 et 1970, j'évoquais la modernisation ou professionnalisation du client, cherchant à montrer comment celui-ci forme sa perception de lui-même [...] on se classe, et se laisse classer par autrui [...] on intériorise son besoin de santé [...] on entrave ses propres pieds [...]. Puis, dans les années 1980, j'ai évolué vers un autre point de vue, comprenant que les gens étaient bien plus absorbés ou intégrés dans des systèmes que ne l'avais d'abord vu. C'était tout sauf une simple nuance ! [CM : 218-219].

<sup>196</sup> *Dans les fleuves au nord du futur/ je lance le filet que toi,/ en hésitant, tu lestes/ d'ombres tracées avec/ des pierres.* Paul CELAN (1920-1970). « Ce poème d'*Atemwende* [1967] (*Tournant du souffle*) figure dans plusieurs volumes de Paul CELAN en français (notamment *Choix de poèmes*, traduit par Jean-Pierre LEFÈVRE, NRF Gallimard/Poésie, Paris, 1998) » [NT - CM : 308]. David CAYLEY raconte qu'ILLICH éprouvait envers CELAN une profonde affinité [CM : 20]. Il « exprimait admirablement dans ses poèmes [...] la capacité inqualifiable et inconcevable de l'homme industriel à susciter l'horreur » [CM : 146]. Mother JEROME (1908-2006) (née Melanie von NAGEL MUSSAYASSUL), religieuse à l'abbaye des Bénédictines *Regina Laudis* à Hartford (Connecticut), poète, écrivain et une grande amie d'ILLICH qui participa entre autres aux discussions sur *Passé scopique et éthique du regard* et à qui s'adresse *Longévité posthume*, a été sous le nom de Muska NAGEL la traductrice de CELAN.

Sources : *New Scare City*, le blog de John W. VERITY, *Mother Jerome*, post du 31 août 2012 : <http://backpalm.blogspot.com.es/2012/08/mother-jerome.html>. Dernière consultation: 31-08-2012. Trad. S.G. Abbaye of Regina Laudis : <http://abbeyofreginalaudis.org/sitelive/community/mjerome/mjerome.htm>. Dernière consultation : 12-12-2012. Trad. S.G. Matthias RIEGER parle de Mother JEROME dans son article *The disembodiment of the utterance. Speech, Music and the loss of the sense for proportionality* (2004). Disponible sur : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/rieger\\_disembodimentOfTheUtterance\\_shot\\_04.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/rieger_disembodimentOfTheUtterance_shot_04.pdf). Dernière consultation : 12-12-2012. Trad. S.G.

<sup>197</sup> *Ideas*, CBC Radio, les 3-7 janvier 2000.

### 2.1.10. Ascèse et amitié

À Porto Rico, Illich s'était acheté une petite cabane en bois dans un village de pêcheurs, Playa Cortada, où il disait la messe le dimanche : un « pensoir » pour « *nosotros* » (« nous » en espagnol ; étymologiquement « nous autres<sup>198</sup> »), pour que les hôtes y fassent l'expérience d'un « nous sincère, loin du nous ampoulé, du nous des sociologues, des nationalistes, des hommes politiques » [Hoinacki-Mitcham, 2002 : 235-236]<sup>199</sup>.

Le style de vie qu'il adoptera après la fermeture du CIDOC en 1976, qui, disait-il, « permet à ma curiosité de décider le sujet de ma recherche et la compagnie de laquelle m'entourer » [Kaller-Dietrich, 2011 : 130] lui permettra aussi d'explorer de manière directe sa croyance dans le pouvoir d'un « nous » collectif, fleurissant dans un cadre d'ascèse et d'amitié.

J'ai écrit ces essais au cours d'une décennie consacrée à la *philia*: cultiver le jardin de l'amitié au sein de cet Absurdistan et avancer dans l'art de ce jardinage par l'étude et la pratique de l'*askêsis* [PS : 7].

Ascèse que Thierry Paquot définit comme « cet accord entier avec soi-même sans intervention d'un quelconque "outil" qui nous rendrait étrangers à nous-mêmes ». Paquot précise : « *Askêsis*, que l'on traduit en français par "ascèse", signifie certes "austérité", mais désigne aussi, chez Homère, le travail de l'artisan, et, chez Thucydide, l'exercice, en particulier physique. Un tel mot invite à une conduite à la fois morale et intellectuelle que l'on ne subordonne pas obligatoirement, à l'instar de Philon d'Alexandrie, à la sotériologie<sup>200</sup>, mais qui provoque la joie, l'étonnement, la surprise » [Paquot, OC2 : 22].

### 2.1.11. La cohérence de la fin

Pendant les vingt dernières années de sa vie, Illich a souffert d'une tumeur au maxillaire qu'il refusa de traiter par la médecine officielle. Il opta par les techniques thérapeutiques de méditation et yoga, et les drogues alternatives (opium...) pour atténuer les malaises, faisant face à la douleur et la maladie avec sérénité et stoïcisme.

Sa dernière apparition face au grand public eut lieu en mars 2002 lors du colloque international *Défaire le développement, refaire le monde* organisé à Paris, au Palais de l'UNESCO, par l'association La ligne d'horizon-Les amis de François Partant<sup>201</sup>. Ce colloque a contribué largement à la diffusion de la notion d'*après-développement* et a été à l'origine du mouvement de la *décroissance*. L'intervention d'Illich au colloque<sup>202</sup>,

<sup>198</sup> En catalan, « nosaltres ». Jacques JULIEN me fait remarquer l'emploi d'une formule équivalente au Québec : « nous autres », « vous autres ».

<sup>199</sup> Ce paragraphe a été supprimé dans la traduction française intitulée *La culture de la conspiration* (1998), incluse dans *La perte des sens* [PS : 337-352].

<sup>200</sup> Science théologique traitant du salut de l'humanité, de sa rédemption.

<sup>201</sup> François PARTANT (1926-1987). Économiste critique du développement et théoricien de l'*après-développement*. L'association La ligne d'horizon-Les amis de François Partant (<http://www.lalignedhorizon.net>) s'est donné comme objectifs de diffuser les analyses de François PARTANT, de les confronter aux mutations de nos sociétés et d'approfondir la réflexion sur les alternatives.

<sup>202</sup> Son intervention a été publiée dans les actes du colloque et dans un CD audio disponibles sous demande auprès de La ligne d'horizon ainsi que dans l'ouvrage collectif *Défaire le développement, refaire le monde* [Ouvr. coll., 2003 : 9-14].

intitulée *Le développement ou la corruption de l'harmonie en valeur*, venait illustrer le chapitre *Mirages et ruines du développement* destiné, selon Silvia Pérez-Vitoria, alors co-présidente de La ligne d'horizon, à « la critique de la notion de développement et les illusions que véhicule une approche purement économique des problèmes » [Ouvr. coll., 2003 : 6]. Illich a été ovationné pendant de longues minutes par un public debout, ému.

Quelques mois plus tard, le 2 octobre 2002, Illich fit son dernier « don public » : *La décision personnelle dans un monde dominé par la communication*. « Des paroles d'une incroyable beauté prononcées au Palazzo Ducale de Lucca, en Toscane » [Zanchetta, 2003], dans une soirée qu'Illich considéra une « bénédiction inattendue ». Son ami et disciple Sajay Samuel remarque : « il est juste de parler d'étrange combinaison que celle d'un ultime discours public dans un lieu vu pour la première fois, si celui qui parle est un pèlerin » [Samuel, 2003]. Selon l'organisateur de cette rencontre, Aldo Zanchetta, Illich manifesta alors son intention d'envoyer à la Scuola della Pace de Lucca trois textes afin de poursuivre une tâche collective au sujet de l'information, qui devait durer trois ans. Il devait retourner à Lucca en décembre. Il rêvait même de s'installer en Toscane, une Toscane où il se sentait chaleureusement accueilli et qui devait lui rappeler les paysages de son enfance.

Mais il mourut paisiblement dans son lit à Brême, au cours de sa sieste, le lundi 2 décembre 2002<sup>203</sup><sup>204</sup>.

Avant de finir cet aperçu biographique, il y a encore trois aspects transversaux que je veux mettre en relief en guise de synthèse :

### 2.1.12. Son moteur et sa flèche

Son moteur pendant toute sa vie : sa foi dans l'Incarnation du Christ, dans l'Incarnation d'un Dieu qu'il reconnaissait comme « présence vivante », « comme s'il s'agissait d'un ami » [Kaller-Dietrich, 2011 : 78]. Sa foi dans un mystère –celui de l'Incarnation– qui est à la source de la plus grande liberté de l'homme, symbolisée par la parabole du Samaritain<sup>205</sup> : la liberté radicale de reconnaître son prochain et d'aller vers lui en

<sup>203</sup> Un chapitre de *Dying Is Not Death* de son ami Lee HOINACKI [2006], «*An Art of Suffering*», lui est consacré Il commence par la mort d'Ivan ILLICH. « De quoi est-il mort ? Silja (SAMERSKI) : - Nous ne savons pas. Lee: -Ça dépend de qui est la personne qui me pose la question, je réponds par quelques variations de : -Ce n'est pas la bonne question, ça n'a aucun sens. ILLICH n'est pas mort de quelque chose, de la même manière qu'il n'a pas vécu avec quelque chose. L'opinion qu'il avait du système médical pouvait se lire sur son visage... Par sa souffrance, et sa vie, ILLICH a racheté dans le royaume de la grâce, notre liberté ».

<sup>204</sup> Aldo ZANCHETTA, homme d'affaires, libraire, activiste social, président de la Fondazione Neno Zanchetta pour le soutien des revendications des peuples indigènes (<http://www.kanankil.it>) et hôte hospitalier s'engagea par la suite à la création du *Centro di Documentazione Ivan Illich* à la *Scuola per la Pace* à Lucca, et organisa ensuite le premier colloque en l'honneur de la vie et de l'œuvre d'ILLICH, qui eut lieu au Palazzo Ducale de Lucca les 13-14 juin 2003, seulement 6 mois après sa mort : *Ivan Illich. Le paci dei popoli*. Un deuxième colloque *Politica senza il potere in una società conviviale. Ripensando il vernacolare attraverso una rivisitazione del pensiero di Ivan Illich*, eut lieu au Palazzo Ducale di Lucca les 10-11 mars 2006. Les actes sont disponibles sur : [http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi\[1\].pdf](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi[1].pdf) [http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/upolads/quaderni/atti\\_per\\_sito-pdf](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/upolads/quaderni/atti_per_sito-pdf) Dernière consultation : 15-08-2012. Un cercle des lecteurs d'ILLICH Il granchio di KUCHENBUCH est toujours actif et accueillant dans cette belle région toscane.

<sup>205</sup> Luc, X, 25-37. ILLICH remarque que par son geste de donner secours à un ennemi, le Samaritain « exerce une liberté de choix dont on a souvent négligé la nouveauté radicale » [CM : 87- Évangile].

réponse à son appel. Écoutons David Cayley : « L'Incarnation manifeste la présence visible et charnelle de Dieu dans le monde et, dit Illich, celui-ci en est affecté d'une manière décisive et irréversible. Dès que le Verbe "devient chair" et "réside parmi nous"<sup>206</sup>, un nouveau choix s'impose aux hommes » [Cayley, CM : 63]. L'injonction au choix de « la vie » que Dieu avait proposé aux hommes à travers Moïse<sup>207</sup> se présente maintenant « d'une manière étonnamment intime et personnelle : l'Incarnation ouvre à l'amour "l'horizon élargi", dirait Illich » [Cayley, CM : 63]. C'est cette foi dans l'Incarnation –et la nouvelle liberté qu'elle implique– qui l'amène à redéfinir le péché comme « une froideur ou une indifférence à ce qui a été rendu manifeste et possible [...] C'est une atteinte non pas à la loi mais à une personne : c'est une infidélité » [Cayley, CM : 63-64]. Une foi enfin qui se trouve aussi probablement derrière sa manifeste ignorance des raisons des décisions les plus importantes de sa vie. « Nous sommes là face à un contemporain dont les yeux du cœur voient dans le mystère de l'Incarnation la source de son inspiration et de ses actes » [Robert-Borremans, OC1 : 11].

Son point de départ (et d'arrivée) : les caractéristiques et les problèmes des sociétés modernes sont des avatars du christianisme. David Cayley l'explique très clairement dans l'introduction de *La corruption du meilleur engendre le pire* : Illich était convaincu « qu'on ne peut comprendre la société moderne dans sa complexité et sa singularité que si on la voit comme un avatar du christianisme » [Cayley, CM : 23] ; « que la singularité fondamentale de la société moderne doit se comprendre comme le résultat d'une tentative perverse pour institutionnaliser l'Évangile chrétien, et que le mal sans pareil engendré par cette corruption de ce qu'il y a de meilleur ne peut se comprendre entièrement qu'en remontant à sa source » [Cayley, CM : 16]. Illich historien conclut que les institutions d'aujourd'hui, qui se veulent universelles et qui établissent un monopole radical, et les problèmes des sociétés avancées actuelles sont parfaitement chrétiens et aucunement anti-chrétiens, puisque fondés sur un essai d'institutionnaliser l'Évangile, sur la trahison de la parabole du Samaritain. Double trahison, par sa corruption en obligation et par sa délégation dans les institutions. Double trahison, celle de la parole et celle de l'Incarnation. Trahison de la chair qu'Illich met en évidence dans plusieurs de ses textes qui, comme le synthétise Daniel Cérézuelle dans un texte éclairé, « s'attachent à montrer comment certaines innovations techniques et le rapport au monde qu'elles instaurent, peuvent d'un même mouvement nous priver de l'usage de notre corps et d'un rapport charnel au monde, des connaissances appropriables qui en découlent et enfin d'une prise personnelle sur notre existence » [Cérézuelle, 2005]. Pour Illich, poursuit Cérézuelle, « la question du corps propre et celle de l'appropriation des savoirs et des pouvoirs sont solidaires. C'est pourquoi il nous invite à évaluer les techniques en fonction de deux critères: quelles sont leurs conséquences sur l'autonomie des individus et des groupes est quelles sont leurs conséquences sur la vie du corps. Toujours selon Cérézuelle, « la critique illichienne de la technique s'enracine bien dans une pensée de l'incarnation », une affirmation partagée par Robert et Borremans et par Barbara Duden qui le confirme dans son article *The Quest for Past Somatics*<sup>208</sup>.

Pour Jean Robert, à partir de 1980, « les écrits d'Illich peuvent être interprétés comme

<sup>206</sup> Jean, I, 14.

<sup>207</sup> Deutéronome XXX, 19.

<sup>208</sup> [Duden in Hoinacki-Mitcham, 2002 : 219-230].

l'exploration des effets historiques démontrables et datables de deux versants d'une trahison spécifiquement chrétienne et occidentale » [Robert-Borremans, OC1 : 22], deux possibilités de corruption, une double trahison : « une désincarnation sans précédent de la parole » [Robert-Borremans, OC1 : 11] et une « pseudo-incarnation ou simulation technogène de non-réalités » [Robert-Borremans, OC1 : 22] : « une « incarnation » perverse de ce qui, pour ne pas être dans les sens avant d'être dans la tête ne saurait avoir de chair » [Robert-Borremans, OC1 : 11]. Jean Robert explique bien la différence entre la *corruptio optimi quae est pessima*, « la trahison du rapport proportionnel ou analogie entre le mystère de l'Incarnation du Verbe qui est le cœur de la révélation évangélique et la relation entre la parole et la chair [...] rien n'est pire que la corruption du meilleur » et le *mysterium iniquitatis* « le mystère d'un mal qui n'est pas la simple absence de bien mais un simulacre de ce qui, charnel, parle aux sens charnels » [Robert, OC1 : 10].

En ce qui me concerne, je manque absolument de connaissances en matière de théologie et le sujet de ma thèse est loin de cette approche. Je me permettrai donc de passer en surface sur les aspects spécifiquement religieux ou théologiques de l'œuvre d'Illich. C'est d'ailleurs lui-même qui m'en octroie la permission, pour deux raisons : la première parce que, dit-il à Cayley, « [si je parlais] comme théologien, je serais parti d'une révélation que vous auriez dû accepter avant de pouvoir me suivre » [E : 298] ; la deuxième parce que « dans la tradition la plus récente de l'Église Catholique Romaine, celui qui prétend parler comme théologien se revêt de l'autorité que lui confère la hiérarchie. Je ne prétends pas être investi de ce mandat » [Robert-Borremans, OC1 : 10].

Toutefois cela ne m'empêche pas de souligner trois aspects qui me semblent importants pour la compréhension de son œuvre :

D'abord, comme Cérézuelle [2005] le souligne bien, nous sommes là devant une philosophie de l'incarnation, comme celle du protestant Ellul, comme celle de l'agnostique Charbonneau.

Ensuite, c'est une philosophie qui se réclame de la liberté radicale du Samaritain de répondre à l'appel de son prochain et de se diriger vers lui.

Enfin que, parmi les infinis points d'entrée à sa pensée et à sa vie, si j'avais à choisir en ce moment je relèverais comme pierre de base sa phrase dans *Auto-stop*, qu'il a co-écrit avec Jean Robert en 1992 :

Nous pourrions tous vivre dans une société plus paisible [...] si seulement les gens croyaient que la modestie peut orienter le choix politique [PS : 146-AS, 1992],

une phrase fortement reliée à son éblouissement devant celle qui représente pour lui la nouveauté radicale du christianisme : la crucifixion du Christ comme symbole du renoncement au pouvoir<sup>209</sup>.

---

<sup>209</sup> « La croix, pour ILLICH symbolise la renonciation au pouvoir » [Cayley, CM : 30]. « La vie et la mort du Christ représentent le suprême refus de jouer l'éternelle surenchère dans la puissance » [Cayley, CM : 68]. Comme prêtre chrétien ILLICH a été dur envers l'Église à chaque occasion qu'elle a rencontré le pouvoir, soit dans l'appui aux politiques de développement, soit devant sa tiédeur par rapport à la condamnation la bombe atomique, et consacra une bonne part de ses efforts à persuader

### 2.1.13. Sa méthodologie

Illich écrivait rapidement plusieurs versions de ses textes, qu'il distribuait parmi ses amis pour avoir en retour des commentaires critiques qu'il intégrait dans ses arguments, des versions qui étaient « testées lors d'une intervention dans un colloque ou de nouveau décortiquées durant un cours » [Paquot, OC2 : 8] ce qui revient à « mobiliser le plus d'intelligences individuelles possibles afin de constituer une intelligence collective, partagée » [Paquot, OC2 : 7]. Cela se fait évident dans les remerciements de ses livres [Kaller-Dietrich, 2011 : 143]. Mais il faut surtout faire mention de celles qu'il appelait *living room consultations* (consultations de salon) –sur lesquelles son ami Leopold Kohr, toujours aigu et plein d'humour, a développé le concept de *academic inn*<sup>210</sup>– des échanges et des réflexions autour d'une table, auprès d'une bibliothèque bien nourrie, devant une marmite de soupe de patates ou une assiette de spaghetti et un verre de vin rouge à la main : ascèse joyeuse et amitié austère que ses amis et disciples se réjouissent de maintenir vivantes encore aujourd'hui, dix ans après sa mort. Que ce soit à Lucca, ou à Cuernavaca, à Brême, à Lausanne ou à Paris<sup>211</sup>, les nombreux groupes d'étude et cercles des lecteurs d'Illich, en témoignent.

### 2.1.14. L'unité de sa pensée

Le parcours intellectuel d'Illich est divisé par certains de ses critiques, de ses collaborateurs, de ses proches, en deux étapes : la première, développée principalement dans le CIDOC, c'est l'étape *peirastique* de ses « pamphlets », destinée à convaincre et à intervenir dans les débats publics des grands thèmes de l'époque. La deuxième est son étape « historiciste », celle de « l'archéologue de la culture », dans laquelle Illich,

---

l'Église dans les années 1960 que « recourir aux Évangiles pour conforter un système social ou politique est un blasphème » [Cayley, CM : 29]. Déjà en 1959, dans les premières ébauches de *Disparition de l'Éclésiastique* (un article qui ne fut publié que en 1967, dans la revue *The Critic*, à Chicago et puis dans *Libérer l'avenir*), ILLICH demandait à l'Église de « se séculariser, de démanteler sa bureaucratie, de renoncer à son pouvoir politique et de redevenir l'officiante des mystères religieux » [Cayley, E : 34].

<sup>210</sup> Dans cet article, plein d'humour, très bien argumenté et aujourd'hui très « politiquement incorrect », KOHR invite la communauté pensante à s'éloigner des universités et à se retrouver en tant que « *drinking associates* », dans les bars, « dernier refuge des humanités » : des endroits traditionnellement protégés des pressions des gouvernements, immuns aux dimensions explosives des sociétés de masses modernes et à toute pression idéologique par l'effet dissolvant sur toute idée solidifiée qu'ils exercent. KOHR, Leopold, 1970, *The Academic Inn* [Kohr, 1970].

<sup>211</sup> Relation indicative, non exhaustive : À Lucca, le groupe de lecteurs d'ILLICH Il granchio di KUCHENBUCH ; à Brême, le PUDEL: Circle for Research on Proportionality (CROP) et son site *Denken nach Illich* (<http://www.pudel.uni-bremen.de>) ; au Mexique, Jean ROBERT, Valentine BORREMANS, Javier SICILIA, Braulio HORNEDO, Roberto OCHOA, Gustavo ESTEVA, Gabriel ZAID et d'autres, autour de la revue *Conspiratio* et du site *Bienvenidos a una lectura con : Ivan Illich* (<http://www.ivanillich.org.mx>) ; à Lausanne, Jean-Michel CORAJOUR anime un cercle des lecteurs d'ILLICH et publie le bulletin *La convivialité* (gratuit sur demande : Avenue Fraisse 14 – 1006 Lausanne – Suisse) ; en 2011 un cercle de lecteurs s'est créé à Paris, animé également par Jean-Michel CORAJOUR ; au sein de l'AERA (American Educational Research Association), un groupe d'intérêt spécial centre les recherches en particulier autour du versant pédagogique de son œuvre (SIG Ivan Illich - <http://ivan-illich.org/>). Dans le site web de David TINAPPLE, artiste et ingénieur est disponible une archive de textes et audios (en anglais) (<http://www.davidtinapple.com/pages.html>) ; *New Scare City*, le blog de John W. VERITY, (<http://backpalm.blogspot.com.es>) publie des témoignages, des photos, des nouvelles et des anecdotes extrêmement intéressants sur ILLICH et ses amis (en anglais).

s'éloignant dans l'histoire, regarde l'étrangeté de notre époque et démontre la non inéluctabilité des processus. Dans la première, Illich fait la critique de la technique, de l'industrialisme, au-delà des critiques courantes à l'époque ; dans la deuxième il fait la critique des systèmes. Cependant, dans les mots de Paquot, « il n'existe pas deux ou trois Illich, mais un seul qui, avec obstination, audace et originalité, poursuit son analyse, sans aucune concession, de la société moderne » [Paquot, OC2 : 13]. Ce qui est fondamental pour moi c'est que ces étapes, si elles existent, concernent d'un côté un changement dans son mode de vie et ses objectifs, de l'autre une adaptation aux nouvelles circonstances de l'époque, mais aucunement le corps de pensée qui, constamment enrichi et renforcé par ses propres questionnements, révisions, reformulations et adaptations aux changements des temps, est d'une unité éblouissante. Paquot lui rend hommage : ses écrits « nous laissent tels ces "héritiers sans testament" dont parle René Char. Quel somptueux héritage ! » [Paquot, OC2 : 22]. Un héritage vraiment précieux qui, comme la poésie dans les mots du poète basque Gabriel Celaya (1911-1991), sont « des actes sur la terre, un cri vers l'horizon<sup>212</sup> ».

Et enfin, pour finir ce parcours biographique, parmi les aspects que je lui envie, sa poésie –obstinément créatif, un de ceux êtres exceptionnels qui parviennent pleinement, avec Hölderlin, « à habiter en poète »– son sens de l'humour et sa fine ironie qui m'ont souvent fait éclater de rire, même dans les moments les plus difficiles de la rédaction de cette thèse.

## 2.2. Illich et la ville

Ivan Illich n'a pas écrit d'essai spécifique sur la ville (peut-être comptait-il sur les initiatives et les talents de ses amis architectes John F.C. Turner<sup>213</sup>, Joseph Rykwert<sup>214</sup>, Jean Robert...) mais nous savons par ses nombreux amis et disciples qu'il s'intéressait vivement à l'architecture et l'urbanisme. Ce n'est pas étonnant puisque dès son enfance il avait vécu entouré de la beauté des vastes demeures familiales à Bra et à Vienne, il avait eu l'occasion de faire des voyages fréquents avec ses parents, il avait passé de longs séjours en France... Or, ce qu'il faut sans doute mettre en exergue par rapport à son expérience personnelle c'est sa condition nomade, initiée très tôt, à l'âge de 6 ans, lors de son premier exil à Vienne. Il manifeste à Cayley : « je n'ai plus jamais eu de chez-moi depuis que j'ai quitté mon île et ma vieille maison de Dalmatie » [E : 120] et pour cause ! : Bra , Vienne, Paris, Florence, Rome, Salzbourg, New York, San Juan, Playa Cortada, Ocotepéc, Marbourg, Oldenbourg, Philadelphia, Brême et encore d'autres l'ont vu « planter sa tente ». Nous savons qu'il aimait des villes diverses : Vienne (à laquelle il tenait à revenir dans chacun de ses voyages en Europe), Paris évidemment, New York, Seattle... mais que dans ses dernières années il rêvait de s'installer en Toscane.

Pour Mexico D.F, par contre, il appréciait particulièrement la manière des Mexicains de détourner les choses en leur faveur : « Mexico City est au-delà de la catastrophe, disait-

<sup>212</sup> « [...] son gritos en el cielo / y en la tierra son actos », CELAYA, Gabriel, de son poème *La poesía es un arma cargada de futuro, Cantos Íberos*, 1955.

<sup>213</sup> John TURNER (né en 1927). Architecte anglais, auteur de *Housing by People*, 1976. Voir p. 307 et sq.

<sup>214</sup> Joseph RYKWERT (né en 1926). Architecte et historien de l'architecture anglais d'origine polonaise, auteur entre autres de *The Idea of a Town* (1963), *La maison d'Adam au Paradis* (1972), *The seduction of place* (2000). Voir p. 189.

il à Nathan Gardels en 1989<sup>215</sup>. C'est une métaphore de tout ce qui s'est mal passé avec le développement. Mais c'est aussi un symbole de l'équilibre des voisinages au-delà de la catastrophe ». Illich observait alors l'émergence de nouvelles formes d'auto-gouvernement et d'autogestion dans les communautés du Mexico D.F. « post-séisme [de 1985], pré-écologique et apocalyptique ». Il expliquait à Cayley : « Nous vivons dans un monde dans le quel tout ce que fait l'industrie ou le gouvernement est détourné par les gens pour leur profit personnel » [E : 163], sans quoi Mexico D.F. devrait être paralysé<sup>216</sup>.

Le phénomène urbanisateur, les possibilités et les limites de la vie dans les villes et l'urbanisation des mœurs planent d'une manière ou d'une autre dans presque tous ses ouvrages sans qu'il n'en fasse une synthèse : dans *Libérer l'avenir*, où il parle de la vie des Porto-Ricains à New York ; dans *Une société sans école* où il explore les possibilités éducatives contenues dans l'espace habité pour une déscolarisation de la société ; dans *Énergie et équité*, bien sûr, où il aborde la question de l'énergie et les transports ; dans *H<sub>2</sub>O* où il explore « la transformation de l'espace en matière par la société industrielle » [Paquot, OC2 : 19]. Il consacre un article entier à la chaumière de Gandhi à Ouarda et un autre à l'« art d'habiter », publiés tous les deux dans son recueil *Dans le miroir du passé*. Il reprend dans *Le Genre vernaculaire* la description de la hutte kabyle de Bourdieu et dans la note 85, *La demeure* [OC2 : 429-GV, 1982], il indique une précieuse bibliographie sur l'architecture vernaculaire. Il cite Lewis Mumford<sup>217</sup> (1895-1990) et Patrick Geddes (1854-1932), l'inventeur du terme *conurbation*. Thierry Paquot souligne que « pour lui le fait urbain est irréversible, et avec lui l'urbanisation des mœurs<sup>218</sup> ». En 1976, avec son ami John F.C. Turner, il contribue à UN Conference of Human Settlements, Habitat I, Vancouver, Canada, du 31 mai au 11 juin, une conférence convoquée pour débattre sur le logement des plus démunis. Il y joue un rôle actif et plusieurs participants se réclament de ses idées. Un de ses frères, Sascha<sup>219</sup>, était architecte, qui a participé dans les travaux de conditionnement du CIDOC à Cuernavaca et à plusieurs séminaires. Illich a lui-même

<sup>215</sup> ILLICH, Ivan, *The Shadow that the Future Throws* [Illich, 1989].

<sup>216</sup> Pour contraster ces affirmations avec la situation actuelle lire ROBERT, Jean, 2011, *La fractalisation du monde global* [Robert, 2011] L'occupation du territoire social et économique par les *maffia* de la drogue n'est pas sans rapport, mais cela excède le champ de cette recherche.

<sup>217</sup> Lewis MUMFORD (1895-1990), son prédécesseur à Penn State et disciple de GEDDES, a été historien des techniques et des villes et philosophe de la technologie. ILLICH lui emprunte entre autres la notion de *méga-machine*.

<sup>218</sup> Thierry PAQUOT, communication personnelle, 16-08-2012.

<sup>219</sup> Sascha (Aleksandar, puis Alexander J.) ILLICH (1928-2009). Licencié en architecture à l'Université de Florence, il a travaillé pendant une courte période dans le secteur du logement et des bâtiments scolaires. Émigré aux États-Unis en 1949, il a vécu à Milwaukee entre 1949 et 1951 où il fait des projets d'architecture religieuse et industrielle. En 1951 il a rejoint le U.S. Army Corps of Engineers. Destiné à Munich pendant la guerre de Corée, il s'est occupé des installations militaires pour l'après guerre. De retour aux États-Unis, en 1953, il a travaillé chez Raymond Loewy Associates comme *interior designer*. De 1954 à 1955 il a complété ses degrés en architecture au MIT à Boston. Entre 1955 et 1971 il travailla à New York pour Designs for Business, entreprise dans laquelle il occupa le poste de vice-président. Ensuite il s'établit comme consultant indépendant en architecture et *design*, aux États-Unis et en Europe. Dans les années 1970 il a passé de longs séjours à Cuernavaca où il dirigeait des séminaires. Il était à l'avant-garde des tendances en *space planning*, architecture alternative, efficacité énergétique et design computerisé. Source : *New Scare City*, le blog de John W. VERITY, <http://backpalm.blogspot.com.es/2010/12/illich-brother-sascha-1928-2009.html>, reproduisant une notice nécrologique de *MIT Alumni organization*. MIT Class of 1955. Trad. S.G.

enseigné dans des départements d'architecture à Philadelphie, à la Faculté d'Architecture de Penn State University et au Pennsylvania College of Technology (State College) entre 1990 et 1996. Thierry Paquot nous rappelle qu'« Olivier Marc<sup>220</sup>, publie *Psychanalyse de la maison* (Seuil, 1972) encouragé par Ivan Illich. Giancarlo de Carlo<sup>221</sup> (1919-2005), Colin Ward<sup>222</sup> (1924-2010), Franco La Cecla<sup>223</sup> (né en 1956), Sigmar Groeneveld<sup>224</sup> dialoguent avec lui à propos de la ville et de l'architecture avec ou sans architecte. Terrance Galvin<sup>225</sup> participe à *The Oakland Table*<sup>226</sup>. Roselyn

<sup>220</sup> Olivier MARC, est architecte et psychanalyste.

<sup>221</sup> Giancarlo DE CARLO (1919-2005) a fait partie du Team X, un groupe d'architectes issus du Mouvement Moderne ayant contribué à repenser l'architecture et l'urbanisme en rupture avec les conceptions rationalistes de leurs prédécesseurs. Le groupe central était formé par Jaap BAKEMA, Georges CANDILIS, Aldo van EYCK, Alison et Peter SMITHSON, Shadrach WOODS et le propre DE CARLO. Dans « *Architecture's public* » [dans ZUCCHI, Benedict, *Giancarlo De Carlo*, Oxford, Butterworth, 1992] DE CARLO affirmait : « Toute barrière entre les constructeurs et les usagers doit être démolie, comme doit l'être aussi la distinction entre la construction et l'usage comme deux parties irréconciliables d'un même processus de projet. Également, l'agressivité intrinsèque de l'architecture et la passivité forcée de l'habitant doivent se dissoudre en une condition d'équivalence créative dans la prise de décisions où chacun –avec un impact différent– est architecte et chaque événement architectural, –indépendamment de qui l'a conçu ou qui l'accomplit– c'est de l'architecture ».

<sup>222</sup> Colin WARD (1924-2010), écrivain anarchiste anglais, éditeur du journal anarchiste *Freedom* de 1947 à 1960 et fondateur du mensuel *Anarchy* (1961-1970). Dans la ligne de KROPOTKIN et de PROUDHON, il proposait une théorie de l'organisation sociale alternative à la philosophie sociale autoritaire, hiérarchique et institutionnelle dominante, basée sur le principe de « *face to face groups* », dans lesquels les tendances bureaucratiques et hiérarchiques des organisations ont de moindres opportunités de se développer. Dans la ligne de l'anarchiste allemand Gustav LANDAUER le pouvoir d'un gouvernement ne reposait pas seulement dans la peur mais dans le fait que les gouvernés souscrivent les mêmes valeurs que leurs gouvernants, une condition, une relation entre des êtres humains, un comportement qui ne peut être détruit par une révolution mais par l'établissement de relations autres, par un comportement différent. Dans le chapitre *Schools No Longer* de son ouvrage *Anarchy in Action* (1973) il examine les idées de REIMER, ILLICH et GOODMAN. Il a travaillé comme architecte de 1952 à 1961. Admirateur de l'architecte Walter SEGAL (1907-1985) (voir page 309) et de son « *build it yourself system* » mis en œuvre notamment à Lewisham (UK), il a soutenu l'idée que les plans d'urbanisme pouvaient être suffisamment flexibles pour donner une chance aux gens ordinaires, par exemple libérant les terrains trop petits ou difficiles à être construits à la manière traditionnelle ou admettant qu'une demeure est quelque chose de progressif qui en conséquence peut être reconnue comme telle par les administrations dans des stades initiaux. En 1971 a été nommé Education Officer de la Town and Country Planning Association. Il a publié entre autres, *Streetwork : The Exploding School* (1973, avec Anthony FYSON), *Education Without Schools* (1973), *The Child in the City* (1978) et *The Child in de Country* (1988) sur l'apprentissage en dehors du milieu scolaire ; *Housing : An Anarchist Approach* (1976) ; *When We Build Again : Let's Have Housing that Works !* (1985) ; *Freedom to Go, After the Motor Age* (1991), *New Town, Home Town* (1993) ; *Cotters and Squatters: The Hidden History of Housing* (2004) où il décrit d'un point de vue géo-historique les moyens d'occupation des terres pour la construction de la demeure, par exemple la coutume galloise de la « *one night house* » érigée dans des terrains *communaux*.

<sup>223</sup> Franco LA CECLA (né en 1956), anthropologue et architecte italien, enseignant et consultant international. Il s'intéresse à l'organisation de l'espace entre localisme et globalisation. Il fait référence aux seuils et aux frontières entre les cultures. En 2005, il a fondé à Londres ASIA (*Architecture Social Impact Assessment*), une agence pour évaluer l'impact social des œuvres d'architecture et de l'urbanisme.

<sup>224</sup> Sigmar GROENEVELD est un ami d'ILLICH, professeur émérite de cultures agraires (*Agrarkulturen*) à l'université de Kasse. En décembre 1990 il a co-signé avec ILLICH, HOINACKI et autres la *Declaration on soil*.

<sup>225</sup> Terrance GALVIN est un architecte canadien (licencié en 1987), disciple de l'architecte et éducateur Essy BANIASSAD (licencié en 1967) et d'Aldo van EYCK (1918-1999). Il s'intéresse au *design*

Lindheim collabore au séminaire préparatoire à *Némésis médicale* (CIDOC DOC I/V 73 et 74) et précise ses intentions dans *The Hospitalization of Space* (Londres, Calders & Boyars, 1975) » [Paquot, 2012 :74]. Dans la note 85 de son livre *Le Genre vernaculaire*, Illich écrit : « Sur ce sujet (l'espace habité vivant / faire sa demeure) je dois beaucoup aux conversations que j'ai eues avec Sigmar Groeneveld (Göttingen) sur l'espace que modèle le chez-soi et l'espace qui dépasse sa portée ; avec Franco La Cecla (Bologne) sur l'opposition entre le seuil qui divise et oriente et les limites qui clôturent le milieu ; avec Jean Robert (à Cuernavaca) tandis qu'il rédigeait *Le temps qu'on nous vole*. Tous les trois travaillent actuellement chacun de son côté à des études sur les conditions qui permettraient, dans une société moderne, d'engendrer un espace vivant ». Il fréquente Paul Goodman<sup>227</sup>, qui en 1947 avait co-écrit avec son frère architecte Percival

---

communautaire « de bas en haut », à l'architecture sans architectes et à la culture du sens commun. Pour approfondir dans la relation entre architecture et anthropologie il fait un doctorat avec Joseph RYKWERT à Penn State University, où il rencontre ILLICH lors d'un séminaire sur *The History of Gaze*. Désormais, il étudie l'œuvre de LÉVINAS, Wendell BERRY (né en 1934) et Francis PONGE (1899-1988) et interprète l'œuvre de l'architecte anglais du XIX<sup>e</sup> siècle Joseph Michael GANDY (1771-1843). Il participe à *The Oakland Table* en 2000 avec une conférence *Space versus Place: the loss and recovery of proportionality in architecture* et un séminaire *Prologue to Proportionality in Architecture* centrés autour de l'œuvre du théoricien français du XVIII<sup>e</sup> siècle Nicolas LE CAMUS DE MÉZIÈRES (1721-1789) menant à la mise en œuvre de systèmes de proportionnalité, réciprocité et complémentarité en architecture. Source : *Denken nach Illich*. [http://www.pudel.uni-bremen.de/archiv/617\\_en\\_oak1\\_Terrance\\_Galvin.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/archiv/617_en_oak1_Terrance_Galvin.html). Trad. S.G.

<sup>226</sup> *THE OAKLAND TABLE* est une rencontre organisée en évocation du CIDOC convoquée par Edmund Gerald Jerry BROWN (né en 1938), –un ami d'ILLICH maire de Oakland (1999 à 2007) et gouverneur de la Californie de 1975-1983 et depuis 2011–, au sein de la *We The People Foundation*, une organisation consacrée à renforcer les pratiques démocratiques et les capacités des gens de conformer les lieux où ils habitent. Appelée initialement *Research by people* pour souligner son caractère participatif, elle a changé son nom pour donner de l'emphase au fait que cette collaboration requiert une présence dans une atmosphère d'hospitalité plutôt que des enquêtes académiques. Les séances prévues devaient permettre à travers des conférences, séminaires et groupes de lecture et de conversation, de repenser la propre expérience du lieu, du voisinage et de la ville. L'objectif était de comprendre comment la citoyenneté est possible « à l'âge de contrôle global et des systèmes de gestion des populations ». La première séance se déroula du 2 septembre au 7 octobre 2000 pour réfléchir à la distinction entre *espace et lieu*. La deuxième séance, du 21 avril au 26 mai 2001 pour explorer le plus fondamental des arts d'être en place : *l'hospitalité*. Une troisième séance, annoncée du 1<sup>er</sup> septembre au 6 octobre 2001 sous le titre *From "making up one's mind" to "decision-making"* n'a pas eu lieu.

Sources : *We the People-The Oakland Table*. Disponible sur : <http://www.wtp.org/oaklandtable.html>. Dernière consultation : 25-11-2012. Trad. S.G.

*Denken nach Illich* : [http://www.pudel.uni-bremen.de/600dt\\_archive.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/600dt_archive.html). Trad. S.G.

<sup>227</sup> Paul GOODMAN (1911-1972) est un romancier, poète, psychothérapeute co-fondateur de la Gestalt Therapy, critique social, philosophe anarchiste, bisexuel, (un « anarchiste aux os rouges » nous dit Jean ROBERT dans une communication personnelle), inspirateur des mouvements étudiants des années 1960. Ayant grandi dans le cadre des rues et des bibliothèques de New York, il développe le concept radical de « *educative city* » : pour GOODMAN, les expériences éducatives les plus valables ont lieu en dehors du système éducatif, dans la participation dans les activités de la société. L'éducation formelle et obligatoire n'a de but que le contrôle de la création et le contrôle des forces productrices. GOODMAN justifiait la multiplicité de ses intérêts dans son souci de « rendre possible de grandir comme un être humain dans une culture, sans pour autant perdre la nature. J'ai simplement refusé de reconnaître qu'une communauté sensible et honorable n'existe pas » (d'une interview à la radio avec l'auteur et producteur Studs TERKEL). GOODMAN est l'auteur entre autres des livres *Growing Up Absurd : Problems of Youth in the Organized System*, Londres, Victor Gollancz, 1960, *The Community of Scholars*, New York, Vintage, 1962, et *Compulsory Mis-Education*, New York,

*Communitas : Means of Livelihood and Ways of Life* (New York, Vintage Books).

Illich n'a pas écrit de livre spécifiquement sur la ville et pourtant tout au long de son œuvre il a bien saisi et défini les logiques et les effets de l'industrialisme sur l'espace habité et le territoire. Il a décrit la destruction du domaine du vernaculaire et la perte de toute autonomie dans le passage à la société industrielle et au domaine de la rareté, d'où sa « défense des activités humaines originaires<sup>228</sup> » [Sachs, 2011 : 7]. Il a mis en évidence comment l'industrie –du logement, du transport, de l'eau de la ville...– configure l'espace social en opposition « au rêve d'une ville habitable » [OC2 : 471-H<sub>2</sub>O,1988]. Il a mis en lumière (directement ou indirectement) les logiques qui sous-tendent cette configuration et leurs contre-productivités spécifiques. Il a décrit la perte de la proportion, la déterritorialisation, la perte du corps et des sens à l'ère des systèmes.

Illich a parlé spécifiquement de la ville pour mettre en relief ses faces opposées. Il a dépeint la ville comme un lieu paradoxal, de sélection et de rencontre, d'opportunité et d'aliénation, de puissance et de perdition où « l'espace homogène des biens de consommation » [OC2 : 764-DM-AH,1984] remplace les lieux vivants vernaculaires ; où la consommation remplace l'action, les noms abstraits soumis à la logique économique remplacent les verbes vernaculaires et la voix passive remplace la voix active<sup>229</sup> ; où la surcroissance et la surconsommation bloquent toute possibilité de justice et d'équité ; où, enfin, la notion d'espace public a détruit les *communaux*.

Horizon Press, 1964.

En 1947 Paul GOODMAN écrit avec son frère Percival GOODMAN (1904-1989), architecte, un ouvrage sur la vie urbaine et le *urban design: Communitas. Means of Livehood and Ways Life* qui a influencé ILLICH, et en 1961, *Banning Cars from Manhattan*, un article publié en *Dissent*, été 1961, disponible sur <http://www.bopsecrets.org/CF/goodman-cars.htm>. Percival, professeur à l'école d'architecture de *Columbia University*, était critique des plans de Robert MOSES pour New York, ainsi que des villes jardin de Ebenezer HOWARD et de *La ville radieuse* de LE CORBUSIER.

ILLICH raconte à CAYLEY que, en 1951, il avait été fortement choqué par Paul GOODMAN, qui venait de « jouer un rôle crucial dans la promulgation d'une loi disant que l'État n'avait pas à s'interposer dès lors qu'il était question d'activités privées accomplies par des adultes consentants », lorsque celui-ci avait proposé dans un débat public de légaliser immédiatement toutes les substances prises par ingestion. Il n'aurait pas pu imaginer qu'ils passeraient autant de temps ensemble à Cuernavaca. Il le définit comme un des « grands penseurs que j'ai fréquenté ;[...] un être touchant, sensible ». [E : 254-255]. Dans les pages suivantes il raconte des anecdotes de GOODMAN à Cuernavaca. Il avoue qu'il a pris de son soin à faire correspondre toutes ses paroles à tous ses écrits son intérêt « à l'impact de l'écrit sur la façon d'être de notre culture occidentale » [E :256] Vers la fin de sa vie, ILLICH le regarde comme un modèle de ce qui peut se passer quand le personnage dépasse l'homme. [E :254].

Sources : <http://education.stateuniversity.com/pages/2012/Goodman-Paul-1911-1972.html>. Trad. S.G.

Voir aussi : *Paul Goodman Changed my Life*, un film de Johnatan Lee, 2011.

Sur la pensée de Paul GOODMAN et son influence sur ILLICH, lire VINCENT, Bernard, 1976, *Paul Goodman et la reconquête du présent* [Vincent, 1976].

<sup>228</sup> Wolfgang SACHS le décrit avec acuité : « ILLICH a découvert dans la fin de la culture paysanne [...] –pour le dire avec Eric HOBBSAWN– la subversion sociale la plus dramatique de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, qui sépare pour toujours le monde moderne du passé » [Sachs, 2011 : 7]. Il dévoile le piège du progrès et un changement de la condition humaine « dans le passage de la création de formes culturelles continues et opportunes à l'acceptation de la supériorité d'une *méga-machine* visant à la production de masse et à la planification par des experts de pratiquement toute la vie quotidienne » [Sachs, 2011: 7].

<sup>229</sup> ILLICH donne des exemples : « habiter » est remplacé par « être logé », la mobilité et les transports remplacent l'action d'« aller quelque part », de « se déplacer ».

Toutefois, il a préféré choisir d'autres exemples pour étudier ce que les techniques *font* et ce que les techniques *disent* à une société. Dans sa *Némésis médicale* il nous explique les avantages qu'il a retrouvés dans l'étude de l'institution médicale comme exemple de ce que l'industrialisme *fait* à une société. Ensuite, il s'est centré sur l'histoire de la perception aboutissant à la désincarnation et la perte des sens à l'ère des systèmes et de la « perception de la personne humaine qui en résulte » [E : 172] dont le symbole achevé est la notion de « une vie<sup>230</sup> ».

Évidemment, et c'est bien l'objectif de cette thèse, ses analyses sous-tendent et nourrissent un regard sur l'espace habité, que nous aborderons dans les chapitres qui suivent. Elles auraient pu également nourrir une analyse de l'État-nation qu'Illich n'a pas faite non plus<sup>231</sup> (hormis son regard critique constant de l'état providence et de ses effets) et ceci en amont, dans l'analyse des aspects qui le déterminent et le sous-tendent, par exemple les enjeux de pouvoir, l'hétéronomie, l'expropriation, les institutions qui le composent et qui lui donnent sa raison d'être ; en aval, par les effets sur la vie des hommes.

Nous apprendre à détecter les logiques et les manifestations de l'industrialisme dans l'espace habité à l' « ère des systèmes », faire le point sur les différents aspects qui le composent et ses conséquences et surtout explorer des voies pour en sortir sont les enjeux de ce travail, toujours d'un point de vue illichien.

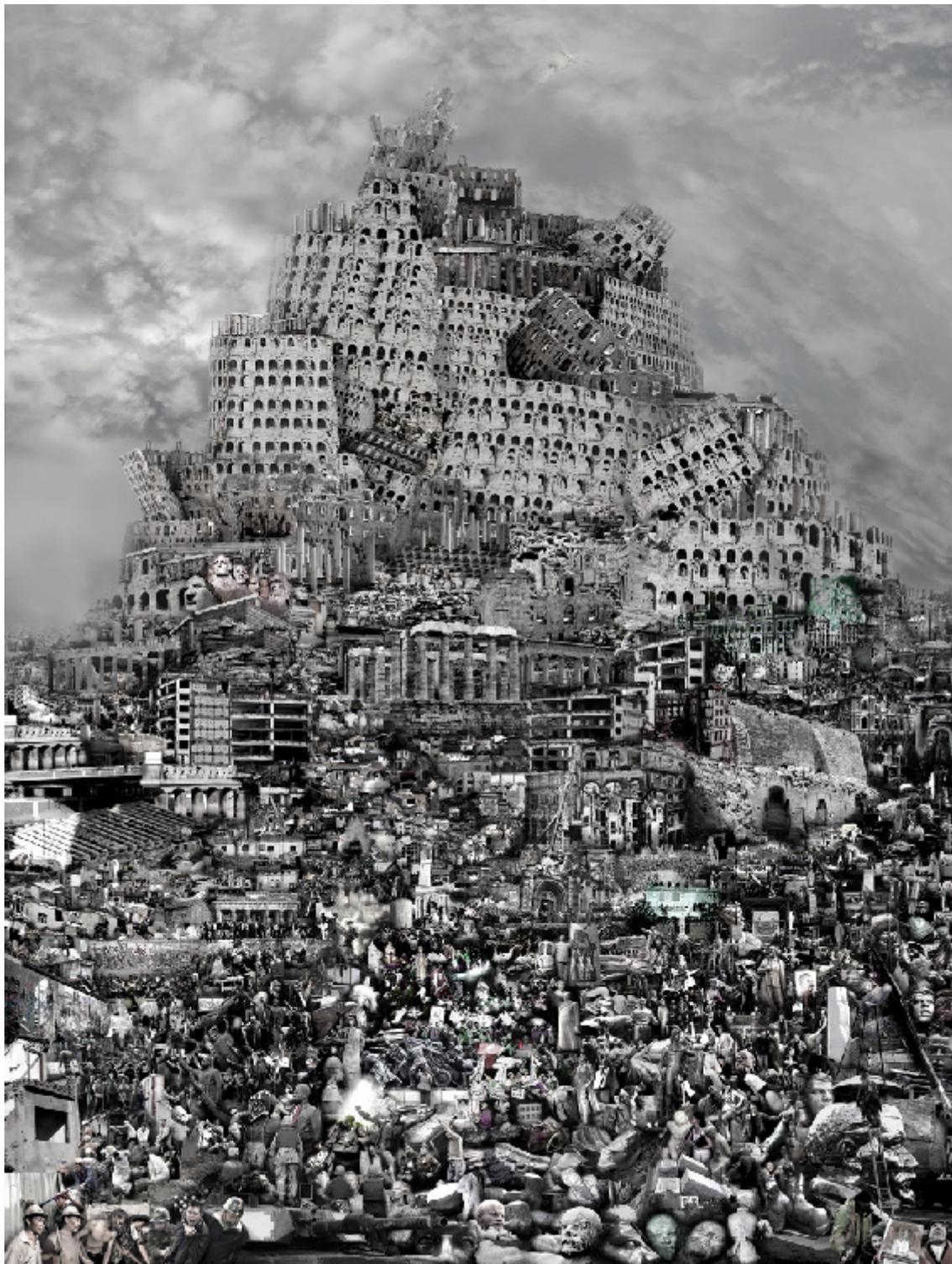
Ces enjeux pourraient se résumer dans les questions suivantes, déjà avancées dans mon plan de travail :

- De quoi faut-il sortir et pourquoi ?
- Comment, et vers où aller ?

---

<sup>230</sup> Voir note en bas de page, 514 p. 191.

<sup>231</sup> Et que pourtant, entre autres, ses amis ELLUL ou KOHR ont abordée.



**DU ZHENJUN**, (Shanghai, 1961), *The Tower of Babel : Destruction* (2010).

Photographie, dimension variable 120 x 160 cm, 180 x 240 cm.

<http://duzhenjun.com/photography/the-tower-of-babel-destruction/> Dernière consultation : 19-01-2013.

## PARTIE I : DE QUELLES VILLES PARLONS-NOUS ?

---

Passé un certain seuil, la société devient une école, un hôpital, une prison. Alors commence le grand enfermement [OC1 : 456-LC, 1973].

### Trois hypothèses

Les professionnels, les *décideurs*<sup>232</sup>, les institutions internationales et les médias sont unanimes : « *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes* ».

Cette affirmation se répète comme un mantra qui anime toutes les études, les essais, les analyses et les projets concernant populations et territoires. Un bon nombre de nos plans, mémoires et projets commencent par ces mêmes maîtres-mots, la littérature spécialisée les analyse et les justifie et les institutions internationales font louange de la concentration urbaine (spontanée ?, induite ?, obligée ?) à l'ère de la mondialisation.

En 2007, le UNFPA-Fonds des Nations Unies pour la population, publiait son Rapport sur l'*État de la population mondiale*<sup>233</sup> intitulé de façon triomphaliste dans la « *novlangue*<sup>234</sup> » des institutions internationales : *Libérer le potentiel de la croissance urbaine (sic!)* :

En 2008, le monde parviendra à un point d'inflexion d'une importance majeure [...] : pour la première fois de son histoire, plus de la moitié de la population du globe, soit 3,3 milliards d'habitants, vivra en milieu urbain. D'ici 2030, ce chiffre devrait avoisiner les 5 milliards dont plus de 80% dans les villes du monde en développement. Beaucoup de nouveaux citoyens seront pauvres.

Voilà donc la position « officielle ». Systémique. « *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes* »... **Mais, de quelles villes parlons-nous ?**

Dans le but de donner une réponse à cette question, dans cette Partie I de mon travail je chercherai dans la pensée illichienne des repères pour démontrer trois hypothèses de départ :

#### a. Première hypothèse : le devoir systémique d'urbanisation

La concentration urbaine est structurelle au système techno-économique dominant<sup>235</sup> et peut en conséquence se définir comme un impératif systémique, un déterminisme techno-économique que je propose d'appeler, paraphrasant Baudrillard (1929-2007)<sup>236</sup>,

---

<sup>232</sup> Pour l'emploi de ce « mot plastique » voir note en bas de page 13, p. 22.

<sup>233</sup> ONU-UNFPA : Fonds des Nations Unies pour la population, *État de la population mondiale 2007. Libérer le potentiel de la croissance urbaine* [ONU : 2007].

<sup>234</sup> Le mot est de George ORWELL (1903-1950) dans *1984* (1949).

<sup>235</sup> Le système concurrentiel hégémonique appelé globalisation, c'est-à-dire le capitalisme mondialisé, basé sur la croissance, la compétitivité et la productivité, et celles-ci à leur tour sur l'innovation technologique et l'information.

<sup>236</sup> Dans *La société de consommation*, Jean BAUDRILLARD (1929-2007) parle de la consommation comme « devoir du citoyen » et de la consommation comme « contrainte civique » [Baudrillard, 1970 : 112 et 117. Dans le même sens, Günther ANDERS écrivait en 1956 : « La maxime [...] qui en appelle au meilleur de nous-mêmes, s'énonce ainsi [...] "Apprends à avoir besoin de ce qui t'est offert". Car les offres de la marchandise sont les commandements d'aujourd'hui » [Anders, [1956] : 197].

un *devoir systémique d'urbanisation*.

Le mythe de l'urbanisation universelle et obligatoire comme condition nécessaire à l'abolition des inégalités est utilisé comme alibi des processus de concentration urbaine de base économique, inhérents à la logique capitaliste de la rareté, l'accumulation et la croissance, en même temps qu'il cache la violence –qu'elle soit militaire, économique ou psychologique– qui les impose et les soutient.

**b. Deuxième hypothèse : une *entreprise urbaine contre-productive***

L'espace habité résultant de ce *devoir systémique d'urbanisation*, l'urbain systémique, est une *entreprise urbaine*. Si la contre-productivité est définie par Illich comme « la perversion de l'outil devenu sa propre fin » [OC1 : 479-LC, 1973] et dont les effets, au-delà d'un seuil, sont opposés à ceux qu'il prétendait obtenir, l'*entreprise urbaine*, ayant dépassé tous les seuils et toutes les limites serait, en l'occurrence, *contre-productive*.

**c. Troisième hypothèse : l'urbanisme est *iatrogène***

L'action des professionnels et des *décideurs* sur l'espace habité nuit à sa santé. Ainsi, peut-on parler d'un *urbanisme iatrogène*, celui dans lequel l'ensemble des techniques censées assurer la « santé » de l'espace habité produisent du pathologique ? Peut-on parler d'un *urbanisme iatrogène*, ou d'effets iatrogéniques, provoqué par la pratique de l'urbanisme, au-delà d'un seuil ? Et dans ce cas quel serait ce seuil ?

## CHAPITRE 3 - PREMIÈRE HYPOTHÈSE : LE *DEVOIR SYSTÉMIQUE D'URBANISATION*

### Introduction : Un *impératif systémique* ?

Voyons d'abord autour de quelles notions illichiennes s'articule le concept d'impératif systémique, afin de le préciser.

#### a. De « l'âge de la technique » à « l'ère des systèmes » : un nouveau seuil<sup>237</sup>, un troisième « partage des eaux »

En 1973, dans son ouvrage *La Convivialité*, Illich initie, à la manière d'un épitaphe, sa critique de la société technicienne et introduit les concepts de *contre-productivité* des outils et des institutions, du *monopole radical* que, au-delà d'un certain seuil, ils exercent, des *professions mutilantes* et de leurs effets :

[P]assé un certain seuil, l'outil, de serviteur, devient despote. Passé un certain seuil, la société devient une école, un hôpital, une prison. **Alors commence le grand enfermement**<sup>238</sup> [OC1 : 456-LC, 1973].

La contre-productivité est définie par Illich comme « la perversion de l'outil devenu sa propre fin » [OC1 : 479-LC, 1973] et dont les effets, au-delà d'un seuil, sont opposés à ceux qu'il prétendait obtenir<sup>239</sup> : la scolarisation obligatoire anéantit l'envie de savoir,

<sup>237</sup> La notion de *seuil* est fondamentale dans la pensée d'ILLICH et un mot fort récurrent dans son œuvre. Le concept de seuil était cher au poète Paul CELAN (1920-1970), qu'ILLICH aimait tant ! : « ... il le porte de seuil en seuil, il ne le jette pas au loin » (*Chanson d'une dame dans l'ombre*, Paul CELAN, de son premier recueil *Pavot et mémoire*, 1952). Son second livre publié par Deutsche Verlags-Anstalt en 1955 s'intitule justement *Von Schwelle zu Schwelle*, (*De seuil en seuil*). Martin HEIDEGGER (1889-1976) s'en sert aussi dans la définition de son Quadriparti. Rappelons ici que le titre original de l'édition canadienne de *La corruption du meilleur engendre le pire*, la transcription posthume des interviews faites par David CAYLEY (écrivain canadien et producteur à CBC Radio, Toronto) à Ivan ILLICH entre 1997 et 1999 est *The Rivers North of the Future*, un vers de CELAN pris du poème *Tournant du souffle* (1967) qu'ILLICH appréciait particulièrement : les fleuves au nord du futur renvoient à un lieu et un temps placés au-delà d'un autre seuil : ce sont ceux de l'espérance. C'est un concept qui résonne en moi pour ce qu'il signifie de point d'inflexion, d'articulation entre des éléments de nature différente, dans un contexte où les dynamiques sociales et territoriales tendent à être considérées homogènes, indiscretes, progressives, linéaires –ou binaires-. Un concept qui, lui aussi, –comme l'eau et la ville pour ILLICH– a deux faces : une face physique, topologique, voire architecturale : le seuil de la porte ; une face symbolique qui se correspond avec ce qu'ILLICH a appelé métaphoriquement le « partage des eaux » [CM : 294]. Un seuil articule la demeure –le chez soi– et les *communaux*. Deux seuils délimitent « la plage de la convivialité », entre sous-efficience et contre-productivité. Pour les seuils de mutation des outils voir note en bas de page 240, p. 92.

<sup>238</sup> (Caractères gras ajoutés par la chercheuse). Le « grand enfermement » illichien se retrouve dans la notion d'« emprisonnement social » que selon François PARTANT se produit quand l'État fait fonctionner ses multiples institutions fortement hiérarchisées pour organiser la société en fonction des besoins du mode de production capitaliste assurant en même temps une reproduction « élargie » du Capital, la reproduction « élargie » de l'État et la reproduction simple d'une société « merveilleusement organisée puisque tout le monde y exploite tout le monde » [Partant, 1979 : 59-60].

<sup>239</sup> Ce concept a été amorcé dans *La Convivialité* (1973) un des premiers « pamphlets » de l'étape que Jean ROBERT appelle *peirastique* d'ILLICH et développé en profondeur, avec la collaboration de

bloque les capacités des gens, devient un facteur de sélection ; le transport paralyse la circulation, crée la distance qui aliène, paralyse les gens privés de leur capacité à se déplacer de manière autonome, impose des mobilités ; la médecine exproprie la perception du corps, crée l'angoisse, rend malade. Une fois dépassé un deuxième seuil de mutation<sup>240</sup>, l'outil devient *non-convivial* : par un renversement radical, les tâches techniques, instrumentales, deviennent centrales au point qu'il y a confusion entre l'objet (le but à atteindre) et l'instrument ou la technique. La technique –autrefois un outil– est disparue en tant que moyen et devient un but par elle-même. C'est alors que les outils et les institutions contre-productifs établissent un *monopole radical*, lorsqu'ils créent, sous l'égide d'une caste d'experts qu'Illich appelle les *professions mutilantes*<sup>241</sup>, le besoin qu'ils sont les seuls à pouvoir satisfaire.

À partir des années 1980 Illich décrira non sans étonnement<sup>242</sup> le passage d'un nouveau seuil, une fracture historique, une nouvelle ligne de « partage des eaux » [CM : 294] : la fin de l'âge instrumental ou de la technique dont l'épilogue avait été amorcé dans *La Convivialité*<sup>243</sup> et l'émergence de l'« âge des systèmes » [CM : 119-120] ou, plus radicalement, l'« ère des systèmes<sup>244</sup> ». La *distalité*<sup>245</sup> [CM : 272] entre l'outil-moyen de production et l'utilisateur disparaît : les systèmes, par leur propre logique, intègrent l'utilisateur dans les processus sans qu'il y ait aucune distinction entre les uns et les

Jean-Pierre DUPUY dans *Némésis médicale* (1975). Après la fracture historique repérée dans les années 1980 ce concept aurait perdu de son poids, à l'« ère des systèmes ». Nous reviendrons sur la critique et la contre-critique de ce concept dans la page 140 et *sqq.*

<sup>240</sup> Les deux lignes de partage des eaux ont été analysées par l'écrivain suisse Alain DUNAND dans son article *Retooling Society*, publié dans *Esprit* 7-8, juillet-août 1973, pp. 17-32 à son retour de Cuernavaca où il avait participé au séminaire *Retooling Society III* en janvier 1973. La première ligne est celle de l'efficacité des outils et des institutions. En deçà de ce seuil, les outils et les institutions sont inefficaces. La deuxième est celle qui détermine à partir de quel point les outils et les institutions deviennent sur-efficaces, contre-productifs, un but en eux-mêmes. La plage délimitée entre les deux seuils est celle de la convivialité illichienne.

Alain DUNAND, né en 1927, est l'auteur de *La terre en partage. L'homme en quête de son humanité* (1994), *Le sens du progrès* (1999), *Causes et remèdes de notre crise de civilisation* (2010), *Le jeu de l'être* (2008) –tous publiés à Genève, chez Slatkine–, *L'espace du jeu* (Paris, Cerf, 1978) et *L'un contre l'autre. Essai sur la complémentarité des contraires* (Paris, Insep Editions, 1984).

<sup>241</sup> Le mot employé en anglais par ILLICH est *disabling*, « invalidantes ».

<sup>242</sup> Les choses ne se sont pas passées comme il s'y attendait et le changement dans les consciences qui s'amorçait dans les années 1960 n'a pas abouti à un véritable changement social. La société sans classes qu'ORWELL entrevoyait dans son dialogue avec Desmond HAWKINGS : « Je soutiens que les différences de classe dans un pays comme l'Angleterre sont aujourd'hui si irréelles qu'elles ne peuvent pas durer longtemps [...] Aujourd'hui un ouvrier dans une usine et un professionnel libéral sont des êtres très semblables » [BBC, 6 décembre 1940, publié dans *Listener* le 19 décembre 1940], n'a pas abouti. Les différences de classe se sont métamorphosées donnant lieu à une masse visible plus ou moins consommatrice mais effectivement assez homogène, des puissants en quelque sorte « sublimés dans le cyberspace » et les « exclus » qu'il faut comprendre comme « exclus de la consommation » mais qui ne se reconnaissent pas comme une classe.

<sup>243</sup> « La notion d'outil, dit ILLICH, l'accent mis par la société sur l'instrumentalité et son attention aux moyens de production et à leur gestion ont bel et bien commencé un jour, [...] que je situerais quelque part entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle ; et dans l'histoire tout ce qui a eu un début peut donc avoir aussi une fin » [CM : 119].

<sup>244</sup> « Penser le monde en termes non plus de causalité mais d'analyse de systèmes nous fait entrer dans une ère nouvelle » [CM : 120]

<sup>245</sup> C'est-à-dire la séparation conceptuelle, la distinction entre la main et le marteau, que dans la tradition grecque et jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle étaient une seule chose : *organon*.

autres<sup>246</sup>.

Manuel Castells (né en 1942), le théoricien réputé de la Société de l'information et la connaissance, définit l'*informationalisme* comme le paradigme technologique, la base matérielle des sociétés du début du XXI<sup>e</sup> siècle : la société des réseaux (*network society*). Il se caractérise par trois caractéristiques majeures et distinctives qui sont au cœur du système : sa capacité de traitement des données et de communication par des boucles à rétroalimentation (*feedback loops*), auto-expansive en termes de volume, complexité et vitesse ; sa capacité de recombinaison sur les bases de la numérisation et les communications récurrentes ; sa flexibilité distributive à travers la mise en réseau numérique interactif (*networking*) [Castells, 2004].

Se conforme ainsi un système de sous-systèmes dont la caractéristique fondamentale est « qu'il poursuit sa propre survie en recherchant un équilibre informationnel qui le fasse se maintenir dans ses limites de viabilité » [CM : 272]. Un nouveau seuil est franchi : *Homo œconomicus* devenant *Homo systematicus*, toute autonomie est exclue<sup>247</sup>. Illich abandonne peu à peu ses analyses sur ce que les techniques font et il se centre sur leur perception, sur les effets symboliques, sur « ce que les techniques *disent*<sup>248</sup> » à une société à « l'ère des systèmes » :

Pour comprendre la société, les effets de « la technique » sur ma chair et sur mes sens me sont apparus plus importants à étudier que ses faits et méfaits actuels et futurs [PS :159-HE, 1993].

Le sens de l'analyse de la croissance urbaine comme un impératif systémique commence à s'ébaucher, mais il y en a plus.

Les analystes de l'âge des systèmes ont prôné que le paradigme informationnel libérerait les hommes des contraintes de l'industrialisme et que la généralisation des TICM] devrait permettre aux pays et régions « sous-développés » de s'intégrer directement dans l'économie « de la connaissance » pour devenir une société avancée de services sans passer par les contraintes de l'étape industrielle. Or, non seulement l'*industrialisme* entendu ici comme l'extension de la logique industrielle fondée sur les concepts de rareté, croissance, concurrence, productivité, rentabilité, efficacité, à tous les domaines de la vie humaine –avec ou sans industrie– n'est pas incompatible avec la logique des systèmes et le système techno-économique dominant, le capitalisme globalisé, mais, au contraire, il continue de la sous-tendre tout en structurant un système de sous-logiques qui font que cela avance<sup>249</sup>, et qui fait que nous soyons en même temps, non seulement par le chevauchement historique des étapes mais surtout par la synergie de leurs logiques, et dans l'industrialisme et dans les systèmes. Cette synergie renforce la vulnérabilité et l'impuissance programmée du plus grand nombre. Illich a dévoilé de façon nette cette imposture comme il l'avait déjà fait auparavant avec son

---

<sup>246</sup> L'espoir qu'ELLUL gardait sur le caractère régulateur de l'informatique par rapport à la société technicienne s'est évaporé [Ellul, 2008].

<sup>247</sup> Voir ILLICH, Ivan, 1988, *L'histoire des besoins*, in ILLICH, Ivan, 2004, *La perte des sens*, Paris, Fayard, pp. 76-77.

<sup>248</sup> Dans les mots de Neil POSTMAN (1931-2003), « ce que les techniques font avec nous ».

<sup>249</sup> Un article court de Silvia GRÜNIG sur *Les logiques de l'industrialisme selon Ivan Illich* a été publié dans l'ouvrage collectif, *Sortir de l'Industrialisme* [Grünig, 2011], livret introductoire au colloque *Sortir de l'industrialisme* organisé par La ligne d'horizon à Lyon en novembre 2011. Une version étendue de l'article est en préparation, qui sera finie après la rédaction de cette thèse.

antécédente, celle de la « société des services ».

### **b. Homo systematicus pour des systèmes nécessaires**

Pour essayer de mieux comprendre la transformation en cours, je reprendrai maintenant le fil des idées illichiennes sous le point de vue de son analyse de la notion de « besoin ».

Dans son essai *Toward a History of Needs* (1978), plus tard dans *L'art d'habiter* [OC2 : 757-DM-AH, 1984] et, en 1988, dans *L'histoire des besoins*<sup>250</sup> [PS : 71-105-HB, 1988] Illich élabore sa théorie de la « création culturelle des besoins ». Il approfondit dans la « sociogénèse de ce que nous appelons besoin » [E : 216] dans ses *Entretiens* avec David Cayley. Illich suit William Leiss<sup>251</sup> pour expliquer que :

[les] besoins hyperproducteurs de marchandises [...] naissent de la transformation du manque en demande de marchandises, demande qui, à son tour se transforme en droit de les acquérir. [...] Chaque acte requiert un ensemble de matériel et un conseiller pour le faire selon les règles. Professionnels qui expliquent en quoi consiste la satisfaction de besoins que nous n'éprouvons pas encore. [E : 217-219].

Connaître en quoi consiste la satisfaction des besoins que nous n'éprouvons pas encore, traduire cette connaissance exogène en termes de marchandises<sup>252</sup> et transformer l'accès à ces marchandises en des droits, cette définition illichienne des « besoins établis » qui suppose l'acceptation de la technique comme « un moyen de changer ou d'abolir les nécessités qui font partie de la condition humaine » [E : 219], est à l'origine de *Homo miserabilis*, l'homme nécessaire, qui est désormais lesté par ses « besoins culturellement fabriqués<sup>253</sup> ».

Avec la fin de la *distalité* et la dissolution de toute fin personnelle, nous assistons à un détournement absolu du sujet des « besoins », à un syndrome de servitude systémique. Ce n'est plus l'individu, *l'homme nécessaire*, mais le système qui éprouve les besoins, les hommes s'affairant à devenir de plus en plus efficaces pour y subvenir. *Homo*

---

<sup>250</sup> *L'histoire des besoins (Needs)* a été écrite pour une rencontre organisée par Wolfgang SACHS à Penn State University, sur le thème : *Après le développement quoi ?*, 1988. Une version abrégée a été publiée dans SACHS, Wolfgang, *The Development Dictionary* [Sachs, 1992]. Une version définitive rédigée à Cuernavaca en mars 1990 a été publiée dans *La perte des sens*, [PS : 71-105].

Pour parler des besoins, ILLICH cite entre autres IGNATIEFF, Michael, 1986, *La liberté d'être humain : essai sur le désir et le besoin*, Paris, La Découverte ; GIRARD, René, 1976, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, qui parle du « désir mimétique » qui transforme les désirs en besoins ; LEISS, William, 1976, *The Limits of Satisfaction : An Essay on the Problem of Needs and Commodities*, University of Toronto Press [E : 216-217].

<sup>251</sup> William LEISS (né en 1939), président de la Royal Society of Canada, est philosophe et historien.

<sup>252</sup> Définie par les experts et mise en œuvre grâce au trinôme publicité-crédit-obsolescence programmée. Voir LATOUCHE, Serge, 2006, *Le pari de la décroissance* [Latouche, 2006]. Pour le concept d'obsolescence programmée, introduit dans les industries dès les années 1920, voir les films :

-*Prêt à jeter. L'histoire méconnue de l'obsolescence programmée. (The Light Bulb Conspiracy)* Documentaire de Cosima DANNORITZER, 2010, 75 minutes. Disponible sur : <http://archive.org/details/PrtJeterLobsolescenceProgramme>. Dernière consultation : 07-12-2012.

-*L'Histoire des choses (The Story of Stuff)*, Annie LEONARD, 2007. Film documentaire gratuit au sujet du cycle de vie des produits de consommation, disponible sur : <http://www.storyofstuff.org/movies-all/story-of-stuff/>. Dernière consultation 22-10-2011.

Pour la relation entre l'obsolescence programmée et la norme, voir page 244 et *sqq.*

<sup>253</sup> ILLICH emploie aussi la formule « besoins définis culturellement » [OC2 : 757- DM-AH, 1984].

*œconomicus* « est reconnu comme un mythe obsolète » et *Homo systematicus* prend sa place ; ses besoins « métamorphosent les besoins économiques en impératifs systémiques<sup>254</sup> » [PS : 76-HB, 1988] ; il agit et réagit en fonction des besoins du système : un phénomène que nous définirons désormais avec Jean Robert comme *assujettissement systémique*.

Le « devoir civique de consommation du citoyen » que définissait Baudrillard (1929-2007) dans les années 1970 est largement dépassé : les individus s'auto-perçoivent –et donc agissent– comme des sous-systèmes du système. L'efficacité est déterminée par des spécialistes dans lesquels il fait bon déléguer, qui certifient les besoins, déterminent nos comportements et en conséquence nos choix –et nos choix politiques !–, en fonction des besoins du système. « Que beaucoup de gens aujourd'hui reconnaissent déjà leurs impératifs systémiques plaide principalement pour la force du prestige professionnel et de la pédagogie et la perte de toute autonomie personnelle » [PS : 76-77-HB, 1988], résumait Illich en 1988. Il nous situe historiquement : c'est un processus qui « commença avec les pertes des *communaux*<sup>255</sup> et apparaît désormais achevé avec la transformation des individus en éléments abstraits d'une stase<sup>256</sup> mathématique » [PS : 77-HB, 1988].

J'oserais formuler pour synthèse que *Homo miserabilis*, lesté par ses « besoins culturellement fabriqués » est devenu aujourd'hui *Homo systematicus* pour des *systèmes (croissamment) nécessaires* ! Et je mets l'accent sur *croissamment* car, à mon avis, voici le noyau du paradigme de la croissance, qu'il faut comprendre comme un processus autoréférentiel qui se déploie en boule de neige en fonction de la viabilité –et de la voracité– du système.

### **c. La délégation consentante. L'institutionnalisation des dynamiques délégation / expropriation / impuissance programmée**

La délégation dans les institutions (pour Illich un avatar du christianisme, cette « corruption du meilleur qui engendre le pire<sup>257</sup> ») de la générosité et de la liberté originales et absolument innovatrices du Samaritain d'aller vers l'autrui, de répondre à son appel qui est au cœur de la société des services moderne, devient une condition structurelle à l'âge des systèmes. Je voudrais même formuler l'hypothèse que les systèmes se sont développés pour permettre l'accomplissement de cette délégation; à la

<sup>254</sup> ILLICH renvoie à l'ouvrage de BOLTER, David J., 1984, *Turing's Man : Western Culture in the Computer Age*, Chapel Hill, N.C., University of North Carolina Press et à BERMAN, Morris, 1989, *Coming to Our Senses : Body and Spirit in the Hidden History of the West*, New York, Simon and Schuster.

<sup>255</sup> Pour les *communaux* voir sous-chapitre 5.2.1.2., p. 219.

<sup>256</sup> Dans l'original anglais, « *mathematical stasis* ». *Stasis* dans les textes mathématiques fait référence à une vue statique, les aspects constants des phénomènes. En français *stase*, dérivé du grec *arrêt*, signifie stagnation, arrêt de la circulation d'un liquide et aussi immobilisme, cessation d'activité. Je propose ici «éléments abstraits d'une série statistique ».

<sup>257</sup> Dans le premier chapitre de *La corruption du meilleur engendre le pire, Évangile*, ILLICH exprime son horreur envers la société des services moderne, qui « répond bel et bien au souci d'établir et d'étendre l'hospitalité chrétienne; mais par le recours au pouvoir et à l'argent pour fournir un service ». Ainsi, elle la pervertit et la corrompt, fondant « une conception impersonnelle du fonctionnement de la société [...] une souffrance d'une espèce nouvelle, un mal sans précédent, une horreur » [CM : 93-94]. À lire, dans *La perte des sens* [PS : 9-43], *L'origine chrétienne des services* (1987).

limite, que seuls les systèmes perfectionnant cette délégation se sont développés. Prenons comme un exemple celui que Manuel Castells [2004] appelle *l'automaton financier*<sup>258</sup> : le système automatique globalisé d'intervention en temps réel sur les marchés financiers basé sur les nouvelles technologies de l'information et la communication (TIC [M] ) et la volatilité des capitaux, sans l'intervention d'un humain quelconque, pour la maximisation des profits capitalistiques, ceux-ci dématérialisés et déterritorialisés : des chiffres dans le cyberspace<sup>259</sup>. Mais dans un autre domaine qui nous est plus proche et quotidien et en même temps lourd de signification, nous pourrions également regarder, ce que sont devenues, de nos jours, les portes des villes.

**Signes I** *Les lieux de l'expropriation (I). Les portes des villes à l'« ère des systèmes »*

Être humain veut dire connaître le chemin, le pont et la porte. [...] Le seuil est probablement le premier autel. Partout où des cultures ont quitté les cavernes ou les appentis pour dresser des murs qui distinguent l'extérieur de l'intérieur, apparaissent des cérémonies qui tournent autour de l'entrée. [...] À la différence de la route ou du pont, la porte ouvre sur un espace construit. Sur cette frontière se tient l'hôte, l'*ipsissimus*<sup>260</sup> [...] il est le prototype du prêtre [PS : 15-OC, 1987].

Si « le seuil est le premier autel », le haut-lieu de l'accueil, de la cérémonie, de l'hospitalité, il est fort décevant de constater que les portes des villes sont devenues, à l'« âge des systèmes », autant d'autels profanés, tandis que réciproquement l'intimité

<sup>258</sup> CASTELLS aborde la question du pouvoir dans la société des réseaux. Il postule que « le pouvoir entendu comme la capacité structurelle d'imposer sa volonté par dessus celle des autres agit par exclusion / inclusion. Mais la question de qui a le pouvoir dans les réseaux dominants peut être très simple ou impossible à répondre. Très simple car chaque réseau définit son propre système de pouvoir selon ses buts programmés. Ainsi, par exemple, dans le capitalisme global le marché financier global a le dernier mot et le FMI est son autorité interprétative pour le commun des mortels.[...] De l'autre côté la question peut ne pas avoir de réponse si nous essayons d'y répondre d'une manière unidimensionnelle et de trouver la Source du Pouvoir comme une entité unique et différenciée. Les marchés financiers globalisés peuvent être vus comme un *Automaton*, hors du contrôle de n'importe quelle institution financière en raison de la taille, le volume et la complexité des flux du capital qui circule dans ses réseaux et de la dépendance de ses critères d'évaluation par rapport à des turbulences d'information imprédictibles.[...] Cet *Automaton* est au centre de nos économies et conditionne nos vies, faisant réalité le cauchemar des machines qui contrôlent notre monde à travers un système électronique de transactions financières de flux local/global, établi comme un capitaliste collectif, dont la logique n'est contrôlée par aucun capitaliste individuel ou corporatif, ni institution publique. Ce n'est pas le marché de base avec ses lois primaires mais une mixture de règles de marché, stratégies politiques et financières, psychologie de masses, expectatives rationnelles, comportement irrationnel, manœuvres spéculatives et turbulences informatives de tout genre pour la croissance du capital. Ainsi, la question du pouvoir formulée de manière traditionnelle peut ne pas avoir de sens dans la société des réseaux, mais il y a d'autres formes de domination et de détermination critiques dans la configuration des vies des gens contre leur volonté. La capacité d'exercer du contrôle sur les autres dépend de deux mécanismes basiques : la capacité pour programmer et reprogrammer les réseaux en termes des buts assignés au réseau (*programmers*) et la capacité de mettre en synergie de différents réseaux partageant des buts communs pour accroître les ressources (*switchers*), mais normalement *programmers* et *switchers* sont aussi à leur tour des réseaux, dans ce cas-ci des personnes organisés autour des leurs projets et intérêts *the action-network actor* [Latour, 1994], une nouvelle forme de sujet qui va au-delà des alliances traditionnelles » [Castells, 2004].

<sup>259</sup> Qui est à la base du volet financier de la crise actuelle.

<sup>260</sup> *Ipsissimus*, le tout à fait lui-même (Dictionnaire Graffiot, latin-français, 1934).

disparaît<sup>261</sup>, premier signe de dénuement et de misère [CM : 205]. Quelle est la cérémonie qui se déroule aujourd'hui devant les portes des villes ? Regardons ces gares, mais surtout ces aéroports avec leurs longues queues de voyageurs à moitié déshabillés, leurs chaussures à la main, leurs possessions exposées dans un panier en plastique : ce ne seraient pas les « *non-lieux* » de Marc Augé (né en 1935) [1992], mais plutôt *les lieux de l'expropriation*. Expropriation symbolique du drame ou de la joie intimes, personnels, humains de l'arrivée et du départ ; de l'élan d'embrasser la terre, de la découverte d'un nouveau paradis, de la rencontre et des adieux. Bousculés par les procédures tyranniques et arbitraires de la bureaucratie et la sécurité. Soumis à des contrôles, à des scannages, à des procédures de prise de mesure de la température corporelle ou des données anthropométriques de plus en plus envahissantes. Lieux de l'humiliation et de l'impuissance. Humiliation des partants, les chaussures à la main ; impuissance des arrivants, qu'ils soient immigrants ou touristes, dépendant d'un coup de sort qui déterminera leur droit à franchir le seuil du pays de Cocagne ou, au contraire, leur déportation<sup>262</sup>. Et malgré tout, consentants. ■

Si « une société décente est –selon le philosophe israélien Avishai Margalit (né en 1939)– celle dont les institutions n'humilient pas leurs citoyens » [Margalit, 1996], en voilà une preuve criante que nos sociétés ne le sont pas. Ces individus consentants mettent en évidence un seuil d'une toute autre nature qu'Illich a clairement défini, clé pour comprendre sa critique de l'industrialisme : un changement de la perception de soi comme un élément du système, un sous-système, et sa soumission –de bon gré parce que structurelle– aux besoins du système. Dans ce cas, l'absence d'indignation ne témoignerait-elle pas d'une expropriation d'un rang supérieur, à savoir, de celle de la dignité ?<sup>263</sup>

Cette négation de votre dignité d'autrui, c'est cela le péché. [CM : 101]

Jean-Claude Michéa (né en 1950) cite Miguel Amorós (né en 1949) lorsqu'il affirme que la modernité capitaliste « produit à la fois l'insupportable et les hommes capables de le supporter<sup>264</sup> » [Amorós, 1998]. A savoir, dans le domaine qui nous occupe : *Homo castrensis*, l'homme cantonné [PS : 330-NN, 1998]. Et avec lui l'acceptation de l'inacceptable.

En ce nouvel âge [...] l'humain type est un individu qui, cueilli par un des tentacules du système social, a été avalé par lui. Comment prendrait-il encore part à l'avènement d'aucun espoir ? [CM : 220].

<sup>261</sup> « On ne peut présider en tant qu'hôte que si un seuil sépare cette table du dehors. J'évoquais [...] l'évolution de la notion de seuil [...] soulignant comment nos murs sont devenus perméables à de nombreux types de radiation [...] qui tous remettaient en question la notion d'intimité et brouillaient la différence que marque un seuil » [CM : 205].

<sup>262</sup> « On importe des produits, on déporte des personnes ». Lu dans un *graffiti* dans la ville où j'habite.

<sup>263</sup> L'énorme succès du petit manifeste de Stéphane HESSEL, 2010, *Indignez-vous!*, Paris, Indigène Éditions, surprenant compte tenu de sa simplicité, mais qui a eu le mérite de secouer les consciences, fournirait-il une preuve que les choses sont allées trop loin? Voir dans le sous-chapitre 8.2., *Signes* 46, p.291, le commentaire sur le Mouvement du 15-M, les « *Indignados* » espagnols, surgi au moment de l'écriture de cette thèse comme un nouveau et surprenant paysage de fond qu'il va falloir observer attentivement.

<sup>264</sup> Paul ARIÈS le formule ainsi : « J'ai bien peur en effet que la société capitaliste en détruisant tout ce qui restait des sociétés traditionnelles ait fini par inventer les humains qui vont avec ses produits ».

#### **d. Un impératif systémique à trois volets**

Récapitulons : nous avons parlé de la contre-productivité des outils et des institutions qui renversent les objectifs pour lesquels ils étaient créés ; des synergies qui s'établissent entre les logiques industrialistes et la viabilité systémique ; des « besoins culturellement fabriqués » qui deviennent, au-delà d'un seuil, les nécessités du système dans le but d'assurer propre viabilité, son impératif de croissance ; s'entament alors des processus de délégation / expropriation / impuissance programmée et consentante. Aborder l'analyse de la concentration urbaine comme un *impératif systémique* prend désormais tout son sens.

Qu'est devenu l'espace habité dans le contexte du système techno-économique dominant après « le partage des eaux » [CM : 294] à l'« ère des systèmes », dans la société des services et de la croissance, au moment où les institutions internationales et les médias font louange de la concentration urbaine –spontanée ?, induite ?, obligée ?– et nos plans et nos mémoires commencent obstinément par la phrase « *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes* » vu d'une optique illichienne ? De quelles *villes* parlons-nous ?

Je ne traiterai ici que de trois aspects qui me semblent pourtant décisifs pour l'analyse qui nous occupe :

- a. Un premier aspect concerne le développement : l'industrialisation des campagnes, la ville comme rituel mythopoétique et la destruction du domaine du vernaculaire.
- b. Un deuxième aspect concerne la production intégrée, la croissance et la rentabilité maximale des capitaux associées au monopole de *l'urbanisation totalisante*.
- c. Un troisième aspect, la « pauvreté modernisée », la manipulation politique, les économies clandestines et la « fractalisation de la légalité » [Robert, 2011] dans le *slum*<sup>265</sup> global.

### **3.1. Le développement : l'industrialisation des campagnes, la ville comme un « rituel mythopoétique<sup>266</sup> » et la destruction du domaine du vernaculaire**

#### **3.1.1. L'illusion de « nourrir la planète » : l'industrialisation des campagnes**

L'industrialisation des campagnes, c'est-à-dire la transformation du secteur primaire traditionnel en secteur industriel, est un processus qui s'est initié avec le closage des *communaux*. Il s'est fortement développé par la suite avec l'introduction exogène d'outils techniques, économiques et juridiques comme le regroupement agricole, l'emploi de technologies de pointe, d'intrants chimiques, de pesticides et d'OGM, la tyrannie de la norme qui interdit les échanges de semences paysannes et qui empêche de consommer ce que notre voisin produit sans passer par la chaîne industrielle agro-

---

<sup>265</sup> UN-HABITAT définit un *slum* (bidonville) comme un quartier délabré et misérable d'une ville caractérisée par des logements insalubres et le manque de sécurité foncière. Mike DAVIS, dans son livre *Planet of Slums* (2006), estime qu'un milliard de personnes dans le monde vivent dans des bidonvilles. Ce chiffre devrait passer selon le rapport 2007 de UN-HABITAT à deux milliards en 2030.

<sup>266</sup> ILLICH parle de *mythopoesis*, (du grec *poiêsis*, la création) pour désigner la génération de croyances et de mythes [CM : 195 et 197]. Un « rituel mytho-poétique » est « un rituel créateur de mythe » [E : 102].

alimentaire<sup>267</sup>, la financiarisation de l'agriculture et le crédit, l'appropriation du vivant par des brevets –pour José Bové<sup>268</sup> [2002] la « marchandisation ultime de la planète »– largement dépassée aujourd'hui par la monétarisation de la biodiversité et des écosystèmes à travers l'« économie des services écosystémiques » : la monétarisation du vivant.

Ces processus de modernisation, monétarisation et financiarisation des activités liées à la subsistance (agriculture, sylviculture, pêche, élevage...) dérivés de la logique industrialiste fondée sur la croissance, la concurrence, la productivité, la production de masse, la consommation et le profit, ont abouti à une reconfiguration totale, dans les domaines physique, économique et juridique des terres et des activités agricoles, et en conséquence des populations concernées qui ont changé les méthodes et les manières de vivre avec, notamment : la déchéance et l'expulsion de toute une « population » considérée « excédentaire » ; la libération des terrains dans les conditions requises par le système agroalimentaire industrialisé ; la promotion d'une agriculture basée sur le complexe pétrochimique OGM-intrants-pesticides-machinerie lourde et en conséquence à haute consommation énergétique et à haute dépendance capitaliste ; la promotion des cultures à usage industriel (soja, maïs, bois..., agrocarburants, pâte à papier<sup>269</sup>, biomasse, etc.) et le monopole des monocultures de rente (café, cacao, canne à sucre...) dans les mains des entreprises multinationales<sup>270</sup> au détriment des cultures vivrières, celles que les gens peuvent manger ; l'industrialisation de l'alimentation ; les échanges débridés favorisés par la subvention des coûts de transport et l'externalisation des nuisances ; la financiarisation de toute la filière avec les « marchés à terme » agricoles et le détournement des profits dans des paradis fiscaux ; l'accaparement transnational

<sup>267</sup> Et qui fait qu'un litre de lait dans un supermarché à la ville de Tarariras, chef-lieu d'une des principales régions laitières de l'Uruguay, coûte l'équivalent exact d'1€ un chiffre démesuré pour les revenus locaux.

<sup>268</sup> BOVÉ, José, 2002. Prologue à la réédition de *Que la crise s'aggrave!* de François PARTANT. José BOVÉ (né en 1953) était alors un militant paysan, syndicaliste agricole de la Confédération paysanne et de Via Campesina, connu pour ses prises de position contre les OGM et ses actions d'arrachage illégal de plantations OGM, qualifiées de désobéissance civile. Tête de liste de la coalition Europe Écologie-Les Verts pour la circonscription Sud-Ouest en France lors des élections européennes, il est élu député européen en 2009. Il est actuellement vice-président de la commission Agriculture et développement rural au Parlement européen à Strasbourg. Le mercredi 17 juillet 2012, un peloton de cyclistes venu du célèbre MacDonald de Millau démonté par José BOVÉ et ses amis de la Confédération paysanne en 1999 s'est présenté devant le Parlement de Strasbourg pour lui remettre une pétition de son titre : *José reviens !* lui demandant « de revenir un rebelle ». « Les objecteurs de croissance ont parcouru plus de mille kilomètres à travers la France pour déposer plus de 1 300 signatures et près de 500 messages de soutien à cette action. Ce jour-là les cyclistes ont découvert que le Parlement européen ne possédait pas de boîte aux lettres ! Gardé par des vigiles d'une entreprise privée, il est en effet impossible d'y déposer un courrier ». Source : <http://www.josereviens.org/>.

<sup>269</sup> Pour nourrir le gaspillage des journaux à distribution gratuite, les tonnes de papier cadeau, les emballages nécessaires à la grande distribution, les impressions inutiles, la bureaucratie. Le cas de l'Amazonie est bien connu. Voir aussi le conflit international entre l'Argentine et l'Uruguay pour la situation des « *pasteras* » (usines de fabrication de pâte à papier) polluantes sur le Rio de la Plata.

Ce beau poème de Jacques PRÉVERT l'illustre bien : *Tant de forêts arrachées à la terre/ Et massacrées, achevées rotatives./ Tant de forêts sacrifiées pour la pâte à papier / Des milliards de journaux attirant annuellement / l'attention des lecteurs / sur les dangers / du déboisement des bois et des forêts.* Jacques Prévert. *Tant de forêts, La pluie et le beau temps*, Gallimard, 1955.

<sup>270</sup> Sans que le fait d'être en régime de « commerce un peu plus juste » ne change pas trop les choses.

des terres arables<sup>271</sup> et de l'eau.

Les conséquences : déforestation, érosion, détérioration des sols, pollution des eaux, perte de biodiversité, changement climatique, intoxications et maladies. Les emprunts nécessaires à l'acquisition des machines et des produits exigés par les entreprises multinationales pour une agriculture qui leur soit rentable, combinés avec le jeu des prix internationaux dans les marchés à terme, enfoncent les paysans dans la misère et le désespoir, nourrissant ainsi le *slum* global. Concentration urbaine, expansion des taudis, congestion, accidents, pathologies urbaines, déracinement, infraoccupation, clientélisme politique, crime et délinquance locale, crime et délinquance globale. Les émeutes de la faim se succèdent<sup>272</sup>. La consommation énergétique et le PNB montent, de façon faible ou délocalisée dans les pays industrialisés, très fortement dans les pays dits *émergents*, très inégalement distribués partout.

Dans son intervention au colloque *Défaire le développement. Refaire le monde* (2002), une de ses dernières apparitions en public, Illich remarquait : « José Bové a dit quelque chose de tout à fait simple, de presque trivial, qui m'a ouvert les yeux : "Ce qui était gratuit devient payant". Permettez-moi de faire une permutation : ce qui était bon a été transformé en valeur<sup>273</sup>. Tout ce que José Bové dit très clairement est une conséquence

<sup>271</sup> La *Matrice des transactions foncières (Land Matrix)* donne l'état des lieux des acquisitions et locations de terres agricoles par des acteurs étrangers, publics ou privés, soucieux de subvenir aux besoins alimentaires de la population de leur propre pays. Ce travail a été réalisé, à partir de données rassemblées pour la première fois, par un groupe de chercheurs appartenant, entre autres, au Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (Cirad) et à l'université de Berne. Ce qu'il montre confirme les soupçons des détracteurs de la « course à la terre », qui voient dans cette évolution récente un accaparement, à l'échelle mondiale, des terres arables au profit des pays les plus riches. Dans la majorité des cas, ces transactions – qui concernent 1,7 % de la surface agricole dans le monde, essentiellement en Afrique et en Asie du Sud-Est – visent à assurer la sécurité alimentaire du pays de l'investisseur. Les populations concernées dans le pays d'accueil n'ont généralement pas été consultées. La moitié des projets concernent des terres déjà utilisées par les agriculteurs locaux. Quant aux retombées sur l'emploi, elles semblent limitées. En 2010, la Banque mondiale avait déjà tiré le signal d'alarme : faute d'une gouvernance foncière adéquate, avait-elle averti, ces transactions, de plus en plus nombreuses avec la hausse des prix agricoles, risquaient de se faire aux dépens des petits agriculteurs. Or c'est sur ceux-là qu'il faut s'appuyer pour faire décoller l'agriculture des pays les plus pauvres. Sources : *Land Matrix*, disponible sur : <http://landportal.info/landmatrix> ; *Limiter l'accaparement des terres agricoles*, Le Monde, 27-04-2012, disponible sur : [http://www.lemonde.fr/idees/article/2012/04/27/limiter-l-accaparement-des-terres-agricoles\\_1692335\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2012/04/27/limiter-l-accaparement-des-terres-agricoles_1692335_3232.html).

De son côté, la *ILC-Coalition internationale pour l'accès à la terre* dans son rapport 2011 estime que les transactions signalées et enregistrées sur les terres agricoles ont porté sur 203 millions d'hectares entre 2000 et 2010, une superficie équivalente à huit fois la taille du Royaume-Uni, confirmant une véritable ruée sur les terres arables, avec l'Afrique en tête. 78% des transactions concernent la production agricole, dont les trois-quarts sont dédiés aux agro-carburants. L'extraction minière, le tourisme et la reconversion forestière notamment dans le cadre du marché de la compensation carbone, constituent le 22% restants. L'ILC souligne que si la part des étrangers est souvent mise en avant, celle des acteurs locaux ne doit absolument pas être négligée. Source : ILC-Rapport annuel 2011 <http://www.landcoalition.org/sites/default/files/publication/1282/ILC.Rapport.annuel.2011.pdf>  
À lire aussi : *La course aux terres ne profite pas aux pays du Sud*, Le Monde, 27-04-2012, [http://www.lemonde.fr/planete/article/2012/04/27/la-course-aux-terres-ne-profitte-pas-aux-pays-du-sud\\_1692292\\_3244.html](http://www.lemonde.fr/planete/article/2012/04/27/la-course-aux-terres-ne-profitte-pas-aux-pays-du-sud_1692292_3244.html) et *Les terres agricoles, de plus en plus convoitées*, Le Monde, 12-07-2012. Disponible sur : [http://www.lemonde.fr/planete/article/2009/04/14/securite-alimentaire-1-5-les-terres-agricoles-de-plus-en-plus-convoitees\\_1180423\\_3244.html](http://www.lemonde.fr/planete/article/2009/04/14/securite-alimentaire-1-5-les-terres-agricoles-de-plus-en-plus-convoitees_1180423_3244.html). Dernière consultation 28-06-2012.

<sup>272</sup> À lire : RAVIGNAN, François de, *La faim, pourquoi ?* [Ravignan, de, 1993] .

<sup>273</sup> Une notion récente et étrange pour laquelle, dit ILLICH, « je n'aurais pas un mot en latin ». ILLICH

logique, inévitable, si l'on ne remet pas en question l'idée de valeur » [Ouvr. coll., 2003 : 9].

Sous prétexte de « nourrir la planète » par une production de masse –une vaine entreprise dévoilée depuis longtemps par Gandhi<sup>274</sup> entre autres, et qui, en effet, depuis le début de la révolution verte s'est démontrée échouée– cette reconfiguration n'est en fait qu'une adéquation aux conditions requises par le système agroalimentaire et agroénergétique industrialisé, en fonction des intérêts des centres du pouvoir financier et entrepreneurial<sup>275</sup> avec la complicité des différents organes du pouvoir politique.

C'est un processus qui a eu lieu de manière très accentuée dans les pays du Tiers monde et plus précisément encore dans ceux qui ont subi des politiques dites de développement<sup>276</sup>, celles qu'Illich a combattues dès les années 1960 au CIDOC, celles que, dans la ligne de Polanyi et de Partant, il définissait comme « une guerre à l'économie de subsistance » [Cayley, CM : 28] par la destruction de toute synergie positive entre les modes de production autonome et hétéronome. Le développement, nous disait-il,

basé sur une forte consommation d'énergie par habitant et sur une prise en charge très intensive par les professionnels, est le plus pernicieux de tous les efforts missionnaires de l'Occident. C'est un projet guidé par une conception irréalisable du point de vue écologique du contrôle des hommes sur la nature et par une tentative anthropologiquement perverse pour remplacer le terrain culturel, harmonieux ou accidenté, par un milieu stérile<sup>277</sup> où officient des professionnels. L'hôpital, qui crache le nouveau-né et régurgite le mourant ; l'école devenue une manufacture de chômeurs ; le grand ensemble, où les gens sont entreposés entre deux incursions au supermarché ; l'autoroute, reliant un parking à l'autre –tout cela forme une configuration tatouée dans le paysage durant la courte flambée du développement. Ces équipements, conçus pour des nourrissons à vie convoyés par des véhicules automobiles du centre médical à l'école, au bureau, au stade, commencent déjà à apparaître aussi singuliers que des cathédrales, mais sans que les rachète un quelconque attrait esthétique [OC2 : 801-DM-TD, 1979].

Un processus qui, loin de s'arrêter, s'accroît dans la mondialisation. Quel est le mécanisme qui fait que cela avance ?

### 3.1.2. L'illusion de l'équité et du progrès : la ville comme un « rituel

---

l'illustrera un peu plus tard, dans la même conférence, en racontant que Matthias RIEGER lui a fait comprendre que la musique était un arrangement d'harmonies et c'est HEINHOLTZ, l'EINSTEIN du XIX<sup>e</sup> siècle qui a dit que « cette pensée d'harmonie, ne s'applique pas à un monde où ce qui était harmonie est transformé en valeur » [Ouvr. coll., 2003 : 13]. On reviendra sur la différence entre bien et valeurs dans le sous-chapitre 8.4., p. 319 et *sqq.*

<sup>274</sup> GANDHI opposait « à une production de masses, une production par les masses ».

<sup>275</sup> À lire : PÉREZ-VITORIA, Silvia, *Les paysans sont de retour* [Pérez-Vitoria, 2005] et *La riposte des paysans* [Id., 2010] ; GALEANO, Eduardo, 1971, *Las venas abiertas de América Latina*.

<sup>276</sup> Dès les années 1960-1970 il devient évident que le développement, mis en œuvre après le discours d'investiture au deuxième mandat du président des États Unis Harry S. TRUMAN le 20 janvier 1949 n'était pas ce qu'il était censé être mais une nouvelle forme de colonialisme. À lire : PARTANT, François, *La fin du développement. Naissance d'une alternative ?* [Partant, 1982].

<sup>277</sup> « Un milieu stérile », gardons ce mot en tête, car nous y reviendrons.

**mythopoétique »**

Le mythe de la « révolution verte » qui va « nourrir la planète » ne vient pas seul. Sous prétexte d'assurer l'équité dans l'accès à un style de vie « moderne » et aux bienfaits du progrès à travers notamment la création de postes de travail salariés et l'accès aux services [OC1 : 672-NM, 1975], le « rituel mythopoétique » de la scolarité universelle et obligatoire comme voie vers le salut et comme garantie d'équité qu'Illich étudiait dans les années 1970 dans sa phénoménologie de l'école a laissé la place, dans une société toujours engagée dans le progrès et le développement, à un autre rituel créateur de mythe : la ville, et ceci à travers la liturgie de la consommation accrue de biens et de services.

Pour Illich un « rituel mythopoétique » est « toute conduite bien établie qui fait adhérer ses participants à une croyance » [CM : 193], qui engendre « un mythe sur lequel la société contemporaine se construit ensuite elle-même » [E : 103]. Illich suit Max Gluckman (1911-1975)<sup>278</sup> lorsqu'il dévoile le caractère aveuglant du mythe par rapport aux « contradictions existantes entre le but [...] et les conséquences sociales » du rituel [E : 103] qui reste, malgré tout, « plus puissant que la capacité de la plupart à les remettre en question » [CM : 193]<sup>279</sup>. L'usurpation technocratique du « droit à la ville » lefebvrien nourrit le mythe : les technocrates parlent avec aisance de ce « droit à la ville », une formulation que, souvent sans le savoir, je l'ai constaté, ils empruntent à Henri Lefebvre<sup>280</sup> (1901-1991), et dont ils font, dans le meilleur des cas un usage poétique qui exprime une utopie, et dans le pire un usage corrompu<sup>281</sup> lorsque ce « droit à la ville » cache une imposition, un déterminisme techno-économique inéluctable.

Ainsi, avec les mythes de l'école et la médecine émigrés et dissous dans les systèmes par des stratagèmes de formation continue, de *self-help*, de responsabilisation personnelle<sup>282</sup>, l'*urbanisation universelle et obligatoire –totalisante* selon le mot de

<sup>278</sup> ILLICH cite GLUCKMAN, Max, 1965, *Politics, Law and Ritual in Tribal Society*, Chicago, Aldine.

<sup>279</sup> Dans *Deschooling Society* (1971) ILLICH attribue à l'école le rôle d'une nouvelle église universelle qui offre l'espoir au prolétariat tout en servant les fins d'une nouvelle classe guerrière, un phénomène qui accompagne les cultures en décomposition et qu'ILLICH prend de TOYNBEE. [OC1 : 262-SE, 1971].

<sup>280</sup> LEFEBVRE, Henri, 1968, *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos ; (2<sup>e</sup> ed.) Paris, Seuil, Collection *Points*. Philosophe diplômé à la Sorbonne en 1920 il participa à la Résistance. Marxiste, son rejet sans concession du stalinisme lui vaut d'être exclu du PCF en 1958. Dans son élaboration du « matérialisme dialectique » l'individu et la *praxis* concrète occupent une place centrale. Il fait la critique de la vie quotidienne et accorde une place centrale à l'art. Par là il a une influence sur l'Internationale Situationniste. Il s'est occupé très particulièrement des problèmes d'urbanisme et du territoire, présentant la ville comme le cœur de l'insurrection esthétique contre le quotidien. Pour lui l'être humain a des besoins sociaux anthropologiques qui ne sont pas pris en compte dans les réflexions théoriques sur la ville. Le besoin d'imaginaire est oublié par l'urbanisme et ne se retrouve pas dans les équipements commerciaux et culturels mis en place. Il formule la nécessité de l'affirmation d'un nouveau droit, « le droit à la ville », nécessaire à un renversement radical de la société. Dans son dernier livre, *La Production de l'espace*, il met en valeur l'importance de l'espace qui est toujours politique. ILLICH ne cite pas LEFEBVRE et Thierry PAQUOT me confirme qu'il ne l'avait pas lu.

<sup>281</sup> Pour les récupérations de la notion de « droit à la ville », lire COSTES, Laurence, *Le droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ? Espaces et sociétés* [Costes, 2010 : 177-191].

<sup>282</sup> Dont ILLICH se culpabilise en partie les considérant des effets secondaires de ses analyses [E : 109].

Gautier Felix<sup>283</sup> –, légitimée sous la forme d'un nouveau *droit humain*, prend le relais de l'éducation universelle et obligatoire dans le mythe de la création d'une société libre et égalitaire.

Mais,

La ville opère une sélection encore plus impitoyable que celle de l'enseignement [OC1 : 162-LA, 1970]

Rappelons ici ce que l'école était pour Illich : un « investissement de capital, un moyen de contrôle social et un moyen de hiérarchiser, de créer une société de classes » [E : 106]. De même que pour l'école ou encore davantage, nous sommes là en présence d'une invariante fondamentale dans le contexte du système techno-économique dominant : le rituel s'accomplit sur le postulat de la rareté. Les opportunités, assimilées à des ressources, sont limitées et, comme pour la scolarisation, ceux qui échouent s'auto-culpabilisent de ne pas avoir été capables de tirer profit de ce haut-lieu des opportunités : « une discrimination que ces mêmes personnes s'infligent à elles-mêmes » [E : 104]. Comme l'enseignement, la ville est sélective, elle sert à reproduire une société de classes. Et Illich parlait toujours d'une société sans classes !

### **3.1.3. Le développement comme le devoir systémique de s'urbaniser : l'urbanisation des mœurs et la destruction du domaine du vernaculaire**

Le devoir systémique d'urbanisation des territoires s'accompagne (en même temps qu'il se nourrit) du *devoir systémique de s'urbaniser soi-même* : l'urbanisation des mœurs.

Gilbert Rist (né en 1938) fait remarquer que, de ce point de vue, le développement a atteint son objectif : la planète est urbanisée à cent pour cent dans les mœurs. Pour Rist, cependant, « [c]ela doit durer le temps de se rendre compte que les attentes sont insoutenables. Ou que la planète fasse *boum* » [Rist, 2010].

Dans le même sens, au colloque *Défaire le développement, refaire le monde* [2002] , Illich se demandait : « pourquoi le développement a eu un tel effet transformateur sur les millions et millions d'hommes qui travaillent encore la terre à la main, la majorité. Je me demande à quel point ils sont déjà modernisés, développés aujourd'hui » [Ouvr. coll., 2003 : 12]. Selon Sajay Samuel<sup>284</sup> (né en 1964) « dans la mesure où le

---

<sup>283</sup> Dans son intervention à l'atelier *Industrialisme et habitat* dans le cadre du colloque *Sortir de l'Industrialisme* organisé par La ligne d'horizon, Lyon, novembre 2011.

<sup>284</sup> Sajay SAMUEL (né en 1964) est un disciple d'ILLICH qui a grandi entre l'asphalte et les bâtiments en béton de Bombay City et les sentiers et les champs d'un petit village du sud de l'Inde. Il a été élevé dans les manières traditionnelles qui limitent strictement le royaume de l'échange économique et qui établissent des liens d'obligation entre les paysans et les propriétaires et entre les paysans entre eux, des liens qui sont dénaturés par les standards de l'économie et les abstractions des sciences sociales appliquées. Il a fait des études en *Business Administration and Economics* à Penn State University où, en 1995, il a présenté sa thèse doctorale sur les effets symboliques des premiers *U.S.Federal Budgets* (1880-1920). SAMUEL explique que, en une décennie, le terme *budget* [dérivé du français bouge / bougette : petit sac de cuir] est venu signifier uniquement un plan financier administratif qui remplaçait le moral par le factuel. En cinquante ans il est devenu raisonnable de penser en termes de *budget* son temps, son travail et même ses loisirs, étalant la certitude que tout peut être planifié. Cette mentalité détache les gens du présent et les transforme en artefacts d'un futur planifié, en ressources à être optimisées, ce qui les plonge dans l'idéologie de la rareté. SAMUEL a approfondi dans la notion de *capital intellectuel*, qui présuppose l'idée d'une séparation entre la personne et ses pensées qui deviennent elles aussi, une ressource stratégique à être gérée, poussée et exploitée économiquement. La notion de capital intellectuel favorisée par les politiciens, chefs d'entreprise,

développement associe à ses échecs techniques des effets symboliques réussis de son point de vue, on peut dire que le développement, dont le but consistait à développer les humains, est un franc succès ». Illich conclut : « Je trouve ce mot “humain” dégoûtant ! [...]. Le développement a fait de nous des “humains” » [Ouvr. coll., 2003 : 12].

Il a opéré la « transition du corps physique vers un corps fiscal » [PS : 331-NN, 1998] dont la gestion est déterminée par un bon nombre de paramètres financiers et de l'humain « un être reconnu légalement plutôt qu'une créature naturelle » [Samuel, 2003 : 12]. Entendu comme « une guerre à la subsistance » [Cayley, CM : 28] dans un cadre où toute synergie entre hétéronomie et autonomie est détruite et l'homme est exproprié de ses capacités et ses talents, il a entraîné avec lui la destruction du domaine du vernaculaire.

Illich approfondit dans la notion de « vernaculaire » dans le troisième chapitre de son ouvrage *Le Travail fantôme* [1981]. C'est, dit-il, un mot qui vient « d'une racine indo-germanique impliquant l'idée d'“enracinement”, de “gîte” », qui désignait en latin « tout ce qui était élevé, tissé cultivé, confectionné à la maison » [OC2 : 151-152-TF, 1981]<sup>285</sup>.

Gustavo Esteva<sup>286</sup> [2000] remarque que le mot *vernáculo* (comme également le mot

éducateurs et agents de *self-help*, qui requiert des gens prêts à penser en eux-mêmes comme une variante d'une quelconque intelligence artificielle, menace, selon SAMUEL de dessécher le champ dans lequel les gens peuvent cultiver un sens des autres. Source : *Denken nach Illich*. [http://www.pudel.uni-bremen.de/428dt\\_sajay\\_samuel.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/428dt_sajay_samuel.html). Dernière consultation : 22-11-2012. Trad. S.G.

<sup>285</sup> Voir aussi *La langue maternelle enseignée* [OC2 : 832-832-DM-LM, 1978]

<sup>286</sup> Gustavo ESTEVA (né en 1936) est un journaliste, écrivain, activiste social et un intellectuel déprofessionnalisé résidant à Oaxaca, México. Sans être économiste, il a reçu le Prix national d'économie politique de Mexico par ses contributions à la théorie de l'inflation. Sans être sociologue il a présidé le V Congrès mondial de sociologie rurale. Il a présidé la *Sociedad Mexicana de Planificación* et a été membre du conseil de l'Institut des Nations Unies pour le Développement Social. Au début de sa carrière il a occupé des positions importantes dans de nombreuses institutions, mais il a tôt compris que la solution des problèmes des gens ne peut venir que d'eux-mêmes et s'est mis à leur service. Il participe à plusieurs mouvements et organisations paysans, d'indigènes, d'urbains marginaux à la recherche d'alternatives sociales, économiques, technologiques et écologiques qui ouvrent une voie de dignité pour le tiers monde. Il rejette la terminologie et les constructions du développement dans toutes leurs formes, les considérant destructeurs des processus humains créateurs de communauté et expressifs de leur culture et leurs aspirations. Même le développement « alternatif », affirme-t-il, prive les gens du contrôle de leurs vies et déplace le pouvoir vers les bureaucrates, les technocrates et les éducateurs. Au lieu de supposer que le progrès humain répond à un cadre prédéterminé qui conduit à l'homogénéisation des cultures et des styles de vie, il préfère un « pluralisme radical » qui honore et nourrit la diversité culturelle distinctive et habilite plusieurs chemins pour la réalisation des aspirations auto-définies. Il réfléchit autour des propositions d'une démocratie radicale, les alternatives et la critique du développement, un nouvel écologisme, l'auto-gestion communautaire, l'interculturalité et le mouvement zapatiste entre autres. Il a été co-fondateur du *Centro de Encuentros y Diálogos Interculturales (CEDI)* et fondateur de l'*Universidad de la Tierra* à Oaxaca, México. En 1996 il a participé comme consultant de l'*Ejército Zapatista de Liberación Nacional (EZLN)* à la table de dialogue avec le gouvernement fédéral. ESTEVA a été clé dans la fondation de nombreuses ONG et dans l'établissement de réseaux d'associations (dont *Espacios de Innovación Tecnológica* et *Autonomía, Descentralismo y Gestión*) ; des réseaux qu'il préfère appeler « hamacs » pour montrer qu'ils s'adaptent à la forme de ses membres plutôt que de leur imposer des conditions de collaboration. Il se propose d'élargir la conscience publique sur l'impact des politiques publiques dans la vie des pauvres et de faire accessible à une audience plus large d'intellectuels et de *leaders* d'opinion les points de vue et les perspectives des pauvres avec qui il vit. En 1983 il fut invité par Rodolfo STAVENHAGEN,

*convivial*) faisait et fait encore partie vivante du vocabulaire des habitants d'Ocotepec, le village mexicain où Illich habitait. C'est un mot qui exprime des notions fondamentales du bien commun, qu'Illich a su voir et comprendre, et dont l'utilisation touche de près l'expérience vécue propre des majorités sociales, bien différentes, insiste Esteva, de celles que leur donnent les médias. Esteva soulève ici un malentendu qui mérite d'être éclairci. Pour le faire je suivrai Jean Robert qui, comme Illich d'ailleurs, utilise volontiers la notion ellulienne d'*humiliation*. Ici, employé dans le meilleur des cas comme synonyme de local ou de traditionnel, le « vernaculaire » est humilié lorsqu'il est utilisé –et il l'est souvent– comme un synonyme de folklorique, arriéré, voire pittoresque. C'est le malentendu du vernaculaire qui sous-tend, par exemple, le tourisme de masses.

Illich, lui, le propose pour désigner « les activités des gens lorsqu'ils ne sont pas motivés par des idées d'échange, un mot qualifiant les actions autonomes, hors marché, au moyen desquelles les gens satisfont leurs besoins quotidiens » [OC2 : 151-152-TF, 1981] par la création de valeurs d'usage qui échappent par leur nature même à la marchandisation et au contrôle bureaucratique.

Or le système techno-économique dominant s'est affairé moyennant des procédures techniques, économiques, juridiques et psychologiques à contrôler, voire annuler complètement le domaine du vernaculaire, qui est tout au plus remplacé, le cas échéant, par sa contrefaçon *humiliée* et humiliante. Les valeurs d'échange se substituant à toute valeur d'usage, les gens sont expropriés de leurs puissances et leurs capacités, de leurs nécessités et de leurs pouvoirs : l'art d'habiter, le pouvoir de se déplacer, l'art de

sociologue mexicain, et rélateur de l'ONU pour les peuples indigènes, à un séminaire au *Colegio de México* où il était professeur sur un sujet qui à première vue lui a semblé abstrus : « *La construction sociale de l'énergie* ». La rencontre fut présentée par Wolfgang SACHS. C'est là qu'il rencontra ILLICH et désormais il découvrit comment ses idées articulaient et exprimaient clairement l'expérience vécue avec les paysans et les indigènes, et surtout ce qu'ils étaient en train de faire. Devenus amis, il a contribué à l'étude et la diffusion de son œuvre. Le 4 décembre 2002, dans la nécrologique d'ILLICH au journal *Reforma* ESTEVA écrivait : « Nous soupçonnons que les idées de cet homme exceptionnel sont aujourd'hui incarnées en des millions de personnes ordinaires qui ne l'ont jamais lu. [...] Il a su prévoir ce que feraient les mécontents quand le caractère des institutions modernes se serait fait évident et elles auront commencé à tomber en morceaux, l'une derrière l'autre. L'amitié, qui occupe un lieu central dans son édifice théorique, a été aussi au cœur de sa pratique vitale. Il disait, en souriant, qu'il pêchait de *poliphilia*. Entouré de quelques uns de ses innombrables amis, lundi dernier est mort Ivan ILLICH. Je reste dans l'espoir que son corps viendra de retour au cimetière d'Ocotepec. Ici, au Mexique, il sera toujours abrité par l'esprit de ceux qui aujourd'hui incarnent son œuvre ».

Sources: David C KORTEN. Présentation d'ESTEVA comme participant éditeur au *People-Centered Development Forum* [http://www.gustavoesteva.com/english\\_site/korten\\_summary.htm](http://www.gustavoesteva.com/english_site/korten_summary.htm)  
<http://www.ivanillich.org.mx/Principal.htm>

*Denken nach Illich*, PUDEL : *Circle for Research on Proportionality (CROP)*, disponible sur : [http://www.pudel.uni-bremen.de/archiv/613en\\_oak1\\_Gustavo\\_Esteva.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/archiv/613en_oak1_Gustavo_Esteva.html). Dernière consultation: 20-09-2012). Trad. S.G.

A lire: *Back from the future*. Notes pour la communication de Gustavo ESTEVA à *Schooling and Education. A Symposium of Friends of Ivan Illich*. TALC New Vision, Milwaukee, 9 octobre 2004. [http://www.gustavoesteva.com/english\\_site/back\\_from\\_the\\_future.htm](http://www.gustavoesteva.com/english_site/back_from_the_future.htm)

ESTEVA, Gustavo, *Ruptures*, commentaires à l'épilogue de la thèse doctorale de Gustavo Terán, *Conversations with Mexican Nomadic Storyteller: Gustavo Esteva. Learning from Lives on the Margins*. Université de Vermont, 2002. [http://www.gustavoesteva.com/english\\_site/turning\\_points-version\\_june\\_15\\_04.htm](http://www.gustavoesteva.com/english_site/turning_points-version_june_15_04.htm)

souffrir et de mourir, transformés en des « besoins définis culturellement » [OC2 : 757-DM-AH, 1984], marchandisés, rares par définition.

### Signes 2 *Où est-il donc passé, le « vernaculaire » ?*

Dans notre chambre du couvent des Oblate dello Santo Spirito a Pescia<sup>287</sup>, J. (états-unienne, 29 ans) m'avouait : « Il n'y a absolument rien dans ma vie que je puisse reconnaître comme *vernaculaire* ». Après un moment de surprise, j'ai éprouvé le besoin de faire la réflexion équivalente. Avantages de l'âge, j'ai découvert que j'ai grandi dans une belle maison, simple et spacieuse (sans chauffage ni eau chaude sauf pour la douche et pas toujours) que mon arrière-grand-père avait bâtie lui-même, située dans un vrai quartier comme tant d'autres d'une très grande ville d'un pays de l'Amérique latine. Que ma maison avait une cour-jardin ouverte sur la rue et que toute mon enfance s'est passée en plein air, à courir, à jouer, à faire du vélo avec mes amies du voisinage, parfois sous l'œil –plutôt distrait, il faut le dire– des mères qui sortaient parler avec les voisines une fois les tâches domestiques terminées. Que, en même temps, mon père, tout jeune<sup>288</sup>, retourné de son travail, jouait au foot-ball dans le terrain vague qui se trouvait un peu plus loin. Qu'il y avait la petite cour du monsieur qui vendait ses patates et ses oignons et qui les couronnait d'un petit bouquet de persil. Que le boulanger passait tous les matins sur son char à cheval, et que celui de mon grand-père (char et jument bien-aimée de ce beau basque passionné d'histoire) dormaient dans la petite étable à côté de la maison, là où Don Nazareno venait une fois par semaine chercher le fumier pour son potager et nous apporter en échange les bons œufs frais, les seuls que ma mère me permettait de manger crus avec du sucre et juste une goutte de porto (et c'était la fête !) ; ils dormaient disais-je, à côté de chez-nous en attendant l'heure d'aller chercher à la gare les pots à lait en fer étamé en provenance de la campagne, qu'ils allaient distribuer dans le voisinage dans la matinée. Que, jeune adolescente, ma mère m'a appris à coudre mes propres vêtements pour suivre un tant soit peu la mode à la mesure de nos moyens, mais surtout créée à ma façon par mon imagination, dans mon temps libre et avec mes propres mains.

La vitesse du changement a fait que, dans le cours d'une génération, pour J. toutes ces expériences –qui, je souligne, n'appartenaient nullement à un mode de vie rural mais absolument urbain dans une grande ville d'ailleurs très riche et moderne à l'époque<sup>289</sup>– sont devenues inimaginables. Le lendemain J., attentive, découvrait la possibilité de plonger son nez dans son pot de yaourt pour ainsi décider de le manger ou pas indépendamment de la date de caducité imprimée sur l'emballage et prenait conscience, par cette liberté inattendue, que le « vernaculaire » était rentré dans sa vie (et par la voie des sens, ce qui n'est pas négligeable)<sup>290</sup>. ■

<sup>287</sup> Les disciples et collaborateurs d'ILLICH se réunissent régulièrement pour mettre en commun leurs recherches et approfondir les liens entre la pensée illichienne et le temps présent. En 2011 une rencontre a eu lieu à Pescia, organisée par Aldo ZANCHETTA et le groupe de lecteurs d'ILLICH à Lucca Il granchio di KUCHENBUCH, à laquelle j'ai eu le privilège d'assister comme auditrice et à laquelle ont participé Samar FARAGE, Sajay SAMUEL, Silja SAMERSKI, Matthias RIEGER, Jean ROBERT et Barbara DUDEN, accompagnés d'autres invités.

<sup>288</sup> Il a aujourd'hui 80 ans mon cher papa, mon meilleur compagnon. Hommage à lui.

<sup>289</sup> Je parle de Buenos Aires. L'Argentine était dans les années 1950 une des sept premières économies mondiales et se trouvait à l'avant-garde culturelle du monde.

<sup>290</sup> Moi, de mon côté, j'ai découvert la difficulté d'imaginer des manières plus simples de faire les choses qu'éprouvent ceux qui ne les ont pas vécues, des manières qui pour les gens de ma génération vont

### 3.1.4. Le mythe et ses conséquences. Des « concrétudes mal placées<sup>291</sup> » (I)

Nous nous demandions au début de ce chapitre ce qu'est devenu l'espace habité dans le contexte du système techno-économique dominant. Quelques premières conclusions provisoires émergent à partir de l'analyse illichienne du développement comme une guerre à la subsistance par la destruction de toute synergie positive entre les modes de production autonome et hétéronome qui détruit le domaine du vernaculaire et exproprie les gens de leurs capacités et leurs puissances, de leurs nécessités et leurs talents. La notion d'*impératif systémique* commence à se préciser.

« Concrétude mal placée », cette association de l'industrie et la finance qui, s'octroyant le « monopole radical » de « nourrir la planète » et de « satisfaire les "besoins" des "humains" » –une vaine illusion–, s'autorisent à reconfigurer le territoire et le mode de vie des gens selon leurs propres besoins et moyennant leurs propres instruments.

L'urbanisation universelle et obligatoire –*totalisante*– prend le relais de l'éducation universelle et obligatoire dans la création du mythe d'une société libre et égalitaire à travers la liturgie de la consommation, le travail salarié et l'accès aux services et à un style de vie moderne. C'est le mythe de la ville « lieu des opportunités » –entendues comme « lieu de la consommation » – qui vient conforter l'illusion de l'équité et du progrès en opposition au mythe de la campagne triste, isolée, arriérée.

L'urbanisation totalisante dans l'espace et dans les mœurs à l'échelle globale, représente un triomphe du développement et donc de l'industrialisme. La destruction du domaine du vernaculaire par le monopole de l'hétéronomie situe l'économie au centre de la vie sociale et consacre la rareté comme une certitude moderne.

Derrière ces mythes, ces illusions et ces « certitudes modernes », « concrétudes mal placées », se cache un outil au service de la croissance du « monopole radical » de la filière agro-alimentaire et agro-industrielle, de la finance et du commerce mondial et de l'augmentation démesurée de leurs profits, ainsi que l'hypertrophie du système institutionnel qui les soutient.

Des « concrétudes mal placées » en somme que ces *besoins opérationnels* d'un système monopolique dans la production et la distribution des aliments d'abord, parvenu aujourd'hui au stade délirant que supposent l'accaparement transnational de terres arables, la privatisation de l'eau, le brevetage du vivant ou la monétarisation de la biodiversité à travers les services écosystémiques.

Des « concrétudes mal placées » trompeuses, qui cachent leurs propres conséquences, celles que reconnaît l'ONU malgré son discours triomphaliste : l'accélération de l'épuisement de l'environnement, la déchéance et l'expulsion de toute « population »

---

de soi. Et depuis je ne cesse pas d'être confrontée à des exemples.

<sup>291</sup> Pour reprendre le leitmotiv illichien. « Concrétude déplacée » l'utopie pour ILLICH [PS : 235-LK, 1994] comme le sont aussi « [les] notions abstraites [qui] reçoivent des "formes" dans des planches et des graphiques, qui abusent l'œil » [PS : 230-231-SR,1993] ou « l'éthique des valeurs » [PS : 255-LK, 1994]. Un défaut de placement que j'appellerai *déplacement*, se produit autant vers l'inessentiel, que vers le futur, vers la technologie., vers la virtualité., vers l'économie, vers la rhétorique et la « *novlangue* ». Il est caractéristique de notre temps et n'est pas sans conséquences, favorisant la dissimulation, la distraction, l'aliénation. En tant que tel je le reprends ici.

considérée « excédentaire », l'expansion des taudis, la « pauvreté modernisée<sup>292</sup> », les violences, qu'elles soient militaires, économiques ou psychologiques, qui les imposent et les maintiennent.

Or, Illich nous invite à dévoiler les illusions et faire face à la « réalité véritable » : si le développement est pour Illich « une guerre à l'économie de subsistance » [Cayley CM : 28], *l'urbanisation totalisante* constitue une arme primordiale de cette guerre.

### **3.2. La production intégrée, la croissance et la rentabilité maximale des capitaux associés au monopole de *l'urbanisation totalisante***

Illich s'appuie sur les analyses d'André Gorz pour remarquer que les dynamiques spatiales sont basées sur la logique économique marchande : la rentabilité maximale des capitaux. La production intégrée de biens et de services en quantité croissante et avec des taux de productivité croissants est favorisée par l'abondance d'une main d'œuvre bon marché issue fréquemment du dépeuplement des campagnes<sup>293</sup> et par des transports à coût faussé par l'externalisation des nuisances et la négation des limites de l'énergie, dans un système de concurrence globale.

Il faut souligner que parmi les biens et les services produits, les secteurs qui dépendent de la croissance urbaine et, dans un cercle vicieux, l'engendrent à leur tour –« [u]n véhicule surpuissant, remarque Illich avec justesse, [...] engendre lui-même la distance qui aliène » [OC1 : 410-EQ, 1973]– ont un poids spécifique très important dans l'activité économique et la croissance : secteur énergétique, transports, communications, BTP, industrie automobile, tourisme de masses, etc., auxquels se joignent les compagnies d'assurances qui dictent les normes aussi bien dans le bâtiment que dans l'entreprise médicale ou dans l'enseignement, plus le système financier et l'administration étatique qui disposent les investissements, la fiscalité et l'endettement en fonction uniquement des taux de rentabilité du capital<sup>294</sup>.

#### **3.2.1. L'expansion des marchés et des échanges. La ville, *lieu des flux***

Le besoin d'élargir les marchés pour les débouchés d'une production croissante est assuré en conséquence par l'expansion de la société de consommation (aujourd'hui dans sa dérive *low-cost*<sup>295</sup>) : une société éminemment urbaine<sup>296</sup>. Cette ouverture est accomplie simultanément en extension par l'introduction de nouveaux consommateurs et en intensité par l'augmentation du volume de consommation à travers « la destruction

<sup>292</sup> Voir sous-chapitre 3.3 et note en bas de page 334, p. 119.

<sup>293</sup> C'est le gros avantage compétitif des pays dits émergents, très notamment de la Chine. J'ai été secouée par la beauté de l'exposition *Chine, Célébration de la terre*, consacrée aux arts et aux paysages agricoles traditionnels chinois, présentée (à la manière d'un épitaphe ?) à Paris, du 7 mai au 19 septembre 2010, dans l'Espace Fondation EDF, très paradoxalement une des principales compagnies électriques du monde.

<sup>294</sup> À remarquer, par exemple, l'impact sur le territoire et sur les habitudes des consommateurs des investissements des capitaux provenant des fonds de pensions des pays du nord de l'Europe (notamment la Hollande et l'Allemagne) dans le foncier destiné à la grande distribution.

<sup>295</sup> Ou mieux, sa polarisation entre luxe et *low cost*. Je suis étonnée de lire sans cesse dans les médias que « les industries du luxe ne voient pas diminuer leurs profits *malgré* la crise », quand c'est justement à *cause* de la crise et de la redistribution de la richesse qui lui est inhérente que le secteur du luxe accélère sa croissance.

<sup>296</sup> BAUDRILLARD l'explique en détail dans son livre *La société de consommation* [Baudrillard, 1970 : 86-87].

du domaine du vernaculaire » et la « définition culturelle des besoins » dont nous avons parlé dans les sous-chapitres précédents.

Le besoin d'expansion des échanges internationaux<sup>297</sup> (de capitaux, de produits, de données, de personnes) et la relocalisation constante des activités selon leur rentabilité maximale qui sont à la base du système techno-économique dominant, en dépit de la multiplication des discours écolo-politiquement corrects sur l'épargne d'énergie et le changement climatique, favorise la grande métropole qui est par définition le *lieu des flux*.

Mais de quels flux parlons-nous ? : flux de capitaux, flux de données, flux électroniques, flux de « ressources humaines », l'espace des flux est selon Castells « l'espace dominant à l'âge de l'information [...] qui conditionne la compétitivité économique de la région » [Castells, 2004].

Autant de flux virtuels et désincarnés qu'il ne faut pas confondre –car ils n'ont rien en commun– ni avec les marchés traditionnels qui ont été à l'origine historique des villes, ni avec l'écoulement de « l'eau des rêves », ni avec « l'élément fluide de l'âme » [OC2 : 856-H<sub>2</sub>O<sub>b</sub>, 1984]. Dans ce contexte, le phénomène du tourisme industrialisé est paradigmatique.

### 3.2.2. La ville globale est touristique

Dans sa participation à *The Oakland Table*, Douglas Lummis<sup>298</sup> se questionnait sur les

<sup>297</sup> Pour illustrer la démesure, Serge LATOUCHE raconte que, lors de l'incendie du tunnel du Mont Blanc le 24 mars 1999, des poids-lourds ont été attrapés qui transportaient de l'eau d'Evian française vers l'Italie, du San Pellegrino italien vers la France, du papier toilette dans les deux sens ! LATOUCHE, Serge, 2006, *La déraison de la croissance*, Revue L'Alpe, n° 32, Grenoble, Glénat. Disponible sur : <http://www.buvettesdesalpages.be/2006/04/latouchecroissa.html>. Dernière consultation : 07-12-2012.

<sup>298</sup> Douglas LUMMIS est né à San Francisco en 1936. Formé à U. C. Berkeley entre 1954 et 1958 avec le support de l'armée des USA, il a intégré ensuite et pour trois ans les U.S. Marines dont le dernier dans une base militaire à Okinawa, une démarche qui l'a désormais étonné et interpellé. Il est resté entre 1961 et 1963 à Nara et Kyoto au Japon. Puis il est retourné à U.C. Berkeley en 1963 pour étudier la théorie politique à l'époque du *Free Speech Movement*, un mouvement de contestation étudiante qui se manifesta pendant l'année scolaire 1964-1965, qui réclamait la reconnaissance de la liberté d'expression et de la liberté académique des étudiants. Il est rentré de nouveau au Japon pour faire sa thèse doctorale (*A Critique of American Modernization Theory*, 1973, non publiée) et en même temps intégrer le mouvement contre la guerre du Vietnam. Il entreprit ensuite une carrière académique, d'abord comme travailleur migrant entre le Japon et les États-Unis, ensuite à *Tsuda College*, Tokyo, comme professeur de théorie politique, jusqu'à sa retraite en mars 2000. Membre du conseil d'édition d'AMPO, une revue proche des mouvements sociaux, il s'intéresse à la revitalisation de la démocratie radicale comme principe d'opposition. Il a écrit sur les formes que les stéréotypes et la discrimination prennent au Japon, sur la théorie politique de la Constitution japonaise comme un renoncement à la guerre, sur une perspective politique radicale étrangère au marxisme. Le premier contact de Douglas LUMMIS avec l'œuvre d'ILLICH a été un malentendu autour de *Deschooling Society*, compris à l'époque dans certains milieux pédagogiques expérimentaux comme une invitation à substituer le rôle du professeur par celui d'un facilitateur. Plus tard il rencontra ILLICH, il participa avec le chapitre *Equality* à *The Development Dictionary* édité par Wolfgang SACHS en 1992, « une des plus heureuses expériences académiques que j'aie jamais eues. Elle m'a rappelé que le support mutuel produit une qualité de travail bien supérieure que l'attaque mutuelle ». Par ces paroles et dans le même esprit Douglas LUMMIS introduisait sa participation à *The Oakland Table* le 9 septembre 2000, une conférence intitulée *Democracy and place*. Sources : *We the people*, <http://www.wtp.org/bios/lummisbio.html>. Trad. S.G. *Denken nach Illich* : [http://www.pudel.uni-bremen.de/archiv/616en\\_oak1\\_Lummis.html](http://www.pudel.uni-bremen.de/archiv/616en_oak1_Lummis.html). Trad. S.G.

loisirs des riches : « voyager dans des sites exotiques et se faire servir par des esclaves » [Lummis *in* Moore, 2000]. À l'autre bout de la même filière, Cancún représente leur contrefaçon : Harold Goodwin, directeur du Centre International pour un Tourisme Responsable, le définit comme « le tribut à payer pour pouvoir proportionner des vacances aux masses »<sup>299</sup>, la supposée *démocratisation*<sup>300</sup> des vacances industrialisées. Quelques questions émergent. Premièrement, le tribut à payer est sans doute, en premier terme, la destruction physique et sociale de la destination et des charges insupportables sur l'environnement en général. Mais c'est un tribut à payer par qui, à qui et dans quels termes ? Deuxièmement le fait de « proportionner des vacances aux masses » est donné pour une certitude incontestable. Pourtant, qui doit proportionner ces vacances ?, à qui ? et en raison de quoi ? Finalement, quel est le sens de ces vacances de cauchemar ? Quelle expérience du corps et de l'esprit, quelle perception de la distance, de la durée, de la fatigue et du repos, de la température<sup>301</sup> ?, quelle connaissance de l'autre, quel temps de mûrir et de se connaître soi-même ? Dans les mots de Günther Anders, « puisqu'on nous fournit le monde, nous n'avons pas à en faire l'expérience ; nous restons inexpérimentés » [Anders, [1956] : 134]<sup>302</sup>. Comment appeler ces déplacements en groupe dans une bulle climatisée pour voir passer des images derrière la fenêtre teintée de l'autocar, l'entassement dans une croisière avec *entertainment* 24 hs./24 ou l'hébergement standard dans un appartement anonyme dans un site anonyme où trouver les mêmes produits et services standardisés que partout, totalement désincarnés en tant que désenchâssées de la vie réelle du site visité, qui ne servent qu'à détruire l'exotisme, la nature ou la « culture vernaculaire » qu'ils prétendent aller rencontrer<sup>303</sup>.

### Signes 3 *Némésis*<sup>304</sup> *chavirante*

Dans la nuit du vendredi 13 janvier 2012, la croisière *Costa Concordia*, une véritable ville flottante de 17 ponts et 290 mètres de longueur, avec environ 5000 personnes à bord, a fait naufrage au large de la côte toscane. Selon les premières informations (issues d'un message publié la veille sur *Facebook* par une cousine du maître de salle) le capitaine aurait voulu lui faire plaisir en passant tout près de sa ville. Le bateau échoua contre un rocher devant l'île de Giglio et ce ne fut qu'au bout d'une heure que l'évacuation fut lancée. Entre temps, il semble que le capitaine aurait parlé avec les armateurs pour évaluer les dommages financiers, les conditions des assurances et des aspects de *marketing*. Ensuite il a évacué le bateau en pleine nuit et s'est sauvé. Trop tard : le bilan final a été de 32 morts. Les experts sont surpris car ils considéraient (encore une fois !) que ce bateau était insubmersible. *Némésis* naufrageante, le symbole d'une nouvelle forme d'esclavage dans un ersatz de grand luxe. Aujourd'hui des mini-

<sup>299</sup> GOODWIN, Harold, Directeur du Centre international pour un tourisme responsable, 2012, *Barcelona tiene que elegir : cultura o juerga. (Barcelone doit choisir entre la culture et la fête)*. Interview de Victor- M. Amela dans *La Vanguardia* du 13-08-2012. Disponible sur : <http://www.lavanguardia.com/lacontra/20120813/54336977314/la-contra-harold-goodwin.html>. Dernière consultation : 24-11-2012. Trad. S.G.

<sup>300</sup> Curieuse identification que celle de la démocratie avec l'accès massif aux biens de consommation, encore deux *faux-amis* !

<sup>301</sup> Interrogé par Francine du PLESSIX GRAY sur ses voyages en Amérique du Sud, ILLICH lui répondit : « J'ai appris le sens de la distance ! » [du Plessix Gray : 252].

<sup>302</sup> Sur la télévision, mais c'est parfaitement transposable au tourisme, télévision en mouvement.

<sup>303</sup> A lire : CHARBONNEAU, Bernard, *Finis Terrae* [Charbonneau, [1976] : 39-66].

<sup>304</sup> On reviendra sur la notion de *Némésis* et l'usage qu'ILLICH en fait dans le sous-chapitre 4.1.1. Le déclin de la proportionnalité : démesure et *Némésis*

croisières sont organisées depuis le port de Santo Stefano situé à 15 km de Giglio au prix de 10 Euros pour aller photographier l'épave. ■

Le tourisme de masses et ses activités connexes ayant un poids important et croissant dans le PNB, il est devenu un agent configurateur principal de l'environnement, de l'organisation des sociétés, voire de leurs aspects symboliques, et ceci à l'échelle globale. En fait, ces perspectives d'un avenir « tout touristique » sont bien souvent « la seule issue possible » sur laquelle un grand nombre de communautés de tout genre partout dans le monde posent leurs seules « espérances de survie ». L'indice d'irritation de Doxey<sup>305</sup> qui exprime la gradation des sentiments des récepteurs envers les touristes depuis l'euphorie initiale, en passant par l'apathie, l'irritation, l'antagonisme et le niveau final dans lequel des changements irréversibles se produisent dans la destination, est un des secrets les mieux gardés des planificateurs du tourisme industriel. Illusion de sortie de la faim pour les populations appauvries au prix d'une augmentation brutale de l'impact sur l'environnement, certainement, mais surtout au prix d'une contrefaçon de leur culture et de l'expropriation de leur autonomie. Peu importe s'il s'agit d'un tourisme plus ou moins juste ou plus ou moins responsable, le touriste vient accomplir à son compte et à ses frais l'effet démonstration des volontaires et missionnaires des premières politiques de développement. « Le volontaire qui débarquait en Amérique latine devenait un modèle de démonstration pour la consommation intensive de services », disait Illich à David Cayley [E : 136]. Le conditionnement de l'environnement à ses demandes basiques (infrastructures, hébergement...) et à ses attentes et ses exigences (niveaux de confort, standardisation, services homologués reconnaissables de partout dans le monde et couverts par les assurances) ; la construction d'un cadre physique et humain attrayant –bien souvent fictif, puisque le produit à offrir n'est autre que l'image de la différence, c'est-à-dire la surprise préformatée– et la disponibilité d'un service personnel homologué à un prix compétitif, est le cahier des charges à satisfaire.

Dans une table ronde tenue à l'Université de Barcelone le 10 mars 2010 sur *L'impacte social des transformations urbaines*<sup>306</sup>, l'anthropologue Michael Herzfeld (né en 1947) expliquait que « l'intangible se réifie si on essaye de le protéger ». La langue, la cuisine, la musique, l'artisanat, se muséifient ; dans le langage d'Illich, une désincarnation se produit : le patrimoine communal vécu acquiert une indépendance par rapport aux sujets producteurs et se transforme en un objet, un but en lui-même, une ressource rare, qui les coupe de leurs racines. Évidemment, sur ce produit, exproprié à ses sujets légitimes, on a le droit de légiférer, de monétariser, de marchander, de manipuler, de privilégier certains aspects ou d'autres en fonction des intérêts du moment, de la demande modelée par la publicité, des facteurs d'opportunité ou des menaces de la concurrence.

Le détournement est fait : il n'est plus question du voyageur qui sort de chez lui à la recherche de la surprise, de l'expérience de la différence, mais inversement, de la construction industrielle de la différence pour attirer, dans un marché compétitif, l'objet convoité, les devises du touriste.

<sup>305</sup> DOXEY, J.V., 1975, *A Causation Theory of Visitor Resident Irritants : Methodology and Research Inferences*, dans *The Impact of Tourism*, Proceedings of the Sixth Annual Conference of the Travel Research Association, San Diego, p. 195-198.

<sup>306</sup> Dans le cadre du cycle *Repensar Bonpastor (Repenser le quartier de Bonpastor)*.  
<http://repensarbonpastor.wordpress.com/>.

**Signes 4 Espace surgelé**

Comment pouvons-nous concevoir sans éprouver un certain vertige (ou, comme Jean Robert, un malaise proche de la nausée sartrienne<sup>307</sup>) que en ce même moment une chambre d'hôtel libre soit disponible et prête à être occupée à pratiquement chaque coin de la planète où nous aurions l'idée de nous rendre, et bien souvent pour une somme qui ne dépasse pas de beaucoup le coût de rester à la maison (ou qui ne le dépasse même pas du tout comme c'est le cas des britanniques qui viennent fêter leur enterrement de vie de célibataire à boire de l'alcool bon marché pendant tout le week-end dans la ville où j'habite). Quel est le volume global d'espace *surgelé* résultant de cette logique ? Dans le quartier central de la ville où j'habite, selon des données récentes, 40% de la surface habitable correspond à des établissements hôteliers, ceci sans compter les appartements touristiques privés non relevés. La pression touristique, le prix du mètre carré et les transformations de la structure du commerce local en faveur de la triade *fast-food-souvenirs-alcool* rendent difficile d'y mener une vie normale, les voisins partent<sup>308</sup> et le cercle se referme.

Ne nous laissons donc pas tromper par l'alibi de la *démocratisation du voyage* qui soutend le tourisme de masses et le phénomène *low-cost*, car la baisse des coûts, notamment dans le transport aérien, n'est possible que grâce aux prix faussés du pétrole, aux subventions institutionnelles (entre autres celles qu'octroient les villes pour avoir l'aéroport *low-cost* à proximité) et à l'externalisation des coûts des nuisances<sup>309</sup> ; à l'effort des habitants des destinations qui souffrent les nuisances et l'augmentation des prix, c'est-à-dire, grâce à l'effort de tous, y compris ceux qui ne peuvent pas de nos jours se payer ces déplacements.

De la même manière que la liberté qu'évoquait la 2CV dans les années 1960 était au prix des esclavages de la chaîne de production<sup>310</sup>, le tourisme de masses est au prix d'un renversement de la structure spatio-temporelle et économique de la majorité. Sans aller trop loin il n'y qu'à voir par exemple la destruction de la côte méditerranéenne qui, certainement, a été menée à terme par les administrations et leurs urbanistes avec l'alibi déjà connu de la croissance du PNB et la création de postes de travail, ou les transformations des centres-villes des grandes villes touristiques européennes. *Respetad a los indigenas de esta ciudad* (*Respectez les indigènes de cette ville*) ou *Tourist, terrorist* (*Touriste terroriste*) sont des *graffitti* que j'ai pu lire très récemment dans la ville où j'habite.

**Signes 5 Villes ou parcs à thème ?**

Le processus de thématisme touristique de la ville où j'habite n'est pas nouveau et le beau livre d'Agustín Cocola en témoigne. Dans sa thèse doctorale *El barrio gótico de Barcelona: planificación del pasado e imagen de marca*<sup>311</sup> Agustín Cocola Gant (né en

<sup>307</sup> Voir page 228.

<sup>308</sup> Yves CABANNES (né en 1952), planificateur urbain, et Michael HERZFELD (né en 1947), anthropologue, étudient les évictions forcées par les stratégies de transformation urbaine.

<sup>309</sup> On y reviendra dans le sous-chapitre 4.2.1.2.e. La « reproduction des hiérarchies » (II). La distribution inéquitable des externalités et la concentration des dommages iatrogènes

<sup>310</sup> À lire : LINHART, Robert, *L'établi* [Linhart, 1978].

<sup>311</sup> CÓCOLA GANT, Agustín, 2011, *El barrio gótico de Barcelona: planificación del pasado e imagen de marca*, (*Le quartier gothique de Barcelone : planification du passé et image de marque*) Madrid, Ediciones Madroño.

1979) décrit la transformation du centre ville de Barcelone en un espace thématique pour la consommation touristique dès le début du XX<sup>e</sup> siècle : le *Barrio Gótico* (*Quartier Gothique*). Après la consolidation du quartier de l'*Eixample*, l'extension bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, la bourgeoisie catalane décida d'éliminer d'un coup le conflit social dans les vieux quartiers de la ville en les convertissant en un espace monumental, riche en éléments apparemment anciens. L'époque choisie, le Moyen Âge, était la seule époque que le mouvement catalaniste considérait propre et originale. Sur sa réinvention devrait se construire une identité collective avec laquelle le reste de la société devrait désormais s'identifier.

Dans la même ligne, il y a quelques années la direction du patrimoine de la mairie s'est proposée de récupérer les stucs marbre qui revêtaient certaines façades du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, usés depuis 150 ans d'exposition aux intempéries et dont la technique d'origine est irrécupérable en raison de son coût et de l'inexistence d'artisans, sauf pour les très grandes œuvres d'art. Tenant compte de ces limitations l'arrêté municipal concernant un cas concret que j'ai croisé a été le suivant : défense de toucher au support (qui n'a aucune valeur particulière) qu'il faudra consolider comme on pourra, et par dessus lequel on peindra en trompe l'œil avec une peinture moderne pour imiter le marbre. Le résultat paradoxal c'est qu'on ne peut pas y toucher mais on y touche pour garder un support sans valeur et imiter l'ancien en faisant du pittoresque à un prix démesuré que payent les habitants. Toute l'attention est portée sur des considérations épidermiques qui relèvent du scénographique – l'intérêt touristique des restaurations : façadisme, « concrétude mal placée » – tandis des déficits structureaux graves, des installations déficitaires, des bilans énergétiques catastrophiques sont négligés ; en même temps, le commerce de proximité disparaît, le bruit et les dérangements deviennent insupportables, la consommation énergétique augmente démesurément et aucune autorité ne semble faire attention. Des habitants vieillissants, passifs, peu informés ou simplement débordés de problèmes se voient impuissants devant l'empiètement administratif. ■

« Le danger scénographique apparaît lorsque tout se convertit en un théâtre exotique à la place d'un lieu réel » affirme l'architecte Rem Koolhaas (né en 1944)<sup>312</sup>. Selon Guy Debord l'essence du spectacle est l'extériorité, la vision est extériorité et « l'aliénation du spectateur au profit de l'objet contemplé (qui est le résultat de sa propre activité inconsciente) s'exprime ainsi : plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir. L'extériorité du spectacle par rapport à l'homme agissant apparaît en ce que ses propres gestes ne sont plus à lui, mais à un autre qui les lui représente. C'est pourquoi le spectateur ne se sent chez lui nulle part, car le spectacle est partout » [Debord, 1967 : I, 30]. Voici, soutient le jeune architecte Mauro Gil-Fournier, une des stratégies de l'architecture dans la ville thématifiée.

### 3.2.3. Utopie, « concrétude mal placée » ou l'expropriation du temps<sup>313</sup>

Jamais [Kohr] n'essaya de séduire ou d'entraîner dans l'utopie, qui est toujours concrétude mal placée [PS : 235-LK, 1994].

<sup>312</sup> KOOLHAAS, Rem, 2001, *Harvard Project on the city 2*. Ed. Taschen, Cambridge.

<sup>313</sup> À lire : CHARBONNEAU, Bernard, *Temps et famine de temps, in Finis Terrae* [Charbonneau, [1976] : 67-82].

Des « concrétudes mal placées » les objectifs de planification, le futur *skyline* de la ville aux hautes tours, les grands événements, les « objectifs du millénium » de l'ONU, les records<sup>314</sup> toujours dépassés (du nombre de touristes, de voyages, de récoltes, de croissance, de *smart phones* ou des profits des banques...) : tous les efforts sont justifiés en proie à cet « avenir radieux ». Les clés de prévention contre cette *chronotopie*, déplacement vers l'avenir, nous avaient déjà été données par Karl Polanyi dans *La Grande Transformation* [1944] : ce qui est mauvais maintenant est en principe mauvais pour toujours, et bien des auteurs nous ont avertis contre le piège d'un « futur radieux » et les dangers des utopies conditionnant et subordonnant les possibilités ou les capacités des hommes<sup>315</sup> : « il ne s'agit pas de préparer un avenir meilleur, disait François Partant, mais de vivre autrement le présent ».

Ce déplacement vers le futur est à l'origine de toute la mythologie du progrès et de sa critique, de toute la mythologie du développement. Une mythologie qui se manifeste au niveau individuel dans la course à la consommation et qui oriente les politiques publiques et les attentes citoyennes aussi bien dans nos villes au Nord que dans les territoires dits en voie de développement : tout effort, tout sacrifice est justifié comme prix d'un futur radieux... qui n'arrive pas encore... puisque les efforts n'ont pas été suffisants... et qu'il faut recommencer en les redoublant. Combien de générations faudra-t-il sacrifier encore pour ce progrès qui, nous avertit François Partant, « n'est jamais neutre. Il sert inévitablement les ambitions respectives du pouvoir politique et du pouvoir économique, la volonté de puissance de l'un et d'accumuler de l'autre » [Partant, 1982 : 22].

Illich, lui, est catégorique :

Il est indispensable pour pouvoir penser et réfléchir, pour avoir des idées claires et précises et les exprimer avec des mots significatifs et sensuels, de savoir que nous n'avons pas de futur. Il y a peut être un lendemain mais nous n'avons pas de futur dont nous puissions parler ou sur lequel nous puissions avoir un pouvoir quelconque [...] Nous sommes foncièrement impuissants. [E : 347]

C'est pourquoi Illich ne peut absolument pas être taché d'utopiste. Il se manifeste très prudent à ce sujet : « Si je scrute le passé et non telle ou telle théorie sociologique, c'est pour ne pas verser dans la pensée utopique et me garder des projections. Contrairement aux idéaux et aux plans, le passé n'est pas quelque chose qui pourrait éventuellement se produire. Il me permet de considérer le présent en me fondant sur des faits » [OC2 : 719-DM-PD, 1980]. David Cayley raconte que, interrogé au Japon pendant l'hiver 1986-1987 par son ami Douglas Lummis pour une interview enregistrée sur « un avenir

<sup>314</sup> La logique compétitive inhérente à l'industrialisme qui étend les principes *altius, citius, fortius* à tous les domaines de la vie humaine et qu'illustre bien le genre de performances qui apparaissent sur le *Livre Guinness* des records.

<sup>315</sup> Entre autres je cite ici, en désordre et pour le plaisir, le relativisme temporel de Raimon PANIKKAR (1918-2010), récemment décédé à Tavertet en Catalogne à l'âge de 92 ans, qui parlait d'un temps non newtonien et de son âge de 6000 ans, l'âge de l'humanité qu'il portait sur lui. ELLUL, lui, nous parle de la création du temps abstrait de la montre comme un nouveau milieu pour l'homme dans lequel il ne vit plus son temps, sa vie étant divisée par le temps en une série fractionnée d'opérations. KRISHNAMURTI qui nous prévient contre le rationalisme de la connaissance qu'il entend comme la projection du passé dans le futur et qui par conséquent « humilie » (toujours le mot éllulien) le présent Jaime SEMPRÚN, lui, parle de l'expropriation du temps. Jean ROBERT [1980], de la société chronophage.

possible », Illich a répondu :

Au diable l'avenir ! C'est une idole dévoreuse d'hommes. Les institutions ont un avenir [...] mais non les hommes : eux ont seulement un espoir [CM : 20].

***Les temps et les rythmes vs. le temps absolu, totalisant, totalitaire, au-delà de la vitesse.***

Le schéma évolutif linéaire qui sous-tend la notion de progrès, et particulièrement du progrès technique, se démonte facilement dès que l'on constate que le brevet d'invention de la malle à roulettes date seulement de 1972, trois ans après l'arrivée de l'homme sur la Lune ! Et que le temps n'est pas absolu et abstrait mais, comme l'espace, a des échelles et des rythmes : le temps des nantis et le temps des pauvres ; le temps des institutions et le temps des personnes qui, bien sûr, n'est pas homogène non plus ; le temps de la technique et le temps de la pensée ; le temps de l'horloge et le temps ressenti ; le temps de l'économie et les temps de la vie ; pour María Adelina García Muñoz, anthropologue à l'Université de Barcelone<sup>316</sup> « les temps au pluriel » .

**Signes 6 Les temps au pluriel. Les lieux de l'expropriation (II)**

« Nous nous engageons à collaborer pour que dans 10 ans Haïti soit exactement comme avant le séisme » a manifesté la vice-présidente du gouvernement espagnol en janvier 2010. Dans dix ans ! Comme avant ?

Une personne qui dispose d'un entourage sécurisant par rapport à ses obligations quotidiennes a une perception du temps tout à fait différente des gens ordinaires qui ne comptent que sur leurs propres ressources personnelles pour résoudre leurs problèmes. Dans les déplacements quotidiens, une heure de retard ne suppose à un cadre ou à un élu dans sa voiture de fonction qu'un coup de téléphone à sa secrétaire, tandis que c'est la vraie catastrophe pour une jeune mère qui rentre du bureau avec le temps juste de récupérer sa fille à la crèche et de s'occuper du dîner de la famille. Tout évident que ce soit, les premiers tendent à l'oublier, d'autant plus que la société de marché attribue au temps des nantis une valeur économique supérieure<sup>317</sup>. C'est évident aussi que, dans notre système économique, pour une institution ou une entreprise, un investissement dans un bien immobilier visant un profit à terme sur cinquante ans n'a rien de particulier, tandis que pour une famille ces délais et ces profits peuvent supposer le blocage de toute possibilité d'habiter pour la vie, ou la ruine si les circonstances changent<sup>318</sup>.

De la même manière, les délais d'un chantier urbain ont une signification bien différente pour les différents « acteurs » impliqués : pour l'administration qui le met en marche, un délai de trois ans peut être parfait à cause du calendrier électoral ; pour l'entreprise chargée des travaux, c'est probablement court par rapport à ses contraintes financières ; tandis que pour les voisins le même délai représente trois longues années de cauchemar (bruit, poussière, difficultés d'accès aux bâtiments) et pour les petits commerçants

<sup>316</sup> Communication personnelle.

<sup>317</sup> La contestation de cette notion est à la base des « banques du temps ».

<sup>318</sup> Après l'éclatement de la bulle immobilière en Espagne, où la législation ne contemple pas la *datio in solutum* (dation en paiement) de la propriété pour solder la dette, des centaines de familles se sont retrouvées sans toit, ayant perdu toutes leurs épargnes et en plus endettées pour la vie. Les suicides à l'arrivée des agents judiciaires chargés des expulsions, qui auraient terrassé ILLICH, se succèdent jour après jour. Voir aussi note en bas de page 663, p. 242.

riverains, c'est sûrement la faillite et le départ : ça a été le cas des commerçants du quartier du marché Santa Catalina<sup>319</sup> dans la ville où j'habite, après 10 ans ! de travaux. ■

Le délai est le temps économique qui n'a rien à voir avec le temps vécu et les planificateurs, techniciens ou élus, tendent à l'oublier (ou à en tirer profit, comme l'explique l'anthropologue Michael Herzfeld, qui étudie les stratégies que les administrations appliquent dans les évictions forcées dans des quartiers populaires).

Le temps de la technique, de l'outil, se confond avec le temps de la pensée ou de la création : « quels bon projets je ferais si seulement j'avais un ordinateur plus puissant » (que de fois entendu dans les bureaux !). La technique marque les temps, et à un certain âge « la ville, c'est plus pour nous ». La ville « pour les jeunes » présuppose un rythme et une vitesse inhérentes à la ville et l'exclusion consécutive des vieux, dont les temps sont reliés à leurs énergies (le temps nécessaire pour traverser la rue par exemple) mais aussi à leurs intérêts. Or, si c'est vrai que la vie est mouvement, échanges, changement, c'est l'économie, et plus particulièrement la croissance, qui a besoin de cette accélération constante, consommatrice d'énergie matérielle et vitale. Pas la vie<sup>320</sup>. L'accélération menace la disponibilité et la transmission, qui peuvent se définir toutes deux comme une fonction de la relation spatio-temporelle. Par contre la ville au quotidien est chaque fois plus la ville des gens âgés, des chômeurs, des gens qui disposent du temps libre<sup>321</sup>, quelle occasion pour que fleurisse le « chômage créateur » illichien ! Le temps, les temps, les délais, la durée, la vitesse et les rythmes... Et dans un autre domaine, bien que influencé par les temps mais à ne pas confondre avec eux, la disponibilité car paradoxalement, plus on économise de temps, moins on a du temps pour vivre.

### **De la vitesse moyenne généralisée à l'expropriation de la disponibilité par l'urbanisation totalisante.**

En 1975 Jean-Pierre Dupuy a fait le calcul de la vitesse moyenne généralisée des voitures si l'on tient compte du temps de travail investi dans leur achat et leur entretien<sup>322</sup> pour démontrer que nous avons affaire à un monstre chronophage. C'est un raisonnement que nous pourrions transposer sans hésiter à notre vie urbaine quotidienne, complexe et industrialisée : combien d'heures passons-nous et combien d'énergie investissons-nous à faire des choses insignifiantes, voire nuisibles, pour nous et pour notre communauté ? : des temps perdus dans des déplacements longs, fatigants et polluants ; du temps travaillé pour Microsoft, pour la banque, pour les compagnies de télécommunications, pour l'administration ; un temps énorme consacré chaque jour à des démarches compliquées –et à aider nos aînés à les comprendre et les faire–, qui ne représentent aucun avantage si ce n'est l'épargne qu'elles représentent pour des tiers : ne sommes-nous pas contraints d'apprendre tout le temps de nouvelles procédures et de nouveaux systèmes ? Pensons à nos villes : caissiers automatiques, digicodes, expéditeurs de tickets, codes d'accès. Un effort d'apprentissage constant nous est sollicité, mais c'est un apprentissage de techniques changeantes, aucunement un

<sup>319</sup> Prix FAD de *design*, ça oui !

<sup>320</sup> Voir CHARBONNEAU, Bernard, *Le jardin de Babylone* [2002 [1969] : 76-80], pour le temps des paysans.

<sup>321</sup> Ce sujet intéresse particulièrement Thierry PAQUOT.

<sup>322</sup> Voir : DUPUY, 1975, *À la recherche du temps gagné*. Annexe à *Energie et Équité* [OC1 : 433-440].

accroissement des connaissances. Des temps employés à nous défendre des abus des administrations et des compagnies de services publics, à porter des réclamations sur les erreurs perpétrées ; à la consommation et l'entretien de choses souvent inutiles qui nous sont imposées et à des achats obligés par l'obsolescence programmée des objets ; à des efforts démesurés dans notre productivité et dans notre fiscalité pour maintenir une bureaucratie hypertrophiée et pour assurer l'attrait international de nos villes, etc. Toutes ces « pertes de temps » qui sont des expropriations, consomment nos énergies quotidiennes et ce faisant bloquent notre disponibilité et épuisent notre puissance<sup>323</sup>.

Tout cela fait partie de ce « travail fantôme » qu'Illich a si bien défini<sup>324</sup>, indispensable au système hégémonique qui, s'étendant de façon exponentielle<sup>325</sup>, nous prive – surtout dans les couches urbaines les plus démunies – d'« avoir du temps pour » et, en nous laissant indisponibles, nous exclut de la participation sociale, de la créativité, de la pensée, de la vie.

Dans son intervention à la conférence *Speed (La vitesse)* tenue au *Netherlands Design Institute* à Amsterdam en 1996<sup>326</sup> Illich souligne que dans la période des mégahertz et le chômage, seulement les privilégiés restent dans la culture du manque de temps (*time scarcity*). Pourtant, je suppose qu'aujourd'hui, dans notre expérience quotidienne, ce sont l'angoisse de l'urgence et le rythme croissant accéléré du changement pour le changement qui ont déplacé la vitesse dans l'expropriation de notre temps. *L'urbanisation totalisante* est elle aussi un monstre chronophage<sup>327</sup> !

### 3.2.4. Les écocrates

Il y a encore un dernier aspect à considérer pour l'analyse du monopole de l'urbanisation totalisante. En 1970, David Cayley et un groupe d'amis ont invité Illich à participer à celui qui devait être le dernier des grands séminaires internationaux de l'Université de Toronto. Illich a centré son discours « sur les questions que l'on commençait à se poser sur l'environnement ». Il soutint que, « à moins que la dégradation de la nature ne soit contrée par un changement fondamental dans l'orientation des sociétés modernes, l'action environnementale ne ferait qu'engendrer un nouvel ensemble d'institutions tutélaires dont le personnel serait constitué d'un aréopage d'experts dans la surveillance et le contrôle technocratique de la gestion de la vie quotidienne » [Cayley, E : 8-9] ; un phénomène d'autant plus puissant que le processus urbanisateur accélère de manière exponentielle la pression sur l'environnement<sup>328</sup>.

À mon avis, cet aréopage d'écocrates s'incarne très naturellement dans les institutions

<sup>323</sup> « ILLICH [...] croyait qu'à chaque personne lui est octroyée une histoire à raconter, et que rien n'est pire que permettre que cette histoire unique vienne reconduite à des facteurs et à des actions liées au "taux de survie" ou à un "rôle" assigné » [Kaller-Dietrich, 2011 :12].

<sup>324</sup> Voir : ILLICH, I., 1981, *Le Travail fantôme* [OC2 : 93-249 ]

<sup>325</sup> Qu'explique Marie-Anne DUJARIER [2008] dans son livre *La production par le consommateur*. Ou comment les administrations et les corporations délèguent une bonne partie de leur activité productrice ou de services dans le consommateur. Voir aussi page 160.

<sup>326</sup> Voir : [Illich, Trapp et Rieger, 1996] et aussi [Lummis, Douglas, 2003] et [Trapp, Sebastian, 2003].

<sup>327</sup> J'utilise le titre du livre de Jean ROBERT, *Le temps qu'on nous vole. La société chronophage* [Robert, 1980]

<sup>328</sup> Selon le rapport *Villes et changement climatique* d'ONU-Habitat 2011 les villes, qui occupent le 2% de la surface de la planète, sont responsables de l'émission du 70% des gaz à effet de serre.

qui promeuvent et composent l'urbanisation totalisante. Gestion des déchets, éducation environnementale, prévention des risques et soins palliatifs, mobilité durable et autres, sont devenus autant d'outils de surveillance et de contrôle de la gestion d'une vie quotidienne de plus en plus conditionnée et hétéronome, visant à prolonger dans la mesure du possible la *survie*<sup>329</sup> de la planète tout en garantissant la croissance.

Rappelons ici les mots de David Cayley dans l'introduction des *Entretiens avec Ivan Illich* : « Vingt ans après [la parution de *La Convivialité*] [...], la prophétie d'Illich était en train de s'accomplir. Le [troisième] Sommet de la Terre de Rio de Janeiro, en 1992, n'a pas été organisé dans le but d'inventer un mode de vie simple dans ses moyens et riche dans ses fins, il avait pour but de répartir équitablement des *optima* de pollution sous l'égide d'une surveillance planétaire<sup>330</sup> » [Cayley, E : 42].

*L'urbanisation totalisante* agit comme un moyen opérationnel idéal pour cette gestion technocratique de la planète, qui fait table rase de la considération de la nature, de la dignité humaine et des relations sociales<sup>331</sup>. Nous l'avons entendu maintes fois : « la ville est la solution<sup>332</sup> ».

« La ville est la solution », et si nous ne sommes pas encore parvenus à réduire ni les émissions de gaz à effet de serre ni la pauvreté, c'est que nous n'avons pas urbanisé suffisamment et qu'il faut redoubler les efforts. Nous le connaissons bien, c'est encore une fois le discours du développement, en l'occurrence, durable.

<sup>329</sup> J'emploie le mot à dessein. Erich FROMM (1900-1980), philosophe et psychanalyste humaniste d'origine juive allemande, un des premiers représentants de l'École de Francfort avec ADORNO, MARCUSE et autres et ami et maître à penser d'ILLICH, fait la critique de la notion de *survie* qu'il considère une notion nécrophile, pourvu que définie par rapport à la présence de la mort. ILLICH en parle à CAYLEY : « Les gens qui parlent de *survie* [...] utilisent un langage qui n'est marqué ni par un sens de l'odorat ni par un sens du goût [...] ni par la perception d'une atmosphère [...] L'écologie est devenue une institution éducative majeure [...] qui nous permet d'appeler amour de la nature une intimité purement intellectuelle avec les plantes » [E : 325].

<sup>330</sup> La situation n'a pas varié dans les sommets et conférences postérieures : le quatrième Sommet à Johannesburg (Afrique du Sud) en 2002, le cinquième qui a eu lieu en juin 2012 à Rio, ni dans les protocoles successifs de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques dont les pays participants se rencontrent une fois par an depuis 1995 (Kyoto 1997, Bali Road Map 2007, Copenhague 2009, Cancun Agreements 2010, Kyoto 2011). Le marché du carbone, qui permet d'acheter et de vendre des droits de polluer en est un bon exemple.

<sup>331</sup> Il fait la critique du « principe responsabilité » de Hans JONAS. Évidemment, recycler c'est sensé et le tri des déchets est positif, cela va de soi. Réduire la production des déchets (une option plus rarement contemplée) encore plus. ILLICH le formule ainsi : « Le recyclage c'est sage, c'est judicieux, c'est sensé. Mais de quoi se sent-on responsable ? » [E : 351]. « Les gens qui parlent de Gaïa et de la responsabilité universelle, et qui se disent que certains rêvent de faire leur part, dansent une danse insensée qui les rend fous » [E : 347], « une danse de la pluie ». « A moins que je ne sois fou, je ne peux être responsable que des choses sur lesquelles je peux agir [...] La responsabilité comme concept moral flou et imprécis est récent [...] C'est un type particulier d'éthique qui consiste à me faire croire que je peux agir sur les choses dont je suis responsable. [...], avoir quelque pouvoir, quelque influence. Que la manière dont je me comporte peut tout changer. Faux. Illusion de pouvoir. La base idéale sur laquelle on veut bâtir la nouvelle religiosité [qui nous rend] gouvernables, manipulables » [E : 349- 350]. Et il poursuit : « Le fait d'agir prudemment, vertueusement, appartient à mon existence. Quand je me comporte d'une manière responsable je m'inscris moi-même [...] dans la vie, dans l'écosystème [E : 352].

<sup>332</sup> Jaime LERNER, architecte et ancien maire de Curitiba est un des colporteurs de « la ville comme solution ». Pour LERNER, voir notes en bas de page 414, p. 148 ; 832, p. 303 et 1016, p. 377.

### 3.2.5. La concentration urbaine et ses conséquences, « concrétudes déplacées » (II)

#### Récapitulons :

L'*urbanisation totalisante* est structurelle au paradigme industrialiste de la croissance et au paradigme informationnel des systèmes qui sous-tendent le système techno-économique dominant : elle favorise l'optimisation de la rentabilité des capitaux et l'expansion des échanges. Dans ce contexte la grande métropole se précise comme le « lieu des flux », des flux qui sont eux aussi, virtuels et désincarnés, autant de « concrétudes mal placées ».

Sous couvert de la vitesse –une certitude moderne, « concrétude déplacée »– et par le moyen de l'urgence et le changement à un rythme croissant, l'*urbanisation totalisante* est expropriatrice du temps et donc de la disponibilité, de la pensée, de la vie.

Écotope, « concrétude déplacée ». L'*urbanisation totalisante* se veut gérante de l'équilibre environnemental et social, car elle seule serait capable de se doter des institutions qui viennent compenser ou, au moins, essayer de pallier les abus que le propre système techno-économique inflige à l'environnement et aux gens malgré tous les discours écolo-politiquement corrects. Nous l'avons entendu maintes fois : « la ville est la solution ». La ville de l'hyperconsommation ? La ville... sans *polis* ! ?

### 3.3. La « pauvreté modernisée ». Manipulation politique, économies clandestines et la « fractalisation de la légalité » dans le *slum* global

L'apparition d'un *slum* global<sup>333</sup> par l'expansion des taudis et l'entassement de masses énormes de population dans les bidonvilles des périphéries, notamment dans les mégalopoles du dit Tiers monde, est un autre aspect non moins important de l'*urbanisation totalisante*.

Cayley explique bien comment le développement, fondamentalement irréalisable, handicape la capacité des êtres humains d'inventer des solutions de rechange et transforme « le fardeau supportable de la nécessité par l'aiguillon insupportable des besoins réifiés » [Cayley, E : 33] sous la forme de demande de produits manufacturés. La combinaison de la misère avec les pulsions de consommation, dans un contexte où, progressivement, les coûts d'opportunité augmentent, accroît la marginalité : c'est ce qu'Illich a appelé « la pauvreté modernisée<sup>334</sup> ».

Plus une société dépend d'une production de masse [...] plus il est probable que ces denrées seront groupées en lots indivisibles par des bureaucrates, que leur utilisation conjointe deviendra obligatoire, que les privilèges de ceux qui consomment ou produisent les denrées les plus coûteuses seront accrus, que la

<sup>333</sup> Selon l'expression de Mike DAVIS [2006].

<sup>334</sup> ILLICH explique que « La nécessité de pourvoir à tous les besoins vitaux par un travail salarié était signe de totale impuissance à une époque où le mot *pauvreté* désignait bien plus une attitude estimable qu'une condition économique. [...] Jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le terme de *pauvreté* recouvrait avant tout un détachement réaliste des choses éphémères » [OC2 : 205-TF, 1981]. Aujourd'hui, « Les plus touchés par la paralysie due à la surproduction ne sont pas les plus pauvres en termes monétaires. [...] les plus touchés sont certaines catégories de consommateurs [...] [qui] ont appris à faire l'expérience de besoins pressants qu'aucun privilège relatif ne peut vraiment satisfaire ; simultanément leur capacité à prendre soin d'[eux]-mêmes s'est étiolée, et les conditions sociales favorisant une telle autonomie ont pratiquement disparu. Voilà ce qu'est la pauvreté moderne telle que la surcroissance industrielle l'engendre » [OC1 : 678-NM, 1975].

possibilité d'agir d'une façon différente disparaîtra et que les privations du consommateur de base seront aggravées par l'apparition d'un nouveau type de discrimination à son égard [OC1 : 663-NM, 1975].

Cette discrimination est au cœur de la définition illichienne de « pauvreté modernisée ».

Une masse déracinée et infra-occupée, dénuée et dépendante est hautement vulnérable et, en conséquence, utile à nourrir les rouages de la manipulation politique<sup>335</sup>, des économies clandestines et des réseaux du crime et de la délinquance locale et globale. Notamment liés aux filières de la drogue, les armes, la prostitution, le trafic d'organes, le terrorisme international et d'autres, il y a là des secteurs économiques très importants bien que cachés, structurels eux aussi à un système dont le seul critère de validation est le profit maximal et dont les limites entre la légalité et l'illégalité se « fractalisent » de plus en plus [Robert, 2011]<sup>336</sup>. Silvia Pérez-Vitoria raconte comment des chefs de familles paysannes, arrivés à la grande métropole à la recherche d'opportunités de progrès et d'un avenir pour leurs enfants, décident de repartir (lorsque c'est encore possible) face à la certitude que les seules activités accessibles à leurs enfants dans les bidonvilles dans lesquels ils sont coincés sont reliées à la délinquance et à la drogue. Nous savons déjà que les effets de la diffusion des drogues à bas coût et hautement destructrices (pâte base de cocaïne<sup>337</sup>, colle...) parmi les enfants et les adolescents des bidonvilles notamment dans les métropoles du Sud, constituent d'ores et déjà un autre génocide passé sous silence, et que des quartiers et des villages entiers sont soumis à la terreur des cartels.

### ***Le slum global, « concrétude déplacée » (III)***

La catégorie de *slum* global, comme l'immigration illégale, l'économie submergée et la délinquance globale est, elle aussi, structurelle au système techno-économique dominant.

La « pauvreté modernisée », l'institutionnalisation de la faim<sup>338</sup>, la manipulation politique, la fractalisation de la légalité et les génocides de la drogue, constituent autant d'entraves à la mise en place de modes d'action vernaculaires dans le *slum* global.

## **3.4. Conclusions du chapitre 3**

### **3.4.1. L'urbanisation totalisante, un déterminisme techno-économique**

Les trois aspects analysés dans les paragraphes précédents –industrialisation des campagnes et développement, hétéronomie et création culturelle des besoins dans l'urbanisation totalisante et manipulation politique et économies clandestines dans le *slum* global–, constituent autant de *besoins opérationnels* du système capitalistique

<sup>335</sup> On pourrait étudier avec profit la dérive clientéliste du mouvement des *piqueteros* en Argentine.

<sup>336</sup> Ce concept de fractalisation croissante de la ligne qui divise légalité d'illégalité et qui rend les institutions suspectes est développé par [Robert, 2011] à propos de l'état mexicain dans un article paru dans *Conspiratio* en octobre 2011.

<sup>337</sup> PBC ou *paco* : drogue fabriquée à partir des résidus de la cocaïne et généralement traitée avec de l'acide sulfurique et du kérosène, bon marché (tant à la fabrication qu'à la consommation) et extrêmement addictive. Elle est souvent utilisée comme palliatif de la faim.

<sup>338</sup> ILLICH cite SAHLINS, Marshall, 1972, *Stone Age Economics*, Chicago, Aldine-Atherton, p. 23 : « Notre ère est celle d'une faim sans précédent. [...] Aujourd'hui, à une époque où la puissance technique est plus grande que jamais, la faim est devenue une institution » [OC1 : 601-NM, 1975].  
À lire aussi : RAVIGNAN, François de, *La faim pourquoi ?* [Ravignan de, 1993].

mondialisé fondé sur le postulat de la rareté qui appellent inéluctablement la surcroissance urbaine<sup>339</sup>.

*L'urbanisation totalisante*, constituée de monopole, concentration et surcroissance urbains et d'urbanisation des mœurs, est donc structurelle au système techno-économique dominant et peut en conséquence se définir comme un impératif systémique, un déterminisme techno-économique que j'ai proposé d'appeler, paraphrasant Baudrillard, *un devoir systémique d'urbanisation*.

L'usurpation technocratique du « droit à la ville » lefebvrien nourrit le mythe de l'urbanisation universelle et obligatoire comme condition nécessaire à l'abolition des inégalités. Elle est utilisée comme alibi des processus de concentration urbaine de base économique, inhérents à la logique capitaliste de la rareté, l'accumulation et la croissance, en même temps qu'elle cache la violence –qu'elle soit militaire, économique ou psychologique– qui les impose et les maintient.

L'ONU le confirme, toujours dans son rapport UNFPA 2007<sup>340</sup> :

L'urbanisation est inévitable [...]. La concentration de la pauvreté, l'expansion des taudis et les perturbations sociales actuelles des villes sont autant de menaces qui se profilent à l'horizon. Et cependant, à l'ère industrielle aucun pays n'a connu de croissance économique significative sans urbanisation.

C'est brutal. Suivant l'ONU il faut comprendre que la croissance économique est un axiome, un but, un impératif systémique, et l'urbanisation totalisante le moyen inéluctable d'y parvenir.

L'ONU présente dans son rapport « les promesses de la croissance urbaine » avec des populations urbaines allant « de la désolation à l'espoir ». Elle invite à « repenser la politique de lutte contre la pauvreté urbaine » à travers « l'emploi social durable de l'espace » et la mise en place de la triade « politique, information et gouvernance » pour « un avenir urbain durable ». Elle blâme les gouvernements pour leur manque de prévision concernant les « logements qui seront nécessaires à l'arrivée des pauvres »<sup>341</sup>.

Dans cette logique onusienne, des paradoxes passent pour des promesses : « Foyers de concentration de la pauvreté, les villes offrent aussi le meilleur espoir d'échapper à celle-ci » ; « les agglomérations urbaines font également figure de symbole des atteintes portées à l'environnement par les temps modernes ; toutefois, experts et décideurs politiques reconnaissent de plus en plus la valeur potentielle du milieu urbain pour la durabilité à long terme de notre civilisation » ; « les villes sont les principales bénéficiaires de la mondialisation, celle-ci étant définie comme l'intégration des systèmes économiques mondiaux ». L'ONU conclut avec cette perle : « La croissance des villes sera le facteur qui, à lui seul, influera le plus sur le développement au cours du

<sup>339</sup> Pour approfondir dans les aspects systémiques de la concentration urbaine, voir GRÜNIG, Silvia, *¿Cuántos millones de habitantes dice usted que vivirán en megalópolis en 2015? Del concepto de "necesidad operativa" al de "necesidad cierta" en el urbanismo y la gestión de la ciudad en la era de la globalización. Hacia un cambio de paradigma.* [Grünig, 2007].

<sup>340</sup> Rapport du Fond des Nations Unies pour la population ONU-UNFPA, *État de la population mondiale 2007. Libérer le potentiel de la croissance urbaine* [ONU-UNFPA : 2007].

<sup>341</sup> Un article de presse récent explique que 400.000 paysans viennent d'être recrutés en Chine pour construire une ville nouvelle qui permettra d'accueillir les déplacés qui viendront de la campagne [à savoir eux mêmes].

XXI<sup>e</sup> siècle<sup>342</sup> » et donne l'exemple de l'Afrique où « la paupérisation de la vie urbaine est un des défis les plus évidents à relever dans la région. Malgré ces particularités la migration a eu un impact positif sur l'économie comme sur les migrants eux-mêmes » ; ou la transition rapide en Amérique Latine et les Caraïbes qui « en dépit d'un grand nombre de politiques explicitement anti-urbaines a été dans l'ensemble positive pour le développement ».

En somme, tout pour le développement, à n'importe quel prix : les technocraties et les écocraties viendront pallier les dégâts. Ce n'est pas exactement à l'envers qu'il faudrait raisonner ? Car je résume la logique onusienne : avec une bonne gouvernance (que je définirai ici en passant comme une gestion technocratique hétéronome des besoins des populations selon des profils et des statistiques<sup>343</sup> : l'administration du développement durable), la concentration et la paupérisation urbaines sont bonnes pour l'économie, le développement, et la croissance ; elles devraient permettre de gérer les déséquilibres environnementaux (comment ?) et de contrôler les taux des naissances. Qui va nourrir ? Des entreprises sont là pour cela. « Le public n'a pas encore pris pleinement conscience de l'extraordinaire portée et de l'énorme impact de l'urbanisation à venir » dit l'ONU, et cette affirmation, que je trouve pleine de sens, lui semble d'application avant tout à elle-même dans son langage triomphaliste et grandiloquent.

Nous ne ménagerons aucun effort pour délivrer nos semblables, hommes, femmes et enfants, de la misère, phénomène abject et déshumanisant. [...] Nous avons décidé de réduire de moitié, d'ici à 2015, la proportion de la population mondiale dont le revenu est inférieur à un dollar par jour.

Déclaration du Millénaire (Nations Unies, 2000)

De son côté, la Banque Mondiale publie sur son site en février 2010<sup>344</sup> : « Les taux d'extrême pauvreté continuent de baisser [...] Le nombre de personnes vivant dans l'extrême pauvreté diminue depuis 1990. [...] Le seuil d'extrême pauvreté est fixé à un revenu inférieur à 1,25 dollar par jour, ce qui correspond à une existence à la limite de la survie. Cette baisse, lente dans un premier temps, s'est accélérée depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle. [...] Bien que la réduction de l'extrême pauvreté ait été ralentie par la crise financière mondiale, le nombre de personnes vivant avec moins de 1,25 dollar par jour devrait diminuer pour se situer à environ 900 millions de personnes d'ici 2015 – tandis que la population dans les pays en développement atteindra 5,8 milliards d'habitants. 1,1 milliard de personnes supplémentaires vivront cependant avec moins de 2 dollars par jour ».

<sup>342</sup> Du rapport UNFPA 2006 cité dans UNFPA 2007, [ONU-UNFPA, 2007].

<sup>343</sup> La gouvernance, que le Robert Historique de la langue française rapproche de la racine grecque *kubernâo* présente aussi dans cybernétique, telle qu'elle apparaît au tournant des années 90, « véhicule des considérations prescriptives, plus ou moins explicites visant à transformer les sociétés dans le sens d'une "normalité dépolitisée" qui s'affirmerait comme un modèle unique du développement. Sous sa forme idéologique, la gouvernance revêt plusieurs appellations courantes : bonne gouvernance, gouvernance gestionnaire, gouvernance technocratique ou partagée qui renvoient toutes à l'imposition d'une logique gestionnaire des relations entre des acteurs aux stratégies et intérêts différents, plus ou moins contradictoires ». Source : IRD-Institut de Recherche pour le Développement, Université de Paris 1, UMR201-Développement et sociétés, Axe 1 : *Gouvernance, normes, savoirs*. Responsable : Jean-Yves MOISSERON. MICHÉA fait une bonne synthèse lorsqu'il oppose le débat « sur la nature d'une société juste » à la question « du mode de gestion le plus efficace du système » [Michéa, 2002 : 91].

<sup>344</sup> Banque Mondiale. <http://donnees.banquemondiale.org/actualites/taux-pauvrete>.

Il est étonnant de constater que dans cette analyse minutieuse de la mesure de la pauvreté en dollars par jour de revenus salariaux, qui constitue déjà par elle-même une preuve de la conception économico-centriste du monde, aucune référence n'est faite dans les textes ni dans les diagrammes, les cartes et les graphiques qui les représentent, à la condition urbaine ou rurale de ces « pauvres », aux avancements du processus urbanisateur que les mêmes institutions décrivent (et prônent) ailleurs. Il ne faut pas être économiste pour comprendre qu'« un revenu d'1,25 dollar par jour » –et le concept de revenu même ! car une conception de l'homme et du territoire diverse, rendrait ridiculement hors question cette unité de mesure– ne signifie pas la même chose pour un SDF à Paris que pour paysan des rives du Paraná au Brésil. Évidemment, si les taux d'urbanisation des pays monétairement pauvres étaient pris en considération, il serait fort difficile d'affirmer que la pauvreté extrême diminue. Négliger cette distinction nous empêche de voir la réalité véritable : l'augmentation de la pauvreté et des écarts.

### 3.4.2. Les logiques de l'industrialisme

Les énoncés de l'ONU et de la Banque Mondiale citées ci-dessus résument tout un ensemble des logiques inhérentes à l'industrialisme dans l'« Absurdistan » [PS :7] illichien : logique de l'inéluabilité des processus, reliée à une « pensée unique » et à la reformulation de la notion hegelienne de « la fin de l'histoire<sup>345</sup> » ; logique de la croissance et du progrès, et donc de la concurrence, l'accumulation et la rareté ; une logique des « concrétudes mal placées » avec l'économie placée au centre de la vie sociale ; logique de l'expropriation de toute autonomie par la consommation contraignante de biens et de services industrialisés implicite dans les processus d'urbanisation ; logique de l'homologation, implicite dans l'industrialisation de tous biens et services et évidente dans la soumission à un modèle inéluctable ; logique du renversement des termes lorsque le « droit à la ville » est en réalité un « devoir systémique d'urbanisation », lorsque la liberté de se déplacer reçoit le nom évocateur de « droit à la mobilité » qui cache un « devoir systémique de mobilité », lorsque face à la « la lutte pour l'écologie et contre le chômage » dont parlent les hommes politiques se dresse le « devoir systémique de substitution d'énergies métaboliques par des énergies hétéronomes » dès lors que la démesure technologique atteint le moindre détail de la vie quotidienne ; logique des soins palliatifs sous la forme de bonne gouvernance ; logique de la violence enfin, implicite dans le *devoir systémique d'urbanisation*.

Considéré jusqu'ici en termes théoriques, voire métaphoriques, il faut préciser que le *devoir d'urbanisation* existe littéralement dans certaines législations sur l'aménagement du sol mettant en évidence une logique de la violence, toujours présente lorsque des résidents sont déplacés de leur quartier<sup>346</sup>, lorsque des paysans sont expulsés de leurs terres, lorsque le développement gagne sa « guerre à l'économie de subsistance » [Cayley, CM : 28 et CM : 48].

Naguère la tyrannie s'exerçait sur des gens qui savaient encore comment subsister : ils pouvaient perdre leur gagne-pain ou tomber en esclavage, mais on ne pouvait les réduire à l'indigence. Cela, c'est le nouveau type d'être humain

<sup>345</sup> FUKUYAMA, Francis, 1992. *La Fin de l'Histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion. Pour FUKUYAMA (né en 1952) cette fin devient un terme qui fige le triomphe définitif de l'ensemble d'idéologies qui fondent la démocratie libérale.

<sup>346</sup> Qu'ils soient reconnus comme « *Afectados urbanísticos* » et donc compensés économiquement, ou non.

apparu avec les débuts de la production capitaliste dans les ateliers de filature et de tissage de la Florence des Médicis : l'homme dans le besoin, organisateur d'une société dont la priorité est de pourvoir aux besoins de ses membres. Et la nécessité est le plus cruel de tous les tyrans ! [CM : 149].

Le poids de cette logique urbanisatrice industrialiste dans la structuration des sociétés modernes se démontre aussi par le fait que les contre-tendances qui émergent dans le cadre de l'*après-développement* aujourd'hui comme dans le passé<sup>347</sup> contestent les dynamiques et les logiques qui sous-tendent *le devoir systémique d'urbanisation*, « objecte[nt] aux conditions concrètes qui mettent le droit au logement [rare par définition] en conflit avec la liberté d'habiter » [OC2 : 759-DM-AH, 1984] et développent des alternatives créatrices qui le détournent ou le contrecarrent :

[C]eux qui débranchent deviennent de plus en plus capables de traduire, par de vigoureuses attitudes, leur rejet des axiomes relatifs à *Homo castrensis* sur lesquels repose en partie la société industrielle [OC2 : 762 -DM-AH, 1984].

### 3.4.3. Ville et campagne, deux volets de la même question

Illich n'a pas écrit d'essai sur la ville et il est vrai qu'il parle peu de la campagne et les travaux agricoles ou de la vie villageoise –au moins directement. Pourtant, arrivés à ce point de notre réflexion et suivant le fil de ses idées, nous pouvons affirmer que le problème de la ville et celui de la campagne constituent deux volets de la même question à l'« ère des systèmes », celle de l'industrialisme et de ses conséquences. Rareté, concurrence, expropriation, se manifestent par des processus de modernisation, monétarisation et financiarisation des activités liées à la *survie* : agriculture, sylviculture, pêche et élevage ; l'urbanisation totalisante ; la fragmentation et la destruction des habitats ; la spécialisation ; le prélèvement et la surexploitation des ressources fossiles, la surexploitation et la destruction des sols, la surproduction de déchets, etc. Ce sont tous des processus dérivés de la logique industrialiste fondée sur la concurrence, la croissance, la productivité, la production de masse, la consommation, le profit, la destruction des *communaux* et du domaine du vernaculaire ; la concentration urbaine induite et le dépeuplement des campagnes notamment dans les pays dits sous-développés ; le triomphe de la rareté comme une certitude moderne ; la marchandisation et l'industrialisation de toutes les activités humaines ; la considération de la personne comme un bien de production ; l'absolutisme du temps ; la rupture du métabolisme circulaire des territoires et sa substitution par un métabolisme linéaire<sup>348</sup> ; la campagne envahie par la ville [Davis, 2006] à travers l'étalement urbain, les résidences

<sup>347</sup> Aussi bien dans le mouvement *hippy* que dans les textes (ô combien actuels !) de Jane JACOBS (1916-2006) ou de Paul GOODMAN, l'anarchiste américain qui était un ami et un « père spirituel » d'ILLICH pour citer deux exemples.

<sup>348</sup> Le concept de *métabolisme* des établissements humains est une notion utilisée par l'écologie urbaine pour définir le degré de dépendance par rapport à l'extérieur d'une ville ou territoire, pour obtenir ses ressources (nourriture, énergie, eau, matières premières...) et éliminer ses déchets. Plus l'appropriation de la capacité de charge de systèmes extérieurs est grande, moindre est la réponse de soutenabilité d'un territoire. Dans les établissements à métabolisme circulaire toute émission générée par un individu devient une entrée pour un autre, ayant pour résultat le maintien de la continuité et la stabilité de l'environnement. Ce sont des systèmes à basse entropie et haute soutenabilité, qui se rapprochent des écosystèmes naturels. Dans le cas des métabolismes linéaires (présents dans la plupart des villes) les ressources sont pompées depuis des écosystèmes extérieurs, ont un usage éphémère et sont ensuite rejetés comme des déchets vers d'autres écosystèmes extérieurs eux aussi. Ce sont des systèmes à haute entropie et basse soutenabilité.

secondaires, le tourisme de masses, les aéroports *low-cost* et les centres logistiques ou de services (*call centers*, etc.) qui profitent des bas prix des terrains agricoles et des communications à prix faussés ; les voies routières qui assurent les mobilités accrues et la « vitesse qui coupe le souffle » [PS : 7] ; la perte de la souveraineté alimentaire des communautés ; l'abandon ou l'expropriation du territoire nourricier urbanisé ou accaparé comme investissement capitaliste ; le mitage et la destruction des paysages<sup>349</sup>. Ce n'est pas par hasard que, comme le remarquait José Bové dans la préface à la réédition 2002 de *Que la crise s'aggrave!* de François Partant chez Parangon, l'agriculture est « au centre de la remise en cause radicale du système productiviste ». François Partant lui-même « a mis l'agriculture au centre de ses réflexions. [...] Ce n'est pas pour rien que La Via Campesina est aujourd'hui le fer de lance de la contestation<sup>350</sup> » [Bové, 2002 :7].

*Ville et campagne, deux volets de la même question* au sein de l'urbanisation totalisante : gardons à l'esprit ce constat, que nous avons exploré jusqu'ici dans ces aspects physiques et sociaux, car il nous faudra revenir plus tard pour aborder ses aspects symboliques.

#### 3.4.4. Les conséquences du modèle du point de vue de l'écologie classique

Il est nécessaire maintenant de considérer les conséquences du modèle et je trouve logique<sup>351</sup> –avec toutes les précautions illichiennes par rapport à l'écologie technocratique<sup>352</sup>– de passer en revue les présupposés théoriques du concept classique de soutenabilité et de nous rapporter à ses trois sommets : environnemental, économique et socioculturel.

a. Les aspects environnementaux sont probablement les plus connus et les plus diffusés. Les infrastructures dévoratrices de ressources toujours insuffisantes ; les besoins accrus de transport, eux-aussi toujours insuffisants ; la promotion d'un tourisme irrationnel ; la croissance des efforts destinées à « situer les villes dans la carte de l'attractivité globale » à travers le *marketing* urbain (grands travaux, bâtiments emblématiques, grands événements...); la surconsommation polluante et productrice de déchets en quantité croissante entre autres, mènent à la destruction des écosystèmes, du paysage et de la biosphère, à la raréfaction de l'eau, au changement climatique.

Rob Hopkins (né en 1968), le créateur du *Mouvement de Transition*, souligne que, en dépit de tous les protocoles, de tous les sommets et de tous les discours, il n'y a en ce moment sur la planète aucun territoire où la consommation d'énergie soit en décroissance<sup>353</sup> et ce n'est pas incohérent : intérêts économiques et entrepreneuriaux à part, l'expansion de la production et de la consommation, des marchés et des échanges

<sup>349</sup> Voir : CHARBONNEAU, Bernard, *Le jardin de Babylone* [1969]. Le géographe Francesc MUÑOZ parle de la « grève des paysages ».

<sup>350</sup> Pour approfondir dans la question rurale et agricole, voir les deux ouvrages majeurs de Silvia PÉREZ-VITORIA, *Les paysans sont de retour* [2005] et *La riposte des paysans* [2010].

<sup>351</sup> Malgré toutes mes préventions par rapport aux règles du développement durable, je fais ici un clin d'œil à mes étudiants.

<sup>352</sup> Ce qu'ILLICH appelait une « écologie mécaniciste ». Voir filmographie [Illich, 1972].

<sup>353</sup> En 2008, il écrivait : il n'y a en ce moment « aucune partie du monde où le débit des émissions de gaze carbonique soit en déclin » [Hopkins, [2008] : 36] et les données seraient selon lui encore valables dans le contexte la crise financière.

Source : *Transition Movement*, <http://www.transitionnetwork.org>

est certainement gaspilleuse d'énergie. Par ailleurs, ayant été considérée pendant de longues années un des paramètres fondamentaux du bien-être et du progrès social dans le cadre du paradigme économiciste centré sur le PNB, toute diminution, même ponctuelle, de la consommation énergétique fait sauter toutes les alarmes. Immédiatement tous les efforts sont engagés pour une reprise dans les plus courts délais, ce qui, paradoxalement, avec des systèmes de production et de distribution énergétiques toujours au bord du *crash*, renforce la vulnérabilité extrême des populations entassées dans des villes à métabolisme linéaire<sup>354</sup> et donc privées de toute autonomie.

b. Du point de vue économique l'insoutenabilité du modèle se situe dans la croissance des besoins de financement des administrations nécessaires pour donner réponse aux besoins démesurés de la croissance urbaine, ressources obtenues, dans un second cercle vicieux, de la croissance elle-même. Croissance urbaine, croissance industrielle et croissance financière se confondent, la bureaucratie croissante les soutient, la corruption inhérente au système les aggrave. Insoutenable, nous sommes là non seulement dans le noyau de la « crise financière » actuelle mais, en outre, dans l'approfondissement du décalage entre la production de produits à haute valeur ajoutée (résidences secondaires, autoroutes de péage, TGV, sécurité, loisirs industrialisés, articles de luxe...) par rapport à la réalité sociale, et cela nous mène au troisième point, qui est pour moi le point fondamental : l'insoutenabilité sociale.

c. Du point de vue humain, la déstructuration sociale et le déracinement, la démesure des besoins et le manque d'autonomie, l'individualisme ou plus simplement le rythme de vie et l'emploi du temps situent d'énormes masses de population constamment au bord de l'effondrement, dont un grand nombre en risque de tomber dans cette condition –elle aussi systémique– définie comme *exclusion*. C'est une notion que je conteste<sup>355</sup> mais qui peut nous servir à mettre en lumière l'extrême vulnérabilité de masses croissantes de population devant toute crise ou catastrophe qu'elles soient naturelles, dues au terrorisme, aux secousses de l'*automaton* financier global, énergétiques, ou simplement d'ordre personnel.

La profusion de pandémies urbaines: accidents de la circulation, accidents du travail, détérioration de la santé à cause du rythme de vie, de la pollution, des champs magnétiques et des produits chimiques ; vieilles et nouvelles addictions (jeu, drogues, achats compulsifs, Internet...) ; la focalisation sur l'esthétique du corps et la santé ; les maladies alimentaires (anorexie, obésité, boulimie...) sont des symptômes de l'insoutenabilité du modèle, comme le sont la focalisation sur la sécurité (*gated communities*, sécurité privée, « boulimie normative<sup>356</sup> » [Grünig, 2009]...) qui accentuent l'angoisse et le soupçon, la fragmentation sociale et la ségrégation des classes.

Si nous acceptons, avec l'écologie classique et les institutions internationales, que la durabilité consiste à harmoniser prospérité économique, équité sociale et qualité environnementale pour assurer la qualité de vie du présent sans compromettre celle des

<sup>354</sup> Voir note en bas de page 348, p. 124.

<sup>355</sup> Voir la critique de la notion d'exclusion sociale en page 168 et *sqq.*

<sup>356</sup> Voir sous-chapitre 5.3. *De la norme proscriptive à la « boulimie normative*, page 244 et *sqq.* pour la « boulimie normative » et 8.3.5. *Autonomie / hétéronomie /loi. Peut-on sortir de la « boulimie normative » ?*, page 310 et *sqq.*, pour « sortir de la boulimie normative ».

générations à venir<sup>357</sup>, le modèle techno-économique centré sur la surcroissance urbaine, prôné comme un déterminisme techno-économique inéluctable que j'ai défini comme un *devoir systémique d'urbanisation*, se révèle environnementalement, économiquement mais surtout socialement insoutenable, non seulement dans un avenir certes difficilement prévisible, mais indéniablement déjà dès aujourd'hui.

Il est utile de rappeler avant de finir ce chapitre, que l'historien Illich soutient que « tout ce qui a eu un début peut donc avoir aussi une fin » [CM : 119]. En conséquence l'industrialisation des campagnes, la production croissante de biens et de services, l'expansion des marchés et des échanges, la manipulation politique et les économies clandestines, en somme, le déterminisme techno-économique qui est à l'origine du *devoir systémique d'urbanisation*, répondent à une logique, qui pour être systémique, ne doit pas être prise pour une fatalité [Michéa, 2002] et dont « l'évaluation [...] est une tâche politique » [OC1 : 583-NM, 1975].

Une évaluation d'autant plus nécessaire que, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, le résultat du *devoir systémique d'urbanisation* est une *entreprise urbaine contre-productive*.

---

<sup>357</sup> Suivant la définition du rapport *Notre avenir à tous (Our Common Future)* (dit rapport BRUNDTLAND) rédigé en 1987 comme base au Sommet de la Terre 1992 par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'ONU présidée par la Norvégienne Gro Harlem BRUNDTLAND. Une définition qu'ILLICH conteste. Pour une critique synthétique de ce rapport, lire Thomas ZEROUAL, *Développement durable : pourquoi le rapport Brundtland est-il si populaire ?*, article du 21/05/2012. Disponible sur : <http://lecercle.lesechos.fr/economie-societe/recherche-economique/221147111/developpement-durable-pourquoi-rapport-brundtland-es>. Dernière consultation : 24-11-2012.

## CHAPITRE 4 - DEUXIÈME HYPOTHÈSE : UNE ENTREPRISE URBAINE CONTRE-PRODUCTIVE

---

### Introduction : Deux intuitions

Ma deuxième hypothèse est fondée sur deux intuitions préalables d'inspiration nettement illichienne que je vais essayer de démontrer.

Premièrement, l'espace habité résultant du *devoir systémique d'urbanisation* défini dans le chapitre précédent –un espace urbanisé de nature et aux contours imprécis, à la fois urbain et virtuel transnational communiqué en temps réel à travers les réseaux qui désormais paraît vouloir s'étendre à la totalité du territoire planétaire réunissant en même temps la « ville globale » de Saskia Sassen (née en 1949) [1991]<sup>358</sup> et le « *slum* global » de Mike Davis [2006]–, l'*urbanisation totalisante*, est désormais un produit.

Cette notion est contestée préalablement par Jean Robert qui, dans une communication personnelle<sup>359</sup>, affirmait que « comme une chaise, “la ville” est un artefact, mais contrairement à une maison, la ville n'a pas d'architecte ». Robert poursuit : « erreur de Le Corbusier de confondre la ville avec un produit. Artefact, la ville l'est à la manière de la langue (qui a créé la langue espagnole ? Nebrija l'a, disons, planifiée, mais pas inventée<sup>360</sup>) ». L'affirmation passionnée de Robert m'a donné une clé pour distinguer la ville, cette ville qui, effectivement n'a pas d'architecte, qui peut être planifiée comme la langue mais pas inventée, d'une autre chose qui n'est pas une ville, une entité issue du *devoir systémique d'urbanisation*, que nous allons essayer de préciser dans ce chapitre.

Car, à mon avis, si *la Ville* a beau ne pas être un produit, l'espace habité résultant du *devoir systémique d'urbanisation* en est un. Dans le capitalisme mondialisé à l'« ère des systèmes » et sur la voie de Le Corbusier et ses disciples, la ville –et par la suite la campagne urbanisée qui sont, ne l'oublions pas, deux volets de la même question–, sont un produit, –un « produit de la technique [...] vendue au nouveau venu avec un mode d'emploi », dit Illich [OC1 : 162-LA, 1970]– que la naissance, le succès et la puissance des concepts largement répandus de *marketing* urbain, de *marketing* territorial, de *marque de ville*, ou la normalité avec laquelle nous parlons des industries touristique,

---

<sup>358</sup> SASSEN, Saskia, *The Global City: New York, London, Tokyo* [Sassen, 1991]. Saskia SASSEN appelle *ville globale* l'ensemble des personnes, des informations et des capitaux qui circulent librement dans le monde globalisé notamment de la finance, mais aussi du « décor » qui l'entoure : services, gastronomie, mode, loisirs, et les espaces qu'ils occupent. C'est le concept qui se trouve par exemple derrière le label des *Creative Cities*.

<sup>359</sup> Communication personnelle, mai 2010.

<sup>360</sup> ROBERT fait référence au projet de la nouvelle grammaire du castillan que NEBRIJA (1441-1522) a présenté à la reine ISABELLE de Castille lorsque les navires de COLOMB vogaient vers l'Ouest, un sujet sur lequel ILLICH revient à plusieurs reprises. ISABELLE ne voyait pas la nécessité d'une telle initiative « car elle régnait sur de nombreux peuples vivant en parfaite harmonie avec leur propre *habla*, leur parler, ou le *territoire* de leur discours ». Mais ISABELLE était « la fondatrice de l'un des premiers États-nations [...] elle ne voulait pas régner mais gouverner » et NEBRIJA lui offrit un instrument pour offrir à ses sujets ce qu'« un souverain doit au peuple qu'il gouverne, c'est à dire une loi et une langue », les moyens d'« imposer à vos sujets le langage castillan grâce auquel vous les gouvernez et les soumettez. » [E : 292]. Voir aussi *La langue maternelle enseignée* [OC2 : 842-847-DM-LM, 1978].

culturelle ou des loisirs viennent prouver. **C'est ce que je propose méthodologiquement d'appeler une *entreprise urbaine*.**

Une *entreprise urbaine* en tant que les biens et les services, les systèmes et les relations qui la conforment sont réglés par des considérations d'ordre économique, soumis aux contraintes de la finance globalisée, à des projets-programmes définis par des experts, à des comptes de résultats, bref à l'augmentation du PNB. Une entreprise urbaine qui se déploie jusque là où s'étend l'urbanisation des mœurs.

Quant à la deuxième partie de la question –l'*entreprise urbaine* est-elle *contre-productive* ?–, dans le chapitre précédent nous avons déjà repéré de manière empirique une triple contre-productivité de l'*urbanisation totalisante* : ni l'abolition des inégalités, ni l'« alimentation de la planète », ni l'équilibre écologique n'ont été atteints malgré les efforts urbanisateurs, loin de là ; et nous ne voudrions pas répéter le piège typique des institutions contre-productives : si ça ne marche pas (encore) c'est parce qu'il n'y en a pas eu assez et qu'il faut (inéluçtablement) redoubler les efforts.

Mais ces constats empiriques s'avèrent à mon avis insuffisants. Nous pourrions nous demander d'abord si le concept de contre-productivité est applicable à la ville, à l'espace habité, à une hypothétique *entreprise urbaine*. Rappelons ici que la contre-productivité selon Illich est « la perversion de l'outil devenu sa propre fin » [OC1 : 479-LC, 1973] et dont les effets sont opposés à ceux qu'il prétendait obtenir : « Passé un certain seuil l'école obligatoire ferme l'accès au savoir, le système de soins médicaux détruit les sources non thérapeutiques de la santé, le transport paralyse la circulation » [OC1 : 411-EQ, 1973]. Outils et institutions contre-productifs établissent un *monopole radical* de la satisfaction des besoins, qui sont définis par une caste de *professionnels*.

Peut-on parler de seuils de contre-productivité dans l'espace habité ? Si le concept de contre-productivité atteint les outils mais aussi les institutions et d'autant plus que le processus de naissance des nos villes et villages modernes résulte directement de certains changements techniques apparus à partir du XII<sup>e</sup> siècle<sup>361</sup> qui ont transformé l'Europe « d'un paysage de hameaux en un paysage de clochers » [CM :134] bien plus clairement que des rites fondateurs de la ville ancienne (qui était « une ville protectrice dont la matrice se trouvait dans l'au-delà » [Robert, 2001], le concept serait en principe pertinent et pourrait être évalué : **est-ce qu'un deuxième seuil a été dépassé, et que l'espace habité moderne –notre toujours provisoire *entreprise urbaine*- est devenu contre-productif<sup>362</sup>?**

Pour avancer dans le développement de ces deux intuitions, je ferai de nouveau appel aux analyses d'Illich, cette fois-ci dans sa *Némésis médicale*<sup>363</sup>.

<sup>361</sup> L'attelage des chevaux par exemple, qui a permis d'étendre le rayon d'action des paysans ILLICH y revient souvent, par exemple dans *Le haut parleur sur le clocher et le minaret* [PS : 127]. Dans *H2O* ou dans *La corruption du meilleur engendre le pire* [CM : 126].

<sup>362</sup> Pour la critique et la contre-critique de la notion de contre-productivité, voir page 140 et *sqq.*

<sup>363</sup> ILLICH, Ivan. 1975. *Némésis Médicale. L'expropriation de la santé* (première version française de janvier 1975, écrite à Cuernavaca avec l'assistance de Jean-Pierre DUPUY [OC1 : 581-786]). En janvier 1985, ILLICH intervient au séminaire *Health and Healing in America* à l'Université de l'État de Pennsylvanie, avec une conférence appelée *Douze ans après Némésis médicale : Pour une histoire du corps*. Dans cette conférence ILLICH fait sa propre relecture de sa *Némésis médicale* après la fracture historique qu'il a repérée dans les années 1980 [OC2 : 927-934-DM-DA, 1985]. J'en tiens compte dans mon analyse, notamment dans le sous-chapitre 4.2.2 *Némésis* à l' « ère des systèmes »,

## 4.1. Une entreprise urbaine ?

Illich a trouvé des avantages dans l'étude de l'entreprise médicale et de sa contre-productivité spécifique, la *iatrogenèse*, comme « paradigme de l'institution industrielle<sup>364</sup> » [OC1 : 583-NM, 1975] et des « dommages qu'une entreprise médicale démesurée inflige à l'homme contemporain » [OC1 : 623-NM, 1975]. « Les tendances contre-productives observables dans l'évolution actuelle de la médecine, nous dit-il, –et voici l'intérêt de son analyse pour notre recherche– font que cette institution présente déjà les caractéristiques extrêmes qui ne manqueront pas d'apparaître ailleurs, si la société poursuit la gestion technocratique de la croissance d'institutions hétéronomes réclamant chacune un monopole radical dans la production d'une valeur » [OC1 : 677-NM, 1975].

Illich aurait pu étudier le phénomène urbain comme entreprise industrielle démesurée, mais il ne l'a pas fait dans sa globalité, bien qu'il ait abordé quelques aspects particuliers, des manifestations particulières de *Némésis*. Une étude de l'historicité de la ville<sup>365</sup> aurait pu nous aider à définir ce qu'il y a de *Némésis* dans sa nature et dans son devenir. Illich ne l'a faite que partiellement et sous des angles spécifiques : le transport (dans *Énergie et équité*), l'eau de la ville (dans *H<sub>2</sub>O*), la destruction de l'art d'habiter et des *communaux*... que nous traiterons au sous-chapitre 5.2.

Pour explorer les manifestations de *Némésis* industrielle dans l'espace habité, je propose alors d'établir un parallèle entre les concepts issus de la *Némésis médicale* et leurs possibles correspondances dans le domaine de l'espace habité pour démontrer sa condition d'*entreprise urbaine* et analyser sa possible *contre-productivité*. Toutefois, avant de confronter l'entreprise médicale à celle que j'appellerai désormais provisoirement une *entreprise urbaine*, il faut d'abord bien comprendre que signifient pour Illich *Némésis* et le concept de *iatrogenèse*.

### 4.1.1. Le déclin de la proportionnalité : démesure et *Némésis*

Pour aider à mieux comprendre l'usage que fait Illich de la notion de *Némésis* il faut avant tout faire appel à un autre concept qui lui est très cher, qu'il prend à son tour de Leopold Kohr<sup>366</sup> (1909-1994) son ami philosophe et économiste autrichien rencontré à

page 190 et *sqq.*

<sup>364</sup> La justification de son choix est à lire dans les pages 673-674 de *Némésis médicale*.

<sup>365</sup> Qui, sous ce point de vue, reste à faire. Voici un beau sujet de recherche pour les historiens de l'architecture et l'urbain : l'historicité de *Némésis urbaine*.

<sup>366</sup> En octobre 1994 ILLICH participe à la quatorzième Conférence annuelle E. F. Schumacher organisée en l'honneur de Leopold KOHR à Yale University, Connecticut, avec une conférence intitulée *La sagesse de Leopold Kohr*, dont les idées ont pris forme dans un colloque sur l'histoire de l'harmonie musicale et la perte du sens commun des proportions dirigé par Matthias RIEGER. Une version révisée en juin 1996 est publiée dans *La perte des sens* [PS : 233-256].

Leopold KOHR (1909-1994) est né à Oberndorf, une petite ville de 2000 habitants tout près de Salzburg, où, pour l'anecdote, en 1818 le prêtre de la paroisse de Saint Nicholas et un ami musicien ont composé la plus célèbre des chansons de Noël : *Stille Nacht, Douce Nuit*. KOHR disait que tout ce qu'il avait appris qui méritait de l'être, il l'avait appris dans sa petite ville d'origine, et que la distance de 22 km qui séparait Oberndorf de Salzburg était pour lui la distance originelle, la mesure de toute distance. Il obtint sa licence en droit en 1933 à l'université d'Innsbruck, un diplôme en sciences politiques à Vienne en 1935, et suit en même temps les cours de la *London School of Economics*. Correspondant pour le *New York Times* pendant la guerre d'Espagne, il y rencontre HEMINGWAY, MALRAUX et ORWELL. Comme tant d'autres, il y devient un opposant féroce et

l'université de San Juan à Porto Rico : la notion de *proportionnalité*.

### **Kohr vs. Hobbes**

Matthias Rieger et Jean Robert ont bien vu que le déclin du sens de la proportionnalité<sup>367</sup>, le *logos*, une expérience du propre être, de l'autre, et du monde qui acquiert une certaine forme conceptuelle et linguistique, la juste mesure, le *tonos* des Grecs, est une des clés de l'analyse de la modernité chez Illich.

**La notion de proportionnalité, de ce qui est approprié ou qui convient à un certain endroit**<sup>368</sup> conduit directement à réfléchir au beau et au bien. La vérité du jugement qui en résultera sera essentiellement morale, non pas économique. » [PS : 237-LK, 1994].

Elle détermine « le sens que l'on se donne, à soi et au monde », constituant « un principe directeur pour l'expérience de son corps, d'autrui et des rapports entre les sexes » [PS : 243-LK, 1994].

Dans ce contexte « [l']espace était simplement compris comme un cosmos familier [...] l'ordre des relations dans lequel les choses sont initialement placées » [PS : 244-LK, 1994]. Illich nous rappelle que « pour cette relation, cette tension ou cette inclination des choses les unes envers les autres [...] nous n'avons plus de mot aujourd'hui » [PS : 244-LK, 1994], d'autant moins dans un contexte où [dans plusieurs domaines] « la mondialisation fait voler en éclats tout cadre possible de la notion de proportionnalité »

---

du fascisme et du communisme. Lors de l'invasion de l'Autriche en 1938 il se réfugie à Paris et puis aux États-Unis où il travaille dans les mines tout en continuant d'écrire des articles pour le *New York Times*, le *Washington Post* et *Los Angeles Times*. Il enseigne à l'université de Toronto (1939-1950), à l'Université Rutgers (1952-1955) et en 1955 est nommé professeur d'économie et d'administration publique à l'Université de Porto Rico (1955-1973). À partir de 1968 il enseigne la philosophie politique à l'University College du Pays de Galles à Aberystwyth, où il écrit *Is Wales viable ?* Il a pris sa retraite en 1978 à Gloucester et, en 1983, il reçut le Right Livelihood Award, le dit Prix Nobel alternatif : un prix créé en 1980 par l'écrivain suédois-allemand Jakob von UEXKULL, ancien membre du Parlement Européen qui veut « honorer et soutenir les personnalités qui proposent des solutions concrètes et exemplaires aux enjeux du monde actuel », octroyé à KOHR « pour son inspiration anticipatrice du mouvement pour une échelle humaine ». Admirateur du Moyen Âge comme ILLICH, après avoir analysé les explications qui ont été historiquement données aux difficultés de l'humanité de l'Antiquité au XX<sup>e</sup> siècle, KOHR identifie la taille d'une population comme l'élément décisif des misères dont elle souffre, et très notamment de ceux qui proviennent du pouvoir, tandis que la vitesse joue le rôle d'un élément multiplicateur : « plus la vitesse d'une population est élevée, plus l'effet de sa taille se fait sentir en raison de l'augmentation des interactions effectives entre individus. Ami d'architectes dont le plus connu est Richard NEUTRA, KOHR est auteur entre autres de *Disunion Now: A Plea for a Society Based upon Small Autonomous Units* (1941); *The Breakdown of Nations* (1957); *Development Without Aid: The Translucent Society* (1973); *The Overdeveloped Nations: The Diseconomies Of Scale* (1977) et inspirateur du *Small is Beautiful: a Study of Economics As If People Mattered*, de son élève Ernest Friedrich "Fritz" SCHUMACHER (1911-1977). Selon KOHR la croissance, qui trouve ses sources dans la convoitise des gens, est un instrument de la puissance des Nations. KOHR est l'inventeur de la notion de *morphologie sociale* (Voir pp. 132 et 332 et *sq.*) Il explore et revendique la notion de *proportionnalité*, centrale pour ILLICH.

Source principale : SALE, Kirkpatrick (né en 1937), *Leopold Kohr*, article publié dans la Newsletter de E. F. Schumacher Society, printemps 1997. Disponible sur : [http://www.cooperativeindividualism.org/sale\\_kohr\\_bio.html](http://www.cooperativeindividualism.org/sale_kohr_bio.html). Dernière consultation : 19-09-2012.

<sup>367</sup> *Analogia* en grec « concorde des cordes » [PS :246-LK, 1994].

<sup>368</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

[PS : 239-LK, 1994].

La perte, entamée depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avec le progrès du paradigme scientifique des Lumières, est celle du passage « d'une objectivité perspective à une objectivité a-perspective ; de la quête de vérité à l'exigence de vérification et de preuve » [PS : 337-CC, 1998]. Une fracture historique qui a conduit « aux sons tempérés<sup>369</sup>, à l'anatomie mécanique, à l'architecture fonctionnelle et à l'économie génératrice de rareté », à un changement « dans le mode de perception lui-même. [...] C'est ainsi que disparut également le *sensus communis*, le sens commun ou sens de la communauté » [PS : 253-LK, 1994] remplacé par « la demande de protection à travers des droits dûment étayés par des systèmes de lois [qui] a rendu suspect tout jugement se réclamant du vieux sens commun » [PS : 254-LK, 1994] et entraîné à la limite la dégradation du mot *commun* lui-même.

Dans son article *Morphologie Sociale et re-génération politique : Léviathan est-il une fatalité incontournable ?*<sup>370</sup> Roberto Ochoa<sup>371</sup> (né en 1976), suivant Leopold Kohr et sa théorie de la misère sociale par la magnitude<sup>372</sup>, nous rappelle que « la déformation

<sup>369</sup> Matthias RIEGER, le musicien, ironise sur le détournement du mot « tempéré » pour appeler justement le contraire de ce qu'il a signifié historiquement. Un renversement qu'ILLICH explique dans *La sagesse de Leopold Kohr* : « Dans la philosophie médiévale, le tempérament désignait la combinaison des qualités dans une certaine proportion, déterminant la nature caractéristique de quelque chose. [...] "Tempérer" c'était mettre quelque chose dans sa condition adéquate ou convenable [...] trouver une juste mesure. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, "tempérer" en musique prit le sens [...] d'ajuster les intervalles de la gamme dans des instruments d'intonation fixe tels que le piano. Cette rupture radicale avec le sens antérieur marqua la disparition de fait de l'ancienne notion de proportion » [PS : 250-251-LK, 1994].

<sup>370</sup> Contribution de Roberto OCHOA au colloque Ivan ILLICH organisé par Thierry PAQUOT et Jean ROBERT à l'IUP-Institut d'Urbanisme de Paris (Université de Paris-Est/Créteil) les 6-7 mai 2010. Disponible sur demande.

<sup>371</sup> Roberto OCHOA (Mexico D.F., 1976) est titulaire d'une licence en Droit et d'un master en Philosophie politique. Il a été membre du conseil éditorial de la revue *Ixtus* et actuellement de la revue *Conspiratio*. Jeune disciple d'ILLICH, il anime depuis 2003 des cercles de réflexion centrés notamment sur l'interprétation politique des recherches et des idées illichiennes. La question que OCHOA se pose c'est : « [I]l n'y aurait pas, dans l'œuvre d'ILLICH, quelque chose qui pourrait, qui devrait être activée politiquement. Comment ? ». Son intuition et ses circonstances de « Mexicain métis et urbain » l'amènent à viser sur le concept de *proportionnalité* qu'il trouve proche de la perception mésoaméricaine des équilibres cosmiques, de l'importance que les philosophies indigènes donnent à « la juste mesure et la complémentarité entre des pôles que les dogmes occidentaux jugent "contraires" » [Ochoa, 2010 :1].

<sup>372</sup> Dans *The Breakdown of Nations* (Routledge and Kegan Paul, 1<sup>ère</sup> édition, Londres et New York, 1957) Leopold KOHR « annonce son intention d'élaborer une théorie simple qui permette de réduire tous les phénomènes sociaux à un dénominateur commun dont pourra émerger une philosophie politique nouvelle et unifiée centrée sur la *théorie des magnitudes (sous entendu adéquates) des entités sociales* » [Ochoa, 2010 : 5], une théorie inspirée de la transposition des règles de la *morphologie biologique* à l'étude des sociétés. Dans le même article OCHOA remarque avec justesse que, contrairement à ces propos universalisants, KOHR ne nous propose nullement une règle totalisante mais une intuition du déséquilibre entre la forme et la taille qui gît derrière la plupart des misères sociales : « Au-delà de certaines dimensions, dit KOHR, tout collapse ou tout explose ». En ça il contredit les espoirs posés à l'époque, depuis Bertrand RUSSEL (1872-1970) à Jean MONNET (1888-1979) en passant par KRISHNAMURTI (1895-1986) et qui s'étendent jusqu'aujourd'hui dans les voix de Zygmunt BAUMAN (né en 1925) ou Norberto BOBBIO (1909-2004), « qui attendaient "la" paix de l'union des peuples et de la fusion des nations et des institutions. » [Ochoa, 2010 :5]. Il faut remarquer que la *théorie de la misère. sociale par la magnitude* met radicalement en question le développement, la société de croissance et la sur-concentration de pouvoir. En 1964 KOHR se

sociale provoquée par l'hypertrophie de toutes les institutions rend les guerres et la misère plus dévastatrices que jamais » et qu'« il y a une seule cause derrière toutes les misères sociales : la rupture d'échelle<sup>373</sup> » [Ochoa, 2010 : 4-5].

Comme Illich, Ochoa identifie « les exacts antipodes de la *théorie des magnitudes adéquates* de Leopold Kohr » dans celui qui est le « mythe fondateur des théories sur la société politique moderne et la souveraineté [...], [l]e Léviathan [1651] de Thomas Hobbes<sup>374</sup> » [Ochoa, 2010 : 8], « une fiction philosophique sur un mécanisme d'extériorisation qui affecterait l'ensemble du fait social [...], la métaphore de tout ce qui prétend créer le fait social et lui donner forme ou simplement le gérer de l'extérieur et d'en haut » [Ochoa, 2010 : 11].

« La mentalité "léviathanesque", poursuit Ochoa, stimule et favorise les agglomérations sociales aux dimensions monstrueuses » [Ochoa, 2010 : 8]. Maître fictif d'un « espace neutre et abstrait où s'effacent toutes les limites et seuils dimensionnels dans lesquels les entités sociales avaient réalisé l'adéquation mutuelle de leur forme et leur taille » [Ochoa, 2010 : 9], le Léviathan légitime également le monopole radical des institutions à forte empreinte territoriale (l'école, l'hôpital, le réseau routier...), plus l'administration hypertrophiée qui les gère et qui les régule et la violence, qu'elle soit militaire, psychologique ou économique, qui les impose et les maintient. Suivant mon hypothèse, l'espace qui supporte cette logique léviathanesque est la *conurbation*<sup>375</sup> d'abord, l'*urbanisation totalisante* qui s'étend jusque là où se déploie l'urbanisation des mœurs, ensuite.

proposera d'écrire ce que les Allemands appellent un *Staatsroman*, un exercice de fiction littéraire pour mettre en lumière les implications d'une théorie sociale. Dans un joli texte intitulé *The City of Man : The Duke of Buen Consejo*, publié dans *The San Juan Review* en août 1964 et ensuite préfacé par Ivan ILLICH. KOHR se situe dans un *slum* de San Juan, pour imaginer le succès d'un projet d'amélioration physique, sociale et culturelle du quartier à la charge d'un entrepreneur privé, le Duc. Il expose les avantages d'une communauté de taille adéquate dans le but de minimiser les problèmes de la vie en commun et non pas de les résoudre, à l'exception de ceux relatifs au problème principal de notre époque, la taille excessive. En acceptant les imperfections des hommes et des sociétés il s'éloigne de toute utopie pour nous révéler finalement le parallélisme entre sa fiction et le modèle d'évolution d'un bon nombre de communautés urbaines dans l'Antiquité et le Moyen Âge, notamment Venise. Dans *The Inner City* (1989), un ensemble d'articles sur l'architecture et l'urbanisme, il maintient que le gigantisme urbain peut se résoudre seulement en rendant les grandes choses plus petites et en retournant à l'échelle humaine.

<sup>373</sup> OCHOA le résume ainsi : « Où que ce soit que cela aille mal, il y a toujours quelque chose de trop grand ». Cette phrase m'évoque à une phrase de l'écrivain uruguayen Eduardo GALEANO (né en 1940) : « *Confundimos la grandeza con lo grandote* » (un jeu de mots traduisible comme « On confond la grandeur [d'âme] avec l'énormité [des choses] ») qui introduisait une belle interview d'Imma SANCHÍS publiée dans *La Vanguardia* du 25 mai 2012. Disponible sur : <http://www.lavanguardia.com/lacontra/20120525/54299733087/eduardo-galeano-confundimos-la-grandeza-con-lo-grandote.html> (en espagnol) Dernière consultation : 25-05-2012.

<sup>374</sup> HOBBS, Thomas, 1651, *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*. Traduit de l'anglais par Philippe Folliot. Édition électronique disponible sur [http://classiques.uqac.ca/classiques/hobbes\\_thomas/leviathan/leviathan.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/hobbes_thomas/leviathan/leviathan.html). Dernière consultation : 28-06-2012.

<sup>375</sup> La notion de *conurbation* est une notion critique formulée par le biologiste, médecin vitaliste et urbaniste britannique Patrick GEDDES (1854-1932) dans son livre *Cities in evolution* [1915] pour définir l'évolution des villes minières de la Grande Bretagne. C'est un concept qui définit désormais « une agglomération urbaine formée de plusieurs villes qui se sont rejointes au cours de leur croissance » (Larousse). Pour Geddes, voir page 336 et *sq.*

Illich insiste sur la notion de « certaine adéquation » formulée par Kohr, et par la corrélation entre « une certaine taille et l'harmonie qui s'exprime dans des proportions adéquates » [PS : 239-LK, 1994]. « Hors de cette configuration, affirme Illich, règne la *némésis* » [PS : 239-LK, 1994] qu'il définit comme l' « autodérégulation institutionnelle de l'homme vers le cauchemar » [OC1 : 783-NM, 1975], une « programmation du contresens » [OC1 : 669- NM, 1975].

### **Némésis, le retour aux limites**

« Dans toutes les cultures antérieures à la nôtre, affirme Illich, les mythes bornaient les cauchemars » [OC1 : 780-NM, 1975]. Dans la mythologie grecque, *Némésis* (en grec ancien  $\mu$  ) est la déesse de la vengeance. Le nom de *Némésis* dérive du terme grec  $\mu$  (*neimenn*) qui signifie « le don de ce qui est dû ». Elle représente la justice distributive et le rythme du destin : « seul celui qui transgressait la condition humaine devenait la proie de *Némésis* » [OC1 : 780-NM, 1975].

Cette transgression de la condition humaine, le dépassement prométhéen des limites, est reliée au concept d'*hybris* (du grec ancien  $\eta$  ) qui peut être traduit comme « démesure ». L'*hybris* était un sentiment violent relevant notamment de l'orgueil –une faute fondamentale pour les Grecs–, à laquelle ils opposaient la tempérance ou modération, une morale de la mesure et de la sobriété. *Hybris* appelle *Némésis* qui a pour effet de faire se rétracter l'individu à l'intérieur des limites qu'il a franchies.

Prométhée, selon José María Sbert<sup>376</sup>, subsiste dans la mémoire publique contemporaine comme le champion du Progrès humain face aux obstacles que lui présentent les forces de la nature, de la superstition et de l'autoritarisme, sans que le châtement qu'il subit et les conséquences de son action pour les hommes acquièrent la même prépondérance. Le mythe nous est arrivé à travers les poèmes d'Hésiode (VIII<sup>e</sup> siècle a.C.), *La théogonie* et *Les travaux et les jours*, une tragédie de la trilogie d'Eschyle (526-456 a.C.), *Prométhée Enchaîné*, et un dialogue de Platon (428-348 a.C.), *Protagoras*. *L'homme nu*<sup>377</sup>.

Pour Hésiode, souligne Sbert, Prométhée est un titan rebelle et tricheur qui entraîne sur lui et sur les hommes la colère de Zeus : il est condamné au supplice de rester enchaîné nu à un rocher dans les montagnes du Caucase, où un aigle (ou un vautour selon les versions) vient lui dévorer le foie chaque jour, son foie repoussant chaque nuit ce qui

<sup>376</sup> José María SBERT (México, 1945-Ottawa, 2006). Économiste et philosophe, fils d'exilés républicains espagnols, il a été membre du conseil de rédaction de la revue *Nuevo Cine*, disciple de Raymond Aron y Lucien Goldman, directeur de *Cinematografía* et sous-secrétaire de *Programación y Presupuesto* pendant la présidence de José LÓPEZ PORTILLO (1976-1982). Éditeur de *CIDOC Informa* à Cuernavaca pendant les premières années 1960, il a été l'auteur du chapitre *Progrès* dans le *Dictionnaire du développement (Op.cit.)* et plus tard de la colonne *Epimeteo* dans la revue *Ixtus*. Javier SEVILLA le définit comme un critique ironique et implacable de la société technologique, un scrutateur du sacré, un amateur de cinéma, d'opéra et de littérature et un passionné de la psychanalyse, admirateur et patient de Lacan. En 2009, une collection d'essais philosophiques et historiques intitulée *Epimeteo, Iván Illich y el sendero de la sabiduría*, a été publiée par Ediciones Sin Nombre (México) (en espagnol). Dans le prologue, Jorge MÁRQUEZ MUÑOZ. signale que SBERT aborde les dichotomies suivantes : Prométhée/Epimétée, Développement/Vernaculaire et Arrogance/Humilité. Ces essais clairs et profonds écrits depuis 1990 jusqu'à sa mort constituent un effort systématique pour interpréter l'œuvre d'ILLICH, son maître et ami. Nous reviendrons particulièrement sur son essai *El otro titán*, consacré à Epiméthée.

<sup>377</sup> Lire aussi : PUCCI, Pietro, 2005, *Prométhée, d'Hésiode à Platon*, *Communications*, 2005, Vol. 78, n° 78 *L'idéal Prométhéen*, pp. 51-70.

fait que sa souffrance devient infinie. Quant au châtement infligé aux hommes, Zeus offrit la main de Pandore à Épiméthée, frère de Prométhée. Pandore apporta dans ses bagages une jarre mystérieuse que Zeus lui interdit d'ouvrir et qui contenait tous les maux de l'humanité, notamment la Vieillesse, la Maladie, la Guerre, la Famine, la Misère, la Folie, le Vice, la Tromperie, la Passion, mais aussi l'Espérance. Pandore céda à la curiosité qu'Héra lui avait donnée et ouvrit la boîte, libérant ainsi les maux qui y étaient contenus. Seule l'Espérance y resta enfermée.

Pour Eschyle, qui vécut pendant le Siècle d'or d'Athènes, le titan est un rebelle philanthrope prêt à s'affronter à l'autoritarisme et l'intransigeance de Zeus pour donner aux hommes le feu, les arts, les inventions, en somme le progrès<sup>378</sup>.

Platon de son côté, dans *Protagoras* (320c-322c). *L'homme nu* –selon Garrigós [2003 : 3] dans une version aimable du mythe– raconte comment « les titans Prométhée et Épiméthée furent chargés par les dieux de répartir les capacités qui permettrait de survivre à chacune des races mortelles qu'ils venaient de créer » ; Epiméthée « celui qui réfléchit après coup, celui de la sagesse imparfaite, celui qui regarde derrière lui, convainc son frère Prométhée de le laisser opérer la répartition » et il l'a faite avec bon critère entre les bêtes « qui ne parlent pas » mais laissant l'homme nu, privé de puissance naturelle. Pour préserver l'homme nécessaire, Prométhée, « le pré-voyant, celui qui regarde l'avenir », dérobe le feu et les arts d'Héphaïstos et d'Athéna dotant l'homme du savoir technique qui concerne la vie. En agissant ainsi « les faits contraignants se muaient en problèmes à résoudre alors qu'il mettait en doute la nécessité et défiait le destin » [OC1 : 338-SE, 1971]. L'enjeu du déchaînement prométhéen est bien compris par Illich, car il poursuit :

L'homme contemporain veut aller plus loin : il s'efforce de créer le monde entier à son image. Il construit, planifie son environnement puis il découvre que pour y parvenir il lui faut se refaire constamment, afin de s'insérer dans sa propre création. Et, de nos jours, nous voilà placés devant un fait inéluctable : l'enjeu de la partie, c'est la disparition de l'homme [OC1 : 338-SE, 1971].

Car « en usurpant la prérogative des dieux, Prométhée invoque *Némésis* » [Cayley, E : 30], « l'inexorable équilibre de la condition humaine » [Sbert, 2009].

#### 4.1.2. Qu'est-ce qui nous reste de proportionnalité de nos jours ?

Commençons par nous demander ce qui n'est pas un espace de proportionnalité<sup>379</sup> :

- Celui de la fragmentation, la dispersion, la spécialisation. Le *logos* veut une certaine continuité. Rieger remarque le rapport entre *proportio* et *logos*. « Ce que nous appelons les mots, dit Illich, les Grecs le nommaient *logoi*, c'est à dire des relations » [PS : 246-LK, 1994]. La perte de proportionnalité va donc à l'encontre de *logos* et Richard

<sup>378</sup> Prométhée comme un héros fondateur de la civilisation, le champion de la capacité technique de l'homme, le symbole de l'effort titanique du progrès de l'humanité et l'auto-affirmation de l'homme devant un dieu tyrannique fut repris pendant le romantisme par GOETHE et par SHELLEY [Sbert, 2009], qui ont fait de Pandore le un idéal de la beauté, de paix d'espérance et de poésie, le symbole de la compréhension entre les hommes et du sens de la vie dans un monde violent de progrès prométhéen.

<sup>379</sup> Quelques aspects énumérés ci-dessous ont été déjà avancés dans les paragraphes précédents, reliés aux logiques de l'industrialisme mais il y a des aspects nouveaux qui émergent, notamment à partir de la considération de la notion de proportionnalité.

Sennett (né en 1943) se demande « [c]omment un être humain peut-il se forger une identité et construire un itinéraire dans une société faite d'épisodes et de fragments ?<sup>380</sup> » La transmission en résulte inéluctablement entravée. Illich cite André Gorz<sup>381</sup> pour nous rappeler que « [l]'homme moderne se trompe lorsqu'il croit que les métiers peuvent être spécialisés à volonté » [OC1 : 651-NM, 1975].

- Celui que domine l'imaginaire de l'*hybris* (la démesure) qui rapporte l'attention et les paris sur l'extraordinairement grand, difficile, technique (complexe et coûteux<sup>382</sup>) : le *méga* ; ou bien sur l'extraordinairement petit, sophistiqué, technique (complexe et coûteux) : le *nano*.

- Celui que domine la logique de l'homologation. Liée, d'un côté, à l'adaptation progressive de l'œil d'abord et des mentalités ensuite à la fabrication en série de produits standardisés dont Illich relève avec justesse la nouveauté radicale. De l'autre, aux contraintes de protocolisation imposées par les échanges et les assurances, la judicialisation et la normalisation de la société. « Je vis dans un monde, dit Illich, où l'importance des compagnies d'assurance est directement proportionnelle à la grandeur de nos idéaux » [E : 272]. Cette logique de l'homologation implique une classification compulsive de toutes les choses et le rejet automatique de tout ce qui est différent ou qui sort de la norme, limitant non seulement les actions réelles sinon la croyance en la possibilité même d'une action.

John F.C. Turner<sup>383</sup>, l'architecte ami d'Illich, soulignait que l'objection la plus fréquente à des changements dans les politiques publiques de logement qui augmentent le contrôle des habitants par rapport aux institutions centralisées était que les standards qui en résulteraient seraient bas. Les standards que les objecteurs avaient à l'esprit, disait Turner, n'étaient pas tant quelque chose qu'on pouvait atteindre avec les ressources disponibles mais représentaient plutôt la propre notion des objecteurs de ce qu'une maison doit être ».

Cette « logique de l'homologation » n'est pas sans rapport avec les trois points suivants, auxquels elle contribue :

- Celui de la négation théorique des *ethos*<sup>384</sup>, la norme éthique propre à chaque communauté, dynamique et en recomposition constante. « La *paideia*, dit Illich, l'accord du sens commun aux usages d'une communauté, a laissé place à une éducation universaliste [...] au monstrueux désir d'un accord global » [PS : 247-LK, 1994]. Sa négation entraîne une homogénéisation conceptuelle : la mondialisation « qui fait voler en éclats tout cadre possible de la notion de proportionnalité » [PS : 239-LK, 1994].

- Celui des recettes magiques de la pensée unique avec ses solutions universelles et ses modèles généralisables (politiques, architecturaux, législatifs,...) basés sur des données

<sup>380</sup> SENNETT, Richard. *Le travail sans qualité*, p. 31 cité dans Michéa, [[2002] : 73]

<sup>381</sup> ILLICH cite GORZ, André, 1973, *Critique de la division du travail*, (dernier chapitre), Paris, Seuil.

<sup>382</sup> Depuis quelques années les grands fabricants d'équipements pour le foyer développent des lignes de meubles et d'accessoires énormes, complètement en dehors des dimensions du corps, conçus à l'échelle des grands espaces de luxe (*malls* d'hôtels, grandes villas...), nécessaires pour les photos, et qui mettent en évidence la démesure de ces espaces.

<sup>383</sup> Pour John Francis Charlewood TURNER, voir pages 232 et *sq*, 247 et *sq*. et 307 et *sqq*.

<sup>384</sup> « *Ethos* en grec donne « éthique » en français et signifie « coutume », « manière d'être », « tenir et se tenir » » [Paquot, OC2 :12]. Dans *Une société sans école* ILLICH fait la distinction entre *ethos* et « petite communauté locale » et demande de ne pas confondre les deux termes.

abstraites : protocoles, moyennes, statistiques, profils, et relié à l'inéluçtabilité des processus.

- Celui duquel a été bannie toute complémentarité dissymétrique. J'ai avancé dans l'introduction de ce travail que, à partir de son ouvrage *Le Genre vernaculaire*<sup>385</sup>, Illich aborde l'extinction programmée des complémentarités dissymétriques et la subséquente homogénéisation du monde à travers la disparition du genre, que Jean Robert appelle « la *dé-génération* du monde » [Robert-Borremans, OC1 : 21].

Cayley le résume comme suit : « il y a un discours moniste et homogène qui dissout la différence mutuellement constitutive, la complémentarité asymétrique entre ici et là, entre moi et l'autre, entre l'homme et la femme » [Cayley, E : 86]. Cette homogénéité, dans laquelle tous les éléments sont interchangeable et agrégeables (lieux, choses, personnes, techniques) en fonction des nécessités systémiques est indispensable au développement du capitalisme [Michéa, 2002]<sup>386</sup>.

Si l'intrusion des technologies fait qu'il n'y ait plus de dedans, il n'y aura plus de dehors : les notions d'intimité et de sociabilité sont atteintes [Michéa, 2002]. S'il n'y a plus de complémentarité dissymétrique entre urbain et non-urbain, ces notions perdent de leur sens. Ville et campagne constituent ainsi –cette fois au niveau symbolique– deux volets de la même question au sein de l'*urbanisation totalisante* : celle de la destruction de la complémentarité dissymétrique qui leur est constitutive, le détournement vers des « concrétudes déplacées » avec l'économie au centre de la vie sociale. Dans *Sans feu ni lieu. Signification biblique de la grande ville* Jacques Ellul écrivait : « Écartons un malentendu Ville-campagne. Caïn ne peut se concevoir sans Abel et Abel sans Caïn. Les deux sont parfaitement liés et les deux sont liés dans l'humanité et l'on aimerait dire que les deux sont liés dans chaque homme » [Ellul, 1975 : 37].

- Celui de la délégation consentante dans la société assistantielle et l'état providence, « une denrée coûteuse » qui, en plus, nous rappelle Illich, « n'est pas un hamac culturel » [PS : 94-HB, 1988]. Pour Illich, souligne Sbert, les besoins seront la *Némésis*, le châtimeut qui surviendra comme conséquence de la confiance dans les institutions, de la perte du désir et de l'espoir : « Un monde de demandes toujours croissantes est non seulement maligne, il ne peut être conçu que comme l'enfer : l'Hadès » [Sbert, 2009].

- Celui de « l'organisation affinitaire en réseaux » [Michéa, 2002 : 113] dans lesquels « l'ancienne civilité tend [...] à se dégrader inévitablement en simple comédie sociale [...] : une organisation en réseaux<sup>387</sup> dont la finalité est purement instrumentale » et qui vient se substituer « aux structures traditionnelles fondées sur la logique du don

<sup>385</sup> Dans lequel il cite pour la première fois KOHR dans une note en bas de page [OC1 :408-GV, 1982].

<sup>386</sup> « La pire des illusions [...], explique MICHÉA, c'est de continuer à croire que le système capitaliste [...] constitue par essence un ordre conservateur, autoritaire et patriarcal » [Michéa, 2002 : 41] [...] « il n'est que d'observer n'importe quelle variante de sa propagande quotidienne (publicité, mode, culture jeune, fêtes « citoyennes », journalisme, etc.). Le système du « laissez passer, laissez faire » [...] ne peut fonctionner avec une efficacité maximale que s'il parvient, à chaque instant, à convertir la transgression permanente de toutes les valeurs héritées en impératif catégorique et en principe de sa propre expansion illimitée » [Michéa, 2002 : 71].

<sup>387</sup> MICHÉA parle de la « vie quotidienne des nouvelles classes dominantes », en fait ceux qui ont accès à ce genre de liens. De toute façon je considère que, du point de vue de la proportionnalité, la remarque est valable avec une portée plus générale.

[donner, recevoir et rendre] » [Michéa, 2002 : 69]. Qu'ils soient virtuels sur Internet<sup>388</sup>, homogènes et donc un *ghetto*, souvent anonymes, parfois construits sur des identités simulées, ou qu'ils soient présentsiels « remarquons dès maintenant, poursuit Michéa, qu'il n'y a de communauté ou de société au sens strict du terme que là où il nous est donné de vivre avec des êtres que nous n'avons pas choisis et pour les quels, par conséquent nous n'éprouvons pas forcément une sympathie particulière. C'est seulement dans de telles conditions que peut se forger la civilité ». Au contraire, cet « autisme grégaire, endogamie sociale ou *apartheid* volontaire [est un] principe de toute décomposition sociale future et de l'abolition de la *common decency* [orwellienne] ». Suivant Christopher Lasch, il parle de « la sécession des élites » [Michéa, 2002 : 113], un monde où « liberté, égalité, fraternité seraient remplacées par sécurité, parité, réseaux » [Bauman, 2009]. Thibault Saint Just [2010], dans sa critique du livre de Bauman *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?*<sup>389</sup> l'explique bien : « La sécurité est privilégiée au détriment de la liberté, car la responsabilité, l'émancipation des cadres normatifs est devenue trop lourde. La parité s'exalte dans le droit à la reconnaissance – que Bauman appelle la guerre de reconnaissance – permettant à l'inégalité économique et sociale structurelle de vivre pérenne dans le respect apparent de la dignité ; les disparités verticales s'accroissent, mais ce qui importe est d'être reconnu dans les disparités horizontales. Quand à la fraternité vraie, elle résulte d'un fait préexistant, elle a une histoire passée, et en cela, s'oppose au réseau, qui se construit et s'entretient avec au centre de lui l'individu-roi seul, permanent et inamovible, *déraciné*. Flexible et modifiable à volonté, le réseau est une « relation pure » à durée indéterminée, mais il ne crée aucune fraternité, au contraire »<sup>390</sup>.

- Celui de la logique des systèmes qui sous-tend la « ville globale » : les hiérarchies entre les villes et les territoires perdent de leur sens, tandis que s'établissent et se renforcent de nouvelles hiérarchies entre des groupes homogènes interdépendants éclatés dans la planète entière qui conforment des sous-systèmes mondialisés, connectés en réseau. En raison de l'évidence de son pouvoir sur la vie des autres nous pourrions penser tout de suite à la bourse et la finance internationalisées et ses opérateurs fonctionnant en temps réel 24hs./24 ou aux entreprises des BTP qui mettent la pression sur les gouvernements en fonction de leurs intérêts en conditionnant les investissements publics d'un bout à l'autre du monde ; mais il y a un exemple plus surprenant qui a aussi un impact redoutable sur le territoire globalisé : c'est celui du cercle des grand *yachts* de luxe, que les villes se disputent et qui, loin d'être seulement le loisir des riches dont ils projettent l'image, constituent un véritable empire de pouvoir financier délocalisé et en réseau, cette fois-ci flottant : il n'y a qu'à voir les mesures de sécurité qui les entourent. Déterritorialisés et absentéistes, les composants de chacun de ces sous-systèmes ont beaucoup plus en commun entre eux qu'avec les autres sous-

<sup>388</sup> Sans un « pont » vers la réalité.

<sup>389</sup> Source: Scriptoblog, 30-09-2010, [http://www.scriptoblog.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=554:léthique-a-t-elle-une-chance-dans-un-monde-de-consommateurs-z-bauman&catid=55:sociologie&Itemid=55](http://www.scriptoblog.com/index.php?option=com_content&view=article&id=554:léthique-a-t-elle-une-chance-dans-un-monde-de-consommateurs-z-bauman&catid=55:sociologie&Itemid=55).

<sup>390</sup> Je partage l'opinion de SAINT JUST en ce que l'analyse que BAUMAN fait de la société des réseaux, dont je partage les grandes lignes, serait incohérente avec les issues globalisatrices qu'il propose dans la deuxième partie de son texte, avec lesquelles, si je les ai bien comprises, je ne pourrais pas être d'accord.

systèmes qui partagent en théorie leur espace de vie ; nous avons affaire à des sous-systèmes qui en fait ne s'intersectent pas ou très peu dans l'espace et dans le temps ; qui, souvent, s'ignorent. Si la conurbation était encore concrète et territorialisée, la ville globale est virtuelle.

#### 4.1.3. De la ville-polis à l'entreprise urbaine

Quelle est la situation générale de la disproportion globalisée dans l'« Absurdistan » [PS : 7] illichien ? Où sont-ils passés les principes vernaculaires d'équité, d'équilibre, de mesure ?

Le défi majeur du nouveau *planning* à l'« âge de l'information », écrit Manuel Castells, est d'agir sur la capacité de la région métropolitaine à opérer dans l'espace des flux, d'assurer sa connectivité, inter-métropolitaine et intra-métropolitaine avec les lieux contenus dans la région métropolitaine reliant le global et le local, d'induire des processus simultanés de recentrement et décentrement de la population et des activités, tendant à créer des sous-centres multiples dans la région, intégrant les espaces ouverts et aires naturelles pour un territoire balancé, car « la prospérité de la région et de ses habitants dépend en une grande mesure de leur capacité d'entrer en concurrence et de coopérer dans les réseaux globaux de génération / appropriation de connaissances, richesse et pouvoir » [Castells, 2004]. J'ai l'impression qu'on est là bien loin de la ville-polis<sup>391</sup>, le lieu où s'articulent l'éthique et la politique et où les hommes construisent, par la pratique des vertus citoyennes issues d'un bon entraînement des sens, l'*Eudaimonia*, la joie<sup>392</sup>.

Nous avons parlé de fragmentation, dispersion et spécialisation dominées par la démesure, dans une logique d'homologation qui entrave la croyance en la possibilité même d'une action autonome ; qui par la négation des *ethos* amène à la rupture de tout cadre possible de proportionnalité ; qui impose des modèles généralisables basés sur des données abstraites ; duquel a été bannie toute complémentarité dissymétrique ; une homogénéisation du monde, indispensable au développement du capitalisme. Les besoins délégués signifient la perte du désir et de l'espoir, les réseaux consacrent la fin de la civilité et la fraternité. Dans *Némésis médicale* Illich expliquait que dans toutes les cultures traditionnelles les mythes bornaient les cauchemars. Force est de constater que, contrairement, le mythe de la ville comme le « lieu des opportunités » et le mythe de la « révolution verte » qui va nourrir le monde alimentent de fait le cauchemar de l'*urbanisation totalisante*.

Comme le remarque David Cayley, la preuve qui démontre clairement « combien le seuil face auquel Illich voulait restreindre la dérive a été dépassé » est que « la question de savoir ce qui est *bon, approprié et suffisant* [...] ne peut même pas de nos jours être posée en termes politiques » [Cayley, CM : 45]. Une remarque qui reste de nos jours (ô combien !) valide et qui nous permet de conclure que :

<sup>391</sup> Par *polis* (en grec ancien *pólis*) on désigne la cité-État en Grèce antique, une communauté de citoyens libres et autonomes. Comme le formulait ARISTOTE, la cité est un groupe -une *koinônia*- « d'animaux politiques » réunis par un choix -*proairésis*- de vie commune (*Politique*, 1252 - 1254).

<sup>392</sup> Dans le même sens que lui donnent ARISTOTE (dans *Éthique à Nicomaque*, un traité pratique pour guider l'homme vers le bonheur et le citoyen vers le bien commun de la Cité car éthique et politique sont en effet inséparables) et Erich FROMM dans *Psychoanalyse & Ethik*, (1946) : une activité de l'âme en accord avec la vertu, la meilleure et la plus parfaite et dans une vie entière.

Par l'évidence de la substitution de la ville-*polis* par une ville-*produit* résultant du *devoir systémique d'urbanisation* qui s'étend jusque là où arrive l'urbanisation des mœurs, soumise aux enjeux de pouvoir hétéronome, à la logique économique (de la finance, des BTP, des assurances...) , aux contraintes du *marketing* urbain et à la pensée opérationnelle de l'analyse des systèmes : un espace de non-proportionnalité et de rupture des complémentarités dissymétriques constitutives, se confirme *a priori* l'hypothèse de l'*entreprise urbaine*.

Abordons maintenant la question des limites, ce qui nous permettra d'analyser sa *contre-productivité*.

#### **4.2. L'entreprise urbaine, est-elle contre-productive ?**

Toujours dans sa *Némésis Médicale* Illich aborde les effets pathogènes de la médecine : la *iatrogenèse*, sa contre-productivité spécifique. Étymologiquement,

[I]e terme technique qui qualifie la nouvelle épidémie de maladies engendrées par la médecine, *iatrogenèse* est composé des mots grecs *iatros* (médecin) et *genesis* (origine) [OC1 : 610-NM, 1975].

Illich, inspiré par un article paru dans la revue médicale *The Lancet* [Robert-Borremans, OC1 : 15] nous renvoie au *Dictionnaire français de médecine et de biologie* en 4 tomes, Paris, Masson éd., 1971 pour les définitions de *iatrogenèse* :

Iatrogenèse a.

1. Qui est créée ou provoquée par le médecin. V. maladie iatrogénique.
2. Se dit d'un trouble ou d'une affection intervenant à la suite d'un acte médical quelconque, le plus souvent après l'administration plus ou moins prolongée d'un médicament. Ling. : on dit aussi iatrogène [OC1 : 610-611-Note en bas de page-NM, 1975].

Mais Illich fera un usage original et élargi de ce mot : « [I]a division que je propose entre *iatrogenèses* clinique, sociale et structurelle, dit-il, ne se retrouve pas dans la littérature disponible » [OC1 : 611-NM, 1975]. Cette distinction en trois niveaux lui permettra d'aller au-delà des effets techniques de la *iatrogenèse* pour analyser les transformations sociales et symboliques provoquées par l'industrie médicale.

En ce qui nous concerne, la conception illichienne de la *iatrogenèse* dans son sens élargi va nous permettre, par la voie de la transposition, d'analyser la possible *contre-productivité* de l'*entreprise urbaine*. Cette démarche me permettra de reconfirmer et de boucler ma deuxième hypothèse : « l'espace habité à l'ère des systèmes est une *entreprise urbaine contre-productive* », pour aborder ensuite l'analyse de ma troisième hypothèse : « l'urbanisme est *iatrogène* ».

Suivant le raisonnement d'Illich, il faudra d'abord analyser les effets morbides causés par l'*urbanisation totalisante* sur l'espace habité et sur ses habitants –pour suivre les catégories d'Illich, sur le territoire physique et sur le corps humain, sur la société et la vie économique et sur les aspects symboliques– ce qui conforterait l'hypothèse de la contre-productivité de l'entreprise urbaine.

Dans le chapitre suivant, nous aurons à aborder les effets *iatrogènes* de l'action des professionnels (et des *décideurs*) sur l'espace habité et sur ses habitants, pour démontrer ma troisième hypothèse, celle d'un *urbanisme iatrogène*. Bien entendu, ce n'est qu'à ce dernier usage –qui concerne les experts qui détiennent le savoir de la « médecine du territoire »–, que je vais réserver le mot *iatrogenèse* –l'étymologie ne me permettant pas

de faire autrement<sup>393</sup>. Puisque *iatrogenèse* est la contre-productivité spécifique de la médecine, j'emploierai donc simplement contre-productivité pour les effets morbides de l'*entreprise urbaine*.

Première possible objection : suis-je en train d'appliquer des concepts des sciences physiques à la vie de l'homme, à la ville et au territoire ? Je considère d'abord que la médecine, *iatrogène* ou non, est beaucoup plus qu'une science physique, très notamment lorsque Illich la prend pour modèle d'analyse de la *Némésis* industrielle et lorsque je me propose de suivre l'usage ample du concept de *iatrogenèse* qu'Illich fait.

Deuxième possible objection : est-ce que le concept de contre-productivité est toujours valide à l'« ère des systèmes » ? Voici une première difficulté théorique majeure à laquelle j'ai eu à faire face au cours de ma recherche : il m'a fallu me positionner dans le débat ouvert entre les amis et les collaborateurs d'Illich autour de ce sujet.

### ***La critique de la contre-productivité à l'« ère des systèmes »***

Des auteurs comme Barbara Duden (née en 1942), l'historienne du corps et la grande collaboratrice d'Illich dès les années 1980 qui était choquée par l'application qu'Illich faisait d'un même concept à des domaines aussi divers que la médecine ou la poste<sup>394</sup>, et très notamment Jean Robert [2012c] en raison fondamentalement du caractère fortement enveloppant du concept –une notion qu'il emprunte à Michel Foucault–, font la critique de la validité du concept de contre-productivité à l'« ère des systèmes ».

Tout en reconnaissant que à première vue, à près de quarante ans de distance, la critique d'Illich aux institutions industrielles « est plus percutante que jamais [car] presque partout, l'enseignement est plus dégradé, les transports motorisés sont plus compulsifs et dévoreurs de temps et les hôpitaux fomentent encore plus de maladies qu'il y a trente-cinq ou quarante ans », Jean Robert pense que « si la critique a perdu son efficacité, ce n'est pas parce qu'elle aurait perdu sa raison d'être, mais est peut-être dû, paradoxalement, à un excès de cohérence, ou plutôt, paraphrasant Foucault, à une tentative d'établir la validité des critiques des trois principaux services industriels en leur conférant le “visa d'un régime commun”<sup>395</sup> » [Robert, 2012c]. Il parle du « surgissement d'une pensées englobante, systématique et qui deviendra par là

<sup>393</sup> Étymologiquement, si la notion d'*iatrogenèse* est applicable à l'entreprise médicale, elle ne serait pas applicable à une entreprise urbaine.

<sup>394</sup> « Lorsque Ivan ILLICH écrivait *Némésis médicale* [...], dit DUDEN, il ne pensait pas tant mettre en cause le système médical que faire une contribution à l'économie, proposant à cette discipline les concepts de « monopole radical » et la distinction conceptuelle entre trois niveaux de « contre-productivité ». Ce qui personnellement me dérange encore dans ce livre est précisément qu'Ivan ILLICH l'ait présenté comme une thèse économique qu'il aurait tout aussi bien pu illustrer avec les exemples de la distribution du courrier ou de la circulation des nouvelles. Depuis le début, cette mise sur un même plan de la “poste” et de la “médecine” me parut suspecte ». Barbara DUDEN., « *Illich, seconde période* » *Esprit* 8-9, août-septembre 2010. [Duden, 2010 : 152,153].

<sup>395</sup> ROBERT cite FOUCAULT : « En 1976, au cours d'une de ses conférences au Collège de France FOUCAULT déclara en effet : [...] depuis dix ou quinze ans, l'immense et proliférante criticabilité des choses, des institutions, des pratiques, des discours, cette sorte de friabilité générale des sols, même et peut-être surtout les plus familiers, les plus solides et les plus proches de nous, de notre corps, de nos gestes de tous les jours, c'est ce qui apparaît. Mais en même temps que cette friabilité et cette étonnante efficacité des critiques discontinues et particulières ou locales, en même temps, ou par là même, on découvre dans les faits quelque chose qui n'était pas prévu au départ : ce qu'on pourrait appeler l'effet inhibiteur propre aux théories totalitaires, enveloppantes et globales ». (Leçon du 7 janvier 1976 publiée dans *Dits et Écrits* T2, Gallimard, quarto, 2001 p. 163).

problématique<sup>396</sup> » [Robert, 2012c]. Pour Robert, « [c]eci paraît préfigurer les grandes lignes de l'autocritique d'Illich dès les années 1980 ». La critique qu'Illich fera de ses propres œuvres et particulièrement de *Némésis médicale*<sup>397</sup> après la perception de la fracture historique des années 1980, la fin de « l'âge de l'instrumentalité » et le passage à l' « ère des systèmes », confirmerait le dépassement du concept de contre-productivité : une fois le système établi et que les individus se perçoivent comme des sous-systèmes, la contre-productivité perd de son poids, alors que « d'antiques savoirs, assujettis puis niés par la modernité, faisaient retour dans son œuvre : les savoirs associés au corps et aux sens » [Robert, 2012c]. C'est, le souligne Robert, leur façon de « regagner une efficacité, redevenir localement significatives », une « relocalisation ou « provincialisation » de la critique qui ne peut s'effectuer, poursuit Robert, qu'à travers ce que Foucault<sup>398</sup> appellera des « retours de savoir ».

Pourtant, je constate qu'Illich a continué d'utiliser le concept de contre-productivité jusqu'à la fin de sa vie –ses écrits et les interviews de David Cayley en témoignent– bien qu'il ait abandonné dans les années 1980 sa fonction *peirastique*, et Jean Robert lui-même accepte encore de s'en servir pour analyser des cas particuliers comme celui des transports : « Sous la nouvelle égide des systèmes, des pans entiers de société technologique subsistent, l'automobile en étant, à mon avis, un exemple. Personnellement, je ne vois pas d'inconvénient à me servir localement du concept de contre-productivité dans mes analyses de la paralysie de la mobilité humaine par les transports motorisés » [Robert, 2012c]. En conséquence je ferai de même pour l'analyse de l'*entreprise urbaine* au moins comme hypothèse, et ceci pour les raisons suivantes :

Premièrement, en ce qui concerne la critique de Barbara Duden, l'application d'un même concept théorique –celui de contre-productivité– à l'analyse de « domaines phénoménologiques différents » [Duden, 2010] ne me pose pas problème pourvu que ces domaines puissent être incontestablement définis comme des outils, des institutions, des entreprises<sup>399</sup>. C'est un concept qui nous aide encore à dévoiler et à préciser le vrai caractère de l'entreprise qui se cache derrière le rituel ou le mythe socialement accepté (la scolarité, la santé, la mobilité, la ville...) et à saisir les mécanismes par lesquels elle impose ses règles du jeu. C'est Barbara Duden elle-même, qui dans son article *Illich, seconde période* [Duden, 2010 : 139] nous donne une clé de la continuité dans la pensée

<sup>396</sup> Matthieu POTTE-BONNEVILLE, auteur de *Michel Foucault, l'inquiétude de l'histoire*, PUF, « Quadrige », 2004, dans son article *Politique des usages*, dans *Vacarme* 29, Automne 2004, (<http://www.vacarme.org/article1373.html>) explique que pour trouver son efficacité critique, une théorie doit, selon FOUCAULT, renoncer à se poser comme un cadre unificateur, accepter de se disperser en une nuée d'instruments dont le théoricien ne saurait déterminer *a priori* ni les rapports, ni les finalités. C'est la leçon que FOUCAULT tire du destin des « théories enveloppantes et globales », en l'occurrence marxisme et psychanalyse, qui n'ont fourni des « instruments localement utilisables qu'à la condition, justement, que l'unité théorique du discours soit comme suspendue, en tout cas découpée, tiraillée, mise en charpie, retournée, déplacée, caricaturée, jouée, théâtralisée, etc ».

<sup>397</sup> « Ce livre ne m'intéressait plus », « [c]es textes sont morts, ce sont des écrits d'un autre temps » [...] d'un homme qui n'existe plus », dit-il à CAYLEY [E : 164].

<sup>398</sup> FOUCAULT, Michel, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France, 1975/76, Paris, Seuil-Gallimard, 1977, p. 8.

<sup>399</sup> J'aurais été moins osée que Denis CLERC ne l'a été dans son article *Ivan Illich, un penseur « contre-productif ? »* publié dans *Esprit* 8-9, août-septembre 2010, pp.126-135 : je préfère éviter de considérer, même métaphoriquement, la productivité (ou la contre-productivité) d'un homme ou d'une pensée.

d'Illich à travers le seuil qui séparerait les deux étapes de sa vie intellectuelle. Duden évoque les *living room consultations*, conversations de salon qui se sont tenues à State College (Pennsylvanie) et à la maison de Foster Avenue entre 1986 et 1990, qui ont abouti à *The Development Dictionary* édité par Wolfgang Sachs [1992], dans lequel Illich publie son article *Needs*. Duden écrit : « Cet essai conclut, en quelque sorte de la vieille manière, l'étude de la contre-productivité spécifique des institutions modernes. Mais la question posée est nouvelle : comment les liturgies modernes opèrent-elles, comment les rituels quotidiens sont-ils « mythopoétiques » au sens où ils sont producteurs de « mythes », des images de l'homme intériorisées dans les têtes et devenues les représentations guides de la pratique de la modernité ? L'espoir qu'une analyse précise et une critique sociale mordante puissent influencer les événements s'évanouit face à cette constatation dégrisante : la résistance politique est pratiquement impuissante à changer quoi que ce soit parce que les critiques eux-mêmes sont prisonniers d'un style de pensée fondé sur la rareté » [Duden, 2010].

La continuité ressort claire et nette, la notion de contre-productivité garde sa validité tout en se situant par rapport au changement d'époque, et c'est seulement son efficacité instrumentale qui se dilue<sup>400</sup>. En ce qui concerne la critique de Robert, je ne pense pas que la notion de contre-productivité illichienne soit critiquable en elle-même par sa nature « enveloppante » : Illich a toujours été très précautionneux à l'heure d'établir une norme ou de proposer des recettes, des conditions indispensables à toute formulation de théorie à prétention universaliste (c'est justement ce que lui reprochent ceux qui cherchent dans son œuvre des consignes préformatées pour une action politique). Illich ne prétendait pas établir une norme à partir de laquelle dresser un diagnostic et proposer une thérapie, mais plutôt, en termes quotidiens, éveiller une sensibilité éthique devant *ce qui ne va pas*.

Ensuite, en ce qui concerne la contre-productivité dans sa spécificité, avec la fin de la *distalité* les usagers sont intégrés dans les systèmes, toute intentionnalité disparaît et, en conséquence, la notion d'outil disparaît avec. Or, seuls les outils ou les institutions entendues comme des outils peuvent être productifs, et donc contre-productifs. Dès lors qu'ils sont définis comme un ensemble d'éléments, de processus, de dispositifs considérés dans leurs relations à l'intérieur d'un tout fonctionnant de manière unitaire<sup>401</sup> destinés à assurer une fonction définie ou à obtenir un résultat –très notamment leur propre viabilité–, les systèmes seraient, par leur propre nature et par définition, toujours productifs ; en conséquence la notion de contre-productivité perdrait de son sens pour leur analyse et leur évaluation. Ce qui avait été considéré contre-productif pour les gens dans les années 1970, peut être paradoxalement hautement productif par rapport au système et celle-ci est pour moi une des clés de la critique qu'Illich fait de la validité du concept de contre-productivité tel qu'il l'exposait dans ses premiers écrits.

Il faut ajouter que si la notion de contre-productivité perdait non seulement de son poids

<sup>400</sup> Dans le cas qui nous occupe, et suivant le raisonnement de DUDEN, ce n'est pas tant l'analyse de la contre-productivité de la ville qui m'intéresse que le rituel mythopoétique qui la sous-tend, ses énoncés –« le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes », la ville « lieu des opportunités », le dicton médiéval allemand « l'air de la ville me rend libre », qui sont utilisés à tort et à travers pour nourrir l'illusion que plus grande, smart, talentueuse, intelligente, etc. sera la ville, plus je serai libre–, les procédures qui sont à l'œuvre et ce qu'elles cachent.

<sup>401</sup> Selon la définition du *Larousse-Dictionnaire de Français*. *Système*: nom masculin (bas latin *systema*, du grec *sustēma*, composition).

comme méthode *peirastique* mais de son sens profond à l'« ère des systèmes », il en serait de même pour la notion de convivialité qui résulterait gravement atteinte car « c'est l'outil qui est convivial, et non l'homme » [OC1 : 456-LC, 1973]... et surtout pas les systèmes !

Pourtant des recherches comme cette même thèse prouvent que c'est un concept valide, qui peut être appliqué dans bien des domaines, même après le « partage des eaux » [CM : 294] à l'« âge des systèmes ». Comme Jean Robert le reconnaît bien, il existe un « chevauchement des époques » et « faire du concept de système un nouveau “visa de régime commun” de toutes les institutions de service me paraîtrait une erreur » [Robert, 2012c]. Jacques Julien<sup>402</sup>, de son côté, souligne que les systèmes sont composés de plusieurs éléments, dont des outils et des institutions. Il peut en conséquence y avoir – et il y en a souvent – des contre-productivités partielles, relatives, temporelles ou paradoxales à l'intérieur même des systèmes.

De son côté, le philosophe Jean-Pierre Dupuy, l'ami et collaborateur d'Illich au CIDOC, qui travailla justement à la version française de *Némésis médicale* et participa à la définition de la notion de contre-productivité<sup>403</sup>, revendique aujourd'hui « contre Illich lui-même » la validité des premiers textes, ceux qu'il a appelés « mes pamphlets », une appellation que Dupuy trouve dénigrante et qu'il préfère éviter.

Mon point de vue (de pédagogue cette fois-ci) est un peu différent et je voudrais introduire une nuance. Comme André Gorz le souligne dans une interview sur *France Culture* Illich était « formé pour enseigner<sup>404</sup> ». Dans ses premiers traités Illich cherchait à convaincre les puissants d'aboutir à un changement par l'évidence de l'absurdité des résultats des politiques qu'ils soutenaient. C'est, nous l'avons vu, son étape dite *peirastique* et c'est cette fonction *peirastique* qu'il abandonne dès les années 1980 lorsqu'il constate, très tôt, le passage « de la société technologique à la société-système » [Robert, 2012c]. Je postule que la clé de ses intentions se résume dans la phrase par laquelle il entama sa conférence au séminaire *Health and Healing in America* à l'Université de l'État de Pennsylvanie intitulée *Douze ans après Némésis médicale : Pour une histoire du corps*<sup>405</sup>. Dans cette conférence<sup>406</sup> Illich révisé sa *Némésis*

<sup>402</sup> Communication personnelle, 26-09-2012.

<sup>403</sup> Collaborateur et ami d'ILLICH à l'époque de la rédaction de *Némésis médicale*, Jean-Pierre DUPUY, s'attribue dans son livre *La marque du sacré* (Paris, Carnets Nord, 2008) l'essentiel du chapitre 3 du livre où la définition complète de la contre-productivité est faite.

<sup>404</sup> « Ivan ILLICH a été formé pour enseigner, il a été formé par l'Église, pour enseigner. Il a eu une formation qui est l'équivalente de la plus haute formation jésuite. Je ne crois pas qu'il soit jésuite mais c'est cette formation qu'il a eue ; il a eu une vocation de formateur des âmes, des esprits, des caractères, des personnalités; moi je n'ai pas cette vocation ». Curieusement, en ce qui respecte le talent pédagogique, l'admiration était réciproque car nous avons vu avec PAQUOT qu'ILLICH appréciait beaucoup le talent pédagogique de GORZ.

Source : André GORZ, Extrait de *À voix nue : entretiens d'hier et d'aujourd'hui*, par Marie France AZAR, série diffusée du 4 au 8 Mars 1991 sur France Culture. Publié par les Éditions Textuel, en coédition avec l'INA (2009) *André Gorz : Vers la société libérée* (avec un CD Audio). Disponible sur : <http://www.perspectives-gorziennes.fr/index.php?post/2012/06/12/Andr%C3%A9-Gorz-%3A-Vers-la-soci%C3%A9t%C3%A9-lib%C3%A9r%C3%A9e-%28avec-1-CD-audio%29/1063>. Dernière consultation : 12-06-2012.

<sup>405</sup> *Douze ans après Némésis médicale: pour une histoire du corps* [OC2 : 927-934 –DM-DA, 1985].

<sup>406</sup> Et plus tard dans son article « *Body History* » publié dans *The Lancet* le 6 décembre 1986 pour commémorer le dixième anniversaire de la publication de *Némésis médicale* [Cayley, E : 45].

*médicale* à la lumière des profonds changements associés à la fracture historique des années 1980, à l' « ère des systèmes ». Ses premiers mots sont épatants :

L'entreprise médicale menace la santé. [...] Et alors ? [OC2 : 927-DM-DA, 1985].

Illich ne s'attarde pas à mettre en question la contre-productivité de l'industrie médicale exposée dans ses premiers « pamphlets » (qui sont, qui le doute ?, de vrais traités) mais prétend, par une phrase-choc (une procédure typiquement pédagogique et typiquement illichienne), en passant au-dessus de tout amour propre, attirer l'attention de l'auditeur sur deux nouveautés : d'abord sur l'insuffisance de la démonstration de la contre-productivité des outils et des institutions dans la production effective d'un changement, d'où la qualification de « pamphlets » qu'il attribue à ses premiers traités ; ensuite sur l'insignifiance relative de la notion de contre-productivité par rapport à l'enjeu majeur que suppose pour la condition humaine l'émergence des systèmes, avec la « manipulation systémique des modalités de la perception du monde et de soi-même [qui] est encore plus destructrice que la contre-productivité technique et sociale » [Robert, 2012].

Dans les années 1980, dit-il, j'ai évolué vers un autre point de vue, comprenant que les gens étaient bien plus absorbés ou intégrés dans des systèmes que ne l'avais d'abord vu. C'était tout sauf une simple nuance ! [CM : 218-219].

Mais non seulement « les ères se chevauchent » [CM : 213] : des synergies existent entre les logiques du paradigme industrialiste et les logiques cybernétiques du paradigme informationnel à l' « âge des systèmes ». Le système hégémonique basé sur une logique de rationalité économique n'a pas abandonné la notion de productivité, bien au contraire. Elle est étendue à tous les domaines de la vie humaine. Et cette productivité (de base économique) est contre-productive par rapport à la vie, à la vie réelle, à la vie des gens : par exemple, nous savons des mesures de protection environnementale sont imposées si elles donnent lieu à des affaires rentables, elles sont moins bienvenues, voire bloquées, si elles les entravent.

Pour finir, il y a un dernier aspect qui me paraît non moins important pour revendiquer l'usage de la notion de contre-productivité : même à l' « âge des systèmes », même dans l'impuissance programmée et l' « assujettissement systémique », les gens, *les gens ordinaires*, continuent de croire que les outils et les institutions sont faites par eux et pour eux<sup>407</sup>. C'est cette croyance, cette « certitude moderne », qui donne un intérêt particulier et une valeur de permanence précieuse à la notion de contre-productivité adressée aux seules personnes qui, selon Illich, sont en mesure de produire des changements : les gens ordinaires<sup>408</sup>. Pour eux la notion de contre-productivité est éclairante puisque ce sont eux normalement les premières victimes des conséquences de la contre-productivité dans leurs vies quotidiennes et dans leur chair. Ceci dit, la conscience de cette contre-productivité et de la gravité de ses conséquences ne seront pas suffisantes dans le but de produire un changement, aussi longtemps que le mythe qui les sous-tend ne soit pas démonté, ce qui n'est pas aisé à l' « âge des systèmes » .

Dans ce contexte l' « assujettissement systémique » serait pour moi l'aboutissement de la contre-productivité structurelle. Mais je vais trop vite, nous allons y revenir plus tard.

---

<sup>407</sup> Nous le verrons très clairement dans l'analyse de la norme.

<sup>408</sup> En cela ILLICH et PARTANT se rejoignent.

Je m'arrête ici, et laisse le débat aux philosophes<sup>409</sup>.

#### **4.2.1. *Némésis médicale, Némésis urbaine. Les trois niveaux de la contre-productivité***

##### *Une transposition*

Le moment est arrivé de considérer les deux phénomènes en parallèle : la *Némésis médicale* illichienne comme matrice d'analyse de la *Némésis urbaine*, ce qui devrait nous permettre de démontrer la métamorphose de l'espace habité –ville ou campagne désormais industrialisée jusque là où s'étend l'urbanisation des mœurs– en une *entreprise urbaine contre-productive*.

L'entreprise médicale menace la santé [OC1 : 585-NM, 1975].

Voici les paroles par lesquelles Illich entame sa *Némésis médicale*. Comme elle, l'*entreprise urbaine* qui englobe tout le territoire industrialisé : villes ou campagne désormais industrialisée et donc « urbanisée » menace, elle aussi, la santé. Ses effets morbides se manifestent, pour suivre les catégories d'Illich, sur trois niveaux différents : sur l'environnement et sur le corps humain (contre-productivité technique), sur la société et la vie économique (contre-productivité sociale) et sur les aspects symboliques (contre-productivité structurelle).

##### **4.2.1.1. La contre-productivité technique**

###### *Ou les dégâts de l'urbanisation totalisante*

La *iatrogenèse* clinique, à laquelle Illich consacre la première partie de son livre [OC1 : 589-619- NM, 1975], c'est la *iatrogenèse* dans son sens classique, celle qui est due aux « effets secondaires techniques de la médecine » [OC1 : 673-674-NM, 1975], les maux directement induits par les médicaments, les thérapies et les moyens de diagnostic, mais aussi « la dépendance des malades par rapport aux pouvoirs supposés de leur médecin » [Cayley, CM : 42]. C'est celle qui « faisait partie autrefois de l'enseignement de la médecine » [OC1 : 612-NM, 1975]. Elle comprend, dans un premier niveau d'analyse, l'impact négatif de l'entreprise médicale, « les conséquences biomédicales de l'acte technique qui se manifestent sous forme de symptômes cliniques [...] le premier niveau des dommages qu'une entreprise médicale démesurée inflige à l'homme contemporain » [OC1 : 623-NM, 1975] et qui constituent « l'une des épidémies les plus envahissantes de notre temps » [OC1 : 610-NM, 1975].

L'équivalent de la *iatrogenèse* clinique dans le domaine de l'*entreprise urbaine* est sa *contre-productivité technique*, issue de la rupture de l'équilibre de l'environnement général qui, dit Illich, « inclut le mode de vie » et notamment « l'alimentation, les conditions du logement et de travail, la cohésion du tissu social et les mécanismes culturels permettant de stabiliser la population » [OC1 : 600-NM, 1975].

L'impact négatif dû aux transformations de l'âge industriel – « nouvelles formes de

---

<sup>409</sup> Selon Jean ROBERT (communication personnelle), le jeune philosophe Martin FORTIER propose d'étendre la notion de *contre-productivité* à tout ce qui s'oppose au domaine du vernaculaire. En principe cette espèce de *méta-contre-productivité* ne me déplaît pas, avec une précaution : le vernaculaire ne doit pas être défini comme ce qui est en deçà du seuil de *contre-productivité* et en conséquence productif. Mieux, le concept de *contre-productivité* pourrait persister comme un cadre de référence servant d'antidote contre la logique de la productivité, qui mène inéluctablement à la *contre-productivité*.

morbidité » ou *Némésis urbaine*– se manifestent aussi sous forme de symptômes cliniques biomédicaux : pollutions, contaminations, radiations, accidents, fatigue, allergies, hypersensibilité aux ondes ou aux produits chimiques, pathologies infantiles<sup>410</sup>, dépression<sup>411</sup>, malnutrition, obésité, anorexie et autres formes de morbidité associées au régime alimentaire, à l’habitat, au rythme de vie, à la concurrence, aux stress, au crime, en ville. Disettes, intoxications, maladies associées au système agro-industriel à la campagne industrialisée où, par exemple, le complexe OGM-pesticides-intrants chimiques fait que « [l’] usage des pesticides menace le fermier encore plus que l’habitant des villes » [OC1 : 601-NM, 1975]<sup>412</sup> ; des pesticides qui par ailleurs détruisent les sols, qui polluent les eaux, avec lesquels finalement les paysans en détresse, harcelés par les dettes qu’ils ont été contraints d’assumer, se suicident<sup>413</sup>.

Dans un deuxième niveau d’analyse, il est reconnu que depuis le XIX<sup>e</sup> siècle l’introduction dans la culture populaire de mesures sanitaires simples liées à l’assainissement et la prévention a eu un impact positif sur la santé et la baisse de la mortalité. « L’énorme majorité des diagnostics et des interventions thérapeutiques qui, statistiquement, servent plus le patient qu’ils ne lui nuisent ont en commun deux caractéristiques : ils sont peu coûteux, et ils peuvent être aisément appliqués de façon autonome, au sein de la cellule familiale » [OC1 : 744-NM, 1975]. Illich constate les avantages d’une médecine moderne, simple et efficace, fondée dans la confiance du malade « dans ses semblables et dans lui-même » [OC1 : 746-NM, 1975]. Pourtant, au-

---

<sup>410</sup> José Antonio CORRALIZA, professeur de Psychologie Environnementale à l’*Universidad Autónoma de Madrid*, et Silvia COLLADO ont démontré dans une étude réalisée dans des écoles espagnoles que la « déconnexion du monde naturel porte atteinte à la santé physique et mentale des enfants », les rend vulnérables et incapables de faire face à des situations adverses, augmente le stress. Ce trouble, appelé « déficit de nature » (*Nature Deficit Disorder*) traduit librement en espagnol par les chercheurs comme *Syndrome de Heidi*, le personnage créé par Johanna Spyri en 1880, qui tombait malade dès qu’elle était obligée de s’éloigner de la grange de son grand-père à la montagne. CORRALIZA, José Antonio et COLLADO, Silvia, *La naturaleza cercana como moderadora del estrés infantil (La nature proche comme modératrice du stress infantin)*, *Psicothema*, 2011, Vol. 23, n° 2, pp. 221-226. Disponible sur: <http://www.psicothema.com/pdf/3874.pdf>. Dernière consultation: 07-12-2012. Trad. S.G.

<sup>411</sup> Le nombre d’ordonnances d’anti-dépresseurs et d’anxiolytiques dans une année en France est tout près de deux fois sa population; donc plus de 120 millions d’ordonnances dans le cours d’une année.

<sup>412</sup> Dans une note en bas de page, ILLICH cite WELLFORD, Harrison, 1973, *Sowing the Wind*, New York, Bantam Paper. Un collaborateur de Ralph NADER, l’avocat des consommateurs, écrit pour la Ralph Nader’s Center for Study of Responsive Law on Food Safety and the Chemical Harvest, un rapport sur la concentration de pesticides dans les aliments ordinaires.

<sup>413</sup> « Fin décembre, alors que la Bourse s’envolait à Bombay, le rapport publié par le *National Crime Records Bureau* (NCRB) (<http://ncrb.nic.in>) est tombé comme un couperet : 2009 a été une ‘année record’. Une année au cours de laquelle 17.368 agriculteurs se sont donné la mort, soit le chiffre le plus élevé en six ans. Cela signifie, relève Palagummi Sainath, expert en questions rurales, ‘que depuis 1997, près d’un quart de million de paysans se sont suicidés en Inde. Force est de constater que la pauvreté gagne du terrain dans l’Inde rurale’. [...] Pour ce qui est des suicides, l’engrenage est presque toujours le même. Les paysans s’endettent auprès d’usuriers peu scrupuleux pour acheter des engrais ou du bétail. Victimes des mauvaises conditions climatiques et des piètres récoltes, ils ne peuvent plus rembourser. Désespérés, certains versent alors quelques grammes de pesticide dans des bouteilles de soda et s’en vont mourir dans leurs champs ». Source : Marie-France CALLE, <http://www.boursorama.com/actualites/les-vies-sans-espoir-des-paysans-indiens-0b6f9efe5a9d837380186bd32544ac44>, 18-01-2011. Dernière consultation : 07-12-2012. Voir aussi : [Pérez-Vitoria, 2005].

delà d'un seuil, la *iatrogenèse* clinique révèle « l'inefficacité et le danger de la médecine coûteuse » [OC1 : 586-NM, 1975], en même temps *iatrogène* et « impuis-sant[e] à réduire la morbidité globale ».

Les effets morbides de l'*entreprise urbaine* sur l'environnement, sur l'espace habité et sur ses habitants, révèlent également « l'inefficacité et le danger » d'une urbanisation dont les coûts dépassent largement leurs bienfaits, au moins pour une majorité<sup>414</sup>. Et cela avant même d'avoir considéré les conséquences de phénomènes bien étudiés des écologues comme « l'effet rebond » ou le paradoxe de Jevons<sup>415</sup> qui expliquent comment certaines mesures de rationalisation, de contrôle ou de limitation introduites dans le cycle de consommation d'un produit ou d'un service ont pour conséquence un redoublement de la consommation dans le même ou dans un autre secteur<sup>416</sup> ce qui fait que, au-delà d'un certain seuil, le résultat soit exactement l'inverse de celui qu'on prétendait obtenir et donc contre-productif (je passe vite sur ces notions scientifiques qui, en tout cas, redoublent les contradictions d'une urbanisation coûteuse). Ces aspects sont en relation directe avec l'enjeu de l'allocation des fonds publics dont nous parlerons au sous-chapitre suivant.

Il y a là les manifestations des « effets secondaires techniques » d'un modèle d'autant plus contre-productif qu'il est à la fois impuissant à fournir de manière industrielle et hétéronome les *moyens de vie digne* qu'il a lui-même définis préalablement sous la forme de « besoins » et à accomplir ses propres promesses d'opportunité envers la majeure partie de la population mondiale. Au-delà d'un seuil non seulement les programmes d'action et de développement urbain et d'industrialisation du monde rural

<sup>414</sup> « La créativité commence en ôtant un zéro de son budget ou, mieux, deux ». (Jaime LERNER, ancien maire de Curitiba). Pour LERNER, voir pages 303 et *sq.* et 377 et *sq.*

<sup>415</sup> En 1865, dans son livre *The Coal Question : An Inquiry Concerning the Progress of the Nation and the Probable Exhaustion of Our Coal Mines*, l'économiste britannique William Stanley JEVONS (1835-1882) énonça, à partir de l'observation de l'augmentation de la consommation de charbon en Angleterre avec l'introduction de la surefficente machine à vapeur de James WATT, le principe suivant : « À mesure que les avancements technologiques accroissent l'efficacité de l'emploi d'une ressource, la consommation totale de cette ressource peut augmenter au lieu de diminuer » (par la baisse des prix, par la création de nouveaux besoins, etc.). Ce principe a été baptisé comme « paradoxe de JEVONS ». Bien que nous ne soyons pas en présence d'un vrai paradoxe logique dans son sens strict, l'énoncé se considère paradoxal dès qu'il s'oppose à l'intuition commune selon laquelle une amélioration de l'efficacité devrait induire une diminution des ressources employées. Source : GRÜNIG, Silvia, 2010, in *Développement Durable*, matériaux pédagogiques, UOC-Universitat Oberta de Catalunya.

<sup>416</sup> La prise en considération de l'effet rebond est fondamentale pour l'analyse des modèles de consommation et leur effet sur l'environnement et sur la société. Les économies d'énergie d'une maison bien isolée ou les économies de temps dues aux technologies permettent éventuellement à leurs propriétaires de s'acheter une deuxième voiture, de voyager plus souvent et plus loin. L'effet rebond a des implications territoriales lorsque, par exemple, la technologie des TGV favorise l'urbanisation de l'entourage des gares, le déplacement quotidien de travailleurs encore plus loin, l'introduction d'un mode de vie citoyen à la campagne. Inversement, l'effet « débord » consiste à profiter des gains de productivité (efficacité, vitesse, etc.) pour limiter et même réduire les besoins. La conjonction de ces deux facteurs permet un gain en termes de confort, de temps gagné, d'épargne d'énergie et/ou de réduction de l'impact sur l'environnement. Reste à étudier leurs manifestations sur le plan social. Sources : GRÜNIG, Silvia, 2010, in *Développement Durable*, matériaux pédagogiques, UOC-Universitat Oberta de Catalunya. SCHNEIDER, François. *L'effet rebond. L'Ecologiste* (édition française de *The Ecologist* (vol. 4, n°3, p. 45). BINSWANGER, Mathias, 2001. *Technological progress and sustainable development. What about the rebound effect?* *Ecological Economics* n°36 (pp. 119-132).

(qui sont, ne l'oublions pas, deux volets de la même question) constituent une « guerre à l'économie de subsistance » [Cayley, CM : 28 et CM : 48], mais ils ont aboutit en fait à la généralisation de la « pauvreté modernisée » et à l'« institutionnalisation de la faim » . D'autre part, l'impuissance, l'angoisse et la maladie engendrées par l'arrachement à « l'ordinaire culturel traditionnel » [PS : 93-HB, 1988] d'une société par les attentes suscitées par les professionnels et par les efforts continus et croissants exigés pour les atteindre sans jamais y parvenir complètement –au moins pour la plus grande partie de l'humanité– constituent, elles aussi, « une épidémie importante et peu reconnue ». Et l'État providence, quand il existe, « n'est pas un hamac culturel » [PS : 94-HB, 1988].

Or, à partir d'un processus perverti dans ses fondements, tout essai de procédure technique, juridique ou bureaucratique destinée à pallier les dégâts ne fait que renforcer la surcomplexité, la surproduction, la surefficience et donc la *iatrogenèse*. Illich donne l'exemple de la révision des ordonnances par un pharmacologue indépendant dans lequel cas

non seulement le coût mais aussi le dommage global augmentaient avec le niveau de complexité [OC1 : 618-NM, 1975].

Ainsi, au-delà d'un seuil, la multiplication des normes urbanistiques, des audits, des procédures bureaucratiques, des agences, des certifications, bref de la complexité, augmentent les coûts sans nécessairement accroître la qualité du bâti, l'adéquation des espaces, la qualité de l'environnement ni la survie des atmosphères. Projets médiocres, spéculation, succession de bulles et *crash* immobiliers, destruction du territoire, paralysie de l'art de vivre, privatisation des *communaux* sont les invariants qui se retrouvent très majoritairement partout dès lors qu'habiter a cessé d'être un art populaire pour devenir un secteur économique et des plus rentables !

Laissons parler Illich car c'est lui-même qui établit maintenant le parallèle:

Les mesures techniques ayant pour cible la *iatrogenèse* directe contribuent au développement d'une *iatrogenèse* clinique au second degré, [...] une nouvelle catégorie de *iatrogenèse* dont l'étiologie est analogue à l'escalade destructrice engendrée par les mesures antipollution [OC1 : 619-NM, 1975].

Illich nous parle d'effets destructeurs d'ordre structurel. Dans une note en bas de page – dont *Némésis médicale* est d'ailleurs richissime<sup>417</sup>– Illich s'attarde sur le conflit entre deux approches opposées de ce problème : d'un côté ceux qui, suivant James B. Quinn « pensent que la protection de l'environnement offre la possibilité d'ouvrir de nouveaux marchés dynamiques et rentables à l'industrie, et d'accroître ainsi de façon considérable le revenu national et le PNB » par des actions destinées à protéger l'environnement et l'humanité des effets néfastes des processus industriels ou à pallier les dégâts ; de l'autre, des hommes comme Daly<sup>418</sup> [...] qui « pense que seule une diminution radicale

<sup>417</sup> Selon Jean ROBERT, *Némésis médicale* est probablement l'ouvrage dans lequel ILLICH a manifesté au plus haut degré son érudition. Le livre est riche en références et en données sur chacun des sujets abordés.

<sup>418</sup> Herman Edward DALY (né en 1938) est un économiste écologique états-unien, fondateur et co-éditeur du journal *Ecological Economics*, professeur à *School of Public Policy of University of Maryland, College Park* et *Senior Economist* au département Environnement de la Banque Mondiale, chargé de la rédaction de guides de développement durable pour l'Amérique latine. En 1971 il a publié au CIDOC *Essays Toward a Steady-state Economy*, en 1973 *Toward a Steady-state Economy* et en 1980

de la production industrielle peut sauver l'environnement » [OC1 : 619-NM, 1975].

### **Signes 7** *La contre-productivité des institutions municipales dans la gestion des déchets*

Le paradoxe de la perversion de la *disvaleur*<sup>419</sup> en valeur économique que représente toute la filière de la gestion des déchets et ses profits, se manifeste dans les campagnes publicitaires chères et consommatrices de ressources (films, distribution d'aimants, de dépliants, d'adhésifs) pour promouvoir le recyclage au lieu de la réduction de la production de déchets, l'invasion de la ville par les bennes, le démesure des trois camions ramasseurs chaque nuit, bruyants et consommateurs d'énergie. La mairie de la ville où j'habite étudie l'implantation d'un système spécial pour le ramassage et le recyclage des capsules *Nespresso* tandis que des contraventions sont dressés à ceux qui « volent » –c'est le terme administratif– des cartons jetés dans les rues de la ville, car cette activité est le monopole des concessionnaires privés<sup>420</sup>. Dans la même ligne, le conseiller d'environnement expliquait dans la radio, visiblement agacé, que en raison du faible volume des déchets produits par les résidents par la baisse de la consommation, l'administration était contrainte d'acheter des déchets aux pays voisins pour que les industries de recyclage (des sociétés privées financées avec des fonds publics) soient rentables. *Contre-productivité cynique* des institutions municipales, les médias obtempèrent. ■

Illich s'aperçoit que la tendance était –et reste encore majoritairement en dehors des cercles *après-développementistes*– fortement en faveur de l'accroissement de la production, sinon de biens, au moins de services (qu'ils soient médicaux, éducatifs ou, dans le cas qui nous occupe, urbains) avec la seule volonté qu'ils soient plus sûrs, plus efficaces et plus rentables, toujours par la voie d'une augmentation du degré de complexité. Suréquipements et sophistication technologique dans les moindres détails, je pense notamment aux *Smart Cities*<sup>421</sup>. Or, Illich démontre que au-delà de certains seuils la production industrielle de services « serait plus destructrice de la culture que la production de biens matériels ne l'était de la nature » [Robert-Borremans, 2004] et les espoirs que couvaient les signataires du rapport du Club de Rome dans les années 1970<sup>422</sup>, prônant le remplacement de la production industrielle de biens matériels par

---

*Economics, Ecology, Ethics* (les deux derniers ouvrages chez W.H.Freeman &Co., San Diego) dans lesquels il propose un système économique opposé au modèle centré sur la croissance. Il a reçu le Honorary Right Livelihood Award en 1996.

<sup>419</sup> Une notion illichienne sur laquelle nous reviendrons en page 272 et *sq.*270

<sup>420</sup> Sources : *El periódico de Cataluña*, <http://www.elperiodico.com/es/noticias/barcelona/crisis-los-robos-reducen-recogida-papel-1516764>. Dernière consultation : 12-07-2012.

<sup>421</sup> *Smart Cities* est un mouvement qui prétend résoudre les problèmes urbains et environnementaux par le moyen de la technologie. C'est un sujet qui intéresse John W. VERITY, l'auteur du blog *New Scare City*.

<sup>422</sup> Je fais référence au rapport *Halte à la croissance ?*, dit aussi *Rapport Meadows*, du nom de son principal rédacteur, Dennis MEADOWS présenté par le CLUB DE ROME le 1<sup>er</sup> mars 1972.

Le CLUB DE ROME que Jean ROBERT définit comme « une coterie internationale d'industriels et de politiciens bien-pensants imbus de prétentions scientifiques » [Robert-Borremans, OC1 : 12] popularisait dans son rapport l'idée qu'au-delà de certaines limites, une industrie fondée sur la production de biens matériels ne peut que détruire la nature et suggérait que l'économie devait être réorientée vers la production de services immatériels, supposés non polluants. Il invitait en conséquence les gouvernements à réduire la croissance de la production de biens dans le but de contrer l'épuisement des matières premières et épargner des ressources énergétiques tandis qu'ils

une production de services (industrialisés) croissante, s'évaporent dans l'air.

Mais ce débat excède la contre-productivité technique de l'entreprise urbaine ; nous rentrons déjà de plein dans l'analyse de sa contre-productivité sociale.

***Une synthèse conclusive :***

Une *entreprise urbaine* démesurée est à la racine d'effets contre-productifs techniques sur le territoire en le conformant et sur le corps et la psyché des habitants ; qui, dans un cercle vicieux la conforment et nourrissent à leur tour : une spirale de contresens qui est à l'origine de *Némésis urbaine*.

Les conditions de l'environnement et le mode de vie sont cruciaux pour la santé et le bien-être des individus et tout palliatif ne résolvant pas les causes profondes mais les symptômes ne fait qu'augmenter la contre-productivité.

Par rapport à son effet contre-productif, les mêmes principes qui sont d'application à l'industrie médicale le sont aussi à l'*entreprise urbaine* et –nous le verrons au chapitre suivant– à l'action des professionnels censés assurer sa « bonne santé ».

Les effets contre-productifs apparaissent partout dès lors qu'habiter a cessé d'être un art populaire pour devenir une activité économique.

Dans un deuxième niveau d'analyse, au-delà d'un seuil, non seulement le coût mais aussi le dommage global augmentent avec le niveau de complexité.

Le modèle est impuissant à fournir de manière hétéronome les moyens de vie digne qu'il a lui même définis préalablement sous la forme de « besoins ».

Seule une diminution radicale de la production industrielle de biens peut sauver

---

promouvaient leur remplacement par une forte croissance du secteur services. Plusieurs analystes mettent en évidence la fausse opposition entre ces deux secteurs, car il est démontré que toute augmentation du niveau de services entraîne une augmentation de la consommation de biens et d'énergie, mais ce n'est pas cet argument qui préoccupe ILLICH. ILLICH va bien au-delà dans sa contestation, démontrant que la surproduction de services est aussi nuisible à la culture que la surproduction de biens l'est à la nature. Il analyse « la confusion entre libertés et droits » : « plus la société investit les professionnels de la légitimité de définir les droits, et plus les libertés des citoyens s'amenuisent » [OC1 : 77-79-ChC,1977] « ILLICH ne croit aucunement en une quelconque "protection de la nature" et dénonce le déploiement inconsidéré des techniques ainsi que l'économie politique du développement, que des auteurs comme René PASSET [né en 1926] et Serge LATOUCHE vont reprendre et approfondir » [Paquot, 2003]. La célébration du 40<sup>e</sup> anniversaire du *Rapport Meadows* a donné lieu au symposium *Perspectives on Limits to Growth: Challenges to Building a Sustainable Planet* célébré à Washington le 1er mars 2012. Dans le même temps, un des organismes en charge du rapport, le *Smithsonian Institution*, rend publique une version actualisée pour 2012 intitulée *2052 – A Global Forecast for the Next Forty Years*, éditée par Jorgen RANDERS et publiée par Chelsea Green. Le point essentiel, souligne Jean-Paul BAQUIAST est que le rapport de 2012 confirme celui de 1972. Celui-ci donnait soixante ans au système économique mondial pour s'effondrer, confronté à la diminution des ressources et à la dégradation de l'environnement. La situation est confirmée par la formule du *Smithsonian Magazine*, «*The world is on track for disaster...*», autrement dit, « tout se déroule comme prévu pour que survienne le désastre ». Ce désastre, comme le résume le physicien australien Graham TURNER, qui a succédé à Dennis MEADOWS comme rédacteur coordonnateur, découlera du fait que, si l'humanité continue à consommer plus que la nature ne peut produire, un effondrement économique se traduisant pas une baisse massive de la population se produira aux alentours de 2030. Source : Club de Rome, <http://www.clubofrome.org/?p=703>, Trad. S.G.

l'environnement et restaurer son équilibre.

#### **4.2.1.2. La contre-productivité sociale**

*Les conséquences de la synergie négative entre les modes autonome et hétéronome au cœur de la Némésis urbaine.*

Dans la deuxième partie de *Némésis médicale* [OC1 : 621-703-NM, 1975], Illich définit la *iatrogenèse* sociale<sup>423</sup> et, ce faisant, il introduit un premier usage élargi du mot *iatrogenèse*. « La *iatrogenèse* sociale, c'est l'effet paradoxal non désiré et dommageable de l'impact social de la médecine » [OC1 : 624-NM, 1975].

David Cayley a bien exprimé la transcendance de cette notion : « La technologie qui saccage la nature dégrade également les relations sociales [...] Les transports rapides, selon Illich, ont plongé la société dans une sorte de stupeur due à la vitesse bien avant que ses sous-produits ne commencent à polluer l'atmosphère. Cette réalité devrait nous donner de bien meilleures raisons de réduire la portée de la technique que le *desideratum* affolant consistant à gérer la planète Terre » [Cayley, E : 42].

L'opposition conceptuelle entre les produits industriels issus d'un mode de production hétéronome et ayant une valeur d'échange d'une part et les valeurs d'usage issus d'un mode de production autonome de l'autre est, nous l'avons vu, un fil conducteur de la réflexion d'Illich tout au long de son œuvre. Concurrence ou conflit, domination de l'un ou l'autre, efficacité ou inefficacité, je fais appel ici à de différentes analyses et qualifications qu'il donne à chacun de ces modes de vie pour essayer de trouver des repères et jeter de la lumière sur l'*entreprise urbaine* entendue comme une institution industrielle.

Les valeurs d'usage, nous rappelle Illich, sont celles « dont les gens jouissent depuis toujours de façon autonome, [...] essentielles à la vie, produites par ceux-là mêmes qui en jouissent et distribuées à peu près également dans l'ensemble de la population [...] inaliénables sur un marché [...] n'apparaissent pas dans le PNB » [OC1 : 664-NM, 1975].

Toujours selon Illich, « l'efficacité atteinte par une société dans la poursuite des ses objectifs sociaux dépend du degré de synergie entre les deux modes de production, le mode autonome et le mode hétéronome<sup>424</sup> » [OC1 : 668-NM, 1975]. C'est pourquoi « la mesure de l'efficacité d'un système social en termes monétaires et en distribution du pouvoir d'achat est condamnée à l'échec » [OC1 : 668-NM, 1975] : les données quantitatives et les statistiques ne disent rien sur la distribution des privilèges et des dommages iatrogènes, sur les effets profonds sur tous les fronts de la croissance qui est à l'origine des bons résultats économiques. Pire que ça :

La notion d'efficacité globale dans la satisfaction des besoins doit être nettement distinguée de la notion d'efficacité qui prévaut dans les calculs de la

---

<sup>423</sup> Dans *Némésis médicale* ILLICH aborde les six symptômes de l'impacte malsain de la médecine sur le milieu (Chap. II), une théorie qui permet de saisir le mécanisme de contre-productivité qui se manifeste dans plusieurs de nos grandes institutions (Chap. III) et la vanité dans une société vouée à la croissance des tentatives politiques visant à redresser cette contre-productivité (Chap. IV).

<sup>424</sup> ILLICH poursuit : « La façon dont le produit de l'ingénieur et du bureaucrate s'engrène sur les valeurs d'usage produites de façon autonome... de la mesure dans laquelle la combinaison... de la marche à pied et du transport par véhicule donne un résultat non seulement plus grand mais également plus satisfaisant que le recours au seul mode autonome » [OC1 : 668-NM, 1975].

production et la distribution des produits industriels. **Sauf à l'intérieur d'une certaine fourchette les deux types d'efficacité se trouvent en conflit**<sup>425</sup> [OC1 : 667-NM, 1975].

Comme dans tous les domaines des sociétés industrielles et conformément à leur logique, dans l'*entreprise urbaine* ce « mode de production autonome est [...] entravé, dévalorisé et bloqué par une nouvelle configuration des aspirations, des lois et des environnements qui favorise exclusivement l'expansion croissante des industries et des professions » [OC1 : 666-NM, 1975] et en conséquence les valeurs d'échange.

Dès que le mode hétéronome est privilégié au-delà d'un certain point, il s'établit un monopole radical sur le procédé de production dans son ensemble [...] Cette synergie devient bientôt négative et aboutit à un phénomène paradoxal de contre-productivité qui se développe en boule de neige. [...] Chaque institution produit plus de barrières à la réalisation de son objectif que de facilités pour l'atteindre. À chaque accroissement du produit correspond un éloignement du but qui déclenche un redoublement de l'effort [OC1 : 669-NM, 1975].

Ce paradoxe radical est au cœur d'une société en tout profondément paradoxale. « Cette programmation du contresens est le fondement de la notion de *Némésis* industrielle » [OC1 : 669-NM, 1975] ; en l'occurrence, de *Némésis urbaine*.

*Némésis urbaine* se manifeste à travers la surconsommation (de sol, d'eau, de transport, énergétique, de services urbains...), la surefficience<sup>426</sup>, la surmobilité, la surcomplexité qui sont au prix du progrès. Le stade de la contre-productivité sociale globale est atteint lorsque la synergie négative entre les modes de production autonome et hétéronome qui est au cœur de *Némésis industrielle* consacre la mercantilisation de toutes les choses, le monopole radical de l'hétéronomie et des professions. Imprégné du vocabulaire médical Illich l'appelle « le masque sanitaire d'une société morbide » [OC1 : 586-NM, 1975].

Plus les gens pensent avoir besoin d'être soignés [et logés, et transportés...], et moins ils se révoltent contre la croissance industrielle [OC1 : 743-NM, 1975].

Comment contribue l'*entreprise urbaine* au masque sanitaire d'une société morbide ? Illich nous donne des balises. Sa *contre-productivité sociale* se manifeste par l'aliénation des moyens de vie ; la surproduction tueuse de la culture et des *ethos* ; l'industrialisation des grands rituels ; la multiplication des rôles ; la reproduction des hiérarchies qui se manifeste par l'opposition entre hospitalité et hospitalisation dans la ville comme un milieu et un moyen thérapeutique, par la distribution inéquitable des externalités et la concentration des dommages iatrogènes et par le gaspillage et les iniquités dans l'allocation des fonds publics. Allons maintenant pas à pas :

#### a. L'aliénation des moyens de vie

« Il faut interpréter la *iatrogenèse* sociale comme le résultat de la surcroissance du mode hétéronome de production » [OC1 : 677-NM, 1975] et la rupture de la synergie positive entre valeurs d'usage et valeurs d'échange qui aliène les moyens de vie. Cette notion est au cœur de *Némésis* industrielle. Cet effet *iatrogène* se manifeste par l'instauration d'un

<sup>425</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>426</sup> Un exemple banal : pensons à la complexité des dispositifs disponibles dans le marché pour fermer avec sécurité la porte de la salle de bain. Conçus pour qu'ils puissent s'ouvrir de l'extérieur en cas d'accident, ne serait-il pas plus simple ne pas verrouiller et que toute la famille pense à frapper avant d'entrer, une simple règle de sens commun ?

« monopole radical » qui non seulement « inhibe la possibilité de choisir mais mène à une dépendance chronique vis-à-vis d'autres monopoles de biens et de services » industrialisés [Cayley, E : 28] qui se légitiment par « le besoin que les populations industrialisées ont d'exonérer leurs institutions » et qui sont là pour cacher que « que les hommes ne parviennent pas à s'y adapter » [OC1 : 743-NM, 1975]. Illich affirme que « [l]a médecine devient un atelier de réparation et d'entretien destiné à maintenir en état de fonctionnement l'homme usé par une production inhumaine. [OC1 : 586-NM, 1975]. Au-delà d'un seuil critique, l'invasion pharmaceutique « bloque la résistance des sujets » [OC1 : 631-637-NM, 1975]. La médicalisation de la prévention [...] transforme des gens qui se sentent bien portants en patients anxieux [...], matière première abondante pour son activité [...] [C]ette pratique renforce les gens dans la conviction qu'ils sont des machines dont la durabilité dépend de la fréquence des visites à l'atelier d'entretien ». [OC1 : 643-645-NM, 1975].

De la même manière et aux mêmes objectifs y contribuent le logement, l'hôpital, la crèche, l'école, les transports, les équipements et les programmes de formation permanente, les loisirs programmés. La dépendance institutionnelle de très haute complexité qui se substitue à faire sa demeure, se déplacer, se nourrir, apprendre, se soigner, guérir, mourir, sous la forme de : le logement, les mobilités, l'alimentation, la formation permanente, la médicalisation des soins et de la prévention, la mort assistée, renforce aussi chez les gens, –« la matière première abondante » [OC1 : 645-NM, 1975] pour l'activité de chaque composant de ce système de services industriel–, la conviction qu'ils sont des machines dont la survie et la durabilité dépend de l'efficacité et du développement de chaque élément de ce système, dont les consignes de base sont : consommation, spécialisation, sécurité et contrôle, assurances, homologation et mise aux normes.

Nous vivons à une époque où l'apprendre est programmé, l'habiter urbanisé, le déplacement motorisé, les communications canalisées [...] [des] denrées alimentaires consommées proviennent de marchés éloignés. Dans une société surindustrialisée à ce point, les gens sont conditionnés à obtenir des choses et non à les faire. Ce qu'ils veulent c'est être éduqués, transportés, soignés ou guidés, plutôt que d'apprendre, de se déplacer, de guérir et de trouver sa propre voie [OC1 : 660-NM, 1975].

« L'individu est subordonné aux besoins supérieurs de la collectivité » –plutôt aujourd'hui à ceux du système à l'ère des systèmes– « ce qui favorise l'entretien de la confusion entre prévention et assurance » [OC1 : 646-NM, 1975]. Lorsque « [l]es soins préventifs deviennent obligatoires [...], [i]l se transforme en patient à vie ». [OC1 : 646-647-NM, 1975].

Parallèlement, lorsque les prescriptions de l'industrie, de la bureaucratie, des assurances, deviennent obligatoires, il se transforme en consommateur à vie. C'est alors que l'exigence inhumaine d'un maintien de niveaux minima de consommation prend la place de la « production inhumaine » lorsque celle-ci a été substituée par la technologie ou par la délocalisation.

Ainsi, au-delà d'un seuil critique, chaque euro dépensé dans les services urbains, les BTP, le logement, les loisirs programmés, les équipements pour une éducation permanente, pour l'attention des vieillards ou des handicapés, « achètent une confirmation de l'impuissance de l'homme assisté » [OC1 : 631-NM, 1975] et « la réduction de la capacité de réaction des membres d'une société » [OC1 : 637-NM, 1975], exactement comme le fait chaque euro dépensé en services de santé.

Comme « [I]a colonisation médicale de la vie quotidienne aliène les moyens de soins » [OC1 : 585-NM, 1975], la colonisation de la vie quotidienne par l'*entreprise urbaine* aliène les moyens de vie. Cet exemple l'illustre bien :

**Signes 8** *Les lieux de l'expropriation (III). La sardinière de Santurce ou l'expropriation de l'autonomie*<sup>427</sup>

*Desde Santurce a Bilbao, vengo por toda la orilla  
con la falda remangada, luciendo la pantorrilla...*

[...]

*Voy cantando por las calles "¿quién compra?, ¡sardina frescué!"*

(Chanson traditionnelle basque).

La santurzaine de la chanson ne pourrait pas de nos jours venir de Santurce à Bilbao, le nez –et la jupe– dans l'air, sans se faire écraser par l'intense circulation automobile en absence d'une voie piétonne ; et encore moins offrir ses sardines à pleins poumons dans les rues sans la correspondante habilitation municipale, un local commercial autorisé, registre sanitaire, carnet de manipulateur d'aliments, *packaging* en plastic homologué recyclable et bien d'autres contraintes, en augmentation et modification constantes. Et pourtant, ses sardines, comme elles sont bonnes!

*"Mis sardinitas, qué ricas son, son de Santurce, las traigo yo".*

La planification urbaine, l'aménagement du territoire, la régulation normative des activités économiques, les conditions de la vie quotidienne, sa réalité matérielle et sa gestion, ne sont pas étrangers aux processus d'expropriation de l'autonomie.

Revenons à notre sardinière. Jusqu'à très récemment (disons dix ans ?) le binôme constitué par un pêcheur et une vendeuse ambulante constituait le soutien de nombreuses familles dans les villages côtiers espagnols. Les sardinières devant la porte du marché (*la puerta'la plaza*) étaient une figure habituelle, avec leur humeur narquoise et leur traditionnel mauvais caractère. Leur présence ("*las traigo yo*" : c'est moi qui les apporte) témoignait de l'origine et de la fraîcheur du produit, et l'enveloppe succincte en papier journal était parfaitement recyclable (il paraît que le plomb contenu dans l'encre n'était pas si mauvais que ça). De la même façon tant d'autres métiers : boulangers, laitiers, maraîchers... La qualité et la sécurité alimentaire des populations allaient de pair avec la survie des familles productrices.

Mais plus tard, en proie à une idéologie du progrès, de la supposée sécurité du consommateur et de l'établissement d'un corpus normatif à chaque fois plus complexe et confus, on a interdit la vente de produits alimentaires en dehors de la chaîne industrielle, et finalement la vente ambulante en général. Peu à peu la possibilité de développer une activité productrice autonome est bloquée en même temps que la possibilité de se nourrir de manière naturelle, saisonnière et « de proximité ». Très

---

<sup>427</sup> Une première version des Signes 7, 16, 17, 35 et 36 a été présentée aux 1<sup>ères</sup> journées GRECS-Groupe Recherche Exclusion et Contrôle Social, séance *De l'autoexclusion à l'autonomie : Le mouvement silencieux* et publiée dans SOLÉ, Ariadna, 2011, *Els fantasmes de l'exclusió*, [Solé, 2011]. M<sup>a</sup> Adelina García Muñoz nous a proposé de jeter un regard positif sur les groupes qui s'excluent ou s'auto-excluent et qui construisent ou reconstruisent des espaces et des territoires aux dimensions humaines. À partir d'un regard sur la ville j'ai prétendu démontrer que ces dynamiques ne peuvent se caractériser que par la revendication et le recouvrement de l'autonomie par rapport à la société industrialiste dans laquelle nous vivons.

rapidement on atteint les 9115 km que portait sur lui un pot du yaourt avant d'arriver à la vitrine du supermarché en 1992 [Böge, 1993] . Les AMAP (associations pour le maintien d'une agriculture paysanne) en France, viennent revendiquer ce droit, qui d'autre part et non moins important, est fondamental pour l'environnement. ■

Comme celui de l'alimentation, tous les secteurs productifs se soumettent à la tyrannie de l'industrialisme : tandis que dans les époques centrales de la Révolution Industrielle et jusqu'à une époque très récente on pouvait encore trouver des ateliers de réparation d'objets (chaussures, bas, bicyclettes, appareils ménagers), aujourd'hui les objets sont conçus de façon à ce qu'ils ne peuvent pas être réparés<sup>428</sup>. Le poids financier des certifications, des registres, des procédures administratives, empêche de plus en plus le travail autonome des bons maîtres maçons, des artisans, des petits commerçants, même des professions libérales soumises aux lois du marché et donc du plus fort. Les conditions d'accès à l'espace dans les villes et le système normatif tendent à faire physiquement et économiquement impossible le maintien d'un petit atelier, d'une production artisanale. La surcomplexité de la technique et de la législation, favorisent la production industrielle de masse à grande échelle et vont dans ce sens à l'encontre des « règles de l'art ». Nous sommes tous expropriés de notre capacité à définir et à subvenir à nos propres nécessités de manière autonome lorsque l'industrie configure l'espace social. Les réglementations, la bureaucratie et la structure spatiale elle-même font que les métiers artisans disparaissent dans les faits, jusqu'au blocage et finalement l'expropriation de toute autonomie.

Mais un nouveau seuil est dépassé qui rend la *iatrogenèse* sociale in-signifiante, lorsque la nouvelle matière première prioritaire n'est même plus humaine mais d'ordre matériel et physique : elle se situe dans la synergie entre la recherche d'une rentabilité financière croissante et la sauvegarde de la soutenabilité de la planète, qu'elle soit par un développement durable ou par le renforcement de la résilience<sup>429</sup>, avec le pic pétrolier et le réchauffement climatique situés au centre de toutes les préoccupations, de toutes les réflexions. Où est-il donc passé l'Homme ?

#### **b. La « surproduction tueuse de la culture et des *ethos* » [OC1 : 659-NM, 1975]**

*L'industrialisation des grands rituels [OC1 : 647-NM, 1975].*

Génératrice de frustrations, la surproduction atteint toutes les institutions majeures de la société industrielle et la médicalisation n'est qu'un exemple de la « domination destructrice que le développement industriel exerce sur notre société » [OC1 : 659-NM, 1975] .

La fascination générale pour les percées médicales, les techniques de pointe et la mort sous contrôle médical qui répond à la « manifestation d'un besoin fortement ancré de miracle » [OC1 : 648-NM, 1975] va de pair avec la fascination générale pour les technologies de pointe, les prouesses techniques, la vitesse, les grands événements, les bâtiments emblématiques, les équipements sophistiqués, les énergies renouvelables à grande échelle, qui ont colonisé la conception et le langage de l'espace habité. C'est le même mythe du progrès et de ses exploits, l'imaginaire de l'extraordinaire, qui imprègne les deux domaines, celui de *l'entreprise médicale*, celui de *l'entreprise*

<sup>428</sup> Voir les considérations sur l'obsolescence programmée dans la note en bas de page 252, p.94.

<sup>429</sup> Voir sous-chapitre 7.2.2.2. *Entropie comme analogue ou comme métaphore*, p. 272, et la critique de quelques principes du corps idéologique des Villes en Transition dont la résilience.

*urbaine.*

Pourtant, au-delà d'un certain seuil, le choix d'une médiation technique entre l'homme et la maladie, entre l'homme et l'environnement, entre l'homme et la nature, ou simplement entre les hommes, fait que l'on s'éloigne des cultures qui ont développé le sens de l'équilibre, « de la compassion envers celui qui est dans le malheur, de l'hospitalité envers l'infirme et de la tolérance envers le fou, celles qui peuvent intégrer les malades à la vie de tous les jours » [OC1 : 649- NM, 1975]. « Plus les appartements sont coûteux, dit Illich, plus ils sont inhospitaliers au malade » [OC1 : 631-NM, 1975], surtout parce qu'il n'y a personne qui puisse l'accompagner et le soulager. « [L]a magie médicale moderne le transforme en voyeur mou et mystifié » [OC1 : 650-NM, 1975] en participant dans un rituel, désormais industrialisé. Dans le sous-chapitre 3.1.2 nous avons vu comment le rituel mythopoétique de la ville « lieu des opportunités » contribuait à l'industrialisation des campagnes, le développement, la création culturelle des besoins et la destruction du domaine du vernaculaire, en somme, à l'*urbanisation totalisante*. Rappelons aussi que « [t]ous les rituels (dans le sens de Max. Gluckman) [...] augmentent la tolérance à la dissonance cognitive. Ceux qui participent à un rituel deviennent capables de combiner des attentes irréalistes avec une réalité indésirable » [OC1 : 650-NM, 1975].

Comme « les rituels de la médecine, célébrés par un mage préventif, font croire aux gens que les traitements [...] feront du bien à leur santé » [OC1 : 653-NM, 1975] les rituels industrialisés de *l'entreprise urbaine*, composés de toutes ces notions abstraites mais fortement évocatrices comme le droit au logement digne, les mobilités, la communication, la fête (même préformatée), les loisirs (programmés), les services sociaux, les grands événements mobilisateurs (y compris les élections, « la fête de la démocratie »), l'espace public intégrateur, font croire aux gens à leur participation à une entreprise commune et à son progrès, tandis que « leur résultat le plus clair est de les priver de la volonté d'exercer un contrôle sur leurs conditions de travail et d'habitat » (OC1 : 650-NM, 1975) de leur aliéner « la jouissance du présent » [OC1 : 653-NM, 1975].

À l'heure actuelle, c'est une certitude que la limitation à la croissance de la production de biens et à la consommation d'énergie et de matières premières est une nécessité<sup>430</sup>. Cette évidence a souvent caché (depuis les débats du Club de Rome jusqu'aux gourous de la Société de la Connaissance), le « danger parallèle [...] que constitue la croissance du secteur des services » qui fait que « [l]es gens sont conditionnés à obtenir des choses et non à les faire » [OC1 : 660-NM, 1975]. Et ceci dans un contexte de surcomplexité et de surexigences croissantes –qu'elles soient académiques, médicales, technologiques, bureaucratiques, etc. – qui suppose en même temps un redoublement des efforts et une montée de l'impuissance. C'est justement ce danger qu'Illich s'est attaché à mettre en évidence, énonçant que « la production industrielle de services est aussi nuisible à la culture que celle des biens l'est à la nature » et que en conséquence, seule une diminution radicale de la production industrielle de services peut sauver la culture et les *ethos*.

---

<sup>430</sup> Voir page 150.

**Signes 9** *Les lieux de l'expropriation (IV). Where do the children play ? Ou l'expropriation de l'imagination*<sup>431</sup>. *Lecture d'une aire de jeux d'enfants*<sup>432</sup>

*Well I think it's fine, building jumbo planes.  
Or taking a ride on a cosmic train.  
Switch on summer from a slot machine.  
Get what you want to if you want, 'cause you can get anything.*

*I know we've come a long way,  
We're changing day to day,  
But tell me, where do the children play?*

Extrait de *Where do the children play ?* Cat Stevens (né Steven Demetre Georgiou et rébaptisé Yusuf Islam) (Londres, 1948).  
De son album *Tea For The Tillerman*, A&M Ed., 1970.

Au bord même du centre historique de la ville de Cordoue (Espagne) pas loin de la Mosquée-Cathédrale, part une avenue qui, en sortant de la ville, traverse un parc à végétation luxuriante<sup>433</sup>. À droite, s'étend un bois de résineux et d'arbres d'ombrage, serré, touffu, sur un terrain irrégulier, escarpé, très mystérieux. Le talus qui descend vers le trottoir est couvert d'iris d'un bleu intense, un nuage de couleur sur un fond de feuillage vert foncé. Plusieurs sentiers montent parmi la végétation et se perdent à l'intérieur du bois sombre, bien protégé de la chaleur, suffocante en Andalousie en cet après-midi d'été.

À gauche se trouve *La ciudad de los niños*<sup>434</sup>. Limitée par une enceinte de tubes d'acier verticaux peints en couleurs criantes : rouge, bleu clair, vert, jaune, à travers la grille on entrevoit au premier plan un bâtiment préfabriqué métallique à usage administratif. Plus loin, à l'imitation d'un *Lego* géant se trouve la porte d'entrée où un grand panneau donne des renseignements : l'administration responsable, la date d'inauguration, les horaires, les services ; immédiatement après se trouve la cabine de contrôle de l'accès qui, après certaines hésitations de l'équipe municipale, est finalement gratuit<sup>435</sup>. À l'intérieur, où quelques uns des arbres précieux ont été heureusement conservés, on

---

<sup>431</sup> Déjà en 1971, dans *Une société sans école*, ILLICH nous a fait voir que, dans une grande ville, « un enfant des rues n'y touche jamais rien qui n'ait été scientifiquement conçu, réalisé et vendu à quelqu'un » [OC1 : 338-SE, 1971] ; plus tard, dans *H<sub>2</sub>O*, qu'un enfant de la ville « n'a aucune occasion de voir des eaux vivantes » [OC2 : 516-H<sub>2</sub>O, 1985], cette « eau des rêves » qu'anime l'imagination matérielle bachelardienne.

<sup>432</sup> Dans son article *Spaces Without Children*, Helen PENN, professeur à l'université de East-London, constate une tendance à éliminer les enfants des lieux publics, notamment des bâtiments qui ont pris le relais des places de l'antiquité dans l'établissement des relations sociales, un processus que PENN attribue à deux raisons : la sécurité des enfants et la sécurité des adultes. Dans DUDEK, Mark, 2005, *Children's spaces*, Amsterdam, Elsevier.

<sup>433</sup> Parque Cruz Conde, Avenida Menéndez Pidal, Cordoue, Espagne.

<sup>434</sup> *La Ciudad de los Niños (La cité des enfants)*, Cordoue, Espagne.

<http://www.ciudaddelosninos.cordoba.es/atracciones.html> Le nom du parc reprend (et pervertit !) celui du projet du pédagogue italien Francesco TONUCCI (1941). À lire : TONUCCI, Francesco [1991] *La ciudad de los niños. Un nuevo modo de pensar la ciudad*. Madrid, Fundación Germán Sánchez Ruipérez, 1998.

<sup>435</sup> L'entrée est payante depuis 2012 (2 € pour les adultes, 1 € pour les enfants de 5 à 12 ans et les plus de 65 ans, gratuit pour les moins de 5 ans, tarif réduit pour les groupes, forfaits annuels à 15 € pour les adultes et 6 € pour les enfants).

circule sur des chemins de béton qui relient les « *atracciones* » parsemées dans tout le parc.

Les « *atracciones* », un mot emprunté à la fête foraine<sup>436</sup>, sont des équipements pour le jeu des enfants hautement sophistiqués, hautement industrialisés. Chaque aire est précédée d'un panneau où s'expliquent ses « valeurs ludiques » et les conditions de son utilisation : limites d'âge supérieures et inférieures, obligation ou interdiction selon les cas de l'usage d'un casque, ou de chaussures, ou d'un tee-shirt. Un système de haut-parleurs renforce les messages en émettant constamment des conseils sur l'usage correct des « *atracciones* », sur le civisme dans les lieux.

La vedette du parc est une construction industrielle énorme en bois et en métal installée sur un plancher élastique de sécurité, peinte en jaune intense et « thématisée » avec des arcatures mozarabes, qui réunit des toboggans, des passerelles et des filets pour grimper. Dans le catalogue du fabricant ce produit s'appelle *Vulcano*, ainsi donc l'« attraction thématisée » a été baptisée sur le panneau correspondant comme *Mezquita Vulcano* (Mosquée Vulcano !). Ce jeu, coûte dans le marché environ 45.000 Euros. Le projet a été inauguré en mars 2007 avec un investissement de 2.500.000 Euros.

Cette *Ciudad de los Niños*, qui apparaît sur les guides de la ville de Cordoue parmi les sites d'intérêt touristique, est devenue dès son inauguration un projet de référence dans le monde de l'administration municipale espagnole, un « modèle iconique de gestion ludique enfantine », lit-on dans un dépliant, un projet que la mairie envisage déjà de élargir de l'autre côté de l'avenue (sur les ruines du beau bois). Qu'est-ce qui relève de l'industrialisme dans ce cas et en quoi il est contre-productif ?

a. Dès sa conception, le parc est défini comme tel parce qu'il est (sur)équipé, (sur)doué d'objets et de systèmes, et nullement par sa nature de site paysager. Il est considéré un parc parce qu'il est artificialisé. Le jeu est coupé de la nature, désensorialisé.

b. Ses équipements sont extrêmement chers et complexes, en même temps que standardisés (fabriqués en France et en Allemagne sur le catalogue d'une entreprise française).

c. La standardisation est justifiée par l'homologation à la norme européenne « pour que nos enfants jouent en toute sécurité ». Cela entraîne la programmation du jeu : un concept de jeu catégorisé, programmé et préformaté, sécurisé et classifié par âges, philosophiquement contradictoire. Les choix mettent en évidence la conception dirigiste que quelques adultes ont de la « valeur ludique ». Un jeu privé de risque<sup>437</sup>, donc de possibilités de création et de spontanéité. « Stérilisé », dirait Nicolas Soulier [2012]<sup>438</sup>.

d. La thématisation, ersatz d'une culture, ne contribue pas à améliorer les choses, bien au contraire. La *Mosquée Vulcano* devient aisément un *Castre Celte Vulcano* à Vigo ou un *Fort pirate Vulcano* à Mallorca. La conception scénographique de la thématisation

---

<sup>436</sup> *Atracciones de feria* en espagnol.

<sup>437</sup> En ces jours, suite à une avalanche de neige qui a tué quatre alpinistes on cherche des responsables et on questionne la sécurité dans les escalades du Mont Blanc. Après la mort d'un jeune homme par un taureau dans les « encierros » d'un village du Sud de l'Espagne en août 2011, les médias se demandaient si l'administration garantissait la sécurité dans ce genre des fêtes. Mais certainement pas !

<sup>438</sup> Voir note en bas de page 676, p. 246.

nous rapproche du « *show*<sup>439</sup> ». Les choix mettent en évidence l'image que certains adultes ont de ce qui est attirant pour les enfants : la vulgarité (qui atteint son sommet dans les « attractions » en polyester de la foire foraine contemporaine<sup>440</sup> mais aussi à la télé et dans quelques vidéo-jeux), le stéréotype, bref, l'imagination programmée qui à la manière d'une *fun image* recouvre les loisirs programmés.

Heureusement, les enfants résistent à ce modèle contre-productif stérilisé et stérilisant du corps et de l'imagination : ils continuent de se créer des mondes, ils parviennent à courir des risques même dans ce milieu aseptique et artificialisé. Ils jouent, et ils jouent ensemble et, malgré tout, leur jeu reste toujours une île, une exception, une option, une surprise. ■

### c. La multiplication des rôles

L'industrialisation des grands rituels et la spécialisation qui s'en déduit vont de pair avec la multiplication illimitée des rôles du malade et mènent à l'élimination du statut de santé. Le malade industrialisé est devenu un patient dans les années 1950, un déviant légitime pris en charge par un système [OC1 : 653-655-NM, 1975] dans lequel il tient simultanément plusieurs rôles. Ils sont transformés en « patients que la médecine teste et répare, en administrés dont la santé est prise en charge par une bureaucratie médicale et en cobayes sur lesquels la science médicale pratique des expériences » [OC1 : 656-NM, 1975]. « Le patient est réduit au rôle d'objet qu'on répare [...] il pourrait être un sujet que l'on aiderait à guérir, ou à boiter à sa manière dans la nature » [OC1 : 685-NM, 1975].

Les rôles du résidant dans l'*entreprise urbaine* se sont, eux aussi, multipliés : il est un consommateur (de transport, de logement, d'énergie, de H<sub>2</sub>O, de services urbains...) ; un administré (par un nombre croissant d'institutions qui régulent, taxent et imposent des contrôles et des contraintes) ; un cobaye (il n'y a qu'à voir certains exemples d'architecture sociale qui, dénoncent leurs habitants, les stigmatisent comme des relogés et les empêchent jour après jour de surmonter leur condition<sup>441</sup>) ; et, dans les dernières années de façon croissante, un producteur (non seulement de CO<sub>2</sub>, d'eaux-vannes et de déchets, mais surtout de ce « travail fantôme » qu'Illich définit comme « le labeur non rétribué nécessaire au soutien d'une société hyperproductrice de marchandises » [Cayley, E : 54] et un responsable / gestionnaire / inspecteur (car il s'occupe de plus en plus de l'apprentissage, la pratique, le suivi, le contrôle et la dénonciation jusqu'à la délation de toutes sortes de procédures administratives, homologations techniques, certificats d'efficacité énergétique, conditions d'habitabilité, permis d'activité, pratiques écologiques, mesures et comportements de sécurité, etc.), qui font que le travail fantôme tel qu'Illich le définissait soit largement dépassé<sup>442</sup> : il s'agit maintenant

<sup>439</sup> Pour la notion de « *show* » voir sous-chapitre 4.2.2.1., page 193.

<sup>440</sup> Ma contribution à l'exposition *Barcelona, Valencia, Palma - La ciudad de los horrores* au CCCB 2010 a été la photo d'un objet de fête foraine : une grenouille en résine rose, maquillée, infantilement obscène !

<sup>441</sup> Par exemple, entre autres, les logements sociaux du PAU de Carabanchel, Madrid.

<sup>442</sup> Voir [Dujarier, 2008] et page 117. Je distingue à l'heure actuelle plusieurs catégories de « travail fantôme » : « le labeur non rétribué nécessaire au soutien d'une société hyperproductrice de marchandises » [Cayley, E :52] tel qu'ILLICH le définissait (travail domestique, garde des enfants, etc.) ; une expansion du travail fantôme qu'ILLICH appelle le *self-help*, et qu'il définit comme l'enrôlement non rétribué du client en tant qu'assistant non rétribué dans tous les domaines où des experts des services « s'occupent » des gens : sous couvert de mots humiliés comme

d'un labeur normalement rétribué (à d'autres) qui nous est délégué, sous couvert d'une chape de responsabilité sociale.

Le logement, lui aussi, se surcomplexifie et toute une série de charges et de contraintes viennent s'y ajouter, qui le transforment en une source constante de *pseudo-travaux* et de dépenses directes et indirectes, qui sont des revenus directs et indirects pour l'administration et pour certains secteurs de la société : adéquation à des normes toujours changeantes, contraintes d'entretien, esthétiques, obligation constante de recourir et payer des professionnels, des impôts et des assurances (syndics, notaires, chambres de la propriété, architectes, constructeurs, techniciens, compagnies d'assurances, etc...) qui en font un charge lourde.

Ce qui gît à la base une autre fois c'est la confusion industrialiste entre la demeure et le logement, la perversion capitaliste de l'identification du chez-soi à un bien d'investissement (qu'Illich cernerait dans l'opposition entre l'« art d'habiter » et le « garage humain »)<sup>443</sup>, le passage du seuil qui distingue l'« art d'habiter » d'une activité économique.

#### **d. La « reproduction des hiérarchies » (I). « Hospitalité et hospitalisation »**

##### *L'hospitalisation de l'espace*

Avançons maintenant un pas de plus. Comme nous avons vu Illich distinguer, dans le chapitre II de *Némésis médicale*, les symptômes spécifiques de « l'impact malsain de la médecine sur le milieu » social au-delà d'un seuil critique et relève que certains parmi eux –notamment le contrôle social par le diagnostic, la médicalisation des catégories et l'étiquetage *iatrogène* des âges de la vie humaine– sont autant d'instruments « pour reproduire une société de classes » [OC1 : 642-NM, 1975], une reproduction des hiérarchies, qui se manifeste –et cela nous concerne directement– dans la notion de « l'hospitalisation de l'espace » [OC1 : 638-NM, 1975], un concept qu'Illich prend de Roslyn Lindheim (1922-1987)<sup>444</sup>.

---

« conscientisation, alternative, décentralisation » [E : 51] et la coproduction directe par le consommateur d'une bonne partie des biens et des services industriels de masse qu'il consomme et qui font que désormais les départements de *marketing* des entreprises parlent de *quasi-employés*, « une main d'œuvre disponible, gratuite, motivée, fidèle et bien disposée à l'égard du prestataire » [Dujarier, 2008] : transport et montage des meubles industriels, customisation du produit, participation à des *opinion polls* etc. Enfin, une série croissante de tâches auxquelles on ne peut pas se soustraire sans passer dans la marginalité ou sans commettre de délit : maintien d'une énorme bureaucratie domestique, gestion télématique des documents administratifs, des taxes et des impôts ; gestion ou rénovation de signatures électroniques, repérage et impression des reçus, lecture de compteurs des services publics, inspections techniques obligatoires du logement, de la voiture, etc., pour lesquelles quelqu'un d'autre est censé être payé quelque part mais qui en tout cas nous sont déléguées. J'ai l'impression que le système compte sur nous pour tout sauf pour quelque participation active que se soit dans l'espace public, qui est, elle, totalement interdite. Planter un arbre devant sa maison ?, quelle idée !

<sup>443</sup> Voir sous-chapitre 5.2.1.1. *L'art d'habiter et le garage humain*, p. 217.

<sup>444</sup> Roselyn LINDHEIM, (1922-1987). Architecte experte en santé et en facteurs environnementaux dans le dessin des hôpitaux, a participé aux séminaires préparatoires à *Némésis médicale* à Cuernavaca. Dans une note en bas de page de *Némésis Médicale* [OC2 : 638, note 135] ILLICH annonce la parution en 1975 chez Calders & Boyars, Londres –le même éditeur de plusieurs de ses livres à l'époque–, de l'ouvrage de Lindheim *The Hospitalization of Space* qui développe des matériaux publiés dans les documents CIDOC DOC.I/V 73 et 74. Voir par exemple dans LINDHEIM, Roslyn, GLASER, Helen et COFFIN, Christie, 1972, *Changing Hospital Environments for Children*,

L'hospitalisation de l'espace est, selon Illich, la forme que prend la médicalisation de l'habitat.

« L'homme domestiqué, explique-t-il, rentre en stabulation permanente pour se faire gérer dans une suite de loges spécialisées » dans « un environnement spécial pour optimiser cette santé-marchandise » dans lequel « [l]a richesse d'information du milieu naturel est dégradée par sa spécialisation<sup>445</sup> » [OC1 : 638-NM, 1975].

Rappelons que, pour Illich, « l'hospitalisation est l'inversion radicale de l'hospitalité [...] une procédure qui métamorphose le prochain du Samaritain en un client des services humanitaires » [PS : 11], « un succédané abâtardi de l'hospitalité, cette vocation de s'ouvrir à qui est dans le besoin : ce qui était un choix gratuit et libre est devenu une idéologie, un idéalisme » [CM : 92]. L'idéal d'hospitalité est transformé en réalité hospitalière, au sein de laquelle « la sollicitude est –dans les mots de son ami John McKnight<sup>446</sup>– « le masque de l'amour » [E : 197].

Illich éprouve, et pour mieux l'exprimer il cite son ami et maître à penser Erich Fromm, « une angoisse presque insupportable » [E : 196] devant la certitude récente du besoin de disposer « d'endroits où l'on pourrait envoyer les personnes inadaptées » [E : 197] et à comprendre « dans quel environnement l'homme moderne vit certains moments essentiels de sa vie, cet espace aliéné où des étrangers “prennent soin d'eux” et pourvoient à ce qu'ils appellent leurs besoins » [E : 197]. Des fournisseurs d'un genre de soins pour des besoins établis qui relèvent du « domaine de l'organisation et de la survie » qui les convertit en « administrateurs de systèmes<sup>447</sup> [...] dans une société dans laquelle l'hospitalité est devenue presque impossible » [E : 220-221].

Dans la première partie de *Dans le miroir du passé* [OC2 : 742-743-DM-DC, 1988+E : 55] Illich évoque l'accord gouvernemental entre le Japon et le Mexique pour la création d'un million de lits sous le beau soleil des Caraïbes pour des Japonais âgés, en échange d'un contrat global de développement industriel : en une génération le discours des besoins a détruit une tradition de coexistence générationnelle et de dévotion pour les aïeux, devenus tout à coup une marchandise à entreposer ; pire que ça, une monnaie d'échange dans un processus qui signifie l'expropriation des l'affection et la rupture de la transmission pour les uns, le développement industriel pour les autres, l'atteinte à la dignité de tous. Que ce soit dans des résidences sous le soleil des Caraïbes au Mexique ou dans des logements de luxe pour ceux qui peuvent y accéder, quels sont *Les Jardins d'Arcadie* que nous offre la société industrielle dans les nations opulentes pour les dernières –et souvent longues– années de la vie de ceux qu'on prend grand soin d'appeler, dans un souci de correction politique et selon les usages de l'entreprise, « les

---

Commonwealth Fund Publications, Harvard University Press.

<sup>445</sup> Une des logiques fondamentales de l'industrialisme et de la non-proportionnalité.

<sup>446</sup> John McKNIGHT, Directeur du *Urban Affairs Institute de la Northwestern University* à Chicago, co-auteur du livre, d'ILLICH, ZOLA, McKNIGHT, CAPLAN et SHAIKEN, 1977, *Disabling Professions*, Londres, Marion Boyars. Dans son article titré *Professionalized Service and Disabling Help*, il définit *care* comme « le masque de l'amour ». [Cayley, E : 197, note en bas de page ].

<sup>447</sup> ILLICH affirme : « Dès le moment où vous pensez à la faim en termes de calories, vous devenez en imagination, un administrateur de systèmes. Vous devenez quelqu'un qui a le sentiment de détenir le pouvoir [...] d'accrocher ou de couper des lignes de vie [...] la vanité qui sous-tend cette attitude est épouvantable » [E : 220-221].

*Seniors* » sinon « [l]a garantie au quotidien d'un cadre de vie sécurisé » ? <sup>448</sup> | <sup>449</sup> Ces deux histoires de vie l'illustrent bien.

### **Signes 10** *Histoire de vie 1*

Je rends visite à la grand-tante de mon amie P. dans une résidence privée occupant une aile d'un bâtiment d'un hôtel de chaîne à quelques kilomètres de la ville où j'habite. Apparemment la résidence appartiendrait ou aurait au moins un accord d'exploitation avec l'hôtel, mais hormis le parking payant des visiteurs, il n'y a aucun lien visible, ni physique ni de services entre les deux institutions. Pour un prix absolument inaccessible à la plupart des familles espagnoles, la tante C. dispose d'une chambre avec un lit articulé, un fauteuil, un poste de TV, une salle de bain privée et une fenêtre extérieure, avec une petite vue sur un fleuve et les arbres qui le bordent. Le long couloir qui dessert les chambres aboutit dans une extrémité à une salle de séjour commune de 6 m par 6 m avec des fauteuils tapissés en plastique brun tout autour et dans l'autre à une salle à manger de la même dimension, avec les mêmes fenêtres et la même vue, équipée de deux grandes tables rectangulaires collectives où mangent les résidents de l'étage. Le tout est revêtu en marbre crème très propre et poli ; un faux plafond de planches acoustiques, éclairage fluorescent, mobilier standard de bonne qualité. L'attention est constante et très professionnalisée. De temps en temps on entend un cri, un appel. La tante C. habite là depuis deux ans et cette atmosphère lugubre sera probablement sa quotidienneté institutionnalisée jusqu'à la fin de ses jours : « la garantie au quotidien d'un cadre de vie sécurisé », « privilège » réservé exclusivement à ceux qui peuvent se le payer.

### **Histoire de vie 2**

I., lui, habitait seul dans un bel appartement dans le centre-ville d'une ville moyenne du nord de l'Espagne. Il jouissait d'une belle terrasse ouverte sur une place élégante, pas très loin de la plage. Comme, par la suite d'une opération, il avait du mal à se déplacer, il ne descendait pas souvent dans la rue, sauf pour aller voir les médecins. Il ne s'entendait pas bien avec sa fille aînée, toujours très occupée. La plupart de ses amis étant morts son monde se limitait à son appartement et à la TV. Sa santé et son moral n'étaient pas des meilleurs. A l'âge de 88 ans il s'est décidé à aller passer trois mois en pleine campagne avec son fils qui avait fait récemment « un pas à côté ». Il n'était pas content quand son fils lui avait communiqué qu'il abandonnait une carrière professionnelle brillante pour se retirer dans une communauté rurale en Amérique du Sud. Ils ne se sont pas parlé pendant deux ou trois ans, mais probablement une intuition a poussé I. à ne pas laisser les choses dans l'état et a essayé d'aller voir et de comprendre. Pendant son séjour à la campagne il a pris des couleurs, il a commencé à

---

<sup>448</sup> Publicité de la société *Les jardins d'Arcadie*. <http://www.jardins-arcadie.fr>. Dernière consultation : 15-08-2011.

<sup>449</sup> Selon les statistiques, en Espagne, 60 femmes ont été assassinées par leur conjoint en 2011 et plus d'un million de vieilles personnes ont été abandonnées par leur famille dans des hôpitaux, dans des stations-service, dans des centres-commerciaux ; elles ont été les principales victimes de la canicule qui a fait des ravages en Europe en 2003 (15.000 morts en France). Pourtant les personnes âgées se révoltent contre les stéréotypes qui les tâchent de faibles, anachroniques et inconsistants. Disposant de temps, elles gardent un rôle protagoniste dans la militance, les associations, les bénévoles, l'aide mutuelle, l'aide familiale, la vie culturelle. (Dans un autre domaine, chaque année, en Espagne, entre 150.000 et 200.000 chiens sont abandonnés dans la rue par leurs propriétaires).

marcher plus agilement, il a changé d'humeur (oubliée cette amertume agressive!), il a arrêté de boire, il causait, il rigolait, il appréciait la compagnie des personnes et des animaux, il se souvenait des choses. À l'heure de rentrer chez lui, il a laissé tomber son billet<sup>450</sup>. ■

Or, ces processus de spécialisation, de protocolisation, de contrôle social, de reproduction des hiérarchies, d'« hospitalisation de l'espace » sont à leur tour engendrés et renforcés par les mécanismes et les processus de l'*entreprise urbaine*. Force nous est de constater que la plupart des monopoles radicaux de biens et de services (écoles, hôpitaux, transports, alimentation...) font partie de l'*entreprise urbaine* qui les englobe et les contient et l'espace public est au centre de cette question.

La lecture des beaux livres de Clare Cooper Marcus<sup>451</sup>, en particulier *People Places, Design Guidelines for Urban Open Space* (1998) –que la maison d'édition définit comme un « *easily applied guide to creating people-friendly places* (un guide d'application facile pour la création d'espaces amicaux pour les gens) » (!) – et *Healing Gardens, Therapeutic Benefits and Design Recommendations* (1999), me fait penser que, au-delà des qualités évidentes des ouvrages et de l'auteure et sans dénier le pouvoir inspirateur et restaurateur d'un entourage beau et soigné, persiste inconsciemment une conception industrialiste autour de l'activité institutionnelle et professionnelle de fournir à des contribuables passifs et à travers le *design* des espaces adéquats aux besoins des différentes catégories d'usagers et reliés au zonage de la ville : des employés au centre ville dans leur *lunch time*, les familles dans les quartiers avec les jeux d'enfants et les aires pour les adolescents, les vieilles personnes dans les résidences spécialisées, les malades et les travailleurs dans les hôpitaux, pour lesquels le paysage dessiné par des spécialistes peut avoir un effet thérapeutique<sup>452</sup>. Cooper insiste par exemple sur l'importance de prévoir des espaces *communaux*, semi-privés, (*communal spaces*) partagés par des groupes ayant des besoins et des attentes communes et toujours basé sur une recherche préalable sur les comportements et les motivations des gens, qui leur donnent des chances « *to express themselves, be effective, and feel empowered* (de pouvoir s'exprimer, d'être effectifs et de se sentir puissants) ». Elle traite aussi des

<sup>450</sup> Hommage II. Le protagoniste de cette histoire est mort le 12 juillet 2011 à Colonia del Sacramento, Uruguay, paisiblement, huit jours après son 90<sup>e</sup> anniversaire, accompagné de son fils, ses nouveaux amis et ses animaux. R.I.P.

<sup>451</sup> Clare COOPER MARCUS (née en ?) est Professeure Emérite du Department of Landscape Architecture and Architecture-University of California, Berkeley, et consultante dans une société spécialisée en *user-needs analysis* pour des compagnies de *design* de l'espace public notamment dans des institutions de santé. Sa recherche est centrée sur les aspects psychologiques et sociologiques de l'architecture, l'aménagement de l'espace et le design du paysage en utilisant les méthodes des sciences sociales et de la Gestalt et la psychologie de Jung (Voir son livre *House as Mirror of Self* où elle examine les relations entre les habitants et les liens avec leurs maisons). Elle explore les liens émotionnels que les gens tissent avec leur environnement, comment celui-ci conditionne les comportements, et comment il favorise la création de communautés. Elle promeut un *design* sensitif dont le processus commence par les motivations et les comportements des gens et distingue ce genre de participation du choix entre un certain nombre de propositions préformatées. Source : PPS-Project for Public Spaces <http://www.pps.or/reference/cmarcus/>. Dernière consultation : 20-08-2012.

<sup>452</sup> *Therapeutic Landscapes Network*, « *the resource for gardens and landscape that promote health and well being* » est un réseau qui se définit comme une communauté internationale de *designers*, fournisseurs de services humains et de santé, chercheurs et jardiniers, dont la mission principale est le Conseil en paysagisme thérapeutique dans des institutions de santé. Source : <http://www.healinglandscapes.org>.

possibilités du *design* pour créer des environnements à basse densité perçue, sans pour autant renoncer à une haute densité de vie urbaine, source d'opportunités.

Castells, de son côté, définit le rôle de l'*urban design* à l'« âge de l'information » comme celui de « restaurer la culture des villes par un traitement socio-spatial des formes urbaines<sup>453</sup> afin de mettre en connexion la vie locale, les individus, les communes et les flux globaux instrumentaux dans le partage des espaces publics, le connecteur clé de l'expérience. [...] La synthèse entre lieux et flux se réalise dans l'espace public, le lieu de la cohésion sociale et les échanges<sup>454</sup>, que représente l'accomplissement de la ville comme "créateur de culture, organisateur de sociabilité, système de communication et siège de la démocratie par la pratique de la citoyenneté" » [Castells, 2004], une citoyenneté aseptique qui, j'ai l'impression, exclut toute possibilité d'intervention ou d'action sur ce même espace public.

Dans sa participation à la conférence *Speed* au *Netherlands Design Institute*, à Amsterdam, le 8 novembre 1996 Illich exprime toutes ses réserves envers la fonction mythopoétique du *design* menée par les *designers*, héritiers du *disegno* de la Renaissance, « des consultants qui dessinent la liturgie de la modernité, des experts dans l'intégration intentionnelle et réfléchie de toute sorte d'artefacts, des diffuseurs des assomptions qui guident les principes auxquels les éléments d'un tout doivent être soumis » [Illich, Rieger, Trapp, 1996] au service des classes. Le rôle du *design* comme un instrument de renforcement systémique et comme un palliatif des dégâts<sup>455</sup> que ce même système inflige aux gens qui est mis en évidence par Illich fait partie de l'hospitalisation de l'espace.

### ***La ville comme un moyen thérapeutique***

*La santé* comme *la ville* –ou plutôt « le lieu des opportunités » que représente la ville dans l'imaginaire du progrès– sont devenus « ce rêve inaccessible, cette promesse toujours lointaine à laquelle chacun peut prétendre en vertu des principes de justice sociale » [OC1 : 656-NM, 1975] : une utopie, qui est toujours pour Illich de la « concrétude mal placée » [PS : 235-LK, 1994].

Le droit effectif au statut de patient devient « un signe de progrès social » [OC1 : 657-NM, 1975] comme le devient le statut de résident. La revendication du traitement

<sup>453</sup> Dans la ligne de Kevin LYNCH (1918-1984). LYNCH est l'auteur de *The Image of the City*, un ouvrage majeur dans les champs de l'aménagement urbain et de la psychologie environnementale.

Publié en 1960, c'est le résultat d'une étude de cinq ans sur la manière dont les gens observent la ville. À partir de l'étude de trois cas différents (Boston, Jersey City, et Los Angeles), LYNCH a rapporté que les usagers comprennent leur environnement dans des manières consistantes et prédictibles, dressant des cartes mentales à partir de cinq typologies d'éléments :

-les voies de circulation, chemins, rues, trottoirs, rails et autres dans lesquels ils se déplacent.

-les limites ou frontières perçues, des murs, des bâtiments, etc.

-des districts, des parties de la ville reconnaissables par leur identité ou caractère.

-des nœuds, intersections, points focaux.

-des « marqueurs de territoire », facilement identifiables comme des points de référence extérieurs.

LYNCH est le créateur des mots *imageability* et *wayfinding* (le premier concerne la facilité de se faire une image d'un lieu, le deuxième l'aisance à trouver son chemin).

<sup>454</sup> CASTELLS cite BORJA, Jordi et MUXÍ, Zaida, 2001, *Espai Públic, Ciutat i Ciudadania*, Barcelona, Diputació de Barcelona, p. 35.

<sup>455</sup> Pallier les dégâts c'est parfois nécessaire, voire urgent, mais jamais suffisant et bien souvent contre-productif.

comme de tout service institutionnalisé, « un devoir politique<sup>456</sup> » ; le certificat médical, comme la carte de résidant, « un moyen puissant de contrôle social » [OC1 : 658-NM, 1975]<sup>457</sup> car en tant que bien d'investissement, le « temps en bonne santé [...] est un indicateur décisif de la valeur des individus pour la communauté en tant que producteurs » [OC1 : 683-NM, 1975], des ressources humaines ; comme le travail salarié, le contexte urbain devient aussi « un moyen thérapeutique ».

### Signes 11 Comme des enfants

En pleine crise écologique on chauffe les rues en hiver pour installer des tables de café pour les fumeurs tandis que fumer est stigmatisé à l'intérieur ; défense de boire de l'alcool dans la rue si ce n'est dans des espaces publics spécialement délimités<sup>458</sup> et aussi d'en acheter après 22 heures (?) ; obligation de passer des tests préventifs, des contrôles, des diagnostics réguliers selon l'âge et le sexe et selon l'activité ; obligation de porter ses propres alcoomètres dans la voiture ; ou pire encore : « 1. Ouvrir le robinet. 2. Tremper les mains dans l'eau. 3. Presser le bouton du savon. 4. Frotter les paumes dix fois. 5. Faire dix mouvements circulaires des deux mains, l'une contre l'autre. 6. Entrecroiser les doigts et frotter vigoureusement. 7. Porter une attention spéciale aux ongles. 8. Rincer abondamment. 9. Sécher à l'air chaud ». Voici les instructions pour se laver les mains affichées dans les toilettes du Centre des congrès et conventions de la ville où j'habite. ■

Comme la médicalisation de la société industrielle, la contrainte d'urbanisation, renforce, par l'hospitalisation de l'espace, « son caractère impérialiste et autoritaire » [OC1 : 658-NM, 1975], *urbanisation totalisante*, urbanisation totalitaire.

### e. La « reproduction des hiérarchies » (II). La distribution inéquitable des externalités et la concentration des dommages iatrogènes

Chacune de ces marchandises [industrielles] est disponible en quantités dont les coûts unitaires pour la collectivité croissent par sauts importants, même s'il n'en paraît rien et que le prix du marché ne reflète qu'en partie ce que l'objet de pointe a coûté au contribuable. La raison est que plus le coût d'une marchandise est élevé, plus il est masqué par le fait qu'une partie croissante en est exportée

<sup>456</sup> ILLICH cite Peter SEDGWICK, *Illness-mental and otherwise*, chapitre d'un livre encore non publié à l'époque chez Harper & Row.

<sup>457</sup> ILLICH cite Franco BASAGLIA, *La maggioranza deviante: L'ideologia del contratto sociale totale*, Turin, Nuovo Politecnico 43, Einaudi, 1971.

Franco BASAGLIA, (1924-1980), psychiatre, neurologue, professeur et aussi architecte, a été le psychiatre italien le plus influent du XX<sup>e</sup> siècle. Fondateur de *Psichiatria Democratica* et pionnier du concept moderne de désinstitutionnalisation de la santé mentale, il a proposé le démantèlement des hôpitaux psychiatriques. Loin de la distinction normative sain/malade de matrice positiviste, son approche phénoménologiste de la maladie mentale est inspirée de l'analyse du corps de HUSSERL, notamment de la distinction entre *Körper*: le corps physique, la corporéité objective et *Leib*, le corps propre, mon corps, le corps vécu (Husserl, Cinquième Méditation cartésienne). De HEIDEGGER il prend la thèse ontologique de la structure fondamentale de l'être comme être-au-monde (In-der-Welt-sein) qui consiste à *prendre soin* des choses et des autres. De MINKOWSKI, son interprétation de la schizophrénie comme le manque de contact vital avec la réalité, qui se matérialise (comme pour BINSWANGER) dans la fossilisation de son propre flux temporel réduit à une permanence continue en un présent constant et toujours actuel et aussi la notion sympathie, essentielle pour que se vérifie l'authenticité du contact vital avec la réalité. Il subit aussi l'influence de SARTRE, de MERLEAU-PONTY et de FOUCAULT.

<sup>458</sup> *Botellón* : voir note en bas de page 516, p. 192.

sur d'autres systèmes et n'apparaît pas dans son prix. [C'est ce qu'on appelle] une externalité. [OC1 : 661-NM, 1975]

Illich donne l'exemple paradigmatique des transports qui détruisent l'environnement, menacent la santé, entraînent une polarisation sociale, créent « des coûts croissants dans l'éducation, la police, les hôpitaux, la justice ». [OC1 : 669-670-NM, 1975]. Parfois les externalités sont moins évidentes et leur caractère, plus retranché : c'est le cas de la « voiture verte » électrique qui externalise les dommages *iatrogènes* de la production électrique<sup>459</sup> ; parfois elles sont d'ordre immatériel, comme l'« externalisation des frontières » que décrit Loïc Wacquant : l'établissement de contrôles et de limitations à la sortie de personnes, instaurés à l'insu de l'Occident récepteur d'immigrants, dans les pays émetteurs.

### Signes 12 Voiture électrique, voiture « verte » ?

Que dire lorsque le nucléaire, énergie de mort, cette menace qui plane sur nos têtes, est employé sans remords pour se brosser les dents ou presser des citrons (bio, ça oui !) ; lorsque des véhicules alimentés eux aussi à l'énergie de mort reçoivent le qualificatif de voitures « propres », voitures « vertes » ?

Le 21 octobre 2011, au Théâtre Campoamor d'Oviedo (Asturies-Espagne) et au cours d'une cérémonie solennelle, la *Fundación Príncipe de Asturias* a octroyé son Prix de la Concorde 2011<sup>460</sup> aux *Héros de Fukushima* : les personnes –travailleurs, ingénieurs, pompiers et militaires, les médias parlent de *samourais*– « qui depuis le mois de mars 2011 ont travaillé en permanence dans la centrale nucléaire sinistrée pour contrôler les fuites radioactives ». Selon les bases de ce prix annuel, qui jouit d'un grand prestige social et médiatique, le prix de la Concorde vient honorer « la personne, institution, groupe de personnes ou d'institutions dont le travail contribue de forme éminente à la promotion de la paix, la défense des droits humains, la liberté, la solidarité, la protection du patrimoine et en général au progrès de l'humanité ». Dans son discours de présentation, Felipe, prince d'Espagne, a remarqué que les *Héros de Fukushima* « représentent, avec leur attitude courageuse et altruiste toute la grandeur d'esprit qui nous pousse à faire le bien et à renoncer à tout pour les autres –et même à la propre vie– [...] pour finir avec la douleur et l'injustice ». Courage, endurance, esprit de sacrifice, générosité, sens du devoir, conscience civique, un exemple donné au monde au-delà de la catastrophe personnelle, de la perte de leurs proches et leurs biens. Héros de la Concorde –qui veut dire accord, harmonie– entre une énergie mortelle et démesurée et ses victimes, les « *morts en sursis* que nous sommes devenus » [Anders, [1956] : 342], voici une preuve de l'Absurdistan illichien<sup>461</sup>. ■

Les externalités se concentrent sur les plus vulnérables et les plus démunis.

<sup>459</sup> La substitution en masse des voitures traditionnelles par des voitures électriques que prônent entre autres les *Smart Cities* semble plutôt obéir à une stratégie de marché pour, à travers le maintien d'un style de vie créateur de distances et consommateur de ressources, relancer la croissance en externalisant les dommages *iatrogènes*, en l'occurrence la consommation de matériaux et d'énergie inhérente au processus même de substitution, et les énergies nécessaires à leur mise en service.

<sup>460</sup> Source : Fundación Príncipe de Asturias. <http://www.fpa.es/prensa/news/los-heroes-de-fukushima-premio-principe-de-asturias-de-la-concordia> (en espagnol). Dernière consultation : 11-07-2012.

<sup>461</sup> Dans des régions auto-dénommées écologiques, dénucléarisées, où les courses de taureaux ont été interdites, des communes se battent pour obtenir la concession du cimetière nucléaire espagnol pour recevoir en échange les subventions et, toujours, les –supposés– postes de travail.

L'urbanisation est, elle aussi, un instrument pour reproduire une société de classes : logements sociaux, centres commerciaux, tours, *gated communities*, *slums*, trains à grande vitesse, logements à haut rendement énergétique, se développent parmi des frontières de classe qu'ils configurent ou reconfigurent à leur tour. En médecine comme en urbanisme « l'innovation [...] est toujours le privilège des riches. La société moderne n'est pas seulement stratifiée, elle est hiérarchisée. Dans une telle société les classes dominantes détiennent un monopole de l'invention et la création » [OC1 : 642-NM, 1975] « L'outil hautement capitalisé, dit Illich, requiert un homme bourré d'un stock de savoir » et tout changement s'opère de haut en bas [...]. À l'intérieur de chaque catégorie de patients [transposons : de résidents] naît et se renforce la stratification hiérarchique établie par l'école, le salaire et le statut » [OC1 : 642-NM, 1975].

Ces considérations sont importantes parce que le discours officiel de la politique urbaine vante la capacité de l'espace public, et plus particulièrement de ses aspects morphologiques, comme un « outil d'inclusion sociale ». Nous avons déjà vu le rôle que joue pour Castells l'*urban design* à l' « âge de l'information ». À titre d'exemple, voici le texte de convocation des Journées *Espai públic i exclusió social. La morfologia del espai públic com eina d'inclusió social*<sup>462</sup>, organisées par GATS, *Grups associats pel Treball Sociocultural* et le *Colegio de Arquitectos de Catalunya, seu del Baix Llobregat*, le 23 février 2005 qui est paradigmatique :

### **Signes 13** *La morphologie de l'espace public comme un outil d'inclusion sociale ?*

« L'hypothèse de départ, nous disent les organisateurs de ces journées, est que l'espace public des villes est un indicateur de la qualité de vie de leurs habitants, et que la ville et son espace public, comme lieu d'échange et de diversité, devraient être le scénario où se garantissent les valeurs essentielles de ce qui fait la justice sociale. En conséquence l'espace public devrait avoir surtout un caractère démocratique et d'égalité. Malheureusement il n'a pas été toujours possible d'accomplir les conditions minimales pour garder un équilibre correcte entre la planification des programmes urbanistiques et le développement général des relations économiques et sociales. Cela a généré comme conséquence ce que nous appelons espace public d'exclusion sociale ». Les objectifs spécifiques de ces journées étaient : « l'approfondissement de la relation espace public-exclusion sociale ; doter les responsables politiques et techniques des entités locales d'outils pour le travail commun "en sens de ville" » (*sic*) pour qu'il mettent en place des politiques transversales d'inclusion ; faire évidentes les causes de l'exclusion sociale en relation avec l'aménagement urbain (*sic*) ; approfondir dans le rôle que doit avoir l'espace public à partir de l'analyse des modèles actuels. L'usage de l'espace public et à qui s'adresse l'espace public (*sic*) ; établir des critères qui permettent d'avancer dans une plus grande intégration du tissu urbain ; créer de nouvelles aires de centralité et des éléments de vertébration qui permettent de construire un modèle de ville soutenable socialement et urbanistiquement. Territoire et logement : modèles d'aménagement et inclusion durable du logement dans le territoire (*sic*) ». ■

La confusion entre fonction, morphologie, qualité de vie (matérielle), soutenabilité et inclusion / exclusion relève du matérialisme dominant. La fonction mythopoétique du *design* dont Illich a parlé à Amsterdam, contribue également à la reproduction et le

<sup>462</sup> (*Espace public et exclusion sociale. La morphologie de l'espace public comme un outil d'inclusion sociale*).

renforcement des hiérarchies. La mise en œuvre des palliatifs dépend évidemment des « institutions monopoliques » et des « professions mutilantes ». C'est le moment d'avancer que, selon Illich,

**chez le consommateur d'abri moderne la distinction entre espace privé et espace public ne remplace pas la distinction traditionnelle entre le logis et les communaux articulée par le seuil : elle la détruit**<sup>463</sup> [OC2 : 760-DM-AH, 1984],

une phrase fondamentale sur laquelle nous aurons l'opportunité de revenir<sup>464</sup>.

De son côté, le réseau *Personas y colectivos por una sociedad sin excluyentes ni excluidos* convoqua dans le village auto-géré de Amayuelas, Palencia, Espagne, le 20 juin 2010, sa journée : *Una pregunta para responder juntos : ¿Por qué personas excluidas y personas excluyentes ?*<sup>465</sup>.

### **La mise en question du concept systémique d'exclusion sociale**<sup>466</sup>

Il y a un changement de nature dans la passage de la notion de pauvreté à celle de misère et à la notion moderne d'exclusion sociale. Je crois qu'Illich, obsédé par les iniquités, n'aurait pas par contre accepté de parler d'exclusion. Voici quelques raisons :

La dichotomie *inclusion/exclusion* provient de la pensée opérationnelle de l'analyse des systèmes. Appliqué aux gens, l'*exclusion* est un mot plastique qui connote avant toute autre chose un manque de ressources économiques. C'est une définition commode aux politiques d'assistance de l'état providence : facile à repérer, elle est relativement facile à pallier et très profitable du point de vue politique, à court terme par sa rentabilité électorale et à long terme par son influence sur le système de valeurs qu'il sous-tend et qu'elle contribue à renforcer. Celle-ci n'est qu'une vision partielle du problème. D'autres processus, plus subtiles ou moins évidents se manifestent dans l'espace habité : exclusions relatives aux rythmes, à la vulnérabilité, à la solitude, aux difficultés inhérentes à la complexité, l'illisibilité, la sophistication et l'hypertechnologisation de la vie quotidienne.

Deuxièmement, l'expropriation des sens, de l'empathie, de la puissance des individus et de l'autorégulation des communautés, la surprotection contre-productive du citoyen confluent en une « disvaleur » préalable et indépendante du manque de ressources économiques mais d'une importance capitale dans le déchaînement des processus de ce qu'on appelle habituellement « exclusion », à savoir : la perte de l'autonomie, l'impuissance programmée.

Troisièmement, la catégorie d'exclusion sociale est un concept négatif assigné par ceux qui s'auto-considèrent inclus dans le système hégémonique, qui, en s'incluant, deviennent excluants. Lu dans les médias : la preuve que les accusés d'avoir commis un attentat contre le TGV étaient des exclus sociaux était qu'ils avaient une riche bibliothèque et qu'ils n'avaient pas de téléphone portable (aujourd'hui ce serait

---

<sup>463</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>464</sup> Voir page 221

<sup>465</sup> (Personnes et collectifs pour une société sans excluants et sans exclus / Une question à répondre ensemble. Pourquoi des personnes excluantes et des personnes exclues ?).

<sup>466</sup> Je trouve beaucoup plus intéressante la définition de *pensée abyssale* de SOUSA SANTOS. Voir note en bas de page 827, p. 302.

probablement un profil sur *Facebook* ).

Quatrièmement, comme l'explique le sociologue Saül Karsz<sup>467</sup>, la notion d'exclusion sociale s'applique aussi à des personnes comme les prostituées ou les trafiquants, qui exercent une activité économique parfaitement incluse dans le système. Exclusion est ici un terme hygiéniste qui désigne ici, paradoxalement, des dynamiques de survie et de puissance.

Enfin, nous retrouvons une autre fois la question de la création culturelle des besoins. Exclus sont, évidemment, ceux qui ne suivent pas. Dans les I journées du GRECS-2009 *Les fantômes de l'exclusion 2009*, M<sup>a</sup> Adelina García Muñoz nous a proposé de jeter un regard positif sur les groupes qui s'excluent ou s'auto-excluent et qui à partir de cette recherche construisent ou reconstruisent des espaces et des territoires aux dimensions humaines : ce qu'elle aime à appeler *Le mouvement silencieux* (déjà beaucoup moins silencieux !).

### ***Exclusion vs. ségrégation***

Dans sa réponse à l'économiste marxiste catalan Vicenç Navarro (né en 1937) qui, dans sa critique à *Némésis médicale*, reprochait à Illich de vouloir exclure les pauvres des soins de santé, Illich l'accuse de réclamer « [l']égalité dans la distribution des dommages *iatrogènes* » [E : 111] dont les plus pauvres étaient en principe exclus.

Aujourd'hui, par contre, je constate que l'*entreprise urbaine* concentre de manière directe et croissante ses dommages *iatrogènes* sur les plus pauvres et les plus démunis. Cette concentration des privilèges sur les uns et des dommages *iatrogènes* sur les autres est au cœur de la notion de ségrégation dans sa forme actuelle. C'est bien clair dans le cas des victimes du changement climatique anthropogénique et des catastrophes industrielles, mais aussi dans les décalages dans les conditions dans lesquelles se déroule la vie quotidienne des uns et des autres. Si scandale [lat. *scandalum*] veut dire piège, obstacle et, en sens religieux, occasion de péché où l'on met les autres par son exemple ou par ses paroles, l'*hybris* de l'*entreprise urbaine*, croissante, opulente et démesurée, appelle la notion de scandale en tant qu'elle reconduit les dommages de toutes les entreprises qu'elle englobe vers les plus vulnérables et ce faisant se dresse en obstacle de l'équité qu'elle prétend favoriser. « Ce qui se passe avec les progrès, –disait Illich–, c'est que, plus importants ils sont, plus ils constituent une forme extrême de privilège » [E : 116].

Nous pourrions nous demander, toujours dans la même ligne de raisonnement, si la dite « crise financière » et l'appauvrissement des classes moyennes qui sont à l'œuvre ne constituent pas, face à l'évidence des limites de la planète, un mécanisme d'accaparement du droit à consommer et à polluer par une classe de nantis, une nouvelle forme de la concentration des dommages *iatrogènes*. Pour précaution, toute initiative dans le sens d'une réduction de la consommation de produits ou de services et/ou de la production de déchets devrait être accompagnée d'un suivi minutieux des gains obtenus et de l'amélioration réelle de la situation globale, pour assurer qu'il ne s'agit pas simplement d'un transfert de quotas des uns vers les autres. Nous sommes là confrontés

<sup>467</sup> Saül KARSZ (né en ?) est sociologue et philosophe, professeur à l'Université de Paris Sorbonne et fondateur en 1989 du réseau *Pratiques Sociales* et de la revue *Le pas de côté*. À lire : *L'exclusion, définir pour en finir*, Paris, Dunod, 2001.

à une tâche si importante et délicate, qu'elle implique, en premier terme, que toute action écologique réellement efficace ne peut être que collective<sup>468</sup> ; en deuxième terme qu'aucun résultat significatif ne sera atteint sans limiter aussi les excès des riches et puissants, réduisant d'abord au maximum les dommages *iatrogènes* et rééquilibrant ensuite leur distribution.

#### **f. La « reproduction des hiérarchies » (III). Gaspillage et inégalités. L'enjeu de l'allocation des fonds publics et la triple iniquité fondamentale de l'entreprise urbaine**

Illich suit l'économiste Victor Fuchs<sup>469</sup> dans sa démonstration que, au-delà d'un certain seuil, ni le niveau général de santé, ni l'éducation, ni l'environnement ne s'améliorent alors qu'augmentent les dépenses [OC1 : 624-NM, 1975]. Par contre il y a deux choses qui augmentent avec les dépenses et qui sont décisives : ce sont les profits des secteurs concernés et le PNB, et avec eux les dépendances et les inégalités<sup>470</sup>. Ce paradoxe concerne de très près l'enjeu de l'allocation des fonds publics.

#### **Signes 14 Lecture de deux cas d'impuissance programmée ... deux opportunités perdues !**

*La reconstruction d'Haïti après le séisme de janvier 2010 / La reconstruction de L'Aquila après le séisme d'avril 2009.*

Deux ans après le tremblement de terre qui a secoué l'île d'Haïti en janvier 2010, les habitants, empêchés par l'administration d'agir par eux-mêmes, continuent d'attendre que l'aide internationale n'arrive. Cette aide, conçue sous la forme de subventions à la concession des emplacements et des chantiers aux entreprises multinationales du BTP/Tourisme, n'arrivera probablement pas pour l'instant dans le contexte de la crise financière actuelle. On cache aux habitants la réalité en attendant que les affaires reprennent. Entre temps les ruines restent encore sur place et les habitants, inactifs, dans les campements.

Mais ce n'est pas que dans les pays monétairement pauvres que l'impuissance se programme expropriant ainsi toute initiative communautaire. Après le séisme de L'Aquila en 2009<sup>471</sup> les procédures de l'État italien ont été très amères : l'évacuation totale et contraignante de la ville avec indépendance de toute évaluation du degré d'affectation des maisons d'abord ; la réclusion obligée des habitants dans des campements militarisés « pour leur protection » ensuite ; la décision de substituer à la reconstruction de la superbe ville historique la construction de nouveaux logements à la charge de la Protezione Civile, l'entreprise privée chargée de gérer les catastrophes et l'obligation imposée aux habitants de la ville sinistrée de les occuper en abandonnant leurs vieilles maisons enfin. Reste à savoir quel sera le futur de la vieille ville monumentale. ■

<sup>468</sup> Toute action individuelle est nécessaire mais forcément insuffisante, et risque de devenir distractive.

<sup>469</sup> FUCHS, Victor, 1972, *Health Care and the United States Economic System. An Essay on Abnormal Physiology*, préparé pour une conférence sur technologie et le système des soins de santé dans les années 1980, San Francisco, pp. 210-237.

<sup>470</sup> Tous les facteurs qui font partie du bien vivre des gens ordinaires ne font pas partie du PNB. Si le PNB augmente c'est que la finance, la banque, le commerce augmentent. Le développement augmente. L'autonomie à subvenir à ses propres nécessités descend. Les inégalités et la dépendance s'accroissent.

<sup>471</sup> Voir : *Draquila. L'Italia che trema* documentaire de Sabina GRUZZANTI, 2010.

« Toute dépendance de l'administration est une denrée coûteuse » [OC1 : 325-326-SE, 1971], disait Illich dans *Une Société sans École*, une denrée coûteuse qu'il faut financer. Dans les états modernes cela se fait par la voie de la fiscalité. En général, dans les pays industrialisés, le plus gros effort en proportion à leurs recettes pour la formation des fonds publics est fait par la masse plus ou moins nombreuse des travailleurs salariés (comme ce sont eux qui partout dans le monde paient aujourd'hui la *crise*<sup>472</sup>). Pourtant, dans tous les domaines, « plus le pays est pauvre, plus les dépenses [...] se concentrent sur un petit nombre d'équipements et de spécialistes. Ceux-là seuls qui peuvent payer une partie du traitement bénéficient des fonds publics qui servent à en financer la plus grande partie [...] former les médecins, faire marcher un système d'ambulances, subventionner l'équipement médical. Un hôpital anticancéreux à Sao Paulo, par les ressources qu'il accapare, peut enlever à des douzaines de villages du Mato Grosso toute chance d'obtenir une petite clinique » [OC1 : 629-630-NM, 1975].

L'exemple de la médecine peut s'étendre à tous les domaines. Ainsi, dans l'*entreprise urbaine*, cette attribution arbitraire des fonds publics est flagrante lorsqu'il s'agit, par exemple, soit d'atteindre le niveau de services et de confort homologués que le tourisme de masses exige (*resorts*, ports de plaisance, champs de golf, pistes de ski, ports de croisières et toute leur infrastructure hautement consommatrice d'espace, d'énergie, d'eau...), soit de fournir les grandes infrastructures nécessaires au développement du commerce et de la finance internationaux (autoroutes, tunnels, aéroports, ports, TGV, centres logistiques, infrastructures de communications, satellites...), soit d'octroyer toutes sortes de privilèges financiers, territoriaux, juridiques et même environnementaux aux entreprises menaçant délocalisation ou promettant des postes de travail salarié, soit s'investissant dans des campagnes énormément coûteuses pour attirer et ensuite organiser les grands événements internationaux, les congrès, les sommets.

**Signes 15** *Jeux Olympiques, Eurovegas, Capitalité culturelle d'Europe : « La Biblia junto al calefón*<sup>473</sup> »

La concurrence ouverte en ces jours pour attirer un investissement millionnaire –le méga-projet Eurovegas du groupe Adelson, le nouveau paradis du jeu et du divertissement européen– est éclairant. Toutes les lois sur le jeu, toutes les dispositions urbanistiques, toutes les mesures d'épargne énergétique, même les lois anti-tabac, seront altérées ou simplement laissées de côté dans le souci d'obtenir les faveurs du millionnaire, qui hésite encore<sup>474</sup>. Des réceptions, des dîners, des déplacements, des hommages et toute sorte de services lui sont rendus avec l'argent public dans l'espoir d'être sélectionnés pour son méga-projet. Pour lequel, il faut le dire, il manque encore le financement qu'il faudra lui procurer. Deux grandes villes sont en compétition. L'une

<sup>472</sup> Crise ou arnaque ? Le débat excède la portée de cette thèse. Ceci dit, à lire : ROBERT, Jean, 2010, *La crisis : el despojo impune. Cómo evitar que el remedio sea peor que el mal*, México, Conspiratio.

<sup>473</sup> J'ai choisi cette citation du tango argentin *Cambalache (Brocante)* écrit par Enrique SANTOS DISCÉPOLO (1901-1951) en 1934 pour symboliser le pêle-mêle dominant : « *Comme dans la vitrine irrespectueuse des brocantes s'est mélangée la vie, et blessée par un sabre sans garde, on voit pleurer la Bible adossée à un chauffe-eau* ».

<sup>474</sup> La décision a été prise en août 2012, ADELSON s'installera à Madrid. Quelques jours auparavant le gouvernement catalan annonça un investissement millionnaire dans un autre complexe hôtelier et de jeux sur la côte méditerranéenne, promu par un groupe investisseur représenté par un homme d'affaires espagnol revenu du Brésil où il a vécu plusieurs années fugitif de la justice accusé d'arnaque. Aujourd'hui ce projet s'est évaporé dans l'air.

d'elles –la ville où j'habite– s'est ouverte à la mer, aux capitaux et au tourisme de masses il y a maintenant vingt ans avec la célébration des Jeux de la XXV Olympiade. Un deuxième projet, le *Forum des Cultures* 2004, un événement international créé pour l'occasion « qui va faire bouger le monde » –tel était le slogan–, a été un grand échec culturel et un grand poids pour les comptes publics, mais une opération immobilière et spéculative de premier rang. La deuxième des villes en compétition présente cette année sa troisième candidature consécutive aux Jeux Olympiques. Après deux échecs, tous les efforts sont engagés pour convaincre les juges à Lausanne. Des millions d'Euros sont destinés au projet. Tenant compte que chaque Olympiade dure quatre ans, cela représente au moins douze ans d'efforts, sans compter ceux qu'il faudra faire si cette fois-ci Madrid est choisie : construction d'installations sportives, hébergements pour les athlètes et la presse, infrastructures de transport et de communications, frais d'organisation, de *marketing*, de publicité démesurés etc. L'alibi, comme d'habitude, les postes de travail avec un atout : la gloire Olympique<sup>475</sup>.

En 2011, de leur côté, six villes espagnoles se sont affrontées pour la Capitalité Culturelle Européenne 2016. Rédaction de projets, présentations coûteuses, invitations aux membres du jury ; les procédures, les mêmes que pour tous les grands événements qui séduisent, (ô combien !) les autorités municipales et les jurés internationaux, sont bien connues. Les populations sont mobilisées. Des bénévoles sont recrutés. De grandes manifestations sont convoquées pour donner l'appui citoyen à la candidature. Des familles entières passent volontairement une partie de leur week-end à se faire les photos de masses destinées à convaincre le jury. Vers la fin du mois de juin, peu avant la décision finale, la ville de Cordoue est indéniablement la candidate préférée. Le résultat du concours est annoncé le 28 juin 2011 : Cordoue n'est pas choisie. La gagnante est la ville de San Sebastián. La guerre médiatique entre les villes se déchaîne : accusations, dénigrements, déception et amertume pour tant d'argent versé sans compensation, tant de projets immobiliers frustrés, tant de revenus qui n'arriveront pas. C'est bien quoi, donc, cette Capitalité Culturelle Européenne ? ■

Ainsi les technocrates (et les écocrates qui les remplacent peu à peu) s'évertuent à organiser des événements dans le but maintenir une position de « nœud de réseau » dans la ville globale, de renforcer une *marque de ville*, à nous faire ressentir un « orgueil citoyen » et en conséquence à fournir un effort en impôts, en nuisances, même en activités de bénévolat démesuré pour maintenir et faire croître une *Ville* qui n'est plus la nôtre. Lorsqu'ils le font en dépit de l'opinion des citoyens qui, selon les technocrates, « ne comprennent pas » ...n'est-t-on pas carrément dans un domaine de *contre-productivité cynique* des institutions ?

### ***La triple iniquité fondamentale de l'entreprise urbaine***

L'attribution arbitraire des fonds publics est inhérente à la nature de l'*entreprise urbaine* dans tous ses domaines et se manifeste de manière bien plus accentuée dans le contexte d'une échelle mondialisée qui favorise en même temps la perte de contrôle politique et le chantage des forces économiques. Concentration des investissements et concentration des privilèges au nom du progrès qui ôtent toute chance aux plus démunis.

<sup>475</sup> Sport ? L'obésité et les maladies associées à la vie sédentaire augmentent chaque année. Le dopage chez les sportifs professionnels aussi. Et le niveau de leurs revenus mettent en évidence les mécanismes de l'exploitation indirecte de l'homme dont parle MICHÉA.

La distribution inéquitable des efforts nécessaires à son soutien et son déploiement (fiscaux, mais pas seulement), la distribution inéquitable de la jouissance des services, des avantages et des privilèges et l'externalisation et la concentration scandaleuse des dommages *iatrogènes* conforment la triple iniquité fondamentale de l'*urbanisation totalisante*.

Le dilemme de l'équité et la difficulté de définir la notion d'*équitable* « même dépense?, [...] mêmes résultats? [...] mêmes services ? » [OC1 : 691-NM, 1975], ne devraient pas pour autant nous empêcher de voir clairement le bien-fondé « de s'opposer à toute affectation de fonds publics ayant pour objectif d'égaliser les facilités d'accès à des entreprises [...] potentiellement dommageables » [OC1 : 690-NM, 1975]. Illich cite des « mauvais rêves » comme « l'avenir tout électrique [...] l'éducation interminable pour tout le monde [...] l'assistance médicale universelle » [OC1 : 677-NM, 1975] auxquels j'ajouterais en guise d'exemple l'avenir « tout touristique », et surtout l'*urbanisation totalisante* qui les englobe et les contient.

**g. Le stade de la contre-productivité sociale globale. L'entreprise urbaine est abusive, frustrante et castratrice**

La médicalisation du budget est aussi pour Illich un indicateur d'une forme de *iatrogénèse* sociale « dans la mesure où elle reflète l'identification du bien-être avec le niveau de "santé nationale brute" [qui] exprime la mercantilisation de choses, de paroles et de gestes produits par un ensemble de professions [...] et rendent la consommation de leurs produits pratiquement obligatoire, en utilisant leur prestige pour éliminer de la vie quotidienne les choix alternatifs » [OC1 : 630-NM, 1975].

Guérir tend à être exclusivement utilisé dans son emploi transitif, [...] de don, devient marchandise [...]. Quand le sens transitif domine le langage, le fonctionnaire pourvoyeur de guérison obtient le monopole. Ce qui était abondant, gratuit et de grande valeur devient quelque chose qui, par définition est rare, a un coût monétaire de production et un prix de marché. Guérir n'est plus alors une activité mais une marchandise. [OC1 : 660-661-NM, 1975]

Cette marchandisation de toutes les choses, l'identification entre l'accès aux produits industriels et le bien-être des individus et l'utilisation de paramètres économiques pour le mesurer, l'identification entre niveau de vie et progrès social, le monopole radical des professions mutilantes et l'extinction des alternatives sont des caractéristiques de la société industrielle et font également partie de *l'entreprise urbaine*. Sa contre-productivité est manifeste lorsque on constate avec Illich que « si l'on ajoute aux coûts de production les effets secondaires non désirés de la plupart des institutions, celles-ci apparaissent non comme des outils de progrès mais comme les obstacles principaux à la réalisation des objectifs qui précisément constituent leur but manifeste et technique » [OC1 : 659-NM, 1975].

La *contre-productivité globale* est définie par Illich comme le stade de l'évolution des grandes institutions « dans lequel le blocage interne se conjugue avec l'abolition de toute valeur d'usage dans le secteur autonome homologue » [OC1 : 672-NM, 1975], dans lequel « le monopole radical exercé par le mode industriel de production donne à sa synergie avec la production autonome une valeur sociale négative » [OC1 : 673-NM, 1975]. C'est le stade que, selon lui, la plupart des grandes institutions ont atteint et dépassé à partir des années 1970.

Suivant la taxonomie illichienne des niveaux de la contre-productivité globale « ce comble de l'antiéconomie » [OC1 : 669-NM, 1975] qui pourrait être appliquée aux

autres institutions majeures ayant dépassé les seuils de surproduction et de surconsommation, nous pourrions conclure que :

a. L'*entreprise urbaine, contre-productive* par les externalités, est abusive.

« Les nuisances qui justifient les grandes institutions sont ce que les économistes appellent des externalités ». Des nuisances qui à leur tour nourrissent d'autres sous-systèmes de monopoles radicaux chargés des mesures de contrôle, de formation, de protection, des soins palliatifs. Illich parle de ces nuisances comme de la « matière première » pour d'« autres chiffonniers, qui en vivent » [OC1 : 669-670-NM, 1975]. Dans ce sens, l'*entreprise urbaine* est abusive.

b. L'*entreprise urbaine, contre-productive* par l'encombrement dû à son propre produit, est frustrante.

Des transports qui paralysent, des autoroutes toujours insuffisantes, des mesures de contrôle de la pollution toujours dépassées, et à chaque tour de la spirale de la croissance un degré plus haut de complexité. « L'effet négatif de la surproduction consiste en une frustration dont la programmation réside dans l'objectif même que s'est fixé l'institution. On ne peut plus alors parler simplement de détrit (externalisables) mais d'une forme d'entropie<sup>476</sup> qui est spécifique à l'institution, qui s'oppose directement à son dessein et que par définition une autre institution ne pourrait compenser » [OC1-670-NM, 1975]<sup>477</sup>. Par la surproduction et la surcomplexité ; par le mythe de l'équité par l'urbanisation qui n'est jamais atteint ; par l'encombrement dû à son propre produit qui « anéantit la productivité hétéronome spécifique d'une institution » [OC1 : 669-NM, 1975] ; par « la paralysie de la production des valeurs d'usage par l'homme, comme conséquence de l'encombrement par des marchandises produites pour lui » [OC1 : 583-NM, 1975], l'*entreprise urbaine* est frustrante.

c. L'*entreprise urbaine, atteinte de contre-productivité paradoxale* par « l'expropriation du pouvoir d'action personnel qu'opère l'expansion de l'institution hétéronome » [OC1 : 669-NM, 1975] est castratrice.

« Expropriation du pouvoir d'action personnel », « réduction à l'impuissance de l'être humain », « le monopole d'un produit hétéronome prive les personnes de toute capacité d'accomplir par leur propres forces une action homologue. [...] Un tort fait directement à la personne humaine par l'empoisonnement de la production. L'activité se paralyse » [OC1 : 669-671-NM, 1975]. Dans ce sens, l'*entreprise urbaine* qui promeut l'impuissance programmée, est castratrice.

#### **h. De l'hétéronomie à l'anti-polis**

Dans une société morbide, l'environnement est recomposé de telle sorte que la plupart des gens perdent en de fréquentes circonstances leur pouvoir et leur volonté de se suffire à eux-mêmes et finalement en viennent à croire que l'action autonome est impraticable [OC1 : 656-NM, 1975].

Cette citation résume bien les conséquences de la contre-productivité sociale de l'*entreprise urbaine* comme de celles de l'entreprise médicale. Pour les développer, je

<sup>476</sup> Pour l'entropie comme analogue et comme métaphore, voir sous-chapitre 7.2.2.2, p. 272.

<sup>477</sup> ILLICH cite DUPUY, Jean-Pierre, 1974, *Pour une critique radicale de la société industrielle*, Esprit, novembre 1974.

reprends ici quelques catégories considérées par Illich dans sa *Némésis médicale* :

Illich montre d'abord « [l']inadaptation croissante de l'homme à son environnement » par la « disharmonie pénible entre l'individu situé dans son groupe et le milieu social et physique qui tend à être organisé sans lui et contre lui » : un milieu vital « détérioré par la concentration du pouvoir et par la dépendance progressive vis-à-vis d'énergies extramétaboliques ». [OC1 : 623-624-NM, 1975]<sup>478</sup>, « appauvri par la dépendance vis-à-vis de l'intervention professionnelle de ses aspects salubres et curatifs » tout en diminuant « les possibilités organiques et psychologiques que les gens ordinaires ont de faire face et de s'adapter » [OC1 : 631-NM, 1975].

Il en résulte « une perte d'autonomie dans l'action et dans le contrôle du milieu » [OC1 : 623-NM, 1975], un « appauvrissement *iatrogène* de la culture populaire » qui s'opère selon Illich sur deux plans : « l'élimination des tâches spécialisées mais non bureaucratisées et la réduction de la compétence générale » [OC1 : 695-NM, 1975]. Elle atteint tous les domaines : la maîtrise de la salubrité et du foyer ; le travail et le loisir ; la nourriture et le repos ; l'environnement et la politique. C'est le domaine du travail du philosophe Daniel Cérézuelle et de ses collaborateurs au PADES, *Programme autoproduction et développement social*<sup>479</sup>.

Mais, explique Illich, cette perte d'autonomie est renforcée par un préjugé politique : le mot santé (et avec lui, les mots progrès, civilisation, succès, citoyenneté...) sont venus à signifier la capacité de supporter un ordre imposé par la logique hétéronome du mode industriel de production, qui se supporte dans l'*entreprise urbaine* totalisante.

L'*entreprise urbaine* est englobante. Non seulement elle englobe villes et campagnes désormais industrialisées, mais aussi toutes les autres institutions industrielles qui ont besoin du cadre et des ressources d'une *entreprise urbaine* pour se développer, et qui à leur tour la composent et la nourrissent : entreprise médicale, entreprise éducative, entreprise militaire, entreprise de l'énergie, entreprise des transports, entreprise des communications, entreprise de l'alimentation, entreprise de la coopération internationale et l'aide au développement, entreprises du commerce (même un peu plus « juste »), entreprises du tourisme (même soutenable), etc. Elles partagent toutes la nécessité d'une transformation radicale : le monopole radical du mode hétéronome, la destruction du domaine du vernaculaire et avec elle, de toute autonomie, amitié et maîtrise de son milieu.

L'inadaptation croissante de l'homme à son environnement, la perte d'autonomie dans l'action et le contrôle de son milieu, renforcés par le préjugé politique de la nécessité

---

<sup>478</sup> ILLICH cite l'article de P.M. BRUNETTI, *Health in Ecological Perspective*, publié dans Acta Psychiatrica Scandinavia août 1973 Vol. 49, n° 4, pp. 393-404.

ILLICH souligne que BRUNETTI M. D. chargé de Recherche du C.N.R.S. Centre Psychiatrique Ste-Anne Clinique de la Faculté de Médecine Paris 14<sup>e</sup>, explore les relations entre l'environnement. et la santé. mentale et argumente que la concentration du pouvoir. et la dépendance par rapport à des énergies extramétaboliques peuvent rendre le milieu vital inhabitable pour des êtres dont l'intégration dépend de la mise en œuvre de leur autonomie. La médecine viendrait jouer un rôle dans la rationalisation de ce transfert.

<sup>479</sup> Programme créé en 1996 pour apporter un soutien méthodologique aux opérateurs qui sur tout le territoire français mettent en place des actions d'accompagnement à l'autoproduction. Voir : <http://www.padesautoproduction.net> et <http://www.iddri.org/Iddri/Intervenants-auteurs/Daniel-Cerezuelle>  
Voir aussi p. 208 (*Signes* 23).

systémique de supporter un ordre imposé par la logique hétéronome du mode industriel de production, aboutissent à la perte de la capacité politique et « le blocage des institutions » [OC1 : 585-NM, 1975].

La médicalisation du budget et du PNB, constitue pour Illich « un indicateur global du déclin de l'autonomie biologique des individus, autonomie qui s'identifie à leur santé » [OC1 : 624-NM, 1975]. Force est de constater que la médicalisation de la vie est une partie constitutive de l'urbanisation des mœurs, le « masque sanitaire d'une société destructrice » [OC1 : 586-NM, 1975] : destructrice de la capacité de définir ses nécessités sans l'intervention de spécialistes, destructrice de l'art de vivre par sa délégation dans les services institutionnalisés, destructrice enfin de la capacité sociale de « maîtriser politiquement ce système » [OC1 : 586-NM, 1975].

On pourrait sans doute transposer les termes pour ce qui concerne le budget de l'*entreprise urbaine* et sa relation avec l'autonomie politique des individus. « Patients à vie, élèves à perpétuité, spectateurs passifs, habitants cantonnés, électeurs endoctrinés, responsables globaux », au-delà d'un certain seuil la dynamique morbide de l'*entreprise urbaine*, comme celle de l'entreprise médicale, « contribue déjà au blocage général des institutions » [OC1 : 585-NM, 1975]. Illich manifestait dans sa *Némésis médicale* que cette dynamique était « sur le point d'être reconnue par le grand public » [OC1 : 585-NM, 1975]. Trente-six ans plus tard, en 2011, une nouvelle vague de claustrophobie face au blocage des institutions et la perte de la capacité sociale de maîtriser politiquement ce système vient d'éclater avec l'occupation des places par les gens partout dans le monde<sup>480</sup>. On verra la suite...

### ***Urbaniser pour dépolitiser***

Dans son article *Urbaniser pour dépolitiser* [2001] le sociologue Jean-Pierre Garnier (né en 1940)<sup>481</sup> accuse la « politique de la ville » institutionnalisée de neutraliser les contradictions, les antagonismes et les conflits entre dominants et dominés en les réduisant au statut de *questions urbaines*. Postulant un rapport causal direct entre formes spatiales et pratiques sociales –le spatialisme–, des problèmes dus à un certain type de société sont transmués en problèmes propres à un certain type d'espace. Les réponses qui leur seront apportées seront en conséquence circonscrites à la gestion étatique et à des considérations techniques, évacuant paradoxalement la politique. L'éditeur de l'article souligne que Garnier « démonte les stratagèmes politiques qui rendent la ville cause et solution de tous les maux, et la démocratie policière le seul horizon : de mauvaises réponses à une question mal posée, celle de la “dure réalité urbaine” au lieu de celle de “la société techno-capitaliste” ».

Cette analyse, que je partage, met en évidence que ce qui nous reste est une imposture de démocratie substituée par la gestion étatique d'une *entreprise urbaine* englobante, y compris leurs « ressources humaines ». Voici à mon avis –je reviens sur le sujet– le sens profond de la notion de « gouvernance ». Toute proportionnalité est disparue.

<sup>480</sup> Tahrir, Sol, Bastille, Wall Street..

<sup>481</sup> Jean-Pierre GARNIER est un sociologue urbain né en 1940. Voir aussi sa conférence à l'École Normale Supérieure de Lyon, *Les discours du politique : Urbaniser pour dépolitiser : la rhétorique du spatialisme et du localisme* [http://www.canal-u.tv/video/ecole\\_normale\\_supérieure\\_de\\_lyon/urbaniser\\_pour\\_depolitiser\\_la\\_rhetorique\\_du\\_spatialisme\\_et\\_du\\_localisme.5037](http://www.canal-u.tv/video/ecole_normale_supérieure_de_lyon/urbaniser_pour_depolitiser_la_rhetorique_du_spatialisme_et_du_localisme.5037). Dernière consultation : 24-11-2012.

Territoires et populations sont considérés comme des entités abstraites, désincarnées, manipulables réduites à des statistiques et des profils. Le politique est séquestré par une caste de professionnels et soumis notamment à l'économie. Urbaniser, dit Garnier, c'est dépolitiser. *L'entreprise urbaine est l'anti-polis.*

### **Synthèse conclusive :**

La *iatrogenèse* sociale est le résultat de « la surcroissance du mode hétéronome de production » [OC1 : 677-NM, 1975] qui établit un « monopole radical ». L'encombrement par des marchandises produites pour lui, entraîne « la paralysie de la production des valeurs d'usage par l'homme » [OC1 : 583-NM, 1975]. Les conséquences de cette « synergie négative entre les modes de production autonome et hétéronome » [OC1 : 665-NM, 1975] sont au cœur de la *Némésis urbaine*. Seule une diminution radicale de la production industrielle de biens peut sauver l'environnement et restaurer son équilibre, seule une diminution radicale de la production industrielle de services peut sauver la culture et les *ethos*.

Dans un cercle vicieux, les conditions de l'environnement et le mode de vie renforcent la dépendance envers le système industriel et donc l'hétéronomie, qui à leur tour les nourrissent et les déterminent ; et ceci dans un processus croissant et progressivement accéléré, dans des conditions toujours changeantes. L'industrialisation des grands rituels urbains, la surproduction, la spécialisation, la surcomplexification, la multiplication des rôles du consommateur de tous services industrialisés, au-delà d'un certain seuil, mène à la perte de toute autonomie et de toute liberté, de toute amitié et de toute maîtrise de son milieu. « Cette programmation du contresens est le fondement de la notion de Némésis industrielle » [OC1 : 669-NM, 1975], plus concrètement dans le cas qui nous occupe, de *Némésis urbaine*.

*L'entreprise urbaine* contribue au « masque sanitaire d'une société morbide » à travers l'instauration de monopoles radicaux englobants : l'*urbanisation totalisante*. Les rituels industrialisés de l'*entreprise urbaine* ont pour résultat de priver les individus de la volonté d'exercer un contrôle sur leurs conditions de travail et d'habitat et de les priver de la jouissance du présent.

La colonisation de la vie quotidienne par l'*entreprise urbaine* aliène les moyens de vie, les capacités et les talents. La dépendance institutionnelle de très haute complexité qui confirme « l'impuissance de l'homme assisté » [OC1 : 631-NM, 1975] et « la réduction de la capacité de réaction des membres d'une société » [OC1 : 637-NM, 1975], en font un consommateur à vie. La multiplication des rôles du résidant bien au-delà du travail fantôme défini par Illich augmentent le blocage de son autonomie. *L'entreprise urbaine* est en conséquence expropriatrice et mutilante.

Dans une société « où l'hospitalité est devenue presque impossible » [E : 220-221], elle a été substituée par son contraire, l'hospitalisation. L'« hospitalisation de l'espace », implique des processus de spécialisation, de protocolisation, de contrôle social, de reproduction des hiérarchies, qui sont à leur tour engendrés et renforcés par les mécanismes et les processus de l'*entreprise urbaine*. Le contexte urbain devient aussi, comme le travail salarié, « un moyen thérapeutique » de gestion des « ressources humaines ».

L'*hybris* (démésure) de l'entreprise urbaine qui concentre ses dommages iatrogènes sur les plus faibles, sur les plus pauvres, sur les plus vulnérables et les plus démunis, est porteuse de scandale en tant qu'obstacle –et donc piège– à l'équité qu'elle prétend

favoriser. L'urbanisation est, elle aussi, un instrument pour reproduire une société de classes. Inégalité dans les efforts fournis pour la soutenir, inégalité dans la jouissance des avantages et des privilèges et inégalité dans la distribution des dommages iatrogènes, voici la triple iniquité fondamentale de l'*entreprise urbaine*.

Contre-productive par les externalités, contre-productive par l'encombrement dû à son propre produit et contre-productive par l'expropriation du pouvoir d'action personnel, l'entreprise urbaine est abusive, frustrante et castratrice.

Inadaptation croissante de l'homme à son environnement, perte d'autonomie dans l'action et le contrôle de son milieu, renforcés par le préjugé politique de la nécessité systémique de supporter un ordre imposé par la logique hétéronome du mode industriel de production aboutissent à la perte de la capacité politique et « le blocage des institutions » [OC1 : 585-NM, 1975]. L'entreprise urbaine est l'*anti-polis*.

#### 4.2.1.3. La contre-productivité structurelle

*Les effets symboliques de la « foi urbaine »*

Dans la troisième partie de son livre [OC1 : 705-786-NM, 1975], inspiré par les écrits de Harold Adams Innis (1894-1952) et de Marshall McLuhan (1911-1980) qui ont mis en lumière les « retombées symboliques de la technologie » [Cayley, E : 40] Illich aborde la *iatrogénèse* structurelle de l'entreprise médicale.

Nous serions là encore une fois selon Illich devant un « rituel social générateur de mythes » [OC1 : 674-NM, 1975] fortement destructeurs dans le domaine symbolique par « l'impact psychologique sur les individus des signes et des symboles engendrés [...] qui paralysent l'expérience vécue ». C'est une « contre-productivité structurelle aux sources oniriques<sup>482</sup> » [OC1 : 586-587-NM, 1975] qui s'installe « quand l'entreprise médicale sape la volonté des gens d'endurer leur réalité » [Limits : 133, Cayley, CM : 42]. La condition humaine est réduite à celle de « l'homme administré » [OC1 : 703-NM, 1975] détourné en faveur d'une ou d'une autre institution hégémonique transformant « à n'importe quel prix des personnes autonomes en clients » [OC1 : 686-NM, 1975].

Les retombées symboliques de l'institution médicale sont les plus particulièrement reliées à ses caractéristiques spécifiques et donc plus difficilement transposables à celles des autres institutions industrielles<sup>483</sup>. Pourtant, je vais retenir quelques aspects qui me paraissent significatifs, dont certains ont déjà été traités partiellement dans les sous-

<sup>482</sup> Qu'ILLICH décrit dans le chapitre IX : *Némésis : la matérialisation du cauchemar*. « La culture est un cocon nécessaire à la survie [...] Toute culture est une des formes possibles de la viabilité humaine. [...] Tout code social est cohérent avec une constitution génétique, une histoire, une géographie données et avec la nécessité de se confronter avec les cultures avoisinantes. Le code se transforme en fonction de ces facteurs. [...] À chaque instant le code sert de matrice à l'équilibre externe et interne de chaque personne : il engendre le cadre dans lequel s'articule la rencontre de l'homme avec la terre et avec ses voisins, et également le sens que l'homme donne à la souffrance, à l'infirmité et à la mort. C'est le rôle essentiel de toute culture viable de fournir des clés pour l'interprétation de ces trois menaces, les plus intimes et les plus fondamentales qui soient. Plus cette interprétation renforce la vitalité de chaque individu et plus elle rend la pitié envers l'autre réaliste, plus on peut parler d'une culture saine » [OC1 : 708-709].

<sup>483</sup> Elles se manifestent entre autres par trois symptômes spécifiques : « l'aliénation de la douleur » [OC1 : 713 et *sqq.*], « la maladie sociale hétéronome » [OC1 : 731 et *sqq.*] et « la mort escamotée » [OC1 : 747 et *sqq.*].

chapitres précédents du point de vue des logiques de l'industrialisme, de la perte de proportionnalité ou de la contre-productivité sociale. Je les aborderai maintenant, avec Illich, du point de vue de la contre-productivité structurelle, c'est-à-dire, de ses effets symboliques.

Illich appelle l'« hygiène vernaculaire » le programme culturel de la société pré-industrielle dont l'efficacité reposait sur l'intégration des aspects techniques sociaux et symboliques en un plan d'action personnel qui buvait dans les sources des règles de sens commun des cultures traditionnelles. Dans ce contexte, l'homme était reconnu comme « un organisme faible mais muni du génie de récupération » [OC1 : 710-711-NM, 1975].

La rupture des règles de sens commun des cultures traditionnelles par la perte de la proportionnalité et la destruction du domaine du vernaculaire associé à la création culturelle des besoins, impose l'établissement d'un objectif nouveau pour la vie en société : le bien-être exige l'élimination de la douleur, de l'infirmité, des maladies et de la mort. [OC1 : 709-NM, 1975]. Le cercle vicieux de la paralysie de l'expérience vécue et la consommation de produits et de services industrialisés, font de l'homme « un mécanisme fragile soumis à une continuelle réparation » [OC1 : 710-NM, 1975] dans des espaces *ad-hoc*, soumis aux codes, aux instructions, aux protocoles et aux prestations des professionnels de « la gestion de la fragilité qui restreint, mutile, paralyse » [OC1 : 711-NM, 1975].

**L'équilibre entre les deux modes de production complémentaires est définitivement rompu**<sup>484</sup>. [...] Une demande idolâtre de manipulation remplace la confiance dans la force de récupération et d'adaptation biologique, le sentiment d'être responsable de l'éclosion de cette force et la confiance dans la compassion du prochain qui soutiendra la guérison, l'infirmité et le déclin. Le résultat est une régression structurelle du niveau de santé, celle-ci étant comprise comme pouvoir d'adaptation de l'être conscient. **Ce syndrome de régression, je l'appelle iatrogenèse structurelle**<sup>485</sup>. [OC1 : 711-NM, 1975].

L'institution médicale « renforce les aspects thérapeutiques des autres institutions du système industriel et assigne des fonctions hygiéniques subsidiaires à l'école, à la police, à la publicité et même à la politique » [OC1 : 709-NM, 1975]. Et bien sûr à *l'entreprise urbaine*, qui joue un rôle significatif dans la paralysie de l'expérience vécue et dans la transformation de personnes autonomes en clients à n'importe quel prix, à travers, notamment, « le rêve pansanitaire de la planification du milieu » et la « foi urbaine ».

#### **a. « Le rêve pansanitaire de la planification du milieu » [OC1 : 703-NM, 1975] et l'hygiénisme urbain**

Dans le chapitre 6 de *Némésis médicale* Illich fait un parcours de l'histoire de la douleur à laquelle son maître Auer l'avait introduit [OC1 : 725-726-NM, 1975] pour décrire une nouveauté historique, une approche unique de la douleur dans toutes les civilisations européennes : celle qui vise à la faire disparaître » [OC1 : 725-NM, 1975] ; une « réévaluation idéologique de la douleur qui se reflète dans toutes les institutions contemporaines » [OC1 : 726-NM, 1975], sous-tendue, explique-t-il, par la distinction

<sup>484</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>485</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

cartésienne entre corps et âme distincts de la chair.

Dans ce contexte « la politique tend à être conçue comme une entreprise destinée moins à maximiser le bonheur qu'à minimiser la souffrance<sup>486</sup>. Elle devient l'activité directrice d'une série d'entreprises, chacune produisant le remède à un mal » [OC1 : 727-NM, 1975] qui créent finalement « des conditions sociales qui paralysent la capacité personnelle de "souffrir" la douleur » [OC1 : 721-NM, 1975].

À l'époque de l'écriture de *Némésis médicale*, un reproche fréquent fait à la médecine était d'être beaucoup trop centrée sur la maladie. Illich cite Schaefer et Kapzig<sup>487</sup> : «...si les stratégies mises en œuvre par la médecine échouent, c'est parce qu'elles se polarisent trop sur les individus et les groupes malades et pas assez sur l'environnement qui est à l'origine de la maladie » [OC1 : 701-NM, 1975].

Nous sommes donc concernés par cette critique car c'est de nouveau l'environnement qui est évoqué. « La médecine écologique, dit Illich, part du présupposé que [...] les individus sont plus le produit de leur environnement que de leur dotation génétique » [OC1 : 702-NM, 1975]. Face à un environnement qui s'altère de façon de plus en plus accélérée, l'humanité se trouve devant un enjeu d'adaptation –pour Ellul, le maître mot des techniques<sup>488</sup>– tout en sachant que l'adaptabilité est « un atout pour la survie, [et] aussi un lourd handicap. Les causes les plus courantes de maladie sont des exigences d'adaptation » [OC1 : 702-NM, 1975].

Le « rêve pansanitaire qui a nom "planification du milieu" » [OC1 : 703-NM, 1975] agit comme un moyen de programmation du système pour assurer sa viabilité à travers l'adaptation et l'analgésie, contribuant ainsi à la l'aliénation de la douleur, à la neutralisation ou le masquage de tous les maux.

La « programmation de l'environnement social, psychologique et psychique de l'homme » a pour centre d'intérêt « le comportement des groupes dans un milieu marqué par l'expansion industrielle ; l'effet du stress sur la population [...] la relation entre la niche où l'humanité a évolué et cette humanité » [OC1 : 702-NM, 1975]. Cette « programmation hygiénique globale du milieu » [OC1 : 679-680-NM, 1975] a pour but principal « de maintenir viable [...] le phénomène humain dans un monde de machines » [OC1 : 702-NM, 1975], « de satisfaire leur désir aliéné de survivre dans un milieu entièrement programmé » [OC1 : 703-NM, 1975], de programmer et reprogrammer « l'homme administré » pour l'adapter à cet environnement programmé « afin d'éviter l'effondrement du système ». Voici de nouveau le programme des *écocrates*. Dans les mots d'Illich « la capitulation du médecin devant le polytechnicien » [OC1 : 702-703-NM, 1975].

### **Hygiénisme urbain**

Dans ce contexte, l'application de catégories médicales au corps social et à l'espace habité sous la forme d'*hygiénisme urbain* a pour but de « bloquer toute déviation de la

<sup>486</sup> ILLICH cite le théoricien politique australien Kenneth MINOGUE (né en 1930), et son ouvrage *The Liberal Mind*, Londres, Methuen, 1963.

<sup>487</sup> SCHAEFER, Hans, 1973, *L'avenir de la santé publique dans 2000*, *Revue de l'aménagement du territoire*, n.° 25, p. 24-25. KAPZIG, Leo, 1973, *Santé et sociétés industrielles*, dans 2000, *Revue de l'aménagement du territoire*, n.° 25, p. 24.

<sup>488</sup> Dans le film *Jacques Ellul, l'homme entier*, [Steyer, 1993].

norme perçue comme une maladie » [OC1 : 740-NM, 1975]. La professeure Violeta Núñez de l'UB-Université de Barcelone l'explique bien<sup>489</sup> : dans un contexte de volatilisisation économique et de fragmentation spatiale, de désagrègement, de fendillement, de perte de solidité et de dissolution des liens, le discours *néo-hygiéniste* introduit des éléments scientifiques de liberté surveillée, d'application aveugle de protocoles, de consensus sans fissures, de politiques de prévention, de gestion de profils de population et de standardisation qui effacent toute subjectivité. Les nouvelles modalités du contrôle social –dans lesquelles chacun veille par et pour soi-même– opposent, à la recherche de vérités, l'impératif néolibéral d'étouffer toute critique [Núñez, 2010].

Nous avons vu ci-haut que la surproduction et toute forme de dépendance d'institutions hétéronomes « prive les gens du pouvoir de transformer leurs conditions de vie et de travail, celles-là mêmes qui les rendent malades » [OC1 : 686-NM, 1975] et les rend impuissants « à nouer des relations intimes avec son milieu » [OC1 : 728-NM, 1975]. Le contexte urbain comme « un moyen thérapeutique » contribue à étendre et à renforcer le contrôle sur les individus. Le « rêve pansanitaire qui a nom “planification du milieu” » [OC1 : 703-NM, 1975] et l'*hygiénisme urbain*, dans leur souci d'analgésie, de neutralisation ou masquage de tous les maux, cette fois-ci sociaux, agissent ensemble dans le blocage de « la capacité que possède tout homme de s'affirmer face au milieu ou de prendre la responsabilité de sa transformation » [OC1 : 713-NM, 1975]. Que ce soit de manière contraignante par la réglementation (codes de civisme urbain...) ou par l'*urban design* (les mesures incroyables pour éviter que les gens s'asseyent ou dorment dans l'espace public, ou les murs qui cachent les bidonvilles...), que ce soit de manière induite par le *marketing* et la publicité (messages oraux ou écrits diffusés de manière systématique ou implicite dans l'espace public et par les moyens de communication) ou plus directement par l'action directe des bulldozers sur les parties « malades<sup>490</sup> » du corps urbain, le consommateur est « voué aux trois idoles de l'anesthésie, de la suppression de l'angoisse et de la gérance de ses sensations » [OC1 : 728-NM, 1975] et la disparition des choix alternatifs est insignifiante face au blocage par la surproduction hétéronome « de toute possibilité de regard critique sur son accoutumance » [OC1 : 685-NM, 1975]. Suppression de la fantaisie, la liberté ou la conscience, perte de l'indépendance d'un côté ; décroissance de la faculté de jouir de plaisirs simples et des stimulants faibles et accroissement de la demande de stimulations douloureuses, le bruit, les chocs les courses, la drogue, la violence et l'horreur de l'autre, [...] « seuls stimulants encore capables de susciter une expérience de soi », sont selon Illich caractéristiques d'une société analgésique dans son paroxysme » [OC1 : 727-NM, 1975]<sup>491</sup>.

Ce « paysage homogène d'opérateurs *néo-hygiénistes* du techno-pouvoir » [Núñez,

<sup>489</sup> Dans sa conférence d'ouverture des II Journées du GRECS-Groupe de Recherche Exclusion et Contrôle Social, *Les apories du travail social*, à l'UB-Université de Barcelone. Barcelone-1-2 Décembre 2010. Trad. S.G.

<sup>490</sup> À lire (entre autres) : FERNÁNDEZ, Miquel, 2012, *Matar al « chino »*. *Entre la révolution urbanistique et le harcèlement urbain au Raval de Barcelona*. Thèse doctorale dirigée par Manuel DELGADO, lue à l'Université de Barcelone le 7 novembre 2012.

<sup>491</sup> À lire : BALLARD, J.G., 2007, *Que notre règne arrive*, Paris, Denoël. L'exemple des événements du Madrid Arena exposé en page 192 (*Signes* 17) et les questions qui se posent (et ne se posent pas) après la catastrophe est un exemple qui est non sans rapport avec cette affirmation d'Ivan ILLICH.

2010] s'incarne parfaitement dans les institutions qui composent *l'entreprise urbaine*. Et au fur et à mesure qu'augmentent la complexité, l'hétéronomie et le contrôle social, comme la maladie [OC1 : 700-NM, 1975], plus la vie se dépolitise.

### ***Une synthèse conclusive :***

*L'entreprise urbaine* contribue au « masque sanitaire d'une société morbide » non seulement à travers l'instauration de monopoles radicaux englobants mais par la composante hygiéniste de *l'urbanisation totalisante*. Elle vise le règlement des maux sociaux, promeut l'analgésie des sens, et englobe chacune des entreprises qui produisent le remède à un mal de manière hétéronome et donc a-politique.

En ce qu'elle collabore à la programmation du système et à l'analgésie des sens, *l'entreprise urbaine* est structurellement contre-productive.

### **b. La ville comme une idole. La « foi urbaine »**

« Le système scolaire –écrit Illich dans *Une société sans école*–, assume de nos jours cette triple fonction qui fut, au cours de l'histoire, l'apanage des églises dominatrices. Gardien du mythe de la société, il en institutionnalise les contradictions et est le siège du rite qui, à la fois, reproduit et assourdit les dissonances entre ce mythe et la réalité » [Cayley, E : 28]. Ne pourrait-on pas dire pareil pour *l'entreprise urbaine* ? « La foi urbaine, dit Illich, se manifeste par différents dogmes » [OC1 : 162-LA, 1970]. Elle « commence par encourager la croyance en un progrès sans fin, rend ensuite évidente l'impossibilité d'atteindre ce but, et explique finalement que nous sommes les seuls responsables de notre échec » [Cayley, E : 29].

#### **« Tonnerre sur la ville »**

La foi urbaine est fondée sur des dogmes sous-tendus par une imposture de rationalité, en l'occurrence le mythe de l'urbanisation universelle et obligatoire –*totalisante*– pour l'abolition des inégalités .

C'est Jacques Ellul qui exprime le mieux dans *Sans feu ni lieu*<sup>492</sup>[1975] les aspects symboliques de la grande ville à travers sa signification biblique : « un thème continu... un sens [...] une révélation sur la Ville » [Ellul, 1975 : 17], le premier langage sur la Ville issu d'un « décryptage du langage de la Ville » [Ellul, 1975 : 18]. La ville « non seulement comme ensemble de fonctions mais comme un ensemble de signifiants » [Ellul : 20]. La ville comme une entité spirituelle: « le lieu des antagonismes essentiels de l'homme et le lieu de sa prétention à sa réalisation en tant qu'homme » [Ellul, 1975 : 20), son esprit de puissance<sup>493</sup>. Ellul s'étonne de la disproportion entre les paroles bibliques et ce que pouvait être la ville au X<sup>e</sup> siècle avant J.C., du caractère prophétique de l'Écriture « à partir de ce qui n'est pas encore la ville monstrueuse » [Ellul, 1975 : 95] : « La ville [à l'époque] n'est pas ce milieu fermé, replié sur soi, indépendant, autonome, donnant naissance à une sociologie, une psychologie, radicalement différentes de tout le reste. Or ce qui est étonnant, c'est que précisément l'Écriture nous parle de la ville comme de cette entité, dont nous connaissons aujourd'hui seulement la figure complète. [...] Il y a en profondeur une telle connaissance de la réalité urbaine, dit Ellul, que l'on dirait tirée de l'observation de nos villes modernes, cette conscience d'un

<sup>492</sup> ELLUL, Jacques. *Sans feu ni lieu. Signification biblique de la grande ville*. [Ellul, 1975].

<sup>493</sup> Une notion qu'ELLUL identifie même dans l'œuvre de Henri LEFEBVRE.

monde pour lequel l'homme n'était pas fait » [Ellul, 1975 : 95].

Ellul énumère : la ville comme révolte et comme défi, berceau de la technique et de la civilisation, ville puissance, l'Hénoch de Caïn dans la terre de l'errance, où il va entreprendre de se satisfaire lui-même dans tous les domaines [Ellul, 1975 : 32]. Civilisation urbaine, civilisation de guerre, la réplique de l'homme à la malédiction de Dieu, les villes de Nimrod, « esprit de puissance conquérant devant l'Éternel » [Ellul, 1975 : 41-45] : Schinéar, Résen, Babylone, la ville synthèse de la civilisation, Ninive, la ville synthèse de la guerre, « les deux formes de l'esprit de puissance de l'homme » [Ellul, 1975 : 59]. La construction de la ville, symbole de la volonté du peuple en révolte de se faire un nom, d'exclure Dieu de sa création<sup>494</sup> [Ellul, 1975 : 49] à laquelle Dieu répond par la confusion des langues : Babel, « lieu de la non-communication entre les hommes<sup>495</sup> » [Ellul, 1975 : 55]. Israël en captivité à Babylone [Ellul, 1975 : 56], Israël en captivité en Égypte [Ellul, 1975 : 64], « [c]'est dans l'esclavage que se lie Israël et la ville » [Ellul, 1975 : 64] : elles seront dorénavant l'acte qui rappelle la servitude, qui rappelle l'angoisse où fut appris cet art [Ellul, 1975 : 64-65], l'obligation d'Israël de servir à l'entreprise la plus démesurément dressée contre Dieu : bâtir la ville, construire la maison de l'adversaire, les villes qui servent de grenier à Pharaon, la puissance économique venant s'ajouter aux autres [Ellul, 1975 : 65-67]. Jéricho, dont la destruction est « le symbole de la défaite de l'esprit de puissance<sup>496</sup> » [*Némésis* !] [Ellul, 1975 : 70]. Et ainsi de suite : les villes du roi Salomon, « qui ayant bâti le temple cède à la volonté de puissance, de richesse et se met à bâtir des villes sur l'esclavage et les faux dieux envahissants, qui renforce le lien entre les Puissances et le monde urbain : un acte incarné [Ellul, 1975 : 75-77], les villes de Roboam, roi de la rupture, qui prennent « [leur] source, [leur] force, [leur] valeur dans un milieu exclusivement temporel, [dans leur] coupure avec les origines éternelles » [Ellul, 1975 : 82] et qui fait que« [d]ans le monde moderne [...] où la ville conserve, malgré toutes les inventions postérieures, la primauté [...] la ville reste bien le lieu même de toutes les concentrations de puissance » [Ellul, 1975 : 82].

Ellul décrit la ville comme une puissance spirituelle à laquelle se soumet l'homme par une imposture de rationalité : celle « d'une nécessité apparemment inéluctable, en tout cas, raisonnable [...] ; en somme, un acte de bonne administration » [Ellul, 1975: 91], notre *entreprise urbaine* !

<sup>494</sup> « C'est seulement dans une civilisation urbaine qu'un homme a la possibilité métaphysique de dire 'J'ai tué Dieu' » [Ellul, 1975 : 50]

<sup>495</sup> Cette interprétation est bien différente, en un sens complémentaire, de celle de LÉVINAS par laquelle j'ai ouvert cette thèse !: Babel, la porte du ciel, est, d'après Emmanuel LÉVINAS (1906-1995), une invitation à « l'ouverture à l'autre que l'autre, celui qui m'est radicalement différent, comme voie qui mène au Tout autre ». Emmanuel LÉVINAS, *Altérité et transcendance*, Montpellier, Fata Morgana, collection Essais, 1995.

L'auteur de l'image que j'ai choisie pour l'illustrer, l'artiste numérique chinois DU ZHENJUN, explique dans une interview à l'exposition *Tours et gratte-ciels. De Babel à Dubaï*, Caixaforum, Barcelone du 20 juin au 9 septembre 2012, que la maîtrise croissante des techniques numériques fait que le langage cybernétique soit le premier langage vraiment global, et que, en tant que tel, il permettra à tous les hommes de tout faire. Mais le langage cybernétique est un protocole, un code, un outil, mais pas une langue ! [Julien, 2012, comm. personnelle] Et puis, à mon avis nous courons le risque de tomber dans l'effet contraire : l'omni-accessibilité dans le virtuel peut conduire à la paralysie dans le réel : « et ils cessèrent de construire » [Ellul, 1975].

<sup>496</sup> HIEL de Béthel, au prix du sacrifice de ses enfants, reconstruit Jéricho mais « le sacrifice ne le rachète nullement de la malédiction » [Ellul, 1975].

L'homme devant la ville est en présence d'une si parfaite séduction, qu'il ne se connaît littéralement plus lui-même, s'accepte, émasculé, dépouillé de sa chair et de son esprit. Et ce faisant, il s'estime parfaitement raisonnable, parce que la séduction de la ville est en effet rationnelle, et qu'il faut bien obéir aux impératifs de la raison. [Ellul, 1975 : 75]

Dépouillé de sa chair et de son esprit, rien ou dieu ?, nihilisme ou *Némésis* ?

Une signification spirituelle sous une imposture de rationalité : une signification spirituelle par rapport à laquelle « il n'y a rien à faire » [Ellul, 1975 : 23] bien que l'on puisse améliorer les aspects pratiques et quotidiens<sup>497</sup> ; l'entité qui incarne la révolte de l'homme, le défi, le challenge devant la parole de Dieu, l'esprit prométhéen.

Cet affrontement est bien symbolisé par un nouvel aspect de la relation ville-campagne, cette fois-ci dans les mots d'Ellul : « La ville [...] ne saurait avoir [...] d'autre destinée que de tuer radicalement [...] la campagne [...] le milieu que Dieu a donné à l'homme pour qu'il puisse y mener tout bonnement sa vie » [Ellul, 1975 : 38]. Le sort du citoyen est désormais inéluctablement lié à un milieu qui est son œuvre. « Elle est à elle-même une raison suffisante, une force suffisante, une loi suffisante » [Ellul, 1975 : 109]. C'est l'affirmation de l'œuvre de l'homme qui s'échappe de ses mains, qui prend sa vie particulière [Ellul, 1975 : 111]. « Toute cette séduction, toute cette satisfaction est en réalité le parfait esclavage de l'homme [...] qui sombre dans la ville et devient marchandise » [Ellul, 1975 : 114]. Dépossédé lui-même par son œuvre à lui de ce qui lui restait, de lui-même, il est aliéné, au profit de ces puissances, elles-mêmes détournées de leur voie (l'argent, l'État...), « [l]e fait de vivre dans la ville engage l'homme dans une voie inhumaine » [Ellul, 1975 : 61].

Ellul conclut : « La ville c'est aussi [étymologiquement] l'ange vigilant, la Vengeance

---

<sup>497</sup> « La ville ne peut se réformer [Ellul, 1975 : 118]. Loin de moi de l'idée de nier le travail de l'urbaniste et de l'architecte ! Il faut tenter de rendre la ville vivable ! Évidemment. Il faut tenter de la rendre humaine ! Les progrès ne sont pas inutiles ! Mais rien ici ne peut résoudre le problème central de la ville. Tout est utile mais relatif. Et ceci nous apporte une féconde vision de la ville. En présence du "problème urbain" il y a des sociologues et des juristes, il y a des urbanistes et des politiques, il y a des architectes et des économistes, et tous cherchent plus ou moins une solution moraliste, une solution légaliste à la multitude des questions inhumaines que soulève la ville. On veut des solutions. Solution de l'habitat, de l'hygiène, de la dispersion, des moyens de transport, des 'blocs Le Corbusier', de la psychologie de masse, des loisirs ; il nous faut une loi pour savoir ce qu'il faut faire et comment le faire. Et pendant que l'on cherche, lentement le vampire continue [...] des hommes par fournées entrent dans le domaine de la malédiction. Ils travaillent, ils mènent cette vie inhumaine et interchangeable, implacablement leur vie, sans ouverture autre que celle du cimetière. Hommes innocents de toute l'inconscience du monde... qui continuent parce qu'à quoi bon faire autrement, c'est partout pareil. Et les autres cherchent des solutions, très loin de ceux qui souffrent et des solutions impossibles pour ceux-là même qui souffrent. Mais on espère pour leurs petits-enfants » [Ellul, 1975 : 100-101] ELLUL mentionne un article de BRUCLAIN (Claude Bruclain, pseudonyme collectif) dans Le Monde 1971 sur « L'étrange impuissance de l'homme à diriger et maîtriser le phénomène urbain ». Dans le même sens le 17 mai 1973 le ministre de l'aménagement Olivier GUICHARD affirmait à l'Assemblée Nationale : « On ne pourrait plus écrire aujourd'hui cette phrase qui figurait il y a trente ans dans la charte d'Athènes : La ville s'avance vers son avenir sans lien et sans conduite, sans discipline et sans plan de contrôle. En revanche, cette autre phrase de la charte d'Athènes reste toujours aussi vraie, si elle ne l'est pas davantage : « Les villes ne répondent plus à leur destinée qui est de satisfaire aux besoins primordiaux, biologiques et psychologiques de leur population. Pourquoi cette situation ? Pourquoi cette absence de maîtrise effective de la croissance urbaine, alors que nous avons une meilleure intelligence des solutions et des orientations ? ».

[*Némésis* !] et la Terreur. La ville [...] est une puissance spirituelle [...] elle est capable d'orienter et de changer la vie spirituelle de l'homme, elle exerce une puissance sur lui et change sa vie, toute sa vie et non seulement son logement. Et cela apparaît un mystère effrayant » [Ellul, 1975 : 39] devant lequel « Dieu prononce une malédiction, un jugement sur la ville. [...] Je détruirai, dit l'Éternel » [Ellul, 1975 : 103-104] car « [s]i l'Éternel ne construit pas la maison ceux qui construisent construisent en vain » [Ps.CXXVII, 1-Ellul, 1975 : 68].

Tonnerre sur la ville. Condamnation, malédiction sur la ville elle-même. Antinaturalisme [...] considération mystique de la collectivité, entité à caractère spirituel, un corps mystique. [...] Comme l'État<sup>498</sup>, une entité, un être. Agglomérations avec un but commun deviennent sujets de droit. [...] La ville forme par elle-même un être spirituel [...] maudit et condamné [Ellul, 1975 : 97-98].

Je n'ai pas trouvé de références directes à cet ouvrage majeur de Jacques Ellul dans l'œuvre d'Illich (son ami Jean Robert me suggère que probablement il ne l'a pas lu), mais les notions s'entrelacent et se chevauchent d'un penseur à l'autre à partir de deux regards différents (un regard théologique pour Ellul<sup>499</sup>, un regard historique pour Illich) et la notion de la malédiction biblique rejoint de près la *Némésis* illichienne.

#### **Villes globales : « villes invisibles »**

Babylone n'est pas une ville. C'est la ville [...] à cause de sa représentation mythique<sup>500</sup>. [...] Tout ce qui est dit de Babylone se rapporte en réalité aux villes dans leur ensemble. Babylone, Venise, Paris, New York, même ville, une seule Babel, toujours renaissante, et pourtant dès l'origine frappée à mort [...] "et ils cessèrent de bâtir la ville" [Ellul, 1975 : 56-58].

« Babylone, Venise, Paris, New York, même ville une seule Babel » écrit Ellul en 1975

<sup>498</sup> « L'Apocalypse prend une ville comme symbole de la puissance humaine qui sera détruite » [Ellul, 1975 : 105]. « Elle est condamnée avec l'État [...] comme si toute la vigueur de l'État était concentrée dans la grande ville [...] ; l'agent de la guerre [...] qui est un phénomène urbain [Ellul, 1975 : 107-108] [...] liée à l'argent [...] unité absolue entre la ville et le luxe, le commerce, l'accumulation de l'argent et le développement du profit » [Ellul, 1975 : 109]. « La ville, symbole de l'orgueil, [*hybris*] entraîne dans sa chute tout ceux qui lui sont unis. [*Némésis* !] [...] Dieu prend Babylone comme signe de toutes les villes [...] et la ville signe du monde » [Ellul, 1975 : 119-121]. « Le jugement porté sur Babylone c'est le jugement dernier » [Ellul, 1975 : 122]. « Jésus Christ accompli, il ne change pas, ce qui a été dit par les prophètes » [Ellul, 1975 : 208]. « Jésus n'a pas de domicile. Toute sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, est une errance » [Ellul, 1975 : 219]. « Ce qui apparaît comme une nouveauté c'est que Jésus Christ n'englobe pas l'homme dans la catastrophe de la ville [...]. L'homme en ville est toujours et nécessairement en foule » [Ellul, 1975 : 227-228]. « Par la compassion J-C prend sur lui la condition de l'homme de cette foule [...] dissociation de la foule et de la ville » [Ellul, 1975 : 234]. INGRAND, [2011] l'explique : « Dieu se réconcilie avec l'humanité en lui permettant de vivre dans le milieu qu'elle s'est choisie. Pour ELLUL, l'histoire de la ville dans la Bible est donc l'histoire de la révolte de l'être humain contre Dieu et de sa réconciliation. Son livre sur la ville l'a fait "entrer dans l'espérance" ».

<sup>499</sup> Qui, disait ILLICH, « voit tout en noir ». Pourtant J.C. rachète l'homme par la Jérusalem Céleste, et dans cette réconciliation entre l'homme et Dieu ELLUL trouve son espoir.

<sup>500</sup> C'est « avec scrupule » –voici ses propres mots– qu'ELLUL emploie « ce terme de Mythe » pour désigner « l'apport d'une signification théologique à un fait qui par lui-même en tant que fait historique ou supposé tel, ou psychologique, ou humain, n'en a pas de façon évidente ». Il s'agit donc de rendre un fait « signifiant », c'est-à-dire qu'il donne à « la réalité historique de l'événement [...] sa pleine dimension » [Ellul, 1975 : 53]. C'est cette définition qui m'intéresse.

et en le formulant il nous donne une clé d'interprétation fondamentale pour la compréhension de la « *ville-monde*<sup>501</sup> » et des nouvelles hiérarchies urbaines à l'ère des systèmes. En 1991 Saskia Sassen écrit son livre *The Global City: New York, London, Tokyo*<sup>502</sup>. New York, London, Tokyo... et les autres : même ville, une seule Babel ; l'essentiel pour nous est de comprendre l'unité essentielle que conforment, par l'unité du pouvoir qui les sous-tend, toutes ces entités apparemment différentes et disséminées. La « *ville globale* » est une entité unique, éclatée physiquement, virtuellement et symboliquement partout dans le monde, « le lieu même de toutes les concentrations de puissance » [Ellul, 1975 : 82] ; une unique *entreprise urbaine*, non-inclusive, absentéiste et déterritorialisée.

Entre la mégalopole moderne et la « *ville globale* » il y a donc un écart qualitatif, un changement de nature aussi important que celui que Mumford [1964] repère entre le hameau et la ville. La mégalopole reste encore locale dans un sens, en tant que manifestation démesurée de *l'urbanisation totalisante* reliée à un territoire, tandis que la « *ville globale* », intangible, désincarnée, appartient à la logique des réseaux, à la logique des systèmes. Elle est virtuelle. Les nouvelles hiérarchies s'établissent entre des sous-systèmes de ce système, dont certains, même s'ils partagent éventuellement un espace physique, ne s'intersectent même pas, demeurant mutuellement invisibles.

Il est intéressant de soulever le fait que jusqu'à très récemment dans la plupart des villes européennes, la stratification sociale traditionnelle était verticale : à l'intérieur de l'enceinte médiévale, les familles principales vivaient dans le premier étage des bâtiments qu'ils faisaient construire ou avaient hérité (de vrais palais qui, dans la ville où j'habite, ont gardé depuis le nom de étage *Principal*, ce qui fait que le 1<sup>er</sup> étage est en fait le second, et ainsi de suite) et louaient le reste à des résidants de plus en plus pauvres à mesure qu'on montait en hauteur. Un tel partage des espaces d'habitation est impensable aujourd'hui, et les conséquences dans la vie politique sont à mon avis bien visibles. Or, pour finir de préciser l'analyse de la « *ville globale* » comme une unique *entreprise urbaine contre-productive*, il faudrait évaluer aussi jusqu'à quel point le dit *slum global* de Mike Davis, tout en participant des mêmes dynamiques, reste encore local, ce que viendrait suggérer le fait (relevé par Illich avec justesse) que n'importe où dans le monde tous les nantis se ressemblent, tandis que dans chaque région du monde globalisé les pauvres sont (encore !) différents.

La confluence de l'énumération ellulienne des villes bibliques et l'intangibilité de la « *ville globale* » m'a fait songer aux *Villes invisibles* d'Italo Calvino qu'Illich aimait tant ; les villes et le nom : Aglaurée, Léandra, Pirra... ; les villes et le regard, Valdrade, Zemrude, Baucis... ; les villes et la mémoire, Diomira, Isidora... ; les villes et le désir, Dorothee, Anastasie, Despina... ; les villes et les signes, Tamara, Zirna, Zoé... ; les villes et le ciel : Eudoxie, Bersabée... ; les villes et les échanges : Euphémie, Chloé... « Peut-être que l'empire, pensa Kublai, n'est rien d'autre qu'un zodiaque des fantasmagories de l'esprit ». Villes cachées, villes continues, villes effilées... d'étranges hiérarchies. Toujours dans les *Villes Invisibles*, Kublai Khan reproche à Marco Polo :

-Sire, désormais je t'ai parlé de toutes les villes que je connais

<sup>501</sup> L'appellation « *ville-monde* » apparaît en particulier dans l'œuvre de l'historien français Fernand BRAUDEL (1902-1985), *Civilisation matérielle*, 1979.

<sup>502</sup> SASSEN, Saskia, *The Global City: New York, London, Tokyo* [Sassen, 1991].

-Il en reste une dont tu ne parles jamais [...] Venise.  
-Chaque fois que je fais la description d'une ville, je dis quelque chose de Venise.  
[Calvino, [1972] : 108].

Venise, ville globale.

### « La Ville » comme une idole exigeante

La grande ville comme puissance, est donc pour Ellul le lieu de la révolte et le défi, le dépassement des limites, le challenge, la confusion et l'esclavage de l'homme. Idole elle-même ?, « [l]a ville accomplit sa fermeture [...] par la création des idoles » [Ellul, 1975 : 113]. Idole elle-même dès lors qu'une *demande idolâtre d'urbanisation* – je paraphrase ici la « demande idolâtre de manipulation » illichienne [OC1 : 711-NM, 1975]– met en évidence la rupture définitive entre les modes hétéronome et autonome de production et donc la contre-productivité structurelle [OC1 : 711-NM, 1975].

Illich définit une idole comme une « création humaine devant laquelle, comme dit la Bible, nous nous inclinons et à laquelle nous attribuons une puissance qui transcende la nôtre » [E : 314]. Il reconnaît que, dans l'usage courant, des termes comme liberté, démocratie, sont souvent utilisés comme s'ils étaient des idoles –il parle lui-même du temps comme « d'une idole dévoreuse d'hommes »–. Mais « personne ne leur attribuerait une substance<sup>503</sup> » [Cayley, E : 87].

### Signes 16 Les lieux de l'expropriation (V). Des villes ambitieuses ?

Or, j'observe des signes qui me troublent un peu : la mairie de la ville où j'habite a ouvert, dans une rue principale du centre historique, un grand Bureau pour la Non Discrimination<sup>504</sup> pour la défense des droits de l'homme. Un grand panneau affiché à l'entrée annonce la *Charte de Citoyenneté : Le pacte entre Barcelone et toi* et, comme sous-titre, *Charte des droits et des devoirs de Barcelone (sic)*<sup>505</sup>. Dès lors que nous parlons sans hésiter de *Smart Cities* –villes intelligentes<sup>506</sup>–, *Creative Cities* ou de villes talentueuses ; dès lors qu'on nous parle de « métropoles urbaines ambitieuses » pour justifier les efforts à fournir pour soutenir la croissance urbaine, l'espace habité ne devient-il pas un sujet, qui plus est exigeant ? ; un sujet qu'il faut servir, en quelque sorte adorer ? : une idole ? Dans ce processus de subjectivation, notre *entreprise urbaine* usurpatrice, serait-elle arrivée au point d'être douée symboliquement d'une vie substantive, et donc devenue une idole à adorer et par la suite un sujet et un but en elle-même ? ■

En même temps *la ville* peut être considéré un mot-amibe –dans le sens des mots plastiques de Pörksen– un mot vidé de son sens, de son sens commun [E : 202], « employ[é] imprudemment pour étayer des déclarations normatives » [E : 322] –en l'occurrence l'impératif de la croissance urbaine– et « balayer les résistances de la

<sup>503</sup> Comme c'est par contre le cas de « la vie » comme une idole, « la vie substantialisée et devenue par la suite une ressource » [E : 343]. Voir note en bas de page 514, p. 191.

<sup>504</sup> *Oficina para la No Discriminación del Ayuntamiento de Barcelona*.  
URL : [http://www.bcn.cat/novaciudadania/arees/es/drets/on\\_adrecarse.html](http://www.bcn.cat/novaciudadania/arees/es/drets/on_adrecarse.html)

<sup>505</sup> *Carta de ciutadania. El pacte entre Barcelona i tu. Carta dels drets i deures de Barcelona*.  
URL : <http://w3.bcn.cat/fitxers/dretscivils/libritocastellanocartadeciutadanaperweb.149.pdf>

<sup>506</sup> Je néglige le fait que le qualificatif de « villes intelligentes » s'applique à celles qui sont hautement technifiées.

réalité à l'arrogance des planificateurs ».

*Homo systematicus* pour des systèmes nécessaires appelle *Homo castrensis* pour des villes-idole exigeantes.

### ***L'urbanisation totalisante comme un sacrum***

Comme Lewis Mumford (1895-1990), son prédécesseur à Penn State et disciple de Patrick Geddes, qui s'inspirait des travaux de Mircea Eliade (1907-1986) pour cerner le rôle de la mystique religieuse dans la première concentration urbaine<sup>507</sup>, Illich cite Eliade, historien des mythes, pour lui emprunter notamment sa définition de *sacrum*, « un endroit particulier dans la topologie de chaque culture [...] qui est considéré comme une porte [...] un seuil où apparaît l'ultime [...] la véritable altérité et qui [...] est considérée comme transcendant [...]. Le *sacrum* d'Eliade est la porte vers l'absolu autre [...] le lieu de la révélation à soi-même du sacré ou de Dieu, ou d'un pouvoir<sup>508</sup> » [E : 327].

Illich est fortement choqué par l'émergence de « la planète bleue » et de « l'œuf » comme les *sacra* de notre temps, des abstractions qui relèvent de la science pure, qui ne sont pas des objets [mais] des emblèmes de faits scientifiques, les résultats d'outils technologiques et le fruit d'une violence développée « pour abolir la distance traditionnelle et sans doute nécessaire entre le dedans et le dehors » [E : 328] ; des seuils vers quelque chose [...] qui n'a de sens pour personne [...] ce qu'il y a derrière n'est pas seulement le vide mais le néant [E : 332] un néant à caractère sacré [...] l'ultime qui justifie tous les sacrifices. Le seuil par lequel « la vie » justifie une gestion globale [E : 329]. Ces *sacra* qui ont un lien avec la planète, avec la nature, avec la Vie, sont d'autant plus détachés de l'homme qu'ils sont abstraits, affirme Illich [E : 328]. Dans *The Idea of a Town*<sup>509</sup> [1976] Joseph Rykwert (né en 1926) –l'ami cher à Illich, architecte, historien et philosophe de l'architecture– faisant des comparaisons avec les villes dans d'autres domaines culturels, conclut que la sacralité de l'espace urbain est une composante de notre inconscient et que la ville est un symbole mnémonique total: un « palimpseste de lectures superposées dans lequel la géométrie du tissu urbain sert de matrice évocatrice », un ensemble de symboles par lesquels, à travers des expériences palpables, « le citoyen s'identifie avec sa ville, son passé et ses fondateurs<sup>510</sup> » [Rykwert, [1964] : 210].

Nous pourrions imaginer que la ville idole vienne assumer le rôle du tiers *sacrum*, celui de l'accomplissement de l'être humain : la ville comme le haut lieu de la civilisation de la consommation avec les centres commerciaux comme « les nouvelles cathédrales »

<sup>507</sup> MUMFORD, Lewis, 1961, *The city in history. Its origins, its transformations, and its prospects* (Chap. 2), Hardmonsworth, Penguin Books.

<sup>508</sup> ILLICH affirme que « notre tradition occidentale élimine le *sacrum* au moyen de l'architecture chrétienne, architecture qui est l'affirmation de la foi célébrant un événement historique. [...] Dans un sens cette élimination du *sacrum* enlève son caractère religieux à la religion occidentale » [E : 332].

<sup>509</sup> *L'idée d'une ville*. Voir la recension de Louise NOELLE, 2003, *Reseña de « La idea de ciudad » de Joseph RYKWERT*. Anales del Instituto de investigaciones estéticas, otoño, año/vol. XXV, número 083m UNAM, Universidad Nacional Autónoma de México, pp. 204-206 Disponible sur : <http://redalyc.uaemex.mx/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=36908312> (en espagnol).  
Dernière consultation : 25-11-2012

<sup>510</sup> Louise NOELLE remarque que c'est à la transmission du mythe et du rite et comment ils modèlent l'environnement créé par l'homme que RYKWERT s'intéresse.

(ne l'avons-nous pas entendu assez souvent ?) <sup>511</sup> « sans que les rachète un quelconque attrait esthétique » [OC2 : 801-DM-TD, 1979], sans que ce seuil ne mène nulle part. Mort de la nature, exclusion de Dieu [Ellul, 1975] et négation de toute transcendance.

### **Synthèse conclusive :**

La « foi urbaine » est fondée sur des dogmes : le mythe de l'équité par l'*urbanisation totalisante*. *La Ville* comme un mot-amibe qui étaye une déclaration normative, celle de l'inéluctabilité de la croissance urbaine pour l'abolition des inégalités.

La « ville idole » comme un tiers *sacrum* est l'emblème de l'accomplissement humain, de la civilisation.

La foi dans une *entreprise urbaine* dans son double volet : en tant que « recette pour résoudre tous les problèmes et tous les maux » dans le plan physique, en tant que « foi et voie vers le salut » dans le plan symbolique devient structurellement *iatrogène*.

Jusqu'ici, j'ai abordé le parallèle entre la *Némésis* industrielle illichienne (notamment à partir de *Némésis médicale*) et *Némésis urbaine* principalement du point de vue de ce que les techniques *font*, de l'analyse de leur contre-productivité technique, sociale et structurelle, des conséquences du monopole de l'hétéronomie. Il est temps maintenant de suivre le fil des idées illichiennes pour aborder ce que les techniques *disent* à une société spécifiquement après le « partage des eaux » à l' « âge des systèmes ».

Des aspects qui amènent Illich à parler de « la perte des sens » et de « la dissolution du corps iatrogène » ; qui, pour reprendre ma position dans le débat sur la validité de la notion contre-productivité à l' « ère des systèmes », non seulement ne contrediraient pas sa pertinence mais, bien au contraire, consacraient l'aboutissement de la contre-productivité structurelle.

#### **4.2.2. *Némésis* à « l'ère des systèmes ». L'utopie numérique désincarnatrice**

*L'expropriation du corps et des sens comme l'aboutissement de la contre-productivité structurelle*

L'existence dans notre société qui se veut système, met hors jeu les sens par les engins fabriqués pour leur extension, nous empêche de toucher ou d'incorporer le réel et, en plus nous intègre dans ce système [PS : 159-160- HE, 1993].

Dans leur rencontre de Pescia 2011, les disciples d'Illich réunis pendant une semaine dans le beau jardin des Oblate dello Santo Spirito ont défini, dans un table ronde dirigée par Sajay Samuel, le *système* comme une « non-chose » (*no-thing*), dans laquelle l'individu est intégré par son assimilation à des profils (une « non-personne<sup>512</sup> ») et donc située en dehors du champ de l'éthique. Cette dépersonnalisation s'accomplit

---

<sup>511</sup> « Des tendances récentes, souligne CASTELLS [2004], signalent la transformation de l'architecture d'une intervention dans l'espace des lieux à une intervention dans l'espace des flux, l'espace dominant dans l'« âge de l'information » ». Il cite entre autres le musée Guggenheim de Bilbao de Frank Gehry, les ponts de Calatrava à Séville et à Bilbao, les tours de télécommunications de Barcelone de Calatrava et Foster, l'aéroport de Barcelone de Ricard Bofill, la gare TGV de Moneo à Madrid et les centres de conventions de Bilbao, Valencia (Calatrava), Kursaal San Sebastián (Moneo) ou le Grand Palais de Lille de Rem Koolhaas, « transformés en formes d'expression culturelle et d'échanges de sens par le moyen de l'architecture qui marquent l'espace des flux » que CASTELLS assimile à « les nouvelles cathédrales de l'âge de l'information, où les pèlerins se rassemblent à la recherche d'un sens pour leur démarche » [Castells, 2004].

<sup>512</sup> Pour Giovanna MORELLI, une « anti-personne » (Voir page 258).

moyennant des mécanismes de prise de décisions (*decision-making*) à travers des « boucles à rétroalimentation (*feedback loops*) » [CM : 272].

Ces processus ont lieu dans des espaces virtuels, homogènes, amorphes et médiatisés : celui de la globalisation, celui des réseaux, celui de l'écran. Illich, qui l'avait prévu, faisait à Cayley, horrifié, la critique de ce « tournant dans la perception du sens dans notre manière de vivre » et de la personne qui en résulte. [E : 222-224]. Selon Cayley, Illich préannonce la coupure de « tous les ponts qui nous relient à un passé normatif » comme aboutissement de « l'usure industrielle planifiée » qu'il amorçait déjà dès *La Convivialité* et qui aurait comme conséquence que « nous cesserions d'être des êtres humains » [Cayley, E : 163+168] : « Vous dites que l'Homme avec un H majuscule, se trouve lui-même en danger » [Cayley, E : 170-171]. Et Illich de souligner :

[A]ujourd'hui en 1988 je me trouve incapable de parler avec autant de facilité de l'homme [E : 170].

Aujourd'hui, on parle de « cyborgs<sup>513</sup> » [CM : 273].

Aujourd'hui « on parle de cyborgs » et on parle aussi de la construction sociale « une vie<sup>514</sup> », une entité substantive manipulable qui devient « sujet dans l'État » [E : 172] ;

<sup>513</sup> ILLICH [E : 168] cite HARAWAY, Donna, 1991, *Simians, Cyborgs, and Women : The Reinvention of Nature*, New York, Routledge.

<sup>514</sup> « Une vie » et l'hypothèse Gaïa : Le dernier chapitre des *Entretiens avec Ivan Illich* [Cayley, 1992] est consacré à « une Vie », une idole, un nouveau fétiche, un usage substantivisé moderne du mot (post 1960) qui reflète la réification de l'être biologique en entité « vie », « la vie substantialisée, devenue par la suite une ressource » [E : 343], « une construction sociale manipulable que la médecine peut administrer » [E : 172]. Un mot qui n'a « aucune racine » [E : 172], « une substance vague, faite de matière, une entité matérielle, [...] animiste à la façon moderne [...] Vie comme fondement transcendant dans la science et n'a manifestement aucune corrélation avec le bon sens » [E : 325], le pire de tous les mots plastiques : un mot si abstrait qu'il n'acquiert une connotation puissante que lorsqu'il est associé à une sorte d'emblème fondamentalement puissant permettant d'en faire un objet de manipulation » [E : 325] « Quand je parle d'une Vie je donne à cette vie un sens substantif. Ceci est une vie. Je transforme l'être que j'appellerais une personne en une vie » [E : 314] et avec ça « [I]a vie perd son ancrage dans les individus et devient la ressource ultime » [Cayley, E : 85], « [I]a ressource la plus importante que nous sommes en train de créer ». [E : 343].

Trahison de l'incarnation et de la chair, un pseudo-dieu, une négation du Dieu qui s'est fait chair et nous a rachetés « une vie » est selon CAYLEY « le maître concept de ce qu'ILLICH appelle "un nouveau stade de religiosité", le *primum mobile* dans l'*empyrean* des entités fictives [...], le pivot de nouvelles "spiritualités" synthétiques [...] qui permettent aux gens d'adorer leur propre reflet [...] un blasphème contre lequel ILLICH avait lancé, devant une assemblée des évêques luthériens au McCormack Theological Seminary Chicago en 1988 une malédiction solennelle [Cayley, E : 84-87 et E : 311 *sqq.*] ILLICH le définira comme « un cosmos dans les mains de l'homme », qui « n'est pensable que dans l'espace rendu vacant par la tradition [chrétienne] » [E : 314]. Une « nouvelle religiosité qui permet la gestion de la vie –créatures sans créateur– par un nouveau clergé » [E : 341-342], le même qui sous-tend l'hypothèse Gaïa. Selon *l'hypothèse Gaïa*, formulée par James E. LOVELOCK (né en 1919) dans les années 1970, la Terre serait un système physiologique dynamique ouvert. En tant que système le modèle de LOVELOCK s'enracine dans la cybernétique de WIENER possédant trois caractéristiques cybernétiques : l'interaction, la totalité et l'organisation. Gaïa, la terre, comme un système cybernétique : modèle et réalité indifférenciables, ce qui revient à dire que la réalité disparaît. Elle devient « un processus qui observe et définit, règle et se nourrit de lui-même ». Le monde comme un système d'auto-observation [E : 353]. « Un cosmos dans les mains de l'homme » que cette idée de l'homme responsable de l'homme et du cosmos, d'une « organisation à l'échelle de la planète » [E : 333] qui appelle *Némésis*. La disparition de l'humanité fondamentale pour CHRISTIE, la disparition de la *décence fondamentale* pour ORWELL [Cayley, E : 86]. « Gaïa est une hypothèse agaïstique, hostile à ce qu'est la terre [...]. Je veux pouvoir embrasser le sol qui me

« [u]ne parmi les nombreuses constructions [mentales] qui ont une nature épistémologique explosive [...] des images profondément corruptrices que je ne laisserais pas entrer dans la conversation si ce n'était dans le but de les exorciser [E : 172] : « [I]a vie perd son ancrage dans les individus et devient la ressource ultime » [Cayley, E : 85], « [I]a ressource la plus importante que nous sommes en train de créer » [E : 343].

### Signes 17 *Némésis dansante – La tragédie du Madrid Arena*

« Cinq vies perdues » (il faut comprendre cinq jeunes filles de 17 à 25 ans qui sont mortes piétinées par la foule) a été le bilan d'un bouchon humain survenu dans la nuit du 1<sup>er</sup> novembre 2012 au cours d'une macro-fête de Halloween, la *Thriller Music Park*, « une soirée à l'atmosphère lugubre » sur fond de musique électronique, réunissant « les meilleurs DJ's de la scène mondiale » célébrée dans un stade municipal à Madrid loué comme salle de fêtes à une entreprise du secteur de la nuit<sup>515</sup>. La bousculade est survenue vers 4 heures du matin, dans un couloir du stade où des milliers de jeunes, pour beaucoup déguisés sur le thème de la terreur, dansaient au son d'une musique électronique dans un stade couvert de 10.000 places où se trouvaient en apparence plus de 15.000 et jusqu'à 20.000 personnes. Les questions qui se posent maintenant (y avait-il suffisamment d'issues de sécurité ?, avait-on contrôlé le contenu des sacs et les pièces d'identité à l'entrée ?, les agents de la sécurité privée avait-il tous les permis en ordre ?, la capacité d'accueil avait-elle été effectivement dépassée ?, le *botellón*<sup>516</sup> dans les alentours contrôlé ?, pourquoi y avait-il des mineurs ?) sont les nécessaires dans le but d'élucider des responsabilités juridiques dans le cadre du fonctionnement des loisirs industrialisés qui font partie de l'*entreprise urbaine*. Elles ne devraient pas cacher la démesure d'un projet insensé en omettant de poser les questions centrales sur nature de l'événement même, sur l'*autoception* que toutes ces jeunes personnes ont de leur jeunes corps pour la plupart alcoolisés, pour beaucoup drogués, enfermés pendant toute une nuit dans l'espace aveuglant et assourdissant de la vidéo-musique *techno*<sup>517</sup>. ■

---

porte, le toucher [E : 354]. ILLICH fait référence à LOVELOCK, James E, 1999, *La Terre est un être vivant, l'hypothèse Gaïa*, Flammarion, coll. « Champs ».

<sup>515</sup> Au prix de 25 Euros l'entrée, plus les boissons qui sont vendues à l'intérieur. Une nouvelle macro-fête s'annonçait pour le jour de l'An au prix de 55 Euros, qui a été finalement interdite par la même administration publique qui avait loué les locaux.

<sup>516</sup> On appelle *botellón*, (de *botella*, bouteille) la réunion de groupes très nombreux de jeunes qui se réunissent dans un espace public pour boire de l'alcool. Selon les statistiques 63% des jeunes entre 14 et 18 ans déclarent avoir consommé de l'alcool dans les 30 jours précédents et 35,6% déclare s'être enivré dans la même période, tandis que la perception de « boire assez ou trop » reste dans le 7,6% et l'alcool est perçu comme la drogue la moins dangereuse. Les lieux de consommation sont la rue ou les parcs (70,8%), suivi des pubs et disco (57,9%), la maison (39,9%) et les bars-caféterias (25%). La moyenne d'âge d'initiation dans la consommation d'alcool est de 13,7 ans.

Source : ESTUDES 2010-Enquête sur l'usage des drogues dans les établissements scolaires. Délégation du gouvernement espagnol pour le plan national sur les drogues. Ministère de la Santé publique, Politiques sociales et Égalité.

<sup>517</sup> *Música máquina* (machine) en espagnol. Dans son chapitre sur *La honte Prométhéenne (in L'obsolescence de l'homme)* Günther ANDERS alertait sur les effets aliénants de la « musique de la machine » : *Le jazz, comme culte industriel de Dionysos* [Anders, 2002 [1956] : 103-108]. Dans la ligne d'Anders, restent à explorer les effets aliénants et désincarnateurs de la musique *techno*, de sa combinaison avec l'effet de l'alcool qui était vendu à l'intérieur du stade, et des drogues de synthèse, monopoliques après l'interdiction de fumer dans les espaces publics, dont étrangement personne n'a

Illich focalise sur l'utopie numérique désincarnatrice, la perception désincarnée du moi par l'irruption de la virtualité qui se manifeste par l'empiètement sur le réel de la « pseudo-incarnation technogène de non-réalités » [Robert-Borremans, OC1 : 22] qu'il appelle le « *show* » ; sur la dématérialisation de la réalité par la relation d'autant plus médiatisée entre les hommes et les choses et entre les hommes eux mêmes (bien décrite par Lyotard dans *La condition postmoderne*) : « Le postmodernisme, affirme Illich, est incroyablement désincarnateur ! » [CM : 299].

Qu'est-ce que ça signifie et comment le mettre en rapport avec la contre-productivité de l'espace habité entendu comme une *entreprise urbaine* atteinte de *Némésis* ?

Quel est le corps auquel nous avons affaire dans notre espace habité aujourd'hui et comment l'espace habité contribue-t-il à son tour à la conformation et à une certaine *autoception* de ce corps ? Suivons les pistes qu'Illich nous donne.

#### 4.2.2.1. La quatrième époque scopique : la dissolution du regard et de l'image dans le « *show* »

Nous menace l'émergence d'une époque qui prend le « *show* » pour l'image [PS : 231-SR, 1993].

En 1993, dans son article *Surveiller son regard à l'âge du show*<sup>518</sup>, Illich dresse une histoire des époques scopiques<sup>519</sup> une histoire de la désincarnation du regard, qui lui a permis de penser « la désincarnation qui m'apparaît caractéristique de notre époque<sup>520</sup> » [CM : 154-155] et d'ébaucher une éthique pour le régime scopique actuel. « Mon propos, dit-il, est de clarifier la distinction entre [...] le regard européen marié des siècles durant à l'image et le regard actuel, absorbé dans l'interface avec le « *show* » [PS : 195-SR, 1993], « *show* » qu'il entend comme *la pseudo-incarnation* que représente la simulation technogène de non-réalités.

Il démontre la fin récente d'une troisième époque scopique, celle de l'Europe occidentale depuis la Renaissance « caractérisée par le mariage du regard et de l'image » insérés dans la « réalité de l'espace dans lequel des doigts peuvent la manipuler, le nez la sentir et la langue la goûter » [PS : 231-SR, 1993].

parlé après la catastrophe.

<sup>518</sup> Conférence inaugurale de la grande rencontre internationale *Interface* qui s'est tenue à Hambourg le 19 janvier 1993. Publiée dans *La perte des sens*, [PS : 187-231]. *L'histoire du regard* constitue un chapitre de l'histoire du corps sur laquelle ILLICH a travaillé notamment avec Barbara DUDEN dans les années 1980 et 1990.

<sup>519</sup> Pour les Grecs le regard, comme toutes les choses du corps, était soumis à une éthique. Dans la première époque scopique l'œil allait à l'encontre des choses, se chargeait de ses couleurs et les ramenait à l'œil. Dans la deuxième époque scopique c'est l'objet qui irradie un rayon de lumière qui pénètre l'œil ; le regard cesse d'être directement actif et perd de son caractère éthique immédiat. Dans le troisième régime scopique c'est l'image qui s'incorpore au processus du regard. C'est l'époque de l'optique comme science des rayons lumineux, de la perspective et du concept d'image relative à un œil, à un point de vue, à une distance, à un sujet. La quatrième époque scopique est l'ère du *show* caractérisée par un flux ininterrompu de *pseudo-images* sans *distalité* ni point de vue, dans un espace abstrait coupé de celui du spectateur, que PÖRKSEN appelle *visiotypes*. La perception sensorielle est entendue comme le résultat d'une inter-face entre deux systèmes, dont l'un est un artefact et l'autre une personne.

<sup>520</sup> Rappelons ici que pour CÉRÉZUELLE [2005], la pensée du chrétien ILLICH, comme celle du protestant ELLUL ou de l'agnostique CHARBONNEAU, est une pensée de l'incarnation.

Il met en lumière l'émergence d'une quatrième époque scopique, la nôtre. Issue des « changements environnementaux exigeant de toutes nouvelles habitudes de vision [qui] se produisirent des suites des prouesses techniques de la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle » [PS : 319-PQ, 1995], notamment la vitesse des véhicules à roues, les séries parfaitement identiques d'objets industriels, les techniques de reproduction (gravure, lithographie, fac-similé...) et les techniques de reconstruction mimétiques du cinéma, de la télévision ou de la photographie, le régime scopique actuel est cependant d'une tout autre nature : les nouvelles techniques optiques —« la conception et l'animation assistées par ordinateur, l'holographie en images de synthèse, les simulateurs de vol »— détachent, désincarnent l'image de la réalité de façon à ce que la « vision se retrouve située dans un univers coupé de l'observateur humain » [PS : 318-PQ, 1995].

Illich cite Jonathan Crary<sup>521</sup> pour expliquer que la plupart des fonctions historiques de l'œil humain ont été progressivement supplantées par « des pratiques dans lesquelles les apparences n'ont plus la moindre référence topologique à la position d'un observateur dans un environnement réel, optiquement perçu. Si l'on peut dire que ces images renvoient à quelque chose, elles correspondent à des millions de bits électroniques ou à des données mathématiques » [PS : 318-PQ, 1995] qui détachent l'image de la réalité de l'espace sensible « afin de la montrer dans un nouvel espace isométrique “objectif” dans lequel aucun être sensible ne peut entrer » [PS : 231-SR, 1993]. Toutes ces innovations « renforcèrent une tendance : vers un point de vue sans point de vue [...] et l'attention forcée à des indices intégrés aux marchandises imposées au consommateur » [PS : 319-PS, 1995].

Dans les manuels aussi bien que dans les magazines d'information, le show graphique commence par empiéter sur le texte avant de l'éclipser [...] [L]'œil est habitué à embrasser des objets qui dans la nature sont invisibles ; [...] des notions abstraites reçoivent des « formes » dans des planches et des graphiques, qui abusent l'œil en faisant croire à une concrétude déplacée. Nous sommes habitués à être horrifiés, angoissés ou encouragés par la représentation graphique de données quantitatives à laquelle rien ne correspond que le regard pourrait saisir. **Le « show » sèvre le regard de l'image**<sup>522</sup> [PS : 230-31-SR, 1993].

De cette manière, conclut Illich :

L'hypertexte et la réalité virtuelle attirent des spectateurs vers des « shows » [...] Dans la quatrième époque scopique, la nôtre, regarder (*to view*), c'est prendre part au « show » [PS : 180-SR, 1993].

Nous menace l'émergence d'une époque qui prend le « show » pour l'image [PS : 231-SR, 1993].

<sup>521</sup> Jonathan CRARY (Ph.D. 1987) est professeur d'Art Moderne et Théorie à Columbia University. Éditeur fondateur de Zone Books, il est coéditeur d'*Incorporations* (NY, Zone Books, 1992) l'auteur de *Techniques of the Observer. On Vision and Modernity in the Nineteenth Century* (Cambridge, MA, MIT Press, 1990) où il fait une analyse de la formation historique de l'observateur donne une perspective absolument nouvelle de la culture visuelle au XIX<sup>e</sup> siècle, reliant le modernisme visuel à la modernité sociale, à l'origine de la société du spectacle, et de *Suspensions of perception : attention, spectacle, and modern culture* (Cambridge, MA, MIT Press 2001) une histoire du rôle de l'attention humaine à ce que l'on voit ou entend, et de sa volatilité dans la culture occidentale moderne. Il porte une attention spéciale au rôle de l'œil.

<sup>522</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

*To show*<sup>523</sup>, en langue anglaise, c'est montrer, exposer la surface des choses, une considération épidermique. Le mot *show*<sup>524</sup>, lui, fait référence à l'apparence plus ou moins vraie des choses, mais aussi au spectacle<sup>525</sup> et par conséquent au simulacre, à

---

<sup>523</sup> *Show* ( intransitive verb).

1 a : to be or come *in view* / b : to put *in* an appearance.

2 a : to appear *in* a particular way / b : seem, appear.

3 a : to give a theatrical performance / b : to be staged or presented [...]

Source: The Merriam-Webster Dictionary.

<sup>524</sup> *Show* (noun)

1 : a demonstrative display

2 a : outward appearance (archaic) / b : a false semblance : pretense / c : a more or less true appearance of something : sign / d : an impressive display / e : ostentation [...]

6 a : a theatrical presentation / b : a radio or television program / c : entertainment

Source: The Merriam-Webster Dictionary.

<sup>525</sup> J'ouvre ici une parenthèse pour attirer l'attention sur des relations entre certains aspects du corpus théorique de l'INTERNATIONALE SITUATIONNISTE et la pensée illichienne qui mériteraient d'être explorées en profondeur par les historiens des idées. L'Internationale Situationniste (IS) a été fondée à Cosio d'Arroscia (Italie) le 28 juillet 1957 par un groupe de théoriciens et artistes-expérimentateurs animés d'un esprit révolutionnaire. Leur objectif était le renversement de la société capitaliste et de la consommation de masse aliénante afin de passionner la vie quotidienne à partir d'une *praxis* qui concilie les dimensions esthétique et sociale dans une société sans hiérarchies et sans classes. Caractérisé par le refus du discours intellectuel en usage et la radicalité politique, le programme révolutionnaire de l'IS entendait annihiler toute forme de représentation, rejeter l'autorité, démanteler les symboles du pouvoir, abolir l'art – y compris celui de l'avant-garde traditionnelle – et toutes les expressions du spectacle culturel, se réapproprier une vie dépossédée par la consommation et la productivité. Prise de conscience de la spoliation par les structures fixes et des processus mécanisés de la vie quotidienne et de ses contraintes fonctionnelles, reconquête d'une vie libre par la richesse d'une subjectivité vécue, l'IS « tenta de redonner au projet d'autonomie individuelle sa vérité alors que le conditionnement moderne – le spectacle – paraissait plus fort que jamais » [Danesi, 2008]. Prise de conscience, réincarnation, autonomie, leur position radicale et originale par rapport aux courants de pensée de l'époque et leur projet de renversement de la société capitaliste, le refus de la consommation de masse aliénante, du pouvoir hiérarchisé, des idéologies, l'accent mis sur une *praxis* qui concilie les dimensions esthétique et sociale et le recouvrement de l'autonomie individuelle dans le cadre d'une société sans classes, leur sensibilité envers les conditionnements modernes – le *spectacle* qui a précédé « l'incarnation perverse d'entités sans chair », le passage au virtuel, le *show-*, envers l'expropriation par la consommation et la productivité ; leur volonté d'incarnation par la création de situations les uns, par le recouvrement des sens l'autre, par l'opposition entre passivité léthargique et l'action qui provient de mettre l'équipement matériel à la disposition de la créativité de tous pour produire de la réalité, pour transformer le quotidien (renverser les institutions, déscolariser la société) ; pour démonter le système d'illusions du capitalisme contemporain (le règne de l'hétéronomie qu'ILLICH appelle « le grand enfermement ») qui oblige à une existence de « survie » (un concept nécrophile selon FROMM), entre autres, les rapprochent de la pensée illichienne. Pourtant des différences, voire des antagonismes ne seraient pas à dissimuler dans une recherche de correspondance ou de consensus entre les deux pensées car elles sont, à mon avis, essentielles et qui font que ma réflexion s'arrête ici. D'abord, l'opposition à la société de classes et au capital relève certainement d'une origine marxiste chez les situationnistes tandis qu'elle est profondément chrétienne chez Ivan ILLICH. Ensuite, chez les situationnistes, délaissé la production d'œuvres était une manière d'affirmer la nécessité de la création de soi. En ce sens ILLICH est plus proche d'ARENDT que les situationnistes, et le slogan du PADES, d'inspiration illichienne l'illustre bien : *Faire et, en faisant, se faire*. Troisièmement, il existe une divergence radicale dans la conception des désirs et des plaisirs car l'IS propose la jouissance comme moyen de subversion radicale et l'émancipation réelle des plaisirs exclut expressément l'ascétisme : « Il est évidemment exclu, expliquent ils, que nous préparions par l'ascétisme la révolution de la vie quotidienne ». Excès et refus de toute morale chez les situationnistes, *askêsis*, hédonisme et juste mesure associés à une éthique chez ILLICH. Quant à

l'exposition de fragments de réalité, à laquelle nous assistons en tant que spectateurs-consommateurs, mais de laquelle nous ne faisons pas partie. Voir vs. vivre, nourrissant la culture du simulacre, la saisie du réel définie par Baudrillard, la relation d'autant plus médiatisée entre les hommes et les choses et entre les hommes eux mêmes décrite par Lyotard.

Je retiendrai ici deux conséquences mutuellement complémentaires de la désincarnation par le « *show* » qui me paraissent fondamentales pour le sujet qui nous occupe : l'humiliation de la réalité et la « perception humiliée ».

#### a. L'humiliation de la réalité

Quel rôle joue la réalité par rapport à la pseudo-incarnation que représente la simulation technogène de non réalités, le « *show* » ? Dans un premier temps, sous la forme de « réalité-information » (statistiques, profils, captures d'images...), elle est support et alibi pour la récréation d'une *réalité virtuelle* que ce soit ailleurs –sur l'écran– que ce soit sur place –moyennant des dispositifs de réalité augmentée<sup>526</sup>– (pensons à Baudrillard et ses stratégies fatales [1983] : plus vraie que le vrai, la simulation ; plus vrai que le vrai, l'obscène<sup>527</sup>). Ensuite, génératrice de nouvelles *réalités virtuelles*, d'icônes, de *visiotypes*, de protocoles qui seront reproduits dans les médias (Internet, magazines d'architecture, catalogues d'art, guides touristiques) ou qui serviront de base à la prise de décisions : c'est la « réalité-connaissance », « modèle et réalité indifférenciables, ce qui revient à dire que la réalité disparaît <sup>528</sup> » [E : 353]. Une double soumission de la réalité et de son image au « *show* », un processus dans lequel, à la limite, le passage intermédiaire par la « réalité réelle » pourrait bien être négligeable ou simplement inexistant<sup>529</sup>. « La parole et la réalité son dévaluées dans chaque donnée assimilée à un bit d'information », dit Garrigós. La réalité –et son image– sont en quelque sorte excédentaires et bien souvent dérangeantes !

La plupart des analystes de l'Internet mettent l'accent sur les enjeux de l'accès, la

l'étude de l'architecture moderne et du nouvel urbanisme, il était au cœur de l'analyse sociale situationniste dans la mesure où l'architecture est le lieu de recoupements directs entre questionnements esthétiques et la réalité de la vie, et il est possible que des rayons de lumière nouvelle puissent contribuer à éclairer les voies issues de la pensée illichienne dans l'imaginaire d'un espace habité convivial. Un rapport Gilles IVAIN intitulé *Formulaire pour un urbanisme nouveau* avait été adopté par l' *Internationale lettriste* en octobre 1953 et puis, légèrement remanié, publié dans le numéro 1 de la revue de l'IS.

Sources : Revues de l'IS n° 1 juin 1958 à n° 12 (septembre 1969). Disponibles sur : <http://i-situationniste.blogspot.com/es/>

DANESI, Fabien, 2008, *Le mythe brisé de l'Internationale Situationniste – L'aventure d'une avant-garde au cœur de la culture de masse (1945-2008) Paris-Dijon*, Les Presses du Réel, publié avec le Centre d'histoire de Sciences Po.

<sup>526</sup> La réalité augmentée désigne les systèmes informatiques qui rendent possible la superposition d'un modèle virtuel 2D ou 3D à la perception que nous avons naturellement de la réalité à travers des dispositifs *ad-hoc* (lunettes, caméras ou téléphones, on parle déjà de lentilles à écran intégré : <http://www.menly.fr/high-tech/gadgets/114772-ioptiks-lentilles-contact-realite-augmentee>).

<sup>527</sup> BAUDRILLARD, Jean, *Les Stratégies fatales* [Baudrillard, 1983].

<sup>528</sup> ILLICH parle de l'hypothèse Gaïa. Voir note en bas de page 514, p. 191.

<sup>529</sup> Dans les dernières années nous avons passé dans nos agences de devoir convaincre les clients qu'une certaine image n'était qu'une *renderisation*, à avoir du mal à les convaincre que la photo d'un bâtiment est, vraiment, réelle. Et que cette réalité n'est pas modifiable sur Photoshop. C'est un changement non négligeable.

liberté ou le contrôle du réseau, la participation, la propriété intellectuelle, et comment remplir les différents *fossés numériques* (de classe, d'âge, de condition...) pour assurer son expansion démocratique et égalitaire, et ils ne sont pas insignifiants. Moi, pour ma part, je crois que le problème fondamental est celui du maintien, la création et le renforcement des liens avec la réalité. Dans la virtualité (désincarnée) on peut tout imaginer, mais rien ne se produit, rien ne change. Et à mon avis l'espace habité joue un rôle crucial dans cet enjeu.

### b. La « perception humiliée »

Les engins fabriqués pour leur extension mettent hors jeu les sens, dans une « radicale subversion de la sensation [qui] humilie et plus remplace la perception » [PS : 159-160-HE, 1993]. Illich rajoute ici à « l'humiliation de la parole » par la technique définie par Jacques Ellul, la perception humiliée.

Comme la parole et la réalité, le regard, l'ouïe, chacun des sens est dévalué dès que la perception est assimilée à des bits d'information. « Nous avons perdu l'assurance que le monde a un sens, que les choses s'y agencent en un tout cohérent, que l'œil est fait pour saisir la lumière du jour et n'est pas simplement une caméra biologique » [CM : 101].

Jean Robert le synthétise bien : « à partir du XIX<sup>e</sup> siècle la technique engendrera d'abord des « *show* » visuels, puis d'autres simulacres sensoriels d'entités sans chair » [Robert-Borremans, OC1 : 27], un *mysterium iniquitatis* qui réside fondamentalement en l'érosion de la confiance dans notre chair et dans nos sens (et par la suite dans la chair et les sens de l'autre,).

**Signes 18** *Les lieux de l'expropriation (VI). « L'illa sota la cúpula » (« L'île sous la coupole »). Ou l'expropriation des sens*

Dans le nouveau Parc Central du Poble Nou de Jean Nouvel à Barcelone, chacune des « scènes paysagères », complexes, coûteuses et suréquipées qui le composent est accompagnée d'un grand panneau qui explique l'intention exprimée par l'architecte dans le mémoire du projet<sup>530</sup>. Dans les dans les panneaux il y a aussi une image de ce qu'il faut *voir* –bien différente certainement de ce que l'on voit, au moins pour le moment. Mais il y a plus que cela. Lisant attentivement les textes, nous saurons ce que nous sommes censés ressentir. Par exemple : « L'île sous la coupole. Un endroit d'isolement et de recueillement ». Quelle expropriation des sens! ■

### c. *Me++*<sup>531</sup> et la dissolution du corps iatrogène

Regardons maintenant plus attentivement la désincarnation favorisée par les technologies de la virtualité –une mutation inhérente à l' « ère des systèmes » qu'Illich a cherché à éclairer particulièrement dans les dernières vingt années de sa vie et ses effets sur le corps.

Le rôle des transports dans la sociogenèse de nos corps [OC2 : 932-DM-DA, 1985], la vitesse comme « un état de perceptions altérées » [Robert, 1989b], ont cédé la primauté

<sup>530</sup> Cela va à l'encontre des principes de la bonne pratique architecturale : les plans, les projets, les espaces devaient être lisibles par eux mêmes, déjà dans les projets, mais surtout dans la réalité, mais c'est un aspect qui pour nous est ici secondaire.

<sup>531</sup> William J. MITCHELL appelle *Me++*, le corps élargi par des extensions cybernétiques [Mitchell, 2003].

à la virtualité dans la perception de notre corps après la fracture historique des années 1980. Toujours dans l'introduction de *La corruption du meilleur engendre le pire*, David Cayley le résume bien : « [D]e plus en plus on se meut dans des espaces virtuels ou non localisés, les mots perdent leur profondeur pour devenir les éléments « plastiques » d'un code communicationnel, le savoir se traite sous forme d'images – diagrammes, icônes, graphes –, tandis que le texte, dissocié de son ancrage sur la page, dérive sur le vaste océan de l'information pour sombrer non seulement dans les entrailles spectrales des ordinateurs, mais aussi dans ce « texte » génétique dont beaucoup s'imaginent aujourd'hui être la dictée et dans les myriades d'autre codes – clés d'identification, codes-barres, codes d'accès, mots de passe, etc. – qui enregistrent et gèrent les allées et venues des personnes » [Cayley, CM : 55].

Rappelons ici que, dans son intervention au séminaire *Health and Healing in America* tenu à l'Université de l'État de Pennsylvanie en janvier 1985<sup>532</sup>, Illich révisé sa *Némésis médicale* car il décèle un changement dans le caractère symbolique de l'institution médicale qui perd de son poids dans la perception du corps après avoir été, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, « [non] loin d'exercer un monopole sur la construction sociale de la réalité corporelle [...], sur la définition de ce qu'est le corps et de la façon dont il doit être vécu » [OC2 : 933-934-DM-DA, 1985]. Illich s'accuse de « ne pas avoir décelé un effet *iatrogène* symbolique beaucoup plus profond : la *iatrogenèse* du corps lui-même », la nature *iatrogène* de « l'appréhension de notre corps et de notre moi » [OC2 : 927-DM-DA, 1985].

L'entreprise « d'objectivation de la personne en tant que corps ou psyché » a abouti à un nouveau modèle : « celui de l'individu qui s'objective lui-même, qui se considère comme le « producteur » de son corps » et qui se manifeste par une menace majeure, la « poursuite pathogène » de la santé elle-même. Un changement radical se dérive des précédents : le corps est de plus en plus produit (et donc mercantilisé). « Un composant d'une nouvelle matrice épistémologique en train de se former. Elle donnera peut-être naissance à des êtres qui s'appréhendent eux-mêmes comme les éléments d'un programme informatique complexe ». Illich, scandalisé, constate qu'il rencontre des jeunes gens qui appellent son corps « mon système<sup>533</sup> » [OC2 : 933-934-DM-DA, 1985]. Ainsi, conclut-il, à l'« ère des systèmes », « [l']entreprise médicale menace la santé. [...] Et alors ? » [OC2 : 927-DM-DA, 1985].

Pour « explorer la métamorphose » de l'appréhension du corps, Illich nous invite<sup>534</sup> à une phénoménologie historique du corps dans un nouveau parcours historique qui commence au XII<sup>e</sup> siècle, celui de l'émergence du « moi » occidental, « la conscience particulière du corps en tant que lieu fondamental de l'expérience » jusqu'à « une vie attentive à "l'expérience intérieure" dans les années quatre-vingt » [OC2 : 929-DM-DA, 1985] pour finalement conclure : « Chaque âge a son style propre pour vivre la condition humaine appelée traditionnellement "la chair" » [OC2 : 932 –DM-DA, 1985].

Illich décrit une « rupture catastrophique entre le début du XIX<sup>e</sup> siècle et le siècle dans

<sup>532</sup> Voir Note au pied 405, p. 144. *Douze ans après Némésis médicale: pour une histoire du corps* (1985) [OC2 : 927-934 –DM-DA, 1985]. Et plus tard dans son article « *Body History* publié dans *The Lancet* le 6 décembre 1986 [Cayley, E : 45]

<sup>533</sup> Et qui, raconte-t-il, refusent de partager avec lui un verre de cidre sous prétexte que leurs besoins quotidiens de sucre sont couverts.

<sup>534</sup> Avec Barbara DUDEN.

lequel nous vivons » [E : 169] avec un tournant décisif « dans la perception du sens dans notre manière de vivre » au milieu des années 1980 [E : 222] qui fait que « [I]es axiomes qui ourdissent l'espace dans lequel je me meus n'ont rien à voir avec les axiomes que mon grand-père tenait pour acquis » [E : 169]. L'espace mental, la topologie conceptuelle et perceptuelle de l'espace a varié autant que l'*autoception* du corps, et l'espace habité le met en évidence.

**Signes 19** *Les lieux de l'expropriation (VII). « Danger, escalier », ou l'expropriation du corps*

Un adhésif collé par terre devant l'escalier principal d'un grand centre commercial dans la ville où j'habite prévient : *Danger, escalier*. « C'est pour notre sécurité » me disent des passants. La justification des gestionnaires du centre n'est pas plus rassurante. « S'il y a un accident quelconque dans les escaliers on ne pourra pas nous demander d'indemnité ».

À l'époque des premiers ascenseurs, fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, un panneau plaqué dans les immeubles prévenait contre les éventuels dangers de l'usage de l'ascenseur, à savoir, contre les risques de la technique. Puisqu'il y avait un élément alternatif utilisable en toute sécurité, l'escalier, les propriétaires étaient déchargés de toute responsabilité dérivée de l'usage de cette technique innovante. Aujourd'hui, paradoxalement, l'alerte est lancée sur les dangers dans l'usage de l'escalier. Quelles limites d'inaptitude physique avons nous atteintes ? Présuppose-t-on que nous ne savons (ou ne pouvons, ou ne devons) plus monter et descendre des escaliers ? Sommes-nous devenus à tel point vulnérables et dépendants de la technique<sup>535</sup> ? Quelle perception de notre corps fait que nous nous sentions en sécurité dans l'ascenseur panoramique ou les escaliers roulants et que par contre un escalier dans un espace public soit considéré une menace<sup>536</sup> ? Quelle expropriation du corps ! ■

Illich se préparait donc « à découvrir des changements dans la façon de percevoir la chair » [E : 194]. La transition actuellement en cours serait « la dissolution du corps *iatrogène* en un corps adapté par et pour la technologie avancée<sup>537</sup> » [OC2 : 933-DM-DA, 1985], par et pour la perception des « sensations à l'aide de schémas établis par des ordinateurs » [E : 194], par et pour la manipulation génétique<sup>538</sup> qui symbolise pour Illich « l'abandon de l'homme » [E : 171], par et pour « un nouvel espace cybernétique sans dimension » [E : 168] dans lequel virtualité et réalité se confondent.

<sup>535</sup> Ou bien, la société, est-elle à tel point judiciairisée dans la recherche d'un profit économique à n'importe quel prix ? Quel a été le rôle de la compagnie d'assurances – nous savons que ce sont elles qui imposent une bonne partie des normes dans le secteur du bâtiment – dans cette décision, moindre et heureusement réversible, mais symboliquement transcendante. Quelle sera la limite dans cette spirale sécuritaire de prise de précautions ?

<sup>536</sup> Ce commentaire du conseiller des transports de la ville où j'habite va dans le même sens: il justifiait récemment d'avoir acheté des trains à conduite automatique avec système de quais fermés par des baies vitrées et doubles portes pour les nouvelles lignes de métro de la ville, ce qui avait supposé un investissement extraordinaire bien supérieur aux prévisions (encore les grosses affaires) sous prétexte que la décision adoptée méritait l'effort puisqu'elle « parvenait à éviter l'erreur humaine ».

<sup>537</sup> Le *Me++* de MITCHELL [2003].

<sup>538</sup> ILLICH cite Robert A. BRUNGS [E : 171]. Robert A. BRUNGS (1931-2006) est un Jésuite cofondateur et directeur entre 1968 et 2006 de l'ITEST- *Institut for Theological Encounter with Science and Technology*, Saint Louis, Missouri (<http://www.faithscience.org/foundrs.html>)

**Signes 20** *Tout le monde sait que...? 20 morts dans un accident de train*

Le soir de la Saint-Jean 2010, vingt jeunes garçons et filles qui se dirigeaient à la traditionnelle fête du solstice d'été sur la plage ont été écrasés par un train lorsqu'ils traversaient les voies ferrées dans une gare à côté de la ville où j'habite. Dans un article paru dans la presse<sup>539</sup> le sociologue Salvador Giner (né en 1934) attribue l'imprudence collective à la nécessité d'une satisfaction immédiate des désirs qui a rendu la foule incapable d'attendre son tour pour emprunter le passage souterrain dans une gare bondée. Dans le débat des jours qui ont suivi l'accident plusieurs voix, même parmi les survivants, niaient la responsabilité des victimes et culpabilisaient un tiers : le conducteur du train par excès de vitesse (!) ou parce qu'il n'aurait pas sifflé suffisamment, la compagnie de ne pas avoir empêché physiquement que les gens traversent ( ? ), la signalisation insuffisante qui aurait évité l'accident<sup>540</sup>. De mon côté je me suis demandée s'il n'y a pas eu quelque confusion entre virtualité et réalité en plus, une véritable perte du sens du corps, autant de sa matérialité que de sa fragilité. Qui n'a pas, pendant un instant, espéré voir la répétition d'un but de son équipe préférée...au stade ! Qui n'a pas voulu franchir un obstacle d'un saut comme dans les vidéo-jeux ? Qui n'a pas eu le réflexe de défaire une action erronée quelconque commise dans le réel (verser de l'eau sur un livre, par exemple) poussant sur une certaine touche *Delete*, comme on fait dans les rêves, comme on ne réussit pas à faire dans les cauchemars, comme on fait aisément sur l'écran ? ■

Si l'on passe une bonne partie de sa journée dans cette « toute-puissance du virtuel », dans un monde désincarné où les actions sont réversibles, effaçables à volonté car situées nulle part, la perception doit être facilement distorsionnée. La question se pose avec fréquence : Internet est-il un espace ? En tout cas ce qu'il n'est pas est un lieu, ce que prouve la facilité de partir sans laisser de traces<sup>541</sup>. Selon Robert<sup>542</sup> «le miroir déformant de l'espace virtuel, dans une perspective schizoïde du monde ». Schizoïde et désincarnatrice. « Nous avons laissé derrière nous l'époque durant laquelle l'instrument dominait la perception de soi-même et du monde ainsi que les explications philosophiques du soi, du monde et du langage. Mais interpréter ce tournant comme un retour au corps vécu et senti serait une extraordinaire erreur » [CM : 273], nous dit Illich.

Rien ne me paraît plus important, à présent que de distinguer clairement entre la vogue actuelle du body-building et l'art traditionnel d'incarner la culture [OC2 : 934-DM-DA, 1985].

Car il s'agit du « corps que Windows [...] me suppose », le corps « nécessaire dans l'énorme rituel institutionnel de la modernité », le seul corps qui puisse vivre « dans un

<sup>539</sup> GINER, Salvador, *Impaciencia mortal*. El Periódico de Catalunya, 25 juin 2010, p.9. Disponible sur : <http://www.elperiodico.com/es/noticias/sociedad/20100625/impaciencia-mortal-por-salvador-giner/347118.shtml> (en espagnol). Dernière consultation : 25-11-2012.

<sup>540</sup> Dans un autre accident de train, cette fois-ci dans le centre de la France, trois filles qui revenaient d'une discothèque à trois heures du matin ont essayé de traverser le passage à niveau avec les barrières basses. La voiture, coincée entre les rails, a été abandonnée devant la proximité du train, qui l'a écrasée. Heureusement il n'y a pas eu de victimes. Le débat dans le train portait sur le fait que les « demi-barrières » n'empêchent pas physiquement le passage et donc la sncf était responsable.

<sup>541</sup> Je ne parle pas ici des milliers de bits d'information qui restent pérennes après notre passage, mais des « traces de la vie ».

<sup>542</sup> Dans son intervention à *The Oakland Table*.

monde où tout savoir est le produit d'une entreprise éducative », le corps qui intéresse « le conglomérat idéologico-scientifico-financier », le corps auquel les médecins, en tant qu'« agence de relations publiques » sont censés « accorder quelque crédibilité » [CM : 182-183].

[C]'est seulement avec un tel corps que l'on peut prendre sa voiture et bondir ainsi de lieu en lieu comme sans toucher terre, regardant le monde, des heures durant, à travers un pare-brise où **l'on ne voit que des lieux où soi-même on n'est pas et où la réalité, pour autant qu'elle existe, nous laisse de côté.**<sup>543</sup>  
[CM : 182].

### Signes 21 *Le Vélib'*<sup>544</sup>, *évolution ou involution (I)*?<sup>545</sup>

*Le Vélib'* et ses usagers constituent indéniablement un sujet de recherche intéressant pour l'analyse du corps à vélo dans l'espace habité. Comment interpréter ce succès du retour du vélo dans les grandes villes occidentales ? Quelle est la motivation de ses utilisateurs ? Que signifie l'usage du *Vélib'* pour eux ? Se voient-ils intégrés dans un « système de transport » ? Se considèrent-ils des « usagers » d'un service et donc une partie de ce système, cette fois-ci à vélo ? S'agit-il d'un nouveau « besoin culturellement créé » et par la suite d'un nouveau droit ? Agissent-ils mus par un « principe responsabilité » dans la ligne de Jonas<sup>546</sup>? (et dans ce cas, c'est cette conduite responsable qui légitimerait une certaine prépotence par rapport aux autres modalités de « transport », y compris les gens à pied ?) Ou au contraire c'est bien le corps vécu qui prend le dessus ? Qu'y en a-t-il de la traçabilité, du contrôle social ? Bref, quelle est l'*autoception* de leur propre corps à vélo ? ■

« De tout temps, écrit Illich, les corps n'ont existé qu'en fonction d'un contexte » [OC2 : 932 –DM-DA, 1985]. Or, qu'en est-il du contexte à l' « ère des systèmes » ?

#### 4.2.2.2. « Le rêve cybernétique » et la dissolution du texte

*De la fin des récits et la disparition du contexte à la dissolution de la transmission, l'entrave du politique et la perte des savoirs vernaculaires.*

Dans *ABC, l'alphabétisation de l'esprit populaire*, écrit avec Barry Sanders, et surtout dans *Du lisible au visible : la naissance du texte*, Illich analyse deux fractures historiques comparables : le passage de la mentalité orale à la mentalité alphabétique dans la Grèce ancienne et l'émergence de l'individu<sup>547</sup> et d'une image textuelle du *moi* au XII<sup>e</sup> siècle en occident.

Ces fractures sont reliées à des changements techniques : l'alphabet dans le premier cas,

<sup>543</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>544</sup> *Vélib'* c'est le nom que reçoit le programme de vélos en libre service à Paris (concessionnaire depuis 2007 : JCDécaux/Cyclocity), *VCub* à Bordeaux (Keolis, un opérateur privé de transport public+Effia, solutions globales de stationnement), *VelôToulouse* et *Vélov'* à Lyon (JC Décaux/Cyclocity), *Bicing* (Clear Channel) dans la ville où j'habite, Barcelone.

<sup>545</sup> Je prends le titre d'un article de ASTIGARRAGA, Eneko, post du 8 janvier 2011, *¿Quién está detrás de la "revolución de las bicicletas" ?*, de son blog *Bicicletas, ciudades y viajes*, sur lequel nous reviendrons en page 230 (*Signes* 33). Disponible sur :

<http://bicicletasciudadesviajes.blogspot.com.es/2011/01/quien-esta-detras-de-la-revolucion-de.html>.

Dernière consultation : 25-11-2012. Trad. S.G.

<sup>546</sup> Voir note en bas de page 331, 118.

<sup>547</sup> « Celui qui lit pour lui aiguisant sa curiosité et son sens critique, qui en lisant manifeste qu'il existe singulièrement » [Paquot, 2012c].

les techniques de mise en page qui ouvrirent la voie à la lecture silencieuse dans le second puisque « chaque technique induit un état mental correspondant » [Cayley, E : 75]. Et ceci indépendamment de l'accès de chaque individu particulier à ces techniques : la mentalité alphabétique s'est épanouie également parmi ceux qui savaient lire et écrire et parmi ceux qui ne savaient pas, c'est ce qu'Illich appelle « alphabétisme laïque ». « L'apparition du « texte visible » [au XII<sup>e</sup> siècle] était une nouvelle forme de métaphore, un nouveau moyen de définir l'espace social et psychologique dans lequel les gens vivaient » [Cayley, E : 70]. Le moi est perçu comme un texte intérieur –d'où la notion d'examen de conscience et des relations entendues comme un texte, par exemple le contrat de mariage. [E : 289-290].

La fracture historique qu'Illich a repérée dans les années 1980, la fin de l'âge de l'instrumentalité et le passage à l'« ère des systèmes », implique également le passage d'une mentalité alphabétique à une mentalité cybernétique<sup>548</sup>, « la transition d'une image textuelle à une image cybernétique<sup>549</sup> du moi » [Cayley, E : 68]. Le texte perd de son sens comme métaphore primordiale du moi et de l'espace social et mental dans lequel beaucoup de gens vivent. L'ordinateur remplace le texte comme métaphore primordiale de notre époque.

### Signes 22 « *Hacking the city*<sup>550</sup> » et d'autres métaphores cybernétiques

En 1988, dans *L'histoire des besoins*, Illich observait que le processus général du développement était souvent exprimé dans le langage de la technique : « création d'infrastructures, construction et coordination de systèmes, étapes de la croissance, ascenseurs sociaux. On discute même du développement rural dans ce langage urbain » [PS : 93-HB, 1988], remarquait-il. De nos jours, il s'étonnerait probablement d'observer que ce sont « ceux qui débranchent » –ou ceux qui, au moins, sont à la recherche de formes et de manières d'habiter alternatives–, qui, paradoxalement et de plus en plus, emploient le langage des systèmes pour nommer ses expériences : *Hacking the City*<sup>551</sup>

<sup>548</sup> À lire : *Pour une étude de la mentalité alphabétique*, [OC2 : 869-893].

<sup>549</sup> La *cybernétique* (du grec *kubernesis* qui signifie au sens figuré l'action de diriger, de gouverner) est la science qui étudie le comportement global des systèmes autorégulés, les interactions entre leurs éléments régis par des processus de rétroaction ou *feedback*, chez l'être vivant, dans les machines et dans les systèmes sociologiques et économiques. Elle eut son origine au sein des conférences Macy, organisées à New York entre 1942 et 1953 à l'initiative du neurologue Warren McCULLOCH (1898-1969), dans lesquelles un groupe interdisciplinaire de mathématiciens, logiciens, anthropologues, psychologues et économistes s'étaient donné pour objectif d'édifier une science générale du fonctionnement de l'esprit. Les conférences Macy ont été à l'origine aussi des sciences cognitives et les sciences de l'information, l'intelligence artificielle, la modélisation économique, le constructivisme radical ou encore certains domaines des sciences de l'information et de la communication au travers d'un autre mouvement proche, celui de l'École de Palo-Alto fondée notamment par Gregory BATESON (1904-1980).

<sup>550</sup> Le mot a été proposé par *Be City* dans son *Workshop* célébré du 25 au 27 septembre 2012 à Séville. *Hacking* consiste, selon *Be City*, à apprendre, intervenir et réécrire les codes établis, dans ce cas, ceux de la ville. La métaphore illustre l'irruption collaborative des habitants dans la ville, pour pouvoir modifier son fonctionnement et améliorer l'entourage et la vie de ses habitants. Source : *Be City*, <http://becity.info/archives/hack-city-unia-svq/-#HackCity>.

<sup>551</sup> En référence à « l'éthique hacker » décrite par Steven LEVY (né en 1951) dans son essai *Hackers: Heroes of the Computer Revolution* (Nerraw Manijaim/Doubleday, 1984). Dans cet ouvrage, LEVY énonce en détail les principes qui émergèrent dans les années 1950 dans le laboratoire d'intelligence artificielle du MIT et, en général, dans la culture des premiers informaticiens dans les années 1960 et 1970 et que le philosophe finlandais Pekka HIMANEN (né en 1973) contribua à diffuser dans son

sert comme métaphore des activités visant à résoudre des problèmes de façon collaborative ainsi que des actions visant à détourner un objet, un équipement ou un espace de sa fonction première ; *path dependence* attire notre attention sur les facteurs historiques, temporels et intergénérationnels dans la ville ; les plates-formes de prosocialité sur le web sont conçues comme des « infrastructures relationnelles [...] en connexion avec le reste des couches matérielles qui composent la ville comme le ferait un système d'exploitation sur un *hardware* déterminé, permettant des améliorations au moyen du *hacking*<sup>552</sup> » ; *Login\_présentiel* est un déplacement à durée variable (une promenade, un week-end ou plus) conçu pour découvrir de manière active et sensible une réalité sociale lointaine, complexe ou stéréotypée, de façon à ce que « les participants puissent *se logger* (se connecter) à une réalité complexe, accéder à son *code source* et bouger sans modèle<sup>553</sup> ». ■

Nous pourrions légitimement nous demander si le recours à de telles métaphores ne répond-il pas à une tendance à réduire à des termes cybernétiques la compréhension des relations humaines dans tous les domaines, ou dans d'autres mots, quelle est la différence entre une éthique *hacker* et une éthique de sens commun, ce qu'elle apporte de nouveau et en quoi elle est limitante.

Selon Illich, le passage d'une mentalité alphabétique à une mentalité cybernétique jette de la lumière sur l'apparition d'une nouvelle forme d'esprit, un « mode de perception désincarnée qui correspond à la mentalité informatico-anesthésiée par opposition à la perception caractéristique de l'esprit alphabétisé<sup>554</sup> » [OC2 : 919-DM-AR, 1987]. Morris Berman parle du « rêve cybernétique<sup>555</sup> », qu'Illich « transpose parfois en “cauchemar cybernétique” » [Cayley, E : 71]. C'est la pensée opérationnelle de l'analyse des systèmes qui sous-tend le paradigme informationnel, qui « plonge l'esprit dans un état susceptible, selon Berman, d'être plié à n'importe quelle situation », de façon à ce qu'il tolère les impostures<sup>556</sup> et les paradoxes<sup>557</sup> que le système lui impose et

---

ouvrage *The Hacker Ethic* (Random House, 2001). Il s'agit d'une éthique de partage qui fut indispensable au développement rapide des premiers ordinateurs et réseaux de communication entre ordinateurs, qui, en un sens large, favorise l'ouverture, la décentralisation, le libre accès.

<sup>552</sup> Source : *bpr/barcelona*, BARAHONA POHL, Ethel et REYES NÁJERA, César, *Prosocialidad. Cohesionar la ciudad con algo más que infraestructuras*, post du 18 juillet 2011. Disponible sur : <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=10929> (en espagnol). Dernière consultation : 20-11-2012. Trad. S.G.

<sup>553</sup> Source : *Basurama : creatividad y basura*, <http://basurama.org/novedad/moverse-sin-modelo>

<sup>554</sup> ILLICH le rapproche du « piège » dans lequel « BATESON (1904-1980) s'est laissé prendre vers la fin de sa vie en réduisant le corps à n'être qu'un élément d'un processus mental moniste » [OC2 : 919-DM-AR, 1987].

<sup>555</sup> Morris BERMAN (né en 1944) est professeur au Department of History, University of Victoria, Canada. À lire : *The Cybernetic Dream of the Twenty-First Century*, *Journal of Humanistic Psychology*, Spring 1986 vol. 26 no. 2 24-51.

Disponible sur : <http://jhp.sagepub.com/content/26/2/24#aff-1>

*The shadow side of systems theory*. *Journal of Humanistic Psychology* January 1, 1996 36: 28-54. Disponible sur : <http://jhp.sagepub.com/content/36/1/28.abstract>.

<sup>556</sup> Impostures du développement durable, des mobilités douces, du tri sélectif, du commerce équitable, de la dialectique inclusion / exclusion, de l'emploi (*pseudo*-travail ou travail déplacé), de l'efficacité qui cache le « travail fantôme » et la production par le consommateur, et tant d'autres.

<sup>557</sup> Citons par exemple le paradoxe de l'instruction qui exclut-discrimine-soumet ; le paradoxe du progrès technique et l'inégalité sociale ; le paradoxe de la *iatrogenèse* médicale ; plus on économise de temps, moins on a du temps pour vivre ; plus d'énergie signifie moins d'équité ; « à chaque

qui font que le système avance en dehors du champ de l'éthique, « accomplissant la logique de trois siècles de science mécaniste ».

Nous sommes dans le domaine de la recombinaison des codes. « Sous le paradigme informationnel, la capacité de quelque sujet communiquant d'agir dans le réseau de communications permet les gens et les organisations de reconfigurer le réseau selon leurs besoins, désirs et projets. Ce qui est fondamental c'est que la capacité de reconfiguration de chacun dépend du patron de pouvoir présent dans la configuration du réseau » [Castells, 2004]. Castells l'illustre par la seconde composante de la révolution des TIC [médiatisées] : le génie génétique. « La promesse du génie génétique est justement son habileté à reprogrammer les différents codes et leurs protocoles de communication dans des aires différentes de différents corps ou systèmes d'espèces différentes et d'induire dans le corps des capacités d'auto-programmation, l'expression ultime du pouvoir de traitement de l'information distribuée par les réseaux de communication » [Castells, 2004].

C'est la logique qui sous-tend l'extinction programmée des complémentarités dissymétriques –la *dé-génération* du monde pour Jean Robert [Robert-Borremans, OC1 : 21]– et sa subséquente homogénéisation, dans laquelle tous les éléments sont interchangeables et agrégeables (lieux, choses, personnes, techniques) en fonction des nécessités systémiques (indispensable au développement du capitalisme selon Michéa) ; et avec ça à l'aboutissement de la contre-productivité structurelle.

Je l'appellerai *dissolution*<sup>558</sup> : dissolution de toute fin personnelle, dissolution des liens, dissolution du texte, dissolution de la parole, dissolution du regard et de l'image dans le « *show* », dissolution des lieux... Illich parle de dissolution du corps *iatrogène*. Alfons Garrigós me raconte qu'Illich aimait beaucoup le mot *édifiant* qui a en même temps un sens physique (« construire un édifice ou un monument ») et un sens moral (« qui porte à la vertu »). Dissoudre s'oppose à édifier comme dissolu (dépravé, débauché) à édifiant. Or, on ne peut pas édifier en dehors d'un lieu.

Cette dissolution contribue certes au laissez-faire des forces qui agissent dans leur propre intérêt, mais pire que cela, si selon George Steiner « les textes nous aident à

accroissement du produit correspond un éloignement du but » [OC1 : 669-NM, 1975] ; plus d'information entraîne moins de compréhension dans une « société de la connaissance » ; plus de communication, plus d'absentéisme social dans une « société de la communication » ; plus d'écologie, plus les maisons et les villes sont encombrées. Du bonheur ou du malheur paradoxal dans la société industrielle à l'« ère des systèmes » ? Probablement les deux, le premier un palliatif, le deuxième un vrai péché. Plus de « progrès », moins de sens commun.

Ces antinomies plus ... plus ... se répètent tout au long de l'œuvre d'ILLICH mettant en lumière les paradoxes de la vie contemporaine. Les oxymores qui s'en déduisent révèlent les impostures. L'analyse des paradoxes par le biais de la *contre-productivité* illichienne nous amène à les considérer sous un angle complètement nouveau. Au lieu de centrer notre regard sur les aspects négatifs du paradoxe (le chômage, les iniquités, la pauvreté...) pour essayer de les corriger ou les améliorer, la pensée illichienne nous invite à regarder de façon critique la proposition en apparence positive pour repérer à quel point elle-même et les logiques qui la sous-tendent sont porteuses du malheur qui s'ensuit : normalement l'imposition hétéronome de logiques, de croyances et de rituels.

<sup>558</sup> Roberto OCHOA cite le concept de *dissociété* de Jacques GÉNÉREUX (né en 1956) [*La dissociété*, Paris, Livre de Poche, 2008] pour parler d'une « société dissociée » [Ochoa, 2010 : 3]. Dissociée, ou plutôt *dissolue* dans le sens que KOHR lui donne, de « *confusion de tout en tout* » ?

découvrir qui nous sommes, avec qui nous vivons et dans quel monde »<sup>559</sup> et que « la lecture constitue une forme privilégiée de notre relation avec le sens » [Garrigós, 2008 : 112 ] la rupture est d'autant plus grave<sup>560</sup>.

Or si, en termes illichiens, la réalité est perçue comme un programme et que la notion de texte disparaît comme référent mental, la notion de contexte s'évanouit avec.

#### a. « La parole humiliée » [Ellul, 1981] et la dissolution du « lieu »

Utopie numérique désincarnatrice, perte du sens du corps et des sens, disparition du contexte, celle que nous venons de décrire est une logique qui se manifeste à travers des nouveautés historiques comme « la langue maternelle enseignée » [OC2 : 825-852-DM-LM, 1978], « l'emploi d'images en tant qu'arguments » [CM : 215], l'installation d'« espaces virtuels au cœur de notre quotidien » [CM : 216] et de slogans postmodernes apparemment sophistiqués comme « la déconstruction de la conversation en un processus de communication » qui « nous contamine[nt] de virtualité » [CM : 217], auxquels, Illich nous invite à résister.

La tour d'église étaye un haut-parleur. [...] Elle fait partie d'une entreprise propre à l'Occident, et qui a conduit Jacques Ellul à parler d'humiliation de la parole<sup>561</sup>. Le détachement du mot d'avec le soma, la transformation du mot en matière première de la communication [PS : 140-141-LH, 1990].

La conversation devient communication : dissociée en unités fragmentées le discours devient, *zappé*, immédiat, sensationnaliste, ni sensible, ni logique<sup>562</sup>. La mémoire est déléguée dans le disque dur de l'ordinateur. Plus de deux propositions articulées c'est trop, le *système conversationnel* en est bloqué. Rhétorique vide de sens, « *novlangue* » et correction politique pervertissent la parole ; les slogans se substituent aux idées. Derrick de Kerckhove (né en 1944), le collaborateur de McLuhan, dénonce la croyance qu'un mot peut régler les maux, tandis que l'historienne Inés Fernández-Ordóñez (née en 1961) alerte, dans la même ligne, qu'on ne résout pas les problèmes sociaux par le langage. Logique fragmentée et en même temps imagée dans le sens de la conversion en graphiques, courbes [...] « *[v]isiotypes* » [CM : 216], qui empêchent un raisonnement et le remplacent par une consigne. Des images que le cerveau croit comprendre mais que, en réalité, il ne comprend pas. Assemblés à l'effet hypnotique de l'écran, à la « bulle sonore individuelle » à laquelle chacun à sa manière est branché, ce sont des facteurs d'assujettissement systémique. « Si l'homme n'est pas dans sa parole c'est du bruit », disait Ellul dans le film de Serge Steyer *Ellul, l'homme entier* [Steyer, 1993].

Le silence –qui, j'avance, pour Illich fait partie des *communaux*– ayant disparu, il est remplacé par un palliatif, une solution technologique, industrielle –l'isolement sonore–

<sup>559</sup> À lire : de ROMILLY, Jacqueline, 1998, *Le trésor des savoirs oubliés*, Paris, Ed. de Fallois.

<sup>560</sup> Alfons GARRIGÓS regrette la perte d'un de ces « plaisirs élémentaires à travers lesquels l'homme célèbre son monde, en solitude ou en compagnie » dans lesquels retrouver ce « fond d'humanité qui reste et dans lequel se retrouvent les points de rencontre [...] Conformer notre être, doter notre mémoire de souvenirs précieux, trouver des critères pour retrouver le sens de ce qui nous arrive, nous enseignent à nous lire nous mêmes et le monde » [Garrigós, 2008].

<sup>561</sup> ILLICH renvoie à ELLUL, Jacques, *La parole humiliée*. [Ellul, 1981]. ILLICH se plaint que ce soit la même Église qui « prêchait et célébrait l'Incarnation de la Parole de Dieu » qui choisit cette formule désincarnatrice, qui a pour mission de « pousser à écouter ».

<sup>562</sup> Coupure de la logique du discours (à l'ère de la raison !) qui rend possible par exemple que se maintiennent en pied des gouvernements erratiques.

privilège de riche, tandis que, en même temps, il faut « pousser à écouter » si l'on veut être entendu.

Le nouveau climat acoustique n'est guère hospitalier envers la parole. La parole émise comme articulation du soma du locuteur, et partant, de l'auditeur, est désormais identifiée, comme par routine au signe phonétique géré comme un message. **Cette désincarnation de l'énoncé s'est soldée par une omission profonde du pouvoir de créer du « Lieu », de la fécondité topogénique de la voix**<sup>563</sup> [PS : 121-122-LH, 1990].

Une nouvelle correspondance s'établit : la *communication* est au (non)-espace des flux, ce que la parole est aux *lieux* où les gens habitent<sup>564</sup>.

### **b. La fin des récits. La dissolution de la transmission et l'entrave du politique**

La dissolution du texte implique la fin des récits qui est, elle aussi, lourde de conséquences. Comme l'expliquent Benoît Goetz et Chris Younès dans *Hannah Arendt : Monde-Déserts-Oasis*, deuxième chapitre du livre *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée du XXe siècle*, pour Arendt « [p]ar définition [...] paroles et actions sont volatiles. D'où la nécessité politique de l'œuvre. [...] Arendt rappelle que l'œuvre est là pour conserver ce qu'il y a eu de grand dans les paroles et les actions des hommes. [...] Paul Ricœur [...] a sans doute puisé là (autant que chez Aristote) une de ses intuitions sur le caractère fondamental de la mise en récit. Il s'agit de faire tenir la permanence d'un monde commun [...] Il y a un feu à entretenir, de la liberté, de la parole et de l'action [...] Qu'est-ce qui fait la permanence d'un monde commun ? Non pas au sens d'immutabilité mais de transmission ? [...] Il me faut les récits, les récits innombrables, pour préserver mes possibilités de vie et essentiellement cette part précieuse et rare de ma vie : mes vies politiques » [Goetz et Younès *in* Paquot et Younès, 2009 : 38-39].

Il y a aussi permanence d'un monde commun au sens de la transmission chez l'historien Illich et ses efforts pour nous l'expliquer à travers l'historicité de l'hospitalité et de son institutionnalisation, de la douleur, des besoins, des déchets, de la matière eau et de l'eau de la ville, de la cloche et de son pouvoir topogénique, de la vitesse, du corps, du regard, de l'amitié... David Cayley le précise dans son introduction de *La corruption du meilleur qui engendre le pire* : « Le passé, pour Illich, est toujours à double tranchant : il est en rapport avec le présent et, en même temps, reste à l'écart comme un trésor ou un refuge d'autant plus précieux qu'il demeure hors d'atteinte [investi] d'une dignité et d'une spécificité qui en font bien plus qu'un simple prélude ou une référence idéologique, "une forme primitive du présent" comme il en rejette l'idée dans les dernières pages du *Genre vernaculaire* » [Cayley, CM : 47].

Or, si selon Jean-François Lyotard<sup>565</sup> [1979] le postmodernisme est « la fin des récits » – autrement dit la dissolution du texte ou la désincarnation de la parole – c'est la transmission qui serait en danger et en conséquence l'espace de l'action politique et l'action politique elle-même. Quelle action politique peut-on mener à terme en absence

<sup>563</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>564</sup> Nous reviendrons sur la différence entre espace et lieu dans le sous-chapitre 5.2. consacré à la conformation de l'espace social par l'industrie.

<sup>565</sup> LYOTARD, Jean-François (1924-1998). Thierry PAQUOT raconte qu'ILLICH ne le connaissait pas et refusait de le lire. Et pourtant...

du sens commun, du *sensus communis*, du sens de la communauté; d'*ethos* et donc d'éthique ?<sup>566</sup> Illich était irrité, dit Sachs [2011 : 6-7], de « l'a-moralité des postmodernes ».

### c. De la dissolution de la transmission à la perte des savoirs vernaculaires

Le « *show* qui sèvre le regard de l'image » et l'incarnation de pseudo-réalités technogènes, la fin des récits postmoderne et l'omni-médiation aliénante ; la marchandisation des rapports ; la mobilité, le déracinement et l'indisponibilité ; le souci croissant de nouveauté et l'augmentation des seuils d'excitation des sens, jusqu'à l'émoussement<sup>567</sup> ; la montée de la vulgarité extrême et de l'extrême sophistication, désincarnatrices toutes deux parce que éloignées de la proportion adéquate, de la dignité et la simplicité qui se situent dans le juste milieu ; bref, le « rêve cybernétique » de Berman qui promet des personnes « hors-sol », entravent la transmission à l'« ère des systèmes ». Pour Michéa, voici la preuve de « la terreur absolue de devenir adulte » car l'acte de transmettre « est l'acte adulte par excellence » [Michéa, 2002 : 45]. D'un côté, pour Michéa, « toute société "progressiste" –vivant par définition à l'ombre de l'avenir– est philosophiquement tenue de mythifier la jeunesse » ; de l'autre il y a « la contrainte capitaliste d'une jeunesse éternelle, c'est-à-dire d'une existence à jamais atomisée et perpétuellement mobile<sup>568</sup> ». Michéa se demande jusqu'à quel point le corps. et le psychisme pourront supporter ces contraintes. Les toxicomanies –« la production d'individus chimiquement assistés »– seraient une preuve de *Némésis*, pour laquelle « le seul remède que l'utopie libérale sera conduite à proposer [c'est] la possibilité de refabriquer intégralement l'homme au moyen des nouvelles biotechnologies » [Michéa, 2002 : 45-47] dans une société qui, dans les mots d'Illich, se veut a-mortelle<sup>569</sup> [CM : 222].

L'incompétence croissante des gens ordinaires pour lire et comprendre leur entourage et pour le configurer au-delà des consignes technocratiques et des injonctions à la consommation –y compris celle des services écologiques– (et à quel point !), est une nouveauté dans l'histoire de l'humanité. Cette incompétence se manifeste autant dans les contradictions entre des comportements sensés et insensés du point de vue de la rationalité écologique (un tri des déchets obsessionnel coexiste sans problème avec la possession d'un 4x4 chez la famille, la candidature à « ville verte » avec la célébration d'une course internationale de Formule 1 dans la mairie) que dans l'imaginaire du logement et du tourisme industrialisé ; dans la relation incompréhensible avec la nourriture, dans la perte des savoirs vernaculaires (hygiène, maintenance) substitués par l'accumulation démesurée d'objets dans le logement et d'équipements, publicité et

<sup>566</sup> Le processus qui va de la perte des récits et la perte de la transmission est celui qui conduit ensuite à la perte de l'identité et qui permet de déplacer l'identité–qui est toujours individuelle– sur de faux berceaux : sur les achats et la consommation, c'est-à-dire sur l'éphémère (que LIPOVETSKY décrit dans *La société d'hyperconsommation* [2006]) ; sur les *story telling* à sensation et donc détachés de soi ; sur des projets déplacés, dépouillés de créativité puisque abstraits et inhumains, comme les nationalismes ou les fondamentalismes religieux. Mais cela excède notre champ d'étude.

<sup>567</sup> Et même la surdité.

<sup>568</sup> Sur la mobilité et le nomadisme comme condition transcendantales du projet capitaliste développé, MICHÉA renvoie à BOLTANSKI et CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999 et SENNETT, Richard *Le travail sans qualité*, Albin Michel, 2000.

<sup>569</sup> « Le syndrome d'une société a-mortelle » est pour ILLICH, l'opposé d'une conduite vertueuse dans laquelle la mort est le franchissement d'un seuil » [CM : 222].

autres interfaces systémiques<sup>570</sup> dans l'espace public.

[L]' incarnation perverse d'entités sans chair [...] l'incarnation virtuelle de non-réalités à travers la manipulation scientifique de la perception de la matière et les pseudo-percepts implantés dans le corps [...] tant par le système biomédical que par l'éducation et la planification urbaine [Robert-Borremans-OC1 : 25],

« peuvent, par le rapport au monde qu'elles instaurent, –rappelons ici le texte éclairé de Cérézuelle [2005]– d'un même mouvement nous priver de l'usage de notre corps et d'un rapport charnel au monde, des connaissances appropriables qui en découlent et enfin d'une prise personnelle sur notre existence ».

Cérézuelle étudie<sup>571</sup> la rupture de la transmission qui se manifeste par la perte des savoirs vernaculaires. Une impuissance programmée paralysante et dégradante non seulement sur une vie quotidienne pervertie telle que la décrivaient les situationnistes, mais sur une inaptitude plus générale à affronter et maîtriser toute la vie quotidienne (habiter sa maison, se nourrir, se soigner, élever un enfant...). Pour Illich, souligne Cérézuelle, la question du corps propre et celle de l'appropriation des savoirs et des pouvoirs sont solidaires.

### Signes 23 PADES. « Faire et en faisant se faire »

Le PADES, *Programme autoproduction et développement social* s'est donné pour mission de diffuser les actions d'accompagnement à l'autoproduction et de les intégrer dans les politiques publiques ordinaires pour aider les gens à récupérer simultanément les savoir-faire et leur dignité. L'autoproduction, qui « renvoie à des réalités très familières de la vie quotidienne [comme p]réparer un repas, s'occuper des enfants, bricoler, améliorer son logement, fabriquer un meuble ou un vêtement, produire des légumes ou des fleurs dans un jardin [...] pour sa propre consommation et celle de son entourage, sans échanges monétaires » [Cérézuelle, 2010 : 6], est pour le PADES un levier de changement social<sup>572</sup>. Elle contribue autant à l'amélioration des conditions matérielles de vie (nourriture, logement, garde des enfants) qu'à la revalorisation de l'autoestime et la dignité des personnes en difficultés ; autant à l'intégration sociale par la récupération de la dignité du chez-soi, au renforcement du lien social en dehors de l'insertion professionnelle classique dans le cadre du salariat ou des politiques assistancielles des institutions contre-productives de l'état providence, qu'à la relocalisation des activités. Or, les initiateurs du PADES ont constaté que très souvent

<sup>570</sup> Dans la ville où j'habite on peut être informé du temps d'attente du bus à travers des interfaces électroniques situés dans les arrêts (des poteaux solaires qui occupent de la place sur le trottoir et qui coûtent une fortune) ou par des *apps* de *smart phone*. La mairie se vante d'avoir été pionnière en Europe. Étant donné que la fréquence moyenne de passage est d'environ 5-10 minutes, tout au plus 20 minutes tard le soir, je me demande a) quel est l'avantage de cette information « en temps réel » ? b) en quoi elle améliore l'habitude traditionnelle de demander à ceux qui attendent devant nous, si ce n'est que, en présence d'interfaces électroniques, ce comportement commence à devenir socialement inconvenient. En même temps, les plans du réseau, eux vraiment utiles, disparaissent par manque de maintenance, et les chauffeurs font la grève contre leurs salaires de misère.

<sup>571</sup> Et agit à travers le PADES. Voir aussi note en bas de page 60, p. 38 et p 284.

<sup>572</sup> Voir CÉRÉZUELLE, Daniel et ROUSTANG, Guy, *L'autoproduction accompagnée, un levier de changement* [Cérézuelle-Roustang, 2010]. Les auteurs exposent très clairement les objectifs et le sens social de l'autoproduction, ils donnent des exemples d'actions entreprises dans des domaines et des milieux divers par des opérateurs différents, et analysent aussi les freins, les difficultés et les objections qu'ils ont retrouvés dans leur activité d'accompagnement.

les classes moyennes, en raison de leurs disponibilités de temps, d'espace, de ressources monétaires, d'énergie personnelle ou de capacités acquises, recourent plus facilement à l'autoproduction que les gens défavorisés et « l'inégalité des revenus de l'économie monétaire est redoublée par une inégalité des ressources non monétaires » [Cérézuelle, 2010 : 8]. Des stratégies d'accompagnement sous-tendant une nouvelle philosophie des politiques sociales sont donc mises en place, fondées sur « un pari qui est à la base de toute démarche éducative, à savoir que les personnes en difficulté sociale sont détentrices d'un potentiel [qui a pu être inhibé par les circonstances mais] qui peut être libéré et développé » [Cérézuelle, 2010 : 199]. Bernard Perret<sup>573</sup> souligne que ces politiques font écho aux analyses d'Amartya Sen sur la nécessité de placer les capacités individuelles et collectives au cœur des stratégies de lutte contre la pauvreté. ■

Mais plus que ça, toujours selon Cérézuelle, la rupture de la transmission est une véritable désincarnation, une « trahison de la chair ». Avec ça, « ce ne sont pas seulement la vue et l'ouïe, ni les seuls sens qui furent transformés, mais aussi la nature du désir –le bien disparaissant pour laisser la place à la valeur » [PS : 254-LK, 1994]. Cette affirmation est lourde de conséquences.

Dans la *Declaration on soil* [1990b] Illich et ses amis relient la perte de la vertu à la perte du sol sous les pieds<sup>574</sup>, dès que par vertu ils entendent « la forme, l'ordre et la direction de l'action informée par la tradition, limitée dans un lieu et qualifiée par des choix faits à la portée habituelle de l'acteur. Des pratiques reconnues comme bonnes au sein d'une culture locale partagée qui enrichit la mémoire d'un lieu, des vertus qui se retrouvent dans les travaux, l'artisanat, l'art d'habiter et de souffrir, supportés non pas sur une planète abstraite, un environnement ou un système énergétique, mais sur un sol particulier et commun que ces mêmes actions ont enrichi de leurs traces ». Voilà des concepts que, en tant que philosophes, ils nous invitent à explorer, qu'il distinguent de la gestion des comportements dans une planète partagée et de l'absorption dans l'économie qui transforme les gens en morceaux interchangeable de populations régis par les lois de la rareté. La séparation de la philosophie et des sciences n'a pas été sans conséquences.

### **Pour conclure :**

L'*entreprise urbaine* contribue, par la mise en œuvre des mécanismes expropriateurs qui lui sont propres, à la dissolution du corps, des sens, du lieu, et à l'humiliation de la réalité, de la perception et de la parole qui sont à l'origine d'une crise anthropologique radicale. Elles entravent la transmission et contribuent, chez des individus désincarnés, « hors-sol<sup>575</sup> », hors contexte, à la perte de la vertu, du sens commun et des savoirs

<sup>573</sup> Bernard PERRET (né en 1951) est ingénieur et socio-économiste. Entre autres ouvrages a co-écrit avec Guy ROUSTANG *L'Économie contre la société*, Seuil, 1993 (réédition en poche 2001) et *Pour un nouveau contrat social*, Desclée de Brouwer, 1996.

<sup>574</sup> « Nous appartenons tous deux à la génération de ceux qui étaient encore “venus au monde” –à un monde doté d'un sol – et qui sont menacés aujourd'hui de mourir privés de sol. Notre génération, contrairement à toutes celles qui l'ont devancée, a fait l'expérience de la rupture avec le sol et le monde ». Lettre d'ILLICH à son ami Hellmut BECKER [PS : 352-PM, 1992].

<sup>575</sup> La notion « hors-sol » que provient du vocabulaire de l'agro-industrie. La science a développé des techniques permettant aux industries agro-alimentaires de produire des aliments en absence de tout lien avec un territoire, un sol, un climat et des conditions environnementales. Ainsi on peut cultiver ou élever de façon intensive, dans des endroits peu propices mais à moindre frais, à partir de semences OGM, d'intrants chimiques et de pesticides dérivés du pétrole, dans des constructions

vernaculaires, au blocage de l'action politique à la paralysie de l'imagination.

### 4.3. Conclusions du chapitre 4

Il y a des coïncidences remarquables entre la matrice analytique illichienne de la *Némésis médicale* et sa transposition en une *Némésis urbaine*, ainsi que dans leurs contre-productivités spécifiques. Elles nous permettent de confirmer que nous sommes en présence d'une *entreprise urbaine* atteinte de *Némésis*. Plus, que cette *entreprise urbaine* englobe la plupart des autres entreprises industrielles dont elle est une condition de déploiement, qu'elle sous-tend et qu'elle nourrit et que cette *entreprise urbaine* est techniquement, socialement et structurellement contre-productive. La considération spécifique de ce que les techniques *disent* à une société à l' « ère des systèmes » non seulement n'invalide pas la notion de contre-productivité mais consacre l'aboutissement de la contre-productivité structurelle.

Allons maintenant pas à pas dans cette récapitulation conclusive :

Par la transformation de la ville-*polis* en une ville-produit résultante d'un *devoir systémique d'urbanisation*, soumise à la logique économique et aux contraintes du *marketing* urbain et par la rupture des « complémentarités dissymétriques constitutives » qui en font un espace de non-proportionnalité, ce que nous entendons par *la ville* est une *entreprise urbaine* comme l'école est une entreprise éducative ou la santé une entreprise médicale, qui en plus les englobe et les contient et qui arrive jusque là où se déploie l'urbanisation des mœurs.

L'ensemble des entreprises qui font partie de *l'entreprise urbaine* englobante, agissent de manière systémique : en même temps qu'elles viennent balancer les externalités, compenser les frustrations, dissimuler les impuissances, pallier les dégâts, elles cherchent de nouveaux clients pour une ou une autre de ses branches<sup>576</sup>.

*L'entreprise urbaine* est fondée sur un rituel mythopoétique, c'est-à-dire créateur de mythes : le mythe de l'équité et des opportunités pour lequel il prend le relais de l'école ; le mythe de l'élimination des maux sociaux à travers l'hygiénisme ; le mythe de la modernité, de la croissance et du progrès via la liturgie de la consommation et les satisfactions symboliques que suppose l'accès à un certain modèle de vie moderne, un « signe de privilège » [OC1 : 690-NM, 1975].

*L'entreprise urbaine* est *contre-productive* car, identifiée dans l'imaginaire comme le lieu des opportunités, devient génératrice d'inégalités. Par l'externalisation des nuisances, l'encombrement dû à son propre produit et la contre-productivité paradoxale sous la forme d'impuissance programmée et de paralysie de l'expérience vécue, elle est abusive, frustrante et castratrice.

Comme la demande du bien « temps en bonne santé », la demande idolâtre d'urbanisation, érigée en « recette pour résoudre tous les problèmes » dans le plan physique et en « foi et voie vers le salut » dans le plan symbolique, entre comme un bien de consommation dans « la fonction de satisfaction des individus » tandis que,

---

artificielles (serres plastiques, hangars d'élevage...).

<sup>576</sup> Dans *Speed ? What Speed ?* ILLICH donne l'exemple de la valeur symbolique des prisons qui se maintiennent socialement, malgré leur contre-productivité manifeste, sur l'illusion qu'il y a de plus prisonniers que nous.

comme un bien d'investissement, elle constitue est un indicateur décisif de la valeur des individus pour la communauté en tant que producteurs [OC1 : 683-NM, 1975]. Mais on est plus que des producteurs-consommateurs ! Ces effets confirment l'hypothèse de la *contre-productivité* de l'*entreprise urbaine*.

Réciproquement, la contre-productivité de l'espace habité qui engendre autant de frustration que d'augmentation du PNB reconferme l'hypothèse de l'*entreprise urbaine* atteinte de *Némésis* et en conséquence de sa condition d'outil, en l'occurrence un outil au service de la croissance.

L'utopie numérique désincarnatrice et les conséquences de ses effets expropriateurs sur le corps et les sens non seulement ne l'invalident pas mais représentent l'accomplissement de la contre-productivité structurelle.

Jusqu'ici nous avons traité de l'*entreprise urbaine*, le monopole radical qu'elle exerce et ses *contre-productivités* spécifiques. Dans le chapitre suivant nous aborderons ma troisième hypothèse : le rôle de l'urbanisme, des « professions mutilantes », à travers la notion de *iatrogenèse*, la maladie causée par le médecin.

## CHAPITRE 5 - TROISIÈME HYPOTHÈSE : L'URBANISME EST IATROGÈNE

---

### Introduction : Urbanistes, espace, loi et « *show* »

Pour explorer ma troisième hypothèse je finirai d'abord le parallèle commencé dans le chapitre précédent entre *Némésis médicale* et *Némésis urbaine*, en ce qui concerne « le monopole des experts », une préoccupation centrale chez Illich.

Pourtant, ce déroulement explicatif ne serait pas complet sans que je n'expose quelques manifestations de *Némésis urbaine* qu'Illich a repérées lui-même et leurs conséquences :

- L'industrie configure l'espace social et « les lieux deviennent l'espace » [Robert, 2001].
- L'absentéisme social et la délégation dans les institutions que met en évidence le caractère prescriptif et boulimique de l'institution législative.
- L'empiètement sur la réalité urbaine de la pseudo-incarnation technogène de non-réalités qu'Illich appelle le « *show* ».

Ces quatre aspects vont me permettre de préciser et d'illustrer comment et pour quelles raisons l'urbanisme en tant que science de l'espace habité devenu *entreprise urbaine totalisante*, ne peut être que *iatrogène*.

### 5.1. Le monopole des experts et l'enjeu de la « participation »

La condition de l'homme postmoderne et de son univers est devenue si complexe que seuls les experts les plus spécialisés peuvent faire office de clergé capable de comprendre et de définir les « besoins » aujourd'hui [PS : 77-HB, 1988].

« La maladie *iatrogène* englobe toutes les conditions cliniques dont les médicaments, les médecins ou les hôpitaux sont les agents pathogènes » [OC1 : 611-NM, 1975] ; l'urbanisme *iatrogène*, comprend tous les effets morbides causés par *l'urbanisation totalisante*, par l'industrialisation de l'environnement urbain ou rural, et notamment tous les effets sur l'environnement causés par les urbanistes, les planificateurs, les aménageurs ou les décideurs en matière urbanistique comme agents pathogènes. Leur action *iatrogène*, nous rappelle Illich, « n'est pas liée au comportement individuel de tel ou tel praticien mais au monopole radical exercé par la profession en tant que telle » [OC1 : 693-NM, 1975], qu'il compare à une bureaucratie, à une « Église établie<sup>577</sup> » [OC1 : 698-NM, 1975]. « [T]ous les spécialistes engendrent et soutiennent l'illusion du progrès [...] prêtres, magiciens, et agents du pouvoir politique » [OC1 : 652-NM, 1975] et ajoutons ici : urbanistes et planificateurs. « Le monopole professionnel [...] sur le savoir scientifique empêche son partage » [OC1 : 585-NM, 1975] ; également le monopole professionnel des spécialistes sur l'espace social légitime son aliénation.

---

<sup>577</sup> ILLICH n'a pas connu l'appellation –entre flatteuse et sournoise– attribuée aux architectes et aux urbanistes *stars* dans la Barcelone des années 1980-1990 : « *los divinos* » (les « *divins* »). Il aurait sans doute apprécié !

L'intensité et la standardisation des rituels qui confortent *l'entreprise urbaine* engendrent « [l']infirmité, l'impuissance, l'angoisse et la maladie [...] et constituent l'épidémie la plus importante qui soit et cependant la moins reconnue » d'autant plus que « [l]es mesures prises pour neutraliser la *iatrogenèse* continueront à avoir un effet paradoxal [...] tant que le public tolérera que la profession qui engendre cette maladie la cache [...] et se charge de son contrôle exclusif » [OC1 : 592-593-NM, 1975].

Dans le domaine des politiques et des pratiques urbaines, comme pour la médecine, la subordination de la recherche, la planification et l'exécution à une idéologie industrialiste triomphante sont renforcées par l'organisation centralisée des formations professionnelles, la prévention qu'introduit la loi en protégeant tout acte professionnel et privé, la structure corporatiste de l'ordre des professionnels concernés (architectes, urbanistes, ingénieurs...) et la forme syndicale des organismes qui préservent leurs intérêts, ainsi que l'incontestable privilège public accordé à la coalition d'intérêts qui rapproche les corporations professionnelles des industries correspondantes, dans notre cas les professionnels / *décideurs* producteurs d'environnement, des BTP et de la finance, sans oublier le cadre juridique, la norme qui les encadre.

La transformation du médecin artisan « exerçant son habileté sur des individus connus personnellement en médecin technicien appliquant des règles scientifiques à des catégories de malades » [OC1 : 616- NM, 1975] est équivalente à la transformation du bâtisseur artisan, de l'architecte-charpentier exerçant son habileté auprès de communautés connues personnellement et encadrées dans une tradition et une matrice éthique, en technicien appliquant des règles scientifiques à des catégories de territoires, d'emplacements, de populations, de flux. Plus la technique envahit les pratiques, qu'elles soient médicales ou urbanistiques, plus les malfaçons deviennent grotesques et inévitables [OC1 : 617-NM, 1975] et ceci vrai à l'hôpital comme sur le chantier, sur la santé publique comme sur le territoire. Dans les deux domaines, déplacées par la dépersonnalisation « du domaine éthique au domaine technique, [...] les malfaçons ont acquis un nouveau statut, anonyme, et presque respectable » [OC1 : 616-NM, 1975], ceci surtout lorsque, paradoxalement, elles génèrent des profits économiques et en conséquence une augmentation du PNB. Si bien que, même [d]ans la jurisprudence, on constate « un glissement de l'obligation de moyens (soins consciencieux, attentifs et conformes aux données acquises de la science dans la médecine ; justice spatiale et équité, respect des règles de l'art sur le chantier) vers l'obligation de résultats » [OC1 : 617-NM, 1975] (guérison dans le cas de la santé, profits économiques et avantages politiques et de classe dans le cas de l'urbanisme), dans les mains de professionnels qui deviennent d'ailleurs de plus en plus désincarnés, de plus en plus lointains et absentéistes, de plus en plus « hors-sol ».

#### **Signes 24 Professionnels « hors-sol »**

*Zaha Hadid à la radio et une lecture de l'exposition Richard Rogers + Arquitectos. De la casa a la ciudad (De la maison à la ville), (Caixafórum, Barcelone, mars-juin 2009).*

Dans une interview radiophonique, l'architecte anglo-irakienne Zaha Hadid (née en 1950) se montrait ravie d'avoir gagné le concours du pavillon-pont d'accès à l'Exposition universelle de l'eau - Saragosse 2008 car cela lui permettrait de « découvrir cette région inconnue de l'Espagne ». Quelques années plus tard, le centre d'expositions Caixafórum a accueilli l'exposition *Richard Rogers + Arquitectos. De la casa a la ciudad*. L'exposition résumait la trajectoire de l'agence d'architecture de Richard G. Rogers (né en 1933). Les projets, magnifiquement exposés, étaient classés en ordre

chronologique par décennies. Dans les années 1970, largement documentés avec de beaux plans, maquettes et photos de réalisation, figuraient les grands projets internationalement connus : *Lloyds*, à Londres, *Centre Pompidou* à Paris. En tout, trois ou quatre grands projets, localisés fondamentalement en Europe occidentale, le siège de l'agence. Les années 1980-1990 étaient représentées par une vingtaine de projets construits et non construits, bien documentés, dans tous les cas clairement identifiables. La salle destinée aux années 2000 occupait un grand espace carré (60 mètres, dit le dépliant, linéaires probablement) entouré par trois murs d'une hauteur considérable couverts de haut en bas de panneaux standardisés d'environ 50x70 cm. Chacun de ces panneaux correspondait à un projet (construit, en construction, non construit, concours gagné ou non gagné) portant sur tout genre de bâtiments ou d'aménagements urbains, un vrai « bouillon » de projets irreconnaissables situés partout dans le monde (l'Europe, la Chine, la Bolivie, l'Australie, les Émirats ... ). Qui les a choisis, qui les pense, qui s'en occupe, qui les paye, à qui les impose-t-on et pourquoi ? ■

Manuel Castells [2004] parle du rôle du *planning* à l'« âge de l'information » (informationnalisme), de l'adaptation de l'espace des lieux (*space of places*) à l'espace des flux. Il parle de connectivité, inter et intra régionale pour assurer la concurrence et la coopération dans les réseaux de génération et d'appropriation de connaissances, richesse et pouvoir. Il parle d'approvisionnement de logement, de transport, d'espace ouvert qualifié pour un usage public et des soins des enfants « comme un service urbain critique dans un monde post-patriarcal ». Il parle de processus simultanés de recentrement et décentrement de la population et des activités. Il parle de l'architecture comme une intervention sculptée marquant des lieux dans l'espace des flux, l'« espace dominant à l'âge de l'information », capable de revitalisation culturelle et économique (« peu importe le bon ou le mauvais goût », dit-il). Il parle aussi de multimodalité, de diversité, de multifonctionnalité comme des atouts pour dépasser le zonage et la spécialisation urbaines, et c'est déjà quelque chose, mais à part cela je ne vois pas de grandes différences conceptuelles avec l'urbanisme du mouvement moderne ni dans les objectifs, qui restent économiques, ni dans les procédures, de haut en bas. Les populations sont considérés comme des pièces sur un échiquier, une force de travail non genrée (mieux que « post-patriarcale »), soumises à une logique des flux virtuelle et désincarné, plus difficile encore à saisir que la logique industrialiste et pour laquelle il faut en conséquence des experts encore plus spécialisés, qui vont nous réapprendre encore une fois à vivre dans la ville, ou, au moins essayer de pallier les dégâts inhérents à la compétitivité économique, accrue désormais par la flexibilité inhérente à la logique des systèmes.

« L'art d'habiter et l'engagement mutuel ne peuvent pas être médiés par des professionnels, des consultants et des facilitateurs ni mis en pratique par des protocoles et des normes ». Dans *The Oakland Table*, Jerry Brown relevait que le changement repéré par Illich, –le déclin du professionnel dominant pour laisser la place à des facilitateurs qui se voient eux-mêmes comme des défenseurs de l'autonomie de leurs clients, qu'ils induisent à s'auto-gérer à partir de données statistiques et technologiques–, constitue un ersatz d'*empowerment* et d'autonomie<sup>578</sup>. « Promouvoir

<sup>578</sup> À lire : SAMERSKI, Silja, *Il mito della "scelta informata" et della "autonomia". Come le decisioni personali e libere divengono illusione in un mondo dominato dal rischio*. Ses considérations sur le conseil génétique peuvent être transposées à chaque domaine de la vie moderne. [Ouvr. coll. 2003b]

le *self-management*, un cadre dans lequel les clients se voient comme une ressource humaine à s'auto-gérer de manière efficiente, poursuit Brown, c'est mettre un masque humain à l'espace, c'est feindre qu'on peut recouvrer l'hospitalité et l'art d'habiter en suivant les comportements que des critères statistiques et technogéniques nous demandent. Dans le domaine qui nous occupe, et notamment en raison des caractéristiques propres de la matière traitée : l'échelle de l'espace, la complexité et la surcomplexité des systèmes urbains et la survaleur des sommes économiques en jeu, l'implication directe des habitants a été brutalement réduite à la forme d'une pseudo-participation sous la forme de choix entre des alternatives systémiques préformatées ou d'une résistance frustrée, tandis que dans les dernières années architectes et urbanistes *stars* ont renforcé leurs pouvoirs souverains intégrés dans les équipes de *marketing* des villes et des entreprises » [Brown, *in* Moore, 2000].

**Signes 25** *Participation ? Diagonal / Paral.lel / « ¡Bomba al Vela !<sup>579</sup> »*

Dans un article publié en janvier 2012, Daniel Cid Moragas<sup>580</sup> confronte avec acuité deux événements survenus dans les mêmes jours d'automne 2010 dans la ville où j'habite :

D'un côté, il rappelle l'échec du *référendum* citoyen sur le réaménagement de l'avenue Diagonal, un processus présenté comme un exercice de démocratie participative qui a coûté à la mairie 3 millions d'euros. Pour un investissement municipal de 70 millions d'euros, les résidents ont été appelés à choisir entre deux projets A et B, imprécis et incertains bien qu'illustrés par des images épatantes, élaborés par une équipe indépendante désignée par la mairie. Des pressions politiques de la dernière minute ont obligé à inclure une troisième option qui devait être (et en fait a été entendue comme) « Ne rien faire » mais qui finalement a été formulée comme option C (c'est-à-dire un projet de réforme oui, mais différent de A et de B, à étudier). Comme résultat, une participation du 12,7% des résidents (172.000 personnes) dont un 79,84% a voté l'option C.

De l'autre côté, dans l'ancienne rue canaille de Barcelone, le Paral.lel, et dans les mêmes jours, une initiative coordonnée des théâtres et des associations du quartier avec l'appui de la mairie, a coupé la rue pour un jour pour célébrer sur des scènes de fortune des spectacles de tout les genres présentés par des artistes professionnels et amateurs. L'action, éphémère, avec un budget et un effort moindres, connut un énorme succès, avec plus de 35.000 participants. L'architecte Josep Bohigas, impliqué dans cet événement souligna que cette « diagonale canaille » a été un test beaucoup plus fiable de la participation des habitants aux dynamiques urbaines et une manifestation de la génération effective d'interaction sociale.

Pour ce qui concerne la « résistance frustrée » les *graffitti* « *Bomba al Vela !* » qui couvrent encore les murs dans le quartier portuaire de la ville où j'habite, témoignent de l'indignation des voisins à propos de l'occupation de neuf hectares du domaine public et du viol de la législation de la zone côtière par la construction de l'hôtel W Barcelona,

<sup>579</sup> « [Posez] une bombe à [l'hôtel]Vela ! ».

<sup>580</sup> CID MORAGAS, Daniel, 2012, *Urbanismos efímeros*. Disponible sur :

<http://www.monografica.org/02/Opini%C3%B3n/3438>. Dernière consultation : 15-12-2012.

Daniel CID MORAGAS est docteur en Histoire de l'Art, professeur et responsable de la direction scientifique d'ELISAVA, Escuela Superior de Diseño e Ingeniería de Barcelone.

avec un projet de l'architecte catalan Ricardo Bofill. Plus de huit associations demandent encore aujourd'hui sa démolition et des responsabilités aux autorités municipales qui ont octroyé les permis. ■

Dans une conférence prononcée à l'Université de Barcelone le 26 novembre 2010, Jean-Pierre Garnier soulevait le fait que depuis le début des années 1960, des milliers d'articles, des centaines de mémoires universitaires ou de rapports administratifs, des dizaines de livres ont été et continuent d'être consacrés à la participation des habitants à la politique urbaine. Or « chacun sait que les réunions de concertation avec les associations, les commissions extra-municipales, les comités de quartier, pour ne rien dire des rares référendums, sont instrumentalisés, quand ils ne sont pas carrément mis en place par les autorités locales pour donner une touche démocratique à une gestion municipale [...] qui reste plus que jamais l'apanage d'une élite conseillée par des experts, auxquelles sont associés des acteurs économiques du secteur privé » [Garnier, 2010].

La *pseudo-participation*, la « participation illusoire » dont parlait Lefebvre, qui, sous la forme de pratiques citoyennes, « un label valorisant accolé depuis une vingtaine d'années à toutes les pratiques sociales qui agréent aux pouvoirs publics » [Garnier, 2010], permet à l'appareil de l'État de « pouvoir continuer à contrôler le tout sans avoir à tout contrôler<sup>581</sup> », celle qui « ne doit être suscitée que pour autant qu'elle reste contrôlée » [Garnier, 2010] renforce dans les faits le « monopole des experts », l'agencement totalisant fondé sur une administration du simulacre. Un simulacre qui peut s'illustrer par un exemple très banal qui commence par l'offre téléphonique de services non demandés, très souvent, du téléphone par téléphone !

### **Signes 26** *Pseudo-services, pseudo-urbanisme et simulacre. Le cas des activités de télémarketing et la perte du sens*

Le *télémarketing* peut être défini comme le harcèlement des personnes dans leurs domiciles à n'importe quelle heure de la journée et de la nuit pour essayer de leur vendre de force des choses inutiles qu'ils ne veulent pas acheter, notamment du téléphone par téléphone. Ces appels sont faits par des personnes situées à douze mille ou vingt mille kilomètres de distance, souvent des jeunes universitaires des pays monétairement pauvres parlant plusieurs langues et qui en raison des différences horaires sont obligés de travailler de nuit, soumis à de fortes pressions pour obtenir les meilleurs rendements, pour des salaires de misère. Les salaires de misère, la précarité du travail, les installations précaires –difficiles à distinguer de l'extérieur des granges à poules– situées dans les terrains les moins chers –normalement des anciens terrains agricoles situés en périphérie des mégalo-pôles du Sud–, la mise en place d'un système électronique avancé, ça oui !, et le mystère du coût des communications, en l'occurrence pratiquement nul– font de ce genre d'emploi une des seules issues des jeunes hautement scolarisés dans les pays ruinés. Mais ils peuvent se consoler en disant qu'ils travaillent pour IBM ou pour Vodafone<sup>582</sup>.

<sup>581</sup> Voir : LEFEBVRE, Henri, *L'urbanisme aujourd'hui. Mythes et réalités*, Les cahiers du Centre d'études socialistes, septembre-octobre 1967, n° 72-73 et *L'espace, produit social et valeur d'usage*, La Nouvelle Revue socialiste, 1976, n° 18. Cités par Jean-Pierre GARNIER dans son intervention *Du droit au logement au droit à la ville* [Garnier, 2010].

<sup>582</sup> Dans son film *Sur la planche*, 2012, Leïla KILANI montre les attentes, les illusions et les

Il s'agit en somme d'un *pseudo-service* qui nous dérange et nous surveille chez nous, demande notre attention, nous exige une évaluation, nous enregistre pour notre sécurité et notre confort. *Pseudo-travail*, une fin en lui même, l'emploi qui assure ce genre de *pseudo-services*. *Pseudo-urbanisme* celui qui autorise et même promeut l'installation des méga *call-centers* sur des terrains ruraux fertiles mais à bas prix dans les pays dits en voie de développement, car c'est de bien loin qu'on nous appelle. *Pseudo-écologie*, celle qui pose des conditions à leur installation sans contester le « monopole radical ». *Pseudo-transports*, ceux des navettes qui emmènent les travailleurs depuis la ville la plus proche. *Pseudo-communications*, les techniques démesurées requises (satellites compris).

Un simulacre, car tout cet ensemble de faits économiques enchaînés –qui certainement font monter le PNB de la région, et à quel prix !– n'est porteur d'aucun sens, à part le leurre des postes de travail et la croissance. ■

## 5.2. « Moderniser c'est spacialiser ». Des lieux à l'espace spéculatif : l'urbanisme comme gestion de l'espace économique

### 5.2.1. L'industrie configure l'espace social et impose ses modèles

Les manifestations de *Némésis* industrielle, « programmation du contre-sens » dans l'espace habité viennent illustrer l'existence de notre *entreprise urbaine* et de sa contre-productivité spécifique. Illich décrit avec acuité, par oppositions comme il aimait le faire et dans des textes d'une grande beauté, les dialectiques délégation / expropriation / impuissance programmée qui se déclenchent à partir du dépassement de certains seuils, notamment à partir de la destruction du domaine du vernaculaire par la substitution de toute valeur d'usage par des valeurs d'échange. Il oppose à l'« art d'habiter », le « garage humain » ; à la capacité des gens de se déplacer de manière autonome, les transports ; il confronte les « eaux de Mnémosyne et du Léthée » et l'histoire de la chasse d'eau pour opposer le H<sub>2</sub>O qui gargouille dans les tuyaux de la ville, à « l'eau des rêves » qui arrose les *communaux*.

#### 5.2.1.1. L'« art d'habiter » et le « garage humain »

Habiter est le propre de l'espèce humaine.[...] Habiter est un art [OC2 : 755-DM-AH, 1984],

disait Illich, dans son discours prononcé devant *The Royal Institute of British Architects* pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation à York en juillet 1984, recueilli dans l'ouvrage *Dans le miroir du passé* et intitulé *L'Art d'habiter*.

Dans la lignée de Heidegger<sup>583</sup> et ses disciples, Illich définit l'« art d'habiter » comme un

---

contradictions de quatre jeunes Marocaines employées des entreprises multinationales établies dans la zone franche du port de Tanger ainsi que les hiérarchies sociales qui s'établissent entre les travailleuses des deux castes également exploitées, les *textiles* et les *crevettes*.

<sup>583</sup> Cependant ILLICH évitait toute référence à HEIDEGGER. Ses proches racontent que, interrogé, dans le meilleur des cas il changeait de sujet. Thierry PAQUOT cite dans sa Préface des *Œuvres Complètes* l'article publié par Michel SLUBICKI dans *Libération* le 1er décembre 1988 à l'occasion de la publication de *H<sub>2</sub>O Les eaux de l'oubli*, intitulée *Illich sort de l'eau* où ILLICH affirme : « Ma démarche n'a rien à voir avec une nostalgie heideggérienne pour l'originaire. En revanche BACHELARD m'a été précieux » [Paquot, OC2 : 13]. Attachement au terroir versus nomadisme du pèlerin ? « Nostalgie romantique d'une plénitude perdue » [OC2 : 470, H<sub>2</sub>O, 1985] versus « confiance

phénomène culturel basé sur « l'expérience et la pensée » [OC2 : 764-DM-AH, 1984] et par conséquent éloigné de l'habitat instinctif des animaux « programmés par leurs gènes<sup>584</sup> » [OC2 : 755, DM-AH, 1984].

À l'« art d'habiter » vernaculaire vient se substituer le « garage humain » économique. Au chez-soi, le logement. À vivre, être logé qui a toujours été un signe de dénuement. L'activité humaine progressive et collective de forger sa demeure et de façonner son monde –l'« art de vivre »– lui est confisquée. Tout enchâssement dans les traces des ancêtres, effacé. La production industrielle d'un espace homogène, un « garage », le logement, vient les remplacer ; un garage est destiné à entreposer des véhicules ou des marchandises inertes « qui circulent à travers l'espace homogène des biens de consommation » [OC2 : 764-DM-AH, 1984], en l'occurrence, suivant Polanyi, la force productive entre deux journées de travail<sup>585</sup>. « *Homo castrensis* » –l'homme cantonné –, un usager consommateur de logement, est défini par ce renoncement à la pratique de l'« art d'habiter » vernaculaire, qui est un phénomène culturel<sup>586</sup>, et par sa délégation dans les « institutions contre-productives » et les « professions mutilantes » dans le contexte du « monde amalgamé ». Pour lui « la liberté d'habiter n'a plus de sens », il est « dispensé de cette activité communautaire et sociale que j'appelle l'art d'habiter » [OC2 : 758-DM-AH, 1984] affirme Illich. Or, s'il n'existe pas de chez- soi il n'y a pas d'hospitalité possible [Michéa, 2002 : 136].

Le territoire des professionnels et l'espace vernaculaire des habitants sont des entités de nature différente.

[P]arce que ce que c'est un art populaire, [...] parce qu'il progresse par vagues, [...] parce que sa délicate complexité le situe hors de l'horizon des simples biologistes et analystes des systèmes [...] mais plus que tout parce qu'il n'existe pas deux communautés faisant leur habitat de la même façon [...] [l']art d'habiter est une activité qui dépasse la portée de l'architecte. [OC2 : 755-756-DM-AH, 1984].

L'espace vernaculaire, le lieu, est discontinu, discret<sup>587</sup>, évolutif, et non marchand. Il dépasse largement les possibilités d'action des architectes et des urbanistes avec nos espaces abstraits, géométriques, homogènes et a-temporels dans lesquels le résident, consommateur contemporain d'un espace de logement, vit « topologiquement dans un autre monde » (OC2 : 757- DM-AH, 1984).

---

obéissante » ? Voir note en bas de page 878 p. 321.

<sup>584</sup> ILLICH l'illustre par la description de la hutte Kabyle, cet espace genré avec ses rythmes temporels et ses mouvements correspondants, qu'il reprend de BOURDIEU dans *Le Genre vernaculaire* [OC2 : 420-GV, f.1983-Notes] ; ou, dans *Le message de la chaumière de Bapu* [OC2 : 767-771-MB, 1978], la merveilleuse description de la demeure de GANDHI à Ouarda, qui, dit ILLICH, « montre au monde comment on peut ériger la dignité de l'homme ordinaire. Elle est aussi le symbole du bonheur qui nous échoit lorsque nous appliquons les principes de simplicité, de disponibilité et d'authenticité » [OC2 : 77-MB, 1978].

<sup>585</sup> Pour l'analyse du processus de marchandisation de la force de travail et par la suite de la totalité de la vie humaine, voir POLANYI, Karl, *La Grande Transformation*. [Polanyi, 1944].

<sup>586</sup> Qui fait partie « de cette économie morale si bien décrite par E.P. THOMPSON. » [OC2 : 756-DM-AH, 1984]. La catégorie anthropologique qui correspond à la notion d'*économie morale* rend compte de tout type de comportements économiques qui ne se correspondent pas avec le critère de rationalité instrumentale.

<sup>587</sup> « Discret, *discretus*, séparé, discontinu » [OC2 : 523-H<sub>2</sub>O, 1985].

**Signes 27** *Lecture de l'échec d'un projet « Grand Prix de design » pour des logements sociaux bâtis dans un nowhere's land : Can Tunis*<sup>588</sup>

Les logements sociaux de Can Tunis ont été bâtis dans la ville où j'habite en 1978-1979 pour loger les derniers déplacés des « *chabolos*<sup>589</sup> » gitanes de *La Mina*. Le projet, signé par un bureau réputé<sup>590</sup> obtint le prestigieux prix FAD 1979. Il s'agissait d'un ensemble de logements alignés avec une construction simple mais des conditions spatiales intérieures et des espaces extérieurs soignés.

Dix ans après leur construction les bâtiments se trouvaient dans un état de ruine physique généralisée : des constructions précaires, des déchets, s'entassaient dans les rues et les cours ; le quartier plongeait dans la ruine sociale : le marché de la drogue campait partout. Quelles ont été les raisons de cette double catastrophe ?

Regardons d'abord la carte. Can Tunis a été construit sur des terrains vagues appartenant à la Corporation du Port Autonome de Barcelone, des parcelles résiduelles issues du passage de l'autoroute de circonvallation (périphérique) construite pour les Jeux Olympiques de 1992 entre le pied du Montjuïc, là où se trouve un des plus beaux cimetières du monde, échelonné sur la pente de la montagne avec la belle vue sur la mer Méditerranée, et les installations industrielles du port de la ville. Ceci signifie : Can Tunis était collé à la grille du port, entouré de terrains vagues, séparé du pied rocheux de Montjuïc et du mur du cimetière par les pilotis de l'autoroute, par les bretelles d'accès des véhicules sortant du port, et par les terrains de protection qui la bordent. Ces frontières n'étaient percées qu'à l'entrée du quartier par un tunnel lugubre et dangereux à l'usage des voitures et des piétons. Ce n'est qu'après avoir franchi tous ces obstacles qu'on pouvait arriver dans la « vraie » ville, la trame urbaine habitée la plus proche se trouvant environ à 600 mètres. Il faut dire que très fréquemment les piétons, notamment des toxicomanes à la recherche de leur dose, traversaient directement l'autoroute esquivant les voitures après avoir percé les grilles et se jetaient d'en haut du côté des pilotis s'ils avaient survécu au passage.

Occupée par une population pour la plupart de race gitane, naturellement mobile et habituée au trafic de matériaux divers, cartons et ferraille, vivant en tribus variables de plusieurs membres, avec leurs chariots et leurs animaux, l'option logements standard, quoique soignés, dans un *nowhere's land* n'a pas tenu. La stigmatisation de l'adresse Can Tunis à l'heure de faire une démarche quelconque, de trouver un travail ou de faire une rencontre, en a fait le reste. La décadence était assurée. En 2004, la mairie démolissait les derniers logements. On a probablement relogé leurs habitants... plus loin encore de notre vue. ■

### **5.2.1.2. L'espace public détruit les communaux : le triomphe de la rareté**

La mesure dans laquelle notre monde est devenu inhabitable est une conséquence manifeste de la destruction des *communaux* [OC2 : 760-DM-AH, 1984].

Le conflit entre valeurs vernaculaires et valeurs économiques ne s'arrête pas devant le seuil de notre porte. « Le seuil est comme le pivot de l'espace que crée l'art d'habiter.

<sup>588</sup> À voir : *CAN TUNIS, le documentaire*. De José GONZALEZ et Paco TOLEDO, Dídac films, 2007.

<sup>589</sup> Bidonvilles.

<sup>590</sup> Jaime SANMARTÍ y Raimundo TORRES, architectes, avec Salvador LLOBET.

De ce côté c'est le chez-soi ; de l'autre, les *communaux* » [OC2 : 759-760-DM-AH, 1984].

Les *communaux* étaient les terres sur le produit desquelles tous les habitants d'une commune avaient des droits d'usage acquis, non pas pour en tirer des produits monnayables mais pour assurer la subsistance familiale. Les *communaux* sont cette partie de l'environnement dont le droit coutumier garantit la jouissance et sur laquelle il impose des formes spécifiques de respect communautaire. Illich explique que les *communaux* étaient utilisés de façon différente par les différents groupes pour assurer leur subsistance; le droit coutumier qui les régulaient n'était généralement pas écrit parce la réalité qu'il régulaient était bien trop complexe pour être figée dans des normes<sup>591</sup> ; et surtout ils n'était pas perçus comme affectés de rareté.

Illich déploie un concept étendu des *communaux* et explique la démarche de leur disparition et ses conséquences, et les conditions et les difficultés de leur recouvrement. La compréhension du concept illichien des *communaux* comme l'inverse d'une ressource économique est essentielle pour délégitimer toute appropriation ce qui, sur la terre, est nécessaire à la vie humaine pour en faire une ressource économique sur laquelle tirer un profit (l'eau, l'air, les semences, les savoirs, la biodiversité...) dans un contexte de rareté. L'idée de seuil au-delà duquel l'espace habité devient contre-productif commence à s'ébaucher.

L'espace vernaculaire est discontinu, discret, évolutif, et non marchand. Les *communaux* sont limités, concentriques, genrés et régis par la coutume. Rendus visibles par des rituels distincts [OC2 : 519-H2O, 1985-Notes] d'où la relation entre habiter et éthique, entre habitat et habitude, « ils sont la trace de la communauté », en absence desquels « il ne peut y avoir d'art d'habiter » [OC2 : 760-DM-AH, 1984]. « Les habitants vernaculaires engendrent les axiomes des espaces dans lesquels ils font leur demeure » [OC2 : 757-DM-AH, 1984].

Le closage des *communaux* représente un changement majeur, d'ordre économique certainement, mais surtout l'institution d'un nouvel ordre écologique : la considération de l'environnement comme une ressource productive, et par conséquent rare, « la forme plus fondamentale de dégradation qu'il puisse subir » [OC2 : 754-DM-LS, 1982], le facteur environnemental qui paralyse l'art d'habiter ; et en conséquence le glissement de la pauvreté vers la misère<sup>592</sup> [Rahnema, 2003] pour une grande partie de l'humanité. « La mesure dans laquelle notre monde est devenu inhabitable –affirme Illich– est une conséquence manifeste de la destruction des *communaux* » [OC2 : 760-DM-AH,

<sup>591</sup> Ou s'il l'était, il s'agissait de normes issues de l'intérieur de la communauté concernée et jamais de normes exogènes. C'est ce concept d'autonomie dans la régulation qui n'a pas été compris par Garrett HARDIN (1915-2003) lorsqu'il a écrit son article *The Tragedy of the Commons* paru dans *Science* le 13 décembre 1968, Vol. 162 no. 3859 pp. 1243-1248, où il prétendait démontrer l'inviabilité des *communaux*. Un article à lire pour comprendre justement ce que les *communaux* ne sont pas. Disponible sur : <http://www.sciencemag.org/content/162/3859/1243.full.pdf?sid=5e36552a-1339-41d0-ac52-adcb988c3d3d>. Dernière consultation : 10-11-2012.

<sup>592</sup> RAHNEMA, M. *Quand la misère chasse la pauvreté* [Rahnema, 2003] Majid Rahnema explique que la pauvreté est un état naturel à l'homme qui se différencie de la misère par la capacité de maîtriser ses moyens de vie. Dans *La puissance des pauvres* [Rahnema-Robert, 2008] les auteurs développent la notion spinozienne de puissance, « l'accomplissement de sa perfection » comme un indicateur qui sépare pauvreté de misère.

1984]<sup>593</sup>.

Privilèges de riche ou contrefaçons d'un patrimoine communal<sup>594</sup> sont devenus désormais la jouissance d'un lopin de terre –sur lesquels l'usage du sol est minutieusement réglementé pour privilégier le logement et les jardins d'agrément, les loisirs industrialisés et les activités touristiques ce qui a amené Pierre Rahbi à déclarer qu'aujourd'hui plus que jamais cultiver son lopin de terre est un acte politique ; l'isolement contre les communications envahissantes et l'omni-connectivité, 24 hs/24 qui étend la vie économique à toute la longueur de la journée ; la protection contre cette animation exogène bruyante (qui a bien pu avoir l'idée d'émettre de la musique en permanence dans les plages et les promenades de bord de mer ?) qui empêche la réflexion et le repos et qui bloque la parole ; contre le vacarme des camions-bennes qui ramassent les déchets à trois heures du matin avec la sonnette intermittente selon la norme d'homologation des machines en mouvement, tous ces bruits intrus ; contre la vulgarité du « *show* », le *pseudo-travail* et les loisirs organisés ; contre la marchandisation du temps libre, contre la vitesse « qui coupe le souffle »<sup>595</sup>. Je pourrais continuer par une certaine indépendance devant les procédures de *decision making*, le calcul des risques et les contraintes des assurances dans une société surjudicialisée, etc. Nous assistons de nos jours à la transformation ultime des *communaux* en produits de luxe, réservés évidemment à ceux qui peuvent se les payer.

Mais Illich va encore plus loin :

Chez le consommateur d'abri moderne la distinction entre espace privé et espace public ne remplace pas la distinction traditionnelle entre le logis et les *communaux* articulée par le seuil : **elle la détruit**<sup>596</sup> [OC2 : 760-DM-AH, 1984].

Cette affirmation est d'une importance majeure car elle nous aide à préciser que *Némésis urbaine*, « programmation du contresens » [OC1 : 669-NM, 1975], commence là où une ligne de démarcation géométrique établie sur un plan régulateur et fondée sur le principe juridique du statut de la propriété privée / publique vient se substituer au seuil sacré où se déroulent les cérémonies d'entrée, qui sépare le logis des *communaux*.

En d'autres mots : *Némésis urbaine*, « autodérégulation institutionnelle de l'homme vers le cauchemar » [OC1 : 783-NM, 1975], se déchaîne inévitablement là où les activités originaires des hommes (se loger, manger, être avec autrui...) se transforment en ressources économiques vouées à la spéculation, l'accumulation, le profit dans un contexte de rareté<sup>597</sup> ; ceci sans que les palliatifs à l'œuvre<sup>598</sup> puissent les racheter.

<sup>593</sup> ANGELINI [2003b] remarque que des processus à l'œuvre articulent la dénégation et l'érosion de des droits et des prérogatives des communautés sur l'héritage communal, visant à les effacer de la loi et de la mémoire. ANGELINI cite la directive EU 98/95 qui déclare que l'échange de semences et de matériel reproductif est illégal. Voir note en bas de page 597, p. 221 sur la suppression des *Concejos Vecinales* en Espagne.

<sup>594</sup> Transformation des « *bénédictions vernaculaires* » en des palliatifs de luxe. (Voir p. 320).

<sup>595</sup> Pour le démontrer, observons que le prestige du mouvement "*slow*" (*slow food*, *slow cities*) est associé à *qualité de vie*, à une gastronomie exquise, à un tourisme de haut niveau, tandis que les rythmes lents dans un village rural, mettons au Mexique, sont attribués dans l'imaginaire à paresse et manque de compétitivité.

<sup>596</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>597</sup> Ce n'est pas pour rien que la seule institution publique supprimée dans un souci d'épargne des fonds publics, dans l'avant projet de 13 juillet de 2012 de réforme des structures de l'état espagnol, sont les "*juntas vecinales*" et le "*concejo*", des institutions historiques, millénaires et démocratiques, qui se

Le seuil qui sépare l' « espace habité vivant » vernaculaire de l'espace habité moderne se précise, à partir de ces notions avec acuité et, arrivés à ce point, je suis déjà en conditions d'avancer l'analogie suivante : *l'entreprise urbaine* est à la *ville* ce que *l'espace public* est aux *communaux*.

### 5.2.1.3. Le « transport » annule la capacité des hommes à se déplacer de manière autonome et dicte la configuration de l'espace social

*Des « transports » à la « mobilité ».*

Passé un certain seuil [...] l'industrie du transport dicte la configuration de l'espace social [OC1 : 397-EQ, 1973]

Déjà en 1971 dans son ouvrage *Une société sans école*<sup>599</sup>, Illich dévoilait le vrai caractère du réseau routier : un « service faussement public » [OC1 : 280-SE, 1971], source d'inégalités. Du fait que, au lieu de faciliter les communications entre les hommes, il n'existe que par rapport à un produit, Illich l'inclut sans hésiter dans la catégorie des « institutions manipulatrices » [OC1 : 274-SE, 1971] par ses caractéristiques monopoliques et par son utilisation en même temps contradictoirement contraignante et limitée à ceux qui possèdent un véhicule approprié. Plus tard, dans *Énergie et équité*, dont la première version française date de 1975, Illich établit spécifiquement la distinction entre le transit et les transports. Le transit fait référence aux possibilités des personnes de se déplacer de manière autonome, à partir de leur propre énergie métabolique. Ce n'est pas un produit industriel et donc il n'a pas de valeur d'échange (sauf si on considère l'homme, son travail et son efficacité comme ceux d'une marchandise, p.ex. en mesurant son rendement énergétique en Kw/h). Par contre le transport est un produit de l'industrie, une marchandise, et son usager, un client. Il est fondé sur un apport d'énergie hétéronome et sur l'utilisation intensive du capital et donc affecté de rareté.

Dans *Énergie et équité*, Illich démontre l'effet chronophage de la circulation, la relation entre énergie et iniquité et la contre-productivité de l'industrie du transport qui « passé

soutiennent avec leurs ressources propres et qui garantissent depuis le Moyen Âge la gestion locale des biens *communaux*. Laureano M. RUBIO PÉREZ, professeur d'histoire moderne de l'université de León, dans un article publié dans *Diario de León* le 20-07-2012 se demande quelle est la raison de ce projet de suppression qui va à l'encontre des droits historiques des peuples. Selon RUBIO, les Juntas vecinales garantissent à coût zéro l'administration des biens de chaque village et le bien-être des villageois. RUBIO cite Elionor OSTROM (1933-2012), prix Nobel d'économie 2008, qui soulève l'importance de la capacité d'auto-gestion des peuples à l'heure de conserver les biens *communaux* et le régime communal. Pour finir, il se demande sur la destination du patrimoine communal après la disparition des « juntas vecinales », le point où réside sans doute en bonne partie la clé de la question. Source: *Diario de León*, 20-07-12- Disponible sur : [http://www.diariodeleon.es/noticias/opinion/juntas-vecinales-una-supresion-injustificable\\_709229.html](http://www.diariodeleon.es/noticias/opinion/juntas-vecinales-una-supresion-injustificable_709229.html). Dernière consultation 20-07-2012. Trad. S.G.

<sup>598</sup> « Le luxe dans l'espace public n'est pas du luxe, c'est investissement économique et justice sociale » écrit le géographe Jordi BORJA dans *La ciudad del deseo*, chapitre du livre CARRIÓN Fernando (éd.), 2001, *La ciudad construida, urbanismo en América latina* Quito, Flacso, sede Ecuador, p. 395. Disponible sur: <http://www.flacso.org.ec/docs/sfcborja.pdf>. Dernière consultation 11-12-2012. Trad. S.G. Rédemption par l'investissement économique d'un espace public administratif qui appartient à tous et à personne? D'un espace public qui n'est souvent que le résidu du bâti ? (regardons Créteil par la fenêtre de l'IUP...!)

<sup>599</sup> ILLICH, I. *Deschooling Society*. Harper & Row, New York. Traduit en français comme *Une société sans école*, encore une traduction discutable mais qu'ILLICH avait acceptée. [OC1: 203-377].

un seuil critique fait perdre plus de temps qu'elle n'en fait gagner<sup>600</sup> » [OC1 : 402-EQ, 1973] ; qui, passé un certain seuil, « paralyse la circulation ». [OC1 : 411-EQ, 1973].

« Tous les véhicules sont inévitablement chronophages, qu'ils dévorent et paralysent la société dès qu'ils se déplacent au-delà d'une certaine vitesse. La circulation consomme alors plus d'espace qu'elle n'en réduit. Elle produit plus de distance qu'elle n'en parcourt. Elle empêche de se rencontrer plus de gens qu'elle n'en met en communication. [...] Quand cette accélération des véhicules et de quelques passagers privilégiés en vient à réduire la distance que le citoyen moyen peut parcourir en une unité de temps, tout en accroissant le temps total que la société doit consacrer aux déplacements [...] l'accélération a produit un effet paradoxal [...] une contre-productivité spécifique qui bloque le producteur » [OC1-670 +Dupuy, 1974+EQ, 1973]. Mais « [u]n véhicule surpuissant fait plus : il engendre lui même la distance qui aliène » [OC1 : 410-EQ, 1973]. Ainsi, passé un certain seuil de consommation d'énergie « l'industrie du transport dicte la configuration de l'espace social » [OC1 : 410-EQ, 1973].

Quarante ans plus tard, le mythe persiste.

### **Signes 28** *Lecture des résultats d'une recherche d'un itinéraire piéton sur Internet*

Une recherche d'un itinéraire piéton quelconque sur Internet<sup>601</sup> affiche bien souvent un résultat comme ceux-ci : « Il n'existe pas d'itinéraire praticable à pied pour le trajet demandé », « Le trajet inclut des passages par des voies privées », ou « Il n'y a pas d'option possible pour ce mode de transport (*sic*) », et ceci peut arriver même entre des quartiers de la même ville. Étonnant à première vue, c'est pourtant facile à constater dès qu'on réfléchit à sa propre expérience personnelle. Même certains trajets du Chemin de Saint-Jacques, qu'on imagine à travers champs et à l'ombre des arbres, doivent se faire par les bas-côtés d'une route nationale à haut débit de circulation d'automobiles et de poids-lourds et dans des conditions pénibles. Bordées de platanes ou d'ormes jusqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les dispositions de la sécurité routière (et une mesquine affaire économique en plus) ont contraint à leur élimination dans toutes les voies de circulation laissant désormais les passants exposés sans nuances à la cruauté du soleil. Entendue comme symbole de progrès, la mesure n'a jamais été remise en question. Très loin du Chemin Saint, dans l'extrême Sud, en pleine campagne uruguayenne, les beaux

<sup>600</sup> Dans un texte paru dans le *Bulletin interministériel pour la RCB*, N°20, mars 1975 et publié en Annexe à *Énergie et équité* avec le titre *À la recherche du temps gagné* [OC1 : 433-440-EQ, 1975-Annexe], Jean-Pierre DUPUY après avoir démontré que l'automobile « est un monstre chronophage » si l'on tient compte de la durée des déplacements mais aussi du temps passé à travailler pour obtenir les ressources nécessaires au déplacement, énonce clairement le cercle vicieux qui fait que « la structuration de notre espace-temps social nécessite pour y vivre cette prothèse que constitue l'*output* de l'institution "transport" [tandis que] l'existence de cette prothèse supprime les freins qui pourraient bloquer les mécanismes à l'origine de la structuration de l'espace-temps social » [OC1 : 439-EQ, 1975-Annexe]. La structuration de l'espace-temps social est due à des mécanismes complexes (DUPUY cite la taille des villes, la tailles des unités de production et leur localisation, le marché foncier et financier, etc.) mais selon lui « des moyens de transport comme l'automobile, par leurs performances réelles et symboliques, rendent possible le libre jeu de ces mécanismes ». Voir page 115 et autre.

<sup>601</sup> P. ex. <http://www.viamichelin.es/web/Itinerarios#idTitleRoadsheet>, [http://fr.mappy.com/faq#p=itinerary\\_homepage](http://fr.mappy.com/faq#p=itinerary_homepage), etc.

eucalyptus centenaires qui bordaient pendant des kilomètres la route Colonia del Sacramento-Montevideo viennent d'être abattus des deux côtés de la route pour élargir l'autoroute... dans un pays sans pétrole... suite à la suppression du train. ■

### ***L'industrie du transport façonne son produit : l'usager***

La distinction illichienne entre le transit et les transports et le monopole radical qu'ils exercent met en lumière l'opposition entre vitesse et équité, la perte de l'aptitude à se déplacer de manière autonome, la dévalorisation générale dans la pratique et dans l'imaginaire de tout emploi d'une énergie métabolique, la survie d'un imaginaire centré autour de la voiture<sup>602</sup>. Ce monopole radical des transports est bien sûr non sans conséquences sociales et spatiales : la destruction de l'environnement, la déstructuration sociale, un changement dans l'*autoception* du corps et la création d'une classe de capitalistes de la vitesse.

Une fois déclenché le processus du développement du réseau routier, ce « service faussement public » défini par Illich dans *Une société sans école* [OC1 : 280, SE, 1971], et imposés, avec « le véhicule surpuissant qui engendre lui-même la distance qui aliène » [OC1 : 410, EQ, 1973], l'urbanisation étalée dans le territoire et la gentrification des centres-villes, le commerce et le tourisme de masses, se multiplie l'occupation des territoires agricoles par des aéroports *low cost*, des chaînes hôtelières, des restaurants *fast-food*, des centres entrepreneuriaux et logistiques, des centres commerciaux, touristiques et de loisirs, etc. Les déplacements des personnes viennent déterminées bien avant par les besoins systémiques de ce « territoire des affaires » qui imposent leurs propres contraintes et tyrannies –de façon douce à travers la séduction de la publicité ou contraignante en fonction des circonstances économiques de chaque famille– que par leur propres initiatives ou volonté au sein de l'Absurdistan illichien.

Les conséquences sur la dégradation de l'environnement sont évidentes, mais Illich soulève aussi « la multiplication des frustrations physiques, la désutilité croissante de la production continuée, la soumission à une inégale répartition de pouvoir – autant de manifestations d'une distorsion de la relation entre le temps de vie et l'espace de vie » [OC1 : 410-EQ, 1973]. Partout l'industrie du transport forge un nouveau type d'homme adapté à la nouvelle géographie et aux nouveaux horaires qui sont en œuvre. « L'industrie du transport façonne son produit : l'usager » [OC1 : 397-EQ, 1973].

### ***Signes 29 Lecture des mouvements d'indignation soulevés lors de la réduction de 10 km/à l'heure dans la vitesse limite dans les autoroutes espagnoles***

En mars 2011, le gouvernement espagnol a réduit de 120 km/h à 110 km/h la vitesse limite dans les autoroutes dans le but de diminuer les dépenses de pétrole. Le président du gouvernement a expliqué les importants avantages collatéraux : la réduction des émissions de CO<sub>2</sub> et des accidents de circulation. Mais en même temps il a voulu rassurer la population : la mesure serait temporaire.

La réaction d'indignation généralisée ne s'est pas fait attendre aussi bien dans les médias (même dans ceux qui sont favorables au parti dans le gouvernement) que dans l'opinion publique. La restriction a été presque unanimement assimilée à un viol d'un

<sup>602</sup> En milieu urbain et en milieu rural. Force nous est de constater que, en fait, ce sont probablement les habitants des villages qui ont, dans la configuration socio-spatio-temporelle actuelle, le plus besoin de rouler en voiture, une nouvelle preuve de l'urbanisation des mœurs.

droit humain (presque aussi unanimement qu'on se dit écologiste ...). Aujourd'hui, en pleine crise financière et énergétique, le nouveau gouvernement étudie une augmentation de la vitesse limite à 140 km/h.

Évidemment, ce n'est pas en modifiant les limites de vitesse (et encore moins de 10 ou 20 km/h) que changera quoi que ce soit, mais ces obsessions traduisent une aliénation dans la perception de nous-mêmes et de notre corps dans le monde qui transforme en droits la vitesse, la mobilité exogène, l'ascenseur... ; qui s'accompagne d'une dégradation du corps lui-même : obésité, maladies associées à la vie sédentaire, agressivité associée à la conduite, stress, accidents. ■

### ***Transport ou mobilités ?***

Qu'en est-il pour l'*entreprise urbaine* aujourd'hui, presque quarante ans après *Énergie et équité* ?

« À l' "âge de l'information" une des fonctions principales du *planning* est d'assurer la connectivité, de la région métropolitaine avec les *nodes* de la ville globale. Marchandises, personnes et capitaux, se déplacent à travers le monde et le transport, avec les télécommunications, y jouent un rôle primordial » [Castells, 2004].

La synergie entre l'industrie et la cybernétique sous la forme de « transport et communications » sous-tend la notion (très) moderne de *mobilité* avec toutes ses implications. La *mobilité*, un de ces concepts abstraits hautement évocateurs, un mot plastique, un « besoin » et un *droit*, est une condition d'assujettissement systémique sous la forme de relocalisation spatiale aléatoire et constante en fonction des besoins du système. Vendue comme une liberté : « On peut être mobile (libre), on est communiqué » –ce qui est par ailleurs également vrai–, elle devient dans les faits un esclavage redoublé pour la plupart : « Il faut être mobile puisqu'on est communiqué ! ». Se profile alors une classe de « capitalistes de la *mobilité* » .

La mobilité est un mot d'ordre. Vantée par les conceptions politiques et économiques hégémoniques, on constate pourtant que, comme d'autres activités humaines ordinaires aujourd'hui industrialisées, la possibilité de se déplacer de manière libre et spontanée devient désormais de plus en plus un privilège de riches : c'est cela ce qu'on appelle le « droit à la mobilité ». S'il y a une mobilité pour les pauvres, elle ne peut être qu'imposée et conditionnée. Madec et Younès le synthétisent bien : les pauvres croient aller « où et comment ils veulent tandis qu'ils vont où ils doivent comme ils peuvent » [Madec et Younès, 2010]<sup>603</sup>.

### ***Signes 30 Les preuves de la hiérarchie***

Comment interpréter sinon comme des hiérarchies de classe le renforcement jusqu'à la démesure des dispositions sécuritaires dans le transport aérien dans l'ensemble de l'Union Européenne après les attentats du 11 mars 2004 dans lesquels 191 personnes ont été vilement assassinées et 1.858 blessées... dans des trains suburbains de la banlieue ouvrière de Madrid ! Qui a-t-on par la suite décidé de surprotéger sinon les « capitalistes de la vitesse » ?

Comment interpréter sinon que plus de 9.000 Roms (la quintessence de la mobilité) ont

<sup>603</sup> MADEC, Philippe et YOUNÈS, Chris, *Ralentir la ville* [Madec-Younès, 2010].

été expulsés de France en 2010<sup>604</sup>, 11.454 sans papiers ont été expulsés d'Espagne, 30.163 ont été rapatriés dans leurs pays d'origine et 9.453 ont été arrêtés aux frontières<sup>605</sup> majoritairement dans les ports et aéroports. Où est-elle passé, l'éloge de la *mobilité* ? Nous savons que dans les médias, et de là dans le langage courant, le mot *immigrant* désigne un pauvre venu du dit Tiers monde pour développer des activités de service peu qualifiées. Un ingénieur suédois est un « *expat* ». Jamais un immigré.

Comment interpréter sinon comme des hiérarchies de classe ce raisonnement de l'alors maire de la ville où j'habite pour expliquer aux résidants que « ce mois d'août on ne supprimera pas de lignes de bus en ville, car il n'y a pas que les touristes en été dans notre ville, il y a aussi le personnel au service des touristes<sup>606</sup> ». ■

### ***De la vitesse à la virtualité***

Le 8 novembre 1996 Ivan Illich et ses amis Matthias Rieger, le musicologue, et Sebastian Trapp, le biologiste, contribuent à une conférence au *Netherlands Design Institute*, Amsterdam<sup>607</sup>, pour réfléchir, à trois voix, sur « *Speed* » (« la vitesse »). La lettre d'invitation disait : « Par le *design* ou non, nous vivons désormais dans un monde dominé par la vitesse –du TGV à la CNN. La vitesse définit nos produits, nos environnements, notre style de vie et nos imaginations ». Les *designers* se proposent de réfléchir sur les moyens d'incorporer la vitesse dans les dimensions cruciales du *design*, de retrouver la vitesse appropriée à l'existence humaine, de satisfaire les demandes morales des auto proclamés *slobbies* (*slow but better working people*)<sup>608</sup> qui plaident pour une décélération sur projet (*designed deceleration*), d'imaginer combien et comment on peut réduire la vitesse de la société moyennant la création de nouveaux *designs* pour une société plus lente (une mouvance qui n'est pas sans rapport avec le mouvement *slow* : *slow-food*, *slow cities*...).

Illich –qui exprime devant ce public de *designers* toutes ses réserves envers la fonction mythopoétique du *design* comme un instrument de renforcement systémique au service des classes, que ce soient les *lobbies* de la vitesse ou les *slobbies* « qui protègent soigneusement leur rythme approprié »– se propose, avec ses amis, de démontrer que des planificateurs ou des *designers* qui discutent sur la haute et la basse vitesse, sur un débit rapide ou lent, sur une vitesse soutenable ou destructive sont des professionnels auto-emprisonnés dans l'âge de la vitesse, convaincus de la certitude que la vitesse l'imprègne tout mais nécessite d'un contrôle approprié. Suivant leur méthodologie habituelle, l'éloignement dans l'histoire, les trois amis parviennent à démontrer, chacun dans son domaine de recherche<sup>609</sup>, que la notion de vitesse, c'est-à-dire l'établissement

<sup>604</sup> Source : Rapport des Médecins du monde. Disponible sur : <http://medecinsdumonde.org/mdm/rroms/mdm-rroms2011.html>. Dernière consultation : 27-11-2012.

<sup>605</sup> Source : Ministère de l'Intérieur du gouvernement espagnol, note du 18 janvier 2011. [http://www.lamoncloa.gob.es/ServiciosdePrensa/NotasPrensa/MIR/2011/ntmpr180111\\_inmigracion+ilegal](http://www.lamoncloa.gob.es/ServiciosdePrensa/NotasPrensa/MIR/2011/ntmpr180111_inmigracion+ilegal). Dernière consultation : 27-11-2012.

<sup>606</sup> Joan CLOS I MATHEU, maire de Barcelone de 1997 à 2006 et depuis octobre 2010 directeur exécutif du Programme des Nations Unies pour les Établissements Humains (ONU-Habitat) dans une interview à Catalunya Radio l'été 2000.

<sup>607</sup> Voir *Speed ? What Speed ?* [Illich, Rieger, Trapp, 1996].

<sup>608</sup> Littéralement « des gens qui travaillent lentement mais mieux ».

<sup>609</sup> Pour TRAPP [1996], l'art de chasser au faucon racontée par l'empereur Frédéric II roi de Sicile (1295-1337), de Jérusalem et du Saint-Empire Romain Germanique dans son chef d'œuvre *On the Art of Hunting with Birds* (1241-1248) [Kaiser Friederich der Zweite: *Über die Kunst mit Vögel zu jagen*.

d'une relation mesurable et comparable entre l'espace (ou un processus) et le temps, est une notion récente qui n'a pas toujours fait partie de la culture. C'est une notion mécanique, pour Trapp « une abstraction » qui ne serait pas applicable à la vie humaine et « une distraction » par rapport à la manière dans laquelle sont réellement faites les choses. Pourtant, peu importe si nous désirons l'accélération ou la décélération de la vitesse de la société humaine : « aussi longtemps que nous regardons les êtres humains avec la vitesse à l'esprit, nous les regarderons d'une manière inhumaine » [Trapp, 1996] ; à savoir, du point de vue de la machine.

La critique illichienne de l'intégration de la notion de vitesse dans le *design* ayant pour but de retrouver ou d'établir une théorique « vitesse adéquate » (pour qui, pour quoi faire, où et quand ?) rejoint la critique de Samuel et Robert aux *car-free cities* dessinées<sup>610</sup>.

Dans leur intervention à la convention « *Towards Car-Free Cities, IV* » à Berlin le 21 juillet 2004, Sajay Samuel et Jean Robert dévoilent, dans la ligne d'Illich, les certitudes communes qui animent les positions des *car-busters* (*casseurs de voitures*) d'un côté et les ingénieurs du transport et les industriels de l'automobile de l'autre et qui montrent qu'il y a une même mentalité sous-jacente à ces deux tendances en apparence diamétralement opposées.

Cette mentalité est fondée sur l'assomption de certaines notions modernes comme la notion de *transport*, un mot clé qui est employé de façon indiscriminée pour les engins, les charges commerciales et les gens qui sont réduit au statut de charges que l'on peut convoier. À partir de ce fondement commun, chacune des deux factions essaye de donner sa propre réponse à la satisfaction des besoins de locomotion et de vitesse à travers le *design* de l'espace. Mais *besoins, locomotion, vitesse, design* et *espace* sont des notions aussi récentes que la notion de transport et qui répondent toutes aux coordonnées de l'industrialisme. Historiquement les villes n'ont pas été toutes le résultat d'un *design* entendu dans son sens actuel, à savoir « l'actualisation des rêves fiévreux de la raison » [Samuel et Robert, 2004 : 4], un sens bien différent du sens du *disegno* comme « l'action par laquelle un artiste actualise une idée qui a été implantée dans son esprit par Dieu » [Vasari<sup>611</sup>, dans Samuel-Robert, 2004 : 4].

L'*espace*, la matière sur laquelle que les *designers* travaillent, est une notion abstraite apparue au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>612</sup>, un non-sens car « littéralement il ne peut pas être touché, senti, entendu ou goûté » –pire, il force « la désunion [...] et la désorientation des sens »– qui suppose que les gens sont aussi plastiques que l'espace qu'ils sont censés occuper et qui n'a rien à voir avec les lieux vernaculaires. La *vitesse*, comme une

Kommentiert von Carl A. Willemsen. 3 Bd. Insel-Vrlag, Frankfurt a.M. 1970]; pour RIEGER [1996], son apprentissage de l'art de jouer du tambour pour accompagner la danse de ventre, nourri des conseils de MOHAMMED, son professeur.

<sup>610</sup> *Le Sarkophage*, de son côté, a co-organisé en novembre 2009 son premier colloque international avec la ville de Vaulx-en-Velin (Rhône) sur le thème du ralentissement. « Oui, nous voulons ralentir la ville, pour la rendre aux plus pauvres, puisque toute accélération se fait toujours au détriment des plus faibles », une affirmation de base illichienne certainement.

URL : <http://carfree.free.fr/index.php/2010/01/07/ralentir-la-ville-pour-une-ville-solidaire/>

<sup>611</sup> Giorgio VASARI (1511-1574) dans *Lives of the Artists*, New York, Penguin books, 1987, p.19, cité par [Samuel et Robert, 2004 : 4].

<sup>612</sup> En rapport avec les travaux de NEWTON, LEIBNIZ et DESCARTES.

relation arithmétique –et en conséquence non sensible– entre espace et temps, qui suppose un mouvement homogène et mesurable –et donc mécanique–, ne faisait pas partie de la notion de mouvement (*motion*) chez les anciens. La notion de vitesse crée l'illusion que le mouvement peut être « purement quantitatif, un simple changement de location, fait plus ou moins rapidement » tandis qu'il a toujours été entendu dans un sens qualitatif comme « le changement vers la perfection » [Samuel-Robert, 2004 : 6].

Quant à la notions de « besoin », Samuel et Robert nous rappellent que devenir un sujet de besoins implique une rupture dans la notion de justice, qui réside en donner à chacun ce qui lui est dû. Le besoin est universel, plastique, mû par l'envie et donc jamais satisfait, défini par des experts et des professionnels avec des critères quasi-scientifiques en termes de *commodities* et de services qui peuvent être achetés, et qui –d'autant plus dans notre nouveau rôle de co-producteurs– nous rendent dépendants. Selon Ignatieff<sup>613</sup> la satisfaction des besoins nous rend tous des étrangers, tandis que l'idée de « ce qui est dû » implique que dans un lieu les gens savent ce qui est convenable et approprié pour chacun parmi eux.

Samuel et Robert mettent en question les espaces libres de voitures issus du *design* : des espaces aussi similaires les uns des autres que le sont les espaces avec voitures ; des espaces où les gens marchent en raison des contraintes administratives ou poussés par un style de vie salubre imposé ; des espaces artificiels extrêmement chers et donc réservés à une minorité ; des espaces où les gens marchent où on leur permet de –ou les oblige à– le faire ; des espaces où les gens sont considérés comme des variables ou des éléments du *design*, « des caricatures numériques dans le CAD de l'architecte » [Samuel-Robert, 2004 : 9]. Ils alertent donc sur le danger de reproduire les erreurs en sens contraire et de renforcer l'esclavage à travers un nouveau système de transport sur l'assomption qu'il est naturel de « vivre dans un espace, être consumé par des besoins en une course de vitesse constante contre les voitures, les bus et les trains » [Samuel-Robert, 2004 : 9]. « Dans la sociogenèse de nos corps, écrivait Illich en 1985, *Douze ans après Némésis médicale*, les transports jouent un aussi grand rôle que la médecine. Des corps qui nécessitent d'être convoyés quotidiennement, voilà qui était impensable il y a quelques générations » [OC2 : 932-DM-DA, 1985]. À ce rôle constitutif de sa sociogenèse de nos corps s'entremêlent aujourd'hui des pulsions de virtualité.

De nos jours, transport et communications configurent l'espace social sous la forme de *mobilités*, et la virtualité se substitue à la vitesse dans de la sociogenèse de nos corps. « Contemplant le monde à travers le pare-brise d'un véhicule, au milieu de signaux fuyants d'évasion vers ailleurs, je suis nulle part et, me semble-t-il, de nulle part » [Robert, 1989]. Jean Robert écrivait ceci en 1989, secoué par un séisme épistémologique qu'il appelle « l'étrangeté des choses banales », « un léger vertige, un sentiment de malaise qu'il rapproche de la nausée sartrienne<sup>614</sup> » qui fait que, « une fois déchiré le voile des certitudes acquises, le décor soit perçu dans toute son étrangeté comme étant d'un autre monde ». On demandera à Jean Robert ce qu'il pense aujourd'hui du renoncement que suppose se laisser conduire par le GPS, refuser de regarder une carte et avec ce geste, simple mais lourd de sens, renoncer à savoir où l'on

<sup>613</sup> IGNATIEFF, Michael, 1986, *The Needs of Strangers*, Penguin Books, New York, 1986, cité par [Samuel-Robert, 2004 : 7].

<sup>614</sup> Comme ILLICH. Mais, dit ILLICH, « je ne peux pas suivre Sartre car moi je n'ai pas la nausée » [E :196].

est et par où on passe pour simplement se laisser entraîner par la voix métallique (même en vacances !) vers une destination finale en temps voulu<sup>615</sup> ? Ou non...

### **Signes 31** *Un sénégalais noyé par le GPS*

Octobre 2010. Un vendeur ambulant sénégalais s'est noyé après avoir suivi, confiant, les indications de son GPS qui l'a jeté dans les eaux d'un barrage récemment inauguré. Peu importe à mon avis si l'erreur est due au logiciel ou à un manque de mise à jour, ce qui est significatif c'est que les usagers font confiance aveugle à cette technologie et les responsables administratifs aussi : aucune signalisation physique des lieux, aucune mise à jour de la cartographie n'avaient été faites, probablement sous prétexte que « tout le monde a un GPS » ? ■

### **Quid de l'espace habité ?**

Issues de la synergie entre transport et communications, les *mobilités* consacrent l'« espace des flux ». Les pulsions de virtualité atteignent aussi les infrastructures qui leur sont consacrées et ces exemples le mettent en évidence :

### **Signes 32** *Gares, aéroports, TGV*

La gare a toujours été une partie de la ville. Avec le Café de la Gare, le Tabac de la Gare, l'Hôtel de la Gare... On peut bien se permettre d'aller prendre le soleil au jardin public du quartier entre deux trains<sup>616</sup>. On peut aller chercher quelqu'un en un aller-retour. Ou simplement on se donne rendez-vous « sous la grande horloge ». Voir monter quelqu'un dans le train. L'aider à s'installer. Dire au revoir. Pleurer un peu...

L'aéroport, lui, est désormais coupé de la ville (au moins dans la plupart des grandes villes occidentales). Parfois, en fonction du tarif ou des dispositions normatives, on n'a pas le droit d'en sortir même pendant une longue journée entre deux avions (quelle expropriation du corps !). Il faut dire que ça n'a pas été toujours comme ça. Il n'y a pas très longtemps on pouvait attendre son ami pratiquement au pied de l'avion, on pouvait l'accompagner jusqu'à la porte d'embarquement, pour monter après sur la terrasse lui dire au revoir avec son mouchoir.

Désormais on commence à appliquer aux gares les mêmes contraintes et les mêmes limitations qu'aux aéroports : salles d'embarquement, contrôles d'identité, contrôle des bagages, accès limités aux quais. De combien de beaux films nous priverons-nous<sup>617</sup> ? De combien de beaux souvenirs ! Il faut, à tout prix, l'empêcher !

Le TGV, de son côté, est assez aliénant comme train. Les effets stérilisants de son tracé sur le territoire sont bien connus et les résistances qui se manifestent ici et là en

---

<sup>615</sup> J'ai été frappée de voir un jeune garçon canadien de 16 ans suivre ce même processus dans toutes les étapes d'un voyage en voiture à travers la France qui était en l'occurrence son premier voyage en Europe: il montait dans le siège arrière de la voiture, il branchait son i-pod, sortait un oreiller et s'endormait –à n'importe quelle heure de la journée- jusqu'à la fin d'étape suivante. Je n'ai pas réussi à lui transmettre l'idée que le trajet pouvait être, lui aussi, intéressant.

<sup>616</sup> C'est justement ce que je viens de faire à Narbonne en revenant du colloque CHARBONNEAU à Pau, et ça a été très agréable !

<sup>617</sup> Parmi les plus récentes, à ne pas rater, la double scène du départ du train (en temps réel et en *flashback*) du film *Le secret de ses yeux* (*El secreto de sus ojos*) de Juan José CAMPANELLA (2009). Disponible sur : <http://www.youtube.com/watch?v=deJ3z5luqL4>

témoignent<sup>618</sup>, mais regardons maintenant l'engin lui-même : il y a d'abord la gare exclusive, « futuriste », isolée de la ville, uniquement accessible par des moyens de transport motorisés ; ensuite l'accès restreint aux voyageurs munis d'un titre de transport (double contrôle, deux files à faire dans la ville où j'habite), le scannage des bagages, les quais interdits aux accompagnants ; puis, les wagons enveloppants, clos, les sièges assamblés comme les pièces d'un puzzle, en toutes directions, sans pratiquement aucun espace pour les bagages (vous apercevrez quelques gestes de gêne si vous en avez, les *mobiles* n'ont pas de bagages) ; une lumière crue ; les fenêtres bloquées et l'air conditionné ; l'extérieur complètement dénié ; les hauts parleurs diffusant les consignes d'un comportement adéquat. Finalement, les voyageurs qui arrivent, empressés de se brancher aux réseaux, d'allumer leurs ordinateurs, de mettre leurs casques. On dirait des robots branchés à un système cybernétique plutôt que des voyageurs à bord d'un train. Je pense à Illich : « Aujourd'hui on parle de cyborgs... ». ■

L'industrie de son côté, contribue à l'*entreprise urbaine* prenant le pari du développement durable tandis qu'elle inonde la ville d'interfaces systémiques .

### Signes 33 *Vélib'*, évolution ou involution (II)<sup>619</sup> ?

Le *Vélib'* mérite une analyse en profondeur d'autant plus qu'Illich utilisait fréquemment l'exemple de la vitesse moyenne de l'homme à vélo comme référent pour certaines de ses analyses<sup>620</sup> et cela a fait que ses enseignements aient été entendus de manière réductionniste par certains de ses lecteurs – par « l'illichisme pratique et diffus », dit Paquot – comme une « éloge du vélo ».

Dans son blog *Bicicletas, Ciudades y Viajes (Bicyclettes, villes et voyages)*<sup>621</sup>, Eneko Astigarraga dénonce les intérêts des entreprises multinationales de la publicité urbaine (JC Decaux, Clear Channel ou Cemusa entre autres), « une filière qui facture des chiffres scandaleux dans leur activité de contamination de nos rues par des messages commerciaux », qui sont derrière la formule « des vélos gratuits contre des contrats de publicité blindés pour des délais de quinze à vingt ans ». Bien souvent, la pression des compagnies, les intérêts électoraux des hommes politiques et les intérêts politiques de certaines associations, ont forcé l'implantation précipitée des vélos et des parking-vélo sans critères ni priorités, sans évaluer la demande, la fonctionnalité et la sécurité, avec l'unique logique de la quantité et au dépens des piétons, les véritables victimes de cette invasion (car en général les intérêts de l'automobile en ville n'ont pas été altérés). Astigarraga soutient qu'« aucune révolution ne se fera avec ces partenaires ». ■

#### 5.2.1.4. H<sub>2</sub>O se substitue à l'« eau des rêves » qui arrose les communaux

Illich oppose l'évocation des « eaux du Léthé et Mnémósyne » [OC2 : 471-H<sub>2</sub>O, 1985]

<sup>618</sup> À lire : DOUMAYROU, Vincent, *La fracture ferroviaire. Pourquoi le TGV ne sauvera pas le chemin de fer*, Ivry sur Seine, Éditions de l'Atelier. En ce moment l'opposition au TAV se radicalise très notamment en Italie et en Haute Savoie contre la ligne Turin-Lyon (voir le blog d'Emmanuel Coux <http://notav-savoie.over-blog.com/>).

<sup>619</sup> Dans un *Signe* précédent (*Signes* 21, p. 201) je me suis posé certaines questions sur l'*autoception* des usagers des vélos publics.

<sup>620</sup> Notamment dans le concept de *vitesse moyenne généralisée* développé avec DUPUY.

<sup>621</sup> ASTIGARRAGA, Eneko, dans son post du 8 janvier 2011; *¿Quién está detrás de la "revolución de las bicicletas"?* (*Qui se cache derrière la « révolution des bicyclettes » ?*) Disponible sur : <http://bicicletasciudadesviajes.blogspot.com.es/2011/01/quien-esta-detras-de-la-revolucion-de.html>. Dernière consultation : 25-11-2012. Trad. S.G.

à l'histoire de la chasse d'eau pour mettre en lumière à travers les effets symboliques de l'exposition des eaux-vannes recyclées, comment l'industrie configure l'espace social en opposition à « au rêve d'une ville "habitable" » [OC2 : 471 [H<sub>2</sub>O, 1985]<sup>622</sup>.

L'eau de la ville a dévoyé les *communaux* du rêve [OC2 : 867-H<sub>2</sub>Ob, 1984].

En 1984, Illich profite de l'appel d'un groupe de Mexicains « menacés d'expulsion par le projet "insensé" de construction d'un lac artificiel [fait de l'eau des égouts recyclée] au centre de la ville de Dallas » [Paquot, OC2 : 13] pour faire un de ses merveilleux parcours historiques sur l'eau et sa nature, sur la création rituelle de l'espace et les rituels de fondation<sup>623</sup>, sur le lieu et l'espace arasé, sur les villes, leur fange et leur aura<sup>624</sup>.

S'inspirant de Bachelard, Illich évoque l'imagination matérielle reliée à l'historicité de la matière (*stuff*) eau, confrontée à « le H<sub>2</sub>O qui gargouille dans les tuyauteries de Dallas » [OC2 : 468-H<sub>2</sub>O, 1985] pour réfléchir sur « les rapports entre l'eau et les rêves, dans la mesure où ce lien participe de "ce qui fait fonctionner une ville" » [OC2 : 853- H<sub>2</sub>Ob, 1984].

Tout au long de l'histoire, l'eau a été perçue comme la matière qui irradie la pureté : à présent, la nouvelle matière est H<sub>2</sub>O et la survie humaine dépend de sa purification. H<sub>2</sub>O et l'eau sont devenus des contraires. L'eau qui coule dans les tuyaux de Dallas est une création sociale des temps modernes ; un produit industriel; une matière fabriquée, inerte et dépossédée de toute valeur symbolique ; une ressource rare, qui demande une gestion technique, qu'il faut même laver ! mais qui, en même temps, intégrée dans les systèmes urbains, façonne l'espace social et les certitudes sensorielles<sup>625</sup> dont est tissée la culture matérielle d'une époque donnée. Un fluide sous observation, qui a perdu la capacité de refléter l'eau des rêves. « Le jeune citadin n'a aucune occasion de voir des eaux vivantes » [OC2 : 516-H<sub>2</sub>O, 1985]. Illich conclut :

Nous nous demandons s'il est possible que le rêve et la richesse coexistent. En repensant aux eaux qui ont coulé dans les villes, nous pouvons mesurer combien elles sont importantes pour les rêves. C'est seulement là où les rêves se sont reflétés dans les eaux des *communaux* que les cités ont pu se tisser de leur propre matière. Seules les eaux animées de nymphes et de remémorations ont le pouvoir de fondre ensemble la face archétypale et la face historique des rêves. H<sub>2</sub>O est d'une autre sorte. H<sub>2</sub>O est un liquide qui a été dépouillé à la fois de son message cosmique et de son *genius loci*. Il est opaque aux rêves. **L'eau de la ville a dévoyé les *communaux* du rêve**<sup>626</sup> [OC2 : 867-H<sub>2</sub>Ob, 1984].

### 5.2.1.5. La critique des modèles totalisants

L'industrie configure l'espace social imprégnant d'économicisme des notions

<sup>622</sup> Mon ami le professeur Jacques JULIEN, physicien et biologiste, avoue avoir déjà rêvé sur H<sub>2</sub>O dont la structure est étonnante. Et pourtant, dit-il, l'eau est, chimiquement, plutôt un guerrier qui attaque en produisant des ions. Nous vivons dans l'eau, la vie est un phénomène aquatique. À lire : le chapitre sur les égouts dans la version intégrale de *Les Misérables* de Victor Hugo.

<sup>623</sup> Un concept qu'ILLICH reprend de son ami Joseph RYKWERT, auteur de *The idea of a town* et, comme Jean ROBERT nous fait remarquer, totalement négligés des urbanistes modernes.

<sup>624</sup> Cette conférence donnera lieu plus tard au livre *H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli*. Dans ILLICH, [OC2 : 461-556-H<sub>2</sub>O, 1985].

<sup>625</sup> DUDEN parle d'« étoffe matérielle ».

<sup>626</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

plastiques comme celles de *qualité de vie* ou de *logement digne* et imposant ses modèles urbains préformatés.

#### a. La mise en question du concept de *qualité de vie*

Le concept de *qualité de vie* est un leitmotiv dans les programmes politiques, dans les mémoires des plans d'urbanisme et dans les documents de *marketing* urbain<sup>627</sup>. Pourtant, à mon avis, il n'est pas *a priori* pertinent pour concevoir ou évaluer la convivialité d'un espace habité. Même lorsqu'il n'est pas directement relié à un niveau de revenus ou de richesse, c'est un paramètre normalement défini par des experts et sur des bases quantitatives : la proportion d'espaces verts, de lits hospitaliers ou de services éducatifs par habitant, le poids dans le PNB des industries culturelles et l'offre de loisirs. Ils tiennent compte très notamment des aspects qui relèvent de l'image projetée vers l'extérieur et qui constituent l'attrait de la ville, amenant la croissance et finalement l'augmentation des plus-values.

*Qualité de vie* c'est quoi, pour qui, et à quel moment ? Vivre dans un lieu silencieux et en contact avec la nature ? Avoir la possibilité d'aller à pied aux musées et aux restaurants préférés ? Vivre à proximité de son travail ?, de la famille ?, de ses amis ? Avoir des opportunités d'exprimer sa créativité personnelle ou professionnelle ? De rencontrer des pairs ? De mener une vie plus calme... ou bien, au contraire, plus animée ? De jouir de protections sociales ? De partager un espace et une vie avec d'autres ? ou, par contre, de vivre (enfin !) seul ? Certaines de ces données sont incompatibles entre elles, voire contradictoires. D'autres peuvent varier tout au long de la vie. *Qualité de vie* est donc un concept subjectif qui n'aurait du sens dans la direction des politiques publiques que s'il était défini de manière plurielle, démocratique, réversible et changeante<sup>628</sup>. Mais, est-ce que les gens en ont vraiment besoin ?

#### Signes 34 *Qualité de vie dans la ville événement (I)*

La *Guía del Ocio*, hebdomadaire de divulgation des activités culturelles et de loisir<sup>629</sup>, publiait dans son numéro 1715 (8 au 14 octobre 2010) les résultats du *XX European Cities Monitor*, un rapport élaboré par les conseillers immobiliers Cushmen&Wakefield selon lequel, d'après une étude faite sur 500 entreprises européennes en 2010, la ville où j'habite continue d'occuper la première place dans le *ranking* de qualité de vie des travailleurs des villes européennes. Les raisons : un climat doux, une gastronomie riche et variée, un style de vie méditerranéen valorisant la vie sociale, *sea-sun-sex* et alcool

<sup>627</sup> « Tout relève de l'État ou de son administration [...] Même la qualité de vie est érigée en ministère! ». Dans *Que la crise s'aggrave !* [Partant, 1979 : 24], François PARTANT fait référence au Ministère de la qualité de vie institué par Valéry GISCARD d'ESTAING en mai 1974. Plus tard, en 1978, il est devenu Ministère de l'environnement et du cadre de vie et, en 1983, Secrétariat d'État auprès du Premier Ministre chargé de l'environnement et de la qualité de la vie. Maintenant, une Sous-direction de la qualité du cadre de vie dépendant du Ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie, Direction générale de l'aménagement, du logement et de la nature, Direction de l'habitat, de l'urbanisme et des paysages. Cette sous-direction se compose d'un Bureau des sites et des espaces protégés, un Bureau des paysages et de la publicité, un Bureau de la planification urbaine et rurale, du cadre de vie, un Bureau de la législation de l'urbanisme et un Bureau de l'application du droit des sols.

<sup>628</sup> Voir l'expérience bretonne de Michel RENAULT dans *De la convivialité* [Caillé et al., 2011] Annexe IIb. Élaborer ensemble des outils pour construire une société plus conviviale. D'une expérience de terrain à une réflexion théorique.

<sup>629</sup> L'équivalent du *Pariscope* parisien.

accessibles et bon marché. D'autres aspects comme les coûts salariaux plus bas que dans d'autres villes européennes et des facilités données par les gouvernements national et régional sous forme de subventions, tolérance à la pollution, etc. complétaient une image idéale pour les participants à l'enquête, des cadres d'entreprises multinationales. La même publication constatait que, en revanche, la grande majorité des étudiants européens Erasmus ayant choisi cette « ville événement » en raison également de sa *qualité de vie*, rentraient tout de suite à leur pays d'origine pour reprendre une « vie normale » après la fin de leurs études. ■

### **b. La mise en question du concept de *logement digne***

Reliée à la critique du concept de *qualité de vie* et pour les mêmes raisons, la notion de *logement digne* peut être elle aussi mise en question. *Digne* pour qui ?, où ? et quand ? Par rapport à quels modèles et standards ? Ceux du Mouvement Moderne ? Qui a le pouvoir d'établir qu'une personne n'a pas le droit de coucher dans un espace de moins de 2.30 m (ou de 2.20, ou de 2.50 m) de hauteur sous plafond ? L'établissement obsessionnel de règles de ce qui définit *un logement digne* n'est pas en rapport avec des besoins objectivables des habitants, mais avec les préjugés du législateur (les standards, dit Turner, c'est quelque chose qu'ils ont dans la tête de ce qu'une maison doit être) et avec le phénomène d'une toute autre nature qu'est la valeur d'échange du « garage humain ». La production industrielle du « garage humain » est à la charge d'entreprises –autant du secteur public que du secteur privé– qui obtiennent des profits de l'urbanisation des sols, de la construction des bâtiments, de la vente et du financement des logements ou leur location. La spirale normative essaye –en vain, parce qu'elle arrive toujours en retard mais surtout parce qu'elle part de supposés qui ne sont pas à l'œuvre ou qui le sont seulement dans la législation, par exemple la fonction sociale de la propriété– d'arrêter la convoitise, celle-ci structurelle, des profits toujours croissants. Ou, au moins, de protéger les logés contre les dommages, croissants eux aussi, qui s'en déduisent, sans pour autant aller nullement à l'encontre du « monopole radical ».

Les conséquences, elles, portent atteinte directement au cœur de « l'art d'habiter » en le paralysant. Le « droit au logement », dit Illich, « va à l'encontre du droit d'une communauté de se constituer et de s'installer selon ses capacités et ses talents » [OC2 : 764-DM-AH,1984] dans un espace où « les gens peuvent faire leur demeure » [OC2 : 477-H<sub>2</sub>O,1985]. Ainsi :

- Les logés n'ont ni la compétence ni encore moins le droit de construire et maintenir leurs maisons<sup>630</sup>.
- Les logés deviennent incapables d'imaginer une autre manière d'habiter en dehors des types préformatés par l'association de l'industrie et l'administration.
- Les minima établis par l'administration rattachent le *logement digne* à la haute consommation énergétique d'un suréquipement contraignant. L'ascenseur d'abord et l'air conditionné ensuite, comme l'Internet dans la publicité<sup>631</sup>, deviennent progressivement des droits réifiés.

<sup>630</sup> À lire, TURNER John F.C., *Housing by People: Towards Autonomy in Building Environments* [Turner, 1976].

<sup>631</sup> « Tienes derecho a Internet » (« Tu as le droit à l'Internet »). Campagne publicitaire de la compagnie Orange en 2009. Disponible sur : <http://www.youtube.com/watch?v=T1qkbbps9Rs>.

- La prépotence des logés vis-à-vis des gens ou des peuples vivant en dehors de la norme du *logement digne* est légitimée car celui-ci constitue un barème de *civilisation*.

- Ce mépris des *civilisés* nourrit chez les exclus du « garage humain » le ressentiment et la violence beaucoup plus que leur état de nécessité. Les *gated communities*, citadelles des temps modernes, avec leurs écoles (voire leurs églises !) exclusives, sont la matérialisation de ce cercle vicieux formé par le mépris, l'humiliation, la violence, la peur. Désincarnatrices des enfants élevés dans des mondes irréels, elles sont en même temps à l'origine de l'usage généralisé des 4x4 en ville, car seules des voitures extrêmement puissantes peuvent être blindées avec sécurité.

- En même temps, la perte du savoir vernaculaire d'habiter, la surconsommation et la suraccumulation, font qu'un bon nombre de logements modernes, même de haut niveau économique, soient difficiles à vivre. Le monde encombré du développement illichien trouve son symbole dans les foyers encombrés du XXI<sup>e</sup> siècle : des chercheurs ont compté une moyenne de 200 objets dans une maison paysanne du XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que quelque 1500 objets encombrant la chambre d'un nouveau-né dans un appartement moderne. Les rangements sont bondés d'objets qui ne s'utilisent pas tandis que les objets nécessaires à la vie quotidienne tournent partout ; le désordre règne et y a un grand nombre de tâches à accomplir pour la gestion et l'entretien de tout cela.

### Signes 35 *Le logement digne dans la ville-événement (I)...*

Dans les vieux quartiers de la ville où j'habite, à l'intérieur de l'enceinte médiévale, les bâtiments du XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle ont conservé la structure des ateliers et des échoppes au rez-de-chaussée sur rue, avec les pièces d'habitation en mezzanine donnant sur l'espace de la boutique d'un côté, sur cour de l'autre. Depuis quelques années l'administration a décidé que ces espaces ne constituent pas un *logement digne* et que, en conséquence, les gens ne sont pas autorisés à y habiter, la hauteur sous plafond de la mezzanine étant inférieure à 2.50 m, l'entrée n'étant pas indépendante car elle se fait par la boutique. La norme établit maintenant, déjà avec un caractère plus général, que les locaux commerciaux ne sont habitables en aucun cas. En conséquence, les familles qui possédaient une petite boutique, parfois depuis des générations, ont été contraintes de partir laissant derrière elles, soit la place à un magasin de souvenirs touristiques et de *fast-food*, soit un rideau fermé. En même temps, des criminels hébergent dans les boutiques fermées des immigrants qui paient des sommes incroyables pour le droit d'utiliser pendant huit heures un lit partagé<sup>632</sup>, tandis que des nantis se font des lofts qu'ils dissimulent sous l'apparence d'un dépôt ou d'un magasin.

### ... et (II)

Dans le quartier portuaire de la ville où j'habite, –un des seuls quartiers populaires qui restent, sur une trame du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> aux ruelles étroites bordées de bâtiments de 4-5 étages de haut sur des parcelles de 8x4 mètres, en plein processus de « gentrification<sup>633</sup> » et « touristisation »– la mairie a approuvé en 2006 un plan pour

<sup>632</sup> *Pisos patera*.

<sup>633</sup> Gentrification (de l'anglais *gentry*, petite noblesse) est un néologisme et un anglicisme apparu dans les années 1960 pour décrire le processus de transformation, rénovation ou requalification de certains quartiers urbains détériorés ou appauvris par l'affluence de classes sociales plus aisées. Les nouveaux résidents restaurent l'habitat physique et rehaussent le niveau de vie. Ils font pression sur les pouvoirs publics pour l'amélioration du quartier (moins de bruit, davantage de sécurité, destructions de

l'installation d'ascenseurs<sup>634</sup>. Le plan prévoyait la démolition d'un bâtiment sur six, pour construire à la place un nouvel escalier et les ascenseurs pour les autres cinq bâtiments, tout ça à la charge des voisins. Techniquement la proposition était infaisable mais je ne m'y attarderai pas<sup>635</sup>. Je mettrai seulement en évidence l'enfer qui était proposé aux voisins. Sur le plan physique, des chantiers de démolition pendant des années, la poussière, le bruit et les risques structuraux, les travaux de reconstruction des circulations verticales plus l'adaptation de tous les bâtiments et de chaque logement à la nouvelle distribution (car l'entrée changeait de place, souvent à l'autre bout du bâtiment). Sur le plan social, les expulsions indiscriminées et imprévisibles et l'effort économique démesuré pour une population à faibles revenus, supposaient en fait une expulsion en masse de la population populaire de ce quartier historique, située à côté du centre et de la plage. Était-ce le but inavoué<sup>636</sup> ? Devant la forte opposition des voisins, l' élu du quartier a manifesté, abasourdi, qu'« il croyait que tout le monde voulait un ascenseur ».

### c. La mise en question des modèles urbains préformatés

L'industrie configure l'espace social et les modèles totalisants de l'*entreprise urbaine* façonnent l'espace habité. Après des décennies d'*étalement urbain*, c'est maintenant le tour de la *ville compacte*. Dans sa critique du livre d'Edward Glaeser *El triunfo de las ciudades*<sup>637</sup> Manuel Lucena Giraldo écrit<sup>638</sup> : « Les conclusions, “monde plat, ville haute” sont parlantes du futur qui nous attend : urbain, connecté, consumériste et formateur de capital humain ». Un panorama certainement décourageant.

En opposition au modèle également totalisant de l'étalement urbain, la *ville compacte* est préconisée comme un modèle de soutenabilité. La revendication du « modèle Benidorm » la célèbre ville de vacances espagnole sur la côte d'Alicante, vilipendé pendant des décennies en fait partie. Dans son livre *Costa Ibérica, hacia la ciudad del ocio* (1999, p. 108) José Miguel Iribas spéculait sur l'hypothèse d'une concentration des villes touristiques suivant le « modèle Benidorm » (avec une densité de 1.530 à 1.950 hab/km<sup>2</sup> selon les sources) qui pourrait libérer de grandes quantités de sol naturel tout au long de la côte méditerranéenne. Ses paroles sont éloquentes : « Benidorm est la machine de tourisme de masses la plus efficace d'Espagne. Avec une densité trois fois supérieure à celle de México D.F., elle accueille le 6% du tourisme national en 7 kilomètres de côte. Treize Benidorm suffiraient pour faire face à toute l'industrie touristique espagnole ».

---

logements populaires au profit d'un habitat de plus haut de gamme, etc.). L'augmentation des prix du foncier chasse alors les classes inférieures vers des quartiers périurbains, excentrés et souvent mal desservis par les réseaux de transport. Source : *La toupie, dictionnaire de politique*, <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Gentrification.htm> Undo.

<sup>634</sup> *Plan de ascensores de la Barceloneta*. Mairie de Barcelone, 2006. Face à l'opposition des voisins, l'exécution du plan est suspendue mais à ma connaissance le document n'a pas été annulé.

<sup>635</sup> L'étude complète est disponible sur demande.

<sup>636</sup> Les autorités municipales viennent de lancer en 2012 le projet d'un port de plaisance de 150 amarrages avec des services cinq étoiles destiné aux grands *yachts* de luxe jusqu'à 180 m de longueur à la place de l'ancien port de pêche, sur les quais situés juste à côté du quartier populaire de la Barceloneta. <http://www.marinaportvell.com/> Les voisins s'organisent déjà. Il n'y a pas de repos possible ! <http://defensemportvell.wordpress.com>.

<sup>637</sup> GLAESER, Edward, 2011, *El triunfo de las ciudades*, Madrid, Taurus. Trad. Federico CORRIENTE.

<sup>638</sup> *ABC cultural*, 5 novembre 2011, p. 9

Ces affirmations soulèvent quelques questions. D'abord, du point de vue écologique, quelle peut bien être la réduction de la pression effective sur l'environnement d'une ville de vacances d'une densité de 1500 à 2000 résidants/km<sup>2</sup> plus les visiteurs de passage pour peu que l'on considère seulement ces trois facteurs : les tours<sup>639</sup> avec leurs ascenseurs, pompes à eau, électroménager, climatisation, etc. ; la pression sur la terre, l'air, la plage et l'eau de cette énorme concentration humaine avec tous leurs approvisionnements et leurs déchets ; les nombreux déplacements en voiture dans la région environnante à la recherche d'une plage moins bondée ou simplement d'un peu de nature ? Ensuite, nous sommes tentés de nous demander quelle vie peuvent bien mener pendant le reste de l'année des gens qui sont bien disposés à passer une dizaine de jours dans un appartement exigu, moche et inconfortablement meublé, dans une tour de 30 ou de 50 étages, avec 5 ou 10 voisins par étage, climatisés en permanence, les maillots et les serviettes séchant dans les toilettes, situés à 500 ou 800 mètres sous un soleil de plomb d'une plage urbaine bondée, et qui en plus considèrent ceci « des vacances » ?

### Signes 36 *Vive la ville compacte !*

Les responsables de la ville où j'habite vantent les avantages d'aller vers un modèle de ville plus compacte, « le modèle Vancouver » disent-ils, comme s'il pouvait se trouver un quelconque point de comparaison entre les deux villes.

Or, dans la ville où j'habite, pour arriver à un standard européen d'espaces verts il a fallu comptabiliser le gazon planté entre les rails du tramway (surtout, défense d'y pique-niquer). Des millions de touristes arrivent annuellement par terre, air et mer<sup>640</sup>. Chaque week-end les longues files de voitures dans les autoroutes pour sortir et rentrer des secondes et troisièmes résidences (la plage en été, la neige en hiver)<sup>641</sup> de ceux qui peuvent et veulent se le permettre, dépassent fréquemment les 100 km. On peut facilement mettre plus de 4 heures pour un trajet de 150 km, avec la consommation énergétique, la pollution environnementale et la fatigue morale qui s'en suivent. Il semblerait que cette ville est déjà suffisamment compacte, et même bien au-delà du seuil de la congestion. Toute volonté de sur-compacter relève soit de la démesure, soit d'une nouvelle vague de spéculation immobilière : celle qui, comme dans les années du Porciolisme (1957-1973)<sup>642</sup> autrefois tellement décrié, nous conduit aujourd'hui à surélever encore une fois les bâtiments de l'*Eixample* en leur rajoutant deux ou trois

<sup>639</sup> À lire: PAQUOT, Thierry, *La folie des hauteurs. Pourquoi s'obstiner à construire des tours ?* [Paquot, 2008].

<sup>640</sup> Le bilan a été de 7.450.000 touristes en 2011 dont 41.600 croisiéristes seulement le dernier week-end (4 mai 2012) ; il y a un aéroport en ville et deux aéroports *low cost* dans un rayon de 100 km.

<sup>641</sup> L'« effet barbecue » défini par ORFEUIL, Jean-Pierre et SOLEYRET, Danièle, 2002 *Quelles interactions entre les marchés de la mobilité. à courte et longue distance ?*, RTS, 76, Inrets. (à partir des études de Peter NEWMAN et Jeff KENWORTHY).

<sup>642</sup> Le maire Josep Maria de PORCIOLES (1904-1993) a occupé la mairie de Barcelone de 1957 à 1973 en pleine époque franquiste. Le mot « *porciolismo* » était considéré un synonyme de spéculation immobilière mais depuis quelques années se lève une certaine revendication de son nom pour justifier encore une fois l'injustifiable. Un documentaire de TV3-*Televisió de Catalunya* intitulé *Abecedari Porcioles* dirigé par les journalistes Dolors Genovés et Ramon Millà, émis le 28 septembre 2004 est critiqué par le journaliste Manuel Trallero dans son article *San Porcioles*. (La Vanguardia 11-10-2004 p.25. Disponible sur : <http://hemeroteca.lavanguardia.com/preview/2004/10/11/pagina-25/33681758/pdf.html?search=trallero>)

nouveaux étages<sup>643</sup>. ■

**Signes 37** *Et dans la campagne... la ville*

*Lecture du catalogue homologué des solutions constructives d'urbanisation en milieu rural. Le cas de Sant Martí Sarroca*

Les dispositions normatives et le catalogue homologué par l'administration des solutions constructives à mettre en œuvre dans les projets d'urbanisation dans les villages et les hameaux de la région où j'habite révèlent le monopole radical de l'*entreprise urbaine*, des industries du bâtiment d'abord, et de l'automobile ensuite. Voyons :

- On ne peut se faire une maison que sur un sol qualifié comme « urbain », chaque petit hameau ayant son plan de « délimitation du sol urbain » approuvé par l'administration compétente. Comme on part de la prémisse que ce sont les promoteurs professionnels qui construisent les maisons, on cherche ainsi à éviter les promotions fantômes que des entrepreneurs peu scrupuleux ont bâti dans les années 1960-1970 dans n'importe quelles conditions et au milieu de n'importe où. La « protection du consommateur » est ainsi assurée.

- Les conditions du « sol urbain » sont bien déterminées dans la législation. Entre autres, le chemin d'accès à chaque parcelle de dimensions et matériaux homologués (et durs : asphalte, béton ...), doit permettre le passage d'une ou deux voitures selon les cas, plus une bande de parking. Peu importe que les trottoirs, eux aussi construits en matériaux homologués (et durs : pavés, béton), n'atteignent parfois que 60 cm et qu'on ne puisse pas marcher côte à côte. Comme tout obstacle empêche le passage, on supprime les arbres : c'est plus simple, c'est plus propre. Le résultat : un désert en pleine campagne<sup>644</sup>. Retour au soleil de plomb. La circulation automobile est assurée.

Paradoxalement, en même temps que la « délimitation du sol urbain » un autre instrument de planification est à rédiger : c'est le « plan de mobilité ». Celui-ci sert à démontrer que les voitures, les bicyclettes et les piétons peuvent circuler d'un endroit à l'autre du village sans provoquer des embouteillages et sans danger, et surtout qu'il y a du parking pour tous. C'est un document ardu, assez curieux à voir pour des hameaux traditionnels de quinze ou vingt maisons alignées sur une route de passage. Même pour les aspects relativement positifs d'un tel plan, ceux qui concernent la sécurité et l'élimination de barrières architecturales (et c'est déjà quelque chose !), il faut dire qu'il est évidemment beaucoup plus facile de prendre ensemble les bonnes décisions et de les mettre en œuvre, que de rédiger et faire approuver par l'administration un tel document. ■

Nous sommes maintenant en conditions de conclure que :

L'industrie configure l'espace social l'imprégnant d'une logique productiviste qui sanctionne la disparition du domaine du vernaculaire et l'imposition de la rareté comme une certitude moderne : voici la synthèse de ce que j'ai proposé jusqu'ici d'appeler,

<sup>643</sup> Voir *Comme des maquettes I. La Barcelone de Cerdà*, p. 241 (*Signes 39*).

<sup>644</sup> Hommage III. Pendant que nous étudions un tracé alternatif des rues en damier d'un projet d'urbanisation qui menaçait un noyer centenaire (une toute petite courbe qui adoucissait le tracé mettant en valeur le noyer) quelqu'un, dans la nuit s'est dépêché de résoudre le problème. Le matin le noyer, abattu, gisait par terre. Je le pleure encore.

paraphrasant l'*entreprise médicale* illichienne, *une entreprise urbaine*.

*Némésis urbaine*, commence là où les activités humaines originaires se transforment en activités économiques, soumises aux lois économiques du profit, la spéculation, l'accumulation, la croissance, la rareté. Le seuil qui sépare l'« espace habité vivant » vernaculaire de l'espace habité moderne se précise, à partir de ces notions avec acuité

De nouvelles correspondances peuvent s'établir: l'*entreprise urbaine* est à la ville ce que le « garage humain » est à l'art d'habiter, ce que les transports sont à la capacité autonome des gens à se déplacer, ce que H<sub>2</sub>O est à l'eau des rêves, ce que l'espace public est aux *communaux*.

### 5.2.1.6. Les lieux deviennent l'espace : l'*anti-lieu*

*Des lieux à l'espace spéculatif : l'urbanisme comme gestion de l'espace économique*

Les transports, le garage humain, H<sub>2</sub>O, l'espace public, les communications, les modèles totalisants de l'industrie et la finance façonnent l'espace social comme le façonne également le bulldozer qui au nom de l'hygiène et du décorum démolit les bidonvilles et la planche de béton qui s'ensuit. Ils englobent et transforment en « matière » l'espace vernaculaire, pour donner naissance à ce nouvel espace homogène, indiscret, non genré, « l'espace homogène des biens de consommation » [OC2 : 764, DM-AH, 1984] : un *continuum* géométrique indifférencié, précédemment inconnu, « dans lequel les sociétés pré-industrielles n'auraient pu exister » et où les gens « peuvent être logés [...] mais ils ne peuvent faire leur demeure » [OC2 : 477-H<sub>2</sub>O,1985].

#### Signes 38 *Et non seulement les bidonvilles...*

Pendant la matinée du 12 juin 2007 les bulldozers ont arasé les six étages d'un bâtiment de propriété publique situé dans le Passeig Joan de Borbó 11, Barceloneta, un quartier populaire et peuplé. Dans ce bâtiment, abandonné depuis des années et *squatté*, fonctionnaient avec grand succès un centre civique, une université populaire et une radio locale. L'ONG *Arquitectos sin Fronteras-Cataluña* a dénoncé que les travaux se sont faits sans permis, sans prendre les mesures de sécurité prescriptives, sans avoir protégé les bâtiments mitoyens, les rues tout autour ni leurs riverains. Dès l'après midi des montagnes de gravats et de débris, des poutres de bois, des meubles, des portes et des fenêtres cassées s'accumulaient par terre envahissant tout le coin. Les images sont parlantes<sup>645</sup>. Le bâtiment, ancien, beau et solide, devait selon la mairie être remplacé par des logements sociaux. Aujourd'hui, cinq ans après, un mur mitoyen nu limite un espace vide et triste avec un banc de jardin devant les poubelles et un grand panneau qui dit « Terrain cédé temporairement à l'usage public ». ■

En 2000, Illich fut appelé par son ami Jerry Brown à participer à *The Oakland Table* pour réfléchir à la distinction entre espace et lieu. Le sens du lieu résulte pour Illich de

<sup>645</sup> *Miles de viviendas, Universidad Pirata.*

Sources : Coordinadora Raval [http://coordinadoradelaval.blogspot.com.es/2007\\_06\\_01\\_archive.html](http://coordinadoradelaval.blogspot.com.es/2007_06_01_archive.html)  
Miles de viviendas <http://www.multiplefronts.org/miles.html> Dernière consultation 27-11-2012.

Arquitectos sin fronteras <http://catalunya.asfes.org> Dernière consultation 27-11-2012.

À voir : *Squat. La ville est à nous*, un film de Christophe COELLO, 1 h 34 mn, produit par Annie GONZALEZ, C-P Productions, 2011.

À lire : VORMS, Charlotte, *Barcelone : mobilisations locales ou désespoir global ?* Métropolitiques, 30 novembre 2011. Disponible sur : <http://www.metropolitiques.eu/Barcelone-mobilisations-locales-ou.html>

l'interaction des gens. Le lieu est mesurable par l'activité physique<sup>646</sup>, par exemple par la distance limite qui permet de amener une vache et de rentrer chez soi avant que la nuit ne tombe ; et les relations sont conçues par rapport à des quadrants ou à un rayon autour de nous. Le lieu le plus important qui existe est celui qui est entre toi et moi, celui qu'atteint notre voix, qui est une extension de notre corps. C'est pourquoi le haut parleur est pour Illich une agression contre le sens commun. Il détruit le sens du lieu qui est un sens spatial autour de nos corps, un *sens commun*, un organe du partage que les anciens situaient dans la pituitaire, qui amène à percevoir ce qui se correspond, ce qui va bien ensemble, et qui est en rapport avec la notion d' « édification<sup>647</sup> ». Le lieu est nécessaire à l'édification.

L'espace remplace les lieux et les valeurs remplacent le sens commun disparu. Notre habitude à penser en termes d'espace détruit notre sens du lieu et notre capacité de le percevoir et le juger. En termes d'espace le terme habitant n'est pas utilisé. L'espace ne peut pas être habité (comme une activité humaine, un art, une part de l'art de vivre). Jerry Brown le résume bien : « Nous vivons dans un monde à deux sphères hétérogènes. Les pratiques sociales, politiques et urbanistiques de la fin du XX<sup>e</sup> siècle sont fondées sur l'assomption latente d'un espace homogène. La planification et la gestion traitent l'espace de la ville comme une matrice qui précède la présence humaine. Comme un *container* d'objets architecturaux vide. Ces objets sont construits comme des plans sur une planche à dessiner incorporant les caractéristiques de l'espace abstrait. Ils manquent d'orientation, atmosphère, proximité et traces. Un lieu, par contre, émerge du compromis mutuel de vivre là où nous sommes, c'est le résultat de l'activité d'habiter. Tous les lieux sont différents d'un espace, mais chaque lieu est unique. C'est pourquoi on ne peut pas parler du lieu, mais d'un lieu ou des lieux. *The Oakland Table* ne peut pas exister dans l'espace » [Brown, 2000].

**a. « Moderniser c'est spacialiser ». La thèse de Jean Robert [2001]<sup>648</sup>**

Dans son article *Del aquí, del allá, de un poodle y del sentido de la proporción en arquitectura* Jean Robert [2001] caractérise le passage du concept vernaculaire de

<sup>646</sup> Francine du PLESSIX GRAY interroge ILLICH sur ses expériences de voyage en Amérique du Sud et il répond : « J'ai appris le sens de la distance » [du Plessix Gray : 252]. Une boutade ? Oui et non. Dans mes longs voyages en train et à pied j'ai appris le sens aussi le sens de la durée, une connaissance physique du passage du temps sur mon corps.

<sup>647</sup> Pour l'importance de la notion d'édification pour ILLICH, voir page 204.

<sup>648</sup> C'est autour des notions d'espace et de lieu que ROBERT avait centré ses interventions à *The Oakland Table* les 18 et 19 septembre 2000. Dans cette intervention il avait assimilé le lieu à la perception et l'espace au concept et avait dressé un tableau comparatif des aspects contrastés de lieu et espace, qu'il est utile de rappeler ici :

<i>Le lieu</i>	<i>L'espace</i>
Perception et autoception	Concept et « téraception » [perception monstrueuse]
Exotérique	Ésotérique
L'habitant	Le résidant
Le chez soi, la demeure	Le logement
Arbres	Arbres artificiels
Émergence du corps	Piège visuel
Synesthésie	Anesthésie
Relation avec la communauté	Individualisme
Oralité	Alphabétisation
Pédestre	Véhiculaire
Maintenant. Présent	Passage du passé au futur.

« lieu » au concept moderne d' « espace » comme la perte de la matrice d'un « au-delà », radicalement asymétrique mais complémentaire de l' « ici » et du « là-bas » : « le là-bas que je ne peux pas posséder, [...] le là-bas qui ne peut se permuter physiquement avec aucun ici ». Dans ce contexte, la mission de l'architecte d'autrefois qui était « le maître charpentier, et non pas le nom d'une profession » et de l'architecture comme « l'activité d'évoquer des actes élémentaires fondateurs de l'ici et du là-bas », était d'articuler les transitions entre l'ici, le là-bas, d'établir les relations harmonieuses avec l'au-delà, de manifester sa présence dans le « ici ». Cette réunion du ciel et la terre, ce qui oriente une ville, c'est ce qu'Illich appelle « la contemplation<sup>649</sup> ».

La modernité, poursuit Robert, « incapable de concevoir cet au-delà [...] a institué l'égalité et l'échangeabilité de tout ici et de tout là-bas dans un ici neutre et sans *distalité*<sup>650</sup> que nous appelons *espace* ».

Le concept d'espace pour Robert est celui d' « une extension illimitée mais finie, homogène, isotrope et universelle » opposée aux « lieux uniques, limités mais ouverts à l'infini d'autrefois » : « un ici généralisé sans horizon concret, qui exclut tout ce qui ne le contient pas : pour Lévinas<sup>651</sup>, une totalité » [Robert, 2001 : 2]. « L'ubiquité des espaces suburbains sans centre dans les agglomérations américaines est un symptôme de cette absence de *distalité*, dont la potentialité est contenue dans l'espace, « que réalise le réseau des ordinateurs ».

Je veux souligner que la logique cybernétique de l'ordinateur s'adapte parfaitement à la « symétrie conceptuelle de tout ici et de tout là-bas et la négation de tout au-delà » dont Robert nous parle, comme le point de vue immatériel de l'écran<sup>652</sup> est le plus apte à saisir cet « espace homogène, isotrope et universel » dans lequel « tous les emplacements sont réversibles » et qui culmine dans la « ville globale » que nous avons définie comme un système de réseaux déterritorialisés, un [non]-espace des flux. Des espaces inodores, incolores et insipides comme H<sub>2</sub>O<sup>653</sup>, dans lesquels on ne peut pas s'asseoir et que, en conséquence, on ne peut pas posséder<sup>654</sup>. Des espaces que symbolise le bulldozer mais aussi « la déconstruction de la conversation en un processus de communication » [CM : 217], un de ces slogans postmodernes auxquels Illich nous invite à résister. Ainsi donc pour Robert, « moderniser c'est spatialiser » [Robert, 2001 : 2].

<sup>649</sup> Du latin classique *Contemplor*, formé par le préfixe *cum* « avec » *templum* « espace carré délimité par l'augure, dans le ciel et sur la terre, à l'intérieur duquel il recueille et interprète les présages, spécifiquement, un temple. *Templum*, provient de la racine \**tem-* « couper » puisqu'il s'agissait d'un espace délimité par des lignes qui le coupaient du monde profane, une formation analogue à celle du grec  $\mu$  [témenos] « enclos divin ».

<sup>650</sup> Le concept de *distalité* et sa disparition, caractéristique selon ILLICH de la fin de l'âge de la technique, revient ici chez ROBERT comme une caractéristique fondamentale de l'absorption dans l'espace, ou mieux, dans « l'espace homogène des biens de consommation » illichien [OC2 : 764, DM-AH, 1984].

<sup>651</sup> LÉVINAS, Emmanuel 1974, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, La Haya, Martinus Nijhoff. LÉVINAS (1906-1995) était très proche d'ILLICH, qui le rencontrait dans ses voyages à Paris. Il a participé avec un autre ami, « très tôt disparu » [Paquot, OC2 : 9], Michel de CERTEAU (1925-1986), à certains débats autour de *La convivialité*, notamment au moment de sa traduction.

<sup>652</sup> « L'écran sur la rive éloignée » écrit ILLICH [PS : 224-SR, 1993].

<sup>653</sup> En principe !

<sup>654</sup> « La possession c'est un état que l'on manifeste avec son derrière, et celui qui s'assied, littéralement, sur un terrain, veut dire par là que ce terrain est devenu sa propriété, qu'il le tient comme ont tient dans ses mains un acte judiciaire » [E : 291].

**Signes 39** *Comme des maquettes (I). Lecture du plan d'expansion de Barcelone d'Ildefons Cerdà (« L'Eixample »<sup>655</sup>, 1858)*

« *Eixample* » en catalan et en espagnol « *ensanche* », c'est le nom que reçoivent les opérations urbanistiques d'extension d'une ville, en particulier celles du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Barcelone était une ville entassée dans ses murailles médiévales, avec une bourgeoisie enrichie dans l'industrie et le commerce colonial et anxieuse de rapatrier les capitaux des anciennes colonies américaines et philippines après les guerres d'indépendance<sup>656</sup>. Autour de 1858 les murailles médiévales de la ville furent démolies et les terrains militaires qui l'entouraient furent désaffectés et ensuite privatisés. Un plan d'Ildefons Cerdà pour la planification des nouveaux quartiers est imposé par le gouvernement de Madrid. C'est la naissance de *l'Eixample*.

Dans sa *Théorie Générale de l'Urbanisation* qui accompagne le plan d'expansion de Barcelone, Ildefons Cerdà emploie pour la première fois le mot « Urbanisme »<sup>657</sup>. Selon l'hypothèse de Jean Robert, c'est le moment de la disparition de la ville comme espace de proportionnalité : une conception de ville fondée sur les transports, sur l'homme en mouvement ou l'homme en repos, selon des rythmes établis de manière exogène, à métabolisme linéaire et donc coupée de la campagne environnante, qui peut s'étendre infiniment jusqu'à la démesure d'une manière homogène sur un territoire isomorphe, neutralisé : une ville « hors-sol », une ville maquette.

Pour avancer dans le concept, il sera maintenant utile de considérer les mésusages, la distorsion progressive du plan proposé par Cerdà due, soit à l'activité spontanée des propriétaires privés, soit à la réinterprétation continue des administrations, notamment :

a. L'occupation spéculative des « *patios de manzana* »<sup>658</sup> conçus à l'origine comme des espaces verts privés en partie et en partie communautaires.

Aujourd'hui des parkings, des logements, des ateliers, des magasins, des industries occupent la place des espaces communs, tandis que la récupération partielle de ces espaces entamée par la mairie dès les dernières années du XX<sup>e</sup> siècle pour en faire des espaces publics aseptiques, régulés et standardisés, met en évidence que rien ne reste de *communal* ni dans leur conception ni dans leurs usages.

b. L'absence de développement des transports en commun prévus dans le plan et l'occupation massive des rues (y compris les carrefours élargis caractéristiques qui devaient permettre le virage de ces transports en commun) par la voiture privée<sup>659</sup>.

---

<sup>655</sup> « *Eixample* » en catalan (en espagnol « *ensanche* ») c'est le nom que reçoivent les opérations urbanistiques d'extension d'une ville, en particulier celles du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècles.

<sup>656</sup> Dont les dernière furent celle du Cuba (1868-1898) et des Philippines (1898).

<sup>657</sup> Voir Introduction, page 23.

<sup>658</sup> Grande cour centrale des pâtés de maisons.

<sup>659</sup> À étudier : deux propositions pour l'*Eixample* de Barcelone : le projet de constitution de macro-pâtés (*supermanzanas*) de Salvador RUEDA et la proposition globale de mobilité intégrée dans le projet « la ciudad idea » de Alvaro FONCEA ROMÁN.

Source : *Coches, malditos coches*. Post de Stepienbarno du 23 janvier 2012 sur <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=13153> et <http://www.laciudadidea.com> (en espagnol). Dernière consultation : 25-11-2012.

À lire : COUDROY DE LILLE, Laurent [2000] *Ildefonso Cerdà. Connaissance et reconnaissance d'un urbaniste* [Coudroy de Lille, 2000].

Le seul projet de piétonnisation partielle développé dans le secteur porte sur quelques 400 m de longueur, avec des résultats inégaux : 100 m de la rue Córcega entre la Rambla Catalunya et l'avenue Diagonal sont franchement libérés pour les piétons, tandis que la piétonnisation partielle de la rue Enric Granados a dérivé en une concentration de parking de motos, station de vélos payants, point vert mobile, accès de véhicules de service et des riverains, bennes de triage de déchets, qui créent finalement une atmosphère de cour de services plutôt que celle d'une rue piétonne. Et je constate que ce n'est pas une exception : c'est un phénomène récent et croissant qu'il faudrait étudier, que cette transformation des espaces publics en *station de services publics*<sup>660</sup>.

c. La croissance en hauteur et le problème de l'équilibre de la ville compacte.

La ville de Barcelone s'est développée d'une façon naturellement compacte par son évolution historique<sup>661</sup> et sa situation géographique entre mer et montagne. Les premiers bâtiments de l'*Eixample* n'ayant pas d'ascenseur, leur hauteur était limitée à 5 ou 6 étages. Vers la moitié du XX<sup>e</sup> siècle et devant la forte demande de logement en raison du *boom* industriel le maire Porcioles<sup>662</sup> (1957-1973) a autorisé les propriétaires<sup>663</sup> à surélever de 2 ou 3 étages les bâtiments et à combler tous les vides urbains qui restaient disponibles. Le néologisme "*porciolisme*" est devenu un synonyme de spéculation immobilière pendant les premières années des gouvernements démocratiques après la mort de Francisco Franco. Plus tard le modèle de la ville compacte prend le devant et la mairie de Barcelone, qui y voit l'opportunité de redémarrer avec la source de financement que lui procurent les permis de construire dans un territoire déjà colmaté, fait marche arrière : cela commence par un documentaire de revendication de Porcioles dans la télévision publique catalane<sup>664</sup>, et de nos jours nous assistons à un nouveau surélévement des bâtiments de « l'*Eixample* » qui se fait, dans le meilleur des cas<sup>665</sup> renforçant ou substituant les structures existantes, dans le pire construisant directement

---

BARCELONA METRÓPOLIS, n° 76, Automne 2009, Cuaderno Central : *La razón en la ciudad : el plan Cerdà* (pp.46-109) (en espagnol). Disponible sur : [http://www.bcn.cat/publicacions/b\\_mm/ebmm76/ebmm76.pdf](http://www.bcn.cat/publicacions/b_mm/ebmm76/ebmm76.pdf). Dernière consultation : 12-12-2012.

<sup>660</sup> Voici un sujet de recherche ultérieure intéressant.

<sup>661</sup> Selon le modèle des enceintes successives, comme la plupart des villes européennes.

<sup>662</sup> Voir note en bas de page 642, p.236.

<sup>663</sup> Les propriétaires, des bourgeois enrichis, gardaient pour eux ou pour leurs enfants le *piano nobile*, (appelé justement "Principal", une appellation qui se maintient encore aujourd'hui) et destinaient les autres étages à la location. La législation hypothécaire espagnole, considérée par le Tribunal de Justice de l'Union Européenne la plus injuste et abusive d'Europe, prend ses sources dans la première loi hypothécaire sanctionnée justement en 1861 et remaniée en 1909. Conçue à l'origine pour les promoteurs de logement réunis autour de la banque *Hispano Colonial*, la *datio in solutum* (dation en paiement) n'est pas contemplée dans la législation et le débiteur répond de la dette avec tout son patrimoine. Un siècle après, suite à l'éclatement de la bulle immobilière en Espagne en 2007 (selon [Diariojuridico.com](http://Diariojuridico.com) la moyenne a été de 517 expulsions immobilières par jour en 2012) les particuliers surendettés ont appris que, à la perte de leur maison et de toutes les sommes versées, suivait un endettement à vie. Le 34 % des suicides en Espagne aujourd'hui sont dus à des expulsions immobilières. En ce qui concerne les immigrants, les banques espagnoles ont vendu les dettes d'origine hypothécaire à des banques locales pour que les émigrants retournés à leur pays d'origine puissent être suivis sur place (le cas de la république de l'Équateur).

<sup>664</sup> Voir note en bas de page 642, p.236.

<sup>665</sup> Démesurés, les efforts de conservation des façades pour démolir des intérieurs en bon état (parfois de vrais palais) pour construire plus haut derrière (p. ex. Immeuble Santa Eulàlia, Passeig de Gràcia 93, Barcelona).

au dessus de la structure du XIX<sup>e</sup> tel qu'on l'a fait dans les années 1970.

d. À cela s'ajoutent le dilemme entre conservation du patrimoine et rénovation, utilisé comme arme de ségrégation en fonction du pouvoir économique et la capacité d'influence des agents intervenants, qui laisse la voie ouverte aux grands capitaux, notamment hôteliers ; et les tensions de gentrification et de thématisation touristique, mais cela est une autre histoire qui dépasse les limites de cette analyse. ■

#### ***Ville-campagne (IV). Dépendance et vulnérabilité***

Revenons maintenant à l'hypothèse de Jean Robert sur la fin de la ville comme un espace de proportionnalité pour analyser le rôle que joue la relation ville-campagne par rapport à cette perte de proportionnalité.

Cette ville extensible à l'infini implique une rupture de la relation ville-campagne traditionnelle et le passage d'un métabolisme circulaire à un métabolisme linéaire des territoires urbanisés<sup>666</sup>. Cela signifie que la ville ne dépend plus de l'établissement et le maintien d'un équilibre avec son environnement pour obtenir ses intrants et se défaire de ses déchets. Et cela est lourd de conséquences : la survie de la ville se fait à force d'un surplus d'énergie et de l'externalisation de tous les coûts environnementaux, tandis qu'augmente la dépendance (énergétique, alimentaire, technique, etc.) et avec elle, la vulnérabilité de tous ses systèmes et en conséquence celle de ses habitants.

Nous sommes face à une vulnérabilité structurelle forte, qui se dissimule derrière un grand nombre de petites vulnérabilités culturellement fabriquées qui servent à renforcer la dépendance industrielle et l'assujettissement systémique : jouer dans le parc sans casque ?, acheter du lait cru et le faire bouillir à la maison ?... Impossible, c'est trop dangereux !

Disproportionnalité équivaut donc à dépendance et vulnérabilité. Dans ce sens aussi le problème de la ville et le problème de la campagne sont essentiellement le même problème.

#### **b. L'espace comme une ressource économique**

Si le lieu est discret, l'espace est indiscret, homogène, isotrope, universel. Ces conditions sont indispensables pour qu'il soit quantifiable, et par la suite facilement assimilable à une ressource économique, et en conséquence facilement réductible à une logique spéculative dans un contexte de rareté.

On lui assigne des valeurs dans les plans d'urbanisme. On l'encercle dans des formes géométriques au gré du planificateur<sup>667</sup>. Finalement, sur ces géométries abstraites, on calcule les profits d'une qualification du sol ou d'une autre, on en déduit les plus-values, les cessions à l'administration, les taxes et les impôts, les investissements et l'endettement. Ou inversement, dans un processus perverti dans ses fondements, ce sont les recettes nécessaires à un budget municipal qui vont déterminer les mètres carrés d'urbanisation qu'une administration va promouvoir ou autoriser<sup>668</sup>. Les plans

<sup>666</sup> Pour la notion de métabolisme des territoires, voir note en bas de page 348, p. 124.

<sup>667</sup> Ce n'est pas par hasard que s'est généralisée la dénomination *polígono* –polygone– pour les ensembles résidentiels –généralement des logements sociaux– ou les zones industrielles dans la législation espagnole de l'aménagement du sol depuis les années 1970 et, par extension, dans le langage courant : « *Vivo –o trabajo– en el polígono* » –« J'habite –ou je travaille– dans le polygone ».

<sup>668</sup> Voici une des raisons à l'origine de la bulle immobilière qui vient d'éclater en Espagne : en l'absence

d'urbanisme sont fondés dans ce cas, qui n'est pas rare, sur une raison strictement budgétaire.

**En conclusion :**

Voici donc la première caractéristique de cet urbanisme, science de l'*entreprise urbaine* : c'est un urbanisme de gestion de l'espace homogène des biens de consommation, fondé sur le principe de rareté et donc sur la science économique.

Une nouvelle correspondance émerge : urbaniser c'est dépolitiser [Garnier, 2001]<sup>669</sup> comme moderniser c'est spatialiser [Robert, 2001].

**5.3 De la norme proscriptive à la « boulimie normative » [Grünig, 2009] : l'urbanisme normatif**

Je vais faire maintenant un détour sur celle que je proposerai méthodologiquement de considérer la plus contre-productive des institutions modernes : l'institution législative. Et je précise : contre-productive non pas par rapport au système à l' « âge des systèmes », bien au contraire on verra à quel point elle est « systémique », mais par rapport à ce que « les gens ordinaires », les seuls qui selon Illich sont en mesure de produire des changements, croient ; à leurs certitudes. Même après le « partage des eaux » [CM : 294], à l' « ère des systèmes », « les gens ordinaires » continuent de croire que les institutions, et très particulièrement les lois, sont faites par eux –à travers des experts choisis démocratiquement (le pouvoir législatif) ou appartenant à des institutions légitimes de rang supérieur (la Commission Européenne, l'OMS...)–, et pour eux. C'est cette croyance qui donne son sens à la notion de contre-productivité dont Illich s'est servi d'ailleurs tout au long de sa vie, bien que, comme l'explique Jean Robert, il ait abandonné dans les années 1980 la fonction *peirastique* du concept.

Dans ce contexte, la norme, au-delà d'un seuil, serait contre-productive parce que devenue une fin en elle-même, et à un deuxième degré, du moment qu'elle contraint à l'utilisation des institutions contre-productives.

Voici quelques indicateurs qui nous permettront de repérer le passage du seuil de contre-productivité dans le domaine de la législation et la norme :

- La contribution à nourrir les rouages de la consommation et la croissance illimitées. La société industrielle « multiplie les prescriptions auxquelles producteurs et consommateurs sont tenus de se conformer ». La spirale normative « promeut le volume de marchandises » [OC1 : 675-NM, 1975]. Au-delà d'un seuil, l'appareil législatif devient l'instrument le plus simple et le plus contraignant d'obsolescence programmée, favorisant la croissance illimitée de la production et de la consommation de biens et de services. On rénove les ascenseurs, les lampes électriques, les sorties de secours, les antennes, les feux rouges... (ou plus simplement leurs certificats et leurs homologations) en les substituant par d'autres théoriquement plus sûrs et plus performants sans que les ressources matérielles et énergétiques consommées et les déchets produits soient tenus en compte dans le bilan et sans que les améliorations soient en général significatives.

---

d'une loi de financement des administrations locales, les recettes des corporations municipales proviennent majoritairement des permis et des taxes d'urbanisation. Le mot d'ordre était donc : On urbanise !

<sup>669</sup> Voir *Urbaniser pour dépolitiser*, p. 177.

- Au-delà d'un seuil, l'ensemble des prescriptions sans cesse renouvelées conformement une spirale normative qui renforce les monopoles radicaux et contre-productifs, contribuant à la spécialisation et à l'industrialisation dans chaque domaine de l'activité humaine. En elle paralyse les initiatives et l'autonomie des gens ordinaires, écrasant les plus petits, les plus démunis, les plus indépendants. Privilégiant les valeurs d'échange par rapport aux valeurs d'usage elle écrase le domaine du vernaculaire et tout « acte productif personnel » qui est finalement anéanti. Seules les grandes structures spécialisées et économiquement très puissantes réunissent les conditions pour suivre le rythme imposé par les changements normatifs, les homologations et les certifications requises. Souvent « faire les choses d'une autre manière » sans passer par le monopole de l'hétéronomie oblige à passer dans les marges de la copieuse législation<sup>670</sup>.

Cet « imaginaire de l'homologation » entraîne dans la pratique la disparition du local, de la petite échelle, du simple et du soigné, le discrédit et l'extinction des savoir-faire locaux fréquemment plus durables, l'impossibilité dans la pratique de se servir de matériaux et de techniques locaux et traditionnels au profit de ceux à haute industrialisation qui obligent à d'énormes consommations d'énergie dans leur production et leurs longs déplacements et qui entraînent bien souvent des catastrophes sociales<sup>671</sup>, aboutissant à la limite, comme l'expliquent très bien Illich et le développent Jean Robert et Majid Rahnema dans leur livre *La puissance des pauvres* au blocage de toute possibilité d'auto-subsistance<sup>672</sup>.

- Au-delà d'un seuil la norme vient se substituer à un apprentissage et à une transmission. Les normes ne devraient pas constituer une pédagogie. Au-delà d'un seuil, le travail créatif et artisanal, les concepts de *savoir-faire* et des *règles de l'art*, leur connaissance et leur mise en pratique sont bloqués dans la pratique par la norme, auxquels se substituent le remplissage de formulaires bureaucratiques.

Normalement il ne devrait pas être nécessaire de légiférer et postérieurement d'auditer pour que les chambres des maisons projetées par les architectes soient aérées. Ou que les serrures des salles de bains puissent être ouvertes de l'extérieur. Ou que les fenêtres puissent être nettoyées. Pourtant c'est exactement la dérive actuelle des corps normatifs qui régulent le bâtiment<sup>673</sup>. Jusqu'à quel extrême légiférerons-nous et auditerons-nous? Et puis, les moindres aspects de sens commun non prescrits ou oubliés dans la norme, seront-ils en conséquence négligés ?

- Au-delà d'un seuil, la profusion normative contribue à l'« élitisation » des produits et des services par les surcoûts qu'impliquent l'appareil législatif, la bureaucratisation,

<sup>670</sup> C'est une des spécialités sur lesquelles l'architecte Santiago CIRUGEDA (né en 1971) bâtit ses *Recetas Urbanas* (<http://www.recetasurbanas.net>).

<sup>671</sup> Comme « la crise des concombres » pendant l'été 2011. Mais qui s'en souvient encore ? Voir l'article de Gustavo DUCH dans son blog *Palabre-ando* : *Pepinos, riesgos para muchos, beneficios para pocos*. Post du 1<sup>er</sup> juin 2011. Disponible sur : <http://gustavoduch.wordpress.com/2011/06/01/pepinos-riesgos-para-muchos-beneficios-para-pocos/>. Dernière consultation : 25-11-2012.

<sup>672</sup> Par exemple, les pensions, où autrefois *la patronne* hébergeait et nourrissait des étudiants ou des gens à faibles revenus pour une somme très raisonnable et dans un cadre familial, ont disparu en raison des strictes normes de l'activité hôtelière. A leur place, les personnes qui ont besoin d'un logement temporaire à bas prix s'entassent dans des *pisos patera* clandestins où ils ont le droit à un lit partagé entre trois pour un prix de scandale.

<sup>673</sup> Cf. la dernière norme technique du bâtiment CTE qu'on vient d'approuver en Espagne. Disponible sur : <http://www.codigotecnico.org/web/recursos/documentos/>. Dernière consultation : 25-11-2012.

l'expertisation et la certification<sup>674</sup>.

- Au-delà d'un seuil, la profusion normative favorise l'incompétence : l'obligation d'entourer les aires de jeux d'enfants d'une grille pour les protéger des déjections des chiens nous ne parvenons pas à contrôler, ou l'obligation d'installer des robinets automatiques ou des mécanismes de fermeture des portes dans les locaux publics car sinon ils restent ouverts sont deux bons exemples. Nous ne savons plus fermer un robinet ? Ce n'est pas dans nos obligations citoyennes ? Ce n'est plus dans notre réalité vécue ?

- Au-delà d'un seuil, la boulimie normative contribue à l'amoindrissement de l'estime de soi et la responsabilité des individus, favorisant l'infantilisation et l'individualisme de la société. L'hypertrophie normative constitue une perversion lorsqu'elle prétend venir pallier aux conséquences du « tout est valable », l'éthique inhérente à la logique de la croissance illimitée, de la concurrence débridée, du profit maximal et de la certification experte. On donne pour sûr que les prestataires de biens et de services sont tenus d'être contrôlés à chaque pas, ce qui sous-entend qu'ils sont obligés de sauter sans remords au dessus du « tout bien faire » parce que le système les y oblige. C'est ce que Laércio Meirelles<sup>675</sup> appelle la « prémisse de la méfiance » qui implique une criminalisation et une judicialisation de la société. On substitue le contrôle bureaucratique au contrôle social, avec, au sommet, l'audit des compagnies d'assurances devant lesquelles il est nécessaire de démontrer qu'on est conforme aux normes qu'elles mêmes dictent, aussi bien dans le bâtiment que dans les transports ou les espaces publics.

Le romancier Juan Manuel de Prada [2009] lance l'alerte sur la menace d'affrontements et de conflits croissants dans une société fautive de « force de volonté, à savoir, de la capacité d'octroyer ce qui n'est pas obligé et s'abstenir de ce qui n'est pas formellement interdit ». Une société dépendante des normes et qui croit à la prévention et la résolution des problèmes et des conflits par la seule application mécanique d'une régulation préformatée –stérilisante selon Soulier<sup>676</sup>–[2012], devient une organisation de plus en plus conflictuelle en même temps qu'infantile et individualiste. Car la norme ne sera jamais à même de substituer la décence, la *common decency* orwellienne :

*La décence c'était ce dont votre grand-mère vous parlait... La décence est à la moelle de vos os... Alors, allez et soyez décents. So-yez-dé-cents!*

Morgan Freeman dans le rôle du juge dans *Le bûcher des vanités* de Bryan de Palma [1989], basé sur le roman éponyme de Tom Wolfe.

Pour conclure, au-delà d'un seuil, la profusion normative qui accompagne «la folle concurrence» [Granstedt, 2006] que, compulsive, incontrôlée et gaspilleuse de

---

<sup>674</sup> Contre laquelle luttent les partisans de l'agroécologie. Cela sans mentionner le rôle des entités de certification dans le cadre de la dite « crise du système financier » actuelle.

<sup>675</sup> Dans son article *La certificación participativa en agricultura orgánica*. Disponible sur : <http://www.centroecologico.org.br>. Dernière consultation : 12-12-2012. Trad. S.G.

<sup>676</sup> Dans le premier chapitre de son livre *Reconquérir les rues* SOULIER analyse des processus de stérilisation de l'habitat (réglementaire, routière, résidentielle) attribués en grande partie à l'avancée des logiques de sécurisation et qui aboutissent à la construction « des lieux figés de moins en moins vivables à long terme, où nous sommes bloqués dans nos initiatives » ; soit à « la stérilisation de notre habitat et de la vie de la rue » [p. 10] à laquelle il opposera dans la deuxième partie de son livre des exemples et des pratiques de « processus fertiles ».

ressources, j'ai appelée « boulimie<sup>677</sup> », crée confusion, insécurité juridique<sup>678</sup>, dilution de responsabilités et aboutit (par hypertrophie) à produire des effets contradictoires avec ses (bonnes) intentions initiales ou, au moins, avec les arguments qui ont justifié sa mise en place : la sécurité juridique, l'homologation des conditions de production et d'usage des produits et des services, la protection des consommateurs<sup>679</sup> –et on est plus que ça<sup>680</sup> !– et la régulation des conditions du développement des activités marchandisées, dont le travail. Au-delà d'un seuil la disproportion des ressources destinées à légiférer, faire du conseil, de l'audit, de la formation, de la certification et du contrôle, font que l'institution législative devienne une fin en elle même avec, pour résultat final, la paralysie juridique et donc l'hypertrophie et la contre-productivité du système.

**Signes 40** *Les lieux de l'expropriation (VIII). "Sièges réservés (Loi.../...)". Ou l'expropriation de l'empathie*

Le message émis par les haut-parleurs est clair : « Dans chaque wagon, des places assises sont réservées en priorité aux personnes méritant une attention spéciale. "Civisme al metro, si us plau !" <sup>681</sup> ». Certaines places, et pas toutes, pourquoi, si elles n'ont rien de particulier en dimensions, situation ou équipement qui les distingue du reste... ? Le ton menaçant de la voix anonyme ne contribue pas davantage à créer une atmosphère solidaire. La contrainte administrative présuppose l'incapacité des voyageurs à réagir spontanément face à la douleur, la grossesse ou simplement la fatigue d'autrui. Aurions-nous perdu toute force de volonté ? Toute empathie ? ■

Et paradoxalement –ou non si l'on prend en compte l'« absentéisme social » de ceux qui délèguent leur responsabilité, leur critère, leur sens commun et leurs choix dans la norme– l'échec de l'appareil normatif est évident : à plus de normes, de plus mornes résultats. Dans le domaine de l'*entreprise urbaine* la profusion normative n'a pas réussi à arrêter la croissance des émissions de CO<sub>2</sub> (bien au contraire). Elle n'a pas aidé à assurer le contrôle de la spéculation et la bulle immobilière (bien au contraire !) ni la qualité du bâti ; à ce que chaque personne puisse se doter d'un chez-soi ; que les processus d'expropriation des capacités et des puissances s'arrêtent ; que les *communaux* ne se transforment en ressource économique rare ; que l'environnement ne se dégrade de façon accélérée et que les morts en accident de circulation diminuent.

Fondée sur un trépied légitimateur : elle est le vigile de notre bien-être et notre sécurité à l'âge de l'obsession sécuritaire<sup>682</sup> d'abord ; elle est faite par des experts dans lesquels

<sup>677</sup> GRÜNIG, Silvia, *Podemos salir de la bulimia normativa ? Parafraseando a Ingmar Granstedt* [Grünig, 2009].

<sup>678</sup> Une contre-productivité spécifique dont les plus puissants tirent parti. Une recherche sur les termes "*normativa farragosa*" (« réglementation embrouillée ») sur Google en espagnol a donné comme résultat 30100 entrées. Un voyageur du XIXe. siècle remarquait déjà que l'Espagne était un pays caractérisée par une monstrueuse profusion de normes qui n'était compensée que la désobéissance générale.

<sup>679</sup> Plus d'une fois ILLICH « brocarde sans animosité Ralph NADER, l'avocat américain défenseur des consommateurs » [Paquot, 2012c]

<sup>680</sup> L'action personnelle tend à être réduite à la *consommation* mais on est bien autre chose que des consommateurs-*consommateurs* !

<sup>681</sup> En catalan « Civisme dans le métro, s'il vous plaît ».

<sup>682</sup> Les meilleurs exemples se trouvent dans les normes concernant la nourriture et le système agroalimentaire : interdiction des fromages locaux, interdiction des marchés locaux, interdiction du lait cru, des habitudes centenaires qui deviennent aujourd'hui extrêmement « dangereuses » pour les

il fait bon déléguer ensuite ; et finalement elle est faite par nous et pour nous : issue d'institutions démocratiquement élues pour sauvegarder nos droits et résoudre nos problèmes<sup>683</sup>, la norme –qui devrait être essentiellement un instrument de protection des libertés civiles et des droits fondamentaux– est devenue par son passage d'une fonction proscriptive à une fonction prescriptive<sup>684</sup>, de sa condition de cadre général abstrait à sa concrétisation en un développement juridique régulant les aspects les plus insignifiants de notre réalité quotidienne, et par la profusion chaotique d'organismes législateurs, non seulement l'instrument le plus efficace au service de l'obsolescence programmée des produits et des services, mais l'outil le plus accompli d'expropriation de l'autonomie, contribuant à la redéfinir comme un instrument de l'assujettissement systémique défini par Jean Robert.

En même temps qu'elle crée les besoins, elle écrase les plus démunis, les empêchant et de rester dans le marché et de survivre en dehors du marché. Des exemples classiques : ceux contre lesquels se levait Turner<sup>685</sup>, ceux qu'énumère Robert dans l'introduction des *Œuvres Complètes I* : on ne peut pas bâtir ou rénover sa maison soi-même, on ne peut même pas la peindre : on ne peut pas avoir un poulailler pour autoconsommation dans son jardin<sup>686</sup> ! On ne peut pas marcher ou circuler à vélo, à pied ou à cheval sur la plupart des routes<sup>687</sup>, et bien souvent il n'y a pas de voies alternatives. C'est dans ce sens que la norme est contre-productive à un deuxième degré, du moment qu'elle contraint à l'utilisation des institutions contre-productives.

Ce corps normatif *boulimique* et *prescriptif* toujours changeant pour une norme cette fois-ci la meilleure<sup>688</sup>, représente l'aboutissement d'un processus de *délégation consentante* dans des décisions hétéronomes, hégémoniques, homogènes, parfois très lointaines, souvent même contradictoires<sup>689</sup>.

Dans le domaine de l'*entreprise urbaine*, il y a les normes de la mairie, subordonnées à

personnes vulnérables et sophistiquées que nous sommes devenus. Tandis que les pesticides, l'irradiation des aliments et en général tout le traitement industriel de la nourriture est considéré sûr par les normes (encore une fois « pour notre bien »).

<sup>683</sup> Comme on a déjà essayé –évidemment en vain– contre l'obésité infantile ou la violence dans le foyer!

<sup>684</sup> ILLICH distinguait entre la loi proscriptive pour interdire UNE chose et laisser permises toutes les autres et la loi prescriptive qui rend UNE chose obligatoire et du coup interdit *de facto* toutes les autres. Jean ROBERT, message personnel. [C'est un concept d'inspiration kantienne].

<sup>685</sup> « John F. C. TURNER, architecte et ami d'ILLICH a écrit un essai contre 'les normes tueuses de la liberté de construire' » (Message personnel de Jean ROBERT). Il s'agit de TURNER, John F.C. *Housing by People: Towards Autonomy in Building Environments* [Turner, 1976].

<sup>686</sup> Ce que je proposais à mes amis à Buenos Aires après la crise financière de 2001. Leur réponse ? : « Ah mais non, c'est interdit ! »

<sup>687</sup> 67 morts à vélo en Espagne en 2010, le 2% des morts en accident de circulation. Cette année-là il y a eu une descente dans la mortalité par rapport à l'année précédente dans toutes les modalités de transport à l'exception des bicyclettes. Dans une statistique sur 10 ans les morts dans toutes les modalités sont descendus de plus de 50% à l'exception des vélos, avec une réduction de 39% et une augmentation des blessés graves, surtout en route, et les motos avec une augmentation de 5%. Augmentation dans le nombre des cyclistes et la fréquence des déplacements. Source : *Principales cifras de siniestralidad vial 2010. Dirección General de Tráfico*, <http://www.dgt.es> (en espagnol), juin 2012.

<sup>688</sup> Avec la même logique des annonces des lessives et leurs formules « définitives ».

<sup>689</sup> Voire ostensiblement ridicules : on n'a pas le droit de porter son shampoing dans la cabine de l'avion tandis que le téléphone portable, qu'il suffirait –nous dit-on– d'allumer pour provoquer une catastrophe, n'est pas interdit. Mais comment oseraient-on nous priver du portable ?!

celles de la région, et celles-ci à leur tour à celles de la nation et à la norme supranationale (européenne). Il y a les normes sectorielles (hydrologiques, d'aviation, de sécurité, sanitaires, énergétiques) ; il y a les normes issues des organisations internationales (de l'OMS<sup>690</sup>, de l'OIT...), et puis toute une série de normes techniques, d'homologation (ISO, DIN...), etc.

Étaient-elles faites pour une autre chose ? Pour donner une raison d'être aux consultants, aux auditeurs, aux législateurs mêmes ? Pour assurer les bonnes affaires, les recettes des corporations municipales, l'augmentation des profits, la croissance ? Transformées en un but en elles mêmes, elles seraient essentiellement contre-productives.

Et pourtant, si l'urbanisme systémique est un urbanisme de gestion de l'espace spéculatif des biens de consommation fondé sur la raison économique et le postulat de la rareté, il est aussi un urbanisme normatif fondé sur la science juridique. Après les calculs des plus-values et des distributions des profits et des charges, s'impose l'outil du schéma normatif. Les projets et les plans deviennent de plus en plus une longue liste de prescriptions d'un côté, d'accréditations justificatives du respect des normes et des règlements de l'autre. La foi aveugle dans la norme (et surtout dans son niveau le plus fréquent à l'heure actuelle: la régulation administrative, la norme de détail, déclinée et débridée, prescriptive, non constituante<sup>691</sup>) appartient à la même catégorie que la foi dans la technologie, le progrès ou le développement. Mais, suivant la célèbre phrase attribuée à Einstein (...) « on n'arrange pas les problèmes avec la même logique qui les a créés » et il me semble que la boulimie normative réponde plutôt à la logique de la rareté, la spéculation, la croissance et le profit à tout prix, à la logique de la méfiance et du soupçon tueuse de la confiance, à la logique de l'hétéronomie, l'homologation et la standardisation tueuses de la créativité.

#### **Signes 41** *Les lieux de l'expropriation (IX). « Les pieds... » Ou l'expropriation de l'auto-régulation*

« Les pieds, les pieds, les pieds ! ». La dame (sans doute une professeure), après avoir validé son billet, parcourut le couloir de l'autobus demandant à tout le monde d'enlever les pieds des sièges. Calmément, même chaleureusement, mais surtout très efficacement. Arrivée au fond du bus, elle s'assit. Il faut dire que les réactions, même de la part des adolescents concernés, furent plutôt positives (peut-être ont-ils apprécié que quelqu'un leur parle...) Si dans une communauté harmonieuse nous ne pouvons pas nous limiter à faire ce qui est obligatoire et nous priver que de ce qui est formellement interdit, nous ne pouvons surtout pas renoncer à exercer notre capacité de nous manifester et nous auto-réguler. Pourtant chaque fois plus fréquemment nous déléguons, par manque de temps, d'organisation, d'énergie, par indulgence ou par peur, la fonction de la régulation sociale dans l'autorité (policière, administrative...), dans les caméras de vidéo-surveillance, dans la norme. Et sans nous y rendre compte nous renonçons progressivement à la capacité de nous auto-réguler en communauté ; pour le dire tout court, à nous parler. ■

<sup>690</sup> Comme par exemple les recommandations pour la prévention de la grippe A pendant l'hiver 2010.

<sup>691</sup> Celle qui régule l'usage des casques, des *air-bags* et de la ceinture de sécurité pour pallier les dégâts d'une vitesse illimitée mais elle-même intouchable ; celle qui régule la distribution de sachets plastiques dans les supermarchés sans mettre en question les processus de fabrication et distribution de la nourriture industrielle ni ses emballages.

### ***En conclusion :***

L'illusion : la perte du sens commun, du *sensus comunis*, du sens de la communauté peut être substituée par des protections étayées par des systèmes de lois hétéronomes. La prévention et la résolution des problèmes et des conflits est possible par la seule application mécanique d'une régulation préformatée, qui en plus d'inutile est stérilisante, et qui constitue une sentence de mort de la créativité et la confiance.

Si l'urbanisme systémique est un urbanisme de gestion de l'espace spéculatif des biens de consommation fondé sur la raison économique et le postulat de la rareté **il est aussi un urbanisme normatif fondé sur la science juridique**, elle aussi atteinte de contre-productivité sous la forme de boulimie normative.

Les enjeux et les limites : la dérégulation normative implique un renversement institutionnel, un changement des logiques avec la difficulté de savoir qui commencera et par où ?

### **5.4. L'urbanisme du « *show* »**

Perte des sens, absorption du regard dans l'interface systémique, dissolution du texte..., quel urbanisme à l'ère du « *show* » ?

« Si, comme l'affirmait Guy Debord [1967 : I, 34], “le spectacle est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image”, les professionnels du spectacle et de la communication tendent logiquement à devenir les mieux placés [...] pour disséminer l'imaginaire du système dans la totalité du corps social » [Michéa, 2002 : 60].

L'architecture-spectacle et l'urbanisme-spectacle de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et le début du XXI<sup>e</sup> ont joué un rôle non négligeable : pensons aux musées-spectacle, aux tours « écologiques »<sup>692</sup> et aux villes nouvelles des pays producteurs de pétrole : Dubaï, Qatar. Par hasard, existent-elles, ou n'avons-nous vu jusqu'à présent que des *renderisations* ?<sup>693</sup>.

D'autre part, un urbanisme basé sur la pensée opérationnelle de l'analyse de systèmes se manifeste par la transposition de la « pseudo-incarnation que représente la simulation technogène de non-réalités » [Robert, 2004] –qu'elles correspondent à des données, des statistiques, des profils ou des « images »– sur l'espace homogène des biens de consommation et sur le (non)-espace virtuel des flux.

#### **5.4.1. Technotopie et « *show* »**

Le « “*show*” sèvre le regard de l'image » et pénètre tous les domaines du corps social. La pulsion de virtualité devient évidente en architecture et urbanisme, d'autant plus que la matière sur laquelle on travaille est tout sauf immatérielle : de l'« icône laïque » de la *Torre Agbar* à Barcelone –en l'occurrence les bureaux de l'entreprise privée de gestion de H<sub>2</sub>O de la ville– et ses milliers de LEDs<sup>694</sup> qui en font un panneau lumineux géant, à la stigmatisation sociale par la frivolité des façades des « nouveaux garages humains », les logements sociaux d'Alcorcón, évocatrices du style *Desigual*<sup>695</sup> et de l'hypertexte sur

<sup>692</sup> A lire, PAQUOT, Thierry, 2008, *La folie des hauteurs*,

<sup>693</sup> Il faudra regarder sur *Google Earth* pour être sûrs ! ( ou non... !).

<sup>694</sup> LED (*light-emiting diod*), diode électroluminescente, est un système d'éclairage par des petites lampes à technologie avancée.

<sup>695</sup> *Desigual* est une griffe de mode qui se caractérise par une esthétique fragmentée et multicolore.

l'écran ; du « vidéo-jeu-3D » du bâtiment des Magasins Généraux sur la Seine à Paris aux écrans graphiques sans épaisseur qui recouvrent la façade du Ministère de la Culture rue Croix-des-Petits-Champs ou les logements de Toyo Ito au Passeig de Gràcia 83 à Barcelone ; du parcours de *renderisations* vide de sens, surdimensionné, fatigant, de la rampe d'accès au musée de Jean Nouvel au Quai Branly à Paris à la vague de bâtiments qui promettent défier la loi de la gravité et qui, à partir de budgets démesurés, font léviter les anciens bâtiments en briques (quel est le charme, quel est l'intérêt ?) : le centre commercial des *Arenas* à Barcelone de Richard Rogers comme le centre culturel Caixafórum à Madrid de Jacques Herzog et Pierre de Meuron, la transposition arbitraire de la nature de l'image produite par l'ordinateur : *renderisations*, vidéo-jeux et hypertexte envahissent l'espace habité.

Les formes inadaptées aux matériaux, notamment dans le cas des formes courbes irrégulières construites avec des matériaux non plastiques comme dans le Musée Guggenheim de Bilbao de Frank Gehry, le Mercat de Santa Catalina de MTB ou certains détails constructifs mal résolus car impossibles à résoudre du Musée du Quai de Branly de Jean Nouvel, mettent en évidence l'origine virtuelle des images ; lorsqu'elles sont bien résolues, c'est au prix de la mise en œuvre de budgets démesurés ; dans ses conférences Toyo Ito dit que « imiter la nature et défier la gravité » sont les deux moteurs de son œuvre, deux arguments contradictoires, dont le deuxième appartient essentiellement à la réalité virtuelle.

#### 5.4.2. La disparition du contexte

Nous avons déjà vu que, si en termes illichéens, la réalité est perçue comme un programme et que la notion de texte disparaît comme référent mental, la notion de contexte s'évanouit avec. Or, comme le corps, l'architecture a toujours existé par rapport à un contexte. Comment faire de l'architecture, ou de l'urbanisme, en déniaut le contexte ?

Les architectes vedette et les urbanistes de prestige international ne connaissent pas l'emplacement de leurs projets<sup>696</sup>. L'architecture « hors-sol » refuse de faire contexte. L'observation et l'analyse urbaine, son interprétation et sa compréhension comme un tout et sa synthèse par le dessin à la main sont deux aspects négligés depuis longtemps dans les écoles d'architecture. Une vision fragmentée et détachée, d'un point de vue sans point de vue, entrave la perception de l'échelle et contribue à la dénégation du contexte.

#### **Signes 42** *Les lieux de l'expropriation (X). L'expropriation du site. Ou comme des maquettes (II)*

Le mot d'ordre est : « On piétonnise ! ». On piétonnise, substituant à la nappe de goudron noir une nappe de pierre beige, parfois avec des incrustations d'une autre nuance de beige seulement lisibles sur les plans ou à vol d'oiseau.

L'aménagement<sup>697</sup> de l'environnement de l'église romane de San Juan de Frómista à Palencia, sur le Chemin de Saint-Jacques, a balayé toute trace topographique sur le terrain laissant le bâtiment posé sur une planche de pierre polie qui vient se heurter

<sup>696</sup> Voir *Professionnels « hors-sol »* p. 213, (*Signes 24*).

<sup>697</sup> Thierry PAQUOT différencie *aménagement* de *ménagement*. C'est une notion qui vaut bien d'être explorée. Mais ici je parle sans doute d'aménagement.

contre la façade, la véritable base d'une maquette au centre de la ville. Une maquette qui peut être celle de la belle église romane ou bien les maquettes juxtaposées des bâtiments de la *Villa Olimpica* à Barcelone qui, vingt ans après sa construction, n'a pas encore acquis le caractère d'un vrai quartier. Sous prétexte d'une accessibilité totale et indiscriminée, on arase toute empreinte sur le terrain, on abolit l'expression des itinéraires et des courbes de niveau, des chemins d'accès et des transitions extérieur-intérieur, en les confondant dans un espace homogène, indifférencié, amorphe : cette fois-ci le plan de base d'une maquette. ■

#### 5.4.3. Des icônes urbaines qui sont une voie vers nulle part

En même temps, les nouvelles icônes urbaines sont une voie vers nulle part, tout au plus une image de marque touristique, la représentation d'un produit.

Illich explique que même dans le régime de l'iconomanie « martyr de l'image<sup>698</sup> » [CM : 165] ouvert après Nicée, « le réel n'est pas vu dans l'icône mais à travers elle » [CM : 166]. « L'icône était considérée comme un seuil vers une réalité supérieure [...] ; elle cultive ma capacité à voir la misère d'un bidon-ville [...] je puis projeter [...] une lumière venue de l'au-delà sur ceux avec qui je suis en contact » [CM : 169].

En revanche, l'image comme on la voit aujourd'hui est d'une tout autre nature : d'abord, une « nouvelle conception de la vision, non plus comme acte vertueux mais comme réception et assimilation passives » [CM : 166]. Ensuite, « l'espace virtuel nous requiert de regarder dans un non-lieu inhabitable. La pratique du domaine virtuel [...] m'amène à voir chez les autres ce qui est virtuel et désincarné [...] [et] cela influe sur nos contacts réels avec autrui » [CM : 169]. Plus la vie se désincarne, plus elle se désaffecte et se dépolitise.

#### **Signes 43** *Lecture d'« une nouvelle icône urbaine » : la Torre Agbar<sup>699</sup> de Jean Nouvel à Barcelone*

Depuis quelques années les aménageurs de la ville où j'habite développent une « nouvelle aire de centralité » avec l'ouverture de nouveaux quartiers d'affaires, commerciaux, hôteliers et d'appartements de luxe dans les anciens terrains industriels désaffectés de l'est de la ville. L'opération démarra avec la construction de bâtiments divers, comme des maquettes posées dans le *nowhere's land* : un grand centre commercial (Barcelona-Glòries), le *Teatre Nacional de Catalunya* de Ricardo Bofill et l'*Auditori* de Rafael Moneo. Ensuite, la *Torre Agbar* de Jean Nouvel. Tour de bureaux dite « écologique » (un oxymore !), la puissance de son image est fondée sur les effets spectaculaires de son éclairage nocturne par de milliers de *leds* multicolores, qui changent selon des séquences variables et programmables, une architecture pour la photo et le *marketing* urbain. Sans aucun lien avec le sol ni avec son entourage avec

<sup>698</sup> ILLICH nous parle de l'« iconomanie » qui est issue de la doctrine du II<sup>e</sup> Concile de Nicée (787), « qui contribua par saper la prohibition juive, puis islamique, des images, inspirée par la crainte que les images nous détournent du réel et que les portraits nous dispensent de rencontrer la personne représentée jusqu'à ce qu'enfin ce soit celle-ci qui se mette à ressembler à son portrait, et qui a ouvert la voie à la marche victorieuse de l'image sous de formes de plus en plus sécularisées au cours des siècles » [CM : 165].

<sup>699</sup> La *Torre Agbar* est un gratte-ciel de 38 étages et 144 m de hauteur, situé au 211, Avinguda Diagonal, Barcelona. Inaugurée en juin 2005, elle constitue la porte du 22@, le nouveau district technologique de la ville, situé autour du carrefour des Glòries Catalanes (Diagonal/Gran Via) et sur le prolongement de l'Avinguda Diagonal vers la mer.

lequel elle refuse de tisser un contexte, l'emplacement de la tour sur une esplanade de goudron homogène néglige l'insertion dans la trame urbaine, le contact avec le sol, toute éventuelle arrivée à pied. Nouvelle « icône laïque » de la Barcelone progressiste dans l'imaginaire officiel (en substitution de la *Sagrada Familia* de Gaudí), un symbole de modernité et d'intégration dans le réseau des villes globales que cette tour, dont la fonction est d'héberger les bureaux de la compagnie privée chargée de la gestion du H<sub>2</sub>O de la ville ! ■

## 5.5. Conclusion du chapitre 5

Au tout début de ma recherche je me demandais : peut-on parler d'un urbanisme *iatrogène*, celui qui, par sa fonction, légitime « le dépouillement des lieux et des temps de toute singularité » [Robert, 2001], l'« urbanisation » [Muñoz, 2008], l'expropriation de l'art d'habiter et l'impuissance programmée, l'extinction du domaine du vernaculaire et la destruction des *communaux*, la ségrégation sociale de l'espace et « l'atomisation du monde<sup>700</sup> », les transports monopoliques, les capitalistes de la vitesse et l'accaparement des droits de pollution, la croissance des inégalités par la concentration des dommages iatrogènes sur les plus vulnérables, l'humiliation de la parole, la négation du contexte, le simulacre et le « *show* » ?

S'agit-il d'une *iatrogenèse* en raison de sa nature même ? L'urbanisme institutionnalisé tel que nous le pratiquons aujourd'hui au sein de l'*urbanisation totalisante*, notre *entreprise urbaine*, étant :

Un urbanisme de gestion fondé sur la science économique et donc la rareté,

Un urbanisme normatif fondé sur la science juridique et donc l'abstraction,

Un urbanisme de « *show* » issu de la « simulation technogène de non-réalités » [Robert, 2004],

Et, monopolisé par une caste d'experts gestionnaires de la surcomplexité<sup>701</sup>, eux-aussi désincarnés,

il ne saurait être que *iatrogène*.

Ou bien je pourrais transposer les propos illichiens pour formuler que si la destruction de la complémentarité dissymétrique des genres donne naissance au sexe économique dont s'ensuit le sexisme, la destruction des complémentarités dissymétriques entre ville et campagne, entre dedans et dehors, entre l'ici et le là-bas qui mène à l'au-delà, donne naissance à l'espace économique dont s'ensuit l'urbanisme. Et que cette destruction, que symbolise la prolifération d'icônes urbaines qui ne mènent nulle part, la transposition de la technique et de l'analyse des systèmes à l'espace habité, la dissolution du lieu et la disparition du contexte dans le cadre d'une *entreprise urbaine* qui, expropriatrice de la parole l'est aussi du corps et des sens, ne peut être que *iatrogène*.

<sup>700</sup> A lire : Michel RAGON, 1971, *Les erreurs monumentales*, Paris, Hachette. Cité dans [Michéa, 2002 : 65]

<sup>701</sup> *The Oakland Table*, séance du 24 septembre 2000, *Colloquy with Ivan ILLICH, Jean ROBERT et Terry GALVIN* [in Moore, 2000] Marty KENT décrit l'influence du *planning* dans la configuration de la ville et signale que les grandes structures requièrent un *engineering* lourd qui fait que les gens se sentent chez quelqu'un d'autre.

Perception humiliée, réalité humiliée et parole humiliée sont des conséquences mutuellement complémentaires de la désincarnation par le « *show* »<sup>702</sup>. Dans notre espace habité à l'ère du « *show* » l'humiliation de la perception fait que réalité, image et « *show* » se confondent. L'humiliation de la réalité fait que la présence réelle de la personne réelle dans le lieu réel devient problématique et bien souvent dérangeante. L'humiliation de la parole fait que plus la ville se désincarne, plus la vie se dépolitise : anti-*polis*. Au-delà des limites de l'existence incarnée, règne *Némésis*.

---

<sup>702</sup> Voir sous-chapitre 4.2.2.1. La quatrième époque scopique : la dissolution du regard et de l'image dans le « *show* », p. 193.

## CHAPITRE 6 - CONCLUSION DE LA PARTIE I : VILLE, NON-VILLE, ANTI-VILLE

---

*L'entreprise urbaine* menace la santé, et alors ?

(Pour paraphraser Ivan Illich).

« Ce n'est pas tant des techniques et des institutions qu'il faut nous libérer, synthétise Barbara Duden, mais des représentation et des modes de perceptions qu'elles génèrent » [Duden, 2010, 156]. Quelles sont donc ces représentations, ces modes de perception, les manifestations de *Némésis* à « l'ère des systèmes » sur le « corps » de l'espace habité ? J'énumère pour mémoire :

Désincarnation, déterritorialisation, rupture de la transmission, du sens commun et perte des savoirs vernaculaires. Dissolution des lieux dans « l'espace homogène des biens de consommation », dans l'espace « stérile » [Soulier, 2012] dont ont été bannies les complémentarités dissymétriques, dans le (non)-espace virtuel des réseaux et des flux. La notion de contexte perd de son sens. L'industrie configure l'espace social et l'homme est exproprié de ses capacités et ses talents. Dans un cercle vicieux, délégation consentante et boulimie normative accroissent la dépendance et l'hétéronomie. L'espace habité devient un « corps *iatrogène* » régi par une caste de professionnels eux aussi déterritorialisés. La virtualité entrave l'œuvre. La réalité devient volatile, excédentaire. Le « *show* » sèvre le regard de l'image. La négation des *ethos* implique le déclin de l'éthique. L'espace de l'action politique et la politique elle-même en sont atteints.

### 6.1. Le corps *iatrogène* de la ville elle-même

« L'industrie médicale menace la santé [...] et alors ? » [OC2 : 927-DM-DA, 1985], disait Illich en 1985 en révisant sa *Némésis médicale*. La contre-productivité de la médecine à l'« ère des systèmes » avait été dépassée par la *iatrogenèse* du corps lui-même, par une *autoception iatrogène* du corps et du moi.

La désincarnation systémique s'étend désormais à tous les domaines de la vie humaine et à tous les territoires : c'est une condition de la globalisation. On parle de cyborgs, on parle d'« une vie ». Perte des sens –déconnexion sensible, perception humiliée– ; perte de sens –logique et symbolique, parole humiliée– ; perte du sens du corps et une nouvelle *autoception* du moi comme un sous-système du système ; perte du sens commun qui anime un *ethos* et donc de l'éthique, et donc « a-moralité des postmodernes ».

Dans *H<sub>2</sub>O. les eaux de l'oubli*, Illich explique le parallèle entre une perception historique du corps et son correspondant dans la manière de concevoir les villes et l'illustre par l'apparition de la notion de circulation (du sang, des humeurs, de l'eau qui lave, qui dégrasse...). Et aujourd'hui à l'ère des systèmes ? Est-ce que la grande ville biblique ellulienne a été privée de sa puissance spirituelle par son intégration en une entreprise urbaine à l'« ère des systèmes » ? Une opposition entre la puissance de « la ville » et l'impuissance de *l'entreprise urbaine* commence à se préciser. Nous pourrions définir *Némésis urbaine* comme la stérilité du vrai corps de la ville devenu *iatrogène* par la désincarnation systémique, par la rupture de toute complémentarité dissymétrique constitutive et par sa dissolution en un corps adapté par et pour la technologie avancée, en l'occurrence l'espace universel de la communication médiatisée, le (non)-

espace des flux.

## 6.2. Ville, non-ville, anti-ville

Sortir de l'industrialisme serait, suivant la métaphore illichienne, « la récupération de l'eau du rêve par l'enfant de la ville » [OC2 : 471-H<sub>2</sub>O, 1985].

De la ville... ou de la « non-ville »?

Ces « autres choses qui n'ont pas encore de nom », « nouvelles formes urbaines », l'« urbain » dont parle Thierry Paquot ; ces entités à géométrie variable composées de centres-villes gentrifiés et/ou thématiques, des espaces « urbanisés » définis par le géographe Francesc Muñoz [2008], de *rurbanisation*<sup>703</sup>, de *gated communities*, de *slums*... ; ces « hypervilles » d'André Corboz<sup>704</sup> ; le lieu des « non-lieux » de Marc Augé<sup>705</sup>, le (non)-espace des flux : espaces de l'humiliation de la parole, de la réalité, de la perception ; espaces de la trahison de la chair ; espaces de la dissolution du corps ; espaces de l'expropriation –de l'art d'habiter, de la liberté de mouvements, du temps, du

<sup>703</sup> Un mot que Jean ROBERT [communication personnelle] attribue, à (Abdelhalim) Jean-Loup HERBERT (1941-2005), un professeur d'architecture qui s'intéressa aux grandes villes latino-américaines. Auteur de *Villes d'Amérique Latine: plus grandes que leurs problèmes?* en *Geocarrefour. Revue de Géographie* de Lyon. Volume 74 - No. 4 – 1999, il était fasciné par le travail de Le Corbusier et de l'architecte brésilien Oscar Niemeyer, récemment décédé, qu'il appelait « le poète pragmatique » car à la recherche de la restauration d'un équilibre à la faveur de la vie pour résoudre le choc perçu comme normal entre la coexistence de la misère. absolue et l'abondance exorbitante. Source : *In Memoriam, Jean-Loup Herbert (1941-2005)*, Walda Barrios-Klee et al., *Diálogo*, no. 39. FLACSO, Facultad Latinoamericana de ciencias sociales, Guatemala, mars 2005. Disponible sur : <http://www.flacso.edu.gt/dialogo/39/8.htm>. Dernière consultation 25-07-2011.

<sup>704</sup> André CORBOZ (1928-2012), juriste de formation et historien de l'architecture et de l'urbanisme par vocation, propose dans sa conférence *La Suisse comme hyperville* donnée le 29 avril 1997 dans le cadre du cycle *Suburbanisme et paysage* organisé par la Société française des architectes, une terminologie nouvelle pour l'urbain contemporain : « Nous avons déjà cité conurbation, mégapole, galaxie urbaine. Françoise CHOAY a proposé le post-urbain, Bernardo SECCHI la città diffusa, Alain LÉVEILLÉ la ville extensive, François ASCHER métapolis, Sébastien MAROT suburbanisme, Pier Giorgio GEROSA corapole, Thomas SIEVERTS, *Zwischenstadt*, François WALTER la décentralisation concentrée. Enfin, tandis que Max FRISCH opposait naguère villages urbains et cité rurale, Françoise CHOAY, déjà citée, s'en tient aujourd'hui à l'urbain tout court ». CORBOZ poursuit : « À mon tour, j'aimerais proposer *hyperville*, par analogie avec hypertexte. On peut définir un texte comme un ensemble de paragraphes successifs, généralement imprimé sur papier, et qui se lit habituellement depuis le début jusqu'à la fin. Un hypertexte, lui, est un ensemble de données textuelles numérisées sur un support électronique et qui peuvent se lire dans des ordres très divers. Un texte - c'est le point important - est une structure linéaire, en principe hiérarchisée, perceptible par les sens en tant que tout - un article, un livre se prennent en main. Un hypertexte, au contraire, n'est pas comme tel saisissable par les sens; il ne possède pas de structure univoque et impérative; il se parcourt presque *ad libitum*; à la limite, il n'a pas d'auteur ou pas qu'un seul auteur ».

Sources : Corboz, André, 1997, *La Suisse comme hyperville*. Disponible sur : [http://www.jointmaster.ch/jma/ch/de-ch/file.cfm/document/La\\_Suisse\\_comme\\_hyperville.pdf?contentid=1040](http://www.jointmaster.ch/jma/ch/de-ch/file.cfm/document/La_Suisse_comme_hyperville.pdf?contentid=1040). Dernière consultation : 10-12-2012

COEN, Lorette, *Le Temps*, 17 mai 2003. Disponible sur <http://www.bibliomonde.com/auteur/andre-corboz-1150.html> Dernière consultation : 25-11-2012.

<sup>705</sup> D'après la définition de Marc AUGÉ dans *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité* [Augé, 1992] un *non-lieu* est un espace interchangeable où l'être humain reste anonyme. « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un *non-lieu* ».

genre, des sens, du silence et de la parole, de l'imagination et du rêve, de la dignité et de la puissance, en un mot, de l'autonomie et des *communaux*— qui s'étendent jusque là où se déploie l'urbanisation des mœurs, et où :

- Des « *territoriens* » développent leur vie dans un rayon de plus en plus large (voire conceptuellement infini), dépendant des transports qui « créent eux mêmes la distance qui aliène » communiquant en temps réel par des moyens virtuels pendant qu'ils se déplacent, la sphère économique étendue à la totalité de la journée [Riesel-Semprún, 2008] et donc de la vie.

- Le travail salarié devient un but en lui même, et dans ce sens contre-productif et parfois dénigrant : « *pseudo-travaux* » illichien — *call centers*, chantiers publics redondants ou inutiles— des esclavages modernes que ce travail déplacé, composé de tâches à nul intérêt social, humiliantes, inutiles, normalement sous l'alibi de la croissance du PNB et —le cercle se referme— de la création de postes de travail<sup>706</sup>.

- L'effort croissant pour maintenir l'attractivité globale des territoires à travers les grands événements, la promotion des affaires, de la créativité et du talent, la gestion culturelle, l'industrie du tourisme, le *marketing* urbain, ainsi que la bureaucratie qui les gère, deviennent étouffants en effort fiscal, en bruit et en travaux, en investissement personnel sous forme de présence dans le spectacle de masses, voire en travail bénévole lors des grands événements !,

- tandis que l'attractivité pour le tourisme de masses ou de congrès témoigne de ce succès, qui nécessite d'être constamment renouvelé,

- et la sécurité (caméras, alarmes, contrôles, protocoles) l'emporte sur l'intimité et sur l'hospitalité.

Dans le contexte du « système qui a créé l'insupportable et les hommes capables de le supporter », ces *entreprises urbaines* seraient-elles encore des villes ?

Incompréhensibles,

L'homme vit dans un milieu qu'il a lui-même conçu, et voilà que cet environnement artificiel lui devient aussi impénétrable que la nature l'est pour le primitif [OC1 : 307-SE, 1971].

Or, dans une ville moderne, non seulement il n'est plus possible de comprendre toutes les machines en service, mais les endroits faussement appelés « publics » sont tout aussi impénétrables à la compréhension. (OC1 : 311-SE, 1971).

« *De seuil en seuil* », ces villes/*non-villes*, auraient-elles dépassé tous les seuils, ceux qui séparent proportion de démesure, gratuité de rareté, autonomie d'assujettissement systémique, simplicité de surefficiency, discrétion d'homogénéité, austérité d'hyperconsommation, image de « *show* »... ?

---

<sup>706</sup> Le travail (l'emploi) devient une fin en lui-même. Tout pour le travail (salarié), n'importe quel travail, au mépris, dans son passage de la voix active (travailler) à la voix passive (être employé), des fondements anthropologiques du travail qui sont deux et vont de paire : la tâche et la subsistance. Les hommes politiques promettent le plein emploi, feignent y croire, le prennent en idole, dénigrent le chômage, cachent la réalité : le plein emploi ne reviendra pas dans le système tel que nous le vivons. ILLICH l'avait prévu et y a réfléchi, notamment dans *Le Chômage créateur*. (Il a dit aussi que ses travaux ne seraient compris que dix ans après sa mort...)

Dans son discours de bienvenue à la rencontre des amis et disciples d'Illich à Pescia en juin 2011, sous le beau cèdre du Liban du jardin du couvent des Oblates du Saint Esprit, Giovanna Morelli proposait comme synthèse de l'idée illichienne de « personne » –le thème radical–, une unique parole trinitaire indivisible composée de « vertu-liberté-carnalité ». Vertu entendue en sens anthropologique comme faculté de l'homme, liberté comme la vertu spécifique de l'homme, carnalité comme le siège inaliénable de cette liberté [Morelli, 2011]. Pour l'Illich profondément croyant, celle du Samaritain, celle du Christ incarné.

Le démembrement de cette parole trinitaire par les techniques inhabilitantes, par la considération de l'homme comme « un humain », comme un « corps fiscal<sup>707</sup> », comme un « individu, isolé de tout contact personnel et sans relation concrète avec les autres » [Esteva, 2000], comme un « dividu » [Anders, 1956 : 164] puisqu'il est désormais « une pluralité de fonctions », comme un sous système programmable en dehors du champ de l'éthique, nous emmène à la triade « anti-vertu, anti-liberté, anti-carnalité : l'anti-personne ». L'âge post-instrumental ne serait-il pas un âge d'incivilité, mais « d'anti-civilité, d'anti-esprit, d'anti-réalité » [Morelli, 2011]. Pour l'Illich vivement croyant, la manifestation de l'antéchrist. « Antéchrist ? », réplique-t-il « Je reste dans l'histoire » [E : 328].

A quel corps avons nous affaire dans nos espaces habités à l'« ère des systèmes » ?

À un corps de plus en plus produit<sup>708</sup>, un corps entendu comme sous-système immun et donc programmable en dehors du champ de l'éthique, « mon système » [OC2 : 933-934-DM-DA, 1985].

[L]’âge des outils a désormais cédé la place à un âge des systèmes illustré par la conception de la Terre comme un écosystème et celle de l'être humain comme un système immun, c'est-à-dire capable de maintenir provisoirement son équilibre à travers les modifications de son environnement [CM : 119-120]...

...un anti-corps !

Anticorps. n.m. Substance défensive engendrée par l'organisme à la suite de l'introduction dans celui-ci d'un antigène, et concourant au mécanisme de l'immunité.

« Corps-produit » dans une « ville-produit », « anti-corps » dans un « anti-lieu », « anti-personne » dans une « anti-ville ». Usurpatrice du politique, l'« anti-polis ».

L'urbanisation des mœurs étant au confluent de la création sociale des besoins et de la création sociale de la rareté, la campagne, qui n'est plus le complémentaire dissymétrique de la ville, est une « anti-campagne » .

L'entreprise urbaine, une imposture.

Nous avons parcouru l'œuvre d'Illich pour repérer les dynamiques et les logiques qui sous-tendent l'espace habité à l'ère des systèmes. Nous sommes dans le domaine de l'*hybris*, de la *Némésis* urbaine, « programmation du contre-sens » qui se résume en :

Le corps est loin du corps vécu, de l'expérience vécue. C'est un corps-produit. Un anti-corps.

<sup>707</sup> ILLICH cite SAMUEL [PS : 331-NN, 1998].

<sup>708</sup> ILLICH parle de yoga et de *body building*, et aussi de manipulation génétique...

L'« espace homogène des biens de consommation » et le (non)-espace des réseaux et des flux, sont un anti-lieu.

L'*entreprise urbaine* totalisante est une ville-produit, une anti-ville, l'*anti-polis*.

*Némésis* urbaine se manifeste à travers la surconsommation, la surefficience, la surproduction, la surmobilité, la surcomplexité.

L'*entreprise urbaine* est contre-productive dans les domaines techniques sociaux et structurels.

L'urbanisme est *iatrogène*, par sa fonction et par sa nature.

Au-delà d'un certain seuil,

la société devient une école, un hôpital, une prison [OC1 : 456-LC, 1973].

« la distinction entre manipulations hygiénique, pédagogique et criminologique s'effacera » [OC1-703-NM, 1975] et, à l'« ère des systèmes », nous sommes de plein pied dans « le rêve pansanitaire qui a de nom "planification du milieu" » [OC1-703-NM, 1975].

Alors commence le grand enfermement [OC1 : 456-LC, 1973].

Au-delà des limites « qui conditionnent le sens », au-delà des limites abyssales « inhérentes à l'existence incarnée » [E : 81], règne *Némésis*.

Et pourtant...

IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE  
Silvia Grünig Iribarren  
Sous la direction de M.Thierry Paquot

## PARTIE II : LA VILLE CONVIVIALE

---

J'ai le sentiment profond que l'on peut reconquérir un art de vivre contemporain.

Ivan Illich interviewé par David Cayley [E : 245].



Ce qui m'intéresse dans ce projet artistique de DU ZHENJUN (2008), c'est que c'est la chaleur des spectateurs rassemblés qui engendre et fait croître cette Babel lumineuse.

DU ZHENJUN (Shanghai, 1961) – *The Tower of Babel. Projet d'installation interactive* (2008).  
Source : <http://www.epidemic.net/en/art/du/proj.html> Dernière consultation : 19-01-2013

## CHAPITRE 7 - VERS UN « AVENIR CONVIVIAL »

*Sortir de l'industrialisme, reconstruire le territoire*

---

### Introduction : *Un nuovo inizio* <sup>709</sup>

La logique industrielle, fondée sur les concepts de rareté, concurrence, productivité, rentabilité et efficacité, s'étend désormais à tous les aspects de la vie humaine. Parvenue à son optimisation à l'« ère des systèmes », les personnes sont considérées en termes de populations, l'individu supplanté par des profils, la prise de décisions par des boucles à rétroalimentation. Le monopole du mode hétéronome de production entraîne une synergie sociale négative par rapport au mode autonome. Le mode transitif domine : être éduqué, être soigné, être employé, être logé, être transporté.

Dans le contexte de l'impératif systémique de l'*urbanisation totalisante*, l'espace habité, ville ou campagne désormais industrialisée, devient une *entreprise urbaine contre-productive*. L'urbanisme, la science de l'espace économique, par son caractère hétéronome, par le monopole radical qu'il exerce, et parce que fondé sur la gestion économique, la norme prescriptive et le « *show* », ne peut être que *iatrogène*.

*Némésis urbaine* devient structurelle. En même temps, les inégalités se répandent et s'accroissent, tandis que la planète s'épuise.

Un engagement pour un changement de paradigme, divers de celui, de l'industrialisme du développement et la croissance, se révèle indispensable. Dans les mots d'Illich :

J'ai le sentiment profond que l'on peut reconquérir un art de vivre contemporain [E : 245].

C'est cet « art de vivre contemporain », l'élaboration « d'une manière d'être présent au monde » [Paquot, 2012 : 6], « un paradigme capable d'articuler l'action de la majorité, sans pour autant l'enchaîner à une doctrine quelconque » [Esteva, 2000], qui est au cœur du paradigme de la convivialité illichienne.

Dans la première partie de cette thèse, transpositive et critique, j'ai exploré d'un point de vue illichien de quoi il faut sortir quand nous parlons de sortir de l'industrialisme, de l'économicisme, de *Némésis* industrielle dans le domaine de l'espace habité et le territoire, et pourquoi.

Dans cette deuxième partie j'essaierai d'explorer, toujours à partir de la pensée d'Illich, des voies pour en sortir et vers où aller à partir des logiques qui sous-tendent une réinstitutionnalisation conviviale de la société, celles qui nous ouvrent « la voie contre-hégémonique de l'autonomie radicale » et plus précisément les conditions de la convivialité de l'« espace habité vivant ». Nous nous trouvons devant un portail, un nouveau seuil.

---

<sup>709</sup> *Un nuovo inizio*. Ivan Illich, *una guida per ripensare il modello di sviluppo* a été le titre de la rencontre autour de la pensée illichienne qui a eu lieu à Mestre le 21 mai 2011. La phrase est reprise de la préface d'Erich FROMM à *Libérer l'avenir* : « Les écrits du Dr. ILLICH ont une force stimulante [...] et ainsi conduisent à croire et à espérer en un nouveau commencement » [OC1 : 44-LA, 1970]. Cité dans *Esprit* 3, mars, 1972, dossier *Illich en débat*, p. 321.

Le seul espoir pour la vie que je recherche repose sur le refus de la sentimentalité et l'ouverture à la surprise [E : 246].

Devant l'évidence du « dérèglement multiple » [Maalouf, 2009], de « la crise de la ville trop grande [qui] est le revers de la crise de la nature » [Calvino, [1972] : VII], de la crise due à l'humiliation de la réalité, de la perception et de la parole, nous parlons déjà avec plus d'aisance qu'il y a quelques années d'*Un nuovo inizio*, d'un nouveau commencement, d'un changement de paradigme. Mais ceci à travers une action de quelle nature, et dans quelle direction ?

Dès ses premiers ouvrages, dans les années 1970, Illich nous invite à prendre une attitude aussi réaliste que radicalement révolutionnaire puisque centrée exclusivement sur l'homme et soucieuse uniquement de sa dignité. Illich nous invite à « faire face aux réalités plutôt que de se laisser prendre à des illusions (à vivre un changement plutôt que de faire confiance à la technique) » ; « à définir des solutions de rechange à des institutions et des produits qui retiennent aujourd'hui toute notre attention, qui nous imposent une conception particulière de la réalité » [OC1 : 186-LA, 1970], « à abattre les systèmes qui ont fait leur temps, qui érigent une barrière entre ceux qui ont trop de privilèges et ceux qui n'en ont pas assez » [OC1 : 48-LA, 1970] ; à développer « un nouvel ensemble de concepts analytiques [...] pour discuter l'*hexis* et la *praxis* de notre époque » [PS : 155-JE, 1993].

Dans les années 1970 Illich –comme Jacques Ellul, « maître Jacques »– gardait encore un espoir sur les possibilités de la technologie comme libératrice de temps et donc de choix : « La technologie fournit à l'homme autant de temps qu'il le souhaite, qu'il utilisera à “fabriquer” ou à “faire”<sup>710</sup> » [OC1 : 286-287-SE, 1971] et dans le contexte de la « crise planétaire des institutions » il nous invitait (déjà !) à « accéder à un nouvel état de conscience touchant la nature de l'outil et l'action à mener pour que la majorité des gens en prennent le contrôle » [OC1 : 472-LC, 1973]. « L'homme postindustriel, concluait-il, doit [...] choisir » [OC1 : 286-287-SE, 1971].

La clé du choix réside, pour Illich, dans « [le] style des institutions que cette civilisation choisira mais surtout dans le fait du choix lui-même ». Ainsi,

[...] tandis que notre société contemporaine est emportée dans un mouvement où toutes les institutions tendent à devenir une seule « bureaucratie » postindustrielle, il nous faudrait nous orienter vers un avenir que j'appellerais volontiers convivial, **dans lequel l'intensité de l'action l'emporterait sur la production**<sup>711</sup> [OC1 : 287-SE, 1971].

La critique radicale et multidimensionnelle de la société technicienne, du développement, du progrès, des besoins culturellement fabriqués, de l'État providence, et enfin, déjà dans les années 1980 des systèmes englobants entamée par Illich, nourrit avec une richesse inouïe la pensée sur une autre manière de vivre ensemble : « la préfiguration d'un monde post-industriel qui s'élèvera bien ou mal des ruines de l'*Hybris* industrielle et économique » [Sachs, 2011] : l'*après-développement*<sup>712</sup>

<sup>710</sup> ILLICH renvoie à ARISTOTE qui remarquait déjà la différence entre fabriquer et agir. « Le mot qu'Aristote utilisait pour “fabriquer” ou “créer” est *poiêsis* et celui qu'il employait pour “faire-agir”, *praxis* » [OC1 : 286-SE, 1971].

<sup>711</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>712</sup> Ici j'emploie le terme partanien cher à La ligne d'horizon. À lire : PARTANT, François. *La fin du développement. Naissance d'une alternative ?* [Partant, 1982].

nécessaire.

### ***Que signifie sortir de Némésis industrielle au niveau du territoire et pourquoi la ville ?***

Le sous-titre proposé pour ce chapitre, *Reconstruire le territoire*, n'est pas innocent. Nous savons déjà quels sont ces « systèmes qui ont fait leur temps », et Illich nous invite à agir : « Seule une révolution culturelle et institutionnelle qui redonne à l'homme le contrôle sur son milieu peut faire cesser la violence par laquelle une minorité impose le développement d'institutions conçues pour servir son propre intérêt » [OC1 : 202-LA, 1970].

Une certaine conception du territoire, celle de l'industrialisme, a contribué à transformer « les activités humaines originaires, en marchandises produites en série » [Sachs, 2010]. La considération d'une possibilité de reconstruction du territoire opérant simultanément sur les plans physique, social et symbolique, pour suivre les catégories de la taxonomie de la contre-productivité illichienne, sont clés pour ouvrir les portes vers une autre manière d'occuper l'espace, d'habiter, de travailler, de se déplacer, d'être avec autrui ; bref, de recouvrer « l'art de vivre dans son entièreté, c'est-à-dire l'art d'aimer et de rêver, de souffrir et de mourir qui rend unique chaque style de vie » [OC2 : 756-DM-AH, 1984], la puissance humaine, sociale et collective de « façonner le monde », de « laisser des traces » : un phénomène culturel.

Vivre signifie habiter et Illich nous demande, dans sa leçon d'ouverture à *The Oakland Table* le 2 septembre 2000, où les empreintes de l'habiter nous ont-elles formées, et comment une ville peut encourager la pratique, l'art d'habiter. « Les mots *ethos* et *ethnos*, dit-il, proviennent de *gait* (démarche), qui consiste à être relié en une manière bonne à l'autre, à agir d'une façon bonne, dans un engagement sans indifférence, une conduite qui s'appuie sur un lieu » [Illich in Moore, 2000].

Loin de la « nostalgie romantique d'une "plénitude perdue", annonçait-il, je veux en faire le point de départ d'une étude des conditions qui pourraient permettre une reconstitution partielle du milieu habité urbain » [OC2 : 470-H<sub>2</sub>O, 1985].

Mes amis les plus radicaux s'énervent : pourquoi une reconstitution « du milieu habité urbain », pourquoi « la ville » ? : « Une ville conviviale ? Tu parles d'un oxymore ! ». Je suis totalement d'accord si nous entendons par la ville, l'*entreprise urbaine* que nous vivons chaque jour ; qui, non accomplie, se perfectionne chaque jour. « Nous allons à l'effondrement !<sup>713</sup> ». Oui, si nous continuons à penser en termes de développement durable ; c'est fort possible, et je prétends contribuer à l'éviter par un changement dans le regard sur les choses, un regard d'inspiration illichienne.

Une chose c'est affirmer que le regard sur la ville pourrait être un symbole, le modèle choisi et transposable à tous les domaines du territoire comme l'industrie médicale était pour Illich le modèle des dommages qu'une industrie démesurée inflige à la société. Une deuxième chose c'est faire recours au précédent et appeler des auteurs comme l'architecte Miguel Fisac (1913-2006) qui, en 1969, fait une proposition originale pour la ville du futur qu'il résume dans la formule *ciudad convivencial*<sup>714</sup>, Malcom Miles qui

<sup>713</sup> Thierry SALENTIN, communication personnelle.

<sup>714</sup> FISAC, Miguel, 1969, *La molécula urbana. Una propuesta para la ciudad del futuro*, Madrid,

dans un article publié en 1998<sup>715</sup> et intitulé *Strategies for the Convivial City*, se demande « comment l'imagination peut reconfigurer les notions de *la ville* », ou Christophe Ch. Benninger le rédacteur des PIU, *Principles of Intelligent Urbanisme*<sup>716</sup> dont la *convivialité* est le principe quatre ; ou encore les organisateurs des *Rencontres franco-brésiliennes autour de la ville conviviale 2011*<sup>717</sup> qui appellent à analyser la double massification des objets et des gens et les rapports entre les individus et les objets techniques qu'elle instaure ; ou, à la limite, Patrice Caire qui utilise le même concept dans un tout autre sens pour se demander comment construire des villes conviviales numériques<sup>718</sup>, et tant d'autres<sup>719</sup>.

Mais il y a plus que cela : nous savons déjà qu'il y a une différence radicale entre les conceptions historiques de *ville* et *campagne* et l'*entreprise urbaine* qui désormais les englobe et les contient. Une fois établie la distinction radicale entre *la ville* et l'*urbanisation totalisante* issue d'un *devoir systémique d'urbanisation*, qui est une *entreprise urbaine contre-productive*, la reconstitution du milieu habité urbain est un point de départ très clair qui nous permettra d'établir, par opposition justement à l'*entreprise urbaine*, les conditions d'une reconstruction du territoire entier dans la réalité, dans la perception et dans la parole.

*Némésis industrielle* se manifeste sur le territoire comme *Némésis urbaine*, par la transposition sur la totalité de l'espace habité des contraintes d'une *entreprise urbaine*. Sortir de la cage de l'*urbanisation totalisante* permettrait non seulement de retrouver les conditions d'une convivialité urbaine mais de restaurer les complémentarités dissymétriques constitutives d'une convivialité qui est nécessairement « multiforme » et par là, en se redéfinissant, ouvrir de nouvelles possibilités à un territoire convivial où villes, villages, campagnes auraient des chances renouvelées. Cette démarche me paraît urgente et excessivement attrayante.

### **7.1. La « reconstitution partielle du milieu habité urbain ». Une ville conviviale ? Un urbanisme convivial ?**

*Les grandes questions que je me suis posées au début de ma recherche.*

Ediciones y Publicaciones Españolas.

<sup>715</sup> MILES, Malcom, 1998, *Strategies for the Convivial City: A New Agenda for Education for the Built Environment*. Journal of Art & Design Education, 17: 17–25. doi: 10.1111/1468-5949.00101. MILES renvoie aux exemples de Open City à Ritoque, Chile, ou le village de New Qurna de l'architecte égyptien Hassan FATHY.

<sup>716</sup> BENNINGER, Christopher Ch., 2001, *Principles of Intelligent Urbanism*, in *Ekistics*, Volume 69, n° 412, pp. 39–65, Athènes.

<sup>717</sup> *La mondialisation de l'urbanisation. Le cas des espaces publics urbains contemporains*. Rencontre franco-brésilienne autour de la ville conviviale. Grenoble et Lyon 2, automne 2011. [http://www.villeconviviale.org/IMG/pdf/Villes\\_conviviales\\_programme-V2.pdf](http://www.villeconviviale.org/IMG/pdf/Villes_conviviales_programme-V2.pdf)

<sup>718</sup> CAIRE, Patrice, *Designing Convivial Digital Cities. A Normative Multi-Agent Systems Approach Using Dependence Networks*. Disponible sur : <http://www.aamas-conference.org/Proceedings/aamas08/proceedings/pdf/doctoralMentoring/DM3.pdf>

<sup>719</sup> Alerte ! : la convivialité devient un *label* européen : « *Ville Conviviale – Ville Solidaire* pour récompenser chaque année les communes les plus engagées contre la solitude (tant au niveau de l'action publique que du tissu associatif, des relations de voisinage, du commerce de proximité...) » <http://www.projet-ump.fr/> Avec le soutien du ministère des Solidarités et de la Cohésion sociale, de la Caisse des Dépôts, de Loislet&Daigremont, Franprix, Orange, Téfal, Jaillance, Réunica, L'union sociale pour l'habitat, AMF, Nutella, Medica, La poste, écoemballages, Maires de Grandes villes, Fédération des maires des villes moyennes.

Illich a parlé, certainement à sa manière toujours passionnante et originale, de quelques aspects spécifiques du phénomène urbain, à un niveau très pratique, proposant des choses très concrètes, à répercussion territoriale, profondément subversives ; il les a décrites dans toute leur profondeur ; il en a relevé leurs connotations et a analysé leurs effets, leurs conséquences sur les hommes, souvent à partir d'oppositions et fréquemment mettant en évidence les paradoxes sous-jacents, toujours d'une actualité criante.

En même temps j'ai pris conscience après la lecture d'Illich, que comme enseignante, comme architecte et comme urbaniste je risque fort de devenir une *professionnelle mutilante*, une *interface systémique* et -comme le dit mon amie Silvia Pérez-Vitoria qui m'accompagne et me guide dans cette démarche-, « *il faut se soigner* ».

Quelles seraient les conditions de cette « reconstitution partielle du milieu habité urbain » [OC2 : 470-H<sub>2</sub>O, 1985] ? Ce chapitre porte sur les questions que se pose une urbaniste après l'écoute attentive de la voix actuelle sage, convaincante, émouvante, poétique et toujours subversive d'Illich.

Que signifie déscolariser la société pour une urbaniste aujourd'hui ?

Qu'est-ce qui a commencé, quand et pourquoi, qui peut bien se terminer (selon la thèse de l'historien Illich que tout ce qui a un début peut avoir une fin) ? Et comment ?

Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, de profondément actuel et subversif dans sa pensée, et en même temps qu'est-ce qu'il y a de problématique pour une reconstruction du territoire aussi bien physique que dans l'imaginaire à l'heure actuelle ?

Quelles sont les limites des théories d'Illich ? Qu'est-ce qui reste debout, qu'est-ce qui « a fait son temps » en fonction des changements de la société ?

Quel est ce langage qu'Illich nous invite à recouvrer pour « énoncer la mise en contraste raisonnée de l'expérience humaine sous le règne des valeurs vernaculaires<sup>720</sup> et sous le régime de la rareté » nous permettant de « saisir cette variété de topologies » qui font que le territoire et l'espace habité, [par leurs] significations respectives [soient] des espaces d'un genre différent » et qui surtout « rende cette énonciation politiquement efficace » [OC2 : 764-DM-AH, 1984] ?

Quelle est cette méthode qu'Illich nous appelle à inventer pour que « le monde civilisé [...] commence à entrevoir que si nous voulons progresser nous devons nous y prendre autrement » ; pour qu'une sensibilité se déploie dans le sens qu' « il vaut mieux que [les hommes] ne gardent par-devers eux que ce qui suffit à leurs seuls besoins immédiats » ? ; quelle décolonisation de l'imaginaire<sup>721</sup> pour que « cette idée trouve son expression en changeant les valeurs du monde actuel » et « se crée dans l'opinion publique un climat propice à la compréhension de ce qui constitue la société de base », un changement que « ni les gouvernements ni les institutions centralisées ne peuvent amener » [OC2 : 770-MB, 1978] ?

Comment conjurer la menace que suppose « le confort » en termes de restriction d'une existence tributaire des possessions, en termes de diminution de l'expression de la créativité dans la vie de l'homme ? Le philosophe José Antonio Marina constate que

---

<sup>720</sup> Rappelons ici que pour ILLICH les valeurs vernaculaires sont l'opposé des valeurs économiques.

<sup>721</sup> Le mot est de Serge LATOUCHE.

ceux qui ont tout sont chaque fois moins heureux. Or, comment contrecarrer « le triste paradoxe [qui fait que] ceux qui ont le plus de confort sont tenus pour supérieurs ? » [OC2 : 768-MB, 1978].

Comment « libérer ces majorités naguère encore captivées par le “modèle de démonstration” moderne de l’enrichissement abrutissant, paralysant, répugnant », avec les deux conditions qu’Illich nous pose: « que le mode de vie résultant d’une relation neuve entre les gens et les outils réponde à une vision de l’espèce humaine en tant qu’*Homo habilis* et non pas *Homo industrialis* » et « que les styles de vie indépendants des produits standardisés ne soient pas imposés mais façonnés par chaque [...] communauté pour elle-même » [OC2 : 808-DM-TD, 1979] ?

Comment sortir de la relation apparemment inéluctable entre la théorie des besoins et une conception du territoire et de la vie urbaine qui fait qu’un rapport obligé s’est établi entre les besoins culturellement fabriqués, le recours à des moyens d’une puissance démesurée pour les satisfaire et une conception des droits humains conçus –une « concrétude déplacée » – en fonction de la satisfaction de ces besoins ?

Comment reconceptualiser la relation entre l’institutionnalisation du service et la vie urbaine, quand les gourous de l’économie ne font que chanter les louanges de la *société des services* ?

Comment récupérer et donner lieu à ce « mode vernaculaire de comportement et d’action qui s’étend à tous les aspects de la vie » [OC2 : 832-DM-LM, 1978] ?

Que reste-t-il du « lot commun » ?

« [C]eux qui débranchent, nous dit Illich, deviennent de plus en plus capables de traduire, par de vigoureuses attitudes, leur rejet des axiomes relatifs à *Homo castrensis* sur lesquels repose en partie la société industrielle » [OC2 : 762-DM-AH, 1984]. Illich parcourt avec acuité les différentes conditions assumées par l’homme à travers l’histoire et dans ses différentes circonstances : *Homo sapiens* pour lequel « être humain était synonyme de soumission communautaire à la règle de la nécessité à un endroit et à une époque donnée » [PS : 74-HB, 1988], se conforme en *Homo œconomicus*. Ce dernier, en l’espace d’une génération, devient en *Homo miserabilis*, l’homme nécessaire<sup>722</sup>. Ses formes : *Homo castrensis*, *Homo educandus*. *Homo œconomicus* devient vite obsolète et laisse sa place à *Homo systematicus*.

Et pourtant l’homme est un projet ouvert<sup>723</sup> ! Quelles conditions humaines voulons-nous (ou pouvons-nous) recréer... ou imaginer ? Quel homme, quelle condition humaine, voudrions-nous incarner ? « Soit nous réapprenons les activités humaines, soit nous incarnons un homme nouveau soumis à la productivité économique<sup>724</sup> » [Kammerer, 2011]. Après *Homo miserabilis*, *Homo castrensis*, *Homo educandus*, après *Homo systematicus* quoi ?

<sup>722</sup> Les différentes conditions incarnées par l’homme sont explorées par ILLICH tout au long de son œuvre, mais en ce qui concerne notre sujet, la lecture recommandée est ILLICH, Ivan. *L’histoire des besoins* [PS : 71-105] et *Needs* [in Sachs, 1992].

<sup>723</sup> Dans sa conférence à la journée *Un nuovo inizio* organisée à Mestre le 21 mai 2011 le professeur Peter KAMMERER, sociologue à l’Università di Urbino, nous rappelle la thèse d’Erich FROMM.

<sup>724</sup> Comme ILLICH, KAMMERER cite parmi les manifestations de cette nouvelle condition humaine les formes aliénées du corps (yoga, vitesse, drogue).

Que signifie sortir de l'industrialisme au niveau du territoire ?

En 1988, dans son *Histoire des besoins*, Illich décrivait le monde encombré par le développement:

Où que vous voyagiez, le paysage est reconnaissable partout à travers le monde encombré, ce ne sont que tours de refroidissement et parkings, agrobusiness et mégapoles. Mais maintenant que le développement touche à sa fin –la Terre n'était pas la bonne planète pour ce genre de construction– les projets de croissance s'effondrent rapidement en ruines et en détritiques au milieu desquels il nous faut apprendre à vivre [PS : 71-HB, 1988].

Que signifie apprendre à vivre au milieu des ruines et des détritiques des projets de croissance qui s'effondrent, selon un regard illichien ?

En quoi il s'effondrent, s'il s'effondrent encore ? Pourquoi la Terre n'était-elle pas la bonne planète pour ce genre de développement... ?

Après le développement, quoi ?<sup>725</sup> [PS : 71-HB,1988].

Si, selon Illich, « l'utopie [...] est toujours concrétude mal placée », quelles seraient les « concrétudes recentrées » qui nous permettraient, avec François Partant, non seulement de préparer un avenir meilleur mais de vivre autrement le présent ?

« Un des signes les plus nets du déclin de l'intelligence critique, affirme Michéa, est l'incapacité d'un nombre croissant de contemporains à imaginer une figure de l'avenir qui soit autre chose que la simple amplification d'un présent. Ce que nous avons désappris à savoir en somme, c'est qu'une civilisation peut être mortelle » [Michéa, 2002 : 87]. Repenser le territoire à partir des idées d'Ivan Illich qui mettent sens dessus-dessous tous les axiomes et les certitudes reçus ; le reconstruire physiquement, socialement et symboliquement à partir d'une « décolonisation de l'imaginaire » selon le mot de Latouche, une prise de conscience de notre « imagination mutilée », de notre « emprisonnement mental » [PS : 146-AS, 1992] qui nous empêche de voir « *ce qui pourrait être* » [Ochoa, 2010 : 2], ça fait partie de cet « apprendre à vivre » ?

Quelles perspectives pour la « revendication de la liberté d'habiter et la protection d'un environnement habitable » ? [OC2 : 761-DM-AH, 1984] ou, dans d'autres mots « pour le recouvrement de la faculté vernaculaire d'habiter au-dessus des exigences impuissantes d'un entreposage personnel » [OC2 : 763-DM-AH, 1984] ?

Est-il possible de dépasser les blocages de l'économie, du déterminisme technologique, du genre économique (une autre concrétude déplacée !)<sup>726</sup>, de l'ankylosement du

---

<sup>725</sup> Je reprends ici le titre de la rencontre organisée par Wolfgang SACHS à la Penn State University en septembre 1988. ILLICH participa à la rencontre avec sa conférence *L'histoire des besoins* dont la version définitive formulée à Cuernavaca a été publiée dans [PS : 71-105]

<sup>726</sup> Pour la différence entre genre économique et genre vernaculaire voir ILLICH, Ivan, *Le genre vernaculaire* [OC2 : 249-459-GV, 1982]. Dans nos sociétés occidentales la notion d'inégalité de genre fait référence notamment au marché du travail salarié dans le cadre de la société industrielle. Il s'agit donc d'une lutte concurrentielle entre les sexes pour intégrer les femmes à égalité dans un système dont le drame est si vaste qu'ILLICH a déjà exprimé sa déception par rapport aux luttes féministes qui ont renoncé à le changer. À mon avis une redéfinition urgente du féminisme s'impose pour sortir de l'industrialisme hommes et femmes ensemble. Je trouve que le drame de l'hégémonie de l'industrialisme atteint un niveau tel, autant pour les hommes que pour les femmes, que tout essai d'analyse ou de solution partielle ou sectorielle, ne fait que nourrir le système. Lire aussi [Michéa,

pouvoir, de la manipulation des identités dans le monde global (encore une concrétude déplacée) ? Quelles seraient des concrétudes bien placées ?

Comment réincorporer les sens et le corps dans l'expérience du territoire, de l'espace habité ?

Quelles sont les conditions de la dynamique entre les personnes et l'espace habité pour que puissent prospérer dans son sein la liberté, l'amour du prochain, l'amitié, l'*askêsis* ?

Que serait, dans le nouveau paradigme de *l'après-développement*, une *ville conviviale* qui viendrait occuper l'espace de *l'entreprise urbaine contre-productive* du paradigme déjà obsolète ?

Dans la partie I de ce mémoire j'ai défini la pratique systémique de l'urbanisme comme celle d'un urbanisme hygiéniste, de gestion, normatif et de « *show* » et j'ai essayé de démontrer que ces caractéristiques centrales en faisaient un urbanisme *iatrogène*. Quel rôle jouer en tant qu'urbanistes pour arrêter immédiatement d'agir de façon contre-productive et mutilante ? Comment nous reconvertir ? Que serait un urbanisme *non iatrogène* ?

Quels sont cette *contre-recherche* et ces *contre-projets* qu'Illich nous invite à entreprendre ?

À un *avenir convivial* correspondrait-il un *urbanisme convivial* ? Quel serait cet *urbanisme convivial* ? Qui le ferait ? Comment ? Sur quels principes ? Par quels chemins : adaptation, évolution, révolution, métamorphose... ?

Quelles nouvelles relations sont possibles entre la ville et le territoire à l'« âge des systèmes » ?

Nous sommes « entre-deux-eaux » [Paquot, 2010] : un pied de chaque côté de la ligne de partage, une fesse de chaque côté de la ligne d'horizon<sup>727</sup> [Ouvr. coll., 2003 : 11]. Que signifie apprendre à vivre « entre-deux-eaux » ?

## 7.2. En marche !

### 7.2.1. D'autres choses, autrement<sup>728</sup>

Il y a très peu d'alternatives au mode de vie présent si ce que nous voulons, c'est simplement faire la même chose en plus grandes quantités [...] Mais si notre intention n'est pas de faire plus de choses pour les gens mais plutôt de leur garantir plus de libertés pour faire les choses eux-mêmes, le nombre de possibilités ouvertes devient presque illimité [OC1 : 673-NM, 1975].

Nous avons établi dans la première partie de cette thèse un parallélisme entre *Némésis*

---

2002]. MICHÉA explique comment le capitalisme, contrairement à ce que l'on pense habituellement, procure effacer toutes les barrières qui par définition entravent son expansion, dont celles du genre.

<sup>727</sup> Dans sa conférence au Colloque *Défaire le développement, refaire le monde* en mars 2002, ILLICH cite Pierre d'Espagne, un père de l'église du XII<sup>e</sup> siècle (sur lequel je n'ai pas trouvé de références) « qui a une très belle définition de l'horizon. Il explique qu'il s'agit d'une ligne qui passe entre les deux fesses. Avec le côté gauche, nous sommes dans un temps qui n'existe plus pour nous. C'est une espérance éternelle, mais qui commence un jour (ce n'est pas l'éternité de Dieu). Avec le côté droit, nous sommes assis dans le temps. Et il faut faire son possible pour tenir les deux fesses bien ensemble ». [Ouvr. coll., 2003 : 11].

<sup>728</sup> C'est une expression de François PARTANT.

*médicale* et *Némésis* urbaine et leurs *contre-productivités* spécifiques, ce qui nous a permis de comprendre les mythes qui sous-tendent les pratiques urbaines de la modernité.

Explorons maintenant ce qu'il y en a pour les issues qu'Illich amorce dans sa *Némésis médicale*, avec l'espoir de savoir que « [l']engagement dans la recherche d'une alternative concrète au système qui nous opprime présuppose l'ouverture à l'immense richesse des choix » [OC1 : 583-NM, 1975]. Quelle joie et quel soulagement, devant les perspectives systémiques d'un devenir inéluctable, d'une pensée unique !

Illich nous invite à :

- « [R]enoncer aux illusions » [OC1 : 674-NM, 1975] engendrées par les rituels mythopoétiques industriels : l'illusion de l'équité par le progrès, la croissance et le développement et celle qui les sous-tend toutes trois, celle de l'accomplissement de l'être humain par l'accumulation capitaliste de biens rares. Ceci implique aussi faire attention et dévoiler les « faux-amis » enchâssés dans l'imaginaire collectif : croissance et progrès, consommation et liberté, développement et paix, néolibéralisme et démocratie, bien-être et PNB, et tant d'autres.

- « [F]avoriser le mode autonome de production », par la création à travers un processus politique et juridique [OC1 : 593-NM, 1975] d'un « cadre institutionnel » d'une nature adéquate [OC1 : 675-NM, 1975] : un cadre culturel qui protège « l'intensité de l'acte productif personnel [du don] » [OC1 : 675-NM, 1975].

- Orienter « la recherche des antidotes sur le plan politique, économique et moral » [OC1 : 593-NM, 1975]. Quand Illich parle de recherche il faut comprendre *contre-recherche*, une recherche par les gens et quand il parle d'antidotes il parle fondamentalement de la recherche du bien, en opposition à l'éthique des valeurs (un sujet important sur lequel nous reviendrons).

## **7.2.2. Mesures et méthodes d'évaluation inopérantes**

### **7.2.2.1. Les « concrétudes mal placées » (IV)**

La pensée d'Ivan Illich nous donne des balises pour éviter les faux fils dans notre analyse : fausses pistes et « faux-amis » qui sont toujours récupérables par le système. Quelques aspects d'un grand intérêt ont été abordés par Ingmar Granstedt [2011] dans sa conférence d'ouverture du Colloque *Sortir de l'Industrialisme* organisé par l'association La ligne d'horizon à Lyon les 5 et 6 novembre 2011, qui nous seront d'utilité :

Granstedt soulève d'abord la fausse piste de l'identification entre culture industrialiste et un système politique particulier. « La légitimation politique de l'activité, affirme Illich, [...] a pris différentes formes selon les pays » [OC1 : 684-685-NM, 1975]. Au-delà de la course au profit, de la concentration des capitaux et de l'exploitation des travailleurs, le facteur commun est la prédominance de la rationalité analytique érigée en valeur première et comme seule façon valable d'appréhender et de penser les rapports et l'organisation sociale. La rationalité analytique fait que « toute activité peut être réduite à un processus technique, mesuré quantitativement. C'est le règne de l'ingénierie et des technocrates, du chiffrage et du pourcentage ». Ainsi l'économie est parvenue à occuper le centre de la vie sociale et tous les autres aspects lui sont subordonnés. Granstedt lui oppose la raison, qui « fait appel à la conscience, qui implique un jugement éthique, qui accorde une importance à l'expérience humaine

passée et présente, qui fait place à la jouissance esthétique ». Elle émerge du débat et de la confrontation démocratique qui mobilise « la compréhension, l'argumentation, l'adéquation des moyens par rapport à une fin ».

Ensuite Granstedt dévoile les illusions terribles de l'identification entre culture industrialiste et « progrès ». L'oubli de l'autolimitation, l'oubli des limites aux désirs, toute-puissance et toute-vitesse, font l'humanité prisonnière d'une conception des sociétés et des techniques linéaire et cumulative, dans laquelle l'histoire est un processus uni-directionnel de développement et de croissance ; un genre de trajectoire qui favorise la puissance et la démesure et qui bloquant toute autre voie dérape dans la spirale de la violence. Le fil à suivre est celui de l'ouverture à des trajectoires alternatives, à des bifurcations délibérées ou non, qui ont été déniées dans le passé, qui peuvent apparaître de nos jours, car ce qu'il y a eu est seulement une des trajectoires possibles.

Puis, une perception intime de la notion de besoin que l'industrialisme a diffusée : les besoins sont quantifiables, définis par des professionnels et gérés de manière hétéronome. Il n'y a pas d'autre moyen de les satisfaire que la mise en œuvre de moyens puissants. Un monopole radical s'établit au profit des puissants qui devient bientôt contre-productif. Les gens perdent la capacité à agir. L'environnement refaçonné n'offre plus d'outils à l'échelle. La culture vernaculaire s'appauvrit. L'industrialisme devient en lui-même « un obstacle à une vie plus digne, plus créatrice, plus joyeuse ».

Finalement le choix (jamais neutre) de sciences et de techniques de la puissance et la démesure, ont brisé le rapport à la nature : pollution, réchauffement, épuisement de l'environnement. La voie technicienne qui consiste à dominer la nature, éveille le fantasme de la reconfiguration complète (nano et biotechnologies). Changer d'échelle et penser autrement c'est concevoir des sciences et des outils réorientés en amitié envers les écosystèmes, en la connivence de la fragilité et de la diversité de la vie, s'insérant dans la complexité vivante. Des relations fortes et un outillage adéquat renforcent les capacités autonomes: la manière de faire vernaculaire, qui donne des réponses de subsistance, à l'échelle, expression du sens de l'existence et inséparable de la culture.

A ces pistes-là je voudrais ajouter ces autres « concrétudes mal placées » :

L'inaptitude de l'économie à mesurer le degré de réalisation des objectifs sociaux. La démesure, la contre-productivité sociale de l'*entreprise urbaine* entendue comme le résultat de « la surcroissance du mode hétéronome de production [...] ne peu[ven]t être appréciée[s] en utilisant les instruments de mesure que les économistes ont mis au point, parce que [...] ils n'appréhendent que ce qui s'échange ». Ils sont « inadéquats pour apprécier la contribution du mode autonome de production à sa synergie avec le mode hétéronome et donc à la réalisation des principaux objectifs sociaux [...] si le degré total de réalisation de ces objectifs croît ou décroît. Encore moins [...] qui sont les bénéficiaires et qui sont les perdants de la croissance industrielle » [OC1 : 677-678-NM, 1975].

Toute issue technotopique<sup>729</sup> ne fera que renforcer *Némésis* et en conséquence est vouée à l'échec.

Tout développement, même doux, *slow* ou soutenable, comportera un empiètement sur

<sup>729</sup> Y inclus le recours aux notions d'entropie, de résilience, etc. Voir sous-chapitre suivant.

la liberté d'autrui.

Faire la même chose en de plus grandes quantités, que ce soit pour combler les vides ou pour corriger les possibles imperfections (par exemple des services chers, mauvais ou inégalement distribués) est inopérant.

Des contre-mesures partielles se limitant à l'ordre technique et administratif, agissant sur les contre-productivités technique et sociale mais laissant de côté la contre-productivité structurelle ne peuvent être qu'inopérantes. « La *iatrogenèse* sociale est immunisée contre le contrôle technocratique [...] la *iatrogenèse* clinique est immunisée contre le contrôle technique » [OC1 : 677-NM, 1975] et « [m]ême un réajustement des sociétés industrielles à l'aide de techniques « propres » échouerait aussi longtemps que ce réajustement ne prendrait en compte que la dimension physique du problème » [Cayley, E : 38].

Illich nous prévient contre toutes les « concrétudes mal placées » : l'accaparement et la manipulation de l'information par le pouvoir, la rhétorique et la *novlangue*, la délégation du service (sa *corruptio optimi quae est pessima*) ; contre l'« utopie, qui est toujours concrétude mal placée » et le mythe du progrès ; contre l'utopie numérique désincarnatrice et la transformation des personnes en populations, en profils, en séries statistiques, en stases mathématiques, en somme en sous-systèmes du système ; contre l'éducation en programmation de ces systèmes ; contre la perte du corps et des sens et donc du face à face, de l'amitié, de la maîtrise de son milieu.

Illich, lui, nous rappelle que, dans sa recherche de proportionnalité, « Kohr lança son filet au-delà des objectifs de planification, vers le “pas encore”, le *nondum*, que le poète Paul Celan situe “au nord du futur”<sup>730</sup> » –la belle image spatio-temporelle ! –, le *noch nicht* de Ernst Bloch (1885-1977). Illich poursuit : « Il encouragea une vision susceptible d'être réalisée parce que restant dans les limites, demeurant à portée. Il prôna le renoncement à un regard en quête de chimères au-delà de l'horizon partagé » [PS : 235-LK, 1994].

#### 7.2.2.2. L'entropie comme analogue et comme métaphore

À partir de l'œuvre de Georgescu-Roegen [1979], des raisonnements tournent autour de la notion d'« entropie<sup>731</sup> » pour expliquer les dérèglements de la biosphère et la surexploitation de la planète. Illich les prend en considération mais, nous prévient-il<sup>732</sup>, seulement comme métaphore<sup>733</sup>. Métaphore d'une réduction nécessaire de la

---

<sup>730</sup> À rappeler que le titre original anglais de *La corruption du meilleur engendre le pire*, était *The Rivers North of the Future*, le vers de CELAN.

<sup>731</sup> Jacques JULIEN nous rappelle que « l'entropie est la perte d'ordre d'un système isolé ».  
« Le terme « entropie », dit ILLICH, est dû au physicien allemand CLAUSIUS. [...] Depuis lors [1865] [il] désigne l'algorithme qui définit un phénomène précédemment non remarqué. En choisissant précisément ce mot, Clausius nous a rendu service. En grec classique *entropéo* signifie tourner, tordre, pervertir ou humilier » [OC2 : 774-DM-DV, 1986].

<sup>732</sup> Dans sa conférence *Disvaleur*, prononcée lors de la première réunion publique de l'Entropy Society à Keyo University, Tokyo, le 9 novembre 1986, publiée dans *Dans le miroir du passé* [OC2 : 773-786-DM-DV, 1986].

<sup>733</sup> ILLICH explique dans ses entretiens avec David CAYLEY que l'illustration de la rupture épistémologique des années 1980 à partir de la théorie du chaos du mathématicien René THOM a été contestée par son ami Kostas [HATZIKIRIAKOU] qui soutient « qu'on ne peut pas transformer des termes mathématiques en métaphores » [E : 169].

consommation d'énergie et de l'indispensable arrêt de la croissance ? De la relocalisation des activités ? De la reconceptualisation de l'économie ? Du recentrement vers la personne ? Penser en termes d'« entropie » en termes d'analogie serait à mon avis un déplacement technotopique : l'application des lois physiques pour les questions humaines serait du même ordre que l'acceptation du PNB comme mesure du bien-être ou la mesure de la pauvreté en dollars par jour<sup>734</sup>.

Illich remémore alors le professeur Joshiro Tamanoi<sup>735</sup>, qui, pour dénommer le mal « sous la nuée » d'Hiroshima et Minamata, avait « forgé une terminologie pour lier espaces historique et lieux matériels. À cet effet, il employait l'« entropie » comme un *semeion*, un signal de la menace imminente contre une perception exquisément japonaise de la localité » [OC2 : 774-DM-DV, 1986]. Pour Illich, « plus d'un siècle après son introduction dans la physique, le terme grec semble toujours capable de traduire une déviation frustrante antérieurement inconnue, qui pervertit nos meilleures énergies sociales et intentions morales. [...] Pour tabouiser leur propre implication dans une consommation forcenée de biens et de services, les gens s'emparent du non-mot<sup>736</sup> « entropie » afin de faire apparaître la dégradation sociale comme un cas, parmi d'autres, d'une loi naturelle générale ». Ainsi, conclut Illich, « en tant que métaphore [...] l'entropie peut être révélatrice » [OC2 : 774-775-DM-DV, 1986].

Par contre, utilisée « en tant qu'analogie, elle ne peut être que trompeuse » [OC2 : 775-DM-DV, 1986]. « Lorsque les termes techniques passent dans un discours éthique, ils en éclipsent quasi inévitablement la signification morale » [OC2 : 776-DM-DV, 1986]. De toute façon Illich ne rejette pas totalement son usage : « “entropie” n'en demeure pas moins un terme précieux. Employé comme une métaphore évocatrice et flexible, [...] il sert à alerter certains devant la dégradation sociale, la perte de la beauté et de la diversité, la trivialité et la sordidité croissantes. Il nous aide à reconnaître les bruits parasites, les ondes ineptes et dénuées de signification qui bombardent nos sens internes et externes ». Il conclut : « Serais-je assuré que l'on garde bien à l'esprit ses limitations que je ne voudrais pas y renoncer » [OC2 : 778-DM-DV, 1986].

Illich explore ensuite « les limites dans lesquelles la notion d'entropie peut être utilement appliquée à des phénomènes sociaux » en la comparant à la notion historiquement récente de « déchet<sup>737</sup> » pour finalement suggérer un nouveau concept, celui de « *disvaleur* » [OC2 : 774-DM-DV, 1986]. « Disvaleur » est le mot qu'Illich propose pour dénommer la « déviation socio-économique généralisée qui pervertit moralement la presque totalité des aspects de l'existence [moderne et] postmoderne » le mot qui dénote « la nature historique et morale de notre tristesse, la perfidie et la dépravation qui causent la perte de la beauté, de l'autonomie et de cette dignité qui donne son prix au travail de l'homme », « la mise en friche des communs et des cultures, avec ce résultat que le travail traditionnel est dépouillé de sa capacité d'engendrer la subsistance » [OC2 : 779-DM-DV, 1986].

<sup>734</sup> Voir la critique du Rapport de la Banque Mondiale, p. 123.

<sup>735</sup> ILLICH parle de Joshiro TAMANOÏ, traducteur et diffuseur des idées de POLANYI, lecteur de PARACELSE et « philosophe de la terre ».

<sup>736</sup> « Non-mot », voici une nouvelle forme des mots plastiques de PÖRKSEN, qu'ILLICH appelle aussi des « mots-amibes ».

<sup>737</sup> ILLICH cite les études de Ludolf KUCHENBUCH, qui travaillait à une histoire du déchet. Une notion apparue vers 1830. « Le déchet n'est pas une conséquence naturelle de l'existence humaine » [OC1 : 783]

Si « les déchets et la dégradation sont habituellement considérés comme des effets secondaires de la production de valeurs », la notion de « disvaleur » exprime exactement le processus inverse : la valeur économique ne s'accumule qu'en raison de la dévastation préalable de la culture », c'est-à-dire la production et la surproduction de « disvaleur » [OC2 : 779-780-DM-DV, 1986].

### 7.2.2.3. La critique de la résilience et du Mouvement de Transition

Suivant ces raisonnements illichien, je suis amenée ici à faire un détour pour introduire une critique parallèle de la notion de *résilience*<sup>738</sup> qui, empruntée à la physique des matériaux (comme avant les notions de *tension* ou de *stress*), a passé à l'écologie et a été ensuite reprise et diffusée notamment par le Mouvement de transition. Selon le *Manuel de Transition* [Hopkins, [2008]], il s'agit de renforcer les capacités des communautés face aux changements qui viendront comme conséquence du pic pétrolier et du changement climatique et parvenir ainsi à vivre mieux et en même temps à repousser la peur. À mon avis, sous une optique illichienne, je trouve dans ce point particulier un regard déplacé qui peut-être signifiant pour l'évolution d'un mouvement qui par ailleurs a sans doute son mot à dire.

D'abord, les raisons invoquées me paraissent insuffisantes et déplacées en elles mêmes : le pic pétrolier est un euphémisme comme l'est –nous le verrons plus tard– la crise de l'énergie. Une entité abstraite, quantifiable, issue des calculs économiques et des marchés internationaux, que celle qui est porteuse de la peur. Quant au réchauffement climatique, « [l]a crise de la biosphère n'est qu'un symptôme », affirme Wolfgang Sachs [2011]. Si une énergie non polluante, abondante et bon marché était trouvée, le mouvement perdrait de sa raison d'être ? Je ne le crois pas, bien au contraire : les dynamiques de l'industrialisme ne feraient que se renforcer.

Ensuite, l'application du concept physique de *résilience*, ici clairement comme analogue, à des communautés humaines est aussi déplacé que peut l'être celui d'*entropie*. Signe d'une autoception particulière, nous pourrions penser que l'intuition d'Illich dans *Douze ans après Némésis médicale* se confirme : les gens et les communautés se perçoivent comme des sous-systèmes d'un système, mettant en jeu des corps iatrogènes qu'il faut douer de *résilience* pour s'adapter aux changements inéluctables de ce dernier.

Troisièmement, la recherche d'une réponse efficace aux changements inéluctables du système ne fait que le renforcer, et pour suivre Krishnamurti, il n'y a aucun intérêt à s'adapter à un système malade. Même employée en sens métaphorique, la *résilience* serait une métaphore de quoi ? À mon avis ce n'en serait pas une de la capacité de produire un changement.

Enfin, nous sommes encore dans le domaine de l'instrumentalité : il s'agit de développer une capacité –la *résilience*– dans un but précis, celui de faire face à une circonstance physique extérieure, à savoir la fin de l'énergie bon marché et le changement climatique.

---

<sup>738</sup> *Résilience* est la capacité des matériaux d'endurer une pression, de se déformer et de récupérer une forme adéquate au nouvel état d'équilibre. Dramatique si cela se ressemble plus à une adaptation (le maître mot des techniques selon ELLUL) qu'à une réaction capable de transformer son milieu, son environnement.

À part la critique de la *résilience*, il y a encore d'autres aspects dans le Mouvement de transition )qui me posent problème vus d'un regard illichien et que je ne voudrais pas laisser de côté car ils pourraient donner lieu à une réflexion plus approfondie, comme par exemple :

a. L'emploi de techniques de *marketing* social et de la psychologie sociale qui à mon avis relèvent dangereusement de la manipulation de masses.

b. L'accent porté de manière obstinée sur le caractère ludique, amusant et joyeux de la construction de *résilience*, évacuant tout caractère critique ou revendicatif, et prenant soin de ne pas employer des mots négatifs, ce qui relève d'une technique très *marketing*. Évidemment ce n'est pas de revendiquer des services à des autorités dont je parle ce qui est hors considération, mais Illich nous rappelle que le passage à la convivialité sera non sans souffrances [OC1 : 170-171-LA, 1970]. La dissimulation des souffrances créées ou évitées sur place ou ailleurs et des tensions sociales à l'œuvre –ou pire encore l'essai de les monopoliser–, me paraît une manipulation dangereuse et inutile.

c. Un autre aspect qui me pose problème est la tendance à la création d'une marque brevetée, d'un *label* « Ville en transition » dès lors que d'ores et déjà des formateurs officiels experts en formation de communautés en transition (!) et des certifications sont offerts. Au moment d'écrire ces lignes, le 14 septembre 2012, commence une Conférence internationale de transition<sup>739</sup> à Londres convoquée sous le titre *Construire résilience en temps incroyables*, et on recommence : comités d'organisation, voyages, hôtels... !

d. Mais surtout c'est la question qui se pose dans l'un des Ateliers proposés qui m'effraie : *Doit le mouvement de transition changer en temps d'austérité ?* Pour aborder les actions dans les pays en crise économique grave, cet atelier sera facilité par Rob Hopkins en personne, une représentante portugaise et un espagnol, les principaux pays concernés. Changer ? À partir de quoi donc ? Si la Transition telle qu'elle était conçue n'était pas abordable par les pays pauvres, appauvris, ou en crise, c'était quoi, un passe temps de riches ? À quoi bon ? Mais... les pays ? On parle de renforcement des communautés locales, non ? Les assistants espagnols attendent beaucoup de ce débat sur « l'adaptation du modèle à notre réalité dans laquelle travailler sans argent c'est "notre pain de chaque jour" ». Au retour de la conférence ils annoncent des nouvelles et il faudra suivre avec attention. Je ne voudrais pas cette démarche dériver, comme les « villes lentes » ou les « villes fleuries » en un nouvel élément de *marketing* urbain, de *marketing* touristique, d'autant plus qu'un des aspects mis en relief dans le film sur *Totnes en transition*<sup>740</sup> est la substitution de la flotte des véhicules de location touristique par des véhicules électriques<sup>741</sup>.

La critique de la *résilience* m'a permis de faire le passage des « effets techniques » de la

---

<sup>739</sup> *Transition Network*, UK Conference 2012, 14-16 September, Battersea, London.  
<http://www.transitionnetwork.org/conference-2012-uk>

<sup>740</sup> <http://www.transitiontowntotnes.org>

<sup>741</sup> Restent encore à analyser les positions du mouvement par rapport au débat entre la pédagogie de la catastrophe et la position freudienne de la menace qui induit le risque et le défi, entre la pédagogie de la catastrophe et l'évocation de scénarios désirables ; de l'utilisation de la notion de qualité de vie comme notion valide pour l'évocation de possibilités plus riches que celles de l'économicisme et pour conjurer la catastrophe en imaginant un futur meilleur. *Peirastique* et pédagogie, *peirastique* et poésie... Ce sera pour plus tard, cela dépasse le sujet de cette thèse.

technique à ses effets symboliques : « Nous vivons dans une société dans laquelle nos outils principaux ont pour effet principal de modeler notre idée de la réalité et de générer en nous un ensemble de certitudes » [E : 157] disait Illich. Parmi ces certitudes, celle de la « crise de l'énergie », « un euphémisme qui [...] consacre une illusion » car, affirmait-il, « [q]ue je marche ou ne marche pas, je ne suis pas un consommateur d'énergie. Comme Jean Robert l'a dit [...] : la bouse des vaches indiennes n'est pas de l'énergie, c'est de la culture, c'est du combustible, c'est sacré. [...] La locomotion est un concept très moderne » [E : 159].

Illich dénonce ensuite la fausse piste de l'écologie dans l'exploration des limites de la nature : « écologie de la salle de conseil [...] écologie de la rue [...] écologie scientifique [...] Le mot est vide de sens » [E : 323]. « Nous voici effrayés par les multiples limites de la nature [...] L'écologie aspire à l'hégémonie dans les sciences. Je considère que ce serait une grave erreur [...] d'assigner à l'action humaine des limites dictées par une idéologie écologique qui ne serait qu'une version pseudo-scientifique de l'antique sacralisation de la nature. Seul un accord général sur les procédures susceptibles de garantir également l'autonomie de l'homme postindustriel pourra permettre de déterminer les limites auxquelles doit se tenir l'activité humaine » [OC1 : 784-NM, 1975]. Illich oppose la technoécologie à la politique et l'illustre par sa *Declaration on Soil*<sup>742</sup>, dans laquelle les signataires, Illich et ses amis Sigmar Groeneveld, Lee Hoinacki et autres [1990], opposent « la réalité locale du sol cultivé » au caractère abstrait du « discours écologique sur la planète Terre, la faim dans le monde [et] les menaces contre la vie » [E : 80].

Pour conclure, nous pouvons supposer avec une certaine assurance qu'Illich ne serait pas probablement enthousiasmé par l'usage de la notion de *résilience* par rapport à des communautés humaines pour un avenir convivial. Or, de quels concepts disposons-nous, dans le répertoire de ses idées, pour venir la remplacer et quelles seraient les conséquences d'une telle substitution ? Je propose d'essayer ce que pourrait bien donner la notion illichienne de « confiance obéissante ». Mais ce sera pour plus tard.

### 7.2.3. Il n'y aura pas de réponses

Il va sans dire que des suites de l'analyse de la *Némésis urbaine* et ses contre-productivités spécifiques développées dans la Partie I de ce mémoire, du genre de questions que nous nous sommes posées dans les points précédents et des fausses pistes –concrétudes déplacées– qu'Illich nous a précautionneusement avancées se déduit que la convivialité de l'espace habité ne pourra pas être définie comme un modèle urbain abstrait usuel, répondant à des formules techniques, normatives ou économiques, à des paramètres mesurables et généralisables appliqués par les experts correspondants. Il faut dire que cette prémisse a contrarié un certain nombre de mes interlocuteurs –notamment parmi mes amis urbanistes– qui attendaient de ma recherche des recettes toutes faites, des prescriptions sur la taille, la population, les typologies, les transports, la consommation d'énergie, le pourcentage de zones vertes et d'équipements et les caractéristiques physiques nécessaires pour sortir de leurs imprimantes des ensembles conviviaux, ce qui aurait constitué indéniablement une véritable trahison à la pensée d'Ivan Illich.

<sup>742</sup> Le texte est cité dans la des traduction en français comme *Déclaration des Droits du sol* d'Hebenschhausen, ce qui n'est pas du tout la même chose !

J'essaierai par contre de proposer un *conditionarium*, un répertoire très ouvert des conditions favorables à la convivialité, portant sur des aspects fondamentalement éthiques et politiques d'inspiration illichienne. En conséquence, il n'y aura pas de réponses précises. Écoutons Illich :

Je ne propose pas une « utopie normative », mais les conditions formelles d'une procédure qui permette à chaque collectivité de choisir continuellement son utopie réalisable.

Et il rajoute :

**La convivialité est multiforme**<sup>743</sup> [OC1 : 475-LC, 1973].

Voici une première prémisse de départ. Dans *La Convivialité* Illich est bien précis : il ne s'agit pas d'établir de nouvelles règles normatives qui viennent se substituer aux précédentes, mais d'éveiller la possibilité d'une action politique<sup>744</sup> qui permette d'éviter une menace et de faire valoir la liberté de chacun [OC1 : 488-LC, 1973]. Illich soutient qu'« une pluralité d'outils limités et d'organisations conviviales encouragerait une diversité de modes de vie<sup>745</sup>, qu'elle tienne davantage de la mémoire, c'est-à-dire de l'héritage du passé ou de l'invention, c'est-à-dire d'une création à nouveaux frais » [OC1 : 477-LC, 1973].

### ***Un contre-urbanisme convivial***

Suite à cette première prémisse illichienne, j'avance une hypothèse pour cette deuxième partie de ma recherche : l'urbanisme pour un territoire *convivial* est de fait un *contre-urbanisme convivial*. Pour éviter tout malentendu il faut préciser qu'évidemment je n'entends pas par là un processus industrialiste de désurbanisation universelle et obligatoire, totalisante, accompli moyennant des mécanismes pareils à ceux de l'*entreprise urbaine* mais en sens inverse pour un avenir prédessiné. J'entends *a priori* par *contre-urbanisme convivial* une action d'une nature contre-hégémonique, c'est-à-dire d'une nature diverse de celle que nous pratiquons dans le sein de l'*entreprise urbaine* et, fondamentalement, réalisée par des acteurs situés en dehors des mécanismes de l'*entreprise urbaine* et donc en deçà des seuils de contre-productivité ; une reconduction par la *praxis*, qui ne peut être faite que de bas en haut, par les gens<sup>746</sup>. Pour citer deux auteurs chéris, je voudrais aller encore un peu plus au-delà du beau concept de « deuxième chantier<sup>747</sup> » de Nicolas Soulier [2012 : 82-97] pour proclamer avec Thierry Paquot : *L'urbanisme, c'est notre affaire !* [Paquot, 2010b].

<sup>743</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>744</sup> ILLICH parle encore d'une action politique, nous sommes en pleine étape *peirastique*. Il variera ses intentions après la fracture historique des années 1980.

<sup>745</sup> « Il est possible que certains moyens de production non conviviaux apparaissent comme désirables dans une société post-industrielle. [...] l'équilibre entre la justice dans la participation et l'égalité dans la distribution peut varier d'une société à l'autre, en fonction de l'histoire, des idéaux et de l'environnement de cette société. [...] [U]ne société conviviale n'interdit pas l'école. Elle proscriit le système scolaire pervers en outil obligatoire, fondé sur la ségrégation et le rejet des recalés. [...] ne supprime les transports interurbains à grande vitesse que si leur existence empêche de garantir à l'ensemble de la population la possibilité de circuler à la vitesse et au rythme souhaités » [OC1 : 486-487-LC ; 1973].

<sup>746</sup> Cela va sans dire que cette hypothèse a contrarié mes interlocuteurs encore davantage.

<sup>747</sup> SOULIER [2012 : 94-95] appelle ainsi les processus fertiles multiformes de rajout aux projets d'habitat fondés sur la spontanéité et qui s'échelonnent dans la durée, dans un cadre informel et non marchand.

Pour aborder ces deux aspects propositifs de ma recherche, nous allons d'abord reprendre la définition illichienne d'un « avenir convivial », cette fois-ci sous le point de vue inspiré de Jean Robert, celui de la dialectique *réduction / réconduction*. Ensuite, nous revisiterons les idées d'Illich pour explorer notre deuxième question de départ : sachant déjà qu'il faut sortir de *Némésis urbaine*, programmation du contre-sens...

- Vers où aller et comment ?

## CHAPITRE 8 - SORTIR DE L'ENTREPRISE URBAINE...

---

### Introduction : Réduire, reconduire

Un « avenir convivial » signifie pour Illich énoncer de manière politiquement efficace le recouvrement de la variété vernaculaire face aux prémisses homogénéisantes de la rareté systémique ; un avenir « dans lequel l'intensité de l'action l'emporterait sur la production » [OC1 : 286-287-SE, 1971] ; dans lequel les valeurs d'usage et les valeurs d'échange, les modes de production autonome et hétéronome agiraient en synergie positive : un avenir centré sur les capacités de l'acte productif personnel du don.

Dans son livre *L'impasse Adam Smith*, Jean-Claude Michéa [2002] fait deux constats fondamentaux qui supposent une manifestation d'espoir, une repère radicale à prendre en compte dans la vie quotidienne de chacun de nous.

Premièrement Michéa démonte le conflit entre individualisme et société et démontre que individu et société ne sont pas des opposés mais des complémentaires. À partir de l'essai du don de Marcel Mauss il met en évidence que « les appuis communautaires [sont] indispensables à la construction d'une vie individuelle réellement humaine » [Michéa, 2002 : 103] fondée sur des rapports de confiance, ce qu'Alain Caillé appelle « la socialité primaire ». L'originalité philosophique de la théorie du don est, selon Michéa [[2002] : 124], de réinstaller la *relation* comme donnée anthropologique première. Sa dissolution en vertu du nouveau monde de l'Économie et de la Technique qui s'édifiait à l'ombre de la philosophie des Lumières pour arriver à « cet individu monadique qui est l'étrange point de départ de toutes les constructions idéologiques modernes » [Michéa, 2002 : 103] constitue toujours en réalité le simple résidu philosophique d'un travail de déconnexion arbitraire consistant à éliminer inconsciemment les multiples figures de l'*intersubjectivité* [Michéa, 2002 : 107] .

Deuxièmement, s'inspirant de Marcel Mauss et ses continuateurs –notamment Alain Caillé et le M.A.U.S.S.<sup>748</sup>–, Michéa affirme qu'« [o]n peut tenir pour acquis que la stratégie utilitariste ne constitue qu'une des figures possibles de la conduite humaine [...] [ce] qui [...] explique pourquoi et comment de vastes secteurs de l'humanité continuent de mener une vie réelle » [Michéa, 2002 : 38-39]. Pour le formuler en des termes illichien, que le champ des possibles (tout ce qui « fonctionne encore » dans nos sociétés), en dépit du paradigme de la rareté et de l'accumulation de biens matériels, en deçà de la logique cybernétique du paradigme informationnel, peut très souvent être énoncé en termes vernaculaires.

Selon Illich, la paix, comme la démocratie et le bien-être, ne peuvent se récupérer qu'au travers d'une renonciation au pouvoir, une *reductio*. Dans son article *De aquí, de allá, de un poodle y del sentido de la proporción en arquitectura* Jean Robert [2001] explique comment d'Aristote à Thomas d'Aquin, l'analogie entre des domaines dispareils était l'essence même de toutes les choses<sup>749</sup>, l'unité de deux termes hétérogènes en un même être, une *relatio subsistens*. Et comment le symbole

---

<sup>748</sup> M.A.U.S.S. Mouvement Anti-Utilitariste des Sciences Sociales.

<sup>749</sup> Analogies de proportionnalité de la scolastique tardive.

proportionnel de cette relation<sup>750</sup> permet de s'élever graduellement des choses terrestres aux hiérarchies célestes, et dans un mouvement inverse (anagogie, double conduction ou reconduction, *reductio*<sup>751</sup>) qui est celui de la lumière, redescendre du ciel à la terre [Robert, 2001].

Lorsque Illich affirme qu'

une réduction de l'économie est non une simple nécessité négative mais une condition positive d'une meilleure existence [OC2 : 355-GV, 1982],

quand il parle de la nécessité de la « réduction du mode hétéronome en faveur du mode autonome » de production [OC1 : 675-NM, 1975], d'une « réduction substantielle de l'output global de l'entreprise médicale [qui seule] peut permettre aux hommes de retrouver leur autonomie et par là leur santé » [OC1 : 680-NM, 1975] ou d'une « réduction de la pression sur l'environnement », il ne parle pas seulement d'une réduction dans le sens quantitatif que nous donnons à ce terme à l'époque moderne (nécessaire, certainement, mais pas suffisante<sup>752</sup>) mais d'une reconduction anagogique dans le sens que lui donne Jean Robert.

Explorons les conditions d'une telle réduction sous un regard illichien, un regard qui implique:

- Une « structure conviviale des outils et des institutions » pour sortir de *Némésis* industrielle.
- Un cadre institutionnel d'une nature toute différente pour « déscolariser la société ».
- La mise en place de « *contre-projets* » et d'une « *contre-recherche* » pour sortir de la recherche institutionnalisée monopolique.
- Recouvrer une éthique à partir de la distinction entre valeurs, Bien et Bénédiction» pour sortir de l'économicisme.
- Recouvrer la « *pax populi* » pour sortir du développement.
- Recouvrer la proportionnalité pour sortir d'*hybris*, la démesure.
- Une « renaissance de l'homme épiméthéen » pour sortir du déchaînement prométhéen.
- « Surveiller son regard à l'ère du *show* ».
- Recouvrer une ascèse et une amitié austère pour sortir de l'assujettissement systémique.

Et, finalement,

---

<sup>750</sup> ROBERT lui attribue une étymologie bien poétique: *ymballein*, battre le grain au vent ensemble.

<sup>751</sup> Du latin *reduco*, Action de ramener, reconduire. Du radical du supin *reductum* de *reduco* (ramener, remporter) avec le suffixe *-io*.

<sup>752</sup> Une conception exclusivement quantitative ferait possible par exemple la récupération de la théorie de la *décroissance* par le système hégémonique : les ressources libérées par les uns peuvent être récupérées par les autres dans les marges des objectifs globaux de réduction. De même pour la justification théorique du marché du carbone : si le but est seulement celui de diminuer en un certain pourcentage les émissions de CO<sub>2</sub>, les échanges de quotas seraient admissibles. À la limite elle donnerait légitimité à l'instauration d'une dictature écocratique.

- Recouvrer et faire grandir les *communaux*, au-delà de l'espace public<sup>753</sup>, pour sortir de l'anti-*polis*.

## 8.1. Ville hospitalière, ville poreuse

*Une « structure conviviale des outils et des institutions » pour sortir de Némésis urbaine*

### 8.1.1. Convivialité, justice et équité

Le concept de convivialité est un concept complexe, qu'Illich a défini de plusieurs manières et sous de différents angles, poli et remanié par addition de couches successives, dynamiques, comme un kaléidoscope qui se configure et se réconfigure en permanence. Pourtant il y a des aspects profonds, des conditions radicales, une nature qui restent invariables tout au long de son œuvre.

C'est en 1973, dans son livre *Tools for conviviality*<sup>754</sup> qu'Illich, propose pour la première fois cet usage original du mot convivialité emprunté, dit-il, à Brillat-Savarin<sup>755</sup> [OC1 : 456-LC, 1973]. Dans cet ouvrage, Illich entame « un épilogue de l'âge industriel » [OC1 : 453-LC, 1973] et propose un réoutillage de la société pour faire le passage de l'institution industrielle à une *société conviviale*.

La convivialité, dans la nouvelle acception qu'Illich donne au mot, fait référence à la nature des outils et aux institutions entendues elles aussi comme des outils, c'est-à-dire comme des moyens pour obtenir une fin. « C'est l'outil qui est convivial, et non l'homme » [OC1 : 456-LC, 1973]. Dans ce sens-là, la convivialité, appliquée aux outils et aux institutions et par extension aux sociétés qui respectent et promeuvent l'autonomie des gens, est l'opposé de la *contre-productivité* des outils et des institutions « pervertis et devenus leur propre fin » [OC1 : 479-LC, 1973].

C'est un concept qui appartient en même temps au domaine de la technique, des modes de production et de l'organisation sociale. Il permet à Illich de parler d'une nouvelle articulation de « la triade millénaire de l'homme, de l'outil et de la société » [OC1 : 456-LC, 1973] qui, rendant « l'équité réalisable et la justice praticable, [...] constitue la seule garantie de survie<sup>756</sup> ». Survie dans l'équité comme valeur fondamentale et autonomie créatrice de l'homme, seule une structure conviviale peut les conjuguer [OC1 : 472-474-LC, 1973].

<sup>753</sup> Peut-être vaudrait-il mieux dire « en deçà » ? Une table de débat sur ce sujet s'est déroulée en décembre 2011 à l'Université de Barcelone, Département d'anthropologie-III Journées du GRECS Groupe d'études d'exclusion et contrôle social, coordonnée par Adela GARCÍA MUÑOZ et Silvia GRÜNIG, à laquelle ont participé Antonio LAFUENTE du *Laboratorio del Procomún*, Francisco JARAUTA, philosophe de l'Université de Murcia, Angela GIGLIA, anthropologue de l'UAM-Mexique, et Santiago CIRUGEDA de Recetas Urbanas. Les actes sont en élaboration.

<sup>754</sup> *Tools for Conviviality* (Trad. fr. *La convivialité*) [OC1 : 450-582]

<sup>755</sup> Jean Anthelme BRILLAT-SAVARIN (1755-1826) avocat, homme politique et gastronome, dans sa *Physiologie du goût : Méditations sur la gastronomie transcendante* (1825). Or, nous savons par Gustavo ESTEVA que les mots *vernáculo* et *convivencial* faisaient et font encore partie vivante du vocabulaire des paysans et des habitants d'Ocotepéc. ILLICH lui-même, dans l'introduction de son ouvrage y fait référence : « L'homme qui trouve sa joie et son équilibre dans l'emploi de l'outil convivial [...] connaît ce que l'espagnol nomme *la convivencialidad*, il vit dans ce que l'allemand décrit comme *Mtmenschlichkeit* » [OC1 : 457-LC, 1973].

<sup>756</sup> ILLICH parlait encore de *survie*, un concept qu'il va bannir de son vocabulaire plus tard, influencé par Erich FROMM. Voir note en bas de page 329, p. 118.

Selon Alfons Garrigós [2003], équité peut se comprendre comme une cause ou comme un effet. Toujours selon Garrigós, dans son sens moderne (et Illich l'emploie souvent ainsi), l'équité est un synonyme d'égalité, et serait donc la conséquence d'une politique qui donne la priorité aux outils conviviaux par rapport aux outils industriels. Mais dans le sens classique, équité est la vertu qui corrige la loi pour la rendre plus juste. Aristote, dans *Éthique à Nicomaque*, la définit comme « une correction de la loi dans la mesure que son universalité la laisse incomplète ». Pour Aristote l'homme équitable est celui qui « choisit et pratique ces choses justes et [...] qui s'éloignant de la stricte justice et de ses pires rigueurs, sait céder, même avec la loi de son côté » [Garrigós, 2003]. Dans ce sens l'équité précède ou accompagne l'outil convivial.

### 8.1.2. Les conditions de la convivialité

Il est bon de rappeler maintenant les caractéristiques de l'outil convivial et pour cela j'invite le lecteur à une promenade aux racines de *La Convivialité*.

L'outil est convivial à condition que chacun puisse l'utiliser ou s'en passer librement en fonction de ses buts et ses besoins, avec la seule limite de ne pas entraver les possibilités d'utilisation et de création d'autrui et de ne pas imposer « un travail, un savoir ou une consommation obligatoire » à autrui [OC1 : 473-LC, 1973].

L'outil est convivial s'il permet à chacun de définir ses buts de manière autonome et créative, de maximiser sa puissance, de façonner son monde et de laisser des traces. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité. [OC1 : 485-LC, 1973]

L'outil convivial fuit le mirage technogène d'un outil qui remplace l'homme et qui travaille à sa place, car celui-ci annule radicalement les facultés créatrices de l'homme, « l'asservit, le programme » et « de l'homme fait son esclave » [OC1 : 469-471-LC, 1973].

L'activité outillée est conviviale pourvu qu'elle reste dans les échelles et les limites naturelles qui permettent de « circonscrire le champ de la survie humaine » [OC1 : 455-LC, 1973], limites qu'il faut découvrir dans chaque aspect de l'« équilibre multidimensionnel » de la vie humaine, et rendre manifestes car elles sont inexorables. « À chaque environnement social correspondent plusieurs échelles [...]. Il y a disfonction de l'outil dans l'un de ces milieux lorsque l'espace, le temps et l'énergie requis par l'ensemble des outils excèdent l'échelle naturelle correspondantes » [Cayley, E : 39].

« *Maniable* -mû par l'énergie métabolique de l'homme- ou *manipulable* -prenant son énergie au moins en partie d'une source externe » [OC1 : 484-LC, 1973], l'outil peut être également convivial. La convivialité structurelle ne dépend essentiellement ni de sa complexité ni de son niveau technologique, mais de l'adéquation de son champ d'action, de sa juste définition en tant que moyen pour obtenir une fin. Une fin définie par l'homme de manière autonome, faisant un usage efficace et créatif de son énergie, pour et avec les autres.

L'outil convivial est un outil juste, qui répond à trois exigences: « il est générateur d'efficacité sans dégrader l'autonomie personnelle, il ne suscite ni esclaves ni maîtres, et il élargit le rayon d'action personnel ». [OC1 : 470-LC, 1973]

J'appelle société conviviale une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes.

**Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil**<sup>757</sup> [OC1 : 456-LC ; 1973].

Ces conditions ne peuvent être atteintes selon Illich sans un renversement de la structure profonde qui règle le rapport de l'homme à l'outil. Dans ce sens, « la convivialité [est] l'inverse de la productivité industrielle ». Un inversement radical de la logique de l'institution industrielle et bureaucratique, « éliminées comme entraves à d'autres modes de production », doterait l'activité humaine « d'une efficacité sans précédent », mettant les outils à la portée « du droit de chacun à utiliser son énergie de façon créative » [OC1 : 470-471-LC, 1973].

Le passage de la productivité à la convivialité dans une société post-industrielle est le passage de la « répétition du manque [...] qu'aucune hypertrophie de la productivité ne parviendra à satisfaire [...] à la spontanéité du don », de la « réponse stéréotypée de l'individu aux messages émis par un autre usager, qu'il ne connaîtra jamais, ou par un milieu artificiel, qu'il ne comprendra jamais » sous la forme du « réflexe conditionné », à « la relation conviviale, toujours neuve, [...] le fait de personnes qui participent à la création de la vie sociale », la substitution d'« une valeur technique » par « une valeur éthique », d'une « valeur matérialisée » par « une valeur réalisée » [OC1 : 470-471-LC, 1973]. « La productivité, dit Illich, se conjugue en termes d'avoir, la convivialité en termes d'être » [OC1 : 483-LC, 1973].

À l'époque de l'écriture de *La Convivialité*, Illich comptait pour ce faire sur « la structure formelle commune au procès de décision éthique, légale et politique »<sup>758</sup>. Il imagine « des contrats sociaux qui garanti[ssent] que la limitation et le contrôle des outils sociaux seront le fait d'un processus de participation et non d'un oracle d'experts » et « qui garantissent à chacun l'accès le plus large et le plus libre aux outils de la communauté, à la seule condition de ne pas léser l'égalité de liberté d'accès d'autrui », dans le cadre des « idéaux socialistes de justice » [OC1 : 471-472-LC, 1973]. Ceci implique renoncer [...] « à la surabondance et au surpouvoir » et « à cette illusion qui substitue au souci du prochain, l'insupportable prétention d'organiser la vie aux antipodes », à savoir, le développement [OC1 : 474-475-LC, 1973].

Illich propose une méthodologie permettant de « détecter les moyens qui se sont changés en fins [...] des indicateurs qui clignent chaque fois que l'outil manipule l'homme ». Comme nous avons vu, il ne propose pas d'« utopie normative, mais les conditions formelles d'une procédure qui permette à chaque collectivité de choisir continuellement son utopie réalisable » dans le cadre de « nouvelles formes de participation politique ». Car, il nous rappelle, « [l]a convivialité est multiforme »<sup>759</sup>

<sup>757</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>758</sup> Voir la critique de cette position dans *La loi contre la loi* [Santos, 1973].

<sup>759</sup> Gustavo ESTEVA le résume bien : « En identifiant les NON communs des mécontents avec le monde tel qu'il est (développement, capitalisme, globalisation...) il reste de la place ouverte pour une ample variété de OUI, des OUI qui émanent des identités locales et qui en même temps en sont l'expression. [...]. Le communautarisme tend à dissoudre toutes les formes de localisme, l'inhérente hospitalité envers l'autre est enracinée dans l'assomption centrale que l'affirmation de la différence est toujours l'expression d'une relation sociale. Au-delà de la tolérance, l'hospitalité est une attitude imprégnée de dignité, dans laquelle l'affirmation de votre propre identité –votre différence– est intégrée dans un profond respect de l'Autre qui s'affirme dans un pluralisme radical. [...] Affirmer l'autonomie des communautés est donc en même temps affirmer un mécanisme respectueux et démocratique d'établir les normes qui régulent les relations entre elles. [...] La crise du capitalisme,

[OC1 : 475-479-LC, 1973].

Reste à dresser –et Illich appelle ses disciples à le faire– une théorie générale de l’industrialisation pour approfondir dans les logiques de l’institution industrielle, une théorie de la justice encadrant la survie dans l’équité, et une « nouvelle théorie économique [...] pour assurer la redistribution dans une société décentralisée » [OC1 : 479-LC, 1973] qu’Illich amorce dans son ouvrage<sup>760</sup>.

Illich reconnaît que « [l]e passage à une société conviviale s’accompagnera d’extrêmes souffrances » mais que « l’organisation industrielle dominante est en train de produire des souffrances encore pires sous prétexte de les soulager<sup>761</sup> » [OC1 : 474-LC, 1973].

Mais,

L’homme retrouvera la joie de la sobriété et de l’austérité en réapprenant à dépendre de l’autre au lieu de se faire l’esclave de l’énergie et de la bureaucratie toute-puissante [OC1 : 474-475-LC, 1973].

Illich conclut : « L’homme qui trouve sa joie et son équilibre dans l’emploi de l’outil convivial je l’appelle austère » [OC1 : 457-LC, 1973].

[L]’austérité n’a pas vertu d’isolation ou de clôture sur soi. Pour Aristote comme pour Thomas d’Aquin, elle est ce qui fonde l’amitié. Thomas définit l’austérité comme une vertu qui n’exclut pas tous les plaisirs mais seulement ceux qui dégradent la relation personnelle<sup>762</sup>. L’austérité fait partie d’une vertu plus fragile qui la dépasse et qui l’englobe: c’est la joie, l’*eutrapelia*<sup>763</sup>, l’amitié ». [OC1 : 457-LC, 1973].

Convivialité de l’outil, austérité de l’homme, pour une reconstruction conviviale fondée sur « la joie, l’*eutrapelia*, l’amitié ».

#### Signes 44 *Qu’est-ce qu’ils font ? (I)*

Comme je l’ai avancé dans l’Introduction, dans la Partie II du mémoire les *Signes* portent sur des réflexions ou montrent des processus, des événements, des situations ou

qui a transformé des millions de personnes en ressources humaines disponibles sans qu’il puisse maintenant les occuper, a créé l’opportunité de créer dans leurs propres lieux, de mettre à l’œuvre des formes post-économiques (c’est-à-dire organisées en dehors de la prémisse de la rareté) d’existence sociale » [Esteve, 2000?: 5-9].

<sup>760</sup> En 1982 François PARTANT élabore dans son ouvrage *La fin du développement. Naissance d’une alternative ?* [Partant, 1982] la théorie de la Centrale Économique (CEM) qui articule les différentes économies diversifiées et localisée dans chaque communauté autonome. Cette théorie constitue une des réponses possibles à la question de la théorie économique désirable dans une société conviviale.

<sup>761</sup> Quand les théoriciens de la *décroissance* établissent la distinction entre décroissance et récession et font appel à l’urgence d’une décroissance soutenable pour minimiser la souffrance, c’est encore de ce genre de souffrance qu’ils parlent. (Pendant que j’écris ces lignes, aujourd’hui, le 16 mars 2011, trois éléments du contexte international viennent me rappeler la certitude de l’escalade des souffrances qu’ILLICH nous annonçait. D’abord les conséquences de la crise systémique de la finance globalisée (qui dure déjà bientôt trois ans) ; ensuite le mélange d’angoisse et d’espoir dont témoigne une bougie allumée au fond de mon bureau, quand à l’instant même où j’écris ces lignes, l’humanité veille sur l’éventualité d’une catastrophe nucléaire au Japon, avec les morts du tsunami encore sous les décombres ; troisièmement les dégâts du *développement* dans les pays pauvres, croissants depuis déjà plus de 60 ans, aujourd’hui incarnés dans la famine qui s’abat –encore une fois !– sur la Somalie).

<sup>762</sup> Dans sa *Summa Theologica* THOMAS exclut les plaisirs « qui détournent l’être de la relation qu’il a avec lui-même, ou qui la détruit » [Cayley, E : 41].

<sup>763</sup> Qu’on pourrait traduire comme plaisanterie, humour, facétie.

des expériences urbaines hétérogènes à la recherche de traces qui les rapprochent, au moins temporellement ou partiellement de la convivialité illichienne. Parmi ces expériences qui s'amorcent, qui sont récentes, embryonnaires, *in progress* et dont nous ne pouvons pas en conséquence tirer des conclusions définitives, il y en a qui peuvent être en partie discutables, incertaines ou même des échecs. Pour suivre Silvia Pérez-Vitoria, il ne s'agit nullement de prétendre indiquer ce qu'il *faut* faire, mais de montrer ce que les gens *font*. L'intérêt de tous ces *Signes* réside à mon avis, au-delà de l'intérêt de chacune des expériences concrètes, dans les aspects suivants :

- Dans la reconceptualisation comme des *nouveaux communaux* du dit « espace public », cet espace de tous et de personne et par défaut de l'administration de l'État que Manuel Delgado définit comme la réalisation d'une valeur idéologique<sup>764</sup>.

- Dans la reconceptualisation du rôle des habitants par rapport à la création, la transformation et la jouissance de ces *néo-communaux*.

- Dans la relocalisation de l'action des communautés sur leur propre entourage local en deçà de la grande planification, des modèles généralisables, des sentiers battus et des contraintes du marché, qui se résume dans la différence que Paquot [2009 : 15] établit entre « ménager des lieux » et « aménager le territoire ».

- Dans l'apprentissage par la *praxis* aussi bien dans le domaine de l'action sur le chez-soi et les *néo-communaux* que dans la construction même des organisations collaboratives. Le principe du PADES. « faire et en faisant se faire » est d'autant plus valable pour les groupes locaux et l'action sur leur habitat qu'il favorise des principes d'*ad-hocratie*<sup>765</sup>, qui reste une notion à explorer. C'est en fonction de ces aspects que les choix, subjectifs et non exhaustifs, ont été faits.

### **Empathie urbaine et *prosocialité***<sup>766</sup>

La *prosocialité* correspond « à l'ensemble des comportements sociaux observables orientés vers le bénéfice d'autrui ou le partage de coûts et de bénéfices avec autrui<sup>767</sup> ». Sans aucune motivation de récompense matérielle, la *prosocialité* est proche de l'*altruisme* mais tandis que ce dernier est unidirectionnel la *prosocialité* peut intégrer la réciprocité. Elle promeut le renforcement d'une identité créative et l'initiative des

<sup>764</sup> DELGADO, Manuel, *El espacio público como ideología*, Madrid, Catarata, 2011.

<sup>765</sup> *Ad-hocratie* : hybride entre *ad-hoc* et *cratie*, le terme crée par Warren G. BENNIS (né en 1925) et Philip E. SLATER dans leur livre *The Temporary Society* (NY-London, Harper & Row, 1968) et popularisé ensuite par l'écrivain, sociologue et futurologue Alvin TOFFLER (né en 1928) dans son livre *Future Shock* (London, Random House, 1970) désigne les organisations sans hiérarchies, dans lesquelles tous les membres sont en position de prendre des décisions et d'accomplir des actions, TOFFLER prévoit que les *ad-hocraties* deviendront plus fréquentes (voire qu'elles remplaceront la bureaucratie), souvent créées dans un but précis et dissoutes après son accomplissement. Incorporé par Henry MINTZBERG (né en 1939) à la théorie de la gestion des organisations, MINTZBERG explique que le bon fonctionnement de ce type d'organisations, souvent orientées vers l'innovation et le changement, dépend de l'adaptation mutuelle et la collaboration de tous leurs membres, c'est pourquoi elles doivent rester flexibles, prêtes à changer leur forme interne).

<sup>766</sup> Source : *bpr/barcelona-BARAHONA POHL*, Ethel et REYES NÁJERA, César, *Prosocialidad. Cohesionar la ciudad con algo más que infraestructuras*, post du 18 juillet 2011, disponible sur : <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=10929> (en espagnol). Dernière consultation : 20-11-2012.

<sup>767</sup> BOUCHARD, Caroline et al. *Différences garçons-filles en matière de prosocialité*. Revue Enfance, 2006/4, Vol. 58. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-enfance-2006-4-page-377.htm>. Dernière consultation : 10-12-2012.

individus qui cohabitent dans un quartier. Des patrons de coopération émergent qui impliquent des actions de bénéfice collectif fondées sur un coût ou un effort personnel, même à l'encontre des structures technocratiques dominantes. Dans les mots de Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien*<sup>768</sup>, il s'agit « d'exhumer les formes subreptices que prend la créativité dispersée, tactique et bricoleuse des groupes ou des individus ». Les exemples de groupes qui se réclament de la *prosocialité* se multiplient. Citons au passage :

*Desde la Mina*<sup>769</sup> est un projet de dynamisation communautaire dont l'objectif est d'impliquer les voisins de ce quartier défavorisé de la ville où j'habite pour développer avec des amateurs, des entités et des personnes individuelles des activités et des projets qui améliorent et rendent intéressant le quartier.

*Circula México* (<http://circulamexico.mx>), de son côté, est une initiative qui se déroule uniquement sur le web pour parler d'une ville trop vaste comme le D.F., la rendre compréhensible, communiquer l'urbanisme des non-urbanistes, publier des initiatives et des bonnes pratiques et faire des propositions sur trois domaines : l'espace public, la mobilité, la communauté. Dans leur post *Prosocialidad. Cohesionar la ciudad con algo más que infraestructuras* Ethel Baraona Pohl et César Reyes Nájera proposent des exemples de sites comme celui-ci, qui promeuvent la *prosocialité* sur le web et qui, en leur opinion, les amènent à accepter que « cette couche intangible de la ville est aussi une infrastructure et en tant que telle devrait être promue ». Le pas suivant, proposent-ils, serait d'établir « les outils pour la registrar et pouvoir entamer des actions qui la renforcent... ou simplement la laisser se produire et apprendre de l'expérience ».

Je tiens à insister ici sur l'importance du passage des plates-formes virtuelles au réel, un enjeu dans lequel le *lieu de vie* joue un rôle majeur, que des expériences comme les « *hot points* » (points chauds) que représentent les mairies de quartier mais aussi les centres éducatifs à Londres, les « *buurbeheer* », une commission d'habitants qui se réunit plusieurs fois pendant l'année dans quelques villages hollandais, les laboratoires citoyens comme des plates-formes d'innovation sociale proposées par le biologiste et animateur urbain et culturel Juan Freire<sup>770</sup> ou tout simplement des expériences spontanées de vie commune comme *Cruïlles*, viennent illustrer :

*Cruïlles*<sup>771</sup>. Dans un petit coin caché de la Barcelone ancienne, la Placeta de Sant Francesc, harcelée paradoxalement et par le tourisme et la gentrification et par la saleté, les sacs de gravats et les urines, depuis plus de dix ans les voisins font, chaque mardi de 20 à 22 hs, « *tertulia*<sup>772</sup> » dans la rue.

La Placeta, qui était un coin sale et sombre, s'est améliorée visiblement avec le passage du temps et les soins de tous, mais ce qui est apprécié avant toute autre chose sont « les carrefours d'idées, de pensées, de vies, d'histoires, de projets » qui se sont tissés. Dans

<sup>768</sup> CERTEAU, Michel de, 2000 [1990], *L'invention du quotidien, I- Arts de faire*, Introduction générale, éd. Gallimard/Folio, p. XL.

<sup>769</sup> *Desde la Mina*. Disponible sur : <http://desdelamina.net/drupal>.

<sup>770</sup> FREIRE, Juan. Disponible sur : <http://nomada.blogs.com/jfreire/2011/07/algunas-ideas-para-la-recuperacin-del-espacio-pblico.html>

<sup>771</sup> *Cruïlles* (en catalan, « carrefours »). Placeta de Sant Francesc-Barri Gòtic-Barcelona, <http://cruilles.ning.com/>

<sup>772</sup> Parlotte, réunion informelle.

un tableau noir plaqué sur le mur et sur le web, pendant la semaine, se forgent les projets qui, suivant les saisons et les fêtes et en fonction des personnes présentes, animeront chaque rencontre. Quelqu'un écrit une phrase inspiratrice. Ou simplement des invitations comme celle-ci : « Mardi, de 20 hs. à 22 hs. nous ne faisons rien... mais nous le faisons ensemble ». Le thé circule. Un autre jour, on fait la fête : *castanyades* ou *calçotades*<sup>773</sup> succèdent le « *cine a la fresca*<sup>774</sup> » ; on mène à terme des projets en commun.

*Cruilles* –en catalan « carrefours »– est, selon sa propre définition, un point de rencontre dans lequel, sous la devise «un voisin est celui qui s'avoisine » tout le monde est le bienvenu. Sans aucun appui institutionnel (souvent c'est plutôt le contraire) le succès de *Cruilles* témoigne que la communication directe, facile, ouverte et fertile entre les personnes est possible ; que le recouvrement de la rue comme un *communal* –l'idéal de Jane Jacobs– est possible.

Dans son livre *Dark Age Ahead*, Jane Jacobs décrivait la canicule dont la ville de Chicago a souffert du 14 au 20 juillet 1995, qui laissa 739 morts, la plupart des noirs, vieux et pauvres dont la plupart ont été retrouvés seuls, enfermés dans leurs appartements, sans qu'ils aient cherché refuge ou de l'aide chez des voisins ou des commerçants. Des comportements oubliés ou négligés dans l'état des « infrastructures relationnelles » de la ville qu'il est nécessaire de réapprendre mais qui ne peuvent ni s'enseigner ni se projeter. Projeter l'empathie relationnelle de la ville n'est pas possible, ni ne l'enseigner, mais chacun de nous peut être attentif à la protection de tout cadre convivial favorable à ce que ces connexions s'établissent et prospèrent<sup>775</sup>. ■

### 8.1.3. L'hospitalité comme paradigme<sup>776</sup>. La thèse d'Alfons Garrigós

Revenons à la notion de seuil :

[L]a porte ouvre sur un espace construit. Sur cette frontière se tient l'hôte, l'*ipsissimus* [...] Il est le prototype du prêtre [PS : 15-OC, 1987].

Suivant le cours d'une histoire de l'hospitalité, Illich nous a expliqué l'« origine chrétienne des services » [PS : 9-43-OC, 1987], le service comme « perversion de l'amour chrétien » [PS : 9-OC, 1987], cette délégation et l'institutionnalisation de la charité qu'il définit comme une *corruptio optimi quae est pessima*. Depuis l'hospitalité authentique des Grecs qui requiert des égaux qui sont reçus en hôtes (*xeno-philia*), en passant par « la délégation formelle de l'autorité accueillante » dans la figure du

<sup>773</sup> Se réunir pour manger des châtaignes en novembre, ou une variété locale de ciboulette grillée au mois de mars.

<sup>774</sup> Cinéma en plein air.

<sup>775</sup> Voir *Cooked* le projet/film de Judith HELFAND qui se propose de rédéfinir le concept de désastre et de renverser son sens pour que des processus empathiques se produisent.

<sup>776</sup> ILLICH traite de l'hospitalité notamment dans *L'origine chrétienne des services*, un article qui rassemble les notes préparées pour le sermon *Hospitalité et douleur* prononcé devant la Quatrième Église presbytérienne du Chicago's Loop le 23 novembre 1987 à laquelle il avait été invité par son ami John McKNIGHT, directeur du Urban Affairs Institute et David Ramage, le doyen du séminaire McCormack à la Northwestern University à Chicago. John McKNIGHT est l'auteur d'une phrase qu'ILLICH, depuis les années 1970, a toujours citée : « le service et le masque de l'amour ». A lire aussi : MONTANDON (Dir.), 2004, *Le livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, Paris, Bayard et DERRIDA, Jacques et DUFOURMANTELLE, Anne, 1997, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre. De l'hospitalité*, Paris, Calman-Lévy.

*proxenos* à l'époque de l'essor de l'État-cité [PS : 16-OC, 1987], pour aboutir à la pratique de la charité en rapport avec l'hospitalité au sein de l'Église occidentale et ses premiers hôpitaux au XII<sup>e</sup> siècle, l'hospitalité est un concept qui a une longue histoire et qui appelle des notions diverses : la définition de l'étranger ; le statut de la relation entre l'accueilli et l'accueillant (pour lequel nous avons seulement un mot en français, hôte, mais deux mots en anglais *gest* et *host* ou *huésped y anfitrión* en espagnol) ; le geste charitable ; l'hospitalité comme vertu ou comme obligation ; l'hospitalité comme acte de paix et comme instrument pour la circulation de la parole ; l'hospitalité comme effort et comme risque, comme acte de don de soi, mais en tant que tel aussi soumise à des lois et des rites. La question des différentes conceptions de l'hospitalité relève de l'établissement de catégories propres à chaque communauté et à chaque moment historique : la distinction *nous-eux*, la dissociation du *je* et du *nous* et l'apparition du *moi* dans les sociétés occidentales, la définition que chacun se donne des étrangers, des barbares<sup>777</sup>, des mendiants.

L'hégémonie du service et la disparition du « chez-soi » tuent toute hospitalité possible. La deuxième séance de *The Oakland Table* a été convoquée en 1981 pour explorer justement l'érosion de la plus fondamentale des manières d'être dans un lieu, l'hospitalité, sous couvert de la notion de progrès, la provision institutionnalisée des services, l'action convaincante des professionnels et les espaces inhabitables qui contribuent à la perte de l'entraide des voisins, les soins par la famille et l'engagement mutuel, et à la conviction que les gens ne sont plus capables de s'entraider et de prendre soin les uns des autres<sup>778</sup>.

Pour Alfons Garrigós<sup>779</sup> le « paradigme de l'hospitalité » est clé pour sortir de la logique du *challenge* industrialiste. Il oppose le sentiment offensé, menacé et arrogant de l'*ethos* technologique pour lequel les limites sont autant d'opportunités de mesurer sa force, à l'attitude humble, digne et disciplinée de l'hôte pour lequel les limites sont la condition de la possibilité du plus humain des gestes, celui de recevoir ou de donner refuge [Garrigós, 2002, 113-114], celui de « l'accueil bienveillant ». Cette philosophie de l'hospitalité, « provocatrice, parce qu'elle renonce à toute forme d'arrogance » [Garrigós, 2002 : 122] est celle qui guide Illich et ses amis et collaborateurs<sup>780</sup>.

Une limite est un seuil et, en tant que tel, la frontière qui sépare le terrain inhospitalier de celui qui est habitable, la pluie et l'orage du refuge. [Garrigós, 2002 : 122].

<sup>777</sup> L'attente expectante de l'arrivée des barbares a inspiré un autre beau poème de Constantin CAVAFY (1863-1933) : *En attendant les barbares* (1904) dans YOURCENAR, Marguerite, *Présentation critique de Constantin Cavafy* suivie d'une traduction des *Poèmes* par M. Yourcenar et Constantin Dimaras, Paris, Gallimard, 1958 (réédition dans la collection poésie/Gallimard en 1978 et 1994) :

« Mais alors, qu'allons-nous devenir sans les Barbares ? / Ces gens étaient en somme une solution ».

Sur : [http://dornac.over-blog.com/pages/Constantin\\_Cavafis\\_En\\_attendant\\_les\\_barbares-1884006.html](http://dornac.over-blog.com/pages/Constantin_Cavafis_En_attendant_les_barbares-1884006.html), Lambert Wilson et Polydoros Vogiatzis lisent la traduction française de Marguerite

Yourcenar accompagnés à la guitare par Barbara Gyra lors du *Marathon des Mots 2009 de Toulouse*.

<sup>778</sup> Hommage III, aux trois très jeunes maçons (Sergio, Alfredo et « le Marocain ») qui se sont occupés pendant toute la durée des travaux d'aménagement du bâtiment, des mois, d'amener Teresa, la voisine du premier qui commençait à perdre sa tête, manger avec eux à midi au restaurant de menus du coin.

<sup>779</sup> À lire : GARRIGÓS, Alfons, *Hospitality Cannot Be a Challenge (L'hospitalité ne peut pas être un défi)* [Garrigós in Hoinacki-Mitcham, 2002].

<sup>780</sup> En ce qui me concerne un des cadeaux que la rédaction de cette thèse m'a octroyés.

#### 8.1.4. Ville conviviale, ville hospitalière, ville poreuse

Je voudrais définir, suivant Garrigós, une *ville conviviale* comme celle dans laquelle sont à même de fleurir les conditions de l'hospitalité : celle qui n'a pas abandonné « l'espace humain où il est possible de regarder l'autre, face à face » [Garrigós, 2002 : 123], celle qui n'a pas transgressé les limites, celle où l'hôte peut exercer sa réceptivité, celle où « l'hospitalité n'a pas été reléguée à des spécialistes » [Garrigós, 2002 : 123]. Le poète basque Gabriel Celaya (1911-1991), écrivait en 1947<sup>781</sup>:

*La ville est en caoutchouc lisse et noir. Je me loue par heures, je ris et je pleure avec tous les autres.*

Mais il nuancait ensuite :

*La ville est en caoutchouc lisse et noir. Mais avec des trouées sentant la vacherie, et l'alfa, et le bois humide...*

Ville lisse et réfractaire, celle de l'« espace homogène des biens de consommation », des centres commerciaux et leurs parkings, des « non-lieux », des « places dures » clonées à la mode, de la climatisation totalisante. Hospitalisation de l'espace dans l'étiquetage iatrogène des âges, des spécialités, des classes sur les ruines de l'hospitalité. Le langage des urbanistes a pris un tournant hostile dans les dernières années du XX<sup>e</sup> siècle : plan de masse, percées urbaines, pacification du transit, rocade, enceintes (même vertes), polygones, un vocabulaire emprunté à la guerre, tandis que les mots empruntés au paysage et l'agriculture se pervertissaient dans leur application aux grandes infrastructures énergétiques pour les « attendre »<sup>782</sup> : granges solaires et parcs éoliens. Et pourtant, « ces trouées sentant l'alfa et le bois humide » me font rêver à cette porosité de la *ville conviviale* ! Philippe Ariès<sup>783</sup> parle de la vitalité, la complémentarité et la porosité des lieux, qu'ils soient publics ou privés, comme nécessairement poreux est l'espace vernaculaire pour Illich :

Des cultures différentes découpent le paysage de façon différente. Et comme l'espace vernaculaire est poreux, plusieurs cultures peuvent partager le même paysage [OC2 : 420-GV, 1982].

Une première précaution élémentaire : ne pas tout goudronner. Nous savons que l'imperméabilisation des énormes étendues urbanisées nuit au régime des eaux, à la survie des espèces botaniques et animales, à la composition même de la terre et à sa fertilité, aboutissant, à la limite, à des catastrophes sous la forme d'avalanches et

<sup>781</sup> CELAYA, Gabriel, 1947 *Aviso*, de son recueil *Tranquilamente hablando* (signé Juan de Leceta), San Sebastián, Gráfico-Editora. Une belle version du poème chantée par le groupe espagnol *Aguaviva* (1971), est disponible sur [http://www.youtube.com/watch?v=\\_VR1bBJ7334](http://www.youtube.com/watch?v=_VR1bBJ7334)

«*La ciudad es de goma lisa y negra. Yo me alquilo por horas, río y lloro con todos [...] La ciudad es de goma lisa y negra, pero con boquetes con olor a vaquería, y a esparto, y a madera mojada...* ». Trad. S.G.

<sup>782</sup> Ou nous faire proche ce qui nous est étranger pour nous aliéner de ce qui nous est propre, un concept développé par Günther ANDERS dans *L'obsolescence de l'homme* [1956 : 137-148]. ANDERS l'appelle « la familiarisation du monde ».

<sup>783</sup> ARIÈS, Philippe [1987] *El niño y la vida familiar en el antiguo régimen*, cité par GARRIGÓS, Alfonso, 2003] dans son article *Convivencialidad y equidad en el pensamiento de Ivan Illich. Reflexiones de un maestro*. Disponible sur <http://habitat.aq.upm.es/boletin/n26/aagar.html>. Nous savons qu'ILLICH a lu cet ouvrage qui a inspiré certaines réflexions sur son enfance et sa jeunesse. Nous savons aussi que c'est grâce à ILLICH et à une soirée partagée à Paris qu'ARIÈS a publié son grand essai sur la mort.

inondations, d'érosion, de stérilité. Mais nous sommes là, encore, dans le domaine du physique.

Sortir de la logique du *challenge* dont nous parle Garrigós, c'est recouvrer la porosité des paysages partagés où s'incarne et fleurit l'hospitalité. Une porosité qui, comme pour le sol, est une condition de sa fertilité. Et voilà que la notion –surprenante ?– de fertilité urbaine ajoute à la *ville conviviale* une dimension commensale qui nous fait songer à des jardins urbains, à des repas simples partagés sous les arbres dans un climat d'hospitalité, mais aussi à une nouvelle relation avec l'entourage, avec la campagne, avec la nourriture, éloignée des cultures hors-sol, éloignée des produits hors-saison et des denrées coûteuses qui viennent de loin, et beaucoup plus rapprochée de la nature, de la vie paysanne et de ses paysages humanisés.

*Vers midi nous sommes allés déjeuner chez Mourad. [...] [O]n préparait le repas dans une cuisine que dans le monde occidental nous n'aurions pas considéré telle [...] La cuisine était une activité communautaire, que partageaient toutes les femmes de la maisonnée avec charme et dextérité[...] Cette famille-là n'avait ni voiture, ni frigo, ni téléphone ni caméra [...] mais ils accueillaient des orphelins de la rue et s'occupaient des vieillards avec une aisance et un lucide sens du devoir impensable chez les familles du nord de l'Europe.*

Stewart, Chris, 2006, *Los almendros en flor*. (Trad.S.G.)

#### **Signes 45** *Qu'est-ce qu'ils font ? (II). La ville commensale*

*L'agriculture urbaine comme un moyen de renforcer la dignité de la personne : la dignité de se nourrir et la fierté de nourrir ses voisins.*

Le programme d'agriculture urbaine de la ville de Rosario (PAU) est une initiative du CEPAR-Centro de estudios para la producción agroecológica de Rosario (Santa Fe, Argentina)<sup>784</sup>. Il a été entamé pour répondre à la crise financière de 2001 avec une proposition centrée sur la production agricole. Dans un contexte où le chômage croissant et la forte immigration des pauvres des provinces du nord faisait croître les taudis et la misère, l'objectif du programme est de promouvoir la « construction de développement endogène » à partir de stratégies participatives et de formes solidaires de production, transformation, commercialisation et consommation de nourriture saine, produite sur les principes de l'agroécologie (agriculture bio, sans pesticides ni intrants chimiques, avec des semences paysannes, à faible dépendance énergétique et produite par les gens, de véritables « paysans urbains »).

Les principales réussites du programme ont été la reconnaissance des familles pauvres comme les acteurs d'un processus favorisant la sortie de la misère (en particulier celle des femmes) par des moyens propres ; l'installation de 791 jardins partagés ; la participation directe de plus de 10.000 familles à la production de légumes, ce qui

<sup>784</sup> Après le succès des premières actions, des alliances ont été établies avec le gouvernement local et d'autres organisations qui amenèrent à la reconnaissance de l'Agriculture Urbaine comme une politique publique, ce qui a favorisé la durabilité du programme par l'assistance financière, logistique, technique, en formation et en infrastructures. Sources: présentation de Lucho Lemos au Colloque d'Agroécologie organisé par La ligne d'horizon à Albi, 27-30 novembre 2008.

Pour plus d'informations :

Mairie de Rosario, [http://www.rosario.gov.ar/sitio/desarrollo\\_social/empleo/agricul.jsp](http://www.rosario.gov.ar/sitio/desarrollo_social/empleo/agricul.jsp).

Ciudades para un Futuro más Sostenible, <http://habitat.aq.upm.es/dubai/04/bp1297.html>.

suppose l'auto-production de subsistance pour 40.000 personnes avec une nourriture de qualité, riche et variée ; l'amélioration de l'environnement, du paysage urbain et des conditions de vie des habitants des quartiers pauvres ; la consolidation de la stabilité dans l'utilisation des terrains productifs par les pauvres urbains ; la création d'un circuit d'économie solidaire qui inclut 342 groupes productifs, dont chacun participe pendant la semaine à trois marchés de vente directe installés dans des emplacements stratégiques ; le développement d'une planification productive qui permet, en plus, de fournir des légumes à des cantines scolaires et des cuisines communautaires dans le cadre d'un réseau social solidaire ; la mise en place d'activités dérivées de manipulation et l'élaboration de la production (salades, légumes précuits) qui donnent une valeur ajoutée à la production ; finalement et surtout, la restitution d'une appréciation personnelle et sociale des gens par la reconnaissance de la qualité des produits et l'intérêt des activités mises en œuvre et un nouveau rapport avec le territoire environnant.

*Ville conviviale* : ville hospitalière, ville poreuse. ■

## 8.2. La ville conviviale, une ville éducatrice ?

*Un cadre institutionnel d'une nature toute différente pour « déscolariser la société »*

C'est la liberté universelle de parole, de réunion, d'information, qui a vertu éducative [OC1 : 301-SE, 1971].

En 1971 Illich publie son ouvrage intitulé en anglais *Deschooling Society*, traduit en français comme *Une société sans école*. Or, le concept de *Déscolariser la société* est beaucoup plus large : Illich établit une différence entre « démanteler les écoles » et « déscolariser la société toute entière » [OC1 : 350-SE, 1971]<sup>785</sup>. *Déscolariser la société*, suppose la désinstitutionnalisation de la société nécessaire à l'avènement d'un « avenir convivial », ce renversement de la structure sociale que suppose la récupération d'une autonomie sur les ruines de l'hétéronomie systémique<sup>786</sup>.

Mais il faut préciser que, contrairement à son ami Paul Goodman, Illich n'était pas contre les institutions : « [L]a réduction du mode hétéronome en faveur du mode autonome n'est pas une pure désinstitutionnalisation. [L'autonomie et l'hétéronomie] requièrent l'une comme l'autre un cadre institutionnel, bien que de nature fort opposée » [OC1 : 675-NM, 1975].

Que signifie « déscolariser la société » par rapport à l'espace habité et au territoire ?

<sup>785</sup> Dans sa conférence *Pour une étude de la mentalité alphabétique* [OC2 : 869-893-DM-MA, 1986] prononcée devant l'American Education Research Association en août 1986, ILLICH fait une lecture critique de son ouvrage *Une société sans école* à la lumière notamment des changements survenus à l'« ère des systèmes » et de celui qu'il appelle l'« esprit cybernétique ». L'utilisation du texte que je ferai ici tient compte des nuances et des accents soulignés dans cette conférence.

<sup>786</sup> *Une société sans école* est, selon Gustavo ESTEVA [2000] le livre qu'il laisserait volontiers oublié sur la table d'un fonctionnaire gouvernemental, où celui-ci pourrait trouver des raisons convaincantes pour appuyer ou au moins cesser de s'opposer aux initiatives des gens d'apprendre auprès de ceux qui savent faire, un principe qui réduit la pression sociale sur le gouvernement, conséquence d'une demande de scolarisation structurellement impossible à satisfaire. Voici le principe sur lequel ont été fondées les *Universités de la Terre*, à San Cristóbal de las Casas par Raymundo BARRAZA et à Oaxaca par Gustavo ESTEVA lui-même. Un principe qui est conditionné à la disparition simultanée des barrières et des classes entre les scolarisés et les non scolarisés, au démontage des monopoles des professionnels sur la capacité de faire.

Que peut bien signifier « déscolariser la société » pour une urbaniste aujourd'hui ? Suivons d'abord les pistes qu'Illich nous donne :

Est-ce veiller à « créer de nouveaux rapports entre l'homme et ce qui l'entoure qui soient source d'éducation » [OC1 : 297-SE, 1971], qui assurent « l'accès aux ressources » [OC1 : 301-SE, 1971], « l'échange des connaissances » [OC1 : 315-SE, 1971] et « l'appariement des égaux » [OC1 : 321-SE, 1971] ? Illich veut reconnaître et rendre accessible à l'ensemble du corps social les ressources éducatives contenues dans les méthodes de production<sup>787</sup>, dans les activités, dans les *choses* au sens large. Pour cela des changements dans le concept de l'espace habité seraient à imaginer, d'autant plus que les « institutions manipulatrices » qu'englobe notre *entreprise urbaine* (comme les hôpitaux, les écoles, les réseaux de transports, les centrales de production) sont des institutions à empreinte territoriale forte, qui façonnent l'espace social, et dont l'accès actif en tant que *Homo educandus* est monopolisé par une classe.

Est-ce par cette attitude ouverte devant les outils du savoir « inverser la tendance à faire de l'instruction un besoin contraignant et non un loisir enrichissant » [OC2 : 873-DM-MA, 1986] ? Selon l'étymologie la plus répandue, *educare*<sup>788</sup> signifie faire sortir, extraire (sous-entendu : ce qu'il y a de meilleur dans chacun de nous). Il y aurait d'ailleurs une racine commune entre *educare* et *réduire/reconduire*. Or, Illich conteste cette étymologie. En latin classique, explique-t-il, *educare* signifie nourrir, allaiter. Dans le contexte de l'industrialisme, pouvons-nous ajouter, éduquer c'est faire avaler, introduire, conformer au modèle, plus précisément au modèle du bon-citoyen-producteur-consommateur.

Dans quelle mesure et sous quelles conditions « l'utilisation de la technologie [peut-elle] rendre possible une politique de participation [qui serve à] tisser les véritables réseaux qui fourniraient des chances égales de rencontre à la majorité des êtres humains » ? [OC1 : 377-SE, 1971]. Les objectifs de « donner à chacun les moyens de s'exprimer, de communiquer<sup>789</sup>, de rencontrer les autres [...] de se faire entendre » [OC1 : 301-SE, 1971] sont essentiels pour Illich car « [c]'est la liberté universelle de parole, de réunion, d'information, qui a vertu éducative » [OC1 : 301-SE, 1971]. Nous prévenant envers l'accaparement et la manipulation de l'information par des capitalistes de l'information, les « banquiers de la connaissance », dit Illich [OC1 : 377-SE, 1971], envers les réseaux essentiellement homogènes, envers le déplacement des termes de l'éducation à ceux de la programmation des systèmes, Illich fait sauter les alarmes de ce qu'il peut y avoir de simulacre dans les « réalités nouvelles<sup>790</sup> » de la Société de l'Information et la Connaissance [Médiatisées].

Comment aider à démanteler les codes et les dispositifs qui font que l'environnement artificiel qu'il a lui-même conçu et dans lequel il vit (y compris « les endroits

<sup>787</sup> À lire: SENNETT, Richard, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat* [Sennett, 2008].

<sup>788</sup> Emprunté au latin *d c re* (« former », « instruire »), lui-même fréquentatif du verbe *d c re* (« faire sortir », « mettre dehors »), composé de *d c re* (« conduire », « mener ») avec le préfixe *ex-* (« en dehors »).

<sup>789</sup> Notons que, en 1971, ILLICH parle encore de *communiquer*, un mot qu'il va extirper de son vocabulaire plus tard, à l'« ère des systèmes ».

<sup>790</sup> Le mot est de Michel BASSAND, directeur de l'école d'architecture de l'Ecole Polytechnique de Lausanne.

faussement appelés “publics”<sup>791</sup> ») [OC1 : 311-SE, 1971] « devient [à l’homme] aussi impénétrable que la nature l’est pour le primitif » ? [OC1 : 307-SE, 1971].

Quel est cet «environnement nouveau dans lequel grandir pour connaître une société sans classes » [OC1 : 377-SE, 1971]. Une société sans classes, un thème central chez Illich, qui est au cœur de sa *société déscolarisée* et qui est évidemment la condition indispensable pour doter le concept de participation<sup>792</sup> de son vrai sens et de son plein contenu.

Comment « revendi[quer] la liberté d’habiter et [...] la protection d’un environnement habitable » [OC2 : 761-DM-AH, 1988], au-dessus « des exigences impuissantes d’un entreposage personnel » [OC2 : 763-DM-AH, 1984], tout en transcendant « le préjugé juridictionnel en faveur du droit au logement » bureaucratique, hétéronome et institutionnalisé, « constamment invoqué à l’encontre de la liberté d’explorer de nouvelles façons d’habiter », qui est « aussi répressif que les lois qui prescrivent le style de vie du couple humain productif » [OC2 : 761-HA, 1984] ?

Est-ce repenser comment résoudre « les mobilités accrues » sous le point de vue et de l’équité plutôt que du point de vue restrictif de l’écologie ?

Ou bien par contre –face à l’extension de la logique industrielle à tous les domaines de la vie humaine– il vaut mieux, suivant Ingmar Granstedt [2006], chercher radicalement à « sortir de la folle concurrence » et pour cela repenser l’indispensable et urgente relocalisation et reconceptualisation des activités humaines, dépassant radicalement des notions abstraites et hétéronomes comme « les mobilités » ou « l’emploi ».

Sortir de la folle concurrence globale entre territoires impliquerait regarder d’un œil très critique les grandes opérations de développement et de *marketing* urbain : le concept de marque de ville et d’attractivité internationale<sup>793</sup> ; les *rankings* des villes, les bâtiments emblématiques, les architectes-vedette ; les événements internationaux (Expositions Universelles, Jeux Olympiques d’été ou d’hiver, Capitalités culturelles, Coupes du monde, Forums des cultures, Sommets –de la faim, du climat ou de la téléphonie portable–, sites classés UNESCO ou autres) ; les attractions renouvelées sans cesse et la thématization des villes pour attirer le tourisme ; les chantiers insensés et interminables... Quel soulagement !

C’est aussi faire sauter les alarmes devant les « mots plastiques » systémiques<sup>794</sup> vides de contenu (citoyenneté, participation, attractivité, concertation public-privé, consensus...), parfois même de véritables oxymores (développement durable), devant les « *visiotypes* » et la réduction de la réalité à des diagrammes et des séries statistiques et l’assimilation des individus à des profils.

Et aussi raffiner les seuils de sensibilité devant les outils et les processus de l’expropriation : arracher les panneaux et les adhésifs contraignants qui limitent les capacités des hommes d’interpréter leur entourage ou d’entrer en rapport avec autrui ;

<sup>791</sup> Rappelons ici l’opposition radicale entre le chez-soi et les *communaux* articulés par le seuil et la distinction moderne entre espace privé et espace public qu’ILLICH établit dans *L’art d’habiter* (1984).

<sup>792</sup> L’un des grands mots plastiques de la politique urbaine actuelle.

<sup>793</sup> Villes vertes, villes patrimoine de l’humanité, villes durables, villes événement...

<sup>794</sup> Voir note en bas de page 13, p. 22 pour les « mots plastiques » et 519 p. 193 pour les « *visiotypes* », des concepts qu’ILLICH prend de son ami Uwe PÖRKSEN.

démonter le système normatif boulimique et contre-productif pour sortir de la norme prescriptive, pervertie comme une fin en elle-même (exogène, hégémonique, paralysante, globale, imposée, contraignante, hargneuse, pédagogique, infantilissante...) ; supprimer les institutions contre-productives perturbatrices : Comités de participation faits pour détourner la participation<sup>795</sup>, Observatoires qui bloquent l'accès libre et ouvert aux données et obstruent la diffusion des politiques et des stratégies transformatrices au profit des institutions qui les soutiennent... Simplifier, démonter, dénormaliser, décontraindre, décomplexifier, démanteler tout ce canevas bureaucratique ou technique qui nous est imposé « à chaque homme,[...] transformé en un but institutionnalisé, standardisé et géré » (PS : 155-HE, 1993) ( et consentant !). Encore une fois, quel soulagement !

Est-ce surtout recouvrer et faire grandir les *communaux*, y inclus ceux du silence, de la parole, des savoirs et du rêve ? –ce qui serait bien vraisemblable suivant la théorie récurrente de l'historien Illich, selon laquelle tout ce qui a eu un commencement peut avoir une fin.

La récession forcée survenue par l'épuisement du système peut-elle favoriser ce constat par chacun « qu'une réduction de l'économie est non une simple nécessité négative mais une condition positive d'une meilleure existence<sup>796</sup> » [OC2 : 355-GV, 1982] ?

Comment veiller à faire disparaître le contrôle qu'exerce le secteur privé ou les corps de métier, sur les « possibilités d'éducation contenues dans les "choses" [pour] parvenir à une conscience nouvelle de la propriété définie comme un bien véritablement public » [OC1 : 315-SE, 1971] –celle qui, à mon avis, constitue pour Illich la deuxième prémisse de la réinstitutionnalisation conviviale d'une société sans classes ?

Comment, enfin, récupérer ce « mode vernaculaire de comportement et d'action qui s'étend à tous les aspects de la vie » [OC2 : 832-DM-LM, 1978] , et lui faire de la place, et le faire durer...

La *ville conviviale* : une ville éducatrice.

**Signes 46** *Qu'est-ce qu'ils font ? (III). « ¡Toma la plaza!<sup>797</sup> ». The (Real) Educating City<sup>798</sup>*

Le *Réseau International des Villes Éducatrices*<sup>799</sup> a été créé à Barcelone en 1990. L'initiative du maire Pasqual Maragall faisait partie d'une vaste opération destinée à « situer Barcelone sur la carte » et en faire une métropole capable de rivaliser avec

<sup>795</sup> La définition appartient à une amie qui occupe un poste important dans le domaine de l'aménagement du territoire dans une administration publique.

<sup>796</sup> Et si c'est ainsi, citant François PARTANT: *Que la crise s'aggrave !* Mais, attention : il faut veiller à ce que ce changement ne soit pas utilisé pour voiler la restriction des droits des plus défavorisés sans toucher au noyau de l'économie et à sa position dans la vie sociale. Je fais référence notamment à des essais de récupération du concept de *décroissance* vraiment préoccupants.

<sup>797</sup> « *Toma* » a le sens de « Occupe ! ». À Paris, les manifestants se sont réunis à la Bastille d'où ils ont été expulsés dans les jours suivants. Dans d'autres villes de France (Toulouse, Lyon...) il y a eu des mouvements similaires. Voir dans la note en bas de page 298, p. 109 le commentaire sur le *Free Speech Movement* à Berkeley dans les années 1960 et ses successeurs.

<sup>798</sup> Ce texte a été une proposition de contribution au SIG Ivan ILLICH au Congrès de l'AERA, Vancouver, 2012 que, malheureusement, je n'ai pas pu présenter.

<sup>799</sup> Association Internationale des Villes Éducatrices, <http://www.edcities.org>

Londres, Paris, Berlin<sup>800</sup>. Les objectifs du réseau exprimés dans sa Charte<sup>801</sup> établissent que, convaincues que « le développement de leurs habitants ne peut être laissé au hasard », les villes éducatrices « renouvellent en permanence leur engagement à former ses habitants tout le long de la vie sous les aspects les plus divers ». Dans les faits, les réalités et les réussites ou les échecs sont faiblement perçus au-delà des cercles institutionnels concernés et des consultants qui les assistent.

Dans quelles conditions une ville peut-elle être éducatrice d'un point de vue illichien ? Avec quels outils ? Pour explorer cette notion j'évoquerai le récit des événements survenus en Espagne à partir des manifestations des *Indignados* du 15 mai 2011 (15-M).

Le dimanche 15 mai 2011 une grande manifestation contre l'expropriation du pouvoir souverain par les partis politiques et la banque a été convoquée dans les villes et villages d'Espagne sous la devise: « *Democracia real, ¡ya!* », « *No somos mercancía en manos de políticos y banqueros* »<sup>802</sup>. La mobilisation citoyenne ne partait de l'initiative ni ne comptait avec l'appui d'aucune des institutions, partis politiques ou syndicats habituels. La convocation avait été faite fondamentalement par des plates-formes réclamant un renouveau démocratique a-partidiste et a-syndical, à travers, dit-on les réseaux sociaux et l'Internet. En fait c'est le « bouche à oreille » qui a fonctionné, qu'il soit « numérique » ou « analogique », au bureau, au marché, à la fac ou au café car il ne faut pas oublier que les gens se parlent encore. Et pour longtemps...

Les manifestations se sont développés dans une ambiance ludique et non violente. Le 15 mai au soir, en réponse à une tentative d'expulsion des manifestants de la Puerta del Sol à Madrid par la police, quelques participants appuyés par un grand nombre de voisins de Madrid qui se sont mobilisés spontanément, ont décidé de camper. Ce campement a été imité rapidement dans de nombreux villages et villes en Espagne et à l'étranger sous la devise : « *¡Toma la plaza!* ». Les « *acampadas*<sup>803</sup> » allaient devenir dans les jours suivants une vraie communauté politique. Des assemblées se succédèrent pour finalement arriver à un manifeste réclamant une remise du pouvoir au peuple. Guillermo Zapata, écrivain et scénariste, qui a participé au campement de Sol, raconte<sup>804</sup> comment très rapidement, dans la nuit du mardi 17 au mercredi 18 mai, se produisit une métamorphose surprenante : le campement se transforma en une ville, « un endroit de construction où se libéra la puissance ». Je l'appellerai désormais « *la ciudad de la Plaza* ».

En très peu de temps et avec une efficacité remarquable dans l'usage des outils conviviaux, la « *ciudad de la Plaza* » s'est douée d'une cuisine collective, infirmerie, bibliothèque, espaces de réflexion, aire d'études, aire d'enfants : une démarche issue d'une volonté d'auto-organisation et d'autonomie par rapport aux institutions existantes

<sup>800</sup> Voir le Dossier *Villes éducatrices*. Revue Urbanisme N°349, juillet-août 2006.

<sup>801</sup> Charte des Villes Éducatrices, [http://www.villeseducatrices.fr/ressources/page/Charte\\_des\\_villes\\_educatrices\\_2004.pdf](http://www.villeseducatrices.fr/ressources/page/Charte_des_villes_educatrices_2004.pdf)

<sup>802</sup> Traduit plus tard en français comme *Démocratie réelle maintenant !* (<http://paris.reelledemocratie.net>) « *Nous ne sommes pas des marchandises entre les mains des politiques et des banquiers* » (<http://www.democraciarealya.es>)

<sup>803</sup> Campements.

<sup>804</sup> Dans une rencontre du cycle *¡Urgente! #02 Plaza pública* du 15 juillet 2011 au CCCB de Barcelone. Disponible sur : [http://www.cccb.org/es/exposicio\\_itinerant-urgent\\_02\\_pla\\_a\\_p\\_blica-38281](http://www.cccb.org/es/exposicio_itinerant-urgent_02_pla_a_p_blica-38281) (en espagnol).

dans tous les domaines plutôt que d'un besoin matériel réel de la part des campés, qui avaient chacun ses moyens de vie à l'extérieur du campement.

« *La Plaza* » a été une ville ouverte, dans laquelle la vie s'est déroulée, pendant environ un mois, dans des conditions de simplicité volontaire fondée uniquement sur la mise en commun des moyens disponibles et la collaboration et la coopération dans les efforts investis. Par l'expérience pratique dans l'organisation et la réalisation des tâches et la mise en marche des projets communs, « *la Plaza* » s'est constituée en une expérience amusante et riche en échanges et en apprentissages communautaire et politique dont, à souligner :

- Les procédures très actives, horizontales, ouvertes et totalement démocratiques mises en œuvre pour la prise de toutes les décisions collectives.

- La cristallisation dans le territoire des mouvements sociaux qui se développaient sur Internet, confrontés à la réalité, à la chair, aux sens et à l'autre,. Cet ancrage dans la réalité les a éloignés de la technotopie, de la virtualité, des réseaux sociaux désincarnés.

- L'impossibilité d'étiquetage des participants selon des catégories connues (âge, classe, idéologie ou condition sociale).

- Les devises et les pancartes (presque aussi nombreuses et variées que les personnes)<sup>805</sup> ainsi que les pratiques ont convergé sur la mise en question du mythe du progrès, sur la nécessité de resituer l'économie par rapport à l'ensemble de la vie sociale, ce qu'exprime bien la devise convoquante « *No somos mercancía en manos de políticos y banqueros* ».

- Écouter et parler, des actions disparues préalablement de l'espace public, ont fait leur réapparition sous la forme d'une multitude de bulles démocratiques<sup>806</sup> qui « domestiquent l'espace<sup>807</sup> », en le dotant de nouveaux contenus et aussi de petits objets quotidiens.

- Le discours et les pratiques de la « *ciudad de la Plaza* » ont donné témoignage d'une volonté, ou peut-être d'une nécessité intuitive collective, de reconduire les relations de chacun avec son entourage physique et social, mettant l'accent sur la réappropriation de la souveraineté et de l'usage des lieux et sur la mise en œuvre de pratiques sociales et communautaires qui, effectivement, ont domestiqué temporellement l'*espace commun*.

Des mouvements collatéraux dérivés du 15-M issus de la relocalisation des assemblées dans les quartiers, comme par exemple l'opposition aux interventions policières contre les « sans papiers » au quartier populaire madrilène de Lavapiés, le blocage de l'expulsion des familles attrapées par la politique bancaire et financière ou l'opposition

---

<sup>805</sup> Voir la conférence *Lemas y consignas del movimiento 15-M (Devises et consignes du mouvement 15M)* de Raúl MINCHINELA dans le CCCB. Disponible sur : <http://vimeo.com/27147951>. (La conférence est en espagnol, mais les matériaux exposés et la logique de leur classement demeurent bien compréhensibles pour des auditeurs de langue française).

<sup>806</sup> Parlements, assemblées ou des expériences comme les rencontres d'éducation *#edumeeet*, Plaza de la Cebada, Madrid.

<sup>807</sup> GIL-FOURNIER, Mauro, 2011, *Procesos de domesticación urbana, (Processus de domestication urbaine)*, post du 16 novembre 2011. Disponible sur : <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=11892> (en espagnol). | Mauro Gil-Fournier a fini ses études d'architecture en 2004. Nous reviendrons sur la domestication de l'espace dans le point 8.6, p.337 (*Signes* 54).

au moratoire du nucléaire, font partie de la revendication de la « liberté d’habiter et la protection d’un entourage habitable » [OC2 : 761-DM-AH, 1984]. Le transfert inter-générationnel de l’expérience des luttes et des joies passées, la construction d’infrastructures pour « le commun » (*commonfare*<sup>808</sup>), la révolte contre les blocages de la normalisation systémique, de l’hétéronomie paralysante, de la spoliation du « commun » ont été bien synthétisés dans cette devise des plus jeunes : « *Si no nos dejáis soñar no os dejaremos dormir*<sup>809</sup> ».

Si la « nature opposée » du cadre institutionnel qu’Illich propose passe par des processus de *contre-recherche* et *contre-projets*<sup>810</sup> portés à terme par des gens ordinaires, éloignés du monopole des experts ; par penser ce qui n’avait pas été pensé ; par une redéfinition de la propriété entendue comme un bien réellement public dans une société sans classes ; par une extension de la variété vernaculaire à tous les aspects de la vie face aux prémisses homogénéisantes de la rareté systémique et la concurrence globale ; par une récupération du commun et de l’imagination comme « la faculté qui chante la réalité » [OC2 : 471-H<sub>2</sub>O, 1985], je pourrais conclure que « *¡Toma la Plaza !* », me paraît une expérience hautement illichienne.

La ville est éducatrice si elle nous aide par des processus que nous ne pouvons ni ne provoquer ni ne conduire à « l’enfantement de la conscience » [Garrigós, 2008] et la rencontre de l’autre,. Une preuve de l’impact éducatif de la « *ciudad de la Plaza* » –et rappelons ici qu’éduquer c’est apprendre autant que désapprendre– c’est que désormais, rien ne sera pareil !

*Post Scritpum* : Après le 15-M on commence à voir des gens qui font dans la rue, seuls ou en groupe, des choses qu’ils n’auraient pas osé ou même imaginé de faire avant : tricoter un pull-over sur une terrasse de café, répéter une danse chinoise autour d’un magnétophone à piles, réparer un vélo, enseigner quelqu’un à jouer de la guitare, danser la *capoeira* dans le porche de l’université, placer des chaises pour les gens âgés devant les boutiques<sup>811</sup>, cultiver un jardin partagé... Des usages de la rue qui contrastent avec le renforcement du contrôle administratif des espaces publics, depuis les terrasses de café (où l’on chauffe la rue en hiver en se disant écologistes !) jusqu’aux concessions des espaces et des temps aux musiciens et aux artistes de la rue, règlementées et soumises à un examen. Au-delà de l’extension de l’enseignement réglé à toute la longueur de la vie, au-delà de la voie encyclopédique qui comble l’espace public de panneaux pédagogiques pour enseigner à céder sa place dans les transports publics, comment se laver les mains, comment se sentir dans un coin d’un parc ou le nom des arbres connus de tous les grands-parents, au-delà de la voie du *design* qui prétend faciliter les rencontres et « l’intégration sociale » par des mesures épidermiques parfois nécessaires mais toujours insuffisantes –toutes trois des fausses pistes, « concrétudes déplacées »–, les nouveaux usages de la rue, même naissants, sont des signes d’un changement.

Pour la suite, on verra. Il est encore tôt pour avoir une perspective historique mais, au moins symboliquement et pour ceux qui l’avons vécu en première personne, le regard

<sup>808</sup> Centres sociaux auto-gérés, etc.

<sup>809</sup> (*Si vous nous empêchez de rêver, nous vous empêcherons de dormir*).

<sup>810</sup> Voir sous-chapitre 8.3, *Un contre-urbanisme convivial*, p. 301.

<sup>811</sup> Une campagne revendicative contre la suppression des bancs publics que la mairie s’est réappropriée : maintenant une chaise pliante de chez Ikea en plastique noir, fournie, homologuée et identifiée par la mairie, est placée devant quelques boutiques de mon quartier.

sur l' *espace public* après « *¡Toma la Plaza!* » ne sera plus jamais le même. Désormais tout a changé.

*Coda* De l'autre côté du miroir, très loin de « *la Plaza* », illusoire et totalement défraîchie, pâlit l'Association Internationale des Villes Éducatrices. Fonctionnant comme une agence internationale intégrée par des gouvernements et des institutions publiques et privées, avec ses cotisations, ses présidences et ses secrétariats, ses hauts fonctionnaires et ses consultants, ses sommets, ses congrès internationaux et ses budgets démesurés, elle ne peut pas par définition être entendue comme une institution de nature opposée aux « institutions manipulatrices » illichiennes. Elle participerait plutôt des catégories plastiques systémiques : les *villes éducatrices*, comme les *villes-événement*, les *villes créatives* ou les *villes talentueuses*, des villes-produit en concurrence dans le marché global, que prouve (en même temps que conditionne fortement !) le concept de *marketing* urbain et dans lesquelles peuvent coexister sans complexe et sans questionnement la candidature à Ville verte européenne, la foire de la bicyclette, un nouvel aéroport *low cost* et la célébration de la *Red Bull Air Force Race*, la Formule 1 de l'air : une semaine durant, des avions de course et d'acrobatie ont volé sur la plage et sur les quartiers avoisinants, avec toute leur consommation d'énergie, leur pollution et leur bruit, et non sans danger. Contre-productivité (cynique) de l'institution municipale devenue une fin en elle-même. ■

### 8.2.1. Les professions de l'urbain dans la ville éducatrice

Qu'en est-il pour les professions de l'urbain ? Comment s'articule la pratique des professions de l'urbanisme à une ville (vraiment) éducatrice ? Dans sa conférence *Algunos placeres elementales del oficio de maestro*<sup>812</sup>, c'est encore Alfons Garrigós [2007] qui expose quelques clés qui nous permettront sûrement d'avancer.

a. *Kairos*<sup>813</sup>. Pour Garrigós, « comme naviguer, soigner ou faire de la cuisine, l'enseignement est un art du moment adéquat et non une science avec des connaissances universelles, nécessaires, précises. Les facteurs du succès échappent à notre prédiction ». Les métiers de l'urbain partagent cette condition qu'on oublie souvent, notamment dans le monde globalisé : un art du lieu et du moment adéquat, de la juste proportion –le *tonos* des grecs– qui inclut aussi une possibilité rarement considérée : celle de *ne pas faire*. Cette leçon de prudence nous libère de la responsabilité auto-assumée de vouloir transformer la société chez nous et à l'autre bout du monde à coups de crayon illuminés. Quel soulagement (pour nous et, bien sûr, pour la société...) !

b. *Des nains sur les épaules de géants*<sup>814</sup>. Le recours à « ceux qui nous aident à voir plus loin, nous sortent de notre provincialisme (la tendance naturelle “qui considère le monde comme une propriété exclusive des vivants et dans le quel les morts [...] ne participent pas”)<sup>815</sup> et de notre solitude, et viennent confirmer que nos intérêts et nos préoccupations ont été traitées par d'autres qui ont ouvert la voie ». Cette leçon de

<sup>812</sup> (*Quelques plaisirs élémentaires du métier de maître d'école*). Conférence à des élèves de l'école normale de la Facultad de Ciencias de la educación de la Universidad de Málaga. 18 mai 2007. Trad. S.G.

<sup>813</sup> ARISTÓTELES, *Etica nicomaquea* 1104-5.

<sup>814</sup> Diction médiéval, souvent attribué à NEWTON.

<sup>815</sup> ELLIOT, Thomas S. *¿Qué es un clásico?* In *Lo clásico y el talento individual*, Ed. UNSM, México, 2004, p. 56.

modestie nous libère de la responsabilité d'une recherche de l'originalité perpétuelle, de la nouveauté contraignante qui, historiquement, n'a jamais fait partie des pratiques relatives à l'espace habité. Encore plus soulagés, mettons les mains dans la farine :

c. *Les plaisirs élémentaires*. Déconcertés –comme le sont souvent les maîtres selon Garrigós–, nous assistons à des changements dans la vie quotidienne, dans les lois et dans les théories qui « nous ont privé de quelques plaisirs élémentaires de la vie, –aussi élémentaires qu'ils passent inaperçus et un peu interdits–, de quelques plaisirs élémentaires du métier, et du langage nécessaire pour en parler ». Garrigós poursuit : « Les enfants ne demandent pas à quoi sert chanter, dessiner ou entendre un récit, ces activités gratifiantes pour n'importe quelle personne de n'importe quel âge. Ce sont des choses qui valent par elles-mêmes ». Nous sommes là très loin de nos aires de jeux stériles, comme celle que nous avons décrite dans la première partie de cette recherche. Quelle joie de les recouvrer !

Garrigós met en exergue que ces plaisirs élémentaires sont souvent menacés par certains effets de la technologie, qui nous amènent à nous demander non seulement « ce que nous pouvons faire avec un artefact ou une technique, mais surtout, –avec Neil Postman et dans la ligne d'Illich –que font ces choses avec nous ? ». Pour Illich la réponse est claire : il y a des techniques qui nous convertissent en un appendice du système. « La dispersion sociale et médiatique, [...] la quantité de stimulus par rapport à la capacité de les assimiler, [...] la fragmentation des rythmes et des espaces » entre autres, poursuit Garrigós, provoquent une « atrophie “musculaire” [...] et la perte de la jouissance de ces plaisirs élémentaires ».

Pensons à nos métiers. Combien de plaisirs, tellement élémentaires qui peuvent être partagés avec chacun, sont disparus de l'activité quotidienne des architectes, des urbanistes, des paysagistes : poser des briques ; peindre un mur ; débarrasser un chantier et jouir de sa simplicité et de sa beauté ; dessiner ; faire une maquette ; construire une table de fortune ; tailler un crayon ; planter ; cueillir des fruits ; les manger. La rareté des exceptions le met en évidence : je pense à des artistes comme le cher Clorindo Testa<sup>816</sup> (né en 1923), un architecte heureux à ses 89 ans, Roberto Burle Marx<sup>817</sup> (1909-1994) ou Oscar Niemeyer (1907-2012)<sup>818</sup>. Des artisans comme des enfants, tellement

---

<sup>816</sup> Clorindo TESTA (architecte italo-argentin né en 1923) est considéré le plus créatif des architectes latino-américains vivants. Architecte et peintre renommé, il passe de longues heures dans son bureau où il se rend chaque jour, matin et après-midi. Vous le retrouverez assis dans une salle magnifique derrière sa grande table pleine de crayons de couleurs, en face de la double porte grande ouverte, toujours accessible. Il dessine, il peint, il fait des maquettes. Un architecte joyeux comme un enfant, ses œuvres, expressives, coloristes et peu coûteuses, « honorent » –le beau mot est de PAQUOT–, les fonctions qu'elles accueillent.

<sup>817</sup> Roberto BURLE-MARX (1909-1994), le grand paysagiste brésilien, est le créateur du « sitio » à Santo Antônio da Bica (Guaratiba, Rio de Janeiro), un laboratoire botanique, un jardin en perpétuel mouvement où il déployait aussi ses talents de peintre, de chanteur, de comédien, de cuisinier. Le film de Tamara LEFTEL *Eu, Roberto Burle Marx, 47"*, 1989, Brésil, en témoigne. Une exposition *Roberto Burle Marx. La permanence de l'instable* a eu lieu à Paris, Cité de l'Architecture, Palais Chaillot du 23 mars au 24 juillet 2011, [http://www.citechailot.fr/fr/expositions/expositions\\_temporaires/24109-roberto\\_burle\\_marx.html](http://www.citechailot.fr/fr/expositions/expositions_temporaires/24109-roberto_burle_marx.html).

<sup>818</sup> Oscar NIEMEYER (1907-2012), son ami et collaborateur, qui vient de mourir à Rio de Janeiro le 5 décembre 2012, était lui aussi un passionné de la vie, des femmes et de la politique : « L'architecte doit toujours être politique. On doit aider son prochain : la solidarité. Le reste importe peu. Quand vous admirez le cosmos, vous vous sentez si petit. Il faut rester simple et ne pas penser qu'on a de

différents des *stars*, de ceux qui ne font de leur profession qu'un *business* : on remplit de plus en plus de formulaires, on passe de plus en plus d'homologations, on rapporte à de plus en plus d'assurances, on fait de plus en plus d'études de rentabilité économique, on prend de plus en plus d'avions, on lit de moins en moins de poésie<sup>819</sup>. Forcément. Ce n'est pas seulement une question de temps ; c'est une question de *densité* : les différences de nature de chacun de ces « mondes » bloque, dès que l'on y plonge, notre capacité de passage de l'un à l'autre. Les plus subtils sont anéantis. Pour parler en termes illichiens, la recherche de réponses adéquates<sup>820</sup> dans la modestie et la simplicité, le beau et le bon, cette attitude éthique qui se heurte brutalement au paradigme centré sur l'efficacité et l'économie, en résulte brutalement amputée. Ces plaisirs élémentaires, quelle joie de les recouvrer !

Garrigós demande aux maîtres (et je *nous* invite à prendre note) :

a. Un effort d'attention et de mémoire pour convenir ce qui est fondamental et « comprendre les vérités évidentes, en s'investissant totalement et à force de patience, de travail et de méthode<sup>821</sup> ».

b. La conscience du travail mental et physique car « [n]ous n'avons pas de corps, nous sommes un corps [...] et l'homme pense parce qu'il a des mains » (Anaxagoras, S VI aC)<sup>822</sup>.

c. La conscience de la symétrie –et voici que réapparaît le sujet de la reconduction– car « [l]e plus bas est relié au plus haut, et le plus haut au plus bas ». Selon Garrigós le maître va de la terre au ciel et vice-versa à plusieurs reprises pendant la journée : faire de l'ordre, nettoyer, écrire avec une belle écriture, comprendre et raisonner les bases de la géométrie, de notre histoire ou de l'art. Pour Platon Eros, l'amour, « transmet aux dieux les choses humaines et aux hommes les choses divines... entre les uns et les autres il remplit le creux de façon à ce que tout devient relié à lui-même ».

d. Inviter d'autres à « entrer dans le sens<sup>823</sup> », poser les conditions –de langage,

l'importance. Personne n'est important. Quand je parle d'architecture, j'ai toujours envie de changer de sujet. Ce qui m'intéresse c'est la vie et l'être humain [...] La vie, c'est savoir bien se comporter, prendre du plaisir en étant aimable et juste. C'est cela même. Mais la vie n'est pas importante. Je ne vais pas dire que ça craint, mais c'est ce que la destinée nous offre. » Source : Une interview de Santiago Fernandez-Stelley (2009, sans date précise). Disponible sur :

<http://www.vice.com/fr/read/oscar-niemeyer-856-v3n6>. Dernière consultation : 12-12-2012.

<sup>819</sup> L'architecte portugais Alvaro SIZA (né en 1933) aime dire qu'il ne lit que de la poésie.

<sup>820</sup> La juste mesure, le *tonos* des grecs, la proportionnalité de KOHR.

<sup>821</sup> GARRIGÓS cite Simone WEIL., *La gravedad y la gracia*. Trotta, Madrid, 1994, p.153.

<sup>822</sup> La pensée est étroitement reliée à la main et au corps avec ses rythmes correspondants et beaucoup moins reliée « aux temps technologiques » standardisés que prend dessiner ou écrire sur l'écran d'un ordinateur. C'est une des raisons pour lesquelles dessiner, écrire à la main est tellement important. On pense avec les mains pendant qu'on dessine ou qu'on écrit. C'est ce que la main sait faire : l'union du geste et de la pensée en harmonie. Sa dissociation est une expropriation (dans ce cas, une amputation). CÉRÉZUELLE [2005] signale que « déjà dans les années trente le personnaliste Denis de ROUGEMONT, ami de CHARBONNEAU et d'ELLUL, critiquait cette désincarnation de la pensée dans son livre *Penser avec les mains* [1936] », un titre que reprend l'architecte Alberto CAMPO BAEZA [2007]. A lire aussi : SENNETT, Richard, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*. [Sennett, 2010[2008]].

<sup>823</sup> STEINER, George, cité par RIEMEN, Rob, 2005, in *George Steiner, La idea de Europa*, Siruela, Madrid, p. 26.

d'espace, de silence, de temps...– « pour que quelque chose importante –presque miraculeuse– puisse arriver ; une attente attentive » dans les mots de Simone Weil., en dehors de notre contrôle, que nous ne pouvons ni ne provoquer ni ne conduire à risque de créer du ressentiment et de l'ennui : l'enfantement de la conscience. Suivant Socrate, la connaissance qui naît grâce à la communauté mais à l'intérieur de chaque être humain.

Garrigós évoque « le certain désordre de la jeunesse, qui exprime la force de la vie et qui fait que les maîtres ont toujours de la terre dans les mains ». Dans la ligne d'Illich et de Garrigós, j'invite les architectes, les urbanistes, les paysagistes, les géographes, les sociologues et les philosophes de l'urbain, surtout les plus jeunes, à se salir les mains !

Toutes les villes éduquent parce que c'est la vie qui éduque. Mais seulement une ville où s'établissent facilement de nouvelles relations de l'homme et de son environnement qui permettent la liberté des échanges, de rencontre et de partage, est une *ville conviviale*, une ville éducatrice. Or, tout ces plaisirs élémentaires s'accomplissent aisément, naturellement, dans des lieux qui, dans les mots de Paquot, « "honorent" l'activité qu'ils accueillent » ; qui, pour la vie commune, ne sont d'autres que les *communaux*. Et c'est cela une ville (vraiment) éducatrice.

### 8.3. Un contre-urbanisme convivial

« Contre-projets » et « contre-recherche » pour sortir de la recherche institutionnalisée monopolique

Un nouvel ensemble de concepts analytiques devient nécessaire pour discuter l'*hexis* (l'état) et la *praxis* de notre époque [PS : 155-HE, 1993]

À travers ses œuvres Illich nous a invités successivement, « à faire face aux réalités plutôt que de se laisser prendre à des illusions (à vivre un changement plutôt que de faire confiance à la technique » [...] ; « à définir des solutions de rechange à des institutions et des produits qui retiennent aujourd'hui toute notre attention, qui nous imposent une conception particulière de la réalité » [OC1 : 186, LA, 1970], « à abattre les systèmes qui ont fait leur temps, qui érigent une barrière entre ceux qui ont trop de privilèges et ceux qui n'en ont pas assez » [OC1 : 48-LA, 1970], à développer « un nouvel ensemble de concepts analytiques [...] pour discuter l'*hexis* et la *praxis* de notre époque » [PS : 155-HE, 1993].

Ce qui était nécessaire en 1993 devient d'autant plus urgent aujourd'hui que « les systèmes » sont beaucoup plus radicalisés et en dérèglement multiple. Einstein a énoncé que, en temps de crise, il n'y a qu'une chose plus importante que la connaissance : c'est l'imagination, cette « faculté qui chante la réalité » [OC2 : 471-H<sub>2</sub>O, 1985].

#### 8.3.1. « Contre-projets » et « contre-recherche »

En analogie peut-être avec les *contre-paroles* de Paul Celan, « la parole qui brise les fils<sup>824</sup> », Illich propose la mise en œuvre d'une « contre-recherche » et de « contre-projets » [OC1 : 186-188-LA, 1970] qui « brisent les fils » qui les rattachent aux concepts analytiques hégémoniques et à leurs bases instrumentales, ceux qui nous imposent en même temps une conception biaisée de la réalité, et l'assomption des

<sup>824</sup> « Une *contre-parole* c'est la parole qui brise les 'fils' ». CELAN, Paul, *Le Méridien* (discours prononcé à l'occasion de la remise du prix Büchner, en 1960). Poésie N° 9 – 2<sup>e</sup> trimestre 1979, p. 76. Une *contre-langue*, la langue de la rédemption que CELAN crée sur celle des bourreaux.

but<sup>825</sup> et des conséquences incontestables qui s'en déduisent<sup>826</sup>.

Des buts divers nourrissent ces *contre-projets* : dépasser les « frontières abyssales » qu'érige notre pensée moderne<sup>827</sup>, effacer les « limites abyssales » qui séparent les uns des autres ; assurer la continuité conviviale de l'occupation de la planète ; définir des solutions de rechange à des institutions et des produits monopoliques ; recouvrir et faire grandir les *communaux*. Des méthodologies diverses : une recherche souche non scientifique fondée sur l'analogie, la métaphore et la poésie<sup>828</sup> et éloignée de la pensée instrumentale, sous-tendent sa *contre-recherche*. Buts et méthodologies diverses sont chez Illich une condition *sine qua non* pour un avenir convivial dont le but est d'abolir l'hypertrophie institutionnelle qui accentue les inégalités et qui est à l'origine de l'impasse anthropologique dans laquelle nous nous trouvons. Difficiles à définir avec précision, reconnaît-il, *contre-projets* et *contre-recherche* sont en tout cas subversifs car ils menacent « tout autant les révolutionnaires et leurs promesses que les puissances capitalistes » [OC1 : 188-LA, 1970]<sup>829</sup>. Il nous donnait déjà à l'époque des exemples, des voies de recherche contre-hégémonique concrètes. Dans *Libérer l'Avenir*, par exemple Illich écrivait :

[R]emplacer les voitures privées par des moyens de transport collectif, les gros transports routiers par des véhicules lents mais tout terrain ; approvisionner en eau potable plutôt que de mettre en place des services chirurgicaux trop onéreux ; des aides médicaux plutôt que des médecins et des infirmières spécialisées ; des chambres froides communautaires plutôt que des réfrigérateurs individuels. [...] Pourquoi para exemple ne pas considérer la marche à pied comme une solution de rechange au problème des embouteillages et ne pas

<sup>825</sup> La croissance de l'industrie automobile se déduit très naturellement d'une notion de progrès fondée sur la consommation énergétique, sur l'éloge de la vitesse et sur le confort individuel, dans le contexte de l'économie située au cœur de la vie sociale. Les politiques hégémoniques travaillent pour atteindre ce but aussi bien par la construction d'autoroutes que par les programmes académiques universitaires reliés de manière croissante (et publiquement exaltée !) à la finance et l'entreprise.

<sup>826</sup> La prophétie auto-accomplie et le théorème de THOMAS: même si les prémisses peuvent être fausses et par conséquent les énoncés sont faussés, à force de les répéter leurs conséquences sont bien réelles.

<sup>827</sup> Boaventura de SOUSA SANTOS explique que la pensée occidentale moderne est une pensée abyssale qui consiste en un système de distinctions visibles et invisibles. La réalité sociale est divisée en deux univers : l'univers « de ce côté de la ligne » et l'univers « de l'autre côté de la ligne ». La division est telle que « l'autre côté de la ligne » disparaît comme réalité, devient non existant et est produit de fait comme non existant. Ce qui caractérise la pensée abyssale est l'impossibilité de la co-présence des deux côtés de la ligne. SOUSA SANTOS fait la critique de la production de la réalité non existante à travers la sociologie des absences, et propose une écologie des savoirs comme source d'une pensée post-abyssale de la co-présence [Santos, 2010 : 29-30]. Les limites abyssales rejoignent celles qui se créent lorsque « toute forme d'homogénéisation est appliquée au nom de quelque idéologie, religion, croyance, et mise en œuvre en des termes économiques, sociaux, culturel ou politiques », l'homogénéisation que dénonce ESTEVA [2000 ?], à laquelle il oppose la revendication de la légitimité de la reconnaissance des conflits d'intérêts, les différences et les contradictions dans les communautés, et la recherche de voies concrètes pour vivre ensemble dans une multiplicité de formes, co-présentielles.

<sup>828</sup> Ce poète qu'il faut incorporer à chaque équipe de création, dans n'importe quel domaine !

<sup>829</sup> Il ajoutait : « c'est la seule voie si nous voulons que les nations pauvres aient un avenir » [OC1 : 187-LA, 1970]. ILLICH écrit au Mexique, en pleine guerre froide, et dans le contexte de l'apogée des mouvements révolutionnaires marxistes. Aujourd'hui, quarante ans après, le besoin des solutions de rechange dans le contexte de la crise écologique, économique, culturelle, est tout autant ou plus nécessaires, et ses injonctions restent tout autant ou encore plus subversives.

amener les urbanistes à se soumettre à cet impératif ? Pourquoi ne pas concevoir un abri familial dont les éléments seraient préfabriqués et pourquoi ne pas obliger chaque citoyen à apprendre au cours d'une année de service civil, comment construire un habitat décent [OC1 : 184-LA, 1970].

Dès lors il n'a pas cessé de proposer à ses amis, à ses disciples et à ses lecteurs des sujets de *contre-recherche* – nous en avons déjà relevé quelques uns dans ce travail et proposé d'autres– dans l'espoir qu'ils soient repris et développés avec à l'horizon, la perspective d'un avenir convivial.

### 8.3.2. « On arrête tout, on réfléchit (et c'est pas triste !) <sup>830</sup> »

Dans une intervention à *The Oakland Table*<sup>831</sup> Illich propose un *serment hippocratique* pour les architectes : « Qu'ils ne détruisent pas notre capacité d'avoir un lieu ; et surtout qu'ils ne se proposent pas de faire un lieu ! ».

Jaime Lerner<sup>832</sup>, l'ancien maire de Curitiba et gouverneur de l'état de Paraná, raconte<sup>833</sup>

<sup>830</sup> J'utilise le sous-titre de la BD *L'An 01* publiée à partir de 1970 sous forme de série dans *Politique hebdo* et puis dans *Charlie Mensuel*, créée par GÉBÉ et plus tard enrichie par les propositions des lecteurs.

<sup>831</sup> Séance du 28 septembre 2000, Terrance GALVIN and Bill BRAHAM, *Prologue to Proportionality in Architecture in* [Moore, 2000].

<sup>832</sup> Jaime LERNER, architecte, né en 1937, a été maire de Curitiba (Brésil) dans les périodes 1971-1975, 1979-1983 et 1999-2002 et gouverneur de l'état de Paraná. Il est le créateur de la notion de « acupuncture urbaines » : des interventions ponctuelles, simples et peu coûteuses, qui revitalisent l'entourage et qui, comme l'acupuncture sur le corps humain, font que l'organisme travaille d'une autre manière et, ainsi, transforme la ville. Puisque la planification usuelle est lente et qu'il est difficile de faire participer les gens à des élaborations conceptuelles complexes, abstraites et facilement manipulables faites sur des documents difficiles à comprendre, LERNER propose en échange de se mettre au travail, vite, sur tout à la fois. Evitant les longs processus de consensus et les interventions dramatiques, l'engagement dans la voie bureaucratique, l'utilisation politique, et les doutes et l'insécurité, s'entament des interventions rapides pour une ville meilleure qui rassemblent les avantages de la vitesse et de la créativité, la concrétion et la proximité avec les usagers et le bas coût qui permet des rectifications, des changements, voire la réversibilité des opérations qui font qu'une ville, indépendamment de l'échelle et des ressources financières, puisse changer complètement en deux ans. Il suit les mots de RYKWERT : *small plans*, mais aussi, à partir d'une bonne connaissance des besoins de logement et travail des gens, il propose de réduire les mobilités rapprochant la maison du travail, de limiter l'utilisation de la voiture privée et de trier les déchets. Pour les transports, il propose de travailler en surface avec un partage modal multiple (métro, bus, veillant à ce que les modalités ne soient pas en concurrence sur les mêmes espaces. A Curitiba, il a « métronisé » le bus, avec des voies exclusives, des arrêts fermés et des modèles de bus bi-articulés de 300 passagers capables de transporter 18. 000 passagers/heure. Actuellement, Curitiba est située au premier plan de référence médiatique en ce qui concerne la planification, les transports, l'environnement et les programmes sociaux.

Pour approfondir dans l'étude du cas, Arturo ARDILA GÓMEZ, alors doctorant dans le département d'Études urbaines et planification du MIT-Massachusetts Institute of Technology, dans son article *Curitiba: una historia de cambio en la ciudad y en los planes* (2003), met en lumière, à travers une exposition détaillée des faits, la synergie des aspects économiques, techniques et politiques et l'usage des stratégies de *marketing* dans le déroulement du processus de changement de la ville, depuis l'approbation du premier Plan de développement urbain de Curitiba de 1943, le plan *Agache*, rédigé par l'architecte français Alfred AGACHE (1875-1959).

Une approche critique des changements survenus notamment à partir de 1966, avec l'implantation du Plan Directeur d'Urbanisme (loi 2.828/66), est proposée par Roberto GHIDINI, de l'UPM-Universidad Politécnica de Madrid, dans *Aprendiendo una lección de Curitiba. Efectos perversos de una política orientada al transporte público y al medio ambiente*. L'auteur soutient que la planification intégrée des transports et de l'usage du sol et une campagne efficace de *city-marketing*,

qu'un des premiers dossiers qu'il eut à considérer lors de son arrivée à la mairie de Curitiba était une demande qui lui a paru très étrange : une association de résidents demandait à la mairie d'arrêter tout projet et toute action dans leur quartier. La demande avait une origine logique : les voisins craignaient que les bulldozers ne nuisent à une source d'eau jaillissante. La résolution du maire, écrite en gros caractères sur la couverture du dossier, a été, dit-il, « laconique mais décisive » :

NE RIEN FAIRE

DE TOUTE URGENCE

**Signes 47** *Qu'est-ce qu'ils font ? (IV). Peu ou rien...*

Anne Lacaton et Philippe Vassal ont été chargés en 1996, de l'embellissement de la Place Léon Aucoc à Bordeaux<sup>834</sup>. Dès la première visite au site ils ont trouvé beau ce square triangulaire entouré de tilleuls. Cette première impression s'est confirmée avec le passage des jours, après plusieurs visites dans de différents moments de la journée et par leurs conversations avec les voisins qui en jouissaient. Leur projet finalement a consisté en quelques interventions d'entretien simples et immédiates, un plan de nettoyage des lieux et de conservation de la végétation et le ménagement des équipements existants. ■

Eva Chacón souligne avec justesse que c'est l'appropriation de la part des habitants qui est sous-jacente à ce « ne rien faire » car ce sont eux qui continueront le processus ouvert qu'est l'architecture<sup>835</sup>. C'est ce que Nicolas Soulier [2012] appelle « deuxième chantier ».

### 8.3.3. Les « nouveaux acteurs » et leurs instruments analytiques

Pour qu'une occupation conviviale de la planète soit possible, pour que l'humanité toute entière ait un avenir viable du point de vue écologique mais surtout un présent d'humanité « humaine » (car la seule productivité, même « soutenable », ne constitue pas, au moins pour la majorité, un avenir désirable), il est nécessaire de rendre la parole à des acteurs jusqu'aujourd'hui négligés, à des communautés réduites au silence, de reconsidérer la notion d'« aide » en substitution des 60 ans de politiques du développement, dans le cadre méthodologique d'une recherche souche, qui devra nécessairement être effectuée dans les marges<sup>836</sup>. C'est une démarche qui « tenant compte du manque constant de capitaux dans le Tiers monde » [OC1 : 187-LA, 1970], va beaucoup plus loin, dans la ligne de Paulo Freire et de Sousa Santos<sup>837</sup>.

Recherche souche, recherche par les gens, à partir de certains instruments analytiques libérés du monopole radical des experts que Jean Robert et Valentine Borremans ont

---

ont facilité l'accumulation capitaliste immobilière sans pour autant avoir amélioré le développement socio-spatial et les conditions de vie suburbaines de la ville et la région métropolitaine, avoir arrêté la dégradation de l'environnement ni réduit la motorisation.

<sup>833</sup> Dans son livre *Acupuncture urbaines*, 2007 [2003].

<sup>834</sup> Source : *Revue 2G, Lacaton&Vassal*, 2006, p. 74.

<sup>835</sup> Dans son article *Construire autrement*, du 9 novembre 2011. Disponible sur : <http://www.laciudadviva.org / blogs/?p=11668>. CHACÓN cite aussi les ateliers CHARTIER&CORBASSON ou Christophe HUTIN qui suivent la même philosophie.

<sup>836</sup> Dans *Libérer l'avenir* [OC1 : 187-LA, 1970] ILLICH analyse avec acuité les difficultés d'une telle recherche.

<sup>837</sup> Pour Paulo FREIRE et Boaventura de SOUSA SANTOS voir pages 54 et 311 respectivement.

bien repérés :

- a. Les seuils critiques naturels, car les effets des outils dépendent de leur taille et de l'intensité de leur usage [Robert-Borremans-OC1 : 16].
- b. L'analyse dimensionnelle des outils et institutions pour repérer les seuils critiques à partir desquels leurs effets sont intolérables [Robert-Borremans-OC1 : 17].
- c. La définition politique<sup>838</sup> des limites dans une société conviviale [Robert-Borremans-OC1 : 17].

**Signes 48** *Qu'est-ce qu'ils font ? (V). « [eP] Espacio elevado al público<sup>839</sup> »*

Cet ersatz de formule mathématique reliant l'urbain et le politique sert à dénommer une « plate-forme d'action + réflexion à la recherche d'une amélioration dans les logiques et les dynamiques urbaines qui élèvent le public au rang de protagoniste ». La plate-forme accomplit des *Propositions de réactivation de l'espace public* et des *Actions Urbaines Créatives*, et accompagne des processus de participation publique au développement d'interventions urbaines comme par exemple *Bosque Sonoro (Le bois sonore)* pour le *feSt-Festival de Escenarios de Sevilla* dans le cadre du projet de réactivation de la promenade fluviale du Torneo, ou les ateliers « scénographie urbaine » et « agricultures urbaines créatives ». Ces projets-action ouvrent aux habitants des espaces de réflexion sur leur entourage immédiat et des opportunités de passage à l'action pour créer une nouvelle scénographie dans l'espace public qui renoue avec l'identité culturelle et la mémoire des lieux.

La plate-forme organise aussi des *Ateliers* dans les écoles d'architecture pour localiser, repérer et cartographier de nouvelles relations entre les habitants et la scène urbaine<sup>840</sup>, mais surtout pour introduire le recyclage urbain et les interventions à bas coût issues de la créativité collective, la négociation et l'intervention des habitants dans les écoles et les universités<sup>841</sup>.

L'innovation et l'action sociale des communautés locales sont mises en œuvre à travers une action collective, l'apprentissage d'une organisation, le partage des connaissances et de l'expérience. Conjugués avec l'amélioration de l'environnement, ils conforment l'*urbanisme tactique*. L'*urbanisme tactique*, tel qu'il est défini par *Be city*<sup>842</sup>, centre ses actions dans le présent pour avoir un impact à une échelle plus large dans la ville, à partir notamment de nouveaux formats de travail dans lesquels la participation amène à des actions réelles et concrètes dans lesquelles apprendre en faisant.

*tac-ti-cal* adj: \tak-ti-kl\

1. of or relating to small-scale actions serving a larger purpose.

2. adroit in planning or maneuvering to accomplish a purpose

Tactical Urbanism<sup>843</sup>

<sup>838</sup> Ou mieux, suivant PAQUOT, « métapolitique » car diverse de toute idéologie de parti.

<sup>839</sup> (*Espace élevé au public*), <http://espacioelevadoalpublico.com/?p=346>.

<sup>840</sup> Voir par exemple Taller [eP] en ETSAS (Ecole technique supérieure d'architecture de Séville) *Microactuaciones locales / Situaciones globales (Microactions locales / Situations globales)*

<sup>841</sup> Les sujets, annoncés comme des *hashtags* sont désormais immédiatement accessibles : #Actores urbanos, #Llenos-Vacios, #Otras cartografías, #Público-Privado, #Procesos de Negociación, #Acupuntura urbana, #Reciclaje, #Local-Global, #Nuevas herramientas.

<sup>842</sup> *BeCity, Entornos emergentes de acción y cultura ciudadana*, <http://becity.info/>.

<sup>843</sup> *Tactical Urbanism* est un collectif formé par Mike LYDON Dan BARTMAN Ronald WOULDSTRA

*who: you*  
*what: change*  
*where: the city*  
*when: now*  
*how: do it yourself*

Ruth Keffer, texte introductif de  
*DIY Urbanism exhibit Tour*<sup>844</sup>.

Ce sont des processus décrits aussi comme *Bottom-up planning* ou « urbanisme émergent » car ils sont fondés sur la participation active des habitants dans la vraie construction de la ville à travers des productions souvent informelles, qui vont de la petite échelle à une action plus étendue dans l'espace et le temps ; une vision totalement opposée à celle de la planification urbaine traditionnelle qui agit de haut en bas (*top-down*) à la grande échelle sur l'architecture et les infrastructures dures pour obtenir des changements qualitatifs de l'environnement urbain tandis que « la ville informelle ou émergente, tend à passer inaperçue<sup>845</sup> ».

Quel est le rôle des promoteurs ? Mobiliser, mettre à la disposition des gens des techniques pour créer les conditions d'un réapprentissage de savoirs oubliés, démontrer au moyen de l'action comment peuvent être réutilisés des espaces urbains habituellement vides et oubliés. Dans ce contexte, les professionnels sont amenés à se redéfinir. En voici un exemple :

« L'atelier d'architecture autogérée (*aaa*) est une plate-forme collective d'exploration, action et recherche autour des mutations urbaines et des pratiques culturelles, sociales et politiques émergentes de la ville contemporaine. *aaa* agit par des "tactiques urbaines", en favorisant la participation des habitants à l'autogestion des espaces urbains délaissés, en relativisant les contradictions et contournant les stéréotypes par des projets nomades et réversibles, en initiant des pratiques interstitielles qui explorent les potentialités des villes contemporaines (populations, mobilités, temporalités). C'est par un agir micropolitique que nous voulons participer à rendre la ville plus écologique et plus démocratique, à rendre les espaces de proximité moins dépendants des processus par le haut et plus accessibles à leurs usagers. L'« architecture autogérée » est une architecture de relations, de processus et d'agencements de personnes, de désirs, de savoirs-faire. Une telle architecture ne correspond pas à une pratique libérale, ne passe pas par des contrats bâtiment après bâtiment ; elle s'inscrit dans des nouvelles formes d'association et de collaboration, basées sur des échanges et des réciprocitys avec tous ceux intéressés (individus, organisations, institutions), à quelque échelle qu'ils se situent. Notre

---

Aurash KHAWARZAD. Leur consigne est : *Short Term Action | Long Term Change*, <http://es.scribd.com/doc/51354266/Tactical-Urbanism-Volume-1>.

<sup>844</sup> *Do-It-Yourself Urbanism. SPUR, Ideas and Action for a Better City*, <http://www.spur.org/> Cité dans Mimi ZEIGER, *The Interventionist's Toolkit. The Observer*, 31-01-2011. Disponible sur : <http://places.designobserver.com/feature/the-interventionists-toolkit/24308/>. Dernière consultation 16-11-2012. Trad. S.G.

<sup>845</sup> FREIRE, Juan, 2009, *Urbanismo emergente: ciudad, tecnología e innovación social - Emerging urban planning: city, technology and social innovation*. In : *Paisajes Domésticos / Domestic Landscapes*, Vol. 4 Redes de Borde / Edge Networks, pp. 18-27. Ed. SEPES Entidad Estatal de Suelo, España. Disponible sur : <http://nomada.blogs.com/jfreire/2010/03/urbanismo-emergente-ciudad-tecnologia-e-innovacin-social.html>. Dernière consultation : 12-12-2012. Trad. S.G.

Source : *dpr-barcelona*, mardi, 29 mars 2011, Ethel BARAHONA POHL + César REYES

architecture est à la fois politique et poétique car, elle est d'abord une « mise en relation entre des mondes<sup>846</sup> ».

Santiago Cirugeda, de *Recetas Urbanas*, de son côté, accompagne des groupes qui veulent mener à terme des pratiques alternatives sur l'espace habité ou réutiliser des espaces vides, négligés, oubliés, notamment en cherchant des fissures dans la législation. Cirugeda souligne que ce « battement » citoyen peut se matérialiser dans des résultats ou des événements pas nécessairement réussis d'un point de vue esthétique ; des conflits, des blessures encore ouvertes côtoient dans la vie réelle des situations ludiques ou amusantes. ■

### 8.3.4. Autonomie et habitat avec le plus grand nombre / Le logement est votre affaire !<sup>847</sup>

C'est un autre ami d'Illich, l'architecte John F.C. Turner, qu'il faut d'abord appeler pour aborder une conception conviviale de l'espace habité, qui signifie, suivant la phrase gandhienne, habitat *avec* (et non pas *pour*) le plus grand nombre.

Né à Londres en 1927, disciple de Patrick Geddes (1854-1932), Turner a travaillé particulièrement dans le domaine du logement. Un séjour de huit ans au Pérou<sup>848</sup> (1957-1965) l'a ouvert à l'expérience des *asentamientos* – « occupations illégales du sol<sup>849</sup> » –, de l'auto-construction de la maison et du quartier, des projets « altérés par l'informalité de l'habitant ». Il a appris que ce qui compte en matière de logement sont les relations entre les personnes, l'activité et le lieu. Avant de quitter l'Amérique du Sud il a préparé une publication et le scénario d'un documentaire montrant ses thèses : le logement est mieux produit et géré par les habitants, lorsque ceux-ci sont libres de décider et peuvent agir par eux-mêmes, que lorsqu'il est fait pour eux de manière centralisée par l'état. Turner a publié de nombreuses études empiriques démontrant ses thèses notamment dans une collection de *Habitat International Coalition* appelée *Building Community*. Il revendique la « liberté de construire » –qu'elle soit octroyée par l'état ou obtenue par le *squatting*–, valorisant l'expérience et les savoirs locaux par rapport aux connaissances technocratiques et professionnelles<sup>850</sup>. Ensuite il eut l'opportunité d'observer et d'interpréter les mêmes faits dans d'autres contextes pendant ses séjours à Cambridge, d'abord –où il a écrit pour le *Joint Center for Urban Studies*, et enseigné au MIT (1965-

<sup>846</sup> Présentation d' *Urban Tactics* sur le web. *Urban Tactics*, <http://www.urbantactics.org>.

<sup>847</sup> Sources principales :

*We The People*. <http://www.wtp.org/>

*Spatial Agency*. [www.spatialagency.net/database/where/organisational%20structures/john.turner](http://www.spatialagency.net/database/where/organisational%20structures/john.turner)

Dernière consultation: 13-02-2012)

À lire aussi : *El problema de la vivienda en los países del tercer mundo. Reportaje a John Turner*.

Interview à John Turner par les représentants de l'association de logement économique de Córdoba, Argentine Aurelio FERRERO, Enrique ORTECHO, à l'IBA International Berlin Architecture, à l'occasion de la remise du Prix du Concours *UIA L'architecture au service de l'utilisateur créateur de son logement* dont John Turner était le président du jury, publiée dans [Turner, 1985].

<sup>848</sup> Il y a rencontré les théoriciens urbanistes Fernando BELAÚNDE, Pedro BELTRÁN et Carlos DELGADO avec lesquels il a avancé dans ses théories.

<sup>849</sup> Je mets entre guillemets car cette catégorie institutionnellement établie et qui fait déjà partie des certitudes modernes est une notion à explorer dans le cadre de cette « philosophie du sol » qu'ILLICH nous invite à aborder.

<sup>850</sup> Bien qu'il soit reconnu comme l'inspirateur des politiques de *aided self-help* de la Banque Mondiale, en réalité sa position était beaucoup plus radicale. Il a reçu le Right Livelihood Award (dit le prix Nobel alternatif) en 1988.

1973)–, et plus tard à Londres, à l'*Architectural Association and the Development Planning Unit*, University College (1974-1983).

En 1972 Turner publia un article intitulé *Housing as a Verb*, un concept central chez Illich qui insiste souvent sur la transcendance du passage de la voix active à la voix passive (habiter vs. être logé) ou la substitution du verbe par un nom (se déplacer vs. la mobilité) comme un signe d'un changement de l'attitude et des possibilités d'action des gens devant les événements de leur vie quotidienne ; bref, le passage de l'autonomie à l'hétéronomie, une notion que Turner va développer dans *Housing by People* (en français *Le logement est votre affaire*), un livre publié en 1976, la même année dans laquelle il participe à UN- Habitat I à Vancouver, aux côtés d'Ivan Illich.

A son tour, c'est *Housing by People* qu'Illich va citer dans sa note 85 au livre *Le Genre Vernaculaire* consacrée à *La demeure*. « John Turner [...] a introduit, dit Illich, la distinction maintenant classique entre les deux sens premiers du mot *logement* : “action de loger” et “action de se loger” ». Pour ce second sens Illich préfère, dit-il, « faire sa demeure » [OC2 : 429-GV, 1982].

C'est encore ce livre, les articles qui l'ont précédé et le débat public qui s'ensuivit qu'Illich cite dans la note numéro 6 de *H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli* [OC2 : 519-H<sub>2</sub>O, 1985] pour expliquer la distinction évidente entre les espaces « vivants » vernaculaires –les *communaux* régis par la coutume– et les sites construits industriellement –des biens économiques qui ne peuvent être réglementés que par une législation officielle. À la perspective pratique de Turner qui, signale Illich, eut une portée sur les conceptions de certains urbanistes et architectes, Illich a voulu ajouter une perspective historique illustrant les caractéristiques spécifiques de cet espace habité « vivant » : un espace limité, concentrique, genré, engendré par un ensemble particulier de coutumes et rendu visible par des rituels distincts, un aspect qu'il abordera avec un autre ami, Joseph Rykwert.

Le Nord développé avait beaucoup à apprendre des pays du sud en auto-construction et l'auto-gestion financière et pratique, soutenait Turner<sup>851</sup>. Entre 1984 et 1988, avec Bertha Turner il entreprit la mise en place d'un *tools for community building service* qui n'a pas abouti, mais qui l'a amené à la préparation d'un *Habitat International Coalition's project* pour l'*UN International Year of Shelter for the Homeless 1987* et, depuis 1989, à sa pratique bénévole dans la formation du *Hastings (local development) Trust*, qui accueille désormais *Tools for Community Regeneration*, piloté localement et postérieurement adaptable à d'autres contextes<sup>852</sup>.

Comme le remarquent les rédacteurs de *Spatial Agency*<sup>853</sup>, « en Europe il y a eu des essais d'impliquer les résidents dans les décisions concernant leur environnement bâti

<sup>851</sup> Par les suites du développement, la démarche a été exactement l'inverse. Aujourd'hui une nouvelle opportunité s'ouvre avec la crise financière mais nous assistons déjà à la ruée des entreprises de la filière du BTP, appuyées par les gouvernements et la finance, à la recherche d'opportunités d'affaires dans les pays dits émergents ou sous-développés.

<sup>852</sup> Le 16 septembre 2000, une intervention de John Turner à *The Oakland Table* avec une conférence intitulée *Tools for community builders* était prévue, sur laquelle je n'ai pas trouvé d'actes.

<sup>853</sup> *Spatial Agency* (<http://www.spatialagency.net>) est un projet qui prétend jeter un regard nouveau sur la manière dans laquelle l'espace et les bâtiments peuvent être produits et considère l'architecture comme une pratique révolutionnaire. Voir *Coda*, page 394.

comme ceux des *participatory architects* dans les années 1960 et 1970, le mouvement du *Co-housing* en Scandinavie, les *Community Technical Aid Centres* en UK et le travail d'architectes comme Walter Segal » mais le potentiel complet de son engagement n'a pas encore été réalisé<sup>854</sup>.

La critique qu'on lui a porté résidait sur une vision romantique héritière du socialisme utopique et l'idéalisation de besoins liés à un état de nécessité, sans qu'elle n'y puisse voir, ignorante de la création sociale des besoins et de la rareté, l'expression de la puissance et de l'autonomie des gens. Habitat *avec* le plus grand nombre signifie comprendre la demeure comme un processus actif, réalisé au maximum en dehors du marché spéculatif du sol, des multinationales du bâtiment, du commerce des matériaux et des industries du recyclage ce qui signifie en même temps sortir de l'hétéronomie et de la rareté et renforcer les capacités individuelles et sociales des gens. Pour y parvenir, le changement à entamer, expérimenter et démontrer est le passage de l'efficacité institutionnelle déposée dans la provision de la plus grande quantité de logements populaires terminés au moindre coût, à laquelle vient se substituer la provision de systèmes d'accès à des instruments que les organisations locales disposées à investir du temps et de l'argent, puissent configurer par leur compte.

« Historiquement, affirmait Turner [1985], ce ne sont ni le secteur commercial dans son sens capitaliste ni le secteur étatique qui se sont chargés de la provision de logement et de construire dans le village, dans le quartier, mais c'était le produit de l'intervention et la négociation d'un complexe de petits groupes, organisations et entreprises locales de tout type, depuis l'autorité locale jusqu'à chaque résidant. Cela implique un changement dans le rôle des pouvoirs centralisés qui doivent abandonner le rôle de fournisseurs pour se charger de celui de support et un changement du rôle des professionnels qui ne sont que des intermédiaires pour aider les gens à se mettre d'accord avec l'état, à les aider à identifier l'information et donner l'aide technique et sociale dont ils auront besoin. En principe nous ne devrions pas promouvoir des programmes de "catégories de logement" pour des "catégories de gens" » [Turner, 1985].

#### Signes 49 *Qu'est-ce qu'ils font ? (VI). Quel art d'habiter ?*

« Le nom de Walter Segal est aujourd'hui un synonyme de la demeure auto-construite. Son système de construction rapide et environnementalement soutenable, qui a été à l'origine de nombreuses relations d'amitié parmi les hommes et les femmes qui se sont logés eux mêmes de cette manière [...] est d'autant plus attrayant que la plupart d'entre eux, avec des histoires de vie très différentes, admettent que cette expérience a changé leurs vies. [...] Walter Segal est mort à l'âge de 78 ans en octobre 1985. Dans les milieux architecturaux, il passé d'être un solitaire, un *outsider*, à représenter une véritable force morale à l'intérieur et à l'extérieur de la profession. [...] Lui, ceux qui se sont logés avec lui, et ceux qui suivent sa trajectoire sont parmi les seules étincelles qui brillent dans le lugubre climat du logement dans les années 1990. Comme il le souhaitait, ses successeurs ont continuellement adapté ses points de vue à ses propres besoins et aux circonstances changeantes ».

<sup>854</sup> À lire :

PAQUOT, Thierry, 2010, *L'urbanisme c'est notre affaire !* [Paquot, 2010b].

PAQUOT, Thierry, STATHOPOULOS, Marco et MASSON, Yvette, *Alter-architectures manifestes* [Paquot *et al.*, 2012b]

SOULIER, Nicolas, 2012, *Reconquérir les rues* [Soulier, 2012].

Ces mots d'adieu de Colin Ward à Walter Segal ont été publiés dans *Diggers and Dreamers : A Directory of Alternative Living*<sup>855</sup>. Walter Segal (1907-1985) est connu par son « *build it yourself system* » mis en œuvre notamment à Lewisham (UK). ■

Mais lorsque toute activité spontanée est limitée, voire criminalisée... quelle est la relation entre autonomie / hétéronomie et loi ?

### 8.3.5. Autonomie / hétéronomie / loi. Peut-on sortir de la boulimie normative ?

*Pour un contre-urbanisme non prescriptif*

La profusion normative nourrit le système de croissance illimitée dans un monde fini et crée des effets pervers, indésirables et contradictoires avec leurs objectifs initiaux. Cette contre-productivité le serait à un deuxième degré puisqu'elle contraint à l'utilisation des institutions contre-productives. Pour paraphraser Ingmar Granstedt et son petit manifeste *Peut-on sortir de la folle concurrence?*, nous commençons à explorer des voies pour « sortir de la boulimie normative » [Grünig, 2009]<sup>856</sup>.

Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce mémoire, la profusion normative n'a assuré ni le contrôle de la spéculation immobilière, ni que chacun puisse se procurer un toit, ni la qualité du bâti, ni le respect de l'environnement. Pourtant, nous dit Jean Robert, « il n'en reste pas moins vrai qu'Ivan, contrairement à son ami Paul Goodman, *anarquista de huesos colorados*<sup>857</sup>, était un anarchiste respectueux de la loi, ou plutôt de ce que pourrait être la loi – et n'est généralement pas– un instrument de protection des libertés civiles ».

Dans les années 1970, Illich comptait sur l'efficacité potentielle de la loi pour la réalisation d'une société conviviale<sup>858</sup>. Il en parle surtout dans *Némésis médicale* : dans une société conviviale « la loi protège l'intensité de l'acte productif personnel » [OC1 : 675-NM, 1975].

La désinstitutionnalisation de la société proposée par Illich devrait permettre l'émergence d'un cadre institutionnel d'une nature opposée qui permettrait une réduction du mode hétéronome de production en faveur d'un mode autonome de façon à ce que, en deçà d'un seuil de contre-productivité, s'établisse entre les deux modes de production une relation de synergie positive [OC1 : 675-NM, 1975].

Le cadre propice à cette synergie positive ne peut être fondé que sur un système juridique composé d'un ensemble de normes proscriptives<sup>859</sup> qui déterminent les limites

<sup>855</sup> Sources : *The Walter Segal Self Build Trust*, <http://www.segalselfbuild.co.uk/about.html>  
*Diggers and Dreamers : A Guide to Communal Living*, <http://www.diggersanddreamers.org.uk>  
Voir aussi l'article *Walter Segal* dans le site de *Spatial Agency*, <http://www.spatialagency.net/database/why/political/walter.segal>

<sup>856</sup> Voir sous-chapitre 5.3 *L'urbanisme normatif. De la norme proscriptive à la « boulimie normative »*, p. 244

<sup>857</sup> « Anarchiste aux os rouges », dit ROBERT dans une communication personnelle. Pour Paul GOODMAN, voir note en bas de page 222, p. 84 et 227, p. 85.

<sup>858</sup> Plus tard, après la fracture historique des années 1980, il adoptera sa « politique de l'impuissance », un renoncement au pouvoir indispensable à un changement dans les cœurs.

<sup>859</sup> Pour la différence entre normes proscriptives et normes prescriptives, voir note en bas de page 684, p. 248. Selon CAYLEY, John McKNIGHT, l'ami d'ILLICH, considère que toute sa démarche, qui consiste en « défricher un espace pour la vie en démolissant les idoles plutôt qu'en dictant aux gens une manière de vivre » peut être considéré comme un engagement dans la proscription. [Cayley, E : 88].

de ce qui n'est pas acceptable dans une société donnée [OC1 : 673-NM, 1975].

Ces normes garantissent la protection des libertés civiles répondant à la définition la plus « traditionnelle » de la liberté et de son usage : la limitation de la liberté de chacun par le domaine et l'étendue de la liberté des autres. Ce faisant, elles élargissent au maximum les possibilités d'action personnelle.

Les deux cadres institutionnels coexistent dans toute société : « [l]e cadre culturel qui protège l'intensité de l'acte productif du don, et le cadre relationnel qui privilégie le volume de marchandises ne s'ajustent l'un à l'autre qu'à travers le processus politique » [OC1 : 675-NM, 1975]. Illich en établit les conditions : le processus politique capable de réguler la relation entre hétéronomie ou aliénation et autonomie, entre cadre culturel et cadre relationnel, entre acte productif personnel et volume de marchandises et d'assurer le maintien des synergies positives en deçà d'un seuil, ne peut se réaliser qu'en dehors du cadre d'une concentration de pouvoir si forte qu'une idéologie en a été créée : celle de « la croissance d'institutions hétéronomes réclamant chacune un monopole radical dans la production d'une valeur » [OC1 : 676-677-NM, 1975].

Illich comptait aussi à l'époque sur le pouvoir vivifiant d'une technique avancée : « Plus la technique est avancée et vivifie les deux modes de production, plus ce processus politique peut se dérouler harmonieusement. Il se dégrade dès lors qu'il perd son pouvoir d'arbitrer entre l'homme et son outil, ce qui se produit dans une société où prédomine l'hétéronomie » [OC1 : 676-677-NM, 1975].

### ***La critique de Sousa Santos***

Une première analyse de ce que selon Illich on peut attendre de la loi pour réaliser une société conviviale a été dressée par Boaventura de Sousa Santos<sup>860</sup> dans son article *La loi contre la loi* présenté à la *Conférence sur la loi dans une société conviviale*, tenue au CIDOC à Cuernavaca du 14 au 24 août 1972 et publiée dans *Esprit* 7-8, juillet-août 1973.

Sousa Santos explique qu'Illich postulait<sup>861</sup> l'efficacité potentielle de la loi pour l'avènement d'une société conviviale grâce à la distinction entre le corps de la loi et la structure purement formelle du processus légal<sup>862</sup>. C'est particulièrement la structure formelle de la loi et du processus politique démocratique –et pas tellement le corps de la loi lui-même– qui est l'instrument le mieux adapté pour promouvoir la société conviviale, et ceci en raison de deux traits complémentaires de la structure formelle du processus légal : la continuité inhérente du système et la procédure contradictoire, qui sont à la base de la foi dans la loi fondée sur le processus démocratique.

Sousa Santos (comme Ellul d'ailleurs) ne croyait pas en 1973 que la loi puisse

---

<sup>860</sup> SOUSA SANTOS (né en 1940) était à l'époque un jeune marxiste qui avait participé pendant sept ans à un travail « légal » dans les *favelas*. Docteur de Yale University, il préparait un autre doctorat à Coïmbra. Depuis, il a toujours été en rapport avec les mouvements sociaux et produit une bibliographie richissime.

<sup>861</sup> Dans *Une société sans école* (1971) et dans *La convivialité*, mais surtout plus tard dans *Némésis médicale* (1975)

<sup>862</sup> SOUSA SANTOS renvoie à la théorie pure de la loi de KELSEN. ILLICH reconnaît que « le soutien d'une société productrice toujours en expansion est devenu l'objectif principal pour lequel notre structure actuelle de la politique et de la loi est utilisée », mais ceci serait une perversion du système légal [Santos, 1973].

contribuer de façon majeure à la création d'une société conviviale. Marxiste convaincu, il soutenait plutôt que, « faisant partie de la superstructure, [la loi] exprime et renforce le *statu quo* que la classe ouvrière vise à détruire » [Santos, 1973 : 74]. Il lui reconnaît une faible aptitude à effectuer des changements sociaux majeurs<sup>863</sup> mais plutôt à fixer des changements qui ont déjà eu lieu et une faible capacité à réduire les tensions enracinées dans la société et celles qui allaient nécessairement se produire dans le processus d'avènement (de *transition* dit-il) d'une société conviviale. Des tensions qu'Illich reconnaît : le passage à une société conviviale ne se passera pas sans souffrances, sauf que les douleurs de ne pas changer seront beaucoup plus fortes [OC1 : 170-171-LA, 1970].

Cependant, Sousa Santos nous offre encore dans son texte deux clés qui nous donnent matière à une réflexion :

- a. La loi est un outil majeur qui a certes besoin d'experts mais qui peut se dérouler, selon l'expression de Llewellyn, dans un cadre de « propriété publique des moyens de production de matières légales » [Santos, 1973 : 76] Gardons ce concept en tête, car il viendra nourrir notre réflexion sur les *communaux*.
- b. La loi pourrait être transformée d'une « institution manipulatrice » en un « outil convivial » du moment que dans « chaque homme raisonnable se trouvent les caractéristiques de base de la compétence légale, le sens de la justice et le sens de la modération [qui] ne sont pas enseignés dans les écoles de droit<sup>864</sup> » [Santos, 1973 : 76].

Une seule démarche peut éveiller l'homme à la conscience de l'origine onirique des institutions productrices de lâcheté, de vanité, de violence, d'envie [...] c'est la lutte politique pour le droit à l'intensité de l'acte productif personnel. L'entreprise qui brisera la programmation autodérégulée de notre système de production se fondera nécessairement sur le respect des ressources inattendues de l'action personnelle [OC1 : 785-786-NM, 1975].

### 8.3.6. Les ressources inattendues de l'action personnelle

Ceci est important car « la procédure juridique ne peut remplacer les tabous dans une société qui proclame le droit de tout le monde à la réalisation du même cauchemar. Or, si l'espèce veut survivre à l'éclipse du mythe, il lui faut précisément apprendre à maîtriser politiquement ses rêves de convoitise, d'envie, de paresse. Il faudra que se substitue aux anciennes barrières du mythe une limitation politique de la croissance industrielle [...] [afin de] garantir l'égalité et l'efficacité » [OC1 : 781-NM, 1975]. Illich s'attaque à ce qu'il appelle l'« institutionnalisation des valeurs », qui font que certaines institutions monopolisent les choix du public [Cayley, E : 31].

<sup>863</sup> Suivant ce raisonnement, seule une société profondément conviviale peut se donner des lois conviviales. Nous sommes tentés de nous demander : qui va le premier ? La société conviviale ?, la loi conviviale ?, la ville conviviale ?, les trois simultanément, pas à pas ? Pour PAQUOT « le territoire est un résultat » [PAQUOT, Thierry, comm. pers.] et je suis d'accord, mais en même temps des synergies se produisent, qui ne sont pas à négliger. Le cheminement qui va de l'institution exogène d'une démocratie formelle et d'un articulat des conditions de citoyenneté à l'essor de lieux et d'atmosphères est, à mon avis, beaucoup plus ardu que le cheminement inverse. Voir sous-chapitre 9.1. *Reprendre la parole qui crée un lieu*, p. 355.

<sup>864</sup> SOUSA SANTOS parle à partir de son expérience de travail dans les *favelas* brésiliennes et sur le modèle de justice populaire (l'équivalent des anciens *juges de paix*).

Aujourd'hui, avec l'idéologie de la croissance des institutions hétéronomes devenue système hégémonique, ce sont, à mon avis, justement l'état et les limites de la structure formelle de la loi et du processus politique démocratique qui posent problème : paradoxalement, d'un côté, la surcroissance du système légal est imposante et le rituel mythopoétique de la loi et la justice continue de fonctionner. De l'autre sa propre hypertrophie le condamne à l'inefficacité, donc à la contre-productivité. Par ailleurs, la révolution de classe que Sousa Santos attendait est vouée à l'échec : les classes dont il parlait ne se reconnaissent plus, au moins pour le moment, comme telles dans le contexte de la globalisation.

Penser à un recentrement du processus légal vers le noyau de ce que la loi devrait protéger –les garanties fondamentales des individus au sein d'une communauté–, et sortir de la spirale boulimique de la norme prescriptive effrénée, « concrétude mal placée », implique la prise en main de leur destin par les communautés à partir des « ressources inattendues de l'action personnelle », tout en sachant que « étant donné le pouvoir des groupes d'intérêts installés dans les institutions manipulatrices de nos sociétés, on ne peut prétendre naïvement que la transition vers une société conviviale qui présuppose l'élimination de tels groupes et de tels intérêts se passera sans heurts. » [Santos, 1973 : 73].

Dans la deuxième partie de son article, Sousa Santos imagine à quoi ressemblerait la loi [et la justice] dans une société conviviale à partir de situations « qui semblent avoir quelques traits de convivialité », un scénario très intéressant puisqu'il part du contexte de son expérience dans les *favelas* de Sao Paulo. Des *favelas* où le *presidente*, un profane qui remplit les fonctions de prévention et règlement des conflits sur les bases de la confiance des voisins, aux modernes Cités de la justice qui fleurissent un peu partout, il y a un changement de nature. La ville actuelle s'articule sur un système d'institutions administratives et de justice dont l'empreinte territoriale est forte. À la limite j'ose dire que ce qui reste de traces de la ville traditionnelle dans le *continuum* urbain et même dans la ville globale, est la structure administrative et judiciaire. Ainsi, le territoire et la ville peuvent devenir une excuse, un support, un substrat fertile, un terrain riche de pratiques sociales démocratiques autres qui articulent des changements tout en sachant qu'aujourd'hui « il est plus difficile de décadencer la loi que de la construire » [Santos, 1973].

Sortir de la boulimie normative veut dire sortir des valeurs économiques qu'elle soutient et qui, réciproquement, la sous-tendent ; sortir de la rareté pour se recentrer sur le principe de proportionnalité, et se faire forts sur le *sensus communis*, le bon et le bien qui permet à chaque communauté, conçue comme un *ethos*, d'« engager la discussion sur ce qui devrait être permis et ce qui devrait être exclu » [PS : 237-LK, 1994].

Autrement nous livrerons les plus faibles et les plus vulnérables, sur lesquels se sont déjà concentrés les dommages *iatrogènes* de l'hétéronomie, à la rapacité du marché, aux forces de la convoitise de la croissance effrénée. Sortir de la dialectique délégation / expropriation par la récupération du politique est à la base de la « déscolarisation de la société ».

Dans ce cadre, un changement d'échelle qui permette de remailler le territoire retournant le regard à l'échelle locale, à la mise en valeur des savoir-faire, du « bouche à oreille », de la sagesse de la main, et reconceptualisant la loi en conséquence devient nécessaire. Pour sortir de la folle concurrence, Ingmar Granstedt propose « à chacun, homme ou femme, de prendre ses responsabilités là où il travaille, là où il vit pour aider

à sortir de la folle compétition » et, ajouterai-je de la boulimie normative qui la nourrit. « À chacun de prendre sa part, selon ses capacités et sa situation dans les initiatives qui permettront la naissance d'un autre système économique [et légal]. Un système économique [et légal] moderne, lui aussi mais favorisant les valeurs de respect mutuel, de coopération, de réciprocité, et ouvrant à un mode de vie plus convivial » [Granstedt, 2006].

- Face à la profusion normative, renforcement du lien social, source, à son tour d'autonomie et de responsabilité.

- Face à la pédagogie de la norme, échange et transmission de savoirs.

- Face à l'audit de la norme, relégitimation sociale des acteurs qui participent au processus de production à travers sa participation aux différentes échelles de la vie sociale. L'audit et la certification hétéronomes sont alors remplacés par un processus générateur de crédibilité qui présuppose la participation sociale solidaire de tous les segments intéressés à assurer la qualité du produit et dans lequel producteurs, techniciens et consommateurs s'intègrent pour chercher une expression publique de la qualité du travail qu'ils développent, mettant ainsi un frein à la *conventionnalisation* croissante due à des supposées exigences du marché.

#### **Signes 50** *Qu'est-ce qu'ils font ? (VII). Outrepasant la norme ?*

Le 23 novembre 2012 un colloque intitulé *La norme à l'épreuve de l'habitat alternatif* a été organisé par le Conseil supérieur du logement de Wallonie au CEME à Charleroi (Belgique)<sup>865</sup>. Le texte de présentation disait :

« Si on voit émerger aujourd'hui une série de nouvelles formules d'habitat (solidaire, auto-construit, intergénérationnel, en zones de loisir, mobile, péniche, squat, coopérative,...), elles rencontrent souvent des problèmes juridiques propres à compromettre leur développement (domiciliation administrative, taux des allocations sociales, normes de salubrité, colocation, urbanisme,...). Mais si on modifie la loi en conséquence, ne risque-t-on pas d'aboutir à des « demi-droits » que d'aucuns présenteront vite comme des « sous-habitats » ? En sens inverse, refuser de retoucher la loi conduit à contrecarrer des formules d'habitat qui rencontrent bien un public (lequel n'a pas trouvé à se loger via les structures traditionnelles). De toute façon, on peut les « nier » juridiquement, ces habitats alternatifs n'en continueront pas moins d'exister (vu le besoin, qui croît d'ailleurs). Alors ?! ». ■

Intéressant, le texte de convocation de ce colloque : la bonne nouvelle c'est que l'inadaptation de la norme à la réalité et l'urgence d'une réflexion sont reconnues. En revanche, et paradoxalement, quelle peur et quel vertige devant des « formules d'habitat » qui représentent des options de vie qui semblent d'emblée beaucoup plus riches et gratifiantes que l'approvisionnement hétéronome d'un logement industriel ! Mais l'auteur se trahit, convaincu comme il est que nous sommes là nécessairement face à un public qui n'a pas pu trouver mieux ; et ce n'est pas parce qu'il pense que ça vaut la peine mais parce qu'il est persuadé qu'il y aura de plus en plus d'exclus du logement « comme il faut », du « logement digne », qu'une réflexion sur la norme est justifiée. Or, la mise en question des normes paralysantes est urgente, pour permettre justement la

<sup>865</sup> [http://dgo4.spw.wallonie.be/DGATLP/Colloque/2012\\_Habitat/default.asp](http://dgo4.spw.wallonie.be/DGATLP/Colloque/2012_Habitat/default.asp)

mise en place d'un habitat « coopératif, solidaire, auto-construit, intergénérationnel... » : quelle merveille !<sup>866</sup>.

### 8.3.7. Accessibilité, participation et confiance

Je reviens maintenant au texte de Sousa Santos pour aborder brièvement deux aspects plutôt techniques mais qui pourraient nous fournir des clés pour sortir de la boulimie normative au niveau du territoire et pour favoriser un urbanisme non-iatrogène : la définition conflictuelle de l'idée de légalité qui amène à un pluralisme légal<sup>867</sup> et la déprofessionnalisation de la justice.

« [D]ans une société de classes, dit Santos, des situations de pluralisme légal fondées sur la différenciation économique ont tendance à se développer » [Santos, 1973 : 79]. Cette hypothèse que Sousa Santos formule porte autant sur les contenus (p.ex. les normes de logement officielles mexicaines ne sont pas appliquées dans les quartiers marginaux) que dans les procédures<sup>868</sup> (p.ex. des enclaves de justice populaire dans des sociétés gouvernées par une justice non populaire). La déprofessionnalisation de la justice, de son côté, implique la substitution des procédures traditionnelles par des procédures rhétoriques individualisées ou communautaires de médiation et d'agrément des parties. Opposée à une adjudication sur une logique oui / non, gagnant / perdant, établie sur des principes généraux de justice et de bon sens, ayant pour but de parvenir à un compromis qui garantisse la continuité de la relation et qui compense le manque de pouvoir de sanction, fondée sur l'expérience préalable, la figure exemplaire et les sanctions positives, la procédure peut être avantageuse dans la prévention et le règlement des conflits. Elle favorise l'usage convivial des outils légaux par une justice peu puissante, une large distribution des compétences légales, la maniabilité et l'autonomie d'usage.

Un premier commentaire: la loi a beau s'obstiner, elle n'est pas à même de changer certains aspects de la réalité, que ce soit le système sanitaire des *favelas* de Rio ou, plus près de chez nous, la hauteur sous plafond dans des logements du XIX<sup>e</sup> siècle au quartier où j'habite. Une loi hors-la-loi pour les pauvres, adaptée à leur réalité et qui leur permette de survivre, peut résoudre le problème légal, mais soulève trois objections : elle discrimine; elle ne contribue pas à la résolution du problème s'il y en a un; ou lorsqu'il n'y en a pas un, elle dévoile un symptôme de contre-productivité de la loi « officielle », probablement prescriptive.

Un deuxième commentaire : dans une société de classes, le système fonctionne avec un certain degré d'hypocrisie. Les « institutions manipulatrices » ferment les yeux sur les illégalités pourvu qu'elles se rangent entre certaines limites et qu'elle ne touchent pas

---

<sup>866</sup> Le 24 janvier 2013 est convoquée à l'IUP une Journée d'Etudes Jeunes Chercheurs du Lab'URBA intitulée *Des villes et des normes : regards croisés*. Le programme est intéressant, il faudra faire un suivi des résultats des recherches. Heureusement, après des années de silence, le sujet est à l'ordre du jour.

À lire aussi : OTS, Michel, 2011, *Donne de cœur contre l'LOPPSI* [Ots, 2011].

<sup>867</sup> SOUSA SANTOS considère que ce pluralisme légal est une limite à la théorie d'ILLICH sur le rôle de la loi dans la configuration d'une société conviviale, car ILLICH « présuppose l'existence d'une seule loi [...] dans une société donnée » [Santos, 1973 : 78].

<sup>868</sup> SOUSA SANTOS cite Albert PEISS et Leon MAYHEU dans leur étude sur les problèmes légaux des pauvres, qui ont conclu que, contrairement à ce que croit la classe moyenne, les pauvres n'ont pas moins de problèmes légaux, ils ont des problèmes légaux différents [Santos, 1973 : 79].

aux intérêts de certains groupes à un certain moment. Je reviens à l'exemple de la hauteur sous plafond des bâtiments : la loi exige 2,50m de hauteur sous plafond pour qu'un logement puisse être habité. La hauteur d'une bonne partie des logements du Quartier Gothique (entresols et derniers étages) est au dessous du minimum exigé et évidemment ils sont occupés. Au lieu de recueillir l'exception dans la législation, les autorités ferment les yeux, jusqu'au moment où il y a un problème ou un intérêt particulier sur une propriété, et alors la loi est appliquée de façon sélective.

Finalement, et fondamental : Illich parlait toujours et uniquement d'une société sans classes !

Or, il y a trois conditions de la procédure juridique conviviale que Sousa Santos propose qui nous seront d'une grande utilité car parfaitement transposables à un *contre-urbanisme* convivial : l'accessibilité, la participation et la confiance.

### **Accessibilité**

L'accessibilité pour Santos concerne le prix, mais aussi le langage, les usages, la relativisation des formalismes, l'adaptation aux urgences et à « l'emploi du temps des pauvres » [Santos, 1973 : 80].

En ce qui concerne l'accessibilité, elle est nulle actuellement dans la pratique *iatrogène* de l'urbanisme. Tous les processus de prise de décisions, autant dans les aspects législatifs (élaboration des plans et des normes) que dans leur exécution, restent enclos dans les sphères administratives correspondantes, soumis à des procédures extrêmement compliquées et professionnalisées. La profusion de normes de transparence et de procédures de consensus ne sert dans la pratique qu'à entraver l'accessibilité.

### **Signes 51 Qu'est-ce qu'ils font ? (VIII). Projet Express**

*Projet Express* est une expérience qui, tout en restant dans les limites d'une démarche professionnelle ou semi-professionnelle, s'est proposé de favoriser l'accessibilité par la voie de la simplicité.

« Simplicité » était la consigne du concours *Projet Express* conçu par Dolores Victoria Ruiz Garrido et convoqué par ASA, un collectif d'action sur la ville pour les jardins de Basílica à Madrid, sur un format innovateur :

Simplicité dans les conditions de participation car le concours était ouvert à toute personne intéressée. Simplicité dans le format et la présentation, réduite à deux feuilles Din-A3 envoyées par e-mail. Simplicité dans le temps de préparation, estimé en douze heures de travail. Simplicité dans les moyens économiques mis en œuvre. Innovatrices aussi l'incitation à la « non souffrance », et la compensation des gagnants par une rencontre dans laquelle partager un verre.

Intéressantes finalement les réflexions sur les résultats, qui mettent en lumière des déficits dans l'analyse urbaine et la compréhension du contexte aussi bien que dans la capacité de dessiner à la main, la manière la plus simple et directe d'exprimer rapidement une idée. ■

### **Participation. « Droit à la ville » / Droit à la vie**

Le deuxième aspect de la procédure juridique conviviale que Sousa Santos relève est la participation. « Les parties ne sont pas représentées par des juristes et ne se sentent pas aliénées de la discussion de leur cas » [Santos, 1973 : 81].

Pour parler de la participation véritable en urbanisme il faut l'opposer à la « participation illusoire » lefebvrienne déjà citée dans le première partie de ce mémoire, qui ne fait que renforcer la fracture civique entre les représentants et les représentés et le « monopole des experts ». « L'important me semble être l'intervention des intéressés » disait Lefebvre en 1967<sup>869</sup>. Et il soulignait : « Je ne dis pas "participation". Il y a un mythe de la participation ». Lefebvre fait appel à l'intervention directe, au besoin violente, des intéressés et à l'autogestion générale. « Malheureusement, constate-t-il, on tend toujours à se passer de l'intervention des intéressés », une participation véritable qui est au cœur de son « droit à la ville ».

Or, le « droit à la ville » lefebvrien, n'est pas exempt d'une vision productiviste puisque marxiste. À la suite de Lefebvre, le géographe David Harvey (né en 1935), soutient que « la révolution sera urbaine, au sens le plus large du terme, ou ne sera pas ». Harvey définit le droit à la ville comme le « pouvoir collectif de remodelage sur les processus d'urbanisation<sup>870</sup> » : sa révolution reste centrée sur la propriété des moyens de production, en l'occurrence, de la production de l'*entreprise urbaine*.

Je pense, au contraire, que la véritable révolution passe par le recouvrement de « ce mode vernaculaire de comportement et d'action qui s'étend à tous les aspects de la vie » [OC2 : 832-DM-LM, 1978] . Et puisque toute productivité de base économique est, au-delà d'un seuil, contre-productive par rapport à la vie des gens, je voudrais opposer au « droit à la ville » marxiste lefebvrien, le « droit à la vie », à la vie de chacun, à la vie réelle, à la possibilité de mener une vie propre et maîtrisée, que le productivisme hégémonique menace.

### **Signes 52** *Qu'est-ce qu'ils font ? (IX). Urban Leaks et la Déclaration des Droits Urbains*

*Urban Leaks*<sup>871</sup> est une plate-forme qui publie des rapports (anonymes ou non) sur des contenus sensibles en matière d'espace commun, des comportements singuliers, des processus créatifs et qui les analyse pour comprendre quels facteurs interviennent dans leur développement et apprendre d'eux. Conscients de la difficulté de mener un projet participatif jusqu'à la fin, la plate-forme sert à partager des informations et des solutions, des cas d'étude (comme par exemple la réutilisation des cabines téléphoniques désaffectées comme des bibliothèques P2P ; des plans des jardins partagés ou des terrains vagues réclamés pour l'usage des voisins ; des méthodologies historiques ou récentes, prouvées ou à tester ; une Contextopédie, où s'explique le sens des termes et des informations de contexte (citations, références, exemples) et une plate-forme d'analyse des indicateurs de qualité). Avec le collectif *Zuloark*, et dans l'entente que la définition de l'urbain doit passer dans l'agenda publique et être objet de dialogue et de débat, les auteurs se sont proposés de construire une *Déclaration des Droits Urbains*<sup>872</sup> un projet pédagogique progressif et ouvert, sans volonté prescriptive, construit sur l'essai et l'erreur, qui développe l'esprit critique, apprend à établir des priorités et à gérer le collectif, et, insistent les auteurs, à apprécier ce que l'on a. Pour

<sup>869</sup> LEFEBVRE, Henri, 1967, *L'urbanisme aujourd'hui, Mythes et réalités*. Les Cahiers du Centre d'études socialistes, sept-oct 1967, n° 72-73.

<sup>870</sup> HARVEY, David, *The right to the city*, cité dans Garnier [2010].

<sup>871</sup> *Urban Leaks*, <http://urbanleaks.org>. *Zuloark*, <http://www.zuloark.com>.

<sup>872</sup> *Declaración de derechos urbanos*, <http://declaracionderechosurbanos.com/?cat=568>.

l'instant ils recueillent sur leur site des témoignages a propos de trois questions intéressantes :

- Un droit urbain à protéger
- Un droit urbain à conquérir
- Un droit urbain à abolir. ■

### **Confiance**

La confiance « dans le bon sens de la tierce partie, proche et connue » [Santos, 1973 : 81] est le troisième aspect de la procédure juridique conviviale qui peut nous servir de guide pour un *contre-urbanisme* convivial.

Dans un contexte incertain et changeant de « dérèglement multiple », des processus innovants et créatifs d'intervention des habitants sur le lieu de vie qui étaient jusqu'à présent étouffés ou se développaient dans les marges du système hégémonique (processus *bottom-up*, *DIY-Do It Yourself*, urbanisme de *guérillas*, urbanisme tactique, habitat alternatif, interventions spontanées, etc. ) tendent à occuper maintenant une position centrale et se multiplient. Centrés sur l'auto-organisation des habitants en marge des structures de pouvoir, ils ne peuvent se dérouler si ce n'est dans une relation de proximité, de voisinage, dans une « atmosphère de confiance mutuelle » [PS : 341-CC, 1998]. Nous y reviendrons dans le point suivant.

### **Synthèse conclusive :**

Encadré théoriquement dans les notions illichiennes de *contre-projets et contre-recherche*, un *contre-urbanisme* convivial est celui qui s'éloigne de l'urbanisme *iatrogène* hégémonique inhérent à l'*entreprise urbaine*, que nous avons défini comme un monopole radical hygiéniste fondé sur la gestion économique, la prescription hétéronome et le « *show* ».

C'est un urbanisme *contre-hégémonique* qui « brise les fils » qui le rattachent aux mécanismes de l'*entreprise urbaine*, fondé sur l'accessibilité, l'intervention des habitants et la confiance obéissante ; une reconduction par la *praxis*, qui ne peut être faite que de bas en haut avec les gens, comme le suggèrent Paquot et Soulier et comme l'illustrent beaucoup de riches expériences de partout dans le monde<sup>873</sup>.

Une *contre-recherche* et des *contre-projets* dans le domaine du *contre-urbanisme* convivial pourraient contribuer à reconceptualiser le territoire à partir de situations qui semblent avoir quelques traits de convivialité, même limités, et trouver des réponses diverses et locales, notamment aux questions suivantes :

- Comment assurer une occupation conviviale de la planète et l'effacement des « limites abyssales » qui séparent aujourd'hui et de façon croissante les uns des autres ?
- Quels outils conceptuels mettre en œuvre pour évaluer les tendances et donner sa place juste aux institutions présentes ?
- Comment agir, dans quel rôle, avec qui travailler et éventuellement comment nous reconverter, nous, les professionnels de l'urbain, afin d'arrêter immédiatement toute action contre-productive et mutilante ?

---

<sup>873</sup> Voir *Coda*.

- Quelle *contre-éducation* mettre en place pour ceux qui viennent derrière ?
- Après le développement, quoi ?
- Après l'industrialisme, quoi ?

D'autre part si :

la déprofessionnalisation de la médecine ne signifie pas que les fonds publics ne doivent pas être affectés à des prestations curatives mais que la direction et le contrôle de ces dépenses ne doivent pas être confiés aux membres de la corporation [...] [L]es contribuables ne feront plus les frais du financement des rituels [...] ; sera démasqué le mythe selon lequel le progrès technique exige une spécialisation constamment accrue des tâches [OC1 : 745-746-NM, 1975],

dans la même ligne, la déprofessionnalisation des tâches, la direction et le contrôle des dépenses par dehors les corporations, un halte au financement indiscriminé des rituels industrialisés de l'*entreprise urbaine*, un halte à la spécialisation accrue des tâches, un vrai retour au sens commun. Quel soulagement ! De par les buts et la méthodologie proposés, *contre-projets* et *contre-recherche* illichiens sont à l'origine de la reconstruction radicale d'une éthique qui trouvent leur expression la plus simple à l'échelle locale et dans le cadre des *communaux*.

#### **8.4. Ville gratuite, ville décente**

À partir de la distinction entre valeurs, Bien et bénédictions, recouvrer une éthique pour sortir de l'économicisme

C'est uniquement dans la mesure où les valeurs sont reconnues dans leur relation de subsidiarité à ce que j'appelle les « bénédictions » que je suis capable de parler de façon raisonnée de la vie publique après la débâcle du développement. Alors seulement pourrions-nous évoquer ensemble la renonciation aux valeurs en tant que condition du bien-vivre [OC2 : 746-DM-DC, 1988].

##### **8.4.1. J'ai dit « valeurs » ?**

Au tout début de ma recherche, je me demandais : quelles sont donc les valeurs issues de la pensée d'Illich qui animeraient une conception post-industrialiste de la ville et du territoire ?

Mais voilà qu'Illich surgit à travers ses écrits et me corrige : ce n'est pas de « valeurs » qu'il faut parler. Proche des mouvements *après-développementistes*, j'aurais dû savoir que le concept de *valeur* appartient de plein droit à la sphère de *Homo æconomicus*, de *Homo miserabilis*, celui qui a fait le passage « du lot commun » aux « ressources » dont on fait « des valeurs », « le protagoniste de la rareté » [PS : 73-HB, 1988]. « La personne qui utilise le mot [valeur], s'intègre dans une sphère de rareté [...]. Nos pensées, nos idées et notre temps sont devenus des ressources, des moyens rares qui peuvent être utilisés à deux ou plusieurs fins possibles » [E : 212] en fonction d'un choix économique. Illich le découvre, le dévoile et se propose lui-même de ne plus parler de « valeurs ». Mais que nous propose-t-il à leur place ?

Pour autant que je comprenne, je vis dans un monde qui a perdu la notion du bien, du Bien. Nous avons perdu l'assurance que le monde a un sens, que les choses s'y agencent en un tout cohérent [CM : 101].

Le Bien, absolu dans le cadre « d'une "idéologie" locale liée à un mélange d'éléments inhérents à un lieu spécifique » est remplacé par des valeurs, « une mesure qui convient

à l'idéologie abstraite de la science » [OC2 : 784-DM-DV, 1986] : des « concrétudes déplacées », qui peuvent être positives ou négatives, qui s'expriment « au sein d'une sphère économique toujours plus étendue. [...] [M]a vie devient une course aux valeurs plutôt que la recherche de ce qui est bon pour moi » [CM : 102]. Toute éthique en est évacuée et Illich évoque à quel point la banalité du mal dont parlait Hannah Arendt devient naturelle d'abord, structurelle ensuite. Convenons donc avec Illich que, face à une conception economiciste qui parlerait de *valeurs humaines*, nous parlerons désormais du Bien. Cela implique la récupération d'une *éthique*, d'un sens de l'harmonie et la disharmonie, de la certaine adéquation, de la proportionnalité de Leopold Kohr.

Mais, bien qu'opposée à une conception economiciste de la vie, cette base *éthique* n'est pas pour autant nécessairement opposée à l'économie si nous considérons avec Amartya Sen<sup>874</sup>, et toujours dans la ligne de Edward P. Thompson., que l'économie est une science morale. Au contraire, le déplacement de l'économie vers l'abstraction de la finance et la statistique –le domaine des valeurs, « concrétudes mal placées»–, pourrait être recentré en réintroduisant la notion de Bien pour aboutir à un contrôle collectif sur les conditions de la rareté.

Illich résume et nous en prenons note : « Je ne parlerai plus de valeurs vernaculaires [...] mais de culture : des structures traditionnelles permettant à un groupe de personnes dans un endroit géographique donné et à une époque donnée, d'exclure les conditions de rareté ou plus précisément de les limiter » [E : 212]. Gardons ces paroles en tête, car il est aisé d'imaginer que le cadre naturel dans lequel elles pourront se développer est celui des *communaux*.

#### 8.4.2. Bien et bénédictions

Mais comme d'habitude Illich va encore plus loin. Au-delà de la notion de Bien comme concrétude recentrée, contraire à l'économicisme des valeurs, qui est en fait un outil de limitation de la rareté et donc garantie d'équité, Illich apprécie une distinction radicale des effets symboliques des « biens » et des « valeurs » :

Quand nous parlons du bien nous apprécions ce qui nous entoure d'une manière totalement différente. Le bien peut être converti en vie, en beauté, en vérité [E : 213].

Et cela nous invite à agir avec enthousiasme, qui vient se substituer au calcul rationnel, et nous aide à délimiter la différence entre désir et besoin : « Le bien est désiré, la valeur est voulue ou choisie. [...] Le désir n'a pas d'horizon, tandis que les besoins sont faits pour être satisfaits » [E : 215].

Pour avancer avec Illich dans cette voie, prenons maintenant un texte d'un autre auteur ami d'Illich : Emmanuel Lévinas. Dans son chapitre consacré à *Jeunesse d'Israël*<sup>875</sup> Lévinas s'arrête sur l'importance de la bénédiction du pain car « pouvoir manger et boire est une possibilité aussi extraordinaire, aussi miraculeuse, que la traversée de la mer Rouge [...] l'itinéraire qui mène le pain de la terre où il pousse à la bouche qui le

<sup>874</sup> SEN, Amartya, 1999, *L'économie est une science morale*, Paris, La Découverte.

<sup>875</sup> Texte du Talmud de Babylone, Traité Nazir, p. 66 a) et b), LÉVINAS, Emmanuel, *Du Sacré au Saint. Cinq nouvelles lectures talmudiques*, Les Editions de Minuit, 1977, p. 76.

consomme, est des plus périlleux<sup>876</sup> » [Lévinas, 1977]. Il y a là une des questions majeures de notre époque dans toutes ses implications politiques et écologiques. Pour la résumer, j'appelle ici les paroles de l'infirmière mexicaine Ana Valadez dans le colloque sur l'agroécologie d'Albi (2009) : « De la nourriture pour tous. Et bonne ». Bonne, qui veut dire bénie.

La bénédiction chez Lévinas évoque le respect et la reconnaissance du don et la jouissance de ce qui nous est octroyé, respect et reconnaissance qui pourraient difficilement survivre lorsque les valeurs d'échange remplacent les valeurs d'usage ou lorsque la bureaucratie vient apporter des solutions aux problèmes posés en termes de valeurs de manière à ce que « le langage, mais aussi les façons mêmes de penser propres aux mathématiques pouvaient normer le champ des relations humaines » [PS : 255-LK, 1994]. Comment sommes-nous arrivés à ce point et quelles sont les alternatives ?

Illich nous répond aisément : « Ce qui arrive, pour nous, résulte soit du hasard, soit d'une chaîne de nécessité causale ; entre ces deux extrêmes nous avons perdu la notion d'un domaine de la gratuité, du don, de ce qui advient en réponse à un appel plutôt qu'à une cause déterminante [...] dans la Bible c'est la première forme de « causalité<sup>877</sup> » [...] un don surabondant, libéralement offert et accepté librement » [CM : 85-86]. Illich introduit de cette manière dans son discours la notion de Bénédiction et la relie à « la disposition inconditionnelle à entendre », l'obéissance confiante<sup>878</sup> ; à « une inclination sans mélange à se laisser surprendre », à la disposition « inconditionnelle, respectueuse, courageuse [...] à recevoir autrui comme une surprise radicale ». Incliné, penché vers « l'altérité radicale de quelqu'un [...] reconnaissant le gouffre qui nous sépare [...] j'amorce entre nous une relation libre [...] pour laquelle nous ne disposons que d'un mot malmené : le "prochain"<sup>879</sup> ». Une « confiance docile » [PS : 61-EE, 1988] et le « renoncement au pouvoir » [PS : 58-EE, 1988] en proie à la liberté, l'équité et la joie en sont les conditions, en tout opposées à la prémisse de la méfiance et à l'arrogance de l'*ethos* technologique.

#### 8.4.3. La *common decency* orwellienne

« La décence est dans les os ! », nous interpelait le juge du *Bûcher des vanités*<sup>880</sup>. « Dans les os », c'est dans le corps !, c'est la vertu incarnée dans la chair.

<sup>876</sup> « Ce qui est évident pour les pauvres, c'est un fait méconnu de l'occident opulent et à mémoire courte » ajoute Lévinas.

<sup>877</sup> ILLICH parle de l'Incarnation comme « l'effet d'une liberté pure et sans contrainte. [C]'est là - explique-t-il, une notion très rétive à l'esprit moderne » [CM : 85].

Pour une histoire de la causalité voir *La contingence II : l'origine de la technologie* [CM : 112-113].

<sup>878</sup> Obéissance : écoute attentive. « L'obéissance, au sens biblique est l'épitomé d'*audire*, entendre. Il s'agit d'une écoute que rien ne contrarie, d'une disposition inconditionnelle à entendre, d'une inclination sans mélange à se laisser surprendre » ILLICH poursuit : « Elle n'a rien à voir avec ce qu'on appelle l'obéissance aujourd'hui, quelque chose qui implique toujours la soumission et connote vaguement notre rapport avec nos chiens » [PS : 61-EE, 1988]. CAYLEY raconte comment, en acceptant sa proposition de l'interviewer pour *Ideas* en 1987, ILLICH a promis de lui « obéir ». « Il allait tenir sa promesse. Mais j'étais loin de me douter, dit CAYLEY, que son obéissance serait aussi réfractaire que passionnante » [E : 11].

<sup>879</sup> ILLICH poursuit : « Me penchant au-dessus de cette béance, je prends conscience de la profondeur de ma solitude ; mais je puis la supporter à la lumière de la ressemblance substantielle entre l'autre et moi. La seule chose qui m'atteigne c'est l'autre dans sa parole que j'accepte en confiance » [PS : 61-EE, 1988]

<sup>880</sup> Voir page 247.

Dans la ligne d'Orwell, Jean-Claude Michéa définit une société véritablement humaine comme une société « libre, égalitaire et décente » [Michéa, 2002 : 12]. Selon lui, les premiers mouvements socialistes ouvriers se sont construits « dans un rapport éminemment critique à la modernité, avant tout à son individualisme destructeur », ce que prouve le fait qu'« initialement le terme socialisme est forgé par Pierre Leroux (1797-1871) pour désigner le contraire de l'individualisme absolu » [Michéa, 2002 : 48]. Michéa poursuit : selon Engels (1820-1895)<sup>881</sup>, celui-ci, « ne se manifest[e] nulle part avec une impudence, une assurance si totale que dans la cohue des grandes villes. La désagrégation de l'humanité en monades [...] est poussée ici à l'extrême. [...] On voit ainsi, continue Michéa, que le projet socialiste est philosophiquement porté, à sa naissance<sup>882</sup>, par le désir qu'ont les premiers travailleurs modernes de protéger [...] un certain nombre de formes d'existence communautaire (aussi bien urbaines que rurales) dont ils ont perçu *intuitivement* [...] qu'elles constituaient l'horizon culturel indépassable de toute vie humaine digne de ce nom<sup>883</sup>, [...] Un *monde commun* (selon l'expression d'Hannah Arendt) » [Michéa, 2002 : 48-49].

Michéa invite à « une critique radicale de la représentation économique du monde telle qu'elle procède de la philosophie des Lumières » appuyée sur « tous les trésors de *common decency* [orwellienne] qui continuent à animer la vie des hommes ordinaires, ces *gens de peu* comme les a nommés le sociologue Pierre Sansot, pour lesquels une vie humaine accomplie ne se mesure pas à la quantité de pouvoir qu'on est parvenu à accumuler sur ses semblables » [Michéa, 2002 : 54]<sup>884</sup>.

Orwell soutenait qu'il faudrait « en finir avec l'idée que le bonheur des individus dépend essentiellement de la mise en place d'un bon *mécanisme* » et pour cela « que le bien et le mal ne soient plus des notions proscrites en politique » [Michéa, 2002 : 93]. Ce qui assure, dans ces relations de personne à personne, la force de cette exigence de solidarité, de ce sens moral tout ordinaire, ce n'est pas une vertu héroïque : « ces relations interpersonnelles s'inscrivent simplement dans des contextes favorables à la confiance et donc à la solidarité » [Michéa, 2002, 119]<sup>885</sup>. C'est la *common decency* des *gens ordinaires* d'Illich, le *peuple d'en bas* de Jack London. Un contexte « favorable à la confiance et donc à la solidarité » pour une société « qui n'humilie pas ses citoyens », ce que Avishai Margalit [1996] appelle « une société décente ».

<sup>881</sup> ENGELS, Friedrich, 1975, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Éditions sociales, p. 58 cité dans [Michéa, 2002 : 48].

<sup>882</sup> L'ambiguïté de la Gauche actuelle selon MICHÉA est due à son origine : un compromis historique entre le socialisme ouvrier, plus proudhonien que marxiste, et le camp républicain héritier de la philosophie des Lumières. Mais ceci est une autre histoire.

<sup>883</sup> « Le sujet monadique –ou hors connexion– est un mythe anthropologique, [...] une subjectivité ne peut se construire et s'autonomiser, que sur un fond préalable d'*intersubjectivité* » [Michéa, 2002 : 64].

<sup>884</sup> Voir aussi [Michéa, 2002 : 86 et 93-98]

<sup>885</sup> [Michéa [2002] : 119] cite CHANIAL, Philippe, 2001, *Justice, don et association*, La Découverte/M.A.U.S.S., p. 16.

« Le concept d' "auto-institution" emprunté à CASTORIADIS, signale MICHÉA, indique une direction philosophique [...] compatible avec l'intervention démocratique des individus [...]. l'ambition première d'une société décente doit résider avant tout [...] dans la création continue d'un *contexte* politique et culturel susceptible de favoriser et d'encourager la *common decency* ; ou, ce qui revient au même, de neutraliser et de décourager *dans les faits* [...] les comportements égoïstes et prédateurs » [Michéa, 2007 : 177].

Or, que se passe-t-il à l' « ère des systèmes » lorsque la notion de contexte perd de son sens ? Illich avertit... « Orwell s'arrête là. Il nous faut un nouvel Orwell » [E : 342] qui viendrait parler d'*Homo systematicus*, le « hors-sol ».

#### 8.4.4. La révolution par la gratuité

Le chapitre XXII et final de *La corruption du meilleur engendre le pire* [CM : 300-306] est consacré à la gratuité. Illich est convaincu que la perte de la gratuité est un aspect caractéristique de la modernité. « L'instrumentalité déclencha dans la société une extraordinaire intensification des notions de dessein et de but et, suivant celle-ci comme son ombre, une perte d'attention à ce que traditionnellement on appelait la gratuité » [CM : 302].

Des penseurs comme Paul Ariès (né en 1959), politologue, proclament un objectif : « agiter l'idée de la gratuité pour bousculer la vie politique ». Pour Ariès, le nouveau paradigme révolutionnaire est celui qui va contre « l'Interdit structurel de l'hypercapitalisme », qui est justement la gratuité<sup>886</sup>. La notion de la gratuité, souligne Ariès, constitue un excellent levier de changement, parce qu'elle est enracinée au plus profond de l'histoire et de la conscience humaine : Marcel Mauss puis l'équipe d'Alain Caillé ont montré en quoi on est intellectuellement et ontologiquement obligé de poser l'idée d'une gratuité initiale pour fonder la société, une donation première qui fait tenir les hommes ensemble. Le principe du don (qui engendre la triple obligation de donner, de recevoir et de rendre) constitue une véritable institution. L'ayant trop évacué, notre société s'en trouve fortement fragilisée et seule la gratuité, considère Ariès, pourrait remédier au malaise dans la civilisation.

« Face au capitalisme qui est une machine à insécuriser, nous devons sécuriser. Face au capitalisme qui est une machine à tout vénaliser : nous devons dévénaliser. Face au capitalisme qui déterritorialise, nous devons défendre l'usager maître de ses usages » [Ariès, 2010].

Le principe révolutionnaire est : gratuité du bon usage, renchérissement du mésusage. Le premier grand intérêt de ce paradigme, explique Ariès, est de résoudre la contradiction entre les contraintes environnementales et le souci social. L'autre grand avantage est de réconcilier le temps de la démocratie et celui des éco-systèmes, car ce sera aux citoyens de définir ce qui est bon usage (gratuit) et ce qui est mésusage (renchéri). Le troisième mérite est de lier la cause de la liberté (de l'autonomie) à celle de la responsabilité. Le quatrième est que pour éviter que cette politique renforce les inégalités en permettant l'accès aux mésusages à une petite minorité fortunée ce paradigme de « la gratuité de l'usage » et du « renchérissement du mésusage » ne peut aller sans une diminution importante de la hiérarchie des revenus<sup>887</sup>. Ensuite, l'invention d'une culture de la gratuité est un chantier considérable qui fera appel à la créativité dans l'invention de nouveaux rites, de nouveaux symboles, de nouvelles communications et technologies, de nouveaux objets. Finalement, tandis que le

<sup>886</sup> Sources : colloque *Viv(r)e la Gratuité*, communauté d'agglomération les Lacs de l'Essonne et *Le Sarkophage*, novembre 2010, <http://carfree.free.fr/index.php/2011/05/06/vivre-la-gratuite/>  
<http://carfree.free.fr/index.php/2010/02/08/la-revolution-par-la-gratuite/>.

À lire aussi : SAGOT-DUVAUROUX, Jean-Louis, 1995, *Pour la gratuité*, DDB.

ARIÈS, Paul, 2007, *Le Mésusage, Essai sur l'hypercapitalisme*, Paris, Parangon.

ARIÈS, Paul, 2010, *La simplicité contre le mythe de l'opulence*, Paris, La Découverte.

<sup>887</sup> ARIÈS propose un RUE-Revenu Universel d'Existence et une limitation des revenus maxima.

mésusage est du registre de l'avoir, du paraître, du vénal, la « réinvention de l'usage passe par une anthropologie sensualiste. Le bon usage est toujours du domaine du voir, de l'entendre, du toucher, du goûter, du contempler, du penser, de l'aimer, de l'agir » [Ariès, 2010].

Le débat de cette position politique excède sans doute la portée de cette thèse mais sans aller plus loin, Ariès parle d'autonomie, de gratuité, d'une anthropologie sensualiste et il y a sans doute des échos illichiens qui résonnent dans son énoncé.

### **Signes 53** *Qu'est-ce qu'ils font ? (X). Gratuité et partage*

Des initiatives (ou au moins des essais) de gratuité et de partage se multiplient, qui étaient devenues rares dans nos sociétés occidentales avancées : ce sont des pratiques vernaculaires qu'il a fallu récupérer et rebaptiser avec des noms modernes pour les réapprendre : co-voiturage, banques du temps, chemins scolaires, *couchsurfing*, *homeexchange*, jardins partagés. On se passe les vêtements et les jouets des enfants. Les TIC[M] ouvrent des possibilités nouvelles (Wikipédia, blogs) et élargissent le champ d'action de manière à ce que les actions deviennent presque publiques : on rompt avec la méfiance et on échange sa maison (sa maison ! impensable, il y a quelques années), avec des inconnus venus de l'autre bout du monde. Des amitiés se tissent, et des habitudes qui, il n'y a pas longtemps étaient réservées aux plus jeunes, s'étendent à tous les âges, inspirées non pas par un souci d'épargne, mais d'une nécessité de *décontraction*.

Dans un autre domaine, celui des politiques publiques, un supplément du Monde Diplomatique du mois d'octobre 2012<sup>888</sup> fait le point sur la gratuité des transports publics. Voici le texte de la présentation sur le site de *Car-free* : « D'Aubagne (sud de la France) à Hasselt (Belgique), de plus en plus nombreuses sont les communes européennes qui pratiquent la gratuité des transports publics. Peu connues, ces initiatives ont souvent rencontré l'hostilité, non seulement des milieux patronaux, mais également d'une partie de la population, pourtant sensibilisée aux idées progressistes. En effet, depuis des siècles, les êtres humains sont habitués aux transactions monétaires encouragées par les théoriciens du libéralisme économique, pour qui la sphère marchande ne saurait avoir de limites. En outre, pour certains à gauche, chacun doit contribuer, même symboliquement, aux avantages que la collectivité lui offre ; une tarification ciblée, définie selon des critères sociaux, serait préférable à une gratuité "déresponsabilisante". Sur le terrain, l'expérience est riche d'enseignements et incite à réfléchir au type de société que nous voulons construire ». Le débat est ouvert. ■

#### **8.4.5. Bénédiction urbaines dans la ville conviviale**

Peut-on parler de Bien et de bénédictions<sup>889</sup> dans le domaine de l'espace habité ? Quels

<sup>888</sup> Sources : *Car-Free*, <http://carfree.free.fr/index.php/2012/10/04/la-gratuite-un-projet-de-societe/#comment-t-24204>. *Le monde diplomatique*, <http://www.monde-diplomatique.fr/2012/10/A/48285>.

<sup>889</sup> Et, si la réponse est affirmative, de leur complémentarité dissymétrique, les « malédictions urbaines » ? Je suis intimement persuadée, par l'observation et l'expérience, que les projets vraiment insensés traînent avec eux pour toujours une sorte de « malédiction ». Je pense aux courants d'air et aux glissades sur la grande esplanade de la Bibliothèque de France ; au chantier permanent autour de la Plaça de les Glòries Catalanes à Barcelone, telle un rocher de Tantale condamnée à ne pas trouver de repos ni de « gloire » ; à la lipo-atrophie que souffrent les travailleurs de la tour de bureaux de *Gas Natural*, puis de la tour Agbar, et maintenant le personnel et les étudiants de la Faculté de

sont à chaque moment ces Biens et ces bénédictions ? Qui peut bien les définir et comment ? Le professeur Kammerer m'a fait découvrir à Venise<sup>890</sup> ce poème de Bertolt Brecht (1898-1956) qui est fort inspirateur :

*Plaisirs*<sup>891</sup>

*Le premier regard par la fenêtre le matin.*

*Le livre retrouvé.*

*Des visages enthousiasmés.*

*Neige, le changement des saisons.*

*Le journal.*

*Le chien.*

*La dialectique.*

*Prendre une douche. Nager.*

*Une vieille musique.*

*Des chaussures confortables.*

*Comprendre.*

*Une nouvelle musique.*

*Écrire, planter.*

*Voyager.*

*Chanter.*

*Être aimable.*

Je pourrais y ajouter l'ombre et la fraîcheur, le refuge et le silence, un coin pour se cacher, le ciel, la lenteur du canal et l'eau des rêves... L'occasion de la rencontre avec l'autre, la jouissance de ce qui nous est commun (que reste-t-il du lot commun ?...), rire avec lui pour supporter « la profondeur de ma solitude [...] à la lumière de la ressemblance substantielle ente l'autre et moi » [PS : 61-EE, 1988]. Et à chacun d'ajouter à la liste selon son tempérament... En voici un exemple :

*La vue de Ait Oum er-Rbia était extraordinaire. [...] On voyait partout des familles assises à l'ombre [...] en train de préparer le pique nique.[...] Malgré les eaux tourbillonnantes, la sensation de paix était intense. Peut-être en raison de la beauté des lieux ou de la forme naturelle, sans sophistication de passer le moment, jouissant du plaisir d'être ensemble en un site d'une étrange beauté. Celle-ci procédait en partie de l'absence de produits enveloppés. [...] Il n'y avait ni des chaises ni des tables ni des pare-soleils aux logos globaux. Cet endroit était une partie de notre planète précieuse [...] sans tourniquets, sans annonces, sans musique ; il n'y avait même pas des garde-fous de sécurité pour empêcher les chutes.*

Stewart, Chris, 2006, *Los almendros en flor*. (Trad.S.G.)

Bénédictions et rencontre de l'autre, ne peuvent pas être produites. Elles ne trouvent leur accomplissement que dans la reconstitution d'espaces de grâce, de confiance, de gratuité et de don. La *ville conviviale* –en franche opposition à l'*entreprise urbaine*, ça c'est bien clair– est une ville gratuite, ouverte à la surprise, à la liberté d'aller vers son prochain, dans laquelle les actes de gratuité et de don peuvent se manifester libres des

---

Géographie et Histoire de l'Université de Barcelone dans le nouveau campus Raval; aux violences récurrentes dans le centre ludique et commercial *Maremagnum* qui est venu barrer la perspective de la mer dans la ville où j'habite, et tant d'autres...

<sup>890</sup> Dans son intervention à la journée *Un nuovo inizio* à Mestre en mai 2011.

<sup>891</sup> *Vergnügungen* (1954). Trad. S.G.

blocages mais aussi de la honte que leur impose l'*ethos* technologique. Nous sommes là de nouveau, loin de l'*entreprise urbaine* stérile et stérilisante, dans un terrain fertile.

Or, Illich évoque une opportunité dans la fin de l'époque de l'instrumentalité dominante (le seuil qu'il a repéré dans les années 1980, le « partage des eaux » [CM : 294]). Si l'instrumentalité et les notions inhérentes de dessein et de but entraînent nécessairement « une perte d'attention à ce que traditionnellement on appelait la gratuité » [CM : 302] qui est un aspect clé de la modernité, « le contraire de l'acte tendant à un but est l'acte gratuit » [CM :302] pour lequel il réinvente un mot en allemand : *umsonstigkeit*.

Gratuite [est l'] action sans but extérieur, réalisée parce qu'elle est appropriée, belle et bonne en elle-même et non parce qu'elle servirait à atteindre, à construire, à changer, à contrôler quelque chose d'autre [CM : 302].

Certainement, ce n'est pas la théorie des systèmes postmoderne pour laquelle l'amour ou la charité sont des *feedback loops*<sup>892</sup>, qui va définir un monde dans lequel il est possible de vivre gracieusement, gratuitement.

C'est aussi dans ce contexte que doivent être comprises les paroles fondamentales d'Illich lorsqu'il établit que « chez le consommateur de logement moderne, la distinction entre espace public et espace privé ne remplace pas la distinction traditionnelle entre le logis et les *communaux* articulés par le seuil : elle la détruit » [OC2 : 760-DM-AH, 1984]. Cette préoccupation est « au centre de ce dont nous discutons ici : la possibilité qu'une vie belle et bonne soit avant tout une vie de gratuité, et que la gratuité soit quelque chose qui ne peut émaner de moi que si je suis ouvert et stimulé par vous » [CM : 303].

Ville gratuite, ville confiante, ville décente.

## 8.5. La ville conspirative et la survie des atmosphères

*Recouvrer la « pax populi » pour sortir du développement*

... que si je suis ouvert et stimulé par vous... [CM : 303].

Le 1er décembre 1980, invité par Yoshikazu Sakamoto<sup>893</sup>, Illich prononce le discours inaugural de la première réunion de l'*Asian Peace Research Association*, à Yokohama<sup>894</sup>. Illich parle de la paix au Japon, le pays où en 1945 la guerre atomique a atteint un des plus hauts degrés de l'horreur de l'histoire de l'humanité. Le même pays où l'explosion de la centrale nucléaire de Fukushima en 2011 –l'atome, toujours l'atome– allait mettre en évidence la véritable guerre (à la subsistance ?, à la survie !) que représentent le développement et la course à la croissance qui lui est inhérente : dans les mots de François Partant, le développement contre les hommes.

<sup>892</sup> « La théorie des systèmes expliquerait l'amour ou la charité comme un *feedback*, une rétroalimentation [...] Ces gens ont perdu le sens concret d'eux-mêmes comme celui de cette chose mystérieuse qu'est chacun de nous : un "je" qui est somatique –tout mon *soma* est "moi", libre et indépendant » [CM : 304].

<sup>893</sup> Professeur de politique internationale à l'Université de Tokyo, auteur de nombreux articles sur les problèmes des relations internationales, du désarmement et de la paix et secrétaire général de l'Association internationale de recherche sur la paix entre 1979 et 1983, (*International Peace Research Association*, <http://ipra-peace.com>).

<sup>894</sup> *Pour un découplage de la paix et du développement*. [OC2 : 711-723-DM-PD, 1980].  
À lire aussi : *La culture de la conspiration* [PS : 337-352-CC, 1998].

Illich a alors 54 ans et c'est la première fois qu'il parle en public dans un pays dont il ne connaît pas la langue. Il manifeste son « ignorance des choses d'ici, au Japon [...] je ne sais rien de votre langue vernaculaire [...] chaque mot que j'emploierai me rappellera-t-il la difficulté de définir la paix ». Une tâche que rend plus difficile, souligne-t-il, la tendance « à l'emploi moderne de certains termes de la langue anglaise... [car] bien des mots clés y sont frappés au coin de la violence » [OC2 : 711-DM-PD, 1980]. Illich cite « la guerre contre la pauvreté » du président Kennedy ou « les stratégies (littéralement “plans de guerre”) » pour la paix des mouvements pacifistes » (ou, aujourd'hui des médiateurs professionnels en résolution de conflits). Nous avons déjà vu comment la terminologie de la ville et les sciences du territoire en est contaminée, tandis que les mots de la guerre deviennent à leur tour « politiquement corrects » dans la *novlangue* des institutions et des médias : effets collatéraux, opérations humanitaires, paix durable.

Rappelons ici que, pour Illich, une des manifestation les plus tangibles de la vulnérabilité humaine est celle qu'on éprouve là où on ne connaît pas la langue ; que « l'étude d'une langue bien conduite, écrit-il dans *L'éloquence du silence* [OC1 : 69-76, LA, 1970], offre à un adulte l'une des rares occasions de vivre une expérience véritable de la pauvreté, de la faiblesse et de la nécessité de dépendre du bon vouloir d'autrui » [Cayley, E : 26]. Or, les conditions qui rendent possible l'entente et l'entraide, l'hospitalité et la confiance qui permettent de surmonter cette vulnérabilité et les autres, font partie de cette « paix des peuples » dont il nous a parlé au Japon.

### 8.5.1. Le découplage de la paix et du développement

L'objet de sa conférence à Yokohama : recouvrer un véritable *sens de la paix* à travers le découplage de la paix et du développement<sup>895</sup> car –celle-ci est sa thèse centrale à l'occasion– « sous le masque du développement, partout dans le monde une guerre a été menée contre la paix populaire ».

Le découplage de la paix et du développement –deux « faux-amis »– devrait permettre d'ouvrir des possibilités de restituer l'équilibre entre deux complémentarités dissymétriques : *pax æconomica* et *pax populi*.

La *pax æconomica*, « un équilibre entre des puissances structurellement économiques » [OC2 : 716-DM-PD, 1980], qui protège la production et qui renvoie avec Polanyi au doux commerce qui se réalise sous la forme apparemment opposée, la guerre économique généralisée, est fondée sur l'idée hobbesienne que la condition naturelle de l'homme c'est la guerre, le Léviathan étant le pouvoir qui garantit en même temps la paix domestique et l'expansion territoriale qui caractérise la puissance.

La *pax populi* de son côté est celle qui « avait protégé l'autonomie vernaculaire, l'environnement dans lequel elle pouvait prospérer et la variété des modalités de sa

---

<sup>895</sup> Le développement, fondé sur une logique de rareté, impose le monopole implacable de la *pax æconomica* qui protège la production à travers l'équilibre entre des puissances structurellement économiques [OC2 : 716-PD, 1980] au détriment de la *pax populi* qui « avait protégé l'autonomie vernaculaire, l'environnement dans lequel elle pouvait prospérer et la variété des modalités de sa reproduction » [OC2 : 720-PD, 1980]. Une *pax æconomica* qui masque « la brutale agression contre la valeur d'utilisation de l'environnement » [OC2 : 718-PD, 1980] et donc contre la subsistance, contre la nature, la culture populaire, les *communaux* et les femmes [OC2 : 720-PD, 1980] ; où le Léviathan de HOBbes s'érige en un surpouvoir qui garantit la paix domestique ; dans laquelle *Anthropos* a du mal à se reconnaître.

reproduction » [OC2 : 720-DM-PD, 1980], même en situation de guerre traditionnelle. « Le postulat de l'économiste selon lequel les valeurs ne méritent d'être protégées que si elles sont rares, a transformé la *pax œconomica* en monopole et donc en menace pour toute forme de *pax populaire* » [OC2 : 717-DM-PD, 1980].

Les prémisses qui sous-tendent le monopole de la *pax œconomica* ont été justement relevées par Sajay Samuel dans son article *Lo sganciamento di pace e civilizzazione* [Samuel, 2003]. La liaison inéluctable entre la paix et l'économie, selon Samuel, « présuppose que les gens sont incapables de définir et de satisfaire par eux-mêmes leurs besoins », définit l'environnement comme « une ressource rare qu'elle réserve à un emploi optimal pour la production de marchandises et les prestations des professionnels » et cache que la paix n'a jamais été pensée comme absence de guerre ni comme un fruit du commerce<sup>896</sup> ; que le développement et la croissance sont une forme de guerre qui détruit la nature, les cultures, les *communaux* et qui initie la guerre des genres ; et que le postulat de la rareté sur lequel se fonde l'économie, le commerce et le profit n'ont pas toujours été considérés comme des composants de la nature humaine. Ainsi, la *pax populi*, la paix des peuples, et la *pax œconomica* ont été traditionnellement opposées et complémentaires

Pour le recouvrement de la complémentarité entre ces deux opposés, Illich invite ses hôtes à entamer des (contre)-recherches<sup>897</sup> historiques sur la paix orientées à approfondir dans la vie réelle des gens ordinaires : le véritable domaine du vernaculaire.

Ces recherches sur la paix, toujours selon Illich, doivent tenir compte des dimensions ethno-anthropologique et historique « pour qu'elle ne demeure pas une notion irréaliste purement abstraite » et ne se transforme « en technologie de maintien de la paix » [OC2 : 714-DM-PD, 1980] relevant –au même titre que la gouvernance politique, la guerre contre la faim et sa conception en termes de calories ou la gestion de profils et de populations en fonction de protocoles– des principes de l'analyse des systèmes.

Il les invite aussi à ne pas laisser de côté les dimensions historiques. Illich souligne avec justesse que « les “historiens anciens” tendaient à relater l'essor et la chute des puissants » tandis que « les “historiens nouveaux” [...] s'intéressent plus aux violences, aux affrontements (résistances, mutineries, insurrections, luttes de classes) qu'à la paix des pauvres [...] dont l'histoire est infiniment plus diverse que celle de la guerre » [OC2 : 714-715-DM-PD, 1980]. Adela García Muñoz insisterait sur le fait que, comme pour l'économie et pour l'organisation politique, il y a dans la recherche historique non seulement un effet simplificateur du passé qu'Illich décrit bien, qui « engendre l'illusion que ce qui a eu lieu jadis peut être rapporté dans le langage attrape-tout du XX<sup>e</sup> siècle » [OC2 : 715-DM-PD, 1980] mais aussi une négligence, un oubli ou un dédain envers des manifestations très diverses de la *pax populi* qui ont été reléguées comme des options « perdantes » dans le devenir de l'histoire.

### 8.5.2. La paix des peuples

Du point de vue ethno-anthropologique, le concept de paix pour Illich n'est pas

<sup>896</sup> A lire: CHARBONNEAU, Bernard, *Finis Terrae* [2010 [1976]] Chapitre 2: *Fin du travail et de la guerre*.

<sup>897</sup> Rappelons ici qu'ILLICH insiste sur la nécessité d'entamer une *contre-recherche* et des *contre-projets* conçus de bas en haut pour une réinstitutionnalisation conviviale de la société.

universel, mais vernaculaire, culturel, temporel, situationnel et ethnique.

C'est pour chaque peuple « un concept aussi distinct que sa poésie et aussi vernaculaire que sa parole » [OC2 : 711-712-DM-PD, 1980] car « la paix place le “je” au sein du “nous” correspondant, et cette correspondance varie » [OC2 : 713-DM-PD, 1980]. « La paix n'est pas une condition abstraite mais, pour chaque communauté, un état d'esprit très spécifique à goûter dans son unicité particulière, incommunicable » [PS : 347-CC, 1998], « la condition pour que chaque culture s'épanouisse à sa façon propre et incomparable » tandis que « la guerre tend à rendre semblables les cultures » [OC2 : 714-DM-PD, 1980].

À chaque *ethnos* –peuple communauté ou culture– correspond un *ethos* de paix –mythe, législation, déesse, idéal– qui le reflète, l'exprime symboliquement et le renforce [OC2 : 712-DM-PD, 1980].

A chaque *ethnos* correspond un *ethos* de paix et par conséquent « la paix ne s'exporte pas ». Un parallélisme est à relever entre cet « axiome fondamental » d'Illich et le constat que, tandis que tous les riches se ressemblent, de partout dans le monde tous les pauvres sont différents. « Le remplacement de la paix populaire par sa contrefaçon mécanique [la *pax æconomica*], a été une des exportations de l'Europe sous la forme du colonialisme d'abord, du développement ensuite<sup>898</sup> », écrivait Illich en 1980.

A chaque *ethnos* correspond un *ethos* de paix et en conséquence la paix des peuples est un concept culturel et donc temporel, qui varie selon la position et les circonstances et qui revêt une signification différente entre le centre et les marges. Illich cite le professeur Takeshi Ishida pour nous rappeler que le pouvoir s'occupe de « maintenir la paix », tandis que les gens ordinaires ne veulent « qu'être laissés en paix » [OC2 : 712-DM-PD, 1980]. A chaque *ethnos* correspond un *ethos* de paix qui, comme Illich nous l'a rappelé à *The Oakland Table*<sup>899</sup>, s'incarne dans un lieu, et qui fait sans doute partie des *communaux*.

### 8.5.3. La dimension spatiale. La ville conviviale et la survie des atmosphères

En 1988, dans *L'histoire des besoins*<sup>900</sup>, Illich décrivait le monde encombré par le développement : « Où que vous voyagiez, le paysage est reconnaissable partout à travers le monde encombré, ce ne sont que tours de refroidissement et parkings, agrobusiness et mégapoles. Mais maintenant que le développement touche à sa fin –la Terre n'était pas la bonne planète pour ce genre de construction– les projets de croissance s'effondrent rapidement en ruines et en détritiques au milieu desquels il nous faut apprendre à vivre » [PS : 71-HB,1988].

Ces paysages de guerre véritable, –« sous le masque du développement, une guerre a été menée contre la paix des gens du commun, la paix populaire » [OC2 : 712-DM-PD, 1980], dit Illich– attirent notre attention sur le fait que, à la dimension ethno-anthropologique et à la dimension historique de la notion de paix et de la (contre)-

<sup>898</sup> Dès les années 1970 il devient évident que le développement n'était qu'une nouvelle forme de colonialisme. Dans la ligne de Karl POLANYI et de François PARTANT, ILLICH le décrit comme une guerre à l'économie de subsistance [Cayley, E : 28 et E : 48].

<sup>899</sup> Ivan ILLICH : leçon d'ouverture à *The Oakland Table, conversations entre Illich et ses amis*, séance du 02-09-2000, [in Moore, 2000].

<sup>900</sup> [PS : 71-105]

recherche sur la paix, doit venir s'ajouter, suivant la ligne de Jean Robert<sup>901</sup> de Massimo Angelini<sup>902</sup>, la question essentielle du « lieu » de la paix.

Une (contre)-recherche sur la paix des peuples aura intérêt à approfondir sur la redéfinition et le recouvrement des lieux et des atmosphères dans lesquels s'enracine la paix des peuples. Et réciproquement. Surtout parce que au long de l'histoire la *pax populi* s'est incarnée en un éventail riche et varié de créations et de manifestations qui ont été reléguées par l'histoire, abolies au nom du progrès ou négligées des historiens.

Cette réflexion s'articule sur deux volets :

D'un côté, la nécessité d'approfondir la critique du développement en tant qu'« objectif par excellence » et « condition de la paix concrète » . Le développement a toujours été entendu comme la « condition de la poursuite des idéaux d'égalité et de démocratie hérités du siècle précédent, étant admis que ceux-ci s'inscrivent dans les limites que trace le postulat de la rareté [...] [C]e n'était qu'en dé-liant la *pax* du développement, soutient Illich, que l'on pourrait révéler la gloire jusqu'ici insoupçonnée qui se cache dans cette *pax* » [PS : 348-CC, 1998].

Pour réfléchir au deuxième volet, laissons-nous emmener par Illich dans un parcours historique jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle pour observer la genèse des villes médiévales européennes, « incomparable, nous dit-il, avec la naissance des Athéniens de la matrice sous l'Acropole, [...] avec la ville conçue comme le don d'un dieu aux immigrés ioniens, [...] avec la descendance commune d'un ancêtre mythique » [PS : 351-352-CC, 1998]. Illich renvoie à son ami Paolo Prodi<sup>903</sup> pour constater que la ville médiévale occidentale est issue d'une *conjuratio* conspirative, de la tension entre deux concepts « également uniques hérités du I<sup>er</sup> millénaire de la chrétienté » [PS : 352-CC, 1998] : *conspiratio*, l'*osculum pax*, respirer dans un autre et partager l'haleine de Dieu, le baiser de paix qui était à la base des communautés chrétiennes primitives, « la production d'une atmosphère commune, d'un milieu divin [...] l'expression la plus forte, la plus claire et la plus franchement somatique de la création, hors toute hiérarchie, d'un esprit fraternel » [PS : 349-CC, 1998] ; puis, *conjuratio*, le pacte social sur lequel se dressa la société contractuelle issue des changements qui commencèrent à poindre au XII<sup>e</sup> siècle. « Cette forme spécifique de fondation créait une tension inhérente. L'urbanité européenne se distingue des formes urbaines qu'on trouve ailleurs par sa tension dynamique singulière entre l'atmosphère de *conspiratio* et son ordre légal et constitutionnel » [PS : 351-CC, 1998].

À l'opposé de la guerre du développement, la *paix vernaculaire*, la paix des peuples, peut être entendue comme *une atmosphère conspirative* qui caractérise un lieu unique, habité, vécu, radicalement opposé à l'« espace homogène des biens de consommation » et au (non)-espace virtuel du paradigme informationnel. « On ne voit guère, alerte Illich, la menace terrible que la vie moderne fait planer sur la survie des atmosphères » [PS : 346-CC, 1998].

Les questions que l'architecte Peter Zumthor (né en 1943) se pose autour des

<sup>901</sup> ROBERT, Jean, *Corpo e Luogo*. [Robert, 2003].

<sup>902</sup> ANGELINI, Massimo, 2003, *I luoghi comuni*. [Angelini, 2003].

<sup>903</sup> ILLICH renvoie à PRODI, Paolo, *Il sacramento del potere : il giuramento politico nella storia costituzionale dell'Occidente*, Bologne, Il Mulino, 1992.

atmosphères en architecture<sup>904</sup> peuvent nous aider à le préciser : l'atmosphère d'un lieu nous parle d'une sensibilité émotionnelle qui fonctionne à une énorme vitesse et qui se manifeste comme une intellection immédiate, un contact immédiat, une perception immédiate de ce qui, en lui, nous émeut ou, au contraire, d'un rejet immédiat : une intuition. Dans les mots d'Illich, « pour goûter l'atmosphère d'un endroit il faut s'en remettre à son nez ; pour faire confiance à quelqu'un, il faut d'abord le sentir » [PS : 344-CC, 1998].

Ou, pour le dire inversement :

[I]l existait bien sûr un mot tout simple pour dire ce que j'essayais de cerner par *atmosphère* et ce mot, c'est la paix [...] en son sens postclassique européen [...] le seul mot fort qui convienne pour nommer l'atmosphère d'amitié créée entre égaux. Pour le comprendre, il faut envisager la paix comme le fruit de la *conspiratio* [PS : 348-CC, 1998].

La paix des peuples s'enracine dans un milieu favorable aux activités de subsistance et d'échange non marchand, des *lieux communs* : les *communaux* ; les *communaux* entendus comme l'inverse d'une ressource économique depuis les bases matérielles de la subsistance : la terre, l'eau, les semences, la biodiversité..., jusqu'aux *communaux* immatériels : le sens commun, les sens, le silence, les savoirs et les rêves. Illich nous rappelle que « [I]a mesure dans laquelle notre monde est devenu inhabitable est une conséquence manifeste de la destruction des *communaux* » [OC2 : 760-DM-AH, 1984].

Mais aussi, pour Illich pèlerin des dernières années, dans la conversation autour d'une table qui engendre sa propre aura, sa propre atmosphère. Conscience de ne plus avoir de racines dans une époque aussi apocalyptique<sup>905</sup> ? [Pucci, 2003]. Impossibilité de retrouver la paix dans un milieu totalement médiatisé par des instruments non conviviaux, les moyens de communication ? La paix comme un soin attentif de l'esprit d'une communauté dans sa propre spécificité : *askêsis*, *philia*, *eutrapelia*, amitié. Samar Farage nous rappelle que « Ivan a écrit qu'il a cherché pendant trente ans le nom de ce qu'il voulait promouvoir, et que ce nom était PAIX » : la capacité d'être en face de l'autre, dans un engagement mutuel pour la vérité, la recherche d'un savoir discipliné et engagé, ensemble avec un groupe d'amis, dans un espace immédiat, intime et libre, ouvert à la surprise de l'autre, le seul endroit où peut s'enraciner l'éthique dans un monde privé d'*ethnos* ? » [Farage, 2003].

Illich prône le recouvrement « d'un art de vivre contemporain » [E : 245] fondé sur le respect, l'engagement, la « folle confiance<sup>906</sup> », la surprise<sup>907</sup>, la disponibilité sous la

<sup>904</sup> ZUMTHOR [2007] parle spécifiquement de la création d'atmosphères en architecture : il analyse la matérialité de l'œuvre, le son, la lumière, la température physique et psychique, les objets, l'absence de réclame, de crispation, la relation intérieur/extérieur, les degrés d'intimité, de proximité, de distance, et leur relation avec le corps et la perception. Il parle ici de la production artistique d'atmosphères et évidemment ce n'est pas le même sujet, mais pourtant ses réflexions sur la nature de ce que nous entendons par « une atmosphère » nous sont éclairants.

<sup>905</sup> CAYLEY souligne : « On sent passer [dans *La convivialité*] un courant apocalyptique inquiétant. En fait [ILLICH] prédit un "effroyable apocalypse" si la société ne se rend pas maître de ses outils » [Cayley, E : 41].

<sup>906</sup> « [...] une "confiance débordante". C'est là l'attitude d'un ami qui n'a jamais perdu sa capacité de s'étonner, ni le courage de faire passer son instinct avant l'idéologie et de suivre son intuition » [Cayley, E : 90].

<sup>907</sup> À lire, le très joli commentaire de David CAYLEY : « J'ai compris, grâce à ILLICH, qu'être vraiment

forme de confiance obéissante<sup>908</sup>... la paix des peuples. La survie des atmosphères rend possible des intersubjectivités de ce genre.

Dans un *graffiti* retrouvé quelques jours après les événements du 15-M sur la vitrine d'une banque de la ville (et malheureusement perdu dans les frises de mon ordinateur) j'ai lu : « *Laissez-nous respirer ensemble* ». Chanter ensemble, toutes générations confondues dans la « *ciudad de la Plaza* », peut-il y avoir une meilleure manière de respirer ensemble comme expression de la *conspiratio* illichienne? La *ville conviviale* est hautement con-spirative !

## 8.6. La ville conviviale : un « projet local »

*Recouvrer la proportionnalité pour sortir de la démesure*

Nous sommes donc confrontés à une tâche délicate : retrouver quelque chose comme une oreille perdue, une sensibilité abandonnée [PS :244-LK, 1994].

Où résident les clés de « cette oreille perdue », de « cette sensibilité abandonnée » ? Illich suit les traces de Kohr et son élève Schumacher « qui se sont efforcés de faire de l'échelle technologique un problème indépendant » [Cayley, E : 40].

### 8.6.1. À la recherche de la proportion

Selon Roberto Ochoa, *Le Genre vernaculaire* est une des œuvres d'Illich dont l'étude est le plus apte à concevoir des alternatives réelles à partir de la dense trame de relations qu'est *l'intérieur* de la société. « Si la proportionnalité est ordre du cosmos et justice dans la société, dans l'expérience personnelle, elle est acte de modération. Seule la modération permet de délimiter la forme sociale et d'apprécier sa beauté depuis l'intérieur dans la trame des relations intersubjectives » [Ochoa, 2010 : 19].

Dans *Le Genre vernaculaire*, Illich a montré que le parler vernaculaire, le genre et la subsistance sont caractéristiques « d'une finitude morphologique de la vie communautaire basée sur le postulat implicite mais souvent exprimé rituellement et représenté mythologiquement que, tel le corps, la communauté ne peut dépasser sa taille »<sup>909</sup>. Illich poursuit : « Il existe [...] une relation étroite entre la forme et la taille [...] très peu de gens ont saisi l'importance de la relation entre la forme sociale et la dimension sociale » [E : 124-125]. Nous sommes là au cœur de la notion de *morphologie sociale*.

L'étude de la morphologie sociale nous donne des clés pour repérer certains aspects de la société qui ne peuvent survivre que « dans les limites d'une certaine dimension » [E : 124]. Illich nuance: « La vérité du beau et du bon n'est pas une affaire de taille, ni même de dimension ou d'intensité, mais de proportion<sup>910</sup> » [PS : 234-LK, 1994].

---

surpris est impossible sans ce que le bouddhisme zen appelle l'esprit du novice [...] qui doit découler d'une curiosité authentique et d'une véritable indifférence à l'égard de la position que l'on peut avoir au départ ». [E : 16] Quel contraste avec la surprise préformatée industrielle fournie en permanence par *l'entreprise urbaine* !

<sup>908</sup> Voir note en bas de page 878, p. 321.

<sup>909</sup> Et, contrairement, la langue maternelle inculquée, le sexe et l'assujettissement aux biens de consommation « procèdent du présupposé d'un univers ouvert dans lequel toute corrélation entre besoins et moyens suppose la rareté » [Cayley, E : 60].

<sup>910</sup> ILLICH se remonte à PLATON, qui « dans son traité sur l'art de gouverner, observe que le mauvais

Illich approfondit dans le concept de proportionnalité dans son hommage à Léopold Kohr publié dans *La perte des sens* [PS : 233-256, 1994]. Il commence par relever deux concepts fondamentaux : celui de « relation de nature appropriée » et celui de « certain »<sup>911</sup> qui s'opposent respectivement à « efficacité » et « certitude ». L'exemple qu'il donne est éclairant : « Kohr disait que la bicyclette est le moyen de locomotion idéalement approprié pour quelqu'un qui vit dans un certain endroit comme Oberndorf. [...] "Certain" invite à réfléchir au sens spécifique qui convient, tandis que le mot "approprié" nous guide vers la connaissance du bien » [PS : 237-LK, 1994].

Ainsi, souligne Ochoa, la proportionnalité [...] peut être comprise comme un certain équilibre des relations propres à un lieu. Dès lors qu'il commence en bas, dans la mutualité des relations personnelles, il est l'antithèse du Léviathan [Ochoa, 2010 : 12-13] et la clé qui nous permettra de reconcevoir une restauration des complémentarités dissymétriques perdues et en conséquence, entre autres et dans le domaine qui nous occupe, une reconceptualisation de la ville et la campagne et de leur relations.

### **Récapitulons :**

Le résultat de la relation pondérée entre « certain » et « approprié » nous éloigne d'abord de toute pensée unique et renforce l'importance du « sens que l'on se donne, à soi et au monde » [PS : 243-LK, 1994].

À l'opposé du développement –qui consiste à faire servir aux uns les recettes qui conviennent aux autres– et à la mondialisation homogénéisante, proportionnalité nous invite à reconstruire un *ethos* sur les bases du sens commun et de l'autonomie.

Puisqu'il s'agit d'une sensibilité qui « conduit directement à réfléchir au beau et au bien » et qui fait que « les décisions reposent sur des conditions morales, non pas économiques » [PS : 237-LK, 1994], proportionnalité s'oppose à marchandisation.

Puisque Kohr « identifia à quelles conditions le Bien s'embourbait dans les choses rares » [PS : 233-LK, 1994], proportionnalité implique la recherche sur une planification novatrice de l'allocation des ressources rares et par conséquent la subversion de la sagesse économique traditionnelle.

Puisque « [s]a vision d'une vie commune digne était fondée non pas sur l'abondance mais sur la retenue » [PS : 234-LK, 1994], confirmant le précepte illichien que « à chaque fois être humain était synonyme de soumission communautaire à la règle de la nécessité à un endroit et à une époque donnés » [PS : 73-74-HB, 1988], proportionnalité s'oppose à démesure.

Cette soumission à la règle de la nécessité communautaire à un endroit et à une époque fait que cette vision, « susceptible d'être réalisée parce que restant dans les limites, demeurant à portée » prônant « le renoncement à un regard en quête de chimères au-delà de l'horizon partagé » fait que proportionnalité s'oppose à utopie «

---

politique est celui qui confond mesures et proportionnalité. Celui-ci ne reconnaîtrait pas ce qui est approprié à un *ethos* particulier – mot qui initialement désignait un lieu de séjour, et qui a pris par la suite le sens de « caractère populaire » [PS : 244-LK, 1994]. À l'opposé, « le rêve d'Alexandre – remplacer les États-cités, chacun fondé sur son *ethos*, par un écoumène grec universel– a nourri le monstrueux désir d'un accord global. La *paideia*, l'accord du sens commun aux usages d'une communauté, a laissé place à une éducation universaliste » [PS : 247-LK, 1994].

<sup>911</sup> KOHR parle de *Verhältnismässigkeit* et de *gewiss*.

qui est toujours concrétude mal placée » [PS : 235-LK, 1994].

Pour finir Illich dévoile l'imposture des palliatifs dressées face aux « crises » qui, ne reposant pas sur un *tonos* relèvent, dit Illich, de « l'utilitarisme adaptatif [...] une administration technique systémique ou [...] des bavardages diplomatiques » [PS : 243-LK, 1994]. Dans ce sens proportionnalité s'oppose à technocratie.

### 8.6.2. Un projet local : échelle et pertinence

Reconstruire le territoire sous un regard illichien implique donc retrouver « quelque chose comme une oreille perdue, une sensibilité abandonnée » [PS : 244-LK, 1994], le sens de « la juste mesure », de ce qui « est raisonnable, de ce qui est approprié ou qui convient dans un certain endroit » ; bref « la proportion » [PS : 243-LK, 1994] que la mondialisation, « monstrueux désir d'un accord global » [PS : 247-LK, 1994] « risque de faire voler en éclats » [PS : 239-LK, 1994].

Dans le titre du sous-chapitre je parle, avec les mots d'Alberto Magnaghi [2000]<sup>912</sup>, d'un « projet local », qui ne veut pas dire localiste dans le sens de Garnier [2001]. Voici une confusion qu'il vaut la peine d'éclaircir avant d'avancer et contre laquelle il est bon de s'immuniser (une métaphore qu'Illich n'aimerait certainement pas !).

Pour Garnier, « localiser » c'est rapporter à l'échelle locale et notamment à l'échelle du projet urbain des problèmes qui le dépassent de loin, et ce faisant, évacuer la politique. Le projet local de la manière que je le conçois, « engendré par des coutumes et rendu visible par des rituels distincts » [OC2 : 519-H<sub>2</sub>O, 1985-Notes], fait référence au sens commun, le sens de la communauté. Je relèverai ici notamment deux aspects essentiels qui le composent, étroitement reliés à une conception du territoire, et qui font partie du sens de la proportionnalité : *l'échelle et la pertinence*. Un troisième concept, celui de *correspondance*, relié directement à la perception par les sens, sera traité plus tard.

#### *La notion d'échelle*

Kohr s'intéresse au concept de proportion comme *forme assortie à la taille* [PS : 235-LK, 1994] et ce concept résonne dans nos pratiques sur le territoire dans le concept d'*échelle*.

Tout changement d'échelle se caractérise par le passage d'un seuil qui est un

---

<sup>912</sup> Alberto MAGNAGHI (né en 1941) déconstruit dans *Il progetto locale* [2000] le processus de déterritorialisation qui organise l'uniformisation des modes de vie et l'interdépendance économique généralisée, un processus générateur de « nouvelles pauvretés » qui « tiennent globalement à la réduction de la valeur d'usage des biens existants sur le marché, en raison de leurs incidences négatives sur la santé ainsi que la qualité de vie et de l'environnement ». Ces pauvretés ne sont pas les pauvretés extrêmes de l'exclusion de l'économique. Bien au contraire, elles résultent de « la dégradation générale de la qualité de vie sur un territoire », elles « touchent désormais la grande majorité de la population mondiale, y compris celle des métropoles des pays développés ». L'action locale est ensuite revisitée comme une alternative au processus de déterritorialisation. C'est là, d'après l'auteur, qu'on trouvera les ressorts d'une économie à inventer. La reprise en mains de leur espace de vie par les habitants en constitue le projet politique. Ce « projet local » n'est cependant pas du localisme, mais des liaisons souples et non hiérarchiques entre des styles de vie soutenables ici et ailleurs.

Sources : [http://www.upba.fr/UPBA\\_fichiers\\_PDF/Alberto\\_Magnaghi\\_Le\\_projet\\_local\\_Resume.pdf](http://www.upba.fr/UPBA_fichiers_PDF/Alberto_Magnaghi_Le_projet_local_Resume.pdf)  
Voir aussi. Saïd ALMI Urbaniste SFU (Société Française des Urbanistes) Directeur de publication, revue *Urbanissimo*, <http://s360241366.onlinehome.fr/tuniscap/Almi.S.presentation.pdf>.

changement de nature. Une conséquence de la mondialisation, ce « monstrueux désir d'un accord global » est la co-présence simultanée dans l'expérience quotidienne de chacun, de différentes échelles spatio-temporelles. Comment parvenir à ce que les plus puissantes, les plus performantes, les plus rapides, n'empiètent pas sur les autres, ce qu'elles ont tendance à faire et que l'imaginaire collectif a tendance à accepter, en fonction de paramètres de productivité et de rentabilité économique dans le cadre de l'industrialisme hégémonique ?<sup>913</sup> Nous doter d'un « zoom » (mental) suffisamment large et agile qui nous permette de les saisir, de les discriminer, de les considérer dans un même plan de légitimité et de les articuler d'une manière efficace pour effacer les « limites abyssales » [Santos, 2001] entre les unes et les autres, devient nécessaire.

Vous devez penser, disait Illich à *The Oakland Table*<sup>914</sup>, à une échelle dans laquelle les proportions humaines puissent être appliquées. Une échelle que Jean Robert, dans le même colloque, relie fondamentalement à l'expérience pédestre, désincarnation et disproportion provenant selon lui de la vitesse, de la substitution des pieds par les roues.

### ***Le concept de pertinence***

Dans une première étape de l'enseignement d'une langue étrangère, le maître distingue les erreurs phonétiques dites *pertinentes* –celles qui bloquent la compréhension du sens de la phrase (p.ex. mère/meurt, blé/bleu)– de celles qui ne le sont pas. Ce sont prioritairement les premières que le maître va corriger, dans sa recherche de sens.

L'introduction de la notion de *pertinence* dans l'analyse et les pratiques de l'espace habité ajoute à la forme associée à la taille et à l'échelle un aspect moins concret, culturel, lié simultanément à l'intelligibilité et le respect d'un ordre, d'une ambiance, d'une atmosphère, d'un sens commun que j'essaierai d'illustrer par des exemples : la criallerie des enfants qui jouent dans la cour de l'école, le ronron du menuisier qui travaille dans son atelier, la musique de la fête de mariage, sont des bruits pertinents à l'échelle du village. Le ronflement des moteurs des avions de la *Red Bull Race*, la *Formule 1 de l'Air* (excusez-moi je suis obsédée) qui survolent nos têtes depuis une semaine à la ville où j'habite, ne le sont pas. Si *pertinent* c'est ce qui facilite la perception du sens, la grande roue et tout son outillage installés au centre de la Place de la Concorde à Paris pour Noël, ou plus tard au jardin des Tuileries devant les fenêtres des façades de la rue de Rivoli, est-elle une démesure ?, est-elle une disproportion ? Probablement. Mais ce qui me gêne avant tout c'est « la faute phonétique qui empêche la compréhension du sens », très voisine de la profanation, autrement dit... une impertinence !

Ce n'est donc pas de densités ni d'intensité urbaine qu'il faut parler –voici encore des fausses pistes– mais de proportion dans le rapport forme-taille, dans l'échelle, dans la pertinence, dans le respect des limites qui, loin d'être un défi à transgresser, sont ce qui donne forme, « comme la peau qui limite mon corps et le contient est porteuse de sa forme visible » [Ochoa, 2010 : 19]. Wolfgang Sachs écrivait en 2010 que « l'art des cultures paysannes consistait à rendre aimables les limites » [Sachs, 2011]. La supposition est répandue que le bon sens commun a disparu et si ce n'est pas

<sup>913</sup> L'exemple est clair dans le cas des données macro-économiques trompeuses qui guident certaines politiques publiques.

<sup>914</sup> Séance du 28 septembre 2000, Terrance GALVIN and Bill BRAHAM, *Prologue to Proportionality in Architecture* in [Moore, 2000]

nécessairement vrai, pour revenir au théorème de Thomas, à force de le répéter ses conséquences sont bien réelles et il faut en prendre conscience.

Selon Robert [2001], Illich appelle proportionnalité ce que les anciens appelaient hiérarchie, symétrie, analogie et aussi harmonie. Correspondance entre le corps et le macrocosme, sa manifestation dans l'harmonie de l'architecture ou de la musique, la convenance ou sens de la juste mesure, la *krasis* ou le juste mélange des humeurs, le *tonos* des Grecs. Un projet local est celui qui –seul– peut retrouver ce qui est harmonieux et pertinent par rapport à la juste échelle d'un lieu, reformuler les complémentarités dissymétriques disparues et repérer et bannir les « impertinences urbaines » !

### 8.6.3. Régionalisme et vitalisme, la leçon de Patrick Geddes<sup>915</sup>

Ce recouvrement dans le local de l'harmonie et la proportionnalité perdues portant simultanément sur les aspects humains et naturels, n'est pas éloigné du Régionalisme inspiré des théories en biologie et en géographie qu'enseignait Patrick Geddes (1854-1932). Pour Geddes, la coexistence des faits urbains et ruraux constitue une condition nécessaire au développement cohérent et durable de la *bio-région* menacée par l'action destructive des activités humaines. Patrick Geddes insistait constamment sur le fait qu'un traitement efficace de la science sociale « ne requiert pas seulement les mathématiques, comme certains le supposent », mais une bonne connaissance des êtres vivants et des lois physiques auxquelles ils sont sujets. Le vitalisme est une pensée qui étudie l'être humain dans la nature, c'est-à-dire dans sa totalité indivise, considérant « l'être humain, en tant qu'actuellement vivant et pensant, en lien, en interactions constantes et provisoires avec le milieu dans lequel il se meut ».

Geddes a vu qu'« un village, une ville, une cité, ne sont pas seulement un Lieu dans l'Espace, mais un Drame dans le Temps » ; et il a cherché à persuader et à enseigner qu'un plan pour la réforme sociale, quel qu'il soit, devait être précédé de l'étude et de la compréhension du milieu et de ses habitants, et qu'il fallait savoir quelle a été l'influence réciproque de l'un sur l'autre : c'est-à-dire leur travail et leur histoire.

Pour Geddes l'environnement architectural historique est d'ordre vital, il est la mémoire collective de la ville, une mémoire qui enracine les habitants dans le sol de leur expérience, car sans passé, il n'y a pas de devenir. Le professeur Geddes, reconnaissant le caractère fondamental des trois facteurs de Le Play (1806-1882) : Lieu-Travail-Famille, montre qu'ils deviennent les équivalents sociaux de : Milieu-Fonction-Être, qu'il avait connus en tant qu'étudiant de biologie, comme l'accord triple de la vie.

Geddes nous a montré que la reconstruction de la bio-région ne peut se faire sans le soin que les habitants doivent apporter à leur région. Cette réflexion sur la relation essentielle entre les villes et le monde rural est aujourd'hui primordiale pour penser une forme de vie et un futur durable, à travers une approche écologiste et humaniste du milieu naturel autant qu'humain : art, science et vie [Krauss, 2012].

<sup>915</sup> Source principale : Présentation de Sabine KRAUSS à la Journée d'études Patrick Geddes au Collège des Ecosais à Montpellier, 10-11 mai 2012. Disponible sur : <http://metagraphies.org/Sir-Patrick-Geddes/Journees-d-Etudes-GEDDES.pdf>. Dernière consultation : 23-11-2012.

**Signes 54** *Qu'est-ce qu'ils font ? (XI). « Domestication urbaine »*

À l'échelle locale, la porosité, une souplesse dans la configuration et les usages à laquelle s'associent une capacité d'osmose et de capillarité et l'hospitalité de la *ville conviviale* favorisent des processus de « domestication urbaine<sup>916</sup> » des manifestations de l'intime, du domestique, du corps dans la ville et le partage par des personnes de cultures, d'âges, d'origines et de genres différents.

Lire, parler, habiter, cuisiner, explique Gil-Fournier, sont des pratiques quotidiennes qui, dans les mots de Michel de Certeau, produisent sans capitaliser<sup>917</sup>. Ce faisant elles donnent support à ce que nous entendons par *espace commun* : de forme collective elles domestiquent la vie urbaine, en la remplissant d'espaces vitaux avant privés et aujourd'hui partagés dans l'*espace commun*.

Des actions s'entament comme les *Permanent Breakfasts*<sup>918</sup>, des rencontres entre amis et avec des inconnus pour un petit déjeuner pris dans la rue<sup>919</sup>, ou les *Clubs de lecture*<sup>920</sup>, un espace itinérant qui a comme scène la ville et comme protagoniste les gens, et qui se propose de « lire la ville par les notes au marge ». L'idée est simple : un groupe de lecteurs, un bon livre choisi entre tous, une lecture dans un coin toujours différent de la ville suivi d'un commentaire dans le cours d'une promenade, dans un jardin ou dans un café. Créer des entourages émergents d'action et de culture à travers le partage d'un moment de lecture dynamique et collective dans un coin de la ville et ce faisant faire en même temps une lecture critique de la ville elle-même, sont les objectifs de cette activité. Les créateurs considèrent qu'il y a quelques pièces des systèmes urbains qui demeurent cachés aux yeux des hommes politiques et des techniciens, et que probablement les architectes et les urbanistes ont laissé de côté la partie la plus intéressante et émouvante de la ville : la vie des gens et comment les relations entre les gens se tissent, se registrent et se lisent. *Club de lectura* permet de partager des opinions sur les grands récits qui existent déjà et en même temps rendre les récits de nos vies à la ville.

Nous avons vu dans la première partie de ce mémoire que la fin de l'« ère de l'instrumentalité » et le passage à l'« ère des systèmes » s'accompagne du passage d'une mentalité alphabétique à une mentalité cybernétique qui fait que le texte perde de son sens comme métaphore primordiale du « moi » et de « l'espace social et psychologique dans lequel les gens viv[en]t » [Cayley, E : 70]. Et avec lui le contexte. Que de fois, après une promenade ensemble, mes amis me disent que la ville où j'habite est délicieuse, que chez eux ils ne regardent jamais les façades. Que donnerait une lecture sensuelle de notre lieu de vie, de nos maisons encombrées de choses –la plupart inutiles et qui nuisent à notre épanouissement–, de nos villes engourdies d'équipements,

<sup>916</sup> Le mot est de GIL-FOURNIER, Mauro, *Procesos de « domesticación urbana »* (*Processus de domestication urbaine*), paru le 16 novembre 2011. Disponible sur : <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=11892> (en espagnol).

<sup>917</sup> CERTEAU, Michel de, 2002 [1990], *L'invention du quotidien, I- Arts de faire*, Paris, Gallimard/Folio.

<sup>918</sup> *Permanent breakfasts*, <http://www.permanentbreakfast.org/> ; <http://www.p-breakfast.net/>

<sup>919</sup> Tandis que dans plusieurs villes italiennes des amendes de 500 Euros sont dressées à ceux qui mangent dans la rue dans les centres historiques.

<sup>920</sup> *Be City. Entornos emergentes de acción y cultura ciudadana* (*Entourages émergents d'action et de culture citoyenne*). *Club de lectura/Esquinas&relatos* (*Club de lecture/Coins&récits*). <http://becity.info/archives/leyendo-una-ciudad-por-las-notas-al-margen-club-de-lectura/>.

d'artefacts, de processus, de publicité entre autres interfaces systémiques ? J'évoque encore une fois les lectures de paysage du cher François de Ravignan –basées sur les sens, sur la perception, sur l'expérience du corps vécu comme porte d'accès à la connaissance<sup>921</sup>. Le beau texte d'Alfons Garrigós sur les plaisirs élémentaires du métier de maître d'école [Garrigós, 2007] nous invite à cultiver un art de la lecture, dans lequel la lecture du texte et la lecture de notre lieu de vie s'enchevêtrent : « Devenir capable de percevoir les rythmes, l'action et l'émotion d'une lecture sans textes comme chez les grecs dans l'espace habité. [...] Lire l'espace pour méditer<sup>922</sup> et prendre soin de soi-même comme chez Platon et les stoïciens. [...] Lire pour trouver que la connaissance est savoureuse comme les juifs.<sup>923</sup>[...] Différents degrés ou sens, depuis la compréhension littérale jusqu'à l'emportement<sup>924</sup>. [...] Redécouverte de l'art et du langage des symboles de l'art des avant-gardes ; redécouverte de l'historicité. [...] Reculer jusqu'au terrain le plus élémentaire de ce qui est humain pour y retrouver des points de rencontre. Aller du plus haut au plus bas, qui sont reliés. Et en même temps, retrouver la surprise, pour Aristote le principe de la connaissance » [Garrigós, 2007]. Et, avec le texte, le contexte.

Ces actions partagées, nouvelles ou recouvrées, avant entendues comme intimes et privées, transforment de manière éphémère et collective les espaces créant un nouvel espace domestique, un *lieu de vie*, dans lequel se tissent des liens nouveaux. Des relations qui permettent en même temps de percevoir d'une autre manière les espaces de la ville, de repérer les lieux marqués par l'échec, l'abandon ou l'oubli, de parler de dialogue mais aussi de conflit.

La domestication collective de l'espace commun, souligne Gil-Fournier, est alors un processus par lequel celui-ci perd temporellement quelques uns de ses attributs et en développe d'autres avec des significations permanentes dont la finalité est d'obtenir des profits communs à partir de ces modifications, sous la forme de « zones temporellement domestiques » (une notion qui évoque en écho les *TAZ, Zones autonomes temporaires* de Hakim Bey<sup>925</sup>) amenant à « établir des liens qui créent une nécessité avec l'objet ou

<sup>921</sup> « *Nihil potest esse in intellectu si non fuerat prius in sensu* : rien ne peut être représentation de la réalité dans la tête qui n'ait été d'abord perception charnelle » [Robert-Borremans, OC1 : 27].

<sup>922</sup> « La méditation est un exercice gymnastique par lequel nous nous approprions de la vérité et la convertissons en principe de l'action ». FOUCAULT, Michel, *L'herméneutique du sujet*. Cours au Collège de France, 1981-1982. FCE, México, 2002. Cité par GARRIGÓS.

<sup>923</sup> BERMAN, Morris, *El reencantamiento del mundo*, Cuatro vientos Ed. Santiago de Chile 1987.

<sup>924</sup> Extase des mystiques, syndrome de Stendhal devant tant de beauté.

<sup>925</sup> Hakim BEY, *TAZ: The Temporary Autonomous Zone, Ontological Anarchy, Poetic Terrorism*. Autonomedia. August 1991 Trad. fr. *TAZ. Zone autonome temporaire*. L'Eclat, Disponible sur : <http://www.lyber-eclat.net/lyber/taz.html>. Dernière consultation : 20-11-2012.

Hakim BEY est le pseudonyme de Peter Lamborn WILSON (né à NewYork en 1945). Selon son créateur, une *Zone Autonome Temporaire* ne se définit pas, elle se manifeste à qui sait la voir, « apparaissant-disparaissant » pour mieux échapper aux Arpenteurs de l'État. Elle occupe provisoirement un territoire, dans l'espace, le temps ou l'imaginaire, et se dissout dès lors qu'il est répertorié. La TAZ fuit les TAZs affichées, les espaces « concédés » à la liberté : elle prend d'assaut, et retourne à l'invisible. Elle est une « insurrection » hors le Temps et l'Histoire, une tactique de la disparition. La notion s'est répandue dans les milieux de la « cyber-culture » mais son auteur pointe des idées qui ne déplairaient point à ILLICH : « Le contre-Net doit s'étendre. A l'heure actuelle, il est plus une abstraction qu'une réalité. L'échange d'information des fanzines et des BBS fait partie du travail de base nécessaire de la TAZ, mais une faible part de cette information a trait aux biens concrets ou aux services utiles à la vie autonome. Nous ne vivons pas dans le Cyberspace; en rêver serait tomber dans la CyberGnose, dans la fausse transcendance du corps. La TAZ est un espace

l'action domestique », des liens entre des individus qui à leur tour créent des liens avec les lieux. « La ville, affirme Gil-Fournier, est experte dans la construction de ce type de relations, notamment à travers les actions et les souvenirs ». « *S'il te plaît, apprivoise-moi !*<sup>926</sup> ».

### 8.7. La ville conviviale : une ville épiméthéenne

Une « renaissance de l'homme épiméthéen » pour sortir du « Prométhécène<sup>927</sup> » [Grünig, 2012]

Dans ses entretiens avec David Cayley [1988], Illich regrette que parmi les nombreuses critiques faites à *Une société sans école* il y a deux chapitres qui sont passés indiscutés : *Le rite du progrès* et *La renaissance de l'homme épiméthéen* [E : 112], un thème sur lequel il a parlé longuement au pied de la statue de Pandore dans l'interview faite par Jean-Marie Domenach pour la télévision française en 1972, et qu'il reprend avec son ami Cayley 16 ans après. [E : 29-30].

Dans son essai *La renaissance de l'homme épiméthéen*, publié dans *Une société sans école* [OC1 : 335-348- SE, 1971] Illich convertissait les deux frères titans Prométhée et Epiméthée en un motif de réflexion sur notre temps. Prométhée, le champion du Progrès, le symbole de la démesure de l'homme moderne, est celui qui transgresse les limites et reçoit le châtement des dieux : *Némésis*.

Epiméthée, au contraire, est le symbole du don de l'autre, de la sagesse, de l'expérience fondée sur la tradition, du renoncement au pouvoir [Sbert, 2009] ; celui qui, contre l'avis de son frère, a épousé Pandore, qui dans sa jarre, conserve le seul don qui lui reste, l'espoir. Pour Illich, « l'espoir, dans son sens fort, signifie une foi confiante dans la bonté de la nature [...] attendre d'une personne qu'elle nous fasse un don ». Il distingue l'espoir des attentes : l'attente c'est attendre le résultat d'un projet, la satisfaction d'un processus qui donnera ce que nous avons le droit de demander. Mais, « l'*ethos* prométhéen, affirme-t-il, a maintenant étouffé l'espoir » dans une société où

---

physique: nous y sommes ou nous n'y sommes pas. Tous les sens doivent être impliqués ».

<sup>926</sup> Le renard au *Petit Prince* d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY.

<sup>927</sup> Dans un article intitulé *De Fukuoka à Fukushima. Ivan Illich au Japon [Entropia, N° 12- Printemps 2012]*, je faisais la critique de la notion d'*Anthropocène*, un néologisme diffusé dans les années 1990 par le Prix Nobel de chimie Paul J. CRUTZEN (1933), pour définir une nouvelle ère géologique caractérisée par l'influence prédominante de l'homme sur le système terrestre, l'écosphère. Ce qui caractériserait l'*Anthropocène*, l'ère de l'être humain, serait paradoxalement le processus technique inéluctable conduisant à la destruction des cultures, à la perte de toute autonomie et à l'incapacité de l'homme de dominer son milieu et qui aboutirait, à la limite, à la destruction de l'humanité. Quelle détresse ! Mon approche de la notion d'*Anthropocène* met en question le réductionnisme potentiel attaché au concept, qui sollicite une forme de conscience critique dont ILLICH a posé des jalons. À mon avis, la notion d'*Anthropocène* réduit *anthropos* –l'être humain– à ses seules dimensions d'*Homo æconomicus*, d'*Homo miserabilis*, de celui qui a fait le passage du lot commun aux ressources dont on fait des valeurs : « le protagoniste de la rareté » [PS : 73-HB, 1988]. *Anthropos*, l'être humain, c'est beaucoup plus que ça (ou, mieux, c'est plutôt autre chose). *Homo æconomicus* n'est pas *anthropos*. *Homo systematicus* n'est pas *anthropos*. Celui pour qui « une limite n'est pas considérée un symbole de protection mais une provocation [Garrigós, 2002 : 119], celui qui se conçoit comme un système dans le but d'assurer sa viabilité et d'augmenter sa puissance, celui qui a perdu le sens de la proportion et qui en conséquence dépasse tous les seuils, n'est pas *anthropos*, l'être humain, mais seulement une de ses facettes, celle que représente Prométhée. Je proposais donc dans mon article de renommer *Prométhécène* cette période dont un triste sommet a été le sinistre de la centrale nucléaire de Fukushima survenu après le tsunami du 11 mars 2011.

« des hommes à l'esprit prométhéen élevèrent les institutions qui devaient enfermer tous les maux vagabonds. C'est l'histoire du déclin de l'espoir et de la montée d'[expectatives]<sup>928</sup> sans cesse grandissantes » [OC1 : 335-336-SE, 1971].

Illich choisit donc Epiméthée, celui qui garde l'espoir, celui qui reste avec l'autre, pour représenter « ces frères et sœurs, porteurs de notre espoir », ceux qui

croient à l'espoir plus qu'aux espérances, [...] ceux qui aiment leur prochain plutôt que les biens [...] ceux qui aiment la terre sur laquelle nous pouvons nous rencontrer [...] ceux qui aident leur frère Prométhée à allumer le feu et à forger le fer mais qui le font pour développer leur aptitude à soigner, à aider, à s'occuper d'autrui<sup>929</sup> [OC1 : 347-348-SE, 1971].

Ceux qu'il proposait d'appeler « Épiméthéens » et sur lesquels il comptait désormais. Par exemple, selon Illich, la seule solution à la crise écologique serait que les gens partagent la conviction qu'ils seraient plus heureux s'ils *travaillaient* ensemble et *prenaient soin* les uns des autres, mais la dégradation de la nature s'enracine dans « une altération de l'image que l'homme se fait de lui-même » et « une aspiration intrinsèque à la dignité de la nature humaine est absente des discussions sur l'assainissement, la consommation prudente et le contrôle de l'environnement » [Cayley, E : 42].

Comment reconnaître les « frères et sœurs Epiméthéens » ? Quel est leur rôle dans une réduction | reconduction de l'espace habité ?

### 8.7.1. La « cautèle<sup>930</sup> » épiméthéenne selon Garrigós

Illich ne l'a probablement pas connue mais il existe, à part celle de José María Sbert, au moins une analyse de *La renaissance de l'homme épiméthéen*, celle d'Alfons Garrigós [2003].

Selon Garrigós, Illich suit ses maîtres Lewis Mumford, Jacques Ellul ou Jacques Maritain dans l'interprétation du mythe, lorsqu'il y retrouve le thème de fond de l'arrogance de la société industrielle et des figures pour le péché d'*hybris* moderne. Illich se remonterait à une version antérieure à celle d'Hésiode : « Pandore est la source de tous les dons de la terre ; Epiméthée fait honneur à la femme en s'unissant à elle, et ce qui se conserve dans jarre n'est pas l'attente mais l'espoir, la confiance dans l'ordre providentiel de la terre ». La victime du mythe est Prométhée qui ayant dérobé le feu, finit enchaîné comme l'homme contemporain qui, en un excès d'audace, substitue l'espoir par les expectatives et finit prisonnier de ses propres outils ». La morale que Garrigós en tire est celle de la *cautèle épiméthéenne* entendue dans le contexte de ce que

<sup>928</sup> Dans la traduction française « espérances ». Le texte anglais dit : « *It is the history of fading hope and rising expectations* », que, à mon avis, il faut traduire comme « expectatives » et non pas comme « espérances », d'autant plus que celui qui parle est un chrétien.

<sup>929</sup> « *Personne n'est dépourvu d'intérêt/leur destin est tel la chronique des planètes. Rien en eux qui ne soit particulier/comme planète diffère d'autre planète. [...] Et si un homme vivait dans l'obscurité/et dans cette obscurité se faisait des amis,/eh bien, l'obscurité est bonne ! [...] Et chacun a son monde bien à lui/et dans ce monde la merveille d'une minute/et dans ce monde le tragique d'une minute./ce sont ses biens à lui* ». Citations du poème *Le Gens*, d'Evgueni Evtouchenko qui symbolisent pour ILLICH la nature de l'homme Epiméthéen [OC1 : 347-348-SE, 1971].

<sup>930</sup> Cautèle (n.f.) Du latin *cavere*, prendre soin, explique GARRIGÓS ; (du bas latin *cautela*, de *cautus*, prudent) et, dans son sens littéraire, finesse. Et finesse, à son tour : n.f. Intelligence subtile, acuité des sens. Aussi : Précaution ou réserve dans l'action.

pour les anciens était la vertu. Revenons à Illich pour ce qui est de la vertu :

À mesure que montaient en puissance, dès le XVII<sup>e</sup> et au fil des deux siècles suivants, le concept de valeur et sa perception dans nos vies, nous avons perdu l'idée qu'une conduite vertueuse est adéquate et convenable pour un être humain [CM : 101-102].

Toujours selon Garrigós, tandis que l'*ethos* prométhéen fonde son autosuffisance dans la croissance technologique et matérielle, l'*ethos* épiméthéen se reconnaît vulnérable et sa façon d'agir passe par le don avant la puissance, « par le dévouement avant la domination ». C'est une autre face de l'intelligence, qu'aujourd'hui nous avons du mal à percevoir, pratiquer ou formuler que celle de la « *cautèle* ». L'homme épiméthéen dirige son attention aux arts du soin<sup>931</sup>. Mais il y a encore plus : dans le passage de l'espagnol « *cautela* » que Garrigós emploie, au français –littéraire– « *cautèle* », vient s'ajouter, selon le dictionnaire, une nuance de finesse, d'intelligence subtile et d'acuité des sens. De ces sens perdus et « épiméthéennement » retrouvés !

Revenons maintenant à Garrigós, qui relève trois mirages « vertigineux et impuissants » autour de la notion de soin :

a. Le mirage de l'« information », qui appartient au domaine des systèmes face auquel la « *cautèle* » épiméthéenne apporte d'abord le soin du langage, de « la conscience de comment les mots peuvent conformer et exprimer notre vie, une vie, entendue comme une unité et non comme une succession de fragments [...]. Une certaine discipline personnelle<sup>932</sup> qui nous rend le silence et l'écoute qui amènent à la connaissance ».

b. Le mirage de l'originalité. Garrigós revendique le concept d'« habitude », un autre « mot humilié » aujourd'hui par l'idéologie de la consommation qui le prend comme « un mécanisme automatique qui nous prive de l'innovation qui caractérise la vie » et ce faisant collabore à l'exclusion de la vertu<sup>933</sup>. Garrigós relève que le relativisme culturel qui rapproche Illich du journaliste et auteur Ian MacIntyre (né en 1930) –un lien qu'il a lui même reconnu–, n'implique pas de relativisme moral, mais conforte un certain communautarisme, une conception non individualiste de la vie humaine et des pratiques

---

<sup>931</sup> J'attire ici l'attention sur une remarque que fait ILLICH à CAYLEY dans leurs entretiens à propos du mot *care*, qui rentre dans le débat comme une traduction possible de « prendre soin » et qui est pourtant différent de la « *cautèle* » de GARRIGÓS. En parlant des nécessiteux du Tiers monde ILLICH répond à CAYLEY : « I don't *care* for them » [E : 220]. Il fait référence aux besoins établis, à la technique « acceptée comme un moyen de changer ou d'abolir les nécessités qui font partie de la condition humaine [E : 219]. A la vanité de prétendre administrer des systèmes de calories –devenant ainsi « un administrateur de systèmes » à l'autre bout du monde dans une société « dans laquelle l'hospitalité est devenue presque impossible » [E : 220]. Voici donc une autre fausse piste à laquelle résister.

<sup>932</sup> GARRIGÓS appelle lui-aussi BRECHT (1954) (la belle coïncidence !) pour revendiquer, face aux grandes déclarations idéologiques, nos petits plaisirs personnels.

<sup>933</sup> Pour ARISTOTE, la vertu est la disposition permanente de choisir, sur le juste moyen déterminé par la raison (*Ethique à Nicomaque*). C'est une capacité stable, non passagère, déterminée par l'exercice et qui nous maintient dans l'ordre du raisonnable, c'est-à-dire de ce qui nous convient. La vertu est inséparable de l'habitude : l'exercice de se maintenir dans les limites que l'on se reconnaît soi-même dans le but de vivre sa vie. « Et sans la vertu on ne peut pas comprendre la pensée d'ILLICH » ; une vertu entendue dans son sens classique (austérité, *askesis*, *eutrapelia*, joie, équilibre, amitié) ; une vertu comme celle que décrit ARISTOTE, qui se tient dans les limites d'une raison droite mais variables et flexibles, qui n'obéissent à l'application d'aucune norme.

sociales complexes<sup>934</sup>. Des vertus et des pratiques sociales complexes, qui « contien[nen]t un bien interne au-delà de la connaissance accumulée par les sujets, un certain dynamisme propre, une espèce de plus de réalité imprévisible qui vient compenser la naïveté perdue par l'Occident de contacter et de connaître directement la réalité<sup>935</sup> », des biens implicites « qui captent l'attention de toute personne sensible » [Garrigós, 2003] s'exercent et s'incarnent très naturellement dans l'espace des *communaux* qu'elles configurent à leur tour.

c. Le mirage du défi. La logique de l'industrialisme, de la Modernité est celle du défi, du *challenge*. « Tout est susceptible d'être vu comme un défi, et la liste des *challenges* de l'homme et la société contemporaine est interminable : la santé, l'éducation, le plein emploi, la soutenabilité, le recyclage, la mobilité, la paix... Et de même dans la vie privée... !!! ». La « cautèle » épiméthéenne implique une autre forme d'action car « le soin n'est pas un *challenge*<sup>936</sup> ».

À travers son analyse Garrigós fait appel au sens commun, à la vertu et à « un sain réalisme », et nous invite à récupérer des mots oubliés comme connaissance, sagesse, vertu ou dévouement<sup>937</sup>, à travers la mémoire du sens que ces mots ont eu dans des époques passées, « avant d'être usés par un usage pervers », avant d'être humiliés.

La deuxième acception du mot « cautèle » en langue française, cette acception littéraire qui appelle la finesse, une intelligence subtile et l'acuité des sens, nous ramène à un univers sensible, fort éloigné de la mentalité cybernétique.

Cette analyse que nous venons de réviser est à mon avis fondamentale par rapport au thème qui nous occupe. Ouvrir la possibilité d'un contact intime et non médiatisé –que ce soit par l'information, par la rhétorique ou par le « *show*»– avec la réalité du monde et de l'autre ; accueillir ces « pratiques sociales complexes qui ont incorporé des biens internes qui stimulent certaines vertus dans ceux qui les pratiquent » et la jouissance des petits plaisirs brechtiens ; permettre le fleurissement de l'éthique épiméthéenne du soin, d'un soin proche, présent, incarné, physique et non télécommandé. Voilà de nouvelles conditions de la convivialité de l'espace habité qui font de la *ville conviviale*, une ville épiméthéenne.

### 8.7.2. Une ville légère

Le psychiatre espagnol Luis Rojas Marcos dit que l'homme passe la moitié de sa vie à se construire un *ego* et l'autre moitié à s'en défaire. Après avoir constaté que l'accumulation ne le rend pas heureux, comme une personne qui, vers la fin de sa vie se déleste de ses affaires accumulés, songerions-nous à un *Homo magnanimus*, généreux, détaché, dégagé, revenu de l'aliénation et enfin réincarné? (encore une *reductio*). Et ceci, sur quel territoire, en deçà de quels seuils ?

<sup>934</sup> Que McINTYRE décrit comme des pratiques qui ont une histoire propre, qui ont incorporé des biens internes qui stimulent certaines vertus dans ceux qui les pratiquent (le jeu d'échecs, la physique, la peinture... la politique, l'amitié, fonder une famille) » [Garrigós, 2003].

<sup>935</sup> GARRIGÓS cite RICŒUR, Paul, 1982, *Finitud y culpabilidad*, Madrid, Taurus.

<sup>936</sup> À lire : GARRIGÓS, 2002, *Hospitality is not a challenge* [Garrigós in Hoinacki-Mitcham, 2002].

<sup>937</sup> L'*ethos* épiméthéen renonce à la rivalité et opte pour un dévouement confié. Un renoncement au moi, qui devient disponible et adopte une « passivité dynamique » (le terme est de G. STEINER, *Lecturas, obsesiones y otros ensayos*, p. 122) [Garrigós, 2003]

Si nous pensons à l'*entreprise urbaine* encombrée et encombrante, (ô combien !) – d'objets, de publicité, de contraintes, de normes, d'assurances, de chantiers, de bruit, de dettes, de fiscalité– la perspective d'une réduction revient (ô combien !) soulageante. Cela implique démonter, dénormaliser, décontraindre, démanteler tout ce qui nous est imposé par une bureaucratie technocratique ou écocratique et qui n'aboutit qu'à ses propres fins, pour parvenir à une ville nue, débarrassée, dépouillée, réduite à l'essentiel, qui n'impose pas ses propres contraintes, confiante, qui permet d'affleurer la disponibilité et la surprise qui est le principe de la connaissance.

Notre espace habité, l'*anti-ville*, a vécu dans l'éthique du *challenge*, dans l'arrogance de l'*ethos* prométhéen, de l'*entreprise urbaine*, de la construction d'un *ego*. Il est temps de s'en débarrasser. Fin du « Prométhécène » . Ruines et détrit. Images de guerre, comme celles de la centrale atomique de Fukushima après le tsunami du 11 mars 2011. Il est temps d'une *reductio* pour une *ville conviviale*, épiméthéenne. La *ville conviviale* est une ville magnanime, présente, disponible, dépouillée, légère !

### Signes 55 *Qu'est-ce qu'ils font ? (XII). Où jouent les enfants ?*

Dans le *National Theatre* à Londres, dans le quartier du South Bank, les enfants peuvent déambuler pieds nus sur la moquette qui recouvre les sols à tous les étages ; les parents prennent un pot pendant que les plus petits dansent au son de la musique d'un concert gratuit ; toute la famille peut accéder par la suite à la bibliothèque ou lire par terre un livre amené de la maison ; les enfants se font des amis, courent dans les grands espaces, sans pour autant troubler l'harmonie de cet espace énorme qui les accueille. Beatriz et Francisco, qui l'ont découvert, plaident pour que, partout, les jeux d'enfants soient replacés à l'ombre des arbres, que les bancs aient des dossiers confortables pour les grands-parents, que les voitures disparaissent des places, qu'un pique-nique puisse être improvisé dans le patio du musée, que les mères trouvent un endroit calme et propre pour allaiter leurs bébés, une pratique qui perd des adeptes et qui deviendra bientôt rare dans les espaces publics<sup>938</sup>. ■

<sup>938</sup> Source : *No tocar (Ne pas toucher)*, bRijUNi Arquitectos- VILLANUEVA CAJIDE, Beatriz et CASAS COBO, Francisco Javier, post du 7 novembre 2011, <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=11626>. Trad. S.G.

À lire : CORRALIZA, José Antonio et COLLADO, Silvia, *La naturaleza cercana como moderadora del estrés infantil (La nature proche modératrice du stress infantin)*, Psicothema, 2011, Vol. 23, n° 2, pp. 221-226. Disponible sur : <http://www.psicothema.com/pdf/3874.pdf>. Dernière consultation: 07-12-2012. Voir aussi :

*Take a Child Outside*, <http://www.takeachildoutside.org>.

*No Child Left Inside Coalition*, <http://www.cbfi.org/ncli/landing>.

*The National Forum On Children And Nature*, <http://www.conservationfund.org/children-nature/forum-endorsed-projects>.

*Let our children play*, lettre signée par 270 experts de l'enfance et publiée dans le *Daily Telegraph* le 10 septembre 2007. Disponible sur : <http://www.telegraph.co.uk/comment/letters/3642594/Letters-to-the-Daily-Telegraph.html>. Dernière consultation de toutes les références : 07-12-2012.

## Interrègne (crise)

*Si nous imaginions...*

---

Jusqu'ici j'ai tenté, toujours puisant dans les idées d'Ivan Illich, d'étaler un répertoire des conditions de la convivialité de l'espace habité vivant, un *conditionarium* l'ai-je appelé, assez riche en même temps que nécessairement souple et ouvert : éthique car relié au beau, au bon, au bien, aux vertus ; ethnique car adaptable à chaque communauté, à son sens commun et à sa volonté exprimée de manière politique.

J'ai essayé de fuir les fausses pistes, les « concrétudes déplacées » et les méthodes inopérantes et de les mettre en exergue : utopies temporelles et utopies technologiques qui, combinées, nous ont amenés à l'utopie de la croissance, du toujours plus –plus d'école, plus de transports, plus d'hôpitaux, plus de normes, plus d'agences et d'institutions–, en leur opposant une réduction qui est une reconduction pour laquelle Illich nous a montré tout au long de son œuvre de nombreuses balises.

Une *ville conviviale* serait donc, jusqu'ici et pour synthèse :

- Une ville poreuse où la véritable hospitalité est à même de fleurir.
- Une ville fertile et commensale.
- Une ville éducatrice qui s'ouvre et qui favorise l'enfantement de la conscience.
- Une ville gratuite, hors marché et hors valeurs dont on fait des ressources.
- Une ville dans laquelle fleurissent les atmosphères où s'incarne la paix des peuples
- Un projet local, d'espaces communs domestiqués, qui reconfigure la relation ville-campagne.
- Une ville épiméthéenne, magnanime, présente, disponible, dépouillée, légère.
- Une ville faite de bas en haut par les gens.

En somme,

- Une ville fertile !

Et pourtant, arrivée à ce point de ma thèse, j'ai eu à affronter un problème d'ordre moral douloureux : suis-je par hasard en train de me nourrir d'idées d'Illich déplacées dans le temps ? Des idées qu'Illich aurait considérées, vers la fin de sa vie, désuètes ? Nous savons qu'après la fracture historique des années 1980 et le constat d'un assujettissement systémique généralisé et croissant, Illich a manifesté dans de nombreuses occasions son désintérêt pour ses ouvrages précédents : « Ce livre ne m'intéressait plus » dit-il à Cayley, et il parle de *Némésis médicale* ! « Ces textes sont morts, ce sont des écrits d'un autre temps » [E : 164]. Et de même pour les actions politiques auxquelles il avait tenu auparavant. Il manifeste : « squatters, banlieusards, bidonvillois sont loin de mes préoccupations actuelles... ». Il hésite même à parler de l'Homme « aujourd'hui, en 1988, je me trouve incapable de parler avec autant de facilité de l'homme » [E :170] ; et de la société : « À cette époque-là [en 1973]

j'utilisais encore des mots tels que "dans la société". Je ne les utiliserais plus aujourd'hui » [E : 161]. Il entrevoyait une horreur majeure et nous savons que vers la fin de sa vie il prônait une politique de l'impuissance et de l'amitié<sup>939</sup>. Pour le reformuler en paraphrasant ses propres termes : « *L'entreprise urbaine* est contre-productive, l'urbanisme est *iatrogène* ... Oui, et alors ? ».

Mon questionnement, enfin, est celui-ci, qui émerge dans toute sa transcendance : *Suis-je-en-train-de-tra-hir-l'-au-teur ?*

Pour aggraver les choses des amis très « illichiens » me disent... : « Que faire ? Ce n'est pas la bonne question. On ne peut rien faire ».

Un long voyage en train de nuit est toujours une opportunité et une consolation (à conseiller, à tous les âges, sans aucun doute).

D'abord, juste avant d'arriver à Figueres, des mots de Thierry Paquot me sont venus à la tête : « Un livre, une fois publié, n'appartient plus à son auteur ». Premier arrêt, premier soulagement.

À la sortie de Narbonne, j'ai évoqué l'aplomb de David Cayley qui a eu la chance de pouvoir manifester devant Illich lui-même qu'il trouvait un grand intérêt et une source d'inspiration dans ses textes du passé. Et il affirmait cela après un travail d'analyse et de compréhension énorme, précieux. Au moins nous sommes déjà deux.

Un petit déjeuner chez Sylvie dans l'Île a fait le reste. Enfin, l'idée m'est venue que les conditions inspirées par les œuvres premières d'Illich pourraient être considérées justement au conditionnel (que serait ...?), une exhortation à l'imagination créatrice des gens. Mon *conditionarium* se révèle être un *imaginarium* désormais ouvert...

- Que serait une ville déscolarisatrice... ?

- Que serait une ville épiméthéenne... ?

... et ainsi de suite pour aboutir aux piliers de celles qui ont été les certitudes d'Illich dans ses dernières années : ascèse et amitié, hédonisme et célébration.

Et là, je n'hésite plus : cette tâche mérite sans doute d'être faite, et ceci bien au-delà de cette recherche nécessairement subjective et partielle, mais par chacun de nous qui habitons un espace au monde, car c'est le seul espoir d'un changement possible.

Fin de l'interrègne. Poursuivons notre démarche.

---

<sup>939</sup> En cela aussi, ILLICH (« Nous sommes foncièrement impuissants ») et PARTANT (« Nous ne pouvons rien faire ») se ressemblent.

## CHAPITRE 8 (Suite)

---

### 8.8. La ville conviviale, une ville sensuelle

*Recouvrer les sens pour sortir du « show »*

Dans son texte *Beauty & Community*, Leopold Kohr [1973] énonçait sa *Théorie de la vitesse de la population (Velocity Theory of Population)*, selon laquelle la masse de la population s'accroît non seulement par l'addition de nouveaux membres mais par l'accélération de la vitesse à laquelle elle circule, dont il déduisait que la question réelle à résoudre n'était pas comment accroître les facilités pour un transport rapide, mais d'en réduire le besoin. Kohr était favorable à la « contraction urbaine » à partir d'une relocalisation géographique de nos vies personnelles et professionnelles, tendant à conformer une communauté de communautés fédérées. Tout ceci est déjà connu, ce qui ne veut pas dire mis en pratique, mais Kohr ajoute un élément radicalement original : la communauté de communautés doit être une communauté de belles communautés. Seulement une belle communauté –comme une belle femme, dit-il– est capable de retenir ses habitants et de les empêcher de tourner autour à la recherche de variété et de plaisir. Ce dont les centres-villes ont besoin pour attirer des résidents, c'est de résidences. Ce dont les banlieues ont besoin, c'est de la sophistication de la vie urbaine et cela rend le problème de la métropole un problème esthétique : il ne s'agit pas seulement de réarranger les structures urbaines fonctionnellement à une échelle pédestre, mais qu'elles fassent appel aux sens.

#### 8.8.1. Le concept de correspondance

Dans le point consacré à la notion de proportionnalité, j'ai avancé que je traiterais d'un troisième concept qui en faisait partie, relié à ceux d'*échelle* et de *pertinence* mais beaucoup plus proche de la perception sensuelle : la notion de *correspondance*. Appelons maintenant Charles Baudelaire :

*La nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.*

*Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

*Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,*

*Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.*

*Correspondances.* Charles Baudelaire. *Les fleurs du mal* (1857).

Le concept de correspondance baudelairien peut nous servir à transposer la notion de proportionnalité au domaine spécifique des sens : harmonie des sens, transmission de la

culture des sens, *ethos* des sens. L'espace habité est paradigmatique du processus de passage du virtuel au réel à travers le domaine du sensible, le lieu de toutes les correspondances. Des correspondances qui ne sont à même de se manifester que dans l'échelle adéquate et la pertinence. Cette capacité de réalisation et d'actualisation du virtuel est une des vertus majeures du Lieu, une de ses puissances fondamentales et une de ses fonctions principales à l'« ère des systèmes » ; le Lieu, que Robert assimile à la perception comme il assimile l'espace au concept<sup>940</sup>.

J'ai déjà donné l'exemple de la cristallisation des mouvements sociaux germés sur Internet dans la ville lors de l'occupation des *Plazas* par les *Indignados* du 15-M et le nouveau vivre ensemble qui en a émergé, les lectures de ville, les *Permanent Breakfast*, les jardins partagés.... Nous pouvons faire appel aussi « à la main qui pense<sup>941</sup> » : l'union du geste et de la pensée en harmonie, ou à la musique et le chant (ô combien conspiratifs !). La *ville conviviale* est donc nécessairement sensuelle. Mais il y en a plus.

### 8.8.2. Le regard de l'autre

À la quatrième époque scopique, l'intégration dans le « *show* » est un facteur d'assujettissement systémique. Réalité, image et « *show* » se confondent. Les conséquences : désincarnation et perte des sens.

Qu'est-ce que cela signifie et comment surveiller son regard dans l'espace habité à l'ère du « *show* » ? Comment fuir le « *show* » et en même temps recouvrer les sens pour réincarner, recentrer dans la réalité vécue et faire contexte ?

Pour contrer l'hétéronomie dans la perception et récupérer les sens, pour sortir du « *show* », facteur d'assujettissement systémique revenons à Illich. Dans la préface de *La perte des sens*, Illich écrivait :

Je plaide pour une renaissance des pratiques ascétiques pour maintenir vivants nos sens, dans les terres dévastées par le « *show* », au milieu des informations écrasantes, des conseils à perpétuité, du diagnostic intensif, de la gestion thérapeutique, de l'invasion des conseillers, des soins terminaux, de la vitesse qui coupe le souffle [PS : 7].

Pour « survivre au milieu du *show* » [PS : 191-SR, 1993] et « vérifier la confiance dans la chair de nos sens » [PS : 288-PQ, 1995] Illich souhaite retrouver « les techniques d'une *askêsis* oculaire » liée non seulement à « l'acuité, mais aussi la qualité morale du regard » [PS : 195-SR, 1993].

Une discipline du regard, un juste regard, un regard « moral », une ascèse du regard, *custodia oculorum*, la maîtrise des yeux... voilà des notions qu'Illich évoque, enchâssées dans la tradition et presque surprenantes aujourd'hui où « [i] est devenu très difficile d'évoquer cette maîtrise du regard ou de comprendre une vision bien éduquée comme un élément de la vertu [qui] s'acquiert par l'*hexis* : [...] l'habitude et la vertu d'user correctement de ces deux globes admirables (*lumina*) sertis dans mon crâne » [CM : 156].

C'est encore Lévinas qu'Illich appelle pour retrouver des balises : le regard mutuel de deux personnes qui est la « source de l'existence personnelle » ; « l'hésitation

<sup>940</sup> ROBERT, Jean, 2000, intervention à *The Oakland Table* des 19 et 20 septembre 2000, [Robert in Moore, 2000].

<sup>941</sup> Voir note en bas de page 822, p. 300.

typiquement juive devant tout ce qui est iconique comme condition de l'interaction oculaire [...] un premier pas indispensable d'une éthique de l'autre » ; mon visage qui « vient à la vie par le visage de l'autre [...] qui s'adresse toujours à moi de manière éthique ». « Une telle éthique, souligne Illich, pourrait être un antidote à l'affaiblissement de l'acuité visuelle par l'intégration oculaire dans les réalités virtuelles » [PS : 322-323-PQ, 1995]

Le lieu, pour Lévinas,

avant d'être un espace géométrique, avant d'être l'ambiance concrète du monde heideggerien, est une base. Par là, le corps est l'avènement même de la conscience. En aucune façon, il n'est chose. Non seulement parce qu'une âme l'habite, mais parce que son être est de l'ordre de l'événement et non pas du substantif. Il ne se pose pas, il est la position. Il ne se situe pas dans un espace donné au préalable. **Il est l'irruption dans l'être anonyme du fait même de la localisation**<sup>942</sup>.

Lévinas, Emmanuel [1947]. *De l'existence à l'existant. (Le sommeil et le lieu)*. Vrin, Paris, 1992. pp. 119-122.

Illich se préoccupait de l'*humiliation de la chair*, la dévalorisation du corps et de l'expérience sensible, la désincarnation du monde vécu pour mieux opérationnaliser le réel [Cérézuelle, 2005] nécessaires à la logique rationnelle moderne qui sous-tend le déploiement du monde de la technique. La convivialité requiert donc une revalorisation de la chair et des sens<sup>943</sup>.

Maintenant je synthétise : le *Lieu* est une base où cristallise le virtuel, où se manifestent toutes correspondances dans la proportionnalité, l'échelle, la pertinence ; un événement où le corps est l'avènement même de la conscience, et dans lequel mon visage « vient à la vie par le visage de l'autre ». Sans très bien le saisir encore, mon intuition me dit que le recouvrement de la chair est amorcé.

Pour Illich, le rêve cybernétique ne survient que lorsque la « métaphore cybernétique supplante toutes les autres et laisse les gens sans balises et sans boussole dans le monde sans poids des systèmes informatiques » dans lequel « l'expérience journalière d'une existence gérée nous conduit à prendre pour irrécusable un monde d'entités fictives ». En conséquence « il s'agit de rester en éveil et de se tenir sur cette ligne de partage où l'on reste conscient des réalités et de leurs profondes différences » [Cayley, E : 76-78].

Si l'*entreprise urbaine* est le projet economiciste et technicien d'un futur meilleur de progrès et de croissance, une ville sensuelle est une ville vive et présente. Si « [s]euls les gens capables de reconnaître [les] espaces indiscrets comme autant de cauchemars pourront retrouver leur intimité et seront à nouveau capables de demeurer avec leurs semblables » [Cayley, E : 80] la ville sensuelle est une ville discrète et intime. Si le « *show* » est léthargique<sup>944</sup> et qu'il faut « rester en éveil » la *ville conviviale* est une ville

<sup>942</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>943</sup> Dans son article *L'étrangeté de la banalité* [1989] Jean ROBERT évoque, à partir de la lecture du livre de Ludwig SCHRADER, *Sensación y sinestesia*, Madrid, Gredos, 1973, « un monde où la réalité sensuelle n'est pas séparée en "messages" transmis au cerveau par cinq canaux distincts ».

<sup>944</sup> Pour Guy DEBORD « A mesure que la nécessité se trouve socialement rêvée, le rêve devient nécessaire. Le spectacle est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son désir de dormir. Le spectacle est le gardien de ce sommeil » [Debord, 1967 : I, 21].

bien éveillée aux sens !

## 8.9. La ville conviviale, une ville ascétique

*Recouvrer une ascèse et une amitié austère pour sortir de l'assujettissement systémique*

### 8.9.1. Ascèse et amitié

J'ai écrit ces essais au cours d'une décennie consacrée à la *philia*: cultiver le jardin de l'amitié au sein de cet Absurdistan et avancer dans l'art de ce jardinage par l'étude et la pratique de l'*askêsis* [PS : 7].

Dans le prologue de *La perte des sens* (1994) Illich prône la recherche d'une vertu d'ascèse (*askêsis*) « une *sobria ebrietas*, la juste mesure du plaisir » [PS : 7] sur laquelle fonder l'amitié (*philia*) –cette « amitié austère qui nourrit toute quête éclairée de la vérité » [PS : 343-CC, 1998].

Comme la notion de convivialité, la notion d'ascèse est kaléidoscopique pour Illich. Par ascèse Illich entend en même temps « la fuite délibérée de la consommation quand elle prend la place de l'action conviviale » [PS : 266-SM, 1994], « la reconquête disciplinée de la pratique sensuelle dans une société de mirages technogènes » [PS : 162-JE, 1993], « l'entraînement de soi-même » favorable à « la répétition d'actes de foi d'espérance et d'amour qui lentement crée en vous [...] une aise à les réaliser » [CM : 305] dépouillée de tout propos instrumental.

Revendication d'une limitation de l'empiètement de l'économie sur la vie, comme « condition positive d'une meilleure existence » [OC2 : 355-GV, 1982] ; prise en considération de la notion de limites et de la proportionnalité perdue, de ce qui est bon, approprié et suffisant ; antidote devant les mirages technogènes substitutifs de l'amitié, de la technique qui lui fait obstacle, ascèse et amitié sont pour Illich un contre-poids à la banalisation des conséquences de la généralisation du paradigme dérivé de l'analyse des systèmes et le seul contexte possible à « une quête éclairée de la vérité » [PS : 343-CC, 1998] : une *reductio*.

Dans son introduction aux *Entretiens*, David Cayley a exprimé certaines choses avec acuité. Je me permets de les reprendre ici :

Pour Illich, « les coutumes du cœur sont aussi cruciales pour l'érudition que celles de la tête. Il donne à la pratique ascétique, qui consiste à cultiver les organes des sens qui s'enracinent dans le cœur, son nom traditionnel, *askêsis*, et ajoute que cette *askêsis* est le complément indispensable à la tournure d'esprit critique [sans quoi...] le discernement devient prédateur, auto-glorifiant, partial, et finalement insensible<sup>945</sup> » [Cayley, E : 23]. Condition première de la joie de vivre dans le contexte d'une modernité assagie, le choix des limites que l'on s'impose à soi-même, le choix de l'austérité que Thomas d'Aquin définit dans sa *Summa Theologica* comme « une vertu qui n'exclut pas tous les plaisirs, mais seulement ceux qui détournent l'être de la relation qu'il a avec lui-même, ou qui la détruit », sont « le seul moyen de résister à la surveillance et au contrôle des élites technocratiques » [Cayley, E : 41].

---

<sup>945</sup> Cet entendement aussi spirituel que mental c'est ce qu'on appelait *intellectus* au Moyen Âge. Dans une proposition faite à David RAMAGE, du séminaire théologique McCormack, à l'Université de Chicago, il réclame « pour la théorie, la méthode et la discipline ascétiques un statut égal à celui que l'Université réserve aujourd'hui aux disciplines techniques et critiques » [Cayley, E : 23].

*Askêsis* épistémologique qui consiste à « se purger de ces concepts corrompteurs qui donnent aux “entités fictives” un semblant d’existence raisonnable. [...] Une proscription douloureuse [...] pour retrouver le sens du pouvoir surprenant de ce moment, de ce lieu, de cette personne » [Cayley, E : 83-84].

Antidote contre la politique qui « focalise notre attention sur des buts intermédiaires et nous cache ce à quoi nous devons dire non ! [...] Comme il faut dire non, par exemple, à cette illusion qui consiste à croire que nous pouvons réellement intervenir dans certaines situations » [E : 273].

Antidote aussi contre la « nouvelle religiosité » fondée sur une « illusion de pouvoir » [celle] de me faire croire que je peux avoir quelque influence, que la manière dont je me comporte peut tout changer, que je peux agir sur les choses dont je suis responsable [E : 349]. Le fait d’agir prudemment, vertueusement, appartient à mon existence. Quand je me comporte d’une manière responsable je m’inscris moi-même ... [Cayley]... dans le système ! [E : 352]

Illich oppose à cette responsabilité fictive (qui est en fait au mieux une illusion de pouvoir et au pire une gestion des privilèges refusés à la majorité) sa conception de la responsabilité « comme auto-restriction » [Cayley, E : 82] dans l’ascèse et l’amitié<sup>946</sup> : sa « politique de l’impuissance », une *reductio*.

Je ne condamne pas ceux qui continuent à croire qu’il faut persévérer dans la démocratie [...] J’ai carrément choisi, en raison de mes racines, la politique de l’impuissance [...] il ne nous reste rien d’autre [...] nous ne pouvons rien faire [E : 273].

À l’ « ère des systèmes », selon lui, le changement ne passe que par l’attitude personnelle ; dans les mots de Charbonneau, « que puis-je faire pour ... ? ». La réponse chez Illich c’est l’ascèse.

Dans sa *Conversación avec Jean Robert*, Gustavo Esteva [2000] rappelle que certains lecteurs d’Illich, songeant à des changements totalisants, brusques, à une grande révolution, à un grand projet de société conçu par une avant-garde illuminée ou une élite, lui reprochent de ne pas posséder une bonne théorie de l’action, un manque de connexion avec le monde réel ; en somme, que ses idées sont belles mais irréalisables. Esteva par contre met en valeur le versant politique d’Illich, sa « connaissance du terrain », de la structure et la logique du pouvoir, qui lui permet de comprendre ce qui est en train de se passer et de viser ce qui peut être atteint dans chaque situation concrète, et qui révèle en conséquence un grand réalisme.

Une précision reste à faire : Illich définit sa politique d’impuissance comme un « renoncement courageux, discipliné, autocritique accompli dans la communauté » [E : 83]. Il la distingue de tout abandon, abdication, laisser-aller ou indiscipline qui sont selon lui dans l’air du temps et qui naissent d’un sentiment d’impuissance induit par la technique, mais parle d’une « renonciation au pouvoir » imprégnée de la perception de l’ici et du maintenant entre le juif et le Samaritain pour savourer l’ici qui est entre nous maintenant, pour sauver ce qui reste en nous de sens de la signification, de la métaphore, de la chair, du regard [CM : 244]. Ce qu’il prône dans ses paroles n’est pas autre chose qu’un renoncement au pouvoir qui corrompt, un renoncement à nourrir un

<sup>946</sup> Et aussi, nous le verrons plus tard, la célébration et l’hédonisme.

système qui menace la vie réelle des hommes. En revendiquant le recouvrement ascétique de la chair et des sens, l'amitié, l'hédonisme et la célébration (« soyons vivants et célébrons » [E : 350], dit-il) c'est une tout autre chose qu'une renonciation à la vie ou qu'une évasion personnelle ou d'un petit groupe qu'il prône : ce qu'il attend et qui doit se produire est un changement dans les cœurs, sans quoi il n'y a pas d'issue possible. À mon avis, c'est là que réside l'essentiel du paradigme de la convivialité illichienne.

« [Révolution]<sup>947</sup>, *revolutio* en latin, signifie tourner comme une roue » [E : 264]. Illich nous raconte que Gerhart Ladner, son ami et maître, historien du Moyen Âge, en distingue trois types. Premièrement, le retour au paradis (qui selon Illich justifie tous les développements sociaux destructeurs nécessaires pour l'atteindre). Un deuxième type c'est le renouveau périodique, comme « le reverdissement du monde à chaque printemps » ; un troisième, né à la fin de l'Antiquité du principe biblique hébraïque du *shub*, un renouvellement de soi, de l'être, qui est l'œuvre de Dieu et la tâche sociale la plus importante d'une communauté chrétienne [E : 265]. C'est un désir qu'Illich se réjouissait d'avoir retrouvé chez les jeunes gens qui parlaient de révolution et de ce renouveau auquel ils voulaient se consacrer au milieu des années 1960. Illich se souvient, dit Cayley, d'un « sentiment authentique de renouveau » qui imprégnait l'atmosphère dans laquelle ces jeunes gens voulaient « créer une nouvelle société, tout de suite ! » [E : 264-266]. Qui, après quelques années d'apathie consumériste et d'anesthésie cybernétique, renaît aujourd'hui, se précise et se manifeste dans le sein d'un « mouvement (chaque fois moins) silencieux »<sup>948|949</sup>.

### 8.9.2. Désurbaniser les cœurs

Nous pourrions nous demander que signifie recouvrer une ascèse dans l'espace habité pour une société plus paisible dans laquelle multiplier l'occasion de l'amitié, les moments et les lieux où à un moment donné, même parmi les difficultés, même dans la souffrance, le bonheur apparaît.

D'abord, rappelons ici qu'Illich a appelé austère « l'homme qui trouve sa joie et son équilibre dans l'emploi de l'outil convivial » [OC1 : 457-LC, 1973]. Inversement, la *ville conviviale* serait le Lieu où l'homme austère peut trouver sa joie et son équilibre. Ainsi donc, austérité et ascèse –et par conséquent convivialité et amitié– se rejoignent, et ceci dans un contexte de surprise et de joie. (On est certainement bien loin de l'*entreprise urbaine* !)

En 1924, Marcel Mauss citait *caritas, philia et koinomia* comme les principes de cette « communauté » qui sont la délicate essence de la cité, et nous savons que le camp d'Illich était celui de l'amitié.

Je n'ai aucune stratégie à offrir [...] Chacun d'entre nous va devoir inventer

<sup>947</sup> Dans la traduction française, « réforme », dont l'étymologie est une autre.

<sup>948</sup> Ce clin d'œil à Adela GARCÍA fait référence aux groupes qui depuis des années construisent des espaces de vie plus humains et qu'elle définissait comme un « mouvement silencieux » parce que seules quelques personnes pouvaient le percevoir, comme s'ils émettaient « dans une autre onde » ». Tu vois Adela, c'était l'« onde » de la convivialité illichienne !

<sup>949</sup> « Politique de l'impuissance » disait ILLICH, « politique de l'amitié » écrit PAQUOT, symbolisent donc un renouveau que n'ont pas encore saisi ceux qui reprochent aux mouvements des *Indignados* et leurs semblables leur refus de rentrer dans « la politique » (entendue comme la lutte pour le pouvoir) pour produire un changement, une vaine voie.

dans le domaine de l'amitié –je crois en l'amitié– son propre baume, son propre calmant ou sa lueur d'espoir. [E : 245].

Il y revient souvent dans son œuvre, mais particulièrement dans le chapitre *De l'amitié*, qui lui est consacré dans *La corruption du meilleur engendre le pire*<sup>950</sup>. Dans ce chapitre il distingue la *philia* des grecs, reliée au rapport avec un lieu et ses coutumes, de son sens de l'amitié de juif errant et de pèlerin chrétien qu'il conçoit comme « la source, la conviction et le cadre où pouvait naître la solidarité et la communauté d'esprit » [CM : 202]. Illich manifeste qu'il a essayé pendant des années d'identifier les conditions qui favorisent (et aussi celles qui entravent) l'aura de l'amitié, et en ce qu'il contribue à cultiver l'hospitalité intellectuelle, à éviter le diagnostic mutuel et à tolérer les voix discordantes, il met en avant le respect du Lieu.

Finalement, le recouvrement d'une ascèse implique enfin la modestie dans les choix et, par extension, dans les choix politiques. Illich et Jean Robert écrivaient en 1992 :

Nous pourrions tous vivre dans une société plus paisible, peut-être même organisée autour de la bicyclette, si seulement les gens croyaient que la modestie peut orienter le choix politique [PS : 146-AS, 1992].

De nouveau, on en est certainement bien loin dans *l'entreprise urbaine* ! En même temps, il est intéressant de souligner que, dans cette citation d'Illich, ce qui vient d'abord c'est la modestie dans l'orientation du choix politique, qu'une société plus paisible en est le résultat, et que l'organisation autour de la bicyclette est un moyen, une circonstance, une possibilité. Nous pouvons conclure que des palliatifs techniques comme le seul recours au vélo dans le cadre d'une politique prétentieuse ne sont pas suffisants. Fermons la parenthèse : alors, quelle est cette modestie dans les choix ?

#### **Signes 56** *Il nous faut apprendre à vivre « avec rien » (Gandhi)*

« Petit et bon marché, c'est le signe des temps », écrit Manu Fernández<sup>951</sup>. Le temps est passé des grandes entreprises urbaines consommatrices d'espace, d'énergie, de ressources et de capitaux. Une nouvelle conscience sociale et institutionnelle et aussi une nouvelle législation verront le jour hors de la croissance et l'urbanisme expansif : urbanisme adaptatif, reconversion urbaine, urbanisme tactique créatif ; c'est une bonne occasion pour commencer à faire les choses d'une autre manière, et pas seulement dans le langage. Surtout, dans la recherche du simple et du soigné, dans l'ascèse, l'amitié et le respect du Lieu. ■

Si la véritable révolution passe par le recouvrement de « ce mode vernaculaire de comportement et d'action qui s'étend à tous les aspects de la vie » et du droit à être vivant que le productivisme hégémonique menace, le changement du *nous* auquel Illich nous invite suppose opposer à l'urbanisation des mœurs un « retour des paysans<sup>952</sup> » : une « désurbanisation des cœurs<sup>953</sup> ».

<sup>950</sup> *De l'amitié*, pp. 201 à 208.

<sup>951</sup> Source : Manu FERNÁNDEZ, *Ciudades a Escala Humana*, post du 23 juin 2011. Disponible sur : <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=10682>. Trad. S.G.

<sup>952</sup> Je paraphrase le titre du livre de Silvia PEREZ-VITORIA, *Le retour des paysans* [2005].

<sup>953</sup> ILLICH aimait raconter qu'après une rencontre où on avait discuté sur la scolarisation, les enfants qui étaient présents s'étaient accroché aux vêtements la consigne « Va te faire scolariser ! ». Pour les suivre nous dirions : « Va te faire urbaniser ! ».

### 8.9.3. Hédonisme et célébration

Le sentiment ressenti à l'idée d'être à même de célébrer le présent de le célébrer de la manière la plus humble qui soit, parce qu'il est beau et non parce qu'il est utile pour sauver le monde, pourrait créer la table du repas qui symbolise l'opposition à cette danse macabre de l'écologie, la table du repas où l'on célèbre le fait d'être vivant en opposition à celui d'être « en vie » [E : 348].

Illich nous invite à « célébrer le présent », à célébrer « la grande joie que d'être ici, vivant, en ce moment ». Il voit là la seule façon possible de nous transformer et de nous encourager mutuellement à accomplir cette transformation « et ce *nous* comprend tout ceux que je peux toucher, approcher [...] Soyons vivants et célébrons –célébrons véritablement– jouissons consciemment, rituellement, ouvertement de la permission d'être en vie en ce moment, avec toutes nos misères et toutes nos souffrances » [E : 350]:

Incitation au désespoir ? Non ! à l'hédonisme ! [...] dans le plus grand dépouillement, la plus grande nudité possible<sup>954</sup> [E : 348].

... une *reductio*.

La *ville conviviale*, ce lieu fertile où sont à même de fleurir la maîtrise de l'outil et l'hospitalité de l'autrui, l'ascèse et l'amitié, est, donc, en un mot, une ville hédoniste, hédonisme qu'Illich oppose à une « jouissance apocalyptique<sup>955</sup> » [E : 197] de laquelle il nous invite à nous abstenir comme du romantisme sous toutes ses formes, pour « supporter l'angoisse » de nous (re)connaître mortels, pour comprendre le monde moderne et pour « être capables de regarder en face cette société dans laquelle nous vivons et que nous avons créée » [E : 198]. Suivant les mots d'Helder Camara, Illich nous invite à « allumer une chandelle et souffler » une métaphore qui, remarque-t-il mettant en exergue la complémentarité dissymétrique fondamentale, « ne marche pas sans l'obscurité » [E : 199], pour nourrir « l'étincelle qui naît de ce qui est unique » [E : 117].

*Et lui faire de la place... et le faire durer...*

---

<sup>954</sup> « *Nudum christum sequere* : suivre nus, le Christ nu » [E : 348].

<sup>955</sup> ILLICH cite Freimut DUVE, « un politicien allemand » [E : 198].

## CHAPITRE 9 - ...RECOUVRER ET FAIRE GRANDIR LES COMMUNAUX

(En deçà de l'espace public)

---

Seule une révolution culturelle et institutionnelle qui redonne à l'homme le contrôle sur son milieu peut faire cesser la violence par laquelle une minorité impose le développement d'institutions conçues pour servir son propre intérêt [OC1 : 202-LA, 1970].

Cette révolution doit tourner autour du recouvrement des *communaux*. [OC1 : 287-SE, 1971].

Si, arrivés à ce point de mon travail, je devais chercher une métaphore de ce que signifie pour moi la pensée illichienne, je choisirais sans doute celle d'un de ces grands fleuves de mon pays d'origine, qui se détournent en méandres ici, se déploient en différents bras là-bas ; qui se déchirent en ruisseaux pour aller arroser des terres lointaines ; qui à un certain endroit forment des étangs poissonneux et des îles fertiles ; qui se rassemblent ensuite et continuent leur voyage vers la mer entraînant avec eux d'immenses îles de végétation sur lesquelles voyagent des animaux de toutes tailles. Les grandes eaux qui configurent et reconfigurent îles et paysages, celles qui arrosent les *communaux*.

Ouvrage après ouvrage des concepts se sont créés et recréés, enchevêtrés et entrelacés dans la voix et la plume d'Illich. J'ai essayé de les regarder sous le point de vue de l'espace habité, pour nourrir une conception autre de la ville et du territoire. Parmi eux, il y en a un qui a pris une présence plus ou moins explicite, mais obstinée et constante, un concept qui a pu sembler anachronique dans la modernité, mais qui depuis quelques années renaît avec force, un concept à reconstruire et à redéfinir, celui des *communaux*.

Pour Illich, si le premier stade du débat sur les limites du développement a été centré sur la production des biens et le deuxième stade sur la production des services, le troisième stade est celui qui concerne le débat sur les *communaux* dont la disparition est une des caractéristiques de la modernité [OC2 : 95- TF, 1981 et Cayley, E : 55-56].

Gustavo Esteva, de son côté, est persuadé que le futur sera d'une manière ou d'une autre une réalité communautaire : que la communauté sera la forme politique principale d'un nouvel ordre social car c'est seulement au sein d'un corps politique à échelle et proportions humaines que les conflits et les contradictions peuvent être abordés, dans lequel les hommes et les femmes ordinaires peuvent agir effectivement dans la recherche d'harmonie et de cohésion dans la communauté, s'opposant à toutes formes d'oppression, d'exploitation, de domination ou d'inégalité [Esteva, 2000? : 8].

Finalement, Cayley définit Illich comme « [u]n iconoclaste. Un homme qui s'est toujours efforcé de défricher un espace pour la vie en démolissant les idoles plutôt qu'en dictant aux gens une manière de vivre [Cayley, E : 88]. Ici, paraphrasant Cayley, j'oserais dire que sur l'espace défriché par la démolition de l'*entreprise urbaine*, l'incarnation la plus précise de cet espace pour la vie, « l'étincelle qu'il faut nourrir » est celui que représentent les *communaux*. Des *communaux* que je veux bien définir comme les lieux habités vivants où s'incarnent la parole, l'ascèse et l'amitié.

### 9.1. Reprendre la parole qui crée un lieu

En 1990, dans son essai *Le haut-parleur sur le clocher et le minaret*<sup>956</sup>, Illich historien, sans doute inspiré de Mumford et probablement de R. Murray Schafer (né en 1933)<sup>957</sup>, nous a parlé du pouvoir topogénique de la cloche qui, délimitant un territoire, crée une communauté dans les nouveaux villages nés au Moyen Âge grâce aux changements technologiques : les nouvelles techniques de harnachement qui ont permis de remplacer les bœufs par des chevaux et les nouvelles charrues adaptées à cette force de tir qui ont triplé la superficie de champs qu'un paysan pouvait cultiver.

Les hameaux se fondirent en villages [...] le sentiment du lieu connut une curieuse expansion. [PS : 127-LH, 1990]

En même temps, « l'urbanisation favorisa la tenue de marchés réguliers dans les villages et l'Église créa des paroisses capables de faire vivre un curé à demeure. C'est alors que la géographie de l'Europe centrale prit nombre des caractéristiques qui prévalurent jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. La nouvelle cloche proclama la portée nouvelle de ce nouveau type de lieu. [...] le son de la cloche propre à chaque région devint un élément familier de la géographie à la fin du Moyen Âge » [PS : 127-LH, 1990].

Chaque village était reconnaissable par le son de sa cloche (qui d'ailleurs portait un nom de baptême) ce qui faisait que le son de la cloche favorisait une sorte d'« orientation par le son » [PS : 125-LH, 1990] : « C'est la voix même de la cloche qui embrasse la terre aussi bien que les hommes. Elle enracine une communauté née de la lecture, du chant, de la *conspiratio* et de la *commestio* dans un nouveau lieu phoniquement circonscrit » [PS : 137-LH, 1990]<sup>958</sup>.

Illich attribuait un même pouvoir topogénique à la parole :

**Je crois que parler crée un lieu**<sup>959</sup>. Un lieu est chose précieuse, qu'a largement oblitérée l'espace homogène engendré par la locomotion rapide, la planification standardisée, les écrans aussi bien que les haut-parleurs [...] [qui] dissolvent la parole en message, en ondes sonores codées qui cadrent avec l'espace universel [PS : 123-LH, 1990].

Comme nous avons vu ci-dessus, après son étape des « pamphlets », et surtout pendant les dernières années de sa vie, Illich s'est montré impuissant par rapport à la politique.

Il l'avoue à David Cayley en 1988. Tandis que dans les années 1970, croyant à la possibilité « d'une sérieuse volte-face dans les consciences », il s'est consacré à « asseoir certains principes nécessaires à une action politique possible » [E : 160] qui pourraient être transmises à une majorité, de façon à ce que « les moyens politiques et

<sup>956</sup> Publiée dans *La perte des sens*, (Op. cit.), pp. 121-144.

<sup>957</sup> SCHAFFER, R. Murray, 1977, *The tuning of the World*, New York, Knopf.

<sup>958</sup> Dans la ligne d'ILLICH, dans son article *Topics on Vernacular Idioms of Space and Community in Rural Culture*, Massimo ANGELINI [2004] met en relief l'importance de la valeur spécifique de l'expérience locale dans la définition d'une communauté à travers le paysage sonore, la régulation des espaces habités, productifs et rituels, les mythes originaires, le calendrier des événements, les récits, les hiérarchies, les noms et les taxonomies, qui impliquent un lien identitaire ou la reconnaissance dans une histoire commune, un territoire et un cadres social. Les cas particuliers, affirme ANGELINI, ne sont pas des déclinaisons d'un paradigme général ni des exceptions d'une règle commune mais des contributions à la composition d'une histoire articulée complexe.

<sup>959</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

légaux nécessaires pour réaliser [une] vision d'une société qui respecterait tout un ensemble d'échelles naturelles [semblaient] à portée de la main » [Cayley, E : 160], en 1988 Illich se montre sceptique. « Aujourd'hui bien des éléments qui m'incitaient à croire cela ont changé, j'en ai bien peur » manifeste-t-il. « A cette époque là j'utilisais encore des mots tels que 'dans la société'. Je ne les utiliserais plus aujourd'hui. Les concepts que j'ai forgés sont difficiles à saisir aujourd'hui. La plupart des certitudes sur lesquelles les gens se reposaient en 1973 se sont envolées » [E : 160-161] et ce manque « engendre cynisme [...] confusion [...] vide intérieur [...] dans des sociétés extrêmement "monétarisées" ». Toute sa foie était concentrée dans les possibilités d'une révolution qui consistait à changer son propre cœur<sup>960</sup>.

Et pourtant tout au long de son œuvre jusqu'à la fin de sa vie, il ne s'est pas fatigué de donner des pistes, toujours adaptées aux temps, pour une reprise de parole –qui crée un lieu– et qui remplit de sens les *communaux*. Comme si la nécessité d'une reprise en main du politique<sup>961</sup> face à des déterminismes techno-économiques –comme la concentration urbaine ou l'individualisme conçu comme le contraire de la société– étaient une invariante de la société technicienne dans tous ses états<sup>962</sup>.

Parmi maintes citations d'Illich qui illustrent ce sujet majeur, j'ai choisi les suivantes, exposées en ordre chronologique :

En 1970, dans *Libérer l'avenir*, Illich réclamait pour le Tiers monde « où les institutions. modernes sont improductives, si l'on se réfère à l'objectif égalitaire qu'elles se proposaient », l'urgence d'un travail. qui entreprendrait de « définir d'autres possibilités face aux solutions dites modernes [...] tant que l'imagination sociale de la majorité ne sera pas détruite par sa capitulation définitive devant les institutions existantes<sup>963</sup> » [OC1 : 183-LA, 1970]. « Un programme de rechange nous devient indispensable; il nous faut un autre choix que ceux du développement ou de la révolution [qui ne veut qu'améliorer les institutions existantes sur le plan de la productivité, de la qualité ou de la distribution de leurs produits]. On pourrait le définir comme la révolution institutionnelle ou culturelle parce qu'elle viserait à la transformation de la réalité., à la fois dans le domaine public et dans celui de la personne humaine » [OC1 : 193-LA, 1970].

En 1975, par rapport au monopole radical du transport et la « crise de l'énergie » il affirmait : « Nulle théorie, mais la seule politique peut déterminer jusqu'à quel degré un monopole est tolérable dans une société donnée [...]. Seules des procédures politiques peuvent déterminer le niveau de limitation à retenir volontairement » [OC1 : 411-412-EQ, 1973]. La même année Illich conclut sa *Némésis médicale* sur un plaidoyer en faveur de « contre-mesures politiques » sans quoi la vie, à force de médicalisation, équivaldrait bientôt à « la survie obligatoire dans un enfer planifié et mécanisé » [Limits : 272 in Cayley CM : 42]. De nos jours, le monopole le plus terrifiant que nous avons à affronter est celui de l'économie totalisante.

<sup>960</sup> (Voir chapitre précédent).

<sup>961</sup> En cela Ivan ILLICH et François PARTANT se rejoignent.

<sup>962</sup> Malgré le scepticisme d'ILLICH dans ses dernières années elles restent encore à mon avis, avec les nuances du cas, pleinement valables, et encore plus nécessaires à l' « ère des systèmes ».

<sup>963</sup> À savoir le triomphe du développement par l'urbanisation des mœurs dont nous parle RIST [2010]. (Voir p. 103).

En 1984, il déclarait : « [L]orsque l'acte d'habiter devient un sujet politique, on en arrive inévitablement à un carrefour. D'un côté on se préoccupera du "logement", [...] de l'autre l'emballage des pauvres dans leurs casiers d'habitation représentera un secteur d'activité pour les travailleurs sociaux lorsqu'il n'y aura plus de crédits pour les architectes. Et il y a une autre voie, celle où l'on prend en considération le droit d'une communauté de se constituer et de s'installer selon ses capacités et ses talents » [OC2 : 764-DM-AH, 1984].

En 1988, dans *L'Histoire des besoins*, il invitait à « circonvenir les nouveaux experts des systèmes<sup>964</sup> en faisant montre du courage moral nécessaire pour se défaire des mauvaises habitudes » [PS :105-HB, 1988].

### **Récapitulons :**

Si nous sommes toujours d'accord en ce que :

« Un programme de rechange nous revient indispensable ».

Il est nécessaire de « définir des solutions de rechange à des institutions et des produits qui retiennent aujourd'hui toute notre attention, qui nous imposent une conception particulière de la réalité » [OC1 : 187-LA, 1970] et qui « érigent une barrière entre ceux qui ont trop de privilèges et ceux qui n'en ont pas assez » [OC1 : 148-LA, 1970].

« Il faudrait nous orienter vers un avenir [...] convivial dans lequel l'intensité de l'action l'emporterait sur la production » [OC1 : 287-SE, 1971].

Le passage d'une convergence théorique à une action publique appelle « une alliance neuve » dans laquelle convergent la protection de l'environnement, le refus du monopole des marchandises sur les activités et la capacité de vivre hors du régime de la rareté<sup>965</sup> [OC2 : 367-GV, 1982].

Chaque communauté devra établir les seuils de vitesse, de densité, de disponibilité, de dépendance auxquels elle sera disposée à se conformer.

Et si toutes ces choses sont possibles, ce ne sera que dans le domaine des *communaux*.

Mais il y a encore plus :

D'abord, pour être en mesure de poursuivre la démarche foucauldienne de « penser l'impensable » à laquelle nous invite Jean Robert [2011] dans son article *Contre la fractalisation*, nous pouvons –avec lui– nous appuyer sur « des évidences d'hier qui, cachées, peuvent renaître dans toute sa splendeur » et que Robert énumère avec justesse :

---

<sup>964</sup> [...] « ceux qui assurent que nous devons nous voir comme des *cyborgs* [...] des unités infinitésimales d'une série de systèmes inclusifs [avec] un complexe d'exigences pour chaque système » [PS :105-HB,1988].

<sup>965</sup> J'aime bien cette phrase de l'éditeur français de *La convivialité*, dont je méconnais l'auteur : « L'homme va-t-il réclamer son droit, reprendre la parole et le pouvoir de décider, rouvrir un espace social de rencontres et d'échanges, se souvenir qu'il a un passé, des voisins, des égaux ? Ce n'est que par la découverte de la convivialité que les sociétés s'humaniseront ».

- a. La première est la plus élémentaire : c'est le peuple et seulement lui qui est souverain. Ceci ouvre la voie de formes d'interlocution aujourd'hui inédites.
- b. Deuxièmement, les catégories mutuellement exclusives du privé et du public fractionnent tous les domaines de communauté et dégradent toute communalité.
- c. Troisièmement, la vie citoyenne est réduite à un « *show* » et –Robert suit le magistrat français Jean de Maillard<sup>966</sup>– quand le fraude devient structurel, il est impossible de distinguer le crime et sa répression. C'est ce que Robert appelle un phénomène de *fractalisation*.

« On pourrait penser –conclut Robert– que la fractalisation du monde global sous la forme de la criminalisation structurelle de la société est inéluctable ». Et pourtant il nous laisse un message d'espérance : « Les lieux de concertation, ceux qui existent et ceux qu'il faut ouvrir ou inventer, “à une échelle compatible avec la rencontre vis-à-vis”<sup>967</sup>, à une échelle approprié à la réinvention de la “paix des peuples” sont l'antidote à la déprédation fractale de la société » [Robert, 2011]. Ce « moment éthique de rencontre et de concertation vis-à-vis », dont parle Robert, suppose la réunion de la parole et de la chair. C'est ce qu'en espagnol on dit « *dar la cara* » (littéralement : « donner son visage », faire face) ou « *poner el cuerpo* » (littéralement « poser son corps », affronter, endurer). Ce n'est pas insignifiant : c'est charnel, fait référence à l'autre, et à un contexte.

Dans *The Oakland Table*<sup>968</sup> Illich a décrit le « lieu » comme « ce qui est créé par la présence des gens » dont « des actes clairs et spéciaux peuvent avoir un impact face à l'“automaticité” (*automaticity*) (le mot est de Havel) des institutions » [Illich in Moore, 2000 : 5]. Douglas Lummis de son côté, suivant les mots de l'activiste social « Abbie » Hoffman (1936-1989), a défini la démocratie comme « quelque chose que les gens font » comme un *performance art* qui existe seulement quand ce sont les gens qui le mettent à l'œuvre [Lummis, in Moore, 2000 : 5] exprimant le pouvoir inouï du « nous ». Force est de constater que le chemin qui va des relations d'amitié et de fraternité issues de la coexistence en harmonie, de la construction d'accords ou du « dialogue interculturel entre *los diferentes* » [Esteve, 2000 ? ]<sup>969</sup> dans un lieu concret à la prise de décisions partagées, les « vrais moments démocratiques » dans lesquels les gens, comme fruit de « l'hospitalité et l'amitié en action [...] prennent le pouvoir dans leurs propres mains » [Brown in Moore, 2000 : 5] est beaucoup plus aisé aux hommes que le cheminement inverse.

Or, nous avons vu que l'assujettissement systémique fait que de plus en plus de personnes se voient comme des sous-systèmes d'un système inéluctable. Pourtant, nous pouvons toujours compter sur la croyance illichienne en la créativité des gens [Cayley, E : 88] : « Les gens ont toujours eu beaucoup de connaissances, beaucoup de compétences –ce qui veut dire qu'ils apprennent par eux mêmes » [E : 107]. « Je n'attends rien de la technologie., mais je crois en la beauté, en la créativité ; je m'émerveille devant le surprenant esprit d'invention de l'être humain et je continue

<sup>966</sup> Né en 1951, spécialiste de la criminalité financière.

<sup>967</sup> ZAPOTEK cite OCHOA [2009].

<sup>968</sup> Jerry Brown, Ivan Illich et Douglas Lummis in conversation, séance du 11 Septembre [in Moore, 2000 : 5].

<sup>969</sup> Un concept bien différent de celui d'« intégrer la diversité » dans le système hégémonique.

d'espérer en lui » [E : 156]. C'est le passage du consumérisme passif à l'action, de spectateurs à acteurs. Action, créativité, compétences et apprentissages trouvent un terrain privilégié dans les *communaux*. Pour preuve, « la critique des idées et des pratiques qui inhibent et dénaturent cette créativité » [Cayley, E : 88] a toujours tourné autour de la destruction des *communaux*.

Donc, c'est urgent, ce n'est pas si difficile que cela, et à y croire Illich, c'est indéniablement beaucoup plus agréable !

## 9.2. Une alliance pour le recouvrement des *communaux*

Dans *Communitas*<sup>970</sup> Roberto Esposito rappelle que le mot *communaux* (*commons*), qui remonte au Moyen Âge, dérive du latin *munus* « qui désigne un élément essentiel de la séquence du don, telle que l'analysent Mauss et Benveniste » [Michéa, 2002 : 77].

Le recouvrement des *communaux* est, lui, un enjeu environnemental, économique et social. C'est tout autant le recouvrement du sens, du bon sens, du sens commun, perdu dans « l'Absurdistan » que celui des espaces physiques et symboliques de la vie communautaire, ou de l'eau des rêves. Dans le contexte de la transformation des lieux en espace, « de l'espace en "matière" par la société industrielle » [Paquot, OC2 :19] et des pulsions de virtualité qui émergent à l' « ère des systèmes » ce recouvrement excède le cadre du droit traditionnel qui régissait les terrains *communaux* pour s'ouvrir à un champ beaucoup plus vaste et certainement plus suggestif : celui de la reconstruction d'une éthique à partir de l'interrogation sur ce qui reste du lot commun mais aussi sur ce qu'on peut y recréer dans chaque communauté, dans chaque *ethos*.

Quelle est la limite jusqu'à laquelle on peut pousser le concept de *communaux* pour parvenir à cette « reconstitution partielle du milieu habité urbain » à laquelle Illich nous a invités ?

Quelles sont les circonstances favorables repérées par Illich dans les années 1970 et qui sont encore à l'œuvre aujourd'hui ? :

Quand « les procédés, des matériaux et des machines modernes, [...] le chômage croissant [...] les insuffisances criantes des immeubles d'habitation bâtis dans les années soixante-dix [...] le mouvement écologique lorsque celui-ci rejette la chape de l'économie, science des valeurs rares [...] concourent maintenant à justifier le recouvrement de l'espace voué à l'art d'habiter » [OC2 : 762-763-DM-AH, 1984]...

Quand [...] « la lutte contre le sexisme converge avec le combat contre la destruction de l'environnement et avec l'opposition au monopole radical des biens et des services sur les besoins...

Et que le constat par chacun, pour des raisons qui lui sont propres, qu'une réduction de l'économie est non une simple nécessité négative mais une condition positive d'une meilleure existence peu[ven]t conduire d'une convergence théorique à une action publique concertée [...] pour recouvrer les *communaux* –dans le sens où ce terme désigne l'inverse exact d'une ressource économique » [OC2 : 355-GV, 1982]

Quand « ceux qui débranchent, deviennent de plus en plus capables de traduire, par de vigoureuses attitudes, leur rejet des axiomes relatifs à *Homo castrensis* sur lesquels

<sup>970</sup> ESPOSITO, Roberto, 2000, *Communitas*, Collège international de philosophie, Paris, PUF.

repose en partie la société industrielle » [OC2 : 762-DM-AH, 1984]...

Quand « ceux qui luttent pour la préservation de la biosphère et ceux qui, refusant un mode de vie caractérisé par le monopole des marchandises sur les activités, récupèrent par lambeaux la capacité de vivre hors du régime marchand de la rareté, convergent à présent dans une alliance neuve au sein de laquelle tous les courants tendent à recouvrer et agrandir les *communaux*<sup>971</sup> » [OC2 : 367-GV, 1982].

(Et quand le dérèglement devient multiple, disons avec François Partant, « Que la crise s'aggrave ! »)...

... quelle chance de recouvrer les *communaux* ce qui devrait être possible selon la théorie récurrente de l'historien Illich selon laquelle tout ce qui a eu un commencement peut avoir une fin?...

...et quelles seraient les conditions et les caractéristiques d'un tel recouvrement ?

Est-ce –suivant Jane Jacobs [1961]– retourner le processus de guerre contre la rue qui est le communal des villes entamé par l'urbanisme du XX<sup>e</sup> siècle ? ; est-ce comme le suggère Jean Robert en même temps mettre un terme et renoncer « au rêve d'une ville-jardin conçue comme un aimant dont un pôle attirerait à lui tous les avantages de la ville et l'autre, tous les avantages de la campagne<sup>972</sup> » ? Robert poursuit : « Le Corbusier n'était qu'apparemment anti-Howard : il voulait des villes-jardin verticales ! Jane Jacobs propose de tout revoir en partant de ce qui est : la rue, les relations de support mutuel qui s'y tissent, les distinction entre ce qui est privé, public et 'commun' ».

Or, la définition des *communaux* comme « l'inverse d'une ressource économique » fait que le concept de *communaux* chez Illich est forcément étendu. Il y inclut les rites, les mythes, les rêves et les savoirs, le silence nécessaire à la parole<sup>973</sup> et la parole même.

Ainsi, une conception étendue des *communaux* conçus comme « l'ordinaire culturel traditionnel » d'une société [PS : 93-HB, 1988] pourrait au-delà de son sens premier, (l'art d'habiter et la subsistance) s'élargir au recouvrement et la redéfinition des Biens délégués par ou expropriés aux gens ordinaires : le travail comme une activité humaine, l'éducation des enfants<sup>974</sup>, le patrimoine, l'art de se nourrir, le temps et les déplacements, les loisirs, etc. substituant par un nouvel engagement communautaire l'actuelle désaffection et qui servirait de vaccin efficace contre toute stratification des privilèges.

Dans *Crafting a Place in Space: Experiences of People's Regeneration*, Gustavo Esteva

<sup>971</sup> ILLICH précise : « Cette réalité sociale en émergence et convergence, André GORZ (1923-2007) l'appelle l'Archipel de la convivialité. L'instrument majeur d'une cartographie de ce nouveau monde est l'ouvrage de Valentine BORREMANS *Guide to convivial Tools* (1980) » [OC2 : 367-GV, 1982].

<sup>972</sup> Jean ROBERT, message personnel. « L'humoriste Marcel ACHARD (1899-1974) [plus probablement Alphonse ALLAIS (1854-1905), les avis divergent] avait résumé la pensée du brave Ebenezer HOWARD en une boutade "Si vos villes sont devenues invivables, allez les reconstruire à la campagne ! [...l'air y est tellement plus pur]" »

<sup>973</sup> *Silence is a common / Le silence fait partie des communaux* [OC2 : 747-754, DM-LS, 1982]. Le silence a aussi chez ILLICH et dans la tradition des Bénédictins une dimension théologique, la dignité d'un acte civique et la discrétion protectrice et créatrice autour de certains concepts. Voir aussi : [Paquot, 2012c : 8]. Comme ILLICH nous invite à surveiller notre regard à l'âge du « show », il nous invite de manière tacite à soigner le silence et la parole à l'âge du bavardage et du bruit.

<sup>974</sup> « Pour élever un enfant il faut une tribu ». Dictionnaire africain.

[2000 ?] choisit le cas de Tepoztlán et la construction du Zapatisme pour décrire des expériences de résistance au développement et aux *developers* ; de protection et de régénération de l'espace par les gens ; d'affirmation de leur propre définition de ce qu'est une « vie bonne » ainsi que les normes et rituels qui la configurent, les manières dont ils évoluent, les processus par lesquels ils peuvent changer, la manière dont les communautés peuvent, enracinées dans leur traditions et affirmant leur identité, encadrées dans une forme spécifique d'auto-gouvernement, s'ouvrir aux autres et au monde.

Si, suivant François Partant, on peut parfaitement concevoir qu'une véritable démocratie limite certains droits et certaines libertés, la notion de *communaux* pourrait être à la base de l'articulation des issues politiques permettant de définir les limites de tolérance admissibles à l'intérieur de chaque communauté, la cohérence des libertés et des limitations qu'une communauté est disposée à se donner. Mais Illich attire l'attention sur l'urgence de l'action car « si les *communaux* peuvent exister sans police, les ressources ne le peuvent pas. [...] Par définition les ressources doivent être défendues par une police. Une fois que cette défense leur est acquise, les recouvrer en tant que *communaux* devient de plus en plus difficile. [OC2 : 754-DM-LS, 1982]

**Signes 57** *Qu'est-ce qu'ils font ? (XIII) Coopératives de logement en Uruguay : une réponse des « sans terre urbains »*

L'existence d'un puissant mouvement de coopératives de logement en Uruguay résulte des luttes des « sans terre urbains » engagées dès le milieu des années 60 et la conquête d'un cadre légal favorable qui promeut des programmes d'aide mutuelle ou d'épargne préalable et deux statuts : les coopératives d'usagers ou de propriétaires. Dans ce cadre, la Fédération des coopératives de logements d'usagers par aide mutuelle (FUCVAM). du fait de sa taille, de son caractère de contre-pouvoir et de son fonctionnement autogestionnaire affirmé. Entre 1970 et 1972, plus de 40% des dotations publiques pour le logement sont attribuées au mouvement coopératif et 150 coopératives naissent pendant cette période. La dictature militaire (1973-1985) va freiner le développement des coopératives mais les occupations de 1989 constituent un tournant pour le mouvement : les « sans terre urbains » apparaissent sur le devant de la scène et deviennent plus visibles, ce qui fait que, à l'image du Mouvement des paysans sans terre (MST) au Brésil, le mouvement est également confronté à la répression sous un gouvernement de gauche. A partir de 2009 et l'élection à la présidence de José « Pepe » Mujica, les tensions s'apaisent mais le problème du logement social reste patent et n'est toujours pas une priorité du gouvernement uruguayen. Dans ce contexte, les fédérations de coopératives de logement jouent un rôle décisif à travers les apports logistique, juridique, technique et politique qu'elles fournissent aux travailleurs et travailleuses qui s'organisent en coopératives sur quatre principes: aide-mutuelle, auto-gestion, démocratie directe et propriété collective<sup>975</sup>.

### 9.3. Le travail fait partie des *communaux*

Nous avons défini comme *pseudo-travail* ce travail déplacé, composé de tâches à nul

<sup>975</sup> Source : Fiorella RUSSO (Universidad de Granada) Post du 16 décembre 2011, <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=12465> et Richard NEUVILLE, 28 janvier 2012 sur *Alter-autogestion*, <http://alterautogestion.blogspot.com.es/2012/01/cooperatives-de-logement-en-uruguay-une.html>.

intérêt social, humiliantes, inutiles, normalement sous l'alibi de la croissance du PNB et –le cercle se referme– de la création de postes de travail.. Tour pour le travail (salarié), n'importe quel travail !

Redéfinir le travail comme un bien communal c'est le redéfinir en fonction de l'intérêt communautaire de l'œuvre, établi par la propre communauté ; c'est en même temps reconsidérer sérieusement le « chômage créateur » dans un lieu réel dans des circonstances réelles. Par ailleurs si, en plus, nous faisons rentrer les aspects environnementaux dans le débat, qui exigent une limitation urgente de la consommation d'énergie et de production de déchets, la confluence des facteurs est on ne peut plus propice : la substitution d'énergies hétéronomes par des énergies métaboliques sous la forme de travail humain, rien que du point de vue écologique –avant même de considérer ses aspects sociaux et structurels–, est décidément favorable. Ce serait une opportunité perdue au cours de cette « crise » du début du XXI<sup>e</sup>, de ne pas nous être interrogés sérieusement sur *ce que nous allons faire* dorénavant, dans quels temps, à quel rythme, et avec quels outils. C'est bien cette question qui fait partie des *communaux*.

#### Signes 58 *Qu'est-ce qu'ils font ? (XIV). Une ville sans panneaux ni feux rouges ?*

Fin septembre 2007, Bohmte, une ville de Basse-Saxe de 13.500 habitants, a décidé de franchir le pas et s'est débarrassée de ses panneaux indicateurs et ses feux rouges. C'est un concept d'« espace partagé » qu'on doit à l'ingénieur urbaniste néerlandais Hans Monderman (1945-2008), qui l'a mis en application dans la ville de Drachten (Pays-Bas), puis dans une centaine d'autres villes néerlandaises<sup>976</sup>. L'article s'arrête là, et nous savons que l'expérience a fonctionné, mais ce n'est pas de circulation que je veux parler ni de la récupération du rôle de « zone sociale » de la rue, mais du fait que cette mesure montre que les hommes fonctionnent mieux en société sans être soumis à des directrices issues d'un engin électronique. Pour suivre avec l'exemple, je peux imaginer que, en cas de difficultés, un agent chargé de faciliter la circulation à un carrefour donné en heure pointe ou à la sortie des enfants de l'école remplace avantageusement des feux rouges permanents. Des groupes d'enfants s'organisent pour aller à pied à l'école. À Cuenca, une belle petite ville médiévale castillane à relief escarpé, les voisins (surtout les femmes) ont du talent pour, à tout moment, dans un carrefour torturé, donner les indications précises à un chauffeur maladroit à s'en sortir victorieux. Un engin électronique n'apporterait aucun avantage, comme ne l'a pas apporté non plus le remplacement des « serenos » réinstaurés à Madrid dans les années 1980 par le maire Tierno Galván (1918-1986) par des caméras de vidéosurveillance<sup>977</sup>. Un gardien qui nous connaît bien, vaut mieux que la multiplication des digicodes et des caméras dans les couloirs de l'immeuble. En général, substituer aux ressources électroniques une présence personnelle ne présente que des avantages sous tous les points de vue, et non seulement énergétiques. ■

<sup>976</sup> Ce concept, développé également par Ben Hamilton BAILLIE (Bristol, Royaume-Uni), Hubert PEIGNÉ (France) et David ENGWICHT (Brisbane, Australie), fait actuellement l'objet d'études de faisabilité en Espagne, au Danemark, en Autriche, en Suède et en Grande-Bretagne.

Source principale : *Courrier International* du 27 septembre 2007. Disponible sur : <http://www.etyc.org/node/>.

<sup>977</sup> Mon amie Pilar dit qu'elle ne veut pas être enregistrée si elle va souffrir. C'est un argument de poids.

La question du travail, que Lummis<sup>978</sup>[in Moore, 2000] définit comme un esclavage moderne car nous travaillons tout le temps, entraîne la question des loisirs : Lummis croit que les loisirs sont vraiment à la portée, qui commencent à se faire une place au sein des *communaux*, au-delà de la concurrence et des soucis économiques, configurant des lieux accessibles à proximité pour l'expansion de la famille et la célébration, pour cultiver des légumes, faire de la cuisine et faire la fête (des loisirs qu'il oppose aux loisirs des riches : « voyager dans des sites exotiques et se faire servir par des esclaves »). Le travail et le « chômage créateur » font partie des *communaux*.

#### 9.4. L'art de se nourrir fait partie des *communaux*

L'art de se nourrir devient un problème majeur à une époque qui nous retrouve partagés entre obèses et faméliques<sup>979</sup>. La faim, soulève Olivier Assouly<sup>980</sup> est à la fois source et conséquence de l'économie de marché : elle est une force qui transforme les gens en force de travail, elle est une conséquence des esclavages multiples qui s'en déduisent. La disparition des *communaux* dans son acception première en a été un instrument, car ils ont toujours constitué une garantie de subsistance. S'il ne s'agit pas d'« être logé » mais de se faire un chez-soi, il ne s'agit pas de « être nourri », mais de se nourrir. L'industrialisme propose depuis le début de la révolution verte de « nourrir » la planète à travers le système agro-alimentaire industriel, insoutenable du point de vue écologique, destructeur du point de vue social. L'agroécologie oppose à ces méthodes la production par les gens de leurs propres aliments, basés sur des gratuités : la terre, l'air, l'eau<sup>981</sup>, les semences paysannes, le travail humain aidé de machines à l'échelle humaine ; des aliments qui, étant locaux, sont toujours adaptés au climat, aux conditions de vie et à la culture locale ; des procédures qui, renouvelant la complémentarité dissymétrique entre ville et campagne, contribuent à remailler le territoire.

L'ensemble que constituent les savoirs concernant le cycle entier de la nourriture (production, préparation, consommation) et le support matériel nécessaire à leur mise en œuvre, soit individuellement, soit collectivement, font sans doute partie des *communaux*.

#### Signes 59 *Qu'est-ce qu'ils font ? (XV). AMAP et jardins partagés*

Une AMAP –Association pour le maintien d'une agriculture paysanne<sup>982</sup>– est, en France, un partenariat de proximité entre un groupe de consommateurs et une ferme ou un agriculteur local destiné à favoriser l'agriculture paysanne et biologique qui a du mal à subsister face à l'agro-industrie. Le principe est de créer un lien direct entre paysans et consommateurs, qui s'engagent à acheter la production de celui-ci à un prix équitable et en payant par avance, un système fondé sur le principe de la confiance qui représente un circuit court de distribution et qui favorise une manière vernaculaire de manger.

<sup>978</sup> LUMMIS, Douglas, *Democracy and place* [in Moore, 2000], contribution à *The Oakland Table*, séance du 10 septembre 2000.

<sup>979</sup> À lire : PATEL, Raj, 2008, *Stuffed and Starved : The Hidden Battle for the World Food System* (*Gavés et affamés : la lutte cachée pour le système alimentaire mondial*), Melville House Publishing.

<sup>980</sup> *L'exemplarité essentielle de la cuisine chez Illich*. Intervention au colloque *Vivre et penser avec Ivan Illich. Dix ans après*, Paris, Ecole normale supérieure, le 30 novembre 2012.

<sup>981</sup> À lire : ROBERT, Jean, *Water is a commons* [Robert, 1994].

<sup>982</sup> Annuaire national des AMAP, <http://www.reseau-amap.org/>.

En même temps de plus en plus de gens cultivent leurs légumes dans des jardins propres ou partagés. Selon le Réseau des jardins partagés<sup>983</sup> « un jardin partagé est un jardin conçu, construit et cultivé collectivement par les habitants d'un quartier ou d'un village. Un jardin partagé ne se décrète pas, il prend tout son sens parce qu'il répond aux attentes et aux besoins des habitants d'un lieu. Réunis en association les habitants gèrent le jardin au quotidien et prennent les décisions importantes collectivement. En ce sens chaque projet est unique par son aménagement et son fonctionnement. Ces jardins se fondent sur des valeurs de solidarité, de *convivialité*, de lien et de partage entre les générations et les cultures, qui figurent dans la Charte des jardins en partage. Produire ensemble légumes, fleurs, fruits, aromatiques, médicinales..., leur donne une saveur particulière et c'est une ressource bien utile en ces temps de crise. Un jardin partagé est fait pour tous, pas besoin de savoir jardiner pour en faire partie, le jardinage s'apprend par l'échange avec des jardiniers plus expérimentés, cela permet de tisser des liens. Les associations y cultivent le respect du vivant en prohibant l'usage des pesticides et en encourageant les jardiniers à expérimenter des techniques de paillage, de compost, des plantations d'engrais verts... Les jardins partagés sont de petites oasis de verdure situées généralement au plus près de l'habitat où l'on peut se rendre à pied depuis son domicile. Ils constituent des équipements de quartier qui profitent au plus grand nombre et pas seulement à ceux qui y jardinent. Ainsi chacun peut devenir membre d'un jardin partagé simplement pour le plaisir de s'y promener et d'y flâner à loisir ou pour participer à un projet de quartier... Le grand public est invité à y entrer lorsqu'un membre de l'association est présent et à l'occasion des nombreuses animations qui y sont organisées tels que des repas de quartier, des spectacles, des trocs de plantes » et de recettes exquises et saines. ■

### 9.5. Les déplacements font aussi partie des *communaux*

Dans les années 1970, en pleine époque *peirastique*, Illich proposait dans de beaux textes que je ne veux pas m'abstenir d'évoquer ici et avec des détails techniques de puissance, vitesse, capacité de charge, budget qui m'impressionnent :

Dans les pays dépourvus de capitaux [...] on devrait consacrer les faibles ressources disponibles [...] à tracer une trame serrée de pistes desservant chaque région, chaque village. On devrait restreindre l'importation de véhicules à deux ou trois modèles particulièrement robustes, lents, mais capables de rouler sur de mauvais chemins. Cela simplifierait les problèmes d'entretien et de stockage des pièces détachées; on pourrait prévoir un système de rotation de façon à les utiliser presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce qui permettrait d'offrir à tous les habitants des possibilités considérables de déplacement et de transport. Qu'attendons-nous pour concevoir ces véhicules « bons à tout faire », aussi rustiques que le célèbre « Model T » de Ford, aussi résistants que possible, sans nous soucier de les faire aller vite, pourvu qu'ils soient capables de rouler sur des chemins de terre ? [OC1 : 281-SE, 1971].

Ou encore :

Essayons d'imaginer, [...] un moyen de transport adapté à des pays pauvres. [...] on pourrait disposer d'un [...] « mulet mécanique » à trois roues, équipé d'un moteur simple et robuste de six chevaux ; une vitesse maximale de vingt-

<sup>983</sup> Le jardin dans tous ses états. Réseau des jardins partagés, <http://jardins-partages.org>.

cinq à trente kilomètres-heure représenterait une performance suffisante ; il faudrait surtout qu'il puisse transporter des charges, disons, d'une demi-tonne (ce qui permettrait le transport de la plupart des marchandises) [OC1 : 310-SE, 1971]<sup>984</sup>.

Illich se demandait :

Quels seraient « de véritables services publics [qui assurent ou plutôt...] facilitent la communication entre les hommes » [OC1 : 280-SE, 1971] ?

Comment limiter « l'auto-dépossession produite par les transports, [pour] accroître la liberté de déplacement à pied ou à vélo » [PS : 146-AS, 1992] ?

Quel serait un espace urbain dans lequel le mode de locomotion hétéronome serait au service de la locomotion autonome et non pas à l'envers ; soit, dans les mots d'Illich, l'enjeu de « l'intégration effective du matériel existant avec les pieds qui marchent ou qui pédalent » [PS : 145-AS, 1992] déjà amorcée dans leur article *Auto-stop*<sup>985</sup> en 1992 ?

Quelles limites de vitesse maximale pour assurer, ce qui en termes plastiques systémiques, est « une mobilité durable et équitable » ? « Vingt ans durant j'ai soutenu que l'équité requiert qu'on assigne des limites maximales à la vitesse de tous les moyens de transport » [PS : 145-AS, 1992], disait Illich. Est-ce suffisant ?

Qu'il soit possible de déterminer l'ordre des grandeurs des vitesses auxquelles le transport commence à imposer son monopole radical à la circulation, cela ne suffit pas à prouver qu'il soit aussi possible de simplement déterminer en théorie quelle limite supérieure de vitesse une société devrait retenir [...] **Nulle théorie, mais la seule politique peut déterminer jusqu'à quel degré un monopole est tolérable dans une société donnée**<sup>986</sup> [...] et conduire à des mesures spécifiques qui [...] permettront d'imposer réellement une limite à la vitesse » [OC1 : 411-412-EQ, 1973].

Quelle place pour la marche, pour les vélos publics, pour le transport en commun, pour le partage des ressources (énergie, matériaux, infrastructures...) et pour l'équité dans leur distribution, pour les véhicules à traction animale ; en milieu rural ?, dans les pays monétairement pauvres ? Quels réseaux prévoir ? Quelle distribution des ressources énergétiques ? (soit en langage technocratique, quel *partage modal*<sup>987</sup> ?).

Dans leur article *Auto-stop*, en 1992, Illich et Robert imaginaient « une loi qui interdit à quiconque de conduire s'il ne se fait chauffeur de taxi » [PS : 145-AS, 1992].

L'impensable est-il faisable ? Un simple arrêt de justice peut-il mettre sens dessus dessous notre façon d'envisager les « biens » économiques ? Sans

---

<sup>984</sup> ILLICH était averti et nous prévenait à son tour : « imaginer un système de routes qui serait un véritable service public reviendrait à écarter ceux pour qui l'idée de transport s'associe à celles de vitesse et de confort personnel, au profit de ceux qui voient dans le transport une possibilité de se déplacer, de se rendre d'un point à un autre » [OC1 : 280-28-SE, 1971] ; « le choix politique visant à l'application d'un pareil plan d'amélioration des transports ne manquerait pas d'être bien accueilli par les populations rurales [...] [mais] la plupart des personnes influentes ne voudraient pas en entendre parler. [...] Encore une fois, concevoir et mettre en service un pareil modèle suppose une réforme d'ensemble [OC1 : 310-SE, 1971].

<sup>985</sup> Contribution d'Ivan ILLICH et Jean ROBERT à un *Symposium on Bicycle Freedoms*, Berlin, été 1992 [PS : 145-152-AS, 1992].

<sup>986</sup> Caractères gras ajoutés par la chercheuse.

<sup>987</sup> Une notion qui ne considère presque jamais les déplacements à pied ou à cheval.

innovation technique, une société peut-elle transformer son environnement social et matériel ? Un petit changement affectant la nature des transports peut-il déboucher sur une réévaluation morale de taille ? [PS : 151-AS, 1992].

En même temps il paraît que, avec la généralisation de la voiture individuelle, chaque fois moins de gens sont disposées à partager le trajet avec un auto-stoppeur<sup>988</sup>, une tendance que légitiment et encouragent les limitations imposées par la loi (graves responsabilités en cas d'accident, par exemple, ou des conflits avec les assureurs). Quelles normes et réglementations réviser ou supprimer ?

Du point de vue énergétique et environnemental, une transition, volontaire ou non, devient inéluctable. C'est, en termes systémiques, le défi de la « mobilité soutenable », « des mobilités douces », auxquelles essayent de donner réponse des projets et des techniques comme le partage et le co-voiturage, les *Car-Free Cities*, les *Slow Cities*, les « mobilités flexibles », les transports en commun, la substitution des énergies fossiles par des renouvelables et leur application à l'échelle adéquate<sup>989</sup>. Ces issues technotopiques, sont-elles appropriées, sont-elles suffisantes ?

En résumé, quels seraient dans chaque endroit et à chaque circonstance les conditions de déplacements vraiment conviviaux ? Est-ce simplement repenser comment résoudre les mobilités accrues sous le point de vue de l'équité et l'écologie ?

« En quoi le monde des villes a profondément changé (et ses mobilités encore plus) sans toutefois rendre obsolète sa vision des déplacements ? N'est-ce pas que le corps humain qui reprend le dessus sur les normes techniques ? » me demandait Thierry Paquot<sup>990</sup>. Cette question appelle la réflexion faite par Illich sur le corps, le corps *vécu*, le corps *iatrogène*, le corps de l'autre et l'implantation du *Vélib'* viendrait l'illustrer. Est-elle suffisante ? Jusqu'à quel point est-elle aussi à sa manière systémique<sup>991</sup> ?

Est-ce que la substitution du « ruban monotone de macadam qui n'exprime pas la classe d'espace existant entre les bâtiments qui semblent être collés contre un panneau ou comme des modèles plats représentés sur un tableau noir<sup>992</sup> » par une nappe de pierre beige, est-elle suffisante ?

Est-ce que la surmobilité généralisée productrice d'individus absentéistes, territoriens, de touristes compulsifs est inévitable comme un phénomène météorologique, est-elle un

---

<sup>988</sup> Serait chacun de nous disposé à accueillir un inconnu à la maison, selon les règles de l'hospitalité ?

<sup>989</sup> Les énergies fossile et nucléaire sont performantes dans un contexte de centralisation extrême à la grande échelle : grosses centrales, gros investissements, corporations, structure pyramidale. Techniques de pointe, stratégies de guerre. Les énergies renouvelables en revanche sont caractéristiques de la petite échelle. Décentralisation et articulation dans le territoire. Différenciation en efficacité et en prix. Savoirs de pointe. Stratégies de paix. Le monde des fossiles essaye de pénétrer le modèle des renouvelables avec le soutien des gouvernements (grosses plantes, techniques de pointe... etc.) et lui conférer ses attributs. On rêve de couvrir le Sahara de panneaux solaires pour en faire la centrale électrique de la planète. Le problème de la transition d'un modèle à l'autre réside dans l'incapacité des administrations locales et dans les « besoins » urgents des usagers et leurs circonstances : modèles urbanistiques, poids du secteur industriel et des concessionnaires des autoroutes, imaginaire de la liberté de mouvements, publicité, etc.

Source principale : Guido VIALE, intervention à *Un nuovo inizio*, Mestre, 2011.

<sup>990</sup> Thierry PAQUOT, message personnel.

<sup>991</sup> Voir p. 201, (*Signes 21*) où je posais quelques questions autour du « Vélib' » et de ses usagers.

<sup>992</sup> CULLEN, Gordon, (1914-1994), de son livre *Townscape*, 1961, Londres, The Architectural Press. Trad. S.G.

déterminisme techno-économique ? À quel point est-elle est voulue ?, induite ?, obligée ?

Puisque l'industrie dicte la configuration de l'espace social, il est indispensable de contempler « les issues politiques permettant de définir les limites de tolérance admissibles à l'intérieur de chaque communauté » [OC2 : 754-DM-LS, 1982]. L'analyse sociale peut fournir un schéma théorique afin de borner la domination du monopole radical, mais « seules des procédures politiques peuvent déterminer le niveau de limitation à retenir volontairement » [OC1 : 411-412-EQ, 1973]. Le recouvrement d'une éthique –et ensuite du politique– face à des déterminismes techno-économiques comme la concentration urbaine, les mobilités accrues ou l'individualisme conçu comme le contraire de la société, est-il une contrainte de nos temps à l'« ère des systèmes » ?

Imaginons par un instant que, accompagnés par leur professeur de, disons, géographie, pendant une quinzaine tous les étudiants des écoles d'enseignement secondaire de 16 à 18 ans mettaient en œuvre une activité de repérage et de ménagement de chemins qui puissent être parcourus à pied et à bicyclette entre leur école, la gare de leur village et celle de la commune d'à côté, en profitant par exemple des corridors de sécurité des infrastructures. Les mairies s'engageraient à fournir les matériaux nécessaires aux petits travaux indispensables, et, le cas échéant, l'aide d'un technicien. Cela donnerait lieu à un riche réseau informel de communications à vélo et à pied qui pourrait s'élargir chaque année. On pourrait planter, on pourrait se promener, et même voyager sans coût et sans danger...

Toutes ces questions, à empreinte territoriale et sociale forte, font partie des communaux.

**Signes 60** *Qu'est-ce qu'ils font ? (XVI). « Pedestrian advocacy » / « Cycle Advocacy »*

*Walkability* (« marchabilité ») est la capacité d'un lieu de vie d'être parcouru à pied, qui dépend de l'existence et de la qualité des chemins piétons, des conditions de la circulation, de l'atmosphère, des patrons d'usage du sol, de l'accessibilité et de la sécurité entre autres. Des mouvements comme le *New Pedestrianism* (NP)<sup>993</sup> qui se propose de développer des *Pedestrian villages, complete streets* ou *living streets* dans les États-Unis, *Woonerf*, dans les Pays-Bas, ou *home zone* dans le Royaume Uni se réclament du rôle de la rue comme un lieu de vie et de rencontre et le lien avec la nature<sup>994</sup>. Dans son livre *La humanización del espacio urbano*<sup>995</sup> (*L'humanisation de l'espace urbain*) Jan Gehl (né en 1936) met l'accent sur le fait pas toujours reconnu que « marcher exige un espace : il faut pouvoir marcher d'une manière raisonnablement libre, sans être bousculé, sans être dérangé, et sans avoir à manœuvrer trop. Ici, le problème consiste à définir le niveau de tolérance aux interférences retrouvées pendant

<sup>993</sup> Une branche du *New Urbanism* fondé par Michael E. ARTH (né en 1953) qui se réclame du régionalisme, de l'environnementalisme et du *smart growth*. *New Pedestrianism*, a été proposé pour Kisima Kaya, une ville nouvelle au Kenya, fo Tiger Bay Village, FL comme une solution aux *homeless*. Source principale : *Charter of the New Urbanism*, 1993 ; en français sur : <http://tropospace.eu/wp-content/uploads/2010/12/charte-francais1.pdf>.

<sup>994</sup> À lire : SOULIER, Nicolas, *Reconquérir les rues* [Soulie, 2012].

<sup>995</sup> GEHL, Jan, 2006, *La humanización del espacio urbano. La vida social entre los edificios*. Barcelona, Reverté. Trad. S.G.

la marche, de façon à ce que les espaces soient suffisamment limités et riches en expériences et en même temps assez larges pour que marcher soit possible »<sup>996</sup>.

*Cien Pies (Mille-pattes)* est une organisation formée par des moniteurs et des bénévoles avec l'appui de la police locale, des professeurs des écoles, des autorités municipales et des commerçants visant à accompagner les enfants dans le trajet de la maison à l'école. Ils s'occupent de choisir les itinéraires et de la géolocalisation des groupes. Dans le même sens, les *Caminos escolares (Chemins scolaires)* sont un projet du « groupe de travail piétons pour le Pacte pour la Mobilité » de la ville où j'habite. Le projet, qui suppose un accord entre l'établissement scolaire, la mairie, la police locale et les voisins et les commerçants du quartier, promeut que les trajets que les élèves font pour aller à l'école soient sûrs pour qu'il puissent y aller sans l'accompagnement d'un adulte. C'est un projet qui « favorise l'autonomie des enfants et la connaissance du quartier, crée des habitudes de solidarité, de responsabilité et d'identification des risques, promeut des habitudes saines et la réflexion partagée pour une mobilité plus sûre et soutenable ».

Cette fois-ci à vélo, *Cycle chic* est un mouvement fondé en 2007 par Mikael Colvin-Andersen (né en 1968), un régisseur de cinéma et photographe intéressé à la mobilité urbaine, dans son blog *Copenhagen Cycle Chic*<sup>997</sup>. Colvin-Andersen fait une ethnographie de l'usage de la bicyclette par les gens dans leur vie quotidienne, avec un accent particulier porté sur les aspects esthétiques et artistiques. Ses articles associent l'usage du vélo à un style de vie moderne, accessible au 99%. Sans se libérer totalement d'un certain biais commercial, le mouvement met l'accent sur les aspects *chic & glamour*<sup>998</sup>, mais participe aussi aux luttes en faveur du vélo et de la souplesse dans la manière de concevoir la ville et les comportements. *Cycle Chic* s'est internationalisé<sup>999</sup> et participe à des mouvances comme par exemple l'opposition aux normes qui établissent, dans certains pays, l'usage obligatoire de casque et du gilet jaune pour les cyclistes en ville<sup>1000</sup>. Entendus comme un essai de sécuriser un cycliste exposé à un entourage croissant hostile au lieu de promouvoir un changement de cet entourage pour réduire les risques (plus de voies exclusives et plus larges, limitation de la vitesse, contrôle et punition du viol de la distance de sécurité, bref des mesures qui promeuvent un trafic plus calme et prudent) et d'augmenter la masse critique, un facteur de sécurité, leur résultat final est de dissuader de l'usage de la bicyclette sans pour autant diminuer le pourcentage des accidents et leur gravité.

<sup>996</sup> Regardons nos centres-villes touristiques, où marcher est devenu impossible, d'autant plus que se manifeste une ségrégation nette entre deux « vitesses de vie », celle des voisins et celle des touristes.

<sup>997</sup> <http://www.copenhagencyclechic.com>

<sup>998</sup> *Paris Cycle Chic* : Paris Chic & Glamour (<http://www.cyclechicparis.com>) se définit comme « un hommage à tous les cyclistes qui parcourent Paris au quotidien. C'est aussi un moyen de soutenir la pratique quotidienne du vélo en ville ainsi que de souligner l'élégance de nos cyclistes Parisiens ».

<sup>999</sup> Par exemple <http://madridcyclechic.blogspot.com.es>

<sup>1000</sup> Voir l'article *A más bicis, más seguridad* (Davantage de vélos, moins d'accidents) centré autour de l'effet de masse critique, publié dans *Diario de Sevilla* du 12 septembre 2012 par José Garcia Cebrián. Disponible sur : <http://www.diariodesevilla.es/article/opinion/1333476/>

Voir aussi : *Non au gilet jaune*, <http://www.helmetfreedom.org> ; le rapport sur la « contre-productivité » de l'usage du casque en ville de l'Union Cycliste Néerlandaise, <http://www.fietsersbond.nl> ; <http://docvelo.blogspot.com.es/2010/02/petiton-contre-lobligation.html> (Québec) ; <http://www.copenhagenize.com/2012/10/if-it-only-saves-one-life.html> ; <http://latetedansleguidon.blogspot.fr/>

*Copenhagenize*<sup>1001</sup> a commencé à mettre en relief la vie cycliste à Copenhague en 2007, pour diffuser le message que *Copenhagenizing* est possible partout et n'importe où. Les auteurs nous racontent qu'il y a quarante ans Copenhague était aussi attaché au véhicule privé que n'importe quelle autre ville occidentale. Pourtant maintenant le 36% de ses habitants arrivent au travail ou à l'école à vélo et le 50% de *Copenhageners* utilisent la bicyclette quotidiennement pour parcourir les 1.000 km de pistes cyclables disponibles dans le Grand Copenhague. Pour le prouver, sur leur site, un compteur reflète les kilomètres parcourus à vélo chaque jour par l'ensemble de la population de la ville et ils publient régulièrement une série appelée *Subversive bicycle photos*.

La *Masse critique* est un événement cycliste<sup>1002</sup> (à laquelle participent souvent des *skaters* et des *rollers*) qui a lieu tous les mois dans de nombreuses villes au monde. Son but est de faire connaître les avantages qu'apporte à la mobilité, à la société et à l'individu une présence massive du vélo dans les villes : réduction des dérangements de la circulation motorisée, du bruit, de la pollution, des embouteillages et de l'insécurité. Les premières concentrations cyclistes ludiques et revendicatives ont eu lieu à Stockholm (Suède) dans les années 1970 mais le format actuel est né à San Francisco en 1992. L'usage du concept sociologique de *masse critique* (qui fait référence au nombre d'individus faisant partie d'un phénomène à partir duquel celui-ci acquiert une dynamique propre qui lui permet de se soutenir et d'avoir une entité) pour cette rencontre festive est dû à George Bliss, un *designer* de véhicules à traction humaine. En Chine, il a observé que, dans les carrefours privés de feux rouges, les cyclistes s'accumulent jusqu'à ce que leur nombre leur permette de traverser sans risque. Le mouvement s'est diffusé dans le monde, toujours par des groupes indépendants. Aujourd'hui des centaines de blogs diffusent des activités, des rencontres et des parcours et reflètent aujourd'hui la vie cycliste en temps réel<sup>1003</sup>.

Toutes ces initiatives et d'autres semblables s'encadrent dans le concept de *cycling advocacy* qui comprend toutes les activités tendant à améliorer la sécurité, le confort et l'adéquation des cyclistes, que ce soit par la mise en place d'une infrastructure adaptée (pistes cyclables, matériaux et qualité de la voirie, quantité et conditions de parking, etc.), par l'établissement de protections légales pour les cyclistes et l'inclusion de leurs intérêts dans la législation, par l'éducation des cyclistes et des conducteurs, par l'augmentation du support politique au vélo, et par la diffusion de ses avantages pour les individus et les communautés (en ce qui concerne la santé, l'environnement, etc.)<sup>1004</sup>. ■

Voici un échantillon de propositions qui pourraient nous sembler bien compliquées en effet, pour des choses tout à fait simples que les gens ont toujours fait d'eux-mêmes. Mais, paraît-il, le recouvrement des savoirs et des habitudes simples délaissées ou oubliées ne sera pas sans difficultés. En revanche, si les actions entamées pour les

<sup>1001</sup> [www.copenhagenize.com](http://www.copenhagenize.com).

<sup>1002</sup> Voir le documentaire de WHITE, Ted, 1992, *Return of the Scorcher*.

<sup>1003</sup> Dont *Vélorution* en France, <http://velorution.org>.

<sup>1004</sup> À voir : JODHA, Vijay, 2007, *Pedaling to Freedom*, un documentaire de 28 min. qui montre l'impact d'apprendre à rouler à vélo sur la vie d'une femme d'un milieu défavorisé à Pudukkottai au district de Tamil Nadu, en Inde.

SEIGEL-BOETTNER, Jacob et Isaac, 2010, *With My Own Two Wheels*, décrit le pouvoir transformateur des vélos sur la vie de cinq personnes en Zambie, au Guatemala, en Californie, en Inde et à Ghana.

surmonter donnent lieu à des situations ludiques, des opportunités de rencontre et d'échanges, qu'elles soient les bienvenues !

Dans leur conférence à « *Towards Car-Free Cities, IV* » à Berlin le 21 juillet 2004 Samuel et Robert [2004] alertent sur les dangers de la piétonnisation forcée et du *design* dirigiste s'ils ne sont pas accompagnés d'une mise en question de l'assomption qu'il est naturel de « vivre dans un espace, être consumé par des besoins en une course à la vitesse constante contre les voitures, les bus et les trains », et ils plaident pour un halte ! qui permette aux gens de réfléchir profondément sur le recouvrement et le renforcement des lieux fragiles dans les interstices de nos villes spacialisées, dans une démarche qui fait sans doute partie des *communaux*.

**Signes 61** *Qu'est-ce qu'ils font ? (XVII). « La ciudad que queremos »*

Dans une lettre récente adressée au maire de sa ville, Cuernavaca, Jean Robert [2010] parle du mouvement *La ciudad que queremos*, fondé par des commerçants et des voisins du rond point Glorieta del Zapata, à Buena Vista, qui, à travers l'établissement d'un espace de dialogue et de controverse –un de ces « espaces d'apparence » arendtiens–, ont résisté pendant neuf mois, sans aucun appui extérieur et dans un climat de violence, à un projet de BTP non désiré, non nécessaire (voire inconvenient), financé par tous entamé par la mairie sans consultation préalable et sans information publique.

Les voisins s'opposaient aux arguments qui, fondés sur des bilans énergétiques, prétendaient ouvrir une voie rapide d'accès au centre-ville pour accélérer et fluidifier la circulation et ainsi réduire la pollution. En contre-partie il fallait sacrifier les arbres de la Glorieta et accepter la création d'une voie de passage rapide évenrant le quartier et interférant dans la connexion interne avec les autres quartiers, dans leurs rythmes et leurs temps particuliers, dans leurs relations de support mutuel et enfin dans les infrastructures de transport de Cuernavaca<sup>1005</sup>.

Dans son texte Jean Robert argumente que si un arbre est un « producteur d'oxygène », en vertu de l'augmentation de la vitesse et de la fluidité de la circulation, sacrifier des arbres peut être positif en termes de bilan de CO<sub>2</sub>. Mais si l'argument est correcte *dans ses termes* (et pour cela il faut négliger l'existence d'un goulet d'étranglement un peu plus loin, au suivant rond-point, sur lequel il va falloir intervenir par la suite), il y a une divergence radicale dans les philosophies urbaines qui les sous-tendent :

- a. La ville n'est pas seulement l'habitat des véhicules, mais ils coexistent avec les gens, qui sont essentiellement des piétons. L'important n'est pas d'améliorer la vitesse des véhicules pour maintenir l'air pur, mais de mettre en question les bases de la relation entre les gens et les véhicules et leur coexistence dans la ville, tout en sachant qu'ils sont incompatibles, ou au moins, qu'ils obéissent à des cynétiques (logiques de mouvement) très différentes.
- b. Si on compare la ville avec une maison (ce que l'on fait quand on parle d'écologie

---

<sup>1005</sup> ROBERT raconte que son ami l'urbaniste Eric CLAXTON, ancien responsable des voies cyclables de Stevenage New Town et consultant technique auprès du British Cycling Bureau lui a fait sa critique de ses expériences dans les New Towns de Stevenage et Cumbernauld. Dans le premier cas, l'accès rapide des véhicules au centre-ville ont eu des conséquences très négatives, corrigées ensuite, dans le projet de Cumbernauld.

urbaine<sup>1006</sup>), il faut tenir compte du passage de l'extérieur à l'intérieur, qui a toujours été une vraie transformation symbolique et objet de rituels : l'étranger devient un hôte au passage du seuil. Ralentir sa vitesse pour adopter une vitesse compatible avec le tissu et la vie urbaine fait partie du comportement d'un hôte civilisé.

c. Finalement, Robert nous invite à rompre avec la croyance que tant d'automobilistes ont en ce que la vitesse est un droit que la ville leur doit, et que toutes les décisions doivent se subordonner à l'accomplissement de ce droit. ■

A mon avis, cet exemple illustre bien l'opposition entre un raisonnement simplement écologiste (exact ou raté, peu importe) et une logique basée sur la compréhension des déplacements comme des *communaux*.

Pour conclure, les questions précédentes et les exemples exposés me suggèrent que des transports conviviaux, c'est nécessaire, mais ce n'est pas suffisant. Ceci vise en même temps le recouvrement des *communaux* de la rue, que les *communaux* de notre emploi du temps et de notre organisation sociale.

### 9.6. Le patrimoine fait partie des *communaux*

Vivre (dans) la ville sans conditionner le futur mais en même temps sans gaspiller le présent : les décisions auxquelles nous faisons face à un moment donné sont conditionnées de manière évidente par d'autres décisions prises dans le passé, dont les raisons ou le contexte peuvent être, à l'heure actuelle, totalement dépassés ou insignifiants. Jorge Galindo<sup>1007</sup> emprunte aux sciences sociales la notion de *path dependence* (toujours un langage dérivé de la cybernétique !), pour introduire l'élément intergénérationnel dans le domaine de l'urbain et rappeler que les décisions prises par un groupe ou un collectif conditionnent inéluctablement celles des autres. L'inclusion de manière plus explicite de la notion d'héritage intergénérationnel dans le regard sur l'espace habité –en termes illichien je parlerais de la reconnaissance de l'historicité de l'espace habité–, aurait par conséquent la nécessité de planifier moins, ou plutôt de forme plus centrée, flexible et peu conditionnante ; de prendre en considération des notions comme la réutilisation des espaces ou la réversibilité des interventions sans qu'ils comportent un coût ou un impact démesuré. Galindo met en avant les décisions consistantes avec le passé, ce qui garantit que l'usage est relativement assis ; et aussi en harmonie avec ce que nous « attendons, plutôt qu'espérons, du futur, de manière décidée mais avec élégance, discrétion, flexibilité et humblement, sans parier sur la solution définitive, avec des éléments fixes et variables pour permettre aux générations futures de refaire la ville sans des coûts inassumables ». Cette attitude, qui valorise la capacité d'adaptation et met en avant la réhabilitation comme un processus d'adéquation à la vie actuelle avec imagination et ingéniosité, est non sans conséquences par rapport à la considération sociale et institutionnelle du patrimoine.

#### *L'enracinement selon Illich*

Illich se manifeste fortement inséré dans la tradition, « [u]n survivant d'une autre époque » [E : 144] et, en tant que tel, il s'étonne d'être considéré d'avant-garde dans une société culturellement amnésique. Inquiet par la disparition des frontières et des

<sup>1006</sup> *Oikos* signifie maison en grec.

<sup>1007</sup> GALINDO, Jorge, post du 25 de juin 2012.

Disponible sur : <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=14322>. Dernière consultation : 22-09-2012.

racines, il manifeste à Cayley :

[L]a terre n'existe que dans la mesure où l'on est en deçà de l'horizon [...] le véritable horizon nous enraine toujours dans le sol, même si l'on marche dans le sable du désert [E : 251].

S'inspirant de Rykwert et de Mumford, il explique que les rites de fondation de la ville ancienne – le creusement d'un sillon qui est le lieu de rencontre entre le ciel et la terre, l'intérieur et l'extérieur, l'horizon et le sol – symbolisent un mariage sacré.

L'enracinement est lié à la pleine conscience du fait que nous portons en nous une complémentarité asymétrique», [...] point de rencontre de deux entités qui se complètent sans être des copies conformes de l'autre [...] à la conscience que nous avons de dépendre les uns des autres, de la contingence, et d'être moi-même parce que je suis constamment créée et maintenu en vie. C'est cela le mystère [E : 252].

La notion de patrimoine et sa considération sociale sont liées à cet enracinement qui est, pour Illich, à la source de la vertu, et en conséquence à ses sujets légitimes, dont leur propre définition fait elle aussi partie des *communaux*<sup>1008/1009</sup>. Si le patrimoine « produit » est l'objet convoité du tourisme industriel<sup>1010</sup>, le patrimoine vernaculaire appartient à la communauté, et le voyageur qui cherche à connaître et à se connaître, à vivre la durée, à se donner le temps, à saisir l'*autoception* de sa propre expérience sensorielle, de sa résistance (ou non) au froid, à la fatigue, à la faim ; de celui qui va enfin à la rencontrer l'autre, ce voyageur-là, comme l'habitant, qui vivent dans le monde de la demeure et du voyage différents en tout de celui des industries du logement ou du tourisme, trouvent son milieu naturel dans les *communaux*.

**Signes 62** *Qu'est-ce qu'ils font ? (XVII). Construire autrement*<sup>1011</sup>. *Le recyclage urbain dans le contexte de la rénovation de l'habitat social*<sup>1012</sup>

Les HLM construits en France dans les années 1960-1970 peuvent être considérés probablement la manifestation physique la plus accomplie du « garage humain » illichien. Les pathologies associées : isolement, dépressions<sup>1013</sup>, délinquance, abandon, dégradation, ont été largement étudiées. Pourtant il y a là un patrimoine important et des

<sup>1008</sup> UNESCO/Patrimoine de l'Humanité devient de ce point de vue hautement expropriatrice !

<sup>1009</sup> Tandis que l'identité « cette sorte d'ajustement interne de l'individu à lui-même » devient « un refuge nécessaire pour ceux qui vivent dans un monde fantomatique de racines coupés » [E : 251-252].

<sup>1010</sup> Le titre et les contenus de la 2<sup>e</sup> conférence du *TOCOCU-Tourism, Contact, Culture* à Sion, Suisse, du 2 au 4 juillet 2012 ne peuvent pas être plus explicites : *Regimes of Value in Tourism: Concepts, Politics and Practices* - CFP *The Value of the Image: Touristic Resource, Ideological Instrument*.

Disponible sur :

<http://conference.researchbib.com/?eventid=16540>. Dernière consultation : 13-07-2012.

<https://sites.google.com/site/tourismcontactculture/regimesofvalue>. Dernière consultation : 13-07-2012.

<sup>1011</sup> Le titre est pris des écrits de Patrick BOUCHAIN et notamment de l'interview réalisée par Philippe SIMAY pour Métropolitiques.eu le 27 de novembre 2010, <http://www.metropolitiques.eu/Construire-autrement-avec-Patrick.html>.

<sup>1012</sup> Source principale : CHACÓN, Eva, *Construire autrement* post du 9 novembre 2011. Disponible sur : <http://www.laciudadviva.org/blogs/?p=11668>.

<sup>1013</sup> Sarcellite (de Sarcelles, une cité de la banlieue nord de Paris) est un mot qui s'est diffusé dès les années 1960 pour évoquer « la maladie des grands ensembles », plus précisément les problèmes posés dans les cités, et surtout la déprime de leurs habitants.

établissements humains réels et concrets qui ne peuvent pas être négligés.

Des questions sont au débat qui se posaient déjà au CIAM de 1956, à l'origine des grands ensembles (notamment par le Team X) aujourd'hui reformulées : démolir ou rénover ?, propriété ou location ?, améliorer les connexions avec le centre ou attirer des activités vers la périphérie ?, provoquer la mixité sociale et comment ? résidentialisation ou ouverture à la ville, ségrégation ou intégration de la circulation véhiculaire ?, comment avoir un entourage accessible à tous ?, comment optimiser l'usage de l'énergie ?, que serait un habitat sain ? A côté, il y en a de nouvelles, réhabiliter ou recycler ?, protéger le patrimoine ou permettre sa transformation ?, quid de la participation citoyenne ? Le recyclage des logements habités, se révèlent un laboratoire exceptionnel pour la pratique d'une démocratie active dans la génération de l'habitat.

Dans une magnifique métaphore textuelle, Jean Baptiste, un étudiant d'architecture, dans son post de 13 novembre 2011<sup>1014</sup> souligne que « chaque quartier construisant (et subissant ?) sa propre identité au fil du temps, un projet de rénovation urbaine, c'est peut-être comme poursuivre l'écriture d'un livre dont l'histoire devient un peu triste. Alors les écrivains, les lecteurs et les éditeurs travaillent ensemble à une histoire qui petit à petit devient plus belle. L'objectif ultime est commun, à nous de dépasser les différences grâce au dialogue et au respect ». Dans le but de trouver des voies d'humanisation de ces « garages humains », l'agence d'architecture Lacaton&Vassal a entamé une méthodologie de recherche avec les habitants centrée sur :

- a. Le renforcement du lien avec la nature avec la création d'espaces extérieurs privés (en ajoutant des terrasses par exemple) et communs (jardins collectifs) au détriment de l'espace consacré aux voitures.
- b. Le renforcement de la vie sociale, avec la mise en valeur et la jouissance des espaces communs (jardins collectifs, locaux sociaux).
- c. L'humanisation des rapports, restituant la figure des concierges, des jardiniers, des chargés de l'entretien intégrés à la communauté.

La méthodologie a été appliquée, entre autres, dans le recyclage d'une tour de logements sociaux en régime de location, *le cas de l'Avenue Bois le Prêtre à Paris (Porte de Saint Ouen)*. À partir du projet gagnant du concours, Lacaton&Vassal et Frédéric Druot ont mené à terme une étude approfondie avec les habitants, dans des séances collectives et d'autres individuelles famille par famille, pour faire des propositions et évaluer les possibilités, qui ont abouti à un remplacement à l'intérieur du bâtiment de la moitié des familles résidentes. Le bâtiment a été agrandi par le rajout d'une nouvelle peau-jardin d'hiver et toutes les circulations et installations générales ont été refaites de manière à ce que chaque famille a pu adapter le projet à ses besoins. En outre, les habitants ont pu rester chez eux pendant les 18 mois qu'a duré le chantier sauf 30 jours pendant lesquels on travaillait dans leur appartement, où ils ont été resitués dans un module libre. La même stratégie a été développée par Lacaton&Vassal dans le quartier de La Chesnaie à Saint Nazaire. ■

---

<sup>1014</sup> <http://www.laciudadviva.org/blogs/#comment-6471>.

### 9.7. Les *communaux*, un concept ouvert

Forte croissance, étalement urbain, mobilités accrues, haute consommation d'énergie, accélération du changement et des rythmes, multiplication des technologies de la communication, déterritorialisation, tous ces processus se sont accentués pendant les premières années du XXI<sup>e</sup> siècle mais je ne crois pas que la nature des dynamiques à l'œuvre eussent surpris nullement Illich. Il avait compris et décrit le paradigme de l'industrialisme informationnel à l' « ère des systèmes ». Entre nous et à mon avis, il avait tout vu. Il avait même prédit que ses idées ne seraient comprises que dix ans après sa mort. Nous y sommes et ce n'est que maintenant que des débats, des prises de conscience, des changements commencent à s'amorcer, en l'occurrence fortement reliés au recouvrement des *communaux*.

L'« inversement des institutions » nécessaire à une conception de la « propriété comme un bien véritablement public » dans le sein d'« une société sans classes » –trois principes fondamentaux de la pensée illichienne– devrait tourner, selon Illich, autour du recouvrement des *communaux*. Les *communaux* sont un substrat fertile de pratiques démocratiques et sociales complexes où s'incarnent l'ascèse et l'amitié, l'hédonisme et la célébration. Entendus comme « l'inverse d'une ressource économique », les *communaux* sont les lieux conspiratifs où s'incarnent les pratiques vernaculaires qui limitent et la démesure et la rareté. À l' « ère des systèmes », les *communaux* sont les lieux où s'incarne la virtualité, se redécouvre la parole et se tisse chaque jour un nouveau contexte. Définis librement par chaque *ethos*, chaque communauté en fonction de sa norme éthique propre<sup>1015</sup> les *communaux* sont un projet ouvert comme l'homme l'est pour Fromm, culturel, de nature non économique, qui peut être élargi : la base poreuse d'une société conviviale.

Révisons maintenant nos propos :

- Les lieux fertiles.
- Les lieux où l'homme contrôle l'outil.
- Les lieux de l'hospitalité.
- Des lieux poreux qui permettent le partage.

---

<sup>1015</sup> Dans son article *Landraces are Commons* [2003b] Massimo ANGELINI, Ph.D. en Histoire Rurale à Gênes, analyse les variétés agricoles locales sous le point de vue des *communaux*. Il insiste sur le fait que « leur valeur ne peut pas être comprise que si l'on tient en compte leur contexte de temps, lieu et communauté dans lesquels elles ont co-évolué, un "miroir" dans lequel les gens peuvent se refléter et se reconnaître eux-mêmes ». En dehors de ce cadre, toute approche, que ce soit celle de la protection institutionnelle de la biodiversité ou celle du folklore est réductive, voire décevante. Par exemple « [p]our conserver les espèces agricoles comme un héritage, les communautés rurales peuvent s'arranger sans banques de gènes, mais celles-ci, en absence des premières, sont des morgues » [Angelini, 2003b]. ANGELINI établit avec précision dans son article les issues à considérer pour que les variétés locales puissent être considérées comme des *communaux*. Je m'arrêterai sur la notion de *compresence* (la co-présence) qui implique la définition d'une « communauté locale » non pas comme une unité démographique ou administrative mais comme la présence simultanée des habitants actuels et passés d'un endroit. De l'impossibilité logique de représenter cette co-présence dérive, toujours selon ANGELINI, l'inaliénabilité de l'héritage et des droits communautaires qui peuvent être gérés et mis en œuvre mais qui, inappropriables et irrenonçables, ne peuvent être érodés ni cédés [Angelini, 2003b].

- Les lieux de la *conspiratio*.
- La propriété publique des moyens de production des matières légales.
- Les lieux de la prise de parole et les lieux que la parole engendre.
- Les lieux de la recherche par les gens.
- Les lieux physiques ou symboliques de l'action.
- Les lieux gratuits.
- Les lieux sensuels.
- Les lieux légers.
- Les lieux de la paix des peuples.
- Les lieux de l'eau des rêves.
- Les lieux des atmosphères.
- Les lieux des plaisirs élémentaires.
- Les lieux des pratiques sociales complexes.
- Les lieux de la rencontre de l'autre.
- Les lieux des Bénédiction
- Les lieux de l'ascèse et l'amitié
- Les lieux de l'hédonisme et la célébration

Voilà un *imaginarium* ouvert et non exhaustif des conditions de la convivialité de l'espace habité que j'ai construit jusqu'ici sur les bases de la pensée illichienne. Voilà en somme des concepts qui appellent tous les *communaux*.

## CHAPITRE 10 - CONCLUSION DE LA PARTIE II : LA VILLE, PROBLÈME OU SOLUTION ?

---

Dans cette deuxième partie de mon mémoire, j'ai essayé de repérer dans la pensée d'Ivan Illich les lignes de force qui pourraient nourrir une conception de la ville et du territoire diverse de celle que nous impose la pensée hégémonique. Je l'ai fait sous la forme d'un *conditionarium*, devenu ensuite *imaginarium* : un répertoire ouvert des opportunités qui favorisent la reconstruction communautaire d'un espace habité vivant, d'un espace social convivial, la revendication de l'art d'habiter. Force est de constater que le regard sous la lumière de cet *imaginarium* a contribué à mettre davantage en évidence l'imposture de l'*entreprise urbaine* : une anti-ville atteinte de *Némésis*, l'*anti-polis*.

Un deuxième constat : la *ville conviviale* ne peut pas être décrite en termes de plans stratégiques et de projets mais plutôt d'atmosphères. Elle est issue d'une transformation des cœurs, d'un projet non utilitariste, de l'expression d'une ascèse, d'une incarnation de l'amitié. Mais ce n'est pas un projet romantique ou sentimental, contre lequel Illich nous invite à résister, mais hédoniste : une invitation à célébrer notre « être au monde ».

Trois prémisses fortes la sous-tendent : « la convivialité est multiforme », elle requiert un entourage nouveau dans lequel grandir dans le sein d'une société sans classes et dans lequel la propriété trouve son sens comme un bien véritablement public.

Nourrie de la pensée illichienne je peux conclure que, à mon avis, sortir de l'industrialisme et reconstruire le territoire consiste en une *reductio* / *reconductio* pour la reconstitution d'« atmosphères » de paix, d'amitié, d'autonomie, de surprise, de *conspiratio*, de communauté... C'est un processus personnel avec retour politique que, en m'inspirant d'Illich, j'ai appelé la *ville conviviale* (qui vient se substituer à l'*entreprise urbaine* dans laquelle nous vivons) ; un espace habité vivant et vécu, où il est donné plus de valeur au parcours qu'à l'arrivée [Cayley, E : 89] et qui est, tout simplement, la manifestation, multiforme, du bien-vivre ensemble.

Face à l'urbanisme *iatrogène* exercé au sein de l'*entreprise urbaine*, le contre-urbanisme convivial est l'activité humaine de reconstitution d'espaces de proportionnalité, d'atmosphères, un processus éthique pour le recouvrement et la jouissance des *communaux*, en deçà de l'espace public.

Un changement de paradigme s'amorce, au pire par épuisement du précédent (et ce n'est pas peu !). Il y a beaucoup de symptômes. Il y a aussi évidemment des résistances, qui sont aussi des symptômes. Un paradigme nouveau, qui suppose un passage du paradigme de la croissance, la rareté et l'accumulation au paradigme de l'*askêsis*, l'amitié, le don ; du corps produit dans une ville produit au corps vécu (la chair) dans une *ville conviviale* ; du bruit (des moyens d'information) à la parole (au sein une communauté fraternelle), la parole qui crée un lieu ; devant les modèles contraignants et les prescriptions impositives « [u]ne oreille perdue, une sensibilité abandonnée... ».

En même temps quelques analogies éclairantes ont émergé de l'analyse de la pensée illichienne: l'*entreprise urbaine* est à la ville ce que le logement est à la demeure, ce que les transports sont au transit, ce que H<sub>2</sub>O est à l'eau des rêves, ce que la communication est à la parole, ce que la « participation » est à l'action, ce que les valeurs sont au sens

commun, ce que l'espace public est aux *communaux* et « moderniser c'est spatialiser » [Robert, 2001] comme « urbaniser c'est dépolitiser » [Garnier, 2001].

La *ville conviviale* est une ville légère, dépouillée des choses pour être plus présente, une ville sensuelle où recouvrer la jouissance de nos sens et la surprise, une ville hédoniste où s'articulent l'ascèse, l'amitié et les atmosphères dans le cadre des *communaux*.

***Et alors, la ville, est-elle un problème ou une solution ?***

Au cours de ma recherche j'ai été étonnée de constater que, en opposition à la richesse de sens que peuvent suggérer les mots *convivial* et *convivialité*, plusieurs personnes à qui j'ai parlé se montraient fort déçues de ne pas obtenir des précisions qui soient des prescriptions.

Une deuxième expectation qui m'a surprise était l'avidité d'obtenir un jugement, pour déterminer si finalement « la Ville » –cette idole– était jugée coupable ou innocente. Si, définitivement, elle était le problème ou la solution<sup>1016</sup>.

Or, il se peut que, en définitive, un des objectifs de ma recherche qui se sont révélés au cours de son élaboration, soit de démontrer justement que la ville n'est ni coupable ni innocente, elle n'est ni le problème ni la solution (tandis que *l'entreprise urbaine* en est certainement un !), et que poser le problème en ces termes c'est aussi de la « concrétude mal placée ». Toute prescription normative « sans un façonnement réciproque des normes et de la réalité tangible [...] en un temps et en un lieu concret [...] à partir de la matrice terrestre d'un lieu » [OC2 : 775-DM-DV, 1986] n'est qu'une fausse piste qui ne fera qu'aggraver *Némésis*.

« J'ai le sentiment profond que l'on peut reconquérir un art de vivre contemporain », disait Illich en 1988, fondé sur « le refus de la sentimentalité et l'ouverture à la surprise » [E : 245-246]. Et pour cela il faut des degrés de liberté. Illich dénonce le toujours plus, la consommation, et lui oppose une extension de liberté. Rappelons ici que la liberté, (un thème central pour Partant, Ellul et Charbonneau) est fondamentalement pour Illich celle d'aller vers l'autrui en réponse à son appel que

---

<sup>1016</sup> Jaime LERNER, l'ancien maire de Curitiba est un des colporteurs de « la ville comme solution », et ceci dans le cadre d'une « responsabilité planétaire ». La ville n'est pas le problème, la ville est la solution, chante-t-il. (Voir : LERNER, Jaime, 2007, Jaime Lerner chante la ville, Monterrey, Californie, [http://www.ted.com/talks/lang/fr/jaime\\_lerner\\_sings\\_of\\_the\\_city.html](http://www.ted.com/talks/lang/fr/jaime_lerner_sings_of_the_city.html). Dernière consultation : 12-12-2012. Voir aussi notes en bas de page 414, p. 148 et 832, p. 303). Dans la ligne de Hans JONAS, il fait appel à la co-responsabilité pour le pays et pour le changement climatique, au design et à l'éducation des enfants « *to make it happen and to make it quickly* » (pour faire que « cela arrive et que ce soit rapidement »). Il soutient qu'une réponse aux problèmes du changement climatique et de la soutenabilité de l'habitat peuvent être donnés au sein de la ville, aujourd'hui la principale source productrice de CO2. LERNER se propose de développer et de diffuser un ensemble de mesures combinées pour réduire cet impact : des bâtiments « verts », la résolutions des mobilités moyennant des propositions efficaces, l'extension de l'usage des équipements et des espaces publics à toute la longueur de la journée, le rapprochement du logement et le lieu de travail, l'épargne d'énergie dans chaque acte de la vie quotidienne et la réduction et le tri des déchets, toujours selon sa théorie de travailler vite, sur tout à la fois, avec un budget réduit et avec les gens. Personnellement à partir du constat que le problème de la campagne et le problème de la ville sont en fait le même problème, celui de l'industrialisme et ses conséquences à l'ère des systèmes, je voudrais reformuler son assertion et soutenir que « La ville et la campagne ne sont pas le problème, elles sont la solution » à condition d'être conçues sous un autre paradigme, celui de la convivialité illichienne.

symbolise la parabole du Samaritain.

Pour finir cette deuxième partie j'ai choisi ces mots d'espoir et de liberté, cette fois-ci de la part de David Cayley dans *La corruption du meilleur engendre le pire* :

Même s'il n'est plus temps pour une décision collective, maintenant que la société s'est dissoute en systèmes, chacun reste libre de renoncer aux certitudes qui l'emprisonnent au sein de ces systèmes et de découvrir les interstices où l'amitié et l'action personnelle demeurent possibles à travers une "austérité courageuse, disciplinée et autocritique exercée en communauté" [Cayley, CM : 79].

## CONCLUSION DE MA RECHERCHE : QUELLES VILLES ?, QUELLE CONVIVIALITÉ URBAINE ?

---

### Une synthèse

L'objet de ma recherche a été, à partir de la lecture, l'analyse et la transposition de la pensée d'Ivan Illich, de nous apprendre à détecter les logiques et les manifestations de l'industrialisme dans l'espace habité à l'« ère des systèmes », de faire le point sur les différents aspects qui le composent et ses conséquences et surtout d'explorer des voies pour en sortir, nourrissant un nouveau paradigme *après-développementiste* symbolisé par cette *ville conviviale* qui donne titre à ma thèse : le paradigme de la convivialité illichienne.

Voici maintenant une synthèse des résultats de mon travail et des principaux concepts mis en œuvre –ce qu'Illich a dit, ce dont il a parlé– par rapport à chacune des étapes de la recherche. Pour faciliter la lecture je supprimerai ici toutes les références, qui peuvent être retrouvées dans les chapitres correspondants.

Qu'est devenu, vu d'une optique illichienne, l'espace habité dans le contexte du système techno-économique dominant après le partage des eaux, dans la société des services, au moment où les institutions internationales et les médias font louange de la concentration urbaine –spontanée ?, induite ?, obligée ?– et nos plans et nos mémoires commencent obstinément par la phrase « *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes* » ?, de quelles *villes* parlons-nous ? Dans la première partie du travail, transpositive et critique, j'ai avancé avec Illich dans l'analyse des logiques et les manifestations de l'industrialisme en relation avec l'espace habité à l'ère des systèmes, pour mieux cerner de quoi il faut sortir, et pourquoi. J'ai œuvré dans le but de démontrer que l'espace habité contemporain tend à l'anti-*polis*, une anti-ville expropriatrice des capacités et des puissances des gens, fondée sur des illusions et des « concrétudes mal placées » qu'Illich nous invite à dévoiler.

La deuxième partie de mon travail, –vers où aller et comment ?– prend ses sources en une phrase qu'Illich a écrite en 1978 pour la préface à *The Guide for Convivial Tools* de Valentine Borremans [1979], qu'il décrit comme « un plaidoyer pour un nouveau type de territoire, qui ouvrirait dans la voie de convaincre le public que l'âge de la recherche sur des alternatives à la société de l'industrialisation intensive des biens et des services était arrivé ». J'ai exploré ce nouveau type de territoire du point de vue de l'urbain pour amorcer les conditions de la convivialité de l'« espace habité vivant ».

### Partie I –« *Le grand enfermement* »

Dans la première partie de mon travail, à partir de l'analyse illichienne du développement comme une « guerre à la subsistance » par la destruction de toute synergie positive entre les modes autonome et hétéronome de production qui détruit le domaine du « vernaculaire » expropriant les gens de leurs capacités et leurs puissances, de leurs nécessités et leurs pouvoirs –l'art d'habiter, le pouvoir de se déplacer, l'art de souffrir et de mourir...– et en les condamnant à la « pauvreté modernisée », je suis parvenue à démontrer que l'*urbanisation totalisante* dans l'espace et dans les mœurs est structurelle au système techno économique dominant, un impératif du capitalisme globalisé, imposée et acceptée comme un déterminisme techno-économique.

En fonction des *besoins opérationnels* du système capitaliste globalisé –notamment l’industrialisation des campagnes, la production croissante de biens et de services, l’expansion des marchés et des échanges, et la manipulation politique et les économies clandestines– l’association de l’industrie et la finance, s’octroyant le « monopole radical » de « nourrir la planète » et de satisfaire les « besoins » des « populations » s’autorisent à reconfigurer le territoire et le mode de vie des habitants selon leurs propres besoins et moyennant leurs propres instruments, accélérant l’épuisement de l’environnement et la déchéance de toute « population » considérée « excédentaire ».

La « définition culturelle des besoins » qui soutient le « monopole radical » de la société des services et de consommation et l’analyse illichienne de l’école comme un « rituel mythopoétique » m’ont permis de dévoiler que l’urbanisation universelle et obligatoire –totalisante– dans l’espace et dans les mœurs à l’échelle globale, prend le relais de l’éducation universelle et obligatoire dans la création du mythe d’une société libre et égalitaire à travers la liturgie de la consommation, le travail salarié et l’accès aux services et à un style de vie moderne. Utilisé comme alibi des processus de concentration urbaine de base économique inhérents à la logique capitaliste de la rareté, l’accumulation et la croissance –des « concrétudes mal placées » qui situent l’économie au centre de la vie sociale–, le mythe cache la violence –qu’elle soit militaire, économique ou psychologique– qui les impose et les soutient. C’est le mythe de la ville « lieu des opportunités » entendues comme « lieu de la consommation », opposé au mythe de la campagne triste, isolée, arriérée.

Le mythe de la campagne industrialisée qui va « nourrir la planète » et le mythe de la ville « lieu des opportunités », viennent nourrir l’illusion de l’équité. La ville « lieu de la consommation » nourrit l’illusion du progrès. Or, Illich nous invite à dévoiler les illusions et à faire face à la « réalité véritable » ! : si le développement est « une guerre à la subsistance », l’*urbanisation totalisante* constitue une arme primordiale de cette guerre.

Finalement, alertée par l’horreur d’Illich devant la menace de l’institutionnalisation d’un aréopage d’experts visant à prolonger dans la mesure du possible la *survie* de la planète tout en garantissant la croissance, j’ai compris que l’*urbanisation totalisante* se veut gérante de l’équilibre environnemental et social, car elle seule serait capable de se doter des institutions qui viennent compenser –ou au moins essayer de pallier– les abus que le propre système techno-économique inflige à l’environnement et aux gens. Elle agit comme un moyen opérationnel idéal pour cette gestion technocratique de la planète qui fait table rase de la considération de la nature, de la dignité humaine et des relations sociales. Nous l’avons entendu maintes fois : « La ville est la solution ».

Un premier constat :

L’*urbanisation totalisante*, qui représente un triomphe du développement dans sa « guerre à la subsistance », est structurelle au système techno-économique dominant. Cet impératif systémique se traduit en un *devoir systémique d’urbanisation* dans le plan physique et dans les mœurs.

J’ai proposé ensuite que *la ville* a été substituée pour une *entreprise urbaine contre-productive*. L’espace urbain résultant du *devoir systémique d’urbanisation*, l’urbain systémique, est une *entreprise urbaine* fondée sur une logique économique marchande : la rentabilité maximale des capitaux, la production intégrée, la croissance. Un produit que la naissance, le succès et la puissance des concepts largement répandus de

*marketing urbain*, de *marketing territorial*, de *marque de ville*, viennent prouver. Un espace de non-proportionnalité et de rupture des « complémentarités dissymétriques » constitutives qui s'étend jusque là où arrive l'urbanisation des mœurs.

Cette deuxième hypothèse est fondée sur deux intuitions d'inspiration nettement illichienne : la ville comme un « produit industriel » d'abord, « contre-productive » ensuite. La démonstration de ces arguments part de la notion de « proportionnalité » – qu'Illich prend de Leopold Kohr – un concept qui évoque ce qui est approprié ou qui convient à un certain endroit et qui implique un jugement moral sur le beau, le bon et le bien, à partir du sens commun, le sens de la communauté. Hors de cette configuration, règne la *némésis* (du nom de la déesse grecque de la vengeance, celle qui vient châtier l'*hybris*, la démesure, la prétention des hommes de dépasser leurs limites), autodérégulation institutionnelle de l'homme vers le cauchemar.

Le constat empirique que ni l'abolition des inégalités, ni l'« alimentation de la planète », ni l'équilibre écologique n'ont été atteints malgré les efforts urbanisateurs s'avérant analytiquement insuffisant, la méthodologie employée a consisté en une transposition minutieuse des notions développées par Illich dans son analyse de la contre-productivité de l'institution médicale, choisie comme modèle des dommages techniques, sociaux et structurels qu'une entreprise industrielle démesurée inflige à l'homme contemporain. La *Némésis médicale* illichienne comme matrice d'analyse de la *Némésis urbaine* m'a permis de démontrer la métamorphose de l'espace habité –ville ou campagne désormais industrialisée jusque là où s'étend l'urbanisation des mœurs– en une *entreprise urbaine*. La conception illichienne de la contre-productivité spécifique du système médical, la *iatrogenèse* dans son sens élargi, m'a donné les moyens, par la voie de la transposition, d'analyser et de prouver la *contre-productivité* de l'*entreprise urbaine* :

- La contre-productivité technique de l'*entreprise urbaine* est issue de la rupture de l'équilibre de l'environnement général qui inclut le mode de vie : pollutions, radiations, contaminations, accidents, stress, fatigue, allergies, hypersensibilités aux ondes ou aux produits chimiques, malnutrition, famines, obésité, anorexie, addictions, etc. ; de la surcomplexité qui, au-delà d'un seuil, fait que ses coûts dépassent largement ses bienfaits, au moins pour une majorité ; en somme de son impuissance à satisfaire de manière industrielle et hétéronome les « besoins » qu'elle a établis elle-même préalablement. « Seule une diminution radicale de la production industrielle de biens peut sauver l'environnement et préserver son équilibre ». Tout palliatif ne résolvant pas les causes profondes mais les symptômes ne fait que renforcer la surcomplexité, la surproduction, la surconsommation, la surefficience et donc la contre-productivité.

- La technologie qui saccage la nature dégrade également les relations sociales. Le stade de la contre-productivité sociale globale est atteint lorsque la synergie négative entre les modes de production autonome et hétéronome qui est au cœur de *Némésis industrielle* consacre la mercantilisation de toutes les choses, le « monopole radical » de l'hétéronomie qui aliène les moyens de vie. Plus les gens pensent avoir besoin d'être logés, transportés, nourris, soignés ou éduqués, moins ils se révoltent contre la croissance industrielle. Dans un cercle vicieux, les conditions de l'environnement et le mode de vie renforcent la dépendance envers le système industriel et donc l'hétéronomie du résidant consommateur à vie qui en vient à croire que l'action autonome est impraticable. Les rituels industrialisés sont composés de notions abstraites mais fortement évocatrices : le logement, les mobilités, la connectivité, la

communication, les loisirs, dont le résultat le plus clair est de priver les hommes de la volonté d'exercer un contrôle sur leurs conditions de vie, de la jouissance du présent ; autant d'instruments pour reproduire une société de classes, ce que prouve la distribution inéquitable des efforts, des avantages et des externalités, la concentration des dommages *iatrogènes* et le gaspillage et les inégalités dans l'allocation des fonds publics, et dans laquelle l'« hospitalisation de l'espace » est l'inversion radicale de l'hospitalité. L'accès aux services urbains industrialisés est un signe de progrès social, sa revendication un devoir politique. Ils constituent un moyen puissant de contrôle social et un bien d'investissement. « Le logement » comme un secteur économique tue l'art d'habiter. Le préjugé politique de la nécessité systémique de supporter un ordre imposé par la logique hétéronome du mode industriel de production, aboutit à la perte de la capacité politique et le blocage des institutions : l'entreprise urbaine est l'*anti-polis*. « Seule une réduction substantielle de la production industrielle des services peut sauver la culture et les *ethos* ».

- Sa contre-productivité structurelle concerne les retombées symboliques d'un rituel social générateur de mythes fortement destructeurs par l'impact psychologique sur les individus des signes et des symboles engendrés, qui entravent l'expérience vécue et paralysent l'imagination. L'équilibre entre les modes autonome et hétéronome est définitivement rompu : la condition humaine est réduite à celle de « l'homme administré » –en l'occurrence *Homo castrensis*, l'homme cantonné– détourné en faveur d'une ou d'une autre institution hégémoniques, transformant à n'importe quel prix des personnes autonomes en des clients, notamment par la « planification du milieu » et la « foi urbaine ». La « planification du milieu » agit comme un moyen de programmation du système pour assurer sa viabilité à travers l'adaptation et l'analgésie et le masquage de tous les maux sous la forme d'hygiénisme urbain. La « foi urbaine » est fondée sur des dogmes : l'inéluçabilité de la croissance urbaine pour l'abolition des inégalités. La « ville idole » comme un *sacrum* est l'emblème de l'accomplissement humain, de la civilisation. A l'« âge des systèmes<sup>1017</sup> », *Homo systematicus* pour des systèmes nécessaires appelle *Homo castrensis* pour des villes-idole exigeantes. Se déclenchent alors des dialectiques délégation / expropriation / impuissance programmée fonctionnelles à l'*urbanisation totalisante* qui agissent sur le corps, sur les sens, sur l'empathie, sur la confiance, sur la dignité, sur le temps et la disponibilité, sur l'imagination, sur toute autonomie. L'*urbanisation totalisante* est énormément expropriatrice !

Illich décrit l'ascension d'une mentalité cybernétique qui se substitue progressivement à la mentalité alphabétique régnante depuis la fin de l'oralité. Une nouvelle matrice épistémologique comporte des changements dans la perception du « moi » et du cosmos : la représentation du « moi » comme un sous-système à l'image de l'ordinateur entraîne des changements dans l'*autoception* du corps qu'Illich définit comme désincarnation et perte des sens (un mode de perception désincarnée, la dissolution du corps traditionnel qui n'existait qu'en fonction d'un contexte, le détachement du mot

<sup>1017</sup> Pour rappel : Dans les années 1980 ILLICH a repéré une fracture historique, un « partage des eaux », la fin de l'âge instrumental et l'émergence de l'« ère des systèmes » qui intègrent l'usager dans les processus. Selon ses analyses *Homo systematicus*, l'individu assujéti au système –dans le domaine qui nous occupe *Homo castrensis*, l'homme cantonné– s'auto-perçoit –et donc agit– comme un sous-système du système.

d'avec le soma et sa transformation en matière première de la communication, la virtualité se substitue à la vitesse dans la sociogenèse de nos corps) ; le déclin de la textualité entrave la transmission et transforme la nature du désir –le bien disparaissant pour laisser la place à la valeur ; *la pseudo-incarnation* que représente la « simulation technogène de non-réalités » dans le non-lieu inhabitable de l'écran qu'Illich appelle le « *show* ». C'est la logique qui sous-tend l'extinction programmée des complémentarités dissymétriques, la subséquente homogénéisation du monde dans laquelle tous les éléments sont interchangeable et agrégeables (lieux, choses, personnes, techniques) en fonction des nécessités systémiques : l'humiliation de la parole<sup>1018</sup>, de la perception, de la réalité et du lieu. Le postmodernisme, dit Illich, est incroyablement désincarnateur ! Dissolution du corps, dissolution du regard, dissolution du texte, dissolution des liens, dissolution des savoirs vernaculaires, dissolution de la parole, dissolution du sens commun, du *sensus communis*, du sens de la communauté, dissolution des lieux, tous ces changements entravent la transmission à l'ère des systèmes et en conséquence l'espace de la vie politique et la vie politique elle-même. Quelle action politique peut-on mener à terme en absence de contexte, de sens commun, du *sensus communis*, du sens de la communauté; d'*ethos* et donc d'éthique ? Ainsi donc, la nouvelle matrice épistémologique et la considération spécifique de ce que les techniques *disent* à une société à l'« ère des systèmes » consacre l'aboutissement de la contre-productivité structurelle, d'autant plus que des synergies s'établissent entre le paradigme industrialiste de la technique et le paradigme informationnel des systèmes.

En conclusion, il y a des conséquences remarquables entre la matrice analytique illichienne de la *Némésis médicale* et sa transposition en une *Némésis urbaine*, ainsi que dans leurs contre-productivités spécifiques. Illich appelle « contre-productivité globale » le stade de l'évolution des grandes institutions dans lequel le blocage interne se conjugue avec l'abolition de toute valeur d'usage dans le secteur autonome homologue. Contre-productive par les externalités l'*urbanisation totalisante* est abusive ; contre-productive par l'encombrement dû à son propre produit, elle est frustrante ; contre-productive par l'expropriation du pouvoir d'action personnel elle est castratrice. Ce paradoxe radical, cette programmation du contresens, est le fondement de la notion de *Némésis industrielle*, ici dans sa forme de *Némésis urbaine*.

Ma deuxième thèse est donc :

*La ville* a été substitué par une *entreprise urbaine*, l'*anti-polis*, atteinte de *Némésis*, qui englobe la plupart des autres entreprises industrielles dont elle est une condition de déploiement et qui, ayant dépassé tous les seuils et toutes les limites est, en l'occurrence, techniquement, socialement et structurellement contre-productive. Ville et campagne constituent deux volets de la même question : celle de l'industrialisme et ses conséquences.

Finalement, et voici ma troisième thèse :

J'ai constaté que l'urbanisme est *iatrogène* et que *Némésis urbaine* se déchaîne inévitablement là où les activités originaires des hommes (se loger, manger, être avec autrui...) se transforment en ressources économiques vouées à la spéculation, l'accumulation et le profit dans un contexte de rareté.

---

<sup>1018</sup> Le mot est d'ELLUL.

Je me suis fondée d'abord sur les analyses qu'Illich fait du « monopole des experts » et des différences de nature entre le territoire des professionnels et l'« espace habité vivant » des habitants, qu'Illich appelle « vernaculaire ».

Puis, à partir de son analyse de la manière dont l'industrie configure l'espace social (le « garage humain » qui tue l'art d'habiter, H<sub>2</sub>O opposé à l'eau des rêves, les transports mutilants...) j'ai pu déduire que *Némésis urbaine*, « autodérégulation institutionnelle de l'homme vers le cauchemar », « programmation du contresens », commence là où une ligne de démarcation géométrique établie sur un plan régulateur et fondée sur le principe juridique du statut de la propriété privée/publique vient se substituer au seuil sacré qui sépare le logis des *communaux* et se déchaîne inévitablement là où les activités originaires des hommes (se loger, manger, être avec autrui...) se transforment en ressources économiques vouées à la spéculation, l'accumulation, le profit dans un contexte de rareté sans que les palliatifs à l'œuvre puissent les racheter.

L'industrie configure l'espace social et les *lieux* deviennent l'*espace*, un espace que symbolise le bulldozer mais aussi « la déconstruction de la conversation en un processus de communication ». Si le *lieu* est discret, l'*espace* est indiscret, homogène, isotrope, universel. C'est le genre d'espace qui détruit les *communaux*. Ces conditions sont indispensables pour qu'il soit quantifiable, et par la suite facilement assimilable à une ressource économique, et en conséquence facilement réductible à une logique spéculative dans un contexte de rareté : l'anti-*lieu*. L'urbanisme, science de la gestion de l'espace homogène des biens de consommation, fondé sur le principe de rareté et donc sur la science économique est en conséquence *iatrogène*.

Ensuite, à partir de la reconnaissance de la substitution de sens commun vernaculaire par un système de protection étayé par des lois hétéronomes qui paralysent tout acte productif personnel, j'ai abordé l'absentéisme social et la délégation dans les institutions que met en évidence le caractère prescriptif et boulimique de l'institution législative. Si l'urbanisme systémique est un urbanisme de gestion de l'espace spéculatif des biens de consommation fondé sur la raison économique et le postulat de la rareté il est aussi un urbanisme normatif fondé sur la science juridique, elle aussi atteinte de contre-productivité sous la forme de boulimie normative. L'urbanisme normatif fondé sur la science juridique répondant à la logique de la méfiance et du soupçon tueuse de la confiance, à la logique de l'homologation et la standardisation tueuse de la créativité, est *iatrogène*.

Finalement, la mutation repérée par Illich dans les années 1980 est non sans conséquences dans le domaine qui nous occupe. Si la notion de texte disparaît comme référent, la notion de contexte s'évanouit avec. Or, comment « édifier », en dehors d'un contexte ? « Le « *show* » sèvre le regard de l'image » et pénètre tous les domaines du corps social. Pulsions de virtualité et technotopies font que la transposition arbitraire de la nature de l'image produite par l'ordinateur : *renderisations*, vidéo-jeux et hypertexte envahissent l'espace habité. Une vision fragmentée et détachée, d'un point de vue sans point de vue, entrave la perception de l'échelle et contribue à la dénégation du contexte. Les nouvelles icônes urbaines sont une voie vers nulle part ; tout au plus une image de marque touristique, la représentation d'un produit. Dans un urbanisme du « *show* » la présence réelle de la personne réelle dans le lieu réel devient problématique. La réalité – et son image – sont en quelque sorte excédentaires et bien souvent dérangeantes, et l'urbanisme du « *show* » évidemment, *iatrogène*.

Pour conclure :

L'*entreprise urbaine* aurait dépassé toutes les limites, celles qui séparent, proportion de démesure, gratuité de rareté, autonomie d'assujettissement systémique, simplicité de surefficience, discrétion d'homogénéité, austérité d'hyperconsommation, image de « *show* ». Nous sommes dans le domaine de l'*hybris*, de *Némésis urbaine*, programmation du contre-sens qui se résume en :

Le corps est loin du corps vécu, de l'expérience vécue. C'est un corps-produit. Un système immun. Un anti-corps.

L'homme conçu comme un système immun auquel il se relie par des *feedback loops* et son assimilation à des profils est une anti-personne.

L'espace homogène des biens de consommation comme l'espace inhabitable de l'écran et le non-espace des flux sont des anti-lieux.

L'*entreprise urbaine totalisante* est une ville-produit, une anti-ville, l'*anti-polis*.

L'*entreprise urbaine* est contre-productive dans les domaines techniques sociaux et structurels. *Némésis urbaine* se manifeste à travers la surconsommation, la surefficience, la surproduction, la surmobilité, la surcomplexité.

L'urbanisme est *iatrogène*, par sa fonction et par sa nature.

Corps produit dans une ville produit, anti-corps dans un anti-lieu, anti-personne dans une anti-ville. Usurpatrice du politique, l'*anti-polis*. L'*entreprise urbaine*, une imposture, un « corps *iatrogène* » en dissolution en un corps adapté par et pour la technologie avancée, l'espace universel de la communication médiatisée : la *ville globale*, la *ville des flux*.

Quelques correspondances se sont établies au long de la recherche qui sont éclairantes :

L'*entreprise urbaine* est à la ville ce que l'espace est aux lieux, ce que le « garage humain » est à l'art d'habiter, ce que les transports sont au transit, ce que H<sub>2</sub>O est à l'eau des rêves ; ce que les valeurs sont au bien, ce que les lois prescriptives sont au sens commun, ce que le concept est à la perception, ce que les cyborgs sont au corps vécu, ce que la communication est à la parole, ce que la « participation » est à l'action, ce que l'espace public est aux *communaux*. « Moderniser c'est spatialiser » comme « urbaniser c'est dépolitiser ».

Au-delà des limites qui conditionnent le sens, au-delà des limites inhérentes à l'existence incarnée, *Némésis urbaine* devient structurelle.

## ***Partie II - La ville conviviale***

Devant l'évidence du dérèglement multiple, nous parlons plus d'aisance d'un nouveau paradigme divers de celui de l'industrialisme du développement et la croissance, mais c'est une action de quelle nature et dans quelle direction ?

La deuxième partie de ma recherche, plutôt propositive, concerne les logiques qui sous-tendent la réinstitutionnalisation de la société pour une reconstruction d'un « espace habité vivant » .

Illich ne propose pas d'utopie normative mais les procédures qui permettent à chaque communauté de choisir son utopie réalisable car « la convivialité est multiforme ».

Sachant qu'il n'y aura pas de réponses totalisantes, s'entament des processus de réduction | reconduction<sup>1019</sup>, pour « énoncer de manière politiquement efficace le recouvrement de la variété vernaculaire face aux prémisses homogénéisantes de la rareté systémique ».

Nous avons exploré les conditions d'une telle réduction et, à partir de ces conditions, j'ai proposé un *imaginarium* non exhaustif, un répertoire très ouvert des conditions favorables à la convivialité de l' « espace habité vivant » sous un regard illichien. Voici une synthèse :

- Une *ville conviviale* est une ville poreuse où l'hospitalité est à même de fleurir : celle qui n'a pas abandonné « l'espace humain où il est possible de regarder l'autre face à face » pour sortir de la logique du *challenge* industrialiste et aller vers une « structure conviviale des outils et des institutions ».

- La *ville conviviale* est une ville éducatrice, qui s'ouvre et qui favorise « l'enfantement de la conscience » et la rencontre de l'autre. Elle contribue à « déscolariser la société » par la création d'un cadre institutionnel d'une nature toute différente.

- La mise en place de « contre-projets » et d'une « contre-recherche » pour sortir de la recherche institutionnalisée monopolique amène à un *contre-urbanisme convivial* qui, comme les contre-paroles de Celan, « brise les fils » qui le rattachent aux concepts analytiques hégémoniques et à leurs bases instrumentales. C'est un *contre-urbanisme* non prescriptif basé sur les ressources inattendues de l'action personnelle et sur l'accessibilité, l'intervention et la confiance obéissante, qui rend la parole à des acteurs jusqu'aujourd'hui négligés ; une reconduction par la *praxis*, qui ne peut être faite que de bas en haut par les gens.

- La *ville conviviale* est une ville gratuite, ouverte à la surprise, à la liberté d'aller vers son prochain, dans laquelle les actes de gratuité et de don peuvent se manifester libres des blocages dans un terrain fertile. Un contexte « favorable à la confiance et donc à la solidarité » pour sortir de l'économicisme et recouvrer une éthique à partir de la distinction entre valeurs, Bien et Bénédiction, dans « une société décente ». Bénédiction et rencontre de l'autre ne peuvent pas être produites, elles ne trouvent leur accomplissement que dans la reconstitution d'espaces de grâce, de confiance, de gratuité et de don.

- La « paix vernaculaire », la paix des peuples, l'antithèse de la guerre du développement, peut être entendue comme une atmosphère conspirative qui caractérise un lieu unique, habité, vécu, radicalement opposé à l'« espace homogène des biens de consommation » et au (non)-espace virtuel du paradigme informationnel. La *ville conviviale* est une ville conspirative où survivent les atmosphères dans lesquelles s'incarne la paix des peuples.

- La *ville conviviale* est un projet local, « engendré par des coutumes et rendu visible par des rituels distincts », celui qui –seul– peut retrouver ce qui est harmonieux et pertinent par rapport à la juste échelle, reformuler les complémentarités dissymétriques disparues et repérer et bannir les « impertinences urbaines » pour sortir de la démesure

---

<sup>1019</sup> Dans le sens que ROBERT [2001] donne à ces mots. Voir page 279 et *sqq.*

et recouvrer la proportionnalité.

- La *ville conviviale* est une ville légère, qui ouvre la possibilité d'un contact intime et non médiatisé avec la réalité du monde et de l'autre, qui accueille des pratiques sociales complexes qui stimulent certaines vertus dans ceux qui les pratiquent, qui permet le fleurissement de l'éthique épiméthéenne du soin, d'un soin proche, présent, incarné, physique et non télécommandé pour sortir du déchaînement prométhéen.

- La *ville conviviale* est une ville sensuelle : le Lieu de la reconquête ascétique de la chair et des sens où s'incarne le virtuel, une ville vive et présente pour sortir du « *show* ».

- Une *ville conviviale* est une ville hédoniste, où le recouvrement d'une ascèse et d'une amitié austère rompent avec l'assujettissement systémique à la quête de la vérité. Le Lieu où l'homme austère peut trouver sa joie et son équilibre, où se manifeste la modestie dans les choix, où un renoncement au pouvoir courageux, discipliné, autocritique accompli dans la communauté amène à un changement dans les cœurs que j'ai appelé entre métaphoriquement et humoristiquement (*désurbanisation*), qui ouvre la voie à l'hédonisme et la célébration.

Et finalement, la condition qui les englobe toutes :

- Le recouvrement de la notion des *communaux*, en deçà de l'espace public, pour reprendre la parole qui crée un Lieu et sortir de l'anti-*polis* : les *communaux* comme un projet ouvert, entendus dans son sens large comme « l'inverse d'une ressource économique », comme les lieux où s'incarnent la parole, l'ascèse, l'hédonisme et l'amitié, comme le substrat fertile où se tiennent des pratiques démocratiques et sociales complexes, où se réifie la virtualité et se tisse un contexte.

### Mes impressions personnelles

Thierry Paquot est clair :

Cette pensée pensante dérange, ébranle, réveille et émerveille. Aucun lecteur, non, aucun, ne sort indemne d'une telle lecture, à la fois vivifiante et sans sentimentalité [Paquot, OC2 : 21].

Je ne suis pas une exception. Pendant un peu plus de trois ans j'ai rejoint Illich quotidiennement dans sa parole et à travers les écrits de ses collaborateurs et amis. « À l'ombre lumineuse de son absence<sup>1020</sup> », la lectrice attentive que j'étais auparavant est devenue une élève fidèle.

Dans le plan intellectuel, des moments de réflexion ont été suivis d'autres d'enthousiasme : la lucidité de ce penseur exceptionnel m'a aidé à y voir clair dans un cumulus d'intuitions vagues nourries depuis des années par de nombreux auteurs et des amis divers. Mais je me suis retrouvée également au cours de mes lectures plongée dans des états d'intense spiritualité –je dirais presque de prière. Dans son article *Ivan Illich as We Knew Him in the 1950s* Joseph Fitzpatrick raconte que Dorothy Dohen, amie d'Illich et éditrice de la revue catholique *Integrity*, l'a incité jusqu'à sa mort en 1984 à reprendre l'exercice du sacerdoce. « Elle appréciait comme moi, souligne Fitzpatrick, l'énorme influence spirituelle et religieuse qu'Ivan pouvait avoir sur les gens, et elle

---

<sup>1020</sup> « *A la sombra luminosa de su ausencia* ». Les mots par lesquels Jean ROBERT a convoqué ses amis à Cuernavaca pour commémorer le dixième anniversaire de sa mort.

était convaincue que, à long terme, cette influence était plus importante pour Dieu et les gens de Dieu que ses critiques sociales et ses essais<sup>1021</sup> » ; de mon côté, je soupçonne qu'il avait trouvé une autre manière –certainement particulière– de prêcher par le moyen de ses écrits, et ceci à travers le réveil d'une sensibilisation extrême à la présence de l'autre.

Intuitions des influences et des processus, dévoilement, moments de prière : des cadeaux de la vie par l'intermédiaire de cette thèse. (D'une vie, par ailleurs, bouleversée par cette activité contraignante, exigeante qu'est la rédaction d'une thèse doctorale, enchâssée dans une vie professionnelle, au milieu des tâches quotidiennes, d'un cadre familial complexe, du suivi des étudiants, « des conseils à perpétuité et de la vitesse qui coupe le souffle » [PS : 7]). Comme résultat, un certain strabisme auquel nous habitue la lecture d'Illich, qui consiste à regarder d'un œil (critique) les systèmes, les institutions, les idéologies, leurs pièges et leurs illusions ; et en même temps, de l'autre œil (amoureux), voir encore et toujours comment se portent notre père, notre frère, notre voisin, nos amis, nos amours, et ce que nous pouvons faire pour eux.

« Tu en auras marre de ton auteur à la fin de ta thèse », m'avait-on prévenue. Heureusement, ce n'est pas le cas, bien au contraire : devant un penseur si riche, si inspirateur, j'ai l'impression de pouvoir (et de vouloir !) tout recommencer.

Où en sommes-nous donc ?

« **Entre-deux-eaux** » [Paquot, 2002]

Ivan Illich n'a pas écrit d'essai sur la ville, mais il a toujours été intéressé par l'architecture, les transports, l'énergie, le logement... « Illich est intéressé à l'esprit de la ville (lieu de civilisation, là où se trouvent les universités et les bibliothèques !). Il n'évoque guère la campagne<sup>1022</sup> et les travaux agricoles. Il apprécie la compagnie de Turner et de Rykwert et enseigne volontiers à Penn State et à State College en compagnie d'architectes. Jean Robert est lui-même architecte ; il connaît donc beaucoup de choses sur ce savoir et ce savoir-faire » me disait Thierry Paquot au début de ma recherche<sup>1023</sup>. Et en même temps il me demandait : « Pourquoi Ivan Illich, 'historien du présent' n'a-t-il jamais traité directement de la ville ? ». J'ai essayé de répondre à son interpellation avec ses propres mots reformulant l'hypothèse suivante :

Illich, en tant qu'« historien du présent », a défini les effets de l'industrialisme et de l'informationnelisme sur l'espace habité. Il nous a parlé du système technicien « qui a fait de la marchandise un paradigme envahissant<sup>1024</sup> » [PS : 236-HE, 1993] ; il a relevé

<sup>1021</sup> « *She appreciated, as I have also, the great spiritual and religious influence that Ivan could have on people, and she was convinced that, in the long run, this was more important for God and God's people than his learned social commentaries and critiques* » FITZPATRICK, Joseph, in [Hoinacki and Mitcham, 2002 : 38]. (Op. cit.).

<sup>1022</sup> Mais si, par le creux, constamment, dans sa critique du développement et son regard sur la culture vernaculaire !

<sup>1023</sup> Message personnel - avril 2010.

<sup>1024</sup> « Cette notion ellulienne [...] [le système technicien] éclaire une mutation de l'esprit : c'est une notion qui permet de cerner dans l'éducation, les transports, les activités médicales et scientifiques modernes le seuil auquel ces entreprises absorbent, conceptuellement et physiologiquement, le client dans l'outil ; le seuil auquel les produits de consommation se muent en produits qui, eux-mêmes-consomment; le seuil auquel le milieu technique transforme en chiffres ceux qui y baignent » [ PS : 158-HE, 1993].

« les conséquences sociales de la domination par le moyen de « la technique » qui rend les institutions contre-productives [et qui], doivent être comprises si l'on veut en mesurer les effets sur l'*hexis* et la *praxis* qui définissent l'expérience de la modernité. [PS : 159-HE, 1993] ; il a parlé de la relation manque / besoin / droit, de la création culturelle des besoins, des « monopoles radicaux » et des « professions mutilantes » ; il a fait la critique anthropologique de l'État providence « qui n'est pas un hamac culturel » ; il a exploré le conflit entre valeurs vernaculaires et valeurs économiques, entre valeurs d'usage et valeurs d'échange et a mis en lumière comment la distinction moderne entre espace public et espace privé détruit la distinction vernaculaire entre le logis et les *communaux* articulés par le seuil, et avec ça « ce mode vernaculaire de comportement et d'action qui s'étend à tous les domaines de notre vie ». Il a parlé de l'entropie comme analogue et métaphore. Il a parlé de la désincarnation et des seuils, de la recherche de l'autonomie radicale et bien sûr des dégâts de l'idéologie du progrès, de l'industrialisme et du développement. Il a fait la critique de l'inévitabilité des processus économiques et des processus d'expropriation / délégation / impuissance programmée à l'« ère des systèmes ». Il a parlé de réintroduire l'éthique dans la vie sociale et de sortir de la rareté, une certitude contemporaine. Il a obstinément exprimé son refus du pouvoir et l'importance des limites et de la proportionnalité. Il a fait la critique de la perversion du christianisme<sup>1025</sup> et la revendication de la liberté radicale du Samaritain d'aller vers l'autre en réponse à son appel. Il a parlé entre autres d'espace habité et de « monde amalgamé » ; d'espace urbain vernaculaire et de l'espace homogène des biens de consommation ; de l'« espace habité vivant » et du « garage humain » ; d'espace discret et d'espace indiscret, isotope ; de milieu habité urbain et d'espace urbain industriel; du pouvoir topogénique de la parole et de l'espace encombré de l'« Absurdistan ». Il a parlé des bibliothèques, des laboratoires, des usines et des aéroports comme les *containers* des objets éducatifs véritables et comme des lieux de rencontre [OC1 : 323-SE, 1971]. Mais il parle de fait très peu de « la ville ». Peut-être parce que, « historien des temps modernes », il savait déjà que à l'« ère des systèmes » « [...] la ville, la vieille ville que nous connaissions n'existe plus » [Paquot, 2002]. Ou au moins, nuance Jean Robert<sup>1026</sup>, elle n'existe plus comme espace de proportionnalité. Elle a été remplacée par une *entreprise urbaine*, une *anti-ville* au corps *iatrogène* en dissolution dans le (non)-espace des flux : une imposture, une trahison.

À l'« ère des systèmes », ce que nous appelions *la ville* a été substitué dans la réalité et dans l'imaginaire par cette *entreprise urbaine*, ce qui fait que, pour les plus radicaux de mes amis, la formule *ville conviviale* constitue un oxymore qui les énerve. Et paradoxalement, dans une société profondément paradoxale, les institutions et les médias sont unanimes en ce que « *le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes* », juste au moment où la ville a cessé d'exister<sup>1027</sup>. Le XXI<sup>e</sup> siècle serait donc le siècle des « villes absentéistes » ? Comment être hospitalières étant absentéistes ? « À l'âge des systèmes

<sup>1025</sup> Bien proche de la « subversion du christianisme » d'ELLUL ou de ce « monde d'idées chrétiennes devenues folles » de CHESTERTON.

<sup>1026</sup> Communication personnelle.

<sup>1027</sup> C'est la question que se pose aussi de son côté Manuel CASTELLS [1999] dans son paper *The Culture of Cities in the Information Age*, préparé pour la conférence *Frontiers of the Mind in the Twenty-First Century*, Washington DC: Library of Congress (14-18 juin 1999) : « *The great 21st century paradox: an urban world without cities?* » (« Le grand paradoxe du XXI<sup>e</sup> siècle : un monde urbain sans villes ? »). Trad. S.G.

–poursuit Paquot – nous sommes entre-deux-eaux, l’eau des rêves, et l’eau des tuyaux. [...] Et il faut découvrir ce que signifie apprendre à penser ensemble cet entre-deux-eaux » [Paquot, 2002].

Nous sommes donc « entre-deux-eaux », un pied de chaque côté de la ligne de partage [E : 297], une fesse de chaque côté de la ligne d’horizon<sup>1028</sup>. Dans le passage d’un côté à l’autre s’ouvre, de façon surprenante, une possibilité : celle de l’imagination, celle de l’intuition, celle de l’amitié. À condition d’être bien certains de garder un pied de chaque côté pour rester humains :

J’aime me promener avec les pieds de chaque côté de la ligne de partage et savoir que le côté gauche et le côté droit sont profondément différents et contradictoires à un très haut degré [...] Tandis que je marche, pense et explore, je cherche mon chemin entre deux champs dissymétriques mais complémentaires, dissymétriques mais profondément dissemblables. Quand la pensée devient une perception monoculaire de la réalité, elle meurt [E : 297-298]

Recouvrer et faire grandir des enclaves de vie humaine dans les interstices de cet « entre-deux-eaux » à un moment de dérèglement multiple pourrait induire un changement (une métamorphose à la Morin ?, la création d’une tierce voie nouvelle comme proposait Charbonneau ?) qui nous aide, avec Foucault, « à penser l’impensable [...] et « rompre les barrières de sécurité mentales érigées par le discours de l’ordre » [Robert, 2011], à pour éviter la tentation paresseuse de prôner une adaptation –pour Ellul « le maître mot des techniques<sup>1029</sup> »– qui, face à la nature et le rythme de plus en plus effréné des événements, s’avère indésirable sinon impossible.

### ***L’unité de la pensée d’Illich***

J’ai été frappée lorsque j’avais dans l’élaboration de mon travail par l’acuité et l’actualité de la pensée de « maître Ivan » ; par l’unité dans la variété ; par sa volonté de mettre en question ses propres idées, de les soumettre à l’observation critique et de les adapter aux changements des temps et du contexte ; par sa capacité de remettre à jour ses propos : « une théorie qui s’achoppe à ses propres contradictions » [Shanin<sup>1030</sup>, in Robert, 2012] et aussi par sa disposition à intégrer les idées de ses élèves, de ses amis convaincu de l’importance du travail collectif et de la puissance du « nous » ; par l’évolution personnelle énorme que suppose, à l’âge de cinquante ans, l’abdication à toute instrumentalité avec l’abandon de la méthode *peirastique* et son nouveau commencement comme maître pèlerin, « historien du présent » et plus que ça, poète ; et enfin sans doute, par une trajectoire personnelle éblouissante et par la totalité de son œuvre, que j’ai hâte de relire tranquillement, maintenant, sans avoir une thèse à écrire.

Ivan Illich nous interpelle et nous appelle à une autre manière de vivre et de concevoir les choses, une manière subversive car aussi éloignée de la rationalité utilitariste cartésienne de l’âge instrumental (pour laquelle tout anti-utilitarisme est inconcevablement révolutionnaire) que de la programmation cybernétique désincarnatrice. Il nous invite à une autre recherche, à une autre relation entre nous et

<sup>1028</sup> ILLICH cite Pierre d’Espagne [Ouvr. coll., 2003 : 11]. Voir note en bas de page 727, p. 269.

<sup>1029</sup> ELLUL, Jacques, in [Steyer, 1993]. (Voir Filmographie).

<sup>1030</sup> Theodor SHANIN (né en 1930) est un sociologue itinérant britannique d’origine polonaise ami d’Illich, qui s’intéresse à l’économie informelle et à la vie paysanne.

avec le monde. Voyez à quel point, dans le contexte actuel marqué par les inégalités croissantes et une planète menacée, les questions –même techniques– posées par Illich depuis une quarantaine d’années restent, en raison de leur solidité morale et philosophique, d’une actualité émouvante.

### Voies de recherche

Comme dans toute recherche, plusieurs questions sont restées sans réponse, de nouvelles questions ont été soulevées au cours de l’élaboration du travail, quelques unes ont été déjà amorcées, d’autres le seront par le lecteur. Voici une synthèse des sujets que je trouve, personnellement, particulièrement intéressants pour une recherche ultérieure :

En amont :

- Une analyse comparée de la pensée d’Illich avec celle d’autres penseurs *après-développementiste* : Partant, Ellul, Charbonneau..., particulièrement en ce qui concerne leur conception de l’espace habité et le territoire fournirait des repères fondamentaux.

- Les logiques qui sous-tendent l’industrialisme (avec ou sans industrie) à l’« ère des systèmes » et les certitudes qui leur sont inhérentes méritent d’être approfondies car elles ont un poids indéniable, parfois même déterminant, dans la configuration des alternatives et dans leur déroulement<sup>1031</sup>.

- Dans la *Declaration on soil* [1990] Illich et ses amis, dont Sigmar Groeneveld et Lee Hoinacki entre d’autres, appelaient à faire une « philosophie du sol [...] un sujet qui pouvait aller de soi pour Platon, Aristote et Galen mais pas aujourd’hui [...] une analyse claire et disciplinée de l’expérience et la mémoire du sol sans laquelle aucune vertu et aucun nouveau type de subsistance ne peuvent exister ». Le sujet est vaste : le sol nourricier, le sol fondateur, le sol sujet de droit, le sol économique, le sol politique... « Depuis la réforme grégorienne, [les sciences] se sont séparés de la philosophie » [CM : 179]. Étant donné les résultats, il est temps de les rassembler !

- Pour les historiens de l’architecture et de l’urbain, une étude de l’historicité de *Némésis* urbaine serait intéressante pour repérer les seuils qui ont été dépassés et quand et mieux comprendre leur nature.

- Les philosophes trouveront sans doute grand intérêt à approfondir entre autres dans les liens d’Illich avec Foucault et Lévinas qu’il connaissait bien, avec Heidegger qu’il ne voulait pas connaître, avec l’I.S. ...

En aval :

- La critique (sous un regard illichien) des corpus théorique et des actions des mouvements *après-développementistes* à l’œuvre, notamment de la *décroissance* et du Mouvement de Transition à partir du constat que « La désaccoutumance de la croissance sera douloureuse » [OC1 : 549] et de la nécessité de « groupes capables d’analyser avec cohérence la catastrophe et de l’exprimer en langage ordinaire » [OC1 : 575].

---

<sup>1031</sup> Je me propose de reprendre tout de suite un article écrit pour La ligne d’horizon et dont une version réduite intitulée *Les logiques de l’industrialisme selon Ivan Illich* a été publié dans l’ouvrage collectif, *Sortir de l’Industrialisme*, 2011, Lyon, Ed. Le pédalo ivre (livret introductoire au colloque *Sortir de l’industrialisme* organisé par La ligne d’horizon à Lyon en novembre 2011. Je m’intéresse très particulièrement à la recherche autour de la notion de *vulnérabilité* dans tous ses aspects.

- Toute (contre)-recherche ou recherche appliquée à partir de l'observation et l'analyse de cas de convivialité de l'espace habité ou de (contre)-urbanisme convivial, à toutes les échelles sera fructueux, avec notamment un regard sur les pratiques alternatives issues de la créativité des gens, ainsi que leurs limites et précautions, leurs résistances et récupérations, leurs méthodes d'évaluation.

- Le *Vélib'* et ses usagers constituent un intéressant champ de recherche. Comment interpréter le succès du retour du vélo dans les grandes villes occidentales ? Quelle est la motivation de ses utilisateurs ? Que signifie l'usage du *Vélib'* pour eux ? Se considèrent-ils « usagers » d'un service ? S'agit-il d'un nouveau « besoin » et par la suite d'un nouveau « droit » ? Comment voient-ils leur intégration dans un « système de transport » ? Quelle est leur éventuelle *autoception* en tant qu'« usagers » et donc une partie de ce système, cette fois-ci à vélo. Qu'y en a-t-il de la traçabilité, du contrôle social ? Agissent-ils mus par le « principe responsabilité » défini par Jonas ? Ou c'est bien le corps vécu qui prend le dessus ? Quelle est l'autoception de leurs corps ? ...

### **Pour finir...**

De *La ville* de Cavafy aux *Villes Invisibles* d'Italo Calvino –deux auteurs qu'Illich-poète<sup>1032</sup> connaissait, appréciait, aimait...–, des contre-paroles de Celan à la Babel lumineuse de Du Zhenjun, un parcours poétique s'est déroulé en parallèle à mes propos, un parcours non seulement non sans rapport avec les sujets abordés, mais qui parfois, par des voies irrationnelles, nous ont apporté *de seuil en seuil* des visions lumineuses.

Cette *ville conviviale poétique* met en exergue la possibilité d'un point de contact entre les deux mentalités si bien décrites par Illich, la mentalité alphabétique et la mentalité cybernétique, des deux côtés de la « ligne de partage », « entre-deux-eaux ».

Les complémentarités dissymétriques constitutives entre les genres, entre ville et campagne, entre le réel et le virtuel, entre l'ici et l'au-delà, entre texte et hypertexte, entre hétéronomie et autonomie, entre valeurs d'usage et valeurs d'échange, « gardant toujours un pied de chaque côté de la ligne de partage de façon à rester humains » reprennent le devant, nourrissant une *ville conviviale* multiforme, plus simple à vivre mais plus riche en rapports. Face à l'espace public économique et les communications médiatisées, les *communaux* de la parole, l'ascèse et l'amitié. Une ville hédoniste...

Les idées d'Ivan Illich et son questionnement radical de toutes les certitudes reçues – nous ont donné des clés pour approfondir dans la distinction entre *ville* et *entreprise urbaine*, entre *communaux* et *espace public*. En amont, elles nous ont permis de réfléchir aux conditions de la convivialité de l'« espace habité vivant » : ascèse, amitié, transmission, sens commun, atmosphères et les lieux fertiles qui les rendent possibles. En aval, elles nous aident à repérer des champs d'action dans certains domaines techniques (restrictions de la vitesse, co-voiturage, etc. auxquelles Illich croit certainement peu), dans le domaine culturel (la mise en question de la notion de progrès, la conviction dans la restriction de la voiture privée, la réconceptualisation des activités humaines) et dans le domaine structurel (par exemple en ce qui concerne l'autoception de l'individu et la des rapports sociaux). Mais ce qui est fondamental c'est que cette réflexion (un *conditionarium* devenu *imaginarium*) est ouverte. Rappelez-vous : « Que personne ne prenne ce que j'ai dit pour des réponses » !

<sup>1032</sup> Qui, à l'âge de quatorze ans voulait écrire comme RILKE.

Ivan Illich, avec Jacques Ellul, François Partant et tant d'autres, sont parmi les inspireurs des mouvements *après-développementistes* qui mettent en cause le productivisme, dévoilent les illusions (le progrès, le développement, l'idéologie de la croissance...), dénoncent les fausses pistes (l'État comme solution, « la technique va résoudre les problèmes qu'elle engendre »...) et proposent une action par les gens ancrée dans le territoire. Il s'agit de créer un moyen, un environnement, un projet dans lequel puissent se retrouver les « différents », un projet « entre-deux-eaux » parce que, autrement, il n'y a pas d'issue possible.

Nous avons vu comment Illich regarde en historien l'étrangeté de notre époque et de beaucoup des certitudes qui nous paraissent « aller de soi » et nous enseigne que tout ce qui a eu un commencement peut avoir une fin. De la construction d'un avenir convivial et éthique (par l'intensité de l'action, par le questionnement des institutions, par la conscience nouvelle de la propriété « définie comme un bien véritablement public dans une société sans classes », par le recouvrement des *communaux* entendus comme l'inverse d'une ressource économique, par la jouissance des lieux nécessaires à la survie des atmosphères où cultiver la *pax populi* et « ce mode vernaculaire de comportement et d'action qui s'étend à tous les aspects de la vie », par la réduction de l'économie qui est « une condition positive d'une meilleure existence »...), de la construction d'un avenir convivial et éthique à la quête de la vérité dans un cadre d'amitié austère où vivre la surprise de l'expérience du visage et de la chair de l'autre, une parole d'une richesse inouïe nourrit des alternatives à l'industrialisme hégémonique à « l'ère des systèmes » : *l'après développement nécessaire*.

Un changement de paradigme s'avère nécessaire. C'est le passage du paradigme cybernétique des systèmes au paradigme de la multiplicité vernaculaire, du paradigme industrialiste de l'accumulation et la rareté au paradigme de la convivialité illichienne.

Barcelone, le 28 février 2013.

## CODA

---

Richard Whittaker : Vous avez dit que nous avons besoin d'exemples.

Lee Hoinacki : Je pense que c'est vrai dans tous les domaines. Par exemple, il est absolument nécessaire d'avoir des exemples humains, comme c'était le cas de la lecture d'Homère pour les Grecs, et leur confrontation à des personnes exemplaires dans l'Iliade et l'Odyssée, ou comme la lecture des *Vies des saints* pour les chrétiens. Et je pense que c'est nécessaire aussi dans les termes d'expériences exemplaires. Si vous n'avez jamais aimé une autre personne très intensément, par exemple, vous ne saurez pas ce que c'est que l'amour. [...] Vous avez besoin d'expériences exemplaires du lieu, de la pensée, de la pensée vraiment claire. Pourquoi ? Simplement parce qu'il y a une énorme quantité de mauvais enseignants tout autour, de mauvais livres, de mauvais exemples.

WHITTAKER, Richard, 2000, *Lee Hoinacki: Conscience and Courage*, Oakland, CA, 21 septembre 2000<sup>1033</sup>.

L'analyse des démarches qui pourraient se rapprocher du paradigme de la convivialité illichienne et en quoi elles l'évoquent est une recherche passionnante qui excède le champ de cette thèse. Pourtant je ne voudrais pas passer sans donner au moins un petit échantillon des différents champs dans lesquels des actions de résistance et de créativité sont en train d'avoir lieu, qui semblent aller au moins partiellement dans le sens de la convivialité illichienne et qui élargissent les exemples donnés dans les *Signes* de la Partie II<sup>1034</sup>.

---

<sup>1033</sup> Disponible sur : <http://www.conversations.org/story.php?sid=5> Dernière consultation : 12-09-2012.  
Trad. S.G.

<sup>1034</sup> La sélection des exemples est indicative et non pas exhaustive. Pour chaque élément de la liste, je donne comme référence une adresse utile pour commencer la recherche.

## **Pour penser et vivre (plus ou moins utopiquement) autrement**

### Après-développement

La ligne d'horizon-Les amis de François Partant.  
<http://www.lalignedhorizon.net>

Rocade-Réseau pour l'après-développement.  
<http://www.apres-developpement.org>

### *Communaux*

Laboratorio del Procomún  
[http://medialab-prado.es/laboratorio \\_del \\_procomun](http://medialab-prado.es/laboratorio_del_procomun) (en anglais et en espagnol)

### Décroissance et simplicité volontaire

Institut d'études économiques et sociales pour la décroissance soutenable  
<http://www.decroissance.org>

RQSV-Réseau québécois pour la simplicité volontaire.  
[http:// www.simplicitevolontaire.org](http://www.simplicitevolontaire.org)

### Mouvement de transition

Villes et communautés en transition.  
<http://villesentransition.net>

### Autres

B-Society : pour la prise en compte de la chronobiologie et les rythmes circadiens de chacun.  
<http://www.b-society.org>

Illichville, la ville sans voitures. Un projet artistique américain.  
<http://carfree.free.fr/index.php/2008/02/02/illichville-la-ville-sans-voitures>

## **Expériences ou actions revendicatives**

15M-Toma la plaza ! | Democracia real ya !  
<http://movimiento15m.org/sobre-movimiento-15m-org> (en espagnol)  
<http://www.democraciarealya.es> (en espagnol)  
Paris : <http://paris.reelledemocratie.net>

Casseurs de pub.  
[www.casseursdepub.org](http://www.casseursdepub.org)

La Via Campesina : mouvement paysan international.  
<http://www.laviacampesina.org>

La Voie Urbaine et l'Alliance des Habitants pour la vie urbaine et communautaire.

[http://fre.habitants.org/la\\_voie\\_urbaine](http://fre.habitants.org/la_voie_urbaine)

Faucheurs volontaires (d'OGM).  
[http://www.monde-solidaire.org/spip/IMG/pdf/CHARTE\\_r-s.pdf](http://www.monde-solidaire.org/spip/IMG/pdf/CHARTE_r-s.pdf)

Reclaim the Fields : mouvement de jeunes paysan/nes pour le maintien du milieu rural, la souveraineté alimentaire et les modes de vie alternatifs.  
<http://www.reclaimthefields.org>

Reclaim the Streets : groupes d'action directe pour le partage communautaire des espaces publics, la résistance aux forces dominantes dans la globalisation et à la voiture comme mode de transport dominant.

Sortir du nucléaire et pour le droit à l'information et à la protection.  
[www.sortirdunucléaire | org](http://www.sortirdunucléaire.org) [www.criirad.org](http://www.criirad.org)

## **Développements formels, de base notamment écologique**

Écoquartier Vauban à Fribourg.  
Écoquartier Augustenborg à Malmö.  
Écoquartier Südstadt à Tübingen.  
Der Viertel à Brême,  
etc.

## **Communautés rurales alternatives ou squatt**

Can Masdeu  
<http://www.canmasdeu.net>

Lakabe  
<http://www.ecoaldeas.org/proyectos/lakabe.htm>

## **Liens ville-campagne**

AMAP-Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne.  
<http://www.reseau-amap.org>

Custodia del territorio (Garde du territoire)  
<http://www.custodia-territorio.es/conceptosbasicos> (en espagnol)

Marchés locaux et certification participative

<http://www.colloque-agroecologie-albi2008.org/spip.php?rubrique71>

Monnaies locales complémentaires.

<http://monnaie-locale-complementaire.net>

Nourriture, autonomie, paysannerie.

Site du colloque d'agroécologie d'Albi 2008.

<http://colloque-agroecologie-albi2008.org>

Toilettes sèches

<http://www.habitat-ecologique.org/toilette.php>

Traction animale

<http://www.tractionanimale.fr>

Universidad de la Tierra (Oaxaca)

<http://unitierra.blogspot.com.es> (en espagnol)

## Pratiques urbaines

Agriculture urbaine

<http://www.agroparistech.fr/+Le-Monde-sur-les-toits-d+.html>

<http://www.lesdebrouillards.qc.ca/upload/article/s/fichiers/153/153.pdf>

+ culture : La ferme du bonheur.

<http://lafermedubonheur.over-blog.net/>

Bank of Common Knowledge : une plate-forme collective pour échanger des connaissances et pour l'éducation mutuelle.

<http://www.bancocomun.org/?lang=en> (en anglais)

Banque du temps : échange libre de biens, de services et de savoirs.

<http://banquetemps.free.fr/>

Couch-surfing (hébergement gratuit dans son canapé)

<http://www.couchsurfing.org>

Co-voiturage

<http://www.covoiturage.fr>

Habitat groupé, partagé et communautés de vie.

<http://www.habitatgroupe.org/>

Home exchange

(plusieurs sites pour la plupart payants)

Monnaies locales complémentaires

<http://monnaie-locale-complementaire.net>

Radios et TV locales.

<http://www.annuairedelaradio.com/AnnuaireRadio/Locales.html>

<http://www.tvlocales.fr/>

SEL-Systèmes d'échanges locaux

<http://www.selidaire.org/spip>

Université pirate. « L'université pirate est un dispositif nomade et parfois atemporel [...] Tous les participants et visiteurs sont invités à devenir acteurs pour que « l'audience créative » prenne une part privilégiée lors des rencontres ».

<http://universitepirate.free.fr>

Urbanisme tactique I

<http://tacticalurbanismsalon.com/> (en anglais)

Urbanisme tactique II

[http://issuu.com/streetplanscollaborative/docs/tactical\\_urbanism\\_vol\\_2\\_final](http://issuu.com/streetplanscollaborative/docs/tactical_urbanism_vol_2_final) (en anglais)

Urbanisme tactique III- The

Interventionists Toolkit by Mimi Zeiger

<http://places.designobserver.com/feature/the-interventionists-toolkit/24308/> (en anglais)

Urbanisme émergent - *Bottom-up* planning.

HILL, Dan, Emergent urbanism or 2bottom-up » planning. City of sound, 14 février 2010. <http://www.cityofsound.com/blog/2010/02/emergent-urbanism-or-bottomup-planning.html>.

Urbanisme DIY – *Do-It-Yourself* Urbanism.

SPUR, ideas and Action for a Better City. <http://www.spur.org><sup>1035</sup>(en anglais)

Villes sans panneaux ni feux rouges.

Une interview à Hans Monderman (1945-2008)Urban Design

Group & Urban Design London.

<http://www.urbannous.org.uk/udlhm1.htm> (en anglais)

## Expériences de réappropriation de l'espace public.

---

<sup>1035</sup> Cité dans ZEIGER, Mimi, The Interventionist's Toolkit, The observer, 31-01-2011. Disponible sur <http://places.designobserver.com/feature/the-interventionists-toolkit/24308/>.

L'Agence Touriste : tourisme de travers. Promenades expérimentales et artistiques de l'*association -able*.  
<http://www.netable.org/?browse=L'agence%20touriste>

Art urbain :

Max Cornelisse, artiste « hacker » urbain.

<http://www.youtube.com/user/maxcornelisse>

Candy Chang, créateur de dispositifs urbains pour que les gens interagissent dans l'espace public.

<http://www.candychang.com>

Basurama : un projet artistique et culturel autour des déchets.

[www.basurama.org](http://www.basurama.org) (en espagnol)

Build a better block. Une banque de ressources pour l'amélioration du quartier.

[www.betterblock.org](http://www.betterblock.org) (en anglais)

100 en un día Bogotá : 250 rêves de 3000 rêveurs mis en place en une journée dans les rues de Bogotá.

[www.100en1dia.com](http://www.100en1dia.com) | [www.kaospilot.dk](http://www.kaospilot.dk) (en espagnol)

Chair bombing

<http://dotankbrooklyn.org/22> (en anglais)

Club de lecture-Coins & récits.

<http://becity.info/archives> (en espagnol)

Bibliothèque sauvage (marches sur voix claires et textes ambulés)

<http://www.netable.org/?browse=la%20biblioth%C3%A8que%20sauvage>

Containers d'art : EACEC-Espacio de Arte Contemporáneo el Contenedor.

Une activité dans un container.

<http://eac-elcontenedor.blogspot.com.es> (en espagnol)

Cruilles–Barrio Gótico, Barcelone. « Un voisin est celui qui s'avoisine ».

<http://cruilles.ning.com/> (en espagnol)

Esta es una plaza. Une petite multitude rassemblée autour d'un projet de création d'un espace alternatif de loisirs, socialisation, échange et développement de liens sociaux dans un terrain vague à Lavapiés, Madrid.

<http://estaesunaplaza.blogspot.com> (en espagnol)

Fabrique / Hacktion transforme des infrastructures ou des équipements pour des nouveaux usages inattendus.

[www.fabrique-hacktion.com](http://www.fabrique-hacktion.com)

Guerrilla gardening/Guerrilleros du jardinage.

<http://www.guerilla-gardening-france.fr/>

I Park Art – Temporary Expositive Spaces. Réappropriation de la rue par et pour l'art.

[www.iparkart.com](http://www.iparkart.com) (en anglais)

La vie sans voiture (s) et journée mondiale « En ville sans ma voiture ».

<http://carfree.free.fr>.

<http://carfree.free.fr/index.php/2012/09/15/journee-mondiale-sans-voitures-2012/>

Park(ing) day. L'occupation d'un espace de parking inspire les gens dans la ré-imagination de leur environnement et de la place qu'ils y occupent.

[www.parkingday.org](http://www.parkingday.org) | [www.rebar.org](http://www.rebar.org)

Pavement to Plazas | Pavement to Parks.

<http://sfpavementtoparks.sfplanning.org> (en anglais)

Permanent Breakfast. ... the continually ongoing breakfast in the open space.

<http://www.permanentbreakfast.org> (en anglais).

Play Streets : Reclaiming the

Residential Street as Play Space

<http://www.ecoplan.org/children/general/tranter.htm> | <http://www.nyc.gov/html/dot/summerstreets/html/home/home.shtml> (en anglais)

Pop-up café | Pop-up Shops

<http://popupcafe.org/> (en anglais)

« Recetas Urbanas » : repérage et action sur des vides urbains et interventions dans les fissures de la légalité.

<http://www.recetasurbanas.net> (en espagnol)

Street Seats. Sidewalks & Pedestrians

<http://www.nyc.gov/html/dot/html/sidewalks/streetseats.shtml> (en anglais)

Vélorutionnaires

<http://www.velorution.org>

**Pratiques d'entraide et d'accompagnement**

Crowd-funding et micro-crédit  
[www.kisskissbangbang.com](http://www.kisskissbangbang.com)  
[www.babyloan.org](http://www.babyloan.org)

PADES-Programme autoproduction et développement social.  
[www.padesautoproduction.net](http://www.padesautoproduction.net).

Terre de Liens : Agir concrètement pour permettre l'installation de paysans et le développement d'une agriculture biologique.  
<http://www.terredeliens.org>

### Associations et sites web

DoTank est une organisation interdisciplinaire qui travaille à améliorer les communaux de la rue à Brooklyn. par la méthode du Do-Tank qu'ils opposent à Think-Tank en urbanisme.  
<http://dotankbrooklyn.org/about> (en anglais)

Ecosistema Urbano est une agence de « soutenabilité urbaine créative » qui s'intéresse aux nouvelles formes de production et d'action dans la ville.  
<http://www.ecosistemaurbano.com/> (en espagnol)

Institute for Urban Design, qui se propose d'explorer les pratiques qui rendent les villes plus accessibles et transparentes. <http://www.ifud.org> (en anglais)

Spatial Agency . Dans la ligne de Cedric Price, Spatial Agency jette un nouveau regard sur la manière dans laquelle les bâtiments et l'espace peuvent être produits dans un champ d'opportunités expansif, dans lequel les

professionnels et les non professionnels peuvent opérer. <http://www.spatialagency.net> (en anglais).

Project for Public Spaces (PPS), Placemaking for Communities, est une organisation qui, dans la ligne de William (Holly) Whyte, se propose d'aider les gens à transformer les espaces publics. <http://www.pps.org> (en anglais)

Underconstructions : Observatoire des pratiques architecturales et urbaines innovantes. <http://www.efap-fepa.eu>

### Quelques noms à suivre

aaa- *Urban Tactics*, <http://www.urbantactics.org/homef.html>

Patrick Bouchain, <http://strabic.fr/Patrick-Bouchain-ma-voisine-cette,48>

Santiago Cirugeda + Recetas Urbanas, <http://www.recetasurbanas.net>

Frédéric Druot, <http://www.druot.net>

Christophe Hutin, <http://www.christophehutin.com>

Andrés Jaque Arquitectos + Oficina de innovación política, <http://oficinadeinnovacionpolitica.blogspot.com>

Anne Lacaton et Philippe Vassal, architectes. <http://www.lacatonvassal.com>

et tant d'autres...

## SOURCES<sup>1036</sup>

---

### Bibliographie

**ALCAINA, Celso, 2010, *Ivan Illich, fiel, no obstante***, post du 16-08-2010, de son blog *Enigma*, URL : <http://blogs.periodistadigital.com/enigma.php/2010/08/16/ivan-illich-fiel-no-obstante> (en espagnol). Dernière consultation : 18-03-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**AMORÓS, Miguel, 1998, *Où en sommes-nous? Pour servir à éclaircir quelques aspects de la pratique critique en ces temps malades***, brochure, février 1998, URL : <http://www.piecesetmaindœuvre.com/IMG/rtf/Amoros.rtf> Dernière consultation : 18-03-2012.

**ANDERS, Günther, 2002 [1956], *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle***, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances/ Ivrea- fonds Champ Libre.

**ANGELINI, Massimo, 2003, *I luoghi comuni***, actes du colloque *Ivan Illich. Le Paci dei Popoli* tenu à Lucca (Italie) les 13 et 14 juin 2003, URL : [http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi\[1\].pdf](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi[1].pdf)(en italien) Dernière consultation : 17-11-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**ANGELINI, Massimo, 2003b, *Landraces are Commons***, suivi de *Four Items en passant. Compresence, Free Exchange of Seeds, Primal Law, Putative Tutelage*, URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/angelini03land\\_variet\\_locali\\_massimo.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/angelini03land_variet_locali_massimo.pdf) (en anglais) [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/angelini03Four\\_Quattro\\_spunti\\_massimo.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/angelini03Four_Quattro_spunti_massimo.pdf) (en anglais) Dernière consultation : 17-11-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**ANGELINI, Massimo, 2004, *Topics on Vernacular Idioms of Space and Community in Rural Culture***, URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/angelini\\_TopicsOnVernacular\\_2004\\_Topics%20on%20vernacular.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/angelini_TopicsOnVernacular_2004_Topics%20on%20vernacular.pdf) (en anglais) Dernière consultation : 17-11-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**ARDILA GÓMEZ, Arturo, 2003, *Curitiba: una historia de cambio en la ciudad y en los planes***, contribution au Tercer curso de Gestión Urbana Para Latinoamérica, Lima, Perú, 9 au 19 février 2003, URL : <http://info.worldbank.org/etools/docs/library/112219/peru/docs/ModuloVI/Arturo%20Ardila%20Curitiba%20historia%20de%20cambio.pdf> (en espagnol). Dernière consultation: 23-09-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**ARENDT, Hannah, 1958, *The Human Condition***, University of Chicago Press. Trad. fr. **ARENDT, Hannah, 1961, *La condition de l'homme moderne***, Paris, Éditions Calmann-Lévy.

**AUGÉ, Marc, 1992, *Non lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité***, Paris, Seuil.

**BACHELARD, Gaston, 2010 [1942], *L'Eau et les Rêves. Essai sur l'imagination de***

---

<sup>1036</sup> La bibliographie contient les ouvrages principaux utilisés pour la rédaction de la thèse. Les références secondaires se trouvent dans les notes en bas de page. La relation des sites web, autres matériaux audiovisuels (films et enregistrements) et des cercles de lecteurs et amis d'ILLICH est indicative et non pas exhaustive.

*la matière*, Paris, Librairie Générale Française.

**BAUDRILLARD, Jean, 1974, *La société de consommation***, Paris, Gallimard.

**BAUDRILLARD, Jean, 1983, *Les stratégies fatales***, Paris, Grasset & Frasnelle.

**BAUMAN, Zygmunt, 2009 [2008], *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?***, Paris, Climats.

**BEY, Hakim, 1991, *TAZ: The Temporary Autonomous Zone, Ontological Anarchy, Poetic Terrorism***, New York, Autonomedia. Trad. fr. : **BEY, Hakim, 1997, *TAZ. Zone autonome temporaire***, Paris, Éditions de l'Éclat, URL : <http://www.lyber-eclat.net/lyber/taz.html>. Dernière consultation : 20-11-2012.

**BORREMANS, Valentine, 1979, *Reference Guide to Convivial Tools***, LJ-The Library Journal, Special Report n° 13, New York, R.R. Bowker Company, avec une préface d'Ivan Illich. Dans la e-bibliothèque de la Zambian Open University, se trouve un exemplaire scanné en microfiche :

URL : <http://elearning.zaou.ac.zm:8060/Appropriate%20Tech.%20Library/Disk%203/02-83.pdf> (en anglais) Dernière consultation : 08-10-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**BROWN, Jerry, 2000. *The Oakland Table, An Explanation***. Disponible sur : <http://www.wtp.org/oaklandtable.html>. Dernière consultation 25-11-2012. Citations traduites pas Silvia Grünig.

**BROWN, Jerry, 2000b, *Jerry Brown, Ivan Illich and Douglas Lummis in conversation***, intervention à *The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends*, séance du 11 septembre 2000, propos recueillis par Debbie Moore, 2000.

**BÖGE, Stephanie, 1993, *Road transportation of goods and the effects on the spatial environment***, thèse présentée au Wuppertal Institute, Allemagne, données reprises dans la revue *Silence* n°167, juillet 1993.

**CAILLÉ, Alain, 2000, *L'anthropologie du don***, Paris, Desclée de Brouwer.

**CAILLÉ, Alain, HUMBERT, Marc, LATOUCHE, Serge et VIVERET, Patrick, 2011, *De la convivialité. Dialogues sur la société conviviale à venir***, Paris, La Découverte.

**CALVINO, Italo, 1972, *Le città invisibili***, Torino, Giulio Einaudi Editore s.p.a.. Pour la préface. 1993, Arnoldo Mondadori Editore s.p.a. Trad. fr. **CALVINO, Italo, 1984, *Les villes invisibles***, Paris, Seuil, Collection Points, traduction de Jean Thibaudeau, traduction de la préface de Martine Van Geertruyden.

**CAMPO BAEZA, Alberto, 2007, *Pensar con las manos***, Buenos Aires, Nobuko.

**CASTELLS, Manuel, 1998 [1996], *La era de la información : Economía Sociedad y Cultura. La Sociedad Red. Tomo I***, Madrid, Alianza Editorial. Citations traduites par Silvia Grünig.

**CASTELLS, Manuel, 2001, *La Galaxia Internet. Reflexiones sobre Internet, empresa y sociedad***, Barcelona, Debolsillo. Citations traduites par Silvia Grünig.

**CASTELLS, Manuel, 2004, *UOC Doctoral Seminar : Interdisciplinary Analysis of the Information Society***, Barcelona, UOC, Universitat Oberta de Catalunya.

Session I : *Informationalism, Network Theory and the Theory of the Network Society*.  
Session VII : *The Geography of the Network Society : Space of Flows, Space of Places and the Rise of Metropolitan Regions in an Urbanized Planet*. Citations traduites par

Silvia Grünig.

**CASTORIADIS, Cornelius, 1996, *La Montée de l'insignifiance, (Les carrefours du labyrinthe IV)*, Paris, Seuil.**

**CAYLEY, David, 1996, *Entretiens avec Ivan Illich*, Québec, Bellarmin, traduit de l'anglais par Paule Noyart. (Première publication : CAYLEY, David, 1992, *Ivan Illich in conversation*, Ontario, House of Anansi Press).**

**CAYLEY, David, 2005, *The Rivers North of the Future : the Testament of Ivan Illich as Told to David Cayley*. (Voir Illich, Ivan, 2007).**

**CERDÀ I SUNYER, Ildefons, 1859-1861, *Teoría de la construcción de las ciudades, Vol. 1*. Barcelone, 1859 et *Vol. 2*. Madrid, 1861. Reedités en 1991 par le Ministerio de Administraciones Públicas, Ayuntamiento de Barcelona et Ayuntamiento de Madrid.**

**CERDÀ I SUNYER, Ildefons, 1867, *Teoría general de la urbanización y aplicación de sus principios y doctrinas a la reforma y ensanche de Barcelona*, Madrid, Imprenta Española. Reedité par l'Instituto de Estudios Fiscales, 1968-1971.**

**CÉRÉZUELLE, Daniel, 2005, *La technique et la chair. De l'ensarkosis logou à la critique de la société technicienne chez Bernard Charbonneau, Jacques Ellul et Ivan Illich*, communication au colloque *Jacques Ellul : Libre examen d'une pensée sans frontières*, tenu les 21 et 22 octobre 2004 à l'université de Poitiers, publié dans Troude-Chastenot, Patrick, éd., 2005, *Jacques Ellul, penseur sans frontières*, Le Bouscat, L'Esprit du Temps, coll. Jacques Ellul et dans la *Revue européenne des sciences sociales*, XLIII-132, 2005, pp. 5-30, disponible depuis le 29 octobre 2009 sur URL : <http://ress.revues.org/323>. Dernière consultation 15-08-2012.**

**CÉRÉZUELLE, Daniel et ROUSTANG, Guy, 2010, *L'autoproduction accompagnée. Un levier de changement*, Toulouse, Érès.**

**CERTEAU, Michel de, 2002 [1990], *L'invention du quotidien, I- Arts de faire*, Paris, Gallimard/Folio.**

**CHARBONNEAU, Bernard, 2002 [1969], *Le jardin de Babylone*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.**

**CHARBONNEAU, Bernard, 2003 [1967], *L'Hommauto*, Paris, Denoël.**

**CHARBONNEAU, Bernard, 2010 [1976], *Finis Terrae*, La Bauche, À plus d'un titre (publication posthume). Préface de Didier Laurencin.**

**CLERC, Denis, 2010, *Ivan Illich, un penseur « contre-productif » ?*, article paru dans *Actualité d'Ivan Illich, Esprit* 8-9, août-septembre 2010, pp. 126-135.**

**COOPER MARCUS, Clare and FRANCIS, Carolyn, Éd., 1998, *People Places, (Second Edition). Design Guidelines for Urban Open Space*, New York, John Wiley & Sons, Inc.**

**CORBOZ, André, 2000, *Paroles sur la ville. Entretien avec André Corboz*, interview de Thierry Paquot à Paris, le 20 novembre 2000, URL : [http://urbanisme.upec.fr/documentation/paroles/entretien-avec-andre-corboz-505533.kjsp?RH=URBA\\_1Paroles](http://urbanisme.upec.fr/documentation/paroles/entretien-avec-andre-corboz-505533.kjsp?RH=URBA_1Paroles). Dernière consultation 10-05-2010.**

**COSTES, Laurence, *Le droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ? Espaces et sociétés*, 2010/1 n° 140-141, p. 177-191.**

**COUDROY DE LILLE, Laurent, 2000, *Ildefonso Cerdà. Connaissance et reconnaissance d'un urbaniste*, Histoire Urbaine, 1<sup>er</sup> juin 2000, pp. 169-185.**

**DAVIS, Mike, 2006, *Planet of Slums*, Londres-New York, Verso.**

**DEBORD, Guy et al., 1958-1969, *Revue de l'IS* n° 1 (juin 1958) à n° 12 (septembre 1969). Disponibles sur URL : <http://i-situationniste.blogspot.com.es/>**

**DEBORD, Guy, 1967, *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, URL : [http://classiques.uqac.ca/contemporains/debord\\_guy/societe\\_du\\_spectacle/societe\\_du\\_spectacle.pdf](http://classiques.uqac.ca/contemporains/debord_guy/societe_du_spectacle/societe_du_spectacle.pdf)  
Dernière consultation : 22-11-2012.**

**DOMENACH, Jean-Marie et THIBAUD, Paul, 1972, éd., *Illich en débat*, dossier paru dans *Esprit*, mars 1972.**

**DOMENACH, Jean-Marie et THIBAUD, Paul, 1973, éd., *Avancer avec Illich*, dossier paru dans *Esprit*, 7-8, juillet/août 1973.**

**DUJARIER, Marie-Anne, 2008, *Le travail du consommateur. De McDo à e-Bay : comment nous coproduisons ce que nous achetons*, Paris, La Découverte.**

**DUDEN, Barbara, 2010, *Illich, seconde période*, article paru dans *Actualité d'Ivan Illich, Esprit* 8-9, août-septembre 2010, pp. 136-157. Traduction de l'allemand de Jean Robert.**

**DUDEN, Barbara, 2002, *The Quest for Past Somatics*, in Hoinacki, Lee and Mitcham, Carl, éd., 2002, *The challenges of Ivan Illich* (Op.cit.) pp. 219-230.**

**DUNAND, Alain, 1973, *Retooling Society*, article paru dans *Avancer avec Illich, Esprit*, 7-8, juillet/août 1973, pp. 17-32.**

**DUPUY, Jean-Pierre, 1975, *À la recherche du temps gagné*, Bulletin interministeriel pour la RCB, n°20, mars 1975. Paru en annexe à la deuxième version française de Illich, Ivan, 1975, *Energie et équité* (Op. cit.).**

**ELLUL, Jacques, 2003 [1975], *Sans feu ni lieu. Signification biblique de la grande ville*, Paris, La Table Ronde.**

**ELLUL, Jacques, 2004 [1977], *Le système technicien*, Paris, Le Cherche-Midi Editeur, coll. Documents, préface de Jean-Luc Porquet.**

**ELLUL, Jacques, 1981, *La parole humiliée*, Paris, Seuil.**

**ELLUL, Jacques, 2008, *Ellul par lui-même. Entretiens avec Willem H. Vanderburg*, retranscription posthume d'une interview radiophonique datant de 1979, Paris, La table ronde.**

**ESCHYLE, [ ? ], 1953, *Les Suppliantes, Les Perses, Les Sept contre Thèbes, Prométhée enchaîné*. Traduction de Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres.**

**ESTEVA, Gustavo, 2000?, *Crafting a Place in Space: Experiences of People's Regeneration*, URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/esteva\\_paper.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/esteva_paper.pdf) (en anglais).  
Dernière consultation : 02-01-2013. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**ESTEVA, Gustavo, 2000, *Ivan Illich en México. Conversación de Jean Robert con Gustavo Esteva*, article publié dans la revue *Ixtus. México, Espiritu y Cultura*, n° 28, Año VII, Cuernavaca, 2000. URL :**

<http://www.elistas.net/lista/redanahuak/archivo/indice/1589/msg/1639/> (en espagnol).  
Dernière consultation : 12-12-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**FARAGE, Samar, 2003, *Conversazioni attorno alla tavola*, actes du colloque *Ivan Illich. Le Paci dei Popoli* tenu à Lucca (Italie) les 13 et 14 juin 2003, URL :**

[http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi\[1\].pdf\(en\\_italien\)](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi[1].pdf(en_italien))  
Dernière consultation : 17-11-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**FARIAS, Domenico, *In the shadow of Jerome*, in Hoinacki, Lee and Mitcham, Carl, 2002, *The challenges of Ivan Illich* (Op.cit.), pp. 59-70.**

**FITZPATRICK, Joseph, S.J., 2002, *Ivan Illich as We Knew Him in the 1950s*, in Hoinacki, Lee and Mitcham, Carl, 2002, *The challenges of Ivan Illich*, pp. 35-42. Une traduction à l'espagnol par Jean Robert est disponible sur URL :**

<http://www.ivanillich.org.mx/LiIxtus3.htm>. Dernière consultation : 21-03-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**FITZPATRICK, Joseph, S.J., 1996, *The Stranger Is Our Own : Reflections on the Journey of Puerto Rican Migrants*, Kansas City, Sheed and Ward.**

**FRADE, Carlos, 2004, *Introducción a la sociología*, matériaux pédagogiques du programme *Doctorado en Sociedad de la Información y el Conocimiento* 2002-2004, UOC-Universitat Oberta de Catalunya. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**FROMM, Erich, 1970, *Introduction à Illich, Ivan, 1971[1970], Libérer l'avenir. Appel à une révolution des institutions*. Dans 2004, Ivan Illich, *Œuvres complètes*, Vol. 1, Paris, Fayard.**

**FUKUYAMA, Francis, 1992. *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion.**

**GAJARDO, Marcela, 1993, *Ivan Illich, Perspectives*, Revue trimestrielle d'éducation comparée, Unesco, vol. XXIII, n° 3-4, URL :**

[http://www.ibe.unesco.org/fileadmin/user\\_upload/archive/publications/ThinkersPdf/ilichs.PDF](http://www.ibe.unesco.org/fileadmin/user_upload/archive/publications/ThinkersPdf/ilichs.PDF)  
Dernière consultation : 02-01-2013.

**GALVIN, Terrance, 2000, *Prologue to Proportionality in Architecture*, contribution à "The Oakland Table" : *Conversations Between Ivan Illich and Friends*, séance du 28 septembre 2000.**

**GALVIN, Terrance, 2000b, *Space versus Place: the loss and recovery of proportionality in architecture*, contribution à *The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends*, séance du 30 septembre 2000. Propos recueillis par Debbie Moore, 2000.**

**GANDHI, Mohandas K., 1982, *Villagio e autonomia. La non violenza come potere del popolo*, Firenze, LEF-Libreria Editrice Fiorentina.**

**GARCIA-BELLIDO GARCÍA DE DIEGO, Javier, 2000, *Idefonso Cerdá y el nacimiento de la urbanística: la primera propuesta disciplinar de su estructura profunda*, Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales, Universidad de Barcelona, n° 61, avril 2000, URL : <http://www.ub.edu/geocrit/sn-61.htm>. Dernière consultation: 25-05-2010. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**GARNIER, Jean-Pierre, 2001, « *Urbaniser* » pour dépolitiser : la rhétorique du spatialisme et du localisme**, article mis en ligne le 12 mai 2005 sur URL :

<http://infokiosques.net/spip.php?article226>. Dernière consultation : 24-11-2012

<http://www.forumcivique.org/de/node/689>. Dernière consultation : 25-11-2012.

Voir aussi sa conférence *Les discours du politique : Urbaniser pour dépolitiser : la*

*rhétorique du spatialisme et du localisme*, à l'École Normale Supérieure de Lyon URL: [http://www.canal-u.tv/video/ecole\\_normale\\_superieure\\_de\\_lyon/urbaniser\\_pour\\_depouvoiser\\_la\\_rhetorique\\_du\\_spatialisme\\_et\\_du\\_localisme.5037](http://www.canal-u.tv/video/ecole_normale_superieure_de_lyon/urbaniser_pour_depouvoiser_la_rhetorique_du_spatialisme_et_du_localisme.5037). Dernière consultation : 24-11-2012.

**GARNIER, Jean-Pierre, 2010, *Du droit au logement au droit à la ville***, contribution au séminaire *Habitat y sociedad*, Faculté de géographie de l'université de Barcelone, 26 novembre 2010. Disponible sur URL : <http://blog.agone.org/post/2011/03/25/Du-droit-au-logement-au-droit-a-la-ville-2#pnote-597162-1>. Dernière consultation : 24-11-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**GARRIGÓS, Alfons, 2002, *Hospitality Cannot Be a Challenge***, in Hoinacki, Lee and Mitcham, Carl, 2002, *The challenges of Ivan Illich* (Op. cit.), pp.113-125. Traduit de l'espagnol par Joseph Doshner.

**GARRIGÓS, Alfons, 2003, *Convivencialidad y equidad en el pensamiento de Ivan Illich. Reflexiones de un maestro***, contribution à *Jornadas sobre el pensamiento crítico de Ivan Illich* organisées par Laboratorio Urbano, Ciudades para un futuro más sostenible et le Departamento de Urbanística y Ordenación del Territorio de la Escuela Técnica Superior de Arquitectura de Madrid (ETSAM), Madrid, 26 et 27 mars 2003, publié dans *Stromata, Revista de cultura* n°2, juillet/décembre 2003 et dans *Boletín CF+S* n° 26, Universidad Politécnica de Madrid, URL :

<http://habitat.aq.upm.es/boletin/n26/aagar.html> (en espagnol). Dernière consultation: 17-02-2011. Citations traduites par Silvia Grünig.

**GARRIGÓS Alfons, 2008, *Algunos placeres elementales del oficio de maestro***, in *Aloma: revista de psicología, ciencias de l'educació i de l'esport*, ISSN 1138-3194, n° 22, 2008, pp. 105-127. Texte d'une conférence à des élèves de l'École normale de la *Facultad de ciencias de la educación de la Universidad de Málaga*, Espagne, 18 mai 2007. URL : <http://www.raco.cat/index.php/Aloma/article/download/124174/172131> (en espagnol).

Dernière consultation, 19-11-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**GEORGESCU-ROEGEN, Nicholas, 1995 [1979], *La décroissance. Entropie, écologie, économie***, Paris, Sang de la Terre.

**GHIDINI, Roberto, 2009, *Aprendiendo una lección de Curitiba. Efectos perversos de una política orientada al transporte público y al medio ambiente***, contribution au *Simposio Internacional Desarrollo, Ciudad y Sostenibilidad*, La Serena, Chile, octobre 2009, *Boletín CF+S* n° 42/43, URL : <http://habitat.aq.upm.es/boletin/n42/ab-rghi.html> (en espagnol). Dernière consultation: 22-09-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**GOETZ, Benoît et YOUNÈS, Chris, 2009 , *Hannah Arendt : Monde-Déserts-Oasis***, in **PAQUOT, Thierry et YOUNÈS, Chris, 2009, *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée au XXe. Siècle***, Paris, La Découverte.

**GOODMAN, Paul et GOODMAN, Percival, 1947, *Communitas : Means of Livelihood and Ways of Life***, Chicago, University of Chicago Press. Deuxième édition révisée, New York, Vintage Books, 1960. Troisième édition révisée, New York, Columbia University Press, 1990.

**GOODMAN, Paul, 1956, : *Growing Up Absurd. Problems of Youth in the Organized System***, London, Victor Gollancz.

**GORZ, André, 1977, *Ecologie et liberté***, Paris, Galilée.

**GORZ, André, 1988, *Les métamorphoses du travail, quête du sens***. Paris, Galilée.

**GRANSTEDT, Ingmar, 1980, *L'impasse industrielle***, Paris, Seuil, collection Techno-critique, dirigée par Jean-Pierre Dupuy.

**GRANSTEDT, Ingmar, 2006, *Peut-on sortir de la folle concurrence? Petit manifeste à l'intention de ceux qui en ont assez !***, Malakof, La ligne d'horizon, 2006, disponible sur URL : <http://www.lalignedhorizon.net>. Dernière consultation : 25-11-2012.

**GRANSTEDT, Ingmar, 2011, *Sortir de l'industrialisme***, conférence d'introduction au colloque éponyme, organisé par l'association La ligne d'horizon-Les amis de François Partant, Lyon, 11-13 novembre 2011, URL : <http://www.lalignedhorizon.net/wikka.php?wakka=ig2011b>. Dernière consultation : 28-08-2012.

**GRÜNIG IRIBARREN, Silvia, 2007, *¿Cuántos millones de habitantes dice Usted que vivirán en megalópolis en 2015 ? El concepto de « necesidad operativa » y de « necesidad cierta » en el urbanismo y en la gestión de la ciudad en la era de la globalización. Hacia un cambio de paradigma***, contribution au IV Congreso Internacional Ciudad y Territorio Virtual, 2007, Guadalajara, México, disponible sur demande (en espagnol).

**GRÜNIG IRIBARREN, Silvia, 2009, *Peut-on sortir de la boulimie normative ? En paraphrasant Ingmar Granstedt***, contribution au Congreso de Arquitectos de España, Valencia, 2009, URL : [http://www.csaec.com/congresodearquitectos2009/index.php?option=com\\_content&view=article&id=233:163-ipodemos-salir-de-la-bulimia-normativa&catid=45:comunicaciones-presentadas&Itemid=81#](http://www.csaec.com/congresodearquitectos2009/index.php?option=com_content&view=article&id=233:163-ipodemos-salir-de-la-bulimia-normativa&catid=45:comunicaciones-presentadas&Itemid=81#) (en espagnol). Dernière consultation : 18-06-2012. Texte traduit par Silvia Grünig. Trad. fr. *Peut-on sortir de la boulimie normative? Pour paraphraser Ingmar Granstedt* est disponible sur : <http://www.lalignedhorizon.net/wikka.php?wakka=sgboulimie>. Dernière consultation : 09-12-2012.

**GRÜNIG IRIBARREN, Silvia, 2010, *Promenades et questions d'une urbaniste***, intervention au colloque Ivan Illich, organisé par Thierry Paquot et Jean Robert à l'IUP (Université de Paris-Est), les 6-7 mai 2010, publié dans *Actualité d'Ivan Illich, Esprit*, août/septembre 2010, pp. 193-203.

**GRÜNIG IRIBARREN, Silvia, 2011, *Les logiques de l'industrialisme selon Ivan Illich***, in Ouvr. coll., 2011, *Sortir de l'Industrialisme* (Op.cit.), livret introductoire au colloque *Sortir de l'industrialisme* organisé par l'association La ligne d'horizon-Les amis de François Partant, Lyon, 11-13 novembre 2011, pp. 41-47.

**GRÜNIG IRIBARREN, Silvia, 2011, *Salir del industrialismo, una visión territorial***, in Solé, Ariadna, éd., 2011, « *Els fantasmes de la exclusió* », Barcelone, Université de Barcelone, actes des I journées du GRECS, Groupe de recherche exclusion et contrôle social), pp. 25-35.

**GRÜNIG IRIBARREN, Silvia, 2012, *De Yokohama à Fukushima. Ivan Illich au Japon***, article publié dans *Entropia* n° 12, pp.109-116.

**GUTIÉRREZ QUINTANILLA, Lya, 2007, *Los volcanes de Cuernavaca : Sergio Méndez Arceo, Gregorio Lemercier, Iván Illich***, México, Ed. La Jornada.

**HÉSIODE, [ ? ], 1928, *La théogonie* suivie de *Les travaux et les jours***, Traduction de Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres. *La Théogonie* et autres œuvres d'Hésiode traduites par M. A. Bignan, sont disponibles sur URL : <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/falc/hesiodo/intro.htm>

**HOBBS, Thomas, 1651, *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*, traduit de l'anglais par Philippe Folliot, URL : [http://classiques.uqac.ca/classiques/hobbes\\_thomas/leviathan/leviathan.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/hobbes_thomas/leviathan/leviathan.html) Dernière consultation : 28-06-2012.**

**HOINACKI, Lee et MITCHAM, Carl, éd., 2002, *The Challenges of Ivan Illich. A collective reflection*, New York, State University of New York Press.**

**HOINACKI, Lee, 2006, *Dying is not death*, Eugene, Resource Publications.**

**HOPKINS, Rob, 2008, *The Transition Handbook: From Oil Dependency to Local Resilience (Transition Guides)*, Vermont, Chelsea Green Publishing. Trad. fr. **HOPKINS, Rob, 2010, *Manuel de Transition. De la dépendance du pétrole à la résilience locale*, Montréal, Les Éditions Écosociété, avec une préface de Serge Mongeau.****

**HORNEDO, Braulio, 2002, *Ivan Illich. Hacia una sociedad convivencial*, URL : <http://www.ivanillich.org.mx/vida.htm> (en espagnol).**

**HOWARD, Ebenezer, 1902, *Garden Cities of Tomorrow*, London, Swan Sonnenschein. Trad. fr. **HOWARD, Ebenezer, 1998, *Les cités-jardins de demain*, Paris, Sens & Tonka.****

**ILLICH, Ivan, 1951, *Die philosophischen Grundlagen der Geschichtsschreibung bei Arnold Toynbee*, [Les fondements philosophiques de l'histoire chez Arnold Toynbee] thèse de l'université de Salzbourg, Autriche, Directeur : Albert Auer. Texte dactylographié et non paginé, en allemand, disponible sur demande.**

**ILLICH, Ivan et SANDERS, Barry, 1988, *ABC: the Alphabetization of the Popular Mind*, San Francisco, North Point Press et London, Marion Boyars Publishers. Trad. fr. **1990, *ABC : l'alphabétisation de l'esprit populaire*, traduit de l'anglais par Maud Sissung, Paris, La Découverte.****

**ILLICH, Ivan, 1989, *The Shadow that the Future Throws. Text based on a conversation between Nathan Gardels and Ivan Illich* (à être publié dans Illich, Ivan, *Mirror II* - working title), URL [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Illich\\_1469id.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Illich_1469id.pdf) (en anglais). Dernière consultation: 20-09-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**ILLICH, Ivan, GROENEVELD, Sigmar, HOINACKI, Lee et d'autres amis, 1990, *Declaration on soil. A joint statement, drafted in Hebenshausen, Germany, December 6, 1990* (à être publié dans Illich, Ivan, *Mirror II* - working title), publié dans *Whole Earth Review*, été 1991, URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Illich\\_ua90DECLARPU.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Illich_ua90DECLARPU.pdf) (en anglais). Dernière consultation: 23-11-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**ILLICH, Ivan, 1990b, *Needs*, in Sachs, Wolfgang, éd., 1992, *The Development Dictionary. A Guide to Knowledge as Power* (Op. cit.), pp. 88-101. Un manuscrit non terminée est disponible sur URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Illich\\_2621id.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Illich_2621id.pdf). Dernière consultation : 23-11-2012.**

**[ILLICH, Ivan et] CAYLEY, David, 1996, *Entretiens avec Ivan Illich*. (Voir Cayley, David, 1996).**

**ILLICH, Ivan, TRAPP, Sebastian et RIEGER, Mathias, 1996, *Speed ? What Speed ?*, version révisée de leur contribution à la conférence « *Speed* » célébrée au *Netherlands-Design Institute*, Amsterdam, le 8 novembre 1996, URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/illich\\_rieger\\_trapp96speed.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/illich_rieger_trapp96speed.pdf) , dernière consultation 03-01-**

2013. Citations traduites par Silvia Grünig. Contient :

–Trapp, Sebastian, 1996, *Frederic the Second and the Speed of the Falcon* (pp. 3-6).

–Rieger, Matthias, 1996, *Some remarks about speed from a belly-dance drummer's point of view* (pp. 7-9).

–Illich, Ivan, 1996, *Prisoners of Speed* (pp. 10-13).

**ILLICH, Ivan, 2000, *Opening lecture of The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends***, séance du 2 septembre 2000. Propos recueillis par Debbie Moore, 2000.

**ILLICH, Ivan, 2000b. *Jerry Brown, Ivan Illich and Douglas Lummis in conversation. The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends***, séance du 11 septembre 2000. Propos recueillis par Debbie Moore, 2000.

**ILLICH, Ivan, 2003, *Le développement ou la corruption de l'harmonie en valeur***, intervention au colloque *Défaire le développement. Refaire le monde*, Ouvrage collectif, 2003, pp. 9-14.

**ILLICH, Ivan, 2004, *Œuvres Complètes, Volume I***, préface de Jean Robert et Valentine Borremans, Paris, Fayard. Contient les ouvrages suivants :

**1971, *Libérer l'avenir. Appel à une révolution des institutions***, traduit de l'anglais par Gérard Durand, introduction d'Erich Fromm, Paris, Seuil. (Première publication: Illich, Ivan, 1969, *Celebration of Awareness: A Call for Institutional Revolution*, Garden City, N.Y., Doubleday).

**1971, *Une société sans école***, traduit de l'anglais par Gérard Durand, Paris, Seuil. (Première publication : Illich, Ivan, 1971, *Deschooling Society*, New York, Harper & Row).

**1973, *La Convivialité***, version française par Ivan Illich, Luce Giard et Vincent Bardet, Paris, Seuil. (Première publication : Illich, Ivan, 1973, *Tools for Conviviality*, New York, Harper & Row / London, Calder & Boyars).

**1975, *Énergie et équité***, traduit de l'allemand par Luce Giard, Paris, Seuil. En annexe : *À la recherche du temps gagné* par Jean-Pierre Dupuy. (Première publication : Illich, Ivan, 1974, *Energy and Equity*, New York, Harper & Row / London, Calder & Boyars).

**1975, *Némésis médicale. L'expropriation de la santé***, version française mise au point à Cuernavaca par Ivan Illich, Jean-Pierre Dupuy, Hélène Maillard, Maud Sissung et Paul Thibaud, Paris, Seuil. (Première publication – version courte : Illich, Ivan, 1975, *Medical Nemesis : the Expropriation of Health*, London, Calder & Boyars, suivi de : 1976, *Limits to Medicine*, London, Marion Boyars. Version complète : 1976, *Medical Nemesis : the Expropriation of Health*, New York, Pantheon).

**ILLICH, Ivan, 2004b, *La perte des sens***, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard. Contient les essais suivants :

1987, *L'origine chrétienne des services*.

1988, *L'entreprise éducative actuelle vue par le marginal à la lumière de l'Évangile*.

1988, *L'histoire des besoins*. (Basé dans 1978, *Toward a History of Needs*, New York, Pantheon Books)

1989, *Longévité posthume (Epiphanie)*.

- 1990, *Le haut parleur sur le clocher et le minaret*.  
1992, *Auto-stop*.  
1993, *Hommage d'Ivan Illich à Jacques Ellul*.  
1993, *Lectio divina dans la haute Antiquité et l'Antiquité tardive*.  
1993, *Surveiller son regard à l'âge du show*.  
1994, *La sagesse de Leopold Kohr*.  
1994, *Soins médicaux pour systèmes immunitaires ?*  
1995, *La société amorphe. De la difficulté de mourir sa mort en 1995*.  
1996/2002, *L'ascèse à l'âge des systèmes. Propédeutique philosophique à l'usage chrétien des instruments*.  
1995, *Passé scopique et éthique du regard. Plaidoyer pour l'étude historique de la perception oculaire*.  
1998, « *Ne nous laissez pas succomber au diagnostic, mais délivrez-nous des maux de la santé* ».  
1998, *La culture de la conspiration*.  
1992, *La perte du monde et de la chair*.

**ILLICH, Ivan, 2005, *Œuvres Complètes, Volume II***, préface de Thierry Paquot, Paris, Fayard. Contient les ouvrages suivants :

**1977, *Le Chômage créateur. Postface à La Convivialité***, traduit de l'anglais par Maud Sissung, Paris, Seuil. (En anglais : Illich, Ivan, 1978, *The Right to Useful Unemployment and its Professional Enemies*, London, Marion Boyars).

**1981, *Le Travail fantôme***, traduit de l'anglais par Maud Sissung, Paris, Seuil. (Première publication : Illich, Ivan, 1980, *Shadow-work*, Cape Town, University of Cape Town / 1981, London, Marion Boyars).

**1983, *Le Genre vernaculaire***, traduit de l'anglais par Maud Sissung, Paris, Seuil. (Première publication : Illich, Ivan, 1982, *Gender*, New York, Pantheon Books).

**1988, *H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli***, traduit de l'anglais par Maud Sissung, Paris, Lieu commun. (Première publication : Illich, Ivan, 1985, *H<sub>2</sub>O and the Waters of Forgetfulness: Reflections on the Historicity of "Stuff"*, Dallas, Dallas Institute of Humanities and Culture).

**1991, *Du lisible au visible : la naissance du texte. Un commentaire du Didascalicon de Hugues de Saint Victor***, traduit de l'anglais par Jacques Mignon, révisé par Maud Sissung, Paris, Éditions du Cerf, 1991. (En anglais : Illich, Ivan, 1993, *In the Vineyard of the Text: A Commentary to Hugh's Didascalicon*, Chicago, University of Chicago Press).

**1994, *Dans le miroir du passé. Conférences et discours, 1978-1990***, traduit de l'anglais par Maud Sissung et Marc Duchamp, Paris, Descartes et Cie. (Première publication : Illich, Ivan, 1992, *In the Mirror of the Past. Lectures and Addresses 1978-1990*, London, Marion Boyars).

### **I Partie**

- 1980, *Pour un découplage de la paix et du développement*.  
1982, *Le droit à la dignité du silence*.  
1983, *Moi aussi j'ai décidé d'observer le silence*.  
1988, *Des choix hors économie : pour une histoire du déchet*.  
1982, *Le silence fait partie des communaux*.  
1984, *L'art d'habiter*.

1978, *Le message de la chaumière de Bapu.*

1986, *Disvaleur.*

1979, *Les trois dimensions du choix public.*

## **II Partie**

1979, *La sphère éducative.*

1984, *L'histoire d'Homo educandus.*

1978, *La langue maternelle enseignée.*

## **III Partie**

1984, *H<sub>2</sub>O et les eaux de l'oubli.*

1986, *Pour une étude de la mentalité alphabétique.*

1990, *Mnemosyne : l'empreinte de la mémoire.*

1987, *L'alphabétisme informatique et le rêve cybernétique.*

## **IV Partie**

1985, *Douze ans après Némésis médicale : Pour une histoire du corps*

1989, *La construction institutionnelle d'un nouveau fétiche : la vie humaine.*

1987, *Éthique médicale : un appel à déboulonner la bioéthique.*

**ILLICH, Ivan et CAYLEY, David, 2007, *La corruption du meilleur engendre le pire***, traduit de l'anglais par Daniel De Ruycker et Jean Robert, Arles, Actes Sud. (Première publication : 2005, *The Rivers North of the Future : the Testament of Ivan Illich as Told to David Cayley*, foreword by Charles Taylor, Toronto, House of Anansi Press.

**ILLICH, Sascha, 2006, *Maexie's collection of Family Photographs***, Sascha Illich, éd., URL : <http://www.lulu.com>.

**ILLICH, Sascha, 2007, *Our Pötz. Pictures of my Grandfather's Villa in Pötzleinsdorf, Vienna***, Saschapress, URL : <http://www.lulu.com/saschapress>.

**ILLICH, Sascha, 2007b, *Fritz Regenstreif's Zavidovic. Reproductions of lithographs dating to the early years of the 1900s***. Saschapress, URL : <http://www.lulu.com/saschapress>.

**INGRAND, Jean-Sébastien, 2011, *Bernard Charbonneau et Jacques Ellul : des critiques similaires de la grande ville, au nom de la liberté***, actes du colloque « Bernard Charbonneau : habiter la terre », 2-4 mai 2011, Université de Pau et des Pays de l'Adour. Disponible sur URL : [http://web.univ-pau.fr/RECHERCHE/SET/CHARBONNEAU/documents/Actes\\_colloque\\_Bernard\\_CHARBONNEAU\\_Habiter\\_la\\_terre\\_SET.pdf](http://web.univ-pau.fr/RECHERCHE/SET/CHARBONNEAU/documents/Actes_colloque_Bernard_CHARBONNEAU_Habiter_la_terre_SET.pdf)  
Dernière consultation : 23-01-2012.

**JACOBS, Jane, 1961, *The Death and Life of Great American Cities***. New York, Random house. Trad. fr. **JACOBS, 2012, *Déclin et survie des grandes villes américaines***, Marseille, Parenthèses, avec une postface de Thierry Paquot.

**KALLER-DIETRICH, Martina, 2011 [2007], *Vita di Ivan Illich. Il pensatore del novecento più necessario e attuale***, préface de Wolfgang Sachs, traduit de l'allemand *Ivan Illich. Sein Leben, sein Denken*. Bibliothek der Provinz. Verlag für Literatur, Kunst und Musikalien, Wien, 2008, par Maria Giovanna Zini, avec révision de Giovanna Morelli, Roma, Edizione. dell'Asino. Citations traduites par Silvia Grünig.

**KOHR, Leopold, 1964, *The Duke of Buen Consejo***, article paru dans *The San Juan Review*, août 1964, disponible depuis le 24 janvier 2012 sur URL : <http://www.iongroup.com/blog/the-duke-of-buen-consejo-by-leopold-kohr-2/> Dernière consultation: 19-09-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**KOHR, Leopold, 1970, *The Academic Inn***, article paru dans *Resurgence*, novembre

1970. URL : <http://www.williamfranklin.com/4thworld/academicinn/academicinn.html>

Dernière consultation: 19-09-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**KOHR, Leopold, 1973, *Beauty and Community***, article paru dans *The San Juan Review*, juin 1973, disponible depuis le 23 janvier 2012 sur URL : <http://www.iongroup.com/blog/beauty-community-by-leopold-kohr/>. Dernière consultation: 19-09-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**KOHR, Leopold, 1976, *The city of man, (The Duke of Buen Consejo)***, Río Piedras, Editorial Universitaria, Universidad de Puerto Rico.

**KOHN, Edith, 2006, *Versuch, sich dem Werk Ivan Illichs aus verschiedenen Perspektiven zu nähern. Ein Beitrag zur pädagogischen Ideen und Wirkungsgeschichte einer radikalen Gesellschaftskritik***, thèse de doctorat inédite, soutenue en 2006 à la Johann Wolfgang Goethe-Universität, Frankfurt am Mein.

**KOVA I , Slavko, 2012, *Acta et Documenta Ioannem D. Illich spectantia in Archivo Dioecesano Spalatensi***, URL : [http://cnc.rato.hr/acta\\_et\\_doc\\_nov.pdf](http://cnc.rato.hr/acta_et_doc_nov.pdf). Dernière consultation : 22-08-2012.

**KROPOTKIN, Piotr, 1902, *Mutual Aid: A Factor of Evolution***, London, William Heinemann. Trad. fr. **KROPOTKINE, Pierre, 2010, *L'entraide, un facteur de l'évolution***, Paris, Éditions du Sextant, préfacé par Isabelle Pivert (réédition du dernier chapitre et de la conclusion). Pour une lecture en ligne, voir **KROPOTKINE, Pierre Alexeïévitch, 1902, *L'Entraide, un facteur de l'évolution***, traduction de Louise Guieysse-Bréal, Edition Alfred Costes, 1938, (réédition de la première édition française : 1906), URL : [http://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Entraide,\\_un\\_facteur\\_de\\_%E2%80%99C3%A9volution..](http://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Entraide,_un_facteur_de_%E2%80%99C3%A9volution..) Dernière consultation : 22-08-2012.

**LATOUCHE, Serge, 2003, *Le développement n'est pas le remède à la mondialisation, c'est le problème !***, intervention au colloque *Défaire le développement. Refaire le monde*, ouvrage collectif, 2003, pp. 15-18.

**LATOUCHE, Serge, 2006, *Le pari de la décroissance***, Paris, Fayard, 2006.

**LEFEBVRE, Henri, 1968, *Le Droit à la ville***, Paris, Anthropos ; (2<sup>e</sup> ed.) Paris, Ed. du Seuil, Collection *Points*.

**LEMMERER, Elizabeth, 2009, *Examining a Sample of the American-Mexican Scientific Cooperation in the 1960s: A Social Network Analysis of the CIDOC Network***, travail de Master en Philosophie à l'Université de Vienne dirigé par Martine Kaller-Dietrich, URL : [http://othes.univie.ac.at/6734/1/2009-09-24\\_0305546.pdf](http://othes.univie.ac.at/6734/1/2009-09-24_0305546.pdf). Dernière consultation : 22-08-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**LERNER, Jaime, 2007 [2003], *Acupuncture urbaine***, traduction de Paula Liberato et Marianna Deforge, Paris, L'Harmattan.

**LÉVINAS, Emmanuel, 1977, *Du Sacré au Saint. Cinq nouvelles lectures talmudiques***, Paris, Les éditions de Minuit.

**LÉVINAS, Emmanuel, 1982, *L'au-delà du verset***, Paris, Les éditions de Minuit.

**LINDHEIM, Roselyn, 1975, *The Hospitalization of Space***, Londres, Calders & Boyars.

**LINHART, Robert, 1978, *L'établi***, Paris, Les éditions de Minuit.

**LIPOVETSKY, Gilles, 2006, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société***

*d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard.

**LOUBIÈRE, Antoine et PAQUOT, Thierry, 2009, *Transmettre***, présentation du dossier *Transmettre*, *Revue Urbanisme* 364, pp. 43 à 78.

**LYOTARD, Jean-François, 1979, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir***, Paris, Les éditions de Minuit.

**LUMMIS, Douglas, 1992, *Equality***, in Sachs, Wolfgang, éd., 1992, *The Development Dictionary*.

**LUMMIS, Douglas, 1996, *Radical Democracy***, Ithaca and London, Cornell University Press.

**LUMMIS, Douglas, 2000, *Democracy and Place***, contribution à *The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends*, séance du 10 septembre 2000. Propos recueillis par Debbie Moore, 2000.

**LUMMIS, Douglas, 2000b, *Jerry Brown, Ivan Illich and Douglas Lummis in conversation*** à *The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends*, séance du 11 septembre 2000. Propos recueillis par Debbie Moore, 2000.

**LUMMIS, Douglas, 2003, *Money and the Metronome***, une réponse à Illich, Rieger et Trapp, 1996, *Speed ? What Speed ?*, URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/SpeedLummis\\_1.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/SpeedLummis_1.pdf) (en anglais). Dernière consultation : 12-12-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**MAALOUF, Amin, 2009, *Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent***, Paris, Bernard Grasset.

**MADEC, Philippe et YOUNÈS, Chris, 2010, *Ralentir la ville***, conférence au cycle « Lyon 2100 », Lyon, URL : <http://www.philippemadec.eu/telecharger-ralentir-la-ville.pdf> Dernière consultation : 24-11-2012.

**MAGNAGHI, Alberto, 2000, *Il progetto locale, Verso la coscienza di luogo***, Torino, Bollati Boringhieri. Trad. fr. **MAGHAGHI, Alberto, 2003, *Le projet local***, Liège, Editions Mardaga.

**MARGALIT, Avishai, 1999 [1996], *La société décente***, traduit de l'anglais par François Billard, revue par Lucien d'Azay, Castelnau-le-lez, Climats.

**MAUSS, Marcel, 2007 [1924] *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques***, PUF, coll. « Quadrige Grands textes », 2007

**MEIRELLES, Laércio, 2010, *Sistemas participativos de garantía (SPG) en Brasil, in COMUNIICA, IICA-Instituto interamericano de cooperación para la agricultura, Sistemas de garantía para productos orgánicos en mercados locales y nacionales***, P. 19-30, URL : [http://www.iica.int/Esp/Programas/Innovacion/Publicaciones\\_Tel/B1822e.pdf](http://www.iica.int/Esp/Programas/Innovacion/Publicaciones_Tel/B1822e.pdf). Dernière consultation : 12-12-2012.

**MICHÉA, Jean-Claude, 2006 [2002], *Impasse Adam Smith. Brèves remarques sur l'impossibilité de dépasser le capitalisme sur sa gauche***, Paris, Climats | Flammarion.

**MICHÉA, Jean-Claude, 2010 [2007], *L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale***, Paris, Climats | Flammarion.

**MITCHELL, William J., 2003, *Me++ : The Cyborg Self and the Networked City***, Cambridge (MA), MIT Press. URL <http://mitpress.mit.edu/book-home.tcl?isbn=0262134349>.

**MONESTIER, Jean, 2007, *Comment Sortir de l'industrialisme ?*** Revue *Silence*, n° 352, déc. 2007, pp. 5-11. URL : [http://www.revuesilence.net/epuises/300\\_399/silence352.pdf](http://www.revuesilence.net/epuises/300_399/silence352.pdf). Dernière consultation : 12-12-2012.

**MOORE, Debbie, 2000, *Notes by Debbie Moore on The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends***, disponibles sur URL : <http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/moore00OaklandTableTalksfinal.pdf> (version non corrigée en anglais). Dernière consultation : 12-12-2012. Citations traduites et corrigées par Silvia Grünig.

**MORIN, Edgard, 2010, *Éloge de la métamorphose***, article paru dans *Le Monde*, du 10-01-2010, URL : <http://kinoks.org/spip.php?article388>. Dernière consultation : 12-12-2012.

**MUMFORD, Lewis, 1964 [1961], *La cité à travers l'histoire***, Paris, Seuil.

**MUÑOZ, Francesc, 2008, *Urbanización. Paisajes comunes, lugares globales***, Barcelona, Gustavo Gili.

**NOSCHIS, Kaj, 2006, *La ville, un terrain de jeu pour l'enfant***, in *Enfances & Psy* 2006/4, n° 33, Toulouse, Erès, pp.37-47, URL : [http://www.cairn.info/article.php?ID\\_ARTICLE=EP\\_033\\_0037](http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=EP_033_0037). Dernière consultation : 03-01-2013.

**OCAMPO VILLASEÑOR, Tarsicio, 2011, *CIF-CIC-CIDOC. En la década de 1960. (Un testimonio)***, URL : <http://www.ivanillich.org.mx/Cidoc.doc> (en espagnol). Dernière consultation : 21-08-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**OCHOA, Roberto, 2009, *Muerte al Leviathan. Principios para una política desde la gente***, Mexico, *Jus/Conspiratio*. Une synthèse est disponible sur URL : <http://www.uv.mx/filosofia/stoa> (en espagnol). Dernière consultation : 21-08-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**OCHOA, Roberto, 2010, *Morphologie sociale et re-génération politique : Léviathan est-il une fatalité incontournable ?*** Contribution au colloque Ivan Illich organisé par Thierry Paquot et Jean Robert à l'IUP (Université de Paris-Est) les 6-7 mai 2010, traduction de l'espagnol de Jean Robert.

**ONU-UNFPA-Fonds des Nations Unies pour la population, 2007, *État de la population mondiale 2007. Libérer le potentiel de la croissance urbaine***. URL : [http://www.unfpa.org/webdav/site/global/shared/documents/publications/2007/swp2007\\_fre.pdf](http://www.unfpa.org/webdav/site/global/shared/documents/publications/2007/swp2007_fre.pdf). Dernière consultation : 23-11-2012.

**ONU-Habitat, 2011, *Les Villes et le changement climatique : orientations générales. Rapport mondial 2011 sur les établissements humains***, Londres/Washington, UN-Habitat, programme des Nations Unies pour les établissements humains et Earthscan, Version abrégée : [http://www.unhabitat.org/downloads/docs/GRHS2011\\_F.pdf](http://www.unhabitat.org/downloads/docs/GRHS2011_F.pdf) Dernière consultation, 21-08-2012.

**ONU- UNICEF, 2012, *La situation des enfants dans le monde 2012. Les enfants dans un monde urbain***, URL : [http://www.unicef.org/french/sowc/files/SOWC\\_2012\\_Main\\_Report\\_LoRes\\_PDF\\_FR\\_03132012.pdf](http://www.unicef.org/french/sowc/files/SOWC_2012_Main_Report_LoRes_PDF_FR_03132012.pdf). Dernière consultation, 21-12-2012

**ORWELL, George, 1940, *The Proletarian Writer***. Discussion between Orwell and Desmond Hawkins, BBC, 6 décembre 1940, publié dans *Listener* le 19 décembre 1940.

**ORWELL, George, 1995 [1968], *Essais, Articles, Lettres*** (4 vol.) (traduction de l'anglais par Anne Krief, Michel Pétris et Jaime Semprun du recueil posthume publié par Sonia Orwell et Ian Angus en 1968), Paris, Ivrea-fonds Champ Libre/Éditions de

l'Encyclopédie des Nuisances.

**OTS, Michel, 2011, *Donne de Cœur (contre LOPPSI)*, Lyon, Le pédalo ivre.**

**OUVRAGE COLLECTIF, 2003, *Défaire le développement. Refaire le monde*, interventions au colloque éponyme organisé en mars 2002 au Palais de l'UNESCO à Paris par l'association La ligne d'horizon-Les amis de François Partant, introduction de Silvia Pérez-Vitoria, Paris, Parangon.**

**OUVRAGE COLLECTIF, 2003b, *Ivan Illich. Le paci dei popoli. Una rivisitazione del pensiero del grande intellettuale*, actes du colloque organisé par la *Scuola per la Pace* di Lucca et célébré au Palazzo Ducale les 13-14 juin 2003, avec une préface de Sajay Samuel et une introduction d'Aldo Zanchetta, URL : [http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi\[1\].pdf](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi[1].pdf) (en italien). Dernière consultation: 15-08-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**OUVRAGE COLLECTIF, 2007, *Politica senza il potere in una società conviviale. Ripensando il vernacolare attraverso una rivisitazione del pensiero di Ivan Illich*, actes du colloque organisé par la *Scuola per la Pace* di Lucca et célébré au Palazzo Ducale les 10-11 mars 2006. Volume réalisé par Nicola Lazzarini et Giovanna Morelli et préfacé par Aldo Zanchetta, URL : [http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti\\_per\\_sito.pdf](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti_per_sito.pdf) (en italien). Dernière consultation: 15-08-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**OUVRAGE COLLECTIF, 2011, *Sortir de l'Industrialisme*, coordonné par Jean-Marc Luquet. Livret introductoire au colloque *Sortir de l'industrialisme* organisé par l'association La ligne d'horizon-Les amis de François Partant à Lyon les 11-13 novembre 2011, Lyon, Le pédalo ivre.**

**PAQUOT, Thierry, 1989, *Que devient Ivan Illich ?*, Revue *Esprit*, février 1989, p. 135.**

**PAQUOT, Thierry, 2000, *De l'accueil. Essai pour une architecture et un urbanisme de l'hospitalité*, in, *Ethique, architecture, urbain*, sous la direction de Chris Younès et Thierry Paquot, Paris, La Découverte.**

**PAQUOT, Thierry, 2002, *L'urbain entre deux eaux : de l'eau à H<sub>2</sub>O*, dans *Philosophie, ville et architecture. La renaissance des quatre éléments*, sous la direction de Chris Younès et Thierry Paquot, Paris, La Découverte.**

**PAQUOT, Thierry, 2003, *Penser la libération de tous les individus. La résistance selon Ivan Illich*. Obituaire publié dans *Le Monde Diplomatique* le 3 janvier 2003. URL : <http://www.monde-diplomatique.fr/2003/01/PAQUOT/9866>. Dernière consultation: 11-08-2009.**

**PAQUOT, Thierry, 2003b, *L'ingénieuse machinerie urbaine est-elle conviviale ? Ou comment penser la confiscation et la déconfiscation d'un procédé, d'une technique...* dans *Architecture des systèmes urbains*, sous la direction de Frédéric Seitz et de Jean-Jacques Terrin, Paris, L'Harmattan.**

**PAQUOT, Thierry, 2005, *Préface à Ivan Illich. Œuvres complètes, Vol. 2*, Paris, Fayard.**

**PAQUOT, Thierry, 2005b, *Ebenzer Howard et la cité-jardin*, Revue *Urbanisme*, n° 343, juillet-août 2005.**

**PAQUOT, Thierry, 2008, *La folie des hauteurs. Pourquoi s'obstiner à construire des***

*tours ?*, Paris, François Bourin Editeur.

**PAQUOT, Thierry, 2009, *L'espace public***, Paris, La Découverte.

**PAQUOT, Thierry et YOUNÈS, Chris, 2009, *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée au XXe. Siècle***, Paris, La Découverte.

**PAQUOT, Thierry, 2010, *Ivan Illich : politique de l'amitié in Mouvements***, n° 68, *Gauche : attention, chantier !*, 2011/4, Paris, La Découverte.

**PAQUOT, Thierry, 2010b, *L'urbanisme c'est notre affaire !***, Nantes, L'Atalante.

**PAQUOT, Thierry (éd.), 2010c, *L'abc de l'urbanisme***, Créteil, IUP-Institut d'urbanisme de Paris, Université de Paris Est-Créteil.

**PAQUOT, Thierry, 2012, *Illich lecteur d'Ellul***, intervention au colloque *Comment peut-on (encore) être ellulien au XXI siècle ?*, 7-9 Juin 2012, Université de Bordeaux.

**PAQUOT, Thierry, STATHOPOULOS, Marco et MASSON, Yvette, éd., 2012b, *Alter-architectures manifestes***, Milan, Eterotopia et Gollion, Infolio.

**PAQUOT, Thierry, 2012c, *Introduction à Ivan Illich***, Paris, La Découverte.

**PARTANT, François, 1976, *La Guérilla économique : les conditions du développement***, Paris, Seuil.

**PARTANT, François 1979, *Que la crise s'aggrave !***, Arles, Solin, (réédition 2002, Paris, Parangon).

**PARTANT, François, 1982, *La fin du développement. Naissance d'une alternative ?***, Paris, Maspéro | La Découverte, (réédition 2012, Arles, Actes Sud).

**PARTANT, François, 1988, *La ligne d'horizon***, Paris, La Découverte (édition posthume ; réédition 2007, avec une préface de Michel Parfenov).

**PARTANT, François 1994, *Cette crise qui n'en est pas une***, (édition posthume), Paris, L'Harmattan.

**PÉREZ-VITORIA, Silvia, 2005, *Les paysans sont de retour***, Arles, Actes Sud.

**PÉREZ-VITORIA, Silvia, 2010, *La riposte des paysans***, Arles, Actes Sud.

**PERROT, Marie-Dominique, 1991, *Les empêcheurs de développer en rond***, Ethnies, n°13, printemps, pp. 4-11. Disponible sur URL : [http://www.apres-developpement.org/alire/textes/contributions/mdperrot\\_empecheurs.htm](http://www.apres-developpement.org/alire/textes/contributions/mdperrot_empecheurs.htm). Dernière consultation 04-01-2013.

**PERROT, Marie-Dominique, 2001, *Mondialiser le non-sens***, Paris, Editions L'Âge d'Homme.

**PLATON, vers -430, *Protégoras (ou les Sophistes)***, traduction, notices et notes par Emile Chambry, La Bibliothèque électronique du Québec, collection Philosophie, Volume 10 : version 1.0. Edition de référence : Garnier-Flammarion. URL : <http://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Platon-Protogoras.pdf>. Dernière consultation : 04-01-2013.

**PLESSIX GRAY, Francine du, 1970, *Mendez Arceo and Ivan Illich: The Rules of the Game in Divine Disobedience: Profiles in Catholic Radicalism***, New York, Alfred A. Knopf, pp. 231-322 (à partir d'un article paru dans *The New Yorker*, 25 avril 1970, p. 80).

**PM, 1988 [1983], *Bolo'Bolo***, Paris, Éditions de l'éclat, avec une nouvelle préface intitulée *La mort lente de l'économie*, URL : <http://www.lyber-eclat.net/lyber/bolo/bolo.html> et téléchargeable sur : <http://www.fichier-pdf.fr/2012/10/20/bolo-bolo4/bolo-bolo4.pdf>. Dernière consultation : 24-11-2012.

**POLANYI, Karl, 1983 [1944], *La Grande Transformation***, Paris, Gallimard.

**PÖRKSEN, Uwe, 1995, *Plastic worlds. The Tyrannie of a Modular Language***, The Pennsylvania State University Press.

**PUCCI, Giannozzo, 2003, *Ivan Illich e il problema delle radici***, actes du colloque *Ivan Illich. Le Paci dei Popoli* tenu à Lucca (Italie) les 13 et 14 juin 2003, URL : [http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi\[1\].pdf](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi[1].pdf) (en italien). Dernière consultation : 17-11-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.

**PUCCI, Pietro, 2005, *Prométhée, d'Hésiode à Platon, Communications***, 2005, Vol. 78, n° 78 *L'idéal Prométhéen*, pp. 51-70, URL : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/issue/comm\\_0588-8018\\_2005\\_num\\_78\\_1](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/issue/comm_0588-8018_2005_num_78_1) Dernière consultation : 23-11-2011.

**PRADA, Juan Manuel de, 2009, *La nueva tiranía***, Madrid, Libros Libres.

**RAHNEMA, Majid, 2003, *Quand la misère chasse la pauvreté***, Arles, Actes Sud.

**RAHNEMA, Majid et ROBERT, Jean, 2008, *La puissance des pauvres***, Arles, Actes Sud.

**RAVIGNAN, François de et LIZET, Bernadette, 1994, *Comprendre un paysage : guide pratique de recherche***, Paris, INRA Éditions.

**RAVIGNAN, François de, 2003 [1993], *La Faim, pourquoi ?***, Paris, La Découverte (6è réédition revue et corrigée).

**RIESEL, René et SEMPRÚN, Jaime, 2008, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable***, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.

**RIST, Gilbert, 1996, *Le Développement. Histoire d'une croyance occidentale***, Paris, Presses de Sciences Po.

**RIST, Gilbert, 2010, *L'économie ordinaire entre songes et mensonges***, Paris, Presses de Sciences Po.

**RIEGER, Matthias, 1996, *Some remarks about speed from a belly-dance drummer's point of view***. (Voir Illich, Trapp et Rieger, 1996, *Speed ? What speed ?*).

**ROBERT, Jean et DUPUY, Jean-Pierre, 1976, *La trahison de l'opulence***, Paris, PUF.

**ROBERT, Jean, 1980, *Le temps qu'on nous vole. Contre la société chronophage***, Paris, Seuil.

**ROBERT, Jean, 1989, *L'étrangeté de la banalité***, article, URL : <http://www.pudel.uni-bremen.de/banalité.pdf> Dernière consultation : 11-11-11.

**ROBERT, Jean, 1989b, *Speed as a state of altered perceptions***, article URL : <http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/ACCUSTOM.pdf> (en anglais). Dernière consultation : 04-01-2013. Citations traduites par Silvia Grünig.

**ROBERT, Jean, 1994, *Water is a commons***, México D.F., Habitat International Coalition. Citations traduites par Silvia Grünig.

**ROBERT, Jean, 1998, *Raum und Geschichte*, (*Espace et histoire*), en trois cahiers. Hagen : FernUniversität.**

**ROBERT, Jean, 2000, *Space and Place*, conférences à *The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends*, les 18 et 19 septembre 2000. Propos recueillis par Debbie Moore, 2000.**

**ROBERT, Jean, 2001, *Del aquí y del allá, de un poodle y del sentido de la proporción en arquitectura*, article URL : <http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/ANAGOGIA.pdf> (en espagnol). Dernière consultation : 20-06-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**ROBERT, Jean, 2002, *En mémoire d'Ivan Illich*, Cuernavaca, Mexique, Décembre 2002. URL <http://habitat.aq.upm.es/boletin/n26/ajrob.fr.html> Dernière consultation : 23-11-2012.**

**ROBERT, Jean, 2003, *Corpo e Luogo*, contribution au colloque *Ivan Illich. Le Paci dei Popoli* tenu à Lucca (Italie) les 13-14 juin 2003, URL : [http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi\[1\].pdf](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi[1].pdf) (en italien). Dernière consultation: 23-11-2012.**

**ROBERT, Jean et BORREMANS, Valentine, 2004, *Préface à Ivan Illich. Œuvres complètes, Vol. 1*, Paris, Fayard.**

**ROBERT, Jean, 2004, *La guarda del ojo en la época del show*, article URL <http://habitat.aq.upm.es/boletin/n35/ajrob3.html> (en espagnol). Dernière consultation: 16-05-2012. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**ROBERT, Jean et PAQUOT, Thierry, 2010, *Monument ou chantier ? L'héritage intellectuel d'Ivan Illich (1926-2002)*, Introduction au dossier *Actualité d'Ivan Illich, Esprit*, août/septembre 2010, pp. 116-125.**

**ROBERT, Jean, 2010, *El movimiento cívico « del » Zapata y el espejismo de la velocidad urbana*. Red de comunicación de Morelos, URL : <https://groups.google.com/forum/#!msg/redmorelos/BKpaNNIuDZM/OVOwOHKe65Y> (en espagnol). Citations traduites par Silvia Grünig.**

**ROBERT, Jean, 2010b, *Les instruments d'un pouvoir sur autrui*, article publié dans *Actualité d'Ivan Illich, Esprit*, août/septembre 2010, pp. 158-171.**

**ROBERT, Jean, 2011, *La fractalización del mundo global : estado delictivo, fraude estructural, crimen y predación social*, article publié dans la revue *Conspiratio*, octobre 2011 (en espagnol). Citations traduites par Silvia Grünig.**

**ROBERT, Jean, 2012, *Illich, le penseur célèbre qui parvint à échapper à la gloire*. Article diffusé par les réseaux personnels.**

**ROBERT, Jean, 2012b, *El cuidado de la mirada en la era del espectáculo*, contribution de Jean Robert à la rencontre *El humanismo radical d'Ivan Illich*, Cuernavaca, Morelos, 13, 14 et 15 décembre 2012, URL : <http://ivanillich.org.mx/19cuidado.pdf> (en espagnol). Dernière consultation : 04-01-2013.**

**ROBERT, Jean, 2012c, *Reflexiones sobre el concepto de contra-productividad. I. Orígenes y II Controversias* contribution de Jean Robert à la rencontre *El humanismo radical d'Ivan Illich*, Cuernavaca, Morelos, 13, 14 et 15 décembre 2012, URL : <http://www.ivanillich.org.mx/4contrapro1.pdf> et <http://www.ivanillich.org.mx/5contrapro2.pdf>. Dernière consultation : 04-01-2013. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**ROUGEMONT, Denis de, 1936, *Penser avec les mains*, Paris, Albin Michel.**

**RUBERT DE VENTÓS, Xavier, 1980, *De la modernidad. Ensayo de filosofía crítica*, Barcelona, Ediciones Península.**

**RYKWERT, Joseph, éd., 1955, *Ten Books on Architecture, L.B.Alberti*, édition annotée de la traduction de James Leoni de 1756, Londres, Alec Tiranti.**

**RYKWERT, Joseph, 1964, *The Idea of a Town*, Hilversum, G. van Saane, avec une introduction d'Aldo Van Eyck (rééd. *The Idea of a Town: Anthropology of Urban Form in Rome, Italy and the Ancient World*, 1976, Londres Faber & Faber et 1988, Cambridge (MA), MIT Press).**

**RYKWERT, Joseph, 1972, *On Adam's House in Paradise: The Idea of the Primitive Hut in Architectural History*, New York, Museum of Modern Art. Trad. fr. **RYKWERT, Joseph, 1976, *La Maison d'Adam au Paradis : L'idée de la cabane primitive en histoire de l'architecture*, Paris, Seuil.****

**RYKWERT, Joseph, 1991, *On the Art of Building in Ten Books by Leon Battista Alberti*. Traduction de Joseph Rykwert avec Neil Leach et Robert Tavernor, Robert.**

**RYKWERT, Joseph, 1996, *The dancing column. On order in architecture*, Cambridge (MA.), MIT Press.**

**RYKWERT, Joseph, 2000, *The Seduction of Place. The City in the Twenty-first Century*, Londres, Weidenfeld & Nicolson.**

**RYKWERT, Joseph, 2000, *The City in the 20th Century*, intervention à *The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends*, les 22 et 23 septembre 2000. Propos recueillis par Debbie Moore, 2000.**

**RYKWERT, Joseph, 2000, *Joseph Rykwert: in Colloquy with Ivan Illich, Jean Robert, and Terry Galvin* à *The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends*, le 24 septembre 2000. Propos recueillis par Debbie Moore, 2000.**

**RYKWERT, Joseph, 2007, *The Judicious Eye : Architecture Against the Other Arts*, Chicago, University of Chicago Press.**

**SACHS, Wolfgang, 1992, *The Development Dictionary : A Guide to Knowledge as Power*, Londres, Zed Books. Une 2<sup>e</sup>. édition parue en 2010 est dédiée à la mémoire d'Ivan Illich (1926-2002) et de José María Sbert (1945-2006) avec une nouvelle préface de Wolfgang Sachs.**

**SACHS, Wolfgang et ESTEVA, Gustavo, 1996, *Des ruines du développement*, Montréal, Les éditions Écosociété.**

**SACHS, Wolfgang, 2010, *Préface* à la 2<sup>e</sup>. édition de *The Development Dictionary* (*Op. cit.*).**

**SACHS, Wolfgang, 2011, *Préface* à Kaller-Dietrich, Martina, 2011, *Vita d'Ivan Illich*. (*Op. cit.*).**

**SAMUEL, Sajay, 2003, *Lo sganciamento di pace e civilizzazione*. Actes du colloque *Ivan Illich Le Paci dei Popoli* tenu à Lucca (Italie) les 13-14 juin 2003 pour l'inauguration du *Centro Ivan Illich de Documentazione Interculturale*. Disponibles sur URL : [http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi\[1\].pdf](http://www.provincia.lucca.it/scuolapace/uploads/quaderni/atti%20illich%20completi[1].pdf) (en italien). Dernière consultation : 10-07-2012. Citations traduites par Silvia Grünig. Manuscrit inachevé en anglais : *De-linking Peace and Globalization*, disponible sur**

URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Luccatalk\\_1.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Luccatalk_1.pdf). Dernière consultation : 04-01-2013. Citations traduites par Silvia Grünig.

**SAMUEL, Sajay et ROBERT, Jean, 2004, *Car-free or not : the Danger of Designed Spaces*, intervention à *Towards Car-Free Cities, IV*, Berlin, 21 juillet 2004, une version révisée est disponible sur URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Samuel\\_Robert\\_Carfree\\_07\\_04\\_en.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/pdf/Samuel_Robert_Carfree_07_04_en.pdf). Dernière consultation : 04-01-2013. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**SANTOS, Boaventura de Sousa, 1973, *La loi contre la loi*, article paru dans *Avancer avec Illich, Esprit*, 7-8, juillet/août 1973, pp. 67-84, traduit de l'anglais par Michel Janin.**

**SANTOS, Boaventura de Sousa, 2010, *Descolonizar el saber, reinventar el poder*, Montevideo, TRILCE/Extensión universitaria de la República.**

**SASSEN, Saskia, 1991, *The Global City. New York, London, Tokyo*, Princeton, Princeton University Press.**

**SBERT, José María, 2009, *Epimeteo, Ivan Illich y el sendero de la sabiduría*, México, Ediciones sin nombre. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**SBERT, José María, 2002, *El otro titán*, Razón Cínica, No.2, 15 de Julio, México. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**SEMPRÚN, Jaime, 1997, *L'abîme se repeuple*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.**

**SENNETT, Richard, 2008, *The craftsman*, New Haven, Yale University Press. Trad. fr. SENNETT, Richard, 2010, *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel.**

**SOLÉ, Ariadna Éd., 2011, « *Els fantasmes de l'exclusió* », Barcelone, Université de Barcelone.**

**SOULIER, Nicolas, 2012, *Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'actions*, Paris, Les éditions Ulmer.**

**STEINER George, ALFAYA, Javier et McSHANE Barbara, 1990, *Lecturas, obsesiones y otros ensayos*, Madrid, Alianza.**

**THOMPSON, Edward P., 1963, *The Making of the English Working Class*, London: Victor Gollancz.**

**TOYNBEE, Arnold, 1970, *Cities on the Move*, New York, Oxford University Press.**

**TRAPP, Sebastian, 1996, *Frederic the Second and the Speed of the Falcon*. (Voir Illich, Trapp et Rieger, 1996, *Speed ? What speed ?*).**

**TRAPP, Sebastian, 2003, *Answer from Sebastian Trapp to a Comment to the « Speed » Text from Douglas Lummis*, URL : [http://www.pudel.uni-bremen.de/subjects/space/Answer\\_to\\_Lummis\\_2.pdf](http://www.pudel.uni-bremen.de/subjects/space/Answer_to_Lummis_2.pdf) . Dernière consultation : 04-01-2013. Citations traduites par Silvia Grünig.**

**TURNER, Bertha I. B., éd., 1988, *Building Community: A Third World Case Book*. A summary of the Habitat International Coalition Non-Governmental Organization's Project for the International Year of Shelter for the Homeless, 1987, in association with Habitat Forum Berlin. Avec une préface de Dom Helder Camara.**

**TURNER, John F. C., 1972, *Housing as a Verb*, in Turner, John F. C. and Fichter,**

Robert, *Freedom to Build: Dweller Control of the Housing Process*, New York, Macmillan, New York.

**TURNER, John F. C.**<sup>1037</sup>, 1976, *Housing by People: Towards Autonomy in Building Environments (Ideas in Progress)*, Londres, Marion Boyars Publishers. Trad. fr.

**TURNER, John F. C.**, 1979 *Le logement est votre affaire*, préface de Colin Ward, traduit par Maud Sissung, Paris, Seuil.

**TURNER, John F. C.** , 1985, *El problema de la vivienda en los países del tercer mundo. Reportaje a John Turner*. Interview réalisée par les représentants de l'association de logement économique de Córdoba, Argentine, Aurelio Ferrero et Enrique Ortecho, à l'IBA International Berlin Architecture, à l'occasion de la remise du Prix du Concours UIA *L'architecture au service de l'usager créateur de son logement* dont John Turner était le président du jury, Revista Vivienda N° 278, Vol. Sept. 1985, Buenos Aires, Ed. Revista Vivienda S.R.L., pp. 69-72. Disponible sur URL : [http://www.ceve.org.ar/pdf/final\\_1980-90/Articulo\\_Jhon\\_Turner.Vivienda.Sept.1985.pdf](http://www.ceve.org.ar/pdf/final_1980-90/Articulo_Jhon_Turner.Vivienda.Sept.1985.pdf) (en espagnol). Dernière consultation : 13-12-12. Citations traduites par Silvia Grünig.

**TURNER, John F. C.**, 1996, *Tools for Building Community, an examination of 13 hypotheses*, in *Habitat International*, Vol. 20, No.3, 1996. Oxford, Charles Choguill Éd., Pergamon Press.

**VINCENT, Bernard**, 1976, *Paul Goodman et la reconquête du présent*, Paris, Seuil, collection Techno-critique, dirigée par Jean-Pierre Dupuy.

**WEIL, Simone**, 1949, *L'Enracinement, Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, 1ère éd. (due à Albert Camus) Paris, Gallimard, coll. « Espoir » (réédité 1990, Gallimard, coll. « Folio essais »), téléchargeable sur URL : [http://classiques.uqac.ca/classiques/weil\\_simone/enracinement/enracinement.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/weil_simone/enracinement/enracinement.html) Dernière consultation : 04-01-2013.

**WWF**, 2012, *Living Planet Report*, URL : [http://awsassets.panda.org/downloads/1\\_lpr\\_2012\\_online\\_full\\_size\\_single\\_pages\\_final\\_120516.pdf](http://awsassets.panda.org/downloads/1_lpr_2012_online_full_size_single_pages_final_120516.pdf) Dernière consultation 28-06-2012.

**ZUMTHOR, Peter**, 2007, *Atmósferas*, Barcelona, Gustavo Gili.

## Filmographie principale

**DOMENACH, Jean-Marie**, 1972, *Ivan Illich. Un certain regard*, une production de l'Office national de radiodiffusion télévision française, émise le 19-03-1972, réalisateur: Rothstein, Bernard, 51min 27s. La présentation de l'interview disait :

« C'est à l'occasion d'un voyage en France, que Jean Marie DOMENACH a pu s'entretenir quelques heures avec Ivan ILLICH. Voyageur infatigable en quête de justice, utopiste sans patrie, déloyal à tout drapeau par conviction, Ivan ILLICH est tout le contraire d'un rêveur ; son utopie est nourrie d'une expérience concrète qu'il a acquise au contact des pauvres et des paysans, dans les rues de New-York, avec les Porto-ricains, puis en parcourant à pied l'Amérique du Sud et l'Afrique où il a appris à connaître « l'indignité de la misère ». Evêque non conformiste, Ivan ILLICH a accepté d'être le fils d'une mère indigne -l'église décadente. Il trouve dans le message évangélique et l'amour du Christ « une raison de

---

<sup>1037</sup> *Tools for community builders*, l'intervention de John F.C. Turner à *The Oakland Table*, prévue pour le 16 septembre 2000 n'est pas disponible sur les actes de la rencontre. Par contre, une excellente bibliographie est disponible sur le site *We The People*, <http://www.wtp.org/archive/talks/turnertalk.html> et <http://www.wtp.org/bios/turnerbio.html> (en anglais).

croire dans l'essentielle beauté de l'homme, même s'il est aujourd'hui gravement blessé ». Si Ivan ILLICH s'est fait le prophète de la déscolarisation, c'est que pour lui « l'école enseigne à l'enfant qu'il a besoin de l'institution pour apprendre, et que l'éducation et le savoir sont devenus des marchandises dont l'école introjecte la capitalisation ». À Guernavaca, au Mexique -son seul point fixe-, Ivan ILLICH a fondé une petite « République intellectuelle indépendante », le Centre d'Information et de Documentation-CIDOC. Dans cette université libre -qui survit en *vendant* de l'enseignement de la langue espagnole et où professeurs et étudiants viennent de partout s'informer et discuter sur les problèmes de l'Amérique latine-, Ivan ILLICH poursuit avec des amis, des analyses similaires à celles de l'éducation dans le domaine de la santé, de la vitesse et de l'habitation où les besoins interpersonnels ont également été transformés en marchandises. Toutes ces recherches s'inscrivent en effet dans un vaste projet : la nécessité « d'inverser les institutions », c'est à dire d'arrêter le mouvement qui spécialise, miniaturise et paralyse les hommes, de les inciter à retrouver une « convivialité humaine », une « disponibilité à la surprise par l'autre » qui sont le fondement de toute espérance. Ivan ILLICH ne souhaite pourtant pas un retour en arrière mais plutôt « l'instauration d'un monde technologique sans spécialistes, qui limite les bienfaits de la technologie au seul bien des peuples ». Pour que notre civilisation technologique survive et que le « navire spatial terre » ne sombre pas, il est désormais nécessaire de fixer « non plus un minimum que tout le monde doit avoir, mais le maximum sur lequel tout le monde peut se mettre d'accord ».

En vente sur le site de l'Institut national de l'audiovisuel, URL : <http://www.ina.fr/video/CPF86658011/ivan-illich.fr.html>

**ILLICH, Ivan, 1984, *What Makes a City: Water and Dreams***, conférence à The Dallas Institute of Humanities and Culture, tenue le 10 mai 1984, URL :

<http://archive.org/details/1984WaterandDreams02>

<http://archive.org/details/1984WaterandDreams03>

**STEYER, Serge, 1993, *Ellul l'homme entier***, image : Jacques Besse, montage : Nathalie Hureau, design sonore Gérard Chiron, voix Béatrice Lafont, production déléguée David Guiraud et Serge Steyer. Film 55 min., entretiens, 88 min. Une co-production Promenade en mer, Productions 7 / Méromédia, Centre Georges Pompidou, CAVUM, France 3 Aquitaine, Top Concept avec la participation de la Région Aquitaine, du Conseil général de la Gironde, de la ville de Pessac, du Centre National du Cinéma, du Ministère de la Culture et de France 2. En vente sur : <http://www.ellul-dvd.com/>.

**TROËLLER, Gordian et DEFFARGE, Marie-Claude, 1976**, sur un scénario de **PARTANT, François, *Kein Respekt vor heiligen Kühen***, (*Aucun respect pour les vaches sacrées*), 43 minutes (en allemand). Ivan Illich au CIDOC. Ce film appartient à la série de 22 films réalisés entre 1974 et 1984 et regroupés sous le nom de *Im Namen des Fortschritts* (*Au nom du progrès*). En vente sur le site de Gordian Troëller, URL : <http://www.gordian-troeller.de/index.php?qid=11&&filmuebersicht=ja>

## Audio

**CAYLEY, David, 1989, *Part Moon, Part Travelling Salesman : Conversations with Ivan Illich***, Ideas, CBC Radio, cinq émissions, hiver 1989. *Ideas*, CBC Radio, disponible sous forme audio : Ideas Transcripts, P.O. Box 500, Station A, Toronto ON M5W1E6 Canada. Tel. 416.205.6010 Fax 416.205.2376 / Attn: Ian Godfrey [ideastran@toronto.cbc.ca](mailto:ideastran@toronto.cbc.ca) – URL : <http://www.cbc.ca/ideas/program-copies>.

**CAYLEY, David, 1992, *Life as an Idol (La Vie comme une idole)***, Ideas, CBC Radio, émission du 30 avril 1992, 56 min. Disponible en ligne sur le site de *Helping Others, Altruists International*, URL : <http://www.altruists.org/downloads/audio/> et sur demande sur CBC Radio (Voir Cayley, 1989).

**CAYLEY, David, 2000, *The corruption of Christianity : Ivan Illich on Gospel, Church and Society***, Ideas, CBC Radio, les 3-7 janvier 2000. Les titres des émissions

sont :

*Institutionalisation, Sin & the Decline of Hospitality*, 52 min.

*Conscience, The Rule of Law & Technology*, 52 min.

*A History of Seeing*, 52 min.

*Contingency, Proportionality, Iatrogenesis & The Body*, 52 min.

*Friendship & Foolish Renunciation in the Age of Systems*, 53 min.

Disponibles en ligne sur le site de *Helping Others, Altruists International*, URL : <http://www.altruists.org/downloads/audio/> et sur demande sur CBC Radio (Voir Cayley, 1989).

**HOINACKI, Lee, *Remembering Ivan Illich***, 23 janvier 2005, *Radio4all*, (30 min.), disponible sur le site de *Helping Others, Altruists International*, URL : <http://www.altruists.org/static/files/Remembering%20Ivan%20Illich%20%28Radio%20Free%20School%29.mp3>.

**HUTCHINSON, Robert, 2009, *Prophets of Our Time : Ivan Illich*** (28 min.), in *Unwelcome Gests*, épisode 523 - *Ivan Illich and The Collapse Of Power (Nowtopia and Why Money is not Power)*, URL : [http://www.unwelcomeguests.net/archive/523/Robert%20Hutchinson%20on%20Ivan%20Illich%20\(2009-10-14\).mp3](http://www.unwelcomeguests.net/archive/523/Robert%20Hutchinson%20on%20Ivan%20Illich%20(2009-10-14).mp3)

**ILLICH, Ivan, (?), *Remarks on accreditation***, source inconnue, 1 : 35 min., URL : <http://www.altruists.org/static/files/Ivan%20Illich%20speaks%20On%20Accreditation.mp3>.

**ILLICH, Ivan, (?), *Remarks on Homo œconomicus***, source inconnue, 3 : 30 min., URL : <http://www.altruists.org/static/files/Homo%20Economicus%20%28Ivan%20Illich%29.mp3>

**ILLICH, Ivan et SAMMERSKI, Silja, (?), *On Genes***, source inconnue, 27 min. URL : <http://www.altruists.org/static/files/Geist%20Gegen%20Gene%20Konferenz%20%28Ivan%20Illich%29.mp3> (en allemand)

**ILLICH, Ivan, 1970, *Deschooling Society***, source inconnue, URL :

[http://www.davidtinapple.com/illich/illich\\_schools\\_side1.mp3](http://www.davidtinapple.com/illich/illich_schools_side1.mp3) (44 min.)

[http://www.davidtinapple.com/illich/illich\\_schools\\_side2.mp3](http://www.davidtinapple.com/illich/illich_schools_side2.mp3) (39 min.)

**ILLICH, Ivan, 2003, *Le développement ou la corruption de l'harmonie en valeur***, intervention au colloque *Défaire le développement. Refaire le monde*, 2003 disponible en CD-audio sur demande.

**McKNIGHT, John, 2009, *John McKnight Reflects on Ivan Illich*** à la Broadway United Methodist Church, Indianapolis, le 6 avril 2009, 96 min. De l'audio-archivé de Doulos Christou Books, in *Englewoods*, review of books, URL : <http://www.inglewoodreview.ort/?p=272>

## Sites Web

**AERA-American Educational Research Association – SIG - Ivan Illich**

URL : <http://ivan-illich.org> (en anglais)

***Ciudades para un futuro más sostenible.***

Contient des textes d'Ivan Illich ou relatifs à Ivan Illich.

URL : <http://habitat.aq.upm.es> (en espagnol).

***Denken nach Illich.***

Le site du *Pudel : Circle for Research on Proportionality (CROP)*, les amis d'Illich à Brême.

URL : <http://www.pudel.uni-bremen.de> (en anglais et allemand).

***Ivan Illich en la red (2004). Ciudades para un futuro más sostenible.***

Article d'Adrián Masip Moriarty et Alfonso Sánchez Uzabal, in, Madrid, 29 mai 2004 avec des liens et des articles intéressants, URL : <http://habitat.aq.upm.es/boletin/n26/nred.html>

***Kanankil.***

Le site d'Aldo Zanchetta, membre de l'association Il granchio di Kuchenbuch.

URL: [www.kanankil.it](http://www.kanankil.it) (en italien).

***Bienvenidos a una lectura con : Ivan Illich.***

Le site des amis d'Ivan Illich à Cuernavaca.

URL : <http://www.ivanillich.org.mx> (en espagnol).

***New Scare City. Le blog de Winslow (John W. Verity).***

Un site très vivant, John W. Verity publie des informations, des anecdotes, des témoignages, des photos et des nouvelles de recherche sur Illich et ses amis.

URL : <http://backpalm.blogspot.com.es> (en anglais).

***Our Spinning Globe-A Living And Learning Home Page.***

Des textes et des conférences d'Ivan Illich en anglais.

URL : [http://spinninglobe.net/spinninglobe\\_html/ivanillichpg.htm](http://spinninglobe.net/spinninglobe_html/ivanillichpg.htm) (en anglais).

***Rat Bag***

Un wiki avec des références, des matériaux, des links en anglais.

<http://c2.com/cgi/wiki?IvanIllich> et <http://c2.com/cgi/wiki?RatBag>

***The Preservation Institut. Ivan Illich. Writing in the Web***

Textes d'Illich en anglais.

URL : <http://www.preservenet.com/theory/Illich.html> (en anglais)

***Tinnapple, David.***

Le blog de David Tinapple artiste et ingénieur.

Contient un archive des textes et des conférences d'Ivan Illich et sur Ivan Illich.

URL : <http://www.davidtinapple.com/illich> (en anglais).

**Cercles de lecteurs**

Au sein de l'AERA-*American Educational Research Association*, un groupe d'intérêt spécial centre les recherches autour du versant pédagogique de son œuvre. SIG Ivan Illich, URL : <http://ivan-illich.org/>.

A Brême, le PUDEL: *Circle for Research on Proportionality (CROP)* déjà cité et son site *Denken nach Illich*, URL : <http://www.pudel.uni-bremen.de>.

À Cuernavaca, Jean ROBERT, Javier SICILIA, Braulio HORNEDO, Roberto OCHOA, Gustavo ESTEVA, Gabriel ZAID et d'autres, autour de la revue *Conspiratio* et du site *Bienvenidos a una lectura con: Ivan Illich*, URL : <http://www.ivanillich.org.mx>.

À Lausanne et à Paris, Jean-Michel CORAJOUR anime un cercle des lecteurs d'ILLICH et publie le bulletin *La Convivialité* (gratuit sur demande : Avenue Fraisse 14 – 1006 Lausanne – Suisse).

À Lucca, le groupe de lecteurs d'Illich Il granchio di KUCHENBUCH, URL : <http://www.kanankil.it/cosmo-infelice>

IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE  
Silvia Grünig Iribarren  
Sous la direction de M.Thierry Paquot

## **ANNEXES**

IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE  
Silvia Grünig Iribarren  
Sous la direction de M.Thierry Paquot

## ANNEXE 1 – CHRONOLOGIE (Complémentaire du chapitre 2)

### Ivan Dinko Illich Regenstreif (1926-2002)

1926	enfance en Dalmatie	Samedi 4 septembre. Naissance à Vienne. Fils de Piero Ilic et Ellen Rose (Maexie) Regenstreif	
		1 <sup>er</sup> Décembre. Baptisé à Split.	
1926-32		Enfance en Dalmatie (Split et l'île de Bra ), avec déplacements fréquents en Autriche, en France, et d'autres voyages avec ses parents.	
1932	Exil en Autriche		Mouvements anti-judaïques en Yougoslavie
		Premier exil. Fuite vers l'Autriche avec sa mère et ses deux frères jumeaux Misha et Shasha.	
1932-1936		Vit comme « demi-aryen » sous protection diplomatique dans la villa Sécession autrichienne de ses grands-parents à Pötzleinsdorf près de Vienne.	
		Jugé retardé à un test pour initier sa scolarisation, il fréquente la bibliothèque de sa grand-mère et les intellectuels amis de la famille.	
		À huit ans étudie le serbo-croate pour accéder éventuellement à l'école en Yougoslavie où son père « occupait une sorte de position officielle ». [E : 94]	

1936- (1941)	Exil en Autriche	Il fréquente les Écoles Pies ( <i>Piaristengymnasium</i> ) à Vienne.	
1937			L'Autriche est annexée au Reich. Les <i>communaux</i> sont enclos et transformés en camps de prisonniers.
1938			Mars - Les lois de Nürnberg entrent en vigueur en Autriche.
		Son professeur d'allemand au <i>Piaristengymnasium</i> le stigmatise publiquement comme « demi-juif » en raison de son nez.	
		Son grand-père achète sa liberté auprès des SS au prix de sa villa et de ses influences.	
1941		Mort de son grand-père Fritz Regenstreif.	
			Les règnes de Serbie, Croatie et Bosnie sont échus et Split passe sous le contrôle de l'Italie fasciste.
1942		Mort de Piero Ilic en Dalmatie. Les Illich-Regenstreif cessent d'être considérés « demi-aryens » pour devenir « demi-juifs ». Ils entrent dans la clandestinité.	
		Fuite à Florence.	
		Ivan finit ses études secondaires au <i>Liceo Scientifico Statale Leonardo da Vinci</i> .	

		Noël à Split où l'accueil chez la famille paternelle est peu chaleureux.	
1942-45	Exil à Florence. Etudes de chimie.	Entre dans la légalité sous un faux nom comme étudiant de Sciences Naturelles (spécialité Chimique inorganique et Cristallographie) à l'Università di Firenze.	
		Il travaille pour aider au maintien de sa famille.	
		Contacts avec la <i>resistenza</i> italienne.	
1945			Fin de la II Guerre Mondiale.
		Ivan retourne à la Yougoslavie libérée où la maison paternelle lui vient consignée par l'administrateur des biens, avec les vins saints [KD : 28]	
1945-50	Etudes de philosophie et de théologie à Rome	Études de Philosophie (1947) et de Théologie (1950) à la Pontificia Università Gregoriana à Rome. Diplômé <i>summa cum laude</i> .	
		Formation sacerdotale à l'Almo Collegio Capranica.	

		<p>Soutenu par Monseigneur Giovanni Battista Montini (1897-1978), le futur pape Paul VI, il rencontre dans son cercle le philosophe thomiste français Jacques Maritain (1882-1973), Ambassadeur de France auprès du Vatican (1945-1948).</p>	
1949		<p>20 Janvier - Discours d'investiture du deuxième mandat du président des EEUU Harry S. Truman. Naissance du « développement ».</p> <p>Voyage à Vienne pour aider sa mère dans le procès de restitution des biens de Fritz Regenstreif, un long cauchemar finalement échoué.</p> <p>Son frère Sascha s'installe aux États-Unis.</p>	
1951	<p>Docteur à Salzburg. Ordonné prêtre. S'installe aux États Unis.</p>	<p>Docteur <i>summa cum laude</i> en Histoire à la faculté de Théologie de l'Université de Salzburg</p> <p>Ordonné prêtre à Rome en mars 1951, officie sa première messe dans les Catacombes.</p>	<p><i>Die philosophischen Grundlagen der Geschichtsschreibung bei Arnold Toynbee</i> - Dissertation 1951 Salzburg. [Les fondements philosophiques de l'histoire chez Arnold Toynbee]. Thèse de doctorat dirigée par Albert Auer.</p>
		<p>Illich décide de quitter le Vatican et de poursuivre ses études sur l'alchimie dans l'œuvre d'Albert le Grand (1206-1280) à Princeton.</p> <p>Ellen et ses enfants s'installent à New York et prennent la citoyenneté américaine. Sasha devient architecte et Misha, homme d'affaires.</p>	

		A sa demande, le cardinal Francis Spellman (1889-1967) de l'archidiocèse de New York, l'assigne à la paroisse de l'Incarnation au quartier portoricain (Haut Manhattan- Upper West Side).	
1951-1956	Travaille à la Paroisse des Portoricains à New York.	1952 À l'âge de 26 ans il est appelé par l'Institut des hautes études de Princeton pour prendre le relais de Jacques Maritain, victime d'une crise cardiaque, à la direction d'un séminaire sur <i>De esse et essentia</i> de Saint Thomas d'Aquin.	
1956	Nommé Monseigneur. Destiné à Porto Rico	Première grande fête en plein air au campus de l'université Fordham, célébrée en l'honneur du patron des portoricains saint Jean le Baptiste le 24 juin : <i>The Porto Rican Day Parade</i> .	Entre en contact avec le monde intellectuel, à travers le père William Lynch, éditeur de la revue <i>Thought</i> de l'université Fordham, et avec Dorothy Dohen, l'éditrice d' <i>Integrity</i> , un journal fait par un groupe brillant de laïques catholiques, dans lequel il signe ses premiers textes comme <b>Peter Canon</b> . Il écrit sur la politique ecclésiastique des <i>yankees</i> et sur leur ignorance des différences culturelles entre les catholiques de l'Amérique du nord et du sud.
		À l'âge de 29 ans il est nommé Monseigneur, le plus jeune des États-Unis. [Cayley, CM : 25]	.
		Spellman le désigne coordinateur du décanat de l'archidiocèse pour les opportunités hispano-américaines.	

		<p>Nommé vice-recteur de la Pontificia Universidad Católica Santa María de Ponce, à Porto Rico, pour former le personnel qui devait avoir affaire aux Portoricains à New York.</p>	
		<p>À l'époque Porto Rico était défini par les politologues comme <i>social laboratory</i> : modèle de développement, <i>showcase of democracy</i>.</p>	
		<p>Rencontre Everett Reimer et Leopold Kohr.</p>	
		<p>S'achète une petite cabane à <i>Playa Cortada</i> en bois parmi les bananiers avec la vue sur la mer des Caraïbes : un « pensoir ».</p>	
1957	Destiné à Porto Rico	<p>Membre du conseil d'administration du <i>Consejo Superior de Enseñanza</i> qui supervisait toutes les institutions scolaires de l'île.</p> <p>Fondation du CIC – <i>Centre for Intercultural Communication</i>, au sein de l'université Fordham. Il prononce le discours inaugural : <i>Missionary Poverty</i>.</p>	
		<p>Révolution cubaine. Expansion soviétique.</p>	
1959		<p>« Vers 1959 je me suis dit que j'avais plus ou moins terminé ma tâche à Porto Rico. [...] J'avais installé [...] un institut d'été de première importance qui devait fonctionner pendant vingt-cinq ans » [E : 130]</p>	
1960		<p>Critique de l'ingérence de l'Église portoricaine dans le débat politique.</p>	

		<p>Spellman lui retire sa confiance comme vice-recteur de la Pontificia Universidad Católica Santa María de Ponce et l'évêque James McManus « lui intime l'ordre de quitter Porto Rico » [Cayley, E : 34].</p>	
		<p>En décembre, Illich quitte volontairement le Porto Rico.</p>	
		<p>« [À] partir de 1960 j'ai refusé de parler en homme d'Église » [E : 142]</p>	
<p>1961</p>	<p>Voyages en Amérique du Sud – Fondation du CIF à Cuernavaca</p>	<p>Voyage de quatre mois de Santiago à Caracas à pied et en auto-stop.                  Au Brésil il rencontre Helder Camara.</p> <p>Le président Keneddy lance l'« Alliance pour le progrès » (<i>Alliance for Progress</i>) dans la logique de la guerre froide et crée le <i>Peace Corps</i>, les volontaires de la Paix. Il ajoute à la politique du développement de Truman, la prétention d'éliminer l'injustice du monde grâce aux aides au développement. Politique de développement social et économique linéaire associé à la croissance et l'industrialisation dérivée de la philosophie de l'histoire allemande du XIXe.dont le précurseur fut Walt W. Rostow (1916-2003) + Arthur Schlesingr Jr. (1913) et John Keneth Galbraith (1908). Avec l'appui de l'ONU, la Banque Mondiale, et de l'Église catholique, pour Illich, c'est la « multinationale de l'exportation de l'optimisme au Tiers monde ».</p>	

		<p>Le Pape Jean XXIII signe la « lettre pastorale monstrueuse » [E : 135] écrite par John Considine du Maryknoll qui ordonnait l'envoi du 10 pour cent des religieux des EEUU et du Canada (autour de 20.000 personnes) en Amérique Latine en mission. C'est le Corps de Volontaires du pape en appui du <i>Peace Corps</i> états-unien et du SUCO (Service universitaire canadien d'outremer).</p>	
		<p>Illich fonde, avec ses amis Feodora Stancioff et le frère Gerry Morris et toujours avec l'appui de l'université Fordham le <b>CIF-Centro Intercultural de Formación</b> à Cuernavaca, Morelos, à l'hôtel abandonné <i>Chulavista</i>.</p>	
1964		<p>Illich se retire du Concile Vatican II (1962 –1965) réuni à Rome, dans lequel l'église se montre favorable aux armes atomiques dissuasives contre l'avancée du communisme en Amérique Latine. Catholicisme s'identifie désormais au patriotisme américain.</p>	
1966	Fondation du CIDOC	<p>Le CIF est rebaptisé comme <b>CIDOC-Centro Intercultural de Documentación</b>. Dirigé par Illich et Valentine Borremans il emménage dans un nouveau siège, <i>La maison blanche</i>.</p> <p>Au sein du CIDOC Illich va participer à une analyse critique des institutions et de la société industrielle qui est à l'origine de ses ouvrages les plus diffusés.</p>	<p>Le CIDOC publiait chaque année environ soixante volumes (<i>Cuadernos, Dossiers</i> et <i>Sondeos</i>), avec un tirage de deux-cents trois-cents copies dont les collections presque complètes sont disponibles dans la bibliothèque du LAI, Institut autrichien de l'Amérique Latine à Vienne.</p>
		<p>Commencent les hostilités ouvertes par la revue de l'Opus Dei <i>Gente</i>, par les secteurs ultraconservateurs au sein de l'Église mexicaine et par les milieux politiques de droite.</p>	

1967		Mort du cardinal Spellman.	
		Illich reçoit des documents formels de la Curie romaine issus de la CIA.	
1968	Un stupide intermède romain	<p>Eté - Appelé devant la <i>Congregazione per la Dottrina della Fede</i> (Congrégation pour la doctrine de la foi, connue comme le Saint-Office, héritière de l’Inquisition) présidé par le cardinal yougoslave Franjo Šeper (1905-1981).</p> <p>Illich est discret par rapport à ses conflits avec Rome, mais le questionnaire est publié dans la presse étatsunienne par Francine du Plessix Gray dans <i>The Newyorker</i> et Edward B. Fiske au <i>New York Times</i>, et le 3 février 1969 dans <i>Excelsior</i> au Mexique [Cayley, CM : 33]</p>	<i>L’enseignement, une vaine entreprise.</i> The Saturday Review of Education (20 avril 1968)
1969	Le CIDOC est mis à l’index.	<p>Janvier - Le CIDOC, devenu dans les faits une université libre, est l’objet d’une interdiction papale, révoquée vers la fin de l’année.</p> <p>L’Église catholique parle de libération et en même temps suit la politique du développement international : une campagne militaire –une guerre sans armes– contre la pauvreté.</p>	Première visite de David Cayley à Cuernavaca

		<p>Illich renonce à tout service religieux, à ses titres de prélat papal et de monseigneur et demande au Pape Paul VI d'être relevé de tout devoir et de tout droit sacerdotal, mais sans renier du sacerdoce. Il continue de travailler avec l'évêque de Cuernavaca Monseigneur Sergio Méndez Arceo. Les années suivantes sont très riches en événements et en activité au CIDOC, considéré désormais un centre subversif.</p>	
1970	La critique de la société technicienne.	<p>Intervention au dernier « grand séminaire international » de l'Université de Toronto, invité par David Cayley et un groupe d'amis.</p>	<p>1970, <i>Celebration of Awareness: A Call for Institutional Revolution</i>, Garden City, NY, Doubleday, introduction d'Erich Fromm. [Trad. fr. 1971].</p>
1971		<p>À partir du CIDOC Illich cherche à participer dans le débat public. C'est l'étape qu'Illich appelle lui-même « de ses pamphlets ». Il publie, en anglais, chez Marion Boyards, les cinq ouvrages les plus « connus, lus, cités et publiés » (Paquot)</p> <p>En 1971, au début de l'écriture de <i>La Convivialité</i>, il passe une dépression.</p> <p>Il est invité à participer aux débats du Club de Rome sur les limites à la croissance.</p>	<p>1971, <i>Deschooling Society</i>, New York, Harper &amp; Row.</p> <p>1971, <i>Une Société sans école</i>, Paris, Seuil. Traduction de Gérard Durand.</p> <p>1971, <i>Libérer l'avenir, Appel à la révolution institutionnelle</i>, Paris, Seuil. Traduction de Gérard Durand, introduction d'Erich Fromm.</p>
1973		<p>Lors d'un séminaire de trois jours sur l'économie et avec l'accord unanime de tous les participants, la fermeture du CIDOC est programmée.</p>	<p>1973, <i>Tools for Conviviality</i>, New York, Harper &amp; Row.</p> <p>1973, <i>La Convivialité</i>, Paris, Seuil. Version française par Ivan Illich, Luce Giard et Vincent Bardet.</p> <p>1973, <i>Énergie et équité. Le Monde</i>. [angl. 1974]. [Edition définitive : Paris, Seuil, 1975]</p> <p><b>Convivial Tools</b>. Saturday Review: Education; 1, 62-7.</p>

1974			<p>1974, <i>Energie and Equity</i>, New York, Harper &amp; Row.</p> <p>1974, <i>Medical Nemesis. The expropriation of Health</i>, Londres, Calder &amp; Boyars.</p>
1975			<p>1975, <i>Energie et équité</i>, Paris, Seuil. Traduit de l'allemand par Luce Giard.</p> <p>1975, <i>Némésis médicale. L'expropriation de la santé</i>. Paris, Seuil. Version française mise au point par Ivan Illich, Jean-Pierre Dupuy, Hélène Maillard, Maud Sissung et Paul Thibaud.</p>
1976 et suiv.	L'archéologue de la culture.	<p>1<sup>er</sup> avril, jour du 10<sup>e</sup> anniversaire : fermeture du CIDOC, célébrée avec une grande fête populaire.</p> <p>La fermeture du CIDOC a donné naissance à plusieurs écoles et centres de formation dans la région de Cuernavaca La bibliothèque a été donnée au <i>Colegio de México</i>.</p>	<p>1976, <i>Limits to Medicine. Medical Nemesis: The Expropriation of Health</i>. New York, Pantheon / Londres, Marion Boyars, 1976.</p> <p><b><i>After Deschooling, what?</i></b> London: Writers and Readers Publ. Corp.</p>
<p>Illich commence une nouvelle vie comme employé à temps déterminé et associé non stipendié à l'université Fordham.</p>			
<p>Il dispose d'un espace à Ocotepc, « où Valentine Borremans lui avait assuré un refuge à côté d'une bibliothèque d'œuvres choisies » (R-B OC1 : 19)</p>			
<p>Voyages aux EEUU, au Mexique, en Inde et en Asie du Sud-Est.</p>			

		<p>Il renonce à son projet de raconter l’histoire des idées en Occident « dans une langue orientale qui serait suffisamment éloignée des langues que je connaissais pour prendre un peu de recul » [E :165].</p> <p>En historien, il comprend que « c’est en remontant au Moyen Âge européen qu’il prendrait le plus grand recul par rapport aux postulats admis à l’époque moderne [Cayley, CM : 46] pour comprendre les « partages des eaux » entre les cultures de survie et la culture industrielle.</p>	
1977	L’archéologue de la culture. Philosophe itinérant.		<p>1977 <i>Le Chômage créateur. Postface à La Convivialité</i>, Paris, Seuil, 1977. Traduit de l’anglais par Maud Sissung.</p> <p>1977, <i>Toward a History of Needs</i>, Berkeley, Heyday Books.</p>
1978		<p>Il enseigne l’histoire des idées du haut Moyen Âge en français et principalement en allemand en prenant ses notes en latin.</p> <p>Il enseigne, entre autres aux universités allemandes de Kassel et Marburg, puis à Oldenburg et Brême ; à l’Université de l’État de Pennsylvania et à Penn College, au Pilzer College de Claremont, Californie et au Séminaire théologique McCormick à Chicago aux EEUU</p>	<p>1978, <i>The Right to Useful Unemployment and its Professional Enemies</i>, Londres, Marion Boyars.</p> <p><b><i>Le message de la chaumière de Bapu.</i></b> [DM]</p> <p><b><i>La langue maternelle enseignée.</i></b> [DM]</p> <p><b><i>Les trois dimensions du choix public.</i></b> [DM]</p> <p><b><i>La sphère éducative</i></b> [DM]</p>
1980		<p>Il diversifie, avec ses amis et collaborateurs, le champ de ses intérêts. Ils s’occupent de la perception, de ce que les techniques <i>disent</i> plutôt de ce qu’elles <i>font</i>.</p>	<p><b><i>Pour un découplage de la paix et du développement.</i></b> [DM]</p>
1981	L’archéologue de la culture.		<p>1981, <i>Shadow Work</i>, Londres, Marion Boyars (1980, <i>Shadow-work</i>, Cape Town, University of Cape Town).</p> <p>1981, <i>Le Travail fantôme</i>, Paris, Seuil. Traduit de l’anglais par Maud Sissung.</p>

1982	<p>Souffre un procès tumoral qu'il refuse de traiter par la médecine officielle.</p> <p>Son ouvrage <i>Le Genre vernaculaire</i> l'affronte aux militantes féministes à Berkeley.</p>	<p>1982, <i>Gender</i>, New York, Pantheon Books.</p> <p><b><i>Le droit à la dignité du silence</i></b> [DM]</p> <p><b><i>Le silence fait partie des communaux.</i></b> [DM]</p>
1983		<p>1983, <i>Le Genre vernaculaire</i>, Paris, Seuil. Traduit de l'anglais par Maud Sissung.</p> <p><b><i>Moi aussi j'ai décidé d'observer le silence</i></b> [DM]</p>
1984		<p><b><i>L'art d'habiter</i></b> [DM]</p> <p><b><i>L'histoire d'Homo educandus</i></b> [DM]</p> <p><b><i>H<sub>2</sub>O et les eaux de l'oubli</i></b> (Conférence) [DM]</p>
1985		<p>1985, <i>H<sub>2</sub>O and the Waters of Forgetfulness: Reflections on the Historicity of "Stuff"</i>, Dallas, Dallas Institute of Humanities and Culture.</p> <p><b><i>Douze ans après Némésis médicale : Pour une histoire du corps</i></b> [DM]</p>
1986		<p><b><i>Disvaleur</i></b> [DM]</p> <p><b><i>Pour une étude de la mentalité alphabétique</i></b> [DM]</p>

1987	L'archéologue de la culture – Philosophe itinérant.	<p><i>Emmanuel College</i>, à Toronto. Colloque sur l'oral et l'écrit, la parole et l'écriture en tant que modes de connaissance, avec Milman Parry, Harold Innis, Marshall McLuhan, Walter Ong et Eric Havelock. Cayley réalise une série d'émissions pour <i>Ideas</i> intitulées « <i>Literacy: The Medium and the Message</i> » (CBC Radio, 1988).</p>	<p><i>L'origine chrétienne des services</i> [PS]  <i>L'alphabétisme informatique et le rêve cybernétique.</i> [DM]  <i>Éthique médicale : un appel à déboulonner la bioéthique</i> [DM]  <i>A Plea for Research on Lay Literacy.</i> Interchange, 18, 9-22.</p>
1988		<p>Premiers entretiens avec David Cayley pour la radio canadienne (CBC Radio) à Penn State University.</p>	<p><i>Part Moon, Part Travel Salesman...</i> Diffusion des entretiens à CBC Radio l'hiver 1988.  1988, ABC, <i>The Alphabetization of the Popular Mind</i>, Pelican Books, 1988 / San Francisco, North Point Press.  1988, <i>H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli</i>, Paris, Lieu commun. Traduit de l'anglais par Maud Sissung.  <i>L'entreprise éducative actuelle vue par le marginal à la lumière de l'Évangile</i> [PS]  <i>L'histoire des besoins</i> [PS]  <i>Des choix hors économie : pour une histoire du déchet</i> [DM]</p>
1989			<p><i>Longévité posthume (Epiphanie)</i> [PS]  <i>La construction institutionnelle d'un nouveau fétiche : la vie humaine</i> [DM]</p>

1990		S'installe à Brême.	<p>1990, <i>ABC : l'alphabétisation de l'esprit populaire</i>, avec Barry Sanders, Paris, La Découverte.</p> <p><b>ILLICH, I., GROENEVELD, S., HOINACKI, L. et d'autres amis, 1990, <i>Declaration on soil. A joint statement, drafted in Hebenshausen, Germany, December 6, 1990</i></b></p> <p><i>Le haut parleur sur le clocher et le minaret</i> [PS]</p> <p><i>Mnémosyne : l'empreinte de la mémoire</i> [DM]</p>
1991	L'archéologue de la culture – Philosophe itinérant.		<p>1991, <i>In the Vineyard of the Text: A Commentary to Hugh's Didascalicon</i>, Chicago, University of Chicago Press.</p> <p>1991, <i>Du lisible au visible : la naissance du texte. Un commentaire du Didascalicon de Hugues de Saint Victor</i>, traduit de l'anglais par Jacques Mignon, révisé par Maud Sissung, Paris, Éditions du Cerf.</p>
1992		Enregistre le dernier chapitre des <i>Entretiens</i> avec David Cayley sur la Vie comme une idole à Brême.	<p>Diffusion de <i>Life as an Idol</i>, sur CBC.</p> <p>1992, Cayley, David. <i>Ivan Illich in conversation</i>, Ontario, Anansi Press.</p> <p>1992, <i>In the Mirror of the Past. Lectures and Addresses 1978-1990</i>, London, Marion Boyars.</p> <p><i>Needs</i>, in Sachs, Wolfgang, éd., 1992, <i>The Development Dictionary. A Guide to Knowledge as Power</i></p> <p><i>Auto-stop</i> [PS]</p> <p><i>La perte du monde et de la chair</i> [PS]</p>

1993	L'archéologue de la culture. Philosophe itinérant.		<p><i>Hommage d'Ivan Illich à Jacques Ellul</i> [PS]</p> <p><i>Lectio divina dans la haute Antiquité et l'Antiquité tardive</i> [PS]</p> <p><i>Surveiller son regard à l'âge du show</i> [PS]</p>
1994			<p>1994, <i>Dans le miroir du passé. Conférences et discours, 1978-1990</i>, traduit de l'anglais par Maud Sissung et Marc Duchamp, Paris, Descartes.</p> <p><i>La sagesse de Leopold Kohr</i> [PS]</p> <p><i>Soins médicaux pour systèmes immunitaires ?</i> [PS]</p>
1995	L'archéologue de la culture. Philosophe itinérant.		<p><i>La société amortelle. De la difficulté de mourir sa mort en 1995.</i> [PS]</p> <p><i>Passé scopique et éthique du regard. Plaidoyer pour l'étude historique de la perception oculaire</i> [PS]</p>
1996			<p>1996, <i>Entretiens avec Ivan Illich</i>, David Cayley, Bellarmin.</p> <p><i>L'ascèse à l'âge des systèmes. Propédeutique philosophique à l'usage chrétien des instruments</i> [PS]</p>

1997		Juin - Enregistrement des premiers entretiens avec David Cayley pour <i>La corruption du meilleur engendre le pire</i> à Ocotepéc.	
1998			« <i>Ne nous laissez pas succomber au diagnostic, mais délivrez-nous des maux de la santé</i> » [PS] <i>La culture de la conspiration</i> [PS]
1999		Enregistrement des derniers entretiens avec David Cayley pour <i>La corruption du meilleur ...</i> à Ocotepéc.	
2000	L'archéologue de la culture – Philosophe itinérant.	Participe à <i>The Oakland Table : Conversations Between Ivan Illich and Friends</i> , convoqué par son ami Jerry Brown. Première séance : du 2 septembre au 7 octobre 2000.	3-7 Janvier - Diffusion des entretiens avec David Cayley par la radio canadienne sous le titre <i>The corruption of Christianity: Ivan Illich on Gospel, Church and Society, Ideas</i> , CBC Radio.
2001		Deuxième séance de <i>The Oakland Table</i> , du 21 avril au 26 mai 2001.	
2002		Intervention au colloque <i>Défaire le développement, refaire le monde</i> organisé par La ligne d'horizon-Les amis de François Partant au Palais de l'UNESCO du 28 février au 3 mars.	
		2 octobre 2002, Illich fait son dernier « don public » : <i>La décision personnelle dans un monde dominé par la communication</i> . « Des paroles d'une incroyable beauté prononcées au Palazzo Ducale de Lucca, en Toscane ».	
Lundi 2 Décembre. Meurt pacifiquement dans son lit à Brême (Allemagne), à l'âge de 76 ans, à l'heure de sa sieste.			

2004			<p>2004, <b>Œuvres complètes, Volume 1</b>, Paris, Fayard, avec une préface de Jean Robert et Valentine Borremans. Contient les ouvrages suivants : <i>Libérer l'avenir</i> ; <i>Une société sans école</i> ; <i>Energie et équité</i> ; <i>La convivialité</i> ; <i>Némésis médicale</i>.</p> <p>2004, <i>La perte des sens</i>, Paris, Fayard.</p>
2005			<p>2005, Cayley, David, <b><i>The Rivers North of the Future. The Testament of Ivan Illich as told to David Cayley</i></b>, Toronto, House of Anansi Press, Inc. [tr.fr. 2007]</p> <p>2005, <b>Œuvres complètes, Volume 2</b>, Paris, Fayard, 2005, avec une préface de Thierry Paquot. Contient les ouvrages suivants : <i>Le Chômage créateur</i>, <i>Le Travail fantôme</i>, <i>Le Genre vernaculaire</i>, <i>H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli</i>, <i>Du lisible au visible</i> et <i>Dans le miroir du passé</i>.</p>
2007			<p>2007, Cayley, David, <b><i>La corruption du meilleur engendre le pire</i></b>. Entretiens traduits de l'américain par Daniel De Bruycker et Jean Robert, Arles, Actes Sud.</p>

## ANNEXE 2 - MORCEAUX CHOISIS

---

Le but de cette annexe est de donner au lecteur la possibilité d'accéder directement à la parole d'Illich et de faciliter des recherches ultérieures. Les citations choisies sont à mon avis les plus parlantes par rapport aux sujets spécifiques de ce mémoire. Le critère de sélection a été absolument subjectif, en conséquence ni systématique ni exhaustif. Le système de références bibliographiques est le même qui a été utilisé dans le corps du texte.

### Art d'habiter | Garage humain

« Habiter est le propre de l'espèce humaine. [...] Habiter est un art » [OC2 : 755-DM-AH, 1984].

« Habiter c'est faire sa demeure, son chez-soi, le centre de son monde [...] c'est demeurer dans les traces que laisse notre vie et par lesquelles nous remontons toujours dans la vie de nos ancêtres. [...] Jour après jour les êtres façonnent leur milieu. A chaque pas, à chaque geste, les gens « habitent ». L'habitat traditionnel n'est jamais achevé. [...] Habiter signifie vivre, dans la mesure où chaque moment modèle le genre d'espace spécifique à une communauté » [OC2 : 469-H<sub>2</sub>O, 1985].

« Les garages sont des locaux d'entreposage pour des objets qui circulent à travers l'espace homogène des biens de consommation ; les nids sont bâtis et occupés par des animaux que leur instinct attache à leur territoire. Les êtres humains, eux, habitent. [...] Ce qui a déterminé [...] le caractère évolutif de l'espace habité ce ne sont ni l'instinct ni les gènes mais la culture, l'expérience et la pensée » [OC2 : 764, DM-AH, 1984].

« [L]a culture de cet homme-là infléchit sa vision. En fait elle détermine les caractères distinctifs de l'endroit où il vit » [OC2 : 757, DM-AH, 1984].

« Poser la question "Où vivez-vous?", c'est demander en quel lieu votre existence façonne le monde. [...] Habiter c'était demeurer dans ses propres traces, laisser la vie quotidienne écrire les réseaux et les articulations de sa biographie dans le paysage » [OC2 : 755-DM-AH, 1984].

« Une bâtisse se perpétue d'un vivant à d'autres. [...] Pareillement un quartier urbain n'est jamais terminé » [OC2 : 755, DM-AH, 1984].

« Habitude et habitat disent presque la même chose. [...] [L]'art de vivre dans son entièreté -c'est-à-dire l'art d'aimer et de rêver, de souffrir et de mourir- [qui] rend unique chaque style de vie » [OC2 : 756-DM-AH, 1984].

« Pour celui qui a fait sa demeure, le centre du monde est l'endroit où il vit » [OC2 : 757, DM-AH, 1984].

« L'art d'habiter fait partie intégrante de cette économie morale si bien décrite par E. P. Thompson. [...] [II] a succombé devant les avenues royales qui ont éventré les îlots au nom de l'ordre, de la propreté, de la sécurité et du décorum. [...] devant la police qui [...] a donné des noms aux rues et des numéros aux maisons, [...] devant les professionnels qui ont introduit les égouts et les réglementations. Il a été quasiment supprimé par l'économie du bien-être qui a exalté le droit de chaque citoyen à son garage et à son récepteur de télévision » [OC2 : 756- DM-AH, 1984].

« L'espace habité vivant a plusieurs caractéristiques, dont chacune contraste avec celles de cet espace d'habitation dans lequel les gens sont simplement « rangés ». Il est : a) limité; b) concentrique; c) perçu et marqué par les genres; et d) régi par la coutume. [...] Chaque couche d'espace vernaculaire –rural ou urbain– est engendrée par un ensemble particulier de coutumes et rendue visible par des rituels distincts » [OC2 : 519-H<sub>2</sub>O, 1985-Notes].

« L'espace occupé par les hommes est perçu comme une autre sorte d'espace que celui des femmes. Chaque sorte d'espace exige le mouvement et le rythme temporel correspondant. L'espace et le temps relèvent du genre, comme les outils et les tâches » [OC2 : 420-GV, 1982] (La hutte kabyle, qu'Illich prend de Bourdieu).

« [P]arce que c'est un art populaire, [...] parce qu'il progresse par vagues, [...] parce que sa délicate complexité le situe hors de l'horizon des simples biologistes et analystes des systèmes [...] mais plus que tout parce qu'il n'existe pas deux communautés faisant leur habitat de la même façon [...] [l]'art d'habiter est une activité qui dépasse la portée de l'architecte » [OC2 : 755-756-DM-AH, 1984].

« [L]'espace cartésien, tridimensionnel, homogène, dans lequel bâtit l'architecte, et l'espace vernaculaire que l'art d'habiter fait naître, constituent des classes différentes d'espace. Les architectes ne peuvent rien faire d'autre que construire. Les habitants vernaculaires engendrent les axiomes des espaces dans lesquels ils font leur demeure » [OC2 : 757- DM-AH, 1984].

« [Le bulldozer] englobe l'espace vernaculaire naturellement discret, c'est-à-dire discontinu, dans l'espace commercial homogène, continu, non discret et "indiscret" [...] un continuum précédemment inconnu [...] [dans lequel] les sociétés pré-industrielles n'auraient pu exister [...] [dans lequel] les gens peuvent être logés et avoir une adresse postale, mais ils ne peuvent "faire leur demeure" » [OC2 : 477 [H<sub>2</sub>O, 1985].

« Et d'autres considérations concourent maintenant à justifier le recouvrement de l'espace voué à l'art d'habiter. Des procédés, des matériaux et des machines modernes [...] le chômage croissant [...] les insuffisances criantes des immeubles d'habitation bâtis dans les années soixante-dix [...] le mouvement écologique lorsque celui-ci rejette la chape de l'économie, science des valeurs rares [...] Cependant, il est une argumentation encore plus importante, qui n'a pas été correctement formulée jusque-là mais que je décèle dans bien des initiatives concrètes que j'ai pu observer. L'espace propre à porter les marques de la vie est aussi fondamental pour la survie que l'eau et l'air non pollués » [OC2 : 762-763-DM-AH, 1984].

« Ce matin, alors que je me tenais dans la chaumière où a vécu le Mahatma Gandhi, je me suis efforcé d'assimiler l'esprit qui présida à sa conception et de m'imprégner de son message. [...] J'ai cherché à comprendre le point de vue de Gandhi quand il a construit cette chaumière. J'en aimais beaucoup la simplicité, la beauté, la pureté. Elle proclame le principe de l'amour et de l'égalité de tous les êtres. [...] Je l'appelle « chaumière » mais en réalité c'est un chez-soi » [OC2 : 767-768-DM-MB, 1978].

« Il y a une différence entre une maison et un chez-soi. Une maison c'est le lieu où l'homme entrepose ses meubles et ses bagages. Elle est davantage conçue pour la commodité et la sécurité du mobilier que pour celles de l'homme lui-même [...] Or nous devons savoir que les meubles et les autres objets que nous recueillons au long de notre vie ne nous conféreront jamais la force intérieure. Ils constituent pour ainsi dire des

béquilles. Plus nous possédons de ces éléments de confort et plus nous en sommes tributaires, plus notre existence se restreint. [...] Une maison dotée de toute sorte d'équipements témoigne que notre vigueur nous déserte. Plus nous perdons notre pouvoir de vivre et plus nous dépendons des biens que nous achetons. [...] la multiplicité des commodités de l'existence diminue l'expression de la créativité dans la vie de l'homme » [OC2 : 768-DM-MB, 1978].

« [L]a dignité de l'homme n'est possible que dans une société autosuffisante, [...] elle subit des atteintes lorsqu'elle s'oriente vers une industrialisation croissante. Cette chaumière incarne les jouissances que rend possibles le fait d'être à égalité dans la société. La note dominante ici, c'est l'autosuffisance [...] [Elle] montre au monde comment on peut ériger la dignité de l'homme ordinaire. Elle est aussi le symbole du bonheur qui nous échoit lorsque nous appliquons les principes de simplicité, de disponibilité et d'authenticité » [OC2 : 770- 771-DM-MB, 1978].

### *Garage humain*

« Les garages sont des locaux d'entreposage pour des objets qui circulent à travers l'espace homogène des biens de consommation » [OC2 : 764-AH, 1984].

« L'espace vernaculaire de la demeure est remplacé par l'espace homogène d'un garage humain [...] où entreposer la force de travail pendant la nuit, tout prête à être convoyée vers son emploi » [OC2 : 758- AH, 1984].

« Les habitants occupant l'espace qu'ils modèlent ont été remplacés par des résidents, abrités dans des constructions produites à leur intention, [...] consommateurs de logement » [OC2 : 758-AH, 1984].

« Le consommateur contemporain d'un espace de logement vit topologiquement dans un autre monde. [...] Le logé vit dans un monde qui a été fabriqué. [...] Il traverse l'existence sans y inscrire de trace. [...] Ce qu'il laisse derrière lui sont des détritiques. [...] Le logé a perdu énormément de son pouvoir d'habiter. La nécessité dans laquelle il se trouve de dormir sous un toit a pris la forme d'un besoin défini culturellement. Pour lui la liberté d'habiter n'a plus de sens. [...] L'art de vivre lui est confisqué » [OC2 : 757-758-AH, 1984].

« Dans la plupart des sociétés, être hébergé est un signe de dénuement : [...] La société industrielle est la seule qui s'efforce de faire de chaque citoyen un élément qu'il faut abriter et qui est donc dispensé de cette activité communautaire et sociale que j'appelle l'art d'habiter » [OC2 : 758-AH, 1984].

« [L]e citoyen, en tant qu'Homo castrensis, [l'homme cantonné] a besoin d'un bien de consommation appelé « logement »; son droit au logement est inscrit dans la législation. Ce droit, le débranché ne le conteste pas, mais il objecte aux conditions concrètes qui mettent le droit au logement en conflit avec la liberté d'habiter. [...] cette liberté, si le conflit se matérialise, est jugée plus précieuse que le bien de consommation "logement", rare par définition » [OC2 : 759-AH, 1984].

« Le préjugé juridictionnel en faveur du droit au logement, droit constamment invoqué à l'encontre de la liberté d'explorer de nouvelles façons d'habiter, est aussi répressif que les lois qui prescrivent le style de vie du couple humain productif » [OC2 : 761-AH, 1984].

« [...] au Nord [...] la fragmentation de l'habitat et la perte des traditions a entraîné le renoncement au droit à un habitat vivable. [...] Dans le tiers monde, c'est la survie

même qui dépend du juste équilibre entre un droit à l'autoconstruction et le droit de propriété sur une parcelle de terre et sur le toit dont on s'est doté » [OC2 : 764-765-AH, 1984].

« La faculté d'habiter c'est le privilège des laissés pour compte. C'est seulement dans les pays dits en voie de développement que le chez-soi est encore à la portée des petites gens. [...] Mais inexorablement le développement transforme les cabanes en taudis. Reconnaître qu'il y a désormais un fossé entre vivre et habiter, [...] cela peut conduire [...] à agir. [...] Certains conçoivent la nostalgie romantique d'une plénitude perdue [...] pour ma part, je veux en faire le point de départ d'une étude des conditions qui pourraient permettre une reconstitution partielle du milieu habité urbain » [OC2 : 470-H<sub>2</sub>O, 1985].

« L'industrie du logement dans les pays d'Amérique latine est un bon exemple des dysfonctions éducatives produites par les architectes. Dans ces pays, les grandes villes sont entourées de vastes zones, favelas, barrios ou poblaciones, où les gens dressent eux-mêmes leurs abris. Cela ne coûterait pas cher de préfabriquer des éléments d'habitation et de bâtiments de services communs faciles à assembler. [...] Au lieu de cela, au lieu d'encourager l'aptitude innée des personnes à façonner leur propre environnement, les gouvernements parachutent dans ces bidonvilles des services communs conçus pour une population vivant dans des maisons modernes types. [...] On les prive aussi de la possibilité d'apprendre en construisant » [OC1 : 527-LC, 1973].

« L'homme qui produit son propre "habitat" est toisé comme un déviant qui refuse de coopérer avec le groupe de pression local pour la fourniture d'unités d'habitation édifiées en série. En outre, d'innombrables réglementations font passer la simple ingéniosité dans le camp de l'illégalité, voire du délit » [OC2 : 37-ChC, 1977].

### ***Communaux***

« Avec les années quatre-vingt, le débat sur les limites de la croissance accède à un troisième stade. Le premier s'était principalement centré sur les biens, le deuxième sur les services. Le troisième se centre sur les "communaux" » [OC2 : 95- TF, 1981].

« [L]e conflit entre valeurs vernaculaires et valeurs économiques n'est pas limité à cet espace qu'on appelle un intérieur. [...] Ce qui s'étend au-delà du seuil de notre porte d'entrée est tout autant modelé par cet art, bien que d'une façon différente. La terre humaine s'étend des deux côtés du seuil; le seuil est comme le pivot de l'espace que crée l'art d'habiter. De ce côté c'est le chez-soi; de l'autre, les communaux. L'espace qu'occupent les maisonnées leur est commun. Il abrite la communauté, comme la demeure abrite les membres de la maisonnée » [OC2 : 759-760-DM-AH, 1984].

« L'opposition entre les espaces "vivants" vernaculaires et les sites construits industriellement est évidente. Les premiers sont des "communaux" régis par la coutume, les seconds sont des biens économiques qui ne peuvent être réglementés que par une législation officielle. [...] L'espace habité « vivant » a plusieurs caractéristiques, dont chacune contraste avec celles de cet espace d'habitation dans lequel les gens sont simplement « rangés ». Il est : a) limité ; b) concentrique ; c) perçu et marqué par les genres ; et d) régi par la coutume » [OC2 : 519-H<sub>2</sub>O, 1985, Note 6].

« De même que la maison reflète dans sa forme le rythme et la dimension de la vie familiale, les communaux sont la trace de la communauté. Il ne peut y avoir d'art d'habiter en l'absence des communaux » [OC2 : 760-DM-AH, 1984].

« On peut se figurer le développement comme le processus par lequel les gens sont arrachés à l'ordinaire (*commons*) culturel traditionnel » [PS : 93-HB, 1988].

« Quand on parle des communaux, on songe aussitôt aux pâtures et aux bois. On songe à la clôture des communaux au moyen de laquelle le seigneur excluait l'unique mouton du paysan, le privant ainsi d'un moyen d'existence marginal par rapport au marché, et le forçant donc au salariat proto-industriel. On pense à la destruction de ce que Edward P. Thompson. appelait l'*économie morale*. Les communaux dont on débat aujourd'hui sont quelque chose de beaucoup plus subtil. Les économistes inclinent à en parler comme d'une "valeur d'utilisation de l'environnement". J'estime pour ma part que la discussion publique sur les limites de la croissance économique se centrera bientôt sur la préservation de ces "valeurs d'utilisation", valeurs qui seront détruites par l'expansion économique *quelque forme* qu'elle prenne » [OC2 : 95-96-TF, 1981].

« L'écologie politique ne deviendra radicale et efficiente qu'à condition de reconnaître que la destruction des communaux entraînée par leur transformation en ressources économiques est le facteur environnemental qui paralyse l'art d'habiter. La mesure dans laquelle notre monde est devenu inhabitable est une conséquence manifeste de la destruction des communaux » [OC2 : 760- DM-AH, 1984].

« Chez le consommateur d'abri moderne, la distinction entre espace privé et espace public ne remplace pas la distinction traditionnelle entre le logis et les communaux articulée par le seuil : elle la détruit » [OC2 : 760-DM-AH, 1984].

#### *Un peu d'histoire*

« Le terme anglais *commons* (en français *communaux*, en allemand *Allmende* ou *Gemeinheit* ; en italien *gli usi civici*) remonte au Moyen Âge. Selon mes amis japonais, son sens est très proche de ce que signifie pour vous *iriai*. Les communaux sont ces parties de l'environnement à l'égard desquelles le droit coutumier imposait des formes particulières de respect communautaire. Il s'agissait, pour les villageois, de ces parties de l'environnement qui ne leur appartenaient pas mais sur lesquelles ils avaient un droit d'utilisation reconnu, non pour produire des biens marchands mais pour assurer la subsistance de leur famille » [OC2 : 749-DM-LS, 1982].

« Le droit coutumier qui humanisait l'environnement en instituant les communaux n'était généralement pas consigné par écrit. Ce n'était point parce que l'on négligeait de l'écrire mais parce que ce qu'il protégeait était une réalité beaucoup trop complexe pour être traduite en paragraphes » [OC2 : 749-DM-LS, 1982].

« Les communaux étaient les terres sur le produit desquelles tous les habitants d'une commune avaient des droits d'usage acquis, non pour en tirer des produits monnayables mais pour assurer la subsistance familiale. Les communaux sont cette partie de l'environnement dont le droit coutumier garantit la jouissance et sur laquelle il impose des formes spécifiques de respect communautaire. De la dégradation des communaux par leur transformation en ressources productives je traiterai dans mon ouvrage sur les Valeurs vernaculaires » [OC2 : 367-GV, 1982, Note 10 : Réappropriation des communaux].

« Lorsque les gens parlaient des communaux, ils désignaient un aspect de l'environnement qui était limité, nécessaire à la survie de la communauté, nécessaire de différentes façons à différents groupes, mais qui, au sens strictement économique, n'était pas perçu comme rare » [OC2 : 750-DM-LS, 1982].

« Le closage des communaux inaugure [un nouvel ordre capitaliste, mais surtout] un nouvel ordre écologique. [...] Il a marqué un changement radical dans les attitudes de la société envers l'environnement. [...] Après le closage l'environnement est devenu essentiellement une ressource au service d' "entreprises" qui, en organisant le travail salarié, transformaient la nature en biens et services dont dépendait la satisfaction des besoins fondamentaux de "consommateurs" » [OC2 : 750-DM-LS, 1982].

« Le closage, une fois admis, redéfinit la communauté; il en sape l'autonomie locale » [OC2 : 752-DM-LS, 1982].

« L'environnement faisait partie des communaux pour des "habitants" ; il est redéfini comme une ressource pour la production de garages abritant des êtres humains, des biens de consommation et des véhicules » [OC2 : 757-758-DM-AH, 1984].

« Ce viol des communaux par le logement est aussi brutal que la pollution des eaux » [OC2 : 761-DM-AH, 1984].

« Une telle transformation de l'environnement –de communaux en ressource productive– constitue la forme la plus fondamentale de dégradation qu'il puisse subir. [...] Il faut que [l'importance de cette transformation] soit reconnue si nous envisageons d'organiser des mouvements de défense de ce qui reste des communaux » [OC2 : 754-DM-LS, 1982].

« Cette transformation des attitudes s'illustre sans doute mieux en prenant l'exemple des routes et non plus des pâtures. [...] Ces voies-là étaient construites pour les gens. Comme tous les véritables communaux, la rue était la représentation de ceux qui y vivaient et qui rendaient cet espace vivable. Les maisons qui la bordaient n'étaient pas des logis privés au sens moderne du terme –des garages pour le parcage nocturne des travailleurs. Le seuil séparait encore deux espaces du vivre, l'un intime, l'autre partagé. [...] La voie a été dégradée de son statut de communal à celui de simple ressource pour la circulation des véhicules » [OC2 : 750-751- LS, 1982].

« [S]i les communaux peuvent exister sans police, les ressources ne le peuvent pas. [...] Par définition les ressources doivent être défendues par une police. Une fois que cette défense leur est acquise, les recouvrer en tant que communaux devient de plus en plus difficile. Il y a là une raison particulière d'agir d'urgence » [OC2 : 754-DM- LS, 1982].

« [L]orsque l'acte d'habiter devient un sujet politique, on en arrive inévitablement à un carrefour. D'un côté on se préoccupera du "logement", [...] de l'autre l'emballage des pauvres dans leurs casiers d'habitation représentera un secteur d'activité pour les travailleurs sociaux lorsqu'il n'y aura plus de crédits pour les architectes. Et il y a une autre voie, celle où l'on prend en considération le droit d'une communauté de se constituer et de s'installer selon ses capacités et ses talents » [OC2 : 764-DM-AH, 1984].

« [...] la lutte contre le sexisme converge avec le combat contre la destruction de l'environnement et avec l'opposition au monopole radical des biens et des services sur les besoins ; [...] le constat par chacun, pour des raisons qui lui sont propres, qu'une réduction de l'économie est non une simple nécessité négative mais une condition positive d'une meilleure existence, peut conduire d'une convergence théorique à une action publique concertée. A mon sens, ces trois actions représentent trois aspects d'une tentative pour recouvrer les communaux –dans le sens où ce terme désigne l'inverse exact d'une ressource économique » [OC2 : 355-GV, 1982].

« [...] ceux qui luttent pour la préservation de la biosphère et ceux qui, refusant un mode de vie caractérisé par le monopole des marchandises sur les activités, récupèrent par lambeaux la capacité de vivre hors du régime marchand de la rareté convergent à présent dans une alliance neuve au sein de laquelle tous les courants tendent à recouvrer et agrandir les communaux » [OC2 : 367-GV, 1982].

« De même que les communaux de l'espace sont vulnérables et peuvent être détruits par la motorisation du trafic, les communaux de la parole sont vulnérables et peuvent être aisément détruits par l'empiètement des moyens modernes de communication. [...] Le silence est indispensable à l'émergence de la personnalité. Il nous est ravi par des machines qui singent les humains. Nous pourrions facilement être rendus tributaires de machines pour notre parole et notre pensée comme nous le sommes déjà pour nos déplacements » [OC2 : 753-754 DM-LS, 1982].

***Conspiratio / conjuratio*** (à l'origine de la ville médiévale européenne).

« Notre univers politique occidental contemporain repose sur un appel à la paix fait au fondement de cette forme historique profondément nouvelle qu'est la ville médiévale d'Europe centrale. Les communautés urbaines du XII<sup>e</sup> siècle étaient fondées par une *conjuratio* conspirative, un traité solennel *cum* esprit. Cette forme spécifique de fondation créait une tension inhérente. L'urbanité européenne se distingue des formes urbaines qu'on trouve ailleurs par sa tension dynamique singulière entre l'atmosphère de *conspiratio* et son ordre légal et constitutionnel. Idéalement, l'esprit est la source de vie de la cité, qui fleurit dans une hiérarchie, telle une coquille ou un cadre, afin de protéger son ordre » [PS : 352-CC, 1998].

« Pour autant que la ville trouve son origine dans une *conspiratio*, elle tient son existence sociale d'une *pax* à laquelle tous contribuent également. Cette genèse est incomparable avec la naissance des Athéniens de la matrice sous l'Acropole, [...] avec la ville conçue comme le don d'un dieu aux immigrés ioniens, [...] avec la descendance commune d'un ancêtre mytique » [PS : 351-352-CC, 1998] [Voir aussi PS : 20, CM : 129-131, CM : 238-239 et CM : 288-292].

## **Développement**

« Où que vous voyagiez, le paysage est reconnaissable partout à travers le monde encombré, ce ne sont que tours de refroidissement et parkings, agrobusiness et mégapoles. Mais maintenant que le développement touche à sa fin -la Terre n'était pas la bonne planète pour ce genre de construction- les projets de croissance s'effondrent rapidement en ruines et en détritiques au milieu desquels il nous faut apprendre à vivre » [PS : 71-HB, 1988].

« [Le développement], basé sur une forte consommation d'énergie par habitant et sur une prise en charge très intensive par les professionnels, est le plus pernicieux de tous les efforts missionnaires de l'Occident. C'est un projet guidé par une conception irréalisable du point de vue écologique du contrôle des hommes sur la nature et par une tentative anthropologiquement perverse pour remplacer le terrain culturel, harmonieux ou accidenté, par un milieu stérile où officient des professionnels. L'hôpital, qui crache le nouveau-né et régurgite le mourant; l'école devenue une manufacture de chômeurs; le grand ensemble, où les gens sont entreposés entre deux incursions au supermarché; l'autoroute, reliant un parking à l'autre – tout cela forme une configuration tatouée dans le paysage durant la courte flambée du développement. Ces équipements, conçus pour des nourrissons à vie convoyés par des véhicules automobiles du centre médical à

l'école, au bureau, au stade, commencent déjà à apparaître aussi singuliers que des cathédrales, mais sans que les rachète un quelconque attrait esthétique » [OC2 : 801-DM-TD, 1979].

« Voici quelques années, les promoteurs du développement promettaient « plus », créant ainsi la condition psychique de l'implantation des besoins, laquelle conduisit à la création d'un intoxiqué nécessaire » [PS : 105-HB, 1988]

« Le développement repose sur l'idée qu'il est possible d'annuler la nécessité faisant preuve d'une audace technique littéralement utopique » [PS :100-HB, 1988].

« On peut se figurer le développement comme le processus par lequel les gens sont arrachés à l'ordinaire (*commons*) culturel traditionnel [...] les liens culturels sont dissous [...] On peut même imaginer le développement comme un appel d'air qui déstabilise les gens, les arrache à leur espace familial et les place sur une plate-forme artificielle, une nouvelle structure de vie. [...] les gens sont forcés d'atteindre de nouveaux niveaux minima de consommation [...] Le processus général est habituellement exprimé dans le langage de la technique: création d'infrastructures, construction et coordination de systèmes, étapes de la croissance, ascenseurs sociaux. On discute même du développement rural dans ce langage urbain » [PS : 93-HB, 1988].

« Fondamentalement, le développement implique le remplacement de compétences généralisées et d'activités de subsistance par l'emploi et la consommation de marchandises ; il implique le monopole du travail rémunéré par rapport à toutes les autres formes de travail ; enfin, il implique une réorganisation de l'environnement telle que l'espace, le temps, les ressources et les projets sont orientés vers la production et la consommation, tandis que les activités créatrices de valeurs d'usage, qui satisfont directement les besoins, stagnent ou disparaissent » [OC2, 106-TF, 1981].

« Les programmes de développement conduisent le monde entier à connaître la violence, qu'elle prenne la forme de la répression ou de la rébellion » [OC1 :192, LA, 1970].

« Sous le masque du développement, partout dans le monde une guerre a été menée contre la paix populaire » [OC2 : 712-DM-PD, 1980].

« L'état providence n'est pas un hamac culturel » [PS : 94-HB, 1988].

« Je trouve ce mot "humain" dé-goût-tant ! [...] Le développement a fait de nous des "humains" » [Ouvr. coll., 2003 : 12].

« Le sous-développement est alors la conséquence d'un "développement" continu des aspirations matérielles, auquel on parvient par une promotion intensive des ventes. En ce sens, le sous-développement évolutif se situe à l'opposé de ce que je crois être l'éducation véritable : l'éducation par laquelle la conscience s'éveille à de nouvelles possibilités de l'homme, l'éducation qui met l'imagination créatrice au service d'une vie plus humaine. Le sous-développement, au contraire, suppose une capitulation de la conscience sociale et l'acceptation des solutions préfabriquées » [OC1 : 181-LA, 1970].

### **Enracinement | Sol**

« [...] sachant que la terre n'existe que dans la mesure où l'on est en deçà de l'horizon, et que le véritable horizon nous enracine toujours dans le sol, même si l'on marche dans le sable du désert] [E : 251].

« Je veux pouvoir embrasser le sol qui me porte, le toucher » [E : 354]

« Fondation – sillon, lieu de rencontre entre le ciel et la terre, l'intérieur et l'extérieur, l'horizon et le sol. Un mariage sacré. [...] L'enracinement est lié à la pleine conscience du fait que nous portons en nous une complémentarité asymétrique», [...] point de rencontre de deux entités qui se complètent sans être des copies conformes de l'autre » [E :252].

« L'identité devient un refuge nécessaire pour ceux qui vivent dans un monde fantomatique, c'est vrai, mais je ne parle pas d'identité, je parle d'enracinement, de la conscience que nous avons de dépendre les uns des autres, de la contingence, et d'être moi-même parce que je suis constamment créé et maintenu en vie. C'est cela le mystère » [E : 252]

### **Eau | L'eau des rêves et H<sub>2</sub>O**

« De tout temps, des rêves ont donné forme à des villes, des villes ont inspiré des rêves et, traditionnellement, l'eau vivifiait les uns et les autres » [OC2 : 853 [H<sub>2</sub>Ob, 1984]

« Je centre ici la recherche sur l'eau pour réfléchir sur une de ces conditions [qui pourraient permettre une reconstitution partielle du milieu habité urbain]. Ce qui est en jeu [...] c'est l'eau nécessaire au rêve d'une ville « habitable » [...] La récupération de l'eau du rêve par l'enfant de la ville » [OC2 : 470-471-H<sub>2</sub>O, 1985]

« [La source de la ville classique] ce sont les rêves. Toute culture urbaine semble avoir ses rituels au moyen desquels ce rêve de la «vie comme un flux intérieur» se reflète dans la représentation que se fait [solennellement] la communauté de l'espace habitable » [OC2 : 471-H<sub>2</sub>O, 1985].

« Une fois inaugurée, une ville est pratiquement impossible à supprimer » [OC2 : 475-H<sub>2</sub>O, 1985])

« La société industrielle a transformé H<sub>2</sub>O en une matière avec laquelle les eaux archétypales ne peuvent fusionner »[OC2 : 853-H<sub>2</sub>Ob, 1984].

« Le H<sub>2</sub>O qui gargouille dans les tuyauteries de Dallas n'est pas de l'eau mais une matière créée par la société industrielle » [OC2 : 468 [H<sub>2</sub>O, 1985].

« Tout au long de l'histoire, l'eau a été perçue comme la matière qui irradie la pureté : à présent, la nouvelle matière est H<sub>2</sub>O et la survie humaine dépend de sa purification. H<sub>2</sub>O et l'eau sont devenus des contraires : H<sub>2</sub>O est une création sociale des temps modernes, une ressource rare qui demande une gestion technique. C'est un fluide sous observation, qui a perdu la capacité de refléter l'eau des rêves. Le jeune citadin n'a aucune occasion de voir des eaux vivantes » [OC2 : 516 [H<sub>2</sub>O, 1985].

« [L]a dégradation technique de la matière eau [...] la rend impropre à véhiculer la métaphore dont nous souhaiterions la parer. [...] [L]e H<sub>2</sub>O de l'imagination sociale est bien loin de s'accorder avec l'eau si désirable de nos rêves » [OC2 : 855-856-H<sub>2</sub>Ob, 1984].

« Nous nous demandons s'il est possible que le rêve et la richesse coexistent... En repensant aux eaux qui ont coulé dans les villes, nous pouvons mesurer combien elles sont importantes pour les rêves. C'est seulement là où les rêves se sont reflétés dans les eaux des communaux que les cités ont pu se tisser de leur propre matière. Seules les eaux animées de nymphes et de remémorations ont le pouvoir de fondre ensemble la face archétypale et la face historique des rêves. H<sub>2</sub>O est d'une autre sorte. H<sub>2</sub>O est un

liquide qui a été dépouillé à la fois de son message cosmique et de son *genius loci*. Il est opaque aux rêves. L'eau de la ville a dévoyé les communaux du rêve » [OC2 : 867-H<sub>2</sub>O, 1984].

### Écologie

« Ecologie de la salle de conseil... écologie de la rue... écologie scientifique... Le mot est vide de sens » [E : 323].

« Les gens qui parlent de survie [...] utilisent un langage qui n'est marqué ni par un sens de l'odorat ni par un sens du goût [...] ni par la perception d'une atmosphère [...] . L'écologie est devenue une institution éducative majeure [...] qui nous permet d'appeler amour de la nature une intimité purement intellectuelle avec les plantes » [E : 325]

« La dégradation de la nature s'enracine dans une altération de l'image que l'homme se fait de lui-même » [*Part Moon, part Travelling Salesman*, in E : 42].

« [U]ne aspiration intrinsèque à la dignité de la nature humaine est absente des discussions sur l'assainissement, la consommation prudente et le contrôle de l'environnement [...] Il est devenu de bon ton de parler de la crise de l'énergie. C'est un euphémisme qui [...] consacre une illusion » [Le monde, 1973-*Energie et équité*- E : 157].

« Gaïa – système cybernétique – modèle et réalité – ce qui revient à dire... que la réalité disparaît. Elle devient “un processus qui observe et définit, règle et se nourrit de lui même” Observer quelque chose vs la chose qui s'observe elle-même » [Cayley- E : 352].

« Gaïa est une hypothèse agaïstique, hostile à ce qu'est la terre » [E : 354].

« À moins que je ne sois fou, je ne peux être responsable que des choses sur lesquelles je peux agir. [...] La responsabilité comme concept moral flou et imprécis est récent. [...] C'est un type particulier d'éthique qui consiste à me faire croire que je peux agir sur les choses dont je suis responsable » [E : 349].

« Illusion de pouvoir. La base idéale sur laquelle on veut bâtir la nouvelle religiosité [...] gouvernables, manipulables » [E : 350].

« Le recyclage c'est sage, c'est judicieux, c'est sensé. Mais de quoi se sent-on responsable ? » [E : 351].

« Le fait d'agir prudemment, vertueusement, appartient à mon existence. Quand je me comporte d'une manière responsable je m'inscris moi-même [...] dans la vie, dans l'écosystème. Vous réglez correctement votre système immunitaire [...] des choses abstraites. susceptibles de succomber aux manipulations de la publicité, des graphiques, des formules et des modes » [E : 352].

« Concrétude déplacée. Sensualité provoquée. Vision sur commande. Impératifs technologiques transformés en responsabilité normative. Quelle est la différence entre cette sorte de science et la religion ? Je me le demande » [E : 355].

« Si le bien-être commun ne repose pas sur un *tonos* [...] l'idée de taxe énergétique avec d'autres solutions de rechange économiques, tourne à l'utilitarisme adaptatif, à une administration technique systémique ou à des bavardages diplomatiques sur l'environnement » [PS : 243-LK, 1994]

« La seule solution de la crise écologique serait que les gens partagent la conviction qu'ils seraient plus heureux s'ils travaillaient ensemble et prenaient soin les uns des autres » [LC in E :42].

### **Parler crée un lieu. Le pouvoir topogénique de la parole**

« C'est la voix même de la cloche qui embrasse la terre aussi bien que les hommes. Elle enracine une communauté née de la lecture, du chant, de la *conspiratio* et de la *commestio* dans un nouveau lieu phoniquement circonscrit » [PS : 137-LH, 1990].

« Au XX<sup>e</sup> siècle le climat phonique a changé [...] la production de bruit fabriqué s'est accrue. L'isolement sonore est devenu un privilège de riche et s'est transformé en grotesque contrefaçon du silence » [PS : 121- LH, 1990].

« [L]a tour d'église étaye un haut-parleur. Elle fait partie d'une entreprise propre à l'Occident, [...] qui a conduit Jacques Ellul à parler d'humiliation de la parole. Le détachement du mot d'avec le *soma*, la transformation du mot en matière première de la communication » [PS : 140-141- LH, 1990].

« Le nouveau climat acoustique n'est guère hospitalier envers la parole. La parole émise comme articulation du *soma* du locuteur, et partant, de l'auditeur, est désormais identifiée, comme par routine au signe phonétique géré comme un message. Cette désincarnation de l'énoncé s'est soldée par une omission profonde du pouvoir de créer du « Lieu », de la fécondité topogénique de la voix » [PS : 122- LH, 1990].

« Je crois que parler crée un lieu. Un lieu est chose précieuse, qu'a largement oblitérée l'espace homogène engendré par la locomotion rapide, la planification standardisée, les écrans aussi bien que les haut-parleurs [...] [qui] dissolvent la parole en message, en ondes sonores codées qui cadrent avec l'espace universel » [PS : 123 LH, 1990].

### **Transports, énergie et équité**

« [T]ous les véhicules [...] sont inévitablement chronophages, qu'ils dévorent et paralysent la société dès qu'ils se déplacent au-delà d'une certaine vitesse. La circulation consomme alors plus d'espace qu'elle n'en réduit. elle produit plus de distance qu'elle n'en parcourt. Elle empêche de se rencontrer plus de gens qu'elle n'en met en communication. L'effet négatif de la surproduction consiste en une frustration dont la programmation réside dans l'objectif même que s'est fixé l'institution. On ne peut plus alors parler simplement de détritrus [externalisables) mais d'une forme d'entropie qui est spécifique à l'institution, qui s'oppose directement à son dessein et que par définition une autre institution ne pourrait compenser » [OC1 : 670-NM,1975].

« Les gens automobiles transforment les espaces non appropriables (ce qu'on appelait les '*communaux*' dans les communautés rurales) sur lesquels ils marchent ou se reposent ; ils demeurent dans un domaine défini par le pouvoir de leurs pieds et le rythme autolimitant de leur corps. Les véhicules, pour leur part, tendent à annihiler les '*communaux*' et à les transformer en corridors de passage illimités. En transformant les '*communaux*' en ressource pour la production de kilomètre-passagers, ils réduisent la valeur d'usage des pieds. Ils homogénéisent le paysage, le rendant non transitable et catapultent ensuite les gens d'un point à un autre. » « [L'énergie, un objet social, 1983, *Esprit*, 2010 : 224]

« La circulation nous offre l'exemple d'une loi économique générale : tout produit industriel dont la consommation par personne dépasse un niveau donné exerce un

monopole radical sur la satisfaction d'un besoin. Passé un certain seuil [...] le transport paralyse la circulation [OC1 : 411-EQ, 1973].

« Un véhicule surpuissant fait plus : il engendre lui même la distance qui aliène » [OC1 : 410-EQ, 1973].

« [L]a destruction de l'environnement est encore la moindre des conséquences néfastes de ce choix. D'autres plus graves, touchent la multiplication des frustrations physiques, la désutilité croissante de la production continuée, la soumission à une inégale répartition de pouvoir – autant de manifestations d'une distorsion de la relation entre le temps de vie et l'espace de vie » [OC1 :410-EQ, 1973].

« Que je marche ou ne marche pas, je ne suis pas un consommateur d'énergie. Comme Jean Robert l'a dit [...] : la bouse des vaches indiennes n'est pas de l'énergie, c'est de la culture, c'est du combustible, c'est sacré. [...] La locomotion est un concept très moderne » [E :159].

« Nous croyons que [...] nous pourrions tous vivre dans une société plus paisible, peut-être même organisée autour de la bicyclette, si seulement les gens croyaient que la modestie peut orienter le choix politique » [PS : 146-AS, 1992].

« En limitant l'auto-dépossession produite par les transports, une société peut accroître la liberté de déplacement à pied ou à vélo ». [PS : 146-AS, 1992].

### **Urbanisation**

« L'homme vit dans un milieu qu'il a lui-même conçu, et voilà que cet environnement artificiel lui devient aussi impénétrable que la nature l'est pour le primitif » [OC1 : 307-SE, 1971].

« Or, dans une ville moderne, non seulement il n'est plus possible de comprendre toutes les machines en service, mais les endroits faussement appelés "publics" sont tout aussi impénétrables à la compréhension » [OC1 : 311-315-SE, 1971].

« Un enfant des rues n'y touche jamais rien qui n'ait été scientifiquement conçu, réalisé et vendu à quelqu'un » [OC1 : 339-SE, 1971]

« La culture paysanne possède son code de valeurs qui permet au paysan misérable de conserver sa dignité. Celui qui quitte la terre pour aller vivre à la ville perd cet héritage si précieux, et la conscience et l'acceptation de cette perte deviennent, alors, des conditions de sa survie. [...] Ce changement nécessaire représente l'ensemble des changements intervenus dans chacune de ses tendances propres, qui, comme les brins d'une corde, s'assemblent pour définir son existence. [...] [C]e changement n'aura abouti qu'à une soumission passive au nouveau rythme de la ville. [...] Devenu citoyen, il lui faut rechercher de nouveaux points de repère dans un monde qui impose des coordonnées différentes à sa vie affective et à ses motivations. La ville, comme tout autre produit de la technique, est vendue au nouveau venu avec un mode d'emploi. [...] Cette foi urbaine se manifeste dans différents dogmes. Elle fait grand cas d'une durée de vie prolongée par les soins de la médecine, des résultats universitaires et des diplômes, de l'avancement et de la réussite professionnelle. La production et la consommation deviennent de véritables mètres étalons par quoi on mesure la plupart des valeurs, y compris la fécondité » [OC1 : 162-LA, 1970].

« La personnalité spécifique, ou le caractère qui conduisent au succès scolaire, assurent de même le passage de ceux qui s'intégreront à la structure de la cité moderne. [...] La ville opère une sélection encore plus impitoyable que l'enseignement » [OC1 : 162-LA, 1970].

*Urbanisme convivial*

« [C]eux qui débranchent, deviennent de plus en plus capables de traduire, par de vigoureuses attitudes, leur rejet des axiomes relatifs à *Homo castrensis* sur lesquels repose en partie la société industrielle. » [OC2 : 762-AH, 1984].

"[...] libérer les majorités encore captivées par le modèle de démonstration moderne [...] de l'enrichissement abruissant, paralysant, répugnant. Que le mode de vie résultant d'une relation neuve entre les gens et les outils réponde à une vision de l'espèce humaine en tant qu'*Homo habilis* [et] que les styles de vie indépendants des produits standardisés ne soient pas imposés mais façonnés par chaque petite communauté pour elle-même » [OC2 : 808- DM-TD, 1979].

« [...] énoncer de manière politiquement efficace le recouvrement de la variété vernaculaire face aux prémisses homogénéisantes de la rareté systémique, la revendication de la liberté d'habiter et la protection d'un environnement habitable, la mise en contraste raisonnée de l'expérience humaine sous le règne des valeurs vernaculaires et sous le régime de la rareté, nous permettant de saisir cette variété de topologies qui font que le territoire et l'espace habité, par leurs significations respectives, soient des espaces d'un genre différent » [OC2 : 761-763- AH, 1984].

IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE  
Silvia Grünig Iribarren  
Sous la direction de M.Thierry Paquot

### **ANNEXE 3 - TABLEAUX D'ANALYSE**

---

Les tableaux qui suivent sont des documents de travail qui font partie de la « cuisine » de cette recherche, et qui peuvent être utiles pour des recherches ultérieures.

I DE QUOI ILLICH A-T-IL PARLÉ PAR RAPPORT À LA VILLE ET AU TERRITOIRE					
THÈSES FORTES	SIGNIFICATION / PUISSANCE CRITIQUE	AUTEURS	CONCEPTS RELIÉS	SCÉNARIOS DE L'INDUSTRIALISME	SIGNES
<p>1. L'art d'habiter et le parapage humain</p> <p>Habiter est le propre de l'espèce humaine. Habiter est un art (OCII : 755, L'art d'habiter)</p> <p>[...] le veul en faire la part de départ [...] une étude des conditions qui pourraient permettre une reconstitution partielle du milieu habité urbain. (OCII : 470, H20)</p> <p>2. Les communaux et leur destruction</p> <p>La mesure dans laquelle notre monde est devenu inhabitable est une conséquence manifeste de la destruction des communaux. (OCII : 761, L'art d'habiter)</p> <p>[...] les communaux sont la trace de la communalité [...] en absence de laquelle il ne peut y avoir d'art d'habiter. (OCII : 759-730, Art d'habiter, 1984)</p> <p>Le design des communaux représente un changement majeur [...] la conservation de l'environnement comme une ressource productive, et par conséquent, vers [...] la forme plus fondamentale de déqualification qu'il puisse subir. (OCII : 754, Le silence fait partie des communaux)</p> <p>[Citez le verbe modal d'art moderne] la distinction entre espace privé et espace public ne nous aide pas à distinguer véritablement entre le logement communautaire articulé par le statut d'habitant et celui [...] (OCII : 763, L'art d'habiter)</p>	<p>Illich oppose le logement à la demeure verte actuelle, dévoile le monopole des professions militantes et, à partir de la reconnaissance de la différence entre habiter et être logé, nous invite à agir.</p> <p>Illich déplore un processus érodé de biens communaux et explique la démanche de leur disposition et de ses conséquences.</p>	<p>Heldigger                      Bourdieu                      Gandhi                      L.P. Thompson</p> <p>Paquet, Habiter...                      Polanyi</p> <p>Polanyi                      Eric Ravignani                      Kanneha                      Marc                      Meuss</p>	<p>Activité humaine                      Dignité de l'homme ordinaire                      Simplicité, disponibilité, authenticité, égalité, autosuffisance                      Rareté                      Valeur d'usage-valeur                      Réserve                      Bassin culturellement attribué                      (Non) conformisme</p> <p>Le rareté comme "artefact" moderne (CH)                      Valeur d'usage-valeur d'échange                      Privatisation des processus ou le silence fait partie des communaux</p>	<p>Hypothèses / Divergences                      Processus de (dés)génération, dépossession et auto-dépossession dans le contexte d'un capitalisme néolibéralisme                      Marchandisation de la vie humaine                      Habiter (domaine vernaculaire) - voir active                      Être logé - (industrialisme) - voir passive                      Relation entre habiter et éthique</p> <p>La transformation ultime des communaux en produits de luxe                      La privatisation des rapports - Le calcul des risques et le régime des assurances + la marchandisation de la société.</p>	<p>Cam Turner : l'architecte d'un projet grand prix de design pour des logements sociaux bâtis dans un quartier isolé                      Lucien Kravitz                      L'habitation des HLM</p> <p>Mouvement éducatif de reconnaissance des communaux                      Journée mondiale pour un travail décent (2008-2011)                      Les vies privées.</p>
<p>3. Le transit et les transports</p> <p>De variables services publics assurés ou plutôt facilités, les communications entre les hommes (OCII : 290-251) Une société sans route</p> <p>Prise d'acte des femmes et à vitesse, l'égalité d'usage (OCII : 761, Énergie et équilibre)</p> <p>Un véhicule surpassant tout autre [...] prendra lui-même la distance qui sépare, (OCII : 46 Auto-stop, 1992, Avec Jean Robert)</p> <p>Passé un certain seuil [...] l'industrie du transport dicte la configuration de l'espace social (OCII : 357)</p> <p>Mais, pourquoi les biens dans une société plus paisible, peut-être même organisée autour de la bicyclette, et seulement les gens croyaient que la modeste peut orienter le choix politique (OCII : 148 Auto-stop, 1992, Avec Jean Robert)</p>	<p>La destruction ultime d'art et l'humaine ne peut être évitée en dernière l'option et une vitesse requise.                      Comment l'industrie des transports configure l'espace social.</p>	<p>Jean Robert                      J.J. Dujovny                      F. Perant                      Jean Robert</p>	<p>Rareté                      Valeur d'usage-valeur d'échange                      Bassin culturellement attribué                      Mots-croisés radical                      Rapports d'usage                      Speed, what speed?</p>	<p>Les mobilités voulues, induites, obligées?                      L'impulsion programmée                      La critique du concept de "droit à la mobilité"                      Mobilités - Déplacement (Métro)</p>	<p>Les nouvelles écoles de France en 2010</p>

I DE QUOI ILLICH A-T-IL PARLÉ PAR RAPPORT À LA VILLE ET AU TERRITOIRE					
THÈSES FORTES	SIGNIFICATION / PUISSANCE CRITIQUE	AUTEURS	CONCEPTS RELIÉS	SCÉNARIOS DE L'INDUSTRIALISME Hypothèses / Divergences	SIGNES
<p>4. L'eau des rêves et H2O</p> <p>L'eau de la ville a dérivé les communaux du rêve. (CCI : 837, 838)</p>	<p>Comment l'industrialisme configure l'espace social en opposition au rêve d'une vie habitable.</p>	<p>Platon                      Bacon                      Bachelard                      Rykwert                      Paquot</p>	<p>Rareté                      Valeur d'usage vs valeur d'échange                      Espace culturellement fabriqué vs espace technique                      Espace discret vs espace continu                      Effort matériel                      Rites rituels</p>	<p>Illich n'a pas parlé de la ville (Paquot)                      La ville n'existe plus (Paquot)</p>	<p>Attention : homologation des réseaux.</p>
<p>5. De la ville comme facteur de séduction et de rencontre</p> <p>La ville opère une séduction encore plus imprévisible que celle du renseignement. (CCI : 132, 133, 134, 135)</p> <p>...un avantage de la vie urbaine: la possibilité d'être les de participer simultanément à la vie de plusieurs groupes d'égaux. (CCI : 308. Une société...)</p> <p>(C)</p>	<p>Illich a parlé spécifiquement de la ville pour y recevoir ses faces opposées : séduction et renouveau, opportunités et d'altérité, éducation et mort.</p>	<p>Milton Koller</p>	<p>Villes et communautés locales</p>	<p>Illich n'a pas parlé de la ville (Paquot)                      La ville n'existe plus (Paquot)</p> <p>La question de la ville et celle de la campagne sont la même question.</p> <p>Croissance et concentration urbaine volontaire? Induite? Obligée? Démesurée</p> <p>La ville comme produit. Rareté.</p> <p>Critique du concept de "droit à la ville"</p> <p>Quels sont les besoins culturellement fabriqués dans la ville systématiquement?</p>	<p>Attention : homologation des réseaux.</p>

II CONCEPTS FORTS TRANSVERSAUX APPLICABLES À L'URBANISME (Fonction périspatique / Jean Robert).				
THÈSES FORTES	SIGNIFICATION / PUISSANCE CRITIQUE	AUTEURS	CONCEPTS RELIÉS	SIGNES
<p>1. Le partage des eaux : De l'âge de la technique à l'ère des systèmes.</p> <p>« On s'est venu à la connaissance que l'on se trompe en voyant dans la civilisation industrielle une voie menant à l'épanouissement de l'âme humaine. (CGL : 769) Les messages de la chaudière de Bani (1978)</p> <p>Passez un ou deux soirs, l'outil, de serveur, devient despote [...] un hôpital, une école ... Alors commence le grand enfermement. (CGL : 13)</p> <p>Pour employer un outil je dois pouvoir m'imaginer comme distinct de lui. [...] L'on la distinction que j'établis c'est celle entre la société vue à la lumière d'un ordre et de besoins distincts de l'individu et la société de systèmes vers laquelle nous avons dirigé. (CGL : 214)</p> <p>Les besoins de l'homme systématique) mélangent les besoins économiques en impératifs systématiques [...] Que l'économie de gens sans motif reconnaissent déjà leurs impératifs systématiques plaide principalement pour la force de préséance anthropologique et la pédagogie et la perte de toute autonomie personnelle. (PS : 75-77) L'histoire des besoins (1990)</p>	<p>La fin de l'ère de la technique dans les années 80, consista à une lecture néo-technique qui marque un retournement dans le sujet des besoins. L'homme ne s'est plus trouvé dans l'individu mais le système.</p> <p>Ce changement met en question le concept de contre-productivité et en fait avec lui la possibilité d'autonomie de l'homme.</p>	<p>Alain Ducard                      Jacques Eli                      Yves Potier                      Castells                      Monod                      Cézouelle                      Auzan                      Alain Ducard                      Erich Fromm</p> <p>Jean Robert</p> <p>Fromm                      Garz                      Ilur                      Cézouelle                      Monod</p>	<p>Le concept de « mail au sens physique et symbolique (lourds et légers, initiaux) ; Caractérisés ;</p> <p>Sur-efficacité                      Contre productivité                      Homo économique                      L'écriture technique                      Distalité                      Assujettissement systématique                      Autonomie                      Homo systématique                      Paradigme                      Erich Fromm                      Mélanie Orphose                      Echelles et limites</p>	<p>Contre-productivité des faits                      Les outils de nos villes.                      La technique, un but expropriation / puissance programmée</p> <p>La critique du concept perissatique de contre-productivité et la croyance des gens ordinaires.</p> <p>Quelles échelles? Quelles échelles?</p> <p>Homo systématique pour des systèmes néo-systémiques. Du consentement à l'expropriation de la dignité et l'assujettissement systématique.</p> <p>Urbanisme latrogène</p> <p>La critique du "droit à la mobilité"                      Voir l'homme épiméthéen, l'enjeu de la survie de l'humanité.</p>
<p>2. Le déclin de la proportionnalité.</p> <p>(Chef de l'analyse de la modernité chez Michel Rieupeyrou)</p> <p>La vérité du beau et du bon n'est pas une affaire de taille, ni même de dimension ou d'intensité, mais de proportion. (PS : 231) La sagesse de Leopold Kohn (1980)</p> <p>Si l'on s'interroge sur ce qui est approprié ou qui convient dans un certain contexte, on doit d'abord se demander à quel point le bien est un bien, à quel point la vérité ou le fait que les besoins respectent sur des conditions matérielles, non pas économiques.</p> <p>Nous sommes donc confrontés à une tâche difficile: retrouver quelques choses comme une telle vérité, une sensibilité abandonnée. (PS : 241) La sagesse de Leopold Kohn (1984)</p>	<p>La notion de proportionnalité, de ce qui est approprié ou qui convient à un certain endroit, de la forme usuelle à la forme de l'homme et de l'homme au lieu et au lieu de l'homme, conduit directement à la vérité ou le fait que les besoins respectent sur des conditions matérielles, non pas économiques.</p>	<p>Kohn                      Eliot                      Platon                      Steiger                      Robert                      Italo Calvino                      Cerdà                      Orléans                      Saaban                      Houbert</p>	<p>La ville systématique, une ville contre-productive ?</p> <p>Le monopole radical des institutions à forte répartition territoriale.</p> <p>L'industrie configure l'espace social.</p> <p>Le droit, les valeurs vernaculaires et valeurs économiques.</p> <p>Des lieux à l'usage (Jean Robert)</p> <p>Hydre et Névése                      Certaine adhésion                      Morphologie sociale                      Description                      Ethos                      Poïoté                      Proportionnalité vs inproportionnalité                      l'importance de la utopie                      Lowenthal</p>	<p>Pien Cerdà</p> <p>Le rapport de l'UAPPA 2007                      à l'élaborer la politique de la croissance uraine</p> <p>La contre-productivité cynique des hallallars municipales.</p>

II CONCEPTS FORTS TRANSVERSAUX APPLICABLES À L'URBANISME (Fonction pérorastique / Jean Robert).					
THÈSES FORTES	SIGNIFICATION / PUISSANCE CRITIQUE	AUTEURS	CONCEPTS RELIÉS	SORTIR DE L'INDUSTRIALISME Hyocot-éasar / Digrassions	SIGNES
<p><b>3. L'utopie concrétisée mal placée</b></p> <p>Janus (Kong) n'essaya de séduire ou d'entraîner dans l'utopie, qui est toujours concrétisée mal placée. (PS : 235 - La sagesse...)</p> <p>Il encourage une vision susceptible d'être révisée parce que restant dans les limites, demeurant à portée. Il n'outra la renonciation à un regard en quête de certitudes au-delà de l'horizon partagé. (PS : 235 - La sagesse de Leopold Kohr, 1984)</p> <p>Au diable, l'avenir. C'est une aide décevante d'hommes. Les médiateurs ont un avenir... mais non les hommes : eux ont seulement un espoir. (CW : 22 (Réponses à Douglas) remis au Japon hiver 1963-67)</p>	<p>Penser dans les limites d'un horizon partagé pour que l'édifier soit possible.</p>	<p>Codan Herman ?</p> <p>Cayley Polanyi Farkler Krisnamurti Cibac Paquet Rafael Verónis Calvino Kucukovic G. Roegen</p>	<p>Autos concrétisées mal placées</p> <p>Espoir (Cayley)</p> <p>Paradis présent (CM : 21)</p> <p>Enfer-présent (Ilio Calvino)</p> <p>Le rêve cybernétique</p> <p>L'utopie comme analogie et comme métaphore.</p> <p>La résilience dans les villes en Transition</p>	<p>Concrétisées mal placées</p> <p>Logique du déplacement, vers : - dans le sujet - dans l'objet vers l'assimilé - dans le temps vers le futur - dans les moyens vers la technologie - dans l'espace le virtuel (simulation) - dans les moyens vers l'économie (cible libérale) - dans la technique vers la méthode (ce qui n'a peut-être réglé les maux - Kucukovic) Rocurement</p> <p>Transposition (de l'écrit, de l'outil...)</p> <p>Quelles concrétures pour vivre autrement le présent?</p> <p>Tachitropie</p>	<p>Rovés par le GPS et autres.</p>
<p><b>3.3 L'entropie comme analogie et comme métaphore</b></p> <p>(4)</p>	<p>Illich met en question l'application du concept physique d'entropie à la problématique des choix de la technique sur la vie à l'in est pas employé au sens métaphorique.</p> <p>La ré-égation devant une condition de l'âge des systèmes.</p> <p>Elle implique la perte d'autonomie de l'individu, de la maîtrise de son milieu.</p>	<p>Georgescu-Roegen.</p>	<p>Depopulation</p> <p>Impuissance programmée</p> <p>Renonciation au pouvoir</p> <p>Le retour d'illich, sa loi dans l'Incarnation du Christ.</p> <p>Nama prosaïque et non prosaïque</p>	<p>De l'institutionnalisation du service à la dialectique délégation-proposition</p> <p>des corps</p> <p>des sons</p> <p>de l'humanité</p> <p>de l'économie</p> <p>de la puissance</p> <p>de la logique</p> <p>de l'implication</p> <p>La critique du concept d'exclusion</p> <p>La banalité normative</p>	<p>Les processus d'expropriation dans la ville</p> <p>L'arc Central du Poble Nou</p> <p>Waves de l'ère digitale / play ? etc.</p> <p>Messages publicitaires (pour la logique)</p>
<p><b>4. L'institutionnalisation du service</b></p> <p>Le service est le message de l'avenir. (Jean-Michel)</p> <p>Nelle conception du monde nous a conditionnés à bâtir nos institutions et plus de la que nous sommes maintenant présents. [elles] présumant pour nous saisir des biens et des services et nous rimoisons plus la merda autrement. Le progrès pour nous, les riches, c'est la croissance de ces institutions. (CCI : 175, L'avenir l'avenir, 1977)</p> <p>Puis on dressa un édifice à la consommation des biens et des services si politiquement optimisés, moins il sembla capable de dominer le milieu où il vit. (CCI : 176, L'avenir l'avenir, 1977)</p> <p>L'état providence n'est pas un hermé culturel (PS : 64 - L'histoire des besoins, 1986)</p>	<p>L'expropriation de la perception, la perte du sens du corps, à l'ère des systèmes.</p> <p>L'«altération» de l'homme dans le contexte de l'industrialisme</p>	<p>Evangelio</p> <p>Ujovinsky</p> <p>Rafaela Spinoza</p> <p>Carl Sagan</p> <p>De Sousa Santos</p> <p>Lairds Marcellis</p>	<p>Aléation</p> <p>Expropriation</p> <p>Impuissance programmée (les dispositifs qui triment l'autonomie)</p> <p>Perte du corps per algorithmation</p> <p>Incarnation du sens moderne</p> <p>Annas - Vishnyas</p> <p>Curiosité</p> <p>Ultime du passé</p> <p>La question de la transmission</p>	<p>Les processus d'expropriation dans la ville</p> <p>La critique du concept d'exclusion</p> <p>La banalité normative</p>	<p>B-Society</p> <p>Amep</p> <p>Les jardins d'Arcadie.</p>
<p><b>5. La perte des sens et le postmodernisme désincarnateur.</b></p> <p>L'existence dans notre société qui se veut systématique, met hors jeu les sens par les engins techniques pour leur expansion, nous empêche de toucher ou d'approcher le réel, en plus nous l'élève dans un système. C'est cette radicale subversion de la sensation qui humilie et puis remplace la perception. (PS : 159-180 Histoire d'Ivan Illich à Jacques Elul 1963)</p> <p>Le postmodernisme est incroyablement désincarnateur. (CW : 269 - Le partage...)</p>		<p>Elul</p> <p>Avnaa</p> <p>Anders</p> <p>Majid Sadr</p> <p>Vol del Ollio</p> <p>Itaumen</p> <p>Avard</p> <p>Ricoeur</p> <p>Lynch</p> <p>Anders</p> <p>Gevely</p>	<p>L'essuyage systématique désincarnateur.</p> <p>La transmission en cause. La perte des savoirs vernaculaires.</p> <p>Le recouvrement du corps et de la puissance.</p> <p>Attention : le corps... de l'autre</p> <p>temporalité, rythmes, saisons... urbanisme et urbanité</p> <p>Perte de sens (logique et spécifique), perte des sens (déconnexion sensible) vers du sens</p>		



III LA CONVIVIALITÉ . THÈSES FORTES	SIGNIFICATION / PUISSANCE CRITIQUE	AUTEURS	CONCEPTS RELIÉS	SORTIR DE L'INDUSTRIALISME Hypothèses / Dénégations	SCÈNES
<p><b>1. Avvenir convivial - La convivialité</b></p> <p>J'en suis venu à la conclusion que l'on se forme en voyant dans la situation individuelle une voie menant à l'épanouissement de l'être humain. (OCII : 760, La messagerie...)</p> <p>[...] tandis que notre société contemporaine est emportée dans un mouvement où toutes les institutions tendent à trouver une seule « bureaucratie » postindustrielle. J'aimerais donc nous orienter vers un avenir que l'appelerai volontiers « convivial », dans lequel l'intensité de l'action temporerait sur la production. (OCII 986/ Une société...)</p> <p>Un nouvel ensemble de concepts analytiques devient nécessaire pour décrire l'état et le procès de notre époque (FS : 166, Hommage à Jean Illitch à Jacques Ellul)</p>	<p>Énoncer de manière polémique, effrayer le renouveau de la variété vernaculaire face aux prémisses homogénéisantes de la société systématique.</p>	<p>Latouche                      Roberto Ortiz                      Paquet                      Lerner                      Galz                      Charbonneau                      FERRIK</p>	<p>Apprentissage à vivre                      Reformation des besoins                      Après le développement                      quoi?                      Après l'écologie systématisée,                      quoi?</p>	<p>Quelle reconstruction...                      Qui? / Autonomie                      Comment?                      Retrouver la proportionnalité                      Décolonisation de l'imaginaire (Latouche)                      L'Autre</p>	
<p><b>2. Désocialiser la société</b></p> <p>C'est la forme universelle de pacifisme, de réunion, d'intervention, qui a vertu éducative. (OCII : 301-7-66)</p> <p>...ce « mode vernaculaire de comportement et d'action qui s'étend à tous les niveaux de la vie » ? (OCII : 302, La langue relationnelle assignée)</p>	<p>La désocialisation de la société pour un avenir convivial                      Le concept de désocialiser la société va beaucoup plus loin de celui de "Une société sans Sennat" (OCII) et peut être également appliqué à la ville et le territoire et les professionnels traités.</p>	<p>Aristote                      Gramsci                      Sennat                      Beaman</p>	<p>(Avec) expositions                      Mots plastiques                      Petits et grands                      Institutionalisation /                      Désinstitutionnalisation</p>	<p>Eduquer - faire sortir à l'extérieur                      vs faire vivre</p>	
<p><b>3. Contre-projets et contre-recherche</b></p> <p>... définir ces solutions de rechange à des institutions et des produits qui ne tiennent plus aujourd'hui toute notre attention, qui nous empêchent de concevoir par nous-mêmes la réalité. x OCII 87/ Libérer...                      ... qui se sent une barrière entre ceux qui ont trop de privilèges et ceux qui n'en ont pas assez. x OCII 6/ Libérer...</p> <p>Il est plus aisé de parler de contre-projet [...] et de contre-recherche que de les définir avec précision, et sachant qu'ils menacent tout autant les révolutionnaires et leurs proximités que les puissances capitalistes. Mais que c'est la seule voie si nous voulons que les nations pauvres aient un avenir. x OCII 107/ Libérer...</p>	<p>Après le développement, quel? /                      Après l'industrialisme, quel?</p>	<p>Paquet-L'urb...                      Ardans                      Citra</p>	<p>Recherche source:                      enseignements                      universel                      appas à une autre recherche                      voies de recherche</p>	<p>Carrière des contreprojets et contre-recherche</p>	
<p><b>4. Valeurs, Bien et Bénéficiaires</b></p> <p>Le renouveau de la notion du bien par celle de valeur, énoncé dans la philosophie, a été ensuite exprimé au sein d'une sphère économique toujours plus étendue, où ma vie devient une course aux valeurs d'usage que la recherche de ce qui est bon pour moi &gt; ... (OCII 102, Il y aura)</p>	<p>Du concept économique de valeur au concept moral de Bien.</p>	<p>Koier                      Sen                      Mauss</p>		<p>Ethique du bon</p>	

III LA CONVIVIALITÉ	THÈSES FORTES	SIGNIFICATION / PUISSANCE CRITIQUE	AUTEURS	CONCEPTS RELIÉS	SORTIR DE L'INDUSTRIALISME Hypothèses / Digressions	SIGNES
5 <u>Ascèse et amitié</u>	<p>Il y a le prétexte pour une renaissance des pratiques ascétiques pour maintenir vivants nos sens, dans les lieux conviviaux par le "show", au milieu des informations écrasantes, des conseils à paratélévisé, du diagnostic infirmier, de la speech thérapeutique, de l'investissement concubinaire, des soins terminaux, de la vieillesse qui coupe la souffrance. (PS: 7)</p> <p>Une fois ces essais au cours d'une dévotion consacrée à la filin, cultiver la joie de l'art ou la joie de son travail et se lever dans l'air d'un langage par l'étude et la pratique de l'ascèse. (PS: 7)</p> <p>Le constat par un ascète que sortir de l'économie est non une simple nécessité négative mais une condition positive d'une meilleure existence (OCII: 365, La game varnasulara)</p>	<p>La relation entre ascèse et amitié à la base de l'habitat pour un avenir convivial.</p>	Erich Fromm		<p>Fils et cultus                  Idée d'un monde d'Érich Fromm</p>	
6 <u>Surveiller son regard à l'ère du show</u>	<p>L'impensé et la réalité virtuelle attirent des spécialistes vers des x-shows x (PS: 87) Surveiller son regard à l'ère du x-show x (1983)</p> <p>Dans la quatrième époque sociologique, le nôtre, regarder (to view), c'est prendre part au x-show x. PS: 197-77 Surveiller son regard à l'ère du x-show x (1983)</p> <p>Mais menace l'émergence d'une époque qui prend le x-show x pour image. PS: 211 Surveiller son regard à l'ère du x-show x (1983)</p>	<p>Fuir la show comme facteur d'assujétissement systématique.</p>	Ruben de Vries	Assujétissement systématique	<p>Caractère épigrammatique                  Hypervieille et hyperactif                  Créer un contexte (Paquot)</p>	La four Angler
7 <u>La renaissance de l'homme épinéphébon</u>	<p>L'homme contemporain veut aller plus loin: le force de créer le monde entier à son image. Il veut être, plutôt son environnement, afin de s'insérer dans sa propre création. Et, de nos jours, nous voilà placés devant un fait inéluctable: l'enjeu de la partie, c'est la disparition de l'homme. OCII: 338 Une société...</p> <p>Il nous faut un noir pour ceux qui aiment la leine sur laquelle le nous pouvons nous reposer. [...] et pour ceux qui aiment leur tête. Prométhée a allumé le feu et à forger le fer mais qui le font pour évaluer leur aptitude à sauter à sauter à occuper d'oubli. OCII: 338 Une société.</p>	<p>Celui qui aida son frère Prométhée à utiliser le feu dans l'intérêt de ses frères et sœurs, celui qui resta avec l'autre.</p>	Platon Pythagore Agamben, Robert	L'homme au / Agamben	<p>Conditions de l'homme épinéphébon                  Critique de l'insubjectivité (J. Robert)</p>	

III LA CONVIVIALITÉ - THÈSES FORTES	SIGNIFICATION / PUISSANCE CRITIQUE	AUTEURS	CONCEPTS RELIÉS	SORTIR DE L'INDUSTRIALISME Hypothèses / Digressions	SIGNES
<p>8 Urbanisme convivial</p> <p>...annoncer la mise en contraste raisonnée de l'expérience humaine sous le régime des valeurs vernaculaires et sous le régime de la rareté, nous permettant de saisir cette variété de topologies qui font que le territoire et l'espace habités, par leurs significations respectives, soient des espaces d'un genre différent et qui, surtout, rende cette éducation politiquement efficace? (OCI: 764 L art.1)</p>	<p>La mise en question de l'urbanisme conçu comme le travail d'un groupe d'accords pour un avenir meilleur (qui n'arrive jamais).</p> <p>vs</p> <p>L'urbanisme comme activité humaine de constitution d'espaces de proportionnés.</p> <p>Questions ouvertes</p>	<p>Paquet Caroz Muller Parant Saint-John Pease (Oiseaux) Moin Galeys Runk Kerckhove Elul Lerner</p>	<p>La dignité de l'homme ordinaire</p> <p>Quelles conditions pour celle reconstitution du nôtre habités (art.1)?</p> <p>Quelles contraintes? Transports conviviaux?</p> <p>Qui? (Vers l'autonomie)</p>	<p>Quelles conditions pour une reconstitution du milieu habités urbain vs Révolution?</p> <p>"Micheal" de vie humaine</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Sortir des villes systematisées</li> <li>-traçament</li> <li>-L'art d'habiter vs l'état providence</li> <li>Restaurer par l'action : impressionnisme et dans les marges.</li> <li>- Transition - Transformation - Métamorphose vs Le grand mal des techniques : adaptation (Elul, le film)</li> <li>- Créativité (habiter un globe social)</li> <li>-transmission/transgression</li> <li>vs obsolescence (Elul, le film)</li> </ul> <p>Mise en question du concept de qualité de vie. Vivre entre deux axes (Paquet)</p> <p>Dépasser les blocages</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-de l'économie</li> <li>-du déterminisme technologique</li> <li>-redéfinition urgente de l'urbanisme (voir le cas des nouveaux aménagements des fermes en Afrique)</li> <li>-renouveau du pouvoir (en marge du pouvoir)</li> <li>-déli des identités dans le monde global</li> </ul>	<p>Villes en transition Mouvement Lilliputien "No labor nada" urbanismo", James Leiss, aka de Curitiba Que la crise s'ajoute!</p>
<p>9 - Récupération du mythique et décolonisation de l'imaginaire</p> <p>... faire face aux réalités du fait que de se laisser prendre à des illusions [...] un lieu nous est lancé; il convient d'abandonner les systèmes qui ont fait leur temps, qui épuisent une énergie entre ceux qui nous ont protégés et ceux qui n'en ont pas assez. (OCI : 418, "Bâtir l'avenir" 1971)</p> <p>Chaque communauté doit d'une histoire doit, selon ses procédures politiques propres, décider à quel degré lui devenir inopérantes la programmation, la destruction de l'espace, le manque de temps et l'injustice (OCI : 421, "Energie et Équité", 1975)</p> <p>Seule une révolution culturelle et institutionnelle qui mène à l'homme le contrôle sur son milieu peut faire cesser la violence par laquelle une minorité impose le développement d'institutions conçues pour servir son propre intérêt » (OCI : 202, "Littérature...")</p> <p>Mille théories, mais la seule politique peut déterminer jusqu'à quel degré un territoire est viable dans une société donnée. (OCI 411 "Energie"</p>	<p>La reprise en mains du politique : séquestre</p>	<p>Gorz Parant Elul Lefebvre</p>	<p>action vs production soit les liens possibles (la fête)</p>	<p>Autonomie Anarchie chrétienne Décolonisation de l'imaginaire vs déterminisme technologique (viable) vs renouveau culturel/moderne</p>	

III LA CONVIVIALITÉ				
THÈSES FORTES	SIGNIFICATION / PUISSANCE CRITIQUE	AUTEURS	CONCEPTS RELIÉS	SIGNES
<p>10 Retrouver et faire grandir les communaux</p> <p>Une révolution [...] qui redonne à l'homme le contrôle de son milieu [...] devrait à mon avis tourner autour du recouvrement des communaux. (OC) : 287 p. ... Une société ...</p> <p>C'est la condition qu'exerce le secteur privé, ou les camps de infir, sur les possibilités d'éducation contenues dans les « choses » disparaisso, et l'on ne manquera pas de par venir à une conscience nouvelle de la propriété, définie comme un bien véritablement public. (OC) : 311-315 Une société ...</p>	<p>La redéfinition des institutions et de la propriété comme un bien public devrait tourner autour du recouvrement des communaux.</p>	<p>Jacobs                  Robert</p>	<p>Une alliance pour le recouvrement des communaux</p>	<p><b>SORTIR DE L'INDUSTRIALISME</b>                  Hypothèses / Dégrossions</p> <p>Redéfinition étendue des communaux : du travail, des loyers, de l'éducation des enfants, de l'action de se nourrir, de l'action sur le territoire, etc. (Voir)</p> <p>Que reste-t-il du let commun?</p>
<p>11 En quoi illich est-il fondamentalement subversif ?</p>	<p>critique de l'irréductibilité des processus économiques                  -critique des processus d'expansion ou-déflagation-est-il social-ou-dépossession- à l'ère des systèmes                  -critique du progrès et du développement                  -critique anthropologique de l'état providence et des besoins culturellement fabriqués                  -introduction de l'éthique dans les politiques du territoire                  -sortir de la rareté, conflits contemporains – valeurs d'usage et d'échange                  -introduction de la modestie dans le choix politique                  -renoncement au pouvoir                  notion de limite et de proportionnalité                  -critique de la perversion du capitalisme et revendication de la liberté du Sur-matériau d'aller vers l'appel de son prochain (le corps de l'autre) (la subversion du christianisme d'Etat)</p>			

## INDEX

---

L'objectif de l'index étant de faciliter le repérage et le suivi dans le texte des concepts fondamentaux et des personnalités citées, seulement sont répertoriées les entrées principales correspondant à chaque mot ou auteur indexés. La bibliographie est exclue, et pour Ivan Illich, présent dans la totalité de l'ouvrage, seulement sont répertoriés quelques aspects spécifiques. Les mots en italique correspondent à des titres d'ouvrages, à des mots étrangers ou à des usages particuliers d'un mot. Plusieurs concepts sont groupés par paires opposées ou antonymes, séparés pas le signe « | ».

- ABC : l'alphabétisation de l'esprit populaire*, 72, 201
- Abélard, Pierre, 67
- absentéisme, 138, 187, 212, 213, 247, 367, 384, 389
- Absurdistan, 22, 75 77, 123, 139, 168, 224, 349, 359, 389
- absurdité, 69, 144
- abusive, 175, 179, 210, 383
- accaparement, 99, 100, 107, 170, 253, 272, 292
- accessibilité, 316, 386
- accumulation, 20, 90, 121, 123, 376
- action | production, 22, 86, 136, 139, 165, 171, 175, 176, 177, 179, 180, 206, 207, 209, 227, 255, 263, 267, 277, 282, 305, 311, 312, 338, 349, 357, 375, 378, 385
- activités humaines originaires | ressources économiques, 66, 86, 124, 221, 225, 238, 264, 267, 293, 383, 384
- acupuncture urbaines*, 303
- adaptation | inadaptation, 49, 136, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 214, 269, 274, 285, 371, 382, 390
- ad-hocratie*, 285
- agroécologie, 27, 59, 125, 156, 290, 363, 374
- aide mutuelle, 361
- Alcaina, Celso, 56
- aliénation, 27, 33, 86, 113, 153, 154, 181, 212, 225
- Alinski, Saul, 47
- Alliance pour le progrès, 28, 49, 51, 55
- Almo Collegio Capranica, 45, 46
- alphabet (technologie de l'), 72, 73, 202
- alphabétisme laïque, 73
- altérité, 19, 66, 80, 110, 104, 131, 137, 179, 189, 197, 272, 283, 289, 296, 297, 321, 325, 331, 342, 348, 358, 372, 375, 386
- amitié, 54, 71, 75, 77, 81, 69, 177, 178, 269, 272, 280, 284, 331, 345, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 358, 374, 375, 376, 377, 378, 387, 390
- amitié (politique de l'), 345
- a-moralité, 68, 207, 255
- Amorós, Miguel, 97
- amour, 162, 269, 287, 300, 326, 349
- analogie, 279, 302
- Anders, Günther, 36, 89, 110, 168, 193, 258, 289
- Angelini, Massimo, 330, 355, 374
- antéchrist, 258
- anti-carnalité*, 258

- anti-civilité*, 258  
*anti-corps*, 258, 385  
*anti-esprit*, 258  
*anti-liberté*, 258  
*anti-lieu*, 238, 258, 259, 384, 385  
*anti-personne*, 191, 258, 385  
*anti-polis*, 31, 178, 179, 254, 258, 259, 281, 376, 379, 382, 383, 385, 387  
*anti-réalité*, 258  
*anti-vertu*, 258  
*anti-ville*, 31, 32, 256, 258, 259, 343, 376, 379, 385, 389  
apocalyptique, 44, 83, 331, 353  
apprendre à vivre, 268, 269, 329  
apprentissage, 60, 61, 267, 284, 285, 286, 287, 296, 297, 303, 305, 306, 308, 312, 324, 352, 358, 364, 390  
*après-développement*, 20, 21, 30, 33, 35, 59, 77, 83, 124, 263, 269  
Arendt, Hannah, 195, 206, 320, 322, 370  
Ariès, Paul, 323  
Ariès, Philippe, 289  
Aristote, 29, 30, 59, 139, 206, 263, 279, 282, 284, 298, 338, 341  
art de mourir, 63, 106  
art de se nourrir, 360  
art de vivre (voir habiter, art d'), 262  
artisan | technicien, 77, 156, 213  
ascèse, 37, 77, 81, 280, 345, 347, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 374, 375, 376, 377, 387  
*askêsis*, 77, 196, 269, 331, 347, 349, 376  
*assujettissement systémique*, 95, 145, 146, 205, 225, 243, 248, 257, 280, 344, 347, 349, 358, 385, 387  
assurances, 108, 136, 140, 154  
atmosphères, 85, 118, 149, 239, 242, 247, 312, 318, 326, 329, 330, 331, 332, 335, 344, 351, 367, 375, 376, 377, 386  
attractivité, 24, 125, 257, 293  
Auer, Albert, 46, 180  
Augé, Marc, 97, 256  
austérité, 257, 284, 351, 385  
authenticité, 218  
*autoception*, 21, 69, 192, 193, 199, 201, 224, 225, 230, 255, 274, 372, 382  
*automaton*, 96, 126  
autonomie | hétéronomie, 35, 36, 65, 70, 79, 86, 87, 93, 95, 101, 104, 107, 119, 121, 126, 152, 154, 171, 174, 176, 177, 178, 183, 188, 195, 245, 248, 249, 257, 262, 274, 276, 280, 281, 282, 283, 291, 295, 308, 309, 310, 311, 314, 315, 324, 327, 333, 339, 368, 376, 382, 385, 389, 448  
autoproduction, 38, 176, 208, 209, 398, 401  
*Auto-stop*, 80, 365  
avenir, 111, 114, 115, 120, 121, 127, 135, 174, 207, 268  
avenir | présent, 268  
avenir *convivial*, 21, 262, 263, 269, 276, 278, 279, 291, 302, 303  
Azar, Marie France, 144  
Babel, 18, 19, 48, 88184, 187, 261  
Bachelard, Gaston, 21, 71, 158, 217, 231  
banalité, 320, 348, 349  
barrières, 263, 269, 301, 390  
Basaglia, Franco, 166  
Bassand, Michel, 292  
Bateson, Gregory, 202, 203  
Baudrillard, Jean, 89, 95, 108, 121, 196  
Bauhaus, 23

- Bauman, Zygmunt, 27, 132, 138
- beauté, 346, 358
- Beck, Johannes, 68
- Becker, Hellmut, 44, 209
- bénédictions, 280, 319, 320, 321, 324, 375, 386
- Berger, Peter, 54
- Berman, Morris, 39, 68, 95, 203, 207, 338
- besoins, 25, 27, 33, 61, 76, 89, 92, 94, 95, 98, 102, 106, 109, 119, 121, 124, 137, 139, 152, 153, 156, 157, 162, 164, 170, 180, 201, 212, 225, 227, 228, 248, 258, 263, 266, 267, 271, 292, 320, 328, 329, 332, 341, 359, 370, 380, 381, 389, 448, 454
- Bey, Hakim, 338
- Bible, 321
- bicyclette, 237, 333, 367, 368, 369, 454
- bien | valeurs, 69, 80, 101, 131, 209, 270, 280, 313, 319, 320, 322, 324, 333, 342, 344, 381, 383, 385, 386
- bien-être, 23, 126151, 174, 180, 247, 273, 279
- biens de consommation, 249, 250, 384
- Bienvenidos a una lectura con : Ivan Illich-México*, 81, 422
- bien-vivre, 319, 376
- bifurcations, 271
- biotechnologie, 207, 271
- bits, 194, 197
- Bloch, Ernst, 272
- Böge, Stephanie, 156
- Boltanski, Luc, 207
- bonheur, 351
- Borremans, Valentine, 21, 40, 41, 44, 51, 54, 62, 64, 66, 75, 76, 79, 81, 379
- Bouchain, Patrick, 372
- boulimie* normative, 246, 249, 250, 255, 310, 313, 314, 315, 384
- Bourdieu, Pierre, 218
- Bové, José, 99, 100, 125
- Boyars, Marion, 60
- bpr/barcelona* (Barahona Pohl, Ethel et Reyes Nájera, César), 285
- Bra , 43, 82
- Brecht, Bertolt, 325, 341, 342
- Brême, 20, 40, 44, 49, 64, 70, 75, 78, 81
- bRijUNi Arquitectos*, 343
- Brown, Jerry, 68, 85, 214, 238, 239, 358
- bruit, 205, 376
- Brundtland (rapport), 127
- Brunetti, P.M., 176
- Brungs, Robert, 199
- BTP, 108, 138, 140, 155, 171, 213, 308
- Burle-Marx, Roberto, 299
- Cabannes, Yves, 112
- Caillé, Alain, 232, 279, 323
- Calvino, Italo, 38, 187, 263
- Camara, Helder, 49, 52, 54, 353
- Cambalache*, 172
- Can Tunis, 219
- Canon, Peter (Ivan Illich), 47, 48
- capillarité, 337
- Capitalité Culturelle Européenne, 173
- car-busters*, 227
- care*, 60, 162, 341
- car-free cities*, 227, 324, 366, 370
- Carlo, Giancarlo de, 84
- Casa Blanca*, 53
- Casey, Mgr, 47

- Castells, Manuel, 24, 93, 96, 109, 139, 165, 168, 190, 204, 214, 389
- Castoriadis, Cornelius, 322
- castratrice, 175, 179, 210, 383
- causalité, 92, 321
- cautèle, 340, 342
- Cavafy, Constantin, 19, 288
- Cayley, David, 38, 40, 42, 74, 75, 117, 191, 345, 378
- Celan, Paul, 76, 91, 272, 301, 386
- Celaya, Gabriel, 82, 289
- célébration, 56, 345, 351, 353, 363, 374, 375, 376, 387
- CENFI-Centro de Formação Intercultural, 49, 52, 53
- Cercle des lecteurs d'Illich-Lausanne / Paris, 81, 422
- Cerdà, Ildefons, 23, 241
- Cérézuelle, Daniel, 38, 58, 71, 79, 80, 176, 193, 208, 209, 300
- Certeau, Michel de, 240, 286, 337
- certification participative, 314
- certitudes, 27, 36, 62, 64, 65, 67, 68, 70, 74, 107, 145, 244, 268, 276, 307, 345, 356, 378
- Chacón, Eva, 304, 372
- chair, 37, 61, 69, 71, 79, 80, 93, 187, 199, 209, 258, 296, 321, 347, 348, 350, 358, 376, 387
- chair (trahison de la), 79, 209, 256
- chant, 355
- Char, René, 82
- Charbonneau, Bernard, 20, 23, 29, 35, 59, 71, 80, 110, 114, 116, 125, 193, 300, 328, 350, 377, 390
- charité, 68, 287, 288, 326
- Chemin de Saint-Jacques, 41, 223, 252
- Chiapello, Ève, 207
- Choay, Françoise, 256
- chômage créateur, 66, 116, 257, 362, 363
- Chombart de Lauwe, Paul-Henry, 22
- christianisme, 79, 80, 95, 389
- christianisme (subversion du)*, 389
- Chulavista*, 41, 51, 52, 53
- CIC, 41, 51, 52, 53
- Cid Moragas, Daniel, 215
- CIDOC Cuernavaca (1966-1976) 36, 41, 49, 51, 52, 53, 55, 57, 59, 62, 63, 77, 81, 83, 85, 101, 144, 311
- CIDOC-Cuadernos, *Dossiers* et *Sondeos*, 53, 63
- CIF Cuernavaca, 1961-1966, 28, 41, 49, 50, 51, 52
- circulation, 255, 365, 367, 369, 370, 448, 453
- circulation *chronophage*, 116, 222, 223
- Cirugeda, Santiago, 245, 281, 307
- citoyenneté, 67, 85, 165, 176, 216, 293, 312
- civilisation, 25, 29, 46, 122, 176, 184, 190, 234, 268, 323, 382, 388
- claustrophobie, 177
- Clerc, Denis, 142
- cloche, 355, 453
- Club de Rome, 36, 61, 150, 157
- codes (recombinaison des), 204, 271
- cœurs (changement des), 351, 356, 387
- cœurs (désurbanisation des), 352, 387
- Colloque Illich 2010-IUP, 20, 132
- Colloque international *Défaire le développement, refaire le monde 2002*, 77, 100, 103, 269

- Colloque *Ivan Illich. Le paci dei popoli*, 78
- Colloque *Politica senza il potere in una società conviviale*, 78
- colonialisme, 329
- commensalité, 290, 344
- commerce, 107, 112, 113, 172, 176, 224, 327, 328
- common decency*, 38, 138, 246, 321, 322
- communaux* (définition), 220
- communaux*, 31, 33, 36, 43, 72, 84, 86, 91, 95, 98, 124, 130, 149, 169, 205, 217, 219, 220, 221, 247, 253, 257, 281, 285, 294, 301, 302, 308, 312, 319, 320, 327, 328, 329, 331, 342, 354, 356, 357, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 367, 370, 371, 372, 374, 375, 376, 377, 384, 385, 387, 389, 446, 447, 448, 453
- communication, 24, 72, 108, 157, 205, 240, 250, 255, 331, 365, 374, 376, 381, 382, 384, 385, 453
- communitarisme*, 283, 341, 354, 360
- compassion, 157, 180
- compétitivité, 24, 28, 89, 109
- complémentarités asymétriques | dissymétriques, 36, 66, 85, 132, 137, 139, 204, 253, 255, 258, 265, 324, 328, 353, 363, 372, 451
- complexité, 65, 79, 93, 149, 150, 152, 154, 159, 169, 175, 178, 183, 212, 218, 282
- concentration urbaine, 24, 25, 89, 90, 93, 98, 100, 119, 121, 124, 189, 356, 367, 379, 380
- concertation, 24, 216, 293, 358
- Concile Vatican II (1962-1965), 49, 51, 55
- concrétudes mal placées, 33, 107, 113, 114, 119, 120, 123, 137, 166, 194, 267, 268, 272, 297, 320, 377, 379
- concurrence, 24, 93, 108, 123, 262, 293
- conditionarium*, 31, 277, 344, 345, 376
- confiance, 58, 74, 137, 148, 180, 197, 249, 250, 279, 313, 316, 318, 322, 325, 326, 327, 331, 339, 340, 347, 364, 382, 384, 386
- confiance obéissante, 218, 276, 318, 321, 332, 386
- conflit, 338
- confort, 267
- conjuratio* / société contractuelle, 67, 73, 330
- connaissance, 342
- connectivité, 24, 139, 214, 221, 225, 381
- conscience, 62, 67, 69, 71, 263, 268, 297, 323, 339, 341, 348, 352, 372, 454
- conscience (enfantement de la), 301, 344, 386
- conscience (examen de), 73, 202
- consensus, 182, 293, 316
- consommateur | client, 69, 76, 154, 156, 160, 162, 169, 178, 179, 180, 194, 196, 247, 276, 326, 363, 381, 382, 388, 447, 448, 454
- consommateur | producteur, 161, 292
- consommation, 24, 26, 66, 86, 95, 99, 102, 107, 111, 114, 117, 119, 123, 124, 148, 154, 174, 180, 190, 207, 210, 273, 340, 341, 349, 377, 380
- consommation énergétique, 99, 100, 101, 113, 126, 157, 223, 233, 236, 245, 273, 277, 362, 374
- conspiratio*, 330, 331, 332, 355, 374, 375, 376, 386, 453
- contraction urbaine*, 346
- contre-paroles*, 301

- contre-productivité, 31, 32, 35, 37, 59, 61, 90, 91, 129, 130, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 150, 173, 175, 190, 210, 217, 244, 247, 248, 250, 255, 259, 264, 271, 272, 278, 281, 310, 313, 315, 381, 383, 384, 385
- contre-productivité (à l'ère des systèmes), 141, 190
- contre-productivité (définition), 91
- contre-productivité sociale, 146, 151, 152, 153, 174, 176, 180
- contre-productivité structurelle, 146, 179, 183, 188, 204, 382, 383
- contre-productivité technique, 146, 151, 381
- contre-projets*, 34, 269, 280, 297, 301, 302, 318, 319, 328, 386
- contre-recherche*, 34, 269, 270, 280, 297, 301, 302, 303, 318, 319, 328, 375, 386
- contre-urbanisme*, 31, 277, 297, 310, 316, 318, 376, 386
- contrôle social, 164, 178, 183
- conurbation*, 83, 133, 139, 256
- conviviale (réinstitutionnalisation), 262
- convivialité, 21, 22, 31, 33, 58, 65, 144, 232, 262, 265, 275, 276, 277, 280, 281, 282, 283, 284, 313, 318, 342, 344, 348, 349, 351, 374, 375, 376, 379, 385, 386
- convivialité urbaine, 265
- Cooke, Terence Mgr, 57
- Cooper Marcus, Clare, 164
- copula*, 73
- Corajoud, Jean-Michel, 81, 422
- Corboz, André, 256
- corps, 67, 69, 70, 71, 72, 79, 86, 110, 131, 146, 193, 201, 239, 251, 255, 256, 258, 267, 269, 272, 300, 321, 335, 336, 337, 338, 348, 358, 366, 382, 385, 453
- corps (histoire du) | somatique historique, 37, 63, 69, 71, 74, 198, 255
- corps (sociogénèse du), 198, 228
- corps | âme | chair, 181
- corps fiscal, 104, 258
- corps *iatrogène*, 63, 190, 198, 199, 255, 274, 385, 389
- corps produit, 198, 258, 376, 385
- Corraliza, José Antonio, 147, 343
- correspondance, 37, 69, 70, 329, 334, 346
- corruptio optimi quae est pessima*, 68, 76, 79, 80
- cosmos, 37, 70, 131, 191, 319, 332, 336, 382
- Costes, Laurence, 102
- Coudroy de Lille, Laurent, 23, 242
- Crary, Jonathan, 194
- Creative Cities*, 128
- créativité, 283, 358
- Cremel, Françoise, 22
- crise (libératrice), 65
- crise (libératrice), 360
- croissance, 20, 21, 22, 24, 27, 28, 50, 89, 90, 93, 95, 98, 107, 112, 116, 118, 121, 123, 132, 153, 175, 189, 190, 217, 244, 249, 262, 268, 270, 271, 273, 302, 310, 311, 313, 326, 328, 329, 341, 344, 348, 352, 362, 374, 376, 380, 381, 382, 385
- croissance (impératif de), 98
- croissance (limites à la), 61
- croix, 80
- Cuernavaca, Morelos (Mexique), 51, 52, 63
- culture, 66, 149, 153, 156, 158, 178, 179, 271, 320, 327, 382
- cyberespace, 92, 96, 200, 338

- CyberGnose*, 338
- cybernétique, 72, 122, 184, 191, 202, 240, 279, 351, 371
- cybernétique (rêve | cauchemar), 39, 201, 203, 207, 348
- cyborgs, 191, 230, 255, 357, 385
- cycling advocacy*, 369
- Dalmatie, 42, 43, 45, 82
- Daly, Herman, 150
- Dans le miroir du passé*, 74, 83, 162
- danse de la pluie*, 61, 118
- Davis, James Mgr, 55
- Davis, Mike, 98, 125, 128, 187
- de bas en haut, 85, 266, 278, 306, 318, 328, 344, 386
- Debord, Guy, 113, 250, 348
- début | fin, 37, 92, 127, 266, 294, 360
- décence, 192, 246, 321, 326, 386
- déchets, 26, 118, 124, 125, 150, 160, 171, 207, 221, 243, 274, 362
- décroissance*, 77, 280, 284, 294, 359, 395
- défi (*challenge*), 342, 343
- déficit de nature*, 147
- dé-génération*, 66, 137, 204
- délégation, 39, 79, 95, 137, 177, 212, 248, 255, 272, 287, 384, 389
- délégation | expropriation | impuissance programmée, 95, 98, 217, 313, 382
- demeure | logement, 218, 376
- démocratie, 279, 330, 361, 374, 387
- dépendance, 154, 171, 172, 176, 178, 182, 243
- déplacement*, 107
- déplacements, 360
- dépouillement, 253, 353
- dérèglement du monde*, 25, 35, 263, 301, 318
- déscolariser la société, 280, 313, 386
- design*, 165, 169, 226, 227, 297
- désir, 320
- désir (perte du), 137, 139
- déterminisme techno-économique, 89, 102, 121, 127, 367, 379
- déterritorialisation, 86, 138, 187, 255, 374
- développement, 21, 22, 24, 26, 27, 28, 48, 49, 50, 58, 59, 65, 73, 74, 98, 101, 103, 107, 121, 122, 132, 149, 157, 171, 249, 262, 263, 264, 268, 270, 271, 280, 283, 284, 293, 304, 319, 326, 327, 328, 329, 330, 333, 336, 354, 356, 361, 379, 380, 385, 388, 389, 395
- développement (langage du), 202
- développement (mythe du), 114
- développement | guerre à la subsistance, 26, 49, 65, 101, 104, 107, 108, 124, 149, 328, 329, 330, 379, 380, 386
- développement | modèle de démonstration, 111, 267
- développement durable, 24, 28, 122, 119, 156, 230, 264, 272, 293
- devoir systémique d'urbanisation*, 90, 121, 123, 127, 128, 140, 210
- devoir systémique de mobilité*, 123
- devoir systémique de substitution d'énergies métaboliques par des énergies hétéronomes*, 123
- dévouement, 341, 342
- Didascalicon*, 70, 72
- dignité, 51, 118, 138, 207, 208, 274, 291, 340, 380, 382
- Discépolo, Enrique Santos, 172
- discret, 243, 384, 389
- discrétion, 257, 360, 371, 385

- dispersion, 135, 139
- disponibilité | indisponibilité, 116, 207, 218
- dissociété*, 204
- dissolution, 94, 182, 190, 193, 197, 198, 199, 201, 204, 209, 250, 254, 255, 256, 279, 382, 383, 385, 389
- distalité*, 68, 92, 94, 143, 193, 240
- distance qui aliène, 257
- disvaleur, 150, 169, 273, 274
- divers | différent, 30, 66
- Dohen, Dorothy, 47, 387
- Domenach, Jean-Marie, 36, 59, 339
- domestication urbaine, 296, 337
- dommages, 26, 313, 381, 382
- dommages (concentration des), 153, 167, 170, 171, 179, 253
- don, 137, 174, 270, 279, 283, 288, 311, 321, 323, 325, 330, 339, 341, 359, 376, 386
- douleur, 77, 180
- drogue, 83, 120, 182, 192, 219, 267
- droit à la ville*, 102, 121, 123, 216, 317, 401, 404
- droits, 16, 27, 94, 103, 123, 132, 186, 201, 220, 225, 233, 248, 267, 276, 317, 361, 389
- droits (inaliénabilité), 374
- Du lisible au visible : la naissance du texte*, 72, 201
- Du Zhenjun, 18, 88, 184, 261
- Duden, Barbara, 37, 56, 64, 68, 69, 70, 79, 106, 141, 142, 143, 193, 198, 231, 255
- Dumont, Louis, 66
- Dumont, René, 59
- Dunand, Alain, 92
- Dupuy, Jean-Pierre, 35, 36, 54, 62, 92, 116, 129, 144, 175, 223, 230
- eau (entre- deux-), 269, 389, 390
- eau | H<sub>2</sub>O, 31, 33, 71, 86, 91, 109, 130, 160, 217, 231, 238, 240, 253, 255, 331, 363, 376, 384, 385
- eau des rêves, 231, 256, 325, 359, 375, 376, 384, 385, 389
- échec, 247, 272, 338
- échelle, 271, 282, 313, 335, 347, 348, 366
- écocrates*, 26, 118, 173, 181, 183, 280, 380
- école, 31, 43, 44, 58, 102, 277, 367, 380, 454
- école | *skolê*, 60
- écologie, 118, 171, 207, 220, 271, 276, 293, 302, 359, 362, 366, 370
- économisme, 31, 123, 126, 220, 231, 280, 319, 320, 328, 348, 386, 512
- économisme (sortir de l'), 262
- économie (inaptitude), 271
- économie (science), 63, 333
- écotopie, 119
- édifiant | dissolu, 204, 239, 384
- éducation, 30, 61, 136, 292, 294, 319, 360, 369
- effet barbecue*, 236
- effet rebond, 148
- efficacité, 24, 93, 95, 148, 152, 153, 262
- égalité, 61, 65, 67, 240, 330
- Église *she* | Église *it*, 57
- Eid, Georges, 34
- Eliade, Mircea, 189
- Ellul, Jacques, 20, 23, 27, 28, 29, 35, 42, 59, 71, 87, 80, 93, 105, 114, 137, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 193, 197, 205, 255, 263, 274, 300,

- 312, 340, 377, 383, 388, 389, 390, 453
- empathie, 382
- emploi, 293
- empreinte écologique, 26
- énergie, 35, 36, 69, 116, 243, 282, 453, 454
- énergie (crise de l'), 274, 276
- énergie | équité, 62, 223
- Énergie et équité*, 7, 60, 62, 83, 130, 222, 407
- énergies hétéronomes | énergies métaboliques, 362
- enfermement, 31, 33, 89, 91, 195, 259, 379
- Engels, Friedrich, 322
- enracinement | déracinement, 104, 138, 207, 371, 372
- ensarkosis tou logou*, 71
- entreprise urbaine*, 31, 32, 90, 127, 129, 130, 140, 141, 142, 146, 148, 151, 153, 155, 157, 160, 164, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 183, 185, 187, 190, 192, 193, 209, 210, 217, 225, 230, 235, 238, 244, 247, 249, 253, 254, 255, 258, 259, 262, 264, 265, 269, 271, 277, 292, 317, 318, 319, 325, 332, 343, 345, 348, 351, 352, 354, 376, 377, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 389
- Entretiens avec Ivan Illich*, 74
- entropie, 33, 125, 175, 272, 273, 274, 389, 453
- environnement, 61, 107, 110, 111, 117, 125, 135, 146, 149, 152, 156, 162, 167, 176, 178, 181, 220, 224, 243, 247, 258, 271, 291, 292, 301, 305, 308, 327, 328, 336, 340, 357, 366, 369, 380, 381, 454
- Épiméthée, 135, 280, 339, 342, 387
- équilibre, 93, 139, 157
- équité, 86, 102, 139, 174, 175, 190, 281, 282, 284, 293, 320, 321, 365, 366, 380, 453, 454
- Eschyle, 134, 135
- esclavage, 185, 188, 225, 228, 282, 363
- espace, 282, 301
- espace (fragmentation), 299
- espace des flux, 109, 139, 190, 229, 240, 250, 256, 259, 385, 389
- espace habité, 32, 33, 34, 35, 379
- espace habité vivant | espace habité moderne, 21, 22, 85, 128, 129, 220, 222, 238, 262, 308, 344, 354, 385, 389
- espace homogène des biens de consommation, 86, 218, 238, 240, 244, 250, 255, 259, 289, 330, 384, 385, 386, 389
- espace public, 31, 86, 157, 165, 168, 169, 208, 238, 281, 285, 286, 296, 297, 298, 305, 326, 376, 377, 385, 387, 389
- espérance, 135
- espoir, 76, 97, 115, 137, 263, 279, 339, 340, 352
- espoir (perte de l'), 137, 139
- Esposito, Roberto, 359
- Esprit (revue)*, 20, 39, 59, 64, 92, 141, 142, 175, 262, 311
- Esteva, Gustavo, 36, 54, 81, 104, 105, 258, 262, 281, 283, 291, 302, 350, 354, 358, 361
- étalement urbain, 224, 235, 374
- État, 45, 59, 61, 87, 91, 108, 131, 178, 186, 191, 216, 232, 285
- État (catastrophisme d'), 26
- État providence, 149, 263, 389
- éthique, 107, 136, 143, 191, 193, 196, 207, 255, 258, 271, 273, 280, 283, 300, 319, 320, 331, 342, 344, 358, 359, 367, 374, 376, 383, 386, 387, 389

- éthique (éveil), 59, 351, 374  
éthique | politique, 139  
éthique des valeurs, 270  
*ethnos*, 264, 329, 331  
*ethos*, 136, 153, 156, 158, 178, 207, 255, 264, 288, 313, 321, 326, 329, 333, 339, 341, 343, 346, 359, 374, 382, 383  
étranger, 68, 288, 289, 371  
être au monde, 70, 376  
*Eudaimonia*, 139  
*eutrapelia*, 284, 331  
Évangile (institutionnalisation de l'), 68, 79  
événements (grands), 157, 173, 293  
exil, 43, 44, 45, 47  
expansion des marchés, 109  
expectatives, 339  
expropriation, 87, 195, 209, 293, 300, 383, 389  
expropriation (de l'affection), 162, 252  
expropriation (de l'art d'habiter), 253, 256  
expropriation (de l'autonomie), 26, 70, 111, 123, 155, 156, 169, 248, 257  
expropriation (de l'empathie), 169  
expropriation (de l'expérience vécue), 179  
expropriation (de l'imagination), 158, 257  
expropriation (de la dignité), 50, 97, 163, 257  
expropriation (de la disponibilité), 117, 119  
expropriation (de la parole), 254  
expropriation (de la santé, de la mort...), 62  
expropriation (des capacités et des puissances), 105, 107, 117, 175, 179, 379  
expropriation (du contrôle des conditions de vie et de travail), 157, 178  
expropriation (du corps et des sens), 39, 92, 110, 159, 169, 190, 197, 199, 208, 254, 257  
expropriation (du genre), 257  
expropriation (du pouvoir), 295  
expropriation (du silence), 257  
expropriation (du temps), 114, 157, 178, 256  
expropriation (lieux de l'), 96, 97, 115, 155, 188, 197, 199, 247, 249, 251  
externalisation des nuisances, 108, 243  
externalités, 175, 382, 383  
externalités (distribution inéquitable), 153, 167, 168  
fabriquer | faire, 263  
facilitateurs | *self management*, 214  
faim (émeutes de la), 100  
faim (institutionnalisation de la), 120, 149  
faire un lieu, 303  
Farage, Samar, 69, 70, 106, 331  
Farias, Domenico, 45  
fascisme | nazisme, 131  
Fathy, Hassan, 265  
faux-amis, 27, 55, 151, 270, 327, 330  
*feedback loops*, 93, 191, 262, 326, 385  
féminisme, 66, 67, 268, 359  
fertilité, 287, 290, 313, 326, 344, 353, 374, 386, 387  
fête (préformatée), 157  
*fin de l'histoire*, 65, 123  
*fin des récits*, 201, 206, 207

- finance, 108, 140, 172  
Fisac, Miguel, 264, 265  
fiscalité, 172  
Fitzpatrick, Joseph, 47, 48, 387, 388  
foi urbaine, 179, 180, 183, 190, 382, 454  
fonctionnalisme, 23  
fonds publics (allocation des), 148, 153, 171, 172, 382  
Fordham University, 47, 48, 50, 51, 53, 54, 56, 64  
Fortier, Martin, 146  
*Forum des Cultures*, 173  
Foucault, Michel, 141, 142, 166, 338, 390  
fractalisation de la légalité, 98, 120  
fracture historique, 20, 64, 68, 92, 132, 142, 145, 198, 201, 202, 277, 310, 344, 382  
Frade, Carlos, 24  
fragmentation, 24, 124, 135, 139, 182, 299  
fraternité, 358  
fraternité (perte de la), 139  
Freire, Juan, 286  
Freire, Paulo, 54, 304  
Fromm, Erich, 54, 58, 118, 139, 162, 195, 262, 267, 281, 374  
frontière (de l'arrogance), 66  
frontières, 288, 371  
frontières (externalisation des), 167  
frontières abyssales, 259, 302  
frustrante, 175, 179, 210, 383  
frustration, 27  
Fuchs, Victor, 171  
Fukushima, 284, 326, 339  
*Fukushima (Héros de)*, 167  
Fukuyama, Francis, 123  
Gaïa, 62, 118, 191, 196  
Galeano, Eduardo, 101, 133  
Galvin, Terrance, 84, 253, 303, 335  
Gandhi (la chaumière), 29, 39, 83, 218  
Gandhi, Indira, 59  
Gandhi, Mohandas, 101, 307, 352  
garage humain, 33, 238, 372, 384, 385, 389  
García Muñoz, M<sup>a</sup> Adelina, 29, 115, 155, 170, 281, 328, 351  
García-Bellido, Javier, 23  
Gardels, Nathan, 83  
Garnier, Jean-Pierre, 177, 216, 317, 334  
Garrigós, Alfons, 30, 38, 135, 197, 204, 205, 282, 287, 288, 289, 290, 298, 300, 338, 340, 341, 342  
*gated communities*, 24, 127, 168, 234  
Geddes, Patrick, 83, 133, 189, 307, 336  
Généreux, Jacques, 204  
genre vernaculaire, 268  
*gens ordinaires*, 26, 115, 84, 145, 171, 176, 207, 244, 297, 322, 328, 329, 360  
gentrification, 224, 234, 256  
Georgescu-Roegen, Nicholas, 272  
gérer (la planète), 152  
Gil-Fournier, Mauro, 113, 296, 337  
Girard, René, 36, 94  
Gluckman, Max, 102, 157  
Goetz, Benoît, 206  
Goodman, Paul, 22, 54, 84, 85, 124, 291, 310  
Goodman, Percival, 85, 86  
Gorz, André, 20, 29, 35, 44, 54, 59, 108, 136, 144  
gouvernance, 122, 123, 178

- GPS, 228  
*grande transformation*, 23, 66  
Granstedt, Ingmar, 29, 65, 247, 270, 271, 293, 310, 313  
gratuité, 323, 324, 325, 326, 344, 375, 386  
Groeneveld, Sigmar, 84, 276  
Gropius, Walter, 23  
guerre économique, 327  
*H<sub>2</sub>O, les eaux de l'oubli*, 71, 83, 130, 129, 231, 255  
habitat | habitude, 220  
habiter (art d'), 33, 72, 83, 94, 105, 130, 151, 161, 209, 217, 233, 234, 264, 292, 309, 359, 360, 376, 379, 382, 384, 385  
habiter (bien d'investissement), 161  
habiter (liberté d'), 124  
habiter | secteur économique, 149, 151  
habitude, 341, 347  
*hacker* (éthique), 202, 203  
Hadid, Zaha, 213  
Hardin, Garrett, 220  
harmonie | valeurs, 101  
Harvey, David, 317  
Hatzikiriakou, Kostas, 36, 69, 273  
haut-parleur, 43, 205, 355, 453  
hédonisme, 345, 351, 353, 374, 375, 387  
Heidegger, Martin, 21, 42, 91, 166, 217, 348  
Héloïse (de Garlande ?), 67  
Herzfeld, Michael, 111, 116  
Hésiode, 134, 340  
Hessel, Stéphane, 97  
hétéronomie, 381  
*hexis*, 29, 59, 67, 263, 301, 347, 389  
hiérarchies, 138, 153, 161, 164, 167, 169, 171, 178, 187, 188, 225, 226, 280  
histoire, 328, 336  
historicité, 37, 71, 206, 231  
historien, 256, 330, 351  
Hobbes, Thomas, 131, 133, 327  
Hoinacki, Lee, 41, 42, 51, 52, 65, 69, 75, 78, 84, 276, 394  
Hollants, Elizabeth M. (*Betsy*), 51  
homme (disparition de l'), 135  
homme administré, 179, 181, 382  
homme nécessaire, 94, 124, 267  
*Homo castrensis*, 97, 124, 189, 218, 267, 268, 359, 382  
*Homo educandus*, 267, 268, 292, 437  
*Homo magnanimus*, 342  
*Homo miserabilis*, 94, 95, 267, 268, 319, 339  
*Homo œconomicus*, 93, 95, 267, 319, 339  
*Homo systematicus*, 93, 94, 95, 189, 267, 268, 323, 339, 382  
homologation, 123, 136, 139, 154, 159, 245, 247, 249, 384  
Hopkins, Rob, 126, 275  
horizon, 372, 390  
horizon élargi, 79  
horizon partagé, 272, 334  
Hornedo, Braulio, 41, 62, 81  
hospitalité | hospitalisation, 71, 85, 95, 96, 153, 157, 161, 162, 164, 165, 178, 257, 283, 287, 288, 289, 290, 327, 337, 341, 344, 352, 353, 358, 366, 374, 382, 386  
Howard, Ebenezer, 86, 360  
Hugues de Saint Victor, 47, 67, 70, 72, 73, 76, 507

- Huidobro, Vicente, 75  
*humains* (des), 104, 258  
Humbert, Marc  
humiliation, 97, 105, 209, 234, 254, 342, 453  
humiliation (de la chair), 348  
humiliation (de la parole), 196, 197, 205, 206, 253, 254, 255, 263, 383  
humiliation (de la perception), 196, 197, 254, 263, 383  
humiliation (de la réalité), 196, 254, 263, 383  
humiliation (des sens), 197  
humiliation (du lieu), 383  
humour, 284  
Hüsserl, Edmund, 21, 166  
hutte Kabyle, 218  
*hybris*, 123, 134, 136, 139, 170, 179, 186, 258, 271, 280, 333, 340, 381, 385  
hygiénisme, 170, 180, 181, 182, 183, 382  
hyperconsommation, 385  
hypertechnologisation, 169  
*iatrogenèse*, 31, 62, 130, 140, 141, 149, 253, 255, 381  
*iatrogenèse* clinique, 146, 148  
*iatrogenèse* sociale, 152, 156, 174, 178, 272  
*iatrogenèse* structurelle, 179, 180  
*iatrogenèse* technique, 272  
ICI-Instituto de Comunicación Intercultural, 48  
icône, 250, 252, 253  
identité, 269, 372  
idole, 188  
Ignatieff, Michael, 94, 228  
*il faut / ils font*, 32, 285  
Il granchio di Kuchenbuch, 41, 78, 81, 106  
Ilic, Piero, 42, 43, 45  
illégibilité, 169  
Illich archéologue de la culture, 64, 68, 81  
Illich étranger, 65  
Illich historien, 20, 33, 37, 43, 46, 49, 55, 64, 65, 67, 68, 71, 75, 79, 92, 127, 206, 266, 294, 355, 360, 388  
Illich iconoclaste, 354  
Illich philosophe itinérant, 49, 64  
Illich polyglotte, 46  
Illich prêtre, 48, 57  
Illich, Aleksandar (*Sascha*), 43, 47, 53, 83  
Illich, Michael (*Micha*), 43, 47  
illusion (de l'équité et du progrès), 102, 107, 270  
illusion (de pouvoir), 118  
illusion (nourrir la planète), 98, 107  
illusions, 78, 107, 195, 271, 301, 379, 380  
image, 24, 193, 194, 250, 252, 253, 254, 255, 257, 347, 384, 385  
image | réalité, 194, 196  
*imaginarium*, 345, 375, 376, 386  
imagination, 21, 297, 301, 390  
imagination paralysée, 210, 233, 268  
immun (système), 258, 385  
impératif systémique, 89, 91, 93, 98, 107, 121, 137  
impertinence, 335  
impostures, 203  
impuissance (politique de l'), 310, 345, 350, 351

- impuissance programmée, 39, 93, 97, 114, 136, 145, 155, 157, 169, 171, 175, 208, 233, 253, 389
- Incarnation (Paroisse de l'), 47, 48
- incarnation | désincarnation, 21, 33, 37, 70, 71, 78, 79, 80, 87, 111, 193, 195, 196, 197, 206, 209, 213, 254, 255, 300, 335, 347, 348, 382, 383, 389, 453
- inclusion | exclusion, 96, 116, 126, 168, 169, 170
- incompétence, 246
- individu, 67, 73, 138, 201
- individu | *dividu*, 258
- individu | société, 279
- individu | sous-système, 258, 274, 358
- individualisme, 246
- individus | profils, 262, 293
- industrialisation, 25, 49, 153, 245, 284, 379, 380
- industrialisation (de l'alimentation), 99
- industrialisation (des campagnes), 98, 121, 139, 149, 157
- industrialisation (*opération bootstrap*), 48
- industrialisme, 21, 28, 32, 33, 60, 67, 93, 156, 227, 262, 264, 271, 274, 292, 319, 335, 342, 363, 377, 379, 383, 385, 388
- industrialisme (espace habité), 86, 87, 107
- industrialisme (logiques de l'), 93, 123, 124, 135, 180
- industrialisme (post-), 29
- industrialisme (sortir de l'), 28, 31, 32, 87, 256, 262, 268, 269, 376
- industrialisme | croissance urbaine, 108
- industrialisme | systèmes (synergies), 93, 98, 119, 145, 225, 374
- industrie automobile, 108
- inégalités, 25, 27, 62, 138, 171, 253, 262, 268
- infantilisation, 246
- information (liberté de), 291
- informationnalisme, 31, 33, 93, 165, 168, 204, 225, 279, 349, 388
- iniquité (triple), 171, 173, 174, 179
- Innis, Harold Adams, 179
- innovation, 24
- institutions, 25, 45, 61, 62, 64, 65, 79, 87, 91, 248, 255, 263, 264, 281, 291, 294, 305, 310, 311, 318, 327, 340, 358, 379, 380, 382, 383, 384, 389
- institutions (blocage des), 177, 179
- institutions (crise des), 263
- institutions (exonérer les), 154
- institutions (hypertrophie), 59, 107, 133
- institutions (révolution des), 58
- institutions manipulatrices, 61, 222, 292, 315
- instrumentalité, 66, 92, 275, 323
- instrumentalité (fin de l'), 20, 68, 92, 142, 202, 326, 337, 382
- insupportable, 97
- Integrity* (journal), 47
- interface*, 193, 250, 266
- Internationale Situationniste, 102, 195
- intersubjectivité, 258, 279, 322, 332
- intimité, 96, 97, 137
- intuition, 390
- IUP-Institut d'Urbanisme de Paris, 20, 37, 132
- Jacobs, Jane, 124, 287, 360
- Je-Nous, 288, 329
- Jerome (Mother, O.S.B.) (née Melanie « Muska » von Nagel Mussayassul), 45, 76
- Jérôme (St.), Jérôme (St.), 45, 76, 68

- Jésuites, 45
- Je-Tu, 69
- jeu (programmé), 159
- Jeux Olympiques, 173
- Jevons, paradoxe de, 148
- Jevons, William Stanley, 148
- joie, 284, 321
- Jonas, Hans, 118, 201, 377
- Julien, Jacques, 42, 77, 144, 184, 231, 272
- juste mesure, 334, 336
- justice, 281, 332
- Kaller-Dietrich, Martina, 40, 42
- Kammerer, Peter, 267, 268, 325
- Kant, Emmanuel, 47, 248
- Kapzig, Leo, 181
- Karsz, Saül, 170
- Kennedy, John F., 28, 49, 327
- Kerckhove, Derrick de, 205
- Kohn, Edith, 40
- Kohr, Leopold, 58, 81, 87, 114, 130, 132, 133, 134, 137, 204, 272, 300, 320, 332, 333, 334, 346, 381
- Koolhaas, Rem, 113
- Krishnamurti. Jiddu, 59, 114, 132, 274
- Kropotkin, Piotr, 84
- Kublai Kahn, 38, 187
- Kuchenbuch, Ludolf, 70, 273
- La Cecla, Franco, 84, 85
- La Convivialité*, 60, 61, 65, 72, 91, 92, 91, 191, 277, 282, 283
- La Convivialité* (bulletin), 81, 422
- La corruption du meilleur engendre le pire.* 75, 129
- La ligne d'horizon-Les amis de François Partant (Asso.), 20, 22, 30, 77, 93, 103, 263, 270, 290, 391
- La perte des sens*, 75, 333, 349
- Lacaton-Vassal, Arch., 304, 373
- Ladner, Gerhard, 44, 54, 351
- Lamaud, Isabelle, 34
- landscape*, 35
- langage, 266, 289, 299, 300, 316, 338, 341
- Lasch, Christopher, 38, 138
- Latouche, Serge, 27, 94, 109, 151, 266, 268
- Le Chômage créateur*, 65
- Le Corbusier (Charles-Édouard Jeanneret), 23, 86, 128, 360
- Le Genre vernaculaire*, 66, 83, 137, 206, 218, 332
- Le Play, Pierre-Guillaume-Frédéric, 336
- Le Pogam, Yves, 21
- Le Travail fantôme*, 65, 104
- Le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes*, 25, 89, 98, 389
- lecture, 30, 205, 337, 355, 387, 453
- lecture monacale | livresque, 73
- lecture silencieuse, 202
- lectures de paysage, 30, 338
- Lefebvre, Henri, 102, 183, 216, 317
- légèreté, 343, 375
- Leiss, William, 94
- Lemercier, Grégoire, 56
- Lerner, Jaime, 118, 148, 303, 377
- Les Villes invisibles*, 38, 187
- Léviathan, 132, 133, 327, 333
- Lévinas, Emmanuel, 19, 240, 320, 321, 347, 348
- Levi-Strauss, Claude, 65
- Lewis, Oscar, 58
- Libérer l'avenir*, 51, 58, 81, 83, 262, 302, 304, 356

- liberté, 123, 178, 258, 269, 272, 277, 283, 301, 311, 321, 325, 338, 377, 386, 389, 454
- liberté (surveillée), 182
- liberté d'habiter, 248, 268, 293, 297, 307
- liberté d'information, 292
- liberté de réunion, 292
- liberté radicale, 69, 78, 80, 95, 321
- libertés | droits, 151
- Liceo Scientifico Statale Leonardo da Vinci, 45
- Lieu (respect du), 352
- lieu de la consommation, 107, 380
- lieu des flux, 109, 119, 165, 206, 214
- lieu des opportunités, 103, 107, 139, 143, 157, 165, 380
- lieu humilié, 383
- lieux, 45, 86, 85, 137, 139, 190, 227, 238, 239, 240, 253, 273, 284, 296, 301, 305, 312, 330, 331, 338, 339, 347, 348, 351, 358, 363, 370, 374, 375, 383, 385, 387, 389
- lieux | espace, 36, 69, 85, 212, 218, 227, 238, 240, 243, 336, 359, 384
- lieux | non-lieux, 97, 256, 289
- limites, 22, 24, 26, 61, 62, 85, 90, 133, 134, 140, 170, 188, 250, 254, 259, 266, 271, 272, 276, 282, 288, 289, 302, 305, 310, 318, 330, 332, 334, 335, 339, 341, 349, 354, 361, 365, 367, 381, 383, 384, 385, 389
- limites (de l'énergie), 108
- Lindheim, Roslyn, 85, 162
- Linhart, Robert, 59, 112
- Lipovetsky, Gilles, 27, 207
- living room consultations*, 74, 81
- Lizet, Bernardette, 30
- locomotion (certitude moderne), 62, 227, 276
- logement | demeure, 86, 161, 308
- logement digne, 157, 233
- logique | fatalité, 127, 132
- logique spéculative, 384
- loisirs, 360
- loisirs (programmés), 157
- lot commun, 267, 359
- Loubière, Antoine, 29
- Lovelock, James, 191, 192
- Loyola, Ignacio de, 45
- Lucca, 81
- Lucca (Scuola per la pace), 78
- Lummis, Douglas, 45, 109, 115, 358, 363
- Lynch, Kevin, 165
- Lynch, William, 47
- Lytard, Jean-François, 193, 196, 206
- Maalouf, Amin, 25, 263
- Madec, Philippe, 225
- Madrid Arena, 15, 182, 192
- Magnaghi, Alberto, 334
- Maillard, Hélène, 62
- Maillard, Jean de, 358
- mains, 300, 313, 316, 347
- mal, 37, 79, 80, 95, 135, 137
- malheur paradoxal, 27
- Marc, Olivier, 84
- marché du carbone, 100, 118, 280
- Margalit, Avishai, 97, 322
- mariage (contrat), 67, 73, 202
- Maritain, Jacques, 46, 47, 58, 340
- marketing social*, 275

- marketing* urbain, 24, 125, 128, 140, 182, 210, 232, 253, 257, 275, 293, 298, 381
- marque de ville*, 128, 173, 293, 381
- Márquez Muñoz, Jorge, 134
- Márquez Muñoz, José Federico, 34
- marxisme, 44, 60, 131, 142, 195, 312, 317
- masse critique, 368, 369
- Mauss, Marcel, 58, 65, 279, 323, 351, 359
- MAUSS-Mouvement Anti-Utilitariste des Sciences Sociales, 37, 279
- McIntyre, Alasdair, 342
- McIntyre, Ian, 341
- McKnight, John, 68, 162, 287, 310
- McLuhan, Marshall, 179, 205
- McManus, James Mgr, 55
- Meadows (rapport), 151
- médiation, 207
- médiatisation, 193
- méfiance (prémisse de la)*, 246, 321
- mégalopole, 187
- méga-machine*, 83, 86
- Meirelles, Laércio, 246
- mémoire, 205
- ménager / aménager*, 252, 285
- Méndez Arceo, Sergio Mgr, 40, 51, 54, 56
- Menk, Antje, 69
- mentalité alphabétique, 73, 202, 337
- mentalité cybernétique, 25, 68, 74, 202, 291, 337, 342, 382
- mercantilisation de toutes les choses, 153, 174, 207, 333
- message, 206, 355, 453
- métabolisme (des territoires), 124, 126, 241, 243
- métaphore primordiale, 202, 302, 337, 350
- Mexico D.F, 82
- Michéa, Jean-Claude, 23, 38, 97, 122, 127, 137, 138, 173, 207, 268, 269, 279, 322
- Milana, Fabio, 45
- milieu (maîtrise du), 25, 176, 177, 178, 272, 274
- milieu (planification du), 180, 181, 182, 259
- milieu social | milieu technicien, 27
- minimum | maximum, 154
- Minogue, Kenneth, 181
- mirages technogènes, 282, 349
- miroir du passé*, 71, 74
- misère, 25, 26, 27, 50, 97, 100, 119, 169
- Mitcham, Carl, 41, 42, 63
- mobilité, 24, 86, 92, 123, 125, 157, 207, 225, 228, 229, 286, 293, 308, 365, 366, 367, 368, 369, 374, 381
- mobilité (capitalistes de la), 225
- mobilité (durable), 118
- mobilité (plan de), 237
- mobilité | liberté, 225
- mode autonome, 262, 270, 271, 280, 291, 310
- mode hétéronome, 262, 271, 280, 291, 310
- modèle Barcelone, 32
- modèle Benidorm, 235
- modèle Vancouver, 236
- modèles urbains préformatés, 235
- moderniser, 49, 240, 244, 377, 385

- modernité, 24, 33, 59, 65, 66, 67, 71, 79, 97, 131, 201, 240, 253, 270, 322, 323, 326, 349, 389
- modernité (liturgie de la), 165
- modernité (*topologie mentale* de la), 64
- modestie, 80, 299, 300, 352, 371, 387, 454
- moi*, 67, 72, 73, 288, 337, 382
- moi* (image textuelle du), 201
- monde commun, 206
- Monderman, Hans, 362
- Monestier, Jean
- monisme, 137, 203
- monopole radical, 59, 61, 79, 91, 92, 107, 129, 133, 153, 154, 169, 174, 176, 178, 212, 262, 271, 304, 311, 318, 356, 359, 365, 367, 380, 381, 454
- Montini, Giovanni Battista (Pape Paul VI), 46
- Morelli, Giovanna, 41, 191, 258
- Morin, Edgard, 390
- morphologie sociale*, 131, 332
- Morris, Gerry S.M., 50, 51
- mot amibe, 22
- mots plastiques, 22, 89, 169, 189, 191, 225, 293
- mots toxiques, 22
- Mounier, Emmanuel, 60
- Mouvement Moderne, 23, 84
- mouvement silencieux*, 155, 170, 351
- Moyen Âge, 29, 43, 64, 67, 113, 131, 133, 355, 436, 447
- Müchlin, Michel, 46
- multiforme, 31, 33, 265, 277, 283, 376, 385
- Mumford, Lewis, 42, 83, 187, 189, 340, 355, 372
- munus*, 359
- Muñoz, Francesc, 24, 125, 253, 256
- Murray Schafer, 355
- mystère, 372
- mysterium iniquitatis*, 80, 197
- mythe, 27, 60, 73, 90, 95, 107, 121, 134, 135, 145, 183, 190, 272, 319, 329, 340, 360, 380
- mythe (pour Ellul), 186
- mythe | borne, 139
- mythe | réalité, 102, 183
- mythopoétique (rituel), 98, 102, 143, 157, 179, 210, 313, 380
- Nader, Ralph, 147, 247
- naturalisme, 58
- nature (amour de la), 118
- nausée, 112, 228
- Navarro, Vicenç, 170
- nazisme, 44
- Nebrija, Elio Antonio de, 128
- Némésis*, 31, 32, 74, 110, 130, 134, 135, 137, 184, 185, 186, 192, 193, 207, 254, 255, 259, 264, 272, 339, 344, 376, 377, 381, 383, 384
- Némésis industrielle*, 153, 178, 190, 217, 262, 265
- Némésis médicale*, 36, 60, 62, 72, 85, 87, 92, 129, 130, 139, 140, 144, 145, 146, 149, 152, 161, 170, 176, 177, 180, 181, 190, 198, 255, 270, 310, 356, 381, 383
- Némésis urbaine*, 31, 146, 151, 152, 153, 178, 190, 210, 212, 221, 238, 258, 259, 262, 265, 270, 276, 278, 281, 381, 383, 385
- Némésis urbaine* (définition), 255
- network society*, 93
- New Scare City*, le blog de John W. Verity, 37, 41, 52, 76, 81, 83, 150

- Niemayer, Oscar, 299
- noch nicht*, 272
- nomadisme, 45, 78, 82
- norme, 94, 98, 108, 132, 136, 143, 145, 154, 156, 159, 182, 213, 234, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 262, 294, 341, 361
- norme (pédagogie de la), 245, 314
- norme (proscriptive | prescriptive), 310
- Noschis, Kaj
- nourrir | se nourrir, 101, 363, 380
- nous* (pouvoir du), 77, 81, 358
- nucléaire, 167, 284, 326, 339, 366
- Núñez, Violeta, 182
- Oakland Table (The)*, 35, 41, 84, 85, 109, 200, 214, 238, 239, 253, 264, 288, 303, 308, 329, 335, 347, 358, 363, 419
- obéissance, 321
- obsolescence programmée, 94, 117, 156, 244, 248
- Ocampo Villaseñor, Tarsicio, 40, 41, 47, 50, 51
- Ochoa, Roberto, 81, 132, 133, 204, 332, 333, 358
- Ocotepéc, 52, 64, 76, 105, 281
- Ohmann, Friedrich, 43
- Olvera Gómez, Rosa María, 34
- ONU, 27, 107
- ONU-Habitat, 118
- ONU-UNFP, Fonds des Nations Unies pour la population, 25, 26, 89, 121, 122
- organon*, 68, 92
- Ortlieb, Johanna, 42
- Orwell, George, 38, 74, 89, 92, 130, 138, 192, 322, 323
- osculum pace*, 330
- osmose, 337
- Ostrom, Elionor, 222
- Ots, Michel, 315
- oubli, 338
- outil (contrôle de l'), 263
- outil *maniable*, 282
- outil *manipulable*, 282
- outils (retombées symboliques), 67
- oxymore, 28, 253, 264, 293, 389
- PADES-Programme autoproduction et développement social., 38, 176, 195, 208, 209, 285
- Pahlavi, Farah Diba, 59
- paideia*, 136
- paix, 279, 327, 376
- paix des peuples, 280, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 344, 358, 375, 386
- paix économique, 328
- paix vernaculaire, 330, 386
- palliatifs, 118, 123, 151, 165, 169, 175, 206, 221, 272, 352, 384
- pamphlets, 59, 60, 81, 91, 144, 145, 355
- Pandore, 135, 339, 340
- Panikkar, Raimon, 114
- Paquot, Thierry, 20, 22, 29, 30, 37, 40, 46, 71, 73, 77, 82, 83, 84, 116, 132, 230, 252, 256, 278, 285, 301, 305, 309, 312, 318, 345, 351, 366, 387, 388, 389
- paradoxe de Jevons, 148
- paradoxes, 33, 60, 72, 86, 150, 153, 171, 204, 267, 383, 389
- paradoxes | promesses, 121
- parité, 138
- parler, 296
- parler crée un lieu, 355, 356, 387, 453

- parole, 265, 288, 294, 304, 321, 329, 354, 355, 358, 360, 374, 375, 376, 385, 386, 387, 389, 453
- parole (désincarnation de la), 71, 80
- parole (liberté de), 291
- parole (pouvoir topogénique de la), 206, 312, 355
- parole (trahison de), 79
- parole | communication, 206
- parole humiliée, 253, 254, 256, 383
- partage, 374
- partage des eaux, 33, 67, 68, 91, 92, 98, 144, 190, 244, 326, 379, 382
- partage modal, 365
- Partant, François, 20, 28, 29, 59, 65, 77, 91, 101, 114, 125, 268, 327, 329, 345, 360, 361, 377
- participation, 24, 215, 293, 316, 385, 386
- participation (mythe), 317
- path dependence*, 371
- patrimoine, 111, 113, 243, 360, 371, 372
- Patrimoine de l'humanité UNESCO*, 293, 372
- pauvreté, 119
- pauvreté | misère, 220
- pauvreté modernisée, 50, 98, 108, 119, 120, 149, 379
- paysans, 25, 49, 86, 99, 100, 124, 281, 290, 352, 361, 363
- paysans (le temps), 116
- paysans (suicide des), 147
- Peace Corps*, 28, 51
- péché, 48, 58, 72, 97, 170, 340
- péché | infidélité, 79
- peirastique*, 59, 64, 81, 91, 142, 144, 244, 277, 364
- Penn College, 64
- Penn State University, 36, 41, 49, 64, 68, 69, 84, 85, 94, 103, 129, 144, 189, 198, 268, 388
- pensée unique, 24, 123, 136, 270, 333
- pensoir, 77
- perception, 35, 36, 43, 67, 71, 265, 338
- perception (histoire de la), 67, 87
- perception (*modes de*), 64
- perception | systèmes, 145
- perception humiliée, 254, 256, 383
- Pérez-Vitoria, Silvia, 30, 32, 78, 101, 120, 125, 266, 285
- Perrot, Marie-Dominique
- personne, 258
- personnes | populations, 262
- pertinence, 334, 335, 346, 347, 348
- Petrópolis, 52
- peur, 69, 234, 249, 274
- phénoménologie, 21, 58, 166
- philia*, 75, 77, 287, 331, 349, 352
- philosophie | sciences, 70, 209
- pic pétrolier, 26, 109, 156, 274
- pieds, 71, 76, 209, 335, 365, 390, 453
- pisos patera*, 234
- plaisirs, 299, 301, 325, 338, 342, 346, 349, 375
- planète bleue, 189
- planification, 24, 114, 244
- planification du milieu, 382
- planning*, 58, 139, 214, 225, 253
- Platon, 134, 135, 300, 333, 338
- Playa Cortada, 77
- Plessix Gray, Francine du, 40, 46, 48, 51, 57, 110, 239
- poésie, 21, 82, 300, 302

- Polanyi, Karl, 23, 63, 65, 66, 101, 114, 218, 273, 327, 329
- politiser | dépolitiser, 177, 178, 181, 183, 201, 206, 207, 210, 244, 252, 255, 377, 383, 385
- Pontificia Universidad Católica Santa María de Ponce, 55
- Pontificia Università Gregoriana, 45, 46
- Pörksen, Uwe, 22, 70, 189, 193, 273, 293
- porosité, 289, 290, 337, 374
- Porto Rican Day Parade*, 48
- Porto Rico, 41, 47, 48, 55, 58, 77, 131, 429, 430
- Portoricains, 47, 83
- Postman, Neil, 93, 299
- postmodernisme, 33, 65, 68, 193, 206, 383
- pouvoir, 87, 95, 96, 114, 132, 139, 140, 162, 187, 189, 243, 269, 272, 295, 322, 327, 329, 350, 351, 361, 367, 379, 387, 453, 454
- pouvoir (concentration du), 176, 311
- pouvoir (illusion de), 350
- pouvoir (renoncement au), 48, 80, 279, 310, 321, 339, 350, 389
- Prada, Juan Manuel de, 246
- pratiques sociales complexes, 342, 374, 375, 387
- praxis*, 29, 59, 67, 102, 195, 263, 278, 285, 301, 318, 386, 389
- prévention, 182
- Prévert, Jacques, 99
- principe responsabilité, 62, 118, 201
- problème | solution, 119, 377, 380
- Prodi, Paolo, 75, 330
- production intégrée, 98, 108, 380
- productivisme et productivité 24, 30, 59, 89, 93, 262
- professions mutilantes, 61, 62, 71, 86, 91, 92, 101, 129, 169, 248
- progrès, 62, 86, 92, 102, 120, 123, 126, 135, 153, 156, 157, 176, 249, 263, 270, 271, 272, 288, 302, 319, 330, 348, 380, 382, 389
- progrès (illusion du), 212
- progrès (mythe du), 114, 115, 157, 296
- progrès | privilèges, 170, 174
- progrès social, 166
- Projet Express*, 316
- projet local, 334, 336, 386
- Prométhée, 134, 135, 185, 280, 339, 340, 341, 387
- Prométhécène*, 339, 343
- proportionnalité, 35, 37, 58, 69, 70, 71, 85, 86, 131, 132, 135, 136, 137, 139, 140, 178, 180, 207, 241, 243, 257, 272, 279, 280, 298, 300, 313, 320, 332, 333, 334, 335, 336, 339, 346, 348, 349, 376, 381, 384, 386, 389
- proportionnalité | *logos*, 135
- propriété, 30, 294, 297, 312, 317, 361, 374, 375, 376, 384
- prosocialité*, 285
- Protagoras, 135
- protocolisation, 164, 178, 182
- pseudo*, 69, 80, 161
- pseudo-communications*, 217
- pseudo-écologie*, 217
- pseudo-images*, 193
- pseudo-incarnation*, 193, 196, 208, 212, 250, 383
- pseudo-participation*, 215
- pseudo-percepts*, 208
- pseudo-réalités technologènes*, 207, 208
- pseudo-science*, 276
- pseudo-services*, 216, 217

- pseudo-transports*, 217
- pseudo-travail*, 217, 257, 362
- pseudo-urbanisme*, 216, 217
- publicité, 182, 248
- PUDEL: Circle for Research on Proportionality (CROP)*, 38, 68, 81, 421, 422
- qualité de vie*, 232
- Quinn, James, 149
- Rahbi, Pierre, 221
- Rahnema, Majid, 26, 35, 49, 50, 220, 245
- Ramage, David, 68, 287, 349
- rareté, 20, 31, 33, 65, 86, 90, 93, 103, 106, 107, 121, 123, 132, 143, 209, 220, 222, 243, 244, 249, 250, 253, 257, 258, 262, 266, 279, 284, 297, 313, 319, 320, 327, 328, 330, 332, 339, 357, 360, 374, 376, 380, 383, 384, 385, 386
- rareté (certitude moderne), 61, 103, 124, 237, 389
- rareté (histoire de la), 63, 65
- Ravignan, François de, 20, 30, 42, 100, 120, 338
- Rawls, John, 36
- réalité, 67, 70, 194, 251, 252, 255, 263, 265, 296, 301, 302, 338, 342, 347, 384, 387, 389, 390
- réalité (résistances de la), 189
- réalité | modèle, 191
- réalité | programme, 205
- réalité augmentée, 196
- réalité humiliée, 254, 256, 383
- realité significamenteuse*, 32
- réalité véritable, 25, 26, 27, 108, 123, 257, 380
- réchauffement climatique, 26, 109, 118, 156, 274
- réécits, 206, 337
- réduire | reconduire, 31, 171, 178, 291, 294, 300, 318, 343, 344, 349, 376, 386
- réforme, 336, 351, 365
- regard, 33, 35, 71, 193, 194, 250, 254, 255, 334, 347, 350, 384, 386
- regard (éthique du), 193, 347
- regard (histoire du), 37, 193
- regard (surveiller son), 193, 280, 347, 360
- Regenstreif, Fritz, 42, 43, 45
- Regenstreif-Ortlieb, Ellen Rose (Maexie), 42, 43, 45, 47
- Reimer, Everett, 54, 58, 84
- relativisme culturel, 341
- Renault, Michel, 232
- rentabilité, 24, 93, 108, 262, 380
- réseaux (*network society*), 137, 138, 204
- résidants (suicides), 115
- résilience, 156, 272, 274, 275, 276
- résistance, 45, 215, 361
- resistenza*, 45
- ressources humaines, 58, 63, 103, 124, 154, 166, 178, 218, 363
- retours de savoir*, 142
- réunion (liberté de), 291
- rêves, 294, 331, 360
- révolution (culturelle et institutionnelle), 25, 351, 356, 374
- révolution verte, 102
- Ricœur, Paul, 206, 342
- Rieger, Matthias, 69, 76, 101, 106, 130, 131, 132, 135, 226, 227
- Riesel, René, 26
- Rievaulx, Aelred, 67

- Rilke, Rainer M., 44  
risque, 288, 369  
Rist, Gilbert, 103, 356  
rituel, 60, 157, 178, 270, 319, 360, 361, 371, 380, 381, 382  
rituel (coercitif), 60  
rituels (industrialisation des), 153, 156, 157, 160, 178  
rituels de fondation, 231  
Robert, Jean, 20, 21, 26, 35, 36, 37, 38, 40, 44, 48, 59, 60, 62, 66, 69, 70, 71, 79, 80, 81, 82, 85, 91, 95, 105, 106, 114, 128, 131, 132, 137, 141, 142, 143, 144, 146, 149, 150, 172, 186, 197, 200, 204, 227, 228, 231, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 248, 253, 256, 276, 278, 279, 280, 304, 310, 330, 335, 336, 347, 348, 352, 357, 358, 360, 363, 365, 370, 371, 386, 387, 388, 389, 454  
Rogers, Richard, 213  
Rohe, Mies van der, 23  
rôles (multiplication des), 153, 160, 178  
Roncalli, Angelo Giuseppe (Pape Jean XXIII), 28  
Roustang, Guy, 208  
Rubert de Ventós, Xavier, 32, 23  
Russo, Fiorella, 361  
Rykwert, Joseph, 24, 82, 85, 189, 231, 303, 308, 372, 388  
rythmes, 115, 116, 117, 119, 126, 134, 147, 169, 218, 221, 226, 241, 245, 277, 300, 338, 362, 370, 374, 390, 446  
rythmes (fragmentation), 299  
Sachs, Wolfgang, 22, 28, 36, 41, 69, 70, 74, 86, 94, 105, 109, 143, 207, 268, 274, 335  
*sacrum*, 189, 190  
sagesse, 313, 339, 342  
Sahlins, Marshall, 120  
Saint Just, Thibault, 138  
Saint Office (Tribunal du), 40  
Salzburg, 46  
Samaritain, 69, 78, 79, 80, 95, 162, 258, 350, 378, 389  
Samerski, Silja, 69, 70, 78, 106, 214  
Samuel, Sajay, 69, 70, 78, 103, 106, 191, 227, 228, 258, 328, 370  
Sanders, Barry, 72, 201  
Sansot, Pierre, 21, 322  
santé, 62, 76, 162, 369  
santé (à l'ère des systèmes), 63  
Santos, Boaventura de Sousa, 60, 169, 302, 304, 311, 312, 313, 315, 316  
Sassen, Saskia, 128, 187  
Sauvy, Alfred, 27  
savoirs, 294, 331, 360  
Sbert, José María, 134, 137, 340  
scandale, 170, 179  
Schaefer, Hans, 181  
schizophrénie, 166, 200  
Schumacher, Friedrich, 131, 332  
scolarisation universelle et obligatoire, 58, 60, 65, 91, 103, 107, 380  
sécurité, 97, 138, 154, 159, 247, 249, 257, 367, 368, 369, 390  
sécurité alimentaire, 100, 155  
sécurité juridique, 247  
Segal, Walter, 84, 309, 310  
séisme (Haïti, L'Aquila), 171  
Semprún, Jaime, 26, 114  
Sen, Amartya, 209, 320  
Sennett, Richard, 136, 207, 292, 300  
sens, 43, 92, 106, 381, 382  
sens (analgésie des), 181, 182, 183

- sens (histoire des), 37
- sens (le), 71, 76, 110, 131, 191, 205, 259, 271, 282, 300, 319, 320, 322, 323, 333, 335, 336, 356, 359, 385
- sens (les), 80, 86, 93, 118, 139, 195, 197, 256, 269, 272, 273, 296, 338, 339, 341, 342, 346, 347, 348, 349, 377, 387
- sens (perception du), 199
- sens (perte des), 33, 70, 87, 190, 200, 205, 250, 255, 347, 382
- sens (perte du), 216
- sens | contre-sens, 178, 217, 258, 278, 385
- sens | non-sens, 61, 217, 315
- sens commun, 37, 68, 69, 85, 130, 136, 180, 191, 203, 207, 209, 239, 245, 247, 250, 255, 318, 319, 331, 333, 334, 335, 336, 342, 344, 359, 377, 381, 383, 384, 385
- sens commun (disparition du), 132
- sensualité, 324, 342, 375, 387
- Šeper, Franjo Mgr, 56
- serment hippocratique*, 303
- service (institutionnalisation du), 33, 288, 340
- services, 61, 68, 102, 246, 287, 359, 380, 382
- services (économie des), 69
- services (société avancée de), 93
- services (station de )*, 242
- services (surcroissance), 157
- services (surproduction), 150
- services | culture, 158
- services écologiques, 207
- services écosystémiques, 99, 107
- services humanitaires, 162
- services publics, 365
- services sociaux, 157
- services urbains, 155, 160, 172, 214
- seuil, 20, 25, 31, 33, 61, 62, 68, 85, 89, 90, 91, 92, 93, 96, 97, 98, 122, 129, 133, 139, 148, 149, 150, 151, 155, 156, 157, 161, 169, 171, 175, 177, 178, 189, 190, 207, 217, 220, 222, 238, 245, 246, 247, 252, 257, 259, 262, 278, 287, 288, 293, 305, 310, 311, 317, 326, 335, 339, 342, 357, 371, 381, 383, 384, 388, 389, 454
- sexe économique, 66, 70, 253, 268
- Shanin, Theodor, 390
- Shiva, Vandana, 27
- show*, 33, 160, 193, 194, 196, 204, 207, 212, 250, 253, 254, 255, 257, 262, 269, 280, 318, 342, 347, 348, 358, 360, 383, 384, 385, 387
- show (to)*, 195
- Sicilia, Javier, 81
- Signes*, 32, 284
- silence, 205, 294, 301, 304, 327, 331, 341, 360, 453
- simplicité, 207, 218, 294, 300, 316, 352
- simulacre, 196, 216, 217, 292
- Sissung, Maud, 62, 65, 66, 71, 72, 74
- Siza, Alvaro, 300
- slow*, 221, 226, 272
- Slow Cities*, 366
- slum* global, 98, 100, 119, 120, 121, 128, 187
- Smart Cities*, 150, 167, 188
- social laboratory* | *showcase of democracy*, 48, 55
- société amortelle, 207
- société d'hyperconsommation, 27, 119
- société de classes | société sans classes, 92, 103, 127, 165, 168, 179, 195, 226, 293, 294, 297, 316, 360, 374, 376

- société de consommation, 27, 55, 60, 89, 108, 380, 400
- Société de l'Information et la Connaissance [médiatisées], 32, 93
- société des services, 94, 95, 98, 267, 379, 380
- société des systèmes, 378
- société du spectacle, 113, 195, 250, 348
- Société Globale de Marché, 24
- société morbide, 153, 175, 178, 183
- Socrate, 301
- sophistication, 169
- soin, 162, 331, 342, 352
- sol (philosophie du), 209
- sol | hors-sol, 66, 71, 72, 124, 207, 209, 241, 243, 251, 253, 276, 290, 307, 323, 331, 336, 367, 372
- sol urbain, 237
- solidarité, 322
- solitude, 169
- soma, 69, 205, 326, 382, 453
- souffrance, 63, 275, 284, 312, 351
- Soulier, Nicolas, 160, 246, 278, 304, 309, 318, 367
- sous-développement, 27
- soutenabilité (aspects économiques), 126
- soutenabilité (aspects environnementaux), 125
- soutenabilité (aspects sociaux), 126
- souveraineté alimentaire, 125
- spatialisation*, 36, 69
- spatialiser, 240, 244, 377, 385
- spécialisation, 124, 135, 139, 154, 160, 162, 164, 178, 245, 319
- spéculation, 24, 243, 247, 310
- Spellman, Francis Mgr, 47, 48, 50, 51, 54, 56
- Split, 40, 42, 45
- sport, 173
- Stancioff, María Feodora (*Feo*), 50, 51
- State College, 49, 74, 84, 143, 388
- Steiner George, 30, 73, 205, 300, 342
- Steiner, Rudolf, 44
- stérilité, 101, 160, 246, 250, 255, 290, 326
- subsistance, 66, 99, 108220, 271, 274, 291, 360
- succès, 176
- Suenens Léon-Joseph (Cardinal de Malines Bruxelles), 49
- suicides, 115, 147, 242
- suraccumulation, 234
- surcomplexité, 149, 153, 156, 157, 161, 178, 215, 253, 259, 381, 385
- surconsommation, 86, 125, 153, 175, 234, 257, 259, 381, 385
- surcroissance, 86, 120, 271
- surcroissance urbaine, 121
- surefficience, 149, 153, 259, 381, 385
- surexigences, 157
- surmobilité, 153, 259, 367, 385
- surprise, 51, 57, 263, 377, 386
- surprise (préformatée), 111
- surproduction, 149, 153, 156, 175, 178, 259, 385
- surprotection, 169
- survie, 26, 111, 118, 123, 162, 181, 195, 281, 282
- système (définition), 143, 191
- système (programmation du), 181
- système technicien*, 388
- système techno-économique dominant, 89, 93, 98, 103, 105, 107, 109, 119, 120, 121, 313, 379, 380

- systèmes, 31, 33, 71, 76, 85, 92, 255, 263, 264, 272, 301, 341, 382
- systèmes (administrateurs des), 162, 341
- systèmes (analyse des), 92, 93, 140, 169, 202, 203, 250, 254, 328
- systèmes (ère des), 20, 21, 32, 35, 68, 75, 86, 87, 91, 92, 93, 98, 142, 144, 145, 187, 190, 197, 201, 202, 207, 244, 255, 258, 259, 262, 292, 323, 337, 347, 350, 359, 367, 374, 377, 379, 382, 383, 389
- systèmes (logique des), 93, 138, 187
- systèmes (programmation des), 272, 292
- systèmes (santé), 63
- systèmes (théorie des), 326
- systèmes nécessaires, 94, 95, 107, 121, 154, 189
- Tamanoï, Joshiro, 273
- TAZ, Zones autonomes temporaires*, 338
- Team X, 84
- technique (âge de la), 59, 91, 157
- techniques, 194, 255, 271, 273, 274, 366, 390
- techniques (*font / disent*), 64, 67, 71, 87, 93, 179, 190, 299, 383
- techniques (musique), 69
- technologie, 29, 67, 249, 255, 263, 299, 381, 385
- technologie (philosophie de la), 61, 72, 76, 83
- technotopie, 272, 296, 384
- temps, 115, 239, 253, 282, 301, 316, 336, 360
- temps | vitesse, 116
- temps de vie | espace de vie (distorsion), 224
- territoire (reconstruire le),
- territoire (reconstruire le), 28, 31, 33, 262, 334, 376
- territoriens, 257
- Testa, Clorindo, 299
- texte (histoire du), 70
- texte | contexte, 194, 198, 201, 205, 209, 250, 251, 253, 254, 255, 323, 337, 338, 347, 358, 374, 382, 384, 387
- texte visible, 67, 72, 73, 202
- TGV, 168, 229
- The Rivers North of Future*, 76
- Theophilus Presbyter, 67
- théorie de la misère sociale par la magnitude*, 132
- Thibaud, Paul, 59, 62
- Thomas d'Aquin, 29, 30, 41, 47, 58, 71, 279, 284, 349
- Thomas, théorème de, 302, 336
- Thompson, Edward P., 218, 320
- Thought* (revue), 47
- TIC[M]-Techniques de l'information et la communication [médiatisées], 29, 93, 96, 204
- Tiers monde, 27, 58, 70, 101, 119, 304, 356
- toilettes sèches, 35
- ¡Toma la plaza!*, 295
- tonos*, 131, 298, 300, 334, 336
- Tonucci, Francesco, 158
- topogénique, 355, 389, 453
- tourisme, 24, 59, 100, 105, 108, 109, 111, 112, 125, 171, 172, 173, 207, 224, 235, 257, 293, 372
- Toynbee, Arnold J., 46, 102
- transit | transports, 33, 217, 222, 376, 384, 385
- transition, 366

- Transition (Mouvement de), 126, 274, 275, 395
- transmission, 116, 206, 314, 346, 364, 383
- transmission (entravée), 136, 163, 201, 207, 208, 209, 245, 255
- transport (certitude moderne), 227
- transport | mobilités, 225
- transports, 33, 36, 62, 86, 92, 108, 167, 198, 238, 241, 253, 257, 277, 365, 366, 371, 454
- transports (contre-productivité), 223
- transposition, 30, 32, 116, 130, 140, 146, 168, 177, 179, 203, 210, 250, 251, 253, 262, 264, 265, 316, 346, 379, 381, 383, 384
- Trapp, Sebastian, 226, 227
- travail, 59, 207, 247, 274, 305, 314, 336, 360, 362, 363
- travail fantôme, 66, 117, 160, 161, 178
- travail salarié, 102, 112, 119, 172, 178, 217, 257, 268, 380
- Troude -Chastenet, Patrick, 34
- Trudeau, Pierre, 59
- Truman, Harry S., 27, 28, 49, 101
- Turner, John F.C., 82, 83, 136, 233, 248, 307, 308, 309, 388
- UN Conference of Human Settlements, Habitat I, Vancouver, 83
- Unamuno, Miguel de, 42
- Une société sans école*, 50, 60, 83, 183, 222, 291, 339
- Universidad Católica Santa María de Ponce, 48
- Università di Firenze, 45, 83
- Université de la Terre*, 291
- urban design*, 24, 86, 165, 168, 182
- urbanisation*, 24, 253, 256
- urbanisation (bien de consommation | bien d'investissement), 211, 382
- urbanisation | moyen thérapeutique, 166
- urbanisation *chronophage*, 117
- urbanisation des mœurs, 83, 103, 121, 129, 133, 140, 146, 177, 210, 224, 257, 258, 352, 356, 381
- urbanisation totalisante*, 98, 107, 108, 116, 117, 118, 119, 121, 124, 125, 128, 129, 133, 137, 139, 140, 146, 157, 174, 178, 183, 187, 189, 190, 212, 253, 262, 265, 379, 380, 382, 383
- urbanisation totalitaire, 166
- urbanisation universelle et obligatoire*, 90, 102, 107, 121, 183, 380
- urbaniser, 244, 377, 385
- urbaniser (s'), 103
- urbanisme *iatrogène*, 31, 32, 90, 140, 212, 250, 253, 259, 269, 318, 376, 384, 385
- urbanisme tactique*, 305
- usager, 224
- utopie, 33, 50, 102, 107, 114, 133, 166, 207, 268, 272, 277, 283, 334, 344, 385
- utopie numérique, 193, 205, 211, 272
- valeurs, 30, 33, 311, 239, 266, 274, 313, 319, 320, 328, 339, 344, 359, 376, 454
- valeurs (éthique des), 107
- valeurs (institutionnalisation des), 312
- valeurs d'usage | valeurs d'échange, 105, 152, 175, 178, 233, 245, 279, 321, 389
- Vélib'*, 201, 230, 366, 392
- vélo, 201, 230, 248, 367, 368, 369, 454
- vérité, 67, 320, 331, 332, 338, 349, 387
- vérité | vérification, 132

- vernaculaire, 43, 65, 104, 105, 106, 271, 279, 327, 328, 329, 364, 374, 379, 384, 386
- vernaculaire (architecture), 83
- vernaculaire (culture), 20, 271, 388
- vernaculaire (destruction du), 86, 98, 104, 105, 107, 109, 124, 157, 177, 180, 217, 237, 245, 253
- vernaculaire (espace), 72, 238, 289
- vernaculaire (genre), 66, 67, 70
- vernaculaire (hygiène), 180
- vernaculaire (langue), 327
- vernaculaire (lieux), 86
- vernaculaire (mode), 267, 294, 297, 317, 352, 389
- vernaculaire (patrimoine), 372
- vernaculaire | rituels distincts, 220, 308, 334
- vernaculaires (culture), 266
- vernaculaires (principes), 139
- vernaculaires (savoirs), 38
- vernaculaires (savoirs), 201, 207, 208, 210, 234, 255
- vernaculaires (valeurs), 266, 320, 389
- vertu, 29, 118, 139, 204, 209, 258, 282, 288, 321, 322, 341, 342, 344, 347, 349, 372
- vertu (définition), 341
- vertus cardinales | morales, 70
- viabilité, 181
- Viale, Guido, 366
- vie bonne, 361
- vie substantive, 69, 74, 87, 188, 189, 191
- Vienne, 20, 40, 42, 82
- Villa Pötzleindorf, 43
- ville (rituel mythopoétique), 102
- ville | campagne, 124, 125, 128, 137, 149, 176, 185, 243, 253, 258, 265, 363, 377, 381, 383
- ville | non-ville, 256, 257
- ville compacte, 235, 236, 242
- ville conviviale*, 21, 31, 33, 264, 265, 266, 269, 289, 290, 291, 294, 301, 312, 324, 325, 329, 332, 337, 339, 342, 343, 344, 347, 348, 349, 351, 353, 376, 377, 379, 385, 386, 387, 389
- ville des flux, 385
- ville éducatrice, 85, 291, 294, 301, 344, 386
- ville épiméthéenne, 339, 342, 344, 345
- ville globale, 24, 128, 138, 173, 187, 188, 225, 240, 385
- ville hédoniste, 377
- ville hospitalière, 289, 291
- ville légère, 342, 377, 387
- ville poreuse, 281, 289, 291, 344, 386
- ville sensuelle, 377
- ville-événement, 32, 232, 234, 298
- ville-monde*, 187
- ville-polis*, 139, 140, 210
- ville-produit*, 128, 140, 210, 258, 376, 385
- ville-puissance, 184, 255
- violence, 25, 58, 90, 102, 121, 123, 124, 133, 234, 248, 264, 271, 354, 370, 380
- violence (langage), 327
- virtualisation, 139, 182, 187, 194, 205
- virtualité, 193, 197, 198, 205, 228, 255, 296, 374, 382, 387
- virtualité (pulsions de), 228, 229, 250, 359, 384
- virtualité | réalité, 200, 251
- visiotypes*, 193, 196, 205, 293

- vitesse, 36, 116, 125, 194, 198, 224, 228, 249, 267, 271, 277, 302, 335, 365, 368, 370, 371, 382, 453
- vitesse (capitalistes de la), 224, 225, 253
- vitesse (certitude moderne), 119, 226
- vitesse | équité, 224
- vitesse | virtualité, 226
- vitesse moyenne généralisée, 116, 230
- Viveret, Patrick
- vivre | être logé, 218
- Vogel, Joao Batista, 53
- voiture verte, 167
- voix active | voix passive, 86, 154, 257, 262, 308
- vulnérabilité, 93, 120, 126, 169, 243, 327, 391
- walkability (marchabilité)*, 367
- Ward, Colin, 84, 310
- Weil, Simone A., 20, 300, 301
- XII<sup>e</sup> siècle, 46, 67, 68, 72, 73, 70, 72, 75, 119, 129, 198, 202, 269, 288, 330
- Younès, Chris, 206, 225
- Zaid, Gabriel, 54, 73, 81
- Zanchetta, Aldo, 41, 78, 106
- zapatiste (mouvement), 104
- zonage, 23, 164
- Zumthor, Peter, 331

**Personnalités citées dans le texte**  
(Date et lieu de naissance)

**A**

**Abélard, Pierre**  
(Pallet près de Nantes, 1079- Chalon-sur-Saône, 1142).

**Alinski, Saul**  
(Chicago, 1909-Carmel- by-the-Sea, 1972).

**Alcaina, Celso**  
(1934)

**Amorós, Miguel**  
(Valencia, 1949)

**Anders, Günther (né Günther Siegmund Stern)**  
(Breslau, 1902-Vienne, 1992)

**Arendt, Hannah (née Johanna)**  
(Hanovre, 1906-New York, 1975)

**Ariès, Philippe**  
(Blois, 1914-Toulouse, 1984)

**Ariès, Paul**  
(Lyon, 1959).

**Aristote**  
(Stagire, 384 a. C., Chalcis 322 a. C.)

**Auer, Albert**  
( ? )

**Augé, Marc**  
(Poitiers, 1935)

**Azar, Marie France**  
( ? )

**B**

**Bachelard, Gaston**  
(Bar-sur-Aube, 1884-Paris, 1962)

**Basaglia, Franco**  
(Venise, 1924-1980).

**Baudrillard, Jean**  
(Reims, 1929-Paris, 2007)

**Bauman, Zygmunt**  
(Poznán, 1925).

**Bateson, Gregory**  
(Grantchester, 1904 - San Francisco, 1980)

**Beck, Johannes**  
( ? )

**Becker, Hellmut**  
(Hamburg, 1913-Berlin, 1993)

**Berger, Peter**  
(Vienne, 1929)

**Berman, Morris**  
(Rochester, 1944)

**Brecht, Bertolt**  
(Augsbourg, 1898-Berlin Est, 1956)

**Brunetti, P.M.**  
( ? )

**Böge, Stephanie**  
(1973)

**Borremans, Valentine**  
(Kinshasa, ?)

**Bové, José**  
(Talence, 1953)

**Brown, Edmund Gerald 'Jerry'**  
(San Francisco, 1938).

**Brungs, Robert**  
(Cincinnati, 1931-St. Louis, 2006)

**C**

**Caillé, Alain**  
(Paris, 1944)

**Calvino, Italo**  
(Santiago de las Vegas, 1923 -Sienne, 1985)

**Camara, Helder P.**  
(Fortaleza, 1909-Recife, 1999).

**Canon, Peter**  
(pseud. d'Illich, Ivan)

**Carlo, Giancarlo de**  
(Gênes, 1919-Urbino, 2005)

**Casey, Monseigneur**  
( ? )

**Castells, Manuel**  
(Hellín, 1942)

**Castoriadis, Cornelius**  
(Constantinople, 1922-Paris, 1997)

**Cavafy, Constantin P.**  
(Alexandrie, 1863-1933)

**Cayley, David**  
(Canada, 1946)

**Celan, Paul (Né Paul Pessach Antschel ou Ancel, d'où Celan)**  
(Czernowitz, 1920-Paris, 1970)

**Cerdà, Ildefons**  
(Centelles, 1815-Caldes de Besaya, 1876)

**Certeau, Michel de**  
(Chambéry, 1925-Paris, 1986)

**Charbonneau, Bernard**  
(Bordeaux, 1910-Saint-Palais, 1996)

- Choay, Françoise  
(Paris, 1925)
- Chombart de Lauwe, Paul-Henry  
(Cambrai, 1913-1998)
- Celaya, Gabriel (Né Rafael Múgica).  
(Hernani, 1911-Madrid, 1991).
- Cérézuelle, Daniel  
( ? )
- Cirugeda, Santiago  
(Sevilla, 1971)
- Clerc, Denis  
(Algérie, 1942)
- Cooke, Terence, Archevêque de N.Y.  
(New York. 1921-1983)
- Cooper-Marcus, Clare  
( ? )
- Corajoud, Jean-Michel.  
( ? )
- Corboz, André  
(Genève, 1928-2012)
- Costes, Laurence  
( ? )
- Coudroy de Lille, Laurent  
(1964)
- Crary, Jonathan  
( ? )
- Cremel, Françoise  
( ? )
- D
- Daly, Herman E.  
(1938)
- Davis, James  
(évêque de San Juan 1943-1964)
- Davis, Mike  
(Fontana, California, 1946)
- Debord, Guy  
(Paris, 1931-Bellevue-la-Montagne,  
1994)
- Discépolo, Enrique Santos  
(Buenos Aires, 1901-1951)
- Dohen, Dorothy  
( ?-1984)
- Domenach, Jean-Marie  
(Lyon, 1922-Paris, 1997)
- Duden, Barbara  
(1942)
- Dumont, Louis  
(Salonique, 1911- Paris, 1998)
- Dumont, René  
(Cambrai, 1904 - Nogent-sur-Marne,  
2001)
- Dunand, Alain  
(1927)
- Dupuy, Jean-Pierre  
(1941)
- Du Zhenjun  
(Shanghai, 1961)
- E
- Eid, Georges  
(1949)
- Eliade, Mircea  
(Bucarest, 1907-Chicago, 1986)
- Ellul, Jacques  
(Bordeaux, 1912-Pessac, 1994)
- Engels, Friedrich  
(Barmen, 1820-Londres, 1895)
- Eschyle  
(Eleusis/Attique, 526 a. C.-Géla/Sicile,  
456 a.C)
- Esteva, Gustavo  
(Mexico D.F., 1936)
- F
- Farage, Samar  
( ? )
- Farias, Domenico  
(1927-2002)
- Fisac, Miguel  
(Daimiel, 1913-Madrid, 2006)
- Fitzpatrick, Joseph  
(1913-1995)
- Fortier, Martin  
( ? )
- Foucault, Michel  
(Poitiers, 1926-Paris, 1984)
- Frade, Carlos  
( ? )
- Freire, Paulo  
(Recife, 1921-Sao Paulo, 1997)
- Fromm, Erich  
(Francfort, 1900-Locarno, 1980)
- G
- Galeano, Eduardo  
(Montevideo, 1940)
- Galvin, Terrance  
(Architecte 1987-Toronto)
- Gandhi, Indira  
(Allahabad, 1917-Delhi, 1984)
- Gandhi, Mohandas Karamchand  
(Porbandar, 1869-Birla House, 1948)
- García-Bellido, Javier  
(Madrid, 1943)

- García Muñoz, M<sup>a</sup> Adelina  
(Abenójar, Ciudad Real, 1953)
- Garrigós, Alfons  
(Alicante, 1959)
- Garnier, Jean-Pierre  
(Le Mans, 1940)
- Geddes, Patrick  
(Ballater, 1854-Montpellier, 1932)
- Georgescu-Roegen, Nicholas  
(Constanta, 1906-Nashville, 1994).
- Girard, René  
(Avignon, 1923).
- Gluckman, Max, (né Herman)  
(Johannesbourg, 1911-1975)
- Goodman, Paul  
(New York City, 1911, North Stratford, 1972)
- Goodman, Percival  
(New York City 1904, New York City, 1989)
- Gorz, André (né Gerhard Hirsch, puis Gérard Horst, nom de plume Michel Bosquet)  
(Vienne, 1923-Vosnon, 2007).
- Granstedt, Ingmar  
(Suède, 1946)
- Groeneveld, Sigmar  
( ? )
- H
- Hatzikiriakou, Kostas (né Konstantinos Chatzikyriakou)  
(Salonique, 1959)
- Heidegger, Martin  
(Fribourg-en-Brigau, 1889 - Messkirch, 1976)
- Héloïse (de Garlande ?)  
(1100-1101 ?- 1164)
- Hésiode  
(VIII<sup>e</sup> s. a.C.)
- Hessel, Stéphane  
(Berlin, 1917-2013)
- Herzfeld, Michael  
(1947)
- Hobbes, Thomas  
(Westport, 1588-Derbyshire, 1679).
- Hoinacki, Lee  
(Lincoln, Illinois, 1928)
- Hollants, Elizabeth M. (*Betsy*)  
( ? )
- Hopkins, Rob  
(Londres, 1968)
- Hornedo, Braulio  
(México D.F., 1952)
- Howard, Ebenezer  
(Londres, 1850-1928)
- Hugues de Saint Victor  
(Saxe, 1096-Paris, 1141)
- Humbert, Marc  
( ? )
- Hüsserl, Edmund  
(Prostejov, 1859-Friburg-en-Brigau, 1938)
- I
- Illich, Aleksandar (*Sascha*)  
(Vienne, 1928-Nantucket, MA, 2009)
- Illich, Ivan  
(Vienne 1926-Brême 2002)
- Illich, Michael (*Micha*)  
(Vienne, 1928)
- Illich, Piero  
(Split, 1890-1942)
- Innis, Harold Adams  
(Otterville, 1894-Toronto, 1952)
- J
- Jacobs, Jane  
(Scranton, Penn., 1916-Toronto, 2006)
- Jérôme (St.)  
(347-420)
- Jérôme (Mother, OSB) (née Melanie « Muska » von Nagel Mussayassul) .  
(Berlin, 1908- Connecticut, 2006)
- Jevons, William Stanley  
(Liverpool, 1835-Hastings, 1882)
- Jonas, Hans  
(Mönchengladbach, 1903-New York, 1993)
- Julien, Jacques (1942)
- K
- Kaller-Dietrich, Martina  
(Bad Aussee, 1963)
- Kammerer, Peter  
( ? )
- Kant, Emmanuel  
(Königsberg, 1724-1804)
- Karsz, Saül  
( ? )
- Kennedy, John F.  
(Brookline, Mass., 1917-Dallas, 1963)
- Kohr, Leopold  
(Oberndorf 1909-Gloucester, 1994)
- Kohn, Edith

(1953)  
**Koolhaas, Rem (Remment Lucas)**  
 (Rotterdam, 1944)  
**Krishnamurti. Jiddu**  
 (Madanapalle, 1895-Ojai (Ca.), 1986)  
**Kropotkin, Piotr**  
 (Moscou, 1842-Dmitrov, 1921)  
**Kublai Kahn**  
 (1215-1294)  
**Kuchenbuch, Ludolf**  
 (Schneidemühl, 1939)

**L**

**La Cecla, Franco**  
 (Palermo, 1956)  
**Ladner, Gerhard B.**  
 (Vienne, 1905-Los Angeles, 1993)  
**Lamaud, Isabelle**  
 ( ? )  
**Lasch, Christopher**  
 (Omaha, 1932-Pittsford, 1994)  
**Latouche, Serge**  
 (Vannes, 1940)  
**Lefebvre, Henri**  
 (Hagetmau, 1901-Navarrenx, 1991)  
**Le Corbusier (né Charles-Édouard Jeanneret)**  
 (La-Chaux-de-Fonds, 1887  
 -Roquebrune - Cap Martin, 1965)  
**Leiss, William**  
 (Long Island, NY, 1939)  
**Lemercier, Grégoire**  
 (1912-1987)  
**Le Pogam, Yves**  
 ( ? )  
**Lerner, Jaime**  
 (Paraná, 1937)  
**Lévinas, Emmanuel**  
 (Kaunas, 1906-Paris, 1995)  
**Lewis, Oscar**  
 (New York, 1914-1970)  
**Lindheim, Roslyn**  
 (Kaunas, NY, 1922, Berkeley, NY, 1987)  
**Linhart, Robert**  
 (Nice, 1944)  
**Lipovetsky, Gilles**  
 (Paris, 1944)  
**Lizet, Bernardette**  
 (1949)  
**Lovelock, James**  
 (Letchworth, 1919)  
**Lummis, Douglas**

(San Francisco, 1936)  
**Lynch, William**  
 ( ? )  
**Lyotard, Jean-François**  
 (Versailles, 1924-Paris, 1998)

**M**

**Maalouf, Amin**  
 (Beyrouth, 1949)  
**Maillard, Jean de**  
 (1951)  
**Marc, Olivier**  
 ( ? )  
**McIntyre, Alasdair**  
 (Glasgow, 1929)  
**McKnight, John**  
 ( ? )  
**McLuhan, Marshall**  
 (Edmonton, 1911-Toronto, 1980)  
**McManus, James**  
 (évêque de Ponce 1947-1963)  
 (Brooklyn, 1900-New York, 1976)  
**Magnaghi, Alberto**  
 (1941)  
**Maritain, Jacques**  
 (Paris, 1882-Toulouse, 1973)  
**Margalit, Avishai**  
 (Palestine mandataire, 1939)  
**Márquez Muñoz, José Federico.**  
 ( ? )  
**Mauss, Marcel**  
 (Épinal, 1872-Paris, 1950)  
**Meirelles, Laércio**  
 ( ? )  
**Méndez Arceo, Sergio**  
 (1907-1992)  
**Menk, Antje**  
 ( ? )  
**Michéa, Jean-Claude**  
 (1950)  
**Milana, Fabio**  
 ( ? )  
**Minogue, Kenneth**  
 (New Zeland, 1930)  
**Mitcham, Carl**  
 (1941)  
**Monestier, Jean**  
 ( ? )  
**Montini, Giovanni Battista**  
 (Pape Paul VI)  
 (1897-1978)  
**Morelli, Giovanna**

( ? )  
Morin, Edgard (Edgard Nahoum)  
(Paris, 1921)  
Morris, Gerry  
( ? )  
Mounier, Emmanuel  
(1905-1950)  
Müchlin, Michel  
( ? )  
Mumford, Lewis  
(New York, 1895-1990)  
Muñoz, Francesc  
(1968)

## N

Nebrija, Elio Antonio de (Antonio  
Martínez de Cala)  
(Lebrija, 1441-Alcalá, 1522)  
Noschis, Kaj  
(Finland, 1950)

## O

Ocampo Villaseñor, Tarsicio  
( ? )  
Ochoa, Roberto  
(Mexico, 1976)  
Ohmann, Friedrich  
(1858-1927)  
Olvera Gómez, Rosa María  
( ? )  
Ortlieb, Johanna  
(1877-1934)  
Orwell, George (Eric Arthur Blair)  
(Motihari, 1903-Londres, 1950)  
Ots, Michel  
(Seine St. Denis, 1946)

## P

Panikkar, Raimon (Raimundo Pániker  
Alemany)  
(Barcelone, 1918 – Taverdet, 2010)  
Partant, François (né François Roche)  
(1926-Montpeyroux, 1987)  
Paquot, Thierry  
(St. Denis, 1952)  
Pérez-Vitoria, Silvia  
(Agen, ?)  
Perrot, Marie-Dominique.  
( ? )  
Platon  
(Athènes, 428-348 a.C.)

Plessix Gray, Francine du  
(Varsovie, 1930)  
Polanyi, Karl (Károly)  
(Vienne, 1886-Pickering (Ca.), 1964)  
Pörksen, Uwe  
(Brekum, 1935)  
Postman, Neil  
(New York, 1931- Flushing, 2003)  
Prada, Juan Manuel de  
(Baracaldo, 1970)  
Prodi, Paolo  
(Scandiano, 1932)  
Protagoras  
(vers 490-420 a.C.)

## Q

Quinn, James B.  
( ? )

## R

Rahnema, Majid  
(Téhéran, 1924)  
Ramage, David  
( ? )  
Ravignan, François de  
(1935-Carcassonne, 2011)  
Regenstreif-Ortlieb, Ellen Rose  
(Maexie)  
(Munich, 1901-New York, 1965)  
Regenstreif, Fritz  
(Cernovitz, 1868-Vienne, 1941)  
Reimer, Everett  
( ? – 1998)  
Ricœur, Paul  
(Valence, 1913-Châtenay-Malabry,  
2005)  
Rieger, Matthias  
(1965).  
Rievaulx, Aelred  
(1110-1167)  
Riesel, René  
(Alger, 1950)  
Rilke, Rainer M.  
(Prague, 1875-Val-Mont1926)  
Rist, Gilbert  
(1938)  
Robert, Jean  
(Moutier, 1937)  
Roncalli, Angelo Giuseppe (Pape Jean  
XXIII)  
(Sotto il Monte, 1881-Rome, 1963).

Roustang, Guy

( ? )

Rubert de Ventós, Xavier

(Barcelone, 1939)

Rykwert, Joseph

(Varsovie, 1926)

## S

Sachs, Wolfgang

(Munich, 1946).

Samerski, Silja

(1970)

Samuel, Sajay

(Inde, 1964)

Sansot, Pierre

(Antibes, 1928-Grenoble, 2005)

Santos, Boaventura de Sousa

(Coimbra, 1940).

Sassen, Saskia

(La Haye, 1949)

Sauvy, Alfred

(Villeneuve de la Raho, 1898-Paris, 1990)

Sbert, José María

(México D.F., 1945-Ottawa, 2006).

Schumacher, Friedrich

(Bonn, 1911-1977).

Segal, Walter

(Berlin, 1907- ?, 1985)

Semprún, Jaime

(Paris, 1947-2010)

Sen, Amartya

(Santiniketan, 1933)

Sennett, Richard

(Chicago, 1943)

Šeper, Franjo

(1905-1981)

Shiva, Vandana

(Dehradun, 1952)

Sicilia, Javier

(México D.F., 1956)

Socrate

(Athènes, 470-399 a. C.)

Soulier, Nicolas

( ? )

Spellman, Francis

(1889-1967)

Stancioff, María Feodora (*Feo*)

( ? )

Steiner George

(Paris, 1929)

Steiner, Rudolf

(Donji Kraljevec 1861- Dornach 1925)

Suenens Léon-Joseph (Cardinal de Malines Bruxelles)

(Ixelles-Elsene, 1904-Bruxelles, 1996)

## T

Tamanoï, Jوشيرو

( ? )

Theophilus Presbyter

(v.1070-1125)

Thibaud, Paul

(Loire Atlantique, 1933)

Thomas d'Aquin

(Roccasecca ou Belcastro 1224-1225 ?- Abbaye de Fossanuova, 1274)

Thompson, Edward P.

(Oxford, 1924-Norchester, 1993)

Tonucci, Francesco

(Fano, 1941)

Toynbee, Arnold J.

(Londres, 1889-1975)

Trapp, Sebastian

( ? )

Troude -Chastenet, Patrick

( ? )

Trudeau, Pierre

(Montréal 1919- 2000)

Truman, Harry S.

(Lamar, 1884-Kansas City, 1972)

Turner, John F.C.

(London, 1927)

## U

Unamuno, Miguel de

(Bilbao, 1864-Salamanca, 1936)

## V

Viale, Guido

(Tokyo, 1943)

Viveret, Patrick

(1948)

Vogel, Joao Batista

( ? )

## W

Ward, Colin

(Essex, 1924- ?, 2010)

Weil, Simone A.

(Paris, 1909- Ashford, 1943)

## Z

Zaid, Gabriel

(Monterrey, 1934)

Zanchetta, Aldo

( ? )

IVAN ILLICH (1926-2002) : LA VILLE CONVIVIALE

Silvia Grünig Iribarren

Sous la direction de M.Thierry Paquot





**Ivan Illich** (1926-2002) propose dans ses ouvrages une critique radicale des « institutions » (Église, école, hôpital, transports, machines, etc.) qui toutes, à un moment de leur déploiement, se révèlent contre-productives. Peut-on transposer au domaine de l'urbain ses analyses ? Si oui, en quoi contribuent-elles à rendre intelligible ce qui « travaille » les villes à l'ère de l'urbanisation planétaire ? Cette recherche propose une lecture illichienne de « l'entreprise-ville » et suggère des pistes pour sortir de l'impasse productiviste dans laquelle elle est engagée. Elle s'articule autour de deux axes :

Premièrement, dans le contexte du paradigme économiciste de la rareté et du paradigme cybernétique des systèmes, la *Ville* a été substituée par une *entreprise urbaine contre-productive : une anti-ville*. L'urbanisme devient *iatrogène*. C'est « le grand enfermement ».

Deuxièmement, les idées d'Ivan Illich projetées sur l'espace habité nourrissent –et très généreusement– un nouveau paradigme pour sortir de l'industrialisme et reconstruire le territoire à travers des processus de réduction / reconduction. **C'est la ville conviviale.**